

La Revue de Paris

I . La Revue de Paris. 1928-05-01.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

LA REVUE DE PARIS

LA
REVUE DE PARIS

TRENTE-CINQUIÈME ANNÉE

3
TOME TROISIÈME

Mai-Juin 1928

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 114

1928

LA LIBÉRATION DE LA GRÈCE

A L'OCCASION DE

L'ANNIVERSAIRE DE L'INDÉPENDANCE HELLÉNIQUE

I

Les années 1820 et 1821 avaient été marquées par trois insurrections : insurrections en Espagne, à Naples, en Piémont.

A la fin de mars 1821, un soulèvement, d'origine plus profonde, éclata, celui des Hellènes contre les Turcs. Le principal foyer de la révolte fut cette presque île de Morée, appelée dans l'antiquité le Péloponèse.

Tout favorisa la rébellion. Les meilleures troupes ottomanes avaient été dirigées vers le Danube; car le prince Ypsilanti, fils d'un ancien hospodar, venait de prendre les armes contre le sultan et, comme il était l'un des aides de camp d'Alexandre, l'on pouvait craindre qu'il n'eût pour complice l'empereur lui-même. En outre, les Turcs avaient alors à lutter en Epire contre un de leurs pachas, le pacha de Janina, qu'ils travaillaient à vaincre, mais qu'ils n'étaient point encore parvenus à réduire. Ce qui prêta dès le début aux insurgés une force singulière, ce fut leur condition même : ils ne combattaient pas, comme les Espagnols, les Napolitains, les Piémontais, pour des institutions politiques, mais pour leur affranchissement, leur nationalité, leurs autels. Chrétiens schismatiques, mais chrétiens, ils trouvèrent au milieu d'eux, dès le premier jour, pour les encourager, l'archevêque de Patras, Germanos, qui déploya à leurs yeux

1^{er} Mai 1928.

la croix comme signe de ralliement : de là un certain aspect de croisade, quoique de croisade qui se déshonorait trop souvent par violences, artifices ou cruautés. Chez eux peu d'armes, peu de munitions, des approvisionnements médiocres, mais un vif sentiment de leur nombre : dans le Péloponèse, les Turcs ne formaient guère plus du huitième de la population; et là résidait même le secret de leurs brutalités; ils étaient despotes, surtout par peur, et pour qu'on oubliât, à force de les craindre, qu'ils n'étaient que poignée.

Si mal pourvus qu'ils fussent, les Grecs disposaient d'une précieuse ressource. Du milieu de la mer Égée, de petites îles surgissaient où la nature avait creusé des baies profondes et sûres : telle Hydra, tout près des côtes de l'antique Argolide; telle Spezzia sa voisine; telle Ipsara, proche de la côte d'Asie. De ces îles et d'autres encore était sorti tout un petit peuple de matelots, entreprenants par goût, par nécessité aussi; car sur ces rochers à peine mêlés d'un peu de terre fertile et battus de tous côtés par les flots, de quoi eût-on vécu sinon de la navigation et, au besoin, de la piraterie? Pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire, ces insulaires avaient construit des bâtiments de petite dimension, mais agiles, et merveilleux sous la main souple et vigoureuse qui saurait les conduire. Grâce à ces navires, ils avaient en ces régions accaparé le roulage de la mer. Le commerce les avait arrachés à la pauvreté : la vie de marin sur une mer toute semée d'écueils leur avait communiqué le sang-froid, l'endurance, l'habitude du péril, et cette prudente hardiesse mêlée de ruses où l'on eût retrouvé, avec un peu d'imagination, la survivance d'Ulysse, leur lointain ancêtre. Qu'un soulèvement éclatât, ces navires de commerce auraient peu à se transformer pour s'armer en guerre; non moins aisément ceux qui en constituaient l'équipage se changeraient en combattants, en combattants courageux, de coup d'œil sûr, inscrupuleux, avec une nuance de corsaires, mais aussi souples en leurs évolutions qu'étaient pesants les lourds navires turcs, paresseusement reposés sur leurs ancres.

Avec une rapidité incroyable l'insurrection se propagea. Les Grecs occupèrent les villages; avec plus de science de la guerre qu'on ne l'eût cru, ils discernèrent les positions

importantes et s'emparèrent des défilés. Une sorte de gouvernement provisoire se constitua à Calamata. Cependant presque toutes les petites cités grecques étaient pourvues d'une citadelle, ouvrages fort délabrés en général, mais pouvant servir d'abri. Précipitamment les Turcs se réfugièrent en ces forteresses où ils accumulèrent ce qu'ils purent de vivres. Presque tout le reste du Péloponèse appartint aux insurgés.

Aux nouvelles du soulèvement, le sultan Mahmoud résolut de punir par des représailles dans Constantinople l'insurrection qu'il ne pouvait encore atteindre en Morée. Il ne manquait pas de prétextes pour colorer les rigueurs; car, depuis plusieurs années, une société secrète s'était constituée sous le nom d'*hétairie* ou société d'amis, dans le but de détruire la domination turque. L'association avait noué des intelligences en Grèce, en Asie Mineure, dans les îles, jusque dans Constantinople; et une enquête, conduite avec soin, eût sans doute découvert bien des complicités. A cette lente justice, on préféra les exécutions sommaires. A Constantinople, plusieurs des plus notables parmi les *raïas*, sujets de la Porte, furent saisis et mis à mort. Les chrétiens furent partout dénoncés et poursuivis. Une scène plus cruelle encore mit le comble à ces excès. Dans la nuit de Pâques, comme Grégoire, le patriarche de Constantinople, venait de célébrer l'office de la Résurrection, une bande de janissaires l'appréhenda, lui passa la corde autour du cou et le pendit à la porte de son palais¹.

Cependant l'insurrection poussait ses pointes au delà de la Morée : le 21 mai, l'île de Samos, toute voisine de l'Asie Mineure, se souleva; le 3 juin, Missolonghi, au nord du golfe de Patras et tout à l'ouest de la Grèce continentale, proclama son indépendance. En Morée même, les rebelles complétaient leur conquête : le 5 août, ils s'emparèrent de Monembazia; le 5 octobre, ils pénétrèrent dans Tripolitza, considérée comme la capitale du Péloponèse, et, aussi impitoyables que leurs ennemis, y massacrèrent la population turque.

1. Voir sur ces excès, le rapport de M. de Viella, chargé d'affaires de France, 24 avril 1821 (Affaires étrangères, Turquie, volume 233, f° 82 et suiv.).

Ainsi se développait l'insurrection, encore ignorée de l'Europe qui bientôt se passionnerait pour elle. Elle avait pourtant ses témoins. Les plus clairvoyants, les plus dignes de foi étaient les marins de notre station du Levant rétablie en 1816. Certes ils n'aimaient guère les Grecs et jugeaient qu'ils ne se purifieraient que peu à peu, par la vertu de leur sang versé, des habitudes de cruauté et de bassesse que leur avait inoculées l'esclavage. Mais l'extraordinaire âpreté des passions soulevées gravait en eux l'idée d'une guerre qui ne finirait que par l'entier anéantissement ou l'entière liberté. Dès le 30 septembre 1821, le contre-amiral Halgan, commandant de l'escadre, écrivait : « Tôt ou tard il faudra affranchir la Grèce¹. »

II

Les Grecs avaient un protecteur naturel, le tsar. Protecteur, il l'était par tradition, par communauté de foi, et aussi par stipulations internationales; car le traité de Kainardji lui avait conféré une sorte de patronage sur les chrétiens orthodoxes, sujets de la Porte. Ce fut vers Saint-Petersbourg que les révoltés tournèrent leurs regards et leurs espérances.

Quand éclata la rébellion, Alexandre était encore à Laybach où se tenait le congrès destiné à régler le sort de l'Italie. Là dominait Metternich. Il lui fut aisé d'agir sur l'esprit mobile du tsar et de lui persuader que les Grecs, en révolte contre leur souverain légitime, ne méritaient pas plus d'égards que les Espagnols, les Napolitains, les Sardes. Alexandre, suivant le mot d'un de nos diplomates, se laissa *fasciner*; et le premier témoignage de ses dispositions fut de désavouer la tentative d'Ypsilanti. Lorsqu'en mai 1821, l'empereur de Russie quitta Laybach, on put écrire, non sans quelque apparence de vérité, que les deux cours de Saint-Petersbourg et de Vienne étaient conduites par un seul homme, Metternich².

1. Jurien de la Gravière (vice-amiral), *la Station du Levant*, t. I, p. 114.

2. *Archives du ministère des Affaires étrangères, Russie*, vol. 161, f° 276.

Comme il remontait vers ses États, Alexandre reçut, aux étapes de la route, les courriers de l'Orient. Ainsi apprit-il les rigueurs exercées à Constantinople et le meurtre du patriarche Grégoire. A cette nouvelle il s'émut fort : n'était-il pas le protecteur des chrétiens orthodoxes ? L'évolution s'accrut quand, rentrant en Russie, il y trouva, au lieu de l'ambiance de Laybach, l'ambiance nationale, faite de prosélytisme chrétien et d'aspirations conquérantes vers le Bosphore. Impressionnable et mobile à l'excès, Alexandre s'imprégna bien vite du sentiment de ses peuples. Le 5 juin, il rentra à Saint-Pétersbourg. Presque aussitôt le revirement s'attesta par les instructions adressées à l'ambassadeur de Russie à Constantinople : on y réclamait, en termes comminatoires, protection pour les sujets chrétiens du sultan, relèvement des églises détruites, justice équitable dans la répression des troubles, enfin évacuation des principautés danubiennes. Un délai de huit jours était imparti pour la réponse.

En ces conjonctures, à qui se confiera Alexandre ? L'Angleterre, protectrice des Turcs, surveille jalousement les agrandissements russes ; l'Autriche ne songe qu'à appesantir sa main sur l'Italie. C'est à la France que le tsar va s'adresser.

M. de la Ferronnays, notre ambassadeur en Russie, avait assisté au Congrès de Laybach et y avait constaté, non sans quelque dépit, les relations intimes entre l'empereur François et l'empereur Alexandre. Revenu à Saint-Pétersbourg, il avait sollicité, sans l'obtenir aussitôt, une audience du souverain ; et ce retard, qui contrastait avec sa haute faveur personnelle, l'avait affermi dans la conviction que le crédit de la France diminuait dans la mesure où croissait celui de l'Autriche. Aussi, quelle ne fut pas sa surprise quand, ayant enfin été reçu, il vit l'empereur s'avancer vers lui les mains tendues, le faire asseoir à son côté, s'excuser d'avoir ajourné l'entretien et lui parler avec le plus extrême abandon. Après d'assez longues considérations sur l'état de l'Espagne et sur les conspirations militaires qui agitaient la France, il en vint à la Grèce : « Je n'ai pas pactisé, dit-il, avec la Révolution ; j'ai même, sans crainte de déplaire ici, désavoué Ypsilanti. J'ai tout fait pour conserver la paix, et cela malgré les atro-

cités turques, malgré les infractions aux traités... Aujourd'hui les choses sont arrivées à un tel point que des mesures terribles sont pour ainsi dire devenues nécessaires. » Quelles seraient ces mesures? Continuant son monologue, le monarque se hasarda à prononcer le mot guerre, mais pour le retirer aussitôt : « Je n'ai, protesta-t-il, d'autre ambition que la paix; mon désir le plus ardent est de ne pécher ni contre les hommes ni contre Dieu. J'ai horreur du métier de conquérant. Je sais trop à quel prix ce titre s'acquiert. »

La Ferronnays écoutait, ne doutant point que, si l'empereur parlait de la paix avec tant d'insistance, c'était que l'idée de la guerre avait déjà profondément pénétré son esprit : « La guerre avec les Turcs, poursuivit Alexandre, je ferai tout pour l'éviter. J'en appellerai à tous mes alliés, soit pour indiquer les moyens de prévenir les hostilités, soit pour en régler les conséquences. » Ayant parlé longtemps en un pêle-mêle très préparé, Alexandre, par insinuations d'abord très vagues, puis un peu moins imprécises, s'appliqua à tracer l'ébauche d'un accord avec la France : « Mon cher comte, dit-il en un redoublement de confidences, il faut que nous nous entendions. Votre ancienne politique vous attachait aux Turcs; elle vous a peu profité. Croyez-moi, c'est la Russie que la France doit avoir pour alliée. Nous serons pour vous des amis plus utiles que les Turcs. Il suffit de regarder la carte pour s'en convaincre... Voyez comme je vous parle. Ce n'est pas de la diplomatie, c'est de la confiance... Si les Turcs, sourds à leurs intérêts comme à la raison, obligent à leur faire la guerre, il faut qu'ils soient repoussés bien loin, parce que leur voisinage serait aussi incommode que leur présence. Plus vous resserrerez le compas, plus vous vous gêneriez; mais ouvrez-le depuis le Bosphore jusqu'à Gibraltar et dès lors chacun trouve la place à sa convenance. »

S'étant exprimé de la sorte, Alexandre s'arrêta, soit que sa droiture naturelle répugnât au rôle de tentateur, soit que l'embarras le saisît de s'expliquer davantage. Au risque de paraître se contredire, il ajouta : « Le mieux peut-être serait que chacun ne prît rien, et pour mon compte j'y serais disposé. On trouverait un arrangement pour constituer le pays d'une façon conforme à son degré de civilisation. Mais

encore une fois, pour cela comme pour le reste, il faut s'entendre. »

Tout stupéfait d'un langage si inattendu, La Ferronnays se taisait. « Votre gouvernement, poursuit l'empereur, ne vous a sans doute fait parvenir aucune instruction. — Non, Sire; on ne savait pas encore jusqu'à ces derniers jours le grand développement de l'insurrection, et c'est de moi qu'on attend des informations. » Le diplomate ajouta : « Je vais envoyer à Paris M. de Gabriac (c'était l'un des secrétaires de l'ambassade) et il rapportera la réponse aux questions que je n'aurais pu prévoir. » Alexandre approuva fort : « Que M. de Gabriac, continua-t-il en appuyant sur ces mots, revienne avec *de bonnes et larges instructions*. » Puis, comme s'il eût prévu une prochaine et capitale négociation, il poursuivit : « Votre gouvernement ne peut choisir un intermédiaire plus sûr que vous, car je sais que vous, vous ne me tromperez jamais. » Sur ces paroles, l'empereur congédia l'ambassadeur : « J'espère, dit-il, — et ce furent ses derniers mots, — que dans peu nous serons souvent dans le cas de nous entretenir ensemble¹. »

Le 3 août, M. de Gabriac, arrivant à Paris, compléta sans doute tout ce qu'une simple dépêche ne pouvait expliquer qu'imparfaitement. La suggestion était fort inattendue; car, jusque-là, le tsar avait toujours, malgré les insinuations de Pozzo di Borgo, éludé l'idée d'une alliance particulière d'État à État. Pasquier était alors ministre des Affaires étrangères. Mais la résolution définitive appartenait au duc de Richelieu, alors président du Conseil. Celui-ci nourrissait pour Alexandre un attachement ancien et profond. « Je garde à l'empereur, dit-il, autant de respect que d'affection et de reconnaissance. Mais c'est précisément parce que je le connais bien que je crois nécessaire une extrême prudence. Il est changeant, tout hanté de plans grandioses qu'il abandonne, prompt à recevoir les impressions les plus contraires, en sorte qu'il y a autant d'agrément à l'écouter qu'il y aurait de péril à le suivre. » La réflexion démontra plus encore l'avantage d'être circonspect. A suivre Alexandre, on per-

1. Archives du ministère des Affaires étrangères, Russie, vol. 161, f° 376 et suiv.

draient tout le bénéfice de l'alliance turque et surtout on s'attirerait l'hostilité de l'Angleterre. Puis, après les bouleversements de la Révolution et de l'Empire, était-il sage de lancer la France en de nouvelles aventures sujettes à risques autant que peu susceptibles de profits¹? Sur ces entrefaites on sut qu'à Saint-Petersbourg le tsar tenait à l'ambassadeur d'Autriche, M. de Lebzeltern, le langage le plus pacifique. Cette nouvelle dissipa les dernières hésitations. Le 21 août, Pasquier formula la réponse du gouvernement royal : S'il y a un congrès, disait-il en substance, nous nous y attacherons de toutes nos forces à concilier tous les intérêts; si cette conciliation était impossible, notre inclination nous porterait à unir notre fortune à celle de la Russie; mais nous n'agirions de la sorte que si le parti de l'empereur était absolument irrévocable².

Cette réponse réservait tout et ne compromettait rien. Avant même qu'elle n'arrivât à Saint-Petersbourg, l'effervescence d'Alexandre s'était fort calmée. Comme le gouvernement turc n'avait point répondu d'une façon satisfaisante aux réclamations russes, l'ambassadeur du tsar près de la Porte avait, dès le 10 août, quitté Constantinople. C'était la rupture diplomatique, non la guerre. Le 24 août, La Ferronnays revit Alexandre. Il le trouva très exaspéré contre les Turcs, mais gardant, en dépit de son indignation, tout son sang-froid. « Ma patience, dit-il, ne se lassera qu'à la dernière extrémité³. »

III

Cette politique, méritoire par sa modération, comportait un danger. Laissés seuls en face des Turcs, les Grecs ne succomberaient-ils point avant qu'Alexandre n'eût épuisé sa provision de patience? Jaloux d'affirmer leur indépendance, ils réunirent une assemblée et se donnèrent une constitution qui, en souvenir du lieu où elle fut promulguée, s'appela

1. Pasquier, *Mémoires*, t. V, p. 334 et suiv.

2. *Archives du ministère des Affaires étrangères*, vol. 162, f° 8-19.

3. *Archives du ministère des Affaires étrangères, Russie*, vol. 162.

la constitution d'Épidaure; puis ils nommèrent un comité exécutif dont Alexandre Mavrocordato fut le président. Ces apparences cachaient mal la fragilité de leur condition. Les Turcs avaient une organisation militaire défectueuse et des finances délabrées, mais ils avaient tout de même des soldats et de l'argent : les Grecs, n'ayant rien, avaient tout à créer. Pour comble de malchance, au mois de février 1822, le pacha de Janina fut réduit à capituler, et ce furent de nouvelles forces libres qu'on put employer contre l'insurrection.

L'année 1822 se traîna, sombre et sanglante. Tueries ottomanes, représailles grecques, tout se mêlait en des combats dont l'Europe ne recueillait que de rares échos. Cependant, au milieu du printemps, un long tressaillement d'indignation courut à travers le monde civilisé. La belle île de Chio, toute voisine de Smyrne, s'était laissée gagner par l'insurrection. Le 12 avril, les Turcs y débarquèrent à leur tour et y mirent tout à feu et à sang. Quarante mille habitants, hommes, femmes, enfants furent, dit-on¹, massacrés ou vendus comme esclaves sur les marchés de l'Asie. A l'envi, marins et consuls dénoncèrent ces horreurs. Ce jour-là vraiment le *Philhellénisme* naquit.

Tout l'été, la guerre se continua. Dans la Grèce continentale, les insurgés furent battus à Peta. Tour à tour ils perdirent et recouvrèrent Argos. Cependant, en cette lutte inégale, ce fut aux marins de leurs îles, que les Hellènes soulevés durent de ne point périr.

On a déjà marqué le contraste entre les matelots turcs et les marins grecs; les uns, vigoureux mais peu agiles, et merveilleux seulement dans les corps à corps de l'abordage; les autres, éprouvés par de longues navigations, enflammés de patriotisme, travaillés de toute l'ardeur de ceux qui combattent pour la vie. Peut-être ces avantages à eux seuls n'auraient pas suffi pour compenser la supériorité de l'armement turc. Mais à tous leurs moyens de résistance, les Grecs ajoutèrent l'emploi des *brûlots*, terribles par leur

1. Je donne ce nombre d'après les documents contemporains, mais en observant qu'il faut beaucoup se défier de l'exagération des chiffres. Si on les prenait à la lettre, on arriverait, pour les sept années de l'insurrection, à un chiffre de victimes presque égal à celui de la population de la Morée.

puissance de destruction, plus terribles encore par l'effet moral de terreur qu'ils produisaient.

Justement ces gens des Iles possédaient de petits bâtiments, vieux, de peu de prix, et qu'on pourrait sans trop de préjudice, sacrifier. On les chargerait de matières combustibles; on arroserait les voiles de térébenthine, et de poix le grément; puis on disposerait une mèche destinée à mettre, à l'heure voulue, le feu aux poudres. Un canot rapide suivrait, prêt à recevoir, le coup fait, l'équipage du *brûlot*. Ainsi attendrait-on la nuit pour s'approcher, à la faveur des ténèbres, du bâtiment adverse qu'on ambitionnerait de détruire. Que le vent fût favorable, qu'on eût la bonne fortune de n'être point découvert, et l'on jetterait les grappins sur le vaisseau ennemi. Ce serait alors le moment critique, celui d'enflammer la mèche, puis de se jeter dans la chaloupe et de se soustraire, à force de rames, à l'explosion qu'on aurait provoquée. Que le vaisseau ennemi réussît à se dégager, l'opération serait manquée, et le brûlot, se tordant sous les flammes, se consumerait sans entraîner d'autre ruine que la sienne. Que si, au contraire, l'ennemi ne parvenait pas à échapper, l'incendie se communiquerait d'un navire à l'autre; et les deux bâtiments, tous deux embrasés, iraient à la dérive jusqu'à ce que, réduits à l'état de débris incandescents, ils disparussent dans les flots.

En une circonstance mémorable se révéla l'efficacité du terrible engin de guerre. C'était le 18 juin, deux mois après les épouvantables massacres de Chio. Sur les rivages de l'île stationnait la flotte turque qui s'apprêtait à célébrer le fête du *Baïram*. Deux navires grecs s'approchèrent, l'un appartenant à la marine d'Hydra, l'autre à la marine d'Ipsara et commandé par Constantin Canaris. La nuit était obscure et sans lune. Le vaisseau hydriote, poussé par la brise, se consuma sans avoir pu accrocher aucun bâtiment ennemi. Tout autre fut la fortune du navire ipsariote. Canaris réussit à amarrer son brick au vaisseau amiral turc que commandait le capitain pacha. Il alluma la mèche et sauta dans l'embarcation avec ses volontaires. Le vent poussant la flamme, le navire ottoman ne fut bientôt plus qu'un brasier, et ceux qui y étaient rassemblés, officiers et matelots, périrent

presque tous. Le capitán pacha fut au nombre des victimes. Le reste de la flotte ottomane alla se réfugier sous le canon des Dardanelles, tandis que les Grecs célébraient bruyamment, avec le nom désormais illustre de Canaris, la victoire qui vengeait le massacre de Chio.

IV

Les Grecs avaient raison de compter sur leurs brûlots. Depuis le début de l'insurrection, dix-huit mois se sont écoulés. L'Europe viendra-t-elle jamais à leur secours?

Alexandre, en un élan impétueux, s'est avancé jusqu'aux limites de la guerre; puis il s'est arrêté, sans qu'on sache bien ce que la Turquie peut craindre, ce que la Grèce peut espérer.

Voici pour les Grecs le pire danger : l'homme qui tente de substituer sa volonté aux volontés à demi défaillantes du tsar, c'est Metternich.

On connaît ce haut personnage. Sa règle directrice, c'est le maintien de la paix. Quelle paix? Ce n'est pas cette paix qui est la perfection de l'ordre, mais une paix vulgaire et subalterne, qui se confond avec l'immobilité et condamne comme suspecte toute ardeur réformatrice des princes, comme criminelle toute visée des peuples à s'émanciper. Ayant présidé aux traités de 1815, Metternich juge que, l'Autriche étant satisfaite et lui-même étant ministre, le monde n'a plus qu'à se figer, à la manière d'une lave qui se solidifie. En cette politique d'engourdissement, il trouve pour complices tous ceux qu'ont lassés les bouleversements de la Révolution et de l'Empire. Il a d'ailleurs pour lui l'expérience, le sang-froid, la confiance en lui-même, une certaine humeur inscrupuleuse toute masquée de sentencieuses maximes, et pratique juste ce degré de sincérité qui permet, quand l'occasion l'exige, de mentir avec plein rendement. Son œuvre est surtout œuvre de gendarmerie, mais d'une gendarmerie qui, s'étendant à toute l'Europe, prend un air tout à fait supérieur. Gendarme, Metternich sait l'être; mais aux brutales rigueurs, il préfère les savants enlacements. De son poste central de Vienne, il prépare ses artifices : « J'ai, écrit-il, le sentiment de me trouver au milieu d'une toile que je tisse comme mes

amies les araignées, que j'aime parce que je les ai souvent admirées¹. »

Or le soulèvement grec apparaît comme le contre-temps le plus fâcheux, tant il risque de troubler l'ordre tout artificiel établi par le puissant ministre! En ces conjonctures, celui qu'il importe le plus de retenir dans la toile à la fois ténue et solide, c'est Alexandre. A Laybach, Metternich l'a soigneusement chambré. Maintenant il est hors de sa portée. Mais n'est-il pas possible de paralyser ses vellétés d'intervention et de lui escamoter pour ainsi dire son rôle en paraissant soi-même épouser à demi la cause grecque?

C'est à quoi s'applique le ministre autrichien en un memorandum du 19 avril 1822. Les Grecs du Péloponèse et des îles lui apparaissent comme des révoltés qui ne relèvent que de leur souverain légitime, mais aussi, ajoute-t-il avec bienveillance, comme des chrétiens qui ont droit à la protection de l'Europe. Ce qu'on ne peut reconnaître aux Grecs comme rebelles, on peut le leur accorder au nom de la religion et de l'humanité. Et Metternich de prendre incontinent presque des airs de Philhellène : Que les Grecs, dit-il, se soumettent, et il est prêt à demander pour eux l'amnistie pour le passé, le libre exercice de leur culte, une législation tutélaire des personnes et des biens.

S'affermissant dans le dessein de supplanter doucement Alexandre, le gouvernement autrichien s'interpose de son mieux à Constantinople. Il recommande à la Porte l'exécution des traités avec la Russie, l'évacuation des principautés danubiennes. Puis, à sa manière, il intercède pour les Grecs et les voudrait amnistiés, tolérés, apaisés par quelques faveurs, afin qu'affranchis de l'entière servitude, ils cessent de devenir des perturbateurs par leurs revendications d'entière liberté. Les Turcs écouteront-ils? Ils se fixent, dès cette époque, en une sorte d'obstination paisible et se complaisent à opposer à l'Europe l'Europe elle-même. « Si, disent-ils, les musulmans, sujets de l'Angleterre aux Indes, se révoltaient, serions-nous autorisés, au nom de la religion musulmane, à intervenir pour eux? De quel droit pratique-t-on une autre conduite en s'immisçant dans nos démêlés avec nos sujets chrétiens? »

1. *Mémoires et Correspondance de Metternich*, t. III, p. 473.

Ainsi parlent les Turcs, en un langage déconcertant, fait de logique embarrassante, de fatalisme presque stupide, de calme presque insolent, et aussi d'une certaine subtilité qu'ils ont apprise des Grecs à force de vivre avec eux.

Cependant, en cet automne de 1822, après des conférences tenues à Vienne, les souverains se rassemblèrent à Vérone. Tout le soin de Metternich fut d'en écarter la question grecque. Il y réussit et, tenant comme à Laybach Alexandre, sembla le ressaisir dans ses rets. Le gouvernement insurrectionnel qui siégeait alors dans Argos imagina de déléguer deux députés à Vérone. Naturellement ils ne furent pas reçus. Presque toutes les délibérations furent consacrées aux affaires espagnoles, et le 6 décembre 1822, Gentz, ce confident de Metternich, put écrire : « Pas une voix ne s'est élevée au congrès de Vérone en faveur des Grecs¹. »

V

En se prolongeant, l'insurrection s'est pour ainsi dire tracée à elle-même ses limites et, après s'être propagée très loin, s'est circonscrite. Elle comprend la presque île de Morée; elle gagne la Grèce continentale et cherche à se prolonger au Nord jusqu'à cette ligne qui s'étend du golfe d'Arta au golfe de Volo et qui sera plus tard la frontière du nouvel État. Elle embrasse les Cyclades, mais non pas toutes : car quelques petites îles où les catholiques latins forment la majorité sont demeurées en dehors du soulèvement. Plus loin, les seules îles importantes que l'insurrection ait atteintes, c'est Samos, puis Candie et enfin Chio qui vient d'être réduite.

La lutte se poursuit, mêlée d'intermittences et de fureurs. Sur mer, tantôt elle ne se révèle que par quelques canonades mal dirigées où les boulets se perdent dans les flots; tantôt au contraire les Grecs, en un renouveau d'ardeur, tentent d'accrocher leurs brûlots aux flancs des vaisseaux ennemis. Pendant ce temps, sur terre, toutes sortes de combats se livrent. Le plus fameux est celui qui s'engage, le

1. Voir Édouard Driault et Michel Lhéritier, *Histoire diplomatique de la Grèce*, t. 1^{er}, p. 193.

20 août 1823, non loin de Missolonghi et où Marcos Botzaris triomphe et périt.

Je voudrais rassembler par masses ce qui n'offre, à première vue, qu'un aspect de confusion. En ces années 1823 et 1824, on peut noter deux éléments nouveaux : d'un côté, le courant de l'opinion publique européenne qui commence à peser sur les chancelleries; de l'autre, l'effort du sultan appelant à son aide son vassal, le pacha d'Égypte.

Sous l'horreur des massacres de Chio, l'Europe s'était émue. Bientôt des comités philhellènes s'établirent en France, en Angleterre, en Suisse, en Allemagne, aux États-Unis et s'appliquèrent à provoquer la générosité publique, à centraliser les dons en nature, les offrandes en argent. Des bals, des concerts, s'organisaient au bénéfice des Grecs. Dans les magasins, les cercles, les boutiques des coiffeurs, on voyait des tronc avec cette inscription : « Pour la délivrance des descendants de Léonidas. » Canaris, Botzaris, d'autres encore, devinrent tout à coup populaires. Dans le grand calme de l'Europe, la Grèce offrait un aliment pour les imaginations, un champ d'action pour les ardeurs inemployées. On vit aborder sur ses rivages des militaires impatients de combats comme le colonel Fabvier, des proscrits politiques comme le Piémontais Santa Rosa, des poètes en quête d'une aventure héroïque où se retremperait leur âme blasée : tel Byron qui bientôt mourra dans Missolonghi. Un peu plus tard Casimir Delavigne, d'une muse moins voyageuse, célébrera dans les *Messéniennes* les malheurs et l'héroïsme de la Grèce asservie. Ce fut alors aussi que le peintre Delacroix déploya ses plus intenses, ses plus chaudes couleurs pour flétrir les massacres de Chio. Les mémoires se repeuplaient de consonances antiques : Argos, Corinthe, Mégare. Encore un an, et l'on verra à la tribune de l'une ou l'autre Chambre les hommes des groupes les plus divers se constituer les avocats de la Grèce : tels Benjamin Constant, Lainé, Alexis de Noailles, tel surtout Chateaubriand qui cédera à un double entraînement : celui d'opposer sa magnifique éloquence au langage terne de Villèle et de ses collègues; puis celui de refaire en souvenir l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*.

Si nobles que soient les paroles, elles seront vaines si les actes ne suivent, tant est redoutable le nouvel adversaire prêt à fondre sur la Grèce!

Méhémet-Ali s'était, par habileté, par violence aussi, taillé en Égypte un tel empire que bientôt on pourrait voir en lui un rival presque autant qu'un vassal du sultan. Malgré un fond de barbarie, il affectait des dehors d'une civilisation raffinée et, entre tous les États européens, cultivait surtout l'amitié de la France. Il avait même appelé dans son armée, organisée tout à l'européenne, plusieurs officiers français. A l'appel du sultan Mahmoud, Méhémet-Ali répondit par une promesse de concours et commença par aider à la soumission de l'île de Candie qui eut un sort pareil à celui de Chio. L'année 1824 venait de commencer. A Constantinople, on jugea que le pacha d'Égypte qui avait concouru à réduire Candie pourrait rendre le même bon office en Morée. La suggestion fut écoutée. Méhémet-Ali équipa une flotte et prépara une armée dont le commandement fut confié à son fils adoptif Ibrahim Pacha. Au mois de mars 1825, avec des troupes bien outillées, bien entraînées, Ibrahim aborda en Morée. Bientôt, il s'empara de Navarin, puis il occupa Tripolitza. Pendant ce temps, au nord du golfe de Lépante, les Turcs préparaient un effort décisif contre Missolonghi.

VI

L'affaire de Grèce n'est pas seulement importante par elle-même; elle l'est surtout en ce que, par répercussion, elle remet en jeu le sort de la Turquie. C'est pourquoi, tour à tour ou simultanément, toutes les puissances s'émouvent. On a vu, depuis quatre années, la Russie ardente d'abord et bientôt s'apaisant, puis l'Autriche entassant les délais et, non sans perfidie, prêchant pour les rebelles une demi-clémence. Maintenant une nouvelle puissance entre en scène : l'Angleterre.

Au début, elle s'est tenue en une réserve prudente. C'est qu'elle était gouvernée par Castlereagh, tout pénétré de la politique traditionnelle anglaise et, par conséquent, pro-

tecteur des Turcs par crainte de la Russie. Le 12 août 1822, Castlereagh s'est suicidé. Maintenant celui qui dirige le Foreign Office est Canning, impulsif, éloquent, volontiers téméraire, tout amusé de jeter sa fougue à travers les formules convenues de la diplomatie, peu révolutionnaire au fond, mais ne craignant pas de le paraître, et se consolant de scandaliser la vieille Angleterre si, dans les rues de Londres, il conquiert les applaudissements du peuple.

Son programme, comme celui de ses prédécesseurs, est d'endiguer la poussée russe en Orient. Cependant ses regards se fixent avec sollicitude — et voici la nouveauté — sur la presqu'île de Morée. Depuis le commencement du siècle, la Grande-Bretagne a acquis des postes précieux dans la Méditerranée, notamment les Iles Ioniennes; or, tout près des îles Ioniennes s'étend la côte de Morée : n'y a-t-il pas dans cette proximité une indication pour l'Angleterre? Et alors tout un plan s'ébauche : contenir sans doute la Russie et soutenir la Turquie, mais en même temps suivre avec un intérêt attentif la révolution grecque, et favoriser peut-être la création d'une nouvelle principauté qui, se trouvant trop faible pour échapper à tout patronage, cherchera naturellement celui de l'Angleterre, sa voisine à Corfou.

Cette politique exige que, par un savant glissement, on se dégage un peu de la Turquie sans paraître l'abandonner. La Grande-Bretagne a pour représentant à Constantinople lord Strangford qui a reçu pour direction générale d'être le conseiller de la Sublime-Porte. La plus grande habileté sera de communiquer à la protection une couleur de remontrance et de mêler de blâmes les avis. De ce côté se portent les sollicitudes de Canning. L'évolution se révèle davantage encore par la conduite de sir Frederick Adam, gouverneur des îles Ioniennes, qui laisse aux gens de Corfou et du reste de l'archipel toute liberté pour manifester leur sympathie aux insurgés. Ce n'est pas tout. Comme les Grecs sont aux prises avec de terribles difficultés pécuniaires, l'Angleterre leur facilite un emprunt, très onéreux d'ailleurs, sur la place de Londres. Les Turcs, si simples qu'on les juge, sont assez fins pour pénétrer tout ce changement. Diverses informations contribuent au surplus à les éclairer.

Des lettres de fonctionnaires ottomans signalent les secours de toute sorte qui arrivent à l'insurrection : l'un des pachas affirme même avoir vu dans le golfe de Patras une frégate anglaise débarquer des hommes et des armes¹.

La politique de Canning s'enhardit par l'incohérence des combinaisons que la diplomatie élabore, entretient un instant, puis modifie ou détruit. En 1824, des conférences sur les affaires de Grèce se sont ouvertes à Saint-Pétersbourg. On y discute un mémoire rédigé le 9 janvier 1824 par Nesselrode et qui propose la formation au sud de l'Europe de trois principautés analogues aux principautés danubiennes. Les conférences sont interrompues, puis reprises au début de 1825. Le programme est changé : il ne s'agit plus des trois principautés, mais de notes collectives, de suspension d'armes, de médiation. Puis en une autre conférence, on lance, comme moyen d'intimidation vis-à-vis de la Porte, l'idée de l'indépendance absolue de la Grèce. A ces conférences l'Angleterre ne prend point part : c'est qu'elle juge que, la Russie étant en état de rupture diplomatique avec la Porte, les puissances ne sont point toutes sur le même pied ; en outre, elle soupçonne des mesures coercitives auxquelles elle ne pourrait s'associer. Mais comme toute cette confusion sert ses desseins !

Tandis que Canning dévie de plus en plus vers les Grecs, les Grecs tournent de plus en plus leurs regards vers lui. Mécontents des lenteurs russes, se défiant de la duplicité autrichienne, craignant un peu les sympathies de la France pour les catholiques latins, se sentant d'ailleurs sur le point de périr, un certain nombre d'entre eux se hasardent à réclamer le protectorat de l'Angleterre, qui, disent-ils, « a seule observé dans toute sa pureté la neutralité². » Canning refuse, craignant de trop afficher son patronage. Mais la proposition même est le signe de son influence croissante. Sur ces entrefaites, l'Angleterre aide à la conclusion d'un nouvel emprunt grec à Londres. Cependant Strangford, en médiocre intel-

1. Dépêche de M. de Beaurepaire, 16 avril 1824 (*Arch. des Affaires étrangères, Turquie*, vol. 238, f° 212.)

2. Déclaration du 25 juillet 1825 (*Affaires étrangères, Grèce*, vol. 2, pièce n° 70).

ligence avec le nouveau chef du Foreign Office, a quitté Constantinople. Canning désigne pour lui succéder son cousin sir Stratford Canning, personnage actif comme lui, et qui, sans s'écarter trop des traditions de la politique anglaise, saura les adapter aux événements nouveaux.

Comme le nouvel ambassadeur, tout au début de 1826, se rend à son poste, l'occasion s'offre à lui de s'entretenir avec un groupe de Grecs notables. Plusieurs veulent l'indépendance absolue pour leur pays : « On ne peut, observe Stratford, faire cette proposition à la Porte ; » mais d'autres plus modérés laissent entendre qu'ils se contenteront d'une administration indépendante : « Dans ces conditions, réplique le diplomate anglais, je puis faire valoir vos vues auprès du Divan¹. » Ainsi parle, en cours de route, Stratford, et, en dépit du protectorat anglais naguère refusé, ce langage révèle des points de contact de plus en plus étroits entre les dirigeants de la Grèce et l'Angleterre.

A ne consulter que les vraisemblances, il eût semblé que ce commencement d'emprise de la Grande-Bretagne sur la Grèce eût dû rencontrer surtout des résistances chez les Russes, tant les deux cours de Londres et de Saint-Pétersbourg avaient entretenu jusque-là des vues différentes dans la question d'Orient ! Comment le contraire se produisit-il ? On peut, quoique par une analyse un peu subtile et en rassemblant des indices plutôt que des faits positifs, pénétrer cette évolution.

Alexandre avait constaté, non sans quelque amertume, l'impuissance des diplomates réunis en conférences à Saint-Pétersbourg : de là une certaine faveur pour les Anglais qui, en s'abstenant, paraissaient, après coup, avoir fait preuve de sagesse. Volontiers le tsar imputait l'échec à l'Autriche qui ne poursuivait d'autre dessein que de tout enliser. A l'égard de la Turquie, ses intentions révélaient certaines perplexités ; car il avait renvoyé un agent diplomatique à Constantinople, mais sans le revêtir des pouvoirs ordinaires à un ambassadeur. C'est au moment où sa politique

1. Déclaration faite par Canning au prince de Polignac, le 6 mai 1826 (*Affaires étrangères, Angleterre*, vol. 620). — Voir aussi, quoique un peu différent, le récit de Lane Poole, *The life of Stratford Canning*, t. I, p. 388.

flottait de la sorte que tout à coup on avait appris sa mort. Il expira le 2 décembre 1825 à Taganrog. Quelle serait la conduite de son jeune frère Nicolas, devenu son successeur ? Les premiers jours du règne furent absorbés par les soucis d'une conspiration militaire. Quand le retour du calme permit au nouvel empereur de fixer les règles de sa politique, il manifesta, comme son prédécesseur, un grand dégoût pour la conférence et, au contraire, une grande prédilection pour l'Angleterre qui avait eu le bon sens de s'abstenir. Il s'exprima en termes très amers sur l'Autriche : « Si j'étais amené, disait-il, à faire la guerre, tout ce que je pourrais obtenir d'elle, ce serait qu'elle ne prît pas les armes contre moi. » Quant à la question d'Orient elle-même, Nicolas la considérait sous deux aspects différents. Il y avait les rapports personnels de la Russie avec la Porte, notamment pour l'exécution des traités ou pour les principautés danubiennes ; ici le prince revendiquait pour son gouvernement toute liberté, sans admettre aucune immixtion. Puis il y avait le sort des Grecs : le tsar parlait de ceux-ci sévèrement et jugeait qu'ils n'étaient que des rebelles ; il ajoutait dédaigneusement que, si les puissances voulaient faire quelque chose pour eux, il s'unirait à elles.

Ce fut en ce sens que s'exprima le tsar en un long entretien avec notre ambassadeur, M. de la Ferronnays. C'était le 3 mars 1826. Cependant, la veille, le duc de Wellington était arrivé à Saint-Pétersbourg, chargé de complimenter le nouveau monarque sur son avènement. Si l'on considérait à la fois l'inclination de Nicolas pour l'Angleterre et le haut crédit de Wellington, on pouvait conjecturer que la mission du duc ne se bornerait pas à de vaines félicitations. Nicolas avait à demi averti La Ferronnays : « Il serait possible, lui avait-il dit, que le duc de Wellington fût porteur de propositions que la Russie pût trouver acceptables ; je les écouterai, et si elles sont de nature à être communiquées aux alliés, je leur en ferai part ¹. »

N'était-il pas à craindre que les Russes et les Anglais, jusque-là rivaux, ne s'entendissent maintenant trop bien, et au point d'exclure de leurs arrangements non seulement

1. *Archives des Affaires étrangères, Russie*, vol. 170, f° 160 et suiv.

les puissances germaniques, mais la France? Par déférence, La Ferronnays n'avait exprimé qu'à demi ses craintes à l'empereur. Il essaya de faire parler Wellington; celui-ci se borna à lui dire: « Je ne sais ce que veut l'empereur, mais s'il désire la paix, je crois que je puis lui en montrer le chemin. » C'était presque avouer une négociation déjà amorcée. La Ferronnays essaya d'arracher à Nesselrode le secret des pourparlers entre Londres et Saint-Petersbourg. Avec une grande apparence de sincérité, Nesselrode confessa qu'il ne comprenait rien à la politique de son souverain: « C'est, dit-il, de l'hébreu pour moi. » Le 11 mars, La Ferronnays, commençant à pénétrer la vérité, mandait à son gouvernement: « On annonce une pièce diplomatique qui sera de la plus haute importance et fera connaître ce que désire la Russie à propos de la question d'Orient... Je suis porté à croire, continuait-il, que l'Angleterre sera seule chargée des négociations entre les Turcs et les Grecs¹. » Dans le monde diplomatique régnait une attente anxieuse. Les jours suivants, tout s'éclaira. Le tsar se réservait de régler seul à seul ses démêlés avec la Porte pour les principautés danubiennes et l'exécution des anciens traités. Quant aux Grecs, un protocole signé le 4 avril par Nesselrode, Wellington et le prince de Lieven, ambassadeur de Russie à Londres, confiait à la Grande-Bretagne le mandat de se porter médiatrice entre la Grèce et la Turquie. La base de la médiation serait l'indépendance, sous la réserve d'un tribut au sultan.

Ainsi l'Angleterre, qui n'avait pas pris part aux conférences de Saint-Petersbourg, émergeait tout à coup et, comme en récompense de son abstention, apparaissait au premier rang. Bien qu'elle renonçât très expressément par le protocole à tout avantage territorial ou commercial, elle acquérait, par le fait seul de sa médiation exercée isolément, une sorte de droit de *parrainage* sur le nouvel état. Le succès diplomatique était réel, incontestable, et Canning pourrait savourer les applaudissements des Communes, les acclamations du peuple de Londres. Cependant que ferait la France qui avait pris part aux conférences, la France, oubliée dans cette entente à deux et dont le nom n'était plus prononcé?

1. *Archives des Affaires étrangères, Russie*, vol. 170, fol. 171.

VII

Jusque-là, dans la question grecque, la France, réservée et prudente, avait fermé l'oreille aux suggestions de la Russie, entendu sans trop contredire les discours temporisateurs de Metternich, laissé bouillonner sans s'en émouvoir les ardeurs de Canning.

Dans l'obscurité des choses, elle n'avait gardé qu'une ambition, celle de n'être devancée par personne en charité, en humanité. Sous le commandement de l'amiral Halgan, puis de l'amiral de Rigny, notre escadre du Levant avait été renforcée. Alors avait commencé l'un de ces labeurs méritoires et obscurs dont nos marins sont coutumiers et qui consistait à se montrer partout où il y avait des excès à prévenir, des victimes à sauver. Croisant tantôt entre les îles, tantôt sur les côtes découpées du Péloponèse, on les vit arracher avec un zèle infatigable les Grecs aux vengeances des Turcs, les Turcs eux-mêmes aux représailles de leurs ennemis. Distributeurs de secours, ils s'ingénierent à nourrir ceux qui étaient sans ressources, à transporter sur leurs vaisseaux jusqu'à des rivages plus hospitaliers les malheureux dont les demeures avaient été pillées ou incendiées. Puis, justiciers autant que charitables, ils donnèrent la chasse aux pirates grecs qui, sous prétexte de combattre la flotte ottomane ou ceux qui prêtaient assistance aux Turcs, exerçaient envers tous les pavillons d'odieux brigandages. Dans le même temps nos consuls à Patras, à Smyrne, ailleurs encore, déployaient le même zèle à transformer leurs demeures en asiles. On a calculé que plus de 7 000 personnes furent soustraites de la sorte à la mort ou à l'esclavage.

La circonspection, à force de se prolonger, cesse parfois d'être la sagesse. Ainsi était-il arrivé que l'Angleterre et la Russie, nous devançant en activité, s'étaient partagé les rôles, la Russie pourvoyant à ses griefs personnels, l'Angleterre recevant mandat pour le règlement des affaires grecques. C'était pour la France la relégation à un rang inférieur; car on ne lui laissait d'autre faculté que celle de garantir, comme l'Autriche, comme la Prusse, l'exécution d'un arrangement pris en dehors d'elle. Elle protesta aussitôt par

ses ambassadeurs : à Saint-Petersbourg, M. de La Ferronnays; à Londres, le prince de Polignac.

M. de La Ferronnays avait ressenti de l'arrangement anglo-russe un extrême déplaisir. Quel ne serait pas à Paris le langage de l'opposition, et ne jugerait-on pas, avec quelque apparence de raison, la France mystifiée! Puis l'Angleterre, en réglant seule l'affaire grecque, consoliderait son influence dans la Méditerranée, c'est-à-dire sur les seuls rivages où elle ne dominait point encore. Le 7 avril, l'ambassadeur français vit l'empereur, mais rencontra chez lui tant de bonne grâce que le respect, la surprise, la confusion continrent les objections sur ses lèvres. Nicolas alla au-devant de lui, l'embrassa, s'excusa, autant du moins qu'un souverain peut le faire : « Je sais, lui dit-il avec une affectueuse familiarité, que vous n'êtes pas content de moi, mais vous connaissez l'échec des conférences. L'Autriche aurait toujours suscité des obstacles pour empêcher qu'elles n'aboutissent. Quant à l'Angleterre qui déploie aujourd'hui autant de chaleur pour la Grèce qu'elle a jadis montré d'indifférence, j'ai dû entrer en pourparlers avec elle, et avec elle seule; car elle répugnait, selon son usage, à toute action collective. A la négliger, on risquait de la retourner contre nous. » Le monarque ajouta en manière de consolation : « Si la médiation vous échappe, le droit de contrôle vous restera. » Ainsi parla l'empereur, laissant La Ferronnays médiocrement satisfait et ne pouvant se défendre de discerner un peu de duplicité dans cet accueil enlaçant. Quelques semaines plus tard, Nicolas, en un second entretien, s'efforça de nouveau d'adoucir la blessure : « L'Angleterre, répéta-t-il, aurait agi contre nous si nous n'avions agi avec elle. J'ai lutté pendant huit jours pour que la France figurât au protocole. Wellington s'y est refusé¹. »

Tandis que le respect dû à la majesté impériale contraignait La Ferronnays à voiler un peu ses plaintes, Polignac à Londres donnait libre cours à son mécontentement. Il avait mandé à Paris quelques mois auparavant, d'après les assurances mêmes de Canning, qu'il n'existait aucun rapprochement entre l'Angleterre et la Russie; et il avait vécu

1. Dépêches de La Ferronnays, 9 avril et 18 mai 1826 (*Affaires étrangères, Russie*, vol. 170, f° 269 et suiv. f° 361 et suiv. et *passim*).

sur la foi de ces paroles, sans deviner le revirement. Quand, le 6 mai 1826, Canning lui eut lu le protocole, il éclata : « Comment une telle convention a-t-elle été conclue, non seulement sans notre participation mais à notre insu ? Notre loyauté nous donnait le droit d'attendre plus de confiance. On dit que le gouvernement français sera appelé de concert avec ses alliés à garantir les effets de la médiation anglaise. On aurait dû cependant savoir qu'on ne dispose pas de la garantie de la France à son insu et sans son aveu. » Devant ces reproches, Canning se sentit un peu déconcerté, car il avait compté que le protocole demeurerait secret. Il essaya de rattacher la négociation de Saint-Petersbourg aux pourparlers entamés avec les Grecs par son cousin Stratford Canning. Il tenta d'ailleurs d'attribuer aux Russes l'initiative de la proposition d'où le protocole était sorti. Enfin, contrairement aux assurances données par Nicolas à La Feronnays, il laissa entendre que l'exclusion de la France était due, non à l'Angleterre, mais à la Russie¹.

L'année 1826 s'écoula, la diplomatie versant beaucoup d'encre, les Grecs beaucoup de sang. A l'égard de Nicolas, la Porte céda et, par le traité d'Akermann, parut donner satisfaction aux griefs russes relativement aux principautés. Quant aux Grecs, elle demeura inflexible. Toute humanité mise à part, pourquoi eût-elle cédé ? Elle n'ignore pas les divisions des puissances. Elle a conscience aussi de ses propres avantages. Ibrahim Pacha, de concert avec les Turcs, poursuit ses succès. Le 22 avril, Missolonghi a succombé. Navarin est occupée, Athènes est assiégée. Les insurgés se découragent même de leurs brûlots qui ne peuvent plus les sauver. Le pire, c'est que dans l'extrémité de leur misère ils se jaloussent, et à tel point que, ne pouvant se subordonner les uns aux autres, ils recourent à des étrangers : Cochrane, un Anglais qui est préposé à la marine ; Church, un autre Anglais qui commande ce qui reste d'armée ; Capo d'Istria, un Corfiote qui est nommé chef du pouvoir exécutif. Toute cette organisation elle-même n'est guère qu'une façade. Que la diplomatie se presse ; autrement elle n'aura plus à demander l'émancipation d'un peuple qui aura disparu.

1. *Affaires étrangères, Angleterre*, vol. 620, f° 160 et suiv.

Elle ne se hâte guère. Les dépêches se succèdent, se répétant toutes; et l'ennui de les avoir lues suffit, sans qu'il s'y ajoute l'ennui de les résumer. Villèle, encore ministre, n'est point absolument hostile au protocole du 4 avril, mais à la condition qu'il soit réajusté au juste point de la dignité française. Après de longs, trop longs pour parler, un acte s'élabore en vue de substituer à l'arrangement russo-anglais un traité entre les cinq grandes puissances. A l'accord l'Autriche, décidément fixée dans une politique toute négative, refuse de participer, et elle entraîne dans son orbite la Prusse. Le traité est signé à Londres le 6 juillet 1827 entre la Russie, l'Angleterre, la France. Ainsi est effacée la trace du disgracieux protocole du 4 avril. D'après les termes de la Convention, les trois puissances s'engageaient à proposer à la Porte leur médiation en vue de rétablir la paix entre elle et les Grecs. Cette médiation aurait pour conséquence immédiate un armistice sur terre et sur mer. La condition de la Grèce serait l'indépendance, mais elle paierait tribut au sultan. On laissait aux négociations ultérieures le soin de tracer les limites exactes du nouvel État. Les alliés renonçaient à tout agrandissement, à tout avantage particulier. Un délai d'un mois était imparti à la Porte pour adhérer à l'armistice. En cas de non acceptation, les puissances enverraient à leurs escadres les instructions nécessaires pour établir de fait, sans toutefois entamer aucune hostilité, l'armistice que les Turcs auraient refusé.

Les Grecs adhérèrent de suite à une combinaison qui était leur dernière chance de salut. Il restait à persuader les Turcs : or, Athènes venait de tomber en leur pouvoir et la guerre n'était plus que guerre de partisans. « Les Grecs, répondirent-ils, sont nos sujets. » « Nous persisterons dans notre volonté, répétaient-ils, jusqu'au jour du jugement dernier¹. » Sur ces entrefaites, on apprit, à l'extrême stupéfaction de l'Europe, la mort presque subite de Canning, ce grand ennemi de la Turquie : « Voilà, dirent les Turcs avec un fatalisme pieux mêlé de placide insolence, voilà encore un nouveau miracle de notre prophète². »

1. *Affaires étrangères, Turquie*, vol. 247, f° 231.

2. *Affaires étrangères, Turquie*, vol. 247, f° 273. — Toute cette négociation

VIII

Il arrive souvent que les affaires humaines, au moment où elles semblent le plus emmêlées, se résolvent en un coup de fortune qui tantôt détruit toutes les combinaisons, tantôt les amène presque subitement à maturité. Ainsi en fut-il de la question grecque.

La Porte avait décliné les suggestions des trois puissances; et les délais impartis étaient expirés. Les deux flottes française et anglaise, commandées, la première par l'amiral de Rigny, la seconde par l'amiral Codrington, croisaient sur les côtes de Grèce. La flotte russe, sous les ordres de l'amiral Heyden, était encore loin. Cependant une escadre égyptienne, arrivée d'Alexandrie et portant des renforts pour Ibrahim Pacha, venait d'entrer dans le port de Navarin situé au sud du Péloponèse et où mouillait pareillement une portion des vaisseaux turcs. Les instructions des amiraux alliés leur enjoignaient d'établir un armistice, c'est-à-dire d'empêcher tout transport de troupes ou de matériel dans la Grèce continentale, la Morée, les îles. La conséquence était de retenir, en fait, comme prisonnières, les forces turco-égyptiennes dans le port de Navarin. Anxieux d'éviter un conflit, l'amiral de Rigny résolut de s'adresser à Ibrahim Pacha, dont les sentiments, comme ceux de son père adoptif, étaient favorables à la France. Il le vit deux fois, le 22 et le 25 septembre, une première fois dans une entrevue tout intime, une seconde fois dans une rencontre un peu plus solennelle à laquelle assistait l'amiral Codrington. Ibrahim, tout en déplorant qu'on l'arrêtât dans ses succès, et en se plaignant surtout qu'on l'empêchât de châtier l'île d'Hydra, promit de solliciter de nouveaux ordres à Constantinople et à Alexandrie : jusqu'au retour des courriers, il suspendrait toute hostilité¹. Sur la foi de cet engagement, les amiraux se séparèrent pour se ravitailler ou compléter leurs armements. Les Anglais

en vue de triompher des résistances turques a été retracée en un récit très intéressant et très détaillé, d'après les documents du ministère des Affaires étrangères, par M. Driault, *Histoire diplomatique de la Grèce*, t. I, p. 367 et suiv.

1. Rapport de l'amiral de Rigny, 26 septembre (*Affaires étrangères, Grèce*, vol. 3, n° 172).

allèrent à Zante, les Français à l'île de Milo. On en était là quand, tout au début d'octobre, on apprit qu'une division navale turco-égyptienne était sortie de Navarin et se dirigeait vers Patras : l'amiral Codrington fit rentrer les vaisseaux dans le port de Navarin. Le 4, nouvelle tentative de sortie; le 7, débarquement d'un brick turc qui déposa une vingtaine d'hommes à Vassiladi. Se jugeant joués, les alliés estimèrent que la seule conduite efficace serait de tenir étroitement bloquée dans Navarin même la flotte turco-égyptienne.

« Vous devez, avait écrit quelque temps auparavant sir Stratford Canning, imposer la paix avec votre porte-voix si la chose est possible, avec le canon si vous ne pouvez faire autrement ». Les alliés et les Ottomans allaient se toucher de si près qu'il était presque inévitable que, par panique, malentendu, coup de surprise ou passion, la bataille s'engageât.

Le 20 octobre, Anglais et Français, renforcés des Russes qui venaient enfin d'arriver, se dirigèrent vers Navarin. Dans la rade, d'une circonférence de six milles environ, les bâtiments ennemis — car on peut déjà les appeler de ce nom — étaient rangés en fer à cheval sur une triple ligne, tous serrés les uns contre les autres et renforcés à leurs ailes par des brûlots. Vers une heure et demie, l'amiral anglais Codrington qui, par ancienneté de grade, exerçait le commandement, pénétra dans la baie. Jusque-là, nul aspect de résistance, et un grand silence des forts et des batteries. Les bâtiments alliés s'avancèrent, par une manœuvre qui allait les placer presque bord à bord avec les Ottomans et qui eût été fort imprudente si l'on n'eût encore gardé l'espoir d'éviter une collision. L'aspect était singulier, bien menaçant pour l'état de paix, bien terrible si l'on devait en venir aux mains; car alors, tant de vaisseaux étant entassés sur un petit espace, le péril s'accroîtrait par les risques d'explosion et l'impossibilité de se dérober ou de fuir. Ce qu'eût deviné une prévoyance même peu exercée ne manqua pas d'arriver. Un navire anglais le *Dartmouth*, ayant voulu écarter un brûlot turc, un coup de fusil partant de ce brûlot blessa mortellement l'un des officiers du bâtiment britannique. Presque au même instant, un pilote grec, envoyé en parlementaire, fut lui-même atteint. Aussitôt — il était deux heures environ — l'action s'étendit

d'un bout à l'autre de la ligne; et, les forts joignant leurs feux à ceux des flottes, toute la baie s'embrasa. Les bâtiments turcs et alliés étaient serrés les uns contre les autres comme ils l'eussent été dans un dock. Ce fut en cette effroyable confusion que se livra la bataille. Ce ne fut qu'après quatre heures de combat que les flottes alliées eurent raison de la valeur et du fanatisme ottoman. A la chute du jour, la baie présentait l'un des plus terrifiants spectacles que puisse offrir la guerre. Ceux des navires turcs ou égyptiens qui n'avaient été ni coulés ni incendiés s'en allaient à la côte. Dans les premières ténèbres de la nuit, on entendit de nouvelles explosions. C'étaient les ennemis qui, après avoir mis à terre ce qui restait de leurs équipages, détruisaient eux-mêmes les bâtiments qu'ils ne voulaient pas laisser entre nos mains. On fit plus tard le compte des pertes : près de 6 000 hommes hors de combat pour l'adversaire, six ou sept cents pour les alliés. Les vaincus contemplaient consternés le désastre : « Voilà une affaire que je paierai probablement de ma tête, » disait Tahir-Pacha, le commandant de la flotte turque. Averti par un émissaire, Ibrahim descendit en toute hâte des montagnes de la Messénie et, arrivé près de Navarin, put de ses propres yeux contempler la défaite qui confondait Turcs et Égyptiens dans une ruine commune. Chez les vainqueurs eux-mêmes le trouble tempérant la joie. Bien que le combat se fût mêlé d'épisodes héroïques, leurs cœurs se serraient devant l'horreur des choses; et ils ne se sentaient pas tout à fait rassurés sur les suites politiques de cette bataille de rencontre, née des circonstances, de l'entassement des flottes, de l'inextricable complication des événements, et qu'ils avaient subie plutôt que voulue et désirée.

IX

La catastrophe de Navarin rendrait-elle les Ottomans plus maniables? A Constantinople, à la nouvelle de la bataille, les ambassadeurs alliés affectèrent encore de parler de paix, d'amitié. « Comment, répliquèrent les Turcs indignés, ose-t-on nous parler de la sorte, au moment où *l'on nous casse la tête?* »

Le Divan jugea même qu'au lieu de fournir des satisfactions, il avait le droit d'en demander : il réclama qu'on l'indemnîsât pour la destruction de la flotte et, en outre, qu'on ne l'importunât plus de sollicitations en faveur des Grecs. On répondit sur le premier point qu'à Navarin les Turcs avaient été les agresseurs, et sur le second que les alliés persisteraient, conformément au traité de Londres, dans leur double programme d'armistice et de médiation¹. Donc les décevants pourparlers reprirent, au point où on les avait laissés, et exactement comme si dans l'intervalle on ne s'était point canonné. Mais ni les efforts des diplomates, ni les démarches de messagers officieux ne réussirent à convaincre la Porte. La réponse fut qu'on ne serait pas absolument opposé à une suspension d'armes, pourvu qu'elle ne portât pas le nom d'armistice; quant au sort futur des Grecs révoltés, le sultan leur pardonnerait, leur confirmerait leurs anciens privilèges, leur enverrait pour les gouverner un pacha « qui leur serait agréable »; mais il ne pouvait concéder rien autre chose. Le 27 novembre 1827, on connut officiellement le refus. Il ne restait plus qu'à interrompre les conversations qui duraient depuis plus de cinq ans. Quelques jours plus tard, les envoyés des trois Puissances quittèrent Constantinople.

On vit alors une chose singulière. La bataille de Navarin n'avait pas réduit les Turcs. En revanche, au lieu de rapprocher les puissances, elle les dissocia.

Ce n'était point que les déclarations officielles n'affirmassent l'union. Le 12 décembre 1827, un protocole signé à Londres proclama la communauté d'efforts entre Anglais, Français et Russes². Deux mois plus tard, le 15 février 1828, La Ferronnays, devenu ministre des Affaires étrangères, affirma à la Chambre des pairs que « les trois cours agissaient en un parfait accord. » En dépit de cette assurance, on peut discerner, entre les trois États signataires du traité du 6 juillet, trois politiques très distinctes, sinon tout à fait opposées.

Il y a la politique russe, tout animée d'ardeurs belliqueuses. A la nouvelle de Navarin, on se réjouit à Saint-Pétersbourg.

1. *Papers relative to the affairs of Greece A*, p. 17.

2. *Papers relative to the affairs of Greece A*, p. 14-15.

De Londres, M. de Polignac écrit : « Le prince de Lieven est dans le *ravisement*. Il ne tarit point en éloges sur l'amiral de Rigny, et au point d'oublier un peu son propre amiral. Il déclare qu'il ne faut pas hausser les exigences, mais soutenir avec fermeté ce qu'on a conduit avec vigueur¹. » Et le signe de cette fermeté, c'est une note qui, le 6 janvier, part de Saint-Pétersbourg pour Londres. Le gouvernement russe proclame en principe le désintéressement de ses vues; mais il ajoute que, s'il ne lui est pas donné satisfaction, ses troupes passeront le Pruth, entreront dans les principautés, ne s'arrêteront que quand la Porte aura accepté dans son intégralité le traité de Londres. En même temps, les alliés devront se concerter sur les moyens les plus propres à hâter l'évacuation de la Morée par Ibrahim-Pacha et la reddition des places occupées par les Turcs².

En face de la politique russe, voici la politique anglaise. Jadis, au début du conflit grec, elle s'est montrée protectrice des Turcs; puis, sous l'impulsion de Canning, elle s'est rapprochée de la Russie, en éliminant par prétérition la France. Tel a été le protocole du 4 avril. Maintenant Canning est mort et, les bouillonnements de sa politique impulsive s'apaisant, on est redevenu tout de glace. Celui qui dirige le Foreign Office est lord Dudley, personnage un peu éclipsé par lord Wellington, ministre dirigeant, et qui aime à se taire autant que son turbulent prédécesseur aimait à parler. C'est en cette ambiance toute refroidie que tombe la nouvelle de Navarin. Le *ravisement* du prince de Liéven ne laisse pas que d'offusquer. Un double péril apparaît, celui de la Russie, la vieille rivale, trop agrandie; celui de la Turquie, la vieille protégée, trop diminuée. Il n'est pas jusqu'aux Grecs pour qui la faveur ne s'atténue : Canning n'a-t-il pas calculé avec les grossissements de son imagination les profits à cueillir en une Grèce régénérée, devenue le prolongement des îles Ioniennes? Sur ces entrefaites s'ouvre la session du Parlement; et dans le message lu au nom du roi, on déplore, en le qualifiant de regrettable, l'événement de Navarin.

1. Polignac au ministre des Affaires étrangères, 12 novembre 1827 (*Angleterre*, vol. 622, f° 245).

2. *Papers relative to the affairs of Greece A*, p. 21.

1^{er} Mai 1928.

Du coup, la méfiance du prince de Liéven s'éveille : « J'espère, dit-il à M. de Polignac, que S. M. Charles X, en ouvrant les Chambres, tiendra un autre langage que celui-là. »

C'est dans cet esprit qu'on répond à Londres à la note russe du 6 janvier. Avec une extrême ampleur de formules amicales et laudatives, on prend acte de ce que la Russie a proclamé son désintéressement. Mais on observe que la Grande-Bretagne veut avant tout la paix. On redoute que l'invasion de l'Empire ottoman ne provoque des troubles pires que tous ceux que l'on veut apaiser. On rappelle l'objet précis du traité du 6 juillet qui a eu en vue la condition de la Grèce, et rien autre chose.

Ainsi s'écartent en des voies de plus en plus divergentes les Anglais et les Russes. Les ouvriers ne manquent pas qui travaillent à creuser la séparation. Les plus actifs sont les Autrichiens. Ils se sont exclus du traité du 6 juillet, mais avec le dépit de leur propre abstention, et le secret désir de voir bientôt caduc l'acte au bas duquel ils n'ont pas inscrit leur nom. En l'automne de 1827, la politique résolue des trois Puissances a accentué leur déplaisir. Puis la nouvelle de Navarin les a consternés : l'empereur François, à ce qu'on assure, s'est montré indigné; quant à Metternich, il s'est senti tout scandalisé par ce grand tapage naval qui contrastait si fort avec le repos alanguissant, où il entendait engourdir l'Europe. En hâte il a essayé, mais sans succès, d'ébaucher un projet de médiation entre les alliés et les Turcs. Maintenant il note avec un soin joyeux les signes où se marquent les perplexités, presque les repentirs de l'Angleterre. Et voici tous les agents de Metternich à l'œuvre pour aider l'évolution. Le comte Esterhazy, ambassadeur à Londres, n'est pas le moins actif. Il a beau jeu pour s'insinuer dans les ressorts du gouvernement britannique; car si nous en croyons Polignac¹, il est en rapports intimes avec l'ancien ambassadeur à Constantinople, lord Strangford, demeuré très favorable aux Turcs : or Strangford est souvent consulté par Wellington. Wellington a un autre conseiller, Peel, ministre de l'Intérieur, hostile, lui aussi, à Canning et

1. Dépêche 27 février 1828 (*Archives Affaires étrangères, Angleterre*, vol. 623,

à sa politique. Wellington se pénètre de toutes ces influences et, sur le traité du 6 juillet, il s'exprime en termes amers. Il le trouve « contraire au droit des gens. » Un jour il se hasarde jusqu'à le qualifier de « monstrueux. » Et ce jugement ne laisse pas que d'étonner, si l'on songe que le traité n'est autre chose que le développement de ce protocole du 4 avril que, deux ans auparavant, il a, lui, Wellington, soumis à l'agrément de l'empereur Nicolas.

X

En ces conjonctures délicates, ce fut le grand mérite de la France de renouer les liens distendus de la Triple Alliance, et cela pour le plus grand profit de l'équilibre européen, de la paix générale, et des Grecs eux-mêmes.

Depuis douze ans, elle s'est montrée prudente, peu prodigue de paroles, attentive à reconstituer ses forces. Elle se souvient assez de ses défaites pour n'aspirer à dominer personne, mais elle garde assez conscience de ses victoires pour ne se laisser oublier nulle part. On l'a bien vu quand, le 4 avril 1826, un arrangement a été conclu sans elle. Sans hauteur mais avec une assurance modeste, elle a revendiqué sa vraie place, et puisqu'il s'agissait de la question d'Orient, elle a doucement rappelé tout ce qu'elle était là-bas quand les autres n'étaient rien.

En même temps, sur les côtes de Grèce ou d'Asie Mineure, elle a poursuivi sa tâche de dévouement en arrachant les Grecs à la barbarie turque, en réprimant aussi les excès de ces mêmes Grecs trop souvent pirates. De 1827 à 1828, presque sans interruption, toute la flottille française fut en chasse, et cette chasse eut ses héros, ses martyrs : tel l'enseigne de vaisseau Bisson qui, ayant pris avec quelques hommes seulement le commandement d'un brick capturé pour piraterie, fut assailli par d'autres embarcations de pirates et se fit sauter, lui et son brick, plutôt que de se rendre¹.

Ce qui rehausse l'autorité du gouvernement royal, c'est

1. Voir sur cet épisode héroïque Jurien de la Gravière, *la Station du Levant*, t. II, chap. XI.

la confiance qu'inspire M. de La Ferronnays, ministre des Affaires étrangères. Sept années d'ambassade à Saint-Petersbourg lui ont communiqué l'expérience. Ses vues sont justes, son esprit large, son équité scrupuleuse; et, en lui, semble revivre le loyal duc de Richelieu qui, jadis, l'introduisit dans la carrière et fut son ami autant que son protecteur.

Il faut retenir la Russie ardente jusqu'à l'emportement, stimuler la Grande-Bretagne redevenue froide jusqu'à l'inertie; et, en maintenant l'alliance à trois suivant le traité du 6 juillet, assurer, sans trouble pour l'Europe, l'indépendance de la Grèce. C'est auprès du gouvernement britannique qu'il importe surtout d'agir. A cette œuvre s'emploie notre ambassadeur, le prince de Polignac. Il provoque les entretiens avec Wellington. Comme celui-ci lui exprime ses inquiétudes sur les ambitions russes, ses craintes pour l'existence même de l'empire turc, notre ambassadeur ne nie point le péril, mais en tire un argument pour maintenir l'alliance : « Le pire, ce serait de rompre avec les Russes, car alors nous leur fournirions un prétexte pour agir seuls. » De l'audience de Wellington, Polignac se rend chez le prince de Liéven, ambassadeur de Russie et personnage très en crédit. Il le trouve fort irrité. « L'Angleterre, dit-il, a un parti pris; désormais nous ne prendrons plus conseil que de nos intérêts. » « Même en supposant, répond Polignac avec à-propos, que le traité soit caduc au regard de l'Angleterre, vous restez, vous Russes, liés à la France et vous ne pouvez agir que de concert avec nous. » A cette réplique, le diplomate russe se sent un peu déconcerté. « Je prendrai, dit-il, les ordres de ma cour. »

Avec persévérance, Polignac poursuit ses efforts. Il a vu le premier ministre, Wellington : il voit maintenant lord Dudley, chef du Foreign Office. Il le trouve plus taciturne, plus fermé que jamais. Le diplomate français fait valoir l'insuffisance de l'armistice naval pour mettre un terme aux hostilités entre Turcs et Grecs, et juge qu'il faudrait imposer aussi un armistice sur terre. Dans cet esprit, il insinue le projet d'un débarquement de troupes françaises et anglaises en Morée pour contraindre Ibrahim à regagner l'Égypte. Un signe de tête presque imperceptible est la seule

1. *Archives des Affaires étrangères, Angleterre*, vol. 623, *passim*.

réponse. Derechef Polignac se retourne vers Wellington : celui-ci craint surtout la rupture avec la Porte; puis il conclut par ces mots : « Soyons unis; si l'Angleterre et la France sont d'accord, rien à craindre pour la paix. » Ainsi s'exprime Wellington, en un langage peu encourageant et en même temps flatteur; car, au moment où périlite l'alliance à trois, la France, qui essaie de s'entremettre entre Saint-Petersbourg et Londres, est recherchée des deux côtés.

Le printemps s'écoula dans l'attente. Le 26 avril 1828, la Russie, dépouillant tout ménagement, déclara la guerre à la Porte. Le 7 mai, les troupes impériales franchirent le Pruth.

Dès lors, nulle parité entre les alliés, les Anglais se fixant obstinément dans l'inertie, les Russes se précipitant avec furie dans la guerre. Un bruit courait même dans les chancelleries, celui d'un accord en voie de se conclure entre l'Angleterre et l'Autriche, et cette fois contre la Russie. Et la France de continuer ses efforts pour le maintien du traité du 6 juillet, garantie de paix pour l'Europe et de salut pour la Grèce. La conférence de Londres n'avait point tenu de séance officielle depuis le 12 mars 1828; elle se réunit de nouveau le 15 juin. Une solution, déjà suggérée par Nesselrode, fut proposée pour maintenir — fût-ce par un fil bien mince — les liens qui menaçaient de se rompre. On décida, par un artifice à la fois subtil et sauveur, que la Russie, belligérante aux bords du Danube, serait considérée comme neutre dans l'archipel. Et le prince de Liéven de déclarer, non sans solennité, que le gouvernement de l'empereur, son maître, déposait dans la Méditerranée tout caractère de belligérant.

Le gouvernement français, infatigable conciliateur, avait réussi à empêcher que l'alliance se brisât. C'était un premier service. Il en rendit un second, et non moindre, celui de faire prévaloir pour les affaires grecques une solution en juste harmonie avec ce qu'exigeait le repos de l'Europe. Que la Russie fût victorieuse, grandement victorieuse, et il était à craindre que, désormais maîtresse, elle réglât à elle seule, pour son plus grand profit, le sort de la Grèce : qu'au contraire elle échouât, et la Turquie, devenue libre, céderait peut-être à la tentation de rétablir l'ordre ancien dans les

provinces soulevées. En ces conjonctures, la France eut le mérite de ménager un mode d'exécution à la fois comminatoire et débonnaire. Ce ne fut pas sans peine qu'elle le fit prévaloir. L'Angleterre se refusait, par crainte de conflit avec la Turquie ou avec Ibrahim-Pacha, à tout débarquement de troupes franco-britanniques en Morée, seul moyen d'imposer vraiment l'armistice et de contraindre à l'évacuation les forces turco-égyptiennes. Mais en même temps qu'elle s'enchaînait elle-même, elle retenait la France qui, depuis deux mois, proposait d'agir seule. A Londres, on ne croyait qu'à demi à notre désintéressement; on redoutait que l'expédition ne devînt pour la France une occasion de grandir son rôle dans la Méditerranée. Le temps s'écoulait. A Paris, le public, tout pénétré de *Philhellénisme*, s'étonnait d'une temporisation excessive. La Ferronnays s'attristait et avec lui, le roi Charles X, très ardent pour la cause des Grecs, qu'il jugeait la cause du christianisme. Sur ces entrefaites, la direction de Foreign Office passa des mains de lord Dudley en celles de lord Aberdeen. Six mille hommes de troupes françaises étaient réunis à Toulon, prêts à être embarqués. Le commandant en chef était désigné : c'était le général Maison, l'un des officiers les plus distingués des armées impériales. Une nécessité s'imposait, celle de ne pas tarder davantage. Pendant le mois de juillet, les entretiens se multiplièrent entre Polignac, Aberdeen, Wellington¹. Enfin l'accord se fit et, en une conférence tenue le 19 juillet, fut officiellement confirmé. Polignac déclara, au nom de son gouvernement, que l'entreprise ne comportait aucune hostilité contre la Porte, que nos troupes se retireraient après le départ d'Ibrahim-Pacha. De leur côté, les Anglais adhérèrent au projet d'expédition française, et tout en se refusant à toute coopération de troupes, offrirent, s'il était nécessaire, quelques vaisseaux pour le transport. C'était pour la Grèce le gage de la prochaine délivrance : c'était aussi, grâce à l'habile et persévérante modération de la France, l'harmonie rétablie entre les signataires du traité de Londres. A quelque temps de là, Wellington, longtemps méfiant, constatait, avec son ordinaire droiture, ce retour à une cordiale entente. Comme

1. *Archives des Affaires étrangères, Angleterre*, vol. 624, *passim*.

il était sur le point de s'absenter pour quelques semaines, il disait au prince de Polignac : « Je pars avec la satisfaction de voir la bonne intelligence régner entre la France et l'Angleterre. Je vous répète que tant que nos deux pays marcheront ensemble, la paix de l'Europe ne saurait être troublée ¹. »

XI

Le corps expéditionnaire, porté à quatorze mille hommes environ, était rassemblé autour de Toulon. Vers le milieu d'août 1828, l'embarquement commença. Quinze jours plus tard, les premiers bâtiments de transport abordèrent tout au sud de la Morée, dans le golfe de Coron.

La mission d'honneur confiée à la France ne laissait pas que d'être délicate. Il fallait alléger les Turcs d'une de leurs provinces, tout doucement, presque amicalement, et en leur épargnant toutes les douleurs de l'amputation : or il n'y a que dans Molière qu'on conseille de se couper un bras pour que l'autre se porte mieux. Il fallait amener Ibrahim-Pacha, qui, depuis deux années, ravageait la Morée, à retourner en Égypte d'où il était venu, et en échangeant avec ceux que le rembarqueraient, non des coups de fusil, mais des serments de main. Il fallait que le *prophète* n'inspirât à aucun des vieux Turcs, mêlés encore aux Égyptiens, le dessein de s'ensevelir sous leurs petites forteresses plutôt que de les livrer aux *chiens de chrétiens*. — Tels étaient, en Morée même, les dangers à prévenir. Ce n'était pas tout. Il fallait, en Europe, ménager les défiances, sans cesse renaissantes, de l'Angleterre, attentive à ce que notre occupation ne s'étendît pas, ne se prolongeât pas. Au moment même où nos troupes s'embarquaient, on ressentit les effets de cette humeur ombrageuse. Les instructions au général Maison marquaient que le *premier et principal objet de l'expédition* était de contraindre Ibrahim-Pacha à évacuer la Morée; elles prescrivaient en outre une vigoureuse attaque, si les Égyptiens laissaient passer, sans y obtempérer, les délais pour le départ. Ayant

1. Archives du ministère des Affaires étrangères, Angleterre, vol. 624, f° 436-437.

eu connaissance du document, lord Aberdeen s'émut : « *Le premier et le principal but de l'expédition*, dit-il soupçonneux ! Y en aurait-il un autre ? » Quant à l'ordre d'attaquer, il lui parut révéler une impatience plus fougueuse qu'opportune. A ces critiques, Polignac répondit en affirmant, une fois de plus, le désintéressement de la France ; puis il observa, sous le regard approbateur de Wellington, que le langage des militaires n'était pas tout à fait celui des diplomates. Sur cette remarque, le petit, tout petit incident s'apaisa. Mais il témoignait chez nos alliés — si courtois et loyaux qu'ils fussent — d'une disposition un peu trop prompte à s'alarmer¹.

Un mélange de bonne chance et de sagesse empêcha qu'aucun embarras ne devînt péril. A l'annonce de l'expédition, le sultan fut fort irrité ; mais nos troupes commençaient déjà à débarquer quand la Porte fut officiellement avisée, en sorte qu'après un premier emportement, on se résigna devant le fait accompli. Vis-à-vis d'Ibrahim, une circonstance nous servit : ses sympathies et celles de son père pour la France. Jamais il n'eût voulu se retirer devant les misérables Grecs : aucun point d'honneur ne l'empêchait de céder à notre armée. Après quelques difficultés assez vite apaisées, il se prêta à un accord qui réglait les détails de son évacuation. Les Français s'appliquèrent à lui adoucir la petite humiliation de son départ, de telle façon que personne ne s'aperçût qu'on le poussait dehors. On lui donna le spectacle d'une revue ; on échangea force compliments ; on s'offrit mutuellement de menus présents. Aux abords de notre camp, les Grecs se pressaient ; ils contemplaient avec curiosité et — qui l'eût cru ? — sans apparente colère, cet Ibrahim, ravageur de leur pays. Par la même occasion, ils prenaient contact avec nos soldats et leur vendaient le plus cher possible — mais n'étaient-ils pas excusables en leur misère ? — des chèvres, des figues, des pastèques. Sur le rivage de Navarin les navires étaient prêts qui ramèneraient, sauf quelques détachements, les Égyptiens dans leur patrie. Le 5 octobre, Ibrahim s'embarqua, congédié à la manière d'un hôte, non d'un ennemi.

Il importait d'occuper les petites forteresses que les Turcs

1. *Affaires étrangères, Angleterre*, vol. 624, f° 415 et suiv.

tenaient encore. Nulle hostilité, mais une simple résistance passive, qui força les Français, tantôt à enfoncer l'une des portes, tantôt à profiter d'une brèche naturelle des remparts pour entrer pacifiquement dans la place. Au château de Morée seulement, on fut contraint de déployer l'appareil de la guerre. Bien que le gouverneur de Patras eût capitulé, les *Agas* ou officiers turcs refusèrent de reconnaître l'acte de reddition et parlèrent de périr plutôt que de céder. C'était le 20 octobre. Il fallut commencer un siège régulier. Le 30, l'artillerie commença à battre les murailles déjà tout ébréchées. Alors seulement les Turcs, jugeant l'honneur satisfait, consentirent à se soumettre. L'opération nous avait coûté vingt-cinq hommes tués ou blessés. Ainsi se termina la campagne, comme s'achève un petit duel au premier sang.

Elle s'acheva, non sans mécompte pour le général Maison qui eût souhaité franchir l'isthme de Corinthe, entrer dans Athènes, et planter sur l'Acropole le drapeau blanc. Par scrupuleuse fidélité à ses engagements, le gouvernement français repoussa la tentation : c'est que le protocole du 19 juillet limitait l'occupation à la Morée. Une portion du corps d'armée fut même rembarquée pour Toulon, tandis qu'une déclaration de la conférence de Londres plaçait la presqu'île et les Cyclades sous la garantie des Trois Puissances et les mettait ainsi à l'abri contre tout retour offensif des Turcs.

Serait-ce dans ces étroites limites du Péloponèse et des îles que le nouvel État serait renfermé? Quelle ne serait pas la déception pour les amis de la Grèce si, au nord de l'isthme de Corinthe, les Turcs demeuraient les maîtres? La France, cette ouvrière dévouée de l'indépendance grecque et qui, décidément, avait pris la première place, ne se prêta point à un si incomplet, si misérable dénouement. Il ne lui plaisait pas d'avoir en vain déployé son drapeau. Il lui plaisait moins encore de créer une principauté minuscule qui fût, soit pour la Russie une petite colonie de chrétiens orthodoxes tout à sa dévotion, soit pour la Grande-Bretagne un prolongement de Corfou et, comme disait un de nos diplomates, une *huitième île Ionienne*. Dès le 20 avril 1828, notre ministre des Affaires étrangères avait insisté pour que le

nouvel État comprît l'Attique et l'Eubée¹. « Nous évacuons volontiers la Morée, écrivait-il le 6 novembre suivant en une lettre intime à M. de Polignac, mais quand nous y aurons établi quelque chose qui aura le sens commun². » Après de longs, très longs efforts, les vues de la France triomphèrent. Un protocole, signé à Londres le 22 mars 1829 par les représentants des trois puissances, décida que le nouvel État, pleinement indépendant sous la seule réserve d'un tribut à la Porte, ne comprendrait pas seulement la Morée et les îles, mais, au delà de l'isthme de Corinthe, s'étendrait au nord jusqu'à une ligne qui, partant du golfe d'Arta à l'ouest, se prolongerait vers l'est jusqu'au golfe de Volo. Ainsi étaient affranchis Athènes, l'Attique, l'Eubée et toute la rive septentrionale du golfe de Lépante.

Il restait à obtenir que la Porte acceptât le douloureux sacrifice. Elle répondit d'abord, ainsi qu'elle le répétait depuis sept ans, que les Grecs n'étaient que des rebelles. Quelques mois plus tard, la solution vint, quoique très indirectement, de la Russie. On sait qu'en mai 1828 les armées du tsar avaient envahi les principautés danubiennes. Après quelques succès, elles avaient, à l'automne, éprouvé des revers et avaient dû lever le siège de Silistrie. Mais la campagne de 1829 devait réparer, et au delà, les mécomptes de l'année précédente. Sous les coups répétés de la mauvaise fortune, la Turquie se départit de son obstination. Elle reconnut l'indépendance de la Morée et des Cyclades, puis, plus docile encore, s'en remit, pour la fixation des frontières, à la décision de la conférence de Londres³. A quelque temps de là, un protocole du 3 février 1830 précisa la condition de la Grèce. Les limites tracées par le protocole du 22 mars 1829 furent légèrement modifiées au profit de la Turquie : en revanche, il ne fut plus question de tribut. La forme du gouvernement serait la forme monarchique. Il ne restait plus qu'à choisir le souverain qui gouvernerait le nouvel État.

PIERRE DE LA GORCE

de l'Académie française.

1. *Papers relative to the affairs of Greece*, A, p. 49.

2. Nettement, *Histoire de la Restauration*, t. VIII, p. 183-185.

3. 9 septembre 1829 (*Papers relative to the affairs of Greece*, A, p. 154).

LES CHARDONS DU BARAGAN

Quand septembre arrive, les vastes plaines incultes de la Valachie danubienne se mettent à vivre, pendant un mois, leur existence millénaire.

Cela commence exactement le jour de Saint-Pantélimon. Ce jour-là, le vent de Russie, — que nous appelons « le Mouscal » ou « le Crivatz », — balaie les immenses étendues avec son souffle de glace, mais, comme la terre brûle encore à la manière d'un four, « le Mouscal » s'y brise un peu les dents. N'empêche : la cigogne songeuse, depuis quelques jours, braque son œil rouge vers celui qui la caresse à rebrousse-poil; et la voilà partie vers d'autres contrées, plus clémentes, car elle n'aime pas le Moscovite.

Le départ de cet oiseau respecté, un peu redouté dans nos campagnes (il peut mettre le feu à la chaumière, si on lui abîme son nid), départ attendu, guetté par le Yalomitséan ou le Braïlois, met fin à l'emprise de l'homme sur la terre de Dieu. Après avoir suivi le vol de la cigogne jusqu'à l'infini, le campagnard enfonce son bonnet sur ses oreilles, tousse légèrement, par habitude, et chassant d'un coup de pied le chien qui se fourre entre ses jambes, il pénètre dans son foyer :

Que les enfants commencent à ramasser des « *uscaturi*¹ »...

A ces paroles sombres, femme et marmaille toussotent et frémissent, à leur tour, par habitude :

— Partie, la cigogne?

1. Tout ce qui est sec et peut brûler.

— Partie...

Alors le Baragan prend le commandement!

Il le fait, d'abord, à la manière passive d'un homme qui se coucherait, face au sol, et ne voudrait plus se lever, ni mourir. C'est un géant!

Étendu, depuis l'éternité, sur toutes les terres que le soleil grille entre la dolente Yalomitsa et le Danube grognon, le Baragan est, durant le printemps et l'été, en guerre sournoise avec l'homme laborieux, qu'il n'aime pas et auquel il refuse tout bien-être, sauf celui de s'y promener et de hurler. C'est pourquoi on crie partout, dans les pays romains, à celui qui se permet trop de liberté en public :

— Hé, là! Est-ce que tu te crois sur le Baragan?

Car le Baragan est solitaire. Sur son dos, pas un arbre! Et d'un puits à un autre on a tout le temps pour crever de soif. Contre la faim, également, ce n'est pas son affaire de vous munir. Mais si vous êtes armé contre ces deux calamités de la bouche et si vous voulez vous trouver seul, avec votre Dieu, allez alors sur le Baragan : c'est la place que le Seigneur a octroyé à la Valachie pour que le Roumain puisse rêver à son aise.

Un oiseau qui vole entre deux chaînes de montagnes, c'est une chose qui fait pitié. Sur le Baragan, le même oiseau emporte dans son vol la terre et ses lointains horizons. Allongé sur le dos, vous sentez l'assiette terrestre qui se soulève, monte vers le zénith. C'est la plus belle des ascensions que le pauvre homme puisse faire.

De là vient que l'habitant du Baragan — que nous appelons *Yalomitséan* — est une créature plutôt grave. Et quoi qu'il sache rire joyeusement, à l'occasion, il aime davantage à vous écouter avec déférence. C'est que sa vie est dure, et il espère toujours que quelqu'un viendra lui enseigner la manière dont il devrait s'y prendre pour tirer un meilleur parti de son Baragan.

Rêve, pensée, ascension et ventre creux, voilà ce qui donne de la gravité à l'homme né sur le Baragan, cette immensité qui cache l'eau dans le tréfonds de ses entrailles et où rien ne pousse, rien, sauf les chardons.

* * *

Il ne s'agit pas de ces chardons qui poussent comme le maïs et qui font une belle fleur rouge, duvetée, que des jeunes filles de chez nous tondent le soir de Saint-Toarder, en chantant :

Coditsélé fétélor

Cât coditsa iepelor!

Que les nattes des filettes

Deviennent grosses comme la queue des juments!

Les chardons dont il est question ici apparaissent, dès que la neige fond, sous la forme d'une petite boule comme un champignon, une morille. En moins d'une semaine, ils envahissent la terre. C'est tout ce que le Baragan peut supporter sur son dos. Il supporte encore les brebis qui sont gourmandes de ce chardon et le broutent avidement. Mais plus elles le broutent, et plus il se développe, grandit, toujours en boule; il atteint les dimensions d'une grosse dame-jeanne, quand il arrête sa croissance et quand le bétail lui fiche la paix, car il pique, alors, affreusement. Elle sait se défendre, cette mauvaise graine. Tout comme la canaille humaine : plus elle est inutile, et plus elle sait se défendre.

Mais quelle certitude avons-nous de l'utile et de l'inutile?

Aussi longtemps que le Yalomitséan se démène, s'entête à arracher à son sol une poignée de maïs, ou quelques pommes de terre, le Baragan n'est pas intéressant. Il ne faut pas le visiter. C'est une chose bâtarde, comme une belle femme vêtue de loques, comme une mégère parée de diamants. La terre n'a pas été donnée à l'homme seulement pour nourrir son ventre. Il y a des coins qui sont destinés au recueillement.

C'est cela le Baragan.

Il commence à régner dès que l'homme laborieux rentre chez lui, dès que les chardons deviennent méchants et que le vent de Russie se met à souffler. Cela se passe en septembre.

On voit, alors, de loin en loin, un berger qui tourne le dos au Nord et s'attarde à faire paître son troupeau. Immobile, appuyé sur son bâton, le vent le fait bouger, chanceler, comme s'il était de bois.

Autour de lui, tout ce que le regard peut embrasser à la ronde, ce ne sont que chardons, l'innombrable peuple des chardons. Fournis, touffus, on dirait des moutons dont la laine serait d'acier. Tout est épines et semence. Semence à éparpiller sur la terre et à faire pousser des chardons, rien que des chardons.

Comme le berger, ils chancellent aussi; c'est dans leur masse compacte que le Moscovite souffle avec le plus d'acharnement, pendant que le Baragan écoute et que le ciel de plomb écrase la terre, pendant que les oiseaux s'envolent, désespérés.

Ainsi, une semaine durant... Ça souffle... Les chardons résistent, ployant en tous les sens, avec leur ballon fixé à une courte tige, pas plus épaisse que le petit doigt. Ils résistent encore un peu. Mais le berger ne résiste plus! Il abandonne à Dieu l'ingratitude de Dieu, et rentre.

Nous disons, alors : *Tsipénie!* (Plus âme qui vive!) C'est le Baragan.

Et, Seigneur, que c'est beau.

Avec tout l'élan dont son cheval est capable de galoper, « le Crivatz » se déchaîne dans l'empire du chardon, bouleverse le ciel et la terre, mêle les nuages à la poussière, anéantit les oiseaux, et les voilà partis, les chardons! Partis pour semer leur mauvaise graine.

La petite tige casse net, fauchée à la racine. Les boules épineuses se mettent à rouler, par mille et mille. C'est le grand départ des chardons, « qui viennent Dieu sait d'où et vont Dieu sait où », disent les vieux en regardant par la fenêtre.

Ils ne partent pas tous à la fois. Il y en a qui, au premier souffle furieux, déguerpissent, vraie avalanche de moutons gris. D'autres s'entêtent à tenir bon, mais les premiers les accrochent, dans leur cavalcade intempestive, et les entraînent. Ils s'emmêlent et font une boule de neige irrégulière qui roule cahin-caha jusqu'à ce que « le Crivatz » la pulvérise d'un souffle furibond, les soulève, tous, en l'air, leur fasse danser une ronde endiablée et les pousse de nouveau en avant.

C'est alors qu'il faut voir le Baragan. On dirait qu'il se

bossèle et s'aplatit à volonté, joyeux de tout ce monde qui roule furieusement sur son dos, pendant que « le Crivatz » trompète sa rage. Par moments, lors d'une trêve, il se tient coi pour sentir le passage de trois ou quatre chardons qui galopent comme de bons camarades, se heurtent gentiment, s'entre-dépassent pour plaisanter, mais vite se rangent et vont coude à coude.

Vers la fin de la crise, il y a les chardons solitaires. Ce sont les plus aimés, parce que très attendus. Soit que leur tige n'ait pas été suffisamment sèche pour casser dès le début, soit qu'ils aient eu la malchance de s'engouffrer momentanément dans quelque ravin, soit enfin parce que des galopins leur ont couru après et les ont arrêtés dans leur route, — ils sont en retard, les pauvres. Et on les voit qui défilent, isolés, roulant comme de petits bonshommes pressés. Le ciel et tout le Baragan les regardent : ce sont les solitaires, les plus aimés.

Puis toute vie s'arrête, brusquement... Les vastes étendues sont nettoyées comme les dalles d'une cour princière.

Alors le Baragan endosse sa fourrure blanche et se met à dormir pendant six mois.

Et les chardons?

Ils continuent leur histoire...

* * *

C'est une histoire presque inouïe, car elle tient de notre terre roumaine. — Mais il faut que je commence par le début...

Quoique *baltaretz*¹ de Laténi, sur la Borcéa, — cette fille du Danube qui ose se mesurer avec son père, — je ne suis pas yalomitséan de *bachtina*². Mes parents, tous deux Olténiens, pauvres comme Job, sont partis dans le monde, alors que j'entrais dans ma seconde année. Et que faut-il que je vous dise de plus? Après mille pérégrinations à travers vingt départements, ils jetèrent leurs besaces et moi, haut

1. Qui habite les marais (balta).

2. Autochtone.

comme une botte, dans ce hameau qui se mire dans la Borcéa.

Cela pourrait paraître curieux, mais c'est ainsi. Mes parents n'étaient pas des gens à se laisser mener aux travaux pénibles, comme le bétail à l'abattoir, surtout mon père, une espèce d'ahuri qui s'oubliait à jouer de la flûte au point de tomber évanoui de faim. Et à Laténi nous avions au moins le poisson, là, à portée de la main. Il sautait tout seul dans la marmite, pour ainsi dire. Jugez-en!

Printemps et automne, la Borcéa couvrait de ses flots jaunâtres des centaines d'hectares en friche; et dans cette nappe d'eau infinie, le brochet, la petite carpe, le carassin commun, pullulaient tant que les chats eux-mêmes allaient s'en empiffrer aux abords des mares. C'était, alors, la pêche au *cazan*¹. Vraie manne céleste. Hommes, femmes et enfants, nus jusqu'aux cuisses, la musette autour du cou, s'éparpillaient en tirailleurs, avançant le plus lentement possible dans la campagne submergée, chacun muni de son vieux *cazan* complètement défoncé. L'eau ne dépassait jamais les genoux. En pataugeant, le poisson heurtait nos jambes, mais c'était du fretin, et nous ne voulions que du gros. Celui-là, on savait qu'il aimait mordiller la base des plantes, dont la tête émergeait de l'eau. C'est sur ces herbes que nous avions les regards fixés, en nous tenant bien immobiles. Et dès qu'on les voyait bouger, plaf! le *cazan* dessus. On entendait le poisson se débattre entre les parois du récipient. Alors, on n'avait qu'à le prendre avec la main et à le jeter dans sa musette. Il fallait être bien maladroit pour manquer le coup.

Mon père, cependant, le manquait régulièrement, pour la grande joie des gamins. On le narguait, on se moquait de lui. Cela ne lui faisait rien. Il continuait à se jeter, avec son *cazan*, sur toutes les herbes, qui bougeaient ou non, autour de lui. Au bout d'une heure de pêche nous rentrions à nos chaumières, les sacs remplis de poissons. Le père n'apportait pas un kitik. Ce que le voyant faire, la bonne *manouca* lui conseilla de garder la chaumière, de préparer les salaisons, d'apprêter les mets, de laver le linge et de jouer de la flûte.

1. Grand récipient en tôle légère et à deux anses, dans lequel les paysans font bouillir le linge.

Cela m'humiliait au point de me faire verser des larmes : un homme ne fait pas la lessive, ni la popote. Mais mon père n'avait rien de mâle : une vraie femme gentille, avec de grosses moustaches noires et des yeux profonds et languoureux, constamment posés sur sa flûte, d'où il tirait, avec ses doigts noueux, de douces mélodies qui retentissaient au loin et faisaient aboyer les chiens par les nuits silencieuses. En échange, lorsqu'il préparait un *borche* ou une *plakia* de poissons, ou quand il lavait le linge, les meilleures ménagères pouvaient venir prendre des leçons. Hélas, on le raillait quand même, parce qu'un homme ne doit pas se livrer à des travaux féminins.

Alors, je me serais battu avec tout le hameau, car le pauvre père ne relevait jamais une injure, supportait tout, stoïquement. Esquissant un léger sourire, il s'en allait vers la Borcéa, avec son bonnet pointu, toujours rejeté sur la nuque, avec sa culotte en loques, toujours mal ficelée, ses *opinci* traînantes, son long cou et son merveilleux *caval*, qui ne tardait pas, lui, à le venger tumultueusement de cette vie pitoyable et tristement belle.

Parfois je le suivais... Parfois et en cachette, car il aimait à être seul. Dans la soirée tiède, où le silence se mêlait à l'odeur de la vase, je le devinais assis sur un tronc de saule déraciné. Et après une complainte à perdre le souffle, j'entendais sa voix discrète, juste, qui disait tout bas notre inoubliable chant du pays de l'Olth :

Feuille verte avrameasa,
Ila, ila, la;
Ils sont partis, les Olténiens, pour faucher;
Les Olténiennes sont restées à la maison,
Elles ont rempli les cabarets¹.

Oui, les Olténiens partent toujours, — « pour faucher » et pour accomplir mille autres besognes, — laissant les Olténiennes à « remplir les cabarets », ce qui n'est pas absolument vrai; mais mon père n'a pas procédé ainsi : en partant, il y a amené son Olténienne et leur trésor, moi, C'est pour-

1. Michel Vulpesco. Voir son admirable ouvrage : *les Coutumes roumaines périodiques* (librairie Émile Larose).

quoi ma mère l'aimait beaucoup, beaucoup. Elle me le disait quand, à la pêche tous deux, voyant ses affreuses varices, je lui demandais pourquoi elle laissait au père les travaux les plus faciles :

— C'est parce que je l'aime, mon petit... Dieu l'a fait ainsi et me l'a donné pour mari. Ce n'est pas sa faute, à lui, le pauvre homme...

* * *

Voilà comment nous vivions à Laténi.

J'étais alors âgé de neuf ans. Avec ma mère, qui ne s'avouait jamais fatiguée, j'allais toujours à la pêche, que ce fût pendant les inondations, — quand la carpe venait frapper à notre porte, — ou pendant les autres mois de l'année, quand il fallait la chercher dans la Borcéa.

Là, il ne s'agissait plus de pêcher au *cazan*, mais avec le *kiptchell*, le *prostovol*, le *plassa*, ou les *vârchtii*, parfois même au *navod*, en compagnie des autres pêcheurs.

Il fallait voir cette femme pêcher, pour savoir ce que c'est qu'une Olténienne qui aime son mari! Surtout quand elle lançait en rond le *prostovol*, — les bras nus jusqu'aux épaules, la jupe ramassée tout en haut, la chevelure bien serrée dans la *basma*¹, les yeux, la bouche, les narines, tendus vers l'infini marécageux, — on eût dit qu'elle allait retirer tout le poisson de la Borcéa.

Alal pour une femelle! s'écriaient les pêcheurs qui la voyaient faire.

Et quand même nous étions dans le pétrin : donc, ça ne vaut pas la peine de trop s'éreinter dans ce monde; le travail ne mène à rien.

Pendant que nous pêchions, — car, moi aussi, je pêchais ma part, — le père, à la maison, salait, salait à tour de bras, remplissait des cuves, essorait le poisson mordu à point par le sel et l'arrangeait pour la vente.

Vente... Que le Seigneur vous en garde! Cinq à dix francs les 100 kilogs de poissons, vendu en gros et sur place aux marchands rapaces. Et encore, on était content de pouvoir

1. Voile léger.

s'en débarrasser, car on ne savait plus où le mettre, il nous écrasait, ou pourrissait et empestait le monde, après nous avoir fait patauger dans ses boyaux jusqu'aux chevilles, lors des salaisons. Oui : cinq à dix francs les cent kilos ! On ne peinait que pour l'État, en lui achetant les tonnes de sel. Pour nous, pas même de quoi se payer une harde et de la farine de maïs. Et tout ce poisson qui se gâtait et qu'on devait jeter dans la Borcéa, d'où ma mère le tirait avec tant de vaillance et un si grand espoir d'une meilleure vie !

— Non, vraiment, le dicton populaire avait raison de dire :

Bon pays, mauvaise organisation :
Sacré nom d'un règlement !

C'était cela : un pays riche, mal organisé et mal gouverné ; ma mère le savait comme tout paysan roumain.

Dans ses longues années de vie errante, d'un bout à l'autre de la Valachie, elle avait eu mille et mille fois l'occasion de constater combien misérable était l'existence de ces habitants qui, éloignés de toute rivière et trop pauvres pour pouvoir se payer de la viande, ne vivaient que de *mamaliga* et de légumes¹, cependant que des millions de kilos de poissons gisaient, s'abîmaient et devenaient inutilisables tout le long de ces centaines de kilomètres que parcourent le Danube, ses bras et ses affluents. Mais comment transporter cette manne céleste, quand les trois quarts du pays manquent de communications, aujourd'hui comme il y a mille ans ?

Alors elle eut une idée, qu'elle se mit à réaliser sans nous en faire part : s'astreignant à des économies sournoises, nous gavant de poisson et rien que de poisson, — rarement un peu de polenta, encore plus rarement un bout de pain, — toute une année durant, elle réussit à amasser cent francs, qui lui permirent d'acheter, d'occasion, une rosse avec sa carriole à quatre roues, toutes deux chancelantes, prêtes à s'effondrer.

— Voilà, — dit-elle à mon père, — vous irez, toi et l'en-

1. D'après les évaluations du grand critique et sociologue roumain, feu Dobroyeann-Cherea, la nourriture quotidienne de notre paysan, peu avant la guerre, s'estimait à 0 fr. 35. Voir *Néolobagia*.

fant, battre les villages, avec *cela*, et vendre du poisson salé...

— ... Avec *cela*! — soupira le père, blême; — traverser le Baragan avec *cela*!...

Il toisa ce cheval étique, cette *haraba* disloquée :

— ... Tu veux m'accompagner, petit? — me dit-il.

Quelle question! Non seulement je voulais, mais j'étais ravi! Voir le Baragan! Cette obsession de tout enfant, cette « terre sans maître »! Et surtout, pouvoir, enfin, moi aussi, courir après ses chardons, dont mes camarades me racontaient merveille, courir avec toute la terre qui court, poussée par le vent!

— Pourquoi ne pas essayer? — fis-je gravement, maîtrisant ma joie; — qu'avons-nous à perdre?

— Diable : le cheval, d'abord; la voiture, ensuite; et puis, nous-mêmes! Nous serons engloutis par le Baragan!

Engloutis par le Baragan! Cela me donna le frisson. Oui, je voulais cela!

Le lendemain à l'aube, nous partions, munis du nécessaire, pitoyable nécessaire. Notre bonne mamouca, éplorée, défaillante, comme si elle nous eût poussés à la mort, nous conduisit à pied jusqu'au seuil du Baragan, bien au-delà de la route nationale qui va de Braïla à Cararashi en se méfiant du désert et en côtoyant la Borcéa. Là, elle nous embrassa avec son visage tout mouillé de larmes, tout sillonné de rides, bien qu'elle n'eût pas encore trente-cinq ans. Elle eut une caresse pour le cheval aussi, qu'elle ne devait plus revoir, et secoua une roue de la carriole pour se convaincre de sa faible résistance. La carriole non plus, elle ne devait plus la revoir.

Dans la matinée laiteuse, grisâtre, nos silhouettes noires s'aplatissaient contre le désert tout proche, alors que des corbeaux croassaient dans un ciel d'été pluvieux. Le bonnet à la main, mon père empoigna les rênes de corde et se signa :

— Dieu soit avec nous!

— Dieu soit avec nous!

Et le Baragan nous engloutit. Mais, plus loin, le père l'affronta, quand même, avec un déchirant trille de son *caval* et avec ces paroles :

Ils sont partis les Olténiens...

C'est ainsi que nous quittâmes la pauvre mère, que nous ne devions plus jamais revoir.

* * *

Du poisson, trois cents kilos, entassé à l'arrière de la voiture; la balance, pour le peser, suspendue au *coviltir*; un sac de farine de maïs, un *tchéaoune* pour faire bouillir la *mamaliga*¹, un trépied, une musette pleine d'oignons, deux couvertures, une sacoche pour y mettre l'argent qu'on ramasserait et un bon gourdin pour le défendre à l'occasion, — voilà toute notre fortune.

Nous allions à pied, perdus, comme sur une mer, entre le ciel et la terre. Le cheval nous suivait en toussant.

— Si tu n'avais pas voulu m'accompagner, je ne serais pas parti, non, pour rien au monde...

Ce premier mot que le père m'adressa, soudain, en pleine solitude, je ne l'oublierai qu'avec la mort. Il me poursuit, depuis, et me poursuivra ma vie durant. Le responsable de cette aventure, c'était donc moi, un garçon de quatorze ans.

Si je n'avais pas voulu... Mais pouvais-je?

Sans rien répondre au père, — qui, d'ailleurs, avait dit cela, comme ça, pour dire quelque chose, — je passai derrière la carriole, d'où je voyais, par en dessous, les sabots du cheval qui s'enfonçaient dans la terre sablonneuse, de vieux sabots chevelus, se levant et se posant péniblement, alors que la burette pour le graissage, se balançait, suspendue entre les essieux. Je vis cela un instant et aussitôt je me sentis emporté, car le soleil, surgissant brusquement, jeta sur notre solitude sa gerbe de rayons aveuglants. Les milliers de chardons bourrus s'emplirent de diamants violacés, que j'allais toucher du doigt, ou cueillir avec le bout de la langue, pendant que père et voiture s'éloignaient lentement, tournant le dos au levant. Mulots, putois et belettes se sauvaient épouvantés, presque aussi nombreux que les sauterelles, ce qui me fit regretter de n'avoir pas emmené notre chien. Il se fût régalé de ces bestioles, écœuré qu'il était de ne se nourrir que de poisson, tout comme ses

1. Polenta.

maîtres. Et puis, j'aurais eu, en lui, un bon compagnon, comme le père avait le sien dans sa flûte. Mais la mère conseilla de nous dispenser de cette gueule, qui baverait en nous voyant manger de la *mamaliga*, d'autant plus que le père avait le sommeil léger et que sur le Baragan désert on n'avait pas à craindre les malfaiteurs.

Cependant, combien notre *Oursou* me manquait ! J'étais assoiffé de solitude et de longs voyages, mais en bonne compagnie ; pendant des années, témoin impuissant rivé à ma pêche, j'assistais au départ de mes camarades, galopant avec « le Crivatz » et les chardons de nos beaux septembres. Où allaient-ils ? Qu'est-ce qu'il leur arrivait ? Qu'est-ce qu'ils voulaient ? Certains d'entre eux ne rentraient plus au foyer. On disait que tel d'entre eux « s'était perdu. » Tel autre avait poussé jusque chez quelque parent aisé, où il se faisait adopter. Comment ça ? Comment se perdre et comment se faire adopter ? Voilà pourquoi j'ai tout de suite accepté d'accompagner le père. J'étais grand et bien planté sur mes jambes. Je voulais courir moi aussi, avec le vent et les chardons, me perdre ou me faire adopter, mais partir, courir, échapper à cette eau qui me faisait pourrir les jambes, à ce poisson qu'on entassait pour rien.

Maintenant les chardons étaient là, à mes pieds, beaux comme de grands buis, nombreux comme les étoiles, charnus, crevant de sève, mais immobiles. Ils ne bougeaient pas, muets, car nous étions au début d'août. Courrais-je avec eux, dans un mois ? Saurais-je où ils mènent, où ils vont ? Je savais que la plupart finissent par flamber, en craquant, dans quelque *soba*. Mais les autres ? Ceux qui « font des histoires ? » Quels pays montrent-ils aux yeux des gamins ? Comment arrivent-ils à changer le sort de certains ?

Ah ! combien je désirais m'en entretenir avec quelqu'un qui me racontât des folies, qui me mentît, mais qui m'eût permis de rêver un peu, d'oser ! Et les chardons n'étaient que rêve et audace, invitation à changer ce qu'on a pour ce qu'on pourrait avoir, fût-ce le pire, car il n'y a pire que le croupissement pour ceux qui aiment toute la terre.

Le Baragan, qu'on dirait « sans fin », était à nos yeux d'enfants « toute la terre. » Il était désert, stérile, plein de

menaces, on le savait, et cependant, c'est en partant un jour avec les chardons, pour ne plus revenir, que Matei, le fils du pauvre père Brosteanu, était devenu un des plus grand quincaillers de Bucarest.

J'avoue que je ne rêvais d'aucune grandeur. Je rêvais, tout court. J'étais révolté contre cette poissonnaïlle malodorante, contre cette torpeur des mares vaseuses et contre mes propres parents, qui, eux, m'avaient bien l'air de vouloir me passer en héritage leur piètre destin. Je n'en connaissais pas de plus triste, sans oublier celui des marchands ambulants de pétrole, dont le pain même sent l'odeur de leur marchandise; mais ils mangent au moins du pain chaque jour, alors que nous n'en goûtions qu'un dimanche sur quatre. Et dire qu'en débarquant sur la Borcéa, mes parents étaient heureux de constater l'abondance du poisson!

— Ici, il y a au moins le poisson! — s'écriaient-ils à tout bout de champ.

En effet, il y en eut tant, qu'il finit par nous chasser, mon père et moi, et par tuer ensuite ma mère.

* * *

Il y avait une semaine que nous n'avions vu un visage humain quand, tombant sur la route de Marculesti, qui coupe le Baragan verticalement, mon père dit :

— Il n'est plus possible d'avancer avec tout ce poisson... Il faut nous débarrasser d'une partie...

— Comment? le jeter?

— Non, mais presque... Cette route est très battue : nous tâcherons d'en vendre aux paysans qui vont faire la cueillette du maïs, à dix francs les cinquante kilos, ce serait autant de gagné.

Je pensais aux calculs de ma mère :

— Vous le vendrez entre 40 et 50 centimes le kilo; et, au retour de ce premier voyage, vous aurez « tiré » le cheval et la carriole, plus un petit bénéfice.

Je pouvais prédire, maintenant, ce que nous allions « tirer » de ce premier et dernier voyage, en regardant les yeux

éteints de notre cheval et la face terriblement allongée du père. Quant à la carriole, elle irait avec le reste : encore quelques jours de canicule et elle ne serait plus qu'un amoncellement de bois et de ferraille. Depuis deux jours déjà, ses roues ne tenaient plus qu'à peine; quant au cheval il tombait tous les cent pas. On le remettait sur ses pattes, en le soulevant par la queue. Mais cette façon de traverser le Baragan plongeait le père dans un mutisme chaque jour plus effrayant pour moi, qui me rappelais ses paroles au matin du départ.

J'aurais bien voulu disparaître, me sauver pour de bon. C'était sinistre, ce silence du père, pareil à celui du Baragan, que seuls interrompaient les cris perçants des orfraies et des vautours au cou dénudé qui avaient leurs nids creusés dans l'infini défilé des mamelons dont la silhouette se profile au loin depuis que le monde existe. L'apparition de ces oiseaux de proie au dessus de nos têtes m'obligea de ne plus quitter le père d'une semelle. Je ne craignais pas les vautours, qui sont poltrons et se contentent de dévorer quelque charogne jetée hors des pâturages, mais je redoutais fort les orfraies, dont on disait qu'elles s'attaquent aux troupeaux de brebis et emportent parfois des agneaux dans leurs serres.

Cette crainte ne me déplaisait pas complètement. Près d'un compagnon joyeux et armé d'un fusil, je me serais même découvert une âme *haïdouque*, rêvant danger et vaillants exploits. Mais, Dieu, qu'il est triste de se mesurer avec le Baragan, — où tout est vaillance et périls, — aux côtés d'un homme écrasé par la vie!

Le talonnant de près, à travers cet infini peuplé de contes merveilleux, je me demandais souvent qui était ce père que rien n'intéressait en dehors de sa flûte? Je ne l'avais jamais vu embrasser ma mère, et, pour moi, il n'eut que de très rares caresses, lors de notre arrivée à Laténi. Aussi, j'en savais de lui autant que de notre cheval, encore moins peut-être.

Voilà en quelle lamentable compagnie j'osai, à douze ans, « partir en haïdouquie », dans ce royaume des chardons, qui sont des histoires...

Il était midi quand nous stoppâmes sur la route de Marcu-

lesti. Le cheval, laissé libre, alla, chancelant à droite et à gauche, brouter l'herbe, mais, trop assoiffé, il tomba de tout son long et ne bougea plus. Nous essayâmes de le remettre debout, pour le conduire au puits dont le fourche se distinguait à l'horizon de la route; il n'y eut pas moyen de le soulever, et nous dûmes aller chercher de l'eau et l'abreuver sur place. Puis nous déjeunâmes, comme d'habitude, à l'ombre de la carriole, d'une bonne *mamaliga* et de l'éternelle *saramoura* de poisson aux piments endiablés.

En mangeant, le père scrutait constamment l'horizon où il espérait voir surgir une voiture de paysan. Il en parut une vers la fin du repas, une belle voiture qui venait au grand trot, soulevant un nuage de poussière. Ses moyeux résonnaient comme des cloches. Deux forts *téléhari*, richement harnachés, la traînaient en caracolant.

C'était un tzigane *pricosit*¹; un de ces charrons-forgerons, possesseurs de belles terres fertiles travaillées par des cojans comme nous.

— Ho, ho, ho-o! — hurla-t-il, en s'arrêtant avec une fanfaronnade de *geambasch*, roulant des yeux qui voulaient être féroces et ricanant de toutes ses dents blanches comme le lait.

Devant cette crânerie, mon père baissa la tête, humblement.

— Bonjour, les *Roumani*! — cria le tzigane. — Qu'est-ce que vous vendez là? Des pastèques?

— Non, du poisson indulcit².

— Quel poisson?

— Carpe moyenne.

— Elle n'a pas de vers, ta carpe?

— Si elle a des vers, nous n'en achèterez pas.

— Ça dépend du prix! Et pourquoi n'en achèterais-je pas? Est-ce moi qui la mangerais! Pouah!

Là-dessus, il descendit, noua les rênes à une roue et vint fouiller dans notre carriole. Il tourna le poisson sur tous les côtés, en fouilla les entrailles, y fourra son nez, mordit même, — puis :

1. Arrivé, parvenu.

2. Mi-salé.

— Tes carpes n'ont pas encore de vers, mais ça ne se gardera plus longtemps. — Quel chargement as-tu?

— Trois cents kilos.

— A quel prix?

— Dix francs les cinquante kilos, pour m'en débarrasser.

— Et si je t'enlève la moitié du chargement? Me la donnerais-tu à meilleur compte?

— Pas un sou de moins, — fit le père, déçu.

— Que tu es *cojan* (bête)! Où espères-tu aller vendre ton poisson, avec cette *haraba* et cette rosse crevée?

Et disant cela, il allongea un coup de botte dans le dos du cheval, qui était toujours couché. Devant cette brutalité, le père serra les mâchoires, empoigna le gourdin et s'approcha du tzigane, qui recula vers sa voiture.

— Pourquoi frappes-tu ma bête, sale moricaud? Est-ce que je t'ai prié, moi, de m'acheter le poisson? T'ai-je seulement donné le bonjour? A l'instant je te cogne avec cette massue là « où le pope t'as mis le *mir*¹. »

L'autre, blême, se rétracta aussitôt :

— Eh oui! Tu as raison, mon vieux; mais, moi aussi, je ne serais plus un tzigane, si j'étais autrement : mauvaise habitude que de toujours faire le malin! Allons, passe-moi cette *mojicia* et viens que je « t'honore » d'un verre de *tsouïca*! Après quoi, nous pèserons 150 kilogrammes de carpe au prix que tu dis.

Le père songea un moment, puis accepta le verre, même plusieurs. J'en eus ma part aussi. Nous pesâmes, ensuite, quinze fois dix kilos de poisson, bon poids. Les trente francs fourrés dans la sacoche du père, ils burent de nouveau de la *tsouïca*, en se faisant des adieux assez cordiaux.

Et la ^ecarriole allégée de la moitié de sa charge reprit vers les vêpres son chemin invisible à travers le Baragan.

Nous n'allâmes pas bien loin... Une *pochta*²... Toujours en suivant le soleil. Mais nous mîmes plus de deux jours à

1. Au milieu du front.

2. 10 kilomètres environ.

couvrir cette distance : cheval et voiture n'allaient plus. Puis, l'un et l'autre s'écroulèrent du même coup, comme ça, parce que trop usés.

La voiture perdit trois roues à la fois, qui s'étaient mises en pièces, et écrasa son *coviltir*, en se renversant. Le cheval mourut vers le coucher du soleil, qui dorait le désert, notre fouillis et nos faces attristées. La pauvre bête rendit son âme sans aucune peine, heureuse, peut-être, d'en finir. Otant sa *caciula*, le père dit, en la regardant morte :

— Dieu m'est témoin que je ne l'ai pas fait souffrir... J'ai couru à trois portées de fusil pour lui chercher de l'eau ; l'herbe ne lui a pas manqué, et de fouet je n'en ai point. Si elle est morte « dans mes mains », que Dieu me pardonne, mais je n'y suis pour rien.

Il se signa et fit une gémuflexion, face au levant, d'où il était parti sans espoir.

Nous passâmes la nuit près du cheval mort, en restant longtemps muets, avant de nous endormir, à regarder les étoiles et au son navrant des joyeux cri-cris. Le lendemain, dès l'aube, les corbeaux étaient là, croassant affreusement. Nous nous dépêchâmes de leur abandonner la charogne et le reste. Le père fit bouillir une grosse *mamaliga*, pour la route, remplit le *tcheaoune* de poisson et s'arrangea une besace du sac à farine de maïs, presque vide, et de la *bota* à eau. Je me chargeai des couvertures et du trépied.

Et nous mettant en route, le père dit, comme lors de son départ de Laténi :

— Dieu soit avec nous !

Il n'y eut plus de mère pour lui répondre et il ne joua plus de son *caval*.

Ce jour-là, vers midi, comme nous nous engagions sur la route de Calarashi, un grand vent du sud-est se mit à souffler.

— Voilà le baltaretz !¹ — s'écria le père ; — c'est l'avant-coureur du Crivatz : fini l'été ! Et tu pourras, bientôt, galoper après les chardons, si le cœur t'en dit...

Puis, me voyant regarder les chardons avec une espèce de délire, il ajouta :

1. Autan.

— D'ailleurs je sais que c'est cela qui t'a poussé dans la gueule du Baragan... Maintenant, le malheur est fait; nous pourrons même galoper ensemble!

— Nous retournons à Laténi? — demandai-je.

— Nous allons d'abord à Calarashi; c'est le chef-lieu du département, dont la chanson dit :

Negustor, negustorash,
Haï, la târg la Calarash!
 (Négociant, petit négociant,
 Allons au marché de Calararashi!)

Le brave père, qui dérida un peu son visage! Je lui baisai vivement la main, et il me caressa les joues :

— Oublions le mal, petit!... Nous ne sommes ici-bas que pour expier : c'est cela, la vie... Mais le Seigneur en tiendra compte!...

Après deux jours de marche sur une bonne route, enfin, nous arrivâmes à Calarashi, où la Borcea se brouille avec le Danube et s'en va, *razna*, pendant 150 kilomètres, jusqu'à Hârsova, où elle rejoint son berceau. Pour la première fois, à Calarashi, j'ai su ce qu'est une ville, avec des chemins pavés, des maisons bâties sur d'autres maisons et beaucoup de monde qui se bouscule comme à la foire. Dans les cours riches il y avait de grands tas de bois de hêtre et de saule, fendu comme les traverses, ce que voyant, mon père acheta une scie et une hache, se construisit une chèvre, et nous voilà criant devant ces cours pleines de bois : *Taetori! Taetori!*

Nous fûmes bien reçus partout et travaillâmes à tous les prix, toujours à forfait. Le père demandait des prix doubles, car, disait-il, les riches marchendent eux aussi comme des tziganes, mais on arrivait quand même à s'entendre, à la fin. Et le pauvre père de suer gros, depuis l'aube jusqu'à la nuit. Moi aussi je suis, car je l'aidais de mon mieux. Ainsi nous parvenions à gagner près de dix francs par jour, en moyenne, ce qui était inouï.

— Il le faut bien, mon garçon, — disait le père; — nous devons rapporter à la maison les cents francs qui gisent maintenant au milieu du Baragan, autrement ta mère mourrait de chagrin.

Aussi je poussais bravement la scie, en mangeant du pain et du fromage. Du pain ! Que j'étais content d'en pouvoir manger ! Vraie brioche, à côté de notre éternel poisson de Laténi.

Le soir, crevés de fatigue, nous nous régalions de bonnes *sarmale*¹, dans une auberge du marché aux grains, dont l'aubergiste, qui connaissait mes parents, nous permettait de coucher pour rien dans quelque coin de grange. Toutefois le père payait chaque jour un litre de vin, afin de ne pas paraître trop *calik*². Et ainsi de suite pendant toute une semaine. Encore une, dont le travail nous attendait, et nous aurions pris le chemin de Laténi, pour porter à la mère son argent. Il n'y avait même pas de *cojans* en voiture pour s'offrir à nous conduire jusqu'à Fétesti et au delà.

Ils nous y ont conduit, pourtant. Nous partîmes avant même d'avoir entamé cette seconde semaine de travail, mais pas pour aller rejoindre la bonne mère, car elle était morte.

* * *

Nous ne nous doutions de rien, ce soir-là, à l'auberge, quand Gravila Spânn de Facaéni y apparut, le fouet sur le bras, tout couvert de poussière, et dit à mon père, avec sa gaillardise habituelle :

— Ah, c'est ainsi, Marine ! Et tu te paies des *sarmale*, et ton Anica...

— Oui, je le sais, — fit le père, en lui serrant la main, — je le sais : Anica nous attend impatiemment. Mais nous avons subi des malheurs, à travers ce sacré Baragan. Assois-toi et dis-nous un peu comment ça va à la maison.

Gravila prit place, à ma droite, regarda drôlement mon père, qui était en face de moi, ôta son bonnet et cracha :

— Apporte-moi une *tchinzéaca* de tsoûica ! — cria-t-il à l'aubergiste.

Et en levant le premier verre, sans mot dire, il écarta le bras et versa d'abord quelques gouttes sur le plancher³. Le

1. Boulettes de viande.

2. Mesquin, avare.

3. On ne fait ce geste, selon les rites orthodoxes, que lorsqu'on veut saluer la mémoire d'une personne décédée et dont il est question.

voyant faire cela, mon père leva son verre de vin et voulut, à son tour, arroser le sol, mais il resta le regard cloué sur Gravila, comme pour lui demander : à qui penses-tu ? Le paysan ne répondit pas, me jeta un coup d'œil à la dérobée, tordit sa moustache et je le vis faire signe au père, en remuant ses sourcils.

Je compris et fondis en larmes. Alors, soulagé, Gravila raconta brièvement, pendant que je pleurais dans mes mains :

— Oui, elle s'est éteinte, la pauvre femme... Une piqûre au doigt, avec une arête, en éventrant du poisson... Rien du tout, eût-on dit, une *sgaïba*... Mais cela s'est envenimé en moins de huit jours. Alors elle vint me trouver à Facaéni... Comme je devais partir le lendemain avec un chargement pour Calarashi, ma femme la fit coucher chez nous ; et dès le petit jour nous prenions la route. Elle a crié tout le long du chemin, sans fermer l'œil une seule nuit. Avant-hier soir nous arrivions ici, droit à la porte de l'hôpital. Pendant la nuit elle y rendit son âme. Hier on l'a « charcutée » et enterrée.

L'homme ajouta, après une pause :

— Anica vous a fait ses pardons et vous a pardonné.

— Pardonnée soit-elle, devant le Seigneur ! — dit le père, en éparpillant quelques gouttes de vin.

— Nous la suivrons tous, un jour, — dit Gravila.

Et il glissa près de l'assiette du père un gros mouchoir en pelote, que je reconnus, la *basma* rouge dont mère s'enveloppait la tête pendant la pêche :

— Ses sous, — fit-il, — une douzaine de francs, je crois, qu'elle m'a dit.

Les yeux hagards sur la table, le père murmura :

— Maudit Baragan... Et ce poisson maudit... Seigneur, que c'est dur d'aller jusqu'au bout de ce calvaire de vie !...

— Que la glaise lui soit légère¹, — dit Gravila, trinquant avec le père.

Puis :

— Quels malheurs disais-tu avoir subis sur le Baragan ?

— Le cheval mort, la charrette émiettée, et le poisson perdu...

1. Expression rituelle stéréotypée.

—... Rien que ça!... Bon Dieu de bon Dieu!... Et maintenant?

— Nous scions du bois, depuis une semaine... Et je croyais qu'il nous était permis, à nous aussi, de manger des *sarmale*, car nous trimons dur.

Le surlendemain de ce soir de grand chagrin, nous partîmes avec Gravila qui, lui, retournait à son foyer, tandis que nous... où allions-nous? De Laténi, en tout cas, ni le père ni moi n'en voulions plus. Nous ne nous l'étions pas avoué, mais nous le lisions sur le visage l'un de l'autre. Et cependant, nous montâmes, sur son invitation, dans la voiture de notre voisin de commune, tellement nous étions las de toute volonté. Nous le fîmes, je crois, par peur de nous retrouver seuls.

Ce furent trois jours et trois nuits de voyage muet, avec de longues haltes où l'on n'entendait que les éternuements des chevaux, — trois jours de bonne route, en côtoyant la Borcéa et le Baragan qui m'appelait, me voulait, me promettait tout ce que je ne pouvais pas trouver entre ce père et Gravila dont le silence me donnait le vertige. Ils étaient devant, moi, derrière, et je regardais leurs dos courbés. De temps en temps, un charretier nous croisait :

— Bonjour, à vous, — disait-il.

— Nous vous remercions, — répondaient les deux taciturnes.

C'était tout, grincement des essieux, bruit monotone des roues, ciel et terre sans commencement ni fin ni espoir. Une longue route glissait en arrière, une autre, tout aussi longue, nous attendait en avant, tout aussi ennuyeuse, écharpe morte qui mène l'homme par le bout du nez.

Et voici que, le troisième jour de marche, vers le soir, nous apercevons, au loin, un gros chien qui reste assis sur ses pattes de derrière, les oreilles braquées, et regarde avec espoir, au milieu de la route. Je suis certain que c'est mon *Oursou*, je saute de la voiture et cours à lui, tandis qu'il court à moi, nous nous heurtons l'un contre l'autre et roulons dans la poussière, où il me mordille, me couvre de bave et pisse sur mes pieds nus, puis me lâche et va sauter sur le dos du père qui le serre ensuite contre sa poitrine.

Nous sommes là, à une demi-lieue de la maison. Alors le père dit à Gravila :

— Frère, vois-tu : le chien ne veut plus de cette chaumière ! Prends tout ce qui s'y trouve, nous n'y allons plus... Nous allons « dans le monde » : moi, ce garçon et ce chien. Que ce soit à toi, Gravila, cette *gospodaria* qui n'a plus de femme !

Debout dans sa charrette, Gravila songe un instant, mâchonnant un bout de sa moustache :

— Tu as raison, Marine, — fait-il. — L'homme qui n'a ni terre ni femme, n'est bon à rien. Va donc « dans le monde. » Et voici trente francs pour le bois que je tirerai de ta demeure.

Puis, me montrant avec son fouet, il ajouta :

— Celui-là me paraît un agité... Gare à lui, au temps des chardons... Il est capable de te plaquer ! Marie-le dès qu'il aura ses dix huit ans, donne-lui une femme avec un peu de terre et bricole autour de leur foyer.

— Je n'en ferai rien ! — s'écria le père. — A Dieu le commandement...

Gravila haussa les épaules et repartit.

Nous restâmes au milieu de la route déserte, avec notre baluchon et *Oursou* qui nous demandait du regard ce que nous allions faire.

Longtemps, raide comme un poteau, le père contempla éperdu l'horizon de Laténi où, pendant huit années, il avait éventré du poisson et espéré. Alors, pour la première fois, je me souvins de ses paroles, jetées comme un blasphème en plein Baragan : « Si tu n'avais pas voulu m'accompagner, je ne serais pas parti, non pour rien au monde... »

Une église lointaine, sonnait les vêpres, quand nous nous mîmes en route, allant vers le nord, vers la Yalomitsa, vers d'autres contrées. L'océan de chardons remuait ses vagues aux crêtes embrasées par le crépuscule ; les mame-lons, avec leurs sommets chauves et arrondis, veillaient sur le désert. Dans le ciel limpide, grues et cigognes tournaient en rond leur danse d'adieu qui précède de peu le départ. J'avais mal à la nuque à force de les regarder, et le cœur gros de me savoir, moi, rivé à la terre.

Oursou me devançait en happant des insectes. Le père,

bien en avant de nous, jouait ce soir-là, comme jamais, de son *caval* longtemps oublié :

Ils sont partis les Olténiens...

* *

Des deux côtés de la Yalomitsa, les terres sont fertiles, les fermes nombreuses. Ici le Baragan ne mord qu'avec des dents brisées.

Nous errâmes pendant trois jours entre Hagiéni et Platonesti, à la recherche d'une place *d'argat*¹, mais on nous rebuta partout. A la fin, exténués, nous échouâmes un soir devant la porte d'une méchante ferme, un *conac* délabré qui voulut bien nous accueillir. C'était une demeure pauvrement seigneuriale, avec peu de bétail et peu de culture, sise à une lieue du village. Le Baragan la guettait déjà, avec son envie féroce de tout dévorer. Et elle, tristement cernée par la solitude, semblait n'opposer aucune résistance à cet ogre amoureux d'immensité inhabitable.

A notre arrivée, une bonne odeur de *mamaliga* en ébullition vint nous chatouiller les narines et invita *Oursou* à remuer aimablement la queue. Les domestiques, — hommes, femmes et enfants, — déambulaient par toute la cour, alors que les poules se dirigeaient, myopes, vers leurs perchoirs.

Ce fut la cellérière qui nous accueillit, une femme à l'aspect citadin, aux nombreuses clefs accrochées à la ceinture et au visage volontaire. Elle ne nous interrogea pas longtemps et s'en alla crier sous une fenêtre :

— Doudouca! Doudouca!²

La personne qui apparut sur le balcon était une vieille aux cheveux blancs, grande, noblement ridée et très maigre, mais se tenant bien droite. Elle demanda d'abord qu'on fit taire les chiens, qui aboyaient contre nous, puis :

— Qu'y a-t-il, Marie?

— Deux bouches étrangères, qui demandent le gîte et, si possible, du travail.

1. Garçon de ferme.

2. Mademoiselle.

— Approchez-vous, — fit la *Doudouca*, se penchant sur la rampe.

Nous laissâmes *Oursou* dehors et vîmes sous le balcon, les *caciula* à la main. Elle nous dévisagea longuement, avec de grands yeux tendres qui me chauffèrent le cœur. Et lorsque, sur ses brèves questions, le père lui eût tout raconté :

— Pauvres diables! — murmura-t-elle.

Ses vêtements noirs, démodés, la rendaient sévère, mais le timbre de sa voix bienveillante effaçait cette dureté.

— Et vous avez un chien, — soupira-t-elle.

— Faut-il le tuer? — demanda le père.

— Non... Un chien trouve toujours sa nourriture. Restez ici, avec les autres. Et puisque vous vous y connaissez en fait de poisson, commencez par faire un peu de salaison pour la ferme.

— Ça y est! — dit le père, en s'éloignant; — nous n'en aurons jamais fini avec ce sacré poisson!

Et son visage s'allongea, saisi de détresse. Nous nous voyions retomber dans cette existence farcie de boyaux écoeurants, de sel qui vous brûle à la moindre écorchure, d'écailles qui vous sautent aux yeux, d'arêtes dangereuses qui peuvent vous empoisonner le sang : toute cette vie de Laténi que nous connaissions si bien et que nous venions de fuir.

Comme pour confirmer nos craintes, à l'instant même la cour s'emplit d'une fumée épaisse provenant du poisson salé qu'on grillait pour le repas du soir. Et quel poisson! Ce petit brochet et cette malheureuse carpe aux écailles noirâtres que nous appelions du « fretin phtisique » et qu'on peut ramasser avec la pelle dans les vases puantes. *Oursou* en mangeait de meilleur à Laténi.

Mais, avant de nous mettre à table, nous nous aperçûmes que tout allait de pair, chez la *Doudouca*. Autour du *tchéa-oune* où bouillait la *mamaliga*, des enfants squelettiques dansaient une ronde d'affamés, prêts à ramasser avec le doigt les gouttes de *terciu* qui sautaient sur le *facaletz*¹. Ce faisant, ils se brûlaient les mains, ce qui ne les empêchait

1. Le *terciu*, c'est le jus de la polenta en train de bouillir; le *facaletz*, le bâton dont on se sert pour remuer cette bouillie.

pas de revenir à la charge et de se lécher les doigts comme si c'eût été du miel. D'autres gamins préféraient à cette gourmandise les épis de maïs, déjà à moitié secs, qu'ils chi-
paient et grillaient au prix de mille peines. On les chassait, les uns et les autres, on blasphémait contre eux sourdement, on les battait à l'exemple des chiens qui rôdaient autour des braises et volaient le poisson en un clin d'œil.

Hommes et femmes besognaient avec lenteur, avec lassitude, la mine sombre, silencieux, jetant des regards furtifs à Marie la cellérière qui veillait sur cette « cour » où vraiment l'abondance ne régnait point. On voyait bien que l'ordre, la sévérité, ne régnaient pas davantage, et que chacun perdait son temps à ne rien fiche, mais, alors, pourquoi tous ces domestiques?

Je me le demandai surtout quans je vis la cellérière distribuer avec parcimonie des tranches de mamaliga qui constituaient la ration d'un homme, mais dont on ne faisait qu'une bouchée.

— Oui, — me dit le père, — ici on se met à deux pour traire une vache et à quatre pour avaler le même morceau de mamaliga.

Assis sur des tabourets bas, entourant de grandes nattes, tous recevaient, en dehors de cette portion congrue de polenta, une *strakina* de *saramoura*¹. C'était tout. Et encore, pour que nul n'en fût privé, on montait une vraie garde autour de la mamaliga au moment de son dépècement, car les gamins se jetaient à l'assaut comme des louveteaux affamés. J'ai vu enfermer l'un d'eux, qu'on disait le plus adroit à ce vol.

Personne ne se montrait étonné de cette vie-là. Une résignation naturelle se lisait sur toutes les faces. On parlait peu, en mangeant ce qu'il y avait et en buvant beaucoup d'eau. Le repas fini, les hommes allèrent s'accroupir près de quelque brasier à moitié éteint et griller des épis de maïs, qu'ils grignotaient paisiblement dans la nuit tombante, pendant que les chiens se battaient sur les déchets de poisson que les femmes leur jetaient.

Ce soir-là, nous comprîmes peu de chose, mais nous sûmes tout le lendemain.

1. Assiette de terre cuite contenant du poisson grillé et trempé dans un peu d'eau. On y ajoute à volonté du sel et du piment : c'est la *saramoura*.

* * *

La Doudouca, — descendante d'une famille très riche, — s'était brouillée avec ses parents le jour où ceux-ci avaient voulu lui faire épouser de force un homme qu'elle détestait. Cela avait eu lieu lors de sa dixième année, quand depuis longtemps son cœur appartenait à un beau gars « aux yeux de cerf, à la crinière d'ébène et à l'allure de haïdouc », en compagnie duquel, chaque année en septembre, pendant son enfance, elle déguerpissait à la poursuite des chardons. Nul galopin, disait-on, ne savait comme ces deux-là si éperdument voler avec le Crivatz, avec le Baragan et ses éternels chardons.

On n'en fit pas grand cas au début, mais plus tard, quand la Doudouca fut surprise dans les bras de son aimé, des hommes affreux soudoyés par le seigneur-père battirent, une nuit, Toudoraki avec une telle cruauté que le pauvre garçon ne se releva plus. La Doudouca jura alors devant l'icone de la Vierge de rester fidèle à l'assassiné. Elle tint parole. Ses parents la déshéritèrent et, en mourant, laissèrent toute la fortune à ses deux sœurs cadettes, qui en furent bien aises.

C'est à un oncle qu'elle devait la petite retraite que nous voyions. Cette retraite, mal administrée, fut, morceau par morceau, dévorée par « le Baragan assoiffé de *poustiélati*¹. » Et cependant, quoique réduite presque à la misère, c'était encore « la bonne Doudouca » qui accueillait maternellement tous les domestiques dont la vie était impossible ailleurs. Elle partageait avec eux ce qui se trouvait, vivant comme une religieuse, ne se permettant aucun plaisir coûteux. Toute sa joie, c'était de contempler le Baragan, surtout à l'époque des chardons. On l'apercevait alors coulant de longues heures à se souvenir de sa jeunesse et, parfois, à pleurer, la tête sur la rampe du balcon.

Marie la cellérierne était sa confidente et en même temps le poing qui dirigeait la ferme. Faible poing, certes, car la Doudouca lui interdisait d'être dure avec « son monde ».

— Que chacun fasse ce qu'il peut, ce qu'il veut, — avait-

1. Désert, solitude.

elle l'habitude de dire à Marie, — pourvu que cela aille clopin-clopant...

Oui, « pourvu que cela aille... », mais « cela » n'allait pas. Et la pauvre cellérière, prise entre l'enclume et le marteau, diminuait la portion de mamaliga et s'entendait chanter, par le village, la complainte suivante :

Chez nous, chez la Doudouca,
On fait la mamaliga pas plus grosse qu'une noix,
Et on la défend avec une massue,
Et on met les enfants dans les fers,
Pour qu'ils n'emportent pas la polenta dans leurs griffes ¹.

De toutes les épaves recueillies par la Doudouca, Marie était la plus ancienne. La plus triste aussi, car, la quarantaine venue, sa seule passion était de servir sa maîtresse, sans avoir jamais connu un Toudoraki, ni la joie de l'enfance qui court avec les chardons, sans pouvoir pleurer sur des souvenirs créés par le Baragan.

Mais il est écrit que tout être humain doit verser des larmes, pour une cause ou pour une autre. Ainsi, par les belles nuits de septembre, en entendant les paysans la narguer avec cette ironique chanson villageoise, Marie allait s'effondrer sous le balcon de sa maîtresse, et pendant que celle-ci, perdue dans ses rêves de jadis, se voyait courir, toujours à côté de son amoureux, la brave cellérière, injustement accablée par le destin, pleurait sans tendresse sur sa vie faite seulement de pâle dévouement.

Cette histoire de « mamaliga, pas plus grosse qu'une noix » et qu'on défendait « avec une massue »; cet épique sarcasme populaire qui affirmait qu'on « mettait les enfants dans les fers », pour qu'ils ne puissent pas « emporter la mamaliga dans leurs griffes »; cette mélodie, tendre et cruelle à la fois, devint pour mon père une hantise.

— En quelques mots d'une parfaite construction poétique, elle renferme, — me disait-il, — toute la souffrance

1. En Roumain :

*Pe la noi, Pe la Duduca,
Face m'maliga cât nuca
Si-o pazeste cu maciuca.
Si pune copchili 'n hiare,
Sa nu ia m'maliga'n ghiare.*

de notre nation opprimée, non par des propriétaires comme cette Doudouca, qui est une malheureuse, mais par des seigneurs semblables au père de celle-ci, dont le pays est excédé.

Il était en mesure de savoir cela, lui, qui avait parcouru la Roumanie d'un bout à l'autre et savait par cœur la plupart de nos ballades rustiques. Mais je ne l'avais jamais vu si effrayé d'un jugement populaire, qu'il le fut de cette complainte qui accablait « deux femmes battues par le Seigneur », comme il disait. Il la chantonna depuis le lever du soleil jusqu'à la tombée de la nuit, durant toute cette semaine que je passai près de lui à saler du poisson chez la Doudouca. Et jamais, peut-être, sa flûte n'avait modulé une plus triste mélodie, ni ses lèvres articulées de plus navrantes paroles.

Cependant, affolé par la crainte de me voir rivé à une vie de chien pareille à celle que je voyais autour de moi, et la tête tournée, plus que jamais, vers une prochaine escapade avec les chardons libérateurs, je lui ai souvent crié qu'il m'agaçait « avec ses litanies ».

Combien je l'ai regretté plus tard !

Mais qui aurait soupçonné alors que cette innocente obsession devait, sous peu, lui coûter la vie ?

PANAÏT ISTRATI

(A suivre.)

LA RELIGION ORTHODOXE ·EN RUSSIE¹

I

TRAITS CARACTÉRISTIQUES DE LA RELIGION ORTHODOXE EN RUSSIE

Le moine russe Nestor, dans la chronique mêlée de vrai et de faux qu'il rédigeait au xii^e siècle, rapporte que Vladimir, grand-prince de Kiev, voulant abandonner le paganisme pour prendre une religion meilleure, dépêcha des envoyés chez les Juifs, les Latins et les Grecs avec mission d'enquêter sur leur foi et leur culte. Le résultat fut que le christianisme byzantin se trouva proclamé supérieur au judaïsme et au christianisme latin à cause de la splendeur de ses cérémonies et devint la religion du grand-prince. Ce récit de l'annaliste est l'exposé à la fois naïf et tendancieux de ce fait que, au x^e siècle, les Slaves qui habitaient le pays devenu depuis l'Empire Russe, puis l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques, ayant pour voisins, au sud, des Barbares judaïsants, à l'est, des Allemands et des Polonais, et entretenant des rapports commerciaux avec Byzance, finirent, après une période de flottement, par adopter la religion des gens avec lesquels leurs relations étaient les plus constantes, les plus suivies et les plus fructueuses. Kiev devint, sous le rapport de la religion, de la civilisation et des arts, une copie réduite de Byzance. Elle bâtit une Sainte-Sophie et une Porte d'or. Des évêques grecs s'installèrent dans une dizaine de villes,

1. De même que le *Catholicisme romain*, publié dans notre livraison du 1^{er} janvier 1928, sous la signature du R. P. Yves de la Brière, l'article qu'on va lire appartient à la série d'études sur les religions qui paraîtront au cours de cette année dans la *Revue de Paris* (N. D. L. R.).

d'abord soumis, peut-on croire, à l'archevêque de Pereiaslav et formant une Église autocéphale, mais, par la suite, relevant très certainement de l'évêque de Kiev, qui, à son tour, dépendait du patriarche de Constantinople. Ce lien fit que, au XI^e siècle, l'Église russe fut entraînée dans le schisme du patriarche Michel Cérulaire. Tout d'abord elle n'y prit pas garde et continua de vivre sur l'idée, répandue en Orient, que ces schismes, suivis de réconciliations et de nouveaux schismes, étaient des querelles de princes ecclésiastiques et d'Églises locales plutôt que des déchirures profondes. Dans les pays russes de l'ouest, au XII^e siècle, on faisait baptiser les enfants indifféremment par le prêtre de rite latin ou par le prêtre de rite byzantin. Toutefois, aux mains de ses évêques grecs, tout remplis de haine pour Rome, l'Église russe se trouvait captive et éloignée de l'Occident.

Cette séparation s'aggrava du fait que, dans le cours du XII^e siècle, alors que la Russie et l'Église russe tenaient encore à l'Occident par les provinces de l'ouest, le centre politique de la Russie passa de l'ouest et à l'est, s'écarta de l'Europe et se rapprocha de l'Asie. Du IX^e au XII^e siècle, le pays russe s'était trouvé divisé en principautés que gouvernaient les membres d'une famille d'origine scandinave, les Rurik. A la tête de ces princes se trouvait le grand-prince, qui régnait à Kiev. Lorsqu'il mourait, il n'avait pas pour héritier son fils, mais le premier membre de sa famille par rang d'ancienneté, lequel quittait sa principauté et la remettait au suivant par ancienneté et ainsi de suite. Cet ordre théorique de succession était, en pratique, troublé par les ambitions et compétitions des princes. C'est ainsi que, au XII^e siècle, on voit le prince de Rostov et Suzdal, Georges, disputer à son neveu Iziaslav de Volynie le trône de Kiev et l'obtenir. A sa mort, son fils André lui succède à la fois comme prince de Rostov et Suzdal et comme grand-prince de Kiev. Or, André préfère à Kiev, sans cesse menacé par les princes rivaux et par les Polovtsi, Barbares établis dans les steppes du sud, à Kiev que, par surcroît, son père, après s'en être emparé, avait pillé, sa ville de Vladimir, bâtie sur la Kliazma, dans la principauté orientale de Rostov-Suzdal. Il y bâtit une cathédrale de la Dormition et une « Porte d'or » semblable

à celle de Kiev. A la Byzance russe du Dnepr, succède une Byzance russe du bassin de la Volga. Fidèle au principe byzantin de l'union du pouvoir religieux au pouvoir civil, le métropolite de Kiev, tête de l'Église russe, passa, à la fin du XIII^e siècle, de Kiev à Vladimir. Mais, au cours de ce même XIII^e siècle, deux faits importants s'étaient produits : l'invasion des Tatars et la formation, par des cadets de Rostov-Suzdal, d'une principauté groupée autour de la petite ville de Moscou. Au commencement du XIV^e siècle, Georges puis Ivan, princes de Moscou, deviennent, avec le concours des Tatars, grands-princes. Désormais les grands-princes seront toujours les princes de Moscou. Sous le règne d'Ivan, le métropolite Pierre avait passé de Vladimir à Moscou. Ainsi, soudé au pouvoir politique, le pouvoir religieux s'était éloigné de l'Europe centrale et occidentale. L'importance de cette translation s'augmentait du fait que les pays de l'ouest russe, aux XIII^e et XIV^e siècles, se trouvaient annexés à la principauté catholique de Lithuanie. Les souverains de Lithuanie, ne voulant pas que leurs sujets russes dépendissent d'un chef religieux soumis à un prince leur adversaire, demandèrent au patriarche de Constantinople le rétablissement du siège métropolitain de Kiev. Vers le milieu du XV^e siècle, leurs efforts furent couronnés de succès. En même temps, le grand-prince de Moscou, après le Concile de Florence, qui avait réconcilié Rome et Constantinople, chassait le métropolite grec Isidore et faisait élire à sa place, par un concile local, un Russe.

Il y avait donc désormais deux Églises russes : l'une, séparée en fait de Constantinople, de la civilisation hellénique et latine, de la civilisation européenne et catholique, rejetée vers l'est et l'Asie et qui, après avoir plié sous le joug tatar, se liait au pouvoir absolutiste qu'étaient en train d'établir sur le modèle byzantino-asiatique les grands-princes de Moscou ; l'autre, rattachée par Constantinople à l'hellénisme, par la Lithuanie, puis par l'Union religieuse, à Rome et à l'Europe, établie sur les frontières où l'invasion tatare s'était brisée contre l'organisation militaire et la civilisation de l'Europe centrale et occidentale. La seconde entraînait dans le mouvement général de la civilisation euro-

péenne. La première allait, par les idées et par les faits, compléter son isolement.

En 1453, Constantinople était pris par les Turcs. Cet événement fait naître à Moscou la doctrine des trois Romes : la première, tombée par suite de ses hérésies, la seconde, sous les coups des Turcs; reste debout Moscou la troisième Rome, gardienne de l'orthodoxie, et après laquelle il n'y en aura pas de quatrième. Au xvi^e siècle, un dernier pas est fait : le grand prince prend le titre de César (tsar) et le métropolite est autorisé par le patriarche de Constantinople, venu quêter à Moscou, à prendre le titre de patriarche.

Le siècle suivant verra élire au trône le fils du boiar Théodore Romanov. Ce dernier avait reçu, par ordre de son rival Boris Godunov, la tonsure monacale et était devenu métropolite de Rostov. Prisonnier des Polonais, puis relâché, il revient à Moscou où il est élu patriarche sous le nom de Philarète. Pendant quatorze ans les actes de gouvernement seront signés des deux « grands seigneurs », le père et le fils, le patriarche et le tsar. L'église moscovite est à l'apogée de sa puissance.

Mais aussi tout près de la catastrophe. Elle est, dans son ensemble, riche, ignorante et relâchée. A la fin du xiv^e siècle ont commencé à s'élever les protestations d'un moine, saint Nil, qui demande une Église pauvre et ascétique. Il trouve un énergique adversaire en saint Joseph de Volokolamsk, qui veut une Église forte et respectée. Saint Nil est battu au Concile de 1503. L'esprit réformateur reste cependant actif dans les monastères défricheurs du nord et de l'est. Il est condamné au Concile de 1554. Il avait attaqué, en particulier, l'ignorance du clergé qui laissait des erreurs s'introduire dans la liturgie et la traduction des Livres Saints. De semblables accusations avaient été formulées par les rivaux de Moscou, des évêques grecs et des moines de Kiev. En 1652, sur le désir du tsar Alexis, acquis aux réformateurs, le métropolite de Novgorod, Nikon, est élu patriarche. Il corrige les livres liturgiques, les textes scripturaires, mais, en même temps, il rêve de reprendre le rôle et l'autorité de Philarète. Abandonné par le tsar, il se retire dans un monastère. Le Concile de 1666-1667 approuve ses réformes et condamne sa personne; puis, avec le concours des patriarches d'Antioche

et d'Alexandrie, présents aux sessions, il proclame l'autorité du tsar illimitée et supérieure à toute autorité.

Une vive réaction se produisit chez les marchands et les paysans. Ces opposants rejetèrent en bloc les décisions du Concile de Moscou. Ils voulaient garder la « vieille foi », les « vieux rites », en particulier le signe de croix. L'Église moscovite se coupa en deux : une Église d'État et une Église persécutée de « vieux-croyants ». La première fut définitivement enchaînée à l'État par Pierre le Grand qui, en 1700, à la mort du patriarche Adrien, fit nommer un « gardien du trône patriarcal », en 1721, abolir par un Concile le patriarcat et sanctionner la création d'un « Très Saint-Synode dirigeant », aux ordres d'un Ober-Procuror nommé par l'empereur. A partir de ce moment l'Église devint un service de l'État. Fatiguées de sa sécheresse administrative, des milliers d'âmes la quittèrent pour embrasser les doctrines des sectes soit protestantes et importées, soit nationales.

Toutefois, tandis que commençait son émiettement, l'Église moscovite regagnait plusieurs millions de fidèles par l'annexion de la métropole de Kiev. La réunion de l'Ukraine en 1653 et 1687, les partages de la Pologne, en 1772, 1793, 1795, livraient à Moscou sa rivale. L'institution du Saint-Synode et le transfert du gouvernement civil et ecclésiastique à Saint-Petersbourg rendaient, il est vrai, ce triomphe sans éclat. Kiev, Moscou et Saint-Petersbourg furent trois métropoles égales dans l'abaissement où le pouvoir les tenait. En 1839 et 1875, les deux millions de Russes unis à Rome qui habitaient les anciennes terres lithuaniennes et polonaises furent déclarés rendus à l'orthodoxie officielle. La conquête du Caucase lia, en fait, l'Église géorgienne à l'Église russe. Enfin un groupe de vieux-croyants, tout en gardant ses usages liturgiques, se réunit à l'Église officielle et reçut le nom de chrétiens « de la même foi ». La persécution fut vivement menée contre tous les dissidents. Ceux-ci opposaient d'ailleurs une forte résistance et pouvaient même se flatter d'un nombre d'adeptes toujours plus élevé. Les vieux-croyants, dont les prêtres avaient disparu, faute d'évêques pour en ordonner de nouveaux, avaient réussi à se reconstituer une hiérarchie et un sacerdoce, grâce à un

évêque grec en rupture avec Constantinople. Mais tous n'avaient pas accepté cette réorganisation. Il y eut des vieux-croyants « avec popes » et des vieux-croyants « sans popes », en tout, au commencement du ^{xx}e siècle, une dizaine de millions, auxquels l'Église officielle pouvait opposer un bloc d'environ 100 millions.

La Russie comptait donc, il y a encore onze ans, deux Églises nationales, très inégales quant au nombre des fidèles, toutes deux séparées de Rome, toutes deux étrangères au reste du monde chrétien. Dans ce vase clos une idéologie s'est formée qui est tout à la fois religieuse, politique, sociale. Il y a pour elle un christianisme russe, une religion russe, une Église russe et, comme disait Dostoievsky, même un Christ russe. Au ^{xvi}e siècle s'est cristallisée la doctrine justificative de ce particularisme. Elle est devenue plus tard la « direction russe », la « direction archéologique », le « slavophilisme », l'« orthodoxie » d'Uvarov; elle a donné naissance à l'orgueil national et au messianisme russes. Elle se retrouve aujourd'hui, sous cette dernière forme, chez les bolcheviks comme dans l'émigration. Dès ses origines et jusqu'à nos jours, elle a provoqué une violente réaction que l'on peut comprendre sous le nom d'occidentalisme et qui est un essai, par les idées ou les faits, de sortir de l'isolement et de rentrer en Europe.

Par un lien très lâche, l'Église d'État russe se rattache au groupe d'Églises qui ont autrefois appartenu à l'empire byzantin et se sont séparées de Rome : Constantinople, Antioche, Alexandrie, Jérusalem, Chypre, les couvents de l'Athos et du Sinaï, les Églises de Bulgarie, de Serbie, de Roumanie et de Grèce, les unes ombres de grands souvenirs, les autres Églises jeunes ou rajeunies, au milieu desquelles l'Église d'État russe brillait, jusqu'à la catastrophe de 1917, comme une étoile de première et unique grandeur. Couvents, évêques et patriarches d'Orient vivaient pour une bonne part des aumônes russes; c'est surtout ce protectorat de l'argent qui rattachait la Russie au reste du monde appelé « orthodoxe ». L'Église des vieux-croyants, excommuniée par sa rivale et privée de l'appui du gouvernement, était tenue, en dehors des frontières, pour inexistante.

Mais, à l'intérieur, deux esprits s'affrontaient. L'Église d'État était et est encore somptueuse dans ses cérémonies, large dans sa morale pratique; l'Église des vieux-croyants était et est restée sévère dans son culte, rigide dans ses mœurs. Dans la première, un grand luxe de décoration, un chant réformé sous l'influence italienne et devenu une merveilleuse œuvre d'art, une grande diversité de fidèles, les uns pieux et absorbés, les autres distraits et bavards; dans la seconde, de sévères sanctuaires, des iconostases chargés de saints effrayants, un chant monotone et dépouillé, des fidèles attentifs et tendus. Dans l'Église d'État, les extrêmes de l'ascèse et du vice, des moines exténués et d'aimables pécheurs, des mendiants, des fous volontaires et des amis de la « large nature russe »; dans l'Église des vieux-croyants, une morale stricte pour tous, pas d'alcool, pas de tabac, une simplicité de principe, la préoccupation du jugement redoutable. Évidemment, les vieux-croyants avaient le bénéfice des minorités.

Au contraire, entre ces deux Églises, point de différences dogmatiques. Orthodoxes d'État et vieux-croyants professent les dogmes catholiques moins l'autorité universelle et l'infaillibilité du Pape, le Purgatoire, la procession du Saint-Esprit « ex Patre Filioque », l'Immaculée Conception. Les uns et les autres regardent les « Sept conciles » comme le fondement de leur foi et ne reconnaissent qu'un chef suprême invisible, le Christ.

II

LES ÉGLISES ORTHODOXES RUSSES ET LA RÉVOLUTION

1. *L'Église d'État et la révolution de février.*

Au moment où éclata la révolution de février 1917, l'Église d'État était une Église triomphante, l'Église des vieux-croyants une Église tolérée de paysans et de marchands. La chute de l'autocratie ne pouvait apporter aux vieux-croyants que plus de liberté, sans rien changer à la constitution de leur société religieuse; mais elle mettait l'Église d'État dans des conditions d'existence entièrement nouvelles.

Le gouvernement provisoire qui s'était constitué sous la présidence du prince Lvov, se trouvait, au point de vue religieux, composé d'orthodoxes d'État libéraux et d'un vieux-croyant. Le courant qui entraînait paysans et ouvriers vers les sectes, intellectuels et fonctionnaires vers l'indifférence ou l'irréligion, et que répressions et missionnaires, obligations officielles ou convenances, avaient pu ralentir mais non arrêter, montrait que l'Église d'État ne répondait pas à tout ce que ses fidèles réclamaient d'elle; une partie du clergé le reconnaissait et n'attendait que la permission de le dire.

Aussi, le premier mouvement dans la masse orthodoxe russe fut-il un mouvement de réaction contre le joug qui avait pesé sur elle. On eut l'impression d'une délivrance. Fonctionnaires, soldats et marins furent les premiers à se sentir heureux que la pratique religieuse cessât de leur être imposée et, en bon nombre, laissèrent vacante leur place à l'église. Ça et là, des paysans trouvèrent l'occasion bonne de s'emparer des terres de leurs prêtres, quitte à étouffer sous une rouée de coups les plaintes des spoliés. Dans des réunions, des congrès, les fidèles s'en prenaient aux défauts de leur clergé, réclamaient des réformes.

Un petit groupe de prêtres et de laïcs alla au-devant de leurs désirs. Il fonda, sur l'initiative de l'archiprêtre Egorov, une « Union démocratique pan-russe du clergé et des laïcs orthodoxes », qui faisait figurer à son programme la participation du bas clergé et des fidèles à l'administration de l'Église, la suppression des classes, la lutte contre le capitalisme, la remise de la terre aux travailleurs et des usines aux ouvriers. Le 7 mars 1917, le prêtre D. Ia. Popov était élu président de l'Union, le prêtre Vvedenskii secrétaire.

Le gouvernement provisoire, à son tour, donnait des gages au mouvement réformiste en supprimant la charge de Procureur du Saint-Synode et en établissant un Ministre des Cultes, en renonçant à la nomination des évêques, qui devaient être désormais élus par des assemblées de délégués ecclésiastiques et laïques, enfin, en autorisant la convocation d'un concile. Dans les réunions pré-conciliaires, qui se tinrent à Moscou, du 1^{er}-14 au 10-23 juillet 1917, l'Église d'État

fit avec une certaine désinvolture ses adieux au régime et au monarque qui l'avaient protégée et qu'elle avait encensés. On y vota une résolution proclamant que « le gouvernement démocratique était entièrement conforme à l'esprit d'égalité chrétienne et au principe conciliaire de l'Église ».

Le concile s'ouvrit le 15-28 août. Il comptait 70 évêques, 239 prêtres et diacres, 300 laïcs. Jamais peut-être la Russie n'avait vu une pareille assemblée; et jamais peut-être elle n'avait entouré un si grand événement d'une si froide indifférence. Mais si, à l'extérieur tout était de glace, à l'intérieur tout était de feu. La flamme des discussions ne s'éteignait pas. Les réformistes s'étaient coupés en deux groupes : les uns voulaient réformer l'Église en lui redonnant son ancien chef spirituel, le patriarche, les autres criaient au pouvoir personnel, à la monarchie papiste, et voulaient réformer l'Église par le moyen de Conciles périodiques et d'un Synode, organe exécutif. Les réformistes patriarcaux avaient pour chefs l'archevêque de Kharkov, Antoine Khrapovitskii; les réformistes synodaux, dépourvus de chef, se ralliaient tant bien que mal autour de l'évêque d'Ufa, André, prince Ukhtomskii. Par leurs tendances, les premiers étaient des réformistes de droite, les seconds des réformistes de gauche. Après de longues et quelquefois confuses discussions, les premiers l'emportèrent. La dignité patriarcale fut rétablie; toutefois, son titulaire devait être, par mesure de précaution et pour éviter la « papisme », assisté d'un Synode de douze évêques et d'un « Conseil suprême ecclésiastique » de quinze membres dont six laïques; le Concile devait se réunir tous les deux ans. Les votes de l'assemblée désignèrent trois noms et, parmi ces trois noms, le sort fit proclamer celui de Tikhon, nommé depuis la révolution métropolitain de Moscou. C'était un homme bon, pieux et simple d'allures, d'une culture intellectuelle assez limitée, d'une volonté que l'on disait médiocre, le type moyen de l'évêque russe d'Ancien Régime.

2. L'Église d'État et la Révolution d'octobre. Le conflit.

Tandis que se faisait l'élection du patriarche, les bolcheviks renversaient le gouvernement provisoire, dont Kerensky

avait pris la présidence, et installaient leur dictature à Pétrograd, à Moscou, sur toute la Russie. La « révolution de février » était balayée par la « révolution d'octobre ».

De ce fait, l'Église d'État se voyait placée devant un problème redoutable. Non seulement le nouveau gouvernement était un gouvernement communiste, dont le programme n'était rien autre que le bouleversement total de la société, l'établissement d'une dictature de classe et d'un état social tenu jusque-là par l'Église comme contraire à sa doctrine, mais encore il se donnait pour foncièrement et radicalement anti-religieux, pour le destructeur implacable de l'Église, du christianisme et de toute foi.

L'Église disposait de cent millions d'hommes et de femmes, constituant, sous une pellicule d'intellectuels, de fonctionnaires, de propriétaires, d'officiers, une masse profonde d'ouvriers et de paysans, chez lesquels l'ignorance religieuse semblait compensée par la fermeté de la foi, le tendre attachement aux églises, aux images et aux saints. Les bolcheviks groupaient, autour d'un noyau de théoriciens, quelques milliers d'ouvriers, de matelots et de soldats, peu sûrs du lendemain, mais en armes, décidés à payer d'audace et à jouer le tout pour le tout. Alors que la prudence leur eût conseillé, dans l'intérêt même du mouvement révolutionnaire, de négliger l'Église, de ne pas mettre contre eux, en l'attaquant, les masses populaires, ce furent eux qui prirent l'offensive. Par les décrets des 25 octobre-8 novembre et 4-17 décembre 1917, la propriété privée de la terre est abolie, y compris celle des biens d'Église, qui font retour à l'État; par le décret du 11 décembre, toutes les écoles d'Église : écoles paroissiales, séminaires, Académies, sont remises à l'État; par le décret du 18 décembre, le mariage civil et le divorce civil sont établis; le décret du 18 janvier 1918 prescrit l'inventaire des objets d'or appartenant aux églises; le décret du 20 janvier supprime le budget des cultes. En même temps, l'imprimerie synodale, d'où sortaient les livres liturgiques et des ouvrages de piété, est confisquée; plusieurs églises sont fermées; une tentative d'occupation de la laure de saint Alexandre Nevskii, à Pétrograd, n'échoue que par l'opposition violente des fidèles.

Le 22 janvier 1918, l'Église répond. Une lettre pastorale est soumise par le patriarche au concile et approuvée. Elle prononce l'excommunication contre le gouvernement bolchevik et défend aux fidèles d'entrer en rapport avec ce « rebut de l'espèce humaine ». Le 23, le gouvernement riposte en publiant un décret qui sépare l'Église de l'État. Par ce décret, l'Église ne peut ni posséder, ni recevoir de dons, ni ester en justice. Les biens de l'Église et édifices du culte sont déclarés « propriété du peuple ». Il est interdit aux prêtres de donner l'enseignement religieux dans les écoles. Le clergé est astreint au service militaire. A son tour, le patriarche publie, le 27, une lettre qui enjoint à tous les fidèles de se grouper autour des églises et des monastères pour la défense de l'orthodoxie. Le concile déclare excommuniés tous ceux qui participeraient soit à la promulgation, soit à l'exécution du décret de séparation ; il lance un « Appel au peuple orthodoxe » pour l'exhorter à la résistance, puis envoie une instruction au clergé pour lui enjoindre de « grouper les laïcs en Unions paroissiales ou pieuses destinées à défendre l'Église, les sanctuaires et le patrimoine ecclésiastique », de réunir parents et élèves dans des ligues qui assureront la conservation des établissements scolaires relevant directement de l'Église et le maintien de l'enseignement religieux dans les écoles, enfin de déposer en lieu sûr les vases sacrés et les objets précieux. Lorsqu'est signée la paix de Brest-Litovsk, le patriarche la dénonce dans une nouvelle lettre pastorale comme une « paix honteuse ».

L'ouverture du Carême porte l'agitation à son comble. Les évêques ordonnent des prières et des jeûnes pour la victoire de l'Église. Des processions s'organisent qui, plus d'une fois, se heurtent aux contre-manifestants bolcheviks et à la force armée : on se bat à Orel, où un commissaire du peuple est massacré, à Toula, où treize orthodoxes sont tués, à Kharkov, à Iaroslav, à Voronej, à Saratov, à Nijni-Novgorod, à Viatka, à Vladimir. Les unions paroissiales s'organisent et permettent aux évêques de discipliner leurs troupes.

En même temps, des individus isolés, ou des bandes, ou des soldats, ou des Soviets et comités exécutifs envahissent

les églises et les monastères, arrachent les images saintes des écoles, des gares, des bureaux; à Koursk, les prêtres et les moines sont chargés de nettoyer les toits couverts de neige, de balayer les rues, à Lugansk, de ramasser les cadavres, d'enfouir les bêtes crevées. Le 25 janvier, trois inconnus assassinent le métropolite de Kiev; puis c'est l'archevêque de Perm, puis l'évêque de Tobolsk, tous deux noyés. Le régime, dit le patriarche dans sa pastorale du 26 juillet 1918, est une « étouffante et épouvantable nuit ».

3. *Apaisement. Évolution du patriarche.*

Cependant, l'établissement à Moscou du Conseil des commissaires du peuple, par suite de la menace allemande sur Pétrograd, avait permis au concile d'entrer directement en pourparlers avec le pouvoir central. Une députation du concile rencontrait, le 14 mai, une délégation des commissaires et lui demandait l'abrogation du décret du 23 janvier. Ces pourparlers, peut-être la menace de troubles populaires venant s'ajouter à la guerre soutenue contre les armées blanches, aboutissent à une Instruction en date du 24 août 1918, qui précise sur certains points le décret du 23 janvier, c'est-à-dire marque une série de concessions faites par le gouvernement des Soviets : les associations paroissiales sont implicitement reconnues par le fait que, pourvu qu'elles réunissent un minimum de vingt membres, elles sont autorisées à louer les édifices cultuels et leur mobilier, à recueillir des cotisations en vue d'acheter des édifices nouveaux; les processions peuvent se dérouler sur la voie publique si une permission écrite a été délivrée par le soviet local; l'enseignement religieux peut être donné dans les Instituts de théologie. Une circulaire en date du 3 janvier 1919 marque un nouveau recul des Soviets. Aux termes de cette circulaire, « les biens et immeubles cultuels... doivent être remis aux groupements cultuels », les édifices du culte ne peuvent être désaffectés ou fermés que : 1° si personne ne désire les utiliser; 2° si le soviet local en prend la décision dans une séance plénière à cause de l'insuffisance des locaux d'utilité publique et « sur la demande des masses travailleuses ».

De même, « les objets du culte doivent, après inventaire et quel que soit le métal qui entre dans leur composition, être remis aux unions paroissiales ». La circulaire déclare « tout à fait inadmissible » « la confiscation des rizas (revêtements des icones en or ou en argent et souvent enrichis de pierres précieuses), des croix, évangélistes, autels de métal », l'utilisation d'étoffes liturgiques pour la confection de drapeaux. « De pareils agissements sont tout à fait irréguliers, déclare la circulaire; de plus ils sont inopportuns parce qu'ils blessent les sentiments religieux d'une partie des citoyens ». Lors des perquisitions ou évacuations on observera une attitude correcte, on évitera de porter atteinte aux sentiments religieux des assistants, ne serait-ce que par « la moindre apparence de moquerie ». Il est aussi interdit de « contraindre les ministres du culte aux corvées manuelles, telles que le balayage des rues et autres gros travaux, manière de faire qui irrite les fidèles... » La relégation des prêtres dans un couvent ou leur expulsion par voie de répression administrative est « inopportune et illégale », de même tout empêchement mis à la prédication ou aux réunions des fidèles.

De son côté, le 25 septembre 1919, le patriarche publie une lettre pastorale dans laquelle il demande aux évêques, prêtres et fidèles de dégager l'Église de tout lien avec la politique, le tsarisme, les « blancs » et l'intervention étrangère, d'obéir au pouvoir des Soviets en tout ce qui n'est pas contraire à la foi et à la morale. Par là se montre un changement complet dans son attitude envers le gouvernement bolchevik.

L'année 1919 s'achève et l'année 1920 commence dans cette atmosphère d'apaisement. Si l'Église continue son œuvre de ralliement des forces populaires et fait bloc contre les Soviets, elle va pouvoir pousser ses avantages.

4. Division de l'Église. Reprise de la lutte entre les Soviets et l'Église. Le deuxième Concile. Rétractation et mort du patriarche.

Ce n'est pas ce qui se produit. D'abord, l'élan populaire n'a pas enlevé en une seule et énorme vague tout le peuple orthodoxe. Pour beaucoup d'ouvriers le régime nouveau

est une immense promesse; il représente ou il représentera un jour « leur » régime; il met fin au pouvoir des patrons. Pour beaucoup de paysans, il signifie la liquidation des grandes propriétés ecclésiastiques ou laïques, la possibilité de prendre cette terre depuis si longtemps convoitée, « leur » terre. Aussi bien le régime ne se maintient-il pas que par la terreur. Détesté pour ses excès, il obtient, à cause de ce qu'il donne ou de ce qu'il laisse faire, une tacite autorisation de continuer son expérience. Les bolcheviks ont pu voir que, dans certaines villes et dans nombre de villages, les hommes se montraient moins ardents que les femmes à défendre les prêtres, les églises, les monastères, s'abstenaient même de paraître.

De plus, l'Église s'est divisée. Pour quelques-uns des réformateurs, le rétablissement du patriarcat avait été, non un progrès, mais un recul, une restauration du principe monarchique et papiste dans l'Église, une défaite du principe parlementaire et démocratique des conciles, le renforcement du pouvoir sacerdotal aux dépens du pouvoir laïc. Dans la révolution bolchevique, certains avaient salué l'établissement de la justice sociale sur la terre, la réalisation ici-bas du Royaume de Dieu. Ils souffraient de voir l'Église s'opposer à ce qu'ils regardaient comme un progrès spirituel en même temps que matériel. Ils étaient prêts à faire les plus larges concessions aux Soviets, à interpréter systématiquement dans le sens le plus favorable toutes les mesures prises par les bolcheviks : la séparation, c'était l'émancipation de l'Église; la remise des biens ecclésiastiques au peuple, c'était la suppression d'une des barrières qui séparaient l'Église du peuple en même temps qu'un retour à la pauvreté évangélique; la guerre aux moines, c'était la suppression d'une vie qui ne correspondait plus aux exigences de la civilisation moderne et dans laquelle s'étaient glissés mille abus.... Ce sont des intellectuels qui parlent ainsi, quelques diacres, quelques prêtres, puis quelques évêques : Irinarque de Tobolsk, Victor de Viatka, André d'Ufa.

L'apathie ou la peur qui immobilisaient les paysans, la division qui affaiblissait l'Église ont-ils fait croire aux Soviets qu'ils pouvaient reprendre une lutte ouverte? Toujours est-il

que, au milieu de l'année 1920, ils entrent de nouveau en campagne. Une circulaire du 18 mai édicte des mesures de rigueur contre les prêtres qui n'obéissent pas aux dispositions du décret sur le mariage civil. Le patriarche Tikhon cède et dessaisit les tribunaux ecclésiastiques des affaires de divorce. Mais il ne se fait pas d'illusion sur les dispositions du pouvoir. Il voit bien que l'intention des Soviets est de détruire dans l'Église tout pouvoir centralisateur, de réduire l'Église à une poussière de petites « dvadtsatki », ces groupes de vingt citoyens à qui sont remis les églises et les objets du culte et qui constituent les seules autorités légales et responsables, la hiérarchie et ses degrés étant considérés comme n'existant pas ou ne devant plus exister. Il prend une mesure extrême et, par ukaze en date du 18 mai, il autorise les provinces et les diocèses à se transformer en unités ecclésiastiques autonomes, l'évêque isolé devant lui-même, en cas de nécessité, nommer d'autres évêques dans les villes de son diocèse et les constituer en synode. Ainsi l'Église russe pourra devenir une poussière de diocèses, mais elle ne sera pas une poussière de « soviets » laïques, sans autorité canonique et sans pasteurs.

L'année 1921 est marquée par deux événements importants. Le premier est la condamnation par le patriarche, en janvier, du Concile des évêques russes réfugiés à l'étranger, parce qu'il avait proclamé la nécessité de restaurer la monarchie des Romanov. Par là, le patriarche continue sa politique de ralliement au pouvoir. Le second est la liquidation qu'opère le gouvernement des biens ecclésiastiques; en même temps est annoncée la confiscation des trésors d'or, d'argent et de pierres précieuses que contiennent les églises, pour venir en aide aux victimes de l'épouvantable famine. Le 26 février 1922, le décret de confiscation est rendu.

Le patriarche cherche le salut dans une politique de bascule. Le 28 février 1922, il interdit la remise des trésors ecclésiastiques. En mars, il se déclare prêt à sacrifier tout ce qui ne présente pas un caractère sacré ou ne constitue pas un souvenir historique. Le 5 mai, il supprime le « Conseil Suprême Ecclésiastique » constitué par les évêques réfugiés à l'étranger, parce que ce Conseil avait demandé aux puissances européennes de ne pas admettre les délégués du gouvernement

des Soviets à la conférence de Gênes. Les résultats de cette politique ne sont pas entièrement heureux. En grand nombre, les ouvriers prennent le parti du gouvernement et réclament la confiscation totale des trésors d'Église. L'épiscopat se partage. A Nijni-Novgorod, l'archevêque Eudoxe se met à l'entière disposition des autorités civiles pour l'enlèvement des objets précieux. De même, le métropolite Serge de Vladimir, l'évêque Jean du Kouban. Les membres de l'ancienne « Union démocratique » publient un appel au peuple orthodoxe l'invitant à prendre le parti des Soviets contre Tikhon. A Moscou, où quarante-quatre ecclésiastiques et laïcs passent devant le tribunal révolutionnaire pour résistance à la confiscation, on voit paraître comme témoin à décharge le patriarche, comme témoins à charge le prêtre Kalinovskii et l'évêque Antonin.

Le procès se termine par la condamnation à mort de huit prêtres et de trois diacres. Le 12 mai, une députation des réformateurs se présente, la nuit, au monastère de la Trinité de Saint-Serge où réside le patriarche, sous la garde, depuis quelques jours, d'un poste de soldats qui ne le laisse plus sortir. La députation expose au patriarche les conséquences de sa lettre du 28 février et l'engage à renoncer au gouvernement de l'Église. Le patriarche cède; il signe une lettre par laquelle il transmet ses pouvoirs au métropolite de Iaroslav, Agathange, — désigné par le Saint-Synode, depuis le 7 novembre 1920, comme gardien éventuel du trône patriarcal, — avec mission de convoquer un deuxième concile de l'Église russe qui déciderait de toute question concernant le pouvoir central dans l'Église. Le 14 mai, l'officieuse « Pravda » annonçait la démission des membres du « Conseil Suprême Ecclésiastique » et publiait un appel signé par Antonin, les prêtres Vvedenskii, Krasnitskii, Kalinovskii et d'autres, dans lequel était annoncée la convocation du concile; le 18, le patriarche remettait aux prêtres Belkov, Vvedenskii, Krasnitskii et Kalinovskii, la direction de sa chancellerie jusqu'à l'arrivée d'Agathange, à l'évêque Innocent l'administration du diocèse de Moscou et, en attendant l'arrivée d'Innocent, à l'évêque Léonide, qu'il avait auparavant excommunié; le 23, Vvedenskii et Krasnitskii apportaient à Agathange la lettre

du patriarche, en lui posant les conditions du groupe; les conditions ne sont pas acceptées; les messagers retournent à Moscou et Agathange reçoit du gouvernement des Soviets l'ordre de ne pas quitter Iaroslav.

Alors s'établissent deux pouvoirs. Le 29, Antonin et les réformateurs se constituent en « Église vivante »; ils s'installent au monastère de la Trinité dans les appartements du patriarche (qui avait été transféré le 19 au monastère du Don) et, se basant sur la remise que le patriarche leur a faite de sa chancellerie comme sur l'impossibilité pour Agathange de venir à Moscou et de convoquer le concile, constituent un nouveau « Conseil Suprême Ecclésiastique ». En sont membres : les évêques Antonin (président) et Léonide, les archiprêtres Vvedenskii et Albinskii, les prêtres Belkov, Voskresenskii, Kalinovskii, Krasnitskii, le chantre Skobelev. Agathange, le 18 juillet, porte à la connaissance des évêques et des fidèles sa désignation comme « gardien du trône patriarcal » et leur fait part que, dans l'impossibilité où il est de gouverner l'Église, il remet aux évêques tout pouvoir dans leurs diocèses. Trente évêques reconnaissent le « Conseil Suprême »; soixante Agathange.

Mais bientôt la discorde se met au camp des réformateurs. Antonin, violent de langage mais modéré d'idées, effrayé par les projets radicaux de ses collaborateurs, tout en restant président du « Conseil Suprême », quitte, en août, « l'Église vivante », dont Krasnitskii prend la direction, et fonde avec Vvedenskii, le groupe de la « Renaissance ecclésiastique ». Puis, Vvedenskii abandonne « la Renaissance ecclésiastique » et crée « l'Union des communautés de l'Église apostolique ancienne ». Les trois partis se mettent toutefois d'accord pour faire entrer dans le « Conseil » chacun cinq délégués. En dehors d'eux, s'organisent des groupes indépendants, à Vologda une « Église du peuple russe », à Penza une « Église libre du travail ».

Pendant ce temps, le patriarche Tikhon est mis en accusation pour « contre-révolution » et enfermé au G. P. U. Les bolcheviks mènent autour des fêtes de Noël 1922 et Pâques 1923 une violente campagne anti-religieuse. Avec l'aide de la « jeunesse communiste », ils organisent des processions et céré-

monies grotesques où les religions sont bafouées, des « jugements » où comparaissent Tikhon, Poincaré, Scheidemann, l'Entente, « le cochon de lait de Noël ». « En effet, disent les *Izvestia*, il ne s'agit pas d'une réforme de l'Église, mais de sa complète liquidation » ; « les Églises réformées sont des camouflages plus dangereux que Tikhon, car leur but est de chercher une conciliation entre l'Église et la Révolution alors qu'il ne peut s'agir que de la destruction de l'Église, ennemie-née de la Révolution ». Pour Pâques 1923, les « jeunesses communistes » reçoivent le conseil de se livrer, en même temps qu'aux manifestations, à un travail « culturel ». Celui-ci consiste soit en pièces de théâtre anti-religieuses, soit surtout en conférences sur « l'origine (astronomique ou naturelle) de la fête de Pâques ». A Minsk dans la « Maison de la culture », une messe nocturne anti-religieuse est célébrée, qui réunit 3 000 ouvriers ; le lendemain, jour de Pâques, 800 jeunes gens chargent 60 wagons de bois ; de même, à Viatka, à Odessa, on travaille le jour de Pâques ; à Odessa, à Saratov, à Danilovsk, on brûle publiquement les icones, les bannières et les croix.

Les Soviets locaux collaborent avec les « jeunesses communistes », pour rendre par les moyens légaux dont ils disposent la vie impossible aux « dvadtsatki ». Ainsi à Murom, la location des églises est élevée à un prix tel que les fidèles ne peuvent plus payer et que toutes les églises sont fermées ; à Podolsk, dans le gouvernement de Moscou, les églises sont frappées d'assurances et d'impôts si lourds que le Soviet, pour les faire acquitter, recourt à la confiscation des biens de la communauté ; à Pavlovskii Posad, le Soviet local assimile les bénédictions que des prêtres vont donner de maison en maison pendant l'Avent et le Carême et pour lesquels ils reçoivent des honoraires « aux actes mensongers ayant pour but d'éveiller la superstition dans les masses » visés à l'article 120 du Code criminel et fait arrêter tous les prêtres.

D'après les réformateurs, ces maux avaient pour cause profonde l'incapacité où se trouvait jusque-là l'Église russe de s'adapter au nouveau régime politique et social. Aussi, le « Conseil Suprême », convoquant le concile, toujours

comme substitut d'Agathange, déclare-t-il, dans une « lettre pastorale » que le concile aura « pour tâche fondamentale de transformer l'Église orthodoxe, selon les conditions nouvelles de la vie en Russie », de « libérer l'Église orthodoxe de Russie de la dépendance matérielle et idéologique qui la tient attachée au capital mondial », d'assurer « dans les affaires ecclésiastiques l'influence prépondérante de ceux des membres de l'Église qui vivent de leur travail producteur ».

Le concile se réunit le 29 avril 1923. Tikhon, qui restait en relations avec les membres du « Conseil Suprême » sans reconnaître ni désavouer leur action, en était averti. 350-délégués (150 autres avaient cru bien faire de rester chez eux), dont 73 évêques, étaient présents. Antonin, devenu métropolite de Moscou, et Pierre, métropolite de Sibérie, présidaient. La session commença par des débats orageux sur l'envoi d'une adresse au gouvernement et à Lénine. Une proposition, introduite par le « Conseil Suprême », de mise en jugement de Tikhon se heurta à la vive opposition de prêtres et de laïcs venus de la province. A Krasnitskii, anti-tikhonien ardent, répondait le vieux prêtre Sobolev dont les paroles avaient une grande action sur l'auditoire. Alors, 46 évêques signèrent une proposition de déposition du patriarche. Le 3 mai, tous les évêques, presque tous les prêtres et laïcs, soit 344 voix contre une et 5 abstentions, prononçaient la déposition du patriarche, lui retiraient le caractère monastique et le remettaient à l'état laïque. Puis, le concile votait l'abolition du patriarcat et la remise du pouvoir au concile, et, entre les sessions, au « Conseil Suprême ecclésiastique », autorisait le mariage des prêtres veufs, l'accès à l'épiscopat de prêtres mariés, adoptait le calendrier grégorien déjà mis en vigueur par le gouvernement, levait l'excommunication portée contre les Soviets par le patriarche Tikhon et « bénissait le pouvoir des Soviets ». Le 8, le concile avait fait notifier au patriarche la triple sentence qui le frappait; le 11 il se séparait.

D'après ses décisions, il n'y avait donc plus de patriarche en Russie, mais seulement un citoyen Beliavin, laïc, sous le coup d'une accusation pouvant entraîner la peine de mort.

Alors se produit un véritable coup de théâtre. Le 16 juin, Tikhon signe une rétraction de son passé anti-révolutionnaire, reconnaît justes, « sous réserve de quelques inexactitudes », les accusations portées contre lui, particulièrement en ce qui concerne sa protestation contre le traité de Brest-Litovsk, l'excommunication portée contre les Soviets et l'interdiction de livrer les trésors des églises; il attribue son « hostilité réelle » à l'éducation monarchiste qu'il a reçue et aux influences anti-soviétiques qui ont agi sur lui jusqu'à son arrestation; il déclare qu'il n'est plus l'ennemi des Soviets, qu'il rompt définitivement et résolument avec les contre-révolutionnaires et gardes-blancs de l'intérieur comme de l'extérieur; il demande à la « Cour Suprême » de le faire mettre en liberté. Le 27 juin, il sort de prison. Il adresse alors au peuple orthodoxe une lettre, datée du 15, par laquelle il déclare nulle la sentence qui l'a déposé, parce qu'il n'a pas été convoqué devant ses juges, comme l'ordonne le 74^e canon apostolique; il conteste le droit de présence de la majorité des évêques; il conteste la valeur du concile et celle du « Conseil Suprême ecclésiastique » parce que, dit-il, dans l'un comme dans l'autre, ne siègent que des réformateurs; il recommande enfin au clergé et aux fidèles de s'abstenir de toute politique hostile aux Soviets. Le document est signé : « Tikhon, patriarche de toute la Russie » et publié avec cette signature par les journaux bolcheviks. Plusieurs évêques signent des déclarations semblables à celle du patriarche et obtiennent ainsi leur liberté.

Le ralliement de Tikhon était pour le gouvernement d'une immense importance. Par l'action qu'il pouvait avoir sur les masses ouvrières et surtout paysannes, il l'emportait de beaucoup sur les « bénédictions » du concile et du « Conseil Suprême ».

Celui-ci, tout joué qu'il fût, ne pouvait évidemment pas abandonner les positions qu'il avait prises. Il lança un appel pour rallier ses partisans, remplaça le métropolite Antonin par un président plus énergique, le métropolite d'Odessa, Eudoxe. Une partie de l'épiscopat et des fidèles se réunit autour de lui; la majorité, toutefois, resta acquise au patriarche. On établit évêque contre évêque; on se dis-

puta les églises. Il y eut ainsi deux hiérarchies, deux Églises : la tikhonienne et la vivante. Dans beaucoup de paroisses, surtout au village, prêtres et fidèles se souciaient d'ailleurs peu de savoir de quelle Église ils dépendaient.

Au point de vue canonique, l'imbroglio était parfait. Le patriarche s'était retiré et s'en était remis au jugement du concile; le concile s'était réuni et l'avait déposé, mais sans l'entendre. Le concile avait aboli le patriarcat; contre cette dernière décision pouvait-on arguer de sa composition? Avait-il été régulièrement convoqué? Le « Conseil Suprême » pouvait-il s'appuyer sur l'approbation tacite du patriarche, lequel avait paru attendre tout d'abord du concile une solution, et ne l'avait, avant ou pendant sa session, ni approuvé ni condamné? Que valait l'autorité du patriarche, reprise « proprio motu »? Dans les Églises séparées d'Orient où le concile est, théoriquement, l'instance suprême, il n'y avait pas de solution possible. La conséquence est que, dans l'Église orthodoxe russe, il n'y a plus, depuis les événements de 1923, aucune autorité canoniquement indiscutable.

Pour compliquer encore les choses, le concile de 1923 avait reconnu l'Église autocéphale « d'Ukraine, de Crimée et de Galicie » du métropolite Tikhon (remplacé ensuite par Nicolas), sœur de « l'Église vivante » de Moscou. Mais, en Ukraine, beaucoup restaient fidèles à l'Église tikhonienne de Moscou, dont les représentants à Kiev, le métropolite Michel et ses quatre auxiliaires, furent arrêtés. D'autres se rattachaient à une Église autocéphale sans lien avec Moscou, dont le métropolite, Basile, avait été consacré (invalidement bien entendu) par l'imposition de la main d'un saint évêque mort et la volonté du peuple. Il y eut bientôt une quatrième Église, vouée surtout à la prédication. On se disputait aussi sur l'emploi de la langue liturgique : slavon, ukrainien, slavon avec prononciation ukrainienne. En Géorgie, la vieille église des Druses, avait profité de la révolution pour se séparer de Moscou et élire un « catholicos », Ambroise, qui fut arrêté en 1923 comme « contre-révolutionnaire ». A Saint-Petersbourg, de nombreux orthodoxes, qui ne savaient plus quelle était la vraie Église ou que le ralliement du patriarche avait profondément troublés, pas-

saient aux vieux-croyants ou aux chrétiens « de la même foi », ce qui amena l'arrestation de plusieurs prêtres et laïcs.

Pressées par le danger, le 12 août, « l'Église vivante » et « l'Église apostolique ancienne » avaient fusionné en une « Église russe orthodoxe »; le « Conseil Suprême Ecclésiastique » avait été remplacé par un « Saint-Synode », lequel déclara schismatique « la Renaissance ecclésiastique », qui ne reconnaissait pas son autorité, et interdit le métropolite Antonin. Mais le danger croissait du côté tikhonien. Des fidèles, des prêtres, même des évêques de l'Église synodale faisaient leur soumission au patriarche. Le 1^{er} juillet, Tikhon avait célébré pontificalement dans le monastère du Don, en présence d'une foule immense. Il enlevait, par ailleurs, aux synodaux leur meilleur argument en se montrant un loyal citoyen de l' U. R. S. S. et en imposant aux fidèles le respect de la dictature du prolétariat. Dans une lettre pastorale, en date du 4 juillet, il renouvelait sa déclaration antérieure, accusait son éducation et le premier concile de « la façon tranchante dont il s'était élevé contre le pouvoir des Soviets », condamnait « toute tentative, d'où qu'elle vînt, contre le pouvoir actuel ». « J'ai compris disait-il, la calomnie dirigée par ses ennemis contre le pouvoir des Soviets ». Dans des interviews, dans des sermons, il recommandait de reconnaître le gouvernement de l'Union et désapprouvait tout essai de contre-révolution. Le 24 septembre, il adoptait le calendrier grégorien. Le 22 janvier 1924, il citait devant son tribunal l'archevêque Platon qui, en Amérique, se montrait l'ennemi des Soviets. En février, il faisait afficher dans Moscou, par son auxiliaire et son conseiller le plus écouté, l'évêque Hilarion, une proclamation condamnant « tout discours anti-révolutionnaire » et affirmait, de nouveau qu'il n'avait « rien de commun avec la contre-révolution ». A la mort de Lénine, il faisait paraître ses condoléances dans le journal officiel *Izvestia*. Il avait enfin rédigé un nouvel appel au peuple russe pour lui enjoindre la soumission à la République des Soviets lorsque, le 8 avril 1925 la mort vint le surprendre. On estime à cent mille le nombre des fidèles qui suivirent son cercueil. Accusé par les uns de n'avoir pas su réconcilier à temps l'Église et la « révolution prolétarienne », par les autres d'avoir livré

l'Église au « pouvoir satanique » des Soviets, il restait, pour beaucoup de femmes et d'hommes du peuple, le patriarche.

5. Le troisième Concile. Les métropolites Pierre et Serge.

Le 7 janvier 1925, le patriarche Tikhon avait désigné trois évêques qui devaient « garder le trône patriarcal » en attendant la réunion du concile. C'étaient le métropolite Cyrille de Kazan, le métropolite Agathange de Iaroslav et le métropolite Pierre de Krutitsa. A la mort du patriarche, Agathange et Cyrille se trouvaient en exil; ce fut donc Pierre qui devint « gardien du trône patriarcal ». Ancien fonctionnaire, récemment entré dans les ordres, soupçonné de vues ambitieuses, il était, de plus, tenu pour suspect par les tikhoniens non ralliés à cause de la publication qu'il avait faite et confirmée de la proclamation du patriarche. D'après l'ordonnance promulguée par le Concile le 31 juillet-13 août 1918, un concile eût dû se réunir dans les trois mois pour élire un nouveau patriarche. Soixante-dix évêques se trouvaient alors en prison. Le métropolite Pierre trouva là une raison de ne pas convoquer le concile.

L'Église synodale (appelée aussi rénovatrice), à qui le ralliement de Tikhon aux Soviets avait enlevé sa principale raison d'être et qui ne parvenait pas, bien qu'elle ne souffrît aucune persécution, ou peut-être pour cette raison qu'elle n'en souffrait aucune, à remplacer sa rivale, crut les circonstances favorables pour faire la réunion des deux Églises et supprimer d'un commun accord le trône patriarcal qui n'avait plus de titulaire et semblait n'en pouvoir plus avoir. Un canon du Concile de 1917 ordonnait de convoquer le concile tous les deux ans. L'année 1925 se trouvait donc être une année conciliaire. Se considérant comme la véritable Église russe, l'Église synodale convoqua le concile et invita les tikhoniens à y participer. Le premier point du programme proposé au « Troisième Concile » était « de refaire l'unité de l'Église orthodoxe et de mettre fin au schisme causé par la personne de l'ancien patriarche Tikhon et sa politique ecclésiastique ». Le deuxième point était la préparation du concile œcuménique, que voulait réunir le patriarche de

Constantinople, Basile, et auquel il avait invité l'Église synodale. Les trois patriarches de Constantinople, de Jérusalem et d'Alexandrie avaient en effet des représentants près l'Église synodale. Il y eut chez les tikhoniens un moment d'hésitation. Enfin, le métropolite Pierre répondit par un refus et interdit aux tikhoniens de prendre part au concile. Ainsi réduit aux seuls soixante-dix évêques et cinquante délégués synodaux, le concile confirma l'abolition du patriarcat et les pouvoirs du Saint-Synode. Au sujet de quelques-unes des innovations du concile de 1923, il déclara que les masses devaient être préparées à l'épiscopat marié et au second mariage des prêtres, ce qui était, en fait, ralentir ces « réformes ». Il se sépara d'Antonin et de Krasnitskii, le premier ayant gardé son Église propre, le second s'étant rallié au patriarche Tykhon.

La paix n'était donc pas faite. Les deux Églises restaient en présence l'une de l'autre : la synodale continuant à faire l'essai d'une Église orthodoxe dans le cadre de la législation et de la vie soviétiques, la tikhonienne hors cadre et plus ou moins teintée d'opinions anti-révolutionnaires. Toutefois, l'exemple du patriarche, la durée du régime et la nécessité qui apparaissait de s'en accommoder, l'esprit révolutionnaire dans lequel baignaient les esprits, avaient amené un groupe de tikhoniens à chercher un rapprochement avec les Soviets. Ils accusaient, par ailleurs, le métropolite Pierre de se refuser à convoquer le concile, moins à cause d'une impossibilité de fait que par désir d'exercer un pouvoir personnel. Le 6 décembre, Pierre fut arrêté. Le 22, six évêques constituèrent, sous la présidence de l'archevêque Georges, un nouveau « Conseil Suprême Ecclésiastique », qui déclara prendre provisoirement la direction de l'Église et vouloir préparer la convocation du concile. Le second acte du « Conseil » fut de faire tenir au gouvernement une déclaration de loyalisme.

Le métropolite Pierre avait eu la précaution de désigner des « remplaçants du gardien du trône patriarcal » : le métropolite Michel de Kiev, qui refusa, le métropolite Arsène de Novgorod, qui se trouvait déporté, le métropolite Serge de Nijni-Novgorod. Ce dernier n'était autre que l'ancien métropolite de Vladimir qui avait pris le parti du gouvernement

contre le patriarche dans l'affaire des trésors ecclésiastiques; il avait même passé, en juin 1922, à « l'Église vivante », pour revenir ensuite à l'Église tikhonienne. Le Saint-Synode crut pouvoir lui faire des propositions d'accord et reçut, en réponse, une sentence d'interdit prononcée contre tous ses membres. Pendant ce temps, le métropolite Agathange, désigné par le patriarche Tikhon et revenu de déportation, faisait valoir ses droits. Il y eut une lutte de quelques jours entre le « gardien » et le « remplaçant du gardien »; Agathange, vieux et fatigué, finit par reconnaître l'autorité de Serge.

Serge entreprit alors une double action. Se sentant soutenu par les ouvriers orthodoxes, qui avaient autrefois approuvé son opinion en faveur de la remise aux Soviets des trésors ecclésiastiques, il entama des pourparlers avec le pouvoir en vue d'obtenir pour l'Église un « statut légal ». De plus, il envoya aux évêques une lettre confidentielle pour les prier de présenter au gouvernement une adresse collective dans laquelle ils condamneraient le « mouvement blanc » et demanderaient l'autorisation de se réunir en concile pour élire un patriarche. Des évêques de confiance faisaient circuler la lettre; cette opération était déjà avancée et donnait les plus intéressants résultats lorsque l'un des évêques missionnaires fut pris avec sa correspondance. Le métropolite Serge fut aussitôt arrêté. Il avait désigné par avance, comme « remplaçant du gardien », le métropolite Joseph de Novgorod, qui fut arrêté. Mais Joseph avait eu le temps d'établir un ordre de succession en vertu duquel le pouvoir passa à l'archevêque de Sverdlov (Ekaterinburg) Corneille, qui fut arrêté, puis à l'archevêque d'Astrakhan Thaddée, qui fut arrêté, puis à l'archevêque d'Uglitch, Séraphin. Celui-ci entra en possession de sa dangereuse charge le 8 décembre 1926 et fut arrêté. Interrogé sur le nom du successeur qu'il s'était désigné, il répondit : « le Christ »; on le relâcha. En février 1927, il renouvelait les prescriptions données par le patriarche Tikhon et l'archevêque Agathange, donnant à chaque évêque l'autonomie administrative. Il n'y avait donc plus, dans l'Église tikhonienne, de pouvoir central.

Toutefois, la solution de la crise était proche. Hilarion et les évêques détenus aux îles Solovki, dans la mer Blanche,

avaient rédigé un mémoire dans lequel ils demandaient pour l'Église la liberté de réunir des congrès diocésains et le concile, la liberté d'élire les membres du Saint-Synode et le patriarche. Ce mémoire resta sans réponse. Le gouvernement se trouvait engagé dans une négociation infiniment plus intéressante avec le métropolite Serge. Celui-ci obtenait l'autorisation de constituer un « Synode patriarcal »; en son nom et au nom du synode il publiait une lettre pastorale dans laquelle il proclamait l'union des intérêts de l'Église et de la République des Soviets, de leurs efforts pour parer aux attentats de la contre-révolution. Il déclarait que le gouvernement et lui avaient trouvé le terrain d'entente sur lequel pouvait s'opérer la « légalisation » de l'Église. Enfin, il annonçait la convocation du concile. La publication de cette lettre coïncidait, en août 1927, avec sa mise en liberté. Lors du dixième anniversaire de la révolution bolchévique, le métropolite et son synode, de même, que les « rénovateurs » et leur synode, ordonnaient des prières publiques pour le gouvernement.

De son côté, Staline déclarait, en janvier 1928, que « la Russie soviétique n'avait nullement l'intention de combattre la foi de ses citoyens en un Dieu quel qu'il soit ». Il ajoutait que « personne ne peut se passer d'un idéal »; que pour 5 p. 100 des habitants de l'U. R. S. S. cet idéal était le communisme, pour 95 p. 100 la foi religieuse et que « ce serait une absurdité politique et un crime contre le principe soviétique » que d'opposer les 5 p. 100 aux 95 p. 100.

Ainsi cette guerre de dix ans se terminait par une paix blanche. Ni la République des Soviets n'avait détruit l'Église orthodoxe, ni l'Église orthodoxe n'avait renversé la République des Soviets. Avec l'Église vivante et synodale, avec Tikhon, avec Serge, l'U. R. S. S. s'était servie de l'Église orthodoxe, mais se servir d'elle revenait à témoigner de la force qu'elle avait encore. L'Église orthodoxe, de son côté, reconnaissait « l'Union des Soviets comme sa patrie politique ». Évidemment ses raisons n'étaient pas toutes renfermées dans la stricte théologie, encore moins dans le sentiment. L'Église pliait devant la nécessité de se sauver

en trouvant une place légale dans un état de choses qui pouvait durer longtemps encore.

Le métropolite Serge s'est expliqué sur ses raisons d'agir, théologiques et pratiques, dans une instruction complémentaire à sa déclaration. Il se trouve, en ce moment, engagé dans deux négociations difficiles. Le gouvernement de l'U. R. S. S. voudrait, par lui, mettre la main à la fois sur le clergé et sur les biens d'Église qui se trouvent à l'étranger. L'opération est délicate, tant à cause de telle personnalité que, pour des raisons particulières, le métropolite voudrait sauver, qu'à cause de la politique où se trouvent mêlés les intérêts de l'émigration russe et ceux de différents États. En second lieu, il s'agit de refaire l'union entre l'Église tikhonienne et l'Église synodale. Tout d'abord, le « Conseil Suprême ecclésiastique » avait protesté contre l'« usurpation de pouvoir » commise par Serge. Mais que faire? alors que dans le cas de Serge, comme dans celui de Tikhon, le gouvernement était derrière. Les synodaux se rendaient bien compte que le double ralliement de Tikhon et de Serge leur enlevait le principal de leur raison d'être. Ils prêtèrent l'oreille aux suggestions qui leur venaient de Serge. Un concile commun (le quatrième pour les synodaux, le second pour les tikhoniens) aurait pu recoudre les deux morceaux d'Église, rattacher même la fraction de l'émigration disposée à transiger, élire un patriarche « rouge » et rendre à l'Église orthodoxe russe la base canonique certaine qu'elle a perdue. Mais le synode patriarcal refuse de reconnaître en l'Église synodale une sœur avec qui il pourrait se retrouver; il ne veut que recevoir une pécheresse pénitente. L'idée du concile semble s'être brisée sur cette résistance.

III

LA FOI ET LA VIE CHRÉTIENNES DANS LA RUSSIE DES SOVIETS

Si passionnantes que puissent être les péripéties de la lutte entre le gouvernement de l'U. R. S. S. et l'Église orthodoxe, ou l'histoire des convulsions de l'Église, là n'est pas le fond

du problème. Ce qu'il importe plus que tout de savoir, c'est ce que sont devenues la foi et la vie chrétiennes en Russie.

La révolution de février 1917 avait donné aux esprits des préoccupations presque exclusivement politiques; d'où l'indifférence presque générale au milieu de laquelle le concile avait déroulé ses cérémonies et tenu ses séances. Avec la révolution d'octobre les conditions changèrent. L'Église apparut comme la seule chose qui restât debout dans l'éboulement prodigieux et inattendu non seulement d'un ordre politique, mais d'un ordre social, d'une vie, d'un pays. Nombre d'intellectuels, autrefois moqueurs ou méprisants, indifférents ou athées, passèrent à une foi d'autant plus ardente que les motifs de leur conversion étaient plus immédiats et plus violents. Dans les villages, on courait voir les icones, les croix dont les couleurs et l'éclat « se renouvelaient » subitement.

Le gouvernement, de par le décret de séparation, ignorait toute religion. Il ne poursuivait, disait-il, n'emprisonnait, n'exécutait les fidèles, les prêtres et les évêques que comme « contre-révolutionnaires »; mais les cadres de la « contre-révolution » étaient assez larges pour contenir beaucoup de gens et beaucoup d'accusations.

Si, de plus, le gouvernement est, dans l'abstrait, indifférent à toute religion, ses membres et ses partisans s'inspirent d'une doctrine qui proclame la nécessité de détruire toute religion. Ils ont à leur disposition les journaux et les livres, les informations et articles de propagande affichés (« journaux du mur »), les « izba » de lecture, les conférences, les clubs, les écoles, les Universités, la pression sur les soldats et les fonctionnaires, les associations d'enfants, de jeunes gens, de jeunes filles, le parti communiste, les unions professionnelles, les associations de « Sans Dieu ».

Le gouvernement fait sortir des presses, sous forme d'« éditions d'État », une quantité énorme de livres, brochures, pièces de théâtre, revues illustrées dans lesquels passe tout ce qui peut s'écrire ou se dessiner contre les croyances religieuses. Tout ce que l'étranger a produit dans ce genre depuis les pamphlets protestants du xvi^e siècle et qui se trouvait utilisable a été traduit. Les « savants » indigènes ont ajouté leurs produits. Deux revues sont les organes permanents

du mouvement : le *Sans Dieu* plus populaire, l'*Athée* plus « scientifique ». Dans le *Sans Dieu*, par exemple, une image montre un tramway en panne; le pope l'asperge d'eau bénite : le tramway ne marche pas; l'ouvrier électricien rétablit le courant : le tramway marche; par là se trouvent établies la vérité de la science et la fausseté de la religion. Dans l'*Athée* on démontre que le Christ relève des mythes solaires. L'Église tikhonienne ne peut pratiquement rien faire imprimer. L'Église vivante et synodale a fait paraître plusieurs ouvrages d'histoire polémique et publie un *Messenger*.

La législation du mariage tend à l'union libre sans y être encore arrivée et agite de vives discussions les clubs et les congrès. Le mariage se contracte par inscription sur les registres de l'état civil. Il est conseillé de le faire précéder d'un examen médical; déconseillé de le faire suivre d'une cérémonie à l'église. D'après les statistiques de 1927, 70 p. 100 des mariages seraient contractés, sur le territoire de l'U. R. S. S., sans intervention du prêtre. Le mari n'a le droit d'imposer à sa femme ni son nom, ni sa nationalité, ni son domicile. Le divorce s'obtient par la déclaration de l'un des conjoints. Il était très fréquent, avant la révolution, dans l'aristocratie et la bourgeoisie; il l'est maintenant dans toutes les classes. L'avortement est légal et largement pratiqué. En 1927, il a supprimé le cinquième des naissances. La puissance paternelle est abolie; les discordes entre parents et enfants sont réglées par le tribunal. Les législateurs bolcheviks sont d'accord pour dire que l'enfant, en tant que futur citoyen, est leur préoccupation principale, non la famille.

Un enfant russe né dans les dix dernières années est normalement destiné à l'irréligion. Si ses parents sont de vrais communistes ou cèdent à l'entraînement, il ne doit pas être baptisé, mais « octobrisé » (la révolution bolchevique a eu lieu en octobre). L'octobrisation consiste à présenter l'enfant à l'assemblée communiste locale dans une cérémonie solennelle; le président, ou les assistants, ou les parents lui imposent un nom : pour les garçons, Octobre, Danton, Marat, Engels, Marx, Communard, Gloire rouge (Krasnoslav), Sirius, etc; pour les filles, Octobrine, Sapho, Mimosa, Marianne, Volga, Aphrodite, Étincelle (nom d'un journal

bolchevik d'avant la révolution)... L'école lui donne en même temps qu'un enseignement général, un enseignement politique et social marxistes. On lui apprend à ne voir dans la nature qu'un mécanisme, dans l'histoire qu'un matérialisme économique et qu'une lutte entre le capitalisme et le prolétariat, en lui-même qu'un corps qu'il faut soigner et développer par l'hygiène, la gymnastique, le sport, pour qui l'ascétisme est un danger, la « morale bourgeoise » une hypocrisie, corps pourvu d'une intelligence qu'il faut instruire et mettre au service du prolétariat et de la révolution. S'ils deviennent étudiants, le jeune homme, la jeune fille, recevront dans les établissements d'enseignement supérieur une culture marxiste : l'histoire, l'histoire littéraire, la critique, la philosophie, le droit, tout est présenté sous l'angle marxiste. Ils suivent des cours et passent des examens qui les empêcheront d'être des « illettrés politiques ».

Pour « protéger » l'enfant, le code interdit de lui donner un enseignement religieux « collectif » avant l'âge de dix-huit ans; l'enseignement « individuel » n'est autorisé ni à l'école ni à l'église, mais seulement à la maison, si le père et la mère sont d'accord pour qu'il soit donné. L'enfant ne pourra guère être instruit que par les sermons du prêtre et les leçons des parents chrétiens. Malheureusement, les prêtres orthodoxes prêchent peu et mal. De beaucoup, l'action religieuse principale sera exercée par les parents. Ceux-ci, dans les classes autrefois dirigeantes, ont une connaissance générale de leur religion qui peut suffire à donner aux enfants des éléments d'instruction; dans les classes populaires, les idées sont vagues et confuses, mais suppléées par un sentiment religieux resté, jusqu'à ces derniers temps, très vif. Il faut donc supposer des parents croyants. C'est encore aujourd'hui le cas général de la mère, dans les campagnes. Mais c'est déjà un cas plus rare, chez les hommes particulièrement, dans l'ancien monde des nobles, bourgeois, fonctionnaires, même après le renouveau des premières années révolutionnaires; de plus, on craint, en faisant de l'enfant un chrétien, de lui rendre plus tard la vie impossible, de lui donner des idées ne correspondant en rien au monde qui l'entourera, qui le gêneront et le feront souffrir.

Au contraire, le parti communiste s'empare de l'enfant. Il en fait un « leninets » (petit léniniste), un « pionnier » (sorte de scout bolchevik). Le produit humain qui doit sortir du creuset de l'éducation soviétique est un être bien portant, peu instruit, libre de suivre ses instincts physiques et persuadé que l'U. R. S. S. est cette partie privilégiée du monde où, le capitalisme, la bourgeoisie et la religion — c'est-à-dire les forces du passé qui oppriment l'homme et s'opposent à son bonheur — étant abolis, la vie est meilleure et plus juste qu'ailleurs.

Aux jeunes gens et aux jeunes filles, le parti offre l'« Alliance de la jeunesse communiste » (Komsomol), dont les membres, 500 000 en 1927, non seulement reçoivent la doctrine anti-religieuse, mais sont entraînés dans les manifestations, surveillés dans leur vie privée. Le « Komsomolets » ne doit plus se rattacher par aucune espèce de croyance, de pratique, de relation à n'importe quelle religion. Il danse dans les églises désaffectées, va en excursion toute la journée du dimanche, fait de la gymnastique pendant la messe, se marie par simple inscription sur le registre d'état civil, empêche sa femme de faire baptiser les nouveau-nés; théoriquement, du moins, car les journaux, revues et bulletins de la « jeunesse communiste » ont, plus souvent qu'il ne voudraient, à se plaindre de « l'inconscience » de tel ou tel qui remplit les fonctions de sonneur, de chantre, de marchand de cierges et se laisse conduire à l'église après l'enregistrement du mariage civil, parce que sa femme veut être non seulement « enregistrée » mais encore « mariée » ou parce que les beaux-parents refusent, si le curé n'intervient pas, de donner l'argent, le linge, la vache, qui constituent la dot.

La même « inconscience » sévit chez les ouvriers organisés et chez les fonctionnaires du parti communiste, malgré les avertissements d'une tutelle attentive. Les dirigeants du parti avaient la douleur de constater, en 1923, que 30 p. 100 de leurs électeurs restaient croyants et pratiquants, bâtissaient des églises et trouvaient de l'argent pour leur curé, alors qu'ils se dérobaient au paiement des cotisations et des impôts. La raison foncière de ces nombreux cas « d'inconscience » est que les associations de jeunesse et le parti comptent

beaucoup de membres attirés par les billets de faveur dans les théâtres et les cinémas, le sport et différents avantages matériels. Les « Sans-Dieu » sont des athées beaucoup plus résolus, mais aussi beaucoup moins nombreux (0,15 p. 100 de la population totale). C'est à eux, de conserve avec les « Komsomol », que revient l'organisation des manifestations, mascarades, représentations antireligieuses.

Les femmes du peuple ont constitué pendant les dix dernières années et constituent encore la plus solide défense de l'orthodoxie en Russie. Le parti communiste a imaginé, pour les atteindre, une action méthodique. Il les mêle autant qu'il peut à la vie publique, les groupes en clubs, en unions professionnelles et les soumet alors à la propagande de la conférence, du cinéma, des conversations. Le mouvement a commencé dans les usines de Moscou et de la banlieue, sous la direction de la camarade Kollontai, et gagne peu à peu toute la Russie.

Il y a donc actuellement trois générations superposées : la génération laissée par l'Ancien Régime, religieuse dans son ensemble, dont les intellectuels ont fait, pour beaucoup, retour à l'orthodoxie, qui, aux fêtes, remplit les églises, génération que les Russes appellent celle des « agonisants » ; la génération des jeunes gens qui ont, en 1928, de seize à vingt-cinq ans, née sous l'Ancien Régime, mais qui a pris conscience d'elle-même sous le nouveau et qui offre des aspects divers : les jeunes paysans se prêtent, pendant le temps du service militaire, à ce qu'on leur demande, retirent les « croix de baptême », ne font pas leurs Pâques, se moquent des papes, mais, retournés au village, reprennent leurs habitudes religieuses ; la proportion des jeunes paysans croyants est plus forte dans les pays de l'Ouest par réaction contre la Pologne catholique, plus forte en Ukraine, dans les pays du Don et du Kuban, que dans les pays de la Volga ; les jeunes ouvriers sont beaucoup plus atteints, à cause de la propagande incessante à laquelle ils sont soumis, de la pression exercée sur eux, de l'action dissolvante des grands rassemblements humains ; les jeunes fonctionnaires et officiers sont, par nécessité ou par conviction, dans leur presque totalité au moins des abstentionnistes ; les étudiants se montrent,

pour une bonne moitié, indifférents à toute question religieuse; un quart est anti-religieux, anti-clérical, communiste rouge et athée; un quart est, au contraire, profondément religieux, plus qu'il ne l'eût été avant la révolution avec, chez plusieurs, des inquiétudes qui les font s'échapper des théories matérialistes d'autant plus violemment qu'ils les sentent plus imposées comme un enseignement officiel, ou qui les font rêver d'une orthodoxie idéale, de l'ascèse des saints russes, ou qui les rendent inquiets de connaître le catholicisme, aperçu à travers Solovev. Derrière ceux-là monte la génération née depuis la révolution et sur laquelle la Russie d'aujourd'hui pèse de tout son poids. Si le régime actuel continue et continue tel qu'il est, si l'éducation et la formation reçues produisent leurs résultats logiques, l'orthodoxie, malgré les nouvelles formes d'apostolat empruntées aux méthodes bolcheviques (« christolom »; « journaux du mur », clubs), disparaîtra lentement pour ne plus être que le privilège d'îlots de paysans et d'intellectuels. Le Russe croyant est, d'une façon générale, profondément croyant; mais le Russe incroyant est plus profondément incroyant qu'aucun autre être humain. Il n'y a pas au monde d'athée plus froidement et plus radicalement vidé de Dieu que l'athée russe.

Un autre danger menace l'orthodoxie russe : c'est le développement des sectes. Déjà, avant la révolution, le progrès des sectes, d'origine soit russe, soit étrangère, rongait l'Église. Elles étaient partout, dans les villes et dans les villages; il y en avait d'évangéliques, de semi-juives, de protestantes, de mystiques, d'anti-sociales, d'hallucinées, d'immorales. Il y en avait de dansantes, de tournoyantes, de tremblantes, de flagellantes. Les unes se disaient sous l'action directe du Saint-Esprit; d'autres montraient le roi David, saint Jean-Baptiste, la Mère de Dieu réincarnés et les faisaient quelquefois finir en cours d'assises. Le gouvernement impérial les combattait par des missionnaires professionnels et inopérants en même temps que par sa police, à peine plus efficace.

La décomposition de l'ancienne Russie, le trouble et l'inquiétude ont favorisé leur rapide développement. On a vu de nouveau des paysans « se purifier en commun » par l'incendie volontaire de l'izba où ils s'étaient enfermés; des « forces

spirituelles » ont passé dans les airs et commencé le combat du bien contre le mal; sur les bords de la Volga, des villages attendent la fin du monde; en Ukraine, une vieille fille sent des ailes lui pousser et s'entretient avec un ange qu'elle porte, assis, sur sa tête. Les Soviets avaient d'abord favorisé quelques sectes protestantes, les méthodistes, en particulier. Il y avait là, en même temps, réaction contre le régime précédent et désir de ne pas se fermer les marchés anglais et américain. Puis, les Soviets ont vu dans les missionnaires protestants des témoins gênants, des « espions politiques et économiques », des propagandistes de cette « maladie religieuse » qu'ils voulaient supprimer sous la forme orthodoxe. Mais les sectes, avec leur hiérarchie rudimentaire, leur organisation souvent insaisissable, leur culte sans éclat, leurs réunions plus ou moins secrètes, échappent à la surveillance du gouvernement soviétique comme elles échappaient à celle du gouvernement impérial. De plus, le tempérament russe est particulièrement « sectaire »; il aime la dispute, l'indépendance, la division. Maintenant qu'il n'est plus maîtrisé dans les affaires de religion par la forte main de l'autocratie il suit son penchant. Enfin, dégoûtés de l'orthodoxie par les bolcheviks eux-mêmes, troublés par les divisions de l'Église, les luttes entre prêtres et entre évêques, beaucoup de paysans passent aux sectes. Les prédicateurs — formés chez les adventistes, baptistes, méthodistes par des leçons spéciales, voire même des cours suivis — trouvent donc un terrain tout préparé. Il arrive aussi que la propagande se serve de la révolution en formant des « léninistes » ou des « communistes chrétiens ». Le résultat est que les sectes augmentent parallèlement à l'incroyance : tolstoïens et méthodistes à Moscou, évangélistes et baptistes à Leningrad, évangélistes dans le gouvernement de Tver, baptistes en Sibérie orientale, baptistes, adventistes, stundistes en Ukraine; au total, quatre millions.

Il se fait une Russie athée et une Russie sectaire. Refoulée par elles, la Russie orthodoxe, divisée et affaiblie, retire et essaime ses effectifs, sans que personne puisse dire s'il s'agit d'une retraite définitive ou d'un repli momentané.

CH. QUÉNET

L'EX-DÉTENU 299

I

Il y avait de quoi déconcerter le directeur de la prison : le sourire de l'homme était si étrange ! Naturellement, ces intellectuels (médecins, hommes de loi ou d'Eglise), on ne pouvait jamais leur dire adieu sans une certaine gêne ; on ne pouvait pas non plus les congédier avec l'habituelle poignée de main et le conseil : « Allons, j'espère qu'on va bien se conduire... bonne chance ! » Non ! sa peine purgée, un homme bien élevé reprend un peu son rang, cesse d'être un numéro, cesse même d'être ce nom sans préfixe auquel la loi et les journaux, avec leur sens infailible des convenances, réduisent immédiatement un prisonnier au moment de sa condamnation, ou même avant. Le numéro 299 devenait de nouveau le docteur Philippe Raider, maigre et frêle dans son costume de cheviotte gris foncé, avec ses cheveux gris, qu'il avait laissé repousser pour être prêt à rentrer dans le monde, avec ses yeux brillants, profondément enfoncés, et ce sourire étrange... Conversation difficile. Le directeur se décida tout d'un coup à dire seulement : « Eh bien, adieu, docteur », et, tendant la main, il ne rencontra que le vide.

Ainsi, il s'en allait, ce gaillard-là, en prenant des airs de défi ! Cette attitude, après plus de deux années de séjour à la prison, fit une assez désagréable impression au directeur ; dans son esprit, il repassa les souvenirs que lui laissait ce détenu : ... affaire d'avortement... caractère sans « liant »...

non pas qu'il permît aux prisonniers de se lier entre eux; mais c'était toujours bon signe de savoir qu'ils se lieraient s'ils n'en étaient rigoureusement empêchés! Notes : exemplaires. Rapport de l'aumônier : « Rien à faire », ou quelque chose d'approchant. Travail : reliure. C'est bien ça! Mais le directeur se souvenait surtout de cette silhouette longue et souple, qui, à l'exercice, marchait à grandes foulées, un peu comme un loup. Et le voilà, maintenant, debout devant lui! Le directeur, malgré sa haute taille, se sentit à ce moment-là singulièrement petit. Élevant la main, il la tira de cette position d'isolement peu reluisante et, d'un geste, mit fin à l'entretien. Les lèvres du numéro 299 remuèrent :

— Est-ce tout?

Habitué à être appelé « monsieur le directeur » jusqu'à la dernière minute, il rougit. Mais il y avait tant de distinction dans le ton qu'il décida de laisser passer.

— Oui, c'est tout.

— Merci. Bonjour.

Les yeux brillèrent sous les arcades sourcilières, un sourire retroussa les lèvres sous le long nez fin et légèrement busqué; l'homme gagna la porte avec aisance. Il n'était pas embarrassé de ses mains. Il ne fit aucun bruit en sortant. Crédié! c'est qu'il avait tellement eu l'air de penser, le lascar : « Allez, vous n'êtes qu'un pauvre diable! » Le directeur promena ses yeux autour de son bureau. Existence extrêmement spécialisée, assurément. Les fenêtres avaient des barreaux, c'était ici qu'il voyait le matin de bonne heure les prisonniers récalcitrants. Fourrant les mains dans ses poches, il fronça les sourcils...

Dehors, le gardien chef, grisonnant, droit, vêtu de bleu, marchait le premier, avec son trousseau de clefs.

— Tout est en règle, — dit-il au portier, également vêtu de bleu. — Le 299, sortant; y a-t-il quelqu'un qui l'attende?

— Non, chef.

— C'est bon, ouvrez!

La porte résonna au contact de la clef.

— Adieu, mon ami, — dit le gardien chef.

Le prisonnier libéré tourna vers lui son visage souriant et inclina la tête; il se tourna ensuite vers le portier, salua

de nouveau, passa entre eux et sortit en mettant son chapeau de feutre gris. La porte résonna au contact de la clef.

— Il a le sourire, — dit le portier.

— Ah! Guère causant, c'client-là, — dit le gardien-chef; — un type calé cependant, à c'qu'on m'a dit.

Sa voix avait une intonation de reproche et se nuançait d'un peu de surprise, comme si, tout en l'ayant dit, il n'avait pas eu le dernier mot...

Les mains dans les poches, le prisonnier libéré marchait à loisir au milieu du trottoir. Un jour d'octobre, de soleil et de brume, les rues pleines de gens à la recherche de leur repas de midi. Regardant par hasard ce passant, leurs yeux se détournaient aussitôt, comme le doigt s'écarte vivement d'un fer trop chaud...

Sur le quai de la gare, l'aumônier de la prison, dont c'était le jour de congé, et qui allait en ville, aperçut, sous un chapeau gris, un visage qui lui était vaguement familier.

— Oui, — dit une voix, — l'ex-299. Raider.

L'aumônier éprouva de l'étonnement.

— Oh! Ah! — bégaya-t-il. — Vous êtes libéré d'aujourd'hui, je crois. J'espère que vous...

— Merci, merci beaucoup.

Le train entra en gare à grand fracas. L'aumônier monta dans un compartiment de troisième classe : l'ex-299 le suivit. L'aumônier en ressentit comme un coup. Cela ressemblait si peu à un prisonnier! Et ce prisonnier, chez lequel il n'avait pour ainsi dire pu provoquer aucun changement au cours de ces deux années, lui avait toujours causé une sorte d'embarras. Il était là, assis en face de lui, retournant son journal, fumant une cigarette, comme s'ils eussent été sur un pied de parfaite égalité. L'aumônier abaissa la feuille qu'il lisait et regarda par la portière, cherchant à se tracer une ligne de conduite; puis, se sentant dévisagé, il jeta à la dérobée un coup d'œil rapide à son vis-à-vis. Les traits de l'homme semblaient dire : « Vous vous sentez un peu mal à l'aise, n'est-ce pas? mais ne vous tourmentez pas. Je n'ai

pas de mauvais sentiments. Vous avez une bien lamentable existence. » Incapable de trouver la rispote que méritait ce regard, l'aumônier observa :

— Belle journée, la campagne a l'air magnifique.

L'ex-299 tourna vers le paysage ces yeux brillants qu'il avait. En dépit du sourire, le visage paraissait affamé; l'aumônier demanda :

— Voulez-vous un sandwich?

— Merci.

— Excusez-moi de vous poser une question, — dit l'aumônier au bout d'un moment, tout en soufflant les miettes restées sur ses genoux, — mais que comptez-vous faire maintenant? J'espère que vous allez... (Comment lui dire cela?) changer de conduite?... vous réhabiliter?... reprendre votre train-train?

Il ne pouvait rien formuler et prit, au lieu de continuer sa phrase, la cigarette que l'ex-299 lui offrait. L'homme parlait aussi; ses mots semblaient venir lentement, à travers la fumée, comme s'ils n'étaient pas encore réaccoutumés à se servir de la langue.

— Ces deux dernières années ont été inestimables pour moi.

— Ah! — dit l'aumônier, plein d'espoir.

— Je me sens en pleine forme.

Un découragement saisit l'aumônier.

— Est-ce que vous entendez par là, — dit-il, — que vous ne regrettez pas... que vous n'êtes pas... heu...?

— Inestimables!

La figure de l'homme avait une expression affligeante, opiniâtre et étrangement souriante. Pas la moindre humilité en tout ceci. Il s'apercevra bientôt que la société ne tolère pas une telle attitude. Non certes! Il ne tardera pas à se faire remettre à sa place.

— Je crains, — dit l'aumônier avec bonté, — que vous ne trouviez la société implacable. Avez-vous de la famille?

— Femme, fils et fille.

— Comment vous recevront-ils?

— Sais pas, pour sûr.

— Et vos amis? Je veux seulement vous préparer un peu.

— Heureusement, j'ai des ressources personnelles.

L'aumônier écarquilla les yeux. Était-ce une chance, ou plutôt un malheur?

— Si j'avais été de ceux qu'on peut briser, votre prison m'aurait brisé. Une autre cigarette?

— Non, merci.

L'aumônier se sentit profondément triste. Il avait toujours dit qu'on ne pouvait rien faire de ces gens-là tant que leur force de volonté n'était pas brisée. Désolant de voir un homme qui avait reçu cette grande leçon rester encore si arrogant!

Et, relevant son journal, il s'efforça de lire. Mais ces yeux, qui semblaient percer les caractères imprimés! C'était infiniment gênant. Oh! infiniment!...

II

Dans le salon d'une petite maison, près de Kew Gardens, madame Philippe Raider regardait un bout de papier bleu qu'elle tenait à la main, comme si c'eût été une de ces araignées dont elle avait une si instinctive horreur. Elle était assise sur une chaise; son fils, qui était en face d'elle, se leva; adossée au mur, sa fille, qui jouait les variations de Brahms sur un thème de Haydn, s'arrêta soudain :

— Il dit ce soir!

Les mains de la jeune fille tombèrent du clavier.

— Ce soir? Je croyais que c'était le mois prochain. C'est bien notre père! Pas un mot d'avertissement!

Le fils, machinalement, sortit sa pipe et se mit à en frotter le fourneau. Il était frais de visage, blond, avec une petite tête.

— Pourquoi ne nous a-t-il pas dit d'aller à sa rencontre à Londres? Il doit bien savoir qu'il faudra en venir à un arrangement.

La jeune fille se leva aussi, s'appuya contre le piano; silhouette frêle couronnée de cheveux noirs, embroussaillés et courts.

— Qu'allons-nous faire, maman?

— Il faut que Jack aille décommander Mabel et Roderick pour ce soir.

— Oui, et puis, s'il allait rester ici? Sait-il que je suis fiancé, et Beryl aussi?

— Je crois que je le lui ai dit dans ma dernière lettre.

— Et vous, maman, qu'est-ce que vous allez faire?

— C'est arrivé si subitement... je ne sais pas.

— C'est inconvenant, — dit le jeune homme violemment.

Sa sœur ramassa le télégramme tombé à terre.

— Earls'Court, 5 h. 04. Il peut arriver d'un moment à l'autre. Jack, je t'en prie, dépêche-toi. Ne se rend-il pas compte que dans le quartier on ne sait rien?

Madame Raider se tourna vers le feu.

— Votre père ne se sera rendu compte que de ses propres sentiments.

— Eh bien, il le faudra, qu'il s'en rende compte. Je m'en charge.

— Le docteur Raider, Madame.

L'ex-299 se tenait debout, souriant, à la porte, que la femme de chambre avait fermée derrière lui.

— Eh bien, Berthe, — dit-il. — Ah! Beryl. Allons, Jack! Sa fille seule répliqua :

— Eh bien, mon père, vous auriez bien pu nous prévenir à l'avance.

Les regards de l'ex-299 allèrent d'un visage à l'autre.

— Il ne faut jamais dire aux enfants qu'ils vont prendre un remède. Comment allez-vous tous?

— Parfaitement, merci. Et vous, comment allez-vous?

— Je ne me suis jamais mieux porté. Vie saine... la prison!

Comme une somnambule, madame Raider traversa la pièce. Elle tendit la main, d'un geste tâtonnant. L'ex-299 ne la prit pas.

— Pas mal ici, — dit-il. — Peut-on se laver?

— Jack, mène ton père dans le cabinet de toilette.

— Dans la salle de bains, je te prie.

Venant de la fenêtre, le fils s'approcha, jeta un coup d'œil au visage souriant de son père, et lui montra le chemin. Madame Raider, brune, mince et pâle, parla la première :

— Pauvre Philippe!

— On ne peut plaindre papa, maman; on ne l'a jamais pu; sauf qu'il n'a plus sa moustache, je ne vois pas grand changement en lui, d'aucune manière. C'est vous que je plains. Lui, c'est bien simple, il ne peut rester ici. Songez donc! tout le monde vous croit veuve.

— Les gens en savent généralement plus long qu'ils n'en ont l'air, Beryl.

— Personne ne nous a jamais fait une allusion. N'aurait-il pas pu nous consulter?

— C'est à *lui* qu'il faut penser.

— Lui, il n'a guère pensé à nous, quand il a fait cette chose horrible. Et c'était tellement inexplicable, à moins que...! Maman, parfois, j'ai pensé qu'il avait été obligé; qu'il était... son amant et son docteur à la fois!

Madame Raider secoua la tête.

— Si cela avait été, il me l'aurait dit. Ton père s'est toujours justifié à ses propres yeux.

— Que faut-il que je fasse à propos de Roddy?

— Il faut attendre, voilà tout.

— Voilà Jack! Eh bien?

— Il prend un bain aussi chaud qu'il peut le supporter. Voici tout ce qu'il a dit : : « C'est la première chose qu'on fait en y entrant, et la première en en sortant... c'est symétrique, n'est-ce pas? » Il faut que je lui monte une tasse de café. C'en est vraiment trop! Les domestiques ne peuvent ignorer qu'un docteur Raider qui prend un bain au moment même où il vient faire une visite ne saurait être que notre père.

— C'est comique.

— Vraiment? Il ne donne aucun signe de honte. Il le criera sur les toits. Je pensais naturellement qu'il irait à l'étranger.

— Nous le pensions tous

— S'il était démoralisé, on pourrait s'apitoyer sur lui. Mais il a l'air fier comme un paon, enchanté de lui-même. Et c'est un crime si ignoble... comment l'expliquer à Mabel? Si je lui dis simplement qu'il a été en prison, elle imaginera encore quelque chose de pire. Maman, je vous en prie, insistez pour qu'il parte sur-le-champ. Nous pouvons dire aux domes-

tiques que c'est un oncle... qui a été en rapport avec des contagieux.

— Portez-lui son café, vous, maman. Ah! c'est vrai, vous ne pouvez pas, s'il doit passer pour un oncle. Jack, dis-lui que personne ici n'est au courant et que maman ne peut pas supporter cette situation, et dépêche-toi. Voilà qu'il est maintenant six heures et demie.

Le fils passa ses doigts à travers ses cheveux brossés en arrière; son visage paraissait juvénile et désolé.

— Faut-il?

Madame Raider inclina la tête.

— Dis-lui, Jack, que j'irai le rejoindre où qu'il désire aller; que je m'étais toujours attendue à le voir arranger ça, mais que ceci... c'est vraiment trop difficile.

Elle porta la main à ses lèvres.

— Bien, maman! je m'en vais lui faire comprendre ça carrément. Mais ne triomphez pas trop tôt devant les domestiques. Et si c'était nous qui devions partir? C'est sa maison, après tout!

— Elle est à lui, maman?

— Oui, je l'ai achetée avec son argent, grâce à la procuration qu'il m'a laissée.

— Oh! comme c'est affreux!

— Tout est affreux, mais c'est à lui qu'il faut songer.

La jeune fille secoua sa tête embroussaillée.

— Voilà vraiment un exemple d'accueil « plutôt frais ». Mais papa a toujours été renfermé en lui-même. Il ne peut pas s'attendre à ce que nous l'inondions de baisers. S'il en a vu de dures, nous aussi.

— Eh bien, est-ce que j'y vais?

— Oui, porte-lui son café, dépêche-toi, mon garçon, et sois gentil pour lui.

Le fils répondit avec une dureté toute juvénile :

— Oh! je serai gentil, — et il sortit.

— Maman, ne prenez pas cette mine.

— Quelle mine dois-je avoir? souriante?

— Non, ne souriez pas... ce serait trop comme lui. Pleurez, cela vous soulagera.

* * *

L'ex-299 était assis dans le bain, souriant à son gros orteil à travers la vapeur de l'eau et la fumée de la cigarette. Émergeant juste au ras de l'eau, l'ongle en était noir pour avoir été meurtri par la chute d'un poids. Il prit la tasse de café des mains de son fils.

— Pendant deux ans et neuf mois, j'ai aspiré à ce bonheur, mais ça, Jack, ça dépasse tout!

— Mon père... il faudrait que je...

— Du bon café, du tabac, de l'eau chaude, voilà les plus grands biens de la terre. Une demi-heure ici, et... me voilà sans une tache, corps et âme.

— Mon père...

— Oui, as-tu quelque chose à ajouter?

— Nous... nous sommes ici depuis deux ans.

— Pas si longtemps que moi là-bas. Vous vous y plaisez?

— Oui.

— Moi pas. Est-ce que tu fais ta médecine?

— Non, de la botanique.

— Bon! Tu n'auras rien à faire avec les êtres humains.

— On m'a promis une situation dans les jardins, ici, au commencement de l'année prochaine. Je... je suis fiancé.

— Parfait, je suis pour le mariage jeune.

— Beryl est fiancée aussi.

— Ta mère ne l'est pas par hasard?

— Papa!

— Mon cher ami, on s'attend à avoir été plaqué. Pourquoi s'imaginer sa famille supérieure à celle des autres? Pas si bête¹!

Le jeune homme contemplait ce visage souriant où la température surchauffée dissipait peu à peu la pâleur de la prison; il observait, à la naissance du cou, des tendons qui lui semblaient anormalement accusés et apparents, et un remords lui serra le cœur.

— Nous n'avons jamais eu une vraie occasion de vous dire combien nous avons partagé vos souffrances. Seulement,

1. En français dans le texte.

nous ne comprenons pas, même à l'heure qu'il est, pourquoi vous avez fait ça.

— Penses-tu que je l'aurais fait si j'avais cru que ça se saurait? Une femme qui allait tourner mal; un petit risque pour soi... et voilà où l'on en était. Ne sauve jamais personne à tes risques et périls, Jack. Je suis sûr que tu es de mon avis.

Le jeune homme devint très rouge. Comment pourrait-il jamais énoncer ce qu'il était venu dire?

— Je n'ai pas eu l'intention d'aller l'échine basse. Veux-tu prendre cette tasse?

— En voulez-vous une autre, mon père?

— Non, merci. A quelle heure dînez-vous?

— Sept heures et demie.

— Tu pourrais me prêter un rasoir. On m'a rasé ce matin avec une espèce de serpe.

— Je vais vous en chercher un.

Ayant quitté cet étranger souriant dans le bain, le jeune homme se secoua. Il fallait qu'il parlât, et il parlerait.

Quand il revint avec l'attirail de la barbe, son père était étendu à plat, profondément immergé, les yeux fermés. Et s'appuyant du dos contre la porte, le jeune homme éclata :

— Personne ne sait ici. On croit maman veuve.

Les yeux s'ouvrirent, le sourire reprit possession des traits.

— Tu le crois vraiment?

— Oui, je le crois. Je sais que Mabel, ma fiancée, ne se doute de rien. Elle vient dîner, ainsi que Roddy Blades, le fiancé de Beryl.

— Mabel et Roddy Blades... Je suis ravi de connaître leurs noms. Donne-moi donc cette grosse serviette, voilà qui est bien. Je vais me laver la tête.

Le jeune homme lui tendit la serviette et se détourna. Mais à la porte il s'arrêta :

— Mon père...!

— Assurément; voilà des rapports de parenté qui sont fixés par la nature; on n'y peut rien.

Le jeune homme se retourna et s'enfuit.

Sa mère et sa sœur attendaient debout au pied de l'escalier.

— Eh bien?

— Rien à faire. Il m'est tout bonnement impossible de lui dire que nous voulons qu'il parte.

— Non, mon petit. Je comprends.

— Oh! mais, maman...! Jack, il le faut.

— Je ne peux pas, je m'en vais les décommander.

Saisissant son chapeau, il partit en courant. Il courut entre les maisons basses, dans la brume du soir, cherchant des prétextes. Au coin d'une longue avenue de petites villas, il sonna :

— Puis-je voir miss Mabel?

— Elle s'habille, Monsieur. Voulez-vous entrer?

— Non, j'attendrai ici.

Sous le porche sombre, il essaya de toutes ses forces de se répéter sa leçon : mille regrets! quelqu'un est arrivé... à l'improviste... pour affaires! Oui! mais quelles affaires?

— Eh bien, Jack!

Une vision sur le pas de la porte... Une tête blonde, des yeux bleus dans une figure rose et ronde, au-dessus d'un col en cygne.

— Écoutez, chérie. Fermez la porte.

— Pourquoi? Qu'est-ce qu'il y a? Est-il arrivé quelque chose?

— Oui, quelque chose d'assez ennuyeux. Vous ne pouvez pas venir ce soir, Mabel.

— Ne me serrez pas si fort! Pourquoi pas?

— Oh! eh bien!... il y a... il y a une raison...

— Je sais. Votre père est libéré!

— Quoi?... Comment?...

— Mais naturellement. Nous le savions tous. Il faut que nous soyons très bons pour lui.

— Comment, vous voulez dire que Roddy et tout le monde... Nous pensions que personne ne savait.

— Mais oui, voyons! Certaines personnes sentent d'une façon, d'autres d'une autre. Pour moi, c'est l'autre.

— Savez-vous ce qu'il a fait?

— Oui, je me suis emparée du journal. J'ai lu tous les débats.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit?
 — Et *vous* donc, pourquoi?
 — C'était trop ignoble. Eh bien?
 — Je trouve que c'est scandaleux de l'avoir condamné.
 — Mais on ne peut pourtant permettre ces choses-là.
 — Pourquoi pas?
 — Où en serait la natalité?
 — Eh bien, nous sommes surpeuplés. Tout le monde le dit.
 — C'est une tout autre affaire. Ça, c'est la loi.
 — Écoutez, si vous voulez discuter, entrez donc. Il fait rudement froid.

— Je ne veux pas discuter. Il faut que j'aille prévenir Roddy. Que vous le sachiez, c'est un immense soulagement, ma chérie. Seulement... vous ne connaissez pas mon père.

— Alors, je ne peux pas venir?
 — Non. Pas ce soir. Maman...
 — Oui, je pense qu'elle est au bonheur.
 — Oh! oui... oui! Elle... oui!
 — Alors, bonsoir. Et tenez, vous, rentrez. Moi je prévien-
 drai Roddy. Non! ne me chiffonnez pas!

Rentrant en courant, entre les maisons basses, le jeune homme pensa : « Grands dieux, que c'est baroque! Quel bouleversement! Elle... elle...! C'est effroyablement moderne! »

* * *

L'ex-299 était assis, éclairé par le feu, un verre à son côté, une cigarette entre ses lèvres souriantes. La braise grésillait; la pendule sonna. Onze heures. Il lança le bout de sa cigarette dans les cendres, s'étira et se leva. Il monta l'escalier et ouvrit la première porte. La chambre était sombre. On entendit une voix éteinte :

— Philippe?

— Oui.

D'un coup de pouce, il fit jaillir la lumière. Sa femme était assise dans son lit, le visage pâle; ses lèvres remuaient.

— Ce soir... faut-il?

L'ex-299 gagna le pied du lit; sa bouche souriait encore; il y avait de l'avidité dans son regard.

— Pas du tout. On apprend à se contenir en prison. Pas de vil contact? Parfait. Bonsoir!

La voix venant du lit dit faiblement :

— Philippe, je regrette tant; c'est cette soudaineté... Je suis...

— N'en parlons plus.

La lumière s'éteignit sous son doigt. La porte se referma...

Trois êtres restaient éveillés; un autre dormait. Ceux qui veillaient, pensaient : « Si seulement il nous donnait envie de le plaindre! Si seulement on pouvait l'aimer! Sa maîtrise de soi est rebutante... ce n'est pas humain! Il devrait avoir besoin de notre sympathie. Il devrait compatir à notre peine. Il a l'air de ne rien éprouver... ni pour lui, ni pour nous, ni pour rien. Et demain qu'arrivera-t-il? La vie est-elle possible maintenant? Pouvons-nous supporter sa présence dans la maison, autour de nous? Il est... effrayant. »

Le dormeur, dans son premier lit depuis mille et une nuits, était couché, les paupières serrées entre les sourcils et les joues amaigries d'un visage qui semblait sculpté dans l'ivoire, et les lèvres souriant encore à sa couche moelleuse.

L'aube passée, les veilleurs s'endormirent et le dormeur s'éveilla. Ses yeux cherchèrent la petite pyramide habituelle de vêtements sur l'étagère du coin, au-dessus des pots d'étain brillants, le judas arrondi, la ligne peinte à la détrempe le long du mur, l'étroitesse solide de la cellule close. Et le sang abandonna son cœur. Ils n'étaient pas là! Tout son être batailla contre une telle invraisemblance. Il était dans une chambre, il contemplait la lumière qui venait à travers les rideaux de cretonne. Ses bras n'étaient pas nus. Ceci était un drap! Pendant un instant il frissonna, incertain de toutes choses; puis il s'étendit de nouveau, souriant au plafond tapissé de papier.

III

— Ça ne peut pas durer, maman. Il faut en finir. Je me sens absolument écrasé dès que je suis avec lui. Je serai forcé de filer comme Beryl. Il n'a qu'un seul but tout le temps... donner l'impression à chacun d'être méprisable et mesquin.

— Pense à ce qu'il a traversé!

— Je ne vois pas pourquoi ce serait nous qui devrions lui servir à se venger. Nous n'avons rien fait que souffrir par lui.

— Il ne veut pas nous faire de mal, ni à nous, ni à personne.

— Pourtant, dès que les gens lui parlent, ils se dessèchent immédiatement comme s'il les écorchait. C'est une maladie.

— On ne peut que le plaindre.

— Il est parfaitement heureux, maman. Il reprend goût à la vie.

— Si seulement ce premier soir...

— Nous avons essayé... Il n'y a rien à faire. Il est absolument sûr de lui. Que faisons-nous pour demain soir?

— Nous ne pouvons pas le quitter le soir de Noël, Jack.

— Alors il faut le mener chez Beryl. Je ne puis tenir le coup ici. Regardez. Le voilà qui sort.

L'ex-299 passa devant la fenêtre où ils se tenaient, flânant sans hâte, un livre sous le bras.

— Il a dû sûrement nous voir. On dirait que nous n'existons pas!..

* * *

L'ex-299, son livre sous le bras, entra dans les jardins de Kew et s'assit sur un banc. Une gouvernante, avec ses élèves, vint s'installer auprès de lui.

— Pierre, Jeanne et Michel, c'est bien à la mode, — dit l'ex-299.

La gouvernante, gênée, s'agitait; il avait un drôle d'air, ce monsieur qui souriait là!

— Et que leur enseignez-vous?

— La lecture, l'écriture et l'arithmétique, monsieur, et aussi l'histoire sainte.

— Intelligents?... ah! pas trop. Francs?... Non! Aucun enfant ne l'est.

Les mains de la gouvernante se crispèrent.

— Pierre, — dit-elle, — où est votre balle? Il faut que nous allions la chercher.

— Mais je l'ai, miss Somers.

— Oh! allons, l'air est trop vif pour rester sur ce banc. Venez.

Elle s'en alla, et Pierre, Jeanne et Michel la suivirent clopin-clopant.

L'ex-299 continua de sourire; un pékinois remorquant une grosse vieille dame vint le flairer.

— Il sent mon chat, — dit l'ex-299. — Les chiens et les chats trouvent leur plaisir à...

Ramassant le pékinois, la grosse vieille dame le pressa sous son bras, comme si c'était l'outre d'une cornemuse, et poursuivit sa route en hâte comme une oie effarouchée.

Quelques minutes passèrent. Un ouvrier et sa femme s'assirent pour contempler la pagode.

— Une drôle de bâtisse! — dit l'ex-299.

— Ah! — fit l'ouvrier, — japonaise, qu'on dit.

— Chinoise, mon ami. Braves gens, les Chinois... sans égards pour la vie humaine.

— Comment ça? Braves gens, que vous dites?

— Très.

— Eh?

Le femme de l'ouvrier se tourna vers lui et le devisagea.

— Allons, viens, Jean, le soleil me tape dans les yeux ici.

L'ouvrier se leva.

— De braves gens, vous avez dit, n'est-ce pas? *Braves gens?*

— Oui.

La femme de l'ouvrier lui tira les bras :

— Allons, viens, ne te mets pas à discuter avec des inconnus. Viens.

L'ouvrier se laissa entraîner...

Une horloge sonna midi. L'ex-299 se leva et quitta le jardin. Il marcha entre les maisons basses et alla sonner à la porte de service d'un petit magasin.

— Si votre père est toujours aveugle... je suis venu lui faire encore la lecture.

— Je vous remercie, monsieur, il le sera toujours.

— Je le pensais bien.

Sur un canapé de crin, sous des plumets d'herbes des pampas teintes en rouge, un petit homme trapu était assis, s'acharnant avec un couteau sur une figurine de bois. Il renifla,

et tourna vers le visiteur ses yeux sans regard. Sa figure carrée, dans chacune de ses rides et chacune de ses bosses, semblait dire : « Vous ne m'épatez pas. »

— Qu'est-ce que vous fabriquez? — dit l'ex-299.

— C'est la veille de Noël. Je découpe la figure de Notre-Seigneur. Je les fais assez bien. Voulez-vous que je vous donne celle-ci?

— Merci.

— A bien tenu parole jusqu'au bout, Notre-Seigneur, hein? Aimez votre prochain comme vous-même... ça, ça veut dire qu'il faut s'aimer soi. Et il l'a fait, ma foi! Ah! pas de reproche, d'ailleurs...

— C'est plus facile d'aimer ses semblables quand on ne les voit pas, n'est-ce pas?

— Comment dites-vous? Dites, voulez-vous me prêter votre figure une minute? Ça m'aidera beaucoup à ce que je fais. Je les fais d'après nature, vous savez.

L'ex-299 se pencha en avant, et, du bout des doigts, l'aveugle lui explora le visage.

— Pommettes hautes, yeux enfoncés dans la tête. Sillons au-dessus des orbites, très particuliers. Front plutôt bas, fuyant vers cheveux épais. En descendant, deux creux sous les pommettes, nez mince, un peu busqué, menton plutôt pointu, pas de moustache. Vous souriez, n'est-ce pas? Et ces dents sont à vous? Il me semble que vous devez faire un très bon modèle. Je ne suis pas d'avis de Lui mettre toujours une barbe. Voudriez-vous le Christ crucifié ou portant la croix?

— Comme vous voudrez. Est-ce que vous vous servez parfois de votre visage à vous?

— Non, pas pour Lui. Moi, je pose pour les hommes d'État ou les héros. J'en ai fait un du capitaine Scott avec ma figure. J'ai le type un peu batailleur; le vôtre est acerbé, un peu aigre, convenant aux saints, martyrs et autres. Je vais vous tâter encore une fois... puis j'aurai tout à fait votre modèle. Le cou est saillant, une épaule un peu voûtée; les oreilles sont un peu décollées; un homme assez grand, mince, pas vrai? et qui jette les pieds en avant quand il marche. Voyons votre main une minute. Ah! on se ronge les ongles, à

ce que je sens. Les yeux sont bleus, hé!... avec un point visuel comme la tête d'une épingle... oui. Les cheveux un peu carotte avant de devenir poivre et sel... c'est pas ça? Merci, bien obligé. Maintenant, si vous voulez lire, je vais avancer mon ouvrage.

L'ex-299 ouvrit le livre.

— « Mais à la fin, à mesure que le temps passait, Hadleyburg eut la mauvaise chance d'offenser un étranger de passage, peut-être sans le savoir, certainement sans s'en inquiéter, car Hadleyburg se suffisait à lui-même et se moquait bien des étrangers et de leurs opinions. Cependant, il eût été bon de faire une exception dans cette circonstance particulière, car il s'agissait d'un homme amer et vindicatif. »

— Ah! — interrompit l'aveugle gravement, — voilà, nous y sommes. A propos de sentiments, qu'est-ce qui vous a donné de la sympathie pour moi? Voulez-vous me le dire?

— Je puis vous regarder, mon ami, sans que vous me voyiez.

— Eh! Alors, comment faites-vous avec les autres gens?

— Ils peuvent me regarder sans que je les voie, moi.

— Je comprends. Vous êtes misanthrope. Avez-vous une raison de l'être?

— La prison.

— Vraiment. Ah! Rejeté et banni par les hommes.

— Non. Tout le contraire.

L'aveugle cessa de découper et de sculpter.

— J'aime l'indépendance, — dit-il. — J'aime qu'un homme aille son chemin. Avez-vous jamais remarqué les chats? Les hommes ressemblent généralement aux chiens. Une fois sur cent vous trouverez un homme pareil au chat. Quelle était votre profession, si ce n'est pas une question indiscrete? Dans les contributions?

— Médecine.

— Que faut-il faire quand le cœur vous brûle?

— Quel genre de brûlure?

— C'est des gaz, pas vrai? Mais je comprends ce que vous voulez dire. Avoir perdu la vue me donnait une brûlure au cœur, mais ça m'a passé. A quoi bon? Il n'y a pas de pire malheur. Ça donne l'impression d'être assuré contre d'autres risques.

— Vous avez raison, — dit l'ex-299 en se levant pour partir.

L'aveugle redressa son visage en même temps.

— Vous souriez toujours, — dit-il. — Laissez-moi le tâter encore une fois ce sourire, voulez-vous?

L'ex-299 se pencha vers les doigts tendus.

— Oui, — dit l'aveugle, — comme vous... j'ai touché le fond. La prochaine fois que vous viendrez, j'aurai quelque chose à vous montrer qui vous plaira, je crois. Et merci pour votre lecture.

— Vous le direz, si ça vous rase.

— Sûrement, — dit l'aveugle. Et, immobile, il suivit le bruit des pas qui allait décroissant.

* * *

Nuit de Noël... orageuse et froide; la rue éclaboussée des flots d'une averse; l'ex-299 marchait deux mètres en avant de sa femme, leur fils suivait deux mètres en arrière de sa mère. Une silhouette mince, enveloppée de fourrures jusqu'aux oreilles, les attendait sous un porche.

— Allons, chérie, je regrette que nous ayons dû l'amener.

— Vous ne pouviez faire autrement, Jack.

— Regardez. Il ne peut même pas marcher à côté de maman. C'est une maladie. Il est allé à l'église aujourd'hui, et tout le temps du sermon il n'a cessé de dévisager... le pauvre vieux prêtre qui a failli perdre contenance.

— A propos de quoi était-ce?

— Sur l'amour du prochain. Maman dit qu'il ne le fait pas exprès... mais il est comme... comment s'appelle cette bête qui regarde fixement?

— Le basilic. J'ai essayé de me mettre à sa place, Jack. Il a dû avaler des larmes et du sang là-bas... mené comme un chien par des hommes vulgaires, pendant presque trois ans. Si on ne succombe pas, on devient forcément inhumain. Ça vaut mieux que s'il en était sorti en rampant.

— Peut-être. Attention... la pluie! Je vais remonter votre capuchon, ma chérie.

Une averse les aspergea, les chuchotements cessèrent.

Un porche ouvert et éclairé, un vestibule rouge, une boule de gui pendant du plafond, et en-dessous une jeune fille aux cheveux en broussaille.

— Heureux Noël, papa!

— Merci. Veux-tu que je t'embrasse?

— Comme vous voudrez. Eh bien, maman chérie. Eh bien, vous deux! Entrez. Roddy, prenez le paletot de papa.

— Comment allez-vous, monsieur? Mauvais temps.

— C'était l'avantage que nous avions en prison, on se moquait bien du temps! « Paix et bonne volonté » en baïes de houx... très joli. On en mettait aussi là-bas. Le christianisme est vraiment une blague épatante, vous ne trouvez pas?

Et de nouveau ces quatre personnes furent dans la rue, et les cloches sonnaient pour le service religieux de minuit.

— Quelle soirée!

— Laissez-les s'éloigner pour qu'ils ne nous entendent pas, Jack.

— Pire que jamais. Il est aigre à faire tourner le lait. Et moi qui pensais que l'alcool le rendrait possible. Il en a bu une bonne quantité.

— Encore quelques jours à attendre, et puis!...

— Êtes-vous de l'avis de maman? Il ne fait pas exprès, Mabel.

— Oh! oui, je le crois.

— Cette manière de rester assis et de sourire! Pourquoi est-ce qu'il ne s'offre pas un désert!

— Il en est peut-être un...

* * *

— Ah! vous v'là, — dit l'aveugle. — Voici ce que je puis faire de mieux dans l'occase. Ah! j'en ai eu du mal! avec la croix, est-ce que j'ai pas raté l'équilibre, seulement! Ah! et puis j'ai pensé que vous aimiez mieux la porter.

— Un vrai chef-d'œuvre!

— Parlez sérieusement? — dit l'aveugle.

— Pourriez l'améliorer avec une boîte de couleurs, lui donner l'air plus vivant.

— Oui, c'est ça.

— Au visage, je n'y toucherais pas, à la croix non plus... je laisserais le bois apparent; mais les cheveux et la robe, et le sang de la couronne d'épines, ça leur ferait pas de mal d'être un peu soutenus.

— Et l'histoire de l'homme qui avait acheté Hadleyburg?
L'ex-299 ouvrit le livre.

«... Goodson le toisa comme s'il cherchait sur lui l'endroit qu'il pût mépriser le plus, puis il dit : « Alors c'est vous » qui êtes la commission d'enquête, hein? » Salwsberry répondit qu'en effet c'était à peu près ce qu'il était. « Hum! Croyez-vous qu'ils demandent des détails ou bien comptez-vous » qu'une espèce de réponse générale suffira? — S'ils veulent » des détails, je reviendrai, monsieur Goodson; je vais rapporter d'abord la réponse générale. — Très bien alors; » dites-leur d'aller au diable... voilà qui est assez général, » je pense. Et puis je vais vous donner un conseil, Sawlsberry : quand vous reviendrez pour savoir les détails, » prenez un panier pour rapporter chez vous ce qui restera » de votre carcasse. »

L'aveugle étouffa un rire.

— Ah! je l'aime ce Mark Twain. C'est épatant ce qu'il est drôle... rien de maladif, de faiblard.

— C'est pas à l'eau de rose, hein?

— Plutôt roses et épines, — dit l'aveugle. — Que pensez-vous du genre humain?

— Peu de chose, rien même.

— Cependant il y a du bon quand-même. Voyez, vous et moi, nous avons eu nos peines, et nous v'là... heureux comme des rois. Faut savoir faire ses affaires soi-même, ou bien faut souffrir. C'est bien votre avis? Vous avez fait oui de la tête? je ne me trompe pas?

— En effet. Vos yeux ont l'air d'y voir.

— Ils brillent, n'est-ce pas? Nous aurions pu tous les deux nous mettre là et pleurer de tous nos yeux à tout bout de champ. Nous aurions pu, mais nous ne l'avons pas fait. C'est pour ça que je dis qu'y a du bon pour nous. Se moquer du monde et ne pas s'en faire. Quand on ne peut trouver les choses pires qu'on ne croit, alors on est heureux... mais pas avant. C'est vrai, pas?

— Parfaitement.

— Ça m'a pris cinq ans. Et vous? combien de temps?

— Presque trois.

— Eh bien, v's aviez l'avantage d'la famille. V's aviez d'l'éducation, je sens ça à votre voix... elle a le ton moqueur et fin. Moi, j'ai commencé dans une boutique de coiffeur; ça m'est arrivé comme ça, un accident de fers à friser. Ce qui me manque le plus, c'est de ne pouvoir aller à la pêche. Personne pour me conduire. Ça ne vous manque pas, de ne plus charcuter le monde?

— Non.

— Ah! oui, je pense bien : les bourgeois, ça se passionne jamais pour rien; moi, j'avais une vraie passion pour la pêche. Jamais manqué un dimanche par pluie ou soleil. C'est pour ça que j'ai appris cette sculpture-ci..., faut bien une marotte pour s'occuper. V's allez pas écrire votre histoire? Est-ce que je me trompe? Vous avez secoué la tête?

— Oui, en effet. Ma marotte à moi, c'est d'observer la vie qui défile.

— Moi, ça aurait pu m'aller, à un moment... j'ai toujours aimé voir couler le fleuve. Suis un type dans le genre philosophe. Vous non, il me semble.

— Pourquoi pas?

— Ben, j'imagine que vous voulez trop que ce soit la vie qui vous cède... c'est le malheur, sans doute, d'être bourgeois. J'ai pas raison?

L'ex-299 ferma son livre et se leva :

— C'est l'orgueil, — dit-il.

— Ah! — dit l'aveugle, cherchant à voir de ses yeux morts, — ça c'est le boire et le manger pour vous. Je le pensais bien. Revenez encore, si je ne vous fatigue pas.

— Pour vous mener à la pêche?

— Pour de bon, vous le feriez? Serrez-moi la main.

L'ex-299 tendit la main. L'aveugle en tâtonnant la trouva.

— Mercredi encore, mon copain, si je ne vous ennuie pas.

— Entendu, mercredi.

A la porte de sa maison, les appâts dans un cabas de paille, l'aveugle s'arrêta un instant, écoutant décroître les pas de son compagnon; ensuite il vint à tâtons jusqu'au canapé de crin, sous les plumets des herbes de pampas. Il enfonça ses pieds froids sous la couverture, poussa un soupir de satisfaction et s'endormit.

Entre les acacias dénudés et les buissons de lilas des petites villas, l'ex-299 passa son chemin. En rentrant dans sa maison, il gagna son cabinet de travail et étendit ses pieds vers le feu; le chat, lui trouvant une odeur de poisson, sauta sur ses genoux.

— Philippe, puis-je entrer?

— Mais oui.

— Les domestiques m'ont donné leur congé. Je voulais vous dire, n'aimeriez-vous pas quitter cette maison, et partir, avec moi, pour l'étranger?

— Pourquoi ce sacrifice soudain?

— Oh! Philippe! Vous me rendez tout si difficile.

— Que voudriez-vous vraiment que je fisse?

— Prenez la moitié de mes revenus et partez.

— Que deviendrez-vous ici tout seul?

— Engagez-moi une femme de ménage. Le chat et moi nous adorons les femmes de ménage.

— Philippe!

— Oui?

— Vous ne voulez pas me dire ce que vous avez dans le cœur. Vous voulez toujours rester, ainsi, solitaire?

L'ex-299 leva les yeux.

— La réalité ne signifie rien pour ceux qui ne l'ont pas vécue. Moi, je la connais.

— Mais pourquoi?

— Ma chère Berthe... C'est votre nom, je crois?

— Seigneur! Vous êtes terrible!

— Comment me voudriez-vous...? plat comme un ver et gémissant? ou prosterné devant des gens que je méprise... me tortillant de fausse position en fausse position? Vous voulez de l'humilité? Qu'est-ce donc que vous voulez?

— Je voudrais que vous fussiez humain.

— Alors vous êtes servie à souhait. Je suis si humain que le monde entier peut bien aller se faire f... avant que j'accepte

sa pitié ou que je mange son sel. Laissez-moi tranquille. Je n'ai besoin de rien.

— N'y a-t-il vraiment aucune chose que je puisse faire pour vous?

— Si, vous ôter de devant mon feu...

* * *

Deux silhouettes au-dehors, dans l'obscurité, devant la fenêtre sans rideaux.

— Regardez, Mabel.

— Prenez garde! Il pourrait voir. Parlez bas.

— La fenêtre est fermée.

— Oh! Mais pourquoi ne tire-t-il pas les stores, s'il doit rester ainsi?

Un désert sombre, sans un bruit,
Et rien à manger, rien à boire,
Un désert sombre autour de lui.

— Jack, je le plains.

— Il ne souffre pas. C'est quand on aime les gens qu'on souffre. Il a tout ce qu'il désire. Regardez-le.

Le reflet du feu illuminait le visage, en faisait ressortir les arêtes et les sillons, accusait l'éclat des yeux, le calme intense des traits, le sourire; la lueur éclairait le chat blotti, niché au creux du corps tiède.

Et les deux jeunes gens, reculant d'effroi, s'éloignent, mains étreintes, entre les maisons basses.

JOHN GALSWORTHY

(Traduit par madame JACQUES ARNAVON.)

BALZAC DÉTECTIVE,

OU L'AFFAIRE PEYTEL

« ...J'ai le nez fendu comme les chiens chasseurs. Vous aussi, monsieur de Balzac, vous avez le nez fendu. Nous flairons de loin! »

Flatté au point sensible, le romancier se dilate et rit. C'est Vidocq, après dîner, qui fait ce compliment à son hôte : Vidocq, le malfaiteur devenu limier de police, le spécialiste de l'évasion promu chef de la brigade de la Sûreté, garantit que Balzac est, comme il dit, *du bâtiment*. Et pourtant, quelle distance entre eux! Malgré les protestations du détective, l'écrivain affirme que rapports de police, faits divers de journaux, comptes rendus d'assises même ne sont que des torses auxquels manque la vie, des sauvageons privés de vraie saveur et qu'il faut cultiver sayamment : aux auteurs de donner le coup de pouce à la glaise informe, de prodiguer les soins ingénieux et les greffes habiles à l'arbuste trop spontané. « Ça se fait, ça ne vient pas tout seul! » Et, devant Gozlan qui nous a transmis la scène, Balzac interrompt le policier racontant une histoire, une banale affaire criminelle, et *remet d'aplomb* un récit simplet qui risque de perdre son équilibre et même sa vraisemblance.

Mais cela, c'est l'art de la présentation, de la mise en scène, l'assaisonnement et la cuisine de l'information criminelle : ne faut-il pas que, tout de même, la littérature affirme sa supériorité? S'il s'agit au contraire, avant toute inter-

vention de métier, de flairer des traces et de suivre des pistes, les deux hommes se sentent bien, comme dit Vidocq, des *chasseurs* de la même meute : quel honneur, pour l'homme de lettres, de recevoir son brevet du légendaire chef de forçats qui a mérité une absolution pleine et entière en mettant son zèle au service de l'ordre, après l'avoir employé si longtemps à aider le crime ! Gozlan, à tort, s'imagine que c'est pour rivaliser avec Voltaire défendant Colas, avec Beaumarchais accusant Goesman, que Balzac s'est risqué dans le domaine de la justice. Point : c'est avant tout parce que la « perspicacité de lynx » dont le félicitera Th. Gautier se plaît de plus en plus à découvrir les *dessous de la vie*, à expliquer comment l'envers du décor, cruellement, semble se retourner sur l'endroit. Rendre vraisemblable le déconcertant passage des raisons cachées aux actes imprévus, humer d'avance le crime possible dans un milieu parfaitement normal, ou bien, l'attentat commis dans le mystère, remonter à ses vraies causes, ne serait-ce point là, au gré de cet ancien adepte du « roman noir », la suprême activité dévolue à un romancier ? Enfin, de la part d'un homme qui a pratiqué la vie réelle, ses embuscades et ses soubresauts, et qui ensuite a dû, à l'infini, imaginer des possibilités d'action pour des milliers d'êtres imaginaires, ne serait-ce pas un calcul de probabilités, appliqué au concret, qui rendrait plausibles certaines explications, devant de brusques catastrophes éclatant au milieu de la vie quotidienne ? Faisant concurrence à l'état civil par l'abondante création de personnages, l'auteur de la *Comédie humaine* hésiterait-il à rivaliser avec l'instruction judiciaire ?

D'une telle curiosité chez Balzac, les témoignages n'avaient jamais manqué : ils se multiplient dans les dernières années de sa carrière. *Une ténébreuse affaire*, *l'Envers de la vie contemporaine* attestent, dès leur titre, une hantise de ce genre, et les *Paysans* ne sont guère, avec un souci sociologique et une prétention à l'ethnographie, qu'une gageure du même ordre, étendue à des classes entières du pays. Or, parmi ces affabulations plus ou moins romanesques, il était arrivé que Balzac appliquât à la réalité la plus cruelle sa volonté de débrouiller la trame compliquée des choses : ce fut à propos de « l'affaire

Peytel », singulier affleurement de causes embrouillées, qui s'offrait à lui dans un raccourci d'autant plus pathétique qu'il connaissait le principal personnage du drame — et que ce personnage était condamné à mort. La générosité d'âme du grand romancier devait faire le reste.

On a oublié ce « crime du Pont d'Andert », commis à une lieue de Belley, dans l'Ain : M^e Peytel, notaire dans cette ville, accusé d'avoir tué sa femme et son domestique dans la soirée du 1^{er} novembre 1838, est jugé par la Cour d'assises de Bourg-en Bresse du 26 au 30 août 1839. Affaire plutôt « crapuleuse », dirait-on aujourd'hui, et où la cupidité la plus basse jouait le rôle principal : de celles qui font dire au lecteur de faits divers (surtout au temps du roi Louis-Philippe) « qu'on ne sait vraiment plus à qui se fier. Un notaire assassin ! » Seulement il se trouve que l'inculpé a été, quelques années auparavant, étudiant et journaliste à Paris. Lié avec le dessinateur Gavarni, il a rencontré Balzac plusieurs fois. Il est de Mâcon, et Lamartine, le grand homme du pays, a fait à ce jeune compatriote la gracieuseté de lui servir de témoin pour son mariage. Avec Émile de Girardin débutant, il s'est occupé du *Voleur*, sorte de « revue des revues » à laquelle presque tous les gens de lettres de 1830 ont eu affaire, à laquelle la cassette royale avait souscrit, dès sa fondation en 1828.

L'émoi semble avoir été assez vif parmi ceux qui se souvenaient, dans la tribu des écrivains, de ce grand garçon barbu et expansif, obligeant et fastueux, batailleur et bon camarade. Il n'est pas en prison depuis dix jours que Lamartine l'assure de sa douloureuse sympathie et de sa confiance dans la lumière immanquable. Louis Desnoyers, Toussenel, d'autres hommes de lettres, ont grand'peine à croire à l'inculpation qui atteint leur ancien camarade; des fournisseurs parisiens garantissent l'honnêteté d'un malheureux auquel est reprochée une sombre intrigue de basse convoitise, l'intérêt paraissant le seul motif du crime. Quand Peytel paraît devant le jury, Gavarni interrompt un beau voyage

dans le Midi, entre Marseille et Arles, pour venir au secours de l'inculpé; mais il écrit le 27 août 1839 : « L'affaire de mon pauvre ami Peytel, pour laquelle je vais à Bourg de ce pas, a commencé hier; je suis fort inquiet, et j'arriverai trop tard. »

Trop tard en effet, et l'horreur de ce retard s'aggrave, s'il faut en croire le *Journal de l'Ain* du 9 septembre¹, de circonstances particulièrement douloureuses. Le vendredi 30, dans la nuit, après une délibération du jury qui a duré une heure, Peytel est condamné à mort, ayant été, à la majorité, reconnu deux fois coupable avec préméditation. Gavarni — dont le nom a figuré parmi les témoins à décharge — a beau presser sa chaise de poste. A deux heures du matin, à Pont d'Ain, son postillon est accosté par un camarade venant en sens contraire, qui lui crie : « Condamné à mort à minuit ! »

Le pauvre artiste, arrivé à Bourg, n'en est que plus impatient de revoir son ami dans son cachot. Grâce à M^e Guillon, avocat, il obtient une permission que lui avait d'abord refusée le procureur : il trouve Peytel au lit, parfaitement calme et maître de lui, et qui proteste de son innocence dans des termes mystérieux, les lèvres collées à l'oreille de l'artiste...

Gavarni, de retour à Paris, apprend que Balzac est, lui aussi, convaincu de l'erreur judiciaire qui est en train de se commettre. Mais il se trouve que les deux hommes sont en froid à ce moment : Curmer, l'éditeur, s'entremet pour les rapprocher; Balzac, dit-il à Gavarni, a « la tête pleine de choses » pour la défense du condamné. L'argent leur fait à tous deux défaut? Un des successeurs de Peytel comme propriétaire du *Voleur* consent à escompter à Gavarni les valeurs qui leur permettront leur charitable voyage, passant ainsi l'éponge sur un ancien différend.

Si bien que l'auteur d'*Eugénie Grandet* abrège une longue épître à madame Hanska pour lui dire : « Je suis excessivement agité par une horrible affaire, l'affaire Peytel. J'ai vu ce pauvre garçon trois fois... Il est condamné; je pars dans deux heures pour Bourg. »

Mais cette fois il ne s'agissait plus d'échouer, sans aucun moyen d'intervenir, dans le chef-lieu de l'Ain. Grâce à des

1. Renseignement dû à l'obligeance de M. A. Villefranche, directeur du *Journal de l'Ain*.

relations qui peuvent avoir touché le ministre de l'Intérieur lui-même, les voyageurs sont munis du précieux billet que voici, un peu bref, mais aussi officiel que possible :

CABINET
DU
MINISTRE DE L'INTÉRIEUR

Paris, le 7 septembre 1839.

Monsieur le Préfet,

M. de Balzac est très lié avec Peytel, et nous demande d'être autorisé à le visiter dans sa prison. Le Ministre ne trouve pas qu'il y ait le moindre inconvénient à permettre cette visite. M. de Balzac est accompagné de M. Gavarni.

Veillez agréer, Monsieur le Préfet, l'expression de ma haute considération.

Signé : le Maître des Requêtes, chef de cabinet,

E. MALLAC

Munis de ce précieux papier, les voyageurs prennent la poste; elle met normalement trente heures à franchir 440 kilomètres. Pour hâter l'allure du postillon, Balzac, emphatique, gonfle à chaque relai, paraît-il, le chiffre des gains quotidiens que font, dans leur métier respectif, son compagnon et lui-même : jusqu'à des cinquante francs, jusqu'à des cent francs par jour! Sans doute enfle-t-il du même coup les pourboires. Si bien que dès le lendemain, dimanche 8 septembre, la chaise de poste déposait sur le pavé de la bonne ville de Bourg les deux messieurs de Paris, qui sonnaient sans retard à la porte de la préfecture. Un dimanche de septembre! Et sous Louis-Philippe, roi des Français! La chasse n'est-elle pas ouverte, et la pêche est-elle fermée? Ni le préfet ni le secrétaire de la préfecture ne sont aux champs, et le *Sésame*, *ouvre-toi!* du chef de cabinet du ministre fait aussitôt merveille. M. Bonnet, le préfet, remet aux deux voyageurs un ordre prescrivant au conciergé de la prison de les laisser communiquer *l'un après l'autre* avec le détenu.

Vers 5 heures du soir, voici Balzac et son compagnon devant la prison, mais Gavarni seul y entre d'abord : il était le plus lié avec Peytel. Il reste avec lui cinq minutes, et le gardien se trouve en tiers dans la cellule. Dans l'intervalle, cependant, les choses se sont gâtées, et tout un conflit d'attributions commence à s'élever entre fonctionnaires.

Le préfet n'avait pas plutôt donné l'autorisation de communiquer avec Peytel qu'il déléguait M. Bouvier-Bonet, son secrétaire général, chez le procureur du roi, M. Perrot, « pour prendre les mesures qu'il jugerait convenables ». Le procureur se rend aussitôt à la préfecture et refuse de s'associer à aucune autorisation; il s'inquiète des « intrigues de tout genre qui s'efforcent d'arracher Peytel à la vindicte publique », insiste par-dessus tout sur le danger qu'il peut y avoir à communiquer avec lui sans témoins. Et comme Lyon est le siège de la Cour royale dont dépend le Tribunal de première instance de Bourg, le procureur général est vite avisé. Sans doute est-il en vacances, car c'est le premier avocat général, Vincent de Saint-Bonnet, qui s'émeut à son tour d'une initiative nettement attentatoire aux prérogatives de la justice. Il se hâte d'écrire au ministre de la Justice — le fameux Teste — pour l'informer du conflit latent. MM. de Balzac et Gavarni sont arrivés à Bourg, « venant de Paris, pour voir le condamné Peytel... porteurs d'une lettre émanée du cabinet particulier du ministre de l'Intérieur signée E. Mallac et adressée au préfet de l'Ain ». Ces messieurs ont laissé entendre que peut-être leur intervention déterminera le malheureux condamné, — buté dans ses déclarations d'innocence et comptant sur un recours en cassation fondé sur de simples vices de forme — à entrer dans la voie des aveux. « Mon substitut, déclare l'avocat général, dit que le soin de demander et d'obtenir des aveux ne pouvait appartenir à des étrangers, à des artistes, quel que fût d'ailleurs leur réputation ou leur talent, et persiste dans son refus de prendre part à une mesure qui ne lui paraissait ni convenable, ni prudente... »

Et voilà le conflit d'attributions greffé sur la question d'indiscrette ingérence. Balzac et Gavarni ont donné au préfet leur parole de ne point abuser de l'autorisation donnée par ce fonctionnaire; le concierge de la prison, en tout cas, assiste à chaque entretien : c'est dire que le condamné, qui tient cependant un journal dans sa cellule et qui y écrira des vers, n'est guère en mesure de prodiguer les explications révélatrices. Aurait-il été, matériellement, libre de s'exprimer en toute confiance, qu'il ne l'aurait pas fait dans son cachot

plus qu'à l'audience : une réticence qui est peut-être le comble de la mansuétude lui couvrait les lèvres.

Mais ce qu'il ne veut pas dire, ses deux amis le proclameront : il s'agit d'un crime passionnel, et non d'une laide affaire d'argent, de testament à faire jouer à toute force, de témoin gênant à supprimer. Balzac est si convaincu de la simplicité de la cause que, dans sa généreuse gaminerie, il fait concurrence à son compagnon le caricaturiste : c'est lui qui dessine une pochade, reproduite dans ses *Œuvres complètes* et montrant Gavarni faisant un pied-de-nez au bourreau, à la porte de la prison, derrière la chaise de poste encore attelée. La hache ridicule ne s'abattrait pas sur la tête d'un innocent !

Cependant, de son côté, le préfet de l'Ain, Alexis de Jussieu, le 11 septembre, faisait part de la situation à son ministre, et copie de son long rapport fut, par les soins de ce dernier, envoyée au garde des Sceaux.

Monsieur le Ministre, avant-hier 9 sont arrivés à Bourg M. de Balzac, l'écrivain, et M. Gavarni, l'artiste. L'un et l'autre se sont présentés devant moi et m'ont remis une lettre de M. Mallac, chef du cabinet de Votre Excellence, qui m'exprimait le désir de ces messieurs de voir le condamné Peytel et m'assurait que vous ne trouviez pas le moindre inconvénient à cette visite.

Peytel n'avait jusqu'à ce jour communiqué avec personne. On avait même refusé à sa sœur la permission de le voir.

D'un autre côté mon droit d'ouvrir les portes de sa prison pouvait peut-être m'être contesté par l'administration de la Justice, ce condamné n'étant pas l'objet d'un arrêt définitif et ayant formé un pourvoi en cassation.

Je regrettais aussi que la lettre qui m'était remise ne fût pas partie de la Police Générale du Royaume et ne contînt pas une autorisation plus régulière dans sa forme.

J'y déférerai toutefois mais sans vouloir y ajouter une permission qu'elle ne contenait pas et que réclamaient ces Messieurs, celle de voir le condamné *sans témoin*. Je pris même le soin de les adresser à M. le Procureur du Roi avec une lettre qui priait ce magistrat de prendre les mesures convenables pour que l'ordre que je venais d'accorder ne reçût pas d'extension. M. le Procureur du Roi ne crut pas devoir s'opposer à la mesure que j'avais consentie et ces Messieurs virent une première fois, le jour même, le condamné en présence du concierge.

Depuis lors ils ont sollicité de nouveau la faculté de conférer sans témoin et j'ai persisté dans mon refus. M. de Balzac s'est rendu

ensuite à Belley, il a visité les lieux où s'est accompli le double crime de Peytel; il a fait une sorte d'enquête, et interrogé des témoins, recueilli des renseignements, et, de retour à Bourg m'a demandé ce matin la permission d'avoir une dernière entrevue avec le condamné. Je la lui ai accordée dans les mêmes termes que la précédente.

Je ne vous dissimulerai pas, Monsieur le Ministre, que l'administration de la Justice a vu ces diverses démarches et cet espèce de contrôle de ses actes avec étonnement. Le même sentiment s'est manifesté dans l'opinion publique fortement prononcée ici contre le condamné. Mais d'une part je devais tenir compte de la lettre partie de votre cabinet, de l'autre il s'agissait de la vie d'un homme, et il m'a paru que les susceptibilités les mieux fondées ne devaient pas prévaloir contre cette double considération.

Je dois vous faire connaître maintenant les intentions de ces Messieurs.

Peytel a été journaliste et la presse veut tenter un dernier effort en sa faveur. M. de Balzac va émettre dans le journal *le Siècle* une nouvelle interprétation des motifs qui ont pu déterminer le crime de Peytel; il cherchera à l'expliquer par un transport de jalousie, se flattant d'abord de jeter utilement un premier doute dans l'esprit des Magistrats appelés à juger le pourvoi, et plus tard de créer un nouveau et meilleur système de défense à Peytel, redevenu accusé devant un autre jury. M. de Balzac et M. Gavarni se disent certains que la conduite de leur ami n'a pas eu d'autre principe; ils semblent avoir des preuves matérielles à en donner. Si c'est de leur part une fable imaginée pour le sauver, elle produira le scandale d'une diffamation dirigée contre une famille déjà bien malheureuse, et il sera fâcheux qu'on ait autorisé leur intervention dans cette affaire. Mais si le fait est réel, s'ils arrivent à une démonstration à cet égard et que le procès recommence avec plus de lumières, rien ne sera à regretter dans la conduite que j'ai dû tenir en recevant la lettre de M. Mallac.

Je suis, etc.

De son côté, le garde des sceaux a reçu le rapport de son subordonné lyonnais. Dès le 15 septembre, M. Teste écrit à son collègue de l'Intérieur, le comte Tanneguy-Duchâtel — et les ratures de la minute témoignent des difficultés d'une rédaction épineuse :

Monsieur et cher collègue, je suis informé par M. le Procureur Général de Lyon que le 8 septembre dernier les sieurs de Balzac et Gavarni sont arrivés à Bourg venant de Paris pour visiter le condamné Peytel; ils étaient porteurs d'une lettre émanée de votre cabinet particulier et signée E. Mallac; M. le Préfet de l'Ain qui vient de m'adresser copie du rapport qu'il vous a transmis à ce sujet, a cru ne pouvoir refuser à ces deux personnes, d'après cette lettre,

un ordre au concierge de les laisser communiquer avec le détenu; cette communication a eu lieu une première fois en présence du concierge; M. le Procureur du Roi s'est opposé à ce qu'une seconde visite eût lieu et en a référé à M. le Procureur Général de Lyon, qui, en me rendant compte de cet incident, m'annonce qu'il a donné l'ordre formel à son substitut de n'obtempérer à l'avenir à aucune demande de cette nature.

J'approuve complètement les instructions données par ce magistrat. Le nommé Peytel s'est pourvu en cassation contre l'arrêt qui l'a condamné; il n'a pas encore été statué sur son pourvoi; l'arrêt de la cour d'assises n'est donc pas définitif et dès lors cet individu qui n'est encore aux yeux de la Justice qu'un accusé, n'est soumis qu'à la seule surveillance de l'autorité judiciaire; les mesures qui peuvent le concerner, dans la maison où il est détenu, ne peuvent donc émaner que de cette autorité¹.

Quant à cette espèce d'enquête dont parle le Préfet et à laquelle se livrent les sieurs de Balzac et Gavarni sur des faits souverainement jugés par le jury, je n'ai pas besoin de vous en faire remarquer l'inconvenance². Il n'appartient qu'à l'activité judiciaire, dont les différents degrés rassurent complètement contre toutes les chances d'erreur, de contrôler elle-même ses propres décisions. Si des faits nouveaux devaient se révéler dans l'affaire Peytel, la vigilance des magistrats saurait les recueillir³ et l'administration ne doit seconder ni directement ni indirectement des démarches dont le principal résultat serait d'ébranler dans le sein des populations l'autorité des décisions de la justice.

Je vous prie en conséquence, Monsieur et cher collègue, de vouloir bien prescrire sur-le-champ à M. le Préfet de l'Ain de n'autoriser désormais aucune communication avec Peytel qu'après s'être assuré de l'assentiment complet et formel de l'autorité judiciaire.

Je vous serai obligé de me faire connaître les instructions que vous aurez données à cet effet.

Agréez, etc.

D'autre part, le garde des sceaux écrivait au procureur général de Lyon pour approuver toutes les décisions des

1. Barré : « et sous ce rapport je ne puis qu'appeler votre attention sur l'irrégularité grave qui a été commise dans vos bureaux. Je n'ai pas besoin de vous signaler ensuite l'extrême inconvenance de cette espèce d'enquête... »

2. Barré : « mais elle doit faire regretter davantage que ses auteurs puissent sembler agir avec l'assentiment de l'autorité administrative ».

3. Barré : « Les démarches imprudentes des sieurs de Balzac et Gavarni, auxquelles l'assentiment de l'autorité administrative semble donner quelque poids, ne peuvent avoir d'autre effet que d'ébranler dans le sein des populations l'autorité des décisions de la justice et d'ôter à la réparation qu'elles apportent à la société sa force morale. »

magistrats et lui faire savoir qu'il avait envoyé à l'Intérieur la lettre ci-dessus.

On voit que les autorités ne facilitaient pas précisément, dans la calme province aux vives réactions de susceptibilité, la tâche de nos enquêteurs bénévoles. Heureusement que, pour Balzac détective, le tête-à-tête avec le malheureux Peytel ne pouvait être qu'une démarche accessoire, et presque sentimentale : dans l'acte d'accusation et les dépositions des témoins, dans le résumé du président des Assises, dans le réquisitoire, intégralement publiés par la *Gazette des Tribunaux*, le romancier possédait les éléments matériels de son enquête. La délicate interprétation des indices, une chaîne d'inductions assez forte pour s'opposer aux arguments de l'accusation, — c'est à cela qu'il fallait procéder désormais.

Peut-être Balzac, plus intuitif qu'il ne le croit lui-même, a-t-il obéi à une sorte d'inspiration plutôt qu'il ne s'est appliqué à reconstituer patiemment, impartialement, la vérité. Le *Journal de l'Ain* (11 septembre) se faisait écrire de Paris, dès le départ de l'écrivain et de son ami :

Hier, au foyer du théâtre de l'Ambigu-Comique, qui avait l'honneur, par suite de la première représentation des *Filles de l'Enfer*¹, de réunir tous les journalistes de la capitale, on s'entretenait du départ de M. de Balzac.

Notre grand romancier a pris, assure-t-on, la poste pour se rendre auprès de Peytel. Il a l'intention de publier, après une entrevue, un mémoire en faveur du meurtrier de Louis Rey et de Félicie Alcazar. Il veut tenter d'obtenir une commutation de peine...

...Le mémoire de M. de Balzac pourrait paraître à la fin de cette semaine. Jusque-là, nous garderons le silence sur les moyens dont l'auteur d'*Eugénie Grandet* a l'intention de se servir...

Les moyens dont Balzac se servira ? Tous ceux dont pourra l'armer sa technique de romancier. La science des tempéraments d'abord. Peytel est un sanguin « jusqu'à la pléthore », passionné, emporté, orgueilleux, mais foncièrement bon, et incapable surtout d'une tortueuse machination. Tout ce

1. Vaudeville en cinq actes et six tableaux de Dupeuty et L. Desnoyers.

qu'on sait de lui à Paris coïncide : et le physionomiste, en Balzac, prête main-forte au moraliste. « Peytel a cet œil qui regarde toujours en face et dont les rayons sont directs, un œil sans faux-fuyants, plein d'ardeur, qui s'allume d'une soudaine colère, un œil qui dément l'hypocrisie que lui prête le réquisitoire. » Tout ceci fait écho au bon renom dont l'ancien journaliste jouissait dans les milieux de la presse parisienne : cinq ans de basoche en province auraient-ils pu modifier le caractère de l'homme ?

Après le mari, la femme; et ici Balzac « travaille » sur des données indirectes : mais notre enquêteur, ayant quelque raison de faire fonds sur sa connaissance de la nature féminine, va donner à sa reconstitution une particulière importance. D'abord, elle s'appelait Félicie Alcazar, et nous savons combien le romancier était tenté d'attribuer aux noms mêmes une valeur d'indice : mauvaise consonance que ce prénom et ce patronymique ! En face de Sébastien Benoît Peytel, provincial de bonne qualité malgré sa vivacité de Bourguignon sanguin, l'oiseau des Iles, transplanté à Paris, qui répond à ce nom de Félicie Alcazar fait piètre figure. La jeune femme, d'ailleurs, de l'aveu de tous, famille d'abord, amis et relations, était évidemment une nature vicieuse. Il semble que l'auteur de *La Fille aux Yeux d'or* ait tenu à rester fidèle à une consigne de discrétion donnée par le pauvre Peytel, en n'accumulant pas à l'excès les charges posthumes sur cette malheureuse, cause première et victime principale de l'affaire. De quinze ans plus âgé que cette enfant mal élevée qu'il avait épousée sans se faire aimer d'elle, le notaire assassin n'avait jamais chargé à fond cette compagne de peu de mois que la voix publique et la magistrature l'accusaient d'avoir ramenée, le visage ensanglanté, les genoux découverts, les vêtements trempés d'eau, jetée sans aucun égard au fond de sa fatale voiture, dans la nuit du 1^{er} au 2 septembre : mais il semble bien que, par un scrupule dont il ne devait pas se départir, Peytel ait répugné à articuler, sur celle qui allait, comme il le répétait, « le rendre bientôt père », des griefs qui l'eussent souillée dans la mort. Des propos terribles qu'il avait tenus par deux fois au maréchal des logis de gendarmerie, au moment de son arrestation, il affecta d'atténuer

la gravité. Aux assises, il réduisit à des enfantillages les fautes dont naguère il exigeait que Félicie se repentît, et même par écrit. Il y a là toute une réserve dont il faut bien dire que si elle a été simulée, Balzac est un peu naïf d'en avoir été dupe, mais que, si elle était sincère, Peytel mérite l'admiration sans limite que lui voue à ce sujet le grand romancier.

Félicie, donc, est une petite créole à qui personne, ni sa mère, restée veuve d'un colonial avec quatre filles à élever, ni ses sœurs, Pépita mariée à M. de Montrichard, une autre devenue madame Broussais, ni les éducatrices d'un pensionnat de hasard, n'ont pu apprendre un peu de sérieux. Et un détail rapporté par Gavarni aux Goncourt qui n'en ont pas compris l'opportunité, nous représente Balzac expliquant, sur la place publique de Bourg, au préfet qui n'en peut mais, les singuliers enseignements que des filles peuvent retirer de certains pensionnats. Sans aller jusqu'à des insinuations aussi graves, il restait avéré que Félicie avait toujours été capricieuse, versatile, gourmande, indocile. N'était-elle pas, d'après son beau-frère M. de Montrichard, « un enfant gâté sous tous les rapports, entêtée, violente, impérieuse » ? Bonne au fond, « son caractère avait été faussé dès le principe ». Quand, le 7 mai 1838, le notaire de Belley la conduit aux autels (avec Lamartine dans le cortège), c'est après des fiançailles pénibles, des menaces de rupture : leur union n'est cependant pas un mariage d'argent ou de convenances, et Peytel semble avoir aimé cette femme-enfant boudeuse, avoir fait de son mieux pour lui faire comprendre ses responsabilités. Dès la nuit de nocces, — les dépositions l'ont laissé entendre, — les plus graves dissentiments éclatent, et l'homme de lettres impénitent qu'est Peytel s'ingénie à trouver des moyens de fixer la perverse petite fille : il lui fera rédiger et signer deux étranges billets où elle s'accuse d'abord de ses torts, puis de « vœux ignobles », d'une « honteuse passion qu'elle ne peut maîtriser » et qui lui fait horreur ; elle promet de témoigner à son mari plus de déférence. Le bon billet ! Puis le pauvre diable espère qu'une maternité qui s'annonce ramènera sa femme à de meilleurs sentiments : n'a-t-il pas, si l'on peut dire, compté sans son hôte ? Voici paraître enfin le larron d'honneur.

Félicie n'est pas mariée depuis trois mois que — peut-être à la requête du mari — le petit domestique Louis Rey entre au service du ménage. Enfant trouvé, élevé à la Charité de Lyon, puis chez des paysans, ensuite soldat, il ne suscitera contre lui, au procès, aucune déposition hostile, et quelques négligences dans le service, les jours qui précédèrent le crime, ne tirent guère à conséquence. La jeune femme l'avait-elle apprécié, avant son mariage, chez un de ses beaux-frères? Un démenti, là-dessus, ne lève pas tous les doutes. Le valet, d'âge plus voisin du sien, était-il plus au goût de la notairesse que le colérique époux, qui lui faisait peur avec ses violences, ses gros sourcils, sa façon d'aller mettre sous la pompe son crâne en feu, ou d'exiger de sa jeune femme des aveux de culpabilité et des promesses d'amendement? Elle n'était certes pas moins humiliante pour le bourgeois — faut-il dire pour le notaire? — que pour le mari, la terrible confidence faite au gendarme Chaillon : « Vous ne connaissez pas tout mon malheur, ma femme aimait mon domestique. » D'où l'acharnement avec lequel Peytel a tué à coups de marteau le petit domestique; d'où l'impulsion qui, par surcroît, fait qu'il voudrait que les roues de la voiture passent sur le cadavre gisant au bord de la route...

Balzac n'a connu ni Félicie ni Louis, les deux victimes de la noire aventure : il n'a pu appliquer à ces deux êtres ses évaluations à la Gall, à la Lavater. Mais il lui est facile de replacer en imagination le mauvais ménage dans le milieu cancanier d'une petite ville où le notaire est particulièrement mal vu (« un artiste manqué, un ancien journaliste! ») et où Peytel, pour comble de malheur, a mécontenté ses confrères en abaissant le taux des prêts notariaux. Bourg est aussi monté contre lui que Belley. Fâcheuses conjonctures! Un ensemble différent de suppositions, tissé contre le notaire par l'opinion, par les premières rumeurs du public alerté, a empêché d'apercevoir les mailles authentiques dont le romancier, pour son compte, s'ingénie à reconstituer les réseaux. L'homme qui, avouant qu'il avait assommé à coups de marteau le domestique, se déclarait innocent du premier meurtre et l'imputait à Louis Rey, avait contre lui, d'avance, une autre série de présomptions qui masquaient le véritable enchaînement des circonstances. Comme, par surcroît, il s'est refusé

à articuler nettement la douloureuse vérité, le *cui prodest* légendaire s'est imposé au juge d'instruction. Au lieu d'un crime « passionnel », avoué pour moitié par un époux outragé et en état de légitime défense, on a construit un sombre édifice de préméditation, une affaire de testament dont il s'agissait de hâter la tragique échéance. La simulation, ensuite, aurait complété chez Peytel ce que la préméditation lui avait fait faire, et l'acte d'accusation tire argument de son « agitation sans mesure », ou de sa « douleur bruyante », de ses « élans calculés », de l'absence cruelle d'égards où il a laissé sa femme qu'il ramenait dans la nuit, et pour laquelle il demandait en hurlant les soins de tous les médecins de Belley! « L'œil pénétrant » du lieutenant Wolff, commandant la gendarmerie de l'endroit, avait aussitôt fait justice de tous ces faux semblants. « Vous êtes partis à trois, vous revenez tout seul : je vous arrête! »

Balzac ne mène peut-être pas à son avantage la discussion qu'il va faire de toute cette dernière partie de l'accusation : lui qui, dans certains romans, maniera avec tant d'aisance des procédures et des dossiers sans fin, il ne semble pas manœuvrer à l'aise parmi les chiffres qui doivent prouver quoi? que Peytel était plus riche que sa femme, n'ayant dilapidé que sa fortune paternelle; que ce notaire mériterait, au bagne, le mépris de ses compagnons de chaîne pour l'impatience avec laquelle il aurait tué sa femme pour hériter d'elle, alors que, peu de mois plus tard, il eût été mis, par la naissance d'un enfant, en possession d'un legs plus intégral. Le romancier retrouve toute sa vigueur dans une autre partie de son argumentation, qui coïncide bien, en effet, avec certaines dispositions naturelles de son génie.

* * *

« Suivre le crime ou la pensée du crime à la piste, en refaire le chemin moralement et physiquement; car les preuves du pour et du contre sont partout, *dans les êtres, dans les choses, dans les lieux...* » Ces préceptes serviront de devise à bien des Sherlock Holmes : Balzac y fait tenir sa connaissance de la vie, sa conception des *ensembles* qui sont con-

stitués par toutes les choses vraiment vivantes, et aussi les souvenirs de lectures et d'admiration un peu aventureuses, Fenimore Cooper et ses Indiens suiveurs de pistes, le *Caleb Williams* de Godwin s'épuisant à déjouer la police du Royaume-Uni, et toute la basse pègre des romans criminels. Comme lorsque, préparant *les Chouans*, il explorait avec M. de Pommeréul les alentours de Fougères, Balzac tient à se pénétrer de la topographie de ces sinistres lieux. « Je le déclare ici sur mon honneur, j'ai parcouru consciencieusement la route de Bourg à Belley de manière à me trouver au pont d'Andert et à monter la côte de la Darde à l'heure où l'homicide de Louis Rey a eu lieu. Ce que je vais articuler repose sur un examen auquel personne ne s'est livré. Si l'Instruction s'était livrée à cette enquête, si elle avait parcouru comme moi la route..., certes l'accusation aurait effacé le mot *préméditation* de ses réquisitoires; elle eût été convaincue de l'innocence de Peytel, au moins jusqu'au pont d'Andert... »

D'après le *Journal de l'Ain* du 11 septembre, c'est la veille de ce jour que « MM. de Balzac et Gavarni sont partis, en poste, pour aller visiter le pont d'Andert et les lieux théâtres du crime ». Et le journal ajoute : « Cela va sans doute fournir à l'écrivain de magnifiques descriptions. Nos romanciers ne se contentent plus d'exploiter des crimes imaginaires; il faut travailler maintenant sur le vrai pour exciter la curiosité publique... » Quelle erreur ! Si Balzac, dans l'après-midi et la soirée du mardi 10 septembre, a refait la montée de la Darde, ce n'est pas du tout pour enrichir son récit de quelques belles descriptions : c'est parce qu'il est persuadé qu'une sorte d'empreinte est laissée sur les choses par les actes humains qui s'y sont joués; une convenance, tout au moins, et une logique serrée vont d'un *esprit qui médite un crime à un lieu propice à ce crime*. Or, « dans ce col qui serre adroitement Saint-Rambert, qui s'ouvre après Rossillon, il existe une vingtaine d'endroits où Peytel aurait pu accomplir ses desseins, s'il en avait eu, en mettant la justice en défaut. Entre tous ces lieux favorables au crime, M. Gavarni et moi en avons remarqué un qui ne laisse rien à désirer au criminel le plus inquiet, le plus méticuleux... Au lieu d'accomplir ses mauvais desseins dans cet endroit, que les plus innocents reconnaîtraient

propice à un assassinat, Peytel choisit le pont d'Andert, sur lequel plonge la maison du père Thermet, forgeron, habitée par lui et par son fils; un endroit surveillé par les douaniers qui peuplent la campagne en s'y mettant en embuscade; une rivière où pêchent en fraude les paysans à la nuit...

Cette excursion du 10 septembre permet d'ailleurs aux deux enquêteurs d'interroger les premiers témoins, ce père Thermet et son fils, maréchaux-ferrants à Andert : la déposition du premier, brave homme de soixante-quatre ans, avait fait grand effet aux Assises. Balzac interprète son témoignage, cela va sans dire, d'une autre façon que le parquet et le jury de Bourg : « J'ai vu le forgeron Thermet, il m'a formellement dit que Peytel était hors d'état de tenir la bride de son cheval pendant que lui et son fils mettaient le corps de Félicie Alcazar dans la voiture. Selon lui, Peytel était tombé dans un profond abattement. J'ai reconnu là cette torpeur qui suit, chez les natures violentes, les grands efforts, les déploiements de force inaccoutumés. Peytel est bon, il croyait sa femme vivante, et, après avoir tué Louis Rey, il l'a cherchée; en la voyant morte, il a été abasourdi... »

Ici viennent donc aboutir et se joindre tous les chaînons du problème reconstitué : celui qui part de Peytel à la « vie irréprochable », mais affligé d'un « caractère sanguin-bilieux » qu'il n'avait jamais su réprimer; celui qui part de la perverse Félicie, l'insubordonnée créole dont la myopie malade, par surcroît, avait augmenté la susceptibilité et l'aigreur; celui qui part de l'aventureux valet, très capable de convoiter, outre l'épouse du patron, les sacs d'écus qu'il est chargé de convoyer dans sa carriole qui précède le cabriolet de ses maîtres. Cette jonction de formules explicatives peut se faire en cet endroit, si mal choisi au contraire et si peu indiqué pour qu'y aboutissent les déductions de ces messieurs de la Justice. Comme l'auteur de *la Rabouilleuse* en sait long sur les ragots d'une ville de province, et comme Peytel, « accusé, a noblement gardé le silence sur les vices moraux de sa femme », Balzac se flatte d'apporter des éléments de certitude dont les magistrats ne s'étaient pas avisés. « Composons, avait dit le romancier, une avalanche de petits faits inconnus, qui a roulé pour éclater dans cette journée... » Sa restitution du passé,

il l'a faite comme il a créé, en somme, toute son œuvre : en faisant entrer, de gré ou de force, certains détails, observés et pris du réel, dans un système, ou dans plusieurs systèmes, qui sont comme une manifestation de son être profond. Son ancien camarade, « les fers aux pieds comme les plus vils criminels », l'émeut assurément, et la noblesse de cet homme qui a « gardé le silence sur les vices moraux de sa femme », n'a pas cessé de le transporter. Pourtant, Peytel est surtout, pendant les jours passés dans l'Ain par Balzac, le terme principal d'une équation tragique : les « implacables haines de petite ville » ne lui avaient pas laissé sa figure authentique, et, du coup, s'étaient déformés les autres termes du problème, la petite créole volontaire, le valet sans famille... Voici Balzac certains de ses arguments. Avant la mi-septembre, l'écrivain — qui n'a pas, à son ordinaire, que cette affaire-là à manœuvrer — rentre à Paris en grande hâte.

* * *

Car tout cela, il s'agissait de le porter devant l'opinion. Il fallait le dire d'une façon assez discrète pour ne pas démentir cette charité du condamné, soucieux de ne pas « découvrir » à fond celle qu'il a aimée, peut-être aussi de ne pas faire figure lui-même de mari laidement trompé ; d'une façon assez persuasive pour agir cependant sur le public, tandis que le pourvoi en Cassation, fondé sur des vices de forme, suivait la voie normale, et que se préparait, à toute éventualité, un recours en grâce.

Du 15 au 17 septembre¹, aux Jardies où il s'est terré dès son retour de province, avec cette frénésie qui si souvent lui fit passer des journées et des nuits entières à sa table de

1. Gozlan qui, dans *Balzac intime*, traite toute cette affaire avec une certaine désinvolture, affirme que « c'est à Bourg même qu'il rédigea ses lettres... et c'est de Bourg même aussi qu'il me les fit parvenir toutes chaudes en épreuves, afin que je les revisse avant de les envoyer au journal *le Siècle* ».

D'après le *Journal de l'Ain* du 11 septembre 1839, reproduisant une correspondance de Paris du 9, « le mémoire que M. de Balzac se propose de publier serait changé en une suite de lettres qui seront imprimées dans le feuilleton du *Siècle* ». On sait combien la correction et la composition sur épreuves importaient à Balzac : c'est à Ville-d'Avray qu'elle se fait.

travail, le grand romancier rédige sa consultation bénévole — j'allais dire sa déposition de témoin officieux. Il l'envoie à Dutacq, fondateur du journal *le Siècle* et de beaucoup d'autres journaux : comme ce professionnel de la presse quotidienne pourrait ne voir, dans l'insertion souhaitée, qu'une affaire de mise en pages, sa généreuse anxiété lui dicte ce pressant message dont il accompagne le long manuscrit : « Tout le monde à la manœuvre, prenez des ouvriers supplémentaires, le temps presse, il s'agit de la vie d'un homme ! » Il n'est plus question, de fait, de dessins goguénards escomptant le succès ; il n'est même plus question d'une perspicacité de *détective* amateur, supérieure aux inductions un peu banales d'un gendarme ou d'un juge d'instruction ! L'angoisse commande la prompte publication du *Mémoire* : il paraît dans *le Siècle* les 27, 28 et 29 septembre (dans la *Gazette des Tribunaux* les 28, 29 et 30 septembre), précédé d'un « chapeau » alléchant : il est parlé d'« un homme de grand talent qui a vu, qui a connu Peytel, qui a pu récemment s'entretenir avec ce malheureux » ; d'une « voix éloquente », d'un « admirable plaidoyer ». Peu après, dans le numéro du 3 octobre, Balzac remercie les lecteurs qui lui ont envoyé leurs félicitations, il proteste contre une lettre par laquelle un des beaux-frères de Félicie Alcazar, Casimir Broussais, lui interdisait de l'accuser de mensonge, même par insinuation. Hélas ! rien n'y fait : dans son audience du 10 octobre, la chambre criminelle de la Cour de Cassation, sur un rapport du conseiller Vincens Saint-Laurent, rejette le pouvoir formé par Peytel et soutenu par M^e Lanvin.

La justice va-t-elle suivre son cours ? Oui, si un recours en grâce, dernière instance possible, reste sans effet. Mais ici, Peytel a, d'avance, joué de malheur, et sa sœur, qui voudrait invoquer la clémence du roi, se heurte, au palais de Saint-Cloud, à une consigne irrévocable. Le malheureux, au début du régime de Juillet et quand il était un joyeux *bousingo*, a commis un volume de trois cents pages, illustré, la *Physiologie de la Poire*. Républicain des trois glorieuses, peut-être aide de camp bénévole du général Lafayette, il est de ceux qui n'ont pas vu sans amertume la « greffe en couronne et en écusson » permettre à la « poire royale » de s'étaler sur un

trône : et une vignette malencontreuse représentait sur la couverture ce coup d'État du fruit légendaire. Malencontreuse aussi, l'énumération humoristique qui faisait dire à l'auteur à demi anonyme, « L. Benoît, jardinier », après le récit de sa participation aux journées de juin, de sa condamnation à mort pour conspiration et de sa grâce : « Il ne sera pas guillotiné comme Bories, Raoulx, Pommier et Goubin; pas pendu comme Villon, etc. »

Faut-il croire que Louis-Philippe, après s'être donné l'apparence d'une hésitation, n'a pas cru devoir user du droit de grâce à l'égard d'un homme muni d'aussi fâcheux antécédents? Peytel cependant, résigné à son sort, nous dit-on, écrivait dans sa prison des vers et de la prose où il protestait également de son innocence; le curé de Bourg lui faisait de fréquentes visites et se montrait fort édifié des sentiments du prisonnier. Louis-Philippe n'a vraisemblablement pas poursuivi la satisfaction d'une vengeance contre l'auteur de la *Physiologie de la Poire* : il a dû simplement, normalement, consulter le garde des sceaux sur le cas de Peytel. Est-il bien sûr que J.-B. Teste, le futur prévaricateur de la grave affaire que l'on sait, ait rendu au roi le compte le plus fidèle, et que, fils lui-même d'un notaire de Bagnols, il n'ait pas redouté des insinuations comme il en encourra quatre ans plus tard? La justice suit son cours, et Peytel est guillotiné le 28 octobre sur une place publique de Bourg.

Balzac, toujours sur la brèche pour les intérêts corporatifs des écrivains, revient de Rouen, où il était le 22 octobre à cause d'un procès intenté là-bas par la Société des Gens de Lettres. Ses soucis d'argent coutumiers sont particulièrement aigus en un temps où « vingt mille ducats de dettes », comme il dit, lui paraissent un fardeau sous lequel il faudra succomber. « Je suis effrayé, va-t-il écrire à madame Hanska, d'une espèce de vieillesse intérieure qui m'a saisi. » N'hésitons pas à voir une des raisons de cette brusque diminution d'entrain et de fougue dans la déception qui s'est emparée de lui et qu'il ne cache pas à la lointaine amie. Le 30 octobre 1839, sous le coup de la nouvelle de l'exécution capitale qui a eu lieu l'avant-veille à midi, il lui écrit :

Vous avez peut-être appris qu'après deux mois d'efforts inouïs

pour l'arracher à son supplice, Peytel a marché, il y a deux jours, à l'échafaud, *en chrétien*, a dit le curé; moi, je dis en homme qui n'était pas coupable.

Vous devinez pourquoi cette horrible lacune dans ma correspondance. Ah! chère, mes affaires étaient déjà en fort mauvais état, mais mon dévouement me coûte un argent fou, cinq cents ducats au moins, et cinq cents ducats de non-travail, des calomnies de toute nature m'ont récompensé. Maintenant, je verrais, je crois, tuer un innocent sans m'en mêler... je ferai comme les Espagnols qui s'enfuient dès qu'on assassine un homme.

Nous causerons de tout cela...

Et, comme l'odieux d'une accusation mensongère vient aggraver durement tout le tort matériel que lui a fait son intervention (car Gozlan affirme qu'une partie de sa popularité se trouva compromise dans sa clientèle bourgeoise), il revient avec amertume, en février 1840, sur le dommage pécuniaire qu'il a subi :

L'affaire Peytel me coûte 10 000 francs, et l'on disait que j'avais reçu 50 000 francs!

* * *

Dédaigné par les pouvoirs publics, sans écho dans l'opinion bourgeoise, l'appel de Balzac trouvait cependant un retentissement dans une autre conscience d'écrivain.

Il y avait alors à Paris, faisant chez nous un des fréquents séjours que l'on sait, un grand auteur anglais, Thackeray, fort méprisant pour certaines surenchères de notre Romanisme à cette époque, extrêmement froissé en particulier par l'exubérance de Balzac, — donc mal disposé à accepter le sauvetage de Peytel par cet émule français en maraude dans les maquis de la procédure, bien préparé cependant à opposer les garanties judiciaires de la Grande-Bretagne à la désinvolture gauloise, et sa propre clairvoyance à la crédulité des Français. Balzac a-t-il jamais eu la consolation de savoir qu'à travers mille réserves, il avait gagné à son inquiétude, sinon à sa plaidoirie, un confrère de cette qualité? Thackeray, dans son *Paris Sketch Book*, consacre à l'affaire Peytel tout un chapitre — le xvi^e — sous forme d'une lettre

adressée à un *barrister* imaginaire. Or il a beau faire; il a beau déclarer que l'écrit de Balzac, trop long et prétentieux, promettait beaucoup et donnait peu, et que l'exécution du notaire a fait à elle seule plus de sensation que tous les autres incidents qui ont jalonné cette pénible affaire : s'il garde ses doutes sur la culpabilité du meurtrier prétendu, c'est que son indifférence a été ébranlée par son confrère parisien.

Dans la mesure où l'on peut parler de « conviction morale », le crime de cet homme lui a été imputé avec une dose de clarté suffisante. Mais quiconque a lu les *Causes célèbres* sait bien que des condamnations à mort et des exécutions ont été le résultat de preuves dix fois plus fortes que celles qu'on a pu mettre en ligne contre Peytel. Sa propre explication de l'horrible crime peut être vraie : rien dans les témoignages n'est assez fort pour la renverser... Un jury anglais n'aurait jamais demandé la vie d'un homme sur de telles dépositions; un juge d'instruction, un procureur, en Angleterre, n'auraient jamais procédé comme firent ces Français : ce dernier excitant l'opinion publique en exagérant l'appel aux passions; le premier cherchant de toutes les manières à extorquer des confessions au prisonnier, à le désorienter et à le confondre, à écarter, par de féroces interventions et d'amères remarques venues de son siège de ministère public, tous les effets que le témoignage de l'inculpé pouvait produire sur le jury....

Alors que Balzac, en somme, refait à sa façon le travail de l'instruction, c'est la méthode de l'accusation que Thackeray critique et prétend amender, avec une foi aveugle dans la supériorité britannique. En France, « un homme est coupable tant qu'il n'a pas prouvé son innocence » : Dieu soit loué ! les choses en Angleterre sont bien différentes. Et le substitut du procureur du roi, si j'ose dire, va en en prendre « pour son grade ! » Si naguère on reprochait à Balzac de figurer, lui, la littérature envahissant le Parquet, c'est, ici, à la déformation romanesque de l'accusateur public que Thackeray s'en prend : l'acte d'accusation, le réquisitoire sont des romans feuilletons, qu'on imaginerait assez mis en mélodrame selon le *schéma* suivant, que l'auteur de *Pendennis* donne malicieusement en français :

Personnages.

Costumes.

SÉBASTIEN PEYTEL . . .	Meurtrier	{ Habillement complet de notaire perfide : figure pâle, barbe noire, che- veux noirs.

LOUIS REY.	{ Soldat retiré (sic), bon, brave, franc, jovial, ai- mant le vin, les femmes, la gaieté, ses maîtres sur- tout; vrai Français enfin. }	{ Costume ordinaire; il porte sur ses épaules une couverture de che- val. }
WOLF.	Lieutenant de gendarmerie.	
FÉLICITÉ D'ALCAZAR. .	Femme et victime de Peytel.	

Médecins, villageois, filles d'auberges, garçons d'écurie, etc., etc.

La scène se passe sur le pont d'Andert, entre Mâcon et Belley. Il est minuit. La pluie tombe; les tonnerres grondent. Le ciel est couvert de nuages et sillonné d'éclairs.

« Tous ces personnages, continue Thackeray, sont mis en scène par le drame du procureur : les villageois interviennent avec leur chœur; le vieux lieutenant de gendarmerie avec ses soupçons; la franchise et la gaieté de Rey, les circonstances romanesques de sa naissance, son courage et sa fidélité, tout cela est mis en œuvre, afin de faire contraste avec Peytel et de susciter contre ce dernier l'indignation des jurés. Mais sont-ce là des preuves? Cela ressemble-t-il à des preuves? Et à défaut de preuves, les présomptions, que sont-elles? »

C'est tout l'acte d'accusation que l'écrivain anglais démolit morceau par morceau : on sait que Thackeray, quand il s'y met, n'y va pas de main-morte. Ici, imaginant le dialogue entre le juge d'instruction et l'inculpé, et reconstituant les fins de non-recevoir de celui-là et les allégations de celui-ci, il a assez beau jeu à donner, à son *schéma* de mélodrame de tout à l'heure, sa contrepartie judiciaire. Et il conclut (en insérant dans cette conclusion le récit de l'exécution capitale) :

Peytel peut n'avoir pas commis le crime qui lui est imputé; M. le juge l'instruction, avec ses discussions sur les possibilités et les impossibilités; M. le procureur, avec son exposé romanesque et ses harangues enflammées au jury, peuvent avoir usé de ces grands moyens pour mettre à mort un innocent... Dans le cas de S. Peytel et de sa famille, il y a déjà eu deux morts; une troisième (cette exécution de l'accusé) était-elle absolument nécessaire? Considérant la faillibilité des juges et des gens de loi, et en présence des milliers d'exemples de peines imméritées qui ont déjà été infligées, sur preuves analogues ou même plus fortes, y a-t-il *un seul* homme pour déclarer, positivement et sous la foi du serment, que Peytel était coupable, et que sa mise à mort n'était pas *le troisième assassinat dans la famille*?

* * *

Est-ce le durable effet d'une déconvenue qui lui fut amèrement sensible? Balzac tenait-il sa promesse de ne plus bouger, dorénavant, en face de méprises judiciaires possibles? Faisait-il en 1840 meilleur crédit qu'en 1839 à des juges de provinces dont le verdict a été, cependant, souvent contesté; ou si le caractère plus technique, dans ce cas particulier, des arguments de l'accusation lui rendait difficile une intervention de détective? L'affaire de madame Lafarge, qui devait faire couler des flots d'encre, lui inspire d'abord, pour la *Revue parisienne*, un article qu'il n'y a, finalement, point inséré, et où la question de culpabilité cède le pas à des vues sur la déportation, sur le jeu difficile des « circonstances atténuantes », à des digressions sur les loges de concierges à Paris. Cependant le grand romancier se préoccupe, là aussi, de ce qu'on peut appeler *l'individualisation de la peine*, et, par conséquent, de la juste détermination d'une culpabilité¹ :

Une faute n'est pas le vice. Ce sens est le vrai; sans quoi, la justice serait plus horrible que les criminels...

Un individu convaincu d'un vol n'est donc pas un voleur; mais il peut le devenir. Dans le même ordre d'idées, la Voisin, la Brinvilliers étaient des empoisonneuses; mais une femme qui se laisse aller à ce crime n'est pas absolument empoisonneuse...

Mais, comme il est naturel, c'est dans son œuvre d'écrivain que se retrouve surtout l'effet de son enquête en province, de ses impressions sur la terrible hostilité qui peut galvaniser pour l'injustice ou, en tout cas, pour la partialité, des milieux bourgeois de petite ville. *Pierrette* à la fin de 1839, *Ursule Mirouet* en 1841, *la Rabouilleuse* en 1842, laissent flotter, dirait-on, des germes de poison dans des atmosphères provinciales qu'on n'aurait pas imaginées si délétères. Et

1. La distinction entre le « criminel d'occasion » et le « criminel d'habitude » est signalée par M. F. Roux, *Balzac juriconsulte et criminaliste* (Paris, 1906). Le rôle joué dans l'affaire de Bourg par le romancier avait été signalé dans un article de G. Ferry, *Balzac et le notaire Peytel* (*Grande Revue*, 1^{er} juin 1899); mais l'auteur n'avait pas connaissance des incidents administratifs qui avaient compliqué l'intervention, et que j'emprunte à un dossier des Archives Nationales (BB¹⁸ 1258-65).

surtout, comme Balzac a presque toujours, dans ses mécomptes les plus graves, une réaction de forte santé, et même de goguenardise, qui lui fait résoudre les pires dissonances dans une sorte de gausserie supérieure, on peut se demander si l'*Esquisse parisienne* qu'en 1839 il consacrait au *Notaire*, « un homme gros et court, bien portant, vêtu de noir, sûr de lui, presque toujours empesé, doctoral, important surtout », ne doit pas sa conclusion humoristique à l'« affaire Peytel » :

Quand un notaire n'a pas la figure immobile et doucement arrondie que vous savez, s'il n'offre pas à la société la garantie immense de sa médiocrité, s'il n'est pas le rouage d'acier poli qu'il doit être, s'il est resté dans son cœur quoi que ce soit d'artiste, de capricieux, de passionné, d'aimant, il est perdu...

FERNAND BALDENSBERGER

A PROPOS DE GLOZEL

Les découvertes de Glozel apparaissent aux yeux de certains savants comme les plus fécondes et les plus mémorables qu'ait inspirées la préhistoire : elles ouvrent à la recherche des horizons inconnus, et, comparables aux grandes révolutions scientifiques, elles marquent vraiment, dans la connaissance de nos origines, un tournant nouveau. Pour d'autres savants, non moins compétents, on ne peut même pas parler d'une question de Glozel. Les pièces sur lesquelles on élève des conclusions grandioses ne sont que de vulgaires faux : c'est à la justice des tribunaux et non à la discussion scientifique que ressortit une pareille affaire.

Et les controverses sont des plus vives, à la grande surprise de quelques-uns qui ne voyaient dans la science que ces *templa serena* où la seule réflexion, froide et sans préjugés, fait loi.

Cette étude ne se propose pas d'apporter une opinion nouvelle dans ce concert discordant. Son but est d'exposer, aussi simplement que possible, les arguments des diverses thèses et d'essayer de dégager l'état actuel de nos connaissances sur l'une des périodes les plus importantes mais les plus obscures de la préhistoire : celle qui correspond au passage de l'homme fossile à l'homme historique.

I

On ne peut parler du gisement de Glozel sans le situer, au préalable, dans les cadres généraux de la chronologie

préhistorique. Nous allons donc caractériser brièvement les grandes périodes de la préhistoire.

De la longue série des vivants qui, au cours des temps géologiques, ont peuplé notre terre, l'homme est assurément le dernier venu. Par l'ensemble de ses caractères anatomiques il appartient au groupe des Primates et émerge, au milieu de ce groupe, comme le terme ultime d'un rameau longuement préparé dans les profondeurs du passé géologique. Les derniers stades de cette évolution commencent à être bien connus, et, de l'homme ancien, de l'homme fossile, nous possédons quelques restes organiques. On distingue ainsi la race ou mieux l'espèce de Néanderthal, très primitive, à l'aspect bestial, et, se développant en même temps qu'elle, mais ne tardant pas à seule subsister, l'espèce *Homo sapiens*, l'homme actuel.

Nous connaissons aussi cet homme préhistorique par son industrie, manifestation d'un facteur jusqu'alors inconnu, l'idée, qui le rend capable d'invention. Sur les grands plateaux du Nord de la France, dans les alluvions de la plupart de nos rivières, dans les remplissages d'un grand nombre de grottes, on rencontre des silex taillés soit sur les deux faces, soit sur une face seulement. C'est l'industrie de la pierre taillée qui correspond à la période la plus ancienne de la préhistoire ou *période paléolithique*. D'ailleurs, au cours de ce Paléolithique, lorsque l'*Homo sapiens* eut supplanté l'homme de Néanderthal, se développa peu à peu l'usage de l'os et de l'ivoire en même temps qu'apparurent la préoccupation artistique, le goût du dessin et de la peinture; et la fin du Paléolithique (âge du Renne) fut marquée par la naissance de l'art.

Ainsi passèrent beaucoup de siècles; puis vinrent d'autres peuplades, qui utilisaient la pierre polie. Nous entrons avec elles dans la *période néolithique* qui se continua par celle des métaux. Et nous arrivons aux temps historiques, où des textes écrits nous permettent de déchiffrer le passé.

C'est au cours de l'époque néolithique que s'effectua la mise en place des diverses races humaines et que s'élaborèrent les grandes transformations qui ouvrent le cycle actuel de l'Histoire. Mais toujours ces transformations nous

apparaissent quand elles ont déjà acquis un plein développement : on a cru en voir naître quelques-unes à Glozel.

* * *

Glozel est un petit hameau du département de l'Allier, situé à 25 kilomètres au Sud-Est de Vichy et à 4 kilomètres de Ferrières-sur-Sichon.

Le 1^{er} mars 1924, en labourant son champ, situé au lieudit « les Durantons », le long de la rivière la Vareille, affluent du Sichon, M. Émile Fradin mit à jour une série de briques régulièrement disposées dans lesquelles M. Clément, instituteur à la Guillerme, crut reconnaître les restes d'un de ces fours de verrier, comme il en existait encore dans la région, au XVIII^e siècle. Un préhistorien, M. Franchet, après une étude attentive sur place, adopta cette interprétation.

A l'intérieur du four, M. Clément recueillit des débris de vases en grès bleuté, et, dans les environs immédiats, une hache en pierre polie avec signes, ainsi que diverses briques ou tablettes. On devait remarquer, mais au mois de janvier 1925 seulement, que l'une des tablettes portait des inscriptions.

A partir du mois d'avril 1925, les investigations archéologiques dans le champ de Glozel furent poursuivies sous la direction du Dr Morlet, médecin consultant à Vichy, qui loua à cet usage le terrain des Fradin.

Aux quelques pièces déjà trouvées vinrent alors s'ajouter une multitude d'objets nouveaux : débris d'une céramique grossière, silex taillés, haches polies, idoles, nouvelles briques présentant des rudiments d'écriture linéaire, objets en os, etc. Un renne gravé sur galet vint indiquer qu'il fallait attribuer au gisement un âge très reculé. Puis furent mises à jour en juin 1927 deux tombes intactes renfermant des objets appartenant, d'après les auteurs de la découverte, à la haute époque néolithique. Il y avait des haches de pierre polie, des galets avec gravures d'animaux ou signes alphabétiformes, une idole bissexuée avec masque, des vases en argile à peine cuite, l'un d'eux décoré d'un masque sans bouche, d'infimes débris de squelettes humains, etc.

Pendant toute la belle saison dernière, les chercheurs furent nombreux et les découvertes abondantes. Les fouilles, et, par suite, les trouvailles semblent avoir été ralenties par l'hiver; mais depuis le mois de février les recherches ont été reprises : divers objets du type glozélien furent trouvés dans les environs du petit hameau, et un groupe de savants, actuellement à Glozel, viendrait de mettre à jour, selon les indications des journaux, de nouvelles figurations animales accompagnées de nombreux signes alphabétiformes. Il est probable que le nombre des pièces actuellement recueillies dépasse 2 000.

La nouvelle de ces découvertes s'était peu à peu répandue dans les milieux qui s'intéressent, avec plus ou moins de compétence, à la préhistoire. Et les discussions commencèrent rapidement. Dès le mois de juin 1926, M. Van Gennep se déclarait convaincu, après une visite à Glozel, de l'antiquité du gisement. Au mois d'août de la même année, M. Salomon Reinach revenait de Glozel estimant que toute fraude était impossible et qu'on ne pouvait croire à une mystification. Quelques jours après, M. Depéret apportait l'appui de sa profonde compétence de géologue et de paléontologiste aux défenseurs du gisement.

Mais il y avait aussi des opinions opposées. M. Seymour de Ricci, qui avait accompagné M. Salomon Reinach et assisté avec lui aux fouilles de Glozel, loin de partager l'avis du savant archéologue, estimait au contraire qu'on était en présence d'une « mystification nettement caractérisée ». M. Camille Jullian faisait également de nombreuses réserves. S'il admettait l'authenticité de certains objets, qu'il rapportait d'ailleurs à la basse époque romaine, leur enlevant tout intérêt préhistorique, il avait été « inquiet » par l'allure de certaines briques dont l'écriture était « plus tremblante, moins ferme », comme si « le graveur copiait ses lettres quelque part » sans en comprendre la valeur et la signification. Et, lorsqu'il lut à la fin d'une tablette « quelque chose comme Closel ou Closet », il parla de faussaire.

En 1927, à la suite d'une étude du gisement et des objets, M. Vayson de Pradenne déclarait très nettement que toutes

les pièces de Glozel étaient fausses; il était bientôt suivi par M. Dussaud pour qui la correspondance étroite entre l'alphabet glozélien et l'écriture phénicienne la plus récente ne pouvait s'expliquer que par la fraude. Enfin, en octobre dernier, M. Marcellin Boule publiait une observation faite par lui deux ans auparavant : le seul objet qu'il avait pu examiner, le renne gravé, si important pour dater le gisement, n'était pas authentique.

Dès le début de ce mois d'octobre 1927, le ministre de l'Instruction publique avait ouvert une instance en classement pour le gisement de Glozel. D'autre part, un Congrès d'anthropologie réuni à Amsterdam avait émis le vœu qu'une Commission internationale composée de savants compétents fût chargée d'étudier le gisement. Cette commission, nommée en octobre, se rendit sur le champ de fouilles au début de novembre. Dans les derniers jours de l'année elle publiait son rapport qui concluait à « la non-ancienneté des documents qu'elle avait pu étudier à Glozel ».

Enfin M. Champion, du Musée de Saint-Germain, chargé par le ministre de l'Instruction publique d'examiner les objets trouvés au point de vue de la technique de leur fabrication, concluait également au faux.

Et la lutte continua, très vive, entre glozéliens et anti-glozéliens, les premiers apportant pour étayer leur conviction l'appoint de nouvelles découvertes, les seconds contestant, par des arguments de divers ordres, l'authenticité des objets présentés.

Tout récemment, à la suite d'une plainte déposée par la Société préhistorique de France, une perquisition faite dans la ferme de la famille Fradin amenait la saisie d'un certain nombre de pièces actuellement soumises à l'expertise judiciaire.

* * *

Comment, pour ses défenseurs, se présente le gisement de Glozel? Quelles observations en établissent l'authenticité? Quelle synthèse peut-on donner des nombreuses trouvailles que l'on y a faites?

Tout en dirigeant les fouilles de Glozel, le D^r Morlet

publiait au fur et à mesure des découvertes la description des principaux objets trouvés. Dès sa première publication (signée, ainsi que la suivante, avec Émile Fradin), il place le gisement de Glozel dans le début de la période néolithique; il y voit des traces d'influences égéennes et parle de la marche d'une civilisation du Nord-Ouest vers le Sud-Est. Et il estime être en présence d'une période nouvelle du Néolithique, le *Glozélien*, caractérisé par les briques à signes et l'industrie du verre.

Dans les publications suivantes il étudie l'alphabet glozélien (dont on connaissait 81 signes à la fin de 1925 et actuellement 120 ou 130 selon M. Salomon Reinach). Il le compare au hiéroglyphique et au phénicien et y voit le fond commun où « les peuples de souche néolithique puisèrent selon leur génie propre ». Le nombre des signes de l'alphabet glozélien, bien supérieur à celui des signes des alphabets méditerranéens, confirme l'hypothèse que le premier est la source des seconds. « A la théorie d'un alphabet primitif phénicien, conclut-il, nous opposons la notion d'alphabets méditerranéens dérivés d'un prototype néolithique. »

Passant ensuite aux objets travaillés, le Dr Morlet considère l'idole glozélienne comme l'ancêtre de la déesse funéraire des tombes égéennes et portugaises.

Le travail de l'os se faisait à Glozel à l'aide de petits outils en grès (ce qui expliquerait, dit-il, les rayures souvent constatées). Il y aurait d'étroites analogies entre cette industrie et celle de l'os dans les contrées boréales et ainsi serait posé à nouveau le problème de l'origine de la culture arctique. Quant aux vases ornés, le Dr Morlet estime qu'ils « devaient avoir une destination relative à la nourriture du défunt; ceux qui étaient inscrits portaient peut-être des invocations rituelles pour le repos des morts. »

Enfin, dans sa plus récente publication, il traite de Glozel, *premier âge de l'argile*, et y expose ses idées sur le développement de la céramique.

M. Salomon Reinach, qui, l'un des premiers, a proclamé l'authenticité du gisement, s'est attaché à montrer que la controverse actuelle ne faisait que répéter les discussions

qui se sont déjà produites en Préhistoire, chaque fois qu'un fait nouveau venait bouleverser des idées acquises. Et il en cite plusieurs exemples. Lorsqu'au siècle dernier Boucher de Perthes démontra l'antiquité de l'homme sur la terre, il ne reçut d'abord de la science officielle que « dénégations, raileries, dédains ». En particulier, l'illustre géologue Elie de Beaumont ne voulait pas admettre que l'homme eût été le contemporain du Mammouth et « se demandait même si les silex taillés n'étaient pas d'origine romaine ». Il fallut attendre plus de dix ans pour que les vues de Boucher de Perthes pussent obtenir les adhésions décisives. Lorsqu'en 1864 Édouard Lartet découvrit à La Madeleine un Mammouth gravé sur un fragment de défense, établissant ainsi, d'une façon définitive, la contemporanéité de l'homme et du Mammouth, bon nombre de préhistoriens crièrent au faux. Même opposition lorsque Piette fit connaître les galets colorés du Mas d'Azil. Les peintures d'Altamira, la plus belle manifestation de l'art paléolithique, ont toujours été considérées comme fausses par certains préhistoriens.

A ces raisons d'ordre historique, M. Salomon Reinach en ajoute une autre, d'ordre psychologique, ce qu'il appelle la jalousie du savant pour l'amateur.

Sur le terrain purement scientifique, l'importance du gisement de Glozel est surtout marquée par deux grandes nouveautés : d'abord la confirmation de la chronologie babylonienne (?) conservée par la Genèse, ensuite un bouleversement complet de nos idées sur l'origine de l'écriture. Alors qu'on faisait venir de l'Orient méditerranéen les rudiments de l'écriture linéaire, les découvertes du Dr Morlet et d'Émile Fradin nous montrent que c'est en Gaule qu'ils ont pris naissance. « Les tablettes de Glozel, dont l'une contient plus de cent caractères, sont contemporaines des plus anciennes inscriptions d'Égypte et de Chaldée, sinon plus vieilles, et ne leur doivent absolument rien. En revanche, les cent vingt ou cent trente signes de cette écriture comprennent, à côté de beaucoup qui sont tout nouveaux, presque tous ceux des écritures ibériques, phéniciennes, grecques, italiques, etc. Force est donc de se demander si l'alphabet dans lequel j'écris ces lignes ne serait pas d'origine occidentale, hispano-

gauloise, et non orientale, c'est-à-dire syro-phénicienne ». Les écritures de Glozel comme celles du Mas d'Azil et du Portugal « descendent, par voie de développement, des rudiments de l'art d'écrire à l'âge du renne. Cette magnifique civilisation du Périgord et des Pyrénées a pu être étouffée, en Gaule et en Espagne, par des invasions venues du Nord, mais ses conquêtes essentielles se sont conservées près de la grande mer intérieure, ont voyagé vers l'Est et ont été rendues bien plus tard à nos rivages par les marins phéniciens et grecs. » Glozel viendrait détruire à son tour le « mirage oriental ».

A la suite de plusieurs visites au gisement, en septembre 1926, puis en 1927, et après avoir fait lui-même plusieurs fouilles, M. Depéret s'est déclaré convaincu de l'authenticité de l'outillage néolithique de Glozel (objets en pierre et en os), de la céramique et de l'écriture. Dans le terrain, M. Depéret distingue deux niveaux : d'abord une couche de terre végétale d'une trentaine de centimètres d'épaisseur, puis une couche d'argile jaune. A la limite des deux couches on rencontre divers débris d'une poterie récente, bien postérieure au Néolithique. On observe donc à Glozel la superposition de deux civilisations d'âge différent. « Plus bas, écrit M. Depéret, dans l'argile jaune, tendre, qui contient à la profondeur moyenne de 0 m. 60 à 0 m. 70 la couche archéologique, j'ai recueilli, dans l'argile vierge de tout remaniement, entre autres objets, un beau fragment de tablette à inscriptions alphabétiformes enserré dans une trame de racines et de radicelles d'arbustes aujourd'hui disparus. Cette observation, continue-t-il, est, à mon avis, décisive et implique à elle seule d'une manière irréfutable l'authenticité de la tablette et, par suite, de l'écriture glozélienne. Pour penser autrement, il faudrait supposer qu'un faussaire aurait préparé le terrain en y introduisant des objets il y a au moins vingt ans, temps nécessaire à la croissance et au développement des racines qui entouraient la tablette. L'énoncé seul de cette hypothèse permet d'en saisir l'absurdité. »

Une deuxième preuve d'authenticité résulte du fait que l'écriture de Glozel n'est pas isolée. Elle se rattache aux

écritures de la fin du Paléolithique, et se continue par les alphabets ibériques; dans le département même de l'Allier on trouve quelques gisements contemporains, à Sorbier, aux Berthelots, à Blenières.

M. Depéret n'a pas limité ses investigations au seul champ de la famille Fradin. En compagnie du docteur Morlet, il vient de fouiller deux grottes situées dans les environs de Glozel. L'une de ces grottes a fourni, au cours d'une première fouille, une hache polie et une figuration animale. Une seconde fouille a amené la découverte d'un galet quadrangulaire, portant, gravée sur une face, une tête de cheval entourée de signes de l'alphabet glozélien, et, sur l'autre face, « une véritable page d'écriture glozélienne » d'une trentaine de signes.

Toujours près du hameau de Glozel, mais cette fois à la surface du sol, en plein air, deux autres galets ont été trouvés : sur l'un d'eux, on voit une tête de cheval, avec la crinière hérissée, et une vingtaine de signes glozéliens; sur l'autre galet se distingue, en plus des signes glozéliens, une tête de cervidé dans laquelle M. Depéret croit reconnaître un renne analogue à ceux déjà trouvés à Glozel.

Enfin M. Mendès-Corréa vient de signaler, à Alvao, en Portugal, où l'on avait déjà trouvé, à la fin du siècle dernier, des traces d'écriture, l'existence de caractères nouveaux qu'il rapporte, sans d'ailleurs donner de raisons très convaincantes, à la période néolithique. Cet alphabet présenterait une profonde ressemblance avec celui de Glozel; on y trouverait en particulier deux caractères connus dans ce dernier seulement.

Je crois n'avoir omis aucun fait important. J'ai présenté, débarrassée de nombreux détails secondaires, la thèse des partisans de Glozel. Je vais maintenant indiquer les principales objections que certains savants y ont apportées.

La thèse de M. Camille Jullian est intermédiaire entre celle des glozéliens et celle des antiglozéliens. Il y a, à Glozel, un mélange d'objets faux et de pièces authentiques. Celles-ci, les seules dont il y ait à tenir compte, indiqueraient l'exis-

tence d'un logis de sorcière attenant à quelque sanctuaire rural de source ou de forêt, comparable à ceux déjà signalés au Portugal, en Suisse ou en Palestine, mais beaucoup plus complet. Dans de tels sanctuaires, on entassait des objets de toutes les époques et chacun d'eux correspondait à un but bien déterminé. Les figurines où l'on croit voir des idoles sont des poupées d'envoûtement; les visages sans bouche correspondent à ceux des envoûtés; les briques à inscriptions sont les tablettes où l'on inscrivait les formules magiques d'incantation; elles sont gravées en cursive latine et se rapportent à la pêche, à la chasse, à la vie aux champs, à l'amour. Diverses caractéristiques : la lettre *x* remplaçant sur les inscriptions la lettre *s*; l'analogie des formules magiques avec celles des tablettes déjà connues, la forme particulière de certaines lettres et l'absence de poteries vernissées indiquent qu'il faut rapporter à la basse époque romaine, peut-être vers 300 après J.-C., les objets authentiques de Glozel.

Dès novembre 1926, M. Camille Jullian écrivait, au sujet des tablettes : « Je lis toutes les lettres sans exception; je lis toutes les lignes; je lis aussi les formules sans exception », et en novembre 1927 il donnait de la première tablette la traduction suivante : *Tali(ter) nob(is) l(oquitur) Ax... ut opitulare(tis) amare, s(ic) n(ova) l(una) c(irca) cal(endas) april(is) adite Sux(onem) lavatim*. Ainsi nous parle AX... Afin que vous vous aidiez à aimer, faites ainsi à la nouvelle lune, autour des calendes d'avril : allez au Sichon prendre des bains. » « Il est possible, ajoute M. Jullian, que *Suxon* désigne Vichy même. » Il ne garantit pas, d'ailleurs, l'authenticité de l'inscription qui, si elle était fausse, ne pourrait être que l'œuvre d'un faussaire connaissant à fond la paléographie latine.

Ainsi, rien dans les pièces authentiques de Glozel ne peut être considéré comme préhistorique. « Nous ne sommes pas à l'aube rayonnante des civilisations, mais dans les bas-fonds du paganisme romain à la veille de sa chute. Ce ne sont pas Adam et Ève, les initiateurs traditionnels des temps néolithiques, ce sont des Locuste et des Canidie de bas étage. »

S'il n'est pas absolument le premier à avoir proclamé la non-authenticité du gisement de Glozel, M. Vayson de Pradenne est bien en tout cas le premier préhistorien qui mit en avant des arguments suffisants pour entraîner l'adhésion de bon nombre de spécialistes.

Sa première visite à Glozel eut lieu au mois de juin 1927. En examinant les objets déjà trouvés il crut reconnaître, sur la plupart d'entre eux, l'action d'un instrument de métal : coups de couteau ou coups de râpe. Ce n'était donc pas du Néolithique, mais des pièces fabriquées par un faussaire moderne et même peu expérimenté.

Au cours d'une seconde visite, procédant lui-même à une fouille, M. Vayson de Pradenne aperçut, sur la paroi de la tranchée, un petit cercle où l'argile était moins compacte qu'ailleurs; un peu plus profondément, il en était de même, et, au bout de quelques centimètres, il trouva un galet gravé placé verticalement contre l'argile dure. De ces observations M. Vayson de Pradenne conclut que le galet avait été introduit dans le terrain de la façon suivante : « On avait creusé dans la paroi de tranchée un petit conduit à peu près horizontal, placé le galet au fond, et rebouché en tassant l'argile ». Mais un tel travail avait laissé des traces.

L'examen des tombes ne fit que le confirmer dans l'idée du faux. Il constata un vide entre la paroi latérale de la tombe et l'argile environnante; de plus, il observa que la terre n'avait pas pénétré entre les joints des pierres et dans l'intérieur même de la tombe. « On voit sans peine, écrivit-il alors, à quel point il est invraisemblable que de telles constructions en pierres sèches soient restées ainsi intactes et vides à vingt ou trente centimètres sous terre pendant des milliers d'années, dans un sol traversé d'eau, jadis couvert de bois et récemment défriché. »

Puis, faisant l'historique des fouilles, il fut amené aux constatations suivantes : Dans une première période qui s'étend du début de 1924 au mois de mai 1925 environ, on ne trouve que des débris de creusets en grès, des briques, des fragments vitrifiés, le tout provenant du four de verrier,

A partir d'octobre 1924 apparaissent cependant les premiers « faux » : hache avec signes, puis la brique trouvée près du four en mars 1924 et sur laquelle on ne remarque qu'en janvier 1925 des signes qui, selon M. Vayson, n'auraient pas existé auparavant. A partir du milieu de l'année 1925, le nombre des objets mis à jour augmente considérablement; leur apparition graduelle marque un perfectionnement dans la technique, chaque création ou modification venant fournir une réponse à une objection déjà faite. Enfin, il est possible de retrouver quelques-unes des sources d'inspiration : le manuel classique de Déchelette pour les vases à visages, certaine revue gynécologique pour les idoles bissexuées, etc., M. Vayson n'accuse d'ailleurs que ce qu'il nomme « l'esprit de Glozel ».

Toute l'importance de Glozel résiderait dans l'antiquité jusqu'à présent insoupçonnée que ce gisement établirait pour les débuts de l'écriture linéaire. Et c'est précisément sur le terrain de l'épigraphie et uniquement sur ce terrain que s'est placé M. Dussaud dans son étude des inscriptions de Glozel. Dans l'une de ses publications, le D^r Morlet avait examiné 21 tablettes et de nombreux galets couverts de signes variés. Établissant un tableau comparatif entre ces caractères glozéliens et l'écriture phénicienne, il retrouvait, parmi les 81 caractères glozéliens alors connus, les 22 lettres de l'alphabet phénicien. Et la ressemblance entre ces deux alphabets étant beaucoup plus grande que celle mise en évidence par de Rougé entre le phénicien et l'hiéroglyphe égyptien, le docteur Morlet concluait que les Phéniciens avaient emprunté leur écriture non aux Égyptiens mais à un alphabet néolithique du type glozélien. Ainsi se trouvait établie l'origine occidentale de l'écriture.

On sait que l'alphabet phénicien n'a atteint que par étapes sa forme définitive. Il y a eu d'abord une écriture archaïque représentée sur le sarcophage d'Ahiram (xiii^e siècle av. J.-C.); puis vinrent les lettres de la stèle de Méasa, roi de Moab, qui remontent à environ 900 ans avant Jésus-Christ; enfin le phénicien récent qui figure sur le sarcophage du roi de Sidon, Eshmounazar (v^e siècle avant J.-C.). Or, déclare M. Dussaud, ce n'est pas à l'écriture phénicienne archaïque que ressemblent

les caractères de Glozel, mais à celle du sarcophage d'Eshmounazar, c'est-à-dire au phénicien le plus récent. « Ah! si les tablettes de Glozel avaient révélé la plus ancienne écriture phénicienne, celle d'Ahiram, alors que le docteur Morlet et son entourage ignoraient cette écriture, nous eussions été vraiment impressionné et il nous aurait fallu nous demander comment l'écriture d'Ahiram pouvait se rattacher, sans aucune évolution, à celle du glozélien. Mais la correspondance rigoureuse de ce dernier avec l'écriture d'Eshmounazar, précisément celle qu'utilise E. de Rougé dans son *Mémoire*, est d'une telle absurdité — puisqu'elle passe par-dessus tout le phénicien archaïque — qu'une seule hypothèse reste ouverte : la fraude. »

Il existe aussi des ressemblances entre les caractères de Glozel et l'alphabet ibérique d'Alvao, dont l'âge est d'ailleurs incertain. M. Dussaud fait remarquer que ces analogies n'ont apparu qu'après l'envoi à Glozel de la revue *Portugalia* qui reproduisait les inscriptions d'Alvao. Et il n'hésite pas à déclarer que l'écriture de Glozel est à rayer définitivement du nombre des écritures anciennes.

Dans les sciences qui traitent de l'histoire de la vie, un document paléontologique ou archéologique ne peut avoir de signification que s'il est possible de le dater. D'après l'allure de l'outillage, les partisans de Glozel avaient été conduits à placer ce gisement au début du Néolithique. La découverte d'un renne gravé, indiquant l'existence de cet animal en ce point, vint compliquer la question. On admet en effet que le Renne a quitté nos pays à la fin du Paléolithique. La découverte de Glozel nous met donc en face du dilemme : ou bien vieillir le gisement et le placer à la fin du Paléolithique, ou bien le laisser dans le Néolithique et rajeunir considérablement la date finale de l'âge du Renne.

M. Boule, désireux d'élucider cette question capitale, demanda donc, en 1925, au Dr Morlet, de lui montrer la pièce décisive à cet égard : le galet portant l'image d'un renne. Le Dr Morlet l'apporta à Paris, et voici le résumé de la fin de leur entretien tel qu'il a été déjà publié : « Quand M. Marcellin Boule eut la pièce en mains, il dit au Dr Morlet :

« M'autorisez-vous à la nettoyer? » Le Dr Morlet hésita, puis enfin consentit qu'une petite partie de la surface du galet fût débarrassée des impuretés qui la recouvraient. M. Marcellin Boule pratiqua donc l'opération, avec de l'eau et une simple brosse à dents, sur environ un centimètre carré de l'objet, qu'il plaça ensuite sous le microscope, priant même le Dr Morlet de mettre à son tour l'œil à l'appareil. Avec une aiguille, M. Marcellin Boule souleva une sorte d'enduit qui demeurait encore au creux d'un trait de la gravure. « Cela, dit-il, c'est de la gélatine; c'est probablement de la colle forte. » Et le fond du trait apparut alors d'une couleur plus claire que la surface de l'objet. Au dos du galet, M. Marcellin Boule fit en outre une légère incision avec son aiguille, et le trait ainsi obtenu fut de la même couleur que le trait qui venait d'être examiné. « Votre galet est faux », conclut M. Marcellin Boule. Et il montra à son interlocuteur, dans l'ouvrage populaire de zoologie de Brehm, l'illustration qui avait pu, qui avait dû servir de modèle. « Ah! s'écria le Dr Morlet en se retirant, si cette pièce est fausse, c'est donc que toutes les autres sont fausses! » Tels furent les résultats de cet entretien. Par la suite d'autres rennes gravés furent trouvés à Glozel; mais quelle confiance peut-on avoir en leur authenticité?

Il nous reste à examiner le rapport publié par la Commission d'enquête internationale, après deux jours de fouilles, et celui présenté par M. Champion sur le mode de fabrication des objets.

Les conclusions de la Commission d'enquête, comme nous l'avons dit plus haut, furent nettement défavorables: diverses observations amenèrent ses membres à proclamer la non-authenticité du plus grand nombre des objets trouvés. En un point, par exemple, ils eurent l'impression qu'une motte de terre (sous laquelle fut trouvée une brique à inscriptions) avait été enlevée comme à la bêche, puis, après dépôt des objets, remise en place. Il en résultait une différence de niveau avec le sol environnant qui « s'expliquerait par la présence dans la fosse, ainsi préparée, des objets qu'on y avait déposés et qui remplissaient une partie de la cavité ».

Un anneau plat fut trouvé dans une position verticale qui ne « peut guère s'expliquer que par une habile pénétration par le haut, sans enlèvement nécessaire préalable de la terre végétale ». Pour les tombes, reprenant en partie les arguments de M. Vayson, la Commission d'enquête déclare que leur construction est toute récente. L'examen des pièces conservées chez le Dr Morlet et à la ferme Fradin ne fut pas plus favorable. Certains objets en os « paraissent tout frais ». Sur un harpon, « il est difficile de croire que les signes gravés ont pu être réalisés autrement qu'à la gouge. » Deux briques et un vase portent bien des marques de racines; mais « il s'agit là de racines de fougères nécessairement récentes, puisqu'elles n'ont subi qu'un commencement de décomposition, plus exactement de dessiccation ». Au sujet de la faune, la Commission se demande « comment admettre que des ossements ou bois de renne fassent complètement défaut dans cette « station » dont les habitants auraient cependant si bien connu cet animal qu'ils pouvaient en reproduire la silhouette? » Aussi, tout en admettant l'authenticité possible de certains objets : fragments de haches en pierre polie, morceaux de silex taillés, tessons de poteries en grès, matières vitreuse, etc., la Commission d'enquête termine ainsi son rapport : « Appuyée sur toutes les constatations qu'elle a faites, sur les discussions serrées qu'elle a eues, la Commission, à l'unanimité — avec les réserves qui viennent d'être formulées — conclut à la non ancienneté des documents qu'elle a pu étudier à Glozel. »

Enfin, dans un rapport technique, M. Champion, comparant les perforations faites avec un instrument de métal à celles produites par un instrument de pierre, conclut que les nombreux objets qu'il a examinés à Glozel sont « le produit du travail du métal », ce qui exclut l'hypothèse d'un gisement néolithique.

Je ne puis terminer ce long exposé sans parler des réponses que les défenseurs de Glozel ont faites à quelques-unes de ces objections.

A la thèse de M. Camille Jullian, M. Audollent répliqua en déclarant qu'il ne reconnaissait dans les textes dits magiques de Glozel ni cursive, ni latin.

Le D^r Morlet s'attacha à réfuter les conclusions de M. Dussaud, déclarant qu'il n'avait jamais fait usage des livres que celui-ci lui attribuait, et que les ressemblances entre les alphabets glozélien et ibérique avaient été constatées bien avant l'envoi de la revue *Portugalia*. Enfin il insista, avec M. Salomon Reinach, sur le fait que, parmi les 1 500 caractères trouvés à Glozel, la lettre B ne se rencontrait jamais. Cette absence constante de la lettre B (absence que l'on ne constate qu'à Glozel et dans les alphabets ibériques) est pour lui la preuve qu'il ne peut y avoir de fraude. De son côté M. Depéret répondait à certaines objections de M. Vayson. Les zones moins compactes, dans lesquelles M. Vayson voit la preuve de l'introduction latérale des objets, seraient occasionnées, pour M. Depéret, par des galeries de taupes très abondantes dans ce terrain. La présence d'un vide entre la paroi de la tombe et l'argile environnante serait due au ruissellement des eaux de pluie le long des pierres de la tombe, ruissellement qui aurait dissous peu à peu les particules d'argile. Quant à l'absence de patine dans les sillons du renne gravé sur un galet de roche dure, elle s'expliquerait de la manière suivante : l'argile jaune de Glozel est absolument imperméable à l'action des eaux souterraines et par suite très propre à protéger les pièces qu'elle renferme contre l'oxydation. Or la patine du galet ramassé dans un dépôt ancien est de date très antérieure à son utilisation par les Glozéliens : d'où une différence notable entre la patine ancienne de la surface du galet, et celle, beaucoup plus récente, que l'on trouve au fond des traits du dessin.

Enfin, on vient de faire connaître les résultats d'un examen, par le Laboratoire minéralogique de l'Université d'Oslo, de certains échantillons trouvés à Glozel (mais sans indiquer si ce sont ceux que M. Champion avait déjà examinés) et sur lesquels on n'a pu trouver aucune trace d'action d'un instrument de métal.

II

Nous venons d'exposer les principales phases de l'affaire de Glozel et les arguments des divers camps opposés. Cet

examen des opinions serait sans doute suffisant pour tenter de prendre parti. Mais, au lieu de nous engager dans la controverse, essayons plutôt de répondre à la question suivante : si le gisement de Glozel était authentique, quelles modifications faudrait-il apporter à nos conceptions sur les débuts de l'humanité actuelle ? Pour cela, cherchons de quelle manière viendraient s'ajouter aux chapitres déjà écrits de la préhistoire les faits que certains savants ont cru constater à Glozel. Pour les partisans de l'authenticité, le gisement est du début du Néolithique ; ils nous faut donc connaître, pour pouvoir l'insérer dans l'ensemble de nos connaissances, la période immédiatement antérieure. Nous allons en dire quelques mots.

* * *

A la fin du siècle dernier, un grand préhistorien français, Édouard Piette, fouillant la caverne du Mas d'Azil, dans le département de l'Ariège, découvrit, entre le Paléolithique et le Néolithique, des terrains de transition pour lesquels il créa le nom d'Azilien.

Nos connaissances sur cette période azilienne se sont beaucoup développées dans ces dernières années et, en nous bornant à l'Europe occidentale, voici le tableau sommaire, établi sur des faits incontestables, qu'on en peut présenter.

Notre pays avait alors ses contours géographiques actuels ; les glaciers avaient depuis longtemps déjà regagné les hautes montagnes, les saisons se succédaient selon le même rythme que de nos jours. Le renne, ce compagnon des grands artistes de la fin du Paléolithique, était remonté vers le Nord, et, dans les vastes forêts qui couvraient le sol de nos régions, l'homme ne trouvait plus à chasser que le cerf élaphe, le sanglier et les autres animaux sauvages actuels.

A ce profond changement dans la vie de la nature correspondit un changement non moins grand dans les races humaines. Aux hommes de l'âge du renne, à crâne allongé, vinrent se mêler des hommes à crâne rond : on constate ainsi, pour la première fois d'une façon nette, les traces d'une vaste migration. Il est probable que cette migration, comme il arrive dans les grands déplacements humains, fut accom-

pagnée de luttes très vives. Peu à peu, d'ailleurs, il y eut un commencement de fusion des deux races et on observe, en divers gisements, la coexistence de types à crâne allongé, de types à crâne rond et de types intermédiaires.

Les œuvres d'art des populations magdaléniennes nous avaient laissé l'impression d'hommes capables de cultiver leur esprit, ayant une intelligence affinée et déjà une vie intérieure profonde. La pauvreté de l'art azilien ne nous permet au contraire aucune conjecture sur les mœurs et les croyances de cette époque. La peinture et la sculpture paraissent oubliées, l'outillage en os est en pleine décadence. La domestication des animaux était encore inconnue; il faudra attendre le début du Néolithique pour voir les premiers animaux domestiques, d'abord représentés par le Chien.

Mais, probablement vers la fin de la période azilienne, il se produisit une véritable révolution dans la manière de vivre des hommes. Jusqu'alors c'est à la chasse qu'ils avaient demandé leurs moyens de subsistance; à partir de cette période ils apprirent à connaître les propriétés de la terre et à en tirer tout ce qui est nécessaire pour vivre. Et ainsi, à la vie errante des chasseurs, succéda la vie pastorale et agricole.

Tel est le tableau sommaire et incomplet que l'on peut tracer de la manière de vivre des hommes aziliens, c'est-à-dire de ceux qui auraient immédiatement précédé les hommes de Glozel. Si nous introduisons ces derniers dans notre récit préhistorique, si nous admettons que les découvertes du petit village de l'Allier nous ont fait connaître les restes d'une civilisation qui continue celle de la grotte du Mas d'Azil, dans quelle mesure faudra-t-il modifier les données classiques de la Préhistoire?

Il faudrait admettre que le renne et certains aspects de la civilisation paléolithique auraient persisté dans notre pays plus longtemps qu'on ne l'avait cru. Le simple fait de l'existence du renne en France au début du Néolithique est contredit par un si grand nombre de recoupements qu'il y a là un argument très fort pour ceux qui croient au faux.

A partir de la fin du Paléolithique, aucun gisement de France n'a fourni de renne, les restes de cet animal que l'on a cru trouver dans l'Azilien proviendraient en réalité de

niveaux plus anciens. En Belgique on ne connaît pas non plus la moindre trace de renne à l'Azilien; au Danemark, dans les nombreuses stations qui font suite à l'Azilien et que l'on nomme *kjökkenmöddings* on ne trouve plus le renne. Si Glozel était vrai, il faudrait admettre que cet animal qui, dès la fin du Paléolithique, avait regagné les régions boréales, se serait attardé dans certaines contrées du centre de la France. La persistance d'une civilisation de la pierre taillée au début des temps néolithiques étonnerait beaucoup moins le préhistorien naturaliste qui a si souvent l'occasion de vérifier le mot de Leibnitz que la nature ne fait pas de saut et qui connaît déjà, par l'Azilien, une civilisation de transition entre l'âge de la pierre taillée et celui de la pierre polie.

On a donné, comme autre nouveauté de Glozel, la coexistence du renne et de la Céramique. Nous ne connaissons jusqu'à présent, d'une façon certaine, que de la céramique néolithique. Si le renne s'attarde dans le Néolithique de nos pays, comme le veulent les défenseurs de Glozel, la coexistence devient normale. Le fait ne présenterait de l'intérêt que dans la conception classique où le renne est un animal exclusivement paléolithique : il nous faudrait alors admettre pour la céramique une très grande ancienneté. Cette conclusion elle-même ne serait peut-être pas absolument nouvelle, car certains préhistoriens prétendent qu'à la fin du Paléolithique la céramique était connue des peuplades qui habitaient la Belgique actuelle.

Les idoles aux deux sexes constitueraient un élément nouveau. Quant à la présence des « urnes à visage », elle mettrait vraiment, selon une expression ancienne de M. Salomon Reinach, « l'art des Troglodytes en relation avec celui de l'Égypte et de la Babylonie ». On a découvert en effet, dans la seconde cité d'Hissarlik, ou *ville brûlée* de Schliemann, des vases de céramique portant une idole féminine à caractères très particuliers : le nez, les arcades sourcilières, les yeux et les seins sont généralement indiqués, mais on ne trouve aucune figuration de la bouche ni des autres régions de la tête.

De semblables idoles ont été retrouvées, en Angleterre, dans un dolmen et sur certains objets provenant de la péninsule ibérique. Des « urnes à visage » sont également connues

d'une période beaucoup plus récente en Prusse orientale (époque de la Tène) et dans la région du Rhin (époque romaine). On admet que ce type d'idole s'est propagé des côtes de l'Asie mineure aux Iles Britanniques par l'Ibérie et la Gaule.

Mais, il y a un peu plus de trente ans, M. Salomon Reinach, reprenant une vue déjà émise par l'anthropologiste De Quatrefages, rapprochait les vases d'Hissarlik de certaines sculptures néolithiques de la vallée de la Marne et énonçait l'hypothèse d'un rayonnement de la culture de l'Europe occidentale vers l'Europe orientale et l'Asie antérieure : l'existence de tels vases, à une date relativement récente, en Angleterre, dans la Péninsule ibérique et la vallée du Rhin, marquait seulement la persistance en ces régions de ce type de culture. Une pareille thèse serait considérablement renforcée si les vases de Glozel étaient authentiques; nous aurions en Occident, dès le début du Néolithique, cette imitation des formes humaines en terre cuite qui ne devait apparaître en Troade que beaucoup plus tardivement. Et ainsi s'avérerait l'existence de cette « civilisation néolithique primitive, ayant rayonné en éventail de l'Europe centrale ou de l'Europe du Nord », dont parle M. Salomon Reinach dans son *Mirage oriental*.

Mais la découverte de beaucoup la plus importante, l'apport vraiment capital de Glozel, seraient les données imprévues que ce gisement ferait connaître sur les origines de l'écriture. Comment se présentent actuellement ces origines?

Une tradition qui remonte à l'antiquité attribue aux Phéniciens l'invention de l'alphabet. Lucain s'en est fait l'interprète dans des vers souvent cités :

*Phœnices primi, famæ si creditur, ausi
Mansuram rudibus vocem signare figuris.*

Cette tradition correspond maintenant à un fait scientifiquement établi : tous les alphabets actuellement en usage ne constituent que des transformations de l'écriture phénicienne. Cet alphabet phénicien n'a pas été créé de toutes pièces; bien d'autres systèmes l'ont précédé et ce n'est qu'à la suite de nombreux tâtonnements et de nombreux essais que l'homme a su donner une forme écrite à sa pensée.

Champollion émit l'idée, le premier, que l'alphabet phénicien dérivait de l'écriture égyptienne hiératique; E. de Rougé apporta par la suite de nombreux arguments en faveur de cette thèse, qui, jusqu'à la fin du xix^e siècle, fut à peu près unanimement acceptée.

Puis vinrent les remarquables découvertes archéologiques d'Arthur Evans en Crète sur les civilisations préhelléniques. On n'avait jusqu'alors aucune idée de la Grèce avant les Grecs et seule l'interprétation des légendes et des mythes permettait de s'avancer au delà des temps homériques.

C'est au cours de recherches qui s'échelonnèrent de 1893 à 1905 qu'Arthur Evans ressuscita cette civilisation disparue et apporta bien des données nouvelles pour l'histoire de l'écriture. La découverte de nombreuses inscriptions lui permit de reconstituer un alphabet de signes pictographiques (soleil, lune, étoile, sanglier, loup, oiseau, etc.) et un alphabet linéaire. Une étude comparative de l'écriture crétoise ainsi retrouvée et de l'écriture phénicienne conduisit l'archéologue anglais à admettre que la seconde était sortie de la première par un développement naturel. La transformation avait dû avoir lieu entre 1 500 et 1 000 avant Jésus-Christ, sans doute à la suite d'une invasion de la Syrie par les tribus crétoises. C'était l'abandon de la thèse de De Rougé et la résurrection de la vieille opinion de Diodore de Sicile qui rapporte que les Phéniciens n'avaient fait que modifier un système d'écriture inventé en Crète par les Muses, filles de Jupiter. Mais, dans ces dernières années, l'étude d'une inscription découverte au Sinaï a, de nouveau, fait prévaloir l'origine égyptienne de l'alphabet phénicien.

En réalité, les choses paraissent plus compliquées. On est de plus en plus amené à admettre l'existence, dans les régions méditerranéennes, de différents systèmes d'hiéroglyphes, indépendants les uns des autres, ayant évolué chacun pour son propre compte.

Bien des pays n'eurent donc rien à emprunter aux Crétois et aux Égyptiens parce qu'ils avaient déjà un système d'écriture fixé. On peut même aller plus loin, et se demander, avec certains épigraphistes, s'il ne serait pas plus exact de considérer l'alphabet phénicien, non comme une modification des

alphabets de Crète ou d'Égypte, mais comme la transformation d'un système hiéroglyphique particulier et encore inconnu. Nous aurions alors trois types d'écriture ayant évolué parallèlement, un seul d'entre eux, le phénicien, ayant eu une force suffisante pour donner nos écritures modernes.

Ces divers systèmes hiéroglyphiques se rattachent sûrement eux-mêmes, d'une manière que nous ne pouvons pas encore préciser, aux pictographies néolithiques. Mais dès maintenant nous pouvons dégager les grandes phases d'évolution de l'écriture, en saisir la loi de développement : d'abord peinture des idées, ensuite représentation graphique des sons sous formes de syllabes entières, puis de sons simples ou lettres.

Quelle phase de cette histoire ont pu connaître les hommes préhistoriques? Dans la grotte du Mas d'Azil, Piette avait recueilli de nombreux galets couverts de signes variés peints en rouge. C'étaient des bandes tantôt isolées, tantôt enchevêtrées ou parallèles, des lignes de points, des lignes ondulées, des lignes brisées, des cercles, parfois même des dessins ayant quelques ressemblances avec certaines lettres de l'alphabet. Piette crut trouver des analogies entre ces signes et l'écriture égéo-crétoise qu'Evans commençait à faire connaître, et il attribua aux hommes de l'Azilien une véritable écriture qui aurait pu donner naissance à celle de Crète. Mais ses conclusions furent rejetées par la plupart des préhistoriens. Or, si Glozel était vrai, le problème serait à nouveau posé et résolu dans un sens presque conforme aux idées de Piette. Nous trouverions en effet dans nos pays, au début du Néolithique, c'est-à-dire 7 000 ans environ avant Jésus-Christ, une écriture linéaire, étroitement apparentée au phénicien et qui lui aurait donné naissance, peut-être par l'intermédiaire des alphabets ibériques. Cette écriture aurait aussi de profondes racines dans les périodes antérieures : elle se rattacherait aux signes de l'Azilien et peut-être même à ces caractères gravés sur os que Lartet et Christy découvrirent en 1863, à la grotte de la Madeleine, et dont on a trouvé depuis bien des analogues en divers gisements du Paléolithique supérieur.

Ainsi la première véritable écriture linéaire aurait apparu

en Occident, son centre de dispersion aurait été dans nos pays, et de là elle se serait peu à peu répandue dans les régions méditerranéennes, puis en Orient, et celui-ci nous aurait rendu, à une date récente, ce que nous lui avons donné il y a bien longtemps.

C'est là assurément la plus importante des modifications que Glozel apporterait à la préhistoire. Le cadre actuel de nos connaissances ne serait guère modifié, mais, à son intérieur, il faudrait reculer dans un passé de plus en plus lointain l'une des plus importantes découvertes de l'homme. Il faudrait admettre aussi qu'il existait au début du Néolithique un état de civilisation avancé, des hommes dont l'intelligence était déjà sœur de la nôtre. La grandeur du résultat, la façon dont il bouleverse les idées acquises doivent rendre très prudents. Si la préhistoire ne veut pas être une science conjecturale et vaine, elle ne doit tenir compte, pour ses spéculations, que des documents d'origine irréprochable.

Malheureusement ce n'est pas le cas de Glozel. En laissant de côté les fouilles actuellement en cours, sur le résultat desquelles nous n'avons pas encore de renseignements précis, trop d'incertitudes planent sur la nature du gisement, et des constatations irréfutables de la non-authenticité de certains objets ont été faites qui jettent un doute sur les autres.

Il nous faut donc attendre, pour aller de l'avant, de nouvelles découvertes présentant toutes les garanties d'authenticité souhaitables. Il faut encore chercher, encore fouiller, mais avec prudence et méthode, et c'est ainsi seulement que « chaque mot du passé nous livrera tout ce qu'il recèle, que chaque coin du sol nous rendra les débris qu'il contient ».

JEAN PIVETEAU

FAILLITE¹

VI

Brugnon, désormais, s'étonnait souvent de ses propres gestes. La charpente de sa vie restait la même; il se levait, venait au bureau, déjeunait, revenait au bureau, aux mêmes heures. Il avait les mêmes occupations; mais pourtant il était assez clairvoyant pour s'apercevoir que sa vie était changée. Autrefois elle se partageait facilement entre les affaires et Simone; aujourd'hui, il n'y avait plus guère de place pour Simone, et une autre, qui était Florence, au lieu de prendre seulement cette place laissée libre, débordait chaque jour un peu plus sur toutes les heures de la vie. Brugnon aimait trop les situations claires pour ne pas se l'avouer franchement. Pour se rassurer il voulait croire qu'il était dans un égarement passager.

Autour de lui on espérait aussi que cette aventure avec Florence prendrait fin bientôt. Car maintenant tout le monde savait que quelque chose se passait entre Brugnon et Florence, qu'ils déjeunaient souvent ensemble, qu'ils sortaient ensemble. Assurément, parmi les dactylographes, on en eût trouvé plusieurs pour croire que Florence était la maîtresse de Brugnon; il faut supporter que toutes les amours soient regardées par certains sous un aspect trom-

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 mars, 1^{er} et 15 avril.

peur; peut-être même M. Narbonne lui-même, ou M. Comte, pensaient-ils sur ce point comme les dactylographes; Jean Poussain, lui, était mieux averti, Brugnon le prenant souvent à part pour l'entretenir de Florence et des peines qu'il éprouvait.

Car Brugnon éprouvait de grandes peines. Plus il se rapprochait de Florence, plus il la sentait fuir. Pourtant, elle acceptait toujours facilement les soins qu'il lui offrait; ils déjeunaient souvent ensemble, au sortir du bureau et revenaient ensemble au travail, après avoir fait une promenade rapide au Bois, si Brugnon avait sa voiture. Le soir aussi, ils dînaient souvent tous deux. Chaque jour, ils se rencontraient avec plus de plaisir et de facilité. Pourtant, Brugnon sentait fuir Florence; non, elle ne fuyait pas, elle était loin. Jamais elle ne marquait d'indifférence ni d'ennui; mais Brugnon savait qu'il aimait Florence, et que Florence ne l'aimait pas.

Du jour où Brugnon comprit bien cela, son tourment fut plus vif, mieux dessiné. Les journées furent occupées à se défendre contre cet amour, à lui céder. Florence était devant ses yeux, à ses côtés, ferme et impénétrable, souriante et dure; la ligne de son cou prenait chaque jour un charme plus fort, une puissance nouvelle. Brugnon ne comprenait pas que, dans ce court cylindre de chair, tant de bonheur pût être enfermé qu'il avait l'envie de le saisir à pleines mains, de le garder pour lui, de le tenir longtemps comme pour en pénétrer le secret. Le cou de Florence, indifférent, reliait sa nuque à ses épaules, blanc, plein de mouvements délicieux et imprévus; et quand Florence relevait sur Brugnon ses yeux gris chargés d'une lueur semblable à un petit insecte, Brugnon détournait la tête et dictait plus vite.

L'idée que Florence était sous ses ordres, qu'il lui commandait et lui donnait de l'argent, était insupportable à Brugnon. Le dernier jour du mois, quand Florence, ouvrant par hasard son sac, y laissait apercevoir les billets encore en liasse, Brugnon pensait mourir de honte. Il eût voulu s'excuser, se faire pardonner; c'est qu'il savait bien, au fond, qu'entre Florence et lui il y avait cette haute muraille de verre qu'on appelle l'argent, qui sépare, invisible, et qu'on veut ignorer longtemps; mais un jour, on veut tendre la main et l'on se heurte

ou l'on se blesse. Brugnon hésitait à briser cette vitre, et savait bien que Florence ne l'y aiderait pas. Ce n'était pas le seul souci qu'il eût, mais c'était peut-être celui qu'il comprenait le mieux, pour lequel il trouvait le plus facilement des mots; aussi le regardait-il plus souvent que les autres, qui étaient troublants, sans forme. Brugnon les redoutait, et les rencontrait à chaque instant du jour. Il avait lutté contre eux, tout seul d'abord; puis il avait cédé à ce besoin de parler qu'il avait toujours eu. Il avait pris Jean Poussain, ici encore, pour son confident, et lui parlait de Florence. Jean l'écoutait avec ce soin qui lui était propre, et notait sur son fichier, de temps en temps, certains détails plus importants. Il admirait combien Brugnon était changé; il eût voulu le lui dire, mais devinait bien que c'était inutile; Brugnon n'était plus capable d'écouter un conseil, mais seulement de parler de Florence.

Bientôt Brugnon devint plus nerveux, mécontent, irritable. Il sortait moins souvent avec Florence, affectait de la dédaigner, ne parlait plus d'elle. Il recommença, vers ce moment, à prendre Jean Poussain par le bras, le soir, en sortant du bureau, et ils allaient dîner ensemble, puis se promenaient dans les rues, entraient dans des cafés, et finissaient la soirée au *Crabe*, où ils restaient très avant dans la nuit. Ainsi pendant quelques semaines, puis Brugnon recommença à parler de Florence.

Un soir qu'ils étaient au *Crabe*, debout devant le comptoir d'acajou, leurs verres pleins devant eux, Brugnon tenait son front dans sa main. Ses traits s'étaient établis désormais dans une forme nouvelle qu'ils garderaient sans doute longtemps avant de vieillir encore d'un degré. Sa bouche pendait légèrement aux coins.

— Vous savez, Patron, — dit Jean Poussain, — que vous avez de plus en plus mauvaise mine?

Brugnon releva les yeux, se tut un moment, puis :

— A mon âge, — dit-il, — en être là...

— Vous travaillez trop, — dit Jean.

Brugnon haussa les épaules.

— Je travaille trop! Écoutez bien ce que je vais vous dire, mon petit : je ne travaille plus. Non... Je le sais, n'est-

ce pas? et le moment approche où vous tous, autour de moi, vous en apercevrez aussi.

— Mais...

— Je sais ce que je dis. A cause de cette enfant, je ne suis plus capable de penser, de penser vraiment à mon travail, à mes affaires, à ma maison. Voilà ce qu'elle a fait, Tenez!... Marchons un peu, nous pourrons causer plus tranquillement.

Et Brugnon se mit à marcher en tenant Jean par l'épaule. Ils allaient en long et en large devant le bar, ou circulaient entre les tables, faisant le tour de la piste et revenant; parfois ils s'asseyaient à une table libre, puis se relevaient quand le maître d'hôtel s'avancait vers eux. On les regardait avec un peu d'étonnement passer lentement à travers le bruit et la musique sans paraître rien voir, Brugnon grand et fort, un peu courbé, tenant contre lui Jean Poussain, le visage pâle, et qui suivait le pas de son patron.

— A cause de cette petite, je ne fais plus rien, — disait Brugnon. — Vous ne pouvez pas me comprendre très bien. Vous savez l'âge que j'ai? Quarante-cinq ans, et d'une vie bien lourde; c'est autre chose que la jeunesse. Et c'est là-dedans qu'est arrivée Florence. Tout cela n'est rien pour vous. Il faudrait que vous passiez dans ma peau, un moment; une petite journée; vous comprendriez. Pour vous, mon vieux, être amoureux, qu'est-ce que cela? Ce n'est rien; vous l'avez été, vous l'êtes, vous le serez; parbleu! vous trouvez cela facile et naturel. Vous avez raison. Vous êtes fait pour attendre sous des portes cochères, pour guetter le facteur, c'est votre métier.... Mais moi! Savez-vous quelle a été ma vie? J'ai travaillé, mon petit, j'ai travaillé sans arrêt. Je n'aimais que cela; faire marcher la maison Brugnon, pendant dix ans, vingt ans, trente ans, la changer, l'agrandir, la surveiller, la mener, l'aimer, voilà ce qui a occupé toute ma vie; ce n'était pas une très grande maison, quand je l'ai prise, et maintenant encore il y en a de plus fortes, je le sais; mais je l'avais faite moi-même, et, pour moi, elle est la première maison de France, la seule belle. Il y avait l'argent, l'activité, le risque. Brugnon, c'était devenu quelque chose, je vous jure; j'arrivais droit sur la cinquantaine avec

tout mon courage, et une belle puissance de travail; j'avais de bons canons tout prêts, et j'aurais tiré, vous savez, j'aurais tiré; je n'ai peur de personne. Je les aurais eus, tous; d'ici dix ans il n'y avait plus que Brugnon, et j'achetais toutes les betteraves de France, toutes! Brugnon, je vous dis!... Brugnon... le voilà, aujourd'hui! Petit il a commencé, petit il finira. Un bel effort cassé en route. Tant pis. Non, n'essayez pas de mentir. Je sais très bien. Je suis amoureux. Je n'y peux rien, vous non plus. J'en suis là. Amoureux de cette petite, et maintenant c'est trop tard, tout est fini... A mesure que j'essaie de me délivrer, je m'enfonce davantage... Fou! Fou! J'en pleure, la nuit; je me jure que c'est fini, que je la chasserai, que je redeviendrai moi-même; vous pensez bien que, si c'était possible, ce serait fait depuis longtemps! Il y a des moments où je la déteste, où je voudrais qu'elle disparaisse, qu'elle meure, oui, tu entends? qu'elle meure, et que je sois tranquille. Et puis je ne le veux plus, je veux qu'elle reste. Tu connais tout cela mieux que moi, bien sûr! Tu es un enfant, tu voudrais être à ma place, peut-être? Oui, moi aussi, je suis enfant, le plus faible et le plus imbécile. Je prends ma tête dans mes mains, je m'injurie, je crie, je voudrais prendre la vie et le monde entier dans mes doigts et déchirer tout ça, détruire tout ça, me sauver, faire quelque chose, n'importe quoi. Je me sens couler, comprends-tu, au moment où j'allais arriver. Toute une vie pleine à craquer, de mille choses qui ne sont pas Florence, si lourde ma vie, ma sacrée vie, ma chienne de vie, que tu ne peux pas savoir tout ce que j'y ai mis, tout cela je le sens qui s'en va, qui glisse de mes mains, tu sais, ce paquet trop lourd, dans les rêves, qui glisse, glisse, glisse.... Je vois un Brugnon, le vrai, qui se décolle de moi, qui reste à sa place, pendant que je m'en vais n'importe où, moi, avec cet amour, et je me débats, et je sais bien que c'est Brugnon que je vais lâcher.... La fatalité, mon petit; voilà le genre de mots que je me mets à employer; je fais semblant de tenir bon, mais je laisse faire, je laisse faire!

» Si je te disais... mais non, tu te mettrais à rire, et il n'y a pas de quoi... Si je te disais que je l'attends aux rendez-

vous en tirant ma montre dix fois, avec de la sueur sur les doigts, comme je n'en ai jamais eu pour les plus grandes affaires de ma vie. Si elle me dit bonjour plus froidement, je me torture la journée entière pour deviner, pour inventer mille drames; je la suis dans la rue; si elle s'arrête devant une vitrine, je voudrais acheter le magasin, le pâté de maisons...

« Jean, mon petit, ne répète cela à personne; personne ne peut comprendre. Regarde ce que je suis devenu! La pauvre petite! Ce n'est pourtant pas sa faute, va! Mais quand on n'a plus vingt ans, on devrait être amoureux sans souffrir, comprends-tu? Je ne peux plus faire les deux à la fois. Ah! Si cela m'était arrivé plus tôt! Mais maintenant, j'en ai trop lourd sur les épaules, il faut que je choisisse, et c'est Florence que je choisis. Tout le reste, je le jette, je le laisse crever. Vous n'y comprenez rien, n'est-ce pas, mon pauvre vieux? C'est affreux! »

Jean Poussain ne comprenait peut-être pas très bien, mais assez pour être ému. Il voyait son patron penché vers lui, le tenant par l'épaule, et parlant d'une voix rapide qui s'enflait parfois et parfois retombait, sourde et saccadée. Les yeux de Brugnon étaient si étranges, agrandis et profonds, que Jean Poussain n'en pouvait supporter le regard. Ils avaient comme doublé de volume et d'éclat, à mesure que Brugnon parlait. Jean Poussain eût voulu dire quelque chose, il le fallait, mais que dire? On n'offre pas de fausses clefs à quelqu'un qui ne veut plus fuir.

Jean essaya de parler. Il était d'ordinaire assez froid, et n'aimait pas s'émouvoir; pourtant, Brugnon était trop misérable pour ne pas toucher. Il parla donc de son mieux, disant que le péril n'était pas si grand, que le temps calmerait ce trouble, que Florence n'était pas insensible, que Brugnon était solide encore et pour longtemps puissant. Jean Poussain disait ces phrases, mais Brugnon ne lui permettait pas de les finir, interrompant pour dire que non, qu'aucun espoir ne restait, que c'était bien la fin.

— Tout serait très facile, — disait-il, — si je pouvais renoncer à ma vie. Mais c'est cela que je ne peux pas faire. J'ai l'esprit clair, encore, mais peut-être moins souple qu'autrefois. Être tourmenté sans repos par cette passion et en même

temps occupé de cent autres pensées, je ne le peux plus. Les affaires sont cruelles. Vous savez qu'en ce moment elles ne vont guère. J'aurais besoin de tout mon temps, de toute ma force. De neuf heures du matin à dix heures du soir, quelquefois, la journée est longue, elle est lourde; il faudrait dormir, après cela, ou s'amuser. Voilà ce qui m'est refusé, Florence prend tout. Elle est en moi qui me dévore. Encore quelques mois, et vous verrez; quelques mois, et je serai fini, disparu, mort. Savez-vous ce qui me ferait du bien? De lui dire tout cela, à elle, de lui parler. Mais je ne le peux pas, ce serait odieux; je n'ai pas le droit de la faire souffrir; et d'ailleurs je ne sais pas si elle me croirait. Elle n'a pas de pitié pour moi, je crois. Elle n'est pas très bonne, voyez-vous, et moi, je l'admiraïs aussi pour cela, je ne savais pas quel mal on peut faire aux autres quand on est dur. Je pense quelquefois au père Quellemaleur que j'ai renvoyé à cause d'elle; le pauvre vieux, il a dû m'en vouloir; je n'avais pas envie d'être bon, dans ce temps-là.

Brugnon, revenu au comptoir d'acajou, vidait son verre. Eugène le regardait avec étonnement et indulgence, mais ne lui adressait pas la parole. Autour d'eux la musique continuait et des couples dansaient.

— Je viens traîner ici, — disait Brugnon, — pourquoi? Je ne peux plus trouver de repos; me coucher, c'est impossible. Ma maison m'est odieuse, il me faut du bruit. Et je me moquais peut-être, autrefois, de ceux qui portent une image dans leurs yeux, si brûlante qu'ils ne peuvent plus dormir, ni rien regarder sans la voir. Oui, cela doit être une punition de je ne sais quel bon Dieu. Il aurait dû me prévenir, on ne tire pas sans sommations.

Il resta un long moment sans rien dire, puis :

— Venez, mon petit; sortons d'ici. Cela m'a tout de même fait du bien de vous parler. Je vais essayer de rentrer chez moi. Le bureau, demain, tout le jour, sans repos, et Florence tout près de moi. Allons, venez!...

Ils sortirent dans la rue fraîche et Brugnon revint chez lui, lent et désespéré, comme font les hommes tout jeunes qui portent dans leur cœur maladroît un amour trop triste et trop lourd.

Le lendemain, Brugnon se ressaisit un peu; il regrettait de s'être abandonné et ne dit rien à Jean de ce qui s'était passé pendant la nuit; il en voulait aussi à Florence, et repassa dans son esprit, durant ce jour, les raisons qu'il avait de la détester. Il travailla avec une sorte de rage, il ne quitta sa table qu'un instant pour déjeuner, y revint et y resta jusqu'à dix heures du soir. Il eût imaginé des affaires pour pouvoir mieux s'absorber, oublier. Mais il n'oubliait rien : l'image de Florence était là, sur chaque papier, derrière chaque lettre.

Il était d'ailleurs inutile d'imaginer des affaires. Celles que traitait Brugnon étaient assez nombreuses et assez graves. Depuis quelques mois il perdait de l'argent. Les conseils de chaque matin étaient occupés à débattre des projets délicats, à examiner des nouvelles inquiétantes. Peut-être la faiblesse de Brugnon et ce désespoir intérieur qui le tenait avaient-ils été à l'origine de cette crise que traversait sa maison. Ou seulement était-ce une rencontre? La maison Brugnon traversait, elle aussi, un temps d'inquiétude et de maladie. Tous les marchands de sucre de France se heurtaient aux mêmes périls, mais les puissants résistaient sans peine, et les faibles qui avaient accepté leur faiblesse espéraient se sauver en pliant. Quelques-uns, pourtant, étaient emportés. Brugnon, lui, payait maintenant ses audaces. M. Narbonne, voyant que les mauvais hasards justifiaient ses conseils de prudence, hésitait pourtant à s'en glorifier, tant il redoutait un malheur. Brugnon d'ailleurs n'eût permis aucune allusion; il avait dit un jour à M. Narbonne : je suis le seul, ici, qui aie le droit d'avoir raison. Pourtant il fut frappé très durement par l'annonce d'une interpellation à la Chambre sur les fournitures à l'Armée. Cette nouvelle arriva pour achever une sombre série, et l'interpellateur, qui se vantait de posséder des documents remontant à plusieurs années, se proposait de parler de la viande, du café et du sucre. Vers cette époque, on vit encore une fois M. Louleau dans le bureau de Brugnon.

En un autre moment, Brugnon eût reçu ces coups avec joie; il y eût répondu, il eût été victorieux. Mais aujourd'hui, il craignait. On ne sentait plus dans sa maison cette atmosphère de courage et d'action qui y révélait autrefois les heures

difficiles; c'était au contraire un silence mystérieux, un peu gêné, presque craintif. Tout visiteur nouveau était reçu avec prudence, il semblait que Brugnon voulût cacher quelque chose. Il se rendait compte de cette attitude nouvelle et il eût souhaité rétablir autour de lui la confiance, rendre la vie à tous ces hommes qu'il voyait effacés et timides, mais c'était en lui-même qu'il eût dû trouver cette vie, ce courage, et il n'avait plus rien. Il essayait de travailler chaque jour davantage, et le soir, il allait promener sa fureur secrète et son chagrin, tard dans la nuit, en compagnie de Jean Poussain qui l'accompagnait sans rien dire, ou de Florence qui se montrait avec lui souriante ou brusque sans qu'il comprît jamais pourquoi.

Il revint un peu à Simone, qui poursuivait sa vie lente et douce, attendant que Brugnon la rappelât. Quand il apparaissait, elle redevenait heureuse. Elle renonçait à le sauver, ayant trop souffert de n'y pas réussir, et elle s'accordait cette joie de l'aimer désormais plus lâchement, pour le seul plaisir de l'aimer, sans espérer de lui faire du bien. Elle avait compris qu'il en aimait une autre, et qu'il ne revenait qu'aux jours de tristesse ou de dépit. Elle avait compris aussi, peut-être Brugnon le lui avait-il dit, ou elle l'avait deviné sans peine, que cette autre était Florence, et, après avoir envié Florence, après avoir désiré qu'elle fît le bonheur de Brugnon, quand elle vit que Brugnon entrait dans le désespoir et qu'il était plus misérable encore depuis qu'il l'avait quittée, elle maudit Florence et la détesta. Cette enfant, pensait-elle, à qui j'avais abandonné Brugnon, elle le fait souffrir, elle le méprise, elle me le tue! Et elle décida de voir Florence et de lui parler. Dès qu'elle eut ce désir, elle crut que tout était résolu, que le malheur allait prendre fin, et elle vécut pleine de joie et d'enthousiasme, en attendant le jour où elle parlerait. Elle n'avait jamais rencontré Florence mais elle n'avait aucune crainte à l'aborder ainsi; le bonheur de Brugnon lui était trop cher, elle eût arrêté n'importe qui pour lui crier que son ami souffrait, que son ami allait mourir, qu'il fallait le sauver, faire quelque chose.

Elle vint un jour guetter Florence à la sortie du bureau, assise dans un café d'où elle surveillait la porte. Elle était sûre

qu'elle reconnaîtrait Florence, sans l'avoir jamais vue, et en effet, elle la reconnut, mais à ceci que Brugnon l'accompagnait. Ils s'éloignèrent ensemble, et Simone resta longtemps immobile et glacée, serrant les poings comme, maintenant, elle eût voulu serrer la gorge de cette fille qui lui avait pris Brugnon et le faisait souffrir.

Le lendemain, elle était à la même place. Florence et Brugnon sortirent ensemble. Elle revint pendant six jours. Enfin, Florence sortit seule. Simone se leva, les jambes tremblantes. Voici que j'ai peur, pensait-elle. Me trouverai-je donc lâche, au moment de sauver Brugnon? Et elle sortit dans la rue, fit quelques pas derrière Florence, mais elle n'osait pas l'approcher. Je ne peux l'aborder dans la rue. Il faut que je la voie chez elle. Il faut que je lui parle tout de suite. Où va-t-elle? Pourquoi est-elle seule? Elle a dû faire souffrir Brugnon, ce matin. Il faut que je lui parle.

Simone pressa le pas et chercha Florence des yeux. Elle l'avait perdue. Peut-être l'avait-elle fait exprès, un peu. Elle fut soulagée.

Le soir, elle reprit sa place. Florence sortit seule. Elle rentre chez elle, pensa Simone, et elle suivit Florence. Elle la suivit plus calmement que le matin; elle ne voulait pas l'aborder, mais seulement savoir où elle habitait, pour venir la trouver plus tard. Il faisait déjà nuit, mais Simone ne perdit pas Florence, la suivant d'assez près, et ne se cachant pas. Florence revint à pied jusqu'à ce petit hôtel sur un quai où Brugnon l'avait raccompagnée un matin, et plusieurs fois peut-être, depuis ce jour. Simone regarda longtemps la porte, puis repartit dans la nuit, paisible et pleine d'assurance.

Elle attendit jusqu'au dimanche pour se présenter chez Florence, dans la matinée. Elle frappa à la porte et quand Florence lui eut dit d'entrer, Simone pénétra dans une grande chambre, claire et joyeuse. Florence était encore couchée, dans un lit étroit, et l'on ne voyait que son visage reposé. Simone fut un moment interdite, mais Florence ne semblait pas montrer d'étonnement.

— Excusez-moi, — dit-elle, — de vous recevoir au lit.

— Vous n'êtes pas malade? — demanda Simone.

— Non, mais c'est dimanche.

Florence se demandait qui était cette femme inconnue qui se tenait debout devant elle, grande et immobile, le visage ferme. Mais Simone se présenta. Florence comprit ce nom et commença d'être un peu étonnée.

Elle se releva un peu et s'assit dans son lit. Elle ordonna ses cheveux, passa ses mains sur son visage, et les traces du sommeil disparurent. Elle sourit à Simone qui, maintenant, ne savait plus que dire; elle était heureuse d'être venue, ne désirait pas s'en aller, et regardait Florence avec curiosité, comme si la présence de ce jeune corps presque nu lui apportait soudain une certitude, elle ne savait laquelle; en tout cas un grand calme.

— Mademoiselle, — dit Simone, — j'ai beaucoup hésité à venir vous trouver. Il faut me pardonner cela.

Les confessions difficiles suivent en nous de tortueux chemins. Elles sont comme un criminel qui voudrait se livrer, et ne l'ose pas; elles guettent le confident, attendant l'instant où il n'écoute pas, pour sortir en cachette, espérant bien pourtant qu'il les saisira quand même au passage. Le pas difficile est pour franchir le seuil, on sait qu'ensuite tout sera facile. Le plongeur n'a peur qu'avant de se jeter.

Simone, enfin, se jeta, et les paroles nécessaires tombèrent l'une après l'autre, s'enchaînant et s'entraînant. Les phrases se formèrent, tout fut dit. Florence essaya d'abord de dire quelques mots, mais elle vit bientôt que c'était inutile. Simone savait tout, exprimait tout. Elle était, en ce moment, par sa présence et par ses paroles, l'événement lui-même, qui s'accomplissait.

— Je vous ai vus sortir ensemble; pendant six jours je vous ai regardés; deux fois je vous ai suivis dans la rue. Savez-vous que si j'avais pu ouvrir des lettres je l'aurais fait? Vous le voyez, il ne faut pas me juger. Nous ne nous verrons plus jamais peut-être, et vous n'aurez de moi que ce souvenir d'aujourd'hui, le souvenir d'une femme sournoise, odieuse; je suis le contraire, mais cela ne fait rien, je fais ce sacrifice-là comme tant d'autres, bien plus grands. Je ne vous connaissais pas; il ne me parle guère de vous, il n'ose plus. Mais j'ai compris depuis longtemps, allez! J'ai

fait ce que j'ai pu pour qu'il revienne; je vous parle franchement. Mais, voyez-vous, je ne suis pas faite pour lui, je suis trop froide, et puis je l'aime trop, je crois, ou je ne l'aime pas comme il faudrait. Mais ça, je ne peux pas vous l'expliquer; il vous a peut-être raconté? Non, ne me le dites pas, je ne veux pas le savoir.

Elle s'était assise sur une chaise fragile, et elle était accoudée à la table, le buste penché en avant. Elle ne regardait pas souvent Florence, qui ne la regardait pas non plus, et ne savait comment elle répondrait, tout à l'heure.

— Écoutez, Florence... Écoutez : je ne sais pas si vous avez compris quel homme il est. Moi, je le connais bien; il y a longtemps de cela, et il m'aimait beaucoup autrefois... Je ne veux pas vous décourager; il ne m'aime plus du tout. Plus du tout; quand il me revient un peu, maintenant, c'est toujours à cause de vous. Je vous le jure; vous savez bien qu'on ne se trompe pas à cela. Et vous, il vous aime; il vous aime plus qu'il ne m'a aimée, oui, sûrement, parce qu'il croit que vous ne l'aimez pas, mais moi je suis sûre que vous l'aimez. Certains jours, je le vois courbé, qui ne parle pas, qui serre les dents; ses yeux sont noirs et troublés, comme s'il n'avait pas dormi ou comme s'il avait bu, l'avez-vous remarqué? Et c'est à cause de vous. Il est si fatigué depuis quelque temps, que je me demande parfois comment cela finira. Si vous saviez comme j'ai peur pour lui! Vous devez me comprendre, n'est-ce pas? Il faut que cela finisse. Je ne peux pas le voir ainsi, malade, désespéré, lui qui est un homme si fort, si courageux. Ah! si vous l'aviez connu autrefois! Mais vous verrez comme il redeviendra lui-même, tout de suite, quand il saura que vous l'aimez...

» Vous comprenez bien pourquoi j'ai voulu vous dire tout cela, n'est-ce pas? Je pense à lui, et à vous aussi. Je viens vous dire que je me retire; il ne faut plus faire attention à moi. Puisque tout est arrivé, puisque c'est ainsi, maintenant, je ne veux plus que vous ayez peur, que vous pensiez à autre chose qu'à lui et vous. J'ai hésité avant de venir ici; mais je voulais vous voir et vous parler. Je suis sûre que vous me comprenez.

Elle parlait d'une voix émue, plus saccadée maintenant,

elle s'interrompait entre ses phrases, comme pour essayer d'abord sa voix et ne pas y laisser entrer des sanglots, peut-être.

— Il ne faut pas que cela dure, Florence, c'est vous qu'il aime, je suis sûre que vous l'aimez. Moi, je ne compte plus, n'est-ce pas? plus du tout... Je voulais vous dire cela, et je voulais vous connaître, aussi, puisque c'est vous. Je serai si heureuse quand je le verrai redevenir fort, courageux. Et vous aussi, Florence, vous serez si heureuse avec lui; vous ne pouvez pas le savoir, mais vous verrez! Vous n'êtes pas fâchée que je vous dise tout cela?

Florence n'était pas fâchée. Pas encore. Elle était étonnée et très émue. A plusieurs reprises, elle avait senti comme une envie de pleurer, et un froid aux épaules. A mesure que parlait Simone, elle voyait approcher le moment où il lui faudrait parler à son tour, et elle ne savait comment le faire; elle changeait sans cesse de dessein; la pitié et l'irritation luttaien en elle. A la fois elle trouvait cette visite émouvante et odieuse. Elle adressait des reproches tantôt à Simone, tantôt à Brugnion, tantôt à elle-même. Les paroles de Simone la surprenaient à des moments différents de sa pensée, et elle allait de l'un à l'autre, incertaine et tendue, quand soudain Simone se tut. Le silence qui tomba était si lourd, irrespirable, qu'il ne pouvait durer; des mots sortirent des lèvres de Florence, malgré elle.

— Je ne vous en veux pas, — dit-elle, — mais je suis si étonnée que je ne peux vous répondre. Ne m'en veuillez pas, vous non plus. Je ne peux pas vous répondre. Je m'étonne moi-même que vos paroles ne m'aient pas mise en colère; je suis franche, vous le voyez. La liberté, celle de mon cœur comme les autres, m'est si précieuse! Je ne veux pas vous rendre malheureuse, je vous dis cela pour que tout soit dit. Je vous parlerai plus tard. Je crois bien que vous avez raison, mais écoutez-moi : je ne l'aime pas, savez-vous?

Elle se penchait vers Simone, appuyée sur un coude, toujours couchée. Elle eût aimé à ne pas parler de ces choses graves dans une tenue ainsi défaite; mais il était trop tard; les gestes de se lever et de se vêtir étaient trop médiocres pour accompagner des paroles si lourdes. La chemise

ouverte de Florence laissait voir une gorge où Simone n'osait pas porter les yeux.

— Je ne l'aime pas. Et je ne crois pas qu'il m'aime. Non. Je ne mens pas. Nous sommes bons amis, peut-être, et nous vivons très près l'un de l'autre; mais quoi de plus? Je sais qu'il est fatigué, troublé; mais qu'y puis-je? Ne craignez rien. Je suis sûre que vous avez peur sans raison; ne craignez rien. Je vous remercie pourtant d'être venue et, je peux vous le dire, je vous admire beaucoup; mais il faut que vous le sachiez bien, je ne peux rien pour vous, absolument rien.

» Et d'ailleurs, — ajouta-t-elle après un instant, plus nerveuse, — pourquoi êtes-vous venue me dire tout cela à moi? D'abord, il n'y a rien entre nous, et voilà!

Assurément, elle mentait, mais elle désirait surtout voir partir Simone, car elle ne sentait pas autant de pitié qu'il eût fallu, et elle en était honteuse et un peu irritée.

— Vous avez tort, — dit Simone qui s'était ressaisie, et qui avait maintenant quelque gêne d'avoir ainsi ouvert son cœur; — vous avez tort de vouloir fermer les yeux. Ne continuez pas.

— Continuer quoi? Faut-il vous promettre de ne plus le voir? Je ne veux plus parler de tout cela. Assez! Je vous remercie d'être venue, mais laissez-moi, maintenant, pour l'amour du Ciel! Je penserai à cela, vous le devinez bien. N'en parlons plus! Allons!... Partez, et partez tranquille.

Simone vint s'asseoir au bord du lit et prit les mains de Florence.

— Vous ne comprenez pas; vous ne voulez pas comprendre. Oh! mais quelle enfant vous êtes! Je vous dis que je le connais! Et puis, je suis femme, moi, je suis plus vieille que vous, il faut me croire. Il mourra bientôt si tout cela continue; vous ne voulez pas qu'il meure, tout de même? Regardez-le, vous verrez que j'ai raison. Il ne faut pas vous tromper et essayer de me tromper aussi. Vous êtes une femme, n'est-ce pas, vous comprenez bien tout cela, mon enfant, ma chère petite? C'est pour lui que je vous parle ainsi. Vous ne pouvez tout de même pas croire que j'aie imaginé tout cela? Regardez-moi, Florence, ma petite Florence, je veux que vous fassiez cela pour moi, qui suis une pauvre femme et qui vous aimerai

tant, si vous voulez... Il faut faire cela pour moi, Florence, puisque je vous le demande, comme cela, maintenant. Vous le pouvez bien. Il vous aime tant, je vous jure! Ah! quand je pense que vous ne me croyez pas! Mais vous êtes donc aveugle, ou alors, vous faites exprès de me rendre folle? Dites? Mais dites donc! Comprenez-moi! Dites quelque chose, malheureuse! Florence, voyons! Florence! Ma pauvre petite Florence, vous ne me voyez donc pas?

Elle secouait Florence, qu'elle avait saisie par les bras, et celle-ci, les lèvres serrées, se laissait faire comme un objet. Elle était perdue, elle était comme un acteur qui a oublié son rôle, ne sait même plus ce qui se passe, où il est, pourquoi il est là. Simone serrait Florence et la secouait, en l'appelant par son nom. Et tout à coup, elle la prit à la gorge et serra, brûlant soudain de sentir sous ses doigts ce cou parfait dont Brugnon lui avait parlé. Un cou, serré à pleines mains, sensation nouvelle, effrayante comme elles le sont toutes, et qui peut rendre fou, comme la découverte d'un monde.

Florence cria, se dégagea, et repoussa Simone qui tomba sur le lit défait, évanouie. Florence, les yeux grands ouverts, la regardait, suffoquée, et caressait son cou brûlant.

Elles restèrent ainsi un moment, Florence n'osant faire un mouvement, hésitant à porter la main sur Simone comme sur un animal étrange dont on rencontre le cadavre. Enfin, elle sortit de son lit, passa un peignoir et revint vers Simone, qui déjà reprenait ses sens. Elle lui mit de l'alcool aux tempes, lui frappa dans les mains, la redressa et la tint entre ses bras, en l'encourageant. Simone ouvrit les yeux, regarda autour d'elle, et reconnut Florence.

— Oh! — dit-elle; — vous êtes encore ici?

Puis, elle revint à elle tout à fait.

— Que vous ai-je dit, mon Dieu!... Laissez-moi partir, maintenant.

— Attendez.

Florence alla vers un petit placard et en sortit une bouteille de cognac. Elle fit boire Simone. Toutes ces actions inattendues et précises qu'elle avait dû faire l'avaient calmée. Elle n'était plus irritée; elle oubliait un peu ce qui s'était dit dans cette chambre, elle s'occupait à ranimer Simone, rien

de plus, et lui parlait avec inquiétude et douceur. Simone était dans une lourde fatigue et se laissait prendre; elle souriait un peu, avec tristesse, ou plutôt il y avait un sourire sur ses lèvres, et, quand elle se leva pour partir, comme ses jambes tremblaient, elle accepta que Florence la reconduisît. Alors Florence s'habilla, pendant que Simone, allongée sur le lit étroit, se reposait, à demi endormie.

Elles redescendirent ensemble, mais elles ne parlèrent plus. Arrivée devant sa porte :

— Voulez-vous monter avec moi? — demanda Simone.

— Non, — dit Florence.

Elles se séparèrent et, tandis que Simone achevait la journée dans une insupportable angoisse, tous les mots qu'elle avait dits revenant à sa mémoire et l'écrasant, Florence marcha dans les rues, en pensant à Brugnon.

Après qu'elle eut roulé dans son esprit beaucoup de souvenirs, de ceux du premier jour à ceux de cette matinée, heurté mille pensées, mêlé les noms de Brugnon, de Simone et le sien; après qu'elle eut longtemps remué tout ce qu'elle trouvait qui pût l'aider à ordonner ce trouble, il lui vint une idée très claire et qui lui semblait résoudre tout, si bien qu'elle fut aussitôt très calme, et confiante, comme on est quand on retrouve enfin un nom oublié. Elle décida de quitter Brugnon.

L'idée qu'il en pourrait souffrir ne lui venait pas. Elle n'aimait pas Brugnon, cela était à chaque instant plus clair; qu'y pouvait-elle? Continuer à vivre près de lui comme pour lui laisser de l'espoir, elle ne le voulait plus; (se donner à lui, elle n'y pensa pas même un instant). Les paroles de Simone revenaient à ses oreilles, elle ne voulait pas les comprendre. Elle savait maintenant que Brugnon l'aimait, et elle avouait bien qu'elle était un peu coupable, s'étant montrée trop libre avec lui, ayant peut-être, sans le savoir, promis quelque chose. Les femmes sauront-elles jamais quelle naïveté, quel orgueil ou quelle bassesse est dans le cœur des hommes, qui leur fait toujours espérer trop? Florence eût dû se méfier; elle était punie, mais il fallait arrêter là le double châtiment. Elle renoncerait à Brugnon, et sans doute il l'oublierait; pour elle, elle regretterait cette amitié entre

eux, où elle s'était trop complue parce qu'elle y avait pris une idée trop orgueilleuse de son pouvoir. Oui, elle avait joué avec un homme trop grand; un homme si fort que sa faiblesse aussi devait être terrible. Maintenant, il fallait payer; elle allait partir, rester seule à nouveau, seule et courageuse. Oui, se disait-elle, moi qui étais heureuse près de lui, il faudra que je reprenne ma vie difficile, inquiète. J'irai ailleurs; je chercherai un autre maître; oui, mais je veux rester libre; un maître qui ne soit pas mon ami.

La nuit suivante, Florence la passa à reprendre dans son esprit toute son aventure; elle ne pouvait pas dormir; tout lui paraissait plus grave, plus douloureux, comme il arrive quand la nuit tombe, quand nous nous sentons seuls, les routes coupées, les portes fermées, et l'univers autour de nous livré au sommeil; celui qui veille alors, doit porter seul tous les fardeaux posés par les dormeurs, et n'est plus assez fort. Florence songeait à Brugnon et rappelait tous les souvenirs qu'elle en avait gardés depuis le premier jour; elle revoyait ce visage ravagé, ces yeux creux, cette lassitude de tout le corps qu'on devinait et qu'il ne pouvait plus cacher. Elle avait accepté cela tant qu'elle ne savait pas qu'elle-même en était responsable; aujourd'hui, elle n'osait plus y penser, elle se maudissait et se désespérait en même temps, car elle ne savait pas croire qu'elle fût vraiment coupable.

Elle ne trouvait pas le sommeil; elle s'agitait; à mesure que la nuit avançait elle imaginait Brugnon plus malade, plus triste. Il lui semblait qu'il était sur le bord d'un abîme, et elle croyait qu'elle n'aurait pas le courage de s'éloigner de lui, de le laisser mourir. Il le fallait pourtant, et, pour fuir ce spectacle, elle disparaîtrait brusquement, brutalement. Le lendemain matin, elle n'irait pas au bureau, puis elle partirait, très loin, et elle écrirait à Brugnon. Il l'oublierait mieux, sans doute; il reviendrait à Simone et Simone serait heureuse; Simone l'avait mérité.

Florence s'endormit enfin, comme le jour paraissait déjà. Elle se réveilla bientôt; il était l'heure de partir et déjà elle se dressait sur son lit, mais elle se rappela qu'elle s'était promis de ne pas aller chez Brugnon. Alors le plaisir de se rendormir l'aida à garder sa résolution.

Il était plus de midi quand une femme de chambre apporta à Florence, qui s'éveillait à peine, la carte de Brugnon. Ce monsieur avait beaucoup insisté.

— Vous direz, — fit Florence, — que je suis souffrante et que je ne peux voir personne. Je lui écrirai bientôt.

Puis, elle rappela la femme de chambre et hésita un peu :

— Vous lui direz que je le remercie beaucoup d'être venu, — dit-elle enfin.

Elle ferma à clef la porte de sa chambre et attendit immobile et inquiète, écoutant les bruits de l'hôtel, craignant ou espérant elle ne savait quoi. Mais elle n'entendit rien. Elle était oppressée et pensait : « Je veux m'en aller. »

VII

Brugnon ne parut pas à son bureau l'après-midi. Il y eut entre M. Narbonne et Jean Poussain une conférence assez animée. Ils étaient inquiets l'un et l'autre, Jean Poussain avec plus de raisons, M. Narbonne avec une intuition très sûre.

— Vous savez certainement quelque chose, — disait M. Narbonne.

— Non, pas plus que vous. Je sais que le patron ne va pas bien et je me demande combien de temps il durera.

— Il y a sûrement une femme là-dessous, — dit M. Narbonne pour faire parler Jean.

— Peut-être.

— Vous croyez aussi?

— Je ne crois rien, je cherche. Vous devriez trouver une affaire à traiter quelque part, à l'étranger, et l'envoyer là-bas quelque temps, tout seul.

— Je le voudrais bien; mais des affaires, en ce moment, il n'y en a guère; et plutôt que d'en inventer de nouvelles, j'aimerais mieux le voir s'occuper de celles qu'il a. Cela ne marche pas très fort, vous savez.

— Je sais.

— Pourtant, je fais ce que je peux. Voilà six mois que je suis à peu près seul ici, et qu'il me laisse tout sur les bras. On ne peut même plus lui parler sérieusement, et par-dessus

le marché il a fait des gaffes. Comme son affaire avec *Germinal* : dix wagons de betteraves, le quart est arrivé pourri, le reste, pas la peine d'en parler ! Total, deux cent mille francs perdus. Et je l'avais prévenu, j'avais eu des renseignements très mauvais sur *Germinal*. Mais non ! Il a absolument voulu marcher ! Et c'est arrivé juste après la fameuse commande de graines en Hollande passée en florins avant la baisse du franc. Il a signé à Brœcke des traites énormes, et il compte pour les payer sur des rentrées pas toujours sûres. Je vais vous dire une chose qui me fait beaucoup de peine, mais il faut dire ce qui est : il ne peut plus. Le mieux, c'est encore qu'il s'occupe le moins possible de la maison. Voilà. Entre nous, naturellement... Ce n'est pas votre avis ?

— Évidemment... — dit Jean Poussain pour ne pas prendre parti.

— Vous voyez bien ! Tenez : il n'est pas venu cet après-midi, et je voudrais tout de même bien savoir pourquoi, mais cela vaut peut-être mieux. Il se reposera ; il aurait besoin de quelques semaines, quelques mois d'arrêt ; je ne prétends pas qu'il doive renoncer tout à fait, bien sûr ! Il ne faut pas me faire dire ce que je ne dis pas ; je suis persuadé qu'ensuite il reprendrait tout, exactement comme auparavant. C'est un moment à passer, tout le monde a connu ça. Non, voulez-vous que je vous dise?... lui, c'est surtout un animateur ; et puis, il a du coup d'œil ; souvent à côté, c'est vrai, mais il a du coup d'œil ; seulement, voilà, c'est surtout pour ce genre d'homme qu'il faut être d'attaque et ne pas se laisser aller. Lui c'est tout l'un ou tout l'autre, alors, le jour où ça ne va pas, vlan ! bonsoir... plus personne...

— Pourtant... — dit Jean Poussain.

— Mais non, je vous assure, mon petit, vous ne pouvez pas vous rendre compte. Encore une fois, je ne prétends pas qu'il soit fini ; je vous répète que c'est un moment à passer. Mais, en attendant, nous y sommes en plein dans ce moment-là, et je vous assure que si vous voyiez d'un peu près ce qui se passe, comme je le vois moi-même, vous vous rendriez mieux compte.

» Tenez, je vais vous dire une chose ; je voulais lui en parler, justement, et cela m'ennuie tout de même qu'il ne

soit pas ici; savez-vous ce que j'ai comme échéance de fin de mois? A peu près le double du mois dernier... Ah?... Je ne sais pas comment je ferai. C'est la première fois depuis que je suis ici. Inutile d'aller répéter ça, n'est-ce pas? Je vous le dis, mon vieux, parce, qu'il faut tout de même que vous soyez au courant : je ne sais pas du tout comment tout cela va finir. Il faut que je me débrouille pour sauver la barque, et mettez-vous bien dans la tête que ce n'est pas Brugnon qui nous tirera de là. On ne fait pas marcher une affaire comme la nôtre en se laissant démolir par des embêtements personnels. Il ne se rend aucun compte de la situation; et pourtant je lui ai tout expliqué en long et en large, mais ça glisse comme sur une feuille de chou; il ne comprend pas, il ne peut plus. Parlez-lui de Broecke, je me demande même s'il saura qui c'est. Alors, je vous préviens, mon cher ami, faites attention; je ne veux pas dire : méfiez-vous, mais enfin, vous me comprenez.... J'aime beaucoup Brugnon, mais je vous avertis que je ne laisserai pas cette maison dégringoler sans dire un mot. Ah! mais non! Il y a des moments, où il ne s'agit plus de rire, ni de faire du sentiment; vous êtes de mon avis, n'est-ce pas? Vous ferez ce que vous voudrez, mais je tenais à vous avertir.

— Évidemment... — dit Jean Poussain pour la seconde fois, car il ne savait que dire d'autre.

Il avait cette faiblesse d'être infailliblement battu par ceux qui parlent vite et longtemps. Il eût volontiers répondu à M. Narbonne, mais qu'eût-il dit? Il se trouvait en présence de faits nouveaux, qui lui apparaissaient soudain, insoupçonnés et menaçants. Les dangers que signalait M. Narbonne étaient encore mal définis, mais Jean Poussain les sentait tout de même possibles, et peut-être proches. Sa crainte se changeait en pitié pour Brugnon, qui verrait se dresser mille périls autour de lui, au moment où il serait trop faible et trop lâche pour les combattre. Et Jean qui savait bien pourquoi Brugnon était si faible, et devinait (Florence n'étant pas venue le matin) pourquoi il avait disparu, se demandait jusqu'où descendrait cette faiblesse lamentable. Il ne répondit rien à M. Narbonne, que de très vagues paroles dont celui-ci

se contenta. Quand quelqu'un vint frapper à la porte du bureau de Brugnon où tous deux s'étaient retirés, M. Narbonne dit : « Entrez ! » sur un ton impérieux qui glaça Jean Poussain.

Brugnon ne parut pas non plus le lendemain matin. Il était bien parti de chez lui pour aller au bureau, mais, arrivé devant la porte, avait fait demi-tour et s'était rendu, comme la veille, chez Florence. Elle avait encore fait répondre qu'elle ne pouvait le recevoir. Alors, Brugnon s'était mis à marcher le long des quais, désespéré. Le refus de Florence eût pu s'expliquer par vingt raisons très naturelles, pourtant Brugnon ne les essaya même pas et comprit tout de suite que Florence le repoussait et l'abandonnait. Il marchait dans cette tristesse comme dans la nuit, le tête lourde et la bouche tombante, longeant la Seine sans rien voir, dépassant les ponts l'un après l'autre, et parlant seul parfois ; les gens qui le croisaient l'auraient appelé dans doute « un vieux bonhomme ».

Il remonta la Seine jusqu'à son entrée dans Paris, et là, il acheta du pain qu'il alla manger sur la berge. Il était onze heures du matin ; l'eau du fleuve était propre, et des chalands, traînés comme de grandes bêtes, remontaient lentement en résistant de tout leur ventre ; des marinières, sur des péniches, déjeunaient. Brugnon regardait tout cela et, comme font toujours ceux qui veulent échapper à eux-mêmes, il se demandait si le salut ne serait pas dans une vie simple et naïve, semblable à la vie de ces marinières ou de ce fleuve calme. La force de la nature est monotone et grande ; Brugnon ne cherchait pas à la fuir. Il se forçait à imaginer de l'eau, des arbres, le ciel, le soleil. En ce moment, pensait-il, dans un autre endroit de Paris une foule bruyante court et s'agite, dévorée de désirs et de passions ; et moi, parce que je me suis un peu écarté, je crois déjà sentir un repos, rien qu'à regarder cette terre.

Je partirai, je laisserai Florence derrière moi, et j'attendrai ailleurs le jour de la retrouver. J'ai lutté trop longtemps, je ne peux plus. On le dit toujours, les hommes les plus sûrs d'eux-mêmes doivent compter avec d'autres forces ; on n'évite pas son destin. Parfois, je me disais de telles phrases, mais je ne les croyais pas vraiment, au temps où j'étais jeune,

puissant... oui, je l'ai été; c'était le bon temps, j'ai eu de grandes années dans ma vie, et si pleines... Et j'avais Simone, alors, si bien faite pour moi. Elle me comprenait, avec elle je me laissais vivre, je n'aurais pas dû l'abandonner; pauvre Simone, elle a souffert! Je me rappelle le premier jour où je lui ai parlé de Florence; qui pouvait prévoir?

Cette eau qui coule devant moi, elle va loin, sans savoir où. Ainsi un fleuve, ainsi la vie! Ah! Brugnon, mon vieux Brugnon, mon pauvre vieux Brugnon! Tu en es là! C'est une bonne chose, de temps en temps, que de dire des niaiseries pour faire comme les autres, pour n'avoir rien à trouver tout seul; laissons un moment la parole aux imbéciles; ils n'avaient pas tort, après tout; ils avaient peut-être été amoureux, un beau jour, sans le faire exprès, ces chers imbéciles? La vie est semblable à un fleuve; répète cela, Brugnon, mon pauvre vieux; c'est le mieux qui te reste à faire. La vie est semblable à un fleuve. C'est comique! Ma pauvre petite Florence, je ne vous voulais pas de mal; je vous aime, c'est bien différent. Est-ce bien différent? Je ne comprends rien à cette enfant, c'est un peu ma faute... Voilà; on n'évite pas la première passion, elle m'arrive un peu tard, voilà tout. Quel âge? J'ai cent ans, je crois? C'était le plus beau moment de ma vie; je me sentais des mondes au bout des doigts; mais pourquoi regretter? Non; c'est fait, j'aurais dû ne pas aimer Florence, évidemment; n'en parlons plus, puisque je l'aime. Si je descendais ce fleuve, je passerais bientôt en face de ses fenêtres, et elle ne me verrait pas.

Je suis ici, au bord de la Seine, comme un petit tas de débris, au lieu d'être dans mon bureau. Mon travail m'attend; il m'appelle, oui, c'est cela, il m'appelle : Brugnon, mon bon ami, ton travail t'appelle; entends-tu sa voix? La voix du devoir, Brugnon, la voix de la conscience? Qu'as-tu à leur répondre, au travail et à la conscience réunis? Qu'ils peuvent bien crever? Que tu les...? Oh!... C'est la première fois que tu leur parles ainsi! Oui, je sais, mais aujourd'hui est un jour réservé aux premières fois. Je commence bien des choses, et j'en finis aussi bien d'autres! Où est Florence? Je ne l'ai pas vue depuis deux jours, et elle se cache; qu'elle reste cachée; qu'on me laisse; je veux rester tranquille et passer un jour avec

moi-même; il y a cinquante ans que j'attends. Je veux penser à Florence, tout seul, loin des maisons, avec de l'eau qui coule devant moi. Je veux m'en aller, qu'on me laisse tranquille! Florence! Où est Florence? Je veux la voir!

Il sauta debout, furieux, dans un accès de colère comme il n'en avait pas eu depuis longtemps. Il était sur une petite plage qui descendait doucement vers la Seine, il ne voyait autour de lui personne contre qui tourner sa fureur; il se mit à longer le fleuve à grands pas, tout près de l'eau qu'il voyait couler lentement, et qu'il dépassait sans cesse. Il pensait à la mort : Tout à l'heure, j'aurais dû me tuer, me jeter dans cette eau, puisque je suis fini. Maintenant, il est trop tard; je n'ai plus de courage. Sa colère croissait sans cesse; il passa sous un pont, quitta la petite plage de sable, marcha sur un bas port désert. Plus haut il entendait le timbre vif et le bruit rapide des tramways : Je n'ai plus de courage, pensait-il dans sa colère; mais si je fais un faux pas, si je tombe dans l'eau je jure que je n'aurai pas un geste, que je me laisserai couler. Alors il enfonça ses mains dans ses poches et se mit à courir. Tout à coup, il perdit l'équilibre, et tomba dans le fleuve en poussant un grand cri; mais il avait délivré ses mains et avait pu se retenir à la berge de pierre, du bout des doigts. Il était dans l'eau jusqu'à mi-corps et grinçait des dents; ses doigts le retenaient à peine, il se sentait glisser, s'injuriait et se provoquait : « Lâcheras-tu? Vas-tu lâcher? » Il se raidissait de toutes ses forces, et se suppliait lui-même de se laisser mourir; l'eau était froide, mais lourde et facile, il se croyait déjà mort, noyé, dans une espèce d'oubli paresseux et enfin permis qui ressemblait à son amour. Il poussa un juron, fit un effort terrible, un autre, un autre, et se hissa sur la berge, grelottant et hagard. Deux hommes s'approchaient de lui en courant et il s'évanouit dans leurs bras, pendant quelques secondes. Puis, quand il fut réveillé, il regarda les deux hommes qui l'avaient secouru, et leur dit :

— C'est par accident que je suis tombé.

Les deux hommes le regardaient, un peu soupçonneux. Brugnon, pour les convaincre, essaya de leur parler dans un langage vulgaire.

— Des fois, — dit-il, — on marche trop près, et celui qui ne regarde pas, il peut arriver du vilain.

Mais les hommes ne semblaient pas rassurés, et Brugnon ne les fit partir qu'en donnant cent francs à chacun d'eux. Ils touchèrent leur casquette et s'éloignèrent en se retournant plusieurs fois. Brugnon, tremblant et désespéré, se fit conduire chez lui en voiture, et répétait sans cesse en lui-même, tantôt le nom de Florence, tantôt : « Il faut que je parte ! »

Le même soir il quittait Paris avec Simone, qu'il était allé chercher à sa librairie.

— Veux-tu partir avec moi ? — avait-il demandé.

Et Simone l'avait suivi, sans comprendre, effrayée par le visage de Brugnon.

Ils étaient partis en automobile ; Brugnon conduisait rapidement et il avait demandé à Simone de s'asseoir derrière lui. Ainsi elle avait pu pleurer librement.

PIERRE BOST

(A suivre.)

LECTURES ALLEMANDES

COMMENT GUILLAUME II TOMBA DU TRÔNE¹

C'est toujours une grande consolation, pour ceux que les événements historiques ont trompés dans leur foi, de proclamer après coup que les choses auraient pu tourner autrement. Les courtisans de Guillaume II, empereur déchu, n'ont pas manqué de se livrer à ce divertissement vengeur. Ils ont entrepris de démontrer que, si le *Kaiser* n'avait pas abdiqué, la guerre aurait pu n'être pas perdue, le trône aurait pu être sauvé et des maux indicibles auraient pu être évités. Avec des *si*, on met Paris dans une bouteille. C'est un jeu oiseux, mais il a tenté un si grand nombre de collaborateurs immédiats de Guillaume II que les historiens de l'avenir se verront bien forcés de peser leurs arguments et d'éprouver ce qu'il peut y avoir d'exact dans leurs assertions. Cette besogne leur sera facilitée par le volumineux recueil que vient de publier un des partisans les plus actifs du *Kaiser*, qui fut aussi son aide de camp : le lieutenant-colonel Alfred Niemann. Après avoir rempli au quartier général, pendant la dernière phase de la guerre, des missions délicates, après avoir été appelé, à maintes reprises, à dire son mot pendant

1. Alfred Niemann, *Revolution von oben, Umsturz von unten*. Berlin, Verlag für Kulturpolitik, 1927.

la crise suprême, le lieutenant-colonel Niemann, bouleversé dans son loyalisme, prit sa retraite, sitôt les hostilités finies, et se mit alors en devoir de démontrer, comme tant d'autres, mais avec plus d'adresse, que les événements qui avaient mis fin à la plus grande tragédie des temps modernes, auraient pu se terminer — il s'en fallut d'un rien — d'une façon infiniment plus favorable à l'Empire et à l'Empereur. Le lieutenant-colonel Alfred Niemann repousse de toutes ses forces la théorie chère aux adeptes de la conception matérialiste de l'histoire et d'après laquelle les hommes ne peuvent rien contre les grands mouvements populaires. M. Alfred Niemann ne croit pas à la fatalité historique, aux irrésistibles courants anonymes, au rôle occulte des foules. L'histoire de l'humanité se réduit, à l'en croire, aux exploits des hommes, grands ou petits, qui toujours menèrent les masses à leur gré. Il en fut ainsi pendant la guerre récente comme dans toutes les crises par où passa le genre humain. Si Guillaume II, encore une fois, est tombé du trône, c'est parce qu'il n'a pas lutté avec une suffisante énergie contre ses ennemis du dehors et du dedans. Quand il jeta, le 10 novembre 1918, le manche après la cognée, la partie n'était point perdue sans retour. Un souverain plus énergique et moins scrupuleux se serait obstiné. Et qui sait, demande M. Niemann, s'il ne se fût point tiré avec honneur d'une situation qui n'était désespérée qu'en apparence?

* * *

Tel est l'avis du lieutenant-colonel Niemann, mais tel n'est point l'avis du prince Max de Bade, le dernier chancelier nommé par Guillaume II. Max de Bade s'efforça sincèrement aussi longtemps que possible, de sauvegarder la monarchie allemande, mais au prix de l'abdication du monarque. Aussi bien le livre de M. Alfred Niemann est-il essentiellement dirigé contre Max de Bade et les *Souvenirs* récemment publiés par celui-ci. Max de Bade déclare : « L'Empereur a eu tort de ne point abdiquer dans les derniers jours d'octobre 1918 ou dans les premiers jours de novembre, comme je l'en suppliais. Son départ à ce moment-là aurait galvanisé

la résistance militaire. La levée en masse, la guerre à outrance seraient devenues possibles. Et l'armée allemande aurait si bien résisté, si bien, peut-être, repris l'avantage qu'une paix, certainement moins onéreuse, aurait été la conséquence de cet effort héroïque ». A quoi le lieutenant-colonel Niemann répond : « Le prince Max de Bade se trompe du tout au tout. Sa conduite, inspirée par une totale méconnaissance du loyalisme prussien et de la tradition militaire prussienne, influencée par une sourde animosité envers Guillaume II, hâta l'écroulement de la monarchie au lieu de la consolider. Il fallait, malgré Wilson et malgré les socialistes du Reichstag, maintenir Guillaume II sur son trône, repousser les avances d'Ébert et les menaces de Ledebour, laisser l'Empereur se mettre à la tête de ses troupes, rentrer à Berlin, étrangler la révolution. Cet exemple salutaire aurait donné aux Alliés le spectacle de l'indomptable volonté du peuple allemand de ne point se laisser écraser. Il aurait contraint Wilson à abandonner des prétentions insoutenables, il aurait valu à l'Allemagne la paix avec l'honneur. Il aurait épargné au Reich la honte d'une révolution devant l'ennemi. »

L'une et l'autre de ces thèses, celle du prince Max de Bade comme celle du lieutenant-colonel Niemann, semblent des plus fragiles, quand on les soumet à un examen impartial. Max de Bade avait raison, croyons-nous, de conseiller à l'Empereur d'abdiquer au plus vite, mais la renonciation du *kaiser* à son trône devait accroître, dans l'armée et dans le peuple, le désir de voir la guerre prendre fin. De toute façon, la levée en masse n'était plus possible en novembre 1918. Les espoirs rétrospectivement formulés par M. Niemann sur la possibilité d'écraser la révolution à Berlin et de restaurer par là-même le moral de l'armée et des civils jusqu'à donner aux Alliés l'impression d'un peuple invincible ne sont pas moins chimériques. Non, les événements se sont déroulés comme il était logique qu'ils se déroulassent. Il entre autant d'illusion dans les regrets de Max de Bade que dans ceux de M. Alfred Niemann.

Les réactionnaires du genre de celui-ci ont accrédité en Allemagne la légende du « coup de poignard dans le dos », soit l'idée que la grande mêlée des peuples aurait pu victorieusement se poursuivre et finir si les socialistes n'avaient pas tout gâché et tout démoli à l'intérieur. Cette idée est purement absurde puisqu'aussi bien les grands hommes de guerre prussiens furent les premiers à prendre acte du découragement des soldats et à parler de l'armistice nécessaire. La première « défaite officielle » eut lieu le 8 août 1918 et c'est le lendemain même de ce jour que le maréchal Hindenburg et le général Ludendorff commencèrent à laisser entendre la vérité au *Seigneur de la guerre*. L'entrevue eut lieu à Avesnes dans un cabinet où Ludendorff avait disposé, sur des tables, tous les documents qui venaient de lui servir à composer son rapport : « Nous devons reconnaître, déclarait-il à Guillaume II, que nous avons subi une grave défaite. » Une grave défaite et dont il n'y avait pas lieu de prévoir qu'elle pût être de sitôt réparée : le moral des troupes était mauvais; les soldats du front avaient accueilli par le cri : « Briseurs de grèves ! » les troupes fraîches qui allaient prendre leur place et qu'ils avaient croisées en chemin. L'Empereur ayant observé que, sans doute, on avait trop exigé de ces hommes, Ludendorff répondit que les Alliés demandaient plus encore à leurs soldats. Il donna lecture ensuite d'un télégramme du général von Cramon, télégramme constatant la démoralisation croissante des Austro-Hongrois. Guillaume II écouta, impassible en apparence, ces révélations terrifiantes, si nouvelles pour lui. Il avait fait un énorme sacrifice d'amour-propre en renonçant, dès le premier jour de la guerre, à jouer un rôle dans la conduite des opérations. Il s'était laissé rejeter dans l'ombre, il s'était laissé « chamber » par son État-Major. Et c'était pour en arriver là ! La défaite, la hideuse défaite ! Il n'eut pas un mot de révolte, mais ses traits convulsés disaient son désespoir. Il déclara d'une voix sourde : « Nous sommes arrivés à la limite de nos forces. Je vois qu'il faut terminer la guerre. » Il ajouta en prenant congé des deux hommes sur lesquels il avait compté pour lui donner

la victoire : « Messieurs, je vous attends à Spa pour causer encore de tout cela ».

La défaite, entrevue dès le mois d'août, se précise pendant le mois de septembre. Le 26 au soir, on apprend à Berlin la capitulation de la Bulgarie. Le 29 Guillaume II reçoit le secrétaire d'État von Hintze, Hindenburg et Ludendorff. Les militaires lui disent : « L'armée, Sire, a besoin d'un armistice immédiat. » L'armistice, voilà le grand mot lâché ! Et il a été prononcé officiellement, pour la première fois, par les deux grands chefs militaires : le feldmaréchal et son second. L'Empereur écoute « d'un air digne », en s'efforçant de réprimer son émotion, le secrétaire von Hintze qui conseille, à son tour, de demander la paix sur la base des conditions fixées par le président Wilson. On n'est pas encore au clair, à ce moment, sur les véritables desseins du président des États-Unis. Guillaume II, en tout cas, se refuse à croire que l'Entente exigera son abdication et celle du *Kronprinz*, mais il juge le moment venu de s'engager dans la voie désignée par ses ennemis. Depuis longtemps, le *Kaiser* se déclare favorable à la *parlementarisation* de l'État, tout en évitant soigneusement toutes les réformes positives. Le moment ne serait-il pas venu de passer aux actes ? Il signe le 30 septembre 1918 un décret manifestant sa volonté de faire participer plus largement au pouvoir « les hommes portés par la confiance du peuple. » Le comte Hertling siège encore à la chancellerie. Il tombe de son haut en lisant le décret impérial. Et il démissionne pour n'avoir pas à l'exécuter. Sur quoi Guillaume II le remplace, sans enthousiasme, oh ! sans enthousiasme, par le prince Max de Bade, son cousin, qui va devenir sa bête noire.

Max de Bade se défend d'être venu à la Wilhelmstrasse avec le ferme propos de forcer l'Empereur à abdiquer. Il n'avait alors d'autre dessein que de favoriser l'avènement d'un régime démocratique, mais il croyait encore à la possibilité de sauvegarder la forme monarchique de l'empire. Héritier du trône de Bade, n'était-il pas intéressé au maintien de la royauté ? En apprenant des militaires qu'ils jugeaient l'armistice indispensable, il commença de comprendre toute la gravité de la situation. En voyant l'effet produit par les

mauvaises nouvelles du front sur les parlementaires libéraux, radicaux et socialistes de son entourage, il comprit mieux encore les risques qu'elle impliquait. Dans une entrevue à Potsdam, le 2 octobre, avec Guillaume II et Hindenburg, il tâcha de faire renoncer les militaires à leur demande d'armistice; mais Guillaume II le rabroua vertement. Hindenburg se montra, d'ailleurs, si convaincant dans le sombre tableau qu'il traça de l'état des armées, que Max de Bade n'insista point. Le 3 octobre, il lançait à travers le monde une note demandant la paix sur la base des quatorze points.

Pendant tout le mois d'octobre, un actif échange de notes se poursuit entre Berlin, Washington et les capitales alliées. Max de Bade persiste dans l'espoir de maintenir son impérial cousin sur le trône, malgré son impopularité grandissante. La seconde note du président Wilson a formulé, pourtant, ce dilemme angoissant, mais précis : « Le Kaiser sans la paix ou la paix sans le Kaiser. » Sur les champs de bataille, la défaite suit son cours. Le 27 octobre, l'Empereur Charles annonce à Guillaume II que son peuple « n'en peut plus » et qu'il va demander la paix. Max de Bade envisage alors nettement la nécessité d'arracher à l'Empereur une abdication encore volontaire. Et c'est toujours pour rendre possible « la levée en masse ». Max de Bade croit opportun de faire prévenir Guillaume II par les hommes de son entourage à qui va sa confiance : le pasteur von Dryander, l'ancien aide de camp von Chelius, le comte Eulenburg; mais ils se dérobent tous les trois et l'Empereur, apercevant les manœuvres dont il est l'objet, craignant, s'il reste à Berlin ou Potsdam, d'être gêné dans sa résistance, gagne précipitamment Spa et la villa Fraineuse où, du moins, les baïonnettes de sa garde lui feront un rempart contre les prétentions monstrueuses du pouvoir civil. Invité par le chancelier à rentrer à Berlin où les conditions mises à l'armistice par Wilson sont attendues d'une heure à l'autre, Guillaume II répond que la démission du général Ludendorff a rendu sa présence nécessaire au front. Il veut être là quand sera désigné son successeur. Max de Bade n'en insiste pas moins et, devant l'obstination de l'Empereur à lui parler à travers un rideau de baïonnettes, exige plus clairement son abdication en

faveur du fils aîné du *Kronprinz*. Le chancelier explique que la démoralisation fait de redoutables progrès parmi la population berlinoise. On accuse l'Empereur de former le seul obstacle à une paix acceptable. Les socialistes et leur programme gagnent du terrain chaque jour. Les *majoritaires* se croient encore capables de contenir la révolution, mais à condition que le Kaiser abdique tout de suite. Ebert, David se disent favorables, en principe, au maintien de la monarchie, traditionnelle en Allemagne. Ils la préfèrent à une république née de la défaite et de la peur, mais il faut que l'Empereur renonce à sa couronne en faveur de son petit-fils et cela sans perdre une minute. Autrement, ils ne répondent de rien. Les socialistes *indépendants* (Ledebour, Haase) qui ont fait de l'ambassade soviétique à Berlin leur quartier général ne rêvent, eux, que plaies et bosses. Si l'Empereur ne donne pas satisfaction au vœu de l'abdication devenu général dans le peuple, il n'y aurait rien d'impossible à ce que les Spartakistes fissent triompher la forme bolcheviste de la révolution.

Le chancelier envoie à Spa M. Drews, son ministre de l'Intérieur, avec mission d'annoncer ce qui se passe dans la capitale. Drews prend son courage à deux mains et communique à l'Empereur en personne ce qu'on attend de lui à Berlin. Furieux, Guillaume II l'interpelle : « Comment pouvez-vous concilier cette insolente mise en demeure avec le serment de fidélité que vous avez prêté comme fonctionnaire prussien ? » Drews reste tout interloqué et le souverain achève de lui faire perdre contenance en invitant le général Groener, successeur de Ludendorff, à manifester son sentiment sur l'abdication. Le général Groener (celui-là même qui préside aujourd'hui aux destinées de la *Reichswehr*) ne croyait plus à la victoire, depuis longtemps, mais il n'osa pas, ainsi mis en cause, renier le monarque. Il déclara au ministre Drews qu'à son avis l'abdication, loin de permettre, comme le pensait le prince Max de Bade, la levée en masse et la guerre à outrance, donnerait le signal de la débandade générale et de l'écroulement, tant au front qu'à l'arrière. « Vous entendez ? » fit Guillaume II, triomphant. Et Drews rentra, piteux, à Berlin.

*
* *

Spartakus gagne du terrain dans tout l'empire. Et les « socialistes du Kaiser » devinent qu'il vont être débordés. Ils font alors cause commune avec les « indépendants » et rédigent, de concert, à l'adresse du monarque un *ultimatum* qu'il remettent au chancelier : « Si Guillaume II n'a pas abdiqué le 9 novembre, ils ouvriront les portes toutes grandes à la révolution. » Guillaume II s'irrite de leur démarche. Trompé par les sentiments loyalistes de son entourage, il se cramponne, si l'on ose dire, à son trône et à sa couronne. Le général von Plessen et, plus encore, le commandant des troupes nominalelement placées sous les ordres du Kronprinz, le général comte Schulenburg, l'incitent à la résistance en lui peignant sous les couleurs les plus fausses l'état d'esprit des soldats et des civils : « Que Votre Majesté, lui disent-ils, se mette à la tête de l'armée et marche contre Berlin. Elle étouffera la révolution dans l'œuf et les Alliés, impressionnés par tant d'énergie, n'oseront plus parler d'une paix dictée. » Ces propos inconsiderés flattaient trop les sentiments intimes de l'Empereur pour qu'il ne leur prêtât point une oreille complaisante. Très différente, à vrai dire, et beaucoup moins optimiste, l'opinion du général Groener, successeur de Ludendorff. Il aurait voulu voir son souverain, à ce moment où tout craquait, accourir en première ligne, se montrer aux troupes, défier les balles et les obus. Que ne pouvait-on espérer, laissait-il entendre, d'un acte si courageux ? Guillaume II blessé en première ligne, si légèrement que ce fût, c'était le salut du régime, le salut de la dynastie, la certitude d'une paix meilleure, mais l'Empereur, discrètement conseillé par le général Groener, fit semblant de ne pas comprendre. Et les événements suivirent leur cours.

Le signal des mutineries militaires avait été donné le 3 novembre, à Kiel, par les marins. La rébellion gagna rapidement toute l'armée. Elle accomplit même de si rapides progrès que le commandement suprême de l'armée renonça vite à les nier et à soutenir la thèse de « l'armée fidèle malgré tout » et de « l'armée prête à écraser la révolution sous le commandement de l'Empereur ». L'aube du 9 novembre se lève sur

un *Oberkommando* totalement démoralisé. Et Guillaume II, qui a résisté à l'ultimatum des socialistes, va obéir aux sommations respectueuses de ses généraux. A dix heures du matin, il confère avec Hindenburg et Groener. Tous deux s'accordent à constater la ferme volonté des troupes de ne plus se battre et le vœu général de la population : l'abdication du *Kaiser*, même son départ pour un pays neutre, la Suisse ou la Hollande, de préférence la Hollande, plus facile à atteindre. Guillaume II, que l'ultimatum socialiste n'a pas laissé d'ébranler, s'écrie alors : « On se trompe en croyant que mon sacrifice sauvegarde la monarchie. C'est à la république que nous marchons; mais j'ai assez régné pour comprendre à quel point le métier de monarque est ingrat. J'ai fait mon devoir en refusant jusqu'à présent de quitter mon poste. Que d'autres prennent ma place et fassent mieux que moi, s'ils s'en croient capables. »

Mais alors se produit un incident singulier et qui va plonger dans le plus cruel embarras la chancellerie berlinoise. Max de Bade, placé, comme il était, aux premières loges du théâtre où se déroulait la révolution, avait abandonné, dès la veille du 9 novembre, l'espoir de sauver la monarchie et de continuer la guerre extérieure. Le spectacle de Berlin en effervescence ne pouvait lui laisser à cet égard aucune illusion : la république allait triompher. Max de Bade était bien décidé lui-même à quitter la Wilhelmstrasse et à laisser la place à Ebert; mais il désirait éviter avant tout l'effusion de sang, maintenir l'ordre en attendant que les socialistes s'installassent au pouvoir. Il avait donc pris sur lui d'annoncer, dès 11 heures du matin, le 9 novembre à la population de la capitale que le *Kaiser* venait enfin d'abdiquer. A 2 heures de l'après-midi, Scheidemann, du haut du perron du Reichstag, avait confirmé la nouvelle et proclamé la république. Or que se passait-il, en réalité, à Spa au moment même où la populace, à Berlin, se réjouissait d'être débarrassée du chef qui l'avait menée à la famine et à la défaite? Guillaume II, après avoir refusé de se démettre jusqu'à 2 heures de l'après-midi, avait abdiqué à 2 h. 15; mais, bien qu'il se déclarât enchanté de quitter le pouvoir, il ne pouvait se décider à tout perdre d'un coup. Qu'est-ce

donc qu'il imagina? Il abdiqua comme Empereur allemand mais déclara rester roi de Prusse! Solution absurde, en contradiction rigoureuse avec le droit public, allemand et prussien; mais Guillaume II semblait ravi du biais qu'il avait trouvé pour ne pas tomber tout entier du trône. Il répondit par un silence qu'il estimait plein de grandeur aux injonctions téléphoniques de Max de Bade et de ses collègues : « Le sang coule à Berlin, lui annonçait-on de la *Wilhelmstrasse*, et nous avons publié ce matin, sur la foi des nouvelles venues de Spa, que l'Empereur avait abdiqué. Sa Majesté nous met dans une situation désespérée en prétendant rester roi de Prusse. Le pire est désormais à prévoir. » — « J'ai fait, répondait le *Kaiser*, tout ce que je pouvais faire. »

A 4 heures de l'après-midi, Guillaume II reste roi de Prusse, à la grande joie du comte Schulenburg qui continue de l'exhorter. Cependant des nouvelles de plus en plus alarmantes arrivent non seulement de Berlin, mais du front. Le bruit court qu'une troupe de soldats révoltés marche de Verviers sur Spa, animée des plus mauvais sentiments envers l'Empereur. Hindenburg, que toutes les dépêches reçues des quatre coins du Reich confirment dans ses idées sombres, va trouver l'Empereur : « Sire, dit-il, la situation a changé du tout au tout depuis ce matin. Votre Majesté agirait prudemment en se réfugiant en Hollande. Sinon le moment viendra peut-être où je ne pourrai plus La protéger. »

Guillaume II comprend alors, un peu tard, qu'il ne lui reste qu'à obéir au Destin. Il avait encore naïvement déclaré, le 29 octobre, au contre-amiral de Levetzow : « Nous avons perdu la guerre, j'avais attendu de Dieu d'autres événements. » Il se rend compte, désormais, qu'à l'intérieur aussi la partie est perdue. Il s'exprime avec violence sur Max de Bade, « qui l'a trahi », sur Ebert assez impertinent pour s'installer à la *Wilhelmstrasse* au nom de la révolution triomphante. Il donne ensuite des ordres pour que tout soit activement préparé en vue de son départ. Il choisit la Hollande comme lieu de refuge. Songea-t-il au suicide à ce moment suprême où se dissipaient ses dernières illusions? M. Alfred Niemann l'affirme, mais, ajoute-t-il, « la conception religieuse de l'existence qui était celle du *Kaiser* l'empêcha de consi-

dérer sérieusement cette façon de se tirer d'affaire ». Restait, il est vrai, la solution à laquelle avait fait allusion le général Groener : une excursion aux avant-postes, au risque de recevoir une blessure ou encore pis ; mais on ne fait pas injure à Guillaume II en constatant que cette dernière alternative continuait de lui sourire encore moins que les autres.

Au moment de monter dans le train qui doit l'emmener en exil, le *Kaiser* éprouve un suprême frisson : « Non, s'écrie-t-il, tout bien pesé, je ne pars pas ! Laisser en arrière ma femme, mes enfants, ce n'est pas possible ! Non, non, je ne pars pas. » On prévient le maréchal Hindenburg et le secrétaire d'État von Hintze. Ils envoient le baron de Grünau avec mission de persuader l'Empereur et surtout de lui ouvrir la portière. Guillaume II pousse alors un cri du cœur qui le révèle tout entier, avec son souci du qu'en dira-t-on et ses instincts de comédien invétéré : « Je ne veux pas, déclare-t-il, qu'on puisse croire que j'ai fui. » On décide, pour l'aider à donner le change à la postérité, de remettre le départ au 10 novembre, à cinq heures du matin. Il est dix heures du soir. Guillaume II s'entretient quelques instants avec son État-Major, puis il écrit au *Kronprinz* une lettre où il l'adjure de « rester à son poste ». Le lendemain, avant l'aube, il monte dans le train, qui, cette fois, l'emporte dare-dare vers une destination connue seulement de quelques fidèles.

On sait que Guillaume II resta six heures à la frontière hollandaise avant d'obtenir l'autorisation de la franchir. Ses tribulations de souverain sans couronne commençaient.

* * *

Nous avons retracé le plus fidèlement possible, d'après l'ouvrage de M. Niemann et les documents qui figurent à l'appendice, les péripéties de l'abdication de Guillaume II. Comment peut-on soutenir sur la foi de ces textes que l'auteur responsable des malheurs du *Kaiser*, c'est Max de Bade ? Et comment peut-on maintenir, après avoir constaté le rôle des militaires, la légende du *coup de poignard dans le dos* ? C'est ce que ne comprendra jamais le témoin impartial, c'est ce que n'admettront jamais, nous le répétons, pourvu

qu'ils soient sincères, les historiens de l'avenir. Loin d'avoir pris un malin plaisir à précipiter du trône l'empereur et roi, le prince Max de Bade a trop tardé à sacrifier l'honneur de Guillaume II au salut du pays. Loin de s'être complu à molester un Holenzollern, Max de Bade souffrait atrocement, dans ses convictions et dans ses affections, du devoir que les circonstances lui imposaient. Les derniers jours d'octobre le trouvent brisé, anéanti. Son système nerveux est à ce point ébranlé, il souffre si fort d'insomnies que ses médecins lui font avaler un narcotique, grâce auquel il dort trente-six heures de suite. A vrai dire, il est fort douteux qu'en abdiquant plus tôt Guillaume II eût sauvegardé la dynastie et rendu possible le transfert de la couronne à son petit-fils, comme se l'imaginait Max de Bade, mais la révolution allemande qui n'a pas été, après tout, un grand bouleversement, aurait encore moins bouleversé si le *Kaiser* avait sacrifié plus tôt ses prérogatives. Ce n'est pas aux injonctions du chancelier qu'il a obéi, comme il l'a faussement laissé entendre au moment de ses adieux de Fontainebleau, c'est — on ne saurait trop le marquer — aux objurgations du commandement suprême. C'est un rapport de Ludendorff qui commença de lui ouvrir les yeux sur toute l'étendue de la défaite militaire, ce furent ensuite les renseignements et les conseils du maréchal Hindenburg et du général Groener qui lui démontrèrent la nécessité de fuir s'il ne voulait pas tomber aux mains de ses ennemis, ceux du dehors et ceux du dedans. Max de Bade n'est pour rien dans ces déceptions et dans ces désastres.

Si le lieutenant-colonel Niemann n'en convient pas, le maréchal Hindenburg l'a reconnu avec une franchise qui l'honore. Il est piquant de rencontrer dans les documents publiés par M. Niemann lui-même une lettre du maréchal Hindenburg à Guillaume II, lettre qui ruine, en quelques lignes, toutes les thèses dont M. Niemann s'est constitué le défenseur dans son livre. Le vieux maréchal s'exprime comme suit dans cette lettre écrite le 28 juillet 1922, à la demande, semble-t-il, du souverain déchu : « Je porte la responsabilité de la décision prise en ce fatal 9 novembre d'accord avec tous les conseillers de Votre Majesté relativement au passage de V. M. en terre étrangère. Comme je l'ai déjà démontré précé-

demment, un grave péril menaçait alors V. M. : son enlèvement par les émeutiers et sa remise à l'ennemi du dedans ou du dehors. A tout prix, il fallait épargner à la patrie une telle honte, un tel opprobre... » M. Alfred Niemann fait suivre cette lettre, arrachée, sans doute, au loyalisme du maréchal Hindenburg par l'Empereur lui-même, d'une autre lettre, inédite celle-là, adressée par l'Empereur au maréchal. Cette lettre a pour but de couvrir le souverain en découvrant le commandement suprême, mais comme elle porte à faux ! Guillaume II y fait part de la « satisfaction » qu'il éprouve à voir enfin sa responsabilité dégagée et la vérité révélée à tous les yeux : « J'ai supporté en silence, écrit-il, le flot des injures dans l'espoir que l'heure ne tarderait pas à sonner où les personnes intéressées se décideraient, de leur propre mouvement, à publier face au monde que ma résolution de partir m'avait été dictée contre ma conviction par mes conseillers responsables, tant militaires que civils. »

La vanité et la présomption de Guillaume II ont trouvé, à la divulgation de la lettre écrite par le maréchal Hindenburg, une satisfaction qui se conçoit. Il n'en reste pas moins que le *Kaiser* a quitté le pouvoir et laissé ses états dans les conditions les plus préjudiciables à son renom personnel, au maintien de sa dynastie et à la conclusion d'une paix satisfaisante pour les Allemands. A défaut du beau geste réclamé par le général Groener, Guillaume II aurait pu monnayer, si l'on peut dire, son abdication au profit de son peuple et des conditions qui lui seraient imposées ; mais il aurait dû pour cela moins écouter Schulenburg et plus écouter Max de Bade. Le caractère de Guillaume II, sa conception du droit divin, ses prétentions à l'absolutisme, ses hillevesées romantiques, ses idées absurdes sur la popularité de la monarchie prussienne devaient faire finir son règne comme il a fini. Cette fin, on le sait du reste, n'a pas été du goût de tous les Allemands. Longtemps encore on verra des Alfred Niemann accuser des Max de Bade, des Ebert et des Scheidemann plutôt que de voir les vrais coupables où ils sont, le vrai coupable où il est. Peuvent seuls, par exemple, conserver des illusions ceux qui croient de leur devoir de les conserver.

PARMI LES LIVRES

M. Mauriac excelle à peindre des sentiments profonds, pathétiques, silencieux, dans des âmes bouleversées. Il y a, dans chacun de ses livres, cent pages de la plus grande beauté où il raconte la crise. Dans *Destins*¹, cette crise est l'amour et la jalousie d'Élisabeth Gornac.

Dès les premières lignes, l'auteur nous a montré, dans une scène vivement contée et entremêlée de récits, les deux personnages du roman. Cette scène est extrêmement simple. Élisabeth Gornac va de la terrasse à la maison, à travers les charmilles, chercher un marteau pour Bob Lagave. Elle s'arrête une minute pour laisser passer les ouvriers catalans qui travaillent ses vignes. Enfin, au moment d'entrer dans la maison, elle rencontre son beau-père, le vieux Jean Gornac, assis dans la cour.

Les Gornac et les Lagave sont voisins, mais inégaux de rang et de fortune. Les Gornac, sans être de souche très ancienne, sont riches. Jean Gornac a réussi à racheter, pièce par pièce, les propriétés des Sabran-Pontevès. Il a aujourd'hui quatre-vingts ans sonnés; mais il vient encore d'aller voir les vignes, en plein soleil. Tandis que les Gornac font le commerce de vins le plus prospère de Bordeaux, Maria Lagave est une pauvre femme, qui venait jadis en journée chez eux et qui faisait les lessives.

Suivons les destinées des deux familles. Maria Lagave a eu un fils, Augustin, dont elle voulait faire un prêtre; mais Jean Gornac, avec la familiarité d'un maître qui est un homme de bon conseil, est intervenu. Il a obtenu que l'enfant soit enlevé du séminaire; il a payé son année de philosophie

1. Les Cahiers verts.

au lycée. En 1893, Augustin a passé le concours de l'Inspection des Finances. Il a dégrasé sa famille. Il est maintenant un fonctionnaire qui vit à Paris.

Le père Gornac a eu deux fils. L'aîné, Prudent, a épousé Élisabeth Lavignasse. Ce Prudent, d'ailleurs assez intelligent, était un pauvre personnage. « Follement timide, sauvage même, la santé détruite par les apéritifs et par le vin blanc, dans un pays où ne manquent pas les ours de cette espèce, le fils Gornac passait pour le plus mal léché. » Il a toujours obéi à son père sans discuter; il a obéi ensuite à sa femme, qui avait de la tête et du caractère. Élisabeth, admirable pour l'administration et la comptabilité, est une de ces dames de la campagne, dont M. Mauriac a fait un plaisant portrait. « Une dame de la campagne se cloître dans son intérieur, ne quitte guère son parloir ou l'une de ses cuisines. Elle ne sort jamais sans chapeau, et, même dans son jardin, ne se hasarde que gantée. La promenade à pied lui fait horreur; son embonpoint est celui d'une personne qui ne va jamais qu'en voiture. La blancheur de ses longues joues tombantes ne s'obtient que dans les rez-de-chaussée ténébreux. » Élisabeth est veuve; un automne, où son beau père était paralysé par les rhumatismes, elle est allée auprès de lui, moins pour le soigner que pour surveiller les vendanges; pendant ce temps, Prudent, laissé seul, a bu abominablement et s'est tué en tombant de carriole.

Nous connaissons maintenant deux générations; à la première, la vieille Maria Lagave, demeurée paysanne, et le vieux Jean Gornac, maître avare de vastes terres; à la seconde, Augustin Lagave, fonctionnaire à Paris, et Élisabeth Gornac, mûrissante, presque obèse. Mais il est une troisième génération, qui arrive à l'âge d'homme, et qui est représentée par Bob Lagave et par Pierre Gornac.

Bob, fils d'Augustin, est blond, paresseux, et pour tout dire, propre à rien. Mais il a reçu de la nature le don funeste et bizarre du charme. Enfant et cancre, une indulgence universelle lui a pardonné toutes ses fautes. Il vit maintenant dans la compagnie la plus brillante. Il a de l'argent, qu'il gagne, dit-on, en arrangeant des appartements. Il est élégant. Il vient d'être malade; une princesse, un marquis sont venus

le voir dans le médiocre appartement de la rue Vaneau. Son père, qui a en horreur ce petit être fait pour l'amour, déteste ces amis brillants et suspects. Pour comble, il a entendu un jour les brocards des amis de Bob. Sa fierté de personnage officiel a été cruellement blessée. En punition, il a envoyé son fils achever sa convalescence à la campagne chez sa grand'mère. Voilà comment Bob se trouve à Viridis; et comme la maison de Maria Lagave est séparée par la route seulement du château des Gornac, voilà comment il passe ses journées auprès d'Élisabeth Gornac, qui le choie comme tous ceux qui ont un cœur pour l'amour l'ont toujours choyé. Au contraire le vieux Gornac ne peut pas le souffrir.

Au vrai, Bob est un malheureux. Ses amis ne sont pas seulement bruyants et légers. M. Mauriac a laissé dans l'ombre l'histoire scandaleuse de ce groupe, mais on la devine à demi mot. « Papa a raison, dit Bob, ils sont à vomir. »

Et le romancier ajoute : « Quelle rancune dans sa voix ! Le coude sur l'oreille, le front dans la main, il avait vieilli tout à coup, et sur sa face mortellement triste, n'apparaissait plus qu'une ombre de jeunesse et de pureté. » A ce moment de sa vie, la pauvre enfant voudrait s'évader de toute cette pourriture. Il aime une jeune fille, Paule de la Sesque. Elle ignore qui il fréquente et ce qu'il est.

Élisabeth Gornac a elle-même un fils : Pierre, un long garçon d'humeur mystique et oratoire à la fois, apôtre de réunions publiques. Ce Pierre déteste naturellement Bob Lagave et le méprise. Ainsi M. Mauriac a accumulé toutes les chances de catastrophe. Et pour comble, Bob, léger et amoureux, fait venir à Viridis mademoiselle de la Sesque. Où la loger ? Elle ne peut pas habiter chez la grand'mère Lagave. Bob demande à Élisabeth Gornac de recevoir la jeune fille ; il jure qu'elle lui est fiancée. Élisabeth consent ; elle consent même à mentir et à répéter que Paule de la Sesque est retenue à Viridis par un accident d'automobile. Cette fiction, cette complicité aggravent tout. Lâchez dans cette intrigue un être brutal, et intraitable, comme Pierre, et le drame va éclater.

Priere arrive à Viridis à l'improviste, surprend Bob en conversation rapprochée avec mademoiselle de la Sesque, reconnaît

mademoiselle de la Sesque elle-même chez sa mère et bout d'indignation. C'est un jeu pour l'auteur d'amener ce saint sans finesse à dire cette indignation à Paule elle-même. En quelques répliques, celle-ci contraint Pierre de dire toute sa pensée.

Arrivé à ce point, M. Mauriac a fait une sorte de transfert d'intérêt très ingénieux. La réquisition de Pierre contre Bob, nous ne l'entendons pas. Pierre se promène avec Paule devant la maison, dans la nuit, hors de la vue du lecteur. Celui-ci ne voit qu'Élisabeth Gornac, qui veille dans le salon, et qui pense, et qui allume les bougies quand la lampe épuisée s'éteint.

Tout à coup, Paule revient, suivie de Pierre. La jeune fille a pleuré. L'homme s'excuse des révélations qu'il a faites. « Pierre de nouveau parlait, prétentieux, volubile. Il disait qu'en ces sortes d'affaires on n'a jamais de preuves assurées. Sans doute l'unanime opinion peut être considérée comme une preuve suffisante; mais enfin mieux vaut se livrer à une enquête personnelle; bien que cela ne lui parût guère vraisemblable, il ne demandait pas mieux que d'avoir été induit en erreur... » Faute de pouvoir faire taire ce funeste bavard, on l'envoie coucher. Paule restée seule avec madame Gornac, éclate en sanglots désespérés. Mais elle se reprend, et, debout devant la cheminée, elle trace à la lueur des candélabres la lettre où elle annonce à Bob son départ.

Et madame Gornac? Élisabeth, dans cette nuit tragique, ressent d'étranges sentiments. Elle plaide, contre Paule, qu'aimer suffit, et qu'estimer l'être qu'on aime est une formule qui n'a point de sens. Paule veut rester absente trois semaines; Élisabeth obtient qu'elle revienne dans quinze jours. Elle prend passionnément, sans savoir pourquoi, l'intérêt de Bob. « Élisabeth éprouvait d'avance, dans son cœur, dans sa chair, l'angoisse future de l'enfant qui dormait, à cette heure, de l'autre côté de la route, la tête sur son bras replié. Elle souffrait à cause de lui, comme aurait pu souffrir sa mère. Elle s'exaltait à la pensée de tenter l'impossible pour qu'il ne perdît pas Paule. Ce désintéressement, dont elle avait conscience, la rassurait. Elle jouissait obscurément de ne pas se sentir jalouse. »

Voilà qui est terriblement inquiétant; il est évident que M. Mauriac prépare la tentation de cette dame blême, bouffie, presque quinquagénaire. Comme dans *le Désert de l'Amour*, il va montrer auprès de l'intrigue principale, une seconde aventure plus douloureuse et presque muette, qui va devenir la principale raison d'intérêt.

Le lendemain, Élisabeth se réveille tard. Paule est partie, et c'est Bob qu'elle voit, Bob qui vient demander la raison de ce départ. Madame Gornac répond évasivement, et l'auteur la tire d'affaire, en la faisant appeler par son beau-père qui a justement une crise de sciatique. Cependant, en quittant la maison, Bob rencontre Pierre : les jeunes chiens ennemis, comme dit M. Mauriac, s'affrontent. Pierre ne cache pas qu'il a révélé à mademoiselle de la Sesque les bruits qui couraient sur Bob, en taisant seulement les plus infâmes. O surprise! Au lieu de réagir Bob pleure. Il n'en faut pas plus pour retourner l'âme scrupuleuse de Pierre. Il est pris de pitié. Il se demande s'il a su concilier la charité et la justice. Il commence un sermon plein d'onction et de tendresse chrétienne. Bob, qui s'est ressaisi, l'interrompt d'un coup de poing en pleine figure.

La situation est éclairée. Paule est partie et ne répond pas; le vieux Gornac est cloué au lit par la sciatique; Élisabeth et la grand'mère Lagave sont occupées à le soigner; Pierre a un bandeau autour de la tête. Bob, seul dans la maison de sa grand'mère, tantôt gémissant, tantôt espérant, souffre tout son soûl, guette les bruits de la route, et boit. « Comme il ne voulait pas s'éloigner de la maison (Paule pouvait survenir à toute heure), il avait acheté à Langon des bouteilles de cognac ou de kirsch, qu'il buvait à peine étendu d'eau. Ivre enfin, il se couchait dans l'ombre pleine de mouches, balbutiant et chantonnant. Il se racontait des histoires ou plutôt, comme à un enfant malade, se montrait à lui-même des images qu'il inventait, puériles, et parfois obscènes. » Un jour, Élisabeth Gornac vient le voir. Il se jette sur elle. « Elle se sentit soudain prise, serrée; et tout contre sa figure, une haleine chaude sentait l'alcool. Mais Bob tenait si mal sur ses jambes que, d'une seule secousse, elle se rendit libre et le fit tomber à la renverse sur le lit. Il y demeura affalé,

ricanant. Madame Gornac, la main au loquet, se retourna et dit : Je ne vous en veux pas : vous avez bu ».

Mais rentrée chez elle, elle pleure. Le lendemain, des amis viennent chercher Bob en automobile. Élisabeth l'apprend, n'en souffre pas, et remercie Dieu d'avoir fait place nette. Elle se croit calme et débarrassée de toute pensée trouble. Cependant, un jour plus tard, quand Paule de la Sesque revient, Élisabeth s'emporte tout à coup contre elle, l'accuse d'être la cause du départ de Bob. Paule, avec la féroce clairvoyance de la jeunesse, riposte en louant ironiquement madame Gornac de son désintéressement, qui à son âge est l'unique forme possible de l'amour.

La puissance des mots est terrible : on se croit délivré d'un sentiment indigne, et il ne faut qu'une phrase pour qu'on le reconnaisse plus vivace. Élisabeth tente de retrouver le rythme de sa vie quotidienne. « Ce fut en vain : non qu'elle souffrît, mais elle s'ennuyait. Son existence, qu'elle avait toujours jugée si remplie, qu'elle lui paraissait vide ! Elle qui avait coutume de répéter qu'elle ne savait où donner de la tête, s'étonnait de n'avoir, tout d'un coup, plus rien à faire. »

Un beau jour, elle apprend l'horrible nouvelle : en conduisant une voiture à cent vingt, Bob, qui était ivre, s'est écrasé sur la barrière fermée d'un passage à niveau. Elle reste calme. Seulement la nuit, dans sa chambre, le verrou tiré, elle répète à son fantôme dans la glace, son fantôme de grosse femme pâle : « Il est mort. » Elle parle à Bob entre la veille et le sommeil. Elle l'avertit que Paule ne l'épousera pas. Enfin le jour de l'enterrement la crise éclate. Haletante, secouée de sanglots, madame Gornac s'effondre. Elle balbutie, les bras tendus vers le cercueil : « Tu es là ! c'est toi qui es là ! » On eût dit une vieille bête blessée, couchée sur le flanc, et qui souffle. Son fils la fait enfin monter en voiture. « Des frissons la secouaient encore, mais elle ne pleurait plus. Pierre reconnut à peine ce visage : les joues paraissaient creuses ; le menton s'était allongé ; un cerne livide agrandissait les yeux. Elle le repoussa, et il crut qu'elle le rendait responsable de cette mort. Au vrai, elle l'écartait comme elle eût fait de tout autre vivant. De ce bouleversement profond surgissait à la lumière cet amour enfoui dans sa

chair et qu'elle avait porté comme une femme grosse ne sait pas d'abord qu'elle porte un germe vivant dans son ventre. »

Dans la fureur de la passion déchaînée, elle regrette sa vie; elle fait taire son fils qui lui parle des espérances éternelles; et pourtant elle a honte devant lui. Pour faire visite à Maria Legave, elle s'est déjà ressaisie. Puis de nouveau, elle blasphème, elle souffre. Après avoir déclaré qu'elle ne recevrait pas Mademoiselle de la Sesque, elle la tient embrassée, elle caresse ce bras nu que Bob a aimé. Quand son fils lui annonce son départ pour la Trappe, elle sanglote : « Mon pauvre petit », dit-elle. Mais c'est à Bob qu'elle pense. Elle est détachée de tout, même de la terre. Elle est surprise, quand, s'étant confessée, elle apprend que son histoire est celle de toutes les femmes. Enfin les années passent, et elle guérit lentement.

Ainsi le livre se divise bien clairement en deux parties. La première est une combinaison compliquée d'événements et de caractères, calculée par l'auteur pour le malheur de Bob. Cette partie est habilement faite, pittoresque, un peu concertée. La seconde, qui comprend les cent vingt dernières pages, est le drame d'Élisabeth. Pour l'écrire, M. Mauriac retrouve ses plus belles qualités. Il serait imprudent de soutenir qu'un roman ainsi distribué est un modèle de composition. Mais l'obscur martyre d'une âme qui souffre sans savoir de quoi, avec des mouvements profonds et des violences refoulées, est peint de cette touche juste et pathétique, qui est comme la signature de M. Mauriac.

* * *

M. Henri de Régnier a fait du souvenir de ses séjours à Venise un livre délicieux qu'il a appelé l'Altana¹. L'Altana vénitienne, comme l'Azotea argentine, est la terrasse au sommet de la maison.

La première visite du poète à Venise est de 1899. Il habitait chez Madame Bulteau, qui avait restauré le palais Dario. Je me rappelle la Venise de ce temps-là, si étrangement silencieuse, et dont le silence était interrompu par le martèlement

1. Mercure de France.

des petits sabots de bois. Les Vénitiennes portaient alors de longs châles et les gondoliers étaient vêtus de blanc. Il y avait dans l'île du Lido de petites guinguettes, où l'on mangeait du poisson et des escalopes de veau frit. Un unique cheval tirait un tramway-joujou jusqu'à la plage. Cette plage était aussi déserte qu'au temps de Musset. Elle étendait autour de la mer sa courbe d'un gris sombre. Une seule baraque avec un toit rouge, rompait l'immense ligne horizontale. Auprès de la baraque s'élevait la maigre silhouette d'un arbre mal venu.

Il est aisé, après coup, de reconnaître entre la ville des Doges et le génie de M. de Régnier des affinités si certaines, qu'il était prédestiné à aimer cette molle opulence, ces originaux, cette vie facile, cette féerie de couleurs changeantes. Il a décrit tout cela avec beaucoup de grâce, et ces deux volumes sont d'une lecture délicieuse. Il a été tout de suite bon Vénitien, curieux de son plaisir, et sans préjugés : ni la *Présentation* du Titien, ni la *Famille* de Giorgione au palais Giovanelli ne l'ont enchanté. Il le dit avec simplicité. « Quoi de plus agréable que de cheminer dans Venise par un souple jour d'octobre, d'air léger et de lumière adoucie, en conversant avec liberté et en toute indépendance d'opinion ! »

Pour peindre la Cité des Eaux, il n'a pas eu à changer de palette. Sa manière était justement celle qu'il fallait. D'un bout à l'autre de ce livre de souvenirs, nous nous promenons dans un roman de M. de Régnier. Tel marchand d'estampes, qu'il a connu, est une figure de conte. Le poète le sait et s'en amuse et nous conduit dans cette très goldonienne boutique. Il sait aussi « une pharmacie où Pantalon et Tartaglia pourraient se venir pourvoir d'ingrédients et de mixtures, où Brighella pourrait acheter quatre grains d'ellébore, et Arlequin se faire distiller un élixir. Elle a gardé tout son attirail du vieux temps, ses armoires sculptées, ses bocaux à devises, son comptoir, ses balances... »

Cent tableaux sont ainsi peints d'une main légère, au gré de l'heure et du souvenir. Voici une page exquise sur la musique à Venise. Vous vous rappelez les grosses barques où, sous les lanternes, chanteurs et chanteuses se groupent autour d'un piano. Les musiciens font rage sur l'eau. M. de Régnier

transcrit ce vers de Corneille, avec cette malice amusée et cette bienveillance ironique qui sont de sa façon. Et il poursuit : « Elles ont leur attrait, ces grosses barques, et peu à peu elles rassemblent autour d'elles les gondoles oisives qui s'en approchent, se collent à leur flanc et leur font une sorte de cour balancée sur l'eau pleine de reflets, humble et bizarre fête nocturne qui n'est pas sans charme, un charme auquel on a un peu honte de céder, mais auquel on ne saurait rester insensible de par l'harmonieuse conjuration de la musique et de la nuit. »

Chaque mot est juste, fin et coloré, et Venise est dans ces lignes, avec le plaisir que M. de Régnier y prend. A l'automne de 1907, il habitait le Palais Venier. Gérard d'Houville écrivait *Le Temps d'aimer*. Un rat montrait par un trou son museau hardi et moustachu. Je ne sais si M. de Régnier écrivait quelque chose, mais il a décrit son loisir avec une grâce inimitable. « Ce furent des jours de vie solitaire, de cette vie vénitienne que nous aimions, si propice aux longues oisivetés et aux longues rêveries, faite de minimes événements quotidiens, où l'on goûte si bien l'inutilité de soi-même et la beauté des choses. Elle se compose d'un charme monotone, d'on ne sait quoi d'uni et de continu, de l'éclat vif ou voilé de la lumière, de telle promenade, de telle flânerie, de telle parole, de telle pensée, de tel songe qui se transforme vite en souvenirs. Elle fait du temps un tissu lâche et serré qui vous enveloppe de sa paix et de sa mélancolie. »

Cette vie, telle qu'un songe, communique une philosophie sereine. Une année qu'il s'était attardé jusqu'en décembre, M. de Régnier cessa d'entendre le marchand de raisins, le pauvre Marco, crier *La bell'uva* dans le rio della Torresella. Ayant relaté cet événement, il conclut avec sagesse : « Toute grappe hélas ! a son dernier grain. » Cette maxime incontestable n'ajoute rien au trésor des découvertes philosophiques. Mais elle plaît par son évidence.

HENRY BIDOÛ

LE MOUVEMENT DRAMATIQUE

Trois pièces nouvelles, d'un acte chacune, à la Comédie-Française. Il y a des chefs-d'œuvres en un acte, depuis *les Précieuses ridicules* et *le Mariage forcé*. Les spectacles coupés ne sont plus à la mode, et les nouveaux auteurs délaissent un genre qui fut encore cultivé avec honneur par Meilhac et Halévy, Becque, Porto-Riche. Mais la Comédie-Française, où l'on ne commence pas à neuf heures un quart pour finir à onze heures et demie avec deux grands entr'actes, donne souvent des levers de rideau, ou de petites pièces gaies après une tragédie. Elle a éprouvé le besoin de renouveler un peu ce répertoire d'en-cas.

La Fin du jour est signée Robert de Varey. C'est le nom d'un jeune auteur, qui fut fonctionnaire à la direction des Beaux-Arts, et succomba aux suites de ses blessures de guerre. Cette représentation constitue un hommage pieux. Dans la pièce, nous voyons une vieille douairière et un vieil abbé évoquant leurs lointains souvenirs sentimentaux, pendant que la jeune Yvonne, petite-fille de la douairière, part pour un bal, d'où elle reviendra fiancée. L'abbé fait entendre que la vieille dame ne l'avait pas laissé insensible, lorsqu'ils étaient jeunes l'un et l'autre; elle avoue elle-même qu'elle ne fut pas toujours sans péché. Mais tout cela est si loin! Nous leur donnons bien volontiers à tous deux l'absolution. Lorsque la jeune fille revient, elle trouve sa grand'mère morte, et l'abbé en pleurs. On ne sait pas trop ce qu'aurait donné plus tard Robert de Varey, mais cet acte odéonien ne détruit pas la sympathie due à sa mémoire. C'est fort dignement joué par madame Catherine Fonteney, mademoiselle Marie Bell et M. Denis d'Inès.

Le Métier d'amant, de M. Edmond Sée, relève de ce qu'on

appelait naguère la comédie-rosse. D'une atmosphère de marivaudage conventionnel nous passons au réalisme. Un jeune architecte, prénommé Marcel, a depuis deux ans pour maîtresse la femme d'un autre architecte appelé Ganine. C'est bien possible. En principe, on ne doit pas détourner de leurs devoirs les femmes de ses amis, mais un humoriste objectait qu'on ne connaît pas les autres. Or, Marcel convoite la commande d'un pavillon à construire pour une exposition. Car l'amour ne l'empêche pas de penser à son avancement et ne détermine pas chez lui cette « non-curance » dont parle Stendhal. Marcel a des chances : l'affaire est en bon train. Patratras ! Tout va rater, parce que Berthe Ganine s'en occupe. Car Ganine a aussi l'ambition d'obtenir cette même commande officielle, laquelle dépend naturellement de l'intrigue et non pas du talent, ce qui dispense M. Edmond Sée de nous dire lequel des deux concurrents est le mieux pourvu de cette dernière valeur. Elle n'a pas cours dans les ministères, et ne décide pas davantage des choix que font les femmes. George Sand a préféré Pagello à Musset. Il importe fort peu à Berthe que le meilleur architecte des deux soit son mari ou son amant, mais il lui importe beaucoup que ce soit le premier qui l'emporte dans cette compétition professionnelle. Et pour l'intrigue, reine du monde moderne, un mari est autrement armé qu'un amant. Grâce aux subtiles manigances de Berthe, c'est Ganine qui bâtira le pavillon... A moins que Marcel ne se révolte. Il a de la défense et même de la contre offensive. Pour avoir le pavillon, il irait jusqu'à lâcher sa maîtresse. Il accepte le dîner dans une maison où il rencontrera une jeune fille qui désirerait l'épouser et dont le père est l'ami du ministre, comme celui d'Hélène Clément dans *la Naissance du jour* de madame Colette...

M. Édmond Sée, dont les premiers ouvrages sont d'un disciple de M. Georges de Porto-Riche, subit ici l'influence de Becque. Imaginez que Lafont, de *la Parisienne*, soit fonctionnaire des finances : ce n'est certes pas à lui, mais tout de même à Du Mesnil que Clotilde s'occuperait de faire donner une recette générale. Faguet soutenait qu'au fond une femme n'aime jamais que son mari, même quand elle le trompe. Du moins peut-on admettre que dans le ménage

bien ordonné d'une personne douée d'esprit pratique, comme cette Clotilde et cette Berthe, l'amant ne représente que le luxe et le superflu, qui se remplacent sans peine, tandis que le mari représente le nécessaire et constitue la base solide de l'existence sérieuse, cimentée par les intérêts communs. Une femme intelligente peut n'être pas une épouse fidèle, mais reste toujours pour celui dont elle porte le nom et partage le sort, une bonne « associée ». Le célibataire, même séducteur et comblé comme un don Juan, est au contraire sans aide et réduit à ses seules forces, donc terriblement handicapé dans la lutte pour la vie. Arrivistes, mariez-vous ! Telle est la leçon du petit acte de M. Edmond Sée.

C'est donc une pièce morale, puisqu'elle préconise le mariage et déconseille l'adultère. Cela tourne comme qui dirait à du Brieux cynique et un peu bas. On pourrait fonder cet enseignement sur des motifs plus relevés : il n'en demeure pas moins salulaire, et mieux compris d'un Marcel Sermaize et de quiconque lui ressemble. Ce Marcel souffre d'une certaine muflerie, et s'effacerait spontanément devant le mari de sa bien-aimée, s'il avait l'âme chevaleresque. M. Edmond Sée n'a garde de tomber dans ces anachronismes. De l'attitude adoptée par Berthe, Marcel et le spectateur auraient pu conclure simplement qu'il y a des inconvénients à sganarelliser un confrère et que mieux vaut l'adultère incorporatif, si l'on peut s'exprimer ainsi. Supposez que Ganine restant dans l'architecture, Marcel soit dans l'automobile, point de rivalité commerciale entre eux, et il n'y aurait même pas de pièce. Mais M. Edmond Sée, complétant utilement cette moralité, indique qu'en tout état de cause le mariage reste plus avantageux, pourvu que ce soit avec une jeune fille possédant de puissantes relations. L'utilité sociale de la pièce ne me paraît pas niable. C'est de l'Augier pour gens un peu dessalés, si j'ose dire. M. Edmond Sée devient un des soutiens de la société. Bien entendu, il n'est pas un instant question d'amour là-dedans. Ce n'est que par une étrange impropriété des termes qu'on qualifierait amour la liaison de cette Berthe et de ce Marcel. Ne vous ai-je pas dit que M. Edmond Sée était un bon observateur de son temps et un auteur à la page ?

En somme, sa pièce est excellente, exactement conforme à l'esthétique qui fut celle du Théâtre Libre, et l'on ne peut lui reprocher que d'être un peu longue, ou de paraître telle parce que ses personnages nous sont assez indifférents. Clotilde et Lafont étaient plus vivants, plus drôles, et vous vous rappelez le comique irrésistible du mari de Becque : nous ne voyons même pas celui de M. Sée. Alors qu'est-ce que cela peut nous faire qu'il soit... d'abord ce qu'il est, ensuite fournisseur ou non du gouvernement ? En revanche, M. Sée introduit dans son acte un confident, comme dans une tragédie classique. Heureusement ses récits sont moins amples que celui de Thérémène, et dits par M. Granval, qui s'y montre parfait comédien. Madame Bovy n'a pas de peine à rendre Berthe très vraisemblable. Il était si difficile de rendre Marcel sympathique qu'on ne s'étonnera pas que M. André Laguet n'y réussisse qu'à demi.

Le troisième ouvrage s'intitule le *Quatrième*, non pas le quatrième étage, ni le quatrième arrondissement, ni le quatrième siècle avant ou après Jésus-Christ (j'aime mieux le quatrième avant, qui fut celui de Platon et d'Aristote). Dans la pièce de M. Martial Piéchaud, il ne s'agit que du bridge qui, paraît-il, se joue à quatre. Un jour, des sénateurs et députés reprochaient à Lockroy d'avoir donné les palmes académiques dans leur département à des réactionnaires avérés, ou prétendus tels, et lui disaient : « Monsieur le ministre vous perdrez la République ! » Lockroy répondit : « Moi, je ne joue jamais ! » Que je le comprends ! En particulier, comment peut-on jouer au bridge ? Il faut vraiment n'avoir rien à faire. Mais c'est précisément le cas des trois vieilles filles que nous présente M. Martial Piéchaud, et le bridge est un trait de mœurs éminemment provinciales. Il sévit bien aussi à Paris, mais il ne suffit pas d'y résider pour être parisien, tandis qu'il suffit pour bridger d'être désœuvré et de n'avoir rien à se dire.

Ces trois vieilles filles, pas trop vieilles, à peine quarante ans, et dont le notaire faisait habituellement la partie, ont ce soir là un partenaire inattendu et plus distrayant : le romancier Bernard Levasseur, leur ancien ami d'enfance, depuis longtemps émigré dans la capitale, où il a eu des succès,

mais aussi des ennuis, et qui revient dans la petite ville natale pour vendre une métairie après divorce. Trois poules vivaient en paix : un coq survient. Les trois bonnes demoiselles qui ne renonçaient à tout que faute d'aucun espoir, sortent de leur léthargie et deviennent immédiatement jalouses l'une de l'autre, en présence de ce gibier rare, un homme disponible, un peu battu de l'oiseau mais dont chacune d'elles ferait volontiers ses choux gras. Avec la complicité de l'auteur, qui dispose habilement des entrées et des sorties, chacune se ménage un tête-à-tête avec le romancier qui, mari malheureux dans la capitale, fait prime en ces parages un peu déserts. Marie, bonne ménagère et encore épanouie comme un Rubens mûrissant, Solange, femme de tête qui saurait vendre la métairie avec plus-value, Brigitte, l'intellectuelle du trio, assez fine, un peu précieuse, déploient successivement pour lui leurs grâces. Il va partir. Elles voudraient savoir s'il a au moins une préférence, ne serait-elle que platonique. Il les embrasse toutes les trois fraternellement, par bonté un peu mystificatrice, et rien n'annonce qu'il reviendra.

Cet homme seul, qui ne peut choisir entre trois femmes, m'a fait souvenir des *Vierges aux Rochers* de Gabriel d'Annunzio. Mais ces vierges sont trois merveilles, le roman en est une autre, tandis que les braves filles de M. Martial Piéchaud n'éveillent que des sympathies calmes et ne montent pas l'imagination : la pièce non plus, qui est simplement du genre aimable, en demi-teinte, avec une jolie délicatesse et un soupçon de lenteur. Au total, un spectacle de fin de carême. Ce serait à donner envie d'aller se dégourdir au music-hall, si l'on ne savait par une longue expérience qu'on est à peu près sûr de s'y ennuyer.

Dans le *Quatrième*, M. Dessonnes joue de la façon la plus vraie et la plus agréable. Mélancolie, affectueuse bonté, légères pointes d'ironie, il a rendu le plus intelligemment du monde les aspects changeants et fugaces de ce rôle tout en nuances. Madame de Chauveron (Marie) est joviale et cordiale, madame Catherine Fonteney (Solange) est énergique, et madame Dussane (Brigitte) a composé avec un art étonnant une figure de personne distinguée, comme j'en ai connu en province aussi dans ma prime jeunesse.

La Comédie-Française a repris *Sapho* avec un éclatant succès. Non que la pièce motive cet enthousiasme. Elle ne laisse pas oublier qu'elle n'est pas d'Alphonse Daudet, mais tirée de son célèbre roman par Adolphe Belot, l'auteur de *Mademoiselle Giraud, ma femme*, qui avait moins de style. Mais quoi ! D'Ennery a bien collaboré avec Balzac pour *Mercadet* ! En ces temps, les vrais écrivains devaient subir l'intrusion des « carcassiers », dictatorialement imposés par les directeurs de théâtre. Il est heureux que les éditeurs n'eussent pas les mêmes exigences, et que Belot n'ait pas travaillé au roman. Je suis persuadé que la pièce serait meilleure si Alphonse Daudet l'avait écrite tout seul. Malgré tout, elle tient la scène, elle captive le public, et l'amateur observe curieusement l'influence qu'elle a exercée sur Henry Bataille. Ces scènes épisodiques, encadrant l'action d'une imagerie pittoresque et un peu inutile, mais amusante à l'œil, Bataille a imité cela de *Sapho*, comme on le voit notamment dans *la Femme nue*, que le Théâtre Sarah-Bernhardt vient de reprendre triomphalement aussi, pour madame Yvonne de Bray et M. Francen, succédant à Berthe Bady et à Lucien Guitry. Au surplus, c'était le procédé constant du roman naturaliste.

C'est surtout madame Cécile Sorel qui attire la foule à cette reprise de *Sapho* et dont le nom fait recette. Vous savez que beaucoup d'artistes remarquables dans le classique échouent dans le moderne, et réciproquement. Car il n'est pas vrai au théâtre que qui peut le plus puisse le moins, et il n'est vrai nulle part que qui peut le moins puisse le plus. Rappelez-vous Huguenet, lamentable dans *Tartuffe*, et tant de Phèdres novices et dépayrées jusqu'au ridicule. Les exemples de l'autre type abondent aussi, et c'est à peine si l'on conçoit une Rachel ou un Mounet-Sully dans des rôles contemporains. Ce serait Jupiter en veston, et Junon ou Pallas habillées rue de la Paix. Mais madame Cécile Sorel, incomparable Célimène, sait être également une lyrique Marion Delorme et la plus émouvante, la plus vivante des *Sapho*. On ne saurait trop admirer la surprenante variété de moyens que déploie cette grande comédienne. À côté d'elle, M. Yonnel fait un Jean Gaussin un peu mince et emprunté, mais cette impression ne nuit pas au rôle, qui

comporte ce contraste. Toute l'interprétation est remarquable. Je regrette seulement qu'on n'ait pas adopté les costumes de l'époque. Les costumes d'aujourd'hui ne s'accordent pas avec le texte et soulignent par de petites dissonances ce qui date un peu.

Reprise encore (le théâtre n'aura guère vécu d'autre chose en cette année de vaches maigres) : celle des *Noces d'argent* de M. Paul Géraudy, créées, également à la Comédie-Française, en mars 1917, et alors assez mal accueillies par la critique et par les spectateurs payants. M. Paul Géraudy désirait naturellement aller en appel, la Comédie s'y est prêtée, et je ne fais pas difficulté de reconnaître que les premiers juges dont j'étais, avaient appliqué une pénalité excessive. Cette fois, le succès est très franc, et sans la moindre protestation. Je m'en réjouis de bon cœur, tout en persistant à croire que ce n'est pas là une grande œuvre. Mais les grandes œuvres sont rares, et c'est bien quelque chose qu'une pièce scénique et divertissante, encore qu'un peu papillotante et superficielle.

Tout est en menus détails, en vignettes et silhouettes rapides, en bagatelles de bouche sans plat de résistance, je veux dire non seulement sans action, ce qui me serait égal, mais sans caractères saillants. Que ce père et cette mère, ce fils et cette fille sont quelconques ! J'entends bien que M. Paul Géraudy les a voulus tels, précisément pour étudier un cas très général. Mais cela en valait-il la peine, s'il ne nous apprend rien, que de bien connu et qui appartienne au domaine public ? Racine aimait les pièces peu chargées de matière, c'est-à-dire d'intrigue très simple ; Molière aussi, mais ils composaient de magnifiques et profonds tableaux, tandis que M. Géraudy ne nous offre qu'une suite de croquis très gentiment enlevés, sans beaucoup d'accent ni de nouveauté, et qui tournent bien autour d'une idée d'ensemble, mais vieille comme le monde.

« Tu quitteras ton père et ta mère... » dit l'Écriture, que les jeunes mariés n'avaient même pas attendue pour obéir à cette loi, qui est celle de la nature et de l'instinct. M. Paul Géraudy a pris pour personnages des enfants qui ne sont

nullement des monstres, qui aiment bien leurs parents, mais qui fatalement les négligent et gagnent le large vers leur vingtième année. Le garçon, Max, va courir le guilledou et jeter sa gourme : c'est de son âge. La fille, Suzanne, se marie, dans les conditions les plus honorables, et naturellement, s'occupe beaucoup plus de son mari que de ses « vieux », comme on dit familièrement dans l'argot d'aujourd'hui. Et ces pauvres « vieux » en souffrent, et le père va jusqu'à en mourir, ce qui décidément est trop. M. Paul Géraldy veut nous attendrir, et il y arrive jusqu'à un certain point, parce qu'au théâtre on a l'attendrissement facile. A la réflexion, il apparaît que M. Hamelin père devait avoir une bien mauvaise santé, et que ses enfants qui nous avaient un peu choqués, il y a onze ans, peut-être par la faute des interprètes, ne sont tout au plus coupables que de légers manques d'égards inconscients et véniels, mais non certes de parricide. Au fond, ces parents ne sont pas raisonnables, et décèlent une fâcheuse médiocrité d'esprit. La majorité se compose d'esprits médiocres ? Oui, mais ces deux là n'ont même pas de bon sens.

C'est toujours une erreur de fonder toute sa vie sur le sentimentalisme, même dans la vie de famille. Il faut avoir un autre but d'efforts, un autre centre de pensées, une autre raison de vivre. Si vous ne pouvez être un intellectuel, soyez un ambitieux, ou passionnez-vous pour votre métier, quel qu'il soit ! Au fait, quel est donc celui de M. Hamelin ? M. Paul Géraldy ne le dit même pas. Pour les femmes sans profession et sans culture, il y a encore le monde, la charité, la dévotion, que sais-je ? Tournez des ronds de serviettes, comme certain personnage de Flaubert, si vous n'avez pas d'autre emploi de votre temps ! Tout vaut mieux que de vous exposer à n'être plus que des épaves dès que vous manqueront un ou deux êtres, que des forces majeures contraindront de vous quitter un jour. Et j'ajoute que, malgré cette absorption dans un sentiment unique, monsieur et madame Hamelin ont encore tort de se désoler et n'ont aucune prévoyance. Car ils auront bientôt des petits-enfants, qu'on leur confiera volontiers, qui leur rendront les seules joies dont ils sont capables, les seuls objets auxquels ils sachent s'intéresser. Leur solitude n'est que provisoire, et ils pourraient prendre leur léger

mal en patience. C'est au surplus ce que font la plupart des gens, et avec ces touches légères qui prétendent esquisser une vérité moyenne et courante, M. Paul Géraudy traite au fond un cas fort exceptionnel, qui aurait exigé une étude beaucoup plus poussée.

Il y a donc en définitive un porte-à-faux dans sa pièce, comme dans nombre d'autres à notre époque, une divergence entre le vrai sujet et la conception ou la facture. Il faut croire que le public en a pris l'habitude, puisqu'il accepte maintenant ces *Noces d'argent* sans difficulté et les applaudit chaleureusement. Je m'explique son plaisir, justifié par l'agrément du dialogue et du tour de main. Mais, sans peut-être se rendre pleinement compte des objections réellement fondées, le public de 1917 n'avait pas tout à fait tort de résister un peu.

M. Léon Bernard et madame Emilienne Dux restent en possession des rôles du père et de la mère, qu'ils ont créés avec maîtrise, et où personne ne pourrait les surpasser. Madame Madeleine Renaud a plus de légèreté que n'en avait mademoiselle Valpreux, trop jeune première, et dont les petites inconséquences semblaient plus graves. M. Marchat adoucit plus les angles que ne faisait M. René Rocher. Mademoiselle Marie Marquet remplace mademoiselle Berthe Cerny dans la Marraine. Les deux artistes sont remarquables, mais le rôle est bien écourté et M. Paul Géraudy aurait dû en tirer autre chose ou y renoncer. Vous savez que cette belle Marraine a une faiblesse pour le Chérubin de l'histoire, et que ce Max se conduit indignement avec elle, sans qu'elle essaye de se défendre et sans qu'elle réagisse d'aucune façon. Que signifie cette passivité? Max nous en est rendu plus antipathique, et la Marraine demeure pour nous une énigme. Voilà un des inconvénients de cet art volontairement en surface et en bouts de scène qui débloquent tout et n'appuient sur rien. Il y reste trop d'inexpliqué. Tel est d'un bout à l'autre le défaut principal de cette jolie pièce. Je le crois d'autant plus grave qu'au premier abord elle paraît limpide et presque banale. Ce qui la sauve, c'est que ce ton de pochade invite à s'en amuser distraitement, sans creuser plus que n'a fait l'auteur et sans y attacher d'importance.

L'Odéon a monté une pièce nouvelle, *Amys et Amyle*, de M. Maurice Pottecher. Elle est essentiellement odéonienne, moyen âgeuse, et presque entièrement écrite en vers blancs. A certains moments, elle fait un peu songer à *Tannhauser* ou à *Lohengrin*, mais les bribes de musique de scène dont elle s'égaye ne valent pas les partitions de Wagner. Mademoiselle Germaine Laugier est belle et pathétique à souhait.

Autre pièce nouvelle à la Comédie des Champs-Élysées : *le Coup du 2 Décembre*, de M. Bernard Zimmer. Rien d'une pièce politique, ni qui rappelle *les Châtiments*. C'est une espèce de vaudeville naturaliste et truculent, comme du Labiche modernisé. Chez un magistrat de province. La bonne se trouve mal : le médecin diagnostique une maternité prochaine. La délinquante accuse le tout jeune fils de la maison. Calomnie ! On découvrira que l'auteur responsable est le président du tribunal. Et toute une bande de péronnelles, dont une diaconesse puritaine et freudienne, s'intéressent au dernier point à ce potache cru coupable, mais s'écartent de lui avec dédain dès qu'on le sait innocent. Il y avait certainement là tous les éléments d'une pièce des plus comiques. Pourquoi n'avons-nous pas ri davantage ? L'auteur a du talent, les interprètes et le metteur en scène (M. Jouvet) n'en manquent pas non plus. Qui est-ce qui n'était pas en verve et a eu le tort de ne pas s'échauffer et se dilater devant des situations incontestablement fort drôles en soi ? Peut-être le public, qui pouvait être mal disposé ce soir-là. Pourtant M. Jouvet avait eu le bon esprit d'abroger l'oukase du Cartel des Quatre et de ne pas consigner à la porte les quelques spectateurs en retard, dont l'entrée discrète a passé presque inaperçue et n'a jeté aucun trouble dans la salle. C'est même le premier acte qui avait paru le meilleur et l'assistance au complet qui s'est peu à peu refroidie. Pourquoi ? J'avoue que je n'en sais rien. Au théâtre, surtout dans ce genre de pièces, on ne sait jamais...

PAUL SOUDAY

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Madame de Pompadour et la Politique,
par **Pierre de Nolhac**, de l'Académie française (*Calmann-Lévy*).

M. de Nolhac, quand il entreprit d'écrire cet ouvrage, songeait à l'intituler *La politique de madame de Pompadour*. Lorsqu'il eut terminé l'étude des documents les plus récents et même de certains demeurés jusqu'à ce jour inédits (correspondance avec le duc de Choiseul), il préféra modifier son titre, l'influence de la marquise sur la politique lui apparaissant décidément beaucoup moins considérable qu'on ne l'avait dit jusqu'alors. D'après M. de Nolhac, Louis XV, qui ne manquait ni de bon sens, ni de jugement, n'aurait le plus souvent agi que d'après son impulsion propre : et s'il parut parfois céder à madame de Pompadour, c'est qu'elle lui suggérait des mesures qu'il était déjà décidé à prendre.

Ce fut en 1751 que la marquise, renonçant à bénéficier des avantages les plus intimes de sa situation, commença de s'intéresser à la politique. Telle est, pour peu qu'elles soient sages, la destinée des maîtresses platoniques ou non : prendre part — ou le feindre — à toutes les préoccupations de leur compagnon.

Madame de Pompadour était intelligente; elle ne tarda pas à se passionner pour ce jeu d'échecs international : l'orgueil aussi s'en mêla. Ce fut un des mérites de Kaunitz, l'ambassadeur d'Autriche, d'avoir deviné alors les aspirations, secrètes encore, de la favorite et d'avoir commencé, sur le mode mondain, de l'entretenir alliances et traités. Pour flatter la jeune femme il lui communiquait parfois des lettres de Marie-Thérèse. Quelques années plus tard, le public apprit avec stupeur le renversement des alliances, le rapprochement avec l'Autriche. Madame de Pompadour avait beaucoup facilité les négociations, mais, en dépit de l'apparence, n'en avait pas eu l'initiative. Seul de toute sa cour, Louis XV était depuis longtemps « autrichien », et la marquise, dont il avait utilisé le désir d'activité, lui avait servi à négocier, en ajournant le moment de s'engager lui-même. Mais dans toute cette affaire la favorite n'avait joué qu'un rôle d'intermédiaire : dans tous les domaines elle savait s'y montrer experte.

Les affaires religieuses occupèrent aussi — on est tenté de dire : amusèrent — la marquise. Ce fut dans le privé qu'elle eut à s'en occuper d'abord : hantée par le souvenir de madame de Maintenon, elle voulut, en effet, s'engager dans la voie de la dévotion. Un jésuite, le P. de Sacy, assumait l'entreprise de sa « conversion ». Elle nécessitait quelques changements de décor : l'entrée qui permettait au roi de pénétrer secrètement chez madame de Pompadour fut murée. Et pour que tout parût en règle, la marquise écrivit à M. Le Normant, son époux, une lettre de repentir, lui offrant même de revenir auprès de lui. Il refusa sèchement : elle l'avait bien prévu. Mais le R. P. prenant la comédie au sérieux, demanda alors à la favorite de quitter la cour; cette fois ses exigences passaient les bornes. La dame le lui fit voir et retourna tout doucement à ses anciennes amitiés avec les philosophes... Dans l'affaire des billets de confession, la marquise, qui souhaitait surtout qu'on laissât son roi en paix, fut pour la conciliation et elle travailla à la préparer avec Stainville, à cette époque ambassadeur à Rome. Quand il fut question de renvoyer les jésuites, elle eut la prudence de ne pas prendre parti, mais on sent bien que, gardant rancune au P. Sacy, elle ne fit rien pour empêcher l'expulsion, qui dans le fond du cœur la réjouit.

M. de Nolhac voudrait bien pouvoir montrer aussi que, pendant la guerre de Sept Ans, la marquise, dont il apparaît qu'il s'est quelque peu épris, n'exerça pas sur le développement de la campagne l'influence défavorable qu'on a dite. Et il est bien vrai que les rivalités des Richelieu, des Soubise eussent suffi à semer le désordre. Mais les interventions de la marquise et les manifestations de ses préférences personnelles contribuèrent à l'augmenter. On veut bien ne pas douter de l'excellence de ses intentions, ni de son patriotisme (M. de Nolhac a montré qu'elle avait pris des intérêts dans des vaisseaux qui faisaient la course), mais le résultat n'en fut pas moins lamentable et elle doit porter devant l'histoire une part de responsabilité. Elle voulait jouer au premier ministre et ne pouvait être comparée qu'aux plus médiocres... Retenons pourtant de l'excellent livre de M. de Nolhac, que madame de Pompadour ne fit pas autant de mal qu'on l'a cru, qu'elle aima réellement le roi et la France et qu'elle nourrit un grand nombre de bonnes intentions. Louis XV, de son côté, quand sa maîtresse mourut, aurait versé des larmes; on avait cru longtemps que cette disparition n'avait nullement troublé ce célèbre égoïste. Il paraît que cette légende-là est fautive et M. de Nolhac le prouve. Le roi n'avait pas réussi à acquiescer à la complète indifférence : il n'était pas parfait.

La Vie de Jean Racine, par François Mauriac (Plon).

On sait peu de choses en somme de la vie de Jean Racine et quand, rassemblant les rares certitudes, on essaie d'en restituer le cours, le mystère apparaît à chaque pas. On dirait d'un long combat entre le goût de la gloire et des plaisirs et celui de la vie spirituelle : si l'on veut en suivre toutes les phases, expliquer les brusques revirements qui s'y marquent, on est réduit aux conjectures.

M. Mauriac n'a pas craint de leur accorder une large place et l'on s'en félicitera. Il n'avait que faire de récrire longuement des anecdotes que d'autres ont écrites, écriront, et il lui appartenait à lui, créateur et écrivain catholique, inquiet des mêmes scrupules qu'un Racine, d'élever les « vies romancées » au niveau des études de cas de conscience. Son livre, quand on écrira la vie de François Mauriac, devra être consulté, car on y retrouve les échos de ses propres inquiétudes. Dans la ligne des études raciniennes, il fera date aussi, mais les bibliographes de demain diront probablement qu'il doit être consulté « avec prudence ».

Élevé par les maîtres de Port-Royal, Racine, quand il sentit sa jeune force, se tourna contre eux. La lettre cruelle qu'il adressa à Nicole, l'auteur des *Hérésies imaginaires*, devait, on le sait, être suivie d'une seconde, plus dure encore, que Boileau l'empêcha de publier. La première suffit à faire hocher la tête aux critiques du type de M. Masson Forestier, qui voient en Racine un monstre. M. Mauriac, qui refuse avec raison d'adhérer à cette thèse étrange, ne se résigne pas à attribuer à Racine le plus banal et le plus humain des sentiments : l'ingratitude. Si Racine n'avait pas rompu avec les Jansénistes, dit-il fort justement, il n'eût pu mettre au jour l'œuvre qu'il portait. S'il fut dur, et publiquement, à leur égard, c'est qu'il ne cessait pas de les aimer... En somme M. Mauriac plaide la faute passionnelle... Avec un avocat de sa force on est sûr d'être acquitté : il eût mieux valu pourtant, pour la mémoire de Racine, qu'on n'eût pas cette cause à défendre.

Les dix années où parurent les grands chefs-d'œuvre du poète ne posent pas, du point de vue biographique, de problèmes importants. Qu'importe que Racine ait retiré à Molière une tragédie qu'il lui avait promise : une interprétation défectueuse peut, dans une certaine mesure, justifier ce geste. Quant à ses aventures amoureuses, elles restent au fond, la Champmeslé exceptée, fort obscures. Mais le grand mystère c'est la retraite de Racine après *Phèdre* et là-dessus les hypothèses de M. Mauriac sont du plus haut intérêt. D'après lui, les motifs de cette étonnante décision sont nombreux et complexes : disposé à accepter les accusations de la Voisin

d'après lesquelles Racine aurait empoisonné la Champmeslé, il indique tout d'abord des raisons de prudence. Le poète s'est réfugié silencieusement à l'ombre du trône — le roi l'ayant sauvé. Prédestination d'ordre religieux aussi « *Il était inscrit dans le caractère de Racine, écrit M. Mauriac, qu'il n'échapperait à Dieu que pour lui revenir.* » L'échec de Phèdre, la crainte des poursuites judiciaires fournirent le choc qui provoquèrent ce retour inévitable. Retour effectué en deux temps : Racine aurait pris tout d'abord, par politique, l'attitude de la piété, puis ce geste aurait provoqué en lui le mouvement d'âme (moyen d'accéder à la foi souvent préconisé, mais qui ne nous en fait pas moins rêver). Enfin le silence auquel se condamna Racine — et c'est ici une des parties les plus curieuses de l'argumentation de M. Mauriac — aurait été également inspiré à l'écrivain par le sentiment qu'il était en quelque sorte arrivé au bout de son système, qu'il ne pouvait plus, en somme, que s'imiter lui-même. La thèse paraît un peu spécieuse, mais M. Mauriac la défend avec une habileté singulière.

Ce ne fut pas à Dieu tout court, en tout cas, que Racine, repentant et marié, fit retour, mais au dieu des jansénistes. Et ce choix imprudent aurait déterminé chez madame de Maintenon une aversion dont M. Mauriac nous décrit les lointains effets dans une suite de belles pages où, étudiant la disgrâce de Racine, il montre l'épouse du roi « passant le lacet » au cou du poète avec une astuce digne des petites cours italiennes. Sous la plume d'un grand écrivain, il n'est pas un coin d'histoire où le drame et la passion ne réapparaissent. Elle redevient tout à fait humaine.

Le Roman, par François Mauriac
(*Cahiers de la Quinzaine. L'Artisan du Livre*).

Dans la préface de Phèdre, Racine écrit que *les passions ne sont présentées aux yeux (dans cette pièce) que pour montrer le désordre dont elles sont cause*. Comme ces lignes nous reportent à une période où, d'après M. Mauriac, la prudence et la foi composaient dans l'âme de Racine un mélange assez instable, on serait tenté de les attribuer à la prudence, *Phèdre* ne paraissant pas, au premier abord, se ranger parmi les pièces édifiantes. Tentation à repousser, si l'on se réfère au pénétrant ouvrage que M. Mauriac vient de consacrer au roman.

En voici à peu près le dessin : la formule balzacienne du roman, explique M. Mauriac, a fait faillite : nous cherchons aujourd'hui à mieux connaître l'homme. Après Dostoïewski, Proust a rompu la cohésion, l'unité arbitrairement prêtée à chacun de nos sentiments.

Nous voici en face d'une sorte de chaos, sur lequel il s'agit de projeter sans crainte (en dépit des objurgations de M. Maritain) la lumière. Tout cela est fort bien vu et rend clairement compte sinon de la crise, du moins de la transformation subie par le roman aujourd'hui. Et nous voici indirectement ramenés à la préface de Phèdre, lorsque M. Mauriac en vient à expliquer qu'il n'y a point de péril, du point de vue catholique, à dépeindre les passions les moins pures, car elles nous ramènent toutes à Dieu. Après avoir parlé de la *Fin de Chéri* de Colette avec autant d'intelligence que de sensibilité et loué ce livre magnifique comme il convenait, il conclut que le spectacle du misérable amour qui tourmente Chéri *mène irrésistiblement à Dieu*. Une telle déclaration, dont la sincérité ne peut être mise en doute, a une passionnante valeur de témoignage : un écrivain chrétien retrouve Dieu quand il a profondément senti la misère des créatures. La montrer ne comporte donc point de risques du point de vue de la foi. Le désordre nous donne le goût de l'ordre. Et par des voies de boue (l'humanité de la *Fin de Chéri* est *boueuse*, écrit M. Mauriac) nous avons chance de retrouver le ciel. L'essentiel doit être, en cette affaire, d'être *prédestiné*, car ceux qui n'ont pas déjà l'amour de Dieu ne le gagnent pas par ces lectures. Elles risqueraient plutôt de les contaminer. Il n'y a que pour les athées en somme que l'*index* serait utile.

Daphne Adeane, par Maurice Baring.

Traduction de Louise FAISANS-MAURY. Préface d'André MAUROIS
(*Stock*).

Daphne Adeane, n'apparaît pas en personne dans ce roman qui porte son nom. Elle est morte quand il commence. Mais, dès les premières pages, nous voyons son portrait qui est exposé dans une galerie de peinture — et nous savons qu'elle était douée d'un charme inexprimable...

A peine Michael Choyce a-t-il aperçu ce tableau qu'il semble qu'une influence mystérieuse commence de s'exercer sur sa vie. Pour visiter l'exposition où figure cette toile, il a donné rendez-vous à Hyacynth Wake, qui est sa maîtresse. Mais Basil Wake, le mari, apparaît aussi à l'improviste : et ce n'est pas un hasard. Pour Michael et Hyacynth il a le plus charmant des sourires et il s'entretient avec eux affectueusement. Mais un mot qu'il prononce nous avertit que cette rencontre lève pour lui tous les doutes et le détermine à ne plus tolérer une situation dont il n'est pas le bénéficiaire. Le soir même, en effet, il témoigne à sa femme son désir de ne pas

inviter Michael au théâtre, où ils doivent se rendre. Ni là, ni ailleurs. Et l'on devine, derrière sa douceur nonchalante, une ferme volonté.

Nous n'avons lu que dix pages et nous percevons déjà sur quel plan se déroulera le roman. « Rien n'y est dit — écrit M. Maurois dans sa préface — tout est suggéré. » Quelques propos paisibles, presque tendres, ont remplacé la violente scène qui, dans de pareilles circonstances, est de tradition — et nous savons qu'ils ont cheminé avec une force insinuante et terrible dans le cœur des êtres qui les ont échangés. Michael, à son tour, entend de la bouche de Hyacynth sa condamnation : Basil étant averti, une séparation définitive est nécessaire. Ce verdict le jeune homme l'accueille avec une sorte d'indifférence : on dirait que momentanément il est absent de lui-même. « Mais ne sera-t-il pas trop tard pour me marier ? » demande-t-il simplement avec un froid égoïsme — en songeant aux longues années de sa vie qu'il a consacrées tout entières à la jeune femme...

Pourtant Michael a été terriblement touché par ce coup. Mais il ne s'en rendra compte que plus tard, quand des mois auront passé et qu'il aura épousé Fanny Weston, une jeune fille énigmatique et douce, en qui l'on sent la passion prête à s'épanouir. Elle aime Michael, qui, lui, ne l'a épousée que par raison, pour ne pas rester seul, obéissant aussi à quelque inéluctable commandement du destin. Quand il se comprend marié, Michael en demeure stupide d'étonnement. Il est auprès de sa femme, il n'est pas avec elle. Et elle, sentant des courants inconnus qui la repoussent, est maladroite et silencieuse. Elle connaît mal Michael, n'ose pas lui livrer ce flot d'idées, de pensées amoureuses, d'impressions fines qui passe en elle. « Hyacynth me comprenait mieux » songe de son côté Michael et le voilà qui accable Fanny sous le poids de silencieuses comparaisons. Elle, désorientée, perçoit à chaque instant plus nettement une force hostile et s'interroge avec inquiétude jusqu'au jour où, à la suite de plusieurs rencontres avec Hyacynth, le soupçon, d'abord fugitif, à peine perçu, prend corps en son esprit, lui révélant soudain que Michael ne l'aime pas, qu'il aime Hyacynth, n'a jamais cessé de l'aimer.

Fanny, accablée, ne laisse soupçonner à personne sa découverte, mais, invoquant l'état de sa santé, elle refuse de suivre Michael qui doit se rendre à Londres pour ses affaires. Elle reste à la campagne, étonnant ses amies par sa lassitude, son détachement. Sa beauté perd son éclat. On dirait une plante qui s'étirole. Elle a, dans le pays, quelques amis qui viennent régulièrement la voir et s'émerveillent chaque jour davantage de la ressemblance qu'ils démêlent entre elle... et la défunte Daphne Adeane.

Et voici la partie la plus étrange, la plus attachante du roman :

Hyacinth est morte et Fanny, qui l'a su, a cru pénétrer dans l'irré-médiable : comment lutter contre une morte ? Elle ne laisse rien voir de son désespoir — mais il semble qu'elle a perdu jusqu'au goût de vivre, dans le temps même où pourtant, au-dessous de cet accablement, nous sentons circuler en elle, comme une eau très profonde l'espoir inconscient d'un autre amour. Sa vie, rompant les barrières du temps, dont une modulation triste semble pourtant marquer la fuite dans toutes les pages de ce livre, sa vie se mêle petit à petit dans notre esprit avec celle de Daphne Adeane, Daphne que ni Michael, ni elle n'ont cependant connue. Une identité essentielle existe entre ces deux femmes et nous le percevons clairement quand Fanny va visiter la maison déserte de Daphne qui est voisine de la sienne, lorsque, surtout, elle rencontre Leo Dettrick, un romancier qui a été amoureux de Daphne, et qui le sera de Fanny, qui *doit* l'être, chacun de nous étant amoureux d'une sorte de fantôme qu'il cherche à saisir, s'approchant des femmes de chair qui lui ressemblent le plus.

Et petit à petit Fanny, qui sent l'amour de Leo (rien n'est exprimé ici, tout passant en subtiles intuitions), commence à revivre. Ce n'est pas qu'elle aime l'homme, mais la qualité d'attention qu'il lui donne agit sur elle comme un philtre : elle la réveille. Ce n'est pourtant encore que l'aube d'une lumière que nous ne connaissons point.

Francis Green en est le porteur : lui aussi a connu Daphne Adeane et nous apprenons que celle-ci l'a aimée passionnément, tandis que Leo, qui était également amoureux, n'a bénéficié que d'une amitié tendre. Exactement la situation où va se trouver Fanny, lorsque la guerre aura éclaté, que Michael sera parti au front, et qu'elle aura dans l'hôpital de France, où elle est infirmière, rencontré Green.

Mais, cette fois le sortilège est rompu, j'entends : pour nous, lecteurs. Ce roman qui, deux cent cinquante pages durant nous est apparu comme un chef-d'œuvre véritable, où les plus secrets mouvements de l'âme composaient une étonnante et sourde symphonie, chavire, tout à coup dans le feuilleton.

Michael tombé avec son avion dans les lignes ennemies, perd la mémoire, et l'on n'entend plus parler de lui pendant plusieurs années. Fanny, qui se croit veuve, s'apprête à épouser Francis, lorsqu'on retrouve subitement son mari, lequel à son tour retrouve sa personnalité. Adeane, l'époux inconsolé de l'ombre volage et mystérieuse, joue dans tout cela un rôle assez peu naturel, où apparaissent les artifices de l'auteur. Francis, mis en présence du portrait de Daphne, renonce tout à coup à Fanny, pour se vouer complè-

tement à l'adoration de la morte et cela fort opportunément, car Michael revenu de la France et de l'amnésie est presque amoureux-ement accueilli par Fanny transformée. Tout cela rappelle ces troisièmes actes (presque tous les troisièmes actes) où l'auteur, ne laissant plus agir la vie, intervient brusquement, tranche à droite et à gauche et dénoue brutalement toutes les situations.

Mais laissons cette fin, qui ne nous importe pas, pour songer à la rupture avec Hyacinth, à toute la puissante présence de cette femme absente, cette Daphne Adeane, dans la maison de qui un génie de la mort semble demeuré caché, un génie qui anime tous les vivants. Il faut reconnaître que nous sommes en présence d'une des plus extraordinaires réussites du roman d'aujourd'hui. Le problème n'était pas seulement de mouvoir les personnages par des forces appartenant pour la plupart à l'inconscient, c'était de faire *sentir* ces forces au lecteur, sans les lui faire *connaître*. Car nous demeurons longtemps sans savoir la nature de ces sourdes résistances auxquelles se heurtent la volonté d'aimer Fanny chez Michaël, celle d'aimer Michaël chez Fanny. Mais nous percevons leur présence comme celle de ces innombrables désirs ou souvenirs qui, inconnus, pèsent si lourdement sur l'existence de chacun de nous, jusqu'à ce qu'un hasard nous permette de grouper des indices épars et de connaître les hôtes que nous abritons.

Félicité, par Katherine Mansfield. Traduction
J.-G. DELAMAIN (*Stock*).

Prélude, le premier des contes réunis dans le volume suffirait à assurer une renommée durable à Katherine Mansfield, morte prématurément il y a quelques années. Ce n'est pourtant qu'un conte sans sujet, le récit de l'installation d'une famille dans une maison nouvelle. C'est avec les enfants que nous y arrivons, le soir : le jardin est rempli de merveilles et de mystères et les chambres de malles et de caisses défoncées. De tout côté la famille, la bonne, le valet s'affairent pour organiser ces territoires neufs. Mais bientôt, travail abandonné, tout le monde dort et, se penchant sur les sommeils, l'auteur semble capter la vie du groupe, qui commence déjà d'être celle de la maison... Comment parler du réveil ? C'est un poème de la famille et une symphonie du bonheur où ne passe aucune de ces mièvreries qui s'agglutinent à l'ordinaire autour de ces sujets. Quand le mari est parti pour rejoindre ses affaires, sa femme, qui, attardée au lit regarde le ciel clair par la fenêtre, sent tout son être se dissoudre dans le bonheur. Les enfants dans le jardin explorent les bosquets et tourmentent les animaux.

Déjà la cuisinière lit la clef des songes, la grand'mère organise la lingerie, la jeune fille reprend la secrète complainte de ses rêves d'amour. La maison tout entière s'est faite à sa vie nouvelle : on dirait qu'elle respire. Tout cela, sans doute, semblera, au travers de ce compte rendu, un peu keepsake et *Ange du Foyer*, mais on n'échappe pas à la magie des mille charmantes trouvailles que fait K. Mansfield dans le domaine du géranium, des confitures et des chats en peluche.

Par malheur, quand elle quitte les enfants et les bonheurs domestiques, ses exquisés qualités trouvent plus difficilement leur emploi. Les bons tableaux de sa galerie évoquent des jardins bruissants d'insectes, des fleurs, un enfant qui court, une femme qui rêve à la fenêtre : mais on aimera moins, dans les autres contes, ses jeunes écrivains, ses amants manqués, ses femmes malades ou malheureuses. Malgré elle tous ses personnages deviennent *gentils*. Et les petits drames qu'elle peint ne nous font pas oublier que nous sommes à une toise du pays des merveilles où s'égara Alice. Ils ne nous émeuvent pas.

Le Jardin du Diable, par W. B. Maxwell.

Traduction de M. LANOIRE (*Calmann-Lévy*).

Ce n'est que pour mémoire que nous signalerons ici le beau roman de Maxwell, *le jardin du diable*, puisqu'il a paru dans la *Revue de Paris*. On se souvient de ce Dale receveur des postes à Rodhaven qui, menacé d'être « mis à pied » pour une peccadille, est sauvé par l'intervention du riche Barradine, lequel a obtenu, en échange, de passer quelques instants auprès de Mavis Dale. Quand Dale vient à connaître cette contre-partie, dont on avait omis de l'informer, la fureur le saisit et il assassine le vieillard — avec assez d'habileté d'ailleurs pour n'être pas soupçonné.

La seconde partie du roman nous fait assister à la réhabilitation morale de Dale, devenu fermier charitable et sauveteur quasi patenté, un Jean Valjean qui n'a pas connu le bagne et est toujours prêt à tirer quelqu'un de l'eau ou des flammes. Pourquoi faut-il qu'il s'éprenne sur le tard d'une petite orpheline qu'il a recueillie chez lui? N'est-ce pas la condamnation rétrospective du meurtre « justicier » qu'il a accompli bien des années auparavant? Dale, bourrelé de remords, se sentant incapable aussi de résister à la passion qui l'entraîne, va chercher la mort dans un incendie, au cours duquel il trouve encore moyen de sauver plusieurs enfants.

On apprécie surtout les qualités de dramaturge de M. Maxwell : ses scènes traitées en « force » sont extrêmement pathétiques. Il y a quelque longueur par contre dans l'exposé de la vie méritante

de Dale. Le contraste entre les deux volets du diptyque nous paraît, au reste, un peu trop marqué : ce passage d'un drame shakespearien à des Géorgiques presbytériennes détruit un peu cette unité de rythme que l'on aime à trouver dans un roman.

Un Père et sa Fille, par Emmanuel Bove (Au Sans Pareil).

Antoine About, coiffeur, un être chétif, nerveux, sot et rusé à la fois, vit seul avec sa femme et sa fille. Sa femme, il l'ennuie : elle rêve d'élégance et d'aventures. Au reste la voici, dédaigneuse en sa boutique, dans un nimbe de rêves flaubertiens.

Elle avait alors une trentaine d'années. D'avoir été en contact avec des clientes élégantes lui avait tourné la tête. Elle ne rêvait plus qu'à leur ressembler. Elle les observait du haut de sa caisse avec envie. Un sentiment de honte l'envahissait, quand, devant elles, son mari la tutoyait ou lui souriait. Elle ne lui répondait pas alors et une expression dure se peignait sur ses traits.

Un jour — il fallait s'y attendre — elle file avec un rastaquouère de quartier. Lui, délaissé, concentre son amour sur sa fille. Amour puissant et humble. Il la fait élever dans des pensions élégantes et admet qu'elle rougisser de lui, qui ne paie pas de mine, n'a ni instruction, ni culture, et le sait. Quand, en sa compagnie, elle aperçoit des amis dans la rue, elle le devance pour paraître seule : et lui se résigne en silence. Au reste la jeune fille ne pense qu'à l'amour — et, pour y penser plus librement, un jour elle quitte la maison paternelle. Lui, désespéré, devient alcoolique et à moitié fou. Quand, après quelques aventures désagréables, la jeune fille, vient solliciter son pardon, demander d'être accueillie, il la flanque à la porte — puis s'effondre hoquetant et pleurant.

Il est clair que, dans ce récit, aucun personnage n'a les sympathies de l'auteur. Il les juge tous médiocres, les considère avec dégoût et prend un plaisir triste à leur presser la tête contre la boue. Ajoutez qu'il projette sur tout — homme ou tas d'épluchures — une lumière égale, comme pour composer une symphonie de la bassesse et de la vulgarité. On démêle dans tout cela un curieux mélange de naturalisme et de dostoïevskisme. Qu'on aime ou non cette mixture, on ne peut refuser à M. Bove un grand talent. C'est un des écrivains les plus doués de la jeune génération et l'on peut attendre beaucoup de lui.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIII^e).

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LES
ENTENTES INTERNATIONALES
ET
LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

A la fin de mars 1871, à Versailles, quand le gouvernement organisait l'armée qui devait lui rouvrir les portes de Paris, et abattre l'insurrection communiste, je descendais un matin l'avenue de Paris avec Eugène Pelletan et Jules Ferry, qui se rendaient à la Préfecture où M. Thiers était installé. Ils avaient été tous deux membres du gouvernement de la Défense nationale, mais bien différents l'un de l'autre, ils représentaient parfaitement deux générations de Républicains. Eugène Pelletan était un romantique au langage imagé, un Lamartinien qui se plaisait à généraliser en tout, et qui, comme son maître, siégeait volontiers au plafond. Jules Ferry, positiviste convaincu et d'esprit précis, avait un sens impérieux des nécessités du gouvernement, le besoin de l'ordre et le goût de la responsabilité. Cependant, leur patriotisme à tous deux réagissait de même contre l'insurrection. Nous rencontrâmes la femme d'un grand industriel, madame C..., que nous connaissions tous les trois. Cette personne infiniment respectable avait, sous l'Empire, fait de son salon, un centre républicain : elle était restée ce qu'elle avait été au temps de sa jeunesse, en 1848, éprise d'un idéal un peu vague, et aveuglément confiante dans la bonté de la nature humaine. A ce moment, quelques batteries d'artillerie défilèrent bruyamment sur la chaussée. Madame C..., les montrant à Pelletan, lui dit tout d'un coup : « A quoi

bon tout cela? Est-ce que M. Thiers veut avoir recours à la force? » Ce propos exaspéra Eugène Pelletan. Il invoqua le respect des lois, l'impiété de l'insurrection quand les Prussiens étaient encore à Saint-Denis, le salut de la République, et, s'emportant un peu, il ajouta que l'heure n'était plus aux illusions. Cependant madame C... insistait; alors Jules Ferry lui dit en souriant : « Je vois, madame, que vous êtes de ceux qui croient que, s'il n'y avait plus de gendarmes, il n'y aurait plus de criminels ». Cette boutade mit fin à la conversation.

Ce mot me revint à l'esprit à la Conférence de la Paix en 1919. J'y étais assis à côté de Léon Bourgeois, à la séance où il proposa de donner à la Société des Nations les instruments de force nécessaires pour faire respecter ses décisions. Le Président Wilson fit rejeter cette proposition. Léon Bourgeois ressentit vivement son échec, et, se tournant vers moi, il me fit part de son impression avec amertume. M. Wilson venait à ses yeux, de porter un coup funeste à l'institution que tous deux voulaient fonder. Tous deux s'en disputaient la paternité, et dans leur empressement jaloux à patronner la future société, ils montraient par leur dissentiment même que les amis les plus passionnés de la Paix n'en sont pas moins toujours prêts pour la dispute.

En réalité, ils ne croyaient ni l'un ni l'autre que la Société des Nations supprimerait les désaccords entre les peuples, — elle n'y pourrait jamais parvenir — mais ils espéraient que, grâce à elle, ces désaccords ne dégénéreraient jamais en conflits sanglants. Sans doute, on en connaissait le moyen depuis longtemps. L'arbitrage n'est pas une invention d'aujourd'hui, mais faire une obligation du recours à l'arbitrage, voilà qui est nouveau. On avait rêvé d'une Société des Nations, au xvii^e et au xviii^e siècle. Qu'elle soit aujourd'hui réalisée, notre temps peut s'en faire honneur, et certes, il y aurait lieu de s'étonner si, à ses débuts, elle se rendait un compte toujours exact des limites de son action, et si elle ne marchait pas en tâtonnant.

Dans un précédent article¹, j'ai essayé de montrer que la Société des Nations n'est pas faite pour absorber la person-

1. *Revue de Paris* du 15 décembre 1927.

nalité des peuples qui en font partie; qu'il n'y aurait pas d'erreur plus nuisible à son développement que de prétendre substituer son action à leur initiative, et qu'interpréter ainsi le pacte d'où elle est sortie, ce serait le dénaturer et en fausser le sens. Je voudrais aujourd'hui pousser plus loin, et examiner si, comme le prétendent certaines personnes, la Société des Nations rend superflus les accords particuliers entre ses membres, et si l'équilibre européen, regardé jadis comme la garantie de l'indépendance des peuples, est une conception périmée.

* * *

A mon sentiment, beaucoup de difficultés auxquelles se heurte la Société des Nations proviennent de l'optimisme complaisant de quelques-uns de ses amis qui se satisfont trop aisément de conceptions purement sentimentales. Il y a là un vieux reste de l'idéologie du XVIII^e siècle, et comme un legs de Jean-Jacques. Malheureusement, les nations sont comme les individus, et l'attrait de ce que Rousseau appelait la vertu ne suffit pas à les empêcher de recourir à la violence, quand il ne les entraîne pas à l'employer, pour faire triompher les principes dont ils habillent leurs intérêts. Le Président Wilson avait, tout autant que Léon Bourgeois, l'horreur de la guerre, mais, comme l'amie du genre humain qu'Eugène Pelletan et Jules Ferry avaient rencontrée à Versailles, il lui répugnait de penser que l'emploi de la force pourrait parfois être nécessaire pour maintenir la paix. — Et puis, il avait à tenir compte du Sénat américain. Cette assemblée qui contrôle (au sens anglais du mot) la politique étrangère de la grande République, ne consentirait jamais, il le savait, à prendre l'engagement de s'unir aux États européens dans des conflits dont l'objet n'intéresserait pas les États-Unis, car elle reste fidèle au Conseil suprême de Washington, qui, dans son message d'adieu à ses compatriotes, leur recommandait d'éviter avec soin de s'empêtrer dans les affaires des gouvernements étrangers.

Au reste, aux États-Unis comme partout, on incline volontiers à croire que les peuples, laissés à eux-mêmes, ne son-

geraient jamais à se battre, et que les gouvernements sont en général seuls responsables des guerres. Je ne connais pas d'idée plus fausse. Les gouvernements de nos jours ne sont le plus souvent que les instruments dociles des passions de l'homme de la rue, ou des préjugés de l'homme des salons, et il en est de la guerre comme du rire, qui, comme on sait, est le propre de l'homme. — Au cours de ma carrière, j'ai été le témoin de bien des crises politiques. Le plus souvent, j'ai vu les gouvernements, conscients de leur responsabilité, chercher à s'entendre pour éteindre les commencements d'incendie qui menaçaient d'embraser le monde. Je noterai même que ce qu'il y a eu d'exceptionnel et de particulièrement scandaleux dans la crise de 1914, c'a été de voir deux puissances, l'Allemagne et l'Autriche, se refuser aux tentatives, non pas même de conciliation, mais de conversations auxquelles toutes les autres les invitaient, et, par là, conduire forcément l'Europe à une guerre que la diplomatie, si elle eût été écoutée, eût sans nul doute évitée. Lorsque, dans ces jours tragiques, le bruit se répandit dans Berlin que le gouvernement britannique prenait parti pour la Belgique dont la neutralité était violée, la foule alla briser à coups de pierres les vitres de l'ambassade d'Angleterre. L'Empereur envoya un de ses officiers exprimer ses regrets à l'ambassadeur, Sir Edouard Goschen, mais il eut soin de lui faire dire qu'en Angleterre on pourrait juger par cet incident que sa propre attitude et celle de son gouvernement étaient conformes au sentiment du peuple allemand — et, après tout, c'était la vérité.

Désormais, il est vrai, la politique internationale, grâce à la Société des Nations, se fera au grand jour et on voit là une garantie de paix. J'y consens, mais croit-on cependant que la masse du public pénétrera les motifs des décisions de la Société des Nations avec plus de justesse qu'elle ne faisait jadis des résolutions d'un Choiseul ou d'un Talleyrand? La politique internationale traite d'une nature d'affaires où l'étranger a, tout autant que nous, le droit d'avoir un avis et de nous le faire sentir. Le public sera toujours mal placé pour en juger. L'opinion commune, pas plus qu'elle ne comprenait les patients efforts de la diplomatie pour ajuster les

intérêts opposés qu'elle cherchait à concilier, ne se rendra compte de ce qui se passera dans les coulisses de la Société des Nations. Aujourd'hui elle se confie à la publicité de délibérations de l'assemblée de Genève, et demain, elle sera surprise de voir celle-ci subir les conditions des assemblées, où, le plus souvent, ce ne sont pas les débats publics qui préparent les votes et déterminent les majorités.

* *

D'ailleurs, la politique internationale, toute encombrée qu'elle soit des rêves des esprits chimériques, n'est pas une affaire d'imagination. Elle obéit à des lois constantes qui dominent l'histoire et qui résultent de la situation géographique de chaque État. Les gouvernements, à moins de trahir les intérêts dont ils ont la charge, ne peuvent pas s'y soustraire. C'est là une sorte de lien commun; il suffit de faire le tour de l'Europe pour s'en convaincre, mais peut-être est-il à propos de le souligner.

La France, depuis qu'elle est devenue une nation, n'a eu qu'un souci; assurer ses frontières du Nord et de l'Est, car du côté des Pyrénées et des Alpes la nature y avait pourvu. Les luttes de Louis XI contre la maison de Bourgogne se sont continuées, après lui, contre l'Empire et l'Espagne, héritiers de Charles le Téméraire. Les Bourbons ont eu la même politique que les Valois, et le Comité du Salut public l'a poursuivie sans en dévier d'une ligne. La Monarchie de 1830 elle-même ne s'en est pas départie quand elle est intervenue à Anvers pour faire de la Belgique le boulevard de notre frontière. Et plus tard, la guerre de 1870, bien qu'elle eût pour prétexte une intrigue du général Prim, et celle de 1914, qu'allumait une étincelle jaillie dans les Balkans, nous ont, dès le premier jour, mis en présence du même danger qui a pesé sur nous au cours de toute notre histoire. Discuter sur la nécessité qui s'imposait alors à nous, c'est sans doute faire preuve de beaucoup de subtilité d'esprit, mais ce n'est pas avoir le sens de la réalité.

Les Anglais, eux aussi, ont une tradition dont ils ne sont jamais écartés. Ils ont toujours défendu, avec la même

énergie, l'indépendance des Pays-Bas, qui, seule, peut leur assurer le libre accès du continent. Au xvi^e siècle ils ont appuyé les *gueux* contre l'Espagne. L'avènement au trône d'Angleterre, de Guillaume d'Orange le plus persévérant adversaire de Louis XIV, a manifesté avec éclat l'étroite solidarité qui unissait la Grande-Bretagne et la Hollande. Les grenadiers du maréchal de Richelieu, de Pichegru et de Brune ont combattu les mêmes adversaires, unis contre eux, et en 1914, c'est l'ultimatum du gouvernement de Berlin à la Belgique qui, seul, a fait l'unanimité de l'opinion anglaise contre l'Allemagne. Tous les partis, en Angleterre, pensent de même, et, sur ce point, M. Lloyd Georges est aussi résolu que pouvait l'être la Reine Elisabeth, Cromwell ou W. Pitt.

Que si, de l'autre côté de l'Europe, nous jetons les yeux sur cette presqu'île des Balkans, qui, au cours du dernier siècle, a donné tant de tablature aux Cabinets européens, qu'y voyons-nous? On pourrait croire que l'Empire d'Autriche s'étant effondré, la Russie serait délivrée du souci qui dominait sa politique et qui faisait d'elle la rivale jalouse et soupçonneuse du gouvernement de Vienne. Détrompez-vous : les eaux du Danube et celles de Don se rencontreront et se heurteront toujours dans la mer Noire. A la monarchie austro-hongroise, d'autres ont succédé. Ces mêmes jeunes états, qui jadis cherchaient à Pétersbourg un appui contre l'Autriche, aujourd'hui qu'ils ne la craignent plus, redoutent leur ancien protecteur. Il en est tout de même aujourd'hui avec la Russie des Soviets qu'il en était auparavant avec celle des Romanow. Cependant, à Bucarest on a besoin d'accéder à la Méditerranée. La liberté des détroits est une condition essentielle de l'indépendance politique et économique de tous les balkaniques. Soyez assuré que si l'une des trois puissances chrétiennes riveraines de la mer Noire, prenant en main la clef du Bosphore, menaçait cette liberté, les deux autres, si séparées qu'elles fussent sur d'autres points, se trouveraient automatiquement associées pour la défendre.

Enfin, si nous traversons la presqu'île des Balkans, nous nous arrêterons à l'Adriatique. Il y a peu d'années l'Autriche-

Hongrie, dont la flotte avait été victorieuse à Lissre en 1866, dominait cette mer et régnait à Trieste. Elle était jalouse de son autorité : elle s'ingéniait à ne laisser aux peuples de la vieille Serbie que des débouchés incommodes, et contre-carrait le projet d'un chemin de fer qui, traversant la presqu'île, devait relier l'Adriatique au Danube et à la mer Noire, projet auquel l'Italie prêtait en ce temps-là son appui. L'Autriche-Hongrie n'est plus : l'Italie installée à Trieste, a hérité de sa suprématie navale : peut-être, ainsi que me le disait alors M. Vernitch, le distingué et regretté ministre de Serbie à Paris, a-t-elle en même temps hérité d'une partie de sa politique envers les Slaves des Balkans.

Il est donc vrai que les rapports des nations entre elles sont fonction de leur situation géographique. Il n'y a pas de convention qui puisse modifier cette loi, car elle résulte de la force des choses, mais il n'est rien à quoi certains esprits systématiques se soumettent moins volontiers qu'à la force des choses. C'est ainsi qu'il est courant parmi certains professeurs de la politique internationale de suspecter à tout propos, les desseins des grandes puissances, tandis que les puissances secondaires, tout imprudentes qu'elles puissent être quelquefois, on les regarde, et elles se considèrent elles-mêmes volontiers, comme représentant plus particulièrement à Genève, l'esprit de la Société des Nations.

J'ai toujours eu un sentiment aigu de l'importance des puissances secondaires dans ce qu'on appelait autrefois le concert européen. Quand j'étais à Berlin, j'ai souvent entendu des hommes d'état allemands soutenir qu'il n'y avait plus de place dans le monde que pour les grand États. Ils transportaient dans la pratique de la politique, les théories historiques et philosophiques de Treischke. Les conditions mêmes de la vie moderne, le développement de la Démocratie, les besoins de l'Industrie qui tendent à rassembler en grandes masses les populations ouvrières, et à écarter les dangers de la concurrence, par la constitution de ce qu'on appelle en Amérique, les trusts : — le développement des moyens de communication qui rapprochent matériellement les peuples; la nécessité de diminuer les frais généraux du gouvernement; — enfin, l'effroyable défense de force et de richesses qu'en-

traîne désormais pour toute nation, avec le souci de sa sécurité, la manifestation extérieure de sa puissance, et notamment la mise en valeur des territoires qui étaient autrefois fermés aux peuples civilisés, et que ceux-ci ont entrepris, depuis un demi-siècle, d'exploiter et même de coloniser, tout cela exige aux yeux de ces hommes d'État un tel effort que seules les grandes puissances peuvent l'accomplir. Tout en faisant la part de ce qu'il pouvait y avoir de plausible dans certaines de ces considérations, j'ose dire qu'elles me renforçaient dans mon goût pour les puissances faibles. Les grandes démocraties peuvent menacer la liberté de l'individu, autant, sinon plus, que les autocraties d'autrefois, et comme il y eut au xvii^e siècle, une Hollande pour donner asile à Descartes, je souhaite que les esprits libres trouvent toujours un coin dans le monde pour abriter leur indépendance.

Cependant, et quel que soit l'intérêt qui s'attache aux Puissances secondaires, je crains que nous ne soyons parfois les dupes de leur faiblesse, qu'elles transformeraient aisément, suivant une forte expression de M. Briand, en instrument de tyrannie. Nous avons tous appris quand nous étions enfants, la fable du loup et de l'agneau, et naturellement notre cœur était avec l'agneau, mais La Fontaine lui-même, qui a fait si bien parler le chêne et le roseau, s'il eût donné une voix à l'herbe des prairies, l'eût entendu gémir sous la dent impatiente de l'agneau. Nous prêtons aux faibles une innocence, qui n'est pas toujours dans leur cœur, et à voir ce qui se passe dans l'Est de l'Europe, on peut pressentir de quels troubles le monde serait menacé, si l'humeur inquiète de certains petits États pouvait se donner carrière et n'était pas contenue par la force morale de l'opinion que représente la Société des Nations et peut-être, plus encore, par la crainte de la force matérielle que les grandes Puissances pourraient mettre au service des idées de Paix. Assurément, tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes, et je ne voudrais pas paraître un Pangloss, mais je crois bon que, pour le maintien de l'ordre Européen, il y ait des grandes et des petites Puissances. Ce n'est pas travailler pour la Paix, que de trop dénigrer les unes et de trop exalter les autres.

* *

Je disais plus haut que les intérêts permanents des Nations sont fonction de leur situation géographique : par suite, il y a, dans leurs rapports entre elles, une évidente continuité, et lorsqu'un même péril les menace, il est naturel qu'elles s'unissent pour la conjurer. Il faut vraiment n'avoir pas le sens du réel et du nécessaire pour les chicaner là-dessus. Certains qui s'imaginent que l'Assemblée de Genève suffit à tout, se voilent la face quand on parle d'ententes internationales. Ils soutiendraient volontiers que l'entente cordiale entre la France et l'Angleterre avant 1914 révélait un dessein d'agression concerté entre elles. L'événement a prouvé le contraire. Les hésitations du Cabinet de Londres et le retard de l'Angleterre à tirer l'épée ont montré combien il entraînait peu d'esprit offensif dans cette entente, et qui donc oserait soutenir qu'il est inutile d'avoir de la prévoyance, et, si pacifique que l'on soit, de se préoccuper de son propre sort?

Les ententes internationales, et, pour parler nettement, les alliances constituaient la base de ce qu'on appelait autrefois l'équilibre européen. C'est encore là une expression de la langue diplomatique qui est aujourd'hui complètement démodée. L'expression importe peu : la chose importe beaucoup. L'Europe a eu cette bonne fortune que la force des grands États s'y contrebalançât. Cet équilibre forçait ses hommes d'État à une certaine modération, et constituait la plus sûre garantie de l'indépendance des États secondaires. On le voit bien là où cet équilibre n'existe pas. A la dernière conférence américaine qui s'est réunie à la Havane, des dissensions graves se sont élevées entre plusieurs Républiques de l'Amérique du Sud et les États-Unis, parce que l'énorme puissance de ceux-ci n'a pas de contre-poids dans le nouveau monde. C'est peut-être même ce qui explique que les plus chauds partisans de la Société des Nations se trouvent dans l'Amérique latine. Les Républiques espagnoles, qui sont très imbues d'esprit juridique, se plaisent aux controverses de Genève et croient y trouver les garanties que ne leur offre pas l'inégale répartition des forces entre les deux Amériques. L'ordre dans la nature repose sur l'équilibre de tous les éléments,

et là où un cataclysme vient à le troubler, tout retombe dans le chaos. Pourquoi veut-on que ces grands corps qui sont les nations, ne soient pas soumis à une loi si générale?

Il est vrai que pour échapper à la confusion, les puissances signataires du Pacte, se sont engagées à maintenir le statut territorial qui a été établi après la dernière guerre. Il y a là une sérieuse garantie d'une paix durable, mais les traités sont soumis aux lois de toutes les choses humaines et ainsi que l'a remarqué Albert Sorel l'autorité des traités change avec les circonstances qui les ont fait naître. Ce n'est pas à dire qu'il faille, au gré de certaines impatiences, consentir aisément à les réviser. Le temps, et le temps seul, fait la caducité des traités. On l'a bien vu pour les traités de 1815, qui assurèrent à l'Europe une longue période de paix. Ils n'empêchèrent pas la Grèce, la Belgique, l'Italie, l'Allemagne de briser successivement les cadres où on avait cru les enfermer, mais bien que Napoléon III eût proclamé que les traités de Vienne n'existaient plus, il a fallu un siècle et la guerre de 1914, pour les ruiner tout à fait et constituer une Europe nouvelle. Il n'est pas de traités, fussent-ils rédigés par les plus justes, les plus impartiaux et les plus généreux des hommes, qui, par quelque côté, ne blessent un droit et ne déçoivent une espérance; et de vouloir, au lendemain du jour où ils ont été signés, les réviser, pour réparer une erreur que ses auteurs ont pu commettre, c'est en commettre une plus grande, et sous prétexte de corriger la paix, déchaîner les passions génératrices des guerres.

Cette observation n'en démontre pas moins, malheureusement, que les peuples ont tendance à ne respecter les traités que dans la mesure où ils croient qu'ils sont conformes à leurs intérêts présents, et les auteurs du Pacte de la Société des Nations l'ont bien senti, lorsqu'ils y ont inséré un certain article 21, assez médiocrement rédigé du reste, qui autorise les membres de la Société des Nations à conclure entre eux des ententes particulières. « Les engagements internationaux, dit textuellement cet article, tels que les traités d'arbitrage et les ententes régionales, comme la doctrine de Monroe, qui assurent le maintien de la paix, ne sont pas considérées comme incompatibles avec aucune

des dispositions du Pacte. » On voit bien que les auteurs du pacte se sont rendu compte qu'on ne peut raisonnablement empêcher des gens ayant des intérêts communs de s'unir pour les défendre, et qu'il valait mieux admettre la possibilité de pareils accords, que d'en contester la régularité.

D'ailleurs, le Président Wilson, qui, à la Conférence de la Paix, semblait parfois vouloir jouer le rôle du Saint-Esprit le jour de la Pentecôte, ne pouvait pas abandonner la doctrine de Monroe, qui est le fondement sur lequel repose la politique proprement américaine des États-Unis. Il fallait absolument qu'il en fît mention. A cette époque, il pouvait espérer encore que le Sénat de Washington consentirait à voir entrer le gouvernement fédéral dans la Société des Nations, mais il savait bien que cette puissante assemblée ne le ferait qu'à la condition que la doctrine de Monroe fut maintenue dans son intégrité. Il était donc nécessaire que la Société des nations proclamât que cette doctrine est compatible avec l'Institution de Genève et, en conséquence, qu'elle reconnût aux membres de cette société, le droit, en raison de leur situation spéciale, d'avoir entre eux des ententes particulières.

Je ne m'étonne pas de l'importance prise en toute cette affaire par la doctrine de Monroe. C'est une remarque qu'on a souvent faite qu'il a suffi du petit canal maritime qu'est la Manche pour donner à la Nation anglaise cette physionomie propre qui la distingue si profondément des nations du Continent. Si l'on compare l'Atlantique à la Manche, on peut mesurer combien davantage les sentiments et les inquiétudes de l'Europe sont étrangers à la masse des citoyens américains que deux océans séparent du reste du monde. La doctrine de Monroe est l'expression concrète de cet état d'esprit qui étonne parfois en Europe, où l'on a tendance à juger le peuple des États-Unis d'après les élégants oisifs que l'on rencontre à Londres et à Paris.

Si l'on analyse le texte de l'article 21 du pacte on voit que les ententes régionales et la doctrine de Monroe¹ n'y soit cités qu'à titre d'exemple (*tels* que les traités d'arbi-

1. Remarquons que la doctrine de Monroe n'a jamais fait l'objet d'un accord international, mais simplement d'une déclaration présidentielle du 2 décembre 1823.

trage les ententes régionales, *comme* la doctrine de Monroe). Or un exemple, par définition, n'est pas limitatif. Si l'on avait voulu qu'il en fût autrement, on aurait écrit tout uniment « les ententes régionales comme la doctrine de Monroe... ». Il résulte de cette remarque que les ententes internationales, en général, quel que soit le nom qu'elles portent, si elles n'ont pas un objet contraire au maintien de la paix, sont compatibles avec les dispositions du Pacte. Par là, on voit combien il est excessif de prétendre, comme le font certains enthousiastes, que la politique des alliances particulières est devenue inutile et qu'elle est même contraire à l'observation du pacte de la Société des Nations.

Du reste, je crains qu'il n'y ait en tout ceci qu'une querelle de mots. Je voudrais bien qu'on me fixât sur le sens exact de cette expression : Entente régionale, et sur la limite que l'on donne géographiquement à une région. Entend-on par là, l'ensemble des territoires où deux Puissances voisines exercent leur action et où elles ont des intérêts communs ? On conviendra que si on se place à ce point de vue, l'article 21 prête à des interprétations bien diverses, et qu'il n'a plus la même portée si, par exemple, il s'agit de l'Angleterre ou du Danemark. D'ailleurs, l'article 21 cite particulièrement la doctrine de Monroe comme illustrant ce qu'il entend par entente régionale. Or la doctrine de Monroe embrasse les deux Amériques. A ce compte, un continent tout entier peut se trouver englobé dans une entente régionale. Voilà qui va loin. Un accord naval entre l'Angleterre, la France et l'Italie qui aurait pour objet d'assurer la liberté de la navigation, entre Gibraltar et Port-Saïd, entre Alger et Marseille, entre Tripoli et la Speziare, serait un accord régional. On voit qu'il intéresserait tous les pays que baignent la Méditerranée, et l'Afrique et l'Asie aussi bien que l'Europe. Dès lors, il est difficile d'imaginer quels accords internationaux, de quelque nom qu'on les désigne, s'ils n'ont en vue que l'État de paix, pourraient être condamnés comme contraires à l'article 21 du pacte.

Que cette interprétation ne soit pas acceptée, que les membres de la Société des Nations n'aient pas la liberté d'avoir des amitiés particulières, qu'ils ne puissent plus prendre en considération leurs intérêts communs pour

s'entendre et s'unir entre eux, qu'en un mot, on veuille qu'ils aient abdiqué une partie de leur indépendance en faveur de la Société des Nations, toute désarmée que soit celle-ci, c'est, à mon sens, ébranler l'Institution de Genève; c'est la rendre forcément impopulaire, car c'est lui faire porter la responsabilité directe de tous les déboires qu'éprouveront dans l'avenir les peuples qui s'en seront remis à elle seule du soin de protéger leur impuissance. Si certains amis de la Société des Nations mesuraient le sort que fait au noble idéal qu'ils poursuivent l'abus des considérations sentimentales; s'ils consentaient à reconnaître que les traditions politiques des peuples ne sont pas l'œuvre artificielle des hommes qui les ont gouvernés, qu'elles ont au contraire quelque chose d'impératif et de nécessaire, qu'elles représentent la somme des intérêts dont au cours des siècles, chaque nation a expérimenté qu'ils sont essentiels à sa propre existence; — si pour mettre fin aux conflits qui s'élèvent entre les peuples, ils ne se contentaient pas trop souvent de recommandations solennelles qu'ils n'appuient d'aucune sanction; s'ils se rendaient compte que toute décision, qu'elle émane d'un tribunal ou d'une assemblée politique, est une parole vaine si elle n'implique pas l'emploi des moyens nécessaires à son exécution; si, en un mot, ils faisaient leur part aux passions des hommes, sans doute la Société des Nations trouverait, dans ce contact avec la réalité, une autorité qui ne lui serait plus disputée, et qui assurerait, autant du moins qu'on peut l'espérer, la Paix du monde.

Mais, par une rencontre singulière, c'est du côté où l'on prétend être le plus ami de la paix que cette autorité a paru récemment menacée. Une proposition émanée d'un gouvernement qui s'est refusé à entrer dans l'Assemblée de Genève, demande à certaines Puissances qui en font partie et qui ont souscrit aux obligations que ce fait entraîne pour elles, de promettre de respecter éternellement la paix, et de passer sous silence les obligations que leur impose leur adhésion au Pacte de Genève et leurs ententes régionales. Pour moi, je ne sais rien de plus dangereux en politique, que les engagements généraux, imprécis, vagues, dont rien ne fixe ni le terme, ni les limites. Sans couleur d'humanitarisme, cette proposition n'aurait sans doute pas d'autre résultat que de fournir

un échappatoire à ceux qui voudraient se soustraire aux obligations précises d'entr'aide, de concours, d'action concertée qui forment l'objet et le principe même de la Société des Nations. Aussi ne saurait-on trop applaudir aux efforts de notre diplomatie, qui, au risque de voir méconnaître sa pensée, cherche à maintenir dans l'accord que le Cabinet de Washington a en vue, les réserves que comporte pour les puissances leur qualité de membre de la Société des Nations. Il y a longtemps qu'on a dit que le mieux est l'ennemi du bien et en desserrant sous la forme d'une déclaration théorique, les liens du pacte de Genève, tout en se défendant de vouloir les dénouer, on risquerait de créer une équivoque et d'exposer les peuples de l'Europe aux hasards de conflits, contre lesquels ils ne seraient garantis ni par le pacte de Genève, ni par leurs alliances particulières. C'est une manière de voir qui ne peut être celle des nations qui ont derrière elle l'expérience de l'histoire et que la nature n'a pas mises à l'abri des invasions. Les vrais amis de la Paix doivent espérer qu'un accord se fera, qui conciliera les intentions du Cabinet de Washington avec l'expérience généreuse qui se poursuit à Genève.

Dans un essai publié en 1869 sur la Monarchie Constitutionnelle en France, M. Renan disait que l'histoire n'est ni une géométrie inflexible, ni une simple succession d'incidents fortuits. Évidemment, si elle n'est pas dominée par une sorte de fatalité, elle n'est pas davantage un simple jeu de la passion et de la fortune. Si donc les choses humaines obéissent à des lois, il faut y faire aussi la part de l'accident. Quand cet accident s'appelle Napoléon ou Bismarck, il semble qu'il suffit à changer le cours de l'histoire. Mais peut-être, est-ce une question de savoir si un Napoléon et un Bismarck n'ont été que des accidents; si en réalité ils ne résumaient pas, à leur heure, les espérances et les passions de leur pays, et si leur œuvre n'a pas été l'aboutissement logique d'un long passé?

« Cependant, disait encore M. Renan, l'avenir jugera notre temps, comme nous jugeons le passé et verra des conséquences rigoureuses où nous sommes tentés de ne voir que des rencontres individuelles et l'effet du hasard. » M. Renan avait sans doute raison, mais il faut laisser aux historiens philosophes qui viendront après nous, le soin d'expliquer la loi des événements qui se passent sous nos yeux, et, dans ce chaos,

de discerner un ordre et une suite. Pour nous, contentons-nous de cultiver notre jardin.

Pour en revenir à la Société des Nations, il y a quelque contradiction dans ce qu'on attend d'elle. On veut qu'elle impose la paix à ceux qui menacent de la troubler, et que, pour y parvenir, elle veille au maintien du *statu quo* européen, — mais, en même temps, on la considère comme un agent de progrès, répondant aux aspirations des peuples et secondant le développement de la démocratie dans le monde. — C'est là que gît la difficulté de sa tâche. — On doit convenir que le conflit des idées et la concurrence des intérêts ont seuls fait progresser l'inquiète humanité. La civilisation n'est pas née dans les solitudes des continents où erraient jadis des troupeaux humains. Elle a commencé sur les bords des mers tumultueuses, où tous les peuples se rencontraient, se heurtaient, et trafiquaient et pirataient, quand ils ne se faisaient pas la guerre. Elle est la fille de l'effort et de l'action. Aux premiers temps de l'histoire, les héros qui purgeaient la terre des monstres qui la désolaient sont apparus comme des demi-dieux. Ils permettaient aux hommes de la cultiver en paix. Assurément l'humanité d'aujourd'hui n'est plus celle des temps primitifs, mais l'homme n'est pas aussi changé qu'on pense ; il obéit toujours aux mêmes instincts et la Société des Nations échouerait si elle prétendait faire obstacle à ces mouvements qui sont la manifestation même de la croissance des peuples. Le difficile sera toujours de distinguer si ces fermentations, qui de temps à autre, troublent la surface du monde, sont un inutile et infécond désordre, ou tout au contraire, les premiers symptômes d'une vie naissante. Qui sera le juge de tout cela ?

La Société des Nations ne pourra donc pas obéir à des idées absolues ni à des principes dogmatiques. Comme elle poursuit une œuvre politique, elle se conduira suivant des règles de politique. Elle tiendra compte de l'impérieuse réalité ; elle saura que le premier besoin des nations est d'assurer leur sécurité, et c'est ainsi qu'elle sera conduite, par la force même des choses, à concilier la conception nouvelle qui a présidé à son propre établissement avec la nécessité des accords particuliers que les nations peuvent être amenées à former entre elles.

JULES CAMBON,
de l'Académie française.

SIEGFRIED

ACTE PREMIER

SCÈNE I

Bureau d'attente confortable. Vue sur Gotha couverte de neige.

ÉVA, MUCK, L'HUISSIER, UN DOMESTIQUE.

MUCK, *annonçant*. — Le général Ludendorff!

ÉVA. — Pas maintenant... Ce soir, à neuf heures.

MUCK. — Son Excellence le Président Rathenau!

ÉVA. — Ce soir, à neuf heures... Tu sais parfaitement que cet après-midi est sacré pour M. Siegfried.

MUCK, *au domestique*. — Je n'ai pas de succès... Annonce, les tiens!

LE DOMESTIQUE. — Monsieur Meyer!...

ÉVA. — Parfait. M. le Conseiller Siegfried va le recevoir dans un moment.

LE DOMESTIQUE. — Monsieur Kratz! Madame Schmidt!

ÉVA. — Très bien. Ils sont à l'heure, M. Siegfried va les voir tous

MUCK. — C'est le tort qu'il aura...

ÉVA. — Qui te demande ton avis?

MUCK. — M. Siegfried se cause des émotions bien inutiles... (*Éva ne répond pas, et écrit.*)

MUCK, *au domestique*. — J'ai regardé sous le nez tous ces prétendus parents qui viennent des quatre coins de l'Allemagne reconnaître en lui un fils disparu à la guerre. Aucun ne lui ressemble.

LE DOMESTIQUE. — Ah?

MUCK. — Tu me diras que les ressemblances, c'est comme les maladies, qu'elles sautent une génération?

LE DOMESTIQUE. — Oui, je te le dirai.

MUCK. — J'ai regardé les photographies qu'ils m'ont tendues à la porte, les photographies de leur enfant, — leurs tickets d'entrée. Celui-là porte des lunettes. Celui-là a un soupçon de bec de lièvre. Aucun ne ressemble à M. Siegfried.

LE DOMESTIQUE. — Tu ne sais peut-être pas voir les ressemblances?

MUCK. — Au contraire. Dans les musées, dans les théâtres, sur les tableaux, sur les statues, sur tous ces gens en costumes anciens ou tout nus, sur Alexandre le Grand, sur Lohengrin, il est bien rare que je ne retrouve pas quelque chose de M. Siegfried en veston... Sur ceux-là, rien... Tu connais Lohengrin?

LE DOMESTIQUE (*vague*). — Mal. Je l'ai aperçu.

ÉVA, *interrompant leur dialogue*. — Tout est prêt pour l'entrevue?

MUCK. — Le lustre est réparé... J'ai mis des lampes neuves...

ÉVA. — M. Siegfried est habillé?

MUCK. — Il s'habille. (*Au domestique.*) Il hésite. Il ne sait s'il va couper ses moustaches, comme la dernière fois. Je l'ai laissé devant sa glace. Il se demande sans doute comment il sera le plus ressemblant. S'habiller avec les traits de son enfance est plus long que de prendre un veston.

ÉVA. — Fais entrer le baron de Zelten.

MUCK, *surpris*. — Je n'ai pas annoncé le baron de Zelten!

ÉVA. — C'est ce que je te reproche. Pourquoi l'as-tu laissé entrer, malgré ma défense? Pourquoi lui permets-tu de se mêler à nos visiteurs et de les questionner.

MUCK. — J'ai cru bien faire, c'est le cousin de Mademoiselle.

ÉVA. — Les bruits les plus fâcheux courent sur le compte de Zelten. Il est le grand homme des cafés, des coulisses, des piscines. On raconte qu'il a acheté la police et qu'hier soir même tous les agents étaient convoqués chez lui.

MUCK. — Erreur. Il leur avait donné des billets de théâtre. Ils étaient tous à *Salomé* pour voir quels uniformes ont les gardes d'Hérode.

ÉVA. — Va... Je l'attends. (*Elle congédie l'autre domestique.*)

SCÈNE II

ÉVA, BARON VON ZELTEN.

ÉVA. — Que cherches-tu ici, Zelten?

BARON VON ZELTEN. — Je vois que tu fais toujours bonne garde autour de ton nourrisson. Il est rentré du Parlement?

ÉVA. — Es-tu pour nous ou contre nous, Zelten?

BARON VON ZELTEN. — Il est rentré, il t'a mise au courant de son succès, je le vois à ton visage! Tu rayannes, cousine. Que l'adoption par nos députés d'une constitution aussi étique donne cet éclat aux joues d'une jolie Allemande, cela me rend moins sévère pour elle.

ÉVA. — Une Allemande peut se réjouir de voir l'Allemagne sauvée. Après avoir accolé pendant trois ans l'adjectif « perdue » au mot Allemagne, il est doux de le changer par son contraire.

BARON VON ZELTEN. — Les épithètes contraires sont les plus facilement interchangeables, cousine, surtout quand elles s'appliquent au mot Allemagne. Tu as à me parler?

ÉVA. — Pourquoi as-tu voté tout à l'heure contre le projet Siegfried?

BARON VON ZELTEN. — Le projet Siegfried! Ne dirait-on pas que j'ai voté contre les Walkyries et toute la légende allemande? Parce qu'il t'a plu, voilà sept ans, dans ton hôpital, de baptiser du nom de Siegfried un soldat ramassé sans vêtements, sans connaissance, et qui n'a pu, depuis, au cours de sa carrière politique et de ses triomphes, retrouver ni sa mémoire ni son vrai nom, tout ce qu'il peut dire ou faire jouit du prestige attaché au nom de son parrain!... Qui te dit que ton Siegfried ne s'appelait pas Meyer avant sa blessure, et que simplement je n'ai pas voté contre le projet Meyer?

ÉVA. — C'est tout cela que tu venais dire dans sa propre maison?

ZELTEN, *détournant la conversation*. — La dernière fois que je t'ai vue, Éva, il y a six ans, tu enseignais à ce bébé adulte, à l'institut de rééducation, les mots les plus simples : chien, chat, café au lait. Aujourd'hui c'est de lui que tu apprends à prononcer les mots ravissants de Constitution, libéralisme, vote plural, peut-être volupté. Non?

ÉVA. — Le mot Allemagne, oui.

ZELTEN. — L'Allemagne de ton Siegfried! Je la vois d'ici. Un modèle de l'ordre social, la suppression de ces trente royaumes, de ces duchés, de ces villes libres, qui donnaient une résonance trente fois différente au sol de la culture et de la liberté, un pays distribué en départements égaux dont les seules aventures seront les budgets, les assurances, les pensions, bref une nation comme lui théorique, sans mémoire et sans passé. Ce fils du néant a une hérédité de comptable, de juriste, d'horloger. Imposer la constitution de ton élève à l'Allemagne, c'est faire avaler un réveille-matin au dragon de Siegfried, du vrai, pour lui apprendre à savoir l'heure.

ÉVA. — Avec Siegfried, l'Allemagne sera forte.

ZELTEN. — L'Allemagne n'a pas à être forte. Elle a à être l'Allemagne. Ou plutôt elle a à être forte dans l'irréel, géante dans l'invisible. L'Allemagne n'est pas une entreprise sociale et humaine, c'est une conjuration poétique et démoniaque. Toutes les fois que l'Allemand a voulu faire d'elle un édifice pratique, son œuvre s'est effondrée en quelques lustres. Toutes les fois où il a cru au don de son pays de changer chaque grande pensée et chaque grand geste en symbole ou en légende, il a construit pour l'éternité.

ÉVA. — Cette éternité est finie...

ZELTEN. — Finie, Éva! Au lieu de promener Siegfried dans les cités modèles, amène-le seulement là-bas, sur les premiers contreforts de nos Alpes. Va surprendre l'aube avec lui. Tu y verras si l'Allemagne du Saint Empire ne survit pas dans l'air gelé, à cette heure où les ruisseaux, tout en glace, sont sillonnés d'une rigole à leur thalweg, où l'on ne rencontre encore que les humains et les animaux qui n'ont pas changé depuis Gustave Adolphe, les belettes, les chevaux pie, les courriers à voiture jaune dont le cor fait surgir entre deux volets qui s'entr'ouvrent la joue droite et le sein droit d'une chambrière. Tu y verras le paysage même de notre Allemagne d'autrefois, de conjuration

et de travail, de pillage et de sainteté, si chargé à la fois de poésie et de vérité, que tu t'attendras à apercevoir soudain, flottant dans l'air, comme dans les gravures du moyen âge, un gros petit enfant céleste tout nu, ou des mains seules priant... C'est là, l'Allemagne.

ÉVA. — Je suis pressée. Que veux-tu?

ZELTEN. — Je veux voir Siegfried?

ÉVA. — Pourquoi?

ZELTEN. — C'est mon affaire.

ÉVA. — Il n'est pas visible pour toi.

ZELTEN. — Il repose?

ÉVA. — Ne fais pas l'ignorant. Tu sais à quoi il se prépare.

ZELTEN. — Je le devine. Il se rase. Il met un col bas, il rafraîchit sa chevelure; pour cette heure qui va lui donner, pense-t-il, une famille, il fait une toilette de condamné à mort. Les entrevues précédentes ne l'ont pas découragé? Il espère encore?

ÉVA. — Il espère, ne t'en déplaie.

ZELTEN. — Et toi, tu espères?

ÉVA. — Évidemment.

ZELTEN. — Tu n'es pas sincère.

ÉVA. — Zelden!

ZELTEN. — Ne seras-tu pas désolée le jour où l'un de ces visiteurs viendra retirer ton élève de ce domaine idéal pour en faire un simple Bavaïois, un vulgaire Prussien? Un père, à cet Allemand créé sans matière première? Toutes les vierges de l'Allemagne l'ont déjà reconnu comme leur enfant légitime... Qui me dit d'ailleurs qu'il ne joue pas lui-même un jeu?

ÉVA. — Tu es fou?

ZELTEN. — C'est à son mystère que Siegfried doit sa popularité. Celui que l'Allemagne regarde comme son sauveur, celui qui prétend la personnifier, lui est né soudain voilà six ans dans une gare de triage, sans mémoire, sans papiers et sans bagages. Les peuples sont comme les enfants, ils croient que les grands hommes arrivent au monde par un train. Au fond, l'Allemagne est flattée que son héros ne soit pas dû aux épanchements peu sacrés d'un couple bourgeois. Un juriste qui naît comme meurt un poète, quelle aventure! Son amnésie a donné à ton Siegfried tous les passés, toutes les noblesses, et aussi, ce qui est plus nécessaire encore à un homme d'État, toutes les rotures. Qu'il retrouve famille ou mémoire, et il redeviendra enfin notre égal... J'espère, moi, et j'ai de bonnes raisons de croire que ce moment n'est pas loin.

ÉVA. — Que veux-tu dire?

ZELTEN. — Ce court-circuit, qui a enlevé Siegfried à sa vie véritable, c'est peut-être un ouvrier bien inattendu qui va le réparer...

ÉVA. — Que sais-tu sur Siegfried? Prends garde, Zelden...

MUCK (*entrant*). — Mademoiselle, c'est l'heure pour la visite.

(*Éva monte sans dissimuler son inquiétude.*)

ÉVA. — Je monte. Reconduis monsieur de Zelden.

SCÈNE III

ZELTEN, MUCK.

MUCK. — C'est toujours pour demain, monsieur le Baron?

ZELTEN. — Oui, Muck.

MUCK. — A quelle heure?

ZELTEN. — A la fin de l'après-midi. Signal : deux coups de canon. Écoute, Muck. On va sonner. Tu verras deux étrangers, deux Français. Tu sais reconnaître des Français en voyage...

MUCK. — Naturellement, à leur jaquette.

ZELTEN. — Tu t'arrangeras pour qu'ils entrent. C'est d'eux que dépend la journée de demain... Cela t'ennuie de bien recevoir des Français?

MUCK. — Pourquoi? Aux tranchées, entre les assauts, nous bavardions quelquefois, avec les Français. Il est dur de se taire quand on se tait depuis des mois. Nos officiers ne parlaient guère. Nos familles étaient loin... Nous n'avions qu'eux... Parfait, je les cacherai.

ZELTEN. — Garde-t'en bien. Qu'ils attendent dans cette salle. L'un de ces Français est une Française. Préviens-moi aussitôt. Dès que je les aurai vus, annonce à Siegfried qu'une institutrice canadienne demande une audience. (*Sonnerie.*) On sonne?

MUCK. — Il faut que j'appelle les parents. Monsieur Siegfried va descendre.

ZELTEN. — A tout à l'heure.

SCÈNE IV

MUCK, LES PARENTS.

Muck ouvre la porte et fait entrer les parents. Foule bigarrée et morne.

MUCK. — Monsieur l'architecte municipal Schmidt!

M. SCHMIDT. — Présent.

MUCK. — Vous pouvez poser votre chapeau, Monsieur l'architecte municipal.

M. SCHMIDT. — J'aimerais mieux le garder... C'est un chapeau d'avant la guerre... Je me suis habillé un peu comme autrefois...

MUCK. — A votre aise... Madame la rentière Hoepfl!

MADAME HOEPFL. — Me voici.

MUCK. — Vous avez votre lettre de convocation?

MADAME HOEPFL. — Je vous l'ai montrée avec la photographie...

MUCK. — C'est exact. Celui qui a le bec de lièvre? (*Se reprenant.*) Le soupçon de bec de lièvre?... Monsieur le relieur Keller.

M. KELLER. — Présent... J'ai la vue faible, monsieur l'huissier. J'ai pris la liberté d'amener monsieur Kratz, notre voisin et apothicaire, qui aimait beaucoup Frantz.

M. KRATZ, *se présentant humblement.* — Spécialiste Kratz.

M. KELLER. — Monsieur Kratz le gâtait. On faisait pour Frantz

plus de bonbons que de remèdes dans cette pharmacie. L'un d'eux est devenu une spécialité connue.

M. KRATZ, *s'inclinant*. — Le sucre de pomme Kratz. J'ai apporté ce paquet pour monsieur Siegfried... En tout état de cause... Je ne le remporterai pas.

MUCK. — Madame et monsieur Patchkoffier... (*Un paysan et une paysanne s'approchent.*) Je vous ai écrit, madame Patchkoffier! Il me semblait que votre voyage n'avait pas beaucoup de raison. Vous disiez dans votre lettre que votre fils est petit et brun. Monsieur Siegfried est grand et blond.

M. PATCHKOFFER. — Nous avons déjà vu des bruns à Berlin, à la clinique de rééducation.

M. KELLER. — Mais la taille? Madame?

MADAME PATCHKOFFER. — Nous avons vu tous les petits aussi, n'est-ce pas Patchkoffier?

MUCK. — Bien, Bien.

MADAME PATCHKOFFER. — S'il n'avait pas changé, il serait déjà retrouvé...

MUCK. — Monsieur Meyer.

M. MEYER. — C'est moi... Comment cela se passe-t-il, monsieur l'huissier?

MUCK. — Comment cela se passe? Rassurez-vous. Rapidement. Vous allez entrer dans cette baie. M. Siegfried descendra par cet escalier. On allumera au-dessus de lui un lustre. Les myopes pourront l'approcher, les incrédules le toucher, et, au bout de cinq minutes, permettez-moi de vous le dire, vous repartirez lamentablement... Voilà du moins comment cela s'est passé jusqu'à ce jour, mais je vous souhaite meilleure chance.

MEYER. — Merci... Vous dire que j'aie l'espoir de retrouver mon pauvre Ernest, si complaisant, mais toujours le dernier en classe, dans le premier homme d'État de notre pays, mon Ernest si bon, mais qui trouvait le moyen de se faire prendre en grippe par tous ses professeurs, dans celui qui est devenu en quelques mois le favori de l'Allemagne, ce serait vraiment mentir... Frise-t-il, Monsieur?

(*Sonnerie à la porte d'entrée.*)

MUCK. — Entrez, Mesdames et Messieurs.

(*Les parents entrent dans la salle de gauche. Muck va ouvrir et introduit Geneviève et Robineau.*)

SCÈNE V

GENEVIÈVE, ROBINEAU.

GENEVIÈVE. — Où sommes-nous enfin, Robineau?

ROBINEAU. — Au kilomètre douze cent cinquante de Paris, Geneviève, devine.

GENEVIÈVE. — Quel froid! Tout ce que je devine, c'est que ce n'est pas à Nice! Où sommes-nous?

ROBINEAU. — Tu vois la ville entière de cette fenêtre... Regarde... Je vais tout t'expliquer. Que vois-tu?

GENEVIÈVE. — Ce n'est pas Nice... Je vois à ma droite un burg avec des échauguettes, des bannières et des ponts levés.

ROBINEAU, *tourné vers le public, parlant comme à lui-même, mais haut*. — C'est le National Museum!

GENEVIÈVE. — Je vois devant moi un temple grec, au milieu des cèdres, tout couvert de neige.

ROBINEAU. — C'est l'Orpheum!...

GENEVIÈVE. — A ma gauche enfin un building de dix étages, percé de verrières en forme de licorne.

ROBINEAU, *de plus en plus lyrique*. — C'est le Panoptikum!...

GENEVIÈVE. — Et enfin, en contrebas, un palais florentin à fresques et arcades.

ROBINEAU. — Le palais de Maximilien!

GENEVIÈVE. — Le Maximilianeum, sans doute?

ROBINEAU. — Tu l'as dit!

GENEVIÈVE, *se retournant*. — Où sommes-nous, Robineau?

ROBINEAU. — Mais à Gotha, Geneviève, nous sommes à Gotha! La ville même où j'ai rencontré Zelten voilà quinze ans, un jour de carnaval. Il était déguisé en Zoulou, moi en Alcibiade. Aucun préjugé de nationalité à la base de notre sympathie.

GENEVIÈVE. — Que cherchais-tu à Gotha?

ROBINEAU. — Que venaient faire les Français en Allemagne avant la guerre? De la philologie. Je faisais partie de ce raid de douze sorbonnards que la France lâcha victorieusement, aussitôt après Agadir, sur les dialectes saxons. Je suis un des douze Français cités dans toutes les histoires allemandes du moyen âge. Tu peux chercher dans leurs histoires des temps modernes. Tu n'y trouveras pas le nom de douze de nos généraux.

GENEVIÈVE. — Et ici, chez qui sommes-nous?

ROBINEAU. — Je l'ignore. On vient, d'ailleurs!

(*Ce sont les parents qui repassent. Tristement. Échange lamentable de salutations.*)

GENEVIÈVE. — J'ai peur, Robineau.

ROBINEAU. — Peur. De quoi?

GENEVIÈVE. — D'être ici... D'avoir quitté hier soir, si brusquement, ma rue du Bac et d'être ici.

ROBINEAU. — Qu'as-tu à craindre. Zelten m'a fait remettre des passeports de Canadiens. Si tu sens sur toi des regards soupçonneux, sors une expression de Québec, appelle un orchestre une bande, un wagon-restaurant un char réfectoire. Je t'ai fait une liste de ces idiotismes. Tu as froid, tu trembles?

GENEVIÈVE. — Une Canadienne ne tremble pas de froid. C'est de peur, Robineau.

ROBINEAU. — Ce n'est pas vrai, tu es le courage même.

GENEVIÈVE. — Justement, c'est une peur de personne courageuse

que j'éprouve. Je me suis reproché toute la nuit, dans ce rapide, de t'avoir obéi.

ROBINEAU. — Zelten m'adjure depuis plusieurs jours, par vingt télégrammes, de te rechercher, de t'amener de gré ou de force, aujourd'hui, dans cette maison. Il assure, à trois francs le mot, qu'il s'agit de ce qui t'intéresse le plus au monde. Il affirme que le sort même des relations de la France et de l'Allemagne peut dépendre de ton voyage. C'est quelque chose, les relations de la France et l'Allemagne, pour qui étudie, comme moi, le ch aspiré dans les régions rhénanes. Qu'est-ce qui t'intéresse le plus au monde?

GENEVIÈVE. — Au monde? Rien. Depuis la mort de Jacques, depuis sa disparition du monde? Rien. C'est d'ailleurs pour cela que je t'ai écouté.

ROBINEAU. — Pourquoi as-tu peur, alors?

GENEVIÈVE. — Parce que c'est la première fois de ma vie, je crois, que je reçois une nouvelle.

ROBINEAU. — Les malheurs ne t'ont pourtant pas manqué?

GENEVIÈVE. — Mes malheurs jusqu'ici me sont du moins arrivés dans le silence. Je n'ai pas de parents, c'est seulement par le silence de toute mon enfance, à force de silence, par des télégrammes ininterrompus de silence que j'ai appris mon état d'orpheline... J'ai, aimé Jacques Forestier. Dès le début de la guerre, il disparaît. Jamais depuis sept ans, je n'ai reçu un mot de lui, une indication de sa mort. Voilà la première fois que le sort daigne s'occuper de moi et m'avertir. J'ai peur... D'ailleurs tu n'as pas l'air très à ton aise non plus, Robineau.

ROBINEAU. — Je ne le suis pas.

GENEVIÈVE. — Qu'y a-t-il?

ROBINEAU. — Il y a que pour la première fois depuis la guerre, Geneviève, je vais retrouver un ami allemand, toucher de mes mains un ami allemand. Depuis sept ans, je n'ai plus vu l'amitié sous ce visage. Je me demande ce qu'elle va être?

GENEVIÈVE. — Tu l'aimais, ton Allemand?

ROBINEAU. — Zelten n'est pas ce que tu appelles mon Allemand, à moins que ce ne soit au contraire le seul Allemand qui subsiste. Il a tous ces défauts sonores et voyants dont on ornait chez nous les Allemands avant 1870, les cheveux blonds, l'intimité avec les chimères, les distances avec les réalités, l'emphase sincère, et dont il va bien falloir doter un autre peuple, s'ils s'entêtent à brûler nos villes et à se raser le crâne. Tu l'as vu d'ailleurs, Zelten, à Montparnasse? Pour une sculptrice comme toi, c'était un beau modèle.

GENEVIÈVE. — Beau modèle? Il avait une côte en moins, à en juger par sa démarche.

ROBINEAU. — Il se l'était cassée en plongeant dans le Rhin à l'endroit où s'était suicidé Schumann.

GENEVIÈVE. — Il avait une cheville plus grosse que l'autre.

ROBINEAU. — Il avait pris une entorse en sautant du rocher d'où

s'était jeté Louis de Bavière. Il voulait, m'expliquait-il, goûter la dernière minute de chacun des grands hommes de l'Allemagne. Si tu lui trouves le nez brisé ou l'omoplate en large, c'est sûrement la faute de Wagner ou de Frédéric Barberousse.

GENEVIÈVE. — A moins que ce ne soit celle d'une balle française.

ROBINEAU. — N'insiste pas, Geneviève. N'alourdis pas de plomb ces ombres qui vont flotter tout à l'heure autour de nous.

GENEVIÈVE. — Ces ombres? Quelles ombres?

ROBINEAU. — Nous avons le choix, de Vercingétorix à Blücher.

GENEVIÈVE. — Alors, Robineau, j'aime mieux vous laisser seuls pour cette première rencontre. Je suis lasse, et j'ai vu un divan dans l'antichambre. Appelle-moi si ma présence est nécessaire.

ROBINEAU. — Va-t'en! C'est lui!

SCÈNE VI

ZELTEN, ROBINEAU.

Ils restent à distance un moment, se contemplent.

ZELTEN. — Voilà!

ROBINEAU. — Voilà!

ZELTEN. — C'est toi, Robineau, Hippolyte-Amable?

ROBINEAU. — Otto-Wilhelmus von Zelten-Buchenbach, c'est moi.

ZELTEN. — C'est toi, brachicéphale brun, surchargé de lorgnons, de gilets de laine, terrible dans les assauts?

ROBINEAU. — Oui, crème de culture, beurre de carnage, fils d'Arminius, c'est moi.

ZELTEN. — J'ai l'impression que nous nous parlons de très loin au téléphone, Robineau, qu'un rien suffirait pour couper la communication... Tiens bien l'appareil!... Je te vois pourtant. Tu n'as pas changé.

ROBINEAU. — Ni toi. Qu'as-tu fait pourtant depuis ces douze ans, Zelten? Toi qui aimais le printemps, la musique, la joie, la paix, qu'as-tu fait?

ZELTEN. — La guerre! La guerre contre trente-cinq nations. Le combat contre une seule... Et toi, le porte-lunettes, le démocrate paisible des Bibliothèques royales et impériales, toi, mon ami le plus cher, depuis douze ans, qu'as-tu fait?

ROBINEAU. — La guerre, contre toi....

ZELTEN. — Heureusement nous sommes maladroits, Robineau, nous nous sommes manqués. Tu me visais?

ROBINEAU. — Plusieurs fois, dans les attaques, en pensant à toi j'ai levé mon fusil et tiré vers le ciel.

ZELTEN. — Tu l'as raté aussi. Il continue ses errements, du moins au-dessus de l'Allemagne. Mais je pensais bien en effet que tu ne t'acharnais pas contre ton ancien ami. Toutes les fois qu'une balle me ratait, je me disais : c'est encore ce brave Robineau qui tire. Toutes les balles qui atteignaient, comme tes paroles d'ailleurs, des objets qui

n'avaient rien à faire avec elles, des bouteilles, des poires sur des arbres, je ne pouvais m'empêcher de penser que c'étaient les tiennes. Mon adjudant a été touché une fois à la fesse, tout le monde riait. J'ai pensé à toi... — (*Il se rapproche. — Affectant la conversation familière.*) Bonjour Robineau!

ROBINEAU. — Bonjour, Zelten.

ZELTEN. — Tu vas bien?

ROBINEAU. — Pas mal, et toi?

(*Un silence.*)

ZELTEN. — Que fais-tu maintenant?

ROBINEAU. — Je termine ma thèse sur les dentales.

ZELTEN. — Toujours philologue? La voix de la guerre ne t'a pas détourné de nos petits langages?

ROBINEAU. — Mais toi, pourquoi m'as-tu appelé? Que veux-tu? Que fais-tu?

ZELTEN. — Ce que je fais? Je continue. En Allemagne, l'on continue. Je fais la guerre...

ROBINEAU. — La guerre?

ZELTEN. — Pas la même, la guerre civile. Je combats contre les vrais ennemis de l'Allemagne. Les pays sont comme les fruits, les vers sont toujours à l'intérieur.

ROBINEAU. — Tu fais de la propagande, des conférences?

ZELTEN. — Non, je fais la révolution. Nous sommes le 12 janvier 1921. Je fais la révolution du 13 ou du 14 janvier 1921. C'est même pour cette opération que je t'ai appelé à l'aide; tu arrives *in extremis*, mais tu m'es indispensable.

ROBINEAU. — J'en doute. Ma présence a toujours fait rater les événements historiques. L'histoire se méfie de moi comme si, au lieu d'être agrégé de grammaire, j'étais agrégé d'histoire.

ZELTEN. — Reste seulement trois jours à Gotha. D'ailleurs ce n'est pas toi seulement que je réclame, c'est Geneviève, c'est surtout Geneviève. Elle est là?

ROBINEAU. — Oui. Elle repose. Je l'ai surprise au milieu de la nuit. Elle dort.

ZELTEN. — Elle n'a pas maugréé d'être ainsi réveillée?

ROBINEAU. — C'est quelqu'un qui ne maugrée jamais. Mais -la grippe espagnole sévit à Paris, et elle est sculptrice. On l'avait réveillée deux nuits de suite pour prendre le moulage de mains ou de têtes célèbres.

ZELTEN. — C'est pour une opération de ce genre que je l'ai dérangée.

ROBINEAU. — Comment, il s'agit d'un mort?

ZELTEN. — De quelqu'un qui est à la fois mort et vivant... Tu as entendu parler de notre Siegfried?

ROBINEAU. — Du conseiller Siegfried? Certes, comme tout le monde en Europe. Votre nouveau grand homme? Celui qui veut doter l'Allemagne de sa constitution modèle, de son âme précise, comme disent ses partisans.

ZELTEN. — Et Forestier, tu connais Forestier?

ROBINEAU. — L'écrivain français? L'ami disparu de Geneviève? Je parlais de lui tout à l'heure avec elle. Je ne connais que son œuvre. Œuvre admirable! C'est lui qui prétendait redonner à notre langue, à nos mœurs, leur mystère et leur sensibilité. Qu'il avait raison! Chaque fois que je lis le Roman de la Rose, j'en suis convaincu davantage... Introduire la poésie en France, la raison en Allemagne, c'est à peu près la même tâche.

ZELTEN. — Et accomplie par le même homme.

ROBINEAU. — Tu dis?

ZELTEN. — Siegfried a été trouvé nu, sans mémoire, sans langage, dans un amas de blessés. Je soupçonne que Siegfried et Forestier sont le même homme.

ROBINEAU. — Mon cher Zelten, les grands hommes morts changent de planète, non de nation.

ZELTEN. — Tu ne sais pas voir, mais tu sais lire. A la place de saint Thomas, tu aurais été convaincu non par les mains de Jésus, mais par son autographe. Après avoir lu les œuvres de Forestier, lis donc celles de Siegfried. Ce sont les copies des premières. L'inspiration, le style, jusqu'aux expressions, en sont les mêmes.

ROBINEAU. — Le plagiat est la base de toutes les littératures, excepté de la première, qui d'ailleurs est inconnue.

ZELTEN. — Ah! ces philologues français, quels philologues allemands! J'espérais t'amadouer plus vite par des arguments de ta science. En fait ce n'est pas la méthode des grands savants qui m'a conduit à la vérité.

ROBINEAU. — Je m'en doute. C'est la méthode, plus courante et non moins féconde, des dénonciations anonymes.

ZELTEN. — Exactement! Un visiteur anonyme m'a prévenu que Siegfried avait été son voisin à la clinique et qu'il n'était pas allemand. Son nom, il l'avait même lu sur une plaque d'identité trouvée par lui dans la civière : Jacques Forestier. Tu vois d'ici ma joie.

ROBINEAU. — Je la vois! Changer un homme d'État que l'on hait en un écrivain que l'on aime, c'est une chance.

ZELTEN. — Se débarrasser sur une autre patrie d'un grand homme qui encombre la vôtre, c'est une chance plus grande encore. J'ai fait mon enquête. J'ai besoin qu'elle aboutisse aujourd'hui et nous allons en avoir le cœur net dans une minute.

ROBINEAU. — Le cœur net, Zelten? Quel cœur? Le cœur de Geneviève, peut-être? Que fais-tu?

(Zelten a sonné Muck qui entre.)

ZELTEN. — Muck. Préviens le conseiller Siegfried que l'institutrice canadienne demande à lui parler.

(Muck s'incline et monte.)

ZELTEN. — Voilà! Nous n'avons plus qu'à attendre. Siegfried adore les universitaires étrangers, surtout ceux du Nouveau Monde. Il les interroge avec passion sur les conseils académiques, sur le règlement

des prisons, sur l'éducation mixte. Attiré par ces appâts irrésistibles, il va descendre dans une minute pour voir Geneviève.

ROBINEAU. — Descendre? Pourquoi descendre?

ZELTEN. — Nous sommes dans sa maison. Il est là, au premier... Appelle Geneviève.

ROBINEAU. — Jamais de la vie. Il faut les préparer... On tue les somnambules quand on leur crie leur nom, même dans une langue étrangère.

(*Geneviève paraît.*)

ZELTEN. — Ne l'appelle pas, la voilà. Le personnel du destin obéit sans sonnettes.

SCÈNE VII

GENEVIÈVE. — Alors, monsieur de Zelten, qu'y a-t-il?

ROBINEAU. — Rien, Geneviève. Nous te dirons cela demain.

GENEVIÈVE. — Qu'y a-t-il, monsieur de Zelten?

ZELTEN. — Pouvons-nous vous parler de ce qui peut vous causer le plus de peine, le plus de tristesse?

GENEVIÈVE, *ournée vers Robineau.* — Ah?

ROBINEAU. — Oui!

GENEVIÈVE. — De Jacques?

ZELTEN. — Oui, de Forestier... Pouvons-nous vous parler de lui? N'en souffrirez-vous pas?

GENEVIÈVE. — Parlons de Forestier. On a retrouvé son corps? On veut que je le reconnaisse? Qu'ai-je dit, monsieur de Zelten? Pourquoi ces regards?

ZELTEN. — Je suis toujours sous le charme chaque fois que je vois une créature humaine arriver dans un événement grave avec la voix et les gestes qu'il faut.

GENEVIÈVE. — Oui, je sais, on me l'a dit. J'ai tout ce qu'il faut pour recevoir dignement la nouvelle de la mort de mon fils, ou de ma mère, ou de la faillite frauduleuse de mon père... Le malheur, le vrai malheur, est que je n'ai jamais eu ni parents, ni enfants. La tragédie n'arrive pas à m'embaucher. Je serais une Phèdre sans beau fils, sans mari et sans scrupules, une Phèdre enjouée. Il ne reste plus grand'chose pour la fatalité.

ZELTEN. — Et Forestier?

GENEVIÈVE. — Justement, Forestier... Nous nous sommes aimés deux ans, de 1912 à 1914. On aurait pu croire que j'allais avoir à porter le souci de ses campagnes, le chagrin de sa mort, hériter de sa gloire... Mais vous pensez bien que j'ai été éloignée d'un destin aussi précis : nous nous sommes brouillés un mois avant la guerre. Par une légère, légère brouille, le destin m'a épargné d'être brouillée avec la vie, d'être en deuil. A la base de chaque deuil, il y a une chance que je n'ai jamais eue.

ZELTEN. — Pourquoi ne vous êtes-vous pas réconciliés au début de la guerre?

GENEVIÈVE. — Je comptais, il comptait sur les cinq jours de permission... Comptons maintenant sur les religions à vie future. D'ailleurs j'ai toujours évité les fonctions officielles... Je suis enfant naturelle... J'aurais détesté être veuve.

ZELTEN. — Il n'est pas mort. Il n'est que disparu!

GENEVIÈVE. — Disparu et reparu. Tous ces os des grands hommes engouffrés par la terre et qu'elle redistribue en marbre aux quatre coins de leur patrie, ont déjà reparu. Il a sa tête en granit sur une place de Limoges, sa main droite en albâtre tenant un laurier à Orléans.

ZELTEN. — Il est disparu, il peut reparaître.

GENEVIÈVE. — Croyez bien que je me le dis quelquefois.

ZELTEN. — Vous avez des pressentiments?

GENEVIÈVE. — Au contraire. Rien. Jamais il ne vient dans mes rêves. Jamais il ne m'obsède dans mes insomnies. Aucune de ces nouvelles que donnent les morts ne m'est parvenue de lui...

(On entend une porte s'ouvrir sur le palier d'en haut.)

ZELTEN. — Et s'il revenait, s'il descendait soudain de là-haut, par cet escalier?

GENEVIÈVE, *souriant*. — Je suis brouillée avec lui.

(On entend la voix de Siegfried.)

ZELTEN. — Écoutez.

GENEVIÈVE. — Quoi? Que voulez-vous dire? Mais, c'est la voix de Jacques!... *(En haut la voix se tait.)* C'était la voix de qui?

ZELTEN. — Du maître de la maison. Du conseiller Siegfried.

GENEVIÈVE, *allant vers l'escalier et criant*. — Jacques!...

GENEVIÈVE, *revenant*. — Expliquez-moi...

ROBINEAU. — Zelten croit avoir découvert que Siegfried, qu'on a trouvé jadis sans mémoire dans une gare de blessés, n'est autre que Forestier.

(Siegfried ouvre la porte.)

GENEVIÈVE. — Qui descend là?

ZELTEN. — Lui. Siegfried.

GENEVIÈVE, *n'osant pas regarder, se parlant à elle-même*. — Ce n'est pas son pas!... Ou bien il porte un lourd fardeau!... Si. C'est son pas quand il me portait... Que porte-t-il donc de plus lourd que moi encore! C'est sa voix! C'est son ombre! *(Siegfried paraît.)* C'est lui!

(Zelten disparaît joyeux.)

ROBINEAU. — Silence! Tu peux le tuer.

(Elle recule au fond de la pièce.)

GENEVIÈVE. — Comme te voilà habillé, Jacques!

SCÈNE VIII

SIEGFRIED, GENEVIÈVE, ROBINEAU.

Siegfried laissant Éva sortir par la grande porte se dirige droit vers Geneviève qui s'est écartée. Il la salue à l'allemande, tapant légèrement les talons.

SIEGFRIED, *se présentant.* — Secrétaire d'État Siegfried.

GENEVIÈVE *incline la tête.*

SIEGFRIED. — Je vous croyais une vieille, très vieille dame. Je n'ose plus dire mon projet.

GENEVIÈVE *le regarde toujours.*

SIEGFRIED. — Je ne me trompe pas?... Vous êtes cette dame canadienne française, qu'on vient de m'annoncer?

GENEVIÈVE *hoche affirmativement la tête.*

SIEGFRIED. — Vous me comprenez bien? Je sais que mon français n'est pas courant, n'est pas libre... C'est à cause de lui que j'ose d'ailleurs vous parler. J'aimerais prendre des leçons... Tous les soirs vers six heures, je me donne une heure de repos... Me rendriez-vous le service de venir à ce moment? Dès demain?

ROBINEAU. — Accepte.

GENEVIÈVE *incline la tête.*

SIEGFRIED. — J'espère que ce n'est pas avec une dame muette que je vais prendre mes leçons?

ROBINEAU. — Rassurez-vous, monsieur. Mais Madame hésite...

SIEGFRIED. — Madame est votre femme? Je m'excuse alors...

ROBINEAU. — Oh! non, madame est une amie, mais elle n'a jamais donné de leçons. Elle se demande si elle en est capable. Le canadien français présente avec le français de notables différences. Un tramway, nous l'appelons un char, à Québec. Un pardessus, un linge.

SIEGFRIED. — La neige, comment s'y appelle-t-elle?

ROBINEAU. — La neige? Nous disons la neige... Pourquoi la neige?

SIEGFRIED. — Et l'hiver?

ROBINEAU. — L'hiver... Comme l'été... Je veux dire : les saisons ont le même nom qu'en France.

SIEGFRIED. — Alors cela me suffira. Je n'ai pas besoin de vocabulaire plus précis... Tant pis, si je prends l'accent de Québec. La vie devient une spécialité tellement exagérée que j'ai besoin pour m'en reposer de conversations larges, et sur de larges sujets. Avec ses grands fleuves, ses grandes saisons, c'est juste le français canadien qu'il me faut... Et le silence, Mademoiselle, comment dites-vous cela au Canada?

GENEVIÈVE, *lentement.* — Et en allemand?

SIEGFRIED. — Stille! Silentium!

GENEVIÈVE. — Cela se dit silence.

SIEGFRIED. — Comment les mots qui vous viennent d'un pays nouveau et ouvert sont eux-mêmes ouverts, purs!

ROBINEAU. — Pardon. Ce sont là malgré tout des mots français.

SIEGFRIED. — Français, certes, mais, dans votre bouche, ils ont fait un détour par l'inconnu. Jamais le mot neige n'a touché en France autant de neige qu'au Canada. Vous avez pris à la France un mot qui lui servait à peine quelques jours par an et vous en avez fait la doublure de tout votre langage.

GENEVIÈVE. — A demain. (*Très vite*) : Comme te voilà habillé, Jacques!

SIEGFRIED. — Vous me parlez?... Je comprends d'ailleurs très mal, quand vous parlez aussi vite.

GENEVIÈVE. — A quelle vitesse faudra-t-il vous parler demain?

SIEGFRIED. — Essayons... Récitez-moi quelque tirade classique. Je vous dirai quand je cesserai de comprendre. Réglons notre vitesse.

GENEVIÈVE, *d'abord lentement, puis très vite*. — Quand le printemps venait, quand les premiers tilleuls du boulevard Saint-Germain ouvraient leurs feuilles, nous descendions tous les deux, vers cinq heures, au Café de Cluny. Tu commandais un Chambéry-Fraisette. A six heures tu regagnais l'*Action Française* où tu écrivais un compte rendu royaliste de la Chambre, et j'allais te prendre à huit à la *Lanterne* où tu terminais le compte rendu socialiste du Sénat. Puis nous dînions. Puis nous nous couchions. Puis nous nous réveillions. Voilà deux ans de notre vie, Jacques.

SIEGFRIED. — Un peu vite. Je comprend les mots. Pas le sens... La tirade est longue. C'est une tragédie, une comédie?

GENEVIÈVE. — Tous les genres se mêlent dans le théâtre moderne.

SIEGFRIED. — A demain, mademoiselle, je suis sûr que nous trouverons notre langage, entre ce silence unique et cette parole accélérée. Je me fais une joie de cette séance... (*Il salue en joignant les talons.*)

GENEVIÈVE, *contenue*. — Jacques!

ÉVA, *apparaissant au palier*. — Siegfried!

SIEGFRIED, *désignant des yeux Éva*. — On m'appelle.

ACTE DEUXIÈME

Salle de travail chez Siegfried. Ameublement très sécession allemande. Au moment où le rideau se lève, un général en uniforme noir et blanc est debout au fond de la pièce. Il salue Éva, qui lui fait signe de passer dans le couloir. Geneviève et Robineau entrent ensuite.

SCÈNE I

GENEVIÈVE, ROBINEAU.

ROBINEAU. — C'est pour la leçon, mademoiselle.

ÉVA. — Je prévien Monsieur le Conseiller. (*Elle sort.*)

(*Silence. Geneviève montre d'un geste la pièce à Robineau.*)

GENEVIÈVE. — Je ne me représentais vraiment pas ainsi le temple de l'oubli.

ROBINEAU. — C'était mieux, chez Forestier?

GENEVIÈVE. — Exactement le contraire.

ROBINEAU. — Qu'appelles-tu le contraire? Forestier n'avait pas de fauteuil, de bureau?

GENEVIÈVE. — Le contraire. Les fauteuils étaient juste le contraire de ces fauteuils, la table de cette table... la lumière était le contraire de cette lumière...

ROBINEAU. — Ces meubles, ma petite, sont de Kohlenschwanzbader.

GENEVIÈVE. — Je l'aurais parié...

ROBINEAU. — Ces bustes de Weselgrossschmiedvater.

GENEVIÈVE. — Je n'en suis point surprise. Et l'électricité, de qui est-elle?

ROBINEAU. — Qu'est-ce qui te surprend alors?

GENEVIÈVE. — Jusqu'à mon entrée dans cette maison, voilà une minute, je ne parvenais pas à imaginer que Forestier fût vivant. Je suis venue avec le sentiment d'avoir à descendre dans quelque asile obscur, dans la pénombre, dans le bureau intermédiaire entre celui que Forestier avait à Paris et celui qu'il aura aux Enfers... J'arrivais pour déplacer une momie... Je descendais dans un caveau royal... Voilà ce que je trouve.

ROBINEAU. — Tu y trouves le confortable.

GENEVIÈVE. — L'idée du confortable ne m'était pas venue quand je pensais à l'ombre de Forestier. J'ai eu tort en effet, depuis hier, de continuer à croire qu'il vivait sans chaises, sans pendule, sans encrier... Mon Dieu, on le fait écrire à l'encre rouge, il hait cela! Et le cigare, il fume le cigare maintenant. Il déteste le cigare. Je suis sûre qu'ils l'ont obligé aux deux choses dont il a le plus horreur : se promener dans les rues tête nue et porter des bretelles... Courage, Robineau! Nous allons avoir à troubler les habitudes de ce tombeau... Enlève ce nécessaire de fumeur, tout d'abord, mets-le où tu voudras.

ROBINEAU. — Tu déraisonnes, ces accessoires sont charmants.

GENEVIÈVE. — Et pratiques.

ROBINEAU. — Mais oui, pratiques. Regarde : tu prends l'allumette dans cet écureuil, tu la frottes sur le dos de Wotan, et tu allumes la cigarette prise à ce ventre de cygne. Les cendres, tu les jettes dans cette Walkyrie, et le mégot, dans l'ours... Cette ronde d'animaux légendaires ou de héros que les Allemands aiment à mettre en branle pour chacune de leurs fonctions les plus banales, c'est de la vie après tout. C'est comme cette frise de centaures en cuivre poursuivies par des gnomes. Ils sont vivants.

GENEVIÈVE. — Oui, il va falloir les tuer.

ROBINEAU. — Assieds-toi, en tout cas.

GENEVIÈVE. — Non, rien de moi ne pactisera avec ces meubles. D'ailleurs la place est retenue. Il y a une inscription sur ce coussin.

ROBINEAU. — C'est la mode en Allemagne de broder des proverbes. C'est le coussin qui parle!

Un rêve dans la nuit,

Un coussin dans le jour.

GENEVIÈVE. — Qu'est-ce qui lui demande quelque chose? Et cette broderie sur le tapis du guéridon. Proverbe encore?

ROBINEAU *lit.* — Le Mensonge est le jockey du malheur.

GENEVIÈVE. — Tu crois qu'un honnête buffet, d'honnêtes tapis neufs iraient t'offrir d'eux-mêmes ces vieux résidus de la routine humaine? C'est une hypocrisie, ce ramage des tabourets, ce gazouillis des étagères; ou alors, qu'ils parlent vraiment, ces meubles, comme dans Hoffmann! Que le buffet chante des tyroliennes, que le coussin exprime son avis sur le derrière des gens!

ROBINEAU. — Assieds-toi d'abord, Geneviève.

GENEVIÈVE. — C'est justement quand elle ne parle pas, qu'il me semble la comprendre, ton Allemagne. Cette ville à clochers et à pignons que tu m'as montrée cette nuit, sur laquelle les seules inscriptions étaient les taches de la lune, ce torrent gelé jusqu'au sol, muet par obligation, j'en comprends l'âge, la force, le langage. Que fais-tu là, Robineau?

(Robineau place certains objets dans les rayons de la bibliothèque.)

ROBINEAU. — Des bombes à retardement. Deux livres que j'ai trouvés chez un libraire. Il n'y avait pas grand choix. Là, je place un manuel pour la sélection des alevins et des truites. Là, le Mérite des Femmes, de Legouvé. Je ne dis pas que l'être de Siegfried en sera aussitôt modifié, mais il les verra, les lira... Et toi, que comptes-tu faire?

GENEVIÈVE. — Je ne sais. Je comptais te demander conseil. C'est grave.

ROBINEAU. — C'est très grave... Tu pourrais commencer par les imparfaits du subjonctif?

GENEVIÈVE. — Je ne parle pas de la leçon de français. Je parle de la révélation que j'ai à lui faire.

ROBINEAU. — C'est bien ce que j'entendais. Crois-moi, Geneviève, j'ai donné dix ans des leçons, et aux étrangers les plus variés. Or, quels qu'ils fussent, Scandinaves, Brésiliens, et même si nos relations jusque-là n'avaient été que celles d'élèves à maître, il suffisait que je leur expliquasse nos ifaimparts du subjonctif pour que naquit entre nous une sorte de sympathie, de tendre gaieté. Une ou deux tendresses parfaites, Geneviève, sont nées de ces imparfaits.

GENEVIÈVE. — Ne plaisante pas, Robineau. Encourage-moi, raisonne-moi. Rends-toi compte du rôle que je joue. Je cache un poignard sous mon corsage. En somme, que viens-je faire ici? Je viens tuer Siegfried. Je viens poignarder le roi ennemi sous sa tente. J'ai droit à cette confidente qu'on donne dans les drames à Judith et à Charlotte Corday. J'ai besoin d'un ami qui me dise ce qu'on leur disait : que le devoir est le devoir, que la vie est courte, toutes ces vérités qui auraient été brodées, dans ce pays, sur les coussins de Socrate ou de Danton... Dis-les moi.

ROBINEAU. — C'est un assassinat sans blessure et sans cadavre.

GENEVIÈVE. — Justement! Je t'avais faire une blessure invisible, répandre un sang incolore. J'ai peur.

ROBINEAU. — Ne brusque pas les choses. Le français s'apprend en vingt leçons.

GENEVIÈVE. — C'est plus terrible encore. Au lieu d'assassiner Siegfried, tu me conseilles d'empoisonner cet être sans défense... Que fais-tu là?

ROBINEAU. — Je remplace ses cigarettes par du caporal.

GENEVIÈVE. — Oui, tu m'as expliqué ton système, Robineau. Remplacer le peigne de Siegfried par un peigne de Paris, chaque meuble de cette salle par chacun de ses meubles, chaque mets de sa cuisine par un mets français, les champs de houblon par les vignobles, chaque Allemand par un Français, et le dernier jour enfin Siegfried par Forestier?

ROBINEAU. — C'est ma méthode.

GENEVIÈVE. — Je me sens incapable de la suivre. Au contraire. Je n'ai pas eu le courage de passer ceux de mes bijoux qu'il connaissait ou qu'il avait choisis. Je n'ai pas pris le parfum qu'il aimait. La mode heureusement nous donne en ce moment des robes qui n'appartiennent à aucune époque trop précise. Jamais nos couturiers n'ont habillé comme cet hiver pour l'éternité. Mes cheveux sont coupés depuis qu'il m'a vue. Je n'ai jamais été réduite comme aujourd'hui à un corps aussi peu personnel, à une âme aussi diffuse. Je sens trop que je n'ai de chance d'atteindre Forestier que par ce qu'il y a en moi de moins individuel, de plus subtil. Je mobilise tout ce que j'ai d'idées générales, de sentiments sans âge. J'ai bien peur, cher Robineau, que nous parlions beaucoup moins des subjonctifs que de la vie, de la mort.

ROBINEAU. — Mais tu lui diras qui il est?

GENEVIÈVE. — Qui est-il maintenant? C'est à savoir. Oh! Robineau, regarde! (*Elle montre un portrait encadré.*)

ROBINEAU. — Ce portrait?

GENEVIÈVE. — Ce portrait de femme?

ROBINEAU. — Calme-toi. C'est un tableau...

GENEVIÈVE. — Cher portrait! C'est la femme de Vermeer de Delft. Ah! Robineau, regarde-la, remercie-la. Je reprends confiance à la voir!

ROBINEAU. — Elle te ressemble.

GENEVIÈVE. — Il avait déjà une photographie semblable dans son bureau de Paris. C'est sans doute le seul objet commun à sa vie d'autrefois et à sa vie d'aujourd'hui, mais du moins il existe. Rien n'est perdu, Robineau, puisque cette petite Hollandaise a trouvé le moyen de le rejoindre à travers tout ce vide et toute cette opacité.

ROBINEAU. — Je te laisse. Tu as ta confidente.

GENEVIÈVE. — Le cadre évidemment n'est pas le même. Celui de Forestier était une simple baguette. Celui de Siegfried me semble être de corne, d'ivoire et d'aluminium, avec des angles en auréor!

De quel cadre de haute classe va-t-il falloir m'entourer moi-même pour parvenir jusqu'à sa rétine... Tu pars? Une minute encore, au travail. Prends ces coussins, qu'aucun meuble, fût-ce le buffet, ne parle pendant ma leçon! Emporte ces fleurs. C'est aujourd'hui la moisson des fleurs artificielles. Que les nains rattrapent les centaures dans le tiroir. Là où des Français passent, les ébats entre gnomes et dieux sont interdits. *(Elle éteint un lustre.)*

ROBINEAU. — Pourquoi tant d'ombre? On ne se reconnaît pas dans l'ombre.

GENEVIÈVE. — Ah! que nous nous reconnaitrions vite, si nous n'étions tous deux qu'aveugles! *(Elle pousse Robineau au dehors. Seule, elle allume une petite lampe près du portrait de Vermeer. Elle met devant lui les roses de son corsage.)*

GENEVIÈVE. — Et maintenant, ombre de Forestier, reviens!
(Siegfried entre lentement par la gauche.)

SCÈNE II

SIEGFRIED, GENEVIÈVE.

SIEGFRIED. — Bonjour, madame.

GENEVIÈVE. — Non, mademoiselle.

SIEGFRIED. — Puis-je vous demander votre nom?

GENEVIÈVE. — Prat... Mon nom de famille est Prat.

SIEGFRIED. — Votre prénom?

GENEVIÈVE. — Geneviève.

SIEGFRIED. — Geneviève... Je le prononce bien?

GENEVIÈVE. — Un peu lentement. Mais pour une première fois...

SIEGFRIED. — Je résume... Vous voulez bien que je résume de temps en temps notre conversation? C'est facile cette fois. Le dialogue a été modèle. Je résume en le moins de mots possible : J'ai devant moi mademoiselle Geneviève Prat?

GENEVIÈVE. — Elle-même. *(Elle s'assied. Il s'assied sur le coin du fauteuil.)*

SIEGFRIED. — Que faisiez-vous au Canada?

GENEVIÈVE. — Au Canada? Nous avions... ce qu'on a là-bas... une ferme...

SIEGFRIED. — Où cela?

GENEVIÈVE. — A la campagne ... *(Il rit...)* Près d'une ville...

SIEGFRIED. — Quelle ville?

GENEVIÈVE. — Quelle ville? Vous savez, on se soucie peu des noms propres au Canada. Le pays est grand, mais tout le monde est voisin. On appelait notre lac, le lac, la ville, la ville. Le fleuve (sûrement vous allez me questionner sur l'immense fleuve qui traverse le Canada), personne là-bas ne se rappelle son nom : C'est le fleuve.

SIEGFRIED. — La tâche des postes ne doit pas être facile...

GENEVIÈVE. — On s'écrit peu. On se porte soi-même les lettres, en traîneau.

SIEGFRIED. — Que faisiez-vous à la ferme?

GENEVIÈVE. — Ce qu'on fait au Canada. On s'occupe surtout de neige chez nous.

SIEGFRIED, *riant*. — Je comprends. C'était une ferme de neige, et ce sont là vos vêtements de fermière?

GENEVIÈVE. — Nous sommes riches. Nous faisons parfois de très bonnes années, par les grands froids.

SIEGFRIED. — Pourquoi plaisantez-vous ainsi?

GENEVIÈVE, *riant*. — Pourquoi me forcez-vous à me débattre dans un élément qui n'est pas le mien? Non, évidemment, je ne suis pas Canadienne. Qu'est-ce que cela fait pour notre leçon! Remplaçons seulement le positif par le négatif. Je ne suis pas Canadienne. Je n'ai pas tué de grizzly..., etc. Le profit pour mon élève sera le même.

SIEGFRIED. — Qui êtes-vous?

GENEVIÈVE. — Compliquons l'exercice. Devinez : je ne tue pas de grizzly, mais j'adore couper mes robes moi-même. Je ne fais pas de ski, mais ma cuisine est parfaite.

SIEGFRIED. — Vous êtes Française? Pourquoi le cachez-vous?

GENEVIÈVE. — Voilà bien des questions!

SIEGFRIED. — Vous avez raison... C'est que je ne suis guère autre chose qu'une machine à question. Tout ce qui passe d'étranger à ma portée, il n'est rien de moi qui ne s'y agrippe. Je ne suis guère, âme et corps, qu'une main de naufragé... On vous a dit mon histoire.

GENEVIÈVE. — Quelle histoire?

SIEGFRIED. — Ils sont rares, les sujets sur lesquels je puisse parler sans poser de questions : les contributions directes allemandes depuis 1848, et le statut personnel dans l'Empire Germanique depuis l'an 1 000, voilà à peu près les deux seuls domaines où je puisse répondre au lieu d'interroger, et je n'ai pas l'impression qu'il faille vous y inviter.

GENEVIÈVE. — Nous verrons, un dimanche de pluie... Alors, questionnez.

SIEGFRIED. — Je n'aurais pas dû vous demander qui vous êtes! Je vous ai ainsi tout demandé. Un prénom suivi de son nom, il me semble que c'est la réponse à tout. Si jamais je retrouve les miens, je ne répondrai jamais autre chose à ceux qui me questionneront. Oui, je suis un tel... Oui, c'est l'hiver, mais je suis un tel... Qu'il doit être bon de dire : Il neige, mais je suis Geneviève Prat...

GENEVIÈVE. — Je serais cruelle de vous contredire. Mais je suis si peu de votre avis. Tous les êtres, je les trouve condamnés à un anonymat si terrible. Leur nom, prénom, surnom, aussi bien que leurs grades et titres, ce sont des étiquettes si factices, si passagères, et qui les révèlent si peu, même à eux-mêmes. Je vais vous sembler bien peu gaie, mais cette angoisse que l'on éprouve devant le soldat inconnu, je l'éprouve, et accrue encore, devant chaque humain, quel qu'il soit.

SIEGFRIED. — Moi seul peut-être vous paraît avoir un nom en ce bas monde.

GENEVIÈVE. — N'exagérons rien.

SIEGFRIED. — Pardonnez-moi ces plaintes. Dans tout autre moment, j'aurais aimé vous cacher pendant quelques jours les ténèbres où je vis. La plus grande caresse qui puisse me venir des hommes, c'est l'ignorance qu'ils auraient de mon sort. Je vous aurais dit que je descendais vraiment de Siegfried, que ma marraine venait de prendre une entorse, que la tante de ma tante était de passage. Vous l'auriez cru, et nous aurions obtenu ce calme si nécessaire pour l'étude des verbes irréguliers.

GENEVIÈVE. — Nous oublions en effet la leçon. Questionnez-moi, monsieur le Conseiller d'État, puisque vous aimez questionner. Faites-moi ces questions qu'on pose à la fois aux institutrices familières et aux passants inconnus : Qu'est-ce que l'art ? ou : Qu'est-ce que la mort ? Ce sont des exercices de vocabulaire pratique excellents.

SIEGFRIED. — Et la vie, qu'est-ce que c'est ?

GENEVIÈVE. — C'est la question pour princesses russes, celle-là. Mais je peux y répondre : Une aventure douteuse pour les vivants, rien que d'agréable pour les morts.

SIEGFRIED. — Et pour ceux qui sont à la fois morts et vivants ?

GENEVIÈVE. — Je me refuse à continuer ma leçon dans ce manuel de la désolation... Ouvrons le livre plutôt au chapitre du coiffeur ou des cris d'animaux. Cela ne vous dit donc rien de savoir comment se dénomme en France le cri de la chouette ?

SIEGFRIED. — Si cela doit vous égayer particulièrement vous aussi, je veux bien. Tout en vous certes est sourire, douceur, gaieté même. Mais au-dessous de tous ces exercices funèbres dont je vous donne la parade, vous tendez poliment je ne sais quel filet de tristesse. Je m'y laisse rebondir.

GENEVIÈVE. — J'ai eu un fiancé tué à la guerre. Ma vie a cessé là où la vôtre commençait.

SIEGFRIED. — Je vous plains... Mais je changerais encore.

GENEVIÈVE. — Changeons.

SIEGFRIED. — Ne parlez pas ainsi... Si vous saviez combien mes yeux et mon cœur sont ravis de sentir au-dessus de vous, en couches profondes et distinctes, ce fardeau d'années d'enfance, d'adolescence, de jeunesse que vous m'avez apporté en entrant dans cette maison. Cette corbeille de mots maternels, ce faix des premières symphonies, des premiers opéras, des premières entrevues avec la lune, les fleurs, l'océan, la forêt, dont je vous vois couronnée, comme vous auriez tort de la changer contre celle que l'avenir vous prépare, et d'avoir à penser comme moi devant la nuit et les étoiles : nuit, étoiles, je ne vous ai jamais vues pour la première fois... (*souriant*) Vous devez les tutoyer d'ailleurs ?

GENEVIÈVE. — Mais cette impression vierge, ne pouvez-vous

l'éprouver pour bien des sentiments, pour l'ambition, le pouvoir, l'amour?

SIEGFRIED. — Non. Je ne puis m'empêcher de sentir tout mon cœur plein de places gardées. Je ne me méprise pas assez pour croire que j'aie pu arriver à mon âge sans avoir vécu de désirs, d'admiration, d'affections. Je n'ai point encore osé libérer ces stalles réservées. J'attends encore.

GENEVIÈVE. — Vous n'attendrez plus beaucoup.

SIEGFRIED. — Je me le dis quelquefois. Le destin est plus acharné à résoudre les énigmes humaines que les hommes eux-mêmes. Il fait trouver dans des pommes des diamants célèbres égarés, reparaître après cent ans l'épave des bateaux dont l'univers a accepté la perte. C'est par inadvertance que Dieu permet des accrocs dans son livre de comptes. Il est terriblement soigneux. Il verra un beau vacarme quand il s'apercevra qu'il y a deux dossiers pour le même Siegfried. Oui, je compte encore sur la bavardise incoercible des éléments... Vous, humaine, vous vous taisez?

GENEVIÈVE. — Je prépare une phrase.

SIEGFRIED. — Vous avez raison. Revenons à votre leçon... Revenons à nous. (*Il s'approche d'elle, la regarde.*)

GENEVIÈVE. — Vous revenez de loin, mais très près.

SIEGFRIED. — Pardon si je m'approche de vous qui m'êtes inconnue comme je le fais chaque jour vers mon image dans la glace... Quelle douceur j'éprouve à me mettre en face d'un mystère tellement plus tendre et plus captivant que le mien! Quel repos d'avoir à me demander quelle est cette jeune femme, qui elle a aimé, à quoi elle ressemble!

GENEVIÈVE. — A qui... Relatif féminin...

SIEGFRIED. — Comme on devient vite devin quand il s'agit des autres! Je vous vois enfant, jouant à la corde. Je vous vois jeune fille, lisant auprès de votre lampe. Je vous vois au bord d'un étang, avec un reflet tranquille, d'une rivière, avec un reflet agité. Chère Geneviève, tout n'a pas été gai dans votre vie. Je vous vois jeune femme priant sur la tombe de votre fiancé...

GENEVIÈVE. — Non... Il a disparu...

SIEGFRIED. — Oh! pardon... C'était un officier.

GENEVIÈVE. — Il l'était devenu pendant la guerre. C'est en officier qu'il disparut, vêtu de cet uniforme bleu clair que les ennemis ne devaient point voir et qui nous l'a rendu à nous aussi invisible... Il était écrivain... Il était de ceux qui prévoyaient la guerre, qui auraient voulu y préparer la France.

SIEGFRIED. — Il haïssait l'Allemagne?

GENEVIÈVE. — Il eût aimé l'Allemagne pacifique. Il était sûr de sa défaite. Il se préparait à lui rendre un jour son estime.

SIEGFRIED. — Que disait-il d'elle? N'ayez pas peur. Je n'ai pas connu cette Allemagne-là. Je suis un enfant allemand de six ans.

GENEVIÈVE. — Je ne fais pas de politique.

SIEGFRIED. — Ne seriez-vous pas simple?

GENEVIÈVE. — Il disait, si je me souviens bien, que l'Allemagne est un grand pays industriel, ardent, un pays de grande résonance poétique, où la chanteuse qui chante faux atteint souvent plus le cœur que la chanteuse qui chante juste sous d'autres climats, mais un pays brutal, sanguinaire, dur aux faibles...

SIEGFRIED. — Vous disait-il la jeunesse de cet empire bimillénaire, la vigueur de cet art surcultivé, la vie consciencieuse de cette masse qu'on dit partout hypocrite, les trouvailles dans l'âme et dans l'art de ce peuple sans goût?

GENEVIÈVE. — Il disait (oh! parfois du bien, il adorait les trois notes du chant des filles du Rhin, il aimait votre amour de l'Allemagne), il disait qu'il avait manqué à l'Allemagne, dans ce siècle dont elle était la favorite, d'être simple, de concevoir simplement sa vie. au lieu de suivre les instincts et les conseils de son sol, de son passé, du fait d'une science pédante et de princes mégalomanes, il disait qu'elle s'était forgée d'elle-même un modèle géant et surhumain, et au lieu de donner, comme elle l'avait fait maintes fois, une nouvelle forme à la dignité humaine, qu'elle n'avait donné cette fois de nouvelle forme qu'à l'orgueil et au malheur. Voilà ce que disait Jacques, et il accusait aussi l'Allemagne d'accuser tout le monde.

SIEGFRIED. — Vous disait-il que nous autres Allemands l'accusons de bien d'autres choses encore, et que c'est presque toujours d'Allemagne qu'est partie la vérité sur elle? Cette guerre épouvantable, vous en a-t-il dévoilé les vraies causes? Vous l'a-t-il expliquée, sous son aspect implacable, comme elle doit l'être, comme une explosion dans un cœur surchauffé et passionné? Vous a-t-il dit cette démente amoureuse, ces noces de l'Allemagne avec le globe, cet amour presque physique de l'univers, qui poussait les Allemands à aimer sa faune et sa flore plus que tout autre peuple, à avoir les plus belles ménageries, les plus hardis explorateurs, les plus gros télescopes, à l'aimer jusque dans ses minéraux et ses essences? Cette force qui éparpillait les Allemands sur chaque continent, d'où s'échappaient aussitôt le fumet des rôtis d'oie, mais aussi la voix des symphonies, vous l'a-t-il expliquée suffisamment comme une migration d'abeilles, de fourmis, comme un exode nuptial, votre ami Jacques?

GENEVIÈVE. — Jacques! Vous savez son nom?

SIEGFRIED. — Vous venez de le dire... Parlez-moi de Jacques... J'aimerais savoir son nom entier. J'ai encore eu si peu de camarades étrangers. Laissez-moi en prendre un dans le passé, dans mon ancien domaine. Son nom?

GENEVIÈVE. — Forestier.

SIEGFRIED. — Fo ou Fa?

GENEVIÈVE. — Fo. Comme les forêts.

SIEGFRIED. — Comment était-il?

GENEVIÈVE, *souriant*. — Grand, châtain, souriant. Ces trois mots vagues font de lui un portrait si précis que vous le reconnaîtriez entre mille.

SIEGFRIED. — Vous avez son portrait.

GENEVIÈVE, *après avoir hésité*. — Oui, je l'ai.

SIEGFRIED. — A votre hôtel?

GENEVIÈVE. — Non, là...

(*On a entendu sonner. Éva ouvre la porte brusquement.*)

ÉVA. — Le maréchal vous demande, Siegfried. Urgent.

(*Siegfried s'excuse d'un sourire et sort.*)

SCÈNE III

GENEVIÈVE. FONTGELOY *sort de la fausse bibliothèque et vient vers elle.*

GÉNÉRAL DE FONTGELOY. — Et moi, Geneviève Prat, vous me reconnaissez?

GENEVIÈVE, *le regarde silencieusement.*

FONTGELOY. — Vous ne me trouvez pas un air de famille?

GENEVIÈVE, *le regarde.*

FONTGELOY. — Grand, brun, Français, sans accent? (*Il la saisit un peu brutalement par les mains.*) Alors qui suis-je?

GENEVIÈVE. — Un adjudant prussien.

FONTGELOY. — Erreur! Erreur! Un gentilhomme français.

GENEVIÈVE, *le regarde.*

FONTGELOY. — Je suis un autre Forestier, ou un autre Siegfried, à votre choix. Mais un Siegfried qui a pu garder son nom et sa mémoire. Mémoire sûre. Depuis deux siècle et demi, elle est intacte. (*Il fait claquer ses talons.*) Jacques de FontgeLOY, dont l'ancêtre fut le premier protestant chassé de France par Louis XIV, et général de la brigade des hussards de la mort.

GENEVIÈVE. — Des hussards de la mort? Cela existe encore?

FONTGELOY. — Voilà leur général, et leur patronne n'est jamais loin.

GENEVIÈVE. — Les deux me sont également indifférents.

FONTGELOY. — Croyez, mademoiselle, que vous n'avez rien à craindre, ni de l'un, ni de l'autre. Je viens seulement vous prier de partir, sans attendre le retour de Siegfried. Pas de discussion. Vous venez trop tard pour le prendre à l'Allemagne. Autant vouloir en arracher les FontgeLOY.

GENEVIÈVE. — La France est flattée de voir disputer avec cette intransigeance ce qui peut tomber d'elle.

FONTGELOY. — Tomber? Les FontgeLOY ne sont pas tombés. Ils ont été chassés, congédiés de leur service de Français. Mon aïeul reçut l'ordre un beau matin de quitter avant huit jours ses terres, ses honneurs, sa famille. Il n'attendit pas ce délai de laquais. Il partit aussitôt, mais la frontière une fois franchie, il tua le soir même deux gardes du roi en maraude, ses compatriotes du matin.

GENEVIÈVE. — Ce n'est pas une crise d'amnésie qui a maintenu en Allemagne ses petits-neveux.

FONTGELOY. — Vous l'avez dit. C'est la mémoire. C'est le souvenir du despotisme, de l'inquisition, le dégoût de votre bureaucratie esclave, et de tous ces tyrans dont vous savez servilement les noms dans l'ordre.

GENEVIÈVE. — Oui, je les sais, Loubet, Fallières.

FONTGELOY. — J'abrège. Mon aïeul, planté à la frontière, reçut chaque exilé français, le dirigea selon ses qualités vers la ville prussienne qui manquait de notaire, ou de bourgmestre, ou d'arpenteur, et fortifia la Prusse à ses points faibles. Il restait une place vide. Celui à qui elle revient est trouvé. Il ne partira plus. Je suis chargé par le conseil de mon association de vous le dire. Il restera, ou il mourra...

GENEVIÈVE. — A nouveau?

FONTGELOY. — Ni l'Allemagne, ni la France n'en sont plus, depuis dix ans, à un homme près. Et maintenant, mademoiselle, suivez-moi, si vous voulez éviter quelque malheur à Siegfried. J'ai ordre de vous expulser, ainsi que votre ami le philologue que mes hommes gardent déjà et qui se plaint, pour les amadouer, en haut saxon du XIII^e siècle.

GENEVIÈVE. — Ils sont nombreux, comme vous, en Allemagne?

FONTGELOY. — Les Allemands aiment les statistiques. Le 1^{er} août 1914, rien que dans l'armée prussienne, descendants d'exilés ou d'émigrés français, nous étions quatorze généraux, trente-deux colonels, et trois cents officiers. Je parle des gentilshommes. Il y a aussi dans l'intendance un certain nombre de Dupont.

GENEVIÈVE. — Je ne soupçonnais pas aux guerres franco-allemandes cet intérêt de guerres civiles.

FONTGELOY. — Guerre civile! Depuis Louis XIV, nous ne sommes plus allés en France que pour les invasions. Nous y retournerons. Je ne désespère pas de cantonner un jour dans le manoir de Fontgeloy qui subsiste aux environs de Tours.

GENEVIÈVE. — Il subsiste... Sur la route de Chenonceaux...

FONTGELOY. — Épargnez-moi sa description.

GENEVIÈVE. — Tout y est rose, aristoloche, et jasmin. Vous y manquez.

FONTGELOY. — Aristoloche? Quel est ce mot?

GENEVIÈVE. — Un mot secret auquel se reconnaissent les Français du XX^e siècle.

FONTGELOY. — Pourquoi me regardez-vous ainsi?

GENEVIÈVE. — J'essaye de vous voir tout nu.

FONTGELOY. — Effronterie française!

GENEVIÈVE. — Je vous en prie. Laissez une minute vos histoires d'exilés et d'émigrés. Cela n'intéresse plus que vous. Je suis sculpteur, monsieur de Fontgeloy. C'est le corps humain qui est mon modèle et ma bible, et sous votre casaque, en effet, je reconnais ce corps que nous autres statuaires donnons à Racine et à Marivaux... Ma race, ma race de politesse a bien été taillée sur ce mannequin de haine, d'audace, et, si vous me permettez de parler brutalement pour la

première fois de ma vie, de brutalité... Votre front, vos dents de loup sont bien français. Votre rudesse même est bien française... Allons, il ne faut pas s'obstiner à croire que la patrie a toujours été douceur et velours... Mais je n'en ai que plus d'amour et de reconnaissance aux deux siècles que vous n'avez pas connus. Ils ont vêtu la France...
Un coup de téléphone. Un coup de canon.

FONTGELOY, *réfléchissant tout haut*. — Le canon d'abord. (*Fontgeloy va d'abord à la fenêtre. Rien. Puis il va au téléphone.*) La censure? Quelle censure? L'avancement au choix? Quel avancement au choix? La guerre? Quelle guerre?

(*Nouveau coup de canon. Pendant que Fontgeloy entrent, le général von Waldorf, le général Ledinger. Grands manteaux.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, GÉNÉRAL WALDORF (Infanterie) et LEDINGER (Artillerie).

WALDORF. — Pas la guerre, la révolution, Fontgeloy.

FONTGELOY. — Les communistes?

WALDORF. — Non : Zelten.

FONTGELOY. — Vous plaisantez!

WALDORF. — Zelten vient de prendre d'assaut la Résidence et le pouvoir.

LEDINGER. — Le pouvoir? Façon de parler. Je me demande où trouver un pouvoir en ce moment dans notre pays.

WALDORF. — Épargnez-nous les mots d'esprit, Ledinger! Il a en tout cas le pouvoir de nous mettre en prison, et nous sommes sur la liste. J'ai en bas une auto sûre. Dès que Siegfried aura téléphoné à Berlin, nous partons pour Cobourg où cantonne ma brigade et nous attaquons cette nuit même.

FONTGELOY. — Mais quelles troupes peut bien avoir Zelten?

LEDINGER. — Les troupes qu'on a dans les révolutions dites libérales. Les gendarmeries, les sergents de ville, les pompiers, tous ceux qui sont chargés de l'ordre, avec un fort encadrement cette fois de cocaïnomanes et de cubistes.

WALDORF. — Je vous en prie, Ledinger. Tous ceux qui, comme vous, ont été nourris dans certain état-major, ont vraiment une tendance insupportable à tourner en farce les événements graves!

LEDINGER. — Mais pardon, Waldorf, il n'est pas en ce moment question d'état-major!

WALDORF. — Il est toujours question d'état-major.

LEDINGER. — Je n'arrive pas à vous suivre.

WALDORF. — Cela vous arrive trop souvent dans l'artillerie, même avec des fantassins comme moi. Ce que je veux vous dire, Ledinger, c'est que nous n'en serions pas là, si notre armée avait eu, au moment décisif, un autre chef d'état-major que celui qui vous a laissé ses mots d'esprit en héritage.

LEDINGER. — Il était incapable, peut-être?

WALDORF. — Non. Il a gagné sur le terrain des batailles que tout autre aurait perdues même sur la carte. Et inversement, d'ailleurs.

LEDINGER. — Il était lâche?

WALDORF. — La bravoure personnifiée. Je l'ai vu refuser de se faire battre par l'Empereur lui-même aux manœuvres de Silésie.

LEDINGER. — Quel vice avait-il donc, pour encourir votre disgrâce?

WALDORF. — Son vice : il avait une mauvaise définition de la guerre. La guerre n'est pas seulement une affaire de stratégie, de munitions, d'audace. C'est, avant tout, une affaire de définition. Sa formule chimique, qui, d'avance, la voue au succès ou la condamne.

LEDINGER. — C'est bien mon avis, Waldorf, et la définition de mon maître a fait ses preuves. C'est elle qui a sauvé Frédéric des Russes, et Louise de Napoléon. Je la prononce au garde à vous : La Guerre. c'est la Nation... (*Il se met au garde à vous. Son salut découvre son uniforme.*)

WALDORF. — Voilà la formule qui a perdu la guerre!... Et qu'entendez-vous par nation? Sans doute, pêle-mêle, les grenadiers de Potsdam et les caricaturistes des journaux socialistes, les hussards de la mort et les entrepreneurs de cinéma, nos princes et nos juifs?

LEDINGER. — J'entends ce qui, dans une nation, pense, travaille et sent.

WALDORF. — Pourquoi ne poussez-vous pas votre formule à son point extrême et ne dites-vous pas : La Guerre, c'est la Société des Nations?... Elle serait à peine plus ridicule. Votre définition? C'est la compromission du Grand État-Major avec les classes subalternes du pays; ce qu'elle proclame, c'est un droit démocratique à la guerre; c'est le suffrage universel de la guerre pour chaque Allemand. Grâce à cette flatterie, vous avez réussi à appeler la nation entière à la direction d'une entreprise qui devait rester dans nos mains, à l'en rendre solidaire; vous avez fait une guerre par actions, par soixante millions d'actions, mais vous avez perdu son contrôle. C'est le danger des assemblées générales. Quels succès pourtant ne vous avait pas préparés la formule de mon maître et de mon école! Elle était un conseil pratique, une leçon de zèle, d'assiduité... Vous la connaissez, vous l'avez lue en épigraphe de tous nos manuels secrets; il suffit de la prononcer pour que chacun de nous, en tout temps, soldat, civil, ressente son honneur et sa perpétuelle unité : La Guerre, c'est la Paix... (*Même geste de garde à vous que Ledinger.*)

FONTEGLOY, *intervenant rageusement*. — Vous vous trompez, Waldorf. Certes j'apprécie tout ce que votre maître a fait de grand, bien qu'il ait cru devoir accorder les sous-pieds de hussards au Train des équipages. J'apprécie aussi ce que votre définition contient de sain et de reposant; l'idée de différencier l'état de paix et l'état de guerre, croyez-moi, n'a jamais effleuré aucun état-major. Mais je ne connais qu'un mot qui soit égal à ce mot : la guerre, et qui puisse lui servir de contrepois dans une définition. Un seul qui soit digne et capable de présenter ce géant, de lui assurer sa publi-

cité, de dévoiler ses vertus implacables; et c'est celui, Waldorf, que contient notre définition, cette formule qui n'a déçu ni nos grands électeurs, ni Bismarck, et qui est pour le combattant, en même temps qu'un précepte moral, un conseil pratique de toutes les heures et de toutes les circonstances : La Guerre est la Guerre!

(Garde à vous.)

WALDORF. — Erreur! Erreur! C'est une répétition. C'est comme si vous disiez que le général de Fontgeloy est le général de Fontgeloy.

FONTGELOY. — Exactement! Et dans cette définition que vous voulez bien donner de moi, il n'y a pas de répétition, vous le savez vous-même, puisque dans votre bouche cela veut dire : Cet homme intelligent — puisqu'il est général — est un homme stupide — puisqu'il n'est pas du vrai état-major. Quand je dis : la guerre est la guerre, et quand je dis : ma mère est ma mère, je vous assure qu'il n'y a pas répétition. Et quand je dis : Siegfried est Siegfried, vous ne pouvez contester non plus que le premier terme soit un réservoir de souffrances, de doute, de trouble, et le second un puits de gloire.

UN DOMESTIQUE, *entrant*. — Le Conseiller Siegfried attend vos Excellences, en bas, dans l'antichambre.

FONTGELOY, *durement à Geneviève*. — Le silence est le silence, Mademoiselle.

GENEVIÈVE. — Et la mort la mort, sans doute?

FONTGELOY. — Exactement.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI

GENEVIÈVE, SIEGFRIED.

SIEGFRIED, *ouvre la porte, costume de voyage. Il entre doucement.*

GENEVIÈVE. — Vous avez oublié quelque chose?

SIEGFRIED. — N'est-ce pas que j'ai l'air d'avoir oublié à dessein quelque chose, comme ceux qui laissent leur parapluie pour pouvoir revenir?

GENEVIÈVE. — Il neige. Je ne connais pas d'objet contre la neige.

SIEGFRIED. — Votre prédiction était vraie. La révolution éclate. Mon avenir a rompu d'un coup ses digues, et je m'éloigne pour la première fois enfin du passé... Ne m'en veuillez pas d'avoir oublié à dessein ici, pour vous revoir, mon courage, ma confiance, ma volonté.

GENEVIÈVE. — Oublier trois parapluies. Vous faites bien les choses!

SIEGFRIED *s'est mis en face d'elle et la contemple*. — Je vous revois!

GENEVIÈVE. — Ai-je tant changé depuis un quart d'heure?

SIEGFRIED. — Je vous revois! Tout ce que je n'avais pas vu tout à l'heure sur vous, ce que je n'avais vu sur personne, ces lèvres tristes qui en souriant tendent à en mourir la tristesse, ce front un peu penché qui lutte contre la lumière ainsi qu'un bélier contre un bélier, je le revois!... Parlez-moi...

(Le canon gronde.)

GENEVIÈVE. — De plus grandes voix vous appellent.

SIEGFRIED. — Cela ne m'a pas l'air d'un appel. Un homme agité trouve si naturel d'entendre le canon comme écho à son cœur. (*Il la regarde*). Non! Jamais la lumière n'a trouvé ici bas un adversaire aussi égal... Toute la lumière du monde pèse justement le même poids que vous. Vous me semblez, tout de vous semble, une leçon divine d'équilibre... Parlez, votre parole pèse juste le poids exact du silence... Parlez...

GENEVIÈVE, *se détournant un peu vers la fenêtre et lui tendant la main*. — Il neige. Partez vite.

SIEGFRIED. — Douces mains, que touchez-vous pour être si douces!

GENEVIÈVE. — De la terre, de la boue : je suis sculptrice.

SIEGFRIED, *revenant au mot précédent de Geneviève*. — Il neige. Le destin croit s'excuser, depuis quelque temps, en enveloppant de neige les révolutions. Moscou, Pest, Munich, toujours neige. C'est dans la neige que Pilate se lave maintenant les mains. Chaque Saxon marche aujourd'hui aussi silencieusement que la mort. Il faut que la couche soit bien épaisse pour que je n'entende point d'ici les éperons de mes trois généraux.

(*La porte s'entr'ouvre doucement derrière Siegfried. Fontgelay apparaît, puis disparaît.*)

GENEVIÈVE. — Ils vous attendent... Adieu.

SIEGFRIED, *se rapprochant*. — ... Pourquoi ne puis-je vous répondre?

GENEVIÈVE. — Ai-je posé une question?

SIEGFRIED. — Tout de vous questionne, à part votre bouche et vos paroles. Dans cette timide et insaisissable ponctuation que sont les pauvres humains autour d'incompréhensibles phrases. Éva déjà me plaisait. Elle est un point d'exclamation, elle donne un sens généreux ou emphatique aux meubles, aux paysages près desquels on la voit. Vous, votre calme, votre simplicité sont question. Votre robe est question. Je voudrais vous voir dormir... Quelle question pressante doit être votre sommeil!... On ne pourrait répondre dignement à cette instance de votre être que par un aveu, un secret, et je n'en ai pas.

GENEVIÈVE. — Adieu.

SIEGFRIED. — Peut-être cependant en ai-je un. Le plus léger secret certes qu'ait porté créature au monde.

GENEVIÈVE. — Ne me le dites pas.

SIEGFRIED. — Même cette défense est une question chez nous... Voici donc mon secret, puisque vous l'exigez. Ce n'est rien... Mais c'est de moi la seule parcelle que mes amis, et Éva, et le président du Reich, et chacun des soixante millions d'Allemands, puissent encore ignorer... Ce n'est rien... C'est un mot...

GENEVIÈVE. — Adieu.

SIEGFRIED. — Oui, je reste... C'est le seul mot, parmi tous ceux de mon langage d'aujourd'hui, qui me semble venir de mon passé. Quand je l'entends, et vous allez voir s'il est insignifiant et même

ridicule, alors que tous les autres, les plus beaux, les plus sensibles, n'atteignent que l'être battant neuf que je suis aujourd'hui, ce mot atteint en moi un cœur et des sens inconnus. Mon ancien cœur sans doute. L'aveugle qu'on met face au soleil doit éprouver cette angoisse, ce soulagement...

GENEVIÈVE. — Un nom propre?

SIEGFRIED. — Ce n'est même pas un nom commun. C'est un simple adjectif. Le démon de mon ancienne vie n'a pu lancer qu'un adjectif jusqu'à ma vie nouvelle. C'est le type de l'épithète banale, commune, presque vulgaire, mais il est ma famille, mon passé, il est ce qu'il y avait en moi d'insoluble. C'est le mot qui m'accompagnera dans ma mort. Mon seul bagage...

GENEVIÈVE. — Partez, on vient.

SIEGFRIED. — Des gens, de petites gens le disent parfois le soir sans s'en douter dans la rue. Pour moi ils jonglent avec les flammes. La plupart des écrivains l'évitent, mais Goethe par bonheur — on voit bien que c'est lui le chef — l'emploie à tout propos. Les critiques le lui reprochent, regrettent ces trous banals dans son œuvre. Moi, quand ce mot revient, il me semble voir la chair de Mignon à travers ses hardes, la chair d'Hélène sous sa pourpre. C'est le mot... Mon Dieu qu'il est banal, vous allez rire..., c'est le mot un peu léger pour moi, c'est le mot : « ravissant », *fermant à demi les yeux il répète : « ravissant »*.

GENEVIÈVE. — Je ris.

SIEGFRIED. — Ah ! que j'aimerais entendre ce mot de votre bouche, Geneviève!

GENEVIÈVE. — Partez.

(*Fontgeloy apparaît dans le fond.*)

SIEGFRIED. — Je vous en supplie. Ne me refusez pas cette caresse, cette caresse à travers le néant... Dites-moi ce mot... Je vais peut-être à la mort... Je veux profiter de cette dernière heure.

GENEVIÈVE, *presque défaillante sous le regard de Fontgeloy.* — Heure ravissante.

SIEGFRIED. — En effet, il a un féminin ce mot... (*Il se penche sur Geneviève qui le repousse.*) Merci! Adieu!

RIDEAU

JEAN GIRAUDOUX

(*A suivre.*)

LES ÉLECTIONS LÉGISLATIVES

Au cours de la récente campagne électorale, le socialiste unifié qui m'était opposé voulait, à toute force, lorsque nous nous affrontions, m'entraîner dans une controverse sur le referendum. « Que pensez-vous du referendum? — me demandait-il obstinément. — Parlez-nous du referendum! En êtes-vous partisan? — Les élections, lui disais-je, ne sont pas autre chose qu'un referendum, et celles-ci, particulièrement, en ont tous les caractères. Le peuple français approuve-t-il la politique d'union nationale, qui est pratiquée sous ses yeux depuis la fin de juillet 1926? Désire-t-il qu'elle se poursuive? Préfère-t-il revenir à la politique du Cartel des gauches, dont il a fait l'expérience entre 1924 et 1926? Voilà la question qu'il est appelé à trancher. En votant pour tels ou tels hommes il y répondra, en réalité, par *oui*, ou par *non*! »

C'est bien ainsi que le Président du Conseil avait, d'ailleurs, posé le problème. Le 3 et le 4 février, à la Chambre des députés, le 25 mars, à Bordeaux, le 1^{er} avril, à Carcassonne, il avait mis en parallèle la situation trouvée par lui au moment de la constitution de son cabinet et la situation laissée par son ministère, à l'issue de la législature. A Bordeaux, tourné plus spécialement vers les libéraux et les modérés, il avait dit à ceux-ci : « On vous charge de reproches que vous ne méritez pas. Vous m'avez toujours été fidèles. Je ne songe pas à vous renier. » Et à Carcassonne, s'adressant surtout aux radicaux, il leur avait dit : « Vous me connaissez; je suis un républicain;

je suis un laïque. La plupart d'entre vous m'ont prêté leur concours. Qu'ils demeurent avec moi ! La tâche n'est point terminée ; j'ai besoin d'eux ! »

M. Raymond Poincaré préconisait, en somme, le maintien, sous son égide, de l'alliance entre les radicaux et les modérés ; il invitait le pays à lui donner les moyens de continuer à gouverner dans ces conditions, avec une majorité large et stable, les socialistes et ceux des radicaux qui persisteraient à les suivre étant rejetés dans l'opposition ; il indiquait même qu'en dehors de cette formule, il ne voyait que crises, rechutes et catastrophes inévitables.

Maints écrivains et polémistes de gauche se sont plaints que les élections législatives aient été engagées dans l'équivoque. Si l'équivoque devait naître, ici et là, de la manière dont certains candidats menèrent leur campagne, elle n'était pas, en tout cas, au point de départ. N'en déplaise à l'un des plus brillants collaborateurs de la *Volonté*, qui, le matin du 29 avril, constatait, en gémissant, l'absence, de part et d'autre, de toute « plate-forme » et de tout « mot d'ordre », rarement consultation s'était présentée en termes aussi clairs. On peut critiquer, certes, la valeur respective des « plates-formes » choisies. Mais il est abusif de prétendre qu'il n'y en avait pas. Il y en avait, et de fort nettes. « *Achever !* » avait dit M. André Tardieu. « *Persévérer dans l'union nationale pour le salut du franc !* », avait dit M. Raymond Poincaré. Et, pour sa part, usant d'un mot un peu défraîchi mais qui, en France, fait encore son effet, M. Léon Blum, dès le 29 décembre 1927, avait déclaré dans le discours où il définissait la tactique à suivre : « Nous nous en tenons à la formule : *battre la réaction !* »

« *Persévérer, achever* », c'était là un conseil à tournure positive. « *Battre la réaction* » pouvait sembler une devise plutôt négative. Et pourtant, un des moyens de lutte employés contre l'Union nationale a consisté à soutenir qu'elle n'avait pas de programme.

A la vérité, le Président du Conseil, s'il avait évité de se lier par des précisions de détail, avait, dans les trois discours que nous avons rappelés, tracé plus que les lignes d'une méthode, plus qu'une simple direction de marche. Il avait

dressé un plan, dont les articles se résumaient ainsi : poursuivre l'œuvre de la Caisse d'amortissement, sans admettre que les ressources de celle-ci pussent être ou diminuées ou détournées de leur objet — déposer un troisième budget en temps utile et en équilibre — à l'occasion de l'établissement de la loi des finances, réviser la fiscalité, en atténuer les excès, en corriger les injustices — ouvrir une conversation sur les dettes interalliées et sur l'avenir du plan Dawes, y joindre, éventuellement, la question de l'occupation du Rhin — selon les résultats obtenus dans le domaine politique, économique et financier, abolir le cours forcé et revenir à la convertibilité en or du billet de banque — donner une vigoureuse impulsion à l'activité économique du pays, à son agriculture, à son industrie, à son commerce, avec un effort particulier aux colonies — redresser, à l'intérieur, quelques-uns des rouages faussés de l'État, fixer le statut des fonctionnaires, combattre le communisme — dans la prospérité croissante, développer les réformes sociales, préparer, notamment, l'application des assurances — à l'extérieur, servir la paix et la Société des Nations, sans négliger la prudence indispensable et les soins réclamés par l'organisation de la défense nationale.

Ces thèmes, marqués par M. Poincaré dans chacun de ses trois discours, ont été les supports de la campagne des partisans de l'Union nationale.

En face d'eux, les programmes adverses étaient-ils plus nourris, plus précis ? Les radicaux de la nuance de M. Daladier et leur journal *la Voix* ont fait beaucoup de tapage autour du « programme de la salle Wagram », fruit des travaux du dernier congrès radical-socialiste. A les entendre, ce programme eût été le seul substantiel, le seul « réaliste », le seul « républicain », le seul qui répondît à toutes les nécessités de l'heure. Malheureusement, la lecture du texte ne laissait pas subsister grand chose de ces belles affirmations. Le programme de la salle Wagram avait été rédigé en termes généraux, avec le souci manifeste de ne s'engager à fond ni du côté socialiste, ni du côté modéré, de ne gêner ni les radicaux qui votaient pour le ministère Poincaré, ni ceux qui votaient contre, et de réserver l'avenir. En tous cas, le programme de la salle Wagram n'avait rien d'incompatible avec le plan du Prési-

dent du Conseil, lui-même très voisin des *déclarations* faites par les groupements de l'Alliance démocratique et de la Fédération républicaine en leurs congrès de fin d'année.

L'adhésion aux revendications de la Confédération générale du Travail, ne lui conférait même pas un signe distinctif. Car la Confédération générale du Travail, dans l'exposé de celles de ses revendications qui pouvaient prêter à litige, comme le contrôle ouvrier ou les contrats collectifs, avait eu la sagesse d'éviter les définitions trop strictes et de traduire sa pensée en formules susceptibles d'examen. Au reste, les mesures demandées par elle revêtaient un caractère bien différent selon qu'on les interprétait dans un esprit de collaboration loyale avec le régime existant ou qu'on les supposait inspirées par un esprit de lutte de classes et conçues comme un moyen de préparer la ruine de la société actuelle. Les chefs radicaux s'étaient hâtés de les approuver, sans y regarder de très près, semble-t-il; les chefs socialistes aussi, les uns et les autres avec la préoccupation de se concilier, d'abord, par un acquiescement de principe, les bonnes grâces du syndicalisme.

Les socialistes avaient établi, cependant, et imprimé, en vue des élections, un programme aux arêtes vives. Ils y répétaient que la fin suprême de leur action demeurerait essentiellement révolutionnaire, et avait pour but, « plus fermement que jamais », la substitution du régime collectiviste de la production, de l'échange et de la consommation au régime actuel, fondé sur la propriété privée capitaliste, « qui correspond à une période révolue de l'histoire ». Ils y réclamaient la consolidation brusquée et obligatoire de la dette flottante, l'institution d'un prélèvement sur le capital, baptisé contribution globale et exceptionnelle sur la fortune, la création de cinq monopoles nouveaux, — pétrole, assurances, mines, sucre, engrais, — l'organisation du contrôle des banques par des commissions de paysans, d'ouvriers, de commerçants et d'industriels, la stabilisation immédiate de la monnaie. Ils y réclamaient encore l'évacuation, sans délai et sans conditions, de la rive gauche du Rhin, l'abandon, sans plébiscite, de la Sarre, le renoncement au système des pactes particuliers conclus sous l'égide de la Société des Nations.

Sur tous ces points, et sur une série d'autres, les socialistes étaient ainsi en opposition absolue avec les thèses de l'Union nationale. Comment pouvaient-ils s'accorder avec le programme de la salle Wagram? On ne nous a jamais expliqué ce mystère. Fait notable : aucune base d'entente, aucun programme minimum n'avaient été arrêtés d'avance par les partisans de l'alliance du radicalisme avec le socialisme, pour le cas où le résultat des élections eût rendu cette alliance possible et l'eût mise en demeure de gouverner. Socialistes et radicaux ne semblaient pas, d'ailleurs, envisager l'hypothèse d'un retour au Cartel. Ils n'en parlaient pas. Ils allaient à la bataille du premier tour, chacun pour soi.

Dans cette bataille, il faut bien convenir que les programmes d'action pour demain n'ont pas tenu la place principale. L'observateur équitable reconnaîtra sans doute que, dans la mesure où il était question de programmes, l'Union nationale avait l'avantage et présentait les idées les plus étudiées, les mieux adaptées aux mœurs et aux circonstances. Mais, encore une fois, l'avenir jouait, dans les controverses, un moindre rôle que le passé. L'histoire de la XIII^e législature alimentait les luttes oratoires. Socialistes et radicaux s'y retrouvaient pour dénoncer « les puissances d'argent », le « mur d'argent », l'organisation de la panique, l'évasion des capitaux. Les « Unionistes » ripostaient en évoquant l'inflation, les plafonds crevés, la détresse du Trésor; en comparant la situation d'aujourd'hui avec celle d'il y a vingt mois et en répétant l'interrogation qui a dominé tout ce débat : « Voulez-vous revoir les mauvais jours de juillet 1926, ou poursuivre une guérison bien commencée? »

Dans l'échange des griefs et des coups, le Président du Conseil occupait une position singulière et vraiment exceptionnelle; il restait indemne et comme au-dessus d'une mêlée qui retentissait, cependant, de son nom; il était ménagé par la plupart des belligérants; loué bruyamment par ceux qui avaient soutenu son ministère, il l'était souvent aussi par ceux qui l'avaient combattu; et maint radical, qui lui avait refusé son vote, lui rendait hommage, se couvrait de son autorité et protestait de son dévouement à sa personne et à sa politique; d'où l'impression d'obscurité et d'équivoque qui se répandit,

à certains moments, et fit craindre que la consultation électorale ne fût faussée.

C'est dans ces conditions qu'eut lieu le premier tour de scrutin, après une campagne en plusieurs endroits âpre et violente, assez calme, dans l'ensemble, si calme qu'on put croire l'électeur indifférent. Pourtant, l'affluence aux urnes, la proportion des votants, le 22 avril, témoignèrent que le pays était loin de se désintéresser de son droit de suffrage et de son système représentatif.

* * *

Sur un point, les résultats du premier tour répondirent à l'attente générale : 186 députés seulement furent élus; il y avait 426 ballottages, chiffre le plus élevé qu'ait enregistré jusque-là l'histoire de la troisième République.

L'indication donnée par le scrutin n'en était pas moins nette.

Pas un communiste d'élu. Beaucoup de socialistes et de radicaux qui avaient eu, à l'époque du Cartel, un rôle dirigeant, battus ou ballottés. La plupart des chefs de l'Union nationale élus, au contraire, à de grosses majorités. 15 sièges aux socialistes unifiés et 21 aux radicaux de la rue de Valois contre 58 aux radicaux-nationaux et aux républicains de gauche, et 78 à la Fédération républicaine (U. R. D.).

Des 186 sièges pourvus, 136 revenaient aux partisans de l'Union nationale et aux défenseurs éprouvés de la politique du Président du Conseil.

Derrière eux, leurs amis, dans un grand nombre de circonscriptions, arrivaient en tête des ballottages avec des chiffres de voix imposants, frôlant de près la majorité absolue. Nul doute : malgré le compartimentage du scrutin d'arrondissement, un courant d'opinion s'était formé; il allait à l'Union nationale et à l'homme qui la représentait. Si le système majoritaire avait été appliqué loyalement et dans toute sa rigueur, c'est-à-dire s'il n'avait comporté qu'un tour de scrutin, l'Union nationale aurait inscrit à son actif une victoire écrasante.

Dans tous les pays de suffrage universel, mais particulière-

ment en France où les étiquettes sont incertaines, les nuances multiples et les classifications difficiles, il est d'usage d'épiloguer sur les résultats d'un scrutin.

Les partis défavorisés s'efforcent de masquer leur échec ou d'en diminuer la portée; tactique compréhensible, si l'on songe que, la bataille ayant deux épisodes, il s'agit d'abord de maintenir jusqu'au dernier choc le moral des troupes. Ainsi, *la Volonté* croyait pouvoir déduire des résultats du premier tour que la XIV^e législature serait *au moins* aussi avancée que celle du 11 mai. M. Georges Ponsot, dans l'*Ere Nouvelle* du 25 avril, affirmait sereinement : « Les Gauches sont maîtresses de l'heure ».

Tout autre fut, cependant, l'attitude du *Populaire*, organe du parti socialiste, et du *Quotidien*, organe des radicaux les plus avancés.

M. P. Bertrand n'hésitait pas, en effet, à écrire, le 24 avril : « La caractéristique de ce premier tour de scrutin est dans la victoire remportée sur les forces de gauche par les forces de droite. »

M. Léon Blum disait, de son côté, dans son journal : « Le coup de barre à droite est évident. C'est la réaction qui gagne sous les noms variés qu'elle affecte. »

Et dans une conversation avec le correspondant parisien du *Peuple* de Bruxelles, dont il a démenti les termes, mais dont le fond était certainement exact, il déclarait : « Au point de vue de la Chambre de demain, mon impression est franchement mauvaise. Les radicaux sortent écrasés de la lutte. La victoire est allée à droite. »

Scrupule d'esprits courageux, habitués à regarder les réalités en face? Sans doute; mais aussi calcul de stratèges, préoccupés de limiter la défaite et de rattraper le plus possible du terrain perdu. Pour barrer le courant dont le premier tour avait attesté la puissance, sinon pour le remonter, un moyen s'offrait, moyen en quelque sorte classique dans l'histoire des cinquante dernières années. Il consistait à exagérer le succès de l'adversaire, à crier que la république était en péril, à adjurer « les hommes de gauche » de faire front contre la menace des partis de droite. En 1885, l'opération avait réussi. Réussirait-elle en 1928?

« On peut encore, assurait M. Pierre Bertrand, renverser les positions .»

Un effort considérable fut, dès lors, mis en œuvre, afin de réaliser au second tour un nouveau Cartel des Gauches. Le mot d'ordre, préparé par M. Léon Blum, fut tiré de l'armoire où il était tenu en réserve, et, pour « battre la réaction », radicaux et socialistes organisèrent, dans un grand nombre de circonscriptions, leurs désistements mutuels.

Appuyée par toute l'artillerie des journaux de gauche, par quelques préfets et même par certains ministres en fonction, qui, au moins dans la limite de leurs départements, poussèrent à une formation, dont le triomphe aurait entraîné, cependant, la disparition de leur propre ministère, la manœuvre avait de sérieuses chances de succès; elle remuait le vieux fond passionnel de traditions et de souvenirs qui reste à la base de la vie politique française.

Diverses circonstances gênaient, il est vrai, son développement.

D'abord, l'impression causée dans le pays par les résultats du premier tour avait été trop profonde pour qu'on l'oubliât rapidement. Elle entraînait les hésitants dans le sens de la troupe qui s'était révélée la plus compacte et qui avait eu l'avantage. Ensuite, l'intervalle qui séparait les deux tours de scrutin avait été ramené à huit jours, et c'est peu qu'une semaine, pour panser les blessures reçues dans la première rencontre, pour négocier des abandons souvent douloureux et pour exercer les pressions nécessaires.

La foi, en outre, et l'enthousiasme semblaient manquer. Non seulement on n'exposait pas, et pour cause, le programme de ce néo-Cartel, mais on évitait autant que possible de prononcer son nom, comme si l'on craignait l'effet qu'il produirait. On se défendait même — tout en le préparant de son mieux — de vouloir le ressusciter; et il y avait là un paradoxe qui ne pouvait échapper à l'intelligence de l'électeur.

Enfin, l'attitude du parti communiste enlevait à la tactique du front unique contre la réaction une bonne part de son efficacité.

Les communistes avaient sommé les socialistes d'accepter leurs conditions; ceux-ci les ayant refusées, ils avaient décidé

de maintenir leurs candidats au second tour; le 25 avril, leur bureau politique et son secrétaire-général, Pierre Semard, annonçaient dans l'*Humanité* : « Contre les candidats socialistes qui ont repoussé nos propositions et qui préfèrent les voix de la bourgeoisie, notre parti maintient ses candidats dans les ballottages ». En vain, Renaud-Jean, en vain Marcel Cachin avaient-ils essayé de fléchir leurs dirigeants moscovites et de les faire revenir sur une décision dont ils mesuraient les risques. Moscou était demeuré intraitable.

On s'est étonné d'une telle conduite. On s'est perdu en conjectures sur les motifs qui l'ont inspirée. Elle n'est pas facile à comprendre pour ceux qui ont dans les moelles — et les communistes français sont de ce nombre — la tradition parlementaire et politique des régimes bourgeois. Mais, du point de vue révolutionnaire, elle semble aisément explicable. Il s'agissait, en effet, avant tout, pour les chefs de la III^e Internationale, de faire, à l'occasion des élections, le maximum de propagande et d'agitation. Il s'agissait, en même temps, d'affaiblir autant que possible le rival socialiste et de jeter le trouble dans ses rangs. Peut-être les gens de Moscou avaient-ils également constaté que l'usage du parlementarisme, loin d'exciter le zèle et d'augmenter la valeur révolutionnaires de leurs adeptes français, leur offrait, au contraire, un exutoire trop facile et les satisfaisait à peu de frais? Peut-être avaient-ils, enfin, besoin, pour leur propre politique intérieure, de donner créance au bruit que la révolution russe était traquée par les bourgeois de l'Occident?

Du côté de l'Union nationale, où l'on pouvait redouter la persistance des rivalités personnelles, il est juste de noter qu'un bel effort, dans la plupart des cas, fut accompli. Les consignes, les appels lancés par les Associations et les Ligues furent généralement entendus et la discipline, presque partout, fut appliquée.

* *

A la veille du second tour de scrutin, on répandait, comme venant du Ministère de l'Intérieur, les pronostics suivants sur la composition de la future Chambre :

Conservateurs.	10
Union nationale	314
Radicaux-socialistes	133
Républicains-socialistes.	35
Socialistes.	104
Communistes	16

Le matin du 30 avril, les premières statistiques de source officielle enregistraient les résultats que voici :

Conservateurs.	18
Union nationale	314
Radicaux-socialistes	111
Républicains-socialistes.	47
Socialistes.	101
Communistes	16

Les Services de l'Intérieur avaient donc été bons prophètes.

Sans doute, ces chiffres ne prétendent pas à une exactitude rigoureuse. On les a contestés. On aura le droit de les contester jusqu'au moment où les groupes de la Chambre auront été définitivement constitués, où leurs tendances se seront précisées et où les députés nouveaux se seront répartis entre eux. Mais les variations dont ils sont susceptibles sont de peu d'amplitude et les leçons qui se dégagent de leur étude sont parfaitement claires, dès maintenant.

Les élections législatives avaient eu le caractère d'un véritable referendum. Elles avaient demandé aux électeurs s'ils désiraient la continuation de la politique d'Union nationale, pratiquée depuis la fin de juillet 1926 par le cabinet Poincaré.

Les électeurs ont répondu *Oui*, à une majorité considérable.

Tous les éléments constitutifs de l'Union nationale, tous ceux qui, dans l'ancienne Chambre, avaient soutenu fidèlement sa politique — radicaux-nationaux, républicains de gauche, gauche démocratique, démocrates, union républicaine démocratique — ont gagné des sièges et reviennent plus forts dans la Chambre nouvelle.

Au contraire, les partis qui avaient combattu, ou soutenu seulement par intermittence l'Union nationale — socialistes et radicaux-socialistes — piétinent ou reculent.

Aucune exégèse, aucun commentaire, ne prévaudront contre ces constatations de fait.

Le premier tour de scrutin avait donné une indication nettement nationale et poincariste, avec un accent marqué vers la droite. Le deuxième tour a confirmé l'indication nationale et poincariste, en déplaçant l'accent de la droite vers le centre.

La manœuvre du néo-Cartel, tentée entre le premier tour et le second, n'a pas justifié les espérances de ses auteurs.

Elle n'a pas, comme l'attendait M. Pierre Bertrand, « renversé les positions ». Elle a simplement atténué la défaite des opposants.

La Chambre du 29 avril ne sera pas, comme l'annonçait la *Volonté*, « au moins aussi avancée que celle du 11 mai ». Elle sera sensiblement moins avancée.

Est-ce à dire qu'elle sera une Chambre de droite?

Il y aurait beaucoup de réserves à exprimer sur l'emploi qui est fait, dans notre vocabulaire politique, du mot de « droite », comme du mot de « réaction », et sur l'obstination avec laquelle, de façon peu loyale, on feint de considérer que ces termes ont le même sens qu'il y a quarante ou cinquante ans, alors que ceux auxquels on les applique aujourd'hui sont des républicains sincères et éprouvés, acceptant les principes qui servent de base au régime et plus ouverts que maints hommes « de gauche » à la vie moderne et au progrès.

Il y aurait aussi beaucoup d'erreurs et d'injustices à corriger en ce qui concerne le rôle joué par la Fédération républicaine et par le groupe qui la représente à la Chambre, dans la formation de l'Union nationale, dans le rétablissement de la confiance et du crédit public, dans la conduite si remarquable et si patriotique qu'ont eue la plupart des groupements catholiques, au cours des élections.

Mais, passons! Ce que le langage courant de la politique appelle aujourd'hui *la droite*, ce n'est pas tant la petite poignée de députés catalogués comme « conservateurs »; c'est le groupe Marin. Une Chambre de droite serait celle où l'axe de la majorité reposerait sur le groupe Marin, où l'influence prépondérante appartiendrait au groupe Marin.

Sera-ce le cas?

Le groupe Marin, qui est un des principaux bénéficiaires des scrutins du 22 et du 29 avril, comptera vraisemblablement de 100 à 125 adhérents. Mais, à sa gauche, les démocrates, l'an-

cien groupe de la gauche républicaine démocratique, l'ancien groupe des républicains de gauche, l'ancien groupe de la gauche radicale, sous quelque nom et de quelque façon qu'ils se reforment, compteront près de 190 sièges. C'est eux qui constitueront la troupe la plus nombreuse de la Chambre, puisque, le parti radical à leur gauche, aura environ 120 membres et le parti socialiste 101.

A considérer les choses dans leur ensemble, et d'un peu haut, la Chambre future paraît divisée en quatre masses : la masse de l'U. R. D. (Groupe Marin), la masse des républicains de gauche et des radicaux nationaux, la masse radicale et la masse socialiste.

Que peut le groupe Marin, sans le concours des députés qui l'avoisinent sur sa gauche? — Rien.

Mais si, d'autre part, on additionne, par une opération arithmétique difficile à concevoir dans la réalité, l'ensemble des radicaux-socialistes, des républicains-socialistes et des socialistes, on obtient un total d'environ 260, insuffisant pour constituer une majorité.

Une majorité de gauche, capable de gouverner, n'est possible que si les groupes du Centre lui prêtent la moitié de leurs membres. Ils peuvent le faire d'une manière accidentelle et épisodique. Ils ne pourraient le faire d'une manière durable que s'ils oublièrent qu'ils sont des élus d'union nationale; ils ne commettront pas volontiers cette imprudence.

Le Centre est donc le véritable arbitre de la situation. La Chambre nouvelle n'est ni de droite, ni de gauche; elle est *du Centre*; et le moment est venu de reprendre un terme, lancé naguère par le comte de Fels : le *Centrisme* va régner; il doit régner.

Et c'est bien, au fond, ce qui correspond aux désirs du pays, à son sentiment inné de la mesure, à son instinct de l'équilibre, à son aversion contre les excès, à son goût des solutions moyennes.

C'est bien ce qui correspond aussi à la nature des problèmes à résoudre. Car il ne faudrait pas, tout de même, oublier que la politique n'existe qu'en fonction des problèmes qui lui sont soumis. Ici, la tâche commande impérieusement l'ouvrier. Tant pis pour ceux qui n'en auraient pas conscience! Ces

problèmes, le Président du Conseil les a indiqués dans ses discours; et nous avons tenu à les rappeler. Ils sont, d'abord, financiers et monétaires : l'amortissement de la dette, l'établissement du budget, la révision, urgente et combien délicate! du système fiscal, le règlement des dettes interalliées, l'application du plan Dawes et l'emploi des prestations en nature, l'abolition du cours forcé et le retour à la convertibilité du papier en or.

La solution de pareilles questions n'est pas compatible avec une collaboration des socialistes, dont le programme, nous l'avons montré, marche à l'inverse.

Elle n'est pas compatible non plus — et la même affirmation vaut pour les chapitres qui concernent le développement de l'activité économique, l'exploitation accélérée du domaine colonial, la mise en œuvre des réformes administratives et sociales — avec une majorité étroite et fragile; elle exige une majorité large et solide, capable de résister aux manœuvres et aux sautes de vent.

La force des choses, la raison, sont donc d'accord avec la volonté évidente du suffrage universel, pour amener à collaborer, demain, le groupe Marin, les partis du Centre et une fraction des républicains-socialistes et des radicaux, c'est-à-dire la majorité d'hier, accrue et élargie, associant près de 400 députés sous la direction de celui qui a, en quelque sorte, créé cette majorité à la fin de juillet 1926, et sur lequel, depuis lors, la France garde les yeux fixés.

Quand on aura tourné et retourné les chiffres, on s'apercevra qu'il n'y a pas d'autre combinaison saine, pas d'autre combinaison viable.

La personnalité du Président du Conseil sort fortifiée de l'épreuve. M. Raymond Poincaré peut se dire un homme heureux. Il a obtenu, en 1928, ce qui lui avait échappé en 1924. Ses prévisions et ses désirs se réalisent.

Cela ne signifie pas, d'ailleurs, qu'il n'a plus qu'à se laisser aller et qu'il ne se heurtera pas à de graves obstacles, en dehors des difficultés inhérentes aux questions mêmes qu'il faut résoudre.

Il aura, d'abord, en face de lui, une Chambre qui éprouvera quelque mal à déterminer ses tendances et à trouver sa voie.

L'attitude du parti socialiste, celle du groupe radical-socialiste ne se fixeront probablement pas du premier coup et d'une manière définitive.

Le socialisme n'a pas gagné; il a donc perdu, puisqu'il y avait, dans la nouvelle Chambre, 28 sièges de plus à pourvoir. Avant les élections, son journal, le *Populaire*, lui promettait un accroissement d'une vingtaine de voix. La promesse n'a pas été tenue. Il s'en faut de beaucoup, cependant, que le socialisme puisse être considéré comme un parti en déroute ou en déclin. Il s'est affaibli dans les centres urbains. Il a subi dans la Haute-Vienne, qui était jadis son fief, un échec frappant. Mais on ne saurait se dissimuler les progrès qu'il a faits dans des régions rurales jusqu'ici rebelles à son influence.

Il a perdu, pour un temps, en la personne de M. Léon Blum, son leader le plus remarquable. Mais il garde des chefs comme Vincent Auriol, comme Pierre Renaudel, qui ne sont pas à dédaigner. Il a le goût et l'expérience de l'opposition; il conserve un poids redoutable, il continuera d'exercer, sur ses voisins radicaux, une grande force d'attraction.

Certains calculateurs pensent que le socialisme pourrait se scinder. Ils notent que la plupart de ses représentants à la Chambre sont favorables à la thèse de la participation au gouvernement et ils échafaudent là-dessus de hardis projets d'avenir. Que le socialisme traverse, de nouveau, une phase de trouble et de querelles intestines, c'est possible. Mais que la thèse de la participation l'emporte, ou qu'une scission en résulte, voilà qui n'est pas du tout certain. Il y a autant de chances pour que le socialisme cherche à se retremper dans l'hostilité qu'il témoignera à l'Union nationale, considérée comme l'adversaire victorieux.

Du côté radical-socialiste, les divisions ne seront pas moindres, et, si un parti doit se couper en deux, il semble que ce pourrait être surtout celui-là. On ne voit pas comment les radicaux élus avec les voix socialistes prolongeraient aisément le paradoxe de rester sous le même toit et la même règle que les radicaux élus contre le Cartel avec les voix des modérés.

Pourtant, de grands efforts sont et seront encore faits, d'abord pour grossir le chiffre des sièges attribués au radica-

lisme — et, à cet égard, la crise que subit le parti républicain-socialiste ramènera, peut-être, des adhérents à la rue de Valois —, ensuite, pour maintenir, coûte que coûte, la cohésion au moins apparente, du groupe. On obtiendrait cette apparence de cohésion en s'abstenant, au début, de toute opposition de principe, en restant dans l'expectative et en pratiquant envers le gouvernement un soutien bienveillant. On escompterait les fautes de la droite. On attendrait que les socialistes se prononcent pour la participation, et avec la complicité des radicaux nationaux du groupe Loucheur, un beau jour, on exécuterait une volte-face, un magnifique tour de prestidigitation qui changerait en Chambre de gauche et de Cartel cette Chambre élue dans une intention différente, par un phénomène inverse, et analogue, à celui qui s'est passé en juillet 1926... Tactique ingénieuse, mais hasardeuse et qui n'est rien moins qu'assurée du succès.

Si elle échoue, radicaux avancés et socialistes se rapprocheront plus intimement et feront franchement de l'opposition, une opposition sans doute moins accommodante qu'à la fin de la treizième législature et moins indulgente à la continuation de l'« expérience ».

Une autre difficulté résidera dans l'attitude et l'organisation de ce *Centre*, qui est le trait caractéristique de la nouvelle Chambre.

Le Centre formait, dans la précédente législature, cinq groupes distincts que nous avons déjà énumérés : les démocrates, la gauche républicaine démocratique, les républicains de gauche, la gauche indépendante et la gauche radicale. C'est beaucoup trop, pour accomplir un travail utile. D'autre part, un seul groupement serait difficile à constituer, plus difficile encore à manier. Deux groupes, sous les appellations que l'on voudra et avec le plus large emploi que l'on voudra du qualificatif de « gauche », mais correspondant, en réalité, à un *centre gauche* et à un *centre droit*, seraient, évidemment, la meilleure formule. Et c'est à la réaliser que doivent travailler les hommes d'esprit rassis et raisonnable. Encore faut-il compter avec les rivalités de personnes, les ambitions individuelles, les souvenirs, les rancunes, les vanités, les incompatibilités d'humeur, qu'on ne rencontre, hélas ! que trop fréquem-

ment dans les rangs libéraux ! Espérons que le sentiment des responsabilités, le souci du pays, le patriotisme interviendront et aideront à imposer les disciplines nécessaires. Le Centre, répétons-le, sera la clef de voûte de cette législature. C'est lui qui devra être l'animateur de la majorité. C'est à lui qu'il appartiendra — en étroit accord avec le gouvernement — de reprendre le programme dont le schéma a été tracé par le Président du Conseil, et de s'attacher à le faire aboutir, dans un esprit de décision rapide et réaliste. Si le Centre plie, s'éparpille, se divise, s'il n'est qu'un *marais*, au lieu de se ramasser et de s'organiser, le désordre et l'anarchie parlementaires renaîtront bientôt au sein de la nouvelle Chambre, et le pays sera sévère pour ceux qui, ayant eu l'occasion, n'auront pas été capables de la mettre à profit.

Mais la difficulté que le ministère rencontrera peut-être avant toutes les autres sera celle qui touche à sa propre composition.

Le Président du Conseil voudrait conserver intacte son équipe, en remplaçant le seul de ses ministres qui ait été malheureux aux élections, M. André Fallières. En présence du spectacle de confusion et de désordre que lui offre la nouvelle Chambre, on conçoit qu'il répugne à défaire une combinaison éprouvée, et confirmée, en somme, par le suffrage universel. Pourra-t-il suivre longtemps son dessein ? Cela dépendra de circonstances d'ordre divers, de l'état de santé de M. Aristide Briand, de l'attitude qu'adoptera le parti radical-socialiste, de la mesure dans laquelle ses membres s'agrégeront à la majorité, du désintéressement dont feront preuve les fractions de cette majorité qui ont été accrues par les élections et qui pourraient souhaiter de recevoir, dans le gouvernement, plus de portefeuilles, ou des portefeuilles d'un plus grand poids.

Plus essentiel, plus important que cette attribution des maroquins, nous paraît être, quant à nous, le souci de donner au pays l'impression qu'on ne s'attarde pas à ces compétitions, qu'un chapitre nouveau commence, qu'il est abordé par des hommes déterminés, libres de préjugés et de routines, sachant travailler, capables de rallier autour d'eux les forces de la jeunesse, d'aller, avec elles, de l'avant, de faire du neuf et de répondre ainsi à l'attente d'une nation, à laquelle on a affirmé

qu'il n'était pas besoin d'être révolutionnaire pour améliorer ce qui est.

Ne nous y trompons pas. Les élections législatives ont donné la victoire aux partis d'ordre. Mais près de 3 millions de voix se sont prononcées pour les partis de révolution. Le communisme — écrasé sous la pression du sentiment national — perd la moitié de son effectif parlementaire. Et il y a lieu de s'en réjouir. Mais n'oublions pas qu'il a gagné 200 000 voix.

Moins fort à la Chambre des Députés, il essaiera de se rattraper par sa propagande ouverte et secrète. Ceux de ses chefs que les électeurs ont rendus à leurs loisirs emploieront sans doute leur activité à travers le pays. Le problème communiste n'est pas tranché et le communisme n'a pas dit son dernier mot.

Il faut songer aussi qu'à la suite des élections d'avril — et dix ans après la victoire — des autonomistes alsaciens entrent à la Chambre française. C'est une date dans notre histoire. C'est un fait douloureux, moins grave peut-être par lui-même que par le trouble qu'il révèle et le symptôme qu'il constitue.

L'Union nationale a encore bien des écueils à éviter, bien des erreurs et des abus à redresser, bien des tâches complexes à entreprendre. Elle y parviendra si elle sait rester unie, si elle garde vivante la notion des grands intérêts pour la défense desquels elle s'est formée, et si elle ne s'endort pas sur ses lauriers.

ANDRÉ FRANÇOIS-PONCET

ÉNIGME ET DESTINÉE

DE

DON FRANCISCO DE GOYA¹

Énigme de Goya. — Toutes les questions semblent claires jusqu'au jour où on leur accorde un peu d'attention. Comme disent les néo-kantistes, chaque « donnée » devient à son tour un « problème ». Ayant la célébration du centenaire de la mort du peintre Goya, — célébration solennelle en Espagne et qui a trouvé aussi à l'étranger des échos très profonds, — tout le monde savait approximativement à quoi s'en tenir sur la figure et l'art de cet artiste. Aujourd'hui nous nous sommes aperçus que nous savons peu de chose de l'un et de l'autre. Joubert disait : « Il suffit de contempler longuement un objet pour qu'il devienne intéressant. » Il suffit aussi de l'étudier avec un peu d'application pour qu'il devienne difficile et même mystérieux. Une douzaine de livres, une centaine de brochures, un millier de conférences ou de discours sont venus enrichir, à Madrid et à Saragosse, le monceau de notre exégèse sur Goya. Inévitablement une partie de cet effort s'est traduit en pures répétitions. Mais personne n'ignore que les répétitions sont l'écueil capital de ces sortes de commentaires. Ils tournent inlassablement autour de quelques formules, de quelques idées. Et certainement, dans notre cas, il s'en faut de beaucoup que nous ayons épuisé notre champ d'exploration. On n'a pas encore — sans parler

1. M. Eugenio d'Ors, le célèbre écrivain espagnol, a bien voulu, à l'occasion du centenaire de Goya, écrire pour la *Revue de Paris* l'article qu'on va lire.

des points obscurs de la biographie de Goya — réalisé une analyse des procédés de composition de ce peintre justement fameux pour ce qu'il y a de personnel et presque de révolutionnaire dans la structure et dans la construction de ses œuvres. Et il reste encore à savoir aussi comment se composait le répertoire chromatique de Goya, en d'autres termes la composition de sa palette. Personne d'entre nous n'a voulu tenir compte du fait que la majeure partie des dessins de l'artiste se trouvent numérotés de sa main, pour chercher à établir une chronologie qui devrait être, je crois, profondément révélatrice. Par contre, nous avons entendu dire sur tous les tons, que Goya était le peintre des « Manolas » et des « Chisperos » ; qu'il aimait les courses de taureaux ; qu'il était sourd, et que, dans sa vie privée il ne pouvait être pris précisément pour un modèle de vertu conjugale.

Mais, au delà de ces problèmes particuliers auxquels nous venons de faire allusion, il reste, flottant, ce que nous pourrions appeler le problème général de Goya, cette *énigme* où se trouve renfermé le secret de sa *destinée*. Il y a un quart de siècle, une formule commode avait universellement cours en ce qui concerne l'une et l'autre. Pour la critique artistique d'alors, qui a servi de base à ce qui est devenu la vulgarisation touristique d'aujourd'hui, Goya était synthétiquement : « un peintre espagnol » par antonomase, « le peintre espagnol » par essence ; et sa destinée était simplement de renouveler le courant traditionnel de la peinture espagnole, que le goût néo-classique et pompeusement décoratif du XVIII^e siècle était venu interrompre. Dirigée, et en partie aveuglée par les médiocres méthodes de Taine, cette critique restait inapte à la compréhension *concrète* des œuvres d'art. C'était le temps où l'on croyait expliquer la sculpture grecque ou la peinture des Pays-Bas, en disant que les péninsules et les îles de la Méditerranée étaient très accidentées, et qu'au bord de l'Escaut en hiver, on aime mieux rester au coin du feu que s'exposer aux intempéries.

Tectonique et morphologie de la Culture. — Mais ne nous aventurons pas dans des régions aussi stériles.

Lorsqu'on fut las de l'anecdote, et qu'on commença de se détacher de cette préoccupation du fait occasionnel qui,

apparue au temps de Greuze, finit par remplir toute l'histoire artistique du XIX^e siècle, et par convertir Salons et Musées en archives de faits divers, le goût apprit à voir dans les statues et les peintures des qualités plus délicates, d'un ordre à la fois plus matériel et plus métaphysique. La critique, dans un effort parallèle, tourna également le dos à ce qui pour elle était devenu aussi de l'anecdote, et, se détachant de l'histoire et de la sociologie, commença de tenir compte d'un côté des valeurs plastiques pures, de l'autre, de la place des œuvres d'art (du point de vue des styles et des écoles), dans les cadres généraux et permanents de la culture. D'une part on tint compte de *la Tectonique* qui étudie l'élément strictement formel, et considère, dans un tableau par exemple un problème rigoureux de distribution de masses et de lignes dans un espace quadrangulaire; d'autre part on considéra *la morphologie de la culture*. C'est une discipline récente, une science neuve, rigoureuse, qui, si elle réussit à sortir de l'étroit courant où certains milieux académiques du centre de l'Europe la maintiennent (en la limitant au seul examen des civilisations primitives et des peuples barbares), peut trouver des formules très générales susceptibles d'éclairer les domaines de l'esprit les plus éloignés les uns des autres. Voici donc les deux sources qui ont rénové la critique contemporaine; voici les forces qui l'ont sortie enfin de la « critique de genre », laquelle se montrait si dédaigneuse de la peinture depuis que celle-ci avait cessé d'être une « peinture de genre ».

On commence à peine à comprendre aujourd'hui l'importance de la tectonique. Le rôle de cette étude peut paraître au début aussi humble que le mot même qui sert à la désigner : la tectonique (d'où procèdent architectonique, et architecture) représente, dans la construction, l'apport du maçon, du menuisier. Un problème de maçonnerie, de menuiserie, a pu représenter, au moment de son exécution, une sorte d'œuvre d'art : ce problème peut provoquer, à un stade de réflexion ultérieure, une critique du secret de cette œuvre. Peindre un tableau, élever un édifice, c'est poser le problème de la répartition des formes dans un espace, c'est-à-dire un problème de composition. Cette composition peut être régie par l'intelligence ou troublée par

la passion, mais elle comporte toujours — dans le désordre même — une possibilité d'explication tectonique. Le langage de la raison peut donner raison même aux productions esthétiques du baroque le plus absurde. Ainsi l'on peut donner de la musique, l'art qui est le plus éloigné du domaine de l'espace, une interprétation graphique dans l'espace, puisque la *musique s'écrit*, avec un alphabet, un système de signes graphiques adéquats — et plus nous songeons à ce phénomène, plus il nous émerveille.

La morphologie de la culture peut rendre des services aussi importants, surtout si, comme nous le préconisons, on l'applique, non pas à l'étude des produits rudimentaires des civilisations, mais aux autres œuvres évoluées, parfaites. Je veux citer ici, pour démontrer la clarté que peuvent répandre sur les créations spirituelles certains schémas synthétiques dérivés de l'observation et de l'analyse de la forme, la relation de style bien insoupçonnée jusqu'alors, que j'ai pu établir moi-même entre ces deux inventions si diverses en apparence : celle de l'architecte Palladio, appelée « l'ordre géant », et celle du naturaliste Linné, lorsqu'il établit sa classification des règnes de la nature. On sait que dans l'« ordre géant » institué par le génial architecte de Vicence, à l'intérieur des grandes structures ornementales des colonnes, qui embrassent la hauteur de plusieurs étages, s'inscrivent d'autres figures plus petites, portes, balcons ou fenêtres qui correspondent à la hauteur réelle de chacun d'eux; comme ces petites portes chatières, qui dans les maisons de village s'ouvrent parfois dans le battant des grandes portes; et cette invention, par la nouveauté qu'elle représentait à son époque, dut valoir au grand Palladio plus d'une épigramme. Si nous y pensons bien, ce schéma palladien est, exactement, celui-là même qu'a appliqué Linné à sa classification des règnes de la nature. Les espèces correspondent ici aux entablements; les genres aux colonnes. Le symbole graphique est le même. Directement, je dis directement et non par comparaison ou métaphore — on peut affirmer que la zoologie ou la botanique de Linné sont établies selon un « ordre géant » et que sa construction de la nature est une construction qui marque le passage entre le goût néo-classique et le goût

baroque... On comprend facilement ce que l'emploi de ces systèmes synthétiques peut apporter de fécondité à la critique d'art.

Le cercle et l'ellipse. — Mise à la disposition de la critique, cette méthode a pu jeter une nouvelle lumière sur l'énigme de Goya. Comme nous venons de le dire, s'il reste beaucoup à faire dans la voie de l'analyse tectonique de l'œuvre goyesque, on a pourtant accompli quelques recherches dans cet ordre d'idées. Un certain nombre de schémas matérialisant les formes de la sensibilité adoptées en Europe à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e (période de transition) ont été dégagés. Ainsi nous commençons aujourd'hui à savoir quels éléments constituent l'essence du rococo et l'essence du romantisme, conçus comme phénomènes généraux de la civilisation. Cette double démocratie a suggéré la formule capable de résoudre l'énigme : Goya est un artiste baroque.

Celui-là même qui, il y a vingt-cinq ans, était éternellement considéré comme « un artiste espagnol », est plutôt considéré aujourd'hui comme un « artiste baroque ». Lorsqu'il s'agit de fournir une explication théorique de l'art baroque, je songe — dans la mesure où cela peut éclairer la question — au sens de la réforme apportée par Képler dans l'explication cosmographique du monde. Nous savons tous quel était le schéma des anciens relatif aux mouvements des astres : ils les représentaient par des cercles ; les phénomènes de périodicité connus étaient décrits et expliqués d'après ce schéma. Les progrès de l'observation révélèrent cependant aux astronomes des phénomènes nouveaux qui ne pouvaient concorder avec la théorie antique. Il fallut alors que la raison méconnût les phénomènes nouveaux : ils paraissaient « irrationnels » parce qu'on ne pouvait les faire rentrer dans la loi commune. Képler, lui, sauva la situation en apportant la solution qui convenait. Abandonnant la théorie du *cercle*, il établit une théorie différente, rationnelle cependant, mais plus compliquée, plus subtile, et, pour tout dire, moins rigide et sévère, plus ductile et flexible que celle du cercle. Le génie du savant avait compris qu'à la faveur de cette théorie nouvelle, les phénomènes jusqu'alors fuyants et rebelles à toute théorie devenaient réguliers et

explicables. Et alors le mouvement des mondes peut être représenté non plus par des cercles mais par des ellipses.

Mais à présent, qu'est-ce qui distingue, géométriquement parlant, l'ellipse du cercle? On sait que celui-ci n'a qu'un seul centre. Le cercle peut donc se définir comme le lieu géométrique de tous les points également distants d'un point unique dans l'espace. La courbe elliptique au contraire a deux centres, deux foyers et se définit comme le lieu géométrique de tous les points, qui, dans l'espace, se trouvent à la même distance de deux points donnés. Donc, la relation dans l'espace, qui, dans un cas, est établie par un point unique, est ici exprimée par la sujétion à l'égard de deux points distincts apportant chacun à la composition de l'ensemble un jeu particulier de correspondances. Eh bien, le contraste entre ces deux figures, le cercle et l'ellipse, amplifié, se reproduit dans la relation qu'on peut établir entre une composition artistique de type classique et une composition artistique de type baroque; et ceci n'a rien de surprenant, puisque, en somme, Képler représente dans l'histoire de la culture et de la sensibilité européennes, le même mouvement que le Tintoret, le chevalier Bernin, Corneille, et cet « architecte maudit » qu'est l'Espagnol Churriguera. Toutes les structures baroques représentent également une multipolarité : dans chacune d'elles aussion retrouve deux ou plusieurs centres de détermination. Les produits baroques, loin d'obéir à une loi unique, comme le cercle, obéissent à une loi composée comme l'ellipse. De là le dynamisme, qui caractérise tout le baroque; de là cette agitation, ce *grand vent* qui semble mouvoir lignes et volumes, attitudes et plis, non seulement dans la peinture et dans la sculpture baroques, mais dans l'architecture même et jusque dans tout ce qui, dans la littérature, la science, la philosophie, les mœurs, dépend du baroque. Tout ce qui « baroque », gesticule. Tout ce qui baroque veut vivre et veut acheter l'intensité du moment au prix de l'éternité.

Le peintre qui ressemble le moins à un architecte. — L'étude tectonique des schémas de Goya a toujours révélé l'existence de rythmes irréductibles à un centre unique : par là se manifeste la multiplicité des intentions. Elle se manifeste à un point extrême que n'avait encore atteint aucun artiste :

il semble qu'avec Goya l'on soit près de la plus dissolvante des anarchies. Et même, parmi les artistes postérieurs, qui ont subi fortement l'influence de Goya, influence qui se manifeste de plus en plus forte au fur et à mesure que s'écoule le XIX^e siècle, nous rencontrons rarement des audaces aussi vives, une absence de préjugés aussi marquée que chez le maître lui-même. Il faudra arriver à Degas pour retrouver de nouveau certaines compositions où la partie figurative et significative du tableau se trouve reportée dans un angle, le reste de la toile n'étant que le théâtre où s'exercent de simples coups de pinceaux lyriques, évocateurs de l'ambiance. Chez Degas, ce seront des touches d'impression pure. On a dit que Degas apprit le secret de cette composition chez les Japonais. Rien ne prouve qu'il ne l'a pas apprise aussi chez Goya. Dès lors, nous verrons tout de suite que telle « danseuse » du peintre parisien a, dans ce sens, un prototype illustre dans telle « Manola » laissée sur les murs de la « Quinta del Sordo » par le pinceau révolutionnaire de l'artiste de Fuentododos.

Gagnons maintenant le Musée du Prado. Plaçons-nous devant les *Fusillés de la Moncloa*. Un peloton de soldats occupe la droite de la toile; à gauche, nous voyons un groupe de gens qu'on fusille ou qu'on va fusiller. Eh bien, un seul des tueurs apparaît dans l'attitude d'un homme qui met sa victime en joue. Le reste du peloton, avec un mouvement de masse dirigé concrètement vers le fond du tableau semble viser, non pas précisément ceux qui vont être exécutés, mais d'autres hommes, qui, rassemblés sur la petite colline, attendent l'exécution suivante; or, de toute évidence, ils sont destinés non pas à la décharge qui va partir mais à des décharges ultérieures. Ce détail qui, du point de vue anecdotique, apparaît illogique, est indiqué ici non pour faire ressortir cet illogisme, mais pour faire sentir ce qu'il a de profondément révélateur dans ce style, dans cette disposition de la sensibilité. Ce n'est plus seulement par l'antagonisme des mouvements, mais par celui des intentions que le système « multipolaire » triomphe. Le spectateur en est confusément touché : il en reçoit une sorte de secousse, témoignage de la puissance de l'œuvre. Et l'on commence de

comprendre que le rationalisme, qui a déjà tourné le dos à Zénon d'Élée, a fait là des concessions au mouvement, à la courbe, à la fluidité. Nous nous trouvons là-à mi-chemin de l'intelligence et de l'ivresse.

Dans une autre salle du même musée du Prado, cherchons les cartons de tapisseries nommés *L'hiver* ou *La Neige*. Bien que la multiplicité des intentions y soit frappante, l'œuvre appartient au genre décoratif, c'est-à-dire dépend d'un domaine où la peinture doit se mettre, somme toute, au service de l'architecture. Cependant, ici aussi, un grand vent, le *grand vent* particulier à la stylisation baroque passe avec violence. Et voici comment se manifeste la multiplicité des intentions, traduite par la contradiction des directions. L'ouragan, sur un des cartons, incline avec fureur arbres, arbustes et draperies. Mais le principal groupe humain semble avancer dans la direction opposée, forçant ainsi la résistance cosmique, luttant avec elle. Et deux directions intermédiaires s'insèrent dans la composition : celle qui prend le personnage encapuchonné qui paraît se diriger dans un sens perpendiculaire à celui qui est adopté par les autres personnages, et la direction indiquée par l'attitude d'un chien arrêté qui semble regarder l'homme dont nous venons de parler. Ainsi donc les quatre points cardinaux semblent provoquer un quadruple mouvement dans les limites d'un seul espace. *L'hiver* ou *La Neige* est une composition, dont la structure semble idéalement déterminée non plus par la théorie des lois de gravité, mais par celle de la rose des vents.

Le mépris de Goya pour l'ordre architectural, sa préférence pour l'asymétrie le portent à réaliser des compositions qui lui sont particulières où le plus matériel, le plus volumineux, le plus grave, le plus important, se trouve en marge, la plus grande partie de la toile, le centre, se trouvant abandonnée au contraire à des éléments incertains. Il est bon d'étudier de ce point de vue la fameuse « Manola » citée plus haut qui figure parmi les décorations de la « Quinta del Sordo ». La femme, à gauche du tableau, n'occupe pas la moitié de la partie supérieure, et, dans la partie inférieure à peine le quart. Ajoutons que cette partie inférieure forme une masse noirâtre, où l'élément significatif de la composition

est réduit à la douzième partie de la surface, et se loge dans l'angle gauche supérieur. Le reste apparaît librement teinté, à grands coups de brosse qui révèlent à peine la présence de quelques rochers et celle d'une balustrade indécise. Dans d'autres compositions plus concentriques, le vague de certaines structures qui ont cependant un rôle de soutien produit une impression complète de fluidité : là les objets les plus concrets et les plus déterminés semblent flotter. Ainsi les fameuses « Majas » couchées, qui paraissent étendues dans l'air; comparez-les non aux Vénus de Titien, mais à celle « du miroir », peinte par Velasquez, et vous en serez frappé.

Ainsi, dans une œuvre comme l'œuvre goyesque où l'inquiétude est normale, les figures étendues elles-mêmes ne peuvent bénéficier du don divin du repos. Il ne faut pas parler des autres, et beaucoup moins encore de celles où l'artiste, par l'effet d'une prédilection qui domina toute sa vie, trouve les attitudes et les gestes de la course, du saut, du jeu, de la surprise, de la lutte, de la menace, de l'effort, de l'attaque, en un mot dans les nombreuses œuvres où le dynamisme humain se montre sous ses aspects les plus fugaces, les plus difficiles à saisir. Dans le répertoire de ces figurations, Goya est inégalable. Il n'y a peut-être pas au monde un peintre qui ait fourni une plus vaste documentation sur les mouvements. Veut-on, après la formule indiquée et proposée comme solution à l'énigme goyesque, une autre formule d'une portée plus concrète, une définition plus individuelle? La voici : Goya est le peintre qui ressemble le moins à un architecte.

Homo Duplex. — Ces courtes analyses n'ont que la valeur d'exemples. Pareillement nous ne pouvons qu'indiquer le genre de révisions qu'a entreprises la critique nouvelle, en faisant entrer le cas de Goya dans les schémas très généraux de la morphologie de la culture. Il y aurait beaucoup à dire, de ce point de vue, sur la théorie courante qui veut que Goya soit avant tout un « peintre espagnol ».

La tyrannie exercée sur toute la critique du XIX^e siècle par les thèses scientifiques de l'évolutionnisme s'est exercée pareillement dans tous les domaines de l'histoire. Les conceptions de Goethe, de Lamarck, de Darwin, se sont reflétées, à un point qui nous étonne, dans l'art d'écrire la biographie

d'un homme ou de considérer son œuvre. Quand le narrateur de la vie d'un artiste commençait par expliquer ses origines ancestrales et les conditions géographiques du lieu où il était né, il ne se doutait pas toujours que ce qu'il faisait, en somme, n'était qu'appliquer à un problème concret de psychologie et de critique, des méthodes dérivées des principes transformistes, concernant l'hérédité biologique et l'influence du milieu. Mais il arrive aujourd'hui que ces principes ont changé à leur tour. La nouvelle biologie n'est plus placée sous la constellation qui régissait ses destinées durant cette époque. De nouvelles étoiles brillent aujourd'hui, obéissant au mouvement de ce que les anciens appelaient la roue du ciel. Sans doute, toutes les thèses de l'évolutionnisme n'ont pas été abandonnées, mais toutes ont été rectifiées. Les principes capitaux sur l'hérédité, pour ne pas aller plus loin, ont dû subir le contre-coup de certaines découvertes, dont la conséquence a été d'établir que ce que l'on jugeait un phénomène simple était au moins un phénomène double. Que l'on considère le caractère dominant et le caractère invisible définis par Mendel, ou que, se reportant à la théorie de Weismann, on considère, dans chaque individualité biologique, un « plasma somatique » susceptible de gagner ou de perdre des caractères neufs, et un « plasma germinatif » dont le rôle est de représenter invariablement une constante à travers la pluralité successive des générations, on retrouve le schéma des deux centres, placé sous le signe de l'ellipse. Dans la morphologie de la culture comme dans la tectonique, il y a des domaines où il nous est possible de dessiner des schémas déterminés par un même centre, réductibles à une seule loi. Comme il y a une architecture et une peinture baroques, il y a aussi une biologie, une psychologie *baroques*.

Pour elles, cet « homo duplex » que l'intuition des anciens trouva si fréquemment et qui donne un sens dynamique, dramatique, à chaque existence individuelle, loin de pouvoir être considéré comme une exception, devient une règle, surtout dans certaines périodes de l'histoire, périodes de transition entre deux siècles si propices aux inquiétudes des âmes. Si, répudiant les définitions simplistes, nous nous plaçons sur ce terrain théorique, lorsque nous aurons dit que Napoléon

est un héros et un génie, nous n'aurons pas scrupule à ajouter — ce qui n'atténue en rien sa valeur éminente et son héroïsme — que nous le considérons aussi comme un simulateur. De même Jean-Jacques Rousseau; si la sagesse était un caractère dominant, la folie pouvait en même temps constituer chez lui un caractère rescisoire. Et encore Goethe, en qui l'on peut également trouver réunis, un plasma germinatif représenté par le romantisme, et un plasma somatique où la tendance classique équivaldrait à un « caractère acquis ». Quant à Goya finalement, et pour arriver à l'objet même de ces réflexions, ne sied-il pas de dire, à la lumière des principes du nouvel évolutionnisme, qu'il est en même temps qu'un artiste très espagnol, excessivement espagnol, un esprit cosmopolite et plus particulièrement français, comme devaient l'être sa gloire et son influence? C'est seulement en partant de cette idée de dualité — qui fait, ici aussi, de la trajectoire d'une existence humaine une courbe obéissant à deux centres — de la psychologie baroque, que l'on peut expliquer la loi qui semble avoir présidé au singulier destin de Goya, à cette vie qui commence dans la boue jaune du sol ibérique de Fuendetodos, pour se terminer entre la douce et sensuelle verdure des pampres généreux de la Gironde.

Et de même que la vie, l'œuvre s'explique ainsi. Nous nous sommes demandé fréquemment si l'esprit de Goya, tel, par exemple, que l'inquiétante éloquence des « Caprices » nous le révèle, était gouverné par les idées rationalistes propres à un esprit éclairé, ou bien, au contraire, par un obscurantisme ténébreux se complaisant à l'excès dans la société des créatures de mystère. Mais cette question, du point de vue dualiste, ne se pose même pas. Goya était à la fois l'ami de la lumière et l'ami des ténèbres. Il s'enfonçait dans le mystère en même temps qu'il se sentait consacré à la raison. Dans l'œuvre gravé ou dessiné du maître, on trouve deux images, qui, inégalement célèbres, ont pourtant la même valeur révélatrice. L'une, très connue, est la fameuse eau-forte où, autour de la tête d'un homme endormi, s'agite une effrayante nuée de fantômes, d'oiseaux abominables, prodiges du délire; et au bas, la main de Goya, de son écriture fluide et grasse, a écrit : « Le songe de la raison produit des

monstres ». Autant dire que les monstres se trouvent aussi dans la nature; et c'est pourquoi j'ai parfois appelé cette image : « La déclaration des droits du monstre et du fantôme ». Mais l'autre image dont j'ai parlé, et qui comparativement est moins connue que la première, lui donne une réplique infiniment importante, en ce qui concerne l'explication des idées et de l'âme de l'auteur. Dans cette seconde image, les fantômes, les mauvais oiseaux apparaissent moins nombreux et moins effrayants. Ce ne sont plus que des larves misérables et fuyantes. Et celle qui les fait fuir est une fille vigoureuse, couronnée de lauriers, tenant d'une main une balance, de l'autre un fouet, manié, dirait-on, par l'artiste lui-même. L'inscription en est : « Divine Raison, n'abandonne personne ». Et le mot : raison, est décoré dans cette légende de la plus majestueuse, de la plus vénérable des majuscules.

Cette solution dualiste de l'énigme goyesque, cette conciliation dans un *devenir* qui respecte en Goya le double caractère du mystique et du rationaliste, de l'Espagnol et du Français, est la seule où peuvent se fondre les énormes paradoxes de sa vie et de son œuvre. C'est pour la première fois, je pense, que cette théorie a été appliquée dans la biographie de Goya que j'ai écrite pour un éditeur parisien à l'occasion de ces fêtes jubilaires, qui ont été pour le peintre une sorte de résurrection.

Destinée de Goya. — Seule une interprétation du même ordre peut nous donner la clef de la destinée du peintre. Elle aussi, après sa mort, fut double : également espagnole et française. Goya trouva en Espagne, après sa mort, des imitateurs et des falsificateurs; en France, des disciples, et, on peut le dire, des continuateurs de son école.

Comme en Giambattista Vico, ainsi que l'a démontré Benedetto Croce, toute la philosophie du *xix^e* siècle est déjà contenue « in nuce », dans Goya, peintre baroque comme Vico fut philosophe baroque, on retrouve toute la peinture de ce même siècle. Cette peinture, personne ne l'ignore, a surtout été française. Depuis Delacroix, qui put connaître Goya, jusqu'à Rouault et Bernard Naudin, nos contemporains, cette influence s'exerça sans interruption d'une manière plus ou moins obscure. Chacun des noms de Dela-

croix, Courbet, Daumier, Manet, Degas, Renoir, Rops, Forain, Rouault, Naudin, marque une étape de son développement et démontre la fécondité de chacun de ses éléments. Récemment, dans une séance solennelle où l'Institut français de Madrid rendait hommage à Goya, séance qui fut une des manifestations les plus heureuses du point de vue de la doctrine et de l'information parmi celles qui eurent lieu à l'occasion du centenaire, la voix autorisée de M. Paul Jamot, conservateur du Musée du Louvre, célébrait cette continuité d'action, démontrée dans ses résultats les plus visibles. Mais je juge plus importante encore une autre forme d'action, plus obscure et plus diffuse, exercée, non plus par les éléments superficiels et anecdotiques de l'apport goyesque, mais par ses éléments intimes. L'artiste espagnol, ne l'oublions pas, fut celui qui avec le plus de vigueur put intéresser le romantisme naissant au cosmique, en le substituant à l'anthropomorphisme de l'art classique.

Pour lui-même, cette extension avait été une conquête assez tardive. Rien de plus passionnant à cet égard que de comparer, dans l'œuvre gravé du maître, le monde moral contenu dans ses « Caprices » à celui qui pointe dans ses « Disparates », c'est-à-dire, de mettre en regard les deux séries séparées par le passage de l'âge mûr à la vieillesse. Ce qui, dans la première, est moralisme, satire, fait-divers même, devient, dans la seconde, cosmologie, délire, nuit, subconscience, évocation du chaos. Les personnages de la première, fragiles comme des pantins, deviennent, dans la seconde, des foules énormes et confuses semblables à des nébuleuses. Ces foules, figurées à la manière cosmique, constitueront, ainsi que les aspects naturels du paysage apportés à l'art européen par les artistes des Pays-Bas et par les maîtres anglais, dont l'œuvre est contemporaine de celle de Goya, les deux sources qui alimenteront tout le courant impressionniste. Ainsi l'on peut dire que, dans tout l'impressionnisme du XIX^e siècle, Goya intervient au moins pour moitié. L'impressionniste qui lui ressemble le moins, Manet, dans sa manière de calquer « l'Exécution de l'Empereur Maximilien » sur les « Fusillés de la Moncloa » lui ressemble cependant : Manet fait manger par l'air et la lumière l'arête de pierre d'une construction

architecturale, comme fit Goya dans cette toile merveilleuse : « l'Hopital des Fous », qui est conservée aujourd'hui à Madrid dans le petit musée de l'Académie des Belles-Lettres de San Fernando.

Cependant, que l'on considère cette transcendance diffuse et universelle que le destin octroya à Goya, ou bien la valeur de modèles qu'ont revêtue certains de ses motifs ou de ses trouvailles techniques aux yeux d'éminents artistes, français pour la plupart, il y a beaucoup à distinguer, beaucoup à analyser, un grand nombre d'aspects à préciser. Dans ce domaine aussi, les fêtes du Centenaire ont permis de répéter inlassablement les mêmes thèmes.

De temps en temps, seulement, on a pu signaler, dans des livres, des articles ou des conférences, l'apparition d'un nouveau point de vue, ou la perception d'un nouveau problème. M. August Meyer, directeur des musées d'art ancien de Bavière, et le critique parisien, M. François Fosca, dans les conférences faites au cercle des Beaux-Arts de Madrid, sous l'inspiration de la ligue du Centenaire, ont apporté au chapitre de la destinée de Goya des faits et des aperçus nouveaux.

Nous devons à M. François Fosca cette observation qui me paraît digne d'être signalée. Quoiqu'on parle volontiers de l'apprentissage de Manet chez Goya, dit-il, la manière du premier, sèche et si découpée, s'apparente plutôt à celle de Velasquez et ne ressemble en rien à celle du maître aragonais. C'est, par contre, Renoir, que personne jusqu'ici n'a considéré comme un goyesque, qui, par sa manière enveloppée et tendre, se souvient le mieux du maître, dont il admirait, comme il le confessa lui-même, « l'art de faire briller les diamants et celui de chausser les femmes de petits escarpins de soie », et de qui il put apprendre le secret de réduire et de concentrer l'intérêt de tout un portrait dans le feu des yeux et dans l'humide fraîcheur d'une bouche. De semblables rectifications devraient avoir lieu plus souvent; jamais on n'apaisera notre soif d'exactitude. Puisque la critique d'art tend à devenir objective; puisqu'elle a déjà abandonné les commodités de l'à peu près, et a cessé d'être, pour son compte, impressionniste, il est bon que nous cherchions à atteindre, dans tout ce qui a rapport à l'impressionnisme — placé déjà dans

la perspective historique — des jugements définitifs et sûrs et les précisions minutieuses d'une érudition solide.

Le nouveau Goya. — Mais si nous, commentateurs, nous nous sommes tant répétés en parlant de Goya, lui ne s'est jamais répété dans son œuvre. A chaque exposition d'ensemble, ses œuvres nous apparaissent nouvelles. En 1900, une exposition générale de Goya avait été organisée à Madrid. En 1918, notre Société des Amis de l'art, présenta une autre exposition de portraits de femmes espagnoles, dans laquelle, naturellement, Goya triompha. Il en fut de même dans une autre exposition de portraits d'enfants, organisée par la même société, aujourd'hui chargée de présenter au public son œuvre gravé. Et l'on peut dire la même chose de certaines expositions de dessins, de lithographies, d'illustrations taurines, de documents sur le Madrid ancien. Goya s'est montré partout supérieur. D'autre part, il est à Madrid l'unique artiste qui se trouve à la fois au Musée d'art ancien, c'est-à-dire au Prado, et au Musée d'art moderne, où il ouvre une période, comme il en ferme une dans le premier. Il se trouve aussi représenté au musée de l'Académie ainsi qu'au Musée Romantique; au Musée Municipal, au Musée Naval, à l'Académie de l'Histoire, au Ministère de la Marine. Il se trouve dans la cathédrale de San Isidro, dans l'église de Saint-François-le-Grand, dans les Écoles de San Antón, dans l'Ermitage de Saint-Antoine de la Floride. Il est représenté, par des portraits, dans la plupart des maisons patriciennes de Madrid et dans une infinité de collections particulières. Les plus importants musées de province ont, en Espagne, *leur* ou *leurs* Goyas. Et dans les principales collections, quelle abondance de toiles de Goya! Le Musée du Prado possède à lui seul quarante tableaux, quarante « cartons » de tapisseries, quatorze plafonds de la « Quinta del Sordo » et ailleurs, dispersés, un total d'une centaine de toiles et de près de quinze cents dessins. Eh bien, lorsque l'on réunit, comme dans l'occasion présente, une partie de l'œuvre de Goya dispersée et moins connue, il nous semble voir une sorte de Goya nouveau. Et l'on peut parler, sans exagérer, de révélation...

L'exposition organisée actuellement au Prado et qui groupe des œuvres de collections particulières réunies momentanée-

ment à celles que le musée possède, constitue l'événement le plus important de la célébration du Centenaire. Cinquante exposants ont répondu à l'invitation du Musée, offrant un ensemble de quatre-vingt-douze œuvres. Certaines d'entre elles n'avaient jamais été présentées au public. D'autres étaient absolument inconnues, pour n'avoir pas été, jusqu'à cette date, comprises dans les catalogues les plus complets. La sélection de toutes ces œuvres a été rigoureuse; la révision des attributions et de l'authenticité scrupuleusement faite. Cependant, il y a parfois, dans ce concours si copieux, des moments d'optimisme exagéré : « Ce n'est pas beaucoup, deux faiblesses, dans un ensemble de quatre-vingt-douze œuvres » me disait en souriant, l'autre jour, l'un des chefs les plus compétents du Musée. L'installation dans les nouvelles salles où l'on pourra admirer les cartons de tapisseries, a été réalisée avec un goût parfait. Un catalogue des peintures, établi par M. Lafuente, s'inspirant des études de M. Allendesalazar, et un catalogue des dessins, rédigé par M. Sanchez Canton, aident le visiteur, et doivent être mentionnés parmi les efforts efficaces qui ont été faits pour cette célébration. Tout semble donc se prêter à une révision nouvelle de l'œuvre du grand peintre, puisqu'il est centralisé à Madrid. Et dès aujourd'hui, Goya sera appelé, plutôt qu'espagnol en raison de son origine, baroque, en raison de la place qu'il occupe dans le temps.

Le portrait prodigieux de la comtesse de Chinchón, femme de Godoy, insinue, depuis ces jours derniers, sur les murs du Musée du Prado, le secret de sa mélancolie et de sa timidité.

Le marquis de San Adrian, le plus anglais des portraits de Goya, triomphe dans le dandysme de ses pantalons chamois et de son chapeau haut de forme posé sur une table. Jovellanos, l'intellectuel Jovellanos, appuie sur sa main un front que fait fléchir l'amertume du travail, pendant que son regard se perd dans un rêve philanthropique de perfection sociale. Pour accourir à l'appel de tant de contemporains ressuscités, la duchesse d'Albe a quitté le palais de Lidia. Vargas Ponce, dans son uniforme de la marine, paraît prêt à redevenir le satiriste et le rimeur de « la Proclamation d'un célibataire à celles qui aspirent à sa main ».

Elles se trouvent également ici les délicieuses scènes des résidences champêtres et de la cour, qui décorent le palais de la Alameda de Osuna. D'autre part, certaines compositions plus ou moins mythologiques nous révèlent un Goya assez imprévu. Maintenant nous allons les voir chaque jour, ces figures, ces scènes enchanteresses, et il semble que, silencieuses, sur la cimaise, elles ont cessé de sourire lorsque nous leur sourions. Ces délicates délices paraissent nous inviter à remettre à plus tard le moment de l'étude passionnée, la dure tâche de l'analyse, où, les armes de la critique à la main, nous nous mettrons à décomposer le montage tectonique de leur structure, le secret constructif de leur beauté, comme si nous pratiquions l'autopsie d'un corps humain. — « Non, pas encore ! Laissons cela pour demain ! » semblent nous dire tant d'ombres fragiles, tant de femmes admirables, tant d'élégance, tant de fraîcheur populaire, tant de candeur enfantine. Mais ce n'est pas possible. Dans un mois, dans deux mois, ce précieux ensemble sera dispersé. Nous ne le verrons plus réuni de notre vie. Le ministre de l'Instruction publique d'Espagne, M. Callejo, a proposé, il est vrai, de faire paraître une collection de reproductions. Mais ceci, on le devine, ne pourra que faiblement soulager notre future nostalgie et alimenter les nécessités de notre étude.

Non. Maintenant ou jamais. Cervantes nommait la bataille de Lépante « la plus grande occasion qu'aient vue les siècles ». Je voudrais faire miennes ces paroles, et avertir les studieuses investigations du monde et les sensibilités amies de la beauté, qu'une des « plus grandes occasions d'admirer, qu'aient connues les siècles, » s'offre aujourd'hui à Madrid.

EUGENIO D'ORS,
de l'Académie royale d'Espagne.

(Traduit par MERCÉDÈS LEGRAND.)

UNE TENTATIVE D'ÉVASION PENDANT LA GUERRE

Deux frères : l'aîné, Valentin Bourdet, le cadet Georges. Deux déshérités de la vie : dès leur enfance, ils avaient perdu leurs parents. Séparés, ils avaient lutté courageusement, pour vivre, dans les ateliers d'une grande ville. Puis, sur les conseils de Valentin, Georges s'était engagé. Lorsque la guerre éclata, il était brigadier au 29^e dragons. Il fit le début de la campagne en Belgique, fut blessé d'une balle à l'épaule à Aix-Noulette, au cours d'une charge très meurtrière. Première citation.

A sa sortie de l'hôpital, il est versé sur sa demande dans l'aviation. Son apprentissage est très rapide. En un mois, il passe son brevet. Il débute au front à l'escadrille V. B. 112 de bombardement. Comme volontaire, il participe à tous les raids fameux : Sarrebruck, Dillingen, Trèves, etc... Seconde citation. Il se fait remarquer par sa vaillance et son habileté.

En dix mois, il compte trente-trois grands raids. Son escadrille est alors envoyée à l'arrière pour se reconstituer en unité de monoplaces. Après quelques jours d'entraînement, Georges Bourdet, sur ses demandes réitérées, retourne au front où il attendra son escadrille. Nous sommes en avril 1916.

La chasse est à ses débuts. Les exploits des « as » de l'époque passionnent et attirent le jeune héros, qui passe sur avion de combat. Beaucoup de ses compagnons d'armes tombent autour de lui.

Son frère, Valentin, qui était venu le rejoindre, disparaît

au cours d'une patrouille qu'ils accomplissaient ensemble. Dès lors, Georges Bourdet sillonne l'espace sans cesse, à la recherche de l'ennemi. Le désir de venger son frère ajoute, en lui, au sentiment du devoir. Il remporte quinze ou seize victoires, dont quatre seulement sont homologuées. Il reçoit la médaille militaire, sept citations et la Military Cross anglaise.

Valentin, lui, mobilisé le 2 août 1914, au 21^e régiment de chasseurs à cheval à Limoges, avait aussitôt permuté avec un maréchal des logis marié et père de famille, afin de partir au front dès les premiers jours. Il avait été affecté à l'escorte de la 89^e division d'infanterie territoriale, et avait pris part à la bataille de l'Yser, volontaire comme agent de liaison. Il s'était signalé dans des patrouilles exécutées aux avant-postes, la nuit, tout près des tranchées ennemies. Avec le commandant de Brequeville, il avait accompli une dangereuse mission : tous deux, à cheval, avaient été galoper devant la tranchée de première ligne française. Cette fantasia téméraire avait pour objectif de démasquer les mitrailleuses ennemies. Miraculeusement, les deux intrépides étaient rentrés sains et saufs.

Puis Valentin Bourdet était passé dans l'aviation. A la fin de son apprentissage, on l'avait affecté à l'escadrille N. 112 où il avait retrouvé son frère.

Une citation avait récompensé bientôt son courage :

Bon pilote, très audacieux, n'hésitant pas à sortir quel que soit le temps pour accomplir des missions de chasse. Le 29 août 1916, malgré un orage violent, a poursuivi un avion ennemi loin dans ses lignes et n'a réussi à rentrer que grâce à son sang-froid et à son adresse.

Le 21 septembre 1916, il était parti en croisière avec son frère et le sergent Brugniot. Le brouillard empêcha les trois pilotes de se suivre au départ. Ils se retrouvèrent au-dessus de la couche de brume, montèrent pour sortir de la mer de nuages et atteignirent 3 200 mètres. A ce moment l'avion de Valentin Bourdet fit quelques tours de vrille, mais se rétablit au ras de la mer de nuages. Le moteur reprenant, le pilote ne jugea pas utile de rentrer et poursuivit sa ronde.

Le moteur continua de faiblir. A 1 000 mètres, l'avion eut une perte de vitesse. Bourdet le redressa à 400 mètres du sol. Après avoir lutté contre la panne et avoir même attaqué un drachen ennemi, il décida de rentrer à son terrain. Mais, à 100 mètres d'altitude, le moteur s'arrêta net et ce fut la chute, à la lisière d'un bois.

Avant d'avoir pu faire le moindre geste, Valentin Bourdet était fait prisonnier.

« Du sud de Montfaucon, me raconta le héros de cette aventure, je fus conduit à Stenay et interné dans une petite chambre ayant pour tout ameublement une pailleasse et une couverture, remplies de vermine. Une sentinelle en armes fut placée à la porte. Chaque jour, on m'apportait 200 grammes de pain noir et deux soupes que je n'ai jamais pu analyser ; il paraît que c'était de la farine de marron sauvage. Si le fait est exact, j'affirme que la farine de marron sauvage est une bien exécration invention.

» Au bout d'une semaine, un lieutenant d'infanterie vint partager mon sort. On nous donna de l'ersatz de café en supplément, mais la ration de soupe resta toujours aussi minime. Nous fûmes aussi conduits une heure par jour dans une petite cour de 10 mètres de côté pour faire la promenade.

» Telle fut ma vie pendant cinq semaines : reclus et affamé ! C'était affreux. Dès quatre heures, nous arpentions déjà la chambre, le lieutenant répétant toutes les dix minutes : « Bon Dieu, qu'on trouve le temps long ! » C'était la seule phrase que, durant des heures entières, on lui entendait prononcer. Ou bien : « Nous sommes plus maltraités que des prisonniers de droit commun. Nous en crèverons ! » Parfois, lorsqu'une conversation s'engageait, nous nous demandions : « Combien de temps un homme peut-il vivre de cette façon ? » Nous hésitions entre deux et trois mois.

» Nos forces physiques et intellectuelles s'affaiblissaient chaque jour.

» La Providence veillait. Elle nous apparut au plus fort de notre détresse. Nous faisons notre promenade habituelle, lorsque j'entendis une voix de femme du côté des latrines, en dehors de la caserne. J'avancai et, par le trou, je demandai :

» — Êtes-vous Française, madame ?

» — Oui, cher malheureux, — dit-elle. — Que pourrais-je vous donner?

» — Avez-vous un peu de pain?

» — Je n'en ai pas, — dit-elle, — mais tâchez de revenir demain à la même heure, je travaillerai ici et vous apporterai la moitié de ma boule, que j'ai touchée pour ma semaine.

» Le lendemain, je me rendis en cet endroit peu poétique. Notre bienfaitrice me fit passer une demi-boule. Je la glissai soigneusement sous ma veste pour que nul ne pût l'apercevoir. Voilà à quoi nous étions réduits. Je suis écoeuré en rappelant ce souvenir et pourtant la plus suave brioche n'aurait pas été accueillie avec plus de volupté.

» Le lieutenant demanda à abrégé la promenade. Tandis qu'on nous ramenait à la chambre, il me suivait en murmurant :

» — Y en a-t-il? Y en a-t-il?

» — Oui, — disais-je, — avec des confitures!

» — Des confitures?

» — Oui, oui, aux pommes!

» — Ah! chic alors, qu'est-ce qu'on va se mettre!

» Et je vous assure que ce dialogue résumait toutes nos souffrances, qui semblaient prendre fin soudain par une incursion dans le paradis terrestre. Nous hâtions le pas, nous grimpions l'escalier pour nous régaler sans retard.

» Quand nous fûmes enfermés, je sortis le pain. La confiture était un peu aigre, mais après l'avoir râclée avec un morceau de bois nous la mangâmes quand même.

» Jamais, nous n'entendîmes plus parler de la charitable personne.

» Quelques jours après, vers minuit, notre porte s'entrebâilla, un paquet roula sur le plancher et la porte se referma aussitôt. Nous nous précipitâmes comme si nous avions découvert une mine d'or. Nous trouvâmes un peu de linge, du chocolat, des sardines et une lettre ainsi conçue :

« Je suis Lorrain, sentinelle à votre porte jusqu'à demain matin. Ce sont quelques dames de Stenay qui, en se privant, parviennent à faire quelques économies de vivres et les font remettre, au prix de bien des risques quelquefois, aux prisonniers français. Elles vous envoient leurs meilleurs vœux de

courage. Répondez, si vous voulez, quelques mots de remerciements, mais soyez prudents.

» Si j'ai le casque à pointe, c'est qu'ils ruineraient et persécuteraient ma mère et mes petits frères. Les Prussiens et toute leur clique seront battus. »

» Le brave garçon avait raison. Le lieutenant fit une lettre de remerciements que nous signâmes tous deux et qu'il remit à notre sentinelle. J'ai su plus tard que la commission avait été faite.

» Mais ces quelques secours étaient trop rares. Il ne pouvait en être autrement. Je tombai malade, restant toute la journée étendu sur notre paille rongée de vermine. Le lieutenant fit prendre ma température par un infirmier russe : depuis plus de huit jours, j'avais quarante degrés de fièvre. Vint un docteur qui me fit diriger sur le lazaret réservé aux typhiques.

» Comme, pour cette maladie, on doit observer la diète, je n'eus pas à me plaindre du régime alimentaire, consistant en un peu d'eau de blé. Au bout de six semaines, je fus convalescent.

» Je fus alors interné dans un camp en Allemagne, à Giessen. Le voyage dura trente-six heures, durant lesquelles nous reçûmes une soupe à Sedan et un soi-disant café. A Coblenz, on nous conduisit dans un local où, sous prétexte de désinfection, on nous laissa complètement nus depuis huit heures jusqu'à quinze heures, alors que la température — on était en janvier — se trouvait être des plus rigoureuses. Ceux qui n'avaient pas encore de bronchites en gagnèrent une aussitôt. Ce fut mon cas.

» A Giessen, pendant près d'un mois, quoique me présentant chaque jour à la visite, je me vis mettre simplement un peu de teinture d'iode et dus me coucher sur le parquet humide d'une vaste baraque pleine à craquer. J'avais, il est vrai, deux couvertures, mais longtemps je fus privé de paille.

» Alors que j'étais, malgré ma santé précaire, en train de préparer une évasion avec les pilotes Réservat et Torlet, je fus compris sur la liste d'un convoi en partance pour le camp de Mannheim, et ne pus éviter ce changement.

» Il y avait six mois que j'étais captif, lorsque je reçus enfin les premières nouvelles de ma famille, en réponse à l'unique carte que j'avais été autorisé à écrire de Stenay. A partir de ce moment je pus envoyer une carte par semaine et deux lettres par mois.

» Toute ma correspondance fut consacrée à préparer ma fuite. Comment se munir de vivres, d'une boussole, d'une carte, indispensables lorsqu'on a 300 kilomètres et plus à parcourir avant de gagner la frontière?

» Un pilote fut incarcéré, à cette époque, dans notre camp. Il était aussi pauvre que moi et pas plus brillant du point de vue santé. Nous nous mîmes néanmoins à l'œuvre pour trouver ce qu'il nous fallait.

» Nous passions des journées entières à combiner, nous économisions deux biscuits sur les six qu'on nous distribuait quotidiennement et qui venaient du gouvernement français. Souvent, cette privation nous était vraiment dure, car nous n'avions presque rien à manger, hors une soupe aux feuilles de betteraves pourries qui soulevait le cœur.

» Comment nous procurer une carte et une boussole? Nous désespérions d'y parvenir lorsque nous nous mîmes en rapport avec un bon camarade travaillant en ville qui voulut bien s'en charger. Malheureusement, quand il nous apporta ces précieux instruments, mes forces n'étaient pas revenues et mon état de faiblesse m'interdisait d'entreprendre pareil voyage.

» Que faire? Une idée me traversa le cerveau, qui ramena toutes mes espérances : si mon frère pouvait venir me chercher en avion!

» Je lui écrivis aussitôt pour lui faire part de mes projets. Il va de soi que je n'exprimais pas mon désir « en clair ».

« *Je suis à Mannheim et je pense y demeurer quelque temps encore. (Puis, me baptisant Victor avec l'espoir que mon frère me comprendrait, j'ajoutais) : L'oncle Victor m'a écrit. Il me fait part de ses projets d'établissement vers le Midi, si possible, dit-il. Mais il n'est pas sûr. Certaine plaine cependant, près d'un important cours d'eau, lui conviendrait et semblerait réaliser toutes les conditions pour la réussite de l'entreprise. Dans le cas où rien ne viendrait entraver son idée jusque-là, il serait*

très heureux, j'en suis sûr, si grand-père Georges et Toto (c'était le nom de l'appareil de mon frère) pouvaient aller le même jour que lui visiter le lieu, etc... »

» Mon frère qui savait que, prisonnier, je ne devais souhaiter que de reprendre mon poste de combat, devina tout de suite ce que je voulais dire. Il me répondit :

« Bonne conception de Victor. Malgré les 170 kilomètres de route aller et autant au retour qu'il aura à couvrir, grand-père se fera un plaisir de se rendre aux jour et heure convenus au lieu indiqué. »

» A partir de ce moment, en employant toujours le nom de Victor et en parlant de ses projets d'installation, je tins mon frère au courant de tout ce que je décidais. Je lui communiquais même ce que je voyais chaque jour, par exemple au sujet des escadrilles de Mannheim. D'autre part, je demandais des nouvelles de la santé du *sommet* droit de tante Maria, ou m'informais de la *maladie d'estomac incurable de madame de Champ...* (nom qui évoquait à la mémoire de Georges les Allemands, car il connaissait une ferme de ce nom où logeaient les prisonniers ennemis. La phrase donnait à comprendre qu'il s'agissait bien des Allemands d'Allemagne).

» Ayant acquis l'assurance que mon frère pourrait venir, je tâchai de trouver un terrain dans une région propice. Je découvris dans les environs de Mannheim un terrain convenable, mais un peu éloigné, car je ne considérais la chose comme réalisable qu'à la pointe du jour. J'essayai donc d'être transféré plus au Sud vers la vallée du Rhin. Quelques combinaisons avec des camarades français travaillant au bureau me firent envoyer à l'est de Mulheim. Oui, mais, en pleine Forêt Noire, il n'y a pas de champ pour atterrir.

» Pendant le voyage, je repérai le long de la voie toutes les régions qui me parurent favorables. J'en trouvai une sur la carte; quand j'y passai, je constatai qu'elle était occupée par des aviateurs allemands. Aussi, une autre, que j'avais également espérée, obtint ma préférence : elle se trouvait au sud de Fribourg-en-Brisgau.

» Dès mon arrivée au nouveau camp j'obtins de vieux

prisonniers des renseignements importants. Une batterie et un champ d'aviation se trouvaient situés respectivement à 4 et 6 kilomètres du terrain que j'avais distingué; hors cela il n'y avait rien à redouter.

» J'envoyai à mon frère tous les renseignements nécessaires au prix de maintes difficultés. J'expédiai quelques cartes d'accusé de réception de colis du lieu le plus proche de mon champ, en attirant dans mes lettres son attention sur ce point. En outre, dans l'enveloppe, au savon, par sous-entendus, je donnais le moyen de traiter l'enveloppe pour lire ce que j'y avais inscrit.

» En trempant le papier dans l'eau, Georges put lire : « Lisière sud, corne est du bois, situé à 3 kilomètres au Nord de tel village ou à 1 kilomètre est de tel autre, etc... »

» Plusieurs fois déjà, j'avais fait allusion à l'emplacement exact du bois, par rapport à un village dont on trouvait quelque part sur mes lettres le nom très facile à découvrir, en continuant à m'intéresser aux plans d'installation de Victor. J'essayais tous les moyens!

» Quelles furent celles de mes missives que mon frère comprit le mieux, je n'en sais rien. Je lui avais fait comprendre qu'il ne devait jamais me répondre que par ces quelques mots : oui, c'est entendu, ça va, etc.

» Lorsque tout fut mis au point, j'écrivis à mon frère pour lui fixer une date en faisant allusion bien entendu à une question d'un ordre tout différent. Georges me répondit :

« *Grand-père ira chez l'oncle Victor huit jours avant la date fixée.* »

» Je préparai tout en conséquence, c'est-à-dire mes signaux, quelques biscuits et surtout le moyen de partir du camp, ce qui n'était pas le plus facile. Mais ce jour-là, je crois que seule une balle dans la peau aurait pu m'arrêter.

» Les sentinelles s'aperçurent de ma fuite, mais, dans la nuit, elles ne purent réussir à me rejoindre. Pendant qu'elles fouillaient les bois, je courais à perdre haleine. J'avais 30 kilomètres à couvrir. Ils ne me fatiguèrent pas. Soutenu par l'espérance, j'étais bien avant l'aube au champ désigné. Il était toujours beau et lisse comme un billard.

» Je parcours les environs. Tout est calme. Il est 4 heures du matin. Je place mes signaux au milieu du champ vert, très distinct par rapport à ceux d'alentour, tous labourés.

» J'ai l'espoir que l'épais brouillard, qui pourrait entraver la venue de mon frère, va se dissiper, comme il fait tous les matins. Hélas ! à 5 heures, il est encore plus dense. Je ne vois pas à 20 mètres de moi. Je perds confiance. Les heures sont longues et tragiques. 8 heures, rien ! N'a-t-il pas été arrêté par le brouillard ? N'a-t-il pas eu l'autorisation de partir au dernier moment ? N'a-t-il pas été attaqué en cours de route ? Dieu seul peut savoir les idées qui me harcelaient l'esprit dans de pareilles circonstances.

» Étendu sur le ventre, je réfléchis anxieusement, lorsqu'un convoi de camions passe sur la route à moins de 300 mètres. Je ne le vois pas, mais il fait trépider la terre sous moi. Puis, alerte : des coups de fusil sont tirés dans le bois, tout près. Affolé, je cours enlever mes signaux et m'éloigne dans la direction opposée.

» Tout est raté ! Maintenant, avec ce va-et-vient, l'atterrissage serait trop risqué. Je m'en veux d'avoir engagé mon frère dans cette aventure. Je dois me cacher. A 500 mètres, je rencontre un immense hangar que je n'avais pas remarqué à cause du brouillard : ce sont des Allemands et des prisonniers roumains qui l'occupent. Ils y soignent des chevaux. Je fais un détour pour chercher un refuge plus loin. Le brouillard me protège ; par temps normal, à cette heure, en cette plaine, je serais déjà arrêté.

» Et je ne veux pas être repris, car je suis sûr que mon frère, empêché aujourd'hui, viendra demain et je tiens à être au rendez-vous.

» Pas d'abri. Je suis obligé de me contenter d'un pied d'épines très touffu où je m'installe, après avoir entrecroisé les branches. Je retire mes chaussures, puis mes chaussettes et ma veste que je tords tant elles sont mouillées, car j'ai dû traverser au cours de la nuit plusieurs fossés pleins d'eau sans me dévêtir. Je me prépare à attendre le lendemain tout en grelottant et en claquant des dents. Ma tête est remplie d'idées extravagantes et tristes.

» Il est plus de 10 heures. Je n'entends aucun bruit, lorsque

soudain, je perçois vaguement le son d'un moteur, mais un ronronnement de deux ou trois secondes seulement. Je dégage vivement les branches qui me cachent et m'élance au dehors. Le brouillard ne s'est pas levé. Plus rien. Je m'imagine avoir été le jouet d'une illusion, à moins que le bruit qui m'a fait tressaillir ne soit venu d'un aérodrome allemand voisin.

» Je reste immobile quelques instants, trois ou quatre minutes, et j'entends de nouveau la voix d'un moteur semblable à une reprise au sol, répétée deux fois. Plus de doute ! C'est bien vers mon champ. C'est mon frère.

» Je plonge tête baissée, j'empoigne mes signaux (rouleaux de papier blanc, morceaux de linge, de drap, vieux journaux), abandonnant veste, chaussures, chaussettes et biscuits. Je cours aussi vite que je peux vers mon terrain.

» Horreur ! J'avais déjà parcouru 500 mètres environ, car j'étais à 1 kilomètre au moins, lorsque je vois l'appareil décoller face à moi, passer au-dessus de ma tête à moins de 20 mètres, enveloppé déjà de brume. Je lève les bras, vainement. Mon frère ne peut pas m'apercevoir. Il ne va pas loin, vire et repasse cette fois à une trentaine de mètres de moi, incliné dans le sens contraire à celui où je me trouve. J'avais en hâte déroulé un peu de mon papier, mais trop peu. Et comble de malchance, c'est de l'autre côté que Georges regardait. J'en étends encore. Il me semble que l'avion revient dans ma direction. Je veux faire brûler mes journaux.

» Mais combien sont lents les mouvements de l'homme à terre à côté des évolutions de ce fringant oiseau de France. J'étais seulement en train de craquer l'allumette que Georges était déjà presque là. Un peu de fumée commençait à s'élever, si peu. Mon feu continua à se consumer plutôt qu'il ne flamba, mais Georges ne repassa plus au-dessus de moi.

» Je l'entendis plus loin, à 2 ou 3 kilomètres, faire des piqués, des montées en chandelle, des virages. Je revécus ses gestes aux reprises du moteur. Puis il s'éloigna.

» Imaginez ce que je pus éprouver pendant tout le temps que ce drame se joua ! C'était l'énervement de tout mon être, mon cœur battait à grands coups, et lorsque je sentis partir ce frère qui avait tout bravé pour me sauver, mais en vain, j'eus l'âme arrachée.

» Ce n'était pas à mon sort que je pensais surtout, c'était à Georges. Son courage méritait mieux ! Je continuais à entendre et j'entendrai toujours le son de ce moteur qui semblait me parler et m'appeler, baissant et grossissant sa voix, le sifflement de ces haubans qui voulaient m'attirer. Tout semblait soumis à ce travail gigantesque pour m'emmener. Et je restais là, pendant que lui regagnait sa Patrie.

» Je me mis à pleurer à chaudes larmes, tandis que je retournais vers ma cachette. De longues heures passèrent, et je continuais à sangloter. Couché sur la terre, la tête entre les mains, je laissai, toute la journée, libre cours à mon chagrin.

» La nuit vint. J'étais terrassé par la fièvre. J'étais transi de froid. Je sortis et me mis à marcher un peu. J'errai longtemps. Pourquoi étais-je encore là ? Je ne sais.

» Je revins à mon buisson. Je pris mes signaux, et, à tout hasard, sans grande conviction, j'allai les placer¹.

» Dans mes lettres, j'avais dit à Georges : « Je te donne trois jours » voulant signifier : « Si tu ne viens pas le premier, viens le second, sinon le troisième. » Comment avait-il interprété ce renseignement essentiel sur lequel je ne pouvais pas insister ? De plus, le Grand Quartier Général, qui avait déjà été très bienveillant en lui accordant l'autorisation, n'avait-il pas spécifié que la tentative ne serait point renouvelée ?

» Je n'avais donc qu'une confiance très relative dans un nouveau retour. C'est plutôt parce que je n'avais pas quitté la région, étant tout à ma douleur, que je tentai cette chance.

» Jusqu'à 10 heures, j'attendis sans rien voir. Et lorsque la nuit tomba, persuadé que mon frère ne viendrait plus, je partis désespéré, marchant dans la direction de Bâle.

1. Voici comment s'était exprimé Valentin Bourdet dans une lettre, au sujet des signaux : « Lorsque grand-père ira chez Victor, il n'a rien à craindre pour sa santé. Ce dernier le recevra suivant la cérémonie d'usage, lui préparera un bon thé (*T d'atterrissage*), ne perdra pas l'habitude de son *rond* de cuir et aura sûrement un bon feu. » Dans une autre : « Que grand-père exige bien que toutes les conditions convenues soient appliquées lorsqu'il arrivera chez Victor, sans qu'il s'attarde sur ce marché ». Georges Bourdet prenait la précaution d'envoyer ces lettres non pas directement à son frère, mais à une cousine ou à une tante. Certaines s'égarèrent, ce qui rend plus remarquable encore la façon dont les frères se comprirent. D'autre part, Georges Bourdet écrivait dans un très mauvais français pour empêcher les Allemands de comprendre les allusions.

» Or, j'appris par la suite que mon frère était revenu le lendemain, avait de nouveau survolé — sans atterrir cette fois — tous les abords et le champ que je lui avais désigné à 5 et 10 mètres du sol. Je sus également que s'il n'avait pu partir le premier jour convenu à une heure plus matinale, c'était à cause du brouillard, après un essai, fait à 4 heures du matin, où il avait été obligé d'atterrir, vaincu par la brume¹.

» J'étais donc en route vers la frontière suisse dont une soixantaine de kilomètres me séparait. Je me traînais avec peine, atteint moralement et physiquement. Je franchis 30 kilomètres. J'avais perdu une chaussure en traversant une rivière. Soudain, je fus surpris, alors que j'étais obligé de passer sur un chemin, et je fus arrêté. On me ramena au camp d'où je m'étais évadé et je fus jeté en cellule.

» C'était un local obscur, ressemblant à une cave où l'eau ruisselait sur les murs. Je dus remettre mon unique chaussure au gardien. On m'interdit de changer mes chaussettes trempées d'eau et de retirer mes vêtements qui étaient dans le même état. Ayant demandé un manteau, car je n'avais pas de couverture, j'essuyai un nouveau refus. J'insistai poliment : une formidable gifle fut la réponse et la porte se ferma. Une planche et un pot à eau, tel était le mobilier. Pour marcher je devais me guider en appuyant la main contre le mur. Pendant les quatre premiers jours, un gardien entr'ouvrit la porte chaque matin pendant deux secondes pour me donner 50 grammes de pain, le cinquième jour une soupe à midi; je ne devais en avoir à nouveau que le dixième jour, ainsi de suite pendant quinze jours.

» A ma sortie, on découvrit que j'étais aviateur, ce que j'avais pu cacher jusqu'alors. On me remit en cellule

1. Lorsque, au début de cette aventure, Georges Bourdet en avait soumis l'idée à son chef de groupe et à ses camarades, chacun avait cru qu'il devenait fou. Mais lorsqu'on le vit monter dans son Spad monoplace avec une charge équivalant au poids et à la grosseur de son frère, on comprit qu'il ne s'agissait plus d'un rêve et que la tentative pouvait être faite, malgré les graves périls qu'elle présentait. C'est alors que le commandant du groupe accepta de prendre l'affaire en considération et fit adresser par Georges Bourdet une demande au maréchal Pétain. Celui-ci fit venir le héros au Grand Quartier Général, accorda l'autorisation, félicita et encouragea l'audacieux, lui permettant de faire tous ses préparatifs à sa guise.

pour trois jours avec 50 grammes de pain quotidien. Je réclamai, car les autres évadés touchaient généralement 200 grammes par jour. Il me fut répondu que mon traitement m'était infligé par ordre supérieur et ma réclamation n'eut pas de suite.

» Je fus ramené au camp de Mannheim. J'écrivis aussitôt à mon frère. Nos lettres se croisèrent. Il me demandait de lui indiquer une autre date. Mais je n'avais plus la possibilité de pouvoir utiliser le même terrain, car j'en étais maintenant à 200 kilomètres.

» Quelques jours après, entendant parler d'un prochain départ de sanitaires échangés, je préparai une longue lettre, très détaillée, sur les raisons qui avaient fait manquer ma fuite en avion, sur le champ que nous avions voulu utiliser, sur le trafic des routes à proximité, sur les pays environnants. J'avais en outre choisi deux autres régions assez éloignées l'une de l'autre, donnant pour chacune, dans un rayon de 15 kilomètres, tous les renseignements sur les champs d'aviation allemands, les batteries contre avions et d'autres précisions pouvant être utiles au commandement.

» J'avais convenu d'un code secret pour désigner le secteur que je devrais utiliser parmi ceux proposés, pour indiquer (en nous servant d'une carte en double, quadrillée et munérotée) l'emplacement du champ choisi, des batteries, du terrain d'aviation, et pour ajouter des observations sur les autres obstacles pouvant survenir avant la réalisation de notre seconde tentative.

» Cette lettre très longue, mais écrite sur papier de soie très fin, contenait d'autres renseignements sur le moral de l'ennemi.

» Parmi les sanitaires en partance, je rencontrai un homme brave et dévoué, M. Dubourdieu, qui accepta de se charger de ma missive. Comme il ne devait s'en aller que trois jours plus tard, je préférai lui faire apprendre par cœur tous les renseignements qui eussent pu le compromettre. Je fis une autre lettre qu'il dissimula dans l'ourlet de son mouchoir de poche.

» J'eus le tort de garder la première que je dissimulai dans une rainure faite de champ à une planche de la caisse

qui me servait de bahut. Je ne savais pas, en conservant ce document, quels terribles dangers il me ferait courir peu après.

» Dubourdieu parti, je m'arrangeai pour me faire envoyer vers Lhar. Entre temps, j'avais rencontré dans le camp le sergent pilote Teisserenc, de la C. 43, qui m'indiqua un code pratique pouvant me servir au cas où ma commission ne serait pas faite. Je l'employai aussitôt, écrivant à mon frère de demander aux parents de mon camarade de lui envoyer « la clef de la valise de Sylvain ».

» Ne recevant pas de nouvelles, je continuai à user du procédé qui m'avait été indiqué. Toujours pas de réponse. Je recommençai alors le système des allusions de ma première tentative. Le silence continuait. La raison en était atroce.

» Mon grand et noble frère, le 3 janvier 1918, combattant au-dessus de Saint-Maurice, dans la Meuse, seul contre six avions ennemis, était venu s'écraser sur le sol dans le bois dit du Lia, tandis que l'un des avions allemands s'effondrait dans les prés au-dessous du village de Thillot.

» Ainsi disparaissait le seul lien qui me rattachait à la vie : mon compagnon de chaque jour, celui qui avait tout risqué pour moi, était mort carbonisé. Et moi, je ne soupçonnais rien. Je continuais à lui écrire, à l'appeler au secours. Si j'avais su... je ne crois pas que j'aurais résisté aux traitements que j'allais subir. C'est seulement à mon retour de captivité, le souvenir de toutes les souffrances disparaissant devant la joie de retrouver Georges, que j'appris l'affreuse nouvelle. Il y avait plus de dix mois qu'il n'était plus !

» En mars 1918, j'étais dans la cour du camp, quand un camarade vint me dire :

» — Va vite à la baraque, plusieurs Allemands dont un capitaine fouillent dans tes affaires depuis longtemps et te demandent. »

» Je me rends à cet appel. Le capitaine Loew me toise et me demande :

» — C'est vous l'aviateur Bourdet ? Vous voulez vous évader ?

» — Oui !

» — C'est vous qui avez écrit ces lettres ?

» En même temps, il me montrait plusieurs de mes missives saisies par la censure. J'étais bien obligé d'avouer.

» — Votre frère est déjà venu pour vous chercher?

» — Oui.

» — Vous n'êtes pas un prisonnier!

» — Pardon, je suis un prisonnier de guerre.

» — Vous mentez.

» Je proteste. Il me coupe la parole :

» — Taisez-vous. Vous mentez.

» Et, se tournant vers les soldats :

» — Déshabillez-le!

» Tandis qu'on procédait à l'opération, l'officier ajouta :

» — Ah! ah! eh bien! puisqu'il vous plaît d'être un martyr pour votre pays, vous le serez.

» Mes doublures sont décousues, mes boutons enlevés. La fouille se fait de la façon la plus complète. On emporte toutes mes affaires et, quand je suis rhabillé :

» — Qu'on le mène à la prison, — ordonne le capitaine Lœw.

» Quelques instants après, deux de mes camarades, les caporaux Schmidt, de Nancy, et Babon, de Paris, passant à proximité de ma cellule, m'avertirent que j'allais être emmené à la gare de Rigsheim et conduit à Karlsruhe. Je ne pensais pas qu'on avait découvert les papiers compromettants. Mais cet incident mettait des entraves à mon évasion. Je dis donc à mes amis :

» — Préparez-moi quelques biscuits. Dès qu'on m'emmènera à la gare, par n'importe quel moyen, j'échapperai aux soldats et je reviendrai par ici.

» Je leur indiquai un endroit où ils pourraient me donner les vivres nécessaires.

» On vint me chercher. Beaucoup de civils étaient massés à la porte de la prison pour me voir sortir. Deux soldats, casque à pointe, baïonnette au canon, m'encadraient. On me fit grimper dans une charrette. Impossible de sauter : mes deux gardiens me serraient et je ne pouvais pas remuer.

» Nous nous dirigeons vers la salle d'attente de la gare. Au moment de franchir la porte, je fais un brusque demi-tour, et, mes sabots à la main, — car on avait pris la précau-

tion de me chausser ainsi, — j'exécute un magistral démarrage.

» Par bonheur, la rue était sillonnée de femmes et d'enfants. Mes gardiens n'osaient pas tirer. Mais ils me poursuivaient. Je fis plusieurs crochets et, gagnant le talus de la voie ferrée, je parvins à me cacher. Je tombai dans un fossé plein d'eau, et j'y restai. J'aurais d'ailleurs voulu aller plus loin que je n'aurais pas pu.

» J'entendis les Allemands — et ils étaient nombreux — qui couraient à ma recherche dans toutes les directions, mais je ne fus pas aperçu et la nuit survint.

» Avec précaution, je sortis pour aller au rendez-vous que j'avais fixé à mon camarade Babon. Il arriva bientôt et, me lançant trente biscuits, me confia :

» — Tiens, et débine-toi, c'est un vrai bouleversement partout. La police de Karlsruhe est arrivée en auto. La gendarmerie est là. On casse tout pour fouiller dans la baraque. Les soldats qui t'ont laissé fuir sont en tôle¹.

» — Tâche de me passer un manteau, mon vieux, je grelotte.

» — Pars, pars, il y a longtemps que tout ce que tu possédais est embarqué.

» Et ce brave cœur me jeta sa veste.

» J'appris par la suite que le caporal Babon fut conduit nu-pieds à travers champs, tenu par une ceinture et encadré de deux soldats, l'un armé d'une baïonnette et l'autre d'un revolver.

» Je partis. Cent cinquante kilomètres me séparaient de la frontière vers Schaffhouse. Mais sans carte, sans boussole, je me rendis compte après une nuit de marche dans cette direction, à travers la Forêt Noire, que je mourrais de faim avant d'être arrivé. Je décidai donc d'aller vers Bâle en suivant la crête ouest de la Forêt-Noire.

» Durant tout mon parcours, il tomba jour et nuit une pluie battante et le vent fut sans cesse violent. D'autre part, le froid de ce mois de mars était particulièrement désagréable. J'étais à peine couvert. Tel fut mon calvaire.

» Et la solitude à travers cette succession de pics de 800 à 1 400 mètres! Je grimpais souvent sur les genoux tellement ils étaient abrupts et je descendais en m'asseyant

1. Ils eurent deux mois de prison et l'un, devenu fou, dut être interné.

sur le sol. Je ne voyais rien sous ces bois, dans ces ronces, ces rocailles. J'étais incapable de distinguer quoi que ce fût à un mètre devant moi. Quand je voulais marcher, en descendant les montagnes, je roulais pendant plusieurs mètres, après avoir heurté une souche d'arbre. Ou bien, je mettais le pied dans le vide et roulais au fond d'une carrière. Il m'arriva de tomber de 3 mètres de haut à pic. Je saignais du nez, j'étais meurtri, mais la fatigue annihilait toute autre douleur.

» Le cinquième jour, j'avais fini ma provision de biscuits. Par la suite, je ne pus rien trouver à manger, sauf, un jour, quelques pissenlits. La nuit, je buvais dans tous les fossés que je trouvais, mais, dans la journée, ne bougeant pas de mon embuscade et n'ayant pas de récipient pour recueillir l'eau de pluie, je mourais de soif.

» Je marchai onze nuits avant d'atteindre la frontière, c'est dire les détours que j'avais dû faire. Je n'empruntais ni route, ni chemin, ni sentier. Pour me diriger, je me repérais sur Fribourg-en-Brisgau. Et je dus perdre deux nuits pour contourner cette ville. Sous bois et dans les montagnes, je m'étais une fois de plus égaré. Je fis au moins 40 kilomètres de trop en cette circonstance, car je dus revenir jusqu'aux premières maisons du côté sud pour m'orienter de nouveau.

» De Fribourg, je suivis le sommet des crêtes de la Forêt Noire qui longent la plaine du Rhin et je me repérai de nouveau à Mullheim, d'où je piquai vers Bâle. Pour cette partie du parcours, j'avais étudié la carte depuis longtemps.

» A part ces difficultés, j'eus quatre incidents nocturnes : la traversée de l'Elz, cours d'eau assez fort pour moi qui ne sais pas nager ; je me jetai à l'eau tout habillé et faillis me noyer.

» Quant à la Weize, qui est moins large, je la franchis également à pied : le courant était très violent et j'avais de l'eau jusqu'au cou.

» Une fois, n'ayant pas aperçu un village, je passai une route, à côté d'une sentinelle allemande. Il pleuvait à torrents. J'avais, comme d'habitude, mes sabots à la main. L'Allemand fut tellement surpris que j'eus le temps de m'enfuir avant de savoir s'il m'adresserait la parole.

» Enfin, je fus suivi à travers champs, vers trois heures

du matin, pendant quelques centaines de mètres. L'on m'interpella. Je ne sais ce qui m'était dit, mais je pus maintenir la distance entre celui qui me poursuivait et moi, et je ne fus pas inquieté davantage.

» De jour, je ne fus presque jamais tranquille. Il y avait toujours des bûcherons autour de moi, à moins de 50 mètres de ma cachette. Il en passa même à 3 ou 4 mètres à plusieurs reprises. Mais ce ne furent que des alertes.

» Le choix de ma retraite dépendait de la région où je me trouvais. Je la recherchais avec soin pendant au moins une heure avant le jour, m'écartant de ma route jusqu'à 4 à 5 kilomètres, quitte à revenir la reprendre le soir, là où je l'avais quittée.

» Les derniers jours, on le conçoit, je ne tenais plus debout. Je ne pouvais jamais fermer l'œil dans la journée, étant complètement trempé par la pluie et, la nuit, je m'endormais malgré moi, en marchant, lorsque je n'avais pas à grimper ou à descendre à pic. Il m'arrivait de tomber de fatigue, de rester là pendant dix minutes, un quart d'heure, et de reprendre mon chemin pour tomber à nouveau quelques instants plus tard.

» Lorsque j'aperçus les lueurs de Bâle, j'avançai avec plus de prudence encore ! N'ayant pas de carte, mon intention était de passer en n'importe quel point de la frontière situé au nord et au nord-est d'Islingen, c'est-à-dire vers la pointe avancée.

» Il ne me restait plus que 2 kilomètres à franchir, lorsque j'entendis une patrouille. Je me couchai. Les soldats passèrent très près de moi, fouillant le bois, mais ne me virent pas. A partir de ce moment, je me mis à ramper... Trois heures du matin : les lueurs de Bâle qui me servaient de point de direction disparurent. Plus de lune, la nuit noire.

» Je rampai encore sous les taillis, aplatissant les feuilles qui craquaient sous mes genoux, écartant les branches entrecroisées.

» A un moment, je me trouvai tout près de deux sentinelles qui parlaient à voix basse. « Enfin ! » pensai-je : je n'ai plus que quelques mètres à faire, et je serai en Suisse.

» Je continuai de ramper longtemps encore. Mais on n'avance

guère par ce moyen et avec toutes les précautions à prendre.

» Le jour commençait à poindre. Si j'étais en Suisse! Je faisais des prières. Je dévorais par la pensée les petits pains que je me voyais déjà mendier chez un boulanger de Bâle. J'espérais et j'hésitais pourtant. Mais la faim me tenaillait.

» Je pris donc le parti de sortir du bois où je me trouvais et je tâchai de découvrir Bâle à l'horizon. Aucun indice! Un village là-bas. Tant pis, je me dirigeai de ce côté avec prudence. Je guettai quelque temps : deux bûcherons en sortirent, la hache sur l'épaule. A 100 mètres, un autre les suivait. Je le laissai arriver et lui posai cette question :

» — Parlez-vous français?

» — *Nein!*

» — *Sind sie Deutsch?*

» — *Ia.*

» — *Und dieses Dorf?*

» — *Auch!*

» Mais il reprit vite :

» — *Du bist ein Soldat, ein Gefangener!*

» Et il courut sur moi. Mais je me méfiais. J'étais à 3 mètres de lui, encore mes sabots à la main. Je démarrai et m'enfuis lestement à travers champs, tandis que les deux autres bûcherons se joignaient à lui pour me poursuivre. Des paysans du village arrivèrent à la rescousse et, quand je fus arrivé au sommet d'une colline après 1 500 mètres de course, je vis en me retournant une vraie meute, anxieuse de sonner l'hallali. J'avais pris de l'avance. Je perdus de vue mes adversaires, mais je courus longtemps encore devant moi et, le soir, pour faire le chemin du retour, je jugeai que j'avais fait au moins 15 kilomètres.

» Dès la tombée de la nuit, je fis une marche d'approche. J'arrivai à 500 mètres de la frontière sans rien entendre. Une étiquette sur un arbre m'indiqua la proximité de la terre de la liberté. Je commençai à ramper. J'arrivai devant un haut treillage de fils de fer. Une sentinelle ayant entendu remuer fit quelques pas de mon côté, cria : « *Halt!* » mais s'éloigna sans m'avoir vu. Je reculai et longeai le treillage qui formait un demi-cercle. Quand j'en distinguai la fin, je m'approchai.

» J'allais atteindre le sol suisse, lorsqu'un factionnaire poussant un hurlement sauvage se précipita sur moi, qui me trouvais à plat ventre, et m'appuya sa baïonnette entre les épaules.

» J'étais pris.

» D'autres surgirent aussitôt, me passèrent un cabriolet aux mains et m'informèrent, en apprenant mon nom, que je n'avais aucune chance de passer, car, depuis mon évasion, une surveillance active était exercée, les sentinelles et les patrouilles doublées.

» — Il y a mille marks, — ajoutaient-ils, — pour celui qui vous a arrêté.

» Je fus enfermé au poste d'Islingen et, le lendemain, à Lorrach. J'y passai une nuit, et une escorte nombreuse me conduisit à Karlsruhe où je fus enfermé à la prison civile.

» Un moment après, deux policiers ouvrirent la porte de ma cellule. Sans dire un mot, ils m'enchaînèrent les mains et les pieds : la chaîne de chaque poignet passait à travers les poches et, très tendue, allait attacher les chevilles.

» Ainsi ligoté, j'allai au cabinet du juge d'instruction civil.

» — Ah! c'est l'espion, son affaire est claire; s'il souffre, ce n'est pas pour longtemps, — telles étaient quelques-unes des réflexions que j'entendais autour de moi.

» Le juge me tint à peu près ce discours avant de commencer son interrogatoire. Je dis « à peu près », car il n'y avait pas d'interprète et mon interlocuteur parlait très mal le français.

» — Inutile de mentir. Nous savons tout. Vous êtes non pas un prisonnier de guerre, mais un espion.

» A chacune de mes protestations, il m'interrompait, criant : « Taisez-vous, vous ne faites que mentir. »

» Durant tout l'interrogatoire, à chacune de mes réponses, il en fut de même.

» — Il faut, — déclara-t-il, — que vous disiez que vous êtes envoyé par le gouvernement français pour transmettre les renseignements qu'on a découverts.

» — J'ai transmis ces renseignements pour mon évasion.

» — C'est faux! D'ailleurs, que vous vous défendiez ou non, votre affaire est claire, vous serez fusillé.

» La perspective n'était pas réjouissante! Durant cinq jours, trois heures le matin, trois heures l'après-midi, on m'envoya de l'un à l'autre, civil ou militaire, pour me faire interroger.

» Mes mains ligotées par les chaînes étaient noires. Je ne les sentais plus.

» On s'obstinait à me mettre en présence de gens ignorant presque complètement notre langue et déformant, à dessein ou non, le sens de toutes mes paroles.

» — Vous avez dit cela, — prétendait-on.

» — Jamais de la vie.

» — Vous mentez encore, vous mentez toujours. Je vous affirme que vous avez avoué.

» Les uns et les autres dictaient à un secrétaire des déclarations que je n'avais pas faites, en ajoutant que cinq minutes après je m'étais rétracté.

» — On vous fusillera, — telle était la conclusion de chaque entrevue.

» Excédé, je finis par répondre un jour :

» — Fusillez-moi, si cela vous fait plaisir. Ce ne sera jamais qu'un crime de plus que vous aurez sur la conscience.

» J'étais parfaitement résigné, d'autant plus que, depuis mon arrestation, soit depuis six jours, on ne me donnait que 50 grammes de pain et un quart de litre d'eau chaude et trouble, dénommée soupe, chaque matin, et autant le soir. Comme je n'avais pas mangé pendant les six jours qui avaient précédé mon arrestation, je vous laisse à penser dans quel état de lucidité je me trouvais devant mes juges¹.

» Un jour, on me mit en présence d'une sorte de détective, nommé Homburger. Il me toisa longtemps, m'offrit une cigarette. Il s'aperçut alors que j'avais les mains enchaînées aux pieds.

1. Le régime de cette cellule fut le même pour Valentin Bourdet pendant deux mois. Vers le quarante-cinquième jour, étant dans un état de faiblesse qui faisait croire qu'il allait mourir, il reçut quelques biscuits et deux cakes gâtés, plus 500 grammes de pois séchés au four, pris dans un de ses colis. Le malheureux les avala crus, tant il était tenaillé par la faim. Il fut très malade cinq jours, sans soins. Durant deux mois, il ne fut pas admis à sortir de sa cellule pour se promener, même cinq minutes. D'ailleurs, il était dans un état de débilement qui l'aurait sans doute empêché de se tenir debout.

» — Racontez-moi, — dit-il sur un ton affable, — tout ce que vous avez fait.

» Il parlait le français très correctement. J'espérais enfin me faire comprendre. Je lui racontai toute ma vie depuis le début de ma captivité. Je ne niai pas l'intention de m'évader par la voie des airs et expliquai que c'était la raison pour laquelle j'avais donné des renseignements.

» J'en étais à la moitié de mon récit, étant mis en confiance, car il me laissait parler sans m'interrompre, lorsque, tout à coup, il rejeta le corps en arrière, comme un coq qui veut battre des ailes, étendit les bras, en criant :

» — Arrêtez! arrêtez! vous dis-je, tout ce que vous me racontez est pure invention. Vous mentez, vous mentez! Vous êtes un espion! Fixez-moi dans les yeux.

» Je le croyais devenu subitement fou. Il avait l'air, lui si calme, si placide jusqu'alors, d'avoir été traversé par une décharge électrique. Dirigeant ses doigts vers mes yeux, il m'obligea à le fixer pendant dix minutes, comme s'il voulait m'hypnotiser. Puis il répéta avec des intonations différentes :

» — Vous mentez! Vous mentez!

» — Je vous ai dit la vérité.

» — Jamais personne ne vous croira. Il faut, vous devez dire la vérité.

» — Je ne peux pas raconter autre chose.

» — Eh bien! on vous fusillera!

» Il m'interrogea ensuite comme l'avaient fait tous ceux qui l'avaient précédé.

» Lorsque, un mois après, on me fit signer le « protocole », tissu d'inexactitudes qui me fut traduit par un secrétaire ne donnant même pas le quart des mots en français, j'eus la présence d'esprit — vraiment providentielle, étant donné l'état mental où je me trouvais — d'ajouter au-dessous de ma signature :

» *Je n'ai pas compris la traduction.*

» Il y avait deux mois que j'étais en cellule dans la prison civile, lorsqu'on me transféra à la prison militaire, où j'appris que le pilote Teisserenc, qui m'avait indiqué le code secret pour écrire, était enfermé à cause de ce fait.

» Bien entendu, nous étions dans des locaux différents et une garde sérieuse veillait pour nous empêcher de correspondre. Je fus cependant autorisé à me promener de dix minutes à une demi-heure dans une courette, sur laquelle donnait ma cellule. Deux sentinelles me surveillaient.

» Pensant que Teisserenc devait se promener comme moi, je grimpai au barreau du soupirail de ma cellule et je le vis en effet un jour allant et venant, pâle comme un mort, les mains derrière le dos.

» Je hasardai un petit cri. Il comprit. Malgré les sentinelles qui le surveillaient et avaient les yeux constamment fixés sur ma cellule, je pus convenir avec lui d'une place où laisser tomber un petit morceau de papier, roulé dans un peu de mie de pain. Ce procédé réussit; nous pûmes échanger quelques mots. Mais que de précautions à prendre pour nous baisser au moment opportun sans être vus! Aussi nous décidâmes de ne recourir à ce moyen que dans les cas urgents¹.

» Des semaines et des mois s'écoulèrent dans ce lugubre endroit. Juillet arriva. Rien de nouveau.

» Un jour enfin, je reçus une feuille de l'Ambassade d'Espagne m'informant qu'elle m'avait choisi un avocat, M^e Kreutzer, de Karlsruhe. Celui-ci vint me voir et me trouva dans un pitoyable état. J'étais déprimé et faible au suprême degré. Songez que je n'avais pas pu prononcer un mot depuis mon internement en cette prison, que je n'avais reçu aucune lettre et que je ne pouvais rien lire!

» Maître Kreutzer me demanda de lui dire ce que j'avais à répondre pour ma défense. Mes facultés étaient tellement amoindries que je n'arrivais plus à me rappeler ce que j'avais fait, ni ce qui avait été dit à l'instruction. Comment ne suis-je pas devenu fou? Je me le demande!

1. Lorsqu'on lui avait parlé de Teisserenc, — dont on avait trouvé le nom sur un carnet, — Bourdet avait déclaré qu'il était en France. Mais sans doute, d'après des lettres arrivant à son adresse, on avait dû deviner que c'est en captivité que Bourdet et Teisserenc s'étaient connus. On fit des recherches et on trouva le pilote. Arrêté, Teisserenc n'avait pas nié avoir donné le code secret, en ajoutant qu'il ne savait pas l'usage qu'en ferait son camarade. Bourdet, de son côté, n'avait rien avoué au sujet de Teisserenc. Celui-ci fut poursuivi néanmoins, mais au conseil de guerre, il ne fut même pas interrogé. Ce qui ne l'empêcha de subir plus de sept mois de cellule. Il ne fut relâché que quinze jours après l'armistice.

» Mon avocat me fit donner du papier et un crayon, afin de me permettre d'écrire ce que je pourrais lorsque la mémoire me reviendrait. Pendant tout un mois, du matin au soir, je dus travailler énergiquement pour reconstituer mes tribulations. Souvent, la nuit arrivait alors que je n'avais pas pu écrire plus de dix lignes dans ma journée. Petit à petit, je me rééduquai, les idées revinrent. Je remis alors mon mémoire à M^e Kreutzer.

» Je dois dire que, dans les derniers jours, ma besogne avait été facilitée du fait qu'on m'avait lu l'acte d'accusation, en me prévenant que je comparâtrais devant le conseil de guerre, le 15 août, avec mon co-accusé Teisserenc. On m'avait aussi donné la liste des témoins : trois soldats français, des gardiens allemands, des civils, des officiers, en tout une quinzaine.

» Le grand jour arriva. Je me rappelle que j'étais très calme depuis la veille.

» Huit heures du matin, on m'ouvre. Encadré par des sentinelles je gravis l'escalier conduisant à la salle du conseil de guerre. Sur le palier je retrouve Teisserenc.

» — Tout est en branle-bas, — lui dis-je. — Il s'agit sûrement d'un ou deux condamnés à mort.

» — T'en fais pas, vieux, — me répond-il.

» — Ça se tassera !

» On nous introduit. Nous prenons place au banc des accusés, devant un important piquet : casques à pointe et baïonnettes. Les juges sont installés, revolver au côté, guindés dans leur uniforme, plusieurs avec un monocle.

» Un huissier fait entrer les témoins, les place. Le président donne lecture de l'acte d'accusation. Traduction nous en est faite.

» Je peux résumer le tout dans ce motif,

« Avoir envoyé pendant les années 1916, 1917 et 1918 au commandement ennemi des renseignements militaires très précis dans le but de nuire à l'Allemagne ».

» L'auteur avait mis un certain raffinement dans son argumentation : d'après lui, on se trouvait en présence d'une bande d'espions dont les chefs avaient été arrêtés ; la personne qui se nommait Vincent dans les lettres et écrivait à Bourdet

ne serait autre qu'une créature du directeur de l'aviation française, etc.

» Après la lecture de l'acte d'accusation, le président annonça que l'audience se déroulerait à huis clos et l'on fit sortir les témoins. L'interrogatoire commença devant un secrétaire de l'ambassade d'Espagne.

» Je répondis naturellement à toutes les questions posées et donnai toutes les explications possibles pour prouver que les renseignements que j'avais donnés n'avaient pour objectif que de rendre possible ma fuite en avion. Des interruptions, des questions insidieuses ne réussirent pas à me démonter.

» Le capitaine Lœw me traita encore de menteur, déclarant que, lorsqu'il m'avait interrogé, je n'avais pas donné les mêmes explications. Je ripostai :

» — Vous m'avez questionné toujours sans interprète assermenté, contrairement aux prescriptions. Vous ne comprenez pas très bien le français et le parlez de façon aussi incorrecte. Vous vous êtes contenté de me menacer de mort sans jamais m'écouter.

» Il fit alors consulter le protocole pour montrer aux juges que j'avais apposé ma signature au bas. Il croyait triompher.

» Sa victoire fut de courte durée, car je fis aussitôt remarquer que j'avais ajouté une observation qu'il n'avait pas vue :
« *Je n'ai pas compris la traduction.* »

» M^e Kreutzer, qui me défendit d'ailleurs avec une parfaite loyauté et un beau dévouement, se servit de cet argument qu'il ignorait l'instant d'avant, car j'avais oublié de le lui révéler. En quelques mots, il blâma sévèrement l'autorité allemande d'avoir voulu par des mensonges arriver à faire fusiller un prisonnier innocent.

» — La justice allemande, — ajouta-t-il, — se déconsidérera à jamais si elle se laisse entraîner dans une pareille voie.

» Le capitaine Lœw se remuait comme un diable pour reprendre l'avantage. Il s'ingéniait à fournir de nouvelles preuves de culpabilité, mais il ne put empêcher le tribunal de délibérer sur la demande de supplément d'enquête déposée par mon avocat.

» Lorsque les juges revinrent, ils annoncèrent que le verdict était ajourné pour supplément d'enquête. Le capitaine

Loew demanda à citer de nouveaux témoins pour confirmer ses dires. M^e Kreutzer réclama une descente de justice sur les lieux avant de juger et une consultation auprès d'officiers aviateurs allemands sur les possibilités de réalisation du projet que j'avais échafaudé avec mon frère.

» Remis de nouveau en cellule, je fus deux mois plus tard confronté avec le capitaine Schmidt qui m'avait interrogé, lors de l'instruction et avec le policier Homburger. Mon camarade Teisserenc assistait à la confrontation et avait prêté serment, ainsi qu'un interprète allemand, pour écouter tout ce que je dirais.

» Aucune accusation supplémentaire ne fut recueillie.

» Nous fûmes informés que le second conseil de guerre siégerait le 17 novembre, mais l'armistice fut signé le 11.

» Mes tribulations n'étaient pas terminées.

» Je fus informé par mon avocat que, d'après les conditions de l'armistice, j'allais être conduit dans un camp, puis rapatrié. Un officier de la Direction des prisonniers de guerre le lui avait affirmé. C'était l'affaire de deux ou trois jours.

» Une semaine après, j'étais encore en cellule, et, l'anarchie régnant un peu dans le personnel de la prison, on ne m'apportait même pas de soupe et l'on ne m'accordait plus ma promenade quotidienne.

» J'écrivis au général, commandant l'Inspection des prisonniers de guerre, lui exposant ma situation irrégulière. Un soldat se présenta presque aussitôt dans ma cellule :

» — Je suis, — dit-il, — le délégué des soldats membres du Conseil des Soldats, Ouvriers et Paysans. Pourquoi avez-vous écrit au général?

» Je voulus lui raconter mon cas.

» — Nous sommes les maîtres ici, — reprit-il, — et c'est à nous que vous appartenez!

» — Mais les conventions d'armistice?

» — Il n'y a pas de convention pour nous, pas plus que nous n'avons à tenir compte de l'ancien régime. Nous avons parfaitement le droit de vous garder, de vous juger et de vous condamner.

» Et il partit.

» J'appris qu'il avait tenu le même langage à Teisserenc,

qui avait fait remettre au C. O. S. une lettre pour l'ambassadeur d'Espagne. Voici comment : un C. O. S. vint nous ouvrir et nous emmena dans une chambre où se trouvaient plusieurs autres membres du Conseil des Soldats, Ouvriers et Paysans. Nous fûmes reçus par un : « Bonjour, camarades, » et, tout de suite, la main sur l'épaule :

» — Voyons, — dit un feldwebel, — vous êtes des amis, des ouvriers comme nous ! Pourquoi êtes-vous là ?

» Nous voulûmes expliquer.

» — Tout cela n'est rien ! On va vous faire sortir comme on a fait sortir le grand-duc de son château et Guillaume de son palais. Vous pourrez dire là-bas en rentrant en France que nous sommes les maîtres et que tout se passe dans le calme et la justice.

» Notre situation était trop délicate pour répliquer. Cependant, si nous étions là encore depuis dix jours, n'était-ce pas à eux que nous le devons ? Notre interlocuteur pérora quelques instants et nous fit reconduire à notre cellule avec l'assurance que nous sortirions le lendemain.

» Plusieurs jours passèrent sans que notre situation changeât. Je réclamai à nouveau. On me répondit :

» — Votre cas n'est pas très clair, le général dit qu'à la rigueur on pourrait mettre en liberté votre co-accusé, mais que nous avons le droit de vous juger ; vous devez rester ici tous les deux.

» Ce qui était inexact, mon ami Teisserenc ayant été libéré deux jours plus tôt.

» Et moi ? D'une part, le C. O. S. de Karlsruhe subissait l'influence d'un certain capitaine Bartling, qui voulait se venger des aviateurs alliés, parce que sa villa avait été écrasée par une de nos bombes ; d'autre part le général Isbert, commandant le XIV^e corps, déclarait : « Il faut conserver des otages, sa peau sauvera peut-être celle d'un des nôtres ; qu'il reste en cellule. »

» Je mandai alors mon avocat qui, apprenant l'injustice dont j'étais victime, vint me voir :

» — Je suis allé chez le général commandant l'Inspection, — me dit-il. — Je l'ai convaincu que vous devriez être en liberté depuis vingt jours, mais il m'a répondu que seul

le général Isbert, qui avait porté l'accusation contre vous, avait qualité pour décider de votre sort. Or, ce général voulant vous garder comme otage, je l'ai avisé que j'allais porter plainte contre lui.

» M^e Kreutzer réfléchit cependant et préféra informer l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, qui fit aussitôt donner par le ministre de la Guerre l'ordre au général Isbert de ne pas conserver de prisonniers de guerre après l'armistice!

» Deux jours plus tard, cet ordre arrivait. C'était le 2 décembre.

» Je fus extrait enfin de ma cellule, où j'avais passé tant de mois de misère, et conduit dans une baraque dans la ville de Karlsruhe. Nous étions gardés par des sentinelles et j'appris que, dans deux ou trois jours, je serais transporté à la forteresse de Rastadt.

» C'en était trop. Malgré la garde vigilante qui nous surveillait j'eus vite décidé de m'évader encore une fois. Je profitai d'un moment d'inattention, le lendemain matin, et me faufilai à l'extérieur du bâtiment. Je pris en hâte la route conduisant au Rhin, abandonnant volontiers tous les objets qu'on m'avait confisqués lors de mon arrestation.

» Cette fois, mon évasion fut sans histoire. J'atteignis le Rhin et le traversai sans incident au pont de Maxau. Malgré mon état de faiblesse, quand j'aperçus la sentinelle française qui agitait son casque en l'air, je me mis à courir comme un perdu... qui se retrouve après tant de souffrances.

» Quel ne fut pas mon désespoir en apprenant que mon pauvre grand frère, dont j'étais sans nouvelles depuis dix mois et qui s'était si bravement dévoué pour moi, était tombé au champ d'honneur! »

L'adjudant Valentin Bourdet dont nous venons de reproduire le récit dut être hospitalisé pendant un mois, puis reçut un congé de convalescence de deux mois. Mais, après ce trimestre, il n'était encore que l'ombre de lui-même; au mois de juin 1919 — ce fut alors que je le vis pour la dernière fois — il n'avait encore reçu aucune récompense, ni citation, ni galon de sous-lieutenant, en dépit de l'héroïsme dont il avait témoigné pendant ses années de douloureuse captivité.

LES CHARDONS DU BARAGAN¹

Et voici le jour de mon éloignement dans le monde... Je l'attendais, prêt à tout. Il me fut particulièrement favorable.

Ce matin-là, — en partant avec d'autres hommes pour aller chercher deux charriots de fourrage à Giurgeni, — mon père me dit :

— Hier soir, après la bourrasque, j'ai vu les porcs « charrier » de la paille dans leur gueule. Cela veut dire que le « Crivats » se mettra à souffler aujourd'hui ou demain. Ne me fais pas des histoires avec ces chardons ! Passons l'hiver ici... Au printemps on verra.

Je ne répondis rien, et il sut à quoi s'en tenir, car il m'embrassa. Pauvre père... Mais c'est ainsi : chacun avec sa destinée. Si la mienne a changé du tout au tout, si aujourd'hui je fais ce que bon me semble dans *ma* maison et sur *ma* terre, c'est, en grande partie, à cette étourderie d'enfant désobéissant que je le dois.

Le Roumain est une créature curieuse. Je n'ai jamais entendu parler d'un peuple qui sache, mieux que le nôtre, chanter ses joies et ses douleurs, et qui soit en même temps si humble, si docile, si tristement replié sur le trop peu que la vie lui octroie.

Il y avait à la ferme quatre gamins et trois fillettes, maigres, sales, pieds nus et loqueteux, comme moi. Pour la grande ruée des chardons, ils se contentaient de molles velléités :

1. Voir la *Revue de Paris* du 1^{er} mai.

une randonnée de deux lieues, puis retour à la « mamaliga pas plus grosse qu'une noix ». C'étaient de petites épaves-nées. Aussi, je jugeai qu'il ne valait pas la peine de leur faire part de mes intentions.

Par contre, les gamins du village ne parlaient depuis une semaine que des chardons.

— Ah! cette année je vais faire la *latâ*¹!

Les enfants de gens aisées, autant que ceux des pauvres « collés à la terre », — les uns parce que trop gâtés, les autres par excès de tourments, — se promettaient en chœur de faire la *latâ* :

— Je pousserai jusqu'à Calarashi! — criait l'un.

— Moi, jusqu'à Bucarest! — renchérissait un autre.

Certes, il ne s'agissait pas de couvrir 100 ou 200 kilomètres à pied, mais, Dieu tout puissant! quelles ne sont pas les audaces, les rêveries, les suppositions, les espérances qui ne pourraient trouver gîte dans le cerveau d'un gosse né sur les flancs du Baragan!

Pourquoi, par exemple, ne rencontrerait-il pas une grande dame enrubannée, jolie et tendre, qui passerait justement avec son phaéton à six chevaux? ou un de ces haïdoucs aux *flintas* meurtrières, qui tuent les tyrans et versent les ducas dans les mains calleuses de l'ilote? ou, encore, une folle fillette de seigneur, qui court elle aussi avec les chardons, qui le prend par la main, le conduit devant madame sa mère et dit : « Voici, maman, mon fiancé! »

Pourquoi pas? Ne fallait-il donc croire à rien de tout ce que grand'mère avait tant raconté à la *goura sobéi*²? A rien, non plus, de tout ce qu'avait dit, depuis, ce sorcier de père Nastasse, le vieux vacher du village? Lui, surtout :

Moche Nastasse din Livezi

Cel c'o suta de podvezi

Sa le vezi sa nu le crezi

(Père Nastasse de Livezi

Qui accomplit cent besognes :

A le voir faire, on ne veut pas en croire ses yeux).

On disait cela de lui? Un petit bonhomme, pas plus grand que

1. Grosse bêtise.

2. Devant l'âtre.

sa matraque, boiteux, un peu bossu d'une épaule, les yeux larmoyants, camus, hirsute, perdant toujours son pantalon, il était l'âme du village; un coup de canif dans le ventre, et voilà la bête debout; une vache tombait-elle malade, il lui enfonçait la main dans le derrière, jusqu'au coude, et la voilà guérie; un veau « venait-il » mal, avec sa main encore il le faisait « venir », « le museau gentiment couché sur les deux pattes de devant »; un pourceau frappé de diarrhée par la crise de croissance, il le rendait *cazac* avec une poignée d'avoine « mélangée d'on ne savait pas quoi »; un chien menacé de rage, il le brûlait avec un fer rouge entre les yeux et c'était fini. Il savait masser mieux qu'un *baba*, prédire sans défaillance le temps qu'il ferait, et indiquer, dès leurs trois mois, les poulettes qui allaient devenir de bonnes pondeuses et les coqs qui seraient les plus « travailleurs ».

Mais il fallait voir père Nastasse lorsqu'il chatrait un poulain ou un taurillon à l'aide de quelques baguettes et d'un bout de ficelle. C'était à peine si la bête écarquillait un peu les yeux quand, il la « soulageait » en un tournemain, lui chantonnant :

Approche-toi, petit :
Tu vivras célibataire,
Les filles ne t'aimeront que mieux.

Quant aux enfants, nul, plus rapidement que père Nastasse, ne savait leur apprendre à compter, sans faute, « jusqu'à cent ». C'est alors que, levant son bâton, il leur disait impérieusement :

— On ne devient *un om* qu'en s'en allant de par le monde! Surtout lorsqu'on a un grain de malice dans la caboche, ce qui arrive à nous autres *cojans* aussi.

Et il citait des exemples :

— Regardez monsieur Vasilika, juge à Calarashi, monsieur Endrei, chapelier à Bucarest, monsieur Takén, grand manufacturier à Braïla. Ce sont tous des fils de *cojans* de chez nous! Qu'est-ce qu'ils seraient aujourd'hui s'ils n'étaient pas partis? Des *argats*! Des traîne-savates! — Et les voilà *des hommes*!

Les gamins, faisant cercle autour de lui, l'écoutaient, se

toisaient entre eux pour découvrir le futur « juge à Calarashi » et rêvaient comme seule l'enfance peut le faire.

J'allai les trouver, ce matin du jour où mon père s'en alla pour trois jours, à Giurgeni.

* * *

Je devais me munir d'un *codrou*¹ de mamaliga et de deux ou trois poireaux, victuailles pour cette journée de fuite à laquelle je me préparais, et, chez nous, chez la Doudouca, il n'y en avait pas. Mais Brèche-Dent, le fils du charron du village, m'avait promis de me les procurer. C'est lui que j'allai voir.

Je le rencontrai en route. Il était avec son père, tous deux allant jeter sur le Baragan la charogne d'une vache qu'on avait couchée sur une herse d'épines traînée par un cheval.

— Elle a été mordue par une belette, — me cria-t-il. — Viens voir : père va l'écorcher.

Ce fut vite fait, puis, la peau de la vache sur la herse, le charron se dépêcha de rentrer.

— Maintenant, — fit Brèche-Dent, — allons assaillir le boulanger ! Il est dans le village, avec sa *cotiouga*². Peut-être qu'il y aurait moyen de lui chiper un pain. Ce serait épatant, pour notre galopade après les chardons, hein ? Une *boulca*³... Il y a longtemps que je n'en ai pas mangé. Toi non plus, sûrement.

Sûrement... Comme tous les paysans, j'en étais privé moi aussi. Mais, voler le boulanger, non, cela ne me disait rien !

— Je me contenterais d'un peu de mamaliga, — lui répondis-je.

Brèche-Dent m'allongea un horizon :

— Que tu es bête !... Mamaliga et poireau, tu en auras, c'est entendu, mais le pain est meilleur.

Combien il devait être meilleur, surtout pour les pauvres petites bouches, je m'en suis convaincu en arrivant dans le

1. Bon morceau.

2. Espèce de tombereau fermé.

3. Pain, en argot.

village, où les enfants faisaient un vacarme du diable, en suivant la *cotiouga* du boulanger.

— Du pain!... du pain!... du pain!...

On n'entendait que ces mots-là et les aboiements des chiens, affolés, eux aussi, par le passage du boulanger. Le malheureux! Pour les cinq ou six kilos de pain qu'il parvenait à vendre dans notre village, c'était une vraie bataille qu'il devait livrer, chaque semaine, à la meute des gamins. Les coups de fouets pleuvaient sur leurs têtes. Et encore, rarement il se tirait sans dommage. Ce jour-là, Brèche-Dent réussit à lui escamoter un pain. Mais il fut dénoncé par un camarade envieux, et le boulanger alla demander les quatre sous au charron, qui paya, après force jurons et menaces à l'endroit de son fils :

— Cette fois je t'assommerai, sache-le bien! — lui hurla-t-il, — à moins que tu ne rentres plus à la maison!

Brèche-Dent s'enfuit, le pain sous le bras et entouré de toute la bande, qui le suppliait :

— Une miette!... Rien qu'une miette!...

Bon garçon, il distribua la moitié du pain. J'en eus une miette, moi aussi.

— Le reste, ce sera pour demain, — dit-il.

Et tous ensemble nous allâmes trouver père Nastasse au pâturage. Mis au courant du vol et de la menace, le vacher s'empressa de consoler Brèche-Dent :

— Que ton père la ferme! — s'écria-t-il. — Je sais, moi, qu'il volait à ton âge bien plus que toi. Voici le pope, qui peut en témoigner.

Le pope était là, un vieillard à face placide et au nez rouge. Loqueteux comme toute la commune. Très brave au reste. Il se plaignait au vacher de se voir dans l'obligation de faire lui-même la fenaison et le maïs. Il jurait :

— *Ceara ei de biserica*¹ qui n'est pas seulement fichue de nourrir son pope!

— Et moi! — répliquait père Nastasse, — moi qui fais tant de corvées pour des riens : pour une courge, un tamis de farine de maïs, rarement quelques œufs. Quant au troupeau,

1. Sacré nom d'une église.

je dois trotter, clopin-clopant, de mars à septembre, pour deux francs par tête de bétail.

— Oui, Nastasse, tu es aussi tourmenté que moi, — acquiesça le pope.

Et, fouillant dans la poche de sa soutane rapiécée, il en tira une petite bouteille.

— Tiens, Nastasse, bois une gorgée de cette bonne *tsouïca*! Cela fait passer le chagrin.

Père Simion n'était plus prêtre que de nom. Son église, comme la plupart des églises villageoises, était fermée pendant toute la semaine, faute de fidèles. Dimanches et fêtes, quelques vieilles accablées de courbatures assistaient à la liturgie. Elles lui laissaient quelques francs pour les cierges lors des deux tournées du sacristain, qui passait avec le plateau, en criant comme à des sourds :

— Pour l'é-gli-i-se! Pour l'hui-i-le!

Des morts il y en avaient rarement, ainsi que des mariages et des baptêmes. Au premier du mois, lorsque le pope allait bénir les ménages, on lui jetait, dans l'eau bénite de son chaudron, des boutons et des centimes, au lieu de sous.

Mais les gens l'aimaient, car il était tolérant et drôle. On racontait de lui une histoire amusante.

En vieillissant, la mémoire le trahissait souvent. Aussi, pour pouvoir répondre sans défaillance aux chrétiens qui lui demandaient, à brûle-pourpoint, « combien de jours il restait encore jusqu'à Pâques », il avait pris l'habitude, au début du grand Carême, de se munir d'autant de grains de maïs qu'il y avait de jours jusqu'à Pâques. Et chaque jour il jetait un grain. De cette façon, lorsqu'un paysan lui posait la question embarrassante, il sortait de sa poche tous les grains, les comptait et répondait avec précision.

Mais, une fois, un diable de gamin lui glissa dans sa soutane une poignée de maïs. Alors, ce fut en vain que le pauvre pope jeta son grain quotidien, il en restait toujours trop, et la grande fête approchait. Aussi cette fois-là, pressé de questions, le pope finit-il par montrer aux gens le tas de maïs qui gonflait sa poche et répondit :

— Plus de Pâques, cette année-ci!

* * *

Il pouvait être minuit quand Brèche-Dent vint frapper à la porte de la grange où je dormais seul. Je le conduisis par la main jusqu'au tas de sacs vides, qui me servait de lit. Il s'y nicha tout de suite, grelottant.

— Mon père m'a battu comme jamais, — murmura-t-il doucement.

Sa voix était tellement changée que je le reconnus plutôt à son haleine de bébé. Il continua :

— J'ai attendu jusque tard dans la nuit, puis j'allai me glisser dans le foin d'une meule. C'est là qu'il m'a attrapé, pendant le sommeil. Il m'eût tué, je crois, si ma mère n'était accourue pour m'arracher de ses mains. Tout de même!... Ce père...

Brèche-Dent ne pleurait pas. Je devinai son visage osseux, pâle, très mobile, aux petits yeux ardents. C'était mon seul ami. Je l'aimais comme mon frère.

— As-tu faim? — me demanda-t-il encore, avant de s'endormir. — Je garde toujours la moitié du pain. Elle est là, sur les sacs. Prends-en, si tu veux.

— Et toi? — dis-je; — qu'as-tu mangé aujourd'hui?

— Du maïs grillé. Il me reste un épi, mais il est froid et dur.

— Donne-le moi.

Fouillant dans son sein, pour tirer l'épi, il lâcha un gémissement.

— Je suis tout couvert de bleus, — expliqua-t-il.

Je grignotai le maïs, en pensant que je n'avais jamais été battu, moi. Ce père, tout de même! Pauvre Brèche-Dent... Je le pris par le cou et nous nous endormîmes ainsi.

Quelle matinée!... L'aube ne pointait pas encore quand une secousse inouïe me réveilla en sursaut : la porte de la grange venait d'être arrachée de ses gonds.

— Le Crivatz! — m'écriai-je.

Mais Brèche-Dent ne broncha pas, tant il dormait lourdement. Je ne dis plus rien. Je le laissai continuer son

sommeil, il en avait besoin, et je restai les yeux écarquillés dans le noir.

La cour, chez la Doudouca, était *comme sur le Baragan* — on ne le dit pas pour rien — *vraïchté*¹. La grange, surtout : le dos tourné au nord, elle était la plus exposée au Crivatz. Par un gros trou, qui devait avoir été jadis une fenêtre, le vent s'engouffrait furieusement, épais comme une vague. J'en frémissais de plaisir. Maintenant que la porte gisait à terre, le Crivatz semblait un torrent qui pénétrait par la brèche, nous lavait le visage et coulait par l'ouverture béante de la porte démolie. Je me figurais même que, s'il n'avait pas fait si noir, j'aurais pu saisir le fleuve du vent ; tant je le sentais lourd et froid.

Dehors, c'était un branle-bas harmonieux, avec des sifflements, des grondements, des craquements. Une cheminée mugissait comme un taureau. Des planches tombaient partout. J'écoutais tout cela, seul, le regard fixé sur le trou de l'ancienne fenêtre, pendant que mon compagnon ronflait, la tête enfouie sous les sacs.

Soudain, une brusque poussée de bise, puis v'lan ! quelque chose d'épouvantable est projeté sur mon visage et me pique au point de me faire saigner.

— Les chardons ! Les chardons ! — hurlai-je, repoussant le ballon épineux que le Crivatz nous envoyait.

Brèche-Dent bondit, alors, et tout joyeux :

— Ils sont là ? — s'écria-t-il ; — allons vite !

Pas besoin de nous habiller, nous l'étions. Chacun un bâton à la main, les *caciulas* bien enfoncés sur la tête, nous voilà dehors, sans oublier ce reste de pain qui devait remplacer la mamaliga et les poireaux.

L'impossible vie frénétique ! Aujourd'hui, à vingt années d'écart, je suis encore à me demander si cette féerie-là n'a pas été un rêve, si mon enfance l'a vraiment vécue... Car, à aucun moment, depuis les temps légendaires de la barbarie turque, mon laborieux et doux pays n'avait connu des jours aussi atroces que ceux dont je vous entretiens le long de cette histoire ; jamais ma tendre nation n'en a plus cruellement souffert. Mais qu'en savions-nous, nous les enfants ? Hormis

1. Presque sans clôture, délabrée.

l'ingrate existence de tous ceux qui naissent dans une chaumière, hormis ces privations constantes qui liment, qui modifient l'être humain et qui ne révoltent plus personne, à force d'habitude, — qu'en savions-nous, de l'universel gémississement qui s'échappait des millions de poitrines paysannes, d'un bout à l'autre de la Roumanie? Rejetons du paresseux et libre Baragan, aux abords duquel la vie se transmet dans la somnolence et se perpétue dans le mirage, nous grignotions innocemment l'épi de maïs que Dieu voulait bien faire pousser et déplorions en sourdine l'insuffisance de notre portion de mamaliga. « Pas plus grosse qu'une noix », celle-ci l'était partout, — par tout le pays roumain, — avec cette différence qu'ailleurs elle coûtait aux hommes des sueurs de sang, tandis que nous, oubliés par Dieu et par les sangsues humaines, nous la gagnions « en nous grattant la tête ». De cela, nous ne nous doutions pas. Nous allions l'apprendre, emportés par le Crivatz, qui commence à souffler sur le Baragan le jour où ses chardons sont prêts à semer leur mauvaise graine.

* * *

Aux lueurs d'un ciel vaguement blanchi par l'aube, des nuées éparses de chardons moutonneux bondissaient dans l'espace mi-opaque, tantôt rasant le sol incertain et tantôt s'éclipsant haut dans les ténébres, telle une affolante mitraille d'ombres sphériques déclanchées par un Dieu fou.

— Ah! si nous pouvions leur montrer dessus et voler comme des *smei!* — soupira Brèche-Dent, avec un sincère regret, au moment où nous allions être happés par la campagne grise.

Et aussitôt, Crivatz et chardons nous arrachèrent l'un à l'autre. L'instant d'après, nous n'étions plus que deux fantômes, galopant ventre à terre. Je distinguais mon compagnon au loin, peinant dur à maîtriser son beau chardon. Le mien, tout aussi gros et parfaitement rond, ne me donnait pas moins de fil à retordre, car ça soufflait en tempête. Et il ne s'agissait pas de poursuivre mille chardons à la fois, mais, le plus longtemps possible, le même : car les beaux étaient rares. Armés de perches légères à la pointe en croc, nous pou-

vions briser l'élan de nos arbrisseaux volants dès qu'ils manifestaient le désir de nous semer en route. Parfois nous étions obligés de les arrêter afin de reprendre haleine.

Plus haut sur jambes que mon compagnon, je pensais l'avoir devancé d'un kilomètre quand les premiers rayons du soleil projetèrent leurs plaques de pourpre sur le grand remue-ménage du Baragan. Alors j'enlevai mon chardon au bout de ma perche et me hissai sur un monticule, d'où j'aperçus, à l'orée du désert, père Nastasse qui s'acharnait à demander, pour son troupeau, une dernière journée de nourriture à un pâturage balayé par le Crivatz.

Bientôt parut Brèche-Dent, suivi par une traînée de camarades espacés, dont certains étaient déjà essoufflés. Ils surgissaient d'un peu partout, dans le pêle-mêle des chardons qui roulaient en même temps que les gamins. Par moments, les uns et les autres se confondaient à ne plus savoir quelle boule était un chardon et quelle autre un gamin, jusqu'à ce qu'une *caciula* pointue, deux bras et un bâton minuscules se redressassent brusquement, s'agitant sur deux pattes, comme un mulot. Puis de nouveau le Crivatz les emmêlait.

Je repris ma course avant leur arrivée.

Quand, une heure plus tard, ils me rattrapèrent à la seconde étape, leur nombre était réduit de moitié. Du village, de la ferme de Doudouca, plus trace à l'horizon. Plein Baragan... Chardons qui filaient en sifflant dans l'air limpide... Petites meules de broussaille allant leur train boiteux... Corbeaux désemparés... Interminables alignements de monticules, dont nous choisîmes le plus grand pour nous y abriter.

Nous étions six en tout. Deux d'entre eux, étant pieds nus, saignaient déjà lamentablement. Ils abandonnèrent à cette halte, nous offrant gentiment leurs provisions de mamaliga et de poireaux. Brèche-Dent les régala de « miettes » de pain et ils prirent le chemin du retour, un peu chagrins.

Ce fut une dînette des plus enviabiles, à quatre. Jamais mamaliga et poireaux au sel n'ont connu des bouches si gourmandes, jamais *platchinta* au beurre et au fromage n'a été apprécié comme ces « miettes » de pain que Brèche-

Dent nous distribua généreusement, en guise de gâteaux. Il était si bon, ce pain, que les deux autres compagnons demandèrent « encore une miette ».

— Je vous donne tout le reste, — fit Brèche-Dent, — mais vous échangerez vos *opinci* contre les nôtres!

En effet, ils avaient des sandales presque neuves, alors que les nôtres étaient percées aux talons.

— Vous n'irez pas bien loin, — expliqua mon camarade, — tandis que Mataké et moi... Dieu sait!

Les autres se regardèrent hésitants.

— C'est trop peu... — dit l'un d'entre eux.

— Comment trop peu? — s'écria Brèche-Dent.

Et, montrant les bleus sur son visage :

— Regarde ce que m'a coûté ce pain!

Le compagnon parut convaincu, mais :

— Tu me donneras, par-dessus le marché, quatre boutons de nacre! — conclut-il, délaçant ses *opinci*, geste qu'imita son ami, au nom duquel il traitait d'autorité.

Ils eurent les boutons de nacre, le reste du pain et nos *opinci* trouées. Nous chaussâmes les leurs, parfaites, puis :

— C'est votre tour, maintenant, de nous donner une « miette » de pain! — insinua Brèche-Dent. — Nous avons oublié de nous faire une *galouchka*¹.

Cet oubli troubla un instant les deux possesseurs du suprême morceau de pain, mais, braves camarades, ils acceptèrent le sacrifice. Nous en fîmes, tous, des *galouchka*, que nous logeâmes sous nos bonnets, afin de les savourer à la prochaine étape.

Et ne retenant plus nos chardons, nous nous élançâmes, en criant avec le vent :

Vira la Profira

Sapte galbeni lira!

(En avant vers la Profira

où la livre vaut sept ducats!)

1. Cette *galouchka* (quenelle), dans nos plaines, n'est que la dernière bouchée de pain ou de *covrig* (craquelin) que certains enfants, après l'avoir mâchée, n'avalent pas, mais sortent de leur bouche, sous la forme d'une boulette, et mettent de côté, pour se réserver le plaisir de la manger « une seconde fois. »

* * *

Il n'y eut pas d'étapes à quatre, car nos deux camarades saignèrent des talons avant d'avoir couvert une lieue. Celui qui avait marchandé l'échange des *opinci*, plus endurant, voulait pousser encore un bout, mais l'autre, abandonnant son chardon, s'était cramponné à la veste de son ami et pleurait. Cela lui valut un tape sur le bonnet, qui lui aplatit sa *galouchka*. Le pauvre en gratta, quand même, les débris sur ses cheveux au fond de la *caciula*, et la mangea en sanglotant.

Comme il était possesseur d'une précieuse boîte d'allumettes, Brèche-Dent s'offrit à la lui racheter contre deux boutons de nacre.

— Tu m'en donneras trois!

— Je t'en donnerai trois.

Ainsi, la seconde bonne affaire fut faite, grâce à ces boutons de nacre, dont nous raffolions tous, parce qu'ils étaient très rares et fort beaux. Ils valaient dix fois les boutons de métal. Pour se les procurer, il n'y avait guère que deux moyens : les arracher aux vêtements féminins de la maison et essuyer de terribles raclées, ou les gagner au jeu des boutons, à l'exemple de Brèche-Dent, qui était le détenteur de presque tous les boutons de nacre du village. Il y en avait un troisième moyen, un peu humiliant, on l'a vu : c'était de troquer des *opinci* neuves contre de très mauvaises, ou de se faire enlever sa boîte d'allumettes, article de la ville, plus rare et plus important que le pain même, car le petit villageois, qui ne peut allumer son feu dans la brousse, est tout aussi malheureux qu'un chasseur à bout de munitions. C'est pourquoi Brèche-Dent eut la bonté de céder une partie des allumettes, ainsi qu'un morceau de *scarpiniche*¹. Après quoi, nous nous séparâmes.

Ils retournèrent en boitant, la tête penchée contre la bise qui les renversait presque. Nous les regardâmes jusqu'à ce qu'ils eussent disparu.

Alors le Baragan nous parut bien plus désert. Nous étions vraiment seuls, et tous deux des enfants. J'attendais que mon compagnon dît quelque chose, ou qu'il reprît la course,

1. Côté de la boîte qui sert à allumer.

mais lui attendait la même chose de moi. Et nous restions plantés là, l'épaule contre le vent, un pied sur la perche qui retenait le chardon, chacun évitant de regarder l'autre dans les yeux. Nous scrutions plutôt le côté de l'infini qui venait d'engloutir nos camarades.

Était-il plus sage de les suivre?

Je me le demandais, le cœur gros, quand je vis Brèche-Dent ôter sa caciula, y cueillir sa galouchka et se mettre à la mordre lentement, tout entière, à son plaisir. Ce que voyant, j'ôtai moi aussi ma caciula...

Mais je n'eus pas le temps d'y cueillir ma galouchka, un furieux coup de vent emporta nos chardons et nos bonnets avec!

Des cris de joie furent la réponse. Et la galopade recommença de plus belle.

C'est ainsi que le destin trace la route de l'homme...

* * *

Nous courûmes pendant toute cette première journée, longue et riche comme une vie, pleine de ciel, de terre, de soleil et de Crivatz. Le soir, elle se remplit de ténèbres inconnues, qui nous surprirent en plein désert. Alors nous eûmes peur, mais nous nous gardâmes de nous l'avouer, chacun voulant paraître vaillant aux yeux de l'autre.

— Il n'y a pas de revenants, Mataké, tu peux en être tranquille! — fit Brèche-Dent, en regardant autour de lui.

— Il n'y en a pas, je le sais... Dans les cimetières, peut-être...

— Non plus! J'y suis allé, une fois, la nuit.

Et il se signa trois fois en disant :

— Il faut se signer quand même.

Je me signai tout content.

Nous nous étions arrêtés pour camper dans un petit vallon plein de ronces, où il faisait encore plus noir que dans la plaine. Là, abrités contre le Crivatz, nous allumâmes un bon feu et décidâmes de passer la nuit. Brèche-Dent sortit de ses poches nos vivres, mais la chaleur et la fatigue nous écrasèrent sur le champ. Nos bras alourdis refusèrent de porter les ali-

ments à notre bouche. Les bâillements nous décrochaient les mâchoires. Et nous nous renversâmes, l'un contre l'autre, les yeux pleins de notre feu rouge entouré de nuit noire. C'est l'image que j'emportai dans mon sommeil, qui n'alla pas jusqu'au matin.

Un coup de vent, pendant la nuit, avait projeté la cendre brûlante contre le tas de ronces de chardons et de broussailles, qui gisait depuis toujours dans le vallon et qui prit feu. Nous nous réveillâmes, hallucinés, devant les flammes qui montaient jusqu'au ciel. La grande chaleur nous obligea à nous réfugier sur les rebords du vallon, où nous somnolâmes une éternité, face à l'incendie, le dos tourné au Baragan noir. — Soudain un galop furieux traversa les ténébres, fit vibrer le sol et nos entrailles, et nous précipita au fond du vallon, où le feu se mourait lentement.

Mon cœur battait à me couper le souffle. Le visage de Brèche-Dent était cadavérique. Muets, tous deux, c'est en vain que nous nous interrogeons des yeux sur la nature de ce galop inexplicable. J'avais peur d'entendre le son même de sa voix. Pendant longtemps, au milieu du silence, chaque craquement des branches que le feu consumait secoua douloureusement nos corps pétrifiés d'épouvante.

A un moment, mon compagnon voulut me dire quelque chose. Il ne put faire que de remuer les lèvres. Puis, quand les dernières flammes furent sombres, nous ne pûmes même plus nous regarder dans les yeux; ce qui augmenta notre terreur. Alors nous nous enlaçâmes bien étroitement.

Il était temps, car de nouveau le galop fantastique trépida dans la nuit, en rasant cette fois le bord de notre fosse.

Cela dura jusqu'à l'aube; alors, épuisés, les joues inondées de larmes, nous sûmes que toute cette frayeur nous la devions à un jeune étalon, échappé de quelque ferme seigneuriale. Il parcourait le Baragan en long et en large, terrifié par les chardons qui volaient au-dessus de sa tête.

Tranquillisés, nous nous rendormîmes comme deux anges battus, pour ne nous réveiller que sous les aveuglants rayons du soleil que le Crivatz n'arrêtait pas une minute de fouetter. Un bon appétit nous fit dévorer toutes nos provisions. Et la vie réapparut à nos yeux telle qu'elle est.

Pleine de lumière et de laideur.

Je connaissais bien la lumière. De sa laideur, je ne savais pas grand'chose, ce matin-là, mais deux décharges de carabine, qui retentirent au moment où nous nous apprêtions à quitter le vallon, devaient m'instruire aussitôt sur la cruauté de l'homme. J'étais, cependant, loin de deviner le drame, qui fut rapide.

— Ce doivent être des chasseurs, — dis-je, en entendant les détonations.

— Sûrement, — acquiesça Brèche-Dent.

Et il grimpa jusqu'au bord du plateau, jeta un coup d'œil sur le Baragan, et recula effrayé :

— Deux gendarmes, penchés sur un homme qu'ils ont tué! — gémit-il.

Nous nous réfugiâmes vite derrière la colline, nous cachant dans des ronces. De là, nous vîmes les gendarmes traîner le corps, chacun par un bras, droit sur le vallon, où ils le firent rouler d'un coup de botte. A la vue de la cendre fraîche, l'un d'eux dit :

— Quelque berger a passé la nuit ici...

Ils s'éloignèrent sans plus, au pas militaire, la carabine au dos.

Lorsqu'ils eurent disparu à l'horizon, nous allâmes voir l'homme qu'ils avaient tué. C'était un jeune paysan, loquaceux. Il gisait, face au ciel éblouissant, les bras ouverts, les jambes écartées, la mine ébahie. Ses poignets, bleus, prouvaient qu'il avait porté des menottes durement serrées.

Brèche-Dent, qui se tenait debout à la tête du mort, s'accroupit brusquement et lui ouvrit une paupière :

— Il a les yeux verts, — fit-il.

Puis se levant :

— Fuyons avant que le procureur n'arrive!

Mon compagnon redoutait le procureur, comme tous les paysans; mais sur le Baragan, c'est le charognard qui remplace le parquet.

* * *

Nous n'avions plus nos chardons, ni nos perches, car le feu les avait consumées. Nous n'avions pas davantage l'envie

de courir avec d'autres chardons, que le Crivatz faisait sans cesse rouler autour de nous.

Les bras ballants, nous marchions, silencieux, poussés par le vent. Parfois nous pariions « à celui qui marcherait le plus longtemps les yeux fermés », jurant de ne pas tricher, mais nous trichions quand même, ce qui ne nous empêchait pas de nous étourdir. Puis, la silhouette d'un bâtiment surgit à l'horizon : c'était la gare de *Tchoulnitza*, cœur du Baragan. De loin, elle ressemblait à une baraque abandonnée dans le désert et reposant sur d'interminables brancards noirs. Quelques arbres chétifs la faisaient paraître encore plus solitaire. Le chef de gare courait à toutes jambes après un chien, qui courait, lui, après une poule. Une femme, les jupes soulevées par le vent, se donnait beaucoup de mal pour étendre du linge.

Nous évitâmes ce ménage tourmenté par le Baragan et nous nous dirigeâmes vers le cabaret de la station, plus hospitalier, d'habitude, aux va-nu-pieds, que les hommes « qui portent le vêtement de l'État ». Le tenancier, un paysan robuste au visage bonasse, nous accueillit mieux que nous ne l'espérions. Nous lui avouâmes être partis avec les chardons, et il ne nous gronda pas, nous régala de pain, de lard et même d'une limonade. Pour tout interrogatoire, il se borna à nous demander « de quel côté » nous étions.

— Du côté de Hagieni, — avais-je répondu.

Et ce fut tout. Mais peu après survint un lampiste de la gare, et celui-ci nous harcela de questions qui allèrent jusqu'aux menaces : qui nous étions, pourquoi nous avions quitté la maison, où nous allions.

— On devrait vous remettre aux gendarmes! — conclut-il.

— Laisse les enfants tranquilles! — lui cria le cabaretier. — Tu n'es pas père, ni marié, tu ne sais donc rien!

Le lampiste se tut promptement. Il demanda ensuite « un verre », qui lui fut refusé d'un bref mot turc : *iok!* Et l'aubergiste se mit à lire un journal.

En cet instant se passa quelque chose d'affreux : une jeune paysanne, toute couverte de poussière, les pieds ensanglantés et le visage boueux, surgit au seuil du cabaret et, s'appuyant au chambranle, cria d'une voix enrouée par les pleurs :

— Chrétiens!... N'avez-vous pas vu deux gendarmes menant un paysan lié?

Brèche-Dent eut un haut-le-corps :

— Nous n'avons rien vu! — répondit-il, affolé.

La femme disparut aussitôt en courant. Le lampiste se tourna alors vers mon ami, le fouilla d'un regard inquisiteur et lui dit :

— Ta réponse précipitée me prouve...

— Je t'ai dit de laisser les enfants tranquilles! — coupa le tenancier. — Tu as trop bu ce matin. Va-t-en d'ici!...

Il s'en alla. Et nous trouvâmes prudent de déguerpir à notre tour, après avoir baisé la main de l'aubergiste.

Dans la station, un train de marchandises, qui se dirigeait vers Bucarest, faisait un grand bruit de ferraille. Nous n'avions jamais vu de pareilles choses sur le Baragan, et en contemplant ses multiples manœuvres, l'espoir naquit en nous de nous y accrocher au moment du départ :

— On dit qu'il va aussi vite que le vent! — me chuchota mon compagnon. — Cela doit être merveilleux!

Ce fut merveilleux en effet. Nous étant cachés dans un wagon chargé de bois de construction, le train nous emporta, sans plus s'arrêter jusqu'à Lehliou. En route nous sortîmes de notre cachette, pour regarder le pays, et nous vîmes en quelques heures des choses qui demandent une année pour être connues, surtout des paysans qui labouraient des terres presque stériles et qui battaient leurs femmes et leurs bêtes. D'autres voyaient leurs chargements renversés, à cause des mauvaises routes, et leurs chars cassés, loin de toute habitation, seuls à se débrouiller au milieu des champs.

Vers la fin du voyage nous fûmes découverts par un *frânar*¹. Il ne nous fit rien. Installé dans la guérite du wagon précédent, il s'était mis soudain à jouer de la flûte. C'est son jeu qui nous attira vers lui. Nous nous approchâmes d'abord avec précaution. Puis, comme il nous souriait gentiment, nous vîmes l'écouter de près. C'était un homme d'âge mûr, qui semblait rêver. Il crachait souvent dans ses doigts, humectait les trous de la flûte et jouait des *doïnas*, en fronçant les sourcils.

1. Cheminot chargé du frein.

Peu avant d'entrer en gare de Lehliou, il joua la mélodie chère à mon père et à moi :

Ils sont partis les Olténiens...

Cela me fit beaucoup pleurer, le visage dans les mains.

* * *

En arrivant à Lehliou, le *frânar* nous dit :

— Alors! vous êtes-vous bien amusés? Maintenant, attendez un peu : tout à l'heure va passer vers Tchoulnitza un « train mixte », et je parlerai à un collègue pour qu'il vous ramène à la maison.

— Mais nous ne sommes pas de Tchoulnitza et nous n'irons plus à la maison! — s'écria Brèche-Dent.

— A-a-ah!... Ça c'est une autre paire de manches! D'où êtes-vous, donc, et où allez-vous?

— Nous sommes du côté de Hagiéni et nous allons dans le monde!

— Dans le monde!... C'est grave!... Et vous ne m'avez pas l'air de badiner... Venez avec moi!

— Vous ne nous remettrez pas aux gendarmes?

— Que Dieu m'en garde!... Je suis moi-même un de ceux qui vont dans le monde, et j'en suis parti encore plus jeune que vous. Aussi, je voudrais savoir comment je pourrais vous être utile, car, sûrement, vous n'avez pas quitté la maison parce que trop gâtés : « Le chien ne fuit pas la tarte, mais le gourdin¹. »

Il s'absenta un instant, revint, soucieux, et se dirigea, nous à ses côtés, vers une auberge sise près de la gare, où l'on voyait stationner beaucoup de voitures de paysans. C'est là que notre sort se décida de lui-même et de la façon la plus imprévue.

L'auberge était bondée de paysans, qui rentraient d'une grande foire. Dès que nous y pénétrâmes, le regard de Brèche-Dent se croisa avec celui d'un jeune villageois qui consommait, en compagnie d'une belle paysanne, tout au fond du magasin. Un moment, ils restèrent ainsi, comme fascinés,

1. Proverbe roumain.

puis l'homme se donna une tape sur la cuisse et s'écria, d'une voix qui attira sur lui les regards de tous les consommateurs :

— Je m'attendais plutôt à la mort qu'à te voir ici, Yonel! Approche-toi!

Yonel (que nous appelions Brèche-Dent parce qu'il l'était) s'approcha timidement, baisa la main droite de l'homme et se mit à pleurer dessus, sourdement.

— Ne pleure pas! — dit l'autre. — Voici ma femme, Lina. C'est mon frère, imagine-toi! — fit-il à sa compagne.

Yonel baisa aussi la main de la femme, qui lui prit la taille, le cajola et fit cesser ses larmes.

— Qui sont tes compagnons? — lui demanda son frère.

— Ma foi, — répondit le *frânar*, — quant à moi, je ne suis plus rien, maintenant qu'il s'est trouvé des parents, mais je puis boire un verre à votre santé!

Nous prîmes place à table. Peu après, notre aventure était connue par tout le monde.

— Histoire de chardons! — s'écria le frère de Yonel, la mine assombrie. — Ce n'est pas la faute des enfants, ni celle des parents! Le pays tout entier, de Dorohoï à Vârciorova, n'est qu'un Baragan, sur lequel se promènent, le fouet à la main, des chardons autrement vénéneux. Ce sont ces chardons-là qu'il faudrait extirper, si nous voulons ne plus voir, entre autres malheurs, les enfants quitter la maison et s'en aller dans le monde!

— Tu parles trop fort, Costaké! — lui chuchota son épouse, jetant des regards inquiets autour d'elle. — Ne crois-tu pas que c'est le moment de partir? Les chevaux se sont assez reposés.

Costaké se leva; c'était un jeune homme plein de santé, robuste, très brun. Ses yeux étincelaient de colère :

— Allons!

Puis, posant une main sur ma tête :

— Tu viens donc avec nous en Vlachka! — me dit-il tendrement. — Là-bas aussi les chardons prennent la meilleure place au soleil, mais au moins je t'apprendrai, ainsi qu'à Yonel, le métier de carrossier. Vous construirez, un jour, des voitures pour les paysans et irez les vendre dans les

foires, comme moi. Et vous connaîtrez le pays et ses tourments.

J'allai, avec Costaké, sa femme et Yonel, dans le département de Vlachka.

* * *

La commune s'appelait : *Trois-Hameaux*. Nous y arrivâmes par un après-midi sombre, glacial, pluvieux, écrasés de fatigue et trempés jusqu'aux os, malgré le sac dont chacun se protégeait la tête et le dos. Il faisait presque nuit. Toutefois, je compris tout de suite pourquoi ce lieu s'appelait *Trois-Hameaux* : c'étaient, en effet, trois agglomérations villageoises séparées par deux ruisseaux qui se joignaient juste devant la mairie. Commune pauvre. Les maisons, couvertes de jonc pourri, s'enterraient dans le sol. De méchantes clôtures, tressées de ronces, les entouraient, sans les mettre à l'abri d'une incursion.

Nous ne fûmes pas accueillis, comme de coutume, par la meute des chiens furieux. On entendait leurs aboiements enrroués sortir de dessous les meules de foin aplaties par les pluies.

Nous arrivâmes à la maison de Costaké, qui était celle de son beau-père, Toma le charron, fameux artisan. Elle était sise au bord d'un des deux ruisseaux, — longue rangée de chambres réunie aux ateliers de forge et de carrosserie. Notre arrivée fut saluée par un tapage assourdissant : la vaste cour boueuse, plongée dans l'obscurité, retentit de vociférations d'hommes et de femmes, de criailleries de gamins et de hurlements de chiens fous de joie. Les adultes s'embrassaient. Les gamins fouillaient dans la voiture. Les chiens nous sautaient dessus et nous salissaient affreusement. Et aussitôt l'attention de la famille se porta sur nous, les deux étrangers. Qui étions-nous ?

— Qui êtes-vous ? — nous demandèrent les quatre apprentis carrossiers.

Brèche-Dent leur répondit :

— Je suis Yonel, le frère de Costaké ; et lui, c'est mon frère, c'est Mataké.

— D'où êtes-vous?

— De Yalomitsa.

— Et vous resterez avec nous?

— Oui; nous apprendrons à construire des voitures pour les paysans et irons les vendre dans les foires, comme Costaké.

— Ce ne sera pas demain! — railla un apprenti.

Je regardais le beau feu de la forge, s'assoupissant lentement, pendant que nous entrions, pêle-mêle, suivis par les chiens, dans une grande *tinda* qui pouvait aisément contenir une douzaine de personnes, et d'où les chiens furent promptement chassés par la grand'mère, qui se fâcha de leur audace. La « grand'mère » dorlotait un garçonnet de trois ans, le seul enfant du jeune couple; au reste, nullement vieille, l'épouse du père Toma semblait être la directrice de toute la maison, car c'est à elle que l'on s'adressait pour toute chose. Nous la trouvâmes accroupie devant l'âtre, le petit sur ses genoux et lui racontant un de nos interminables *basmes*, qu'elle modifiait selon sa fantaisie :

« ... Et le méchant *sméou* cria de nouveau :

» — Un tison et un charbon, veux-tu te taire, garçon?

» Alors *Fet-Frumos* disait :

— » Un tison et un charbon, parle toujours, garçon!

L'enfant interrompait :

— Mais pourquoi *Fet-Frumos* ne tuait pas le *sméou*?

— Parce qu'alors le *basme* serait fini et grand'mère n'aurait plus rien à raconter à Patroutz! — lui répondit son père, qui vient l'embrasser et lui offrir un beau pantin, acheté à la foire.

Puis, se penchant vers l'oreille de sa belle-mère :

— Comment va Toudoritza?

— La même chose : pleurs et pleurs!... Une jolie fille comme elle! On dirait qu'il n'y a plus d'autres garçons sur la terre!

— Cela ne se commande pas, tu le sais bien.

Je compris qu'il y avait dans la maison « une jolie fille », qui n'était pas sortie à notre rencontre, et qu'elle pleurait pour avoir été délaissée. J'appris toute l'histoire aussitôt après, car, allant à la forge pour nous y familiariser, les apprentis nous la racontèrent en détail. C'est Brèche-Dent qui osa les questionner, malicieusement :

— Nous connaissons déjà tout le monde ici, — fit-il, — sauf Toudoritza. Elle doit être malade...

Il n'en fallut pas davantage :

— Non, elle n'est pas malade, — s'écria un rouquin bavard, — elle pleure en cachette, parce que Tanasse, qu'elle devait épouser, vient de se fiancer avec une *târâtura*,¹ Stana, qui est encore maintenant la maîtresse de notre boyard. Elle est même enceinte de lui. C'est que le pauvre Tanasse a beaucoup de bouches à nourrir, ses vieux parents et des petits frères, et ils sont « endettés-vendus » au boyard, qui leur « pardonne » toutes les dettes, maintenant que Tanasse consent à épouser Stana, « pour la sauver de la honte ». Et même il leur donne de la terre et du bétail. C'est dommage pour Tanasse, qui est un brave garçon. Lui aussi est malheureux, mais il ne peut pas faire autrement. Voilà pourquoi Toudoritza se cache du monde et pleure toute la journée.

* *

Au repas du soir, comptant les « bouches » assemblées autour de la table de père Toma, je vis qu'elles étaient aussi nombreuses que pouvaient l'être celles qui demandaient la nourriture à Tanasse : nous étions douze. Avec Toudoritza, qu'on suppliait à grands cris de venir à table, nous étions treize, plus la petite bouche de Patroutz. Car père Toma avait encore un gendre, Dinou, qui venait d'épouser sa seconde fille, Maria, et qui était charron. Cela faisait un seul ménage de trois familles attelées à la même besogne, mais cette besogne ne semblait enrichir personne. Au contraire, le manque de domestiques et d'ouvriers adultes, ainsi que l'économie sévère qui régnait dans la maison, prouvaient que ce grand ménage vivait plutôt dans la gêne. Aussi, je n'appréciai que mieux le sacrifice que ces braves gens faisaient en nous recevant, Yonel et moi, sans rechigner.

— Là où mangent douze, mangeront bien quatorze! — avait conclu la grand'mère, après qu'ils eurent débattu en commun la question de notre arrivée imprévue.

— Et puis, — ajouta Costaké, — il y a tant à faire autour

1. Libertine.

de la maison : le bétail, les ateliers, le ménage. Ils gagneront largement leur croûte, pour ne pas parler du service qu'on leur aura rendu, au bout de quelques années, en les armant d'un métier. Que voulez-vous? Je ne pouvais pas les laisser au milieu du Baragan, où ils erraient à la découverte du monde. Cela ne se fait pas même avec un chien, sacré nom de pays de hobereaux!

Costaké partit en colère :

— Voilà la vraie histoire des chardons! Les chardons-*ciocoï*¹! les chardons-bourreaux!... la lèpre toute puissante qui sévit sur notre trop patient pays, devenu un immense Baragan!... Je me le demande, pour la millièrme fois : comment se fait-il que le *cojan* ne sente pas les piqures de ces chardons qui envahissent sa *tinda*, lui poussent sur le dos, le vident de sa dernière goutte de sang? Comment se fait-il que la rage ne lui monte pas à la tête et qu'il ne mette pas le feu à toute cette mauvaise herbe qui le chasse de sa propre chaumière?

Je n'avais jamais, jusque-là, entendu quelqu'un parler de la sorte, et j'en frémis de contentement. Les autres aussi devaient sentir comme Costaké, car personne ne parut contrarié. Les parents, l'air soucieux, semblaient plutôt convaincus à l'avance. Dinou, un blond au regard un peu bête et aux manières gauches, écoutait avec une espèce de déférence morne. Il était, d'ailleurs, très jeune et peu dégourdi, cela se voyait facilement. Quant aux deux jeunes épouses, Lina et Maria, elles restaient placides, chacune les yeux pleins d'amour pour son mâle.

Ceux qui prenaient le plus d'intérêt à la discussion, c'étaient les quatre apprentis, qui se chuchotaient des mots insaisissables pour les oreilles des grands. Le rouquin, surtout, était un vrai diable, tout petit qu'il fût. Il s'appelait Élie et n'avait plus aucun parent en ce monde. Des trois autres, deux étaient déjà à moitié ouvriers. Ils se donnaient beaucoup de mal pour paraître sérieux. Le dernier était un glouton qui parlait peu et « travaillait comme un cheval », disait-on. Et tous les quatre paraissaient très attachés à la maison. Ils aimaient plus particulièrement Costaké qu'ils appelaient

1. Valets enrichis.

« le pilier de la *gospodarir* ». C'est pourquoi ils burent ses paroles et partagèrent sa colère.

Quelqu'un encore avait entendu Costaké et l'avait approuvé : c'était Toudoritza. Nous ne nous attendions plus à la voir ce soir-là, mais une porte s'ouvrit doucement et elle parut : jeune fille frêle, aux grands yeux cernés et à la bouche comme une cerise, au regard téméraire et fort proprement vêtue, presque coquette. Elle dit un « bonjour » ferme, en passant la main sur son abondante chevelure brune, nous jeta un bref coup d'œil, à nous, les « nouveaux venus », et alla s'asseoir entre son père et sa mère. Puis, d'un ton vibrant de révolte :

— Tu as raison, *néné* Costaké, — dit-elle, — de vouloir mettre le feu à ces nids de vipères qui infectent le pays! Si ce jour-là arrive, tu peux compter sur moi!...

Qu'elle était belle à voir, Toudoritza, en ce moment-là! Et si c'est vrai qu'un garçon, qui n'a pas encore ses quinze ans, peut aimer d'amour une jeune fille plus âgée que lui, et bien, c'est en cette minute-là que je me suis épris de Toudoritza!

Père Toma lui enlaça la taille et l'attira à lui :

— Il ne faut pas être si bilieuse! — lui dit-il. — Tout passe, même l'amour trompé. Et puis, Tanasse est indigne de toi...

— Si!... Il est digne de moi!... Je lui pardonne, à lui, mais je saurai qui haïr, dorénavant! Et, croyez-moi, je ne manquerai pas de brûler ma part de chardons : leur piqure, je l'ai sentie, moi...

La mère fit signe aux autres de se taire, pour ne pas l'irriter davantage. Alors Lina et Maria inclinèrent la tête sur l'épaule de leurs maris et fermèrent les yeux, ce que voyant, Toudoritza demanda tristement :

— Et moi? Y aura-t-il une épaule d'homme aimé pour ma tête aussi?

Ce soir-là, chacun alla se coucher le cœur gros...

PANAÏT ISTRATI

(La fin dans le prochain numéro.)

A LA RECHERCHE DE L'EUROPE

On est généralement pessimiste sur l'avenir de l'Europe. Non seulement les intellectuels, qui considèrent volontiers les choses en dehors de leurs conditions et de leurs possibilités, mais les hommes d'État pour qui le mot de La Bruyère : « ne penser qu'à soi et au présent, source d'erreur en politique », semble avoir été écrit en vain, mais les hommes d'affaires, aussi puissants et quelquefois, de nos jours, plus puissants que les hommes d'État, s'émeuvent et adjurent l'Europe de se ressaisir, si elle ne veut pas choir dans une irrémédiable décadence.

Ceux qui paraissent le mieux informés ou le mieux à même d'intervenir, se bornent la plupart du temps à secouer la tête ou à prononcer des phrases sibyllines : « Il ne faut pas se leurrer, déclarait hier encore sir Alan Anderson, administrateur de la Banque d'Angleterre, co-administrateur de l'Orient-line, Président du *London Midland Southern Railways*, et ancien président de la Chambre de commerce internationale, la situation est critique. Tous ceux qui s'en rendent vraiment compte en ont la gorge serrée. L'avenir de l'Europe est en jeu. *L'Europe s'appauvrit*, elle s'appauvrit par ses propres fautes. Il faut qu'elle réagisse. Il en est grand temps. » Même son de cloche à Genève, à la Conférence économique. Dans les cercles militaires, on assure semblablement que *l'Europe s'affaiblit*. Et partout on évoque la chute de l'Empire romain.

Quand on envisage la fin de l'Europe, on n'envisage

pas d'ailleurs une perspective simple. La catastrophe serait terriblement compliquée. Finir, pour l'Europe, comporterait plusieurs ordres de défaites, dont le déclenchement serait dur à obtenir et n'irait pas sans d'infinis soubresauts.

On ne peut imaginer une pareille débâcle sans se représenter du même coup une série de désastres concrets, dont le moindre serait atroce : l'Angleterre, la France, le Portugal, l'Italie, la Hollande, obligés d'évacuer leurs colonies, l'arrêt de la fabrication industrielle, des chômages monstrueux, la chute de la livre, du florin, du franc, du mark, dans des profondeurs fabuleuses, un reflux délirant de la population blanche des colonies sur la métropole, l'égorgement des blancs, non émigrés, par les Arabes, les Chinois, les Indous, les Noirs, le soulèvement armé des prolétaires européens, des famines, des massacres, une désolation éperdue, — pour finir par l'asservissement de l'Europe — à qui? Peut-être même ce bienfait sordide lui serait-il refusé et lui faudrait-il traverser, par ses seules forces, une période d'anarchie sans précédent et sans issue honorable.

Quand on se rappelle la soudaineté et l'ampleur de la Révolution russe, on est moins disposé à sourire de ce cumul d'horreurs qu'on ne l'aurait été avant 1917, ou avant 1914, car il est difficile de séparer ce qui fut hostilités de ce qui fut révolution.

La Grande Guerre, qui a remué en un laps de temps prodigieusement bref autant de choses et autant d'idées que l'a pu faire en plusieurs siècles la chute de l'Empire romain, a bouleversé tout ce qui concerne l'Europe, sa solidité, sa constitution, son hégémonie, son avenir, sa notion même. C'est que les frontières physiques et les traditions spirituelles de l'Europe ont été et continuent d'être ébranlées par un grand nombre d'ennemis.

En vain tenterait-on ici de séparer les jeux de l'esprit des jeux du corps. Les querelles ou les paroles des publicistes n'entament rien et ne sauraient rien résoudre. C'est une vieille manie des intellectuels de croire que tout commence et que tout finit à eux. Si le nombre des broches à coton était dix fois moins grand aux Indes, l'agitation anti-anglaise serait peut-être dix fois moins sérieuse, et tout le

monde sait que la question chinoise et les trois quarts des dangers très relatifs qui en découlent, seraient réglés par une bonne prohibition de la contrebande des armes.

Dans ces immenses débats les idées jouent un rôle extravagant sur la scène et presque nul dans les coulisses, où tout se fait. Loin de moi la prétention de refuser aux forces spirituelles leur importance dans le développement de l'histoire. Mais cette importance, qui est considérable, s'exerce sur des ensembles, agit à terme et se trouve rarement où la plupart des publicistes la mettent. L'erreur la plus répandue consiste à croire qu'on peut venir à bout d'une idée par une autre idée, ou que la rivalité des idées peut être exactement traduite par des termes d'ordre intellectuel. S'il en était ainsi, le pouvoir appartiendrait depuis longtemps aux professeurs de logique et certaines absurdités comme le socialisme n'auraient pas un seul adhérent.

Des discussions récentes ont tantôt éclairci, tantôt (le plus souvent) embrouillé ce qu'on peut entendre par Europe. Les uns en ont rétréci, les autres dilaté à l'excès le sens. L'Europe n'est pas seulement un territoire, pas exclusivement un esprit, pas uniquement une culture. Elle est à la fois tout cela et encore autre chose, suivant une donnée complexe et des rapports confus.

Bien entendu l'Europe est d'abord l'Europe, c'est-à-dire un ensemble d'États et de Nations, dont les pièces de résistance sont représentées actuellement par la France, l'Allemagne, l'Italie et l'Angleterre. Aujourd'hui, et peut-être pour de longues années, la Russie ne fait plus partie de l'Europe. L'Europe, dont les limites occidentales sont d'une précision impeccable, se termine, du côté de l'Orient, par une série de dégradations, depuis la Finlande jusqu'à la Grèce, en passant par les pays baltes, la Pologne, la Hongrie et la Roumanie. Encore à l'intérieur de ces bornes se trouve-t-il beaucoup d'éléments, matériels ou moraux, d'origine et de tendances non européennes. La véritable Europe est minuscule. Elle coïncide à peu près avec la chrétienté médiévale, fille de la Romania nord-occidentale.

Dans l'appréciation des forces, des ressources, des possibilités de l'Europe, il ne faudra jamais oublier cette peti-

tesse des assises. Quelques mois avant sa mort, je demandais à Maurice Barrès s'il professait toujours le régionalisme : « Quelle importance le régionalisme peut-il bien avoir maintenant, me répondit-il, avec ces énormes masses d'hommes que la guerre a rassemblées et mises en mouvement, cette Asie, cette Amérique, cette Afrique? Il ne s'agit déjà plus de nations, mais de continents. » Rien de plus exact. Depuis la mort de Barrès les progrès de l'aviation ont encore accentué ce caractère du monde nouveau. Selon toute vraisemblance on pourra faire d'ici peu le tour du monde en une huitaine de jours, d'une façon à peu près régulière. Autant dire — et on l'a dit bien des fois depuis la découverte des moyens de locomotion rapide — que la terre se rétrécit et très particulièrement l'Europe.

Retenons donc de l'Europe cette première idée, qu'elle est toute petite. Mais l'Europe est aussi une race, la race blanche¹, et là, en se compliquant, l'horizon s'élargit. Que la race blanche, suivant les deux théories qui se partagent aujourd'hui l'audience des savants, soit originaire de la Lithuanie ou de la lisière de la grande forêt préhistorique dont l'extrémité orientale traversait le sud de la Russie, son développement et sa fortune sont liés à l'Europe d'une façon étroite, qui ne cesse pas aujourd'hui de produire des effets.

Sans doute il n'est plus une seule des parties du monde où la race blanche n'ait essaimé. A l'exception de l'Abysinie et, si l'on veut, de la république de Libéria et de l'Égypte, l'Afrique est dominée par elle, tout entière, ainsi que l'Océanie. Une moitié de l'Asie lui est soumise. Enfin elle a peuplé, pour la plus grande partie, l'Amérique. A première vue le triomphe de la race blanche paraît absolu. Une seule grande puissance, le Japon, lui échappe. Panorama sans précédent. L'Empire romain lui-même, toujours menacé par les Germains ou par les Perses, n'a pas connu d'hégémonie pareille, et que dire du Moyen âge, tremblant devant les incursions tartares, turques, sarrasines, barbaresques!

Mais ce triomphe est diffus et plus spécieux que définitif.

1. Je prends ici race blanche comme synonyme de ce qu'on appelait jadis les Aryens, terme qui n'a plus aujourd'hui qu'un emploi linguistique.

Sans parler des déchirements internes de la race blanche sur son propre sol, elle manque, dans sa fantastique diaspora, du sens de l'unité et de la conservation. Les États-Unis, où l'instinct racique s'affiche avec tant d'intransigeance, sont à l'origine des difficultés terribles que l'Europe rencontre en Chine. Les flatteries éhontées des prédicants américains à l'égard des Chinois, leur campagne acharnée de dénigrement contre les Anglais et les Français témoignent d'une désinvolture extrême vis-à-vis de la blancheur « aryenne » et d'un souci très mince de sa gloire. A différentes reprises une politique noire, à destination de l'Afrique, et dont la république de Libéria (fondée, on se le rappelle, à l'instigation des États-Unis, pour des esclaves libérés et réintégrés sur le sol ancestral) constituerait le point d'atterrissage, a été esquissée par le gouvernement de Washington, afin de contre-carrer les puissances européennes possessionnées en Afrique. Il y aurait beaucoup à dire sur ce chapitre, presque toujours négligé par les apologistes des États-Unis, considérés comme boulevard futur des Blancs contre les Jaunes et les Noirs. La trouvaille des *mandats*, faite par le Président Wilson pour remplacer l'antique procédé de la colonie ou celui, plus récent, du protectorat, est un autre effet de cette politique anti-européenne des États-Unis. Il tend à mettre entre l'Europe et ses conquêtes l'épaisseur d'un texte plein de subterfuges, gros de menaces et d'où peuvent s'extraire en temps voulu toutes les révisions, toutes les expropriations possibles. C'est principalement de ce chef que la Grande Guerre a été pour l'Europe, et du fait des États-Unis, la plus gigantesque duperie imaginable. Notre présence en Syrie, pour ne parler que de cela, en acquiert un relief souverainement comique.

Par ailleurs, en essaimant et en formant dans tout l'univers des établissements durables, les Blancs se sont plus ou moins mêlés aux populations indigènes. Les Anglais, et les pays imitateurs de l'Angleterre, comme le Chili, paraissent avoir obéi plus diligemment que d'autres peuples à l'intransigeance racique. Les Portugais et les Espagnols n'ont pas hésité à s'unir étroitement aux premiers occupants du sol. Il en résulte à la longue et présentement sous nos yeux un retournement plein de danger pour l'Europe. Il est normal

d'entendre au Mexique, par exemple, les plus hauts fonctionnaires, sans en excepter certains chefs d'État, proclamer leur qualités d'*indiens* : « Yo soy un indio puro » est une phrase que l'on surprend quelquefois sur des lèvres que l'on pourrait croire castillanes. Un État, le Paraguay, a même, de ce chef, conféré à la vieille langue indigène, le guarani, les mêmes prérogatives qu'à l'espagnol. En ce moment certaines républiques de l'Amérique centrale flattent curieusement leurs origines indiennes et s'attachent à faire revivre les vieilles appellations de villes, de fleuves, de montagnes, antérieures à la conquête.

Enfin il paraîtrait qu'un long habitat hors de l'Europe modifierait dans ses profondeurs la physiologie, l'anatomie même, des Blancs émigrés. Les Yankees les plus authentiques, promoteurs du Ku-Klux-Klan, n'auraient bientôt plus le droit, s'il fallait en croire quelques spécialistes, de se dire des Blancs purs. Le type américain, déjà très reconnaissable, se différencierait de jour en jour davantage du type « aryen » pour se rapprocher du type indien. Cette influence de l'habitat se vérifierait, paraît-il, sur les descendants des familles anciennement établies.

On sait qu'un type algérien, où prédominent le Français, l'Espagnol, le Maltais et l'Italien, se dégage semblablement dans l'Afrique du Nord, mais là la proximité de la mère patrie, les rapports journaliers avec elle, la fréquence des apports nouveaux écartent pour l'Europe blanche le danger de tout séparatisme, quand bien même la menace arabe, toujours sourdement active, ne ferait pas aux Algériens de leur attachement à l'Europe une nécessité autant qu'un amour. Leur situation ressemble un peu à celle des Australiens, bloqués entre le péril indou et le péril jaune et qui n'ont de recours qu'à Londres ou à Washington. Ainsi donc c'est en vain que, l'Europe ôtée, on se flatterait de poursuivre dans le monde une expansion européenne authentique. L'idée de race blanche est inséparable de l'idée d'Europe. Elle y trouve son recours suprême et son unique justification. Le déclin de l'Europe serait pour la race blanche le symbole d'une défaite mondiale, dont les répercussions ne seraient pas moins rudes en Amérique qu'en Océanie.

Mais l'Europe ne pourrait-elle se survivre par ailleurs? Territoire et race, elle est encore religion. Conçoit-on l'Europe sans le christianisme? Non. Leur soudure s'est faite si intime que la plus vivace des confessions chrétiennes, le catholicisme, a épousé, pour ainsi dire, à jamais, la plus illustre et la plus représentative des villes d'Europe, en devenant une religion *romaine*.

Sans doute là encore le développement n'est ni simple, ni régulier. D'abord la chrétienté antique, moulage spirituel de la Romania, a subi des amputations formidables, non encore réparées, en Asie Mineure, par exemple, et surtout elle s'est partagée en trois tronçons, ce qui n'a pas peu contribué à ralentir ses conquêtes, à émousser sa défense, à diminuer sa force de propulsion. Si les différentes communions protestantes ne souffrent guère que d'effritement, l'orthodoxie est en plein désarroi. Le patriarcat grec est sorti, de la défaite des Hellènes par les Kémalistes, rétréci aux limites d'une Église strictement nationale. En Roumanie l'effondrement religieux est navrant. Quant à la Russie, la révolution bolchevique a montré que la façade cossue et rutilante du culte avait autant de fragilité que d'éclat. Il y a longtemps déjà que des spécialistes l'inculpaient d'ignorance et, chose plus grave au point de vue religieux, d'inauthenticité. Le déplorable recrutement des papes, des tares inouïes dans l'administration des sacrements (la substitution de substances liquoreuses et parfumées, dans certaines paroisses, au pain et au vin rituels), un désordre sans pareil dans l'ordination des évêques, en faisaient depuis des années un fantôme d'église, prêt à s'évanouir, dès que l'organisation tsariste aurait cessé de fournir des étais. Le bolchevisme, en élevant des millions de jeunes Russes en dehors de toute religion, a porté à l'orthodoxie un coup dont elle ne se relèvera peut-être jamais.

Catholicisme et protestantisme se présentent mieux. Le protestantisme ne progresse plus dans les pays catholiques, mais s'exporte au loin sous ses formes anglicane et méthodiste. Le catholicisme est arrivé à repousser presque toutes les entraves dont il restait chargé dans les divers pays protestants depuis la Réforme. Cependant la propagande anti-

religieuse a diminué gravement les ressources catholiques en France, et par là même l'expansion européenne qu'assuraient dans le monde les missionnaires français. Qu'on se reporte pour le surplus à la belle mise au point, parue ici-même, du père Yves de la Brière. Auprès des populations fétichistes de l'Afrique le catholicisme de plus en plus désarmé se voit souvent distancé par le protestantisme ou l'Islam. On peut aussi se demander ce qui subsisterait de l'anglicanisme une fois que les somptueux revenus des lords spirituels auraient été confisqués par cette révolution travailliste, à laquelle paraît acquis, de l'autre côté de la Manche, *un électeur sur trois*.

Cependant là encore les positions de l'Europe restent belles. Catholicisme et protestantisme sont véritablement devenus universels. En dehors de quelques cénacles, leur prestige n'est mis en doute par personne. Les postes les plus avancés de la race et de l'esprit européens dans le monde assument presque partout un aspect chrétien. N'en résulte-t-il que du bien pour l'Europe?

Regardons un peu derrière nous au temps où Chrétienté coïncidait avec Europe. A plusieurs reprises dans le passé, on a pu voir la conscience et la défense européennes émigrer, comme dans un dernier refuge, auprès du siège de l'Apôtre. Contre les Arabes, contre les Albigeois, contre les Turcs, la Papauté s'est montrée l'agent suprême de liaison et d'unification, sans lequel l'Europe périssait. L'Europe ne doit pas seulement aux papes son espace spirituel mais son espace matériel encore. Seulement la diffusion du christianisme prive aujourd'hui l'Europe du recours exclusif à la protection catholique.

Ce rôle éminent de protecteur de l'Europe la Papauté l'a souvent occupé malgré l'Europe même. Ainsi pendant de longues années, sans redouter ni la haine ni le ridicule, à peu près seuls, les papes ont dénoncé dans la Franc-Maçonnerie l'élément de trouble et de déchéance que les autorités sociales refusaient d'y voir. Leur ténacité pourra-t-elle en avoir raison? On peut l'espérer quand on observe, sans parti pris, certains résultats indirects de cette croisade. Est-ce un pur hasard? le fascisme se développe en Italie, et avec succès,

ouvertement contre la puissance maçonnique. C'est dans la vie profonde de l'Europe un fait nouveau dont l'importance ne saurait être exagérée.

Une autre caractéristique de l'Europe, impossible à séparer de son pédoncule, parce qu'elle dépend à la fois du territoire, de la race et des croyances, c'est la culture gréco-romaine, entendons par là une philosophie, parvenue avec les philosophes grecs à formuler le monothéisme, un droit dont l'idée de propriété individuelle forme depuis les jurisconsultes romains l'imperturbable centre, une politique de conquête, ou, si l'on préfère, d'expansion délibérée, une esthétique faite de clarté, d'ordre, d'harmonie.

Le triomphe de l'Europe est complet sur ce point. Il n'est pas, dans le monde entier, d'éducation supérieure, dont la culture gréco-romaine avec ses prolongements naturels ne constitue l'axe. Ni la théosophie, ni l'art nègre ne parviendront jamais à la fausser. Même déchue de sa force, l'Europe, à la supposer demeurée intacte, serait encore une école universelle et un incomparable musée.

C'est en Europe également que les méthodes, les découvertes scientifiques, les applications industrielles ont été, dans l'ensemble, poussées le plus loin. Même après les splendides réalisations américaines, — dont nous avons pu cependant durant la guerre apprécier les limites, les Américains s'étant montrés incapables de fabriquer correctement certains canons et certaines poudres — l'Europe reste la partie du monde la mieux équipée pour penser, pour entreprendre, pour travailler, dans tous les sens du mot, surtout dans les sens nobles qui restent encore — j'allais dire de plus en plus — son monopole, pour commander enfin. C'est en Europe qu'il y a le plus d'œuvres d'art anciennes et le plus d'artistes vivants, le plus de savants originaux et le plus d'ingénieurs, le plus d'instituts et le plus de canons, le plus de saints et le plus de livres, le plus d'arsenaux, de navires et d'usines.

Ces choses, qui paraissent simples, évidentes et même rebattues, ont besoin d'être remises en pleine lumière, tellement dans cette question on a pu introduire d'obscurités factices. Des dangers très réels qui menacent notre vieux monde, le plus grave gît peut-être au cœur de son triomphe.

A force de s'identifier à la planète, l'Europe en arrive à se retourner contre soi-même. Ce sont pourtant là des considérations toutes relatives. Pour apprécier l'état de l'Europe et ses chances de survie, il faut le comparer mentalement à ce qu'il pouvait être deux, quatre, huit siècles auparavant.

Un simple coup d'œil de ce côté nous découvre un progrès fabuleux. A la veille de la victoire de Charles-Martel sur les Arabes près de Poitiers (732), à la veille même de la bataille de Lépante (1571), l'Europe combattait visiblement pour son salut et sur ses lisières. Aujourd'hui elle combat au loin, en Asie, en Afrique, pour la sauvegarde de sa prépondérance. La différence est grande et, au premier abord, l'avantage en faveur de l'Europe d'aujourd'hui semble irréductible. Certes elle a souffert des déconvenues. Ses défaites en Asie Mineure, en Chine n'ont pourtant rien que de traditionnel, dans ce sens qu'à toute époque les démêlés entre l'Europe et le reste du monde n'ont pas suivi une courbe régulière. Seuls importent les bilans d'influence et d'expansion portant sur de longues périodes. Or il y a depuis dix siècles, au moins en apparence, un progrès européen, constant, prodigieux, que n'ont pu entraver ni le raz-de-marée arabe, ni les victoires turques, ni le « four » des Croisades, ni les débâcles portugaises au Maroc au début des temps modernes, ni la révolte des Cipayes.

C'est sous ce jour qu'il convient de regarder la situation actuelle, si l'on a besoin de consolation. Quand on a dit que la chute de Port-Arthur ouvrait pour l'Europe une ère néfaste, marquée par une victoire insigne du Jaune sur le Blanc, on oubliait que c'était une habitude, mais une habitude sans importance. L'Italie fasciste se ressent-elle de la débâcle, pourtant assez piteuse, de Baratieri en Abyssinie? D'ailleurs l'ascension du Japon témoignerait plutôt contre l'Asie. Avec un grain de paradoxe on pourrait soutenir qu'en 1905 l'Europe se trouvait à Tokio plutôt qu'à Port-Arthur. Non que dans le compte ouvert entre elle et le reste de l'Ancien Continent le solde soit facile à établir, cependant ne doit-on pas constater qu'aucun avantage anti-européen n'y figure, depuis une cinquantaine d'années, sans que la contre-partie, et une contre-partie souvent brillante, ne soit discernable?

L'Égypte a l'air de conquérir son indépendance, mais cette indépendance reste précaire et n'a pu se manifester qu'à raison de l'eupéanisation du pays. La Turquie s'insurge? Mais c'est une Turquie de plus en plus mince, une Turquie expulsée du Caucase, de l'Égée et des Balkans, de Tripolitaine et d'Arabie, une Turquie d'ailleurs qui abolit le fez, adopte le calendrier grégorien, ferme les harems, introduit dans ses comptes le système métrique. Des conquêtes de Mahomet II en Europe ne subsistent plus aujourd'hui que Stamboul et ses faubourgs. Égypte, Tunisie, Palestine, Syrie, tout cela lui échappe. Si l'on veut se faire une idée exacte de l'expansion turque, ce n'est pas la période 1919-1924 qu'il faut examiner, mais celle, beaucoup plus vaste et significative qui s'étend du traité de Carlowitz (1699) à nos jours. Elle est marquée par un formidable dépérissement de la substance ottomane.

L'aventure moscovite, il est vrai, constitue pour l'Europe un gigantesque péril, mais elle est encore en plein devenir et, sans augurer quoi que soit de favorable à son sujet, il n'est pourtant pas impossible que dans un demi-siècle, si certains correctifs interviennent, la Russie ne perde de son venin.

Ces comparaisons comportent d'ailleurs un certain artifice et ne doivent être instituées qu'avec une extrême réserve. Que ne pourrait-on conclure, par exemple, d'un parallèle entre l'Europe de 1927 et celle de 1727, par rapport à l'Amérique? Sans doute si la France, l'Angleterre, l'Espagne et le Portugal y avaient conservé le bloc de leurs anciennes possessions, ce ne serait pas un vain mot que l'impérialisme européen, mais c'est alors qu'une autre sorte de comparaison doit être envisagée, celle de l'Europe avec elle-même. L'avenir de l'Europe ne consiste pas seulement dans la nature de ses rapports avec l'extérieur, mais dans son progrès interne. Or il n'est pas absolument sûr que les libérations américaines, qui se sont succédé de 1810 à 1900, aient nui à ce progrès, tandis qu'il est possible que le perdant, au moins sous le rapport spirituel, intellectuel, artistique, ait été l'Amérique elle-même.

C'est un danger bien relatif, presque conventionnel, que celui qui tient à la croissance des nations extra-européennes,

au fur et à mesure de la diffusion des « lumières » et des procédés industriels. Prétendre exporter sans arrêt des machines-outils et interdire aux acheteurs de s'en servir sous prétexte que cette audace nuirait à la vente des produits manufacturés serait une bouffonnerie indicible. Comme si, d'ailleurs, pour un marché qui se ferme dans de pareilles conditions, dix autres, et plus importants, ne s'ouvriraient pas. Il suffit, pour s'en convaincre, de consulter la liste des plus gros acheteurs de la France : ce sont tous ses concurrents, Angleterre, Belgique, Allemagne, États-Unis. Autre comparaison, tirée du développement de la grande industrie : loin de réduire le nombre des patentes, il les augmente. Entre parenthèses, c'est même là un des plus formidables arguments dont on puisse disposer contre le socialisme — à supposer que, dans ce débat, la victoire doive rester à des « arguments. »

L'industrialisation américaine ne doit donc pas nous épouvanter outre mesure. Une Asie, une Afrique industrialisées seraient peut-être une fortune pour l'Europe, qui regarderait les milliardaires de Dakar ou de Kaboul de l'œil dont elle considère les Rokefeller et les Morgan.

Nous sommes donc amenés peu à peu à considérer comme capital le progrès de l'Europe par rapport à l'Europe même. En considérant les ressorts et les réalisations de ce progrès, il semble naturel de penser qu'une Europe à population blanche nombreuse et un tantinet exclusiviste, qu'une Europe active, avertie de sa force, unie surtout, cultivée suivant la tradition qui a sauvé sa croissance, c'est-à-dire fidèle à sa foi, attachée au développement de la science, des arts, de l'industrie, de l'administration rationnelle, n'aurait qu'à « se laisser vivre » pour conserver tous les avantages de sa position. Peut-être. Mais ce serait une pieuse illusion de croire ce programme nécessaire facilement réalisable. Son énoncé même se heurte à des antinomies qui le brisent au premier choc.

Mère de la civilisation la plus considérable réalisée jusqu'ici sur la planète, l'Europe subit une crise née de cette civilisation même. La diffusion des « lumières », le goût du confort qui la caractérisent, opèrent à la façon de caustiques et de stérili-

sateurs. C'est un lieu commun de le dire, mais c'est une surprise quotidienne, pas toujours agréable, d'en découvrir les effets, jusqu'au jour où ce sera un effarement. On n'a pas vu de civilisation durer sans un don de soi à quelque grand objet, Ville, Patrie, Roi, Dieu. Or, sous l'influence de la civilisation européenne, ces grands objets tendent de nos jours à disparaître, sans être remplacés par quoi que ce soit. Qui oserait soutenir, dans un pays où de 1838 à 1888 la criminalité générale s'est accrue de 133 p. 100, celle des mineurs de moins de seize ans de 140 p. 100, celle des mineurs de seize à vingt et un ans de 247 p. 100, qui oserait soutenir que, la religion affaiblie, la moralité ne s'effondre pas? Le phénomène est général. Presque partout en Europe, depuis un siècle, la moralité a baissé formidablement. La natalité aussi diminue. Pendant longtemps la France a détenu le record en cette matière. Depuis la guerre elle se voit distancée. Malheureusement sa triste avance est telle que, malgré leurs récents progrès en ce genre, les nations voisines voient encore augmenter leur population tandis que la nôtre tend à diminuer. En 1927 les bilans démographiques déficitaires ont reparu chez nous. Dans vingt ans ils s'étendront peut-être à plusieurs nations, dont l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre.

Ces questions de démographie et de moralité ne sont nullement des problèmes pour théoriciens, ils s'imposent de plus en plus à nos soucis immédiats. Sans moralité publique, politique et administration deviennent des cauchemars. Sans population croissante le progrès industriel ne peut se poursuivre que dans des conditions débilantes. C'est ici qu'apparaît dans tout son horrible jour le système d'antinomies, où l'Europe contemporaine se débat. La révolution industrielle, qui devait économiser de la main-d'œuvre, en provoque une demande sans cesse accrue. Les centres industriels pompant la population des campagnes, provoquent un appel violent de travailleurs exotiques. De ce chef nos grandes villes, celles où la civilisation européenne est la plus avancée, se déseuropéanisent partiellement. L'Angleterre a dû sévir contre les *aliens*. La France se défend moins bien. En cas de troubles, l'intervention armée de ces non-Européens peut être décisive pour l'avenir de l'Europe.

Ainsi le jeu du moteur mécanique tend à l'expropriation de ses inventeurs, par l'intermédiaire de la main-d'œuvre.

Ce n'est pas le seul aspect du déséquilibre. On s'est souvent demandé pourquoi la révolution industrielle en Europe aboutissait, par la prolétarianisation des masses de travailleurs, à la révolution politique et sociale, tandis que, en Amérique, l'ouvrier d'industrie s'est incorporé à la nation. C'est qu'en *Europe l'usine déracine un paysan, en Amérique elle enracine un émigré*. Quand les restrictions apportées à l'immigration auront provoqué aux États-Unis un acheminement des campagnards vers la ville (et le phénomène se manifeste en grand depuis 1926), peut-être les contre-coups politiques seront-ils les mêmes qu'en Europe, c'est-à-dire que l'usine fournira des recrues au socialisme et au communisme.

Les innovations fiscales, dues chez nous à cette corruption, ne tendent à rien de moins qu'à *prohiber la naissance des capitaux nouveaux réclamés par l'industrie sous peine d'étouffement*, et même à déposséder parfois les propriétaires des capitaux anciens, dernier aspect de la triple convergence qui amène la civilisation européenne à saper ses propres fondements.

Tout ce jeu est extrêmement complexe et il faut s'excuser d'en parler si sommairement. Il semble par malheur vigoureusement engrené, car d'autres causes viennent en renforcer les rouages. Je veux parler de *la guerre, qui agit en Europe à la façon d'un accélérateur de la crise politique, sociale et industrielle*. Que l'Europe soit divisée, de plus en plus, que les nationalismes, les impérialismes concurrents y sévissent, on ne le sait que trop. Ce qu'on ne ressent pas assez, ce sont les résultats de ces concurrences.

Certes, ce n'est pas d'aujourd'hui que l'Europe, sans en périr, se dresse contre elle-même. Quoi qu'on puisse penser par la suite, il y a en cette matière des précédents semi-inquiétants, semi-rassurants. A l'époque où les Francs, les Goths, les Burgondes étaient à peine des Européens, Rome les employait à son service. C'est la trahison d'un Européen qui ouvrit aux Arabes les frontières espagnoles. Quelques siècles plus tard la dramatique rivalité des Francs et des Byzantins aboutit à l'effondrement de l'Empire d'Orient, perte presque

aussi grave pour l'Europe d'alors que le serait pour l'Europe d'aujourd'hui la destruction de l'hégémonie britannique. Il en résulte une lézarde qui n'est pas encore tout à fait réparée. Le recul de l'Occident devant les Turcs, à partir du XIII^e siècle, aurait-il été si considérable sans le désaccord des Occidentaux? N'est-ce pas la défection des chevaliers espagnols qui détermina la chute de Rhodes? Et plus tard, au XVI^e siècle, les Turcs auraient-ils résisté, tant bien que mal, à la pression germanique sans l'appui français? M. Étienne Lamy a naguère exprimé avec éloquence ce qu'avait de choquant l'accord du Grand Seigneur et du Roi Très Chrétien. Quelques siècles encore et nous verrons en Amérique Anglais et Français lancer les uns contre les autres Hurons et Iroquois. Se rappelle-t-on qu'ils mettaient mutuellement à prix leurs chevelures?

On a souvent comparé l'Europe actuelle à la Grèce de Périclès lors de la guerre du Péloponèse. Dans cette comparaison, ce qu'on a en vue, c'est surtout la lutte fratricide d'Athènes contre Sparte, ouvrant le champ aux forces nordiques de la Macédoine. Le spectacle offert par la seule Athènes est plus instructif encore. On y discerne comment le mécanisme, forgé et déclenché par l'impérialisme démocratique, expropria Athènes de ses assises profondes. L'aristocratie athénienne, dont le rôle est si souvent travesti, était une aristocratie terrienne. Culte et culture, tout se passait entre elle et le sol patriarcal, vis-à-vis duquel elle jouait dans la nation le rôle d'agrafe sociale. Quand Périclès fit prévaloir cette contre-vérité que la force de sa patrie était sur l'eau ou dans les plaines de Sicile, et qu'il contraignit les aristocrates à sacrifier leurs demeures ancestrales, leurs dieux, leurs mœurs pour venir s'entasser derrière les Longs Murs, abandonnant la campagne et du même coup leur âme aux ravages des troupes lacédémoniennes, il opéra pour le malheur des siens une révolution très semblable à celle dont souffrent les nations européennes, quand elles sacrifient, pour des raisons d'allure volontiers militaire et patriotique, leur agriculture à leur industrie, leurs forêts à leurs maisons.

Terrible danger pour une civilisation, que les problèmes concernant son avenir se posent si mal que ses défenseurs

naturels deviennent presque ses ennemis, que ses éléments formateurs s'opposent et se contredisent. L'Europe se trouverait-elle dans ce cas? On peut le craindre. Ce qui lui manque le plus, c'est un principe unificateur, moteur et modérateur à la fois, faute de quoi son individualité s'évanouit. Ce principe, elle le posséda jadis, quand elle s'appelait la Chrétienté. Plus tard elle en retrouva l'équivalent dans l'hégémonie d'une politique et d'une culture comme celle de la France.

Il est remarquable que les plus grands esprits — puisse cette remarque inciter les intellectuels à l'humilité — ont toujours professé assez volontiers le culte de cette Europe qui ne cessait autour d'eux de perdre en énergie et de gagner en volume. Voltaire qualifiait de *civiles* les guerres entre les « princes chrétiens », comme on disait encore de son temps, Goethe souhaitait presque à haute voix le triomphe de Napoléon, comme l'unique moyen d'assurer la paix par l'unité. Le cours des choses, qui ne dépend pas des idées, à la façon dont les intellectuels les conçoivent, n'a cessé de prendre un tour défavorable à ces vœux.

L'Europe, tourmentée par l'industrie, le particularisme, la démagogie et la guerre, s'effrite sous nos yeux. Conjoncture d'autant plus grave qu'il est un caractère occulte de l'Europe — plus européen que français à la vérité — que nous n'avons pas encore examiné et qui figure pourtant à toutes les pages de l'histoire : c'est d'avoir été fabriquée par la conjuration de diverses aristocraties, aristocraties de prêtres, de juristes, de soldats, de terriens, de penseurs. Rien ne nous assure que les faibles traces qui en subsistent ne soient pas la dernière ressource de l'Europe et que le jour où la démocratie, dont le règne est tout juste inauguré, aura développé ses immanences, l'Europe ne cessera pas de vivre, comme un corps privé, non de nourriture, si l'on veut, mais de vitamines.

Il ne faut jamais croire les forces sociales sur parole. Ce ne sont pas des éléments inertes qu'on puisse définir et limiter. Elles-mêmes se connaissent très mal et se donnent, souvent de très bonne foi, pour ce qu'elles ne sont pas. Si l'on disait à la plupart des patriotes militaristes qu'ils contribuent à la bolchevisation de l'Europe, ils regimberaient contre une

pareille interprétation de leurs actes. Les nationalistes hongrois ou bavarois, qui jubilaient à l'idée des ravages que Lénine allait opérer à Pétersbourg, devaient, moins de deux ans plus tard, du fait de cette révolution bolcheviste, qui leur devait sa naissance et qui émigrerait chez eux, verser des larmes de sang à la vue de leurs filles, contraintes de suivre des cours d'initiation sexuelle dans des piscines étrangement pédagogiques ou de leurs fils massacrés dans des caves. Les patriotes français qui applaudissent, par dégoût des nouveaux riches et des profiteurs de la guerre, à la réquisition générale des fortunes, seront stupéfaits de souffrir les premiers d'une pareille mesure. Il n'est pas dit semblablement que le socialisme ne viendra pas renforcer et justifier par contre-coup les plus énergiques méthodes d'autorité.

Les forces sociales sont des choses énigmatiques, mouvantes, qui ont un poids et une direction. La démocratie peut vouloir sincèrement la grandeur du pays, la paix, le progrès, l'ordre. Il ne dépend pas d'elle d'y pourvoir. Une Europe strictement et jalousement démocratique serait sans doute une Europe sans réserves financières, sans organes de prévision, sans prolongements coloniaux, c'est-à-dire une Europe théorique et désarmée, en instance d'expropriation. La démocratie en action se résout volontiers en un dogmatisme fiscal et politique d'où résultent tôt ou tard la paralysie gouvernementale par excès d'étatisme, l'abandon des colonies, si l'on veut se conformer à la libre détermination des peuples, le gaspillage des richesses par les taxes démagogiques, les catastrophes militaires, suite inévitable du système de la nation armée et des formidables polarisations qui en résultent.

On s'évertue depuis quelque temps, autour de la notion d'élite, d'aristocratie : mais, dirait-on, pour passer à côté du problème. L'aristocratie classique, pure, parfaite, la seule qui ait vécu et sur laquelle on puisse raisonner, est morte en France, mourante en Italie, en Espagne, en Allemagne, en Angleterre. On ne la conçoit pas sans ces quatre attributs, contestés par la majorité des Européens d'aujourd'hui : l'illustration des ancêtres, une grande fortune héréditaire, la pratique continue du commandement et une certaine pureté de race. Il faudra du temps et du génie aux industriels,

aux professeurs, aux fonctionnaires et aux secrétaires de syndicats, pour restaurer un bloc de valeurs capables de lui être comparées. On ne voit pas d'ailleurs par quel biais l'opération pourrait se faire. L'Europe démocratique a le mépris du droit, la haine de l'héritage, le dégoût de la gloire, elle se déprend de toute foi, de toute discipline qui ne flatte pas ses passions ou ne caresse pas ses muscles. Comment une aristocratie pleinement digne de ce nom pourrait-elle se constituer dans un milieu si hostile? Ce n'est pas que le manque d'aristocratie ne soit ressenti et qu'on n'essaie d'y remédier, mais tout au plus voit-on émerger çà et là des élites ambitieuses et mal secondées, pour attester, à grands frais, que l'Europe ne veut pas mourir.

Les réactions exécutées par l'Europe pour persévérer dans son être attestent chez elle une vue exacte des périls qu'elle encourt. Quand on dit Europe, il ne saurait s'agir de l'Europe au sens global et homogène du mot, mais de certaines tendances spécifiquement européennes. Leur étude est pleine d'enseignements. Quand un pays, quand une civilisation se trouvent aux prises avec des difficultés non encore rencontrées, ce n'est pas toujours la vue nette du péril qui fait défaut, ce sont plus volontiers les moyens spirituels et matériels d'y faire face. La question soulevée est moins d'intelligence que de force et d'organisation.

Considérez les institutions de tout pays prospère. On peut les définir comme la cristallisation d'une attitude de défense contre des dangers expérimentés de longue date. Ces attitudes sont devenues peu à peu des procédés, des dispositifs durables, qui finissent par fonctionner d'eux-mêmes et par suppléer aux timidités du gouvernement, parfois à son mauvais vouloir. L'aveuglement des « lois », l'entêtement des bureaux (phénomènes connus qui ont produit somme toute plus de bien que de mal) sont des aspects de cette particularité. Voilà pour la marche des sociétés en temps normal.

Une époque de troubles est constituée par l'intrusion de dangers ne comportant pas encore leur contre-partie permanente et régulière, sous forme d'institutions capables de fonctionner automatiquement. Il arrive que ces dangers

soient mal discernés. Le plus souvent ils éclatent aux yeux. Ce qui rend la lutte malaisée, c'est la difficulté où l'on est de fabriquer à temps l'organe de défense. De pareilles mises au point ne s'improvisent jamais. Il y faut parfois des siècles d'application. C'est pourquoi il y a des crises qui se dénouent mal et des sociétés qui s'effondrent.

L'Europe se trouve ainsi prise au dépourvu par des dangers nouveaux ou recrudescents. Son malaise est double : il provient tantôt d'un manque de discernement, tantôt d'un manque de ressources ou d'ingéniosité, les deux défauts étant mêlés au delà de tout diagnostic.

La course folle à l'industrialisation, le préjugé identifiant au progrès l'accentuation et la généralisation indéfinies, sur un plan idéal, des tendances démocratiques jusqu'à leurs limites communistes et syndicalistes, la haine antireligieuse, la défiance irraisonnée vis-à-vis des accumulations de capitaux ressortissent à la faiblesse de discernement. Les États ou les partis professant des opinions sensées à cet égard ne sont qu'une minorité, très remarquable d'ailleurs. Des phénomènes aussi notables que le fascisme ne peuvent être traités à la légère. Sur bien des points le fascisme exhibe une conscience aiguë de la tradition européenne et la volonté passionnée de la servir : il a remis la religion à son rang éducatif, sauvé la propriété individuelle du cancer des taxes successorales, et restauré ainsi son caractère naturel et familial, rejeté au troisième plan le parlementarisme bavard et la votation démagogique, substitué la compétence administrative, c'est-à-dire les dons de prévision de l'État, à la sentimentalité des foules, purgé l'État de sa toxine étatiste, assimilé le syndicalisme et restauré le sens de la hiérarchie.

Si le fascisme, par ses abus de nationalisme et d'impérialisme, ne contribue guère à faciliter le jeu des organes européens, il améliore, par ses réformes intérieures, la santé du tissu dont l'Europe est faite. Une expérience très analogue à celle du fascisme avait été ébauchée quelques années avant la marche sur Rome, au Portugal. Mais l'instigateur de la « révolution », le général Sidonio Paes, très comparable à Mussolini, fut assassiné en plein triomphe et l'affaire

n'eut pas les conséquences magistrales que nous pouvons contempler en Italie. Par ailleurs le coup d'État de Primo de Rivera, la façon dont il se développe et s'adapte à la vie péninsulaire, nous montrent en Europe de vastes gisements d'eupéanisme, insoupçonnés jusqu'à une date toute récente.

Le gros public, surtout frappé par la mise en œuvre de ces diverses manifestations, devrait réserver son attention à des efforts tels que la politique prolétarienne du gouvernement mussolinien, la seule qui ait de l'envergure, et une envergure scientifique. Seuls des penseurs désintéressés, se sont ingéniés chez nous à trouver aux difficultés prolétariennes une solution rationnelle et raisonnable.

L'exemple américain nous montre en tout cas que la liaison n'est pas fatale entre l'industrialisation, même outrancière, et les tendances au socialisme, encore que les dix ou douze raisons pour lesquelles il n'existe pas à proprement parler de révolutionnaires aux États-Unis, ne soient pas en majorité transmissibles à l'Europe. Plus près de nous, dans certains pays scandinaves, un certain bien-être empirique joue un rôle de sédatif social, qui n'est pas à dédaigner. Le danger, pour la civilisation européenne, de ce prolétariat révolutionnaire dont Macaulay, il y a un demi-siècle, voyait sortir avec épouvante la barbarie, est conjurable par plus d'un bout, surtout si l'on se rappelle qu'il convient rarement de combattre une idée par une autre idée. C'est la plus futile des besognes. On ne supprime une idée qu'en déracinant le support matériel qui la soutient, qu'en anéantissant les conditions matérielles qui la provoquent.

Prétendre venir à bout du communisme par des démonstrations d'école est une attitude d'impuissant ou de résigné. On matera le communisme par la diffusion de la propriété, par une répression impitoyable, par une organisation du syndicalisme, enfin et surtout par la suppression du service militaire obligatoire et le raffermissement de la paix.

Quoique l'histoire de l'Europe ressemble aux autres histoires et soit surtout l'histoire de guerres entre Européens, il est indubitable qu'un nouveau conflit risquerait fort de détruire ce qui subsiste de notre vieux monde. Aussi bien

l'Europe a-t-elle conscience des dangers que lui font courir la guerre et le militarisme. Mieux : elle est persuadée depuis un quart de siècle qu'un organe, dévolu à la protection de la paix internationale, s'impose. Deux institutions, fort ambitieuses, très imparfaites, à peu près inopérantes, le tribunal de la Haye et la Société des Nations, sont nées de cette conscience-là. Quand on se souvient que la signature des États-Unis figurait, en 1914, au bas de conventions juridiques d'où aurait dû sortir infailliblement une déclaration de guerre de leur part à l'Allemagne pour sa désinvolture à violer les traités et que les États-Unis restèrent cois, on est un peu sceptique sur les engagements nouveaux et solennels pris à Genève. Cela est si bien ressenti qu'il ne se passe pas une session de cette Société sans qu'un projet inédit de guerre à la guerre soit mis en avant par les États les plus apeurés. Tellement les accords existants inspirent peu de confiance.

Il ne s'agit pas seulement pour l'Europe d'éviter une guerre de plus qui lui serait fatale, mais d'en écarter jusqu'aux risques. Les grands conflits sont devenus tellement coûteux que les Européens n'ont même plus le moyen de se montrer les dents. Songeons que la guerre, tous les fardeaux et toutes les corruptions qui s'y rapportent, figurent à l'origine de la déseuropéanisation la plus certaine de nos vieux pays, pour une quote-part impressionnante. Certes il ne s'agit pas de « désarmer ». Ce mot n'a pas de sens et n'a servi jusqu'ici qu'à couvrir des manœuvres, destinées à procurer ou à garantir *au rabais* une hégémonie désirable. Il s'agit de réglementer, de généraliser aussi l'emploi des armées de métier, efficaces et peu nombreuses.

Mais il faut bien le reconnaître : des obstacles quasi insurmontables s'amoncellent entre l'énoncé du problème et sa solution. Le mal tient à la division de l'Europe en nations de plus en plus minuscules (depuis 1919 la France est le plus grand état européen), de plus en plus jalouses, et dont les facultés de se faire du mal s'augmentent d'année en année. C'est là le pis. On a incriminé, dans l'ensauvagement de l'Europe, les idées démocratiques, avec leur cortège de nations armées, leur recrudescence de susceptibilité natio-

nale, leurs besoins féroces de dérivatifs, leur pullulement d'intrigues financières, industrielles, que ne modère plus aucun frein. C'est vrai, mais c'est secondaire. Une démocratie pauvre, faible, mal équipée serait peu dangereuse. Des sociétés riches, munies de tout le confort moderne et de tout ce qu'il donne d'ampleur aux puissances éternelles d'agression et de méchanceté enfouies dans l'homme, ces sociétés-là seraient pernicieuses pour la paix. Quand les deux perversités se complètent, le mal est bien grave.

Si l'on a, de 1914 à 1918, mobilisé follement tant de millions d'hommes, c'est qu'on le pouvait, c'est qu'aucun obstacle, pas plus moral qu'intellectuel ou matériel, ne s'y opposait. Non seulement les idées démocratiques favorisaient cette opération insensée, qu'on parle d'aggraver encore lors du prochain conflit, mais les dispositifs matériels le permettaient. Mettez Louis XIV à la place de nos ministres, peut-être eût-il commis les mêmes excès. Les pays civilisés sont aujourd'hui sous la coupe d'une administration impeccable, qui n'ignore ou ne tolère aucun cas d'insoumission, secondée en cela par l'opinion publique. Quand on parcourt certaines pièces d'archives d'il y a un siècle, quand on se rappelle certains traits de la vie de nos aïeux, on est stupéfait. Le curé d'Ars fut un insoumis. Béranger (*Dieu, mes enfants vous donne un beau trépas*) refusa de remplir ses devoirs militaires. Il raconte le fait dans ses *Mémoires*, sans aucune gêne. Au moment où l'exaltation patriotique touchait à son comble, en 1793, le girondin Louvet put aller de Limoges à Paris, caché dans une charrette sous un amas de couvertures, grâce à la complicité des occupants qui le prenaient pour un déserteur. Le déserteur n'était pas un personnage antipathique. Les cas ne sont pas rares, de 1793 à 1830, où l'on voit des municipalités mettre une mauvaise volonté fabuleuse à fournir la liste des conscrits, des gardes champêtres même aider des déserteurs à échapper aux poursuites.

Dans l'évolution qui mène de ces phénomènes, choquants pour nous, aux pratiques d'aujourd'hui, la part du fait et du droit n'est pas difficile à délimiter. L'idée — ici l'idée démocratique, égalitaire — permet les rafles *légal*es d'hommes, mais aussi longtemps que l'administration ne dispose pas

des moyens *matériels* de les réaliser intégralement et tolère des exceptions, nécessairement fondées sur l'état d'esprit antérieur, non égalitaire (fils aînés de veuve, prêtres, intellectuels, bons numéros, hommes mariés, etc.), l'opinion publique tend à regarder les assujettis comme des malchanceux. Du jour où la société est capable de rassembler, d'armer, de transporter, de ravitailler la masse des citoyens sans exception et qu'en conséquence l'égalitarisme passe de la théorie à la pratique, le récalcitrant devient un traître, la jalousie démocratique s'exerce dans toute sa plénitude et cherche à perfectionner les possibilités matérielles. Si l'on n'avait disposé, en 1914, que des instruments de combat, des moyens de transports et des facultés de ravitaillement de François I^{er} ou de Charles-Quint, elle n'eût mis sur pied que de médiocres armées. Comme en 1814, les hommes mariés n'auraient pas quitté leurs foyers. Mais la perfection des routes, des chemins de fer, le nombre enfin des voitures et des camions, l'agencement administratif, l'abondance des ressources et l'organisation du crédit permirent à la démocratie militante de s'affirmer davantage. On voit aujourd'hui cette démocratie préparer plus de routes, plus de voitures, plus de bureaux, plus de ressources (même par le vol à peine déguisé des patrimoines) pour atteindre à la prochaine occasion une réalisation de soi-même quasi parfaite par la conscription totale et la ruine universelle.

Enchaînement de violences impossibles à modérer. Course à l'abîme, où l'on voit nettement l'Europe fabriquer son malheur. Il s'agit bien de penseurs chinois, de rêveurs indous ou de moscovites dégénérés ! Ce sont là des amusettes pour intellectuels. La réalité est plus terrible et autrement radicale. Il s'agit de savoir si l'Europe trouvera en elle-même la force de s'opposer à sa dispersion. *Elle périt du régime des petits États*. On a beaucoup raillé le mot de Napoléon III sur les « grandes agglomérations ». Il était inopportun, mais moins sot qu'on ne l'a dit. La force américaine et la force britannique sont des forces, et les forces considérables que l'on connaît, parce que ce sont d'abord de « grandes agglomérations ». La Russie a tenu parce qu'elle était une grande agglomération et que seules de petites agglomérations l'en-

turent. La Chine intéresse, même déchue, parce qu'elle représente une virtualité de grande agglomération. Rome fut une grande agglomération en face de ces petites agglomérations helléniques et c'est pour la même raison qu'il y eut une paix romaine et une série absurde de déchirements grecs. La Hollande, le Portugal, la Suède n'ont pu devenir de grandes agglomérations et ont dû pour cela quitter la scène du monde. Ces États sont à la merci du premier bouleversement international venu.

Les questions de paix et d'hégémonie européennes sont étroitement liées à cette question-là. Ou bien l'Europe trouvera un moyen quelconque de former un bloc, plus ou moins compact, mais capable de contrebalancer en quelque manière la masse américaine, (et peut-être la masse britannique, pour autant que les intérêts britanniques sont exorbitants à l'Europe), ou bien elle s'effritera de plus en plus dans des luttes sans grandeur et sans profit.

A cet égard la paix ne pourrait être installée dans l'Europe d'aujourd'hui que par deux moyens, la conquête ou l'accord. On a beau regarder, on ne voit aucune puissance capable de réduire ses voisins à l'état de paix par la force. L'Allemagne n'a pas encore reconstitué ses réserves d'agression. L'Angleterre ne songe qu'à digérer ses énormes gains, à sauvegarder un équilibre précaire et à lutter tant mal que bien contre les diverses causes d'usure qui la minent. L'Italie, de par sa position, ses traditions probritanniques et son économie plus qu'imparfaite ne jouera jamais, si fasciste qu'on la suppose, qu'un rôle accessoire en pareille matière. La France, et pour cause, est aussi calme que la Norvège ou la Suisse.

On a pourtant la sensation qu'il suffirait de bien peu de chose — c'est là tout le problème européen, qui ne dépend ni des Indous ni des Chinois, mais de l'Europe — pour que ces nations se mettent de nouveau à se déchirer pour des vétilles. On a également la sensation que cette fois la catastrophe serait irréparable. Le jeu des alliances que Montesquieu regardait avec raison comme un des symptômes de guerre les plus significatifs, sévit à outrance. La *Société des Nations* n'est souvent qu'un prétexte à négociations occultes. On

s'épuise en computations. Les bureaux de Genève ont calculé qu'en 1940 la population masculine de vingt à quarante ans aurait doublé en Italie comme en Allemagne, tandis qu'en France elle n'aurait augmenté que de quelques points. Inutile de rappeler par ailleurs ce qu'a de fatidique la date de 1935. Que de tentations ! Au moment où l'Europe aurait besoin du corset de fer de l'intelligence la plus froide, de l'autorité la plus solide, de la tradition la plus austère, au moment où l'ordre du jour devrait être : de la prudence, encore de la prudence et toujours de la prudence, l'Europe s'abandonne aux pires passions diviseuses, renonce implicitement (soit dupe de Locarno qui voudra !) à l'union qui seule peut la sauver. Le moment approche pourtant où les nationalismes européens devront comprendre qu'en se combattant à outrance ils finiront par réaliser leur mutuelle disparition.

Le machinisme et la chimie ajoutent de nouveaux mirages. On se flatte d'écraser l'adversaire par une attaque aérienne brusque et massive qui réduirait à quelques heures la durée de la guerre. Peut-être. Mais ce moyen suppose une formidable accumulation de matériel. La course aux armements n'en devient que plus passionnée. Les plus hautes leçons de la grande guerre ne portent, dirait-on, leurs fruits, qu'au sein d'une élite éparse, impuissante, perdue au milieu de peuples épais et obtus, disposés à se satisfaire de mimiques pacifistes et, comme dit Bossuet, de « cérémonies ».

Les leçons de l'expérience en histoire comportent une hiérarchie. Les plus exigeantes ne sont pas toujours les plus accessibles à l'intelligence vulgaire. Quand on ne trouve pas, pour les appliquer, un agent supérieur dans la personne d'un grand politique doué de prestige, elles sont prodiguées en vain. Les faits n'instruisent les foules que par des coups douloureux et répétés. Il faut toute l'insolence et toute la maladresse provocatrice des Soviets pour que s'organise en Europe, bien imparfaitement, très paresseusement, une sorte de réseau anticomuniste de ligues et de milices.

A moins qu'un surhomme international n'arrive, par un génie plus qu'humain, à faire entendre raison au troupeau des politiciens nationaux, l'Europe semble condamnée à subir le sort de la Grèce ancienne. Le jour approche

où quelque nouvelle bataille de Corinthe permettra à quelque nouvel Agésilas, lucide mais paralysé, de déplorer les pertes de ses propres adversaires, et où quelque nouveau Plutarque nous transmettra ses soupirs : « Malheureuse Europe, qui massacres de tes propres mains ce qu'il te faudrait d'hommes pour organiser l'univers ! » Une aristocratie nouvelle, recrutée un peu partout chez des hommes dont le bon sens toucherait au génie, suppléera-t-elle au défaut de cet esprit supérieur, qui ne se montre nulle part ?

Quelles seraient ses possibilités d'action ? Si l'on considère l'Europe actuelle en partant de sa périphérie, on y peut, quant aux risques de conflit, distinguer des zones assez tranchées. D'abord la zone scandinave, vraiment acquise à la paix. L'attitude de la Suède et surtout du Danemark de 1914 à 1918, le règlement amiable de l'indépendance norvégienne en 1905, islandaise en 1921, indiquent le haut degré de bon sens en même temps que l'impuissance de ces peuples. La Hollande, en dépit de l'agitation flamingante, dont les rêves annexionnistes s'égarent jusque du côté d'Hazebrouck et d'Ostende, peut y être comprise.

La péninsule ibérique, quoique incapable de déclencher une guerre mondiale, est beaucoup moins calme. Les révolutions portugaises, l'anarchisme espagnol, toujours latent, l'agitation catalane indiquent partout des cendres mal éteintes. Ce sont des pays las, appauvris, à demi fébriles, à demi convalescents. Pour le moment leur rôle est secondaire et restreint.

Vient ensuite la zone russe, avec ce qu'elle comporte de réactions sur ses lisières finnoises, baltes, polonaises, roumaines, anglaises. Ce n'est plus l'incandescence, c'est encore l'incendie. Le problème russe, communisme compris, est un des plus graves que l'Europe aurait à résoudre, si elle arrivait enfin à se constituer, vaille que vaille, un centre nerveux. En face d'une Europe unie, le soviétisme ne pourrait guère que développer ses possibilités bourgeoises, qui ne sont pas minces, ou céder la place. Telle quelle la zone russe regorge de dangers.

La zone balkanique n'est guère plus sûre, d'autant que

depuis les traités de 1919 elle s'étend à une grande partie de l'Europe centrale. Cependant son activité reste surbordonnée. On ne saurait mieux la comparer qu'à un arsenal, regorgeant d'armes et de passions, mais peuplé d'agents subalternes, confinés dans les troubles locaux. Plus nombreux, mieux organisés, plus endoloris, plus irrités, mais plus lourds et plus lents qu'avant 1912, on ne saurait dire qu'ils ont tout à fait encore les clefs de la poudrière. Ils ne provoqueront de conflit sérieux qu'autant qu'ils recevront d'ailleurs, Russie, Allemagne, Angleterre, Italie peut-être un signal et des appuis.

La révolte russe, plus ou moins contenue, l'isolement hispanique, plus ou moins définitif, l'atonie scandinave, la relativité balkanique, tout cela domicilie les destinées de l'Europe à Londres, à Paris, à Rome et à Berlin. Ce qui frappe au premier examen, c'est la différenciation croissante des États que ces villes symbolisent. Ces quatre pays, dont la physionomie n'a jamais provoqué de confusion, exhibent aujourd'hui des disparités prodigieuses. Est-ce un obstacle à l'union?

L'empire britannique, ébauché au ^{xvi}^e siècle, bâti aux ^{xviii}^e et ^{xix}^e siècles, a subi en ces quelques années de guerre et d'après guerre une véritable métamorphose. Il a gagné en dimension. Peut-on dire qu'il ait gagné en intelligence, en force, en énergie, en liberté de mouvements? Depuis la révision du pacte d'Empire, une décision, même parlementaire, de Londres ne suffira plus pour engager les dominions, comme en 1914, dans une guerre. Le suffrage universel, grave épreuve pour un empire qui s'est élaboré, jusques et y compris le traité de Versailles, sans lui, a été intronisé. Le communisme, le socialisme, s'étendent. Les mœurs fléchissent. Si ce fléchissement s'accroît, sur quoi donc s'appuiera le chaînage impérial? Des échecs retentissants, eussent-ils été subis par personne interposée, comme ceux d'Asie Mineure, de Chine, les troubles indous, le mécontentement français, la jalousie américaine, la propagande russe, montrent des lacunes graves dans la plénitude britannique. Le socialisme s'éloigne en Angleterre tous les jours davantage des positions modérées qu'il y occupa si longtemps. Tôt ou tard

cette migration idéologique donnera lieu à des rencontres, à côté desquelles la récente grève noire ne sera qu'un épisode sans gravité.

Autre paradoxe : obligée, ou quasi obligée de dominer l'Europe, l'Angleterre obéit de plus en plus à des attractions mondiales qui la rendent étrangère à l'Europe. Situation excellente, à certains égards, pour avoir de notre vieux continent, dont les frontières invisibles se sont démesurément étendues, un panorama conforme à une politique d'action, mais aussi position redoutable, quand on n'a pour la défendre qu'une plate-forme qui ne cesse de se rétrécir et dont l'équilibre est menacé par des rivalités extérieures et intérieures grandissantes.

La versatilité britannique, vis-à-vis de la Russie, de l'Allemagne, de la Turquie, de la France, trouve là une explication, qui satisfait la logique sans rassurer l'esprit. Jusqu'à quel point l'Europe, qui a tant besoin de l'Angleterre, qui, jusqu'à un certain point, pourrait tout braver, avec l'Angleterre derrière elle, peut-elle compter sur la perspicacité, la bonne foi, la persévérance et les ressources anglaises? Mais jusqu'à quel point l'Angleterre peut-elle compter sur elle-même et sur son empire?

Nous voilà donc ramenés sur le continent et forcés de considérer l'avenir de l'Europe sous un jour essentiellement français, allemand et italien. Toute la précarité de cet avenir éclate dans un pareil énoncé. Depuis 1870 les trois nations ont évolué à travers une série de voltes-faces étroitement solidaires. Jusqu'à un certain point l'histoire d'Europe depuis 1870 est surtout une histoire franco-germano-italienne.

S'il était licite de faire des hypothèses en dehors de l'histoire et des passions, on regretterait ici la séparation politique de l'Allemagne et de la France. Dans les limites de la diplomatie on doit au moins souhaiter leur réconciliation. Accordées, ces deux nations pourraient dicter de proche en proche leur loi à l'univers. Leur noyau pacifique deviendrait facilement le centre d'une Europe nouvelle, pleinement adaptée à son rôle millénaire d'expansion et d'organisation mondiale. A moins d'un miracle, cet accord semble pourtant impossible à faire. Ni en Allemagne, ni en France on

n'aperçoit le personnel politique capable de l'imposer. Ni en Allemagne ni en France on ne rencontre les éléments de sagesse ou de lassitude qui pourraient lui servir de bases. Seule une politique de désespéré, qui ne craindrait pas de convier la France, l'Allemagne et la Pologne à une révision de leurs griefs et de leurs craintes, révision orientée du côté d'une entente aussi intime que possible, pourrait peut-être avoir raison des risques d'effondrement dont l'Europe est menacée entre Paris, Berlin et Varsovie. Trop de plaies récentes rendent ce geste impossible, du moins dans le milieu terre-à-terre des « réalisateurs ». Seuls des théoriciens sans responsabilité pourraient s'aventurer aussi loin dans le rêve. Pourtant s'il est vrai que la faiblesse de l'Europe s'explique surtout par ses dimensions et la petitesse croissante de ses éléments, on ne pourra remédier à ce défaut que par la réunion de plusieurs de ces éléments entre eux. Cette besogne ne doit-elle pas commencer à l'endroit où le déchirement est le plus grave? Les alliances classiques ont fait leur temps. Il est douteux au surplus que des difficultés dans le genre de celles qui séparent l'Allemagne et la Pologne puissent être résolues, par l'une ou l'autre des cotes mal taillées dont la diplomatie traditionnelle recommande l'emploi. Tant qu'une autorité supérieure aux deux pays n'aura pas anéanti leurs discordes en les confisquant, la paix européenne ne sera qu'un mot. D'où pourrait provenir cette autorité, sinon du principe de leur agrégation? Une union franco-germano-polonaise formerait l'équivalent de l'Empire britannique ou des États-Unis. Ses conséquences immédiates seraient incalculables et sans précédent dans l'histoire.

On considère ici le danger le plus imminent comme étant d'origine allemande. Ce n'est pas l'avis universel. De bons esprits regardent le fascisme italien comme générateur par excellence de troubles internationaux, et l'Italie comme la région la plus critique de la paix européenne. Ce qui est possible, c'est que la France n'ait point de difficulté sérieuse avec l'une de ces deux puissances sans en avoir avec l'autre. Tandis que l'Italie, plus que la Russie encore, incarne en Europe l'esprit d'innovation, ayant passé en un demi-siècle de la dispersion fébrile à l'éréthisme impérialiste, la France

est sans contredit, au moins en apparence, la nation la moins touchée par le dieu du changement. Durant le demi-siècle, où tous ses grands voisins ont subi des métamorphoses capitales, ses institutions ont aussi peu varié que sa population ou son territoire.

Le moment actuel favorise les vastes examens de conscience. Nous traversons une de ces périodes de *liberté*, durant lesquelles, selon Goethe, se font les choix qui détermineront, plus tard, avec la dernière des rigueurs, les périodes de *nécessité*. Visiblement l'Europe se cherche. Il y a si longtemps qu'elle ne s'est vue! Se trouvera-t-elle? Les « bons européens », dont on parle toujours et qu'on rencontre si peu, finiront-ils par devenir le nombre et le poids?

Que l'Europe commence d'abord par ne pas douter d'elle-même! Cette idée qu'elle n'est rien de plus qu'un cap de l'Asie est une idée fausse. Ce pourrait être, au mieux aller, une idée naïve de dessinateur cartographe, ce ne sera jamais une idée de politique ou d'historien. Cette autre idée qu'elle est menacée par les jaunes ou les noirs n'est pas moins inexacte. *Rien ne menace l'Europe, qu'elle-même*. Seuls des amateurs peuvent émouvoir d'autres amateurs en leur parlant d'un péril asiatique. Ce péril n'existe point, d'une façon positive. Depuis la fin du ^{xviii}e siècle, l'Asie joue un rôle démesuré dans l'idéologie occidentale. Des esprits médiocres, comme Rabindranath Tagore, en bénéficient encore aujourd'hui. Les physiocrates durent une partie de leurs erreurs, erreurs qui de fil en aiguille se retrouvent à l'origine de la technique socialiste, à leur admiration pour l'agriculture chinoise, qui est sommaire et même niaise. Ce qui existe supérieurement, c'est, pour l'Inde, pour la Chine, le danger européen, le danger blanc, et il s'en faut de beaucoup qu'elles en soient libérées. Singapour serait-il par hasard une base navale sino-indoue située quelque part en Méditerranée? Le Tonkin serait-il une colonie siamoise, découpée sur notre Provence?

Nous savons de science certaine que la Chine est en décadence, que sa misère n'a pas de nom, que sa saleté, sa pauvreté, son ignorance, ses vices méritent de devenir proverbiaux. Peut-on parler d'une *civilisation* indoue? Tout au plus d'une demi-civilisation. De bons observateurs, l'abbé Dubois,

l'Américaine Catherine Mayo, nient la culture, la spiritualité indoue. M. Denis Saurat, qui dégageait l'esprit de leurs livres, il n'y a pas longtemps, dans un de ses *Propos des Marges* écrivait avec raison : « Nous avons le droit d'opposer la raillerie et le mépris aux sentimentalistes qui nous parlent de la spiritualité de l'Orient. Et nous avons le droit de nous tourner sur notre oreiller et de demander qu'on nous laisse dormir en paix lorsqu'on nous menace de la destruction de notre civilisation par ces malheureux Orientaux. Ils sont bien incapables de détruire quoi que soit, excepté les bilans des maisons de commerce, qui, à leurs risques et périls, vont faire fortune chez eux, et qui d'ailleurs se prémunissent contre cette calamité en faisant fortune assez vite pour avoir récupéré leurs capitaux avant les catastrophes. *Si notre civilisation périt, ce sera de ses propres périls. Ce sera notre propre imbécillité qui nous détruira et non point la force de l'Orient.* Car cette force n'existe pas, ni intellectuellement, ni matériellement. »

L'Occident n'a besoin d'être défendu que contre lui-même, mais sur ce plan la catastrophe est imminente et elle menace d'être terrible. Il ne faut pas cependant désespérer de la tâche en contemplant son étendue. Dans des blocs de cette nature, il suffit d'agir avec bonheur sur un seul de ces points pour que le reste s'améliore. Un progrès réalisé, par exemple sur le terrain militaire avec la suppression du service obligatoire, aurait par ailleurs des répercussions immédiatement favorables. De même des réformes hardies en faveur de la propriété favoriseraient la paix intérieure, l'essor du crédit, l'initiative industrielle, les facultés générales d'achat. On n'a sous ce rapport que l'embarras du choix.

Ce qu'il ne faudrait pas, c'est chercher le salut dans une sorte d'immobilisation théorique, dont ses fidèles seraient forcément dupes, pas plus que dans un retour au passé. L'industrialisme est une acquisition définitive de la civilisation, le nationalisme aussi. Les problèmes qu'ils soulèvent sont infinis et changeront peut-être d'aspect au fur et à mesure que l'on s'approchera du point de saturation. Beaucoup des maux dont ils nous accablent proviennent sans doute d'un excès

d'enthousiasme à la vue de possibilités, dont le volume ira en se rétrécissant.

Pour le nationalisme, infiniment plus vieux que son nom, mais porté par son nom même à une perfection plus grande, il correspond à une crise de conscience et à une opération de dénombrement, qui en Europe semblent bien près de toucher à leur fin et laissent le champ libre à des combinaisons plus savantes. Il constitue un tracé de frontières intellectuelles et morales, indispensable à faire, mais dont le progrès ne saurait être infini. Si, pour vivre, il faut avoir de soi-même au moins un rudiment de connaissance, on tombe malade par trop d'investigations outrancières sur sa personnalité. Il y a de l'analogie entre la crise littéraire occidentale et la crise politique européenne. Il s'agit dans les deux cas d'un abus de l'introspection. A force de s'analyser, on se paralyse, on se dissout. Il n'y a qu'un remède à cette paralysie : l'exercice et l'oubli. Pour se ressaisir, l'Europe a surtout besoin de sortir de soi, et de la contemplation morose de ses cellules et de leurs rapports vétilleux. Le vaste monde reste encore ouvert, quoi qu'on pense. En présence de certaines convoitises, les convoitises italiennes, par exemple, sur la Corse ou la Tunisie, qui n'admettent guère d'être négligées, le philosophe est tenté de sourire comme au spectacle d'un manège enfantin. La Russie est franchement grotesque avec ses prétentions à l'organisation mondiale, alors qu'elle manque de chemise. Quant à l'Angleterre, qui cherche à faire vivre grassement aux dépens d'autrui ses ouvriers, sans qu'ils aient besoin de travailler, c'est un autre genre de déraison. Qui ramènera l'Europe au bon sens? Qui fera comprendre à chaque Français, à chaque Allemand que le plus mauvais accord entre eux vaudra mieux que la plus sonore des suprématies? Et ainsi de suite à la ronde.

La grande difficulté à résoudre est d'ordre psychologique, comme presque toujours en pareille matière. Malgré ses criailleries et malgré l'évidence, l'Europe se sent forte, trop forte pour endurer volontairement l'épreuve de la réforme considérable que son cas exige. Loin de ressembler à un être dégradé ou affaibli, elle s'apparente plutôt à un être sanguin et vicieusement optimiste. On pourrait la com-

parer à ce personnage d'un récit de Conrad, qui mourut de sa force : faute d'affût on ne pouvait pointer un canon ; il s'offrit, maintint la pièce dans ses bras de titan et périt de son effort. L'Europe, qui a peuplé deux continents, qui régit ou contrôle plus de la moitié de la planète, l'Europe dont les méthodes prévalent sur les neuf dixièmes des populations civilisées, l'Europe dont la culture dépasse tout ce qu'on a pu voir au cours des siècles, l'Europe détient en soi une énergie formidable, dont il ne convient pas de sous-estimer la quantité, mais de critiquer l'orientation ou l'emploi.

Si l'erreur dont elle souffre était récente, il y aurait lieu d'espérer, mais il s'agit d'une interminable série d'erreurs invétérées, dont certaines datent de son enfance, et qui ont fini par s'incorporer à sa personnalité. Dans cette situation l'Europe prend pour une tradition un excès de sa mémoire, confond ses mauvaises habitudes avec la nature des choses et laisse tout doucement la conduite du monde passer à des maîtres que ne la valent pas et qui seraient incapables de se mesurer avec elle, — si elle ne s'offrait à leurs coups morceau par morceau. A défaut de la dernière phase de la Grande Guerre, l'expérience franco-espagnole au Maroc suffirait à le prouver.

RENÉ JOHANNET

FAILLITE¹

Ils avaient quitté Paris à huit heures du soir. Ils dînèrent à Chartres, vers dix heures, puis repartirent. Simone ne disait rien et se demandait pourquoi Brugnon fuyait ainsi avec elle. Elle ne savait pas ce qui s'était passé, elle voyait seulement que Brugnon était aussi malheureux et plus défait que jamais. Assise seule, enveloppée dans une lourde couverture, elle regardait la nuque de Brugnon et, rompue de fatigue et d'inquiétude, perdue dans mille questions insolubles, dormait parfois pendant quelques minutes. La voiture allait sur des routes désertes où la lumière des phares déroulait une belle surface blanche semée de points noirs; les villages endormis disparaissaient soudain, les petites villes semblaient s'ouvrir au passage et se refermer comme des rideaux; de temps en temps un pont, un petit bois, le sifflet d'un train, le meuglement d'une vache. Brugnon allait toujours droit devant lui, immobile. De temps en temps il se retournait vers Simone et lui faisait un signe de tête sans bouger un pli de son visage; elle répondait par un sourire. Elle lui avait demandé, à Chartres :

— Où allons-nous?

Il avait répondu :

— Nous allons faire un petit voyage; j'ai besoin de prendre l'air.

Simone n'osait pas questionner davantage. Pourtant, après quelques heures de marche, elle demanda :

— Jusqu'où vas-tu?

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 mars, 1^{er}, 15 avril et 1^{er} mai.

— Je ne sais pas, — dit Brugnon. — J'attends que le pays soit plus beau.

— Où sommes-nous?

— Nous allons arriver à Tours.

Ils y arrivèrent à trois heures du matin; la ville était endormie; ils ne s'arrêtèrent pas, descendirent le long de la Loire. Simone, maintenant que la route suivait un fleuve, s'était endormie plus confiante, trop lasse enfin pour résister. Brugnon, les yeux brûlants, allait toujours, pensant à Florence qui avait refusé de le voir, à son bureau, à Simone, à sa colère sur le bord de la Seine, à la mort qu'il avait vue venir. Le jour commençait à paraître et, sur l'autre rive de la Loire, détachait lentement du ciel la cime des arbres. Une odeur humide et froide passait à travers les glaces de la voiture; parfois on distinguait l'eau du fleuve, noire et glacée; dans quelques maisons on voyait briller des lumières. Brugnon ne croyait pas qu'il trouverait ici mieux qu'ailleurs cette existence nouvelle qu'il désirait maintenant, et le nom de Florence revenait à sa pensée, ne la quittait plus. Il eut un geste de colère qui fit bondir la voiture de côté et Simone se réveilla en sursaut.

— Qu'y a-t-il?

Brugnon se rappela que Simone était avec lui, qu'elle l'avait suivi sans rien dire, qu'au premier signe elle s'était trouvée prête. Il fut ému, et, pendant un instant, ce ne fut pas à Florence qu'il pensa.

— Ce n'est rien, chérie.

Il y avait dans sa voix une telle douceur, que Simone eut des larmes dans les yeux. Brugnon ne lui avait pas parlé ainsi depuis des mois.

— Veux-tu que je vienne près de toi? — demanda-t-elle.

— Oui, viens.

Simone rejeta sa couverture, si heureuse qu'elle n'avait plus de sommeil ni de fatigue; elle eût voulu chanter et courir.

— Non; ne t'arrête pas; je vais passer par-dessus la banquette.

Elle enjamba le dossier, légère comme une enfant, retomba assise près de Brugnon en riant, et se serra contre lui.

— Où allons-nous? — demanda-t-elle.

— Au prochain village nous nous arrêterons.

Le jour était levé; on voyait des hommes dans les champs, et le soleil allait bientôt paraître; sa lumière, déjà, tombait du ciel sur la Loire. L'eau était d'un gris sombre, et bleu tout le reste du monde, mais une éclatante lumière était cachée là, qui sortirait bientôt. Les arbres se dressaient au bord du fleuve, encore humides et semblant étirer leurs bras, cependant que sur la route on voyait passer des vapeurs blanches et, parfois, de petites bêtes matinales. Brugnon pensait à Florence.

Ils dépassèrent encore deux villages, trop petits pour qu'on pût s'y arrêter; puis ils arrivèrent à un autre qui s'appelait Sainlieu et Brugnon arrêta sa voiture devant l'hôtel. En descendant, Simone chancela et se retint à peine de tomber, à bout de forces, tandis que Brugnon, les gestes vifs et saccadés, plein d'une grande excitation, demandait deux chambres et y faisait porter les valises. Il était six heures du matin. Brugnon ne voulait pas se coucher, mais Simone l'y força et il s'endormit aussitôt. Simone alla s'étendre dans sa chambre, trop lasse pour se déshabiller, et elle dormait profondément, quand Brugnon, réveillé soudain, vint la trouver. Il était en pyjama et son visage était blême. Il secoua Simone qui ouvrit les yeux.

— Qu'y a-t-il?

Brugnon lui dit, et il avait encore retrouvé sa voix douce :

— Tu ne sais pas ce que j'ai fait, ce matin? Pardon, hier matin... enfin, l'autre jour?... Je me suis noyé.

Simone le regarda sans comprendre.

— Oui, — dit-il; — je suis tombé dans la Seine; je marchais sur le bord, et puis je suis tombé dans l'eau. Voilà. Et puis je suis sorti de l'eau, alors je suis parti. Tu comprends?....

Elle ne répondait rien.

— Tu comprends? — reprit-il... — tu comprends?

— Oui, — dit-elle doucement, et pénétrée d'une horrible pensée; — oui... je comprends.

— Eh bien.. Pas moi!

Brugnon se mit à rire, et retourna se coucher. Simone, pâle et tremblante alla le rejoindre dans sa chambre, mais

déjà il s'était calmement rendormi. Simone s'assit près du lit de Brugnon et le veilla; elle regardait, posé sur l'oreiller, ce visage immobile où de profondes rides se creusaient, qui lui apparaissait comme le visage d'un homme nouveau, qu'elle ne reconnaissait pas mais qu'elle aimait encore; et parfois elle posait la main sur ce front.

Le lendemain, et pendant les quelques jours qui suivirent, Brugnon fut silencieux et fermé; à peine répondait-il aux questions de Simone, et toujours par des mots étranges, par des phrases dont elle ne comprenait pas le sens véritable. Elle faisait de grands efforts pour croire que Brugnon répondait ainsi par jeu, ou par mauvaise humeur; mais comment eût-elle chassé tout à fait cette idée que peut-être il perdait un peu la raison? Elle lui avait demandé : Veux-tu que j'écrive au bureau? Il avait répondu : Pourquoi?

Il était calme et obéissait comme un enfant; Simone se promenait avec lui sur les routes. Brugnon regardait l'herbe et les arbres, les paysans et les animaux, et tous deux allaient s'asseoir au bord de la Loire qui coulait doucement, couleur de perle. Brugnon saluait parfois un paysan, et s'arrêtait pour parler avec lui; mais voici qu'aussitôt arrêté en face de l'homme, il ne trouvait plus de paroles, hésitait, puis demandait : « Comment s'appelle ce pays? » Le paysan répondait : « Sainlieu », et Brugnon s'en allait, après avoir cherché un moment s'il ne demanderait pas autre chose. Mais il ne trouvait jamais rien.

Brugnon et Simone passèrent ainsi une longue semaine. Brugnon semblait retrouver quelque force, et recommençait à parler; pourtant il ne disait rien de son bureau et cette indifférence alarmait Simone. Elle ne savait pas que, dès le lendemain de son arrivée à Sainlieu, Brugnon avait écrit à M. Narbonne que des raisons personnelles le tiendraient éloigné de Paris quelques jours, et qu'il espérait trouver tout en règle à son retour. « Je suis persuadé, disait-il, que tout s'arrangera et que vous ferez la soudure. Je sais que je peux compter sur vous. A bientôt. » Comment Brugnon avait-il écrit cette lettre, il ne le savait trop lui-même. A mesure qu'il en traçait les mots, il lui semblait apercevoir comme en un rêve son bureau, M. Narbonne, Jean Poussain, tous les autres, ses

clients, ses rivaux, des montagnes de sucre et des machines à écrire, mais tout cela petit et dérisoire, si loin de lui en vérité que sa main même qui écrivait tout cela lui paraissait morte, détachée de lui-même. Pourtant il écrivit jusqu'au bout, et fit jeter l'enveloppe à la poste par un enfant à qui il donna vingt sous. Il ne savait pas pourquoi il se cachait ainsi de Simone, il ne savait pas non plus pourquoi il avait écrit puisqu'il ne donnait pas même son adresse à M. Narbonne. M. Narbonne lui paraissait inutile; il ne comprenait pas comment il avait vécu si longtemps près de ces hommes et de ces choses; et s'il cherchait ce qu'il préférerait maintenant, il restait interdit, ne sachant que répondre, se sentant envahi doucement et rapidement par une pensée puissante, souveraine comme une inondation, qu'il n'espérait pas repousser et qu'il aimait mieux fuir, la pensée de Florence. Il cachait son visage dans ses mains et courbait les épaules, cherchant au fond de lui d'autres pensées, d'autres images pour élever en hâte une digue contre celle-là, murmurait des mots pour aider de toutes ses forces à cette bataille, appelait enfin à son secours une autre pensée, plus ancienne et plus douce, répétait à mi-voix : Simone, Simone, en évoquant ses traits, la cherchait au fond de son cœur, de sa mémoire, de son espérance, et la brandissait de tout son courage, comme un bouclier consacré, devant l'autre pensée, tyrannique et victorieuse, qui marchait quand même, traversant les obstacles, piétinant les souvenirs, écrasant les invocations et crevant l'image insuffisante comme une lance crève un tambour. Alors Brugnon, dépassé, renversé, recevait cette pluie brûlante qu'était le souvenir de Florence, de son visage, de son corps, de ses paroles et de son sourire; il la voyait dans son bureau, dans la rue, au théâtre, à table; il revoyait ses robes et ses chapeaux, il l'imaginait près de lui, à Sainlieu, assise là sur cette chaise, ou marchant à travers cette chambre; sur la route, au bord de la Loire. Puis il la retrouvait à Paris, cet hôtel au bord de la Seine, cette chambre où il n'avait pas pénétré, cette chambre surtout, et il s'engageait comme un fou vers ces nouvelles images, lâchant les brides, créant une Florence inconnue qu'il n'osait pas regarder et qu'il dévorait pourtant, les mains serrées contre son front, tout

contracté, honteux et frénétique, jusqu'à se jeter enfin sur son lit et tout à coup, après un dernier tourbillon de fureur, se dénouer tout entier et retomber immobile et flasque, sans pensée et sans geste, comme de la poussière après un cyclone; Florence avait passé.

Simone devinait ces drames, et se rappelait elle aussi l'instant où, dans la chambre de Florence, elle avait serré entre ses mains la gorge de la jeune fille; ses doigts brûlaient; elle eût voulu tenir encore cette vie, et serrer davantage; quand elle regardait Brugnon, aux moments où elle sentait passer sur lui le souvenir, elle ne savait plus quelle force la retenait de saisir à son tour cette gorge-là, et de la serrer à son tour. Elle errait ainsi, sentant chaque jour aux brûlures de sa poitrine que quelque chose se formait en elle, qui jaillirait un jour, elle ne savait quand, mais qu'elle ne pourrait plus retenir.

Brugnon lui dit un matin :

— Je veux rentrer à Paris.

Il pensait qu'elle le lui défendrait.

— Oui, — dit-elle, — va-t-en, va-t-en!

Il la regarda surpris. Elle se ressaisit :

— Oui, retourne à Paris, pour quelques jours; tu retrouveras un peu de ta vie; cela te fera du bien.

— Et toi, — dit Brugnon, — que fais-tu?

— Je t'attendrai ici; tu viendras bientôt me rejoindre.

Brugnon la regarda d'un air douloureux.

— Simone, — dit-il (et de l'entendre dire son nom, elle était déjà bouleversée), — Simone, tu ne m'aimes plus.

Elle se mit à pleurer, avec une telle abondance qu'elle croyait se vider tout entière, que ses yeux allaient éclater. Elle ne pouvait rien répondre à Brugnon, mais s'était accrochée à lui, si faible qu'elle avait aussitôt glissé sur le sol et elle embrassait maintenant ses genoux; elle pleurait de tout son corps, sans bruit et sans mouvement, comme on saigne. « Tu ne m'aimes plus », avait-il dit; elle ne comprenait pas même ces mots, elle était pénétrée d'horreur.

— Je t'aime, — dit-elle enfin; — je retournerai avec toi.

Brugnon l'avait relevée, gêné de cette attitude, et surpris de cette violence.

— Non, — dit-il, — je partirai seul. C'est toi qui me l'as demandé.

Elle protesta, supplia, mais Brugnon n'entendit rien. La cruauté de ceux qui sont malheureux l'occupait tout entier. Il repoussa Simone.

— Peut-être m'aimes-tu encore, — dit-il, — mais comment le croirais-je? Tu me cries : Va-t'en! Et tu refuses de me suivre. Je partirai ce soir. Tu resteras seule quelques jours.

Simone ne le regardait plus, debout contre le mur et serrant ses mains l'une contre l'autre.

— Tu as raison, — dit-elle. — Va-t'en! Va-t'en!

Elle fut sur le point de dire : « Va retrouver Florence! » mais un miracle la retenait toujours au moment de faire souffrir Brugnon. Jamais ce miracle n'avait été plus grand; elle sentit que Brugnon se fût écroulé si elle avait dit ces mots-là, et elle fut heureuse de s'être tue.

VIII

Brugnon partit le soir même, par le train; il savait trop bien vers quel but il accourait pour ne pas trembler quand il arriva à Paris. Dès qu'il revit les rues et les maisons où il avait connu Florence il sentit revenir en lui des mouvements ardents et inachevés; chaque visage, chaque objet, il les regardait d'un œil féroce, il les écorchait, comme si quelque chose y avait été caché du secret de Florence. Cent fois il se sentit jeté en avant vers une femme qui passait, qui réveillait ses souvenirs, les plus doux comme les plus cruels. Il alla tout d'abord chez lui, prit un bain, changea de vêtements. Ce décor familial lui paraissait inutile et médiocre; il apercevait, bien au delà des murs, un pays clair et chaud, où quelque chose l'attendait qu'il avait mérité et qu'il lui faudrait enfin conquérir; l'image de Florence se mêlait à celle de Sainlieu, maintenant, et à tout cela s'unissait l'image retrouvée de Paris, ses maisons, ses voitures, ses hommes, qu'il avait oubliés et qui maintenant lui inspiraient une sorte de pitié méprisante dans laquelle il reprenait un peu de son ancienne force. Son désespoir se colorait d'un peu de haine, il ne savait contre quoi, et

d'un peu de courage; sa toilette achevée, vêtu de frais, net et ferme plus qu'il ne l'avait été depuis longtemps, il se sentit enfin semblable à lui-même. Des lettres qui l'attendaient sur une table lui rappelèrent, avec son nom, son existence véritable et la forme qu'elle avait eue autrefois. Il se redressa, passa sa main sur son visage, pour se toucher, et frappa sa poitrine dure. Il aperçut le téléphone et lui sourit amicalement, puis, pour se ressaisir lui-même, tout entier, dans un geste bien clair, il décrocha le récepteur : « Allo! Mademoiselle, dit-il, c'est vous? Ici, Brugnon. » Et il raccrocha l'appareil. A ce moment, se rua vers lui la pensée de Florence, plus violente peut-être parce que Florence était plus proche maintenant. Un instant Brugnon crut que sa force revenue lui permettrait de repousser l'attaque; il attendit; mais tout de suite il lâcha pied, aussi misérable qu'à Sainlieu, déjà fléchissant, écrasé. Alors, il courut vers son gramophone et le mit en marche en appelant de toutes ses forces Simone qu'il imaginait au bord de la Loire, calme et bonne. Le gramophone lui tendit, fine et coupante, la ligne pure d'un violon. Penché vers sa machine, Brugnon haleta un instant, raidi, durci, et bientôt, doucement, par degrés, sans perdre Simone des yeux, sans perdre le violon de l'oreille, il redescendit dans sa chambre, se retrouva sur le sol, debout. C'était fini. Il se mit en route vers son bureau.

Il poussa la porte où brillait son nom, et reconnut avec émotion le silence du tapis sous ses pas; il n'y avait personne dans l'antichambre. Brugnon poussa la porte de son bureau et fit un mouvement en arrière : devant sa table était installé M. Narbonne, Jean Poussain debout près de lui.

M. Narbonne se leva, et ne resta interdit qu'une demi-seconde. Jean Poussain dit : « Par exemple! » et leva les bras; il avait l'air tout joyeux.

— C'est moi, — dit Brugnon. — Comment allez-vous, mon vieux? — demanda-t-il à Jean, auquel il tendit la main.

Puis, se tournant seulement vers M. Narbonne :

— Comment allez-vous, monsieur Narbonne?

— Merci. Mais vous-même?

— Mieux. Je vous raconterai; et encore ce n'est pas sûr. Vous travailliez, à ce que je vois? Vous n'êtes pas mal installé, monsieur Narbonne.

— Excusez-moi, — dit celui-ci qui s'était écarté du bureau après avoir ramassé quelques papiers...

— Je vous en prie, — dit Brugnon. — Continuez.

— Comme vous étiez absent, — dit M. Narbonne, — j'ai cru devoir...

— Prendre ma place... Mon cher monsieur Narbonne, c'est moi qui vous dois des remerciements.

Brugnon, après avoir posé son pardessus, prenait une chaise dans un coin de la pièce et venait s'asseoir à côté de son propre bureau, modestement.

— Monsieur Narbonne, — poursuivit-il, — continuez, je vous en prie. Je ne suis pas venu au bureau hier, mettez-moi au courant.

— Écoutez, Patron... — disait M. Narbonne très froid.

— Non, non, — insistait Brugnon; — je vous en prie, reprenez votre place et continuez...

Et comme l'autre refusait encore :

— Mais faites donc ce que je vous dis! — cria Brugnon. — Asseyez-vous et ne rouspétez pas. Et vous aussi, — dit-il à Jean Poussain, — à la même place que tout à l'heure; là... comme vous étiez quand je suis entré. Ne bougez plus; vous êtes charmants tous les deux.

Brugnon affectait des manières timides et gênées. Il était évident que la comédie finirait mal.

— Voyons, monsieur Narbonne, — dit Brugnon; — excusez-moi si je suis indiscret; mais j'arrive de loin et l'on m'a peut-être mal renseigné...

Il s'arrêta un moment, puis demanda :

— C'est bien ici la maison Brugnon, n'est-ce pas?

— Mais, Patron... — dit M. Narbonne, tout rouge.

— Oui? — dit Brugnon de son ton le plus sec. — Eh bien, veuillez me rendre ma place, s'il vous plaît.

M. Narbonne se leva, et Brugnon reprit son fauteuil, les deux coudes posés sur la table, regardant bien en face M. Narbonne qui restait très froid.

— C'est tout pour le moment, — dit Brugnon. — Laissez-

nous un instant, je vous appellerai tout à l'heure avec ces Messieurs.

— Je voudrais vous voir seul un moment, — dit M. Narbonne, sur un ton très ferme.

— Et pourquoi cela?

— J'aurais différentes choses à vous dire.

— Intéressantes?

— Assez.

— C'est bon. Je vous rappellerai.

M. Narbonne sortit, Brugnon se tourna vers Jean Poussain :

— Que faisait-il ici?

— Il me donnait des indications pour le courrier.

— C'est son affaire?

— Non, mais depuis votre absence...

— Alors, mon petit, vous n'êtes même plus capable de faire le courrier tout seul?... Et d'ailleurs, je ne vous demande pas cela. Je vous demande ce que faisait monsieur Narbonne installé à ma table.

— Oh! C'était sans le vouloir, — protesta Jean Poussain, — c'était par hasard, en passant...

— Pour qui me prenez-vous? — dit Brugnon. — Monsieur Narbonne était installé ici comme quelqu'un qui sait ce qu'il fait; et il n'y a pas besoin d'être sorcier pour comprendre que ce n'était pas la première fois. C'est la vérité, n'est-ce pas?

Jean Poussain n'eut même pas besoin de répondre.

— Bon. Nous en reparlerons. Maintenant, autre chose. Que s'est-il passé depuis mon départ?

— Voilà, — dit Jean. — Je pense que c'est de tout cela que monsieur Narbonne voulait vous parler. Il s'est passé des choses assez graves.

— Quoi donc?

— Je ne sais pas au juste. C'est monsieur Narbonne qui a vu tout cela de près.

— Faites-le venir, — dit Brugnon.

Jean Poussain téléphona à M. Narbonne, qui accourut aussitôt, un dossier sous le bras.

— Monsieur Narbonne, — dit Brugnon, — asseyez-vous, et dites-moi qui se passe. Mais faites vite.

— Voici, — dit M. Narbonne. — Cela va très mal, et vous pouvez dire que vous êtes parti au mauvais moment; vous nous avez laissés dans un joli pétrin.

— Allez! Allez!

— Bon. Enfin, j'étais là, tout pourra peut-être s'arranger...

— Mais parlez donc, Bon Dieu!

— Le point de départ, — dit M. Narbonne, — a été l'affaire Broecke, et toutes les traites que vous aviez signées, en florins. Vous vous rappelez ce que je vous avais dit alors; passons.

— Je vous dispense des commentaires.

— Très bien, — dit M. Narbonne, piqué. — J'ai rassemblé ici tous les papiers, lettres et autres, arrivés cette semaine; je vous jure que l'ouverture du courrier n'a pas été gaie, depuis votre départ. Mais puisque vous semblez être mieux au courant que moi, regardez vous-même, vous comprendrez vite.

Il tendit à Brugnon le dossier qu'il avait apporté. Brugnon se mit à lire, nerveusement, en sifflotant et en plissant les yeux pour ne rien laisser deviner. Mais ses doigts se mirent à trembler un peu, et, quand il eut tout vu, il recommença à feuilleter, sifflotant toujours.

M. Narbonne s'était adossé au mur, et regardait Brugnon sournoisement, à la fois curieux et inquiet. Enfin, après un long silence, et d'une voix brutale :

— C'est tout? — demanda Brugnon.

— C'est tout, — dit M. Narbonne.

Brugnon se retourna vers Jean Poussain, qui affectait de regarder par la fenêtre.

— Vous êtes au courant?

— Oui.

Brugnon recommença à feuilleter, puis, moins durement :

— Ça va mal, — dit-il, — très mal. Il va falloir sortir de là.

Ce ton plus humain adoucit un peu M. Narbonne.

— Il ne faut jamais désespérer, — dit-il, — mais vous voyez comme moi que c'est beaucoup plus grave que jamais. Le pire est que la chose commence déjà à être connue. Tenez...

Il tendit à Brugnon un exemplaire du journal bleu pâle,

en lui désignant un titre. Brugnon lut et jeta la feuille à travers la pièce en jurant.

— Depuis votre départ, — dit M. Narbonne, — je cherche une solution. Tout s'arrangerait plus facilement si la prochaine campagne ne s'annonçait pas si mauvaise et si nous ne perdions pas chaque jour un peu de notre clientèle. Au point où en sont les choses, je peux bien vous dire que vous êtes allé... que nous sommes allés un peu fort. Nous en avons souvent parlé ensemble, rappelez-vous... Enfin! ce qui est fait est fait! Mais je vous jure que j'ai bien regretté votre absence...

— La question n'est pas là, — dit Brugnon, qui essayait de ne pas se mettre en colère. — Si j'avais prévu tout cela, je ne serais pas parti (il pensa soudain au jour de sa fuite, à cette visite chez Florence, à cette marche aveugle le long de la Seine); et d'ailleurs, je serais peut-être parti quand même, je n'en sais rien, cela ne vous regarde pas.

Il se mit à marcher de long en large, les mains serrées au fond de ses poches, et frappé tout à coup par cette pensée brûlante que Florence était là, tout près, au-dessus de sa tête, derrière ce mince plafond, que les pieds de Florence touchaient le sol à deux mètres de son propre front, et que tout à l'heure il l'appellerait, qu'elle entrerait dans ce bureau, qu'il la verrait, la même et toujours nouvelle.

Pour chasser cette pensée, il s'accrocha de toutes ses forces à ces autres soucis que lui présentait M. Narbonne, et qui jadis eussent envahi son esprit tout entier mais n'étaient plus aujourd'hui que des mots, trop fragiles pour lui offrir un appui suffisant. Il marchait, serré, comme un automate, et tournait sur lui-même en arrivant contre les murs, si brutalement qu'il avait l'air de rebondir contre eux.

— Alors? — demanda-t-il enfin à M. Narbonne; — qu'est-ce que vous proposez, vous?

M. Narbonne prit un air satisfait. Il parla d'un ton important.

— Vous pensez bien, — dit-il, — que je ne suis pas resté inactif depuis votre départ. Voilà une semaine que je dors quatre heures par nuit, et je crois pouvoir dire que je n'ai pas été inutile à la maison, depuis ce temps...

Brugnon écoutait ces déclarations avec un étonnement muet; entendre M. Narbonne parler de si haut, cela lui paraissait si monstrueux qu'il oubliait presque de s'en émouvoir; il pensait sans doute que cela cachait un secret qu'il finirait par apprendre, et qui expliquerait tout. Et aussi, au fond de lui-même, il comprenait bien qu'en effet sa maison avait couru un grand danger, et il était heureux, malgré tout, que M. Narbonne se fût trouvé là pour le conjurer peut-être.

— Donc, — poursuivit M. Narbonne, — si nous ne trouvons pas quelque chose immédiatement, c'est le grand jeu, nous n'y coupons pas, et nous sautons vraisemblablement. Je me suis assuré que vous ne trouverez pas un crédit suffisant pour parer le coup. Les affaires vont mal un peu partout, et les banques sont assez occupées, en ce moment, à renflouer de plus gros personnages que nous. Et puis, vous le savez, nous leur avons déjà fait peur une fois; tout se paie. Mais passons... J'ai donc dû me mettre en campagne par ailleurs...

Il se tut un instant.

— Eh bien! quoi? — dit Brugnon, exaspéré; — qu'est-ce que vous avez trouvé?

— De l'argent, — dit M. Narbonne avec le plus grand calme.

Il y eut encore un silence.

— Vraiment? — dit enfin Brugnon d'un ton railleur. — Monsieur Narbonne, racontez-nous ça? Vous entendez? — dit-il en se tournant vers Jean Poussain, — Monsieur Narbonne nous a trouvé de l'argent.

Et il se rassit. Mais il ne réussirait assurément pas à faire perdre son calme à M. Narbonne, qui n'entendit rien de cette moquerie, et dit :

— Connaissez-vous un nommé Kormitzian?

— Joli nom, — dit Brugnon. — Qu'est-ce qu'il vend?

— Je l'avais connu autrefois à Marseille, — dit M. Narbonne. — Il a vécu longtemps en Amérique du Sud. Il a une banque là-bas, et une autre à Zurich. Je l'ai rencontré ces jours-ci et il me semble que l'affaire pourrait l'intéresser; je crois avoir compris qu'il veut embêter quelqu'un à Cuba.

Je ne dis pas que ce soit chose faite, naturellement, mais nous aurions intérêt, en tous cas, à examiner ses propositions.

— Qui sont? — demanda Brugnon, de nouveau levé et marchant d'un mur à l'autre.

— Il ne m'a rien dit encore de précis; en ce moment, il étudie l'affaire. Si elle l'intéresse, et si nous acceptons, tout peut être sauvé. J'attends sa réponse dans quelques jours.

— C'est trop aimable à lui, — dit Brugnon. — Et ce monsieur... comment dites-vous?... Marsupiaux?

— Kormitzian.

— Ce monsieur Marsupiaux prendrait le titre de...?

— Je ne sais, — dit M. Narbonne qui ne faiblissait pas d'un pouce. — Il nous faut attendre un projet précis.

— Et moi-même, — demanda Brugnon, — je serais nommé?... garçon de bureau?

Il s'avança vers M. Narbonne et lui dit d'une voix tremblante, courbé en avant et l'index levé, peut-être parce qu'il n'osait pas tout à fait montrer le poing :

— Monsieur Narbonne, écoutez-moi bien; tant que vous n'aurez rien d'autre à m'offrir, vous ferez mieux de vous taire, et de laisser dormir les Marsupiaux derrière leur comptoir. Parce que, avant d'en arriver là, moi qui m'appelle Brugnon et pas autrement (comme c'est encore écrit sur la porte, sauf erreur), je demanderai la permission de dire un mot et je le dirai. Je viens d'un patelin qui s'appelle Sainlieu, pour vous servir, et j'y ai vu pas mal de vaches, des vraies, à quatre pattes et une queue. Eh bien, monsieur Narbonne, sachez-le bien, pas une n'aurait eu l'audace de me proposer ce que vous m'avez proposé. Ma parole, monsieur Narbonne, je me demande si vous n'êtes pas simplement un mauvais plaisant? Alors, vraiment, ce monsieur Marsupiaux, quoi? Vous avez vendu des tapis ensemble, pas possible?

Il se mit à rire sèchement, d'un rire aigu qui ressemblait au bruit d'un grelot, et toussa pour s'éclaircir la gorge. M. Narbonne restait calme en apparence, tout de même un peu troublé, et sentant venir la colère.

— Je ne sais pas, — dit-il, — si j'ai été bien compris; mais puisque vous le prenez ainsi, je me retire; j'attendrai

une meilleure occasion pour reparler de tout cela; mais sans tarder, car le temps presse.

— C'est ça, — dit Brugnon, — retirez-vous, comme vous dites. Vous voudrez bien assister tout à l'heure, avec ces Messieurs, à notre petite conférence de chaque matin. Allez.

M. Narbonne sortit. Brugnon s'installa à sa table sans rien dire, et Jean Poussain, sans oser le regarder, essaya de se remettre au travail. Au bout d'un instant, comme Brugnon restait immobile et muet, Jean dit doucement : « Patron? » Mais Brugnon ne répondit rien et Jean examina ce dos puissant et cette nuque grise qui ne bougeaient pas. Un moment passa encore, et Jean Poussain appela de nouveau sans obtenir de réponse; il lui sembla pourtant que la silhouette sombre s'animait, et en effet, il entendit le petit bruit de tambour d'un coupe-papier que Brugnon faisait sauter entre ses doigts contre la table. Mais c'était tout, il n'y avait dans le silence de la pièce que ce petit roulement rythmé qui semblait dire quelque chose. Peu à peu le roulement devenait plus rapide, plus fort, marquait des temps plus secs, et, léger pourtant, envahissait la pièce et sautait sur les murs. Jean Poussain écoutait de toutes ses forces ce petit bruit monotone et dévorant; il éleva un peu la voix pour demander : « Dites donc, patron?... » Brugnon ne répondit pas et Jean Poussain se leva, s'approcha de Brugnon et le regarda. Brugnon avait un œil fermé, un sourire dur sur son visage ridé et jaune; il semblait regarder Jean, mais sans le voir, continuant à frapper la table de son coupe-papier. Jean Poussain dit encore : « Patron?... » et, voyant que Brugnon ne bougeait pas davantage, étendit la main vers lui. Brugnon saisit cette main au vol et l'abattit, serrant ses doigts sur le poignet de Jean, qui gémit.

— Bas les pattes! — dit Brugnon. — Pas encore. Vous aussi, vous en voulez un morceau?

Il ouvrit son œil fermé et jeta vers Jean Poussain un triste regard.

— Vous l'avez entendu? — dit-il; — me proposer cela à moi! Vendre ma maison au premier chenapan venu, pour une affaire de gros sous? Moi, Brugnon, à la remorque d'une banque? C'est bien ça, n'est-ce pas? Moi, Brugnon, com-

mandité? Moi, travaillant avec l'argent des autres? Et que dirait mon père, s'il voyait cela? Si on les laissait faire, cela finirait par une jolie petite société anonyme; je parierais qu'ils ont déjà choisi le notaire, rédigé les statuts et trouvé les prête-noms. Allons, mon petit Jean; faites-moi plaisir : combien vous donne-t-on d'actions? Voyons un peu : le Marsupiaux, monsieur Narbonne, le père Comte, peut-être; vous; manquent trois bonshommes; ce Syriaque a bien dû trouver trois ruffians dans son entourage; à moins qu'on ne m'ait gentiment gardé une petite part? Allons, mon petit vieux, racontez-moi ça?...

Jean Poussain ne raconta rien, car, à la vérité, il ne savait pas grand chose, sinon peut-être que M. Narbonne était engagé plus avant qu'il n'avait dit. Il lui semblait que tout cela n'était pas très clair, et il avait préféré, pendant l'absence de Brugnon, ne pas trop savoir ce qui se passait; l'attitude de M. Narbonne lui avait déplu, sans qu'il osât jamais le dire et il avait attendu avec inquiétude le retour de Brugnon, son vrai maître, le seul avec qui il voulût marcher. Quand il l'avait vu entrer à l'improviste, dans le bureau, il avait été rempli de joie, comme si, soudain, tout était arrangé, les affaires de la maison en même temps que ses propres scrupules.

Brugnon recommençait à s'agiter.

— Je les aurai, vous entendez? Je les aurai, tous tant qu'ils sont. Savez-vous ce qu'on trouverait, le lendemain du jour où ce brigandage se ferait? On trouverait un cadavre, mon vieux. Lequel? Le mien; et où ça? Dans la Seine. Vous ne connaissez pas les quais, non? Moi si. Et les bords de la Loire? Non? Un pays qui s'appelle Sainlieu. Ça ne vous dit rien? Un peu après Tours. Je connais tout ça, moi qui vous parle; et c'est à moi qu'on voudrait voler ma maison, une bande de canaques qui n'ont jamais vu une betterave; à moi, Brugnon?

Il s'interrompit brusquement, passa sa main sur son front, et dit d'une voix basse, en touchant l'épaule de Jean :

— A moi... feu Brugnon...

Et comme Jean voulait protester :

— Taisez-vous ! — dit Brugnon. — Et maintenant, appelons ces Messieurs, nos futurs actionnaires.

Il fit venir dans son bureau M. Narbonne et les autres, prit place à sa table et demanda :

— Quoi de nouveau ?

M. Comte dit :

— Il y l'affaire Brœcke...

— Vraiment ? — dit Brugnon. — Je ne m'en doutais pas. J'ai déjà défendu à monsieur Narbonne de me parler de ce sujet jusqu'à nouvel ordre...

Il respirait violemment, et ses joues se gonflaient ; il avait repris son coupe-papier et jouait du tambour sur son bureau.

— ...Jusqu'à nouvel ordre, — acheva-t-il, — et j'ai idée qu'il va bientôt y avoir du nouveau. (Il tambourinait plus fort.) Du très nouveau. (Il soufflait.) Je ne peux pas encore vous en dire davantage (son autre main se mit aussi à battre la table), mais je crois que vous serez surpris (ses mâchoires se serraient).

A ce moment, Brugnon était de nouveau saisi par le souvenir de Florence, qu'il avait écarté depuis un moment ; mais il sentait l'assaut plus violent que jamais. A voir ces hommes rassemblés autour de lui, l'envie le prenait de se jeter sur eux et de les frapper de toutes ses forces. Il suffoquait, mais par un effort violent, il réussit à se retenir, et dit seulement à Jean Poussain :

— Voulez-vous demander à mademoiselle Florence de descendre ?

Mais Jean Poussain n'étendit pas le bras vers le téléphone. Il y eut un silence.

— Et alors ? — dit Brugnon ; — mademoiselle Florence ? Ce fut M. Narbonne qui prit la parole.

— Mademoiselle Florence est partie, — dit-il.

Brugnon le regardait.

— Elle n'a pas paru au bureau depuis une dizaine de jours...

Brugnon se souleva des deux mains sur son fauteuil et ouvrit la bouche ; l'image de la Loire claire et de Simone passa devant ses yeux, si proche, si vive, qu'il tendit son visage en avant, comme pour boire. Il se laissa retomber sur son fauteuil, passa sa main sur sa bouche et dit :

— Bon,

Le mot dérailla dans sa gorge et sortit comme un cri déchiré. Brugnon voulut se lever et alors, avec un bruit énorme et affreux, il fondit en larmes.

Aucun de ceux qui étaient là n'avait jamais rien vu d'aussi horrible. Brugnon pleurait avec d'énormes sanglots qui roulaient comme des galets dans une vague; ses yeux coulaient, gonflés et vitreux, et sa bouche pendait. Tout son corps remuait, il était impossible de ne pas détourner les yeux. Il ne faisait aucun effort pour cacher son visage ruisselant, pour calmer les mouvements de ses épaules et de sa poitrine; au contraire, il tendait sa tête en avant, voûté, les bras tombés sur ses genoux, dans une attitude presque provocante. Les autres, après un moment de stupeur s'étaient levés, et sentaient leurs mains se tendre en avant, comme pour ramasser et relever des débris. Jean Poussain, pâle et tremblant, s'était écarté, et regardait par la fenêtre, essayant de toutes ses forces de saisir les bruits de la rue, pour ne pas entendre les sanglots; tous sentaient une honte confuse. Enfin M. Narbonne fit un geste vers Brugnon, qui le repoussa de la main, et, se mettant debout, fit quelques pas en chancelant et s'avança vers Jean. Celui-ci le sentait approcher derrière lui, sans oser se retourner, et des larmes lui venaient aux yeux. Puis il se retourna brusquement, juste à l'instant où Brugnon, les mains tendues en avant, s'abattait évanoui. Jean Poussain le reçut dans ses bras et l'étendit doucement sur le sol. Brugnon reposait, calme, un trait bleu sous chaque paupière, et le visage encore amolli par les larmes. On ouvrit les fenêtres, on écarta le col de Brugnon, et M. Comte alla chercher dans son bureau un flacon d'eau de Cologne. Quand il revint, Brugnon avait déjà repris ses sens, et on l'avait porté sur son fauteuil; il regardait fixement devant lui, et parlait d'une voix faible de sa fatigue, de la chaleur, d'autres choses encore qui ne trompaient personne. Jean Poussain dut le reconduire en voiture jusqu'à chez lui, et ne le quitta que longtemps après, quand Brugnon, redevenu solide et calme, l'eut vraiment mis à la porte, en lui permettant de revenir bientôt.

A six heures du soir, en effet, Jean Poussain trouva Brugnon occupé à préparer une valise.

— Je retourne à Sainlieu, — dit Brugnon; — mais je voudrais d'abord que tu me rendes un service. Je veux absolument savoir ce qu'est devenue Florence.

— Personne n'en sait rien.

— Tu mens.

— Non, Patron. Monsieur Narbonne vous a dit la vérité et vous feriez mieux de le croire. Elle n'est pas venue au bureau depuis plus d'une semaine; elle a disparu le même jour que vous. Nous n'avons rien su...

— Tu vas aller chez elle, — dit Brugnon.

— Chez elle?

— Oui; tu vas aller chez elle, je t'attends ici, et tu la verras. Tu lui demanderas ce qui s'est passé, tu lui diras que je suis revenu, et que je voudrais la revoir. Tu comprends? Va; je t'attends.

— Vous n'y pensez pas, — dit Jean Poussain. — Et que voulez-vous que j'aie à faire là-bas? Elle ne me recevra même pas, ou elle n'aura rien à me dire, et me mettra à la porte; vous n'y gagnerez rien.

— Tu vas y aller tout de suite, entends-tu? Tu lui diras que je suis revenu, et que je l'aime, tu comprends? Et tu lui diras que je veux l'épouser; là; c'est compris? Tu vois bien, mon cher petit, tu vois bien que cela ne peut pas durer; il faut en finir. Fais cela pour moi, n'est-ce pas? Dis-lui que je l'aime, et que je veux l'épouser; tu lui parleras de moi, tu lui feras comprendre; tu sauras expliquer tout cela, toi, tu es jeune, c'est ton affaire... Allez, mon petit, va... va...

Et Jean Poussain, quelques minutes plus tard, roulait vers l'hôtel de Florence, ne sachant trop s'il était généreux, odieux, ou simplement ridicule. Il était pris aussi d'une grande ardeur, et se disait : Je sauverai Brugnon je parlerai à cette enfant et lui ferai comprendre son crime, car c'en est un. Voici le premier jour où je puisse enfin quelque chose pour mon ami, je veux l'aider. Mais aussitôt il pensait : que puis-je faire?

Il avait essayé d'abord de préparer son entrée chez Florence, les premiers mots; mais pour chaque début qu'il imaginait, il prévoyait aussitôt plusieurs réponses de Florence, plusieurs réponses encore qu'il pouvait faire. Il se

perdit bientôt dans ces discours muets, et s'efforça plutôt de ne plus chercher à rien deviner. Quand enfin la voiture s'arrêta devant l'hôtel au bord de la Seine, Jean regarda cette porte, ces murs, derrière lesquels était Florence qui ne l'attendait pas, à qui il allait sans doute apporter de la tristesse et de la colère; il pensa que la guérison de Brugnon était bien plutôt dans l'oubli, comme le bonheur de Florence; il pensa aussi un peu à lui-même que Florence allait détester; et ce sentiment lui était soudain douloureux car il se rappelait maintenant que Florence était jolie et que, pendant longtemps, il avait désiré son amitié. Il avait honte de se présenter devant elle chargé d'une telle mission; et il s'aperçut qu'il ne saurait pas la remplir. Il hésita, résolut d'attendre un peu. Il marcha un moment le long du quai; le jour baissait lentement et les maisons ou les bateaux dont les lumières étaient déjà allumées, semblaient vivre dans un pays irréel et charmant où ce n'est ni la nuit ni le jour; il y avait aussi un fin murmure dans les arbres et, montant de la Seine, une fraîcheur de journée au repos. Jean regardait et sentait tout cela dans une lâcheté heureuse, s'accrochant aux instants mous avec une insistance sournoise, et souhaitant que rien d'autre ne pût jamais exister. Mais il ne pouvait empêcher que, là-bas, Brugnon fût assis, immobile et lourd, dans une solitude mortelle, ni que Florence aussi fût là, toute proche, dans cet hôtel dont il pouvait voir les fenêtres, toucher les murs. Il poussa un soupir, jeta un petit caillou dans la Seine, par un de ces gestes qu'on a quand le monde semble se dérober et qu'on voudrait le fixer un instant, d'un petit clou; il revint jusqu'à l'hôtel, monta quelques marches et poussa la porte vitrée. Il aperçut des fauteuils d'osier, des plantes vertes, et une femme qui était peut-être Florence; alors il recula, revint dans la rue en se répétant avec force : Je ne peux pas, je ne peux pas, et entra dans un café. Il y resta un long moment, buvant l'un après l'autre trois verres de rhum, puis décida qu'il ne pouvait trahir la confiance de Brugnon, qu'il parlerait à Florence. L'image de Simone s'offrit à lui, qu'il considéra avec une grande pitié, mais elle ne put l'arrêter et il revint vers l'hôtel. Cette fois il n'eut même pas le courage de monter les

marches, passa devant la porte sans la regarder et continua son chemin, pressant le pas, fermant ses yeux, ses oreilles, sa pensée et son cœur pour que rien ne pût le détourner de son but, qui était de fuir au plus vite cet hôtel où était Florence. Il arrêta un taxi et donna l'adresse de Brugnon; il dirait qu'il n'avait trouvé personne. Il se sentit un moment soulagé, puis, soudain, étouffé par un remords insupportable.

Alors, il se pencha vers le chauffeur et lui dit de retourner jusqu'à l'hôtel, comprenant bien qu'il ne pouvait se dérober ainsi, qu'il devait voir Florence et lui parler. Il la ramènerait vers Brugnon, dans ce même taxi; il était plein d'une sombre joie, la poitrine brûlante.

La voiture s'arrêta devant l'hôtel et Jean Poussain monta les marches, poussa la porte, et demanda à voir Florence. On lui répondit qu'elle était partie depuis quelques jours, qu'elle n'avait pas laissé d'adresse. Il fit répéter trois fois ces mots, les répéta lui-même et remonta dans la voiture, rempli d'émotion et de joie, les joues chaudes, avec une espèce de rire sans bruit qui tremblait dans sa bouche. En ce moment, il ne pensait pas à Brugnon, mais l'idée de Simone lui vint, et il fut heureux en pensant à elle; l'air frais qui lui essuyait le visage le plongeait, léger et rapide, dans un monde clair facile et satisfaisant.

Brugnon, lorsqu'il apprit la disparition de Florence, n'eut pas un mot de regret.

— Vous voyez, — dit-il; — j'avais tout prévu puisque ma valise est prête. Je repars ce soir même pour Sainlieu.

Il téléphona à la gare; il pouvait partir deux heures plus tard.

— Venez avec moi jusqu'au train, — dit-il à Jean.

Ils dînèrent ensemble et Brugnon avait maintenant une attitude toute nouvelle, calme, douce. On devinait bien que là, derrière il n'y avait qu'un grand vide, mais la façade paraissait solide, comme si l'enveloppe de Brugnon s'était brusquement durcie, était maintenant imperméable; ce n'était plus un voile, mais une cuirasse; Brugnon n'était pas guéri, mais au moins il était enfermé. Il parlait calmement et l'on sentait qu'il avait rejeté au fond de lui-même toute sa souffrance, qu'il n'en parlerait plus, la laisserait crever dans un

coin, silencieuse. Jean Poussain se disait bien que, peut-être, c'était pire encore, mais il se réjouissait pourtant, égoïste et lassé, de ne plus entendre les pleurs, les plaintes de Brugnon. Il avait hâte, lui-même, d'être seul, pour repasser les moments de cette journée avec ce calme du souvenir qui adoucit et qui étouffe. Et il souhaitait pour Brugnon un repos véritable.

— Oui, — disait Brugnon, — je vais retourner à Sainlieu, et j'y retrouverai Simone. Vous savez, mon ami, j'ai eu de la chance de l'avoir près de moi; je sais bien que c'est elle encore qui me sauvera. J'ai eu de la chance, aussi, de trouver Sainlieu; c'est un village très petit, où il n'y a rien, que de la terre, de l'herbe et de l'eau; je n'aurais jamais cru que je pourrais accepter un tel endroit, et pourtant, maintenant, il me semble que je ne pourrais vivre ailleurs; je me demande si ce n'est pas la meilleure preuve de ma défaite. Il faudra que vous veniez nous voir un jour. D'ailleurs, vous m'écrirez.

— Certainement, — dit Jean Poussain; — mais je suis sûr que vous reviendrez bientôt.

— Oui, mais pour peu de temps. Je pense régler le plus de choses possible par correspondance avec Narbonne, ce bandit, mais il faudra tout de même que je vienne à Paris deux ou trois fois. Je n'ai pas encore réfléchi de très près à tout cela; je me laisse conduire, maintenant; je sens si clairement que ce qui doit arriver arrivera tout seul, et très bien! J'entends ne rien faire pour empêcher ce qui doit être. Plus d'argent, plus d'argent. Plus de Brugnon, plus de Brugnon. J'ai décidé cela. Ni Marsupiaux ni rien de ce genre. Vous comprenez, mon petit, je suis assis par terre et je ne tiens pas à me relever, encore bien moins à me mettre à quatre pattes.

« J'aimais trop ma maison, et je crois qu'elle me le rendait bien; il y a bientôt trente ans que nous vivions ensemble, je crois qu'elle préfère mourir avec moi; j'aurais trop de peine si elle se remariait. Vous imaginez peut-être ce que je sens en vous parlant ainsi? Cela suffit. Il est possible que tout soit arrivé par ma faute; je ne suis pas sans reproches!... Tant pis pour moi, ou tant mieux. »

Brugnon parlait avec une netteté parfaite, une résolution

entière; puis il resta un moment silencieux, un sourire ironique sur ses lèvres; il pensait aux cérémonies sans éclat qui allaient bientôt consacrer sa fin et sa ruine; et tout cela lui paraissait misérable et ridicule.

— Oui, vous me verrez revenir avant peu, pour la déclaration, l'inventaire, les assemblées, je ne sais quoi encore... Mais je pense que dans trois mois tout sera réglé et qu'on n'en parlera plus. Ah! mon petit Jean, — dit Brugnon d'une voix lasse, — je voudrais bien en être déjà là, je vous jure!...

Jean Poussain ne savait que répondre. Il regrettait presque, maintenant, que Brugnon fût revenu; pendant son absence, quand on ne savait pas même où il était, malgré la mauvaise situation où il fallait se débattre, la maison avait gardé sa vie, sa force qu'on sentait encore souveraine; et même Jean devait s'avouer que l'attitude nouvelle de M. Narbonne, décidée et brutale, lui avait offert un point d'appui solide, l'avait déjà presque conquis, en même temps que la perspective de voir Brugnon, après un mauvais pas, sauvé par un moyen énergique et inattendu, lui paraissait riche en émotions et chargée d'un avenir nouveau. Mais le retour imprévu de Brugnon avait détruit soudain cette nouvelle harmonie qui commençait; et la défaite de Brugnon, cette lâcheté qu'il avait montrée, n'avait pu que rendre sa présence plus pénible encore et inutile. Aussi Jean Poussain n'avait-il maintenant, qu'un désir, très vif, c'était de voir Brugnon repartir au plus tôt. Il était honteux de renier ainsi son ami, mais quoi, se disait-il, est-on le maître de sa fidélité?... Et il savait très bien que c'était en cela qu'il était lâche.

Brugnon repartit; il était comme un voyageur semblable à tous les autres, et lui-même déjà, si bien enfermé dans sa cuirasse, comprenait à peine quelle creuse apparence humaine il promenait ainsi, loin d'une femme qu'il n'avait pu toucher, vers une femme qu'il ne saurait jamais atteindre.

IX

Quand Simone vit revenir Brugnon, elle était si bien prête à souffrir qu'elle ne se réjouit même pas, devinant qu'il lui apportait de nouveau quelque chose d'horrible. Et elle

écouta en effet le récit qu'il lui fit des événements de la veille, avec une frayeur immobile qu'elle ne sentait même plus. Brugnon n'oublia rien, ni les larmes, ni Broecke, ni M. Narbonne, ni Florence; il racontait lentement, avec cette voix froide et monotone qu'il avait prise en même temps que son nouveau visage. La question n'existait même plus pour lui de savoir s'il était cruel envers Simone; il souffrait assez lui-même pour avoir le droit de ne compter pour rien la souffrance des autres; et d'ailleurs, Simone et lui, maintenant, tout seuls sur cette terre lointaine et inconnue, emprisonnés l'un avec l'autre par quelque chose d'impossible à nommer qui ressemblait au Destin, ne formaient plus qu'un seul être, qui devait tout entier souffrir avant de disparaître.

Quand Brugnon eut achevé son récit :

— Viens, — dit-il à Simone, — marchons.

Et ils marchèrent sur la route, longeant la Loire, environnés de terre et de lumière, appuyés au bras l'un de l'autre, sans parler. Brugnon luttait de toutes ses forces contre le souvenir de Florence, et Simone, silencieuse, combattait avec lui.

Si Brugnon avait eu encore assez de force pour se mettre en colère, il en aurait eu bien souvent l'occasion pendant les journées qui suivirent. A peine avait-il écrit à M. Narbonne pour lui annoncer qu'il entendait laisser mourir sa maison, il reçut une lettre du même M. Narbonne, qui n'avait pas perdu son temps et lui envoyait une copie du projet de Société qu'avait conçu M. Kormitzian, banquier. Brugnon voulut d'abord déchirer ce papier; mais il le lut; puis il voulut ne pas répondre; mais il répondit. Il refusait avec violence, mais enfin, pensa M. Narbonne, il avait lu, il avait vu, devant ses yeux, les mots *Raffineries Brugnon, Société anonyme au capital de dix millions*. Le lendemain, Brugnon recevait une nouvelle lettre où M. Narbonne, pendant quatre pages, parlait de M. Kormitzian, qui venait d'acheter le brevet d'une machine nouvelle et se disait prêt à remettre l'affaire au premier rang avant un an. Brugnon lut et refusa. Il reçut encore une lettre, plus longue, plus serrée, où M. Narbonne, à la fois autoritaire et suppliant, lui parlait du passé, de l'avenir, de lui-même, alternait les chiffres et

les exhortations, et disait des mots qui, s'ils rendaient à Brugnon sa colère, n'en étaient pas moins émouvants. Brugnon répondit en refusant, mais déjà avec moins de violence. M. Narbonne rougit de joie en recevant cette lettre. Il télégraphia à Brugnon : « Pouvez encore tout sauver. » Brugnon répondit par télégramme : « Non. » M. Narbonne écrivit une lettre où Brugnon sentit une sorte de frénésie, une fureur, peut-être belle, de sauver ce qui voulait mourir. Brugnon fut toute une journée hargneux et brusque avec Simone; elle, sachant ce qui se passait, n'avait pourtant donné à Brugnon aucun conseil, n'avait rien dit; mais il sentait bien qu'elle eût voulu le voir accepter. Il attendit encore, puis télégraphia à Paris : « Non. » Le lendemain, un télégramme de M. Narbonne disait : « Jugement déclaratif imminent. Vous supplions tous. » Ce « tous » frappa Brugnon, lui fit apercevoir le petit univers de choses et de gens qu'il avait longuement créé, formé, aimé; sa maison. Il passa des heures cruelles, sentant en lui une action encore informe qui allait naître et qu'il n'osait pas deviner. Non, se disait-il, je ne peux pas; moi seul ou personne. Il marchait sur la route, les mains dans ses poches, et s'arrêta un moment devant un chien errant, maigre et farouche, qui regarda cet homme et gronda. Brugnon lui jeta une pierre. Alors il télégraphia : « Non. » Il ne dormit pas de la nuit, et Simone l'entendit marcher dans sa chambre, remuer des chaises ou siffler. Le lendemain, il fut calme, parla avec douceur, et Simone était partagée entre la tristesse et l'espoir.

Vers le soir, Brugnon dit :

— Il faut que j'aille à Paris.

— Non, — dit-elle, — attends encore.

Il était de nouveau agité et brusque.

— Impossible. Je dois partir ce soir même.

— Alors, — dit Simone, — emmène-moi.

— Viens.

Ils partirent en voiture, suivant ces mêmes routes qu'ils avaient suivies quelques semaines plus tôt, avec une angoisse égale chez Simone, une fièvre égale chez Brugnon. Ils roulèrent la nuit entière, reconnaissant au passage des hameaux endormis, un arbre, un pont, ou le son rauque de la trompe

dans un virage. A sept heures du matin, Simone était chez elle, Brugnon lui ayant défendu de le suivre, et lui-même, un instant après, arrivait au bureau. M. Narbonne y était déjà.

Ils ne firent, l'un ni l'autre, aucun geste de surprise, et ne se saluèrent pas. Ils se regardaient comme des ennemis.

— Déjà ici? — fit Brugnon.

— Oui, — dit M. Narbonne. — J'avais rendez-vous à six heures avec Kormitzian.

— Connais pas, — dit Brugnon.

— Et je vous ai télégraphié tout à l'heure en sortant de chez lui.

— Télégraphié quoi?

M. Narbonne s'avança, les deux mains tendues, un peu courbé et parlant d'une voix contenue et chaude, dévoré du désir de convaincre.

— Télégraphié que vous pouvez encore tout sauver. Vous supplier de le faire, pour vous-même, pour votre maison, pour nous tous, pour les milliers de gens que vous allez jeter à la rue, vous supplier de le faire parce que vous n'avez pas le droit de refuser, de laisser mourir une chose que vous avez faite grande et forte. Elle a encore du sang dans les veines, la maison Brugnon, vous le savez comme moi! Donnez-lui six mois, à Kormitzian, et tous deux vous remettrez l'affaire sur pieds. Tous deux, entendez-vous? Je sais bien que c'est à moi que vous en voulez; vous croyez que j'agis par intérêt; parlons clair, vous croyez que je veux prendre votre place! Ce n'est pourtant pas de ma faute si c'est moi qui ai trouvé le remède! Qu'est-ce que cela vous fait d'être directeur ou administrateur-délégué? Vous n'allez pas faire sauter tout le monde pour une question de mots, à votre âge!

Brugnon ne répondait rien, incapable encore de choisir entre la vie et la mort, et déchiré intérieurement.

— Tenez! — dit M. Narbonne en fouillant dans un tiroir. — Kormitzian marche toujours. Il m'a remis tout à l'heure un nouveau projet. Lisez-le. Vous n'avez pas le droit de dire non. Il désintéresse tout le monde immédiatement. La Société est constituée aussitôt. Vingt mille actions de cinq cents francs, vous en recevez huit mille...

— Et vous?

— Taisez-vous, Patron! Il ne s'agit pas de moi. Vous avez vos huit mille actions, vous êtes administrateur-délégué...

— Vous ne m'avez pas répondu, — dit Brugnon. — Combien recevez-vous, vous-même, et monsieur votre ami, l'homme au projet, combien?

— Je n'en sais rien. Tout cela se fera sous votre contrôle. Kormitzian veut sauver l'affaire, simplement parce qu'il la croit bonne, parce que c'est un crime de la laisser mourir comme ça.

— Doux philanthrope! — dit Brugnon en découvrant ses dents.

Il prit le projet dactylographié que lui tendait M. Narbonne. Les mots gonflés d'espoir entraient malgré lui dans ses yeux; il savait bien que, s'il acceptait, tout serait vite rétabli, qu'il pourrait après cette tourmente rapide, revenir dans ce bureau, s'asseoir encore dans ce fauteuil, et reprendre cette vie qu'il avait préférée à toute autre, qui revenait maintenant à lui, le pénétrait par tous ses sens, montant des murailles, des tapis, des papiers, du téléphone. Qu'était-ce en effet qu'un mot, un titre? Ne serait-il pas le maître encore, lui qui tenait si fort à cette maison qu'aucune force, en vérité, ne pourrait jamais les arracher l'un à l'autre? Il regardait ce papier, il sentait ses yeux brûler, il savait maintenant qu'il allait dire oui, qu'il acceptait déjà; il regarda autour de lui, reconnut ses meubles, l'atmosphère qui était la sienne, que seule une brusque et étrange folie avait pu lui faire oublier; une folie; il souhaita avec violence s'asseoir à sa table et travailler comme autrefois, quitter le bureau après tout le monde, à dix heures du soir. Oui, se disait-il, pourquoi me renier moi-même? C'est là seulement que je peux vivre, comme un poisson dans l'eau. Alors il pensa à l'aquarium et à Florence. Il se raidit. Non, revenir ici sans elle, je ne le peux pas; et je ne veux pas que cet amour s'achève ainsi, misérable. Je suis mort, je veux rester mort.

Il regardait toujours la feuille qui tremblait au bout de ses doigts.

— Sale papier pensait-il; papier ignoble! Va-t-en! va-t'en! Et il se mit à répéter lui-même : je vais le déchirer; oui,

c'est cela que je dois faire; le déchirer, il faut le déchirer, le déchirer...

Mais ses doigts, collés à la vie, collés à l'argent, serraient le papier, avec passion, et ne voulaient pas comprendre.

— Je vais le déchirer, — répétait Brugnon avec rage. — Déchire! Mais déchire donc! Déchire!...

Et il déchira, en plusieurs gestes rapides. M. Narbonne se précipita trop tard.

— Voilà, — dit Brugnon qui haletait un peu. — Cette fois, ça y est, n'est-ce pas?

— Oui, — dit M. Narbonne. — Vous reconnaîtrez que j'ai fait de mon mieux. Je vous laisse.

Il avait les yeux troubles, et quand il eut quitté Brugnon, il murmurait entre ses dents : « Le salaud! Le salaud! »

Brugnon mit de l'ordre sur son bureau, jeta dans la corbeille les débris du nouveau projet, vérifia le fonctionnement des serrures, l'éclairage, le téléphone; il ramassa une épingle oubliée sur le tapis, plaça les chaises contre les murs, effaça, en mouillant son mouchoir, une petite tache sur la glace, et, ne sachant plus que faire, s'assit sur tous les sièges de la pièce l'un après l'autre; il resta ainsi, fumant sans arrêt, jusqu'à l'arrivée de Jean Poussain. Celui-ci fit un pas en arrière quand il aperçut Brugnon.

— Bonjour, mon petit. C'est encore moi, vous voyez. Je vous avais bien dit que je reviendrais.

Il raconta sa dernière conversation avec M. Narbonne, d'une voix froide; Jean Poussain l'écoutait aussi froidement et pensait : « Quelle belle leçon je prends là, de maîtrise et de courage! J'aurais appris bien des choses de cet homme! »

Brugnon lui dit :

— Qu'allez-vous devenir mon pauvre vieux? J'ai souvent pensé à vous, tous ces temps-ci. Vous êtes le seul que je regretterai. Nous étions devenus bons amis, n'est-ce pas? Qu'allez-vous faire?

— Merci, Patron, — dit Jean; il y avait sur son visage et dans sa voix, une tristesse qu'il combattait de son mieux et qui lui donnait une attitude très simple et très franche. — Merci; je crois, puisque vous êtes décidé, que je vais me reposer quelque temps. Ma famille me le demande et elle a raison.

Vous savez que je ne vais pas très bien. Ces derniers mois m'ont beaucoup fatigué... (il regretta cette phrase qui pouvait passer pour un reproche à Brugnon; mais celui-ci ne parut pas la comprendre ainsi) et un docteur qu'on m'a forcé à voir, m'a ordonné le repos, la campagne, beaucoup de choses ridicules. J'espérais bien y échapper, mais après tout, puisque les hasards me l'ordonnent, j'en passerai par là...

— Vous guérirez vite, — dit Brugnon. — Ce n'est pas comme moi.

— Oh! vous, Patron... Je suis tranquille; dans un mois, vous serez remis sur pieds.

— Croyez-vous que j'en aie envie?

Jean Poussain savait bien que là était le mal de Brugnon, contre lequel il n'y avait aucun remède.

— Venez! — dit Brugnon. — Nous n'avons plus rien à faire ici : Narbonne s'occupera de tout, je le connais, il a maintenant l'impression que c'est lui qui saute, et il se défendra comme un diable, je compte sur lui. Moi, je vais rester à Paris quelques jours, pour voir venir, et dès qu'on me laissera tranquille, je retournerai à Sainlieu.

— Vous aimez ce pays?

— Non. Mais je crois qu'il m'aime; il me reçoit bien, sans rien me demander; je peux aller et venir sans marcher sur aucun danger, regarder autour de moi sans recevoir aux yeux rien qui me blesse. C'est une espèce de cimetière; je n'aurais pas cru qu'on pût se plaire dans un cimetière, mais pourquoi pas? J'ai vieilli un peu plus vite que je ne croyais, voilà tout. Vous viendrez me voir là-bas, un jour, quand vous vous serez acheté une petite voiture, vous aussi... Parce que vous devez être très riche, maintenant; depuis combien de temps êtes-vous ici? Cinq ans? Oui? En cinq ans, vous avez dû faire des économies, hein? Vous n'étiez pas trop mal payé?... Et puis, après tout, vous me voliez peut-être, comme les autres... Non? Vous ne croyez pas? C'est possible, je vous ai toujours pris pour un honnête homme.

Ils étaient sortis et marchaient côte à côte.

— Vous n'avez pas soif? — demanda Brugnon.

— Toujours.

Ils entrèrent dans un grand café que le vide faisait plus

vaste encore; les tables alignées avaient l'air de figurants avant l'entrée en scène, il n'était pas dix heures du matin et les garçons, inutiles et paresseux, restaient assis sans rien faire.

— Que voulez-vous boire?

— De l'eau.

— Vous êtes malade, mon petit. Donnez-nous une bouteille de champagne, — dit Brugnon au garçon, qui lui demanda de répéter.

— Une bouteille de champagne! — cria Brugnon, inquiet soudain de voir qu'il s'irritait si vite.

— Bien, monsieur, — dit le garçon. — Quelle marque?

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse? — dit Brugnon. — Vous apporterez trois verres.

Quand les trois verres furent remplis, Brugnon prit le sien et le souleva légèrement en se tournant vers Jean. A voix basse, il dit :

— Et voici les adieux de Brugnon à son ami Jean Poussain. Il lui souhaite bonne chance et regrette de ne pouvoir l'accompagner plus loin. Il a demandé du champagne, malgré l'heure matinale, pour rappeler les soirées du *Crabe*, et toute une période un peu troublée et très lourde; il a servi un troisième verre pour représenter une troisième personne qu'il ne veut pas séparer des souvenirs de ce temps-là; mais on ne sait pas bien de quelle personne il s'agit. Brugnon passe un mauvais moment, mais il ne veut pas le dire parce que ce moment risque de durer encore longtemps, de durer toujours et peut-être même un peu plus. Il remercie son ami Jean d'avoir été près de lui et de lui avoir été précieux, peut-être même sans le savoir. Il lui dit adieu, et lui demande de ne pas répondre à ce petit discours et de ne pas trinquer pour de bon, afin de ne pas attirer l'attention. Enfin, et pour finir sur un beau mot, il boit aux amours de son ami Jean.

Brugnon vida son verre d'un trait, Jean Poussain fit de même, et ils restèrent un long moment sans parler. Jean eût voulu dire quelque chose, mais par où saisir cette fuite, cette disparition de Brugnon, qui semblait dresser autour de lui-même toutes les barrières? Il semblait que les mots, sans aller jusqu'à lui, rebondiraient sur une cuirasse invisible

et dure que chaque minute faisait plus solide; et Jean voyait Brugnon comme on voit dans les rêves ceux qui s'éloignent, s'éloignent, emportés par un fleuve, déjà si loin, que leurs cris n'arrivent même plus, que leurs gestes sont vains, qu'on ne sait plus s'ils se débattent et s'ils appellent, puisque tout est désormais inévitable et facile, dans un monde calme et désespéré. Oui, il était inutile d'appeler Brugnon, de lui tendre la main; à peine le regard pouvait le suivre encore, déjà emporté au fil de l'eau, vers une partie du fleuve trop large pour qu'aucune rive pût le retenir, aucun bas-fond arrêter sa course. Vers quel estuaire glissait-il, qui le mêlerait, anonyme, à une mer sans limites et sans routes?

Quand Brugnon et Jean Poussain quittèrent le café, ils se dire adieu devant la porte, se serrant la main comme s'ils avaient dû se revoir le soir même.

— Au revoir, Patron.

— Adieu mon petit.

Ils s'éloignèrent chacun de son côté. Je ne le reverrai peut-être jamais, pensait Jean, dont la tête tournait un peu; et j'ai vécu cinq ans à son côté; il m'a appris beaucoup de choses et je m'étais attaché à lui, il me semble. C'est sans doute ce qu'on appelle la vie; elle n'est pas drôle, elle n'est pas même étonnante et je n'aurai peut-être pas le temps de la connaître beaucoup mieux; qui sait combien d'années je vais vivre encore? J'aurais mieux résisté près de Brugnon, qui savait tirer de moi toute ma force. Je me rappelle ces mois d'esclavage que je viens de passer près de lui, travaillant tard, dormant peu, buvant, et recevant les éclats coupants de son malheur. Certes, il est tombé plus bas que moi, peut-être est-il vraiment fini; mais moi-même, pourrai-je résister? Jean, mon ami Jean, que vas-tu devenir? Il faudrait que je rassemble cette grande force d'indifférence que je possédais autrefois, qui me faisait maître de tout; mais où est-elle? La retrouverai-je jamais? Et Florence? La petite Florence, où est-elle? Qu'est-elle devenue? Elle rencontrera encore un homme ou deux qui l'aimeront, l'aimeront moins sans doute que Brugnon; elle les laissera mourir, et comment ferait-elle autrement? Puis, elle en acceptera un, par lassitude ou par vengeance... Et puis?... Elle a disparu; elle

n'a pas eu le courage d'attendre la fin; elle a eu raison. Te rappelles-tu, Jean, ce soir où tu marchais devant sa porte, et tu n'osais pas entrer? Ou était-elle, déjà, prudente? Elle a eu le courage de fuir, d'être lâche...

Et Simone? Elle n'a pas été lâche; Brugnon non plus; moi non plus... Imbéciles que nous sommes de nous défendre si longtemps; ne vaudrait-il pas mieux s'arrêter tout de suite, renoncer à un peu de soi-même, couper un bras? Jeter l'amour par dessus bord, s'il est trop lourd? Mais qui consentira jamais à se débarrasser de son amour? Ah! bateaux minuscules, coquilles de noix, coquilles de noix que nous ne voulons pas quitter parce que le hasard nous en fait capitaine! Ah! lâcheté du point d'honneur, misère, misères... Ils aiment mieux crever. Et le jour venu, bien sûr! moi comme les autres... O! Neptune de cette mer inconnue, si tu existes, voici ma coquille de noix, la mienne, misérable et qui m'est trop chère; garde-moi du naufrage, Neptune, je ne veux pas être un héros!

Rentré chez lui, Jean Poussain prit toutes les fiches où il avait noté, jour après jour, ces petits faits que Brugnon ne lui permettait pas d'oublier, les relut et les tourna entre ses doigts. Il voulut les garder et les emporter dans sa retraite, mais, après avoir hésité, vers le soir il les brûla lentement, répétant en lui-même : « vieux journaux, vieux journaux! » pour ne pas être tenté de regretter son geste.

A cette heure-là, Brugnon retrouvait Simone. Celle-ci avait passé la journée dans sa librairie, sans goût, étonnée elle-même de revoir ces murs et ces livres qu'elle avait tant aimés. Il n'y avait plus en elle assez de force pour qu'elle s'attachât à autre chose qu'à son propre tourment. Il lui paraissait maintenant qu'elle avait accumulé assez de souffrance, comme on fait d'un trésor, pour mériter enfin de se reposer, de rester seule à compter sa richesse. Elle voulait fuir, s'en aller très loin, seule, sans Brugnon. Et cette idée grandit soudain, jusqu'à tenir toute la place. Oui, je vais partir, pensait Simone, partir, partir. Elle répétait ces mots comme les enfants malheureux ou trop sensibles, qui, dans les moments où leur peine est trop lourde, souhaiteraient la fin du monde pourvu qu'elle les rendît libres. Elle voulait

partir, avec violence et dépit, comme l'amoureux déçu et bouillonnant qui voit sur une mer immense des navires majestueux glisser sans souffrance vers des pays aux noms faciles, chargés d'oubli.

Simone crut un moment que ce désir était assez fort pour la transporter; déjà, d'un geste involontaire, elle était dans la rue, tête nue, mais soudain s'arrêta, et revint. Puis elle décida d'écrire à Brugnon, de lui laisser en partant cette lettre qu'on laisse toujours, où elle lui dirait, avec tout son cœur, qu'elle l'aimait encore par-dessus tout, mais qu'elle devait le quitter, aller souffrir seule, plus loin. Elle écrivit, mais trois fois déchira la feuille. Les mots lui paraissaient trop lourds, trop durs; elle se blessait elle-même à les manier, ne pouvait pas les retenir et toujours ils tombaient trop cruels; elle se sentait prise dans un écroulement qu'elle ne pouvait plus arrêter; à mesure qu'elle écrivait, son malheur lui paraissait plus grand, lui donnait une telle horreur qu'elle ne pouvait le supporter. Et elle déchirait. Tout était trop difficile à dire, trop difficile à penser; elle n'osait pas laisser à Brugnon ce témoignage odieux, et elle s'efforçait à croire que les mots l'entraînaient trop loin, qu'elle ne souffrait pas autant qu'elle le disait; elle pensait : il est plus malheureux que moi; l'abandonnerai-je aujourd'hui, quand moi seule peux le sauver? Et elle déchirait sa lettre.

Alors, elle comprit que tout était inutile. Autour d'elle, comme une prison, se dressaient tous les tristes souvenirs qu'elle avait gardés de Brugnon, toutes les peines qu'elle avait souffertes par lui, qu'elle ne voulait pas renier. Et quand une faible voix s'élevait en elle qui disait : « Renie! Pourquoi s'attacher aux seuls malheurs? Pourquoi renoncer au bonheur qui t'attend peut-être au delà de cette muraille? Pourquoi jurer fidélité à la souffrance que tu n'as pas méritée? Va-t'en, sauve-toi, sois sauvée! » Simone prenait son visage dans ses mains et fermait ses oreilles.

Elle resta, et quand Brugnon, le soir, revint vers elle, elle était sûre qu'elle ne le quitterait plus.

Ils revinrent ensemble à Sainlieu, qui les accueillit calmement. Cette terre solide semblait se prêter à leurs pas, cet horizon se plier à leurs yeux, Dans ce pays qu'ils avaient

connu et créé ensemble à l'image de leur faiblesse, ils se sentaient mieux unis, comme si entre leurs deux êtres à jamais séparés, s'était formé un autre être qui n'eût été qu'eux deux; quelque chose comme un enfant, peut-être l'amour, peut-être le calme, ou la mort. Des mois passaient, qu'ils apprenaient à connaître aux visages nouveaux de la terre; une vie nouvelle qu'ils ne méprisaient pas les entourait et leur proposait ses secrets.

Brugnon, parfois, retournait à Paris, pour assister à l'autre aspect de sa mort. Puis, tout fut terminé. Une usine fut désaffectée, ses machines dispersées; une autre fut revendue à un inconnu qui lui conserva sa première destination, et recommença à vendre du sucre. M. Narbonne était directeur de l'affaire, M. Louleau était dans le Conseil d'Administration, mais le hasard permit que Brugnon n'en sût jamais rien. Pendant les quelques semaines qui suivirent, il fut sombre, mais ne se plaignit pas, et continua sa vie calme près de Simone. Elle, de son côté, avait abandonné sa librairie, comme Brugnon le lui avait demandé; elle avait à peine senti le poids de ce sacrifice, tant elle était prête, maintenant, à descendre, sans plus regarder en arrière, un long chemin d'oubli. Brugnon ne vivrait pas sans elle, elle le savait, et lui-même se sentait disparaître lorsque Simone n'était pas auprès de lui; ils parlaient peu, Brugnon n'écrivait ni ne lisait, trop vite écrasé par la fatigue; ils se promenaient sur les routes, partaient parfois pour un court voyage en voiture. Brugnon passait de longs moments à sa fenêtre, regardant la Loire, chantonnant, et sculptait de petits personnages dans des morceaux de bois. Sa cheminée était peuplée de ces petites statuettes qu'il contemplait souvent, leur adressant la parole, ou les faisant parler entre elles. Quand, longtemps plus tard, il lui parut qu'un changement était nécessaire dans sa vie, il acheta une petite maison, où il s'installa avec Simone; c'était une maison simple et laide, entourée d'arbres. Le premier jour qu'il y entrèrent, Brugnon dit à Simone :

— Je me dégoûte.

Et comme elle voulait le consoler.

— Tu vois, — dit-il, — je suis encore parfaitement

lucide. Je me dégoûte, personne n'y peut rien. Mes mains tremblent. Mais qu'y faire? Nous ne sommes pas mal, ici; je ne suis pas malheureux, seulement je me dégoûte. Tout est là.

Simone lui parlait avec douceur.

— Mais, — disait Brugnon, — il y en a tant d'autres qui se dégoûtent, et ne le savent même pas! Tu vois, je suis encore parfaitement lucide...

Il le disait comme les ivrognes répètent : je ne suis pas ivre. Simone repoussait cette idée de toutes ses forces.

Brugnon regardait le fleuve qui coulait doucement, gris, emportant sans violence des herbes, des bâtons, des barques, un petit cadavre. Je me rappelle, pensait-il, ce jour où j'ai regardé un autre fleuve, dans lequel j'ai failli mourir. Il venait de loin, d'un pays véritable, et il entra dans une grande ville menteuse et toute-puissante. Plus loin, il sortait de la ville et descendait vers un endroit qu'on appelle la mer, le but de tous les fleuves en même temps que leur mort. Ce jour-là j'ai laissé pénétrer en moi des pensées misérables et faibles, et j'ai comparée ma vie à un fleuve. Quelle grande consolation on trouve, aux moments de détresse, dans ces pensées faciles et vieilles! Voici qu'aujourd'hui j'y reviens, je me laisse rouler sans effort, sans savoir où je vais, sans aller nulle part. Comme un fleuve. Je coule tout entier, sur quelle pente, je ne sais. Je coule, je suis un fleuve qui ne voudrait pas couler ailleurs ni autrement, qui ne le peut. Jusqu'où vais-je couler ainsi? J'ai traversé la ville, moi aussi, j'ai été cette ville, une pierre de cette ville, une pierre belle et solide. Puis je suis descendu plus bas, vers le pays de terre et d'eau, mais je n'aime pas ce pays. J'irai plus loin; une pente est en moi, dessinée depuis si longtemps, et par qui? que je n'en saurais suivre une autre. Simone, Florence, qui avez marqué ma course et qui l'avez brisée, chacune de vous est venue à son heure, sans doute; toi, Florence, laissée en arrière et dont je n'emporte qu'un souvenir cruel qui ne veut pas mourir, je sens bien que je t'aime encore et qu'il le faut; mais je sens bien qu'un autre sort eût été préférable; j'aurais voulu vivre encore; cette pente, pourquoi si rapide?

Mais non; je n'aurais rien voulu d'autre; coule, Brugnon; descends où tu descends. La mer, disais-tu? La mer? Quelle est cette mer où les fleuves vont mourir, se changer dans une eau nouvelle? Trouveras-tu un jour cette fin à ta course trop lente? As-tu pensé à cette mer? Laquelle veux-tu? Choisis. Veux-tu encore y retrouver Florence, ou que Simone y descende avec toi? Tu ne sais pas, tu ne veux pas savoir et tu n'as pas voulu. Il est tard, il est trop tard. Je ne pensais pas à la fin, à cet instant sans rémission où tous les instants nous conduisent; mais voici la mer dont le bruit effrayant vient déjà jusqu'à moi. On ne revient pas en arrière. Va. Coule!...

Et le fleuve, comme un noyé, descendait lentement vers une mer épouvantable.

La Loire, à travers des terres paisibles posées jusqu'aux bords du ciel, s'en allait doucement sous une lumière précieuse et bonne. On entendait des bruits clairs de maisons, d'hommes et de plantes, et la route douce, collée à la grosse planète, offrait son dos comme une bête domestique; partout montait de la Terre l'odeur et le bruit de ce qui est la vie, et dans le corps même de Brugnon mille esclaves vigilants et sûrs, à leur place, remplissaient leur rôle. Le soleil brillait comme un dieu, mais il y avait quelque part, on ne savait où, partout, un souvenir insaisissable et dévorant, le souvenir de Florence.

Brugnon regardait devant lui, voyait se dresser cette image qu'il ne pouvait pas déchirer. Et, pensant à cette mer où il disparaîtrait un jour, un jour déjà marqué qu'il ne connaissait pas, il n'avait pas le courage de désirer la mort. Courbé en avant, les mains ouvertes et tout entier brûlant comme un charbon, il regardait Florence.

Auprès de lui, Simone pleurait.

PIERRE BOST

LES LIVRES D'HISTOIRE

*De l'Empire romain au Moyen âge. — L'identité des Naundorff.
Une histoire de France pour l'Ecole primaire.*

L'Empire romain, trop vaste pour un homme, n'avait à sa tête qu'un chef viager, qui n'était pas sûr de son héritier, qui même, souvent, ne pouvait savoir qui serait son héritier. La bureaucratie seule donnait la continuité, mais une administration n'est pas un gouvernement. Cette administration, irresponsable, anonyme, va sans cesse en se compliquant : elle remplace l'autorité qui lui manque par la routine où elle excelle. Les vues d'ensemble lui sont interdites, elle triomphe dans le détail.

Ce n'est pas sa faute. Mettons les choses au mieux. Une administration, même honnête et compétente, — et ce n'était pas toujours le cas, — ne peut créer une âme nationale dans un empire démesuré, qui à la fin n'a plus de centre. Encore moins est-elle capable d'assimiler sans défaillance des afflux barbares, qui s'égarent dans ses rouages et qui casseront la machine, sans le vouloir bien sûr, mais sans pouvoir faire autrement, comme ils détruiront le latin, bien malgré eux, parce qu'ils s'y perdent. L'Empire romain est mort de « sclérose », dit ingénieusement M. Ferdinand Lot, c'est-à-dire de cet endurcissement morbide des tissus qui empêche la vie de se renouveler. Ce volume, *la Fin du Monde antique et le début du Moyen âge* (la Renaissance du Livre), est tout bonnement passionnant.

Le crépuscule du monde antique va aboutir à la nuit mérovingienne. Mais la nuit n'est pas la mort. C'est au contraire

le moment où l'organisme se refait, où l'usure de la vie se répare; en histoire, c'est l'époque où se préparent, au fond du creuset invisible, les futures étapes qu'on appelle les renaissances parce que la perpétuité de la vie des peuples nous échappe aux heures de crise et d'effondrement. Du jour où le monde antique ne peut plus marquer à son chiffre les envahisseurs barbares, nous estimons que c'en est fait de la civilisation. C'est une erreur de perspective naturelle chez les contemporains, et dont nous ne savons pas toujours nous affranchir à distance. Le flambeau qu'on croyait éteint était en veilleuse. Il se rallumera avec un éclat rajeuni. Le tronc était desséché; les racines ne l'étaient pas. Littérature, art, patrie, tout cela va tendre à une forme nouvelle — qui ne sera pas nécessairement inférieure à l'ancienne — pendant la longue gestation du pré-moyen âge. Une civilisation c'est le costume d'un état d'esprit. Faire peau neuve, c'est changer de civilisation, ce n'est pas forcément sortir de la civilisation.

Heureux et rares ceux qui ont eu, comme on l'a dit de Richelieu, « les intentions de toutes les choses qu'ils ont faites ». Ceux-là sont de vrais grands hommes. Mais le plus souvent ceux qui assistent ou même président à un grand tournant de l'histoire ne le savent pas. « L'œuvre a dépassé l'ouvrier, » disait Imbart de la Tour en parlant de Clovis. M. Ferdinand Lot partage cette opinion.

Le baptême de Clovis est un événement capital. Il est cause que les Francs, et non les Wisigoths, ou les Burgondes, ou les Alamans ont régné en Gaule. « Clovis, se demande M. Lot, a-t-il pleinement saisi toute la portée de son geste quand il courba la tête devant saint Rémy? » Ce serait trop beau, mais « peu importe après tout : il suffit que les conséquences du geste aient été incalculables. » Le fameux « je n'ai pas voulu cela » n'est pas seulement vrai quand il s'agit de catastrophes. Il serait tout aussi justifié pour beaucoup d'événements heureux. La différence, c'est que, dans ce cas, on juge généralement inutile de le dire.

Que Clovis fût resté païen comme les Alamans, ou qu'il fût devenu arien comme les Wisigoths, la face de la Gaule eût été changée. « Le nez de Cléopâtre », dans l'espèce, a-t-il été

celui de Clotilde? Peut-être, mais Clovis a été surtout impressionné par les miracles qu'il a constatés au tombeau de saint Martin, le jour de sa fête, un 11 novembre. Sa victoire sur les Alamans — la bataille de Tolbiac, livrée on ne sait où, mais sûrement pas à Tolbiac — ne semble pas avoir joué dans cette affaire le rôle que la tradition lui attribue d'après Grégoire de Tours. L'histoire est décevante quand on entre dans le détail. Qu'importe? Ce qui importe, c'est que le baptême a eu lieu.

La conversion de Clovis a été comparée à celle de Constantin, pour ses conséquences politiques. Ce n'est pas trop dire. Les Francs n'avaient aucune raison de l'emporter sur les Burgondes, à demi-romanisés, bien vus des populations, et dont l'arianisme n'avait rien d'intolérant. Quant aux Wisigoths plus nombreux, plus civilisés, mieux posés que les Francs, jamais ils n'eussent été battus, si la population catholique gallo-romaine ne les avait trahis, pour incompatibilité religieuse. Les évêques n'ont pas fait que prier pour Clovis. Alaric II eut beau en déplacer quelques-uns, il n'arriva qu'à se donner l'odieux d'une persécution, sans le profit. C'est en vain également qu'il promulgue le code inspiré du droit romain qu'on appelle le « Bréviaire » d'Alaric : on ne lui en sut aucun gré. L'empereur d'Orient Anastase est lui-même hostile aux Wisigoths, qui, avec leurs frères les Ostrogoths d'Italie, sont évidemment encombrants dans l'Empire. Une seule bataille, à Vouillé, en vient à bout, car Alaric est tué, et, dans ces royaumes barbares, la personne du roi est beaucoup. Rappelez-vous les Huns après Attila. Le fils d'Alaric II, un enfant de cinq ans, est emmené en Espagne, où les Wisigoths vont maintenant se concentrer. Le puissant Théodoric, roi des Ostrogoths, ne put que leur sauver la Septimanie (le bas Languedoc).

Le baptême de Clovis est un coup de maître. En voici un autre. Vainqueur des Wisigoths, il s'installe à Paris. Ce n'est pas un petit mérite d'avoir discerné l'avenir de cette bourgade dont rien n'avait jusqu'alors fait prévoir la fortune, pas même le séjour momentané de Julien. Avoir deviné Paris est aussi remarquable qu'avoir fondé Alexandrie. L'œuvre de Clovis est certes inachevée et précaire, mais il ne faut pas oublier

que Clovis est mort à quarante-cinq ans. A cet âge César n'avait pas conquis la Gaule.

Comme tous les chefs barbares, Clovis ne demandait qu'à régulariser sa situation. L'empereur Anastase lui avait conféré le titre honorifique de consul. Il en avait élargi le sens, s'il est vrai, comme dit Grégoire de Tours, qu'il revêtit la tunique de pourpre, ceignit le diadème et se fit appeler désormais « auguste ». C'est beaucoup, mais toutes ces vieilles dignités, surtout à pareille distance de Constantinople, n'avaient pas une précision protocolaire. M. Lot ne croit pas qu'Anastase eût conféré à Clovis tout ce que Grégoire de Tours nous raconte. C'est bien improbable en effet, mais Clovis ne risquait rien à négliger les nuances. Qui aurait pu le chicaner dans les rues de Tours sur la couleur de sa chlamyde?

* * *

Il y a en histoire des problèmes dont le mystère n'est jamais éclairci. Les chercheurs ne se découragent pas, ils se succèdent d'âge en âge, ils accumulent les volumes et la question ne fait pas un pas. Le secret se dérobe sans qu'on en voie la raison : ne serait-ce pas tout bonnement, dans bien des cas, parce qu'il n'y a pas de secret? L'homme est romanesque et les historiens sont des hommes. Il n'y a pas que les alchimistes qui perdent leur temps à chercher la pierre philosophale.

Ces réflexions viennent naturellement à la lecture d'un petit volume, d'ailleurs très alerte, où M. Henri d'Alméras étudie à son tour le cas *Louis XVII* (Émile-Paul). Ce n'est pas que M. d'Alméras conclue, pour son compte, en faveur de la thèse « évansionniste ». Son travail montre au contraire à quelles difficultés, voire à quelles impossibilités, se heurte l'hypothèse de l'évasion. Elles sont telles que M. Lenôtre, l'homme qui connaît assurément le mieux l'histoire anecdotique de la Révolution, est réduit, pour expliquer l'inexplicable, à supposer deux substitutions de faux dauphins, si le vrai a été réellement enlevé du Temple.

En réalité, l'hypothèse de l'évasion est en baisse. Il serait peut-être excessif de dire, avec M. d'Alméras, qu'il est absolument certain que l'enfant mort au Temple le 8 juin 1795 est

le dauphin, mais c'est de beaucoup le plus probable, c'est même extrêmement probable. Qu'il y ait eu des intrigues, des tentatives en vue d'un enlèvement, la preuve en est faite, et il serait bien surprenant qu'il n'y en ait pas eu. Frotté, le plus déterminé des derniers chouans, avait été mêlé à toutes ces aventures. Il écrit lui-même dans une lettre du 28 décembre suivant, à madame ATKYNS, Anglaise sentimentale qui consacrait le plus clair de sa fortune à cette idée, qu'ils ont été « abusés », et que le jeune prince est mort « dans sa prison, dont il n'est jamais sorti. » Un autre conjuré, Cormier, ancien procureur au présidial de Rennes, écrit aussi à madame ATKYNS (13 octobre) dans les mêmes termes : « Nous avons été trompés, cela est malheureusement trop certain. »

En quoi a consisté cette tromperie ? Quels en ont été les auteurs et les bénéficiaires ? C'est encore une énigme, mais assurément moins passionnante. Il ne manque jamais, autour des gens à projets, — surtout s'ils ont la main généreuse, — d'aigrefins, d'agents provocateurs, ou simplement d'illuminés pour flatter leur manie et leur soutirer leur argent. Madame ATKYNS a été dupée, à peu près ruinée, peu importe par qui. Ce qui importe, c'est qu'elle a échoué.

Elle en avait fait juste assez pour accréditer dans certains milieux crédules l'hypothèse de l'évasion. Cette hypothèse sera dès lors exploitée par d'autres chevaliers d'industrie qui sont les faux dauphins. Ici l'on peut être tout à fait affirmatif. La légende des prétendus dauphins ne repose sur rien. Du reste tous ces faux dauphins ont été vite disqualifiés, sauf un, et ce dernier, le fameux Naundorff, qui a tenu plus longtemps, et qui a trouvé des croyants jusqu'à nos jours, est maintenant démasqué comme les autres. Il a fallu, pour éclaircir ses origines, savamment embrouillées, des recherches longues et méticuleuses, car il avait su couper la piste derrière lui. Un érudit impitoyable, M. Georges de Manteyer, a retrouvé son passé, son état-civil, son nom.

Ce qu'il a fallu pour cela fouiller d'archives, en Allemagne comme en France, est inimaginable. Mais les pièces maintenant sont là. D'abord réservées à un tirage à part, non dans le commerce, elles viennent d'être publiées à l'usage du grand public, en deux gros volumes, contenant sept cents docu-

ments, dont les plus importants sont reproduits en fac-similé : *Les Faux Louis XVII. Le roman de Naundorff et la vie de Carl Werg* (Gamber). Le tableau généalogique de cette famille compliquée est une merveille de précision. Grâce à M. de Manteyer, les Naundorff ont maintenant une filiation en règle, mais nous doutons qu'ils lui en sachent gré.

Voici l'acte de baptême du faux dauphin, tiré des Archives paroissiales de l'église luthérienne de Notre-Dame, à Halle-sur-Saale, 9 mai 1777. L'enfant était né le samedi 3 à 4 heures heures du matin. Il s'appelle Carl Benjamin. Le père, Johann Gottfried Werge, est qualifié de bourgeois, brasseur associé, jadis marchand de chevaux. Le nom de famille est orthographié Werge. La forme a varié. L'acte de baptême d'un fils naturel de Carl Benjamin, dressé également à Halle, dans la même église, écrit Werch (18 août 1797).

On y regardait de moins près qu'aujourd'hui. Même quand le prétendant se donne pour dauphin, et prend les prénoms de Charles-Louis, il ne sait trop dans quel ordre les mettre. Aux archives secrètes de Prusse, on trouve sa signature sous la forme Louis-Charles (18 février 1831). Quelques années plus tard, 14 octobre 1836, il a fait des progrès. Il est venu à Paris dans l'intervalle, il signe, depuis le 1^{er} janvier 1834, Charles-Louis. En réalité, c'est une erreur, car le dauphin s'appelait bien Louis-Charles, mais l'aventurier a consulté l'almanach de Versailles de 1786 qui contenait lui-même cette inexactitude.

On nous excusera de ne pas faire la biographie accidentée de ce personnage. On en trouvera les éléments dans l'ouvrage de M. de Manteyer, qui lui-même a dédaigné d'y insister, en dehors de ce qui était utile à sa démonstration. Peu nous importe de savoir comment Carl Benjamin Werge est devenu Carl Wilhelm Naundorff, du moment que Charles-Guillaume Naundorff n'est pas Charles-Louis, duc de Normandie.

* * *

Le devoir d'impartialité prend un caractère plus impérieux encore quand on travaille pour l'enfance. Cet âge est sans défense. Guizot ne jugeait pas au-dessous de lui de raconter

l'histoire de France à ses petits-enfants. C'est un véritable abus de confiance que de faire d'un manuel scolaire un instrument de propagande. Et quand cette propagande a un but antinational, il s'ajoute à la trahison du devoir professionnel une trahison du devoir civique.

Prenons un exemple : non ce qu'il y a de plus bas, de plus misérable dans cette littérature de combat, mais au contraire un ouvrage qui a la prétention — et, en une certaine mesure, le soin — de respecter les convenances. Ce petit manuel : *Nouvelle histoire de France*, n'est pas signé. Il est édité par l'*École émancipée*, organe des syndicats révolutionnaires de l'enseignement primaire, et sous le couvert d'un libraire de Quimper (Gaonach). Il répond au cours moyen, celui qui prépare au certificat d'études. « Un groupe de professeurs et d'instituteurs de la Fédération de l'Enseignement » en prend la responsabilité anonyme. En fait, il est l'œuvre d'un professeur d'école normale et d'un instituteur rural, dont le nom importe peu car il ne s'agit pas ici d'une question de personnes.

Le ton est mesuré et calculé. Justice est rendue, non sans affectation parfois, aux anciennes institutions, surtout dans les temps reculés. Les résumés et les questionnaires sont bien faits pour l'intelligence des enfants. Le souci de rattacher à l'histoire générale les ruines, les souvenirs, les traditions de chaque pays est très judicieux. « Quelles sont les traces de voie romaine les plus voisines ? Quelle était la ville gallo-romaine la plus proche ? Sait-on quel évêque a le premier prêché le christianisme dans la région ?... Quel peuple barbare a envahi votre pays au temps des invasions ? » Le rôle de l'Église à l'époque de la nuit intellectuelle des temps mérovingiens est salué : « L'évêque et le moine sauvèrent ce qui restait de la civilisation gallo-romaine ». Et la question locale reparaît : « Y avait-il un monastère dans votre pays ? »

Mais à mesure que se rapprochent les temps modernes, l'impartialité diminue ou, si l'on préfère, la sévérité augmente à l'égard des hommes et des gouvernements qui ne sont pas insurrectionnels. Par contre, tout ce qui prêche la lutte sociale est en vedette. Devinez quel est le poème donné en lecture comme incarnant la Révolution. Ce n'est pas la *Marseillaise*, c'est la *Carmagnole*. Parmi les hommes politiques, le seul qui

soit proposé à l'admiration des peuples, c'est Robespierre. « Ceux qui le firent périr étaient presque tous des violents ou des hommes malhonnêtes. » Comme c'est simple ! Les Carnot, les Cambon sont des énergumènes. La Plaine est peuplée de fripons. Pourquoi alors Robespierre l'adjurait-il en ces termes : « Hommes purs, hommes vertueux, c'est à vous que j'ai recours. » Qu'il y ait eu des thermidoriens peu recommandables, des Barras, des Tallien, qui le nie ? Mais oublier les autres, est-ce enseigner ? De même, que penser de ce tableau de la Terreur ? « On guillotina 2 596 personnes en treize mois. En une semaine, la Saint-Barthélemy a fait plus de victimes. » Sans doute, mais de qui se moque-t-on en ne comptant comme victimes de la Terreur que les guillotins ? Les massacres de Septembre, les fusillades de Lyon, les noyades de Nantes, les horreurs de tant de proconsuls fous d'absolutisme et de peur, tout cela est-il inexistant parce qu'on évite d'en tenir compte ? Il est trop facile d'écrire : « Il ne manque pas de périodes beaucoup plus sanglantes dans notre histoire. » Il n'en manque pas si on fait les additions de cette façon.

Rapprochons-nous du temps présent, appelé, en style de réunion publique, « le régime capitaliste et la démocratie. » Voici la Commune. Comme ses intentions paraissent anodines ! Que demandait Paris ? Le droit de s'administrer lui-même que lui avait enlevé le second empire. « Paris nomma son Conseil municipal ou Conseil de la Commune. » Malheureusement Thiers ne voulut pas, ni l'Assemblée nationale non plus, reconnaître aux Parisiens le droit élémentaire dont jouit le moindre village. De là tout le mal : les Parisiens furent battus et la répression fut « sauvage ». Cette page sanglante est illustrée d'un portrait de Varlin, un membre de la Commune qui fut fusillé et dont la mort est longuement racontée. Quoi qu'on pense de Varlin, on reste un peu étonné de cet excès d'honneur. Et, en fait de sauvagerie, qui fut plus sauvage que Raoul Rigault ?

Le chapitre le plus significatif est celui de la dernière guerre. C'est ici que l'esprit du volume se trahit. L'objectivité y consiste à supprimer tout ce qui paraît de nature à montrer la responsabilité de l'Allemagne ou, si vous aimez mieux, de son gouvernement. Voici l'attentat de Serajevo. L'archiduc,

dit le manuel, est assassiné par « des Serbes ». On sait que les assassins étaient des Bosniaques, de race serbe assurément, mais sujets autrichiens bien malgré eux. Il n'est pas question de l'ultimatum autrichien. « Le gouvernement autrichien, dit-on simplement, accusa la Serbie d'avoir encouragé ce crime et exigea du gouvernement serbe que les complices fussent recherchés et punis. » Hélas ! si le gouvernement autrichien n'avait exigé que cela, la guerre n'aurait pas eu lieu. Continuons : « La Russie soutenait la Serbie. La guerre éclate entre la Serbie et l'Autriche (28 juillet). Le 30, la Russie mobilisa ses troupes c'est-à-dire rassembla tous ses soldats, y compris les réservistes. L'Allemagne se dit alors menacée et déclara la guerre à la Russie (1^{er} août). La France mobilisa le jour même. L'Allemagne lui déclara la guerre (3 août) et fit entrer des troupes en Belgique, pays neutre. Alors l'Angleterre lui déclara la guerre. On eût dit que l'Europe était folle. » L'Europe eût été folle en effet si les choses s'étaient ainsi passées. Mais quoi ! Pas une allusion aux tentatives de conciliation multipliées par la France, l'Angleterre et la Russie ? A qui la faute, si l'Europe n'a que quarante-huit heures pour se retourner ? La Russie mobilise, la France aussi, on nous le dit, mais la mobilisation autrichienne et allemande qui a précédé la nôtre, il faut la deviner. Sans doute, on ne peut tout dire dans un manuel primaire. Mais pourquoi dire seulement ce qui est de nature à suggérer une impression hostile à la France et à ses alliés ? Pour éviter tout prétexte de conflit, les troupes françaises reculent à 10 kilomètres de la frontière. Est-il inutile de le savoir ? Quant à l'Angleterre, elle n'intervient que lorsque la neutralité de la Belgique est violée. Si c'est de la folie, ce n'est pas une folie subite.

Et le mot de folie est-il celui qui convient si l'on prend les armes pour faire respecter une neutralité qu'on a garantie ? C'est parler comme Bethmann-Hollweg qui s'indigne qu'on fasse la guerre pour un « chiffon de papier ». Quand l'Allemagne nous déclare la guerre, — car tout de même, on veut bien reconnaître que c'est elle qui a pris cette initiative, — que penser des prétextes qu'elle invoque, dont aucun n'est aujourd'hui reconnu valable même au delà du Rhin ? Que pouvions-nous faire pour arrêter le cours des événements, pour

empêcher les autres d'être fous? Oui, il y a eu folie, et même folie furieuse, mais non folie collective comme les « innocentistes » allemands essaient de le faire croire et comme fait mine de le croire l'*École émancipée*.

La défection russe n'est pas moins prestement escamotée. Pas une allusion à l'engagement des alliés de ne pas traiter séparément. Alors, c'est tout naturel. « En octobre, le parti bolchevik prit le pouvoir et signa la paix avec l'Allemagne. » Rien de plus régulier, n'est-ce pas? Et de toute la littérature de guerre, la lecture choisie et proposée en modèle aux enfants de France est une page de Barbusse. Elle a pour objet d'opposer la vie des tranchées et la vie des théâtres à Paris. Effet facile, tableau factice, mais de nature à frapper des cerveaux enfantins. C'est là-dessus que se ferme le volume, c'est la conclusion de la « Nouvelle Histoire de France ». Elle n'a rien de commun, bien entendu, avec les belles pages de Lavisce qui terminent si noblement la sienne.

A. ALBERT-PETIT

FRANÇOIS DE CUREL

François de Curel, l'illustre auteur dont la mort est un grand deuil pour les lettres et la scène françaises, était venu assez tard à l'art dramatique. On sait qu'il fut élève de l'École centrale et qu'il avait un diplôme d'ingénieur, comme Alfred Capus, Maurice Donnay, Léon Gandillot. La culture scientifique et industrielle ne peut nuire à un dramaturge, qui est d'abord et nécessairement un constructeur. Banni de la métallurgie lorraine par la malveillance allemande, François de Curel se tourna vers la littérature. Mais il commença par le roman, comme le polytechnicien Marcel Prévost, qui, lui, a persisté et, sauf quelques intermèdes, a fait toute une brillante carrière de romancier.

Ne s'étant point hâté, François de Curel avait trente-cinq ans lorsqu'il publia en 1889 son second roman, *le Sauvetage du Grand Duc*, à propos duquel M. Charles Maurras écrivit dans *l'Observateur français*, journal républicain catholique : « Un malheureux vaudevilliste, perdu dans la toge du romancier, voilà M. de Curel, car il y a une habileté surprenante, une jovialité à larmoyer des heures dessus, une prestesse, un comique, un dialogue, tous destinés au théâtre, dans ce roman qui, à la lecture, n'obtient pas son maximum d'effet... Au théâtre ! Au théâtre, M. de Curel ! »

On a coutume de citer ces derniers mots, en omettant que pour ce jeune critique M. de Curel était un « malheureux vaudevilliste », apte à rivaliser avec Duvert et Lausanne, Waflard et Fulgence, ou Blum et Toché. Or, M. de Curel a suivi le

conseil de se vouer au théâtre, mais non pas celui d'y cultiver le vaudeville. Ce divertissement n'est pas si méprisable, chez un Labiche ou un Feydeau, et la qualification de vaudevilliste ne saurait passer pour infamante. Mais enfin, c'est dans un tout autre genre, aussi différent que possible de celui-là, que François de Curel a travaillé constamment et s'est acquis une éclatante renommée. Dans aucune de ses pièces, on ne trouve le moindre quiproquo, ni aucun homme en caleçon. Il n'en a jamais présenté aucune au Palais-Royal ni à Déjazet.

Il y a bien chez François de Curel une certaine verve joviale, allant parfois jusqu'à la crudité, qui a reparu notamment dans *l'Ame en folie* et certaines scènes de la *Comédie du génie*. Mais ce n'est chez lui qu'un trait secondaire, impropre à soutenir un vaudeville entier. Il est vrai aussi que, si l'on en juge par *l'Orphelinat de Gaëtan*, laissé de côté après l'accueil fait au *Sauvetage du Grand Duc* et publié seulement en 1927, à titre de curiosité, en édition de bibliophile, rien ne prouve que François de Curel ne fût pas devenu, avec de la persévérance, un romancier remarquable. Il était déjà en progrès, et les premiers romans de Balzac sont certes plus mauvais que les siens. En revanche, Sarcey avec fougue et insistance, Jules Lemaître, en termes plus adoucis, ont douté non de sa haute valeur, si supérieure à tout vaudevillisme et tortonisme, mais de sa vocation spécialement dramatique. Sarcey ne doute pas d'assimiler ses drames aux dialogues de Platon et de Renan, comble et peut-être même excès d'éloge, mais déclare que ce n'est pas du théâtre. Jules Lemaître trouvait aussi ces pièces fort originales et intéressantes, mais il écrivait : « C'est un psychologue; c'est un philosophe; c'est un poète; et je ne sais comment tout cela mis ensemble ne fait (du moins on le dit), qu'un auteur dramatique intermittent. » Il ne disait pas le contraire, malgré ses objections contre la théorie des pièces bien faites, et la preuve qu'il ne trouvait pas que celles-là le fussent à merveille, c'est qu'il s'amusait presque chaque fois à les refaire en imagination et à proposer, d'après le même point de départ, un autre scénario.

Le don du théâtre, chez ceux qui le possèdent vraiment,

se manifeste de bonne heure. Georges Feydeau était encore collégien lorsqu'il soumit un de ses premiers manuscrits à Meilhac, qui lui dit : « Ta pièce est idiote, mais elle est scénique. Tu réussiras. » A vingt ans, Feydeau obtenait sa première centième, avec *Tailleur pour dames*. Voilà un véritable vaudevilliste et qui n'était pas trop malheureux ! Peut-être Meilhac eût-il engagé Curel à devenir plutôt philosophe, essayiste, ou poète en prose. Il fut tout cela, mais en forme dramatique. Et il eut moins de centièmes que de succès d'estime, à condition de donner à ce terme toute sa portée, qui va jusqu'au franc respect et à la sérieuse admiration.

François de Curel débuta aux chandelles avec *l'Envers d'une sainte* en 1892, approchant de la quarantaine. « J'aimerais mieux un autre titre », insinua discrètement Jules Lemaitre. Qu'est-ce qu'un vaudevilliste n'eût pas sous-entendu avec un titre pareil ! Pour l'avoir risqué en toute candeur, sans penser au double sens, il fallait que Curel fût étrangement dépourvu d'esprit vaudevillesque, boulevardier et bien parisien.

On sait que M. Antoine reçut d'un coup trois pièces que François de Curel lui avait envoyées, signées de trois pseudonymes, après que divers directeurs avaient refusé de les jouer, ou même de les lire. *L'Envers d'une sainte* et *les Fossiles* furent donc montés au Théâtre libre, *le Repas du lion*, *la Nouvelle Idole*, et *la Fille sauvage* au Théâtre Antoine du boulevard de Strasbourg. Voilà Curel officiellement affilié à ce groupe du Théâtre libre, avec Georges Ancey, Brioux, Jean Jullien, Salandri, Descaves et autres, tous réalistes ou naturalistes, qui se réclamaient de Becque ou de Zola. Était-ce bien sa place ?

Il se rencontrait que M. Antoine avait seul assez de courage pour représenter des ouvrages jugés impossibles partout ailleurs. Il suffisait d'être original et audacieux pour ne pas trouver d'autre refuge, et le Théâtre libre pouvait être simplement le rendez-vous des novateurs, quels qu'ils fussent et sans distinction d'école. M. Antoine a joué les premières pièces d'Ibsen qu'on ait vues en France, et aussi Courteline, auteur gai, et même quelques poètes. Il n'était donc pas étonnant que François de Curel se fût adressé à M. Antoine, qui s'honora grandement en lui donnant l'hospitalité.

Cependant, le réalisme constituait bien la marque propre de la maison, et Cúrel ne s'y déroba point. C'était alors l'esthétique à la mode, qui régnait encore sans conteste dans le roman, et qu'il s'agissait d'installer victorieusement au théâtre. Était-ce bien l'affaire de Cúrel? Dès ses premiers pas, on s'aperçut qu'en dépit des ressemblances apparentes, il se distinguait de ses compagnons et ne donnait pas dans la tranche de vie ou l'observation pure. Visiblement, celui-là ne se consacrerait jamais à la simple étude des mœurs moyennes, bourgeoises ou populaires. Il ne se bornerait pas non plus à enrichir de quelques truculences tapageuses ce que J. J. Weiss appelait déjà la littérature brutale, un quart de siècle auparavant, et qui, depuis lors, avait singulièrement forcé le ton. En voilà un qu'attiraient les grands problèmes, et qui s'avisait de penser!

C'était aussi l'ambition d'Ibsen, et l'on baptisa bientôt François de Cúrel l'Ibsen français. Mais le Norvégien, découvert par Antoine, apparaissait alors comme un auteur nouveau, un émule et non un maître, dans ce milieu, et il n'avait pu exercer aucune influence sur une génération qui ne le connaissait pas. François de Cúrel lui-même le lut tardivement, et aurait sans doute suivi la même voie si Ibsen n'avait pas existé. Ils cédaient l'un et l'autre à deux courants, assez forts, mais qui convergent rarement et sans nécessité logique. On peut même se demander si le réalisme est la forme qui convient le mieux au théâtre d'idées.

Les plus anciennes pièces d'idées sont le *Prométhée* et l'*Orestie* d'Eschyle, l'*Œdipe à Colone* et l'*Antigone* de Sophocle. Protestations contre la destinée, la fatalité, la tyrannie! Aspirations vers la justice, la civilisation, la liberté! Lutte contre les préjugés et les superstitions! Espérances d'un avenir meilleur! Ce sont d'admirables matières à mettre en tragédies plus ou moins symboliques. Prométhée reste encore aujourd'hui le plus noble symbole humain. Ce sont aussi des pièces d'idées qu'*Hamlet*, la *Tempête*, le *Don Juan* de Molière, *Faust*, *Ruy Blas*, et les drames wagnériens.

Wagner a joint le précepte à l'exemple, et par une curieuse coïncidence, son système, qui ne vise qu'à la musique, vaut également pour l'idée. Il recommande d'éviter les sujets

modernes ou trop directement historiques, et de préférer les mythes légendaires ou fantaisistes, comme se prêtant mieux à l'expression du purement humain. C'est le cas de tous les chefs-d'œuvre que je viens d'énumérer. Il y a des affinités profondes entre la musique — que certains croient un art exclusivement sensuel — et l'idéologie, que d'autres, ou les mêmes, regardent comme uniquement oratoire. L'éloquence, le pathétique, tout le sensible, s'accommodent fort bien du moderne. Le théâtre musical et le théâtre d'idées planent dans une autre sphère. Ils ont besoin d'une généralité supérieure, et tout ce qui particularise les rabaisse. Il leur faut l'homme même, et non celui qui s'appelle tel ou tel. Le symbolisme leur est nécessaire, et ne joue que lorsqu'on ne fait plus attention aux contingences. Un monsieur en veston représente d'abord son temps, son pays, sa profession, sa personnalité, toutes choses qui relèvent du réalisme, mais ne favorisent ni l'envolée lyrique ni le souci philosophique de l'aspect d'éternité.

Dumas fils se targuait écrire des pièces d'idées, qu'on appelait alors des pièces à thèse. Elles ont eu de grands succès dans la nouveauté, et sont maintenant à peu près mortes. Entre ses thèses et le milieu où il situait ses personnages, il y avait une convenance parfaite, qui assurait la caducité du tout. N'oublions pas qu'il était réputé réaliste et hardi ! Ses fantoches en habit noir et ses plaidoyers pour le divorce ou la vertu conjugale, le relèvement des filles séduites ou des enfants naturels, nous laissent désormais indifférents, parce que les préjugés, les mœurs et la législation même ont évolué, et que sur ces questions l'actualité change aussi vite que la mode pour les vêtements.

Ibsen traite des questions plus hautes et plus durables. Il s'évade dans l'histoire ou le conte avec *Peer Gynt* et *Empereur et Galiléen*. Il écrit *Brand* en vers. Et, pour nous, au moins, sa Scandinavie, comme la Turquie de *Bajazet*, répare le rapprochement dans le temps par l'éloignement dans l'espace. Il pratique le plus souvent le réalisme, mais en élude autant que possible les inconvénients.

Telle est à peu près la position de François de Curel, réaliste de facture, mais qui dépasse et fait un peu craquer

le cadre. Lorsqu'on y insère une pièce d'idées, digne de ce nom, un péril est l'obligation d'assurer une vraisemblance au dialogue et de tomber par conséquent dans la rhétorique courante, ou la conférence doctorale. Car les hommes ordinaires, que nous coudoyons dans la rue ou dans le monde, ne s'expriment pas habituellement comme des poètes ni comme des métaphysiciens, et dans ce dernier cas ils ne seraient pas compris d'un public de théâtre. Aussi la prose moderne et réaliste, dans cette catégorie de pièces, fera-t-elle toujours un peu figure de vulgarisation.

Par sa nature méditative et ses habitudes solitaires parmi ses futaies François de Curel échappait à l'écueil où sombra l'actualiste Dumas fils. Il tendait spontanément aux grands thèmes et aux cures d'altitude intellectuelle. Restait l'autre danger : la difficulté d'adapter la béquille réaliste à ces ascensions. Avouons qu'elle le gêna un peu pour atteindre aux cimes, et qu'il reste parfois à mi-côte. Peut-être sa pensée n'était-elle pas assez forte pour surmonter cet *impedimentum*, lequel rendrait peut-être la tâche impraticable à n'importe qui et obligerait le plus puissant génie à s'en débarrasser pour prendre librement son essor. L'auteur du *Coup d'aile* n'a pas voulu ou n'a pas pu le donner à fond, et s'en est tenu au langage pédestre.

Il l'a orné et animé de son mieux, notamment par ses célèbres tirades imagées sur la mer et la forêt, les nymphéas, le lion et les chacals, les combats de cerfs, etc., qui l'ont fait souvent comparer à Chateaubriand. La comparaison s'impose un peu moins à la lecture qu'à l'audition dans la salle, de même qu'un prestigieux décor ne ressemble tout à fait à un tableau de maître que sous les feux de la rampe et des herses. C'est surtout lorsqu'il veut à tout prix paraître vrai que le théâtre devient factice et ce n'est que par la franche convention — dont la première est la poésie — qu'il donne, à un certain niveau, une impression de vérité essentielle.

François de Curel a pris une précaution plus radicale. Il s'est défendu d'avoir fait du théâtre d'idées. C'était effectivement la plus sûre solution. De même, en politique, où il s'agit de concilier l'ordre et la liberté, si vous supprimez l'une des deux données, tout devient facile. Les idées et le réalisme

s'accordent mal au théâtre? Simplifions donc, ne soyons plus que réaliste, et tout s'arrange. Mais cette défaite ne pouvait contenter un Curel qu'en apparence et par boutade. Dans ses explications sur son but et sa méthode de composition, il voulait dire seulement que ce qui se présentait d'abord à son esprit, ce n'étaient pas des conceptions abstraites, mais des personnages et des situations dramatiques. Ainsi se flattait-il de s'attacher au réel et de faire vivant. Mais comme ces personnages avaient des théories et que ces situations les mettaient en plein relief, le résultat était le même, et c'était bien là du théâtre d'idées, malgré que Curel en eût. Sa résistance à cette dénomination ne reposait que sur une définition trop étroite.

Cependant il est exact qu'en se préoccupant ainsi de l'action et des caractères, il a déjoué un des pièges de l'idéologie et composé non de froides palabres, mais de vrais drames émouvants et empoignants. Les idées ne s'y présentent plus à l'état pur, mais jaillissent des passions en jeu et par contre-coup les renforcent. Si l'intérêt proprement philosophique y perd peut-être un peu, le plaisir du spectateur y gagne. Car le spectacle le plus captivant est celui d'un conflit en acte, dont l'intensité atteint un maximum lorsque l'antagonisme des êtres implique celui des doctrines. La mêlée est alors générale, et c'est une fête. Aussi les amateurs ou aficionados ont-ils toujours eu un goût marqué pour François de Curel, savant et subtil champion, non pas invincible, mais dédaigneux de la facilité et soucieux du beau sport.

Dans les lieux où l'onde mande la tranquillité à l'insignifiance, il est de règle que les conversations politiques et religieuses soient interdites. On ne mentionne pas les conversations littéraires, parce que dans ces endroits là elles n'échaufferaient personne. François de Curel se jette, bien entendu, sur les sujets les plus brûlants. Il touche à la politique dans *le Repas du lion*, dans *les Fossiles*, dans *le Coup d'aile*, à la guerre dans *Terre inhumaine*, dans *la Viveuse et le Moribond*. Surtout il revient sans cesse à la religion et il en est manifestement obsédé.

Il y a dans presque toutes ses pièces des ecclésiastiques ou des nonnes. Dans *l'Envers d'une sainte*, on voyait que

l'éducation de couvent peut servir à de pires machiavélismes, que ne l'a supposé l'auteur d'*On ne badine pas avec l'Amour*. L'un des programmes qui s'affrontent dans *le Repas du lion* est le socialisme chrétien. Dans *la Nouvelle Idole*, terrible débat entre la science et la foi, lequel recommence sur un autre terrain et avec de plus amples proportions dans *la Fille sauvage*, sorte de discours sur l'histoire universelle par allusion. En somme, bien que la raison et la science soient assez impartialement représentées, Curel penche certainement, surtout dans *la Fille sauvage*, pour la foi et le mysticisme. Il professe la fameuse nécessité d'une religion pour le peuple qui, civilisé uniquement par elle, retombe fatalement sans elle dans la barbarie et l'anarchie. Il considère l'aspiration de tous les hommes, croyants ou non, vers un idéal, comme une preuve de l'existence de Dieu, et c'est toujours au fond, quoique en style moins scolastique, celle de saint Anselme. Dans *l'Ame en folie*, il darwinise, même avec quelque gauloiserie, mais ne sacrifie pas les droits du divin. *La Comédie du génie* nous mène du promenoir des Folies-Bergère dans un cloître, afin d'y entendre l'éloge de la messe et l'affirmation que le génie s'obtient par un amour analogue à celui du Christ pour l'humanité, ce qui d'ailleurs paraît douteux, attendu qu'il ne suffit pas d'aimer pour bien écrire et que le Christ ne s'est pas fait homme de lettres.

On pourrait argumenter longuement, et remarquer que les conclusions ne sont pas toujours très nettes, mais les pièces d'idées ne sont pas tenues de conclure et c'est pour elles un triomphe suffisant que d'exciter la discussion. Ce qui n'est pas discutable, c'est la noblesse d'esprit d'un François de Curel, son sens de la grandeur, et la magnifique qualité de son talent.

PAUL SOUDAY

TABLEAUX DE LA RIVIERA

UN DÎNER AU PALAIS DE MONACO. — LE MARÉCHAL PÉTAINE
PARMI LES OLIVIERS. — LE PORT DE CANNES. — LE THÉ
A BORD D'UN ANCIEN DESTROYER. — L'ARCHANGE DU
TRAPÈZE.

UN DÎNER AU PALAIS DE MONACO. — La moyenne corniche suivie dans la nuit, après des hésitations pour en trouver le départ à la sortie de Nice... Il est toujours difficile de s'évader des villes. Elles veulent vous garder, croirait-on. Les publicités les plus éhontées les déshonorent sans qu'elles bronchent. Mais allez donc leur demander de placer en vue quelques plaques émaillées pour indiquer une route, une promenade, un point de vue aux environs. La *moyenne corniche* est, entre Nice et Monte-Carlo, l'une des plus magnifiques routes de France. Si vous n'êtes averti de son existence par un génie mystérieux, par la rumeur, ou le flair, — vous en ignorez l'existence, à moins que le hasard ne vous ait miraculeusement placé à l'endroit où elle commence...

Il est plus de sept heures du soir, nous nous sommes d'abord lancés sur la *Grande* corniche, puis il a fallu regagner la *Moyenne*! Dans le soir de début d'avril, des couples profitent de ces dernières ténèbres d'avant-dîner que l'heure d'été va leur reprendre, dans deux jours. Nous interrogeons. Mais les lèvres qui devraient nous répondre étaient prises...

Et puis, nous dit-on, enfin, cela arrive « tout le temps » que les automobiles se trompent.

Alors, puisque cela arrive « tout le temps! »

Et l'accent!... Barcarolle! Dans un triangle de ciel laissé visible par la montagne, une constellation!

Au fond de l'auto, les dames sont en toilette du soir, fourrures, étoffes légères, tulles — et les cheveux coupés, qui ne tiennent pas comme ces « harmonieuses », coiffures d'autrefois que maintenaient en boucles serrées les « filets-front » arachnéens... L'impatience qui gagne des gens attendus pour dîner et qui se trouvent sur une grand'route, à trois cents mètres de haut, à flanc de montagne, avec des à-pics, à main droite, des tunnels à tous les tournants et des masses sombres de rochers surplombant au-dessus de leur tête, est contagieuse. Soudain, le noir cap Ferrat aperçu illuminé, étendu comme un nègre endormi sur la mer grise, un nègre au maillot brodé de diamants. A ses côtés, la baie de Villefranche où brillent les feux de l'escadre anglaise... Autres éclairages à giorno... Des feux sur l'eau...

Et, tout là-haut, brusquement, des lumières au village d'Èze, ce nid d'aigles.

Nous sommes en retard, à présent, d'un quart d'heure... Le mécanicien prend les tournants sans ralentir. De grosses autos munies de phares nous laissent soudain tout paralysés... puis éteignent à moitié, c'est-à-dire suppriment un phare sur deux ou trois... Le cap d'Ail au-dessous de nous... Vingt minutes de retard!... Ne regardons pas les montres. La vue des aiguilles sur un cadran augmente l'angoisse sans émouvoir le Temps impitoyable! Et puis, il est des aiguilles qui ne sont jamais parvenues à se rythmer sur la marche des heures. Et puis, qu'est-ce que le temps?

N'ai-je pas lu, hier, qu'un observateur placé dans je ne sais quelle planète dont la lumière met soixante-seize ans à nous parvenir — et qui posséderait une lunette suffisamment forte pour apercevoir ce qui se passe sur la terre, verrait, en ce moment même, ... les fêtes du mariage de l'Empereur Napoléon III avec Mademoiselle Eugénie de Montijo.

Le temps n'existe décidément pas! A l'intérieur de la voiture, une voix, d'un accent impitoyable, dit pourtant : vingt-deux minutes de retard!...

... Le mariage de l'empereur Napoléon III avec la comtesse

de Montijo... Je ne peux m'empêcher d'y penser, tandis que la voiture descend vers Monaco, avec une rapidité qui n'a rien de Second Empire.

— Les lumières de Monte-Carlo! s'écrie une voix musicale dans la voiture.

Là, c'est la féerie. La grande, la radieuse féerie — le ciel renversé. Beaucoup plus d'étoiles à nos pieds que dans la nue, brusquement.

Vingt minutes de retard!

On voudrait, cependant, faire halte. Contempler. Mais le sentiment du retard met dans le sang une brûlure, dans les nerfs un frémissement, qui ne s'apaiseront qu'au but. Le port de Monaco peut ressembler à un noir bassin rectangulaire entouré de vers luisants. Nos yeux ne sauraient voir, tandis que le retard agite les fibres secrètes de chacun. L'auto délaisse les illuminations de Monte-Carlo et gagne le rocher obscur de Monaco où l'on accède par une rampe. En haut, la pénombre, des verdure, la façade de l'Institut océanographique, puis la petite ville bâtie sur le plateau du rocher et, au sortir des maisons, une esplanade, avec canons, arbres en quinconces, la façade d'un palais aux fenêtres éclairées, des hommes en uniforme qui portent des fusils.

A l'une des fenêtres, une main furtive soulève un rideau blanc...

L'auto s'engouffre sous le porche. Une vaste cour; des gardes dans la nuit...

J' imagine le temps, qui n'est pas si loin, de Stendhal. J'ai sur les épaules cent ans, cent vingt ans,... — ne pesons point trop! — de moins de la vie du monde... Il me semble arriver à la cour de Parme et je vais trouver dans les salons aux fenêtres hautes, à la lueur des cires, le sourire des héros de la *Chartreuse de Parme*, la comtesse Pietranera et l'habit brodé du comte Mosca.

Nous nous sentons « en retard », soudain, de tant d'années, avec notre auto, que les voix qui chronométreraient tout à l'heure derrière moi, me semblent vaines et d'outre-tombe...

Qu'est-ce que vingt minutes, lorsqu'on a cent vingt ans de retard!

L'escalier fait des angles dans les murailles épaisses. Dans

l'ombre d'une porte, au premier palier, une femme de service se dissimule... Les valets volent au-devant de nous. Une porte poussée. Un salon éclairé ouvrant sur un second très vaste, aux nombreuses fenêtres. On devine un cercle, des habits noirs, et, au centre, une jeune femme aux grands yeux, vêtue à la dernière mode.

Décidément, ce n'est pas de cent vingt ans que nous sommes en retard, mais bien, — hélas! — de vingt-deux minutes!

Son Altesse Sérénissime le Prince de Monaco est de haute taille. Il a la mine d'un chasseur ou d'un soldat: il porte la rosette de la Légion d'honneur à la boutonnière et le ruban de la croix de guerre. Sa fille la Princesse Héréditaire a des mouvements spontanés, elle a ce sourire des yeux noirs qui est si vivant, deviné dès le premier salon.

Le retard... Le retard... Le retard... Et cette « moyenne corniche » dont on ne sait de Nice comment trouver l'extrémité!...

Le prince Pierre, blond, grand et svelte, évoque à mes yeux le premier dîner où je le rencontrai, avant son mariage, un soir au Ritz, dîner offert à quelques amis par Marcel Proust, qui venait de recevoir le prix Goncourt et alors dans tout le frémissement d'une gloire dont il devait si peu de temps respirer le souffle. Le jeune homme blond, alors comte Pierre de Polignac, arrivait de Chine depuis peu, où il avait été attaché à notre ambassade à Pékin. Il parlait moins qu'il ne regardait — et savait écouter les gens de lettres réunis par l'auteur du *Côté de chez Swann*. Marcel Proust promenait sur les convives ses yeux brillants à fleur de paupières, entre les cils longs; un cerne de noctambule et d'insomnique traçait deux larges rames d'un gris brun sur les joues. La moustache indisciplinée cachait à demi le sourire des lèvres, sensuel et fugitif. Le prince Pierre avait parlé des pays où il venait de vivre, en quelques phrases qui montraient un esprit pénétrant et personnel...

... Mais le secrétaire particulier du Prince fait les présentations aux autres convives.

Sur son rocher, le palais de Monaco est demeuré par beaucoup de points ce qu'il donnait l'impression d'être du dehors, dans la nuit. L'ameublement est à la fois simple, fastueux

et démodé, comme il sied, — comme on imagine qu'il le devait être, déjà, vers la fin du XVIII^e siècle, avant Bonaparte, dans ces petites cours d'Italie, dont, jadis, Monaco était, depuis Toulon, la première rencontre.

Le précédent souverain de Monaco, le prince Albert, celui des longues croisières et des sondes jetées au fond des océans pour en retirer des monstres et des végétations radieuses que l'imagination des Orientaux croyait enfanter, et qui vivaient, mouraient inconnues des hommes sous deux mille mètres d'eau... — le prince Albert ne considérait point l'ameublement.

Tant de gens ne vivent aujourd'hui que pour changer indéfiniment la nuance de leurs tentures, — sans que rien demeure de leurs efforts et de leur temps perdu, — qu'on sait bon gré à ces morts qui ont employé les trop courtes années de la vie à laisser aux hommes un souvenir palpable et précieux, non égoïste de leur passage ici-bas. Les aquariums de l'Institut océanographique de Monaco offrent les spectacles les plus curieux, les plus étranges et les plus colorés qui soient.

... Après le repas, nous traversons un salon que le Prince a consacré à ses souvenirs napoléoniens.

Un berceau, un portrait de l'Empereur par Gérard, une vitrine de souvenirs, mais, surtout, entre six parois de verre, un chapeau de l'Empereur, ramassé sur le champ de bataille. Une ampoule électrique dissimulée dans la partie supérieure de la boîte de verre l'éclaire sans que la source lumineuse paraisse. Il semble rayonner dans cette pièce volontairement peu garnie. A quelques pas, sa silhouette rappelle celle d'un aigle aux ailes ouvertes. On voudrait que toute autre lumière fût éteinte et que seul le chapeau de Napoléon fût éclairé de cette manière qui lui donne l'aspect d'une apparition.

Dans le grand salon, qui date du Prince Charles III et qui est encore meublé dans la manière qui passait alors pour gothique ou pseudo-gothique, les hautes fenêtres, le plafond élevé, les tentures créent une atmosphère qui n'est plus de Stendhal comme à l'arrivée, mais plutôt de Cherbuliez. D'ailleurs, au fond, non loin de la cheminée, se trouve la

réplique d'un portrait — le profil — de l'Impératrice Eugénie, par Winterhalter... L'impératrice, dont nous évoquions le mariage pendant la route, en regardant les constellations!

Le profil, d'une si grande délicatesse, est coiffé de ses cheveux cendrés ramenés derrière la tête en un lourd assemblage de boucles. Pourquoi ai-je pensé, devant ce profil de l'Impératrice, qui très âgée, mais ayant toute sa mémoire, tous ses souvenirs, passait l'hiver à la villa *Cyrrhos*, au cap Martin, — pourquoi ai-je pensé à d'autres cheveux, à ceux d'une Grimaldi, d'une princesse de Monaco, à la fin du XVIII^e siècle, née Stainville, nièce du duc de Choiseul? Elle avait été emprisonnée au Luxembourg en 1793...

Pourquoi suis-je hanté par ce souvenir de la charmante Princesse de Monaco, amie dans sa jeunesse de la duchesse de Lauzun et qui fréquentait dans sa vingtième année le salon de madame Necker? Elle avait pu quitter Paris et errer dans la campagne pendant plusieurs mois, nous dit la duchesse d'Abrantès. Mais elle revint dans Paris à cause de ses enfants. Emprisonnée, condamnée à mort, elle écrivit à Fouquier-Tinville pour lui dire qu'elle était enceinte. Il fallut surseoir à l'exécution. Mais, en réalité, la Princesse ne voulait que gagner du temps afin de pouvoir couper elle-même ses cheveux qui étaient magnifiques et les faire tenir à ses enfants.

Pourquoi ai-je évoqué Mademoiselle de Stainville, princesse de Monaco, dans ce grand salon d'aspect gothique et second Empire, tandis que les invités font entendre ce brouhaha qui suit le repas, et que la princesse Charlotte va d'un groupe à l'autre avec sa vivacité et sa grâce juvéniles...

... On refusa des ciseaux à la princesse Joséphe de Monaco... Elle cassa un carreau de vitre et s'en servit pour trancher ses cheveux...

Elle écrivit à Fouquier-Tinville : « Je vous préviens, citoyen, que je ne suis pas grosse. Je n'ai point sali ma bouche de ce mensonge dans la crainte de la mort ni pour l'éviter, mais pour me donner un jour de plus afin de couper mes cheveux et ne pas les donner coupés par la main du bourreau. C'est le seul legs que je laisse à mes enfants. Au moins faut-il qu'il soit pur. »

Avant de partir pour l'échafaud elle demanda du rouge...

— Si j'aie peur, — dit-elle, avec un sourire d'ange, — que ces misérables n'en voient rien !

Elle fut guillotinée la veille de la mort de Robespierre...

Pourquoi ce souvenir passe-t-il dans le salon, parmi les jeunes femmes réunies là qui toutes, sauf la duchesse de Montrose, ont les cheveux courts ?

Mais Son Altesse Sérénissime donne le signal du départ, car elle emmène ses invités aux ballets russes.

Dans la vaste cour du palais, obscure et qui découpe les lignes de ses façades sur les constellations, dans la cour où les voitures attendent, — tandis que s'empressent les valets, il me semble voir passer Fabrice del Dongo...

* * *

LE MARÉCHAL PÉTAİN PARMI LES OLIVIERS. — Sur la route entre Cagnes et Antibes, plus près de Cagnes, un chemin qui mène à Villeneuve-Loubet. Des vignes, un grand élevage, des parcs d'aviculture, dans lesquels un major anglais s'est adonné à la production des œufs. Puis, au milieu des oliviers, deux propriétés, ou, comme l'on dit dans le pays : deux *bastides*, l'une à un Anglais, encore, — les Anglais savent choisir l'emplacement de leurs demeures ! — la seconde, rustique, moins récente, avec un semblant d'ailes à ses quatre coins : *l'Ermitage*, au maréchal Pétain.

Il est onze heures du matin, un jour ensoleillé d'avril, après des nuits fraîches. Dans leur masse glacée, les Alpes qui se découvrent d'ici ne semblent jamais avoir été si aveuglantes, sous un plus vif azur. Le mistral vient de se lever, mais nous en sommes abrités. Il chasse par-dessus nos têtes de légers lambeaux de nuages qui se dissolvent bientôt dans le champ bleu du ciel.

Le chemin fait deux crochets au pied de la maison du maréchal. *L'Ermitage* se dresse, avec ses balcons, son escalier de flanc, au milieu des rosiers, des oliviers, orienté, par les fenêtres de la salle à manger, vers la chaîne des Alpes. Par-dessus les côtes escarpées bordant le lit du Var, ces crêtes éblouissantes ondulent sous leur lourd bandeau d'azur. Dans la courbe que forme la côte, depuis Saint-Laurent-du-Var,

des ondes de vent passent qui argentent la nappe de la mer... Les branches reverdissent avec violence aux arbres dépouillés par l'hiver; le ton cru des feuillages se mêle à celui de l'herbe, pareille, pendant peu de semaines, aux pâturages normands.

Le vert et le bleu luttent d'intensité, coupés à l'horizon par cette épaisse ligne hérissée des Alpes blanches...

Sur la terrasse de la claire salle à manger, devant le panorama incomparable, le maréchal nous dit le nom de quelques lointains sommets : *L'Argentière*, le *Pic du Diable*... A gauche, dans les terres, nous apercevons sur sa colline, le château de Villeneuve-Loubet, sa tour rectangulaire, ses murs du XIII^e siècle, qui font penser aux sièges qu'il dût soutenir contre les Sarrazins, les bandes armées qui de France et d'Espagne gagnaient le Sud-Est ou qui montaient de l'Italie...

Le maréchal énumère quelques-uns de ceux qui sont passés là : François I^{er}, Charles-Quint... Il a levé le bras. Il fait peu de gestes. Il parle d'une voix calme. Il a les yeux clairs, le visage sans méplats, le teint frais. Il donne l'impression de la santé, de la solidité, de la jeunesse — et, bientôt aussi, de l'absence de toute ambition.

Nous avons quitté la maison, en compagnie de madame Pétain et de monsieur et madame Philippe Berthelot. Le maréchal nous emmène faire le tour du propriétaire. Ce n'est pas une villa, que *l'Ermitage*, une habitation de plaisance pour ces rentiers qui croient à la douceur des jours passés dans l'inaction, après une existence consacrée aux affaires. En Bretagne, les domaines du genre de celui-ci se désignent sous le nom de *faisances-valoir*; le propriétaire peut vivre sur sa terre : c'est le cas du Maréchal. Nous découvrons bientôt la plus grande richesse d'une de ces propriétés méridionales, un immense réservoir circulaire d'une vingtaine de mètres de diamètre et qui contient une provision *respectable*. L'eau est le véritable faste méditerranéen, — beaucoup plus que ce gazon, que sont si fiers de voir verdoyer autour de corbeilles de cyclamens, de némésias, de primulas, d'iris et de pensées, les habitants de la Riviera, au temps du printemps précocé. Le gazon est anglais. Les jardins méditerranéens sont de dalles, d'arbustes, de cyprès, de pins parasols et d'eau.

Sur la riviéra, le gazon, prend un aspect *reine Victoria* et *square*, désuet, non acclimaté...

Mais, accompagnons le maréchal et la maréchale Pétain à travers leur domaine, à flanc de coteau, dans sa rustique simplicité, sa grâce paisible, devant cette nappe d'eau circulaire et profonde, dans laquelle s'imprime tout le bleu du ciel et que traversent les nuées légères comme des anges qui nageraient.

Des systèmes de tuyauterie et des robinets flanqués de chiffres romains, permettent d'envoyer l'eau sans erreur dans les différentes parties de la propriété, — d'abord l'habitation, que le réservoir domine sur le coteau, puis le fermier, les poulaillers, etc.

Le maréchal est fier de ses poulaillers. Il a montré là ces qualités d'organisation qui sont le propre des chefs, le souci de l'idée générale et le soin du détail, qui se complètent si rarement. Les poules, les coqs, les poulets, les poussins occupent une prairie, ils ont leurs bâtiments, leurs parquets, des enclos spéciaux, successifs, qui permettent d'intensifier la production et de conserver les races. — Quel âge donnez-vous à ce coq? demande le maréchal en désignant parmi les fuyards un magnifique coq blanc dont les plumes immaculées luisent au soleil et que coiffe sa crête vermillon.

— Un an, deux ans...

— Il a six mois! dit-il, avec fierté.

Le coq semble avoir pris pour plumage les neiges qui ruissellent de clartés sur les crêtes des Alpes.

Le maréchal nous explique qu'il n'a pu acclimater véritablement que trois races, les *gâtinaises*, les *faverolles*, les *sussex*. Le blanc domine dans ces vols nombreux qui nous environnent. Une poule passe à distance, précipitant devant elle une nuée de petits poussins jaunes. Dans les enclos, on a planté des figuiers qui donneront de l'ombre et dont les fruits seront mangés par les volailles.

Mais la véritable coquetterie du maréchal Pétain, ce ne sont pas ses vignes, ce n'est pas son esquisse de jardin marocain, ce ne sont pas les beaux arbres, à quelque cent mètres desquels, en juillet dernier, se sont arrêtés les incendies qui ravagèrent la contrée, — c'est son étable où deux vaches sont à l'abri du soleil, en ce moment.

Nous les devinons dans le clair-obscur que laisse pénétrer la porte ouverte. Une étable de Fragonard où le pittoresque a son prix, mais que ne gâte point trop de naturalisme, — une étable qui ne sent pas mauvais!...

Nous retraversons la maison avant de partir. Le cabinet de travail du maréchal donne sur la partie la plus abritée du soleil, avec la vue du coteau, le réservoir, les poulaillers. On y pénètre par une porte-fenêtre. Il est simple, ainsi que l'on s'y attend, avec son bureau, son divan, mais il possède cinq ou six grandes photographies de choix fixées au mur dans leur cadre. Au centre, celle de la reine Élisabeth de Belgique, peu connue, de face, avec la clarté si particulière des yeux, puis celle du roi Albert, celle du roi d'Espagne, celle du roi de Serbie et celle du Mikado... Par quelques points, la plus particulière est celle de l'empereur du Japon, vêtu à l'européenne, drap noir, faux-col un peu large, lunettes, la cravate régente noire longue, l'air plus américain qu'européen, une indéfinissable expression appartenant au personnel supérieur d'un gratte-ciel de Broadway. De belles signatures, quelques phrases qui font honneur au chef illustre, donnent à cette pièce de campagne, si sympathique à traverser, une date de l'histoire des peuples... Le maréchal est en veston, sans rosette de la Légion d'honneur à la boutonnière. La matinée de printemps est radieuse. Le cataclysme déchaîné par l'Allemagne semble bien lointain. Sur la muraille qui fait face à celle que nous avons d'abord aperçue, quelques autres photographies évoquent, pourtant, la guerre. Mais dans ses pages les plus réconfortantes : l'entrée à Strasbourg, le maréchal Pétain au milieu de jeunes Alsaciennes qui lui offrent des fleurs... Et le passage sous l'arc de triomphe. Une tache claire au pied de l'arc ensoleillé : le cheval du maréchal...

Celui qui est le héros de ces grandes images bruissantes de gloire française, regarde de sa terrasse les Alpes, la baie, la mer, le ciel... Il regarde ses oliviers... L'un d'eux, dont il ne reste que le tronc, est plusieurs fois centenaire, un jeune rosier l'étreint, un vieux lierre... On pourrait tirer de cette image un symbole... Mais le maréchal ne nous en laisse point le temps. Il nous montre tout bonnement un réservoir à essence, à agencement perfectionné... Ici, le mistral se laisse

deviner. La maréchale porte la main à son front : depuis hier elle a obtenu de son mari la permission de sacrifier à la mode en se coupant les cheveux ! Et elle n'a pas encore l'habitude de sentir l'air soulever les mèches autour de sa tête...

Dans la radieuse matinée de printemps, devant le scurire du maréchal Pétain, son calme, sa bonhomie, l'absence de toute morgue, je crois entendre une phrase que me disait hier M. Philippe Berthelot. Il venait d'évoquer la marche des mondes, leurs milliers de siècles d'évolutions et il ajoutait : — Et dire qu'il y a encore des hommes pour se prendre au sérieux !

... Le maréchal nous dit au revoir, avec cette sérénité du sage, qui se trahit dans l'expression et les manières, — et montre la grande et noble indifférence témoignée à ce qui mène le plus sûrement et le plus tristement les hommes ici-bas.

LE PORT DE CANNES. — Il n'est guère de vision plus plaisante, plus aimable, avant le coucher du soleil, la rapide tombée de la nuit méridionale, que celle du port de Cannes, au début du printemps. Le mot *luxe* est devenu pacotille. Il ne faut l'employer, il n'est possible de l'utiliser qu'en y mettant bien des précautions, infiniment de réserve. Pourtant, c'est le seul qui convienne ici, — au sens baudelairien :

Là tout est calme et beauté
Luxe, calme et volupté.

La mélancolie de la nuit approchante, tempérée par les lumières de la ville de plaisir et de repos, les proportions de ce môle, au long duquel les yachts de tout pays sont amarrés, l'arrière à quai, les couleurs agitées par la brise, la mer à l'extrémité des jetées et qui pâlit le long des flancs sombres de l'Estérel, forment un tableau non seulement pictural, mais évocateur. Les dernières lueurs jouent sur les hauts mâts vernis, qui dominant les cheminées. Les vergues avec leurs voiles roulées, les flammes, les beauprés, les cacatois, les cordages, donnent à cette forêt mouvante et fragile toute la grâce sauvage et redoutable des voyages... Ils évoquent ce

qui nous attire dans les traversées, sans le mauvais temps et les heures longues, pendant lesquelles le sentiment d'un trop complet isolement de tout ce qui est habituel et cher cause une angoisse.

Sans doute, l'ancre levée, le navire sorti du bassin, les petits ennuis, les mécomptes surgissent, — comme dans ces villas dont les lumières commencent de cribler les collines et la ligne du rivage.

Des autos de prix, rapides, claires, étincelantes, attendent le long du môle leurs propriétaires qui sont entrés au casino. Les *yachts de la route* sont alignés contre ceux de la mer. Quel nombre de millions représentent ces voitures et ces bateaux? — C'est un calcul auquel l'esprit se livre malgré lui.

Un homme politique, hier, nous disait que les chefs du gouvernement soviétique songeaient à vendre les tableaux qui composent les collections de l'*Ermitage*.

Aussitôt, quelqu'un exprima la pensée de tous : — Qui pourrait acquérir tant de chefs-d'œuvres?

— L'Amérique! répondirent plusieurs personnes.

— Mais l'Amérique commence à regorger, il faudra vendre à une autre planète! s'écria une jeune Américaine...

Cette boutade deviendra, — dans longtemps sans doute, — une quasi-banalité...

Je ne sais pourquoi, elle me revient à l'esprit, devant cette flotte de plaisance internationale, qui représente une part de l'immense capital créé par l'homme au cours des siècles, et dont les mâts couleur d'érable luisent aux derniers rayons du soleil, tandis que les flammes et les couleurs ondulent au souffle du soir, devant Cannes qui s'illumine... A l'arrière, les noms, les petits noms sont féminins, espiègles, alertes; sur les passerelles, les hommes d'équipage ou les passagers vont et viennent. Dans la direction du cap d'Antibes, la nuit est déjà presque installée tandis que vers l'ouest une clarté persévère. Les *palaces* ont toutes leurs vitres éclairées.

Et, dans ce *luxe* et cette apparente ardeur, ce plaisir cherché, à cet instant, malgré les *yachts* et les *Rolls*, les lumières, le bruit, les déplacements continuels, les horizons changés, — que de gens précisément, qui possèdent tout ce qui se peut

posséder, que de gens, devant la fenêtre ou le hublot qui s'enténébre et qui n'empêche point le désespoir de pénétrer, — que de gens se sentent seuls — tout seuls!

* * *

LE THÉ A BORD D'UN ANCIEN DESTROYER. — Le ***, un *destroyer* aménagé en yacht, un objet du plus grand luxe celui-là, — un yacht qui ne se distingue pas par le plus ou moins de confortable du salon ou des cabines, — ce qui n'est pas à dédaigner — mais par la qualité, la force des machines. Un grand coursier de mer, de quatre-vingts mètres de long, fort peu large, facilement balayé par les vagues qu'il fend avec violence. Les machines occupent à elles seules la moitié du navire. On peut les apercevoir derrière des glaces sans tain en faisant le tour de l'avant. Elles sont polies, obscures et luisantes, souples dans leur rigidité, elles donnent l'impression de la puissance aveugle et soumise.

Le duc de W., qui fit aménager ce yacht sur un navire de guerre, ne s'est préoccupé que de la vitesse et de la satisfaction pour un homme de sport, de courir la mer à son gré comme les gens de métier, avec une cinquantaine d'hommes à bord. Le roof où l'on se tient est vitré de tous côtés et occupé par un divan de cuir et un appareil perfectionné de T. S. F. Pas un de ces objets que, dans les yachts, il faut solidement amarrer dès que l'on s'éloigne de la terre. J'ai connu ainsi le merveilleux bateau d'une Américaine, où l'on pouvait voir des vitrines remplies de porcelaines dans le salon!

Un yacht comme celui-ci, qui est à l'ancre dans le port de Monaco, évoque plus une automobile de course qu'une maison flottante. Il n'y traîne guère de livres. Le seul plaisir qu'on y puisse goûter véritablement est celui de la mer, de la course, de la vitesse, — de la rupture avec terre.

La salle à manger y est plus une pièce de réunion que le salon, avec ses vitres qui permettent à la grande lumière de pénétrer, sa longue table où à cette heure le thé est servi.

Je me souviens de la prédilection d'Helleu pour les yachts, et des charmantes peintures (un jour prochain reconnues, placées à leur valeur réelle) qu'il fit à Cowes, pendant les

régates et à Deauville. Les femmes sont là dans un éclairage qui les enveloppe de fraîcheur, de reflets, — ... je pense à certains Manets faits en plein air, à des Berthe Morisots, à des Renoirs, à des James Tissots...

Le fond change incessamment, la clarté que l'eau réverbère efface toute ombre. Des amarres retiennent à quai, l'ancre est jetée et pourtant, les constructions pressées de Monte Carlo et de de la Condamine, le mouvement des autos et des tramways, celui des piétons le long des rampes, paraissent déjà inutiles et vains.

Mais les yeux nous ramènent à cette table à thé servie, où l'argenterie devient bleue, où les gâteaux sont roses, blancs et jaune de Naples... Et autour de laquelle les robes claires, les chapeaux, les écharpes prennent à l'éclairage qui entre de tous côtés une vivacité et des finesses qui fourniraient à un peintre de la chair et de l'atmosphère un sujet de choix.

* * *

L'ARCHANGE DU TRAPÈZE. — *Marseille*. — Un cinéma. Une immense salle, remplie du haut en bas, ce soir de vendredi qui marque le changement de spectacle. Entre deux films, deux *attractions*. Celle qui commence la dernière partie du programme, est annoncée sur les murs de la ville à grands renforts d'immenses affiches.

Barbette : l'Archange du Trapèze.

L'archange du trapèze se balance sur la corde raide, puis les pieds et les mains aux anneaux ou assis sur un trapèze, — avec tant de légèreté, de grâce, d'ardeur qui se dépense sans compter, avec cette fureur qui personnifie la jeunesse, — que je ne suis jamais passé dans quelque ville où *Barbette* se trouvait en tournée et que *l'archange* n'a donné de représentation à Paris, que je n'aie été le voir.

Des gens ne voient dans les spectacles que ce qu'ils sont. Il en est pareillement qui ne font point de différence entre un Château-Margaux exquis et un petit vin trop aigre, dit « de pays ». Tous deux sont rouges et les bouteilles peuvent se

confondre. Le palais et la langue n'y éprouvent pourtant point les mêmes satisfactions. *Barbette* pour certains, c'est une grande personne qui paraît la tête couverte de panaches, des paniers de plumes accrochés aux hanches et dont les pans traînent derrière elle, loin derrière elle. Une grande personne ayant beaucoup d'abatage, qui se dandine sans répit, se met en scène presque nue et qui se livre à son trapèze avec des audaces de garçon. Elle s'y livre tant et si bien, d'ailleurs, qu'à la fin, lorsqu'elle revient saluer et ôte brusquement sa perruque blonde qui évoque les boucles de la charmante Gaby Deslys, la salle stupéfaite, ne pousse cependant point le cri d'horreur qu'on attendait...

L'archange Barbette n'est pas ambigu. Il se fait femme pour séduire par la grâce, puis il devient homme pour étonner par ses prouesses, sans se montrer un instant efféminé. Il est tour à tour avec tellement de hardiesse et de joie, de réussite, ce qu'il est, que les spectateurs ressemblent au liquide rouge qui monte et descend dans un thermomètre dont on change la température en le trempant alternativement dans des récipients d'eau tiède, chaude ou froide. C'est peut-être pour cette *température* de la salle que le spectacle *Barbette* est si particulier et qu'on y retourne.

Et puis, peut-être y a-t-il, aussi, dans le fond de l'âme de ces spectateurs qui suivent *Barbette* à travers le monde, cette obscure et tenace angoisse d'assister quelque jour à une transformation qui ne se fera plus et de voir sous la perruque arrachée par *Barbette* de vrais cheveux de femme se répandre... Et sans doute, encore, cette inquiétude qui accompagne tout « travail » de force, dans l'attente de la seconde marquée par le destin où, — lancé par son impétuosité, sa violence et trop de sûreté en soi-même, — l'homme de cirque s'en ira s'abîmer dans le décor, parmi ces longues plumes rouges qu'il a l'air d'avoir laissé volontairement étalées sur la scène, pour dissimuler et boire le sang qu'il y verserait!...

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Commandant L. Koeltz : *La Bataille de France (Payot)*.

Le 21 mars 1918 s'engagea la plus grande bataille des temps modernes, et, sans doute, des époques dites civilisées. Malgré quelques interruptions, dont certaines assez prolongées, elle devait durer pendant près de huit mois et ne se terminer, après une péripétie lointaine, mais décisive, en Macédoine, que le 11 novembre de la même année. Il serait facile de faire voir l'unité d'action qui a régné dans ce drame immense, les attaques infructueuses de l'Allemagne créant des possibilités de surprise et de manœuvre aux armées alliées et à leur commandement français jusqu'au moment où ils furent engagés sur le « plan incliné » de la victoire. On peut donc soutenir, sans nul paradoxe, que les Allemands furent les animateurs de cette dernière phase de la longue et confuse tragédie qu'avaient déclenchée avec leur complicité, leurs alliés austro-hongrois. Le résultat fut à l'opposé de leur espoir. Mais sait-on au juste ce qu'ils voulaient?

Beaucoup de précisions sont maintenant connues, et l'on peut se faire une idée sans doute exacte non seulement de ce qu'ils comptaient faire, mais encore des raisons pour lesquelles ils échouèrent. Tout cela se trouve reproduit, classé, analysé, étudié avec une méthode parfaite et une remarquable compétence, dans l'ouvrage du commandant Koeltz; les témoins allemands parlent et l'auteur fait la critique. C'est une critique toujours objective et aussi impartiale qu'éclairée.

Sur la première question (que voulait faire le commandement allemand?) on conclut, après avoir lu le livre du commandant Koeltz, que l'unité de pensée était très loin de régner chez nos adversaires. Le commandement suprême, représenté en l'espèce par Ludendorff, avait bien une idée, mais elle paraît singulièrement vague et toute prête à se plier aux circonstances. Quant aux échelons immédiatement subordonnés (groupes d'armées chargés de l'opération), ils n'étaient tout à fait d'accord ni entre eux ni avec le commandement suprême. Au reste, le seul fait que la conduite de la bataille était divisée dès le principe entre deux groupes d'armées, suffit à montrer le désaccord régnant entre les grands chefs. A cela s'ajoute, avec une méthode tactique renouvelée et vraiment voisine de la

perfection, l'invraisemblable audace stratégique des possibilités envisagées : audace qui va presque jusqu'à la méconnaissance des réalités et de la puissance manœuvrière de l'adversaire. En mettant les choses au mieux, on ne peut pas reconnaître à l'opération de Ludendorff plus de cinquante chances de succès sur cent au moment où s'allume l'irrésistible canonnade du 21 mars. Comme il a été dit à propos d'une autre opération (française celle-là), la part laissée au hasard était vraiment trop grande.

L'étude des intentions allemandes se confond, on le voit, avec celle des raisons pour lesquelles les armées du Kaiser ont échoué. Non que les groupes d'armées n'aient pas travaillé avec ardeur à des opérations que certains chefs n'approuvaient pas en principe. Mais le souvenir de leurs objections, présentées dans des conférences et dans les notes au cours d'une période de plusieurs mois, semble avoir pesé lourdement sur les décisions arrêtées au moment où s'ouvrirent des possibilités d'exploitation. L'histoire de ces quinze jours de bataille montre le commandement allemand cherchant, au gré des fluctuations du combat, à préciser ce qui était resté dans le vague; de là des tentatives divergentes et successives à quoi le condamnait la forme même des attaques primitives, des changements de plan très fréquents, enfin l'échec. Quand on s'en remet aux circonstances, on devient facilement leur jouet.

Paul Chack : Ceux du Blocus (Éditions de France).

Les journaux ont récemment enregistré, avec satisfaction, ce qu'ils ont appelé la renaissance de la Marine française. Si l'on songe que, jusqu'à ces dernières années et depuis l'armistice nous ne construisions guère, le terme ne paraîtra pas trop fort. Tout ce que nous avons pu faire dans le grand débat de la conférence tenue à Washington pour la limitation des armements sur mer avait été de proclamer nos droits. Mais ces droits ne s'appuyaient pas sur une flotte moderne existante. De là vinrent une partie des malentendus entre nos délégués et ceux des puissances anglo-saxonnes, et surtout entre nos délégués et l'opinion américaine, qui oubliait, si même elle l'avait jamais su, que nos arsenaux maritimes avaient dû, au cours des hostilités, travailler presque exclusivement pour l'armée de terre; de là vint aussi que nos ex-alliés et associés ne voulurent nous consentir qu'un tonnage égal à celui de l'Italie, en dépit de notre triple front de mer et de l'étendue de notre Empire colonial. Mais, faisait-on remarquer, nous étions loin de mettre en ligne le tonnage concédé et, puisqu'il s'agissait de limiter les armements ce tonnage même était presque une faveur.

Du moins devions-nous profiter des quelques possibilités que nous laissait la convention finalement signée. Pour cela il fallait construire. Il ne nous appartient pas de juger en lui-même le programme auquel se sont arrêtées les autorités navales. Du moins pouvons-nous remarquer comme tout le monde, l'esprit de suite, et en somme, la rapidité avec lesquelles son exécution est poursuivie. Or, pour permettre la réalisation de ce programme qui, bien que modeste, est assez onéreux, il fallait encore que l'opinion du Parlement et celle du pays fussent favorables et acceptassent sans récrimination la charge financière assez lourde qui en résultait. Le Ministre s'expliqua franchement, courageusement, et obtint sans trop de difficultés les crédits nécessaires. Car, parmi les rares fiches de consolation que nous comptons dans la période d'après-guerre, une des plus belles est le commencement de reviviscence d'une opinion maritime.

Entre les bons ouvriers de cette œuvre nationale, on doit compter le commandant Paul Chack. Les lecteurs de la *Revue de Paris* connaissent son admirable manière et savent de quelle magistrale façon il s'entend à mettre en scène les drames de la Mer. Ils retrouveront dans le présent volume l'histoire des journées tragiques des 14, 15 et 16 décembre 1914, dans lesquelles la flotte anglaise laissa échapper une partie de la flotte allemande. Ils y trouveront aussi, pieusement racontés, divers exploits de nos sous-marins et de nos avions de la marine; ils y verront, hélas! comment un personnel hors de pair a été trop souvent victime d'un matériel insuffisant. *Praeterriti fides, exemplumque futuri* : sans doute, mais tous les exemples ne sont pas également bons à suivre.

Lieutenant-Colonel Laure et Commandant Jacottet :
Les Étapes de guerre d'une Division d'infanterie
(Berger-Levrault).

Voici un livre qui restera. Non seulement il renferme une étude historique de la plus haute valeur, aussi bien par son exactitude minutieuse que par son indépendance absolue; mais encore il se hausse jusqu'à des considérations d'une grande portée au sujet des parties les plus élevées de l'art de la guerre. Et ces deux parties sont intimement liées l'une à l'autre, les deux aspects de la pensée des auteurs se complétant sans cesse mutuellement pour donner un ensemble d'une solidité et d'une fermeté rarement atteintes.

La partie historique a cet avantage de traiter d'événements dont les auteurs, ou au moins l'un d'eux, ont été les acteurs et les témoins. Le livre n'a pas été écrit sans que leurs souvenirs fussent soigneuse-

ment vérifiés ou complétés par des recherches très poussées dans les archives de la guerre. Si bien qu'il représente le type même du genre de travaux auxquels on peut et on doit se livrer aujourd'hui. Quiconque a eu l'occasion de confronter ce qu'il se rappelle de la guerre avec les documents correspondants des archives a été frappé de voir combien ceux-ci donnent une idée insuffisante (parfois jusqu'à l'inexactitude) des événements. Le résultat qu'on obtient en réunissant prudemment les deux sources d'information a les plus grandes chances d'être exact et il est en tout cas très supérieur à ce qu'on atteint en ne s'inspirant que de l'une ou de l'autre. C'est une sorte de devoir qu'ont envers les générations de l'avenir les hommes qui sont d'âge à compléter le document écrit par des souvenirs vécus, d'apporter ainsi un témoignage dont la valeur dépasse de beaucoup celle des collections de pièces d'archives comme celles des « carnets de route ». Ce devoir, le colonel Laure et le commandant Jacottet l'ont rempli avec une admirable conscience et avec un succès évident.

L'intérêt de la méthode choisie par eux se marque bien dans le fait que les conclusions très fortes et très amples de l'ouvrage ne sont à aucun degré plaquées sur lui d'une façon arbitraire. Elles représentent un effort de pensée qui s'ajoute à celui de l'historien mais en découlent aisément, pour peu qu'on veuille faire autre chose que d'enregistrer purement et simplement ce qu'on a vu ou ce qu'on découvre dans la poussière des archives. Le colonel Laure et le commandant Jacottet s'efforcent toujours de replacer leur division (la 13^e, du 21^e corps) dans la situation d'ensemble où elle se trouvait : circonstances générales de l'engagement et de la bataille, but de l'opération, conceptions générales et intentions du commandement, méthode de combat, armement, etc. Ce sont les bases stratégiques du résultat ; et la lutte ne peut être engagée de façon favorable que si elles sont mises à leur vraie place, les unes par rapport aux autres, au moment où le chef prépare son opération. Aussi est-il très naturel de voir, pour finir, le colonel Laure et son collaborateur insister sur la nécessité de l'étude systématique de la stratégie. Celle-ci, longtemps tenue en suspicion dans l'armée, est reconnue comme l'élément décisif de l'art de la guerre, qui peut permettre de régler le sort d'une campagne, et par suite d'une nation, avant même que le combat soit engagé : c'est le résultat qu'ont obtenu les grands capitaines dont l'action frappait l'ennemi de stupeur et de paralysie. Si l'on veut faire rentrer le grand art dans la conduite de la guerre, on n'y arrivera que par la stratégie.

J. M. BOURGET

Les premières Journées de la Commune,
par Georges Bourgin (*Hachette*).

En ce mois de mai, où les partis révolutionnaires vont commémorer la « semaine sanglante » au mur des fédérés, il convient de lire le récit impartial, cette analyse des causes qui provoquèrent la plus sanglante des guerres civiles. Conservateurs et socialistes semblent aujourd'hui s'unir pour ne voir dans l'insurrection communaliste qu'une tentative de révolution sociale, et l'Union des Républiques soviétistes socialistes a baptisé l'un de ses cuirassés « Commune de Paris ». Or M. Bourgin établit, mieux qu'on ne l'avait fait auparavant, qu'à l'origine de ce mouvement, il y a une crise de patriotisme, l'exaspération des Parisiens contre l'indécision d'un Trochu, militaire sceptique qui ne croit pas à la ville qu'il défend, — contre le défaitisme, comme on aurait dit en 1918, d'un gouvernement impopulaire. Ce patriotisme s'inspire sans doute des souvenirs de 1793, il est républicain, il est socialisant; mais il est en même temps « jusqu'au boutiste ». Or cette population que la capitulation bouleverse, trouve en face d'elle l'homme le moins fait pour la comprendre, Thiers, qui est resté le ministre de l'intérieur des premières années du règne de Louis-Philippe, l'organisateur des répressions de Lyon, le triste vainqueur de la duchesse de Berry, celui qui pour les républicains de l'époque, et malgré la brillante opposition à l'Empire est toujours l'homme de la rue Transnonain. Et alors, l'abîme s'élargit entre Versailles et Paris, les blanquistes et les « Internationaux » l'emportent au comité central parisien. Paris s'oppose à Versailles. M. Bourgin montre avec pénétration comment la conciliation fut impossible, et pourquoi la Commune, hétérogène, privée d'unité, de vue et d'action, succomba. La bande qui signale le livre à l'attention du public résume avec bonheur cette évolution : « Ils n'étaient que Parisiens, ils devinrent fédérés; on en fit des communards ».

Histoire de la Commune de 1871. La Justice,
par Georges Laronze.

Préface de M. Louis Barthou (*Payot*).

Maxime Du Camp, l'auteur des *Convulsions de Paris*, comme Vuillaume, dans ses *Cahiers rouges*, ont pensé justement que la véritable histoire de la Commune ne pourrait être écrite que lorsque serait ouvert « le grand dépôt des documents inédits » relatifs à cette période. Ni le conservateur, ni l'homme de gauche ne purent en obtenir l'accès. Plus heureux, — et parce qu'il vit à un demi-

siècle des événements qu'il a voulu décrire. — M. Laronze a pu consulter les archives des conseils de guerre de Versailles, et tous les documents qui, au Ministère de la Justice, attendent encore d'être versés aux Archives nationales. Puis, sachant bien qu'un érudit ne peut se restreindre à une seule source, même si elle s'aurole du prestige de l'inédit, même si elle reste inaccessible... aux autres, M. Laronze a contrôlé ses découvertes par de longues lectures aux archives de la Seine, à la Bibliothèque de l'Institut d'histoire de la Ville de Paris; il a patiemment dépouillé les journaux de 1870-1871, il a, en interrogeant les survivants du drame, cherché à recueillir le petit résidu qu'à cinquante ans de distance, un drame terrible peut laisser dans la mémoire d'un vieil homme. Puis il a écrit ce gros livre passionnant, vivant et qui renouvelle ce grand sujet. Sans doute M. Laronze a voulu se restreindre; il n'a voulu décrire que le fonctionnement de la Justice du 18 mars à la fin mai 1871. Mais de là, c'est en réalité toute la Commune qui reparaît. Autour de Raoul Rigault, tous les événements de ces mois tragiques se déroulent. — Des gravures et des planches ajoutent encore à l'intérêt du récit.

Le Théâtre en France au Moyen âge.

I. Le Théâtre religieux.

Par Gustave Cohen (*Rieder*).

Dans cette *Bibliothèque générale illustrée* si originale par la beauté de sa présentation, son format pratique, ses illustrations si curieuses (que l'on se reporte aux volumes sur les *Noirs*, sur l'*Islam*, sur le *Ciel*), vient de paraître une fort intéressante étude de Gustave Cohen sur le théâtre religieux en France au Moyen Age. — Le point de départ de l'auteur, ce sont les résultats acquis par la sociologie contemporaine, par les travaux de Durckheim et de Lévy-Bruhl en France, de Wundt en Allemagne, de Frazer en Angleterre : toute religion est génératrice de drame, tout culte prend volontiers l'aspect dramatique et théâtral. Cela tient vraisemblablement, dit l'auteur, à ce que, pour une large part, les rites sont d'imitation propitiatoire, c'est-à-dire que l'officiant accomplit des gestes qui, reproduisant en réduction ou par symbole ceux du dieu évoqué, les contraignent, l'invitent ou l'implorent, — pour engendrer du réel. « Cela est plus vrai encore lorsque, au lieu de n'imiter qu'un geste, il imite soit l'existence entière du dieu, soit surtout sa fin et sa résurrection... » Et cette mimique sacrée, à trois reprises, a donné le jour au théâtre tel que nous l'entendons,

à trois reprises, et dans des conditions identiques : le théâtre a surgi du culte de Dionysos d'abord, puis, en Perse, de la commémoration du martyr de Houssein, et, enfin, dans la France du Moyen Age, du culte chrétien.

Les historiens de notre littérature soulignent trop l'influence de l'apport antique dû à la Renaissance dans la genèse de notre art théâtral. En réalité, selon M. G. Cohen, notre théâtre classique est redevable, bien plus qu'on ne l'a dit, à une tradition que l'on voit se former dès le ^x^e siècle. D'ailleurs l'Hôtel de Bourgogne, au ^{xvii}^e siècle, appartient encore aux Confrères de la Passion et c'est de la technique des joueurs de mystères qu'héritent la comédie et la tragédie classiques. — Cette histoire du théâtre médiéval, d'une si grande portée, M. G. Cohen la divise en trois parties selon les trois étapes qui marquent son évolution : le drame liturgique, aux ^x^e et ^{xi}^e siècles, le drame semi-liturgique, où triomphe le dialecte populaire, aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles, et enfin les mystères, au ^{xiv}^e et au ^{xv}^e siècles. A mesure que l'évolution se poursuit, se marque davantage la prédominance de l'élément laïque ou profane, du comique même, dans le drame religieux. — Chacune de ces périodes est analysée à la lumière d'exemples et de citations significatives, mais trouve aussi, dans l'album de 59 planches qui fait suite au texte, une merveilleuse illustration : on y trouvera notamment et pour la première fois, reproduites, les illustrations du célèbre manuscrit de la bibliothèque d'Arras, le Mystère de la Passion d'Eustache Marcadé.

J. POIRIER

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIII^e).

ADIEU, NEW-YORK!

à Georges Auric.

« Lorsque deux races sont en compétition, l'inférieure chasse l'autre. »

(VACHER DE LAPÔUGE, *L'Argen.*)

« ... le charme inattendu d'un bijou rose et noir. »

(BAUDELAIRE.)

I

Nuit de Noël, pleine d'humidité et d'un brouillard qui, à mesure qu'on descendait de la ville haute vers le fleuve, se faisait plus épais et plus froid. Dans les docks de l'*American Atlantic Line*, à New-York, le *Mammoth* raidissait ses amarres. Avec ses trente mille tonnes, c'était un des plus beaux paquebots et un des plus neufs de la ligne; on le retirait, l'hiver, du service New-York-Europe et on le réservait alors pour ces croisières aux régions chaudes, destinées aux millionnaires. A l'entrée de la jetée 61, sous la brume glacée, une affiche jaune attirait, comme un soleil. En surimpression, un Zoulou, coiffé de plumes d'autruches, dansait en brandissant son bouclier en parchemin. On lisait :

LE TOUR DE L'AFRIQUE 28 000 MILLES EN 97 JOURS

«Toute l'Afrique! La plus noire Afrique! Le pays du gros gibier... le sentier de la guerre... les tribus d'ébène... les chutes du Zambèze ou la fumée qui tonne... Visitez les repaires des

1^{er} Juin 1928.

traitants arabes de Mozambique... Le Cap, éternelle exposition florale... Un coup d'œil à Kimberley et son trou à diamants... Johannesburg et ses montages de quartz en poudre... Les charmeurs de serpents de Port Elisabeth... Pretoria, Krüger et sa grande pipe... Bulawayo, avec Cecil Rhodes sur son granit... Respirez Zanzibar et son odeur de girofles... Mombasa, l'île de corail... Kenya, la patrie des rhinocéros... On recommande Nairobi et ses femmes voilées... Le Victoria Nyanza et ses aérobis. Les monts de la Lune... l'Uganda et ses hippopotames... Le Nil!... Voyageurs, montez sur le Tapis Magique de l'American Atlantic Line. Raffinement, Confort. Progrès. Le Mammouth n'est pas un paquebot : c'est un vrai cercle, un club, limité à deux cents membres, le plus fermé, le plus select, le plus « exclusif » des clubs. »

Le *Mammouth* rugit une première fois. Dans la poussière d'eau nocturne, il étincelait de tous ses hublots allumés, au travers desquels on voyait des appartements en bois précieux, tendus de soies tendres. De ses quatre cheminées, le paquebot sous pression commençait à cracher son mazout. Si, par le bas, il illuminait l'eau et faisait reculer le brouillard, par le haut, ses fumées noires aggravaient la nuit... Pour la deuxième fois, il hurla si fort qu'on n'entendit même plus le travail des treuils.

Dans six minutes, on levait l'ancre. Un steward vint, au garde à vous, trouver le commissaire du bord.

— Appartement 2, sur le pont A, encore personne, monsieur.

Le Commissaire consulta son plan. Il y avait deux appartements de grand luxe sur le pont supérieur. L'un était déjà occupé par la famille du sénateur A. H. Applejack, de Boston; l'autre, composé d'un salon, d'une salle à manger privée, de deux salles de bains et de deux chambres à coucher, se trouvait retenu au nom d'une Mrs. Louiset, de New-York, avec camériste.

Au moment où retentissait le troisième coup de sirène, deux femmes parurent. Déjà, on sonnait la cloche jusqu'au fond des cales pour faire évacuer tous ceux qui n'étaient montés à bord que pour les adieux. La reporter des mondantités du *New York Times*, qui faisait les départs des grands paquebots, s'avança vers la première des deux passagères,

avec une assurance professionnelle tempérée par un sourire exquis.

— Heureuse de partir pour l'Afrique, par un temps comme celui-ci, madame Louiset?

La jeune femme, enfermée dans un manteau de vison d'un lustre si sombre, que, dès la coupée, toutes les dames en avaient verdi, ouvrit des lèvres très rouges dans un visage livide; derrière sa voilette qui lui barrait le visage à la hauteur du nez, des yeux exotiques brillèrent.

— Madame Louiset, c'est le nom de ma femme de chambre française. C'est toujours elle qui retient les places.

— Dois-je dire que vous êtes de New-York? — demanda la reporter.

Au moment où la réponse allait lui arriver, la passerelle bougea. Dans un instant elle serait dans les airs. L'interviewer fut prise entre le devoir et l'ennui d'être emmenée jusque chez les nègres, ou, du moins, jusqu'au bateau-pilote de Staaten Island. Elle s'enfuit, tandis que le paquebot vibrait sous l'effort des premiers tours d'hélice et des treuils dentés qui remontaient, du fond, les ancres, avec une odeur d'œuf pourri.

II

Au bout de deux jours, quand ont eut passé le cap Hatteras, le temps tiédit. Lorraine Applejack fumait sa pipe sur le pont, après le bal. On avait replié toutes les chaises longues et la plage de bois, large de dix mètres, longue de cent, présentait une merveilleuse piste d'exercice. Il était deux heures du matin. Derrière le verre dépoli des fenêtres de cabines, il avait vu l'ombre des femmes se regardant nues dans la glace avant de se mettre au lit. Puis, tout s'était éteint. Maintenant il n'y avait plus que l'abîme de la mer, mur qui tantôt se dressait et tantôt s'abattait en silence. Seuls, quelques objets de toilette, mal attachés, tombaient, çà et là, dans les flancs du navire endormi sous l'immense ronronnement de ses quadruples hélices.

Lorraine Applejack faisait le tour de l'Afrique avec sa mère et sa sœur, après sa dernière année d'Harvard. C'était le bel

homme de sport immortalisé par les couvertures des illustrés du samedi, ancien capitaine à La Crosse et Rédacteur en chef du journal satirique des étudiants. Il appartenait à une de ces familles d'universitaires, puritaines, archi-millionnaires, du Massachusets. La vie s'ouvrait pour lui pleine de dîners d'anciens élèves, de chasses au grouse et d'œuvres sociales.

Sans avoir rien entendu, à cause du bruit des vagues, le jeune homme sentit qu'on le suivait. Il se retourna. Il vit une femme qu'il n'avait pas encore aperçue à bord, droite dans une guérite de fourrure. Teint mat, cheveux presque bleus; probablement des sentiments excessifs; sans doute une de ces femmes d'une autre race qui, dans les films, ne craignent pas d'entrer, chez les jeunes gens, par une tempête de neige, sans avoir été invitées.

Ils se regardèrent : elle lui plut.

Le lendemain, à déjeuner, à la hauteur des Bermudes, le maître d'hôtel italien annonça à Loraine, avec un sourire, comme pour lui offrir une friandise, que s'il se trouvait à cinq heures, cet après-midi là, sur la plage arrière, il pourrait assister à un ensevelissement en mer. Un des stewards du pont C était mort, dans la nuit, d'une pleurésie.

A cinq heures, Loraine monta sur la passerelle qui dominait l'arrière. Devant lui, l'équipage, mille hommes, au garde à vous. A droite, étaient rangés les stewards en vestes blanches; à gauche, les matelots et les soutiers, souillés de mazout, les graisseurs, peints d'huile; face à lui, les nurses, les stewardesses, les cuisiniers français, avec leur barbiche noire et leur torchon autour du cou. Enfin, sous le pavillon, le mort étendu sur une planche. Un prêtre, en surplis, entouré du commandant et des officiers, priait.

Le soleil, d'un lilas rosé, descendait dans la brume. Le paquebot roulait, se redressant chaque fois lentement. Les officiers, tendus, saluèrent. Le prêtre leva les yeux de son livre de prières et fit un geste de bénédiction... Ce fut précis comme une exécution capitale : on souleva le pavillon américain qui enveloppait la tête du mort. Six hommes basculèrent la planche. Loraine vit la momie, ficelée dans de la grosse toile, glisser sans bruit, les pieds devant, et disparaître,

dans la route large et écumeuse soulevée par l'hélice. Une couronne flotta.

Loraine se retourna. La femme de l'autre soir était là, seule, à ses côtés. Il vit dans ses yeux qu'elle se retenait pour ne pas hurler, comme un chien.

— Comme je hais la mort, — dit-elle.

* * *

— Je suppose que vous en avez assez de votre eau glacée, fils de bonne famille et d'un pays sec? Voulez-vous quelque chose de mieux...? Je n'aimais déjà pas beaucoup l'eau, mais, quand je pense au frère de cette après-midi, cousu dans sa toile et maintenant là, au fond...

C'est toujours vers une ou deux heures du matin que l'inconnue sortait sur le pont, pour se promener. Loraine, maintenant, le savait, car il l'observait en jeune loup puritain, avec une ardeur honteuse. Il accepta de la suivre dans son appartement. Sur la desserte de la salle à manger il y avait plusieurs bouteilles de champagne qui gelaient.

— Puis-je vous demander votre nom?

— Mon nom est Pamela Freedman. Appelez-moi Pam.

Épars, sur le tapis, à cause du roulis, Loraine vit des poupées, des écrins à bijoux, des biscuits au gingembre, l'*American Mercury* de Mencken, le dernier livre des frères Sitwell, les *Faux Monnayeurs*...

— Vous lisez beaucoup?

— Je n'aime pas la société.

—... beaucoup de français?

— Oui, j'ai habité longtemps Paris. J'adore la littérature française, c'est si rapide, si synthétique, si commode... Ces gens-là ont des idées si larges... Chez nous, on voit grand, mais on pense souvent petit...

— Vous êtes Américaine?

— Naturellement, autant que vous, Mr. Applejack. Est-ce que je n'en ai pas l'air?

— Ne vous fâchez pas...

— Vous êtes stupide.

- Alors, pourquoi m'avez-vous invité à boire?
- Parce que vous êtes l'homme le plus beau du bateau.

III

Le Commissaire du *Mammouth* était un brillant officier, plus que droit, renversé en arrière comme une cheminée, galonné d'or et aussi achalandé de décorations et de médailles qu'un champion de natation; les dames raffolaient de lui, il avait des anecdotes pour chaque latitude, connaissait des jeux, des calembours sur tous les ports; son sourire contraignait les passagers récalcitrants à accepter les plus médiocres cabines; il en imposait au Commandant lui-même, savait jeter les dés, aux petits chevaux, avec grâce, excellait dans les allocutions familières et humoristiques, par mégaphone, aux fêtes de charité. A l'occasion, il s'offrait à faire un « mort » au bridge; il était au courant de tous les secrets du paquebot, depuis les soutes jusqu'aux hunes. Être invité à boire le cocktail, dans sa chambre, avant dîner, était un honneur qu'on ne songeait pas à refuser et il ne détestait pas qu'on le blaguât sur les photos de femmes dont le cadre de sa glace était orné.

Le Commissaire jouait l'apéritif, avec son ami, Mr. H. Nathan Jonas, ancien banquier, qui, chaque hiver, quittait Riversidedrive pour une croisière sur l'*Atlantic Line*, afin de se créer des relations. « Un alpiniste mondain », disait-on, tant il était désireux de grimper aux sommets glacés de la société. A son aise dans le *Mammouth*, comme son aîné dans la baleine, Jonas était, avec le Commissaire, le boute-en-train du bord. Pour deviner le nombre de milles parcourus dans la journée, adjuger la poule aux enchères, sans ôter le cigare de ses dents et, dans les tombolas, attirer jusqu'à la corbeille, par un bon mot, le gros chèque, il n'avait pas son pareil.

- Et si je vous gagne ce coup-ci?
- Alors, quitte ou double, — répondit le Commissaire.
- Non, une discrétion.
- Entendu.
- Je veux dire... une indiscretion.

Jonas gagna.

— Et maintenant? — demanda l'officier... — Je sais ce que vous aller me demander... de vous présenter à la mystérieuse dame du pont A? D'abord elle est invisible. Ensuite, elle ne veut connaître personne.

— Montrez-moi au moins sa feuille de passagère...? Rien qu'un instant seulement... J'ai engagé un pari...

Dans la cabine du Commissaire, Jonas mit ses lunettes et lut :

MRS. PAMELA FREEDMAN-ORFEI

— Tiens... Excusez-moi, Commissaire, je n'ai pas à vous apprendre votre métier, mais vous remarquerez que, sur cette feuille, il n'y a pas tout ce qui devrait y être.

— Comment cela?

— Voyez : à la suite du mot *race*, indiqué sur l'imprimé, là, où cette petite dame aurait dû compléter en ajoutant à la main : race blanche, il n'y a rien d'écrit.

— C'est un oubli...

— Ah! ah! vous croyez aux oublis, vous, vieux requin? Si l'on vous demandait de désigner en toutes lettres, quelle est votre race, oublieriez-vous de le dire que vous êtes blanc? Voyons son passeport?

— Mon cher monsieur, — objecta sérieusement le Commissaire, — cela n'est pas dans nos conventions. Je vous ai promis de vous montrer cette feuille; un point, c'est tout.

— Et où est-elle née? A New-York?

— Non, à Atlanta, Géorgie.

— J'en étais sûr! — s'écria Jonas. — Je crois bien que je pourrai bientôt vous dire qui est, en réalité, votre Mrs. Freedman...

IV

Chaleur. Premier jour des pantalons blancs. Nathan Jonas faisait le beau au milieu des dames.

— Je dois vous annoncer, d'abord, Mesdames, que j'ai deux talents : Je regarde les gens dans les yeux, et je devine leur âge... Mais ce talent-là, je ne m'en vante pas.

— Et votre second art d'agrément?

— J'ai un flair étonnant pour découvrir les métis. Je les vois venir d'une lieue... Il y a chez ceux qui sont issus d'un croisement une souplesse du corps, une flexibilité de l'esprit, qu'on ne trouve jamais chez les êtres de race pure.

— Maintenant, révélez-nous...

Ces dames âgées, respectables, toutes scintillantes de médisances et de bijoux, se rapprochèrent.

— Le soir même de notre départ de New-York, lorsque j'ai vu s'avancer, au moment où l'on allait lever la passerelle, Mrs. Freedman, j'ai senti qu'elle n'avait pas qu'un sang blanc... J'ai été aux renseignements et je puis vous affirmer que cette New-Yorkaise n'en est pas une; elle est née à Atlanta, Géorgie, et elle a du sang nègre!

Une torpille dans la chambre des machines aurait moins fait sauter ces dames.

— Quelle abomination! — fit Mrs. Cornelius de Witt.

C'était incroyable! Un membre de la croisière, l'occupante du premier appartement de luxe, avoir du sang noir! Quelle époque!

— Le *Mammouth* n'est pas le *Mayflower*, — répondit indulgemment Mr. Jonas.

— Certes. C'est un navire de traite.

— Pour un passage de dix mille dollars, il me semble que nous aurions le droit d'exiger d'être entre Blancs!

— Allons, — ricana Mr. Jonas, — vous allongez vos dix mille dollars pour aller voir des nègres, on vous en montre avant la date fixée et vous n'êtes pas contentes, mesdames?

— Et qui est votre négresse?

— Cette jeune personne se nomme exactement Freedman-Orfei. J'ai connu sa mère, il y a vingt ans... au moins. Je vous parle d'un âge préhistorique où les hommes relevaient encore le col de leur pardessus pour ne pas être vus allant chez les négresses. C'était une quarteronne qui s'appelait Freedman, comme tant d'autres¹. Elle avait, après fortune faite, épousé un ténor italien du Metropolitan du nom

1. Freedman, mot à mot homme libéré; nom que prirent beaucoup de nègres du Sud, après la guerre de Sécession, quand on les dota d'un état-civil.

d'Orfei, et, ensuite, tous deux allèrent habiter Paris. Quant à notre passagère, elle était la fille d'un premier lit...

— Et d'où viennent l'argent, les émeraudes, le vison, tout le luxe?

... — De la mère. Celle-ci, après avoir fait le bonheur de beaucoup d'entre nous, ouvrit dans Harlem une boutique de soins de beauté pour femmes de couleur. Et vers 1907 ou 1908, elle inventa, m'a-t-on raconté, une machine à décrépler les cheveux des nègres. Vous savez quelle souffrance de chaque instant c'est, pour un Noir, que d'avoir cette mousse crépue sur le crâne... Des cheveux plats, c'était l'émancipation! Pour la peau, ils pensaient, avec raison, qu'on s'arrangerait toujours. Quand Mrs. Freedman mère mourut, peu après la guerre, à Paris, je lus dans les journaux qu'elle avait laissé une centaine de millions. Sa fille voyage sans doute... pour oublier sa couleur. Mais, avec une fortune comme ça, on n'est plus nègre!

A la surexcitation succéda, parmi les dames, la consternation. Maintenant que le coup était porté, Mr. Nathan Jonas laissa paraître un peu de ce faible que les Juifs tiennent toujours en réserve pour les déshérités.

— Bah! Et si, après tout, — remarqua-t-il, — les Noires s'arrangent pour être blanches?

— Aujourd'hui les Blanches ne s'efforcent-elles pas d'être noires? — fit Mrs. Cornelius de Witt.

— Sans rire, — continua brillamment Jonas, — notre âge est un âge nègre. Voyez cette paresse générale, ce dégoût des jeunes pour le travail, les nudités, au Lido et à Palm Beach, l'égalité, la fraternité, la banane, l'amour en public, les divorces, la publicité...

Les vieilles dames entrèrent en jeu :

— L'époque des poupées-fétiches et des championnats de danse de cinquante heures!

— Celle des couleurs crues, du cubisme et des étoffes géométriques...

— ...des plumes sur la tête...

— ...et des bracelets d'ivoire; et de Harlem...

— ...et des musiques syncopées...

— Parfaitement! Je ne vous le fais pas dire, — conclut

Jonas. — Les charlatans, les orateurs verbeux, les diseurs de bonne aventure, le frotti-frotta, les faux-bijoux...

— Le nègre, c'est notre ombre!

V

— Pamela, connaissez-vous un Mr. Nathan Jonas? — demande Lorraine Applejack à sa nouvelle amie, Mrs. Freedman.

— Nullement. Pourquoi?

— Parce qu'il va racontant, sur le bateau, que vous avez du sang noir.

Jamais il n'y eut pareil silence. En une seconde, Paméla revit son enfance, la boutique de sa mère, puis sa jeunesse, leur départ pour l'Europe, Paris, leur luxe soudain, toute une féerie de plaisirs où, avec les autres inconvénients, s'étaient évanouis les préjugés sociaux. Elle pensa à son retour en Amérique après la mort de Mrs. Freedman : elle-même une autre Pamela, libre, affranchie et affinée par la France, osant habiter la Cinquième Avenue, recevant des intellectuels, des Blancs dans les nouvelles idées... Ses amours, ses succès... Et voilà que le hasard la rejetait, honteuse, faible, parmi les incurables! Pamela, droite dans sa robe d'un rose léger, fulgurante de diamants, se tendit en arrière, puis se jeta dans les bras du jeune homme :

— Lorraine! mon amour... Le sale lâche!

— Je lui ai cassé deux dents, au bar, — ajouta tranquillement Lorraine.

— Mon père était d'Atlanta, mais Blanc, blanc comme toi, — fit-elle, en sanglotant, — et ma mère, Cubaine. Je te jure que je n'ai que du sang de Blanc dans les veines. Regarde-moi donc!

Il ne regarda rien. Il la serra dans ses bras. Cette peau, grise, si douce que les lèvres qui s'y posaient semblaient entrer dans du néant, ces yeux d'un vert brûlant, ces lèvres goulues, ce corps de couleuvre, tout ce qui eût dû témoigner du mensonge était justement ce qui le lui rendait invisible.

VI

Les Tropiques. Les cabines devenaient intenables. Un matin, à l'heure du déjeuner, Paméla apparut sur le pont. Sa beauté, éclatant comme une grenade, surprit l'adversaire. Robes d'été, qui étaient presque des robes de bal, joailleries du poignet au coude; ce furent, dès lors, chaque jour, des maillots pour chevaucher le cheval électrique de la mécanothérapie, d'autres pour la piscine. Une pétition circula. Le Commandant fut approché; on le saisit d'une protestation contre la présence d'une femme de couleur à son bord; il tergiversa, promettant de transmettre à la compagnie. En attendant, Mrs. Freedman, fût-elle plus noire que tout Harlem, avait droit, maintenant qu'on l'avait embarquée, à quatre-vingt-quatre jours de traversée. Ne pas la saluer? Il eût fallu qu'elle même commençât par rechercher les hommages. La mettre en quarantaine? Elle ne fréquentait personne, sauf Lorraine.

Ce fut par lui qu'on s'efforça de l'atteindre. « Occuper le plus bel appartement du *Mammouth*, sortir de pareilles robes, quand on a des raisons de ne pas être fière de sa peau, ce n'est qu'une faute de goût. Mais, mettre la main sur le plus beau gars du bord, qui est, en même temps, le plus beau parti, cela se paie », pensaient-ils, avec la bassesse du vulgaire.

La veille de la première escale d'Afrique, vers minuit, le jeune Américain se dirigeait vers la cabine de son amie. Dans l'instant qu'il allait frapper, il vit, épinglé sur la porte, un papier où une main anonyme avait reproduit cette phrase de l'Écriture : « *Malheur à celui par qui le scandale arrive.* » Il rougit, se vit mis en ballottage dans les cercles, imagina le sénateur Applejack, son père, chassé par sa faute du Congrès et rentra chez lui. Là il écrivit avec embarras à Mrs. Freedman qu'il ne pourrait descendre à terre avec elle, pour cette première escale, comme il le lui avait promis, parce qu'il lui fallait accompagner sa mère et sa sœur. Ayant donné cette satisfaction aux races blondes, il s'endormit en pensant aux femmes noires et nues qu'il verrait bientôt.

VII

Première escale. Pamela Freedman fut suspendue au-dessus du vide, comme les autres voyageurs, dans un panier, qui la déposa délicatement au fond d'une pirogue. Elle se trouva seule, assise sur un coussin de paille, les pieds dans l'eau, en face de quatre hommes nus, qui poussèrent une plainte rauque; l'embarcation dressa le nez, franchit la barre houleuse et retomba sur l'eau plate. Il n'était que huit heures du matin, mais la réverbération, déjà, brûlait les yeux. Une brume éclatante, sur la mer mercurielle. A tribord, entouré de pirogues, le *Mammouth* continuait de vomir des passagers tandis qu'à bâbord, assailli de lourdes pinasses et de péottes, il engloutissait de l'eau douce, des fruits. L'Américaine regarda ces hommes : leur corps luisait de sueur, leurs bouches étincelaient. Elle fut surprise de les entendre parler un français charmant avec de petites voix enfantines. Il y avait donc une Afrique française? Ils lui tendirent un gros poisson, coloré comme ceux des aquariums. Ils respiraient la force et la joie; la dureté soyeuse de leurs peaux nues, la liberté de leurs membres exposés, la cambrure étonnante de leurs reins, les sachets de cuir rouge pendus à leur cou, tout semblait à Pamela nouveau d'abord, puis harmonieux, puis beau. Étant seule, elle osa penser qu'elle avait de ce sang-là dans les veines.

La feuille quotidienne, imprimée à bord, et qu'on glissait chaque matin sous les portes des cabines, signalait qu'on pouvait débarquer dès huit heures du matin et se rembarquer à dix heures du soir. Pamela se réjouit : elle avait de longues heures à passer à terre, après ces jours de traversée, ces heures où elle avait pleuré de rage...

Où qu'elle portât les yeux, elle ne voyait qu'une lagune grise bordée de cocotiers, des cabanages recouverts d'un chaume roux comme le poil des oranges-outangs; quelques entrepôts, douanes, huttes. Quel était ce port? Ni une capitale administrative, ni une grande place de commerce; l'endroit avait été choisi, — bien choisi —, pour donner aux passagers

de la croisière, en un minimum de temps, une première impression de l'Afrique sauvage : en quelques heures, New-York pourrait photographier lagune, grève et forêt.

Afrique, estuaires étranglés, deltas en marche, succession de terrasses s'élevant toujours, disaient les guides... Après un barrage de palétuviers et de récifs gris bleu, comme du mâchefer, on aborda sur une plage de sable plus rouge que du sable d'urine. Alors, seulement, le soleil hissa un disque aveuglant, chauve de ses rayons, presque polaire; il tombait si droit que rien n'avait plus d'ombre; la couleur des choses était mangée, leur relief anéanti. Pamela enfonçait dans un air chaud. Deux hommes s'offrirent, unis par un hamac de fibre d'ananas. Elle se laissa empaqueter.

— A la forêt vierge! — fit-elle joyeusement, comme elle eût donné une adresse dans Lexington.

* * *

Après avoir traversé une courte savane, Pamela et ses porteurs arrivèrent à un sombre mur, dont le faite se découpait sur le ciel en dents de scie. C'était une palmeraie. Pour y croire, elle devait se répéter : « Voilà l'Afrique, voici la grande forêt! » Elle n'éprouvait rien encore de cet écrasement que tant de livres lui avaient annoncé; cependant tout apparaissait confus, absurde, sans forme ni couleur. Ce n'était ni le fond de la mer, ni une cathédrale, ni aucune de ces images qui servent aux auteurs pour décrire les forêts tropicales : plutôt une fortification verte à soubassement d'eau. Par la lézarde d'un sentier se glissa le hamac. Cela ressembla alors au dessous des tribunes d'un autodrome : l'obscurité avec des taches de soleil entre des milliers de fûts; chaque arbre cherchait à voler au voisin sa lumière; eux montaient; les lianes cordées descendaient. Pamela renversait la tête pour mieux voir les branches pliant sous le poids de parasites qui en dégouлинаient comme des paquets de vermicelle.

— En avant!

Elle retrouvait, montée sur les épaules de ces hommes, l'ondulation même du paquebot. Elle jouait à l'explorateur, avec son beau casque, sa robe sport de chez Abercromby,

ses grosses lunettes dont les verres fumés baissaient tout d'un ton, de sorte que lorsqu'elle les relevait, c'était un enchantement de couleurs. Quelle différence avec les foules d'Amérique! Où se trouvaient donc les habitants dans cette immense Afrique? Aucun bruit. Aucun oiseau. Le monde semblait commencer à peine. Et les villages? Et les routes? Et les autos? Depuis une heure qu'on marchait, Paméla n'avait pas rencontré âme qui vive. Elle se pencha hors du hamac, ne vit que des levées de terre, des troncs, des branches, des feuilles, des hybiscus tendus vers elle comme des bouches. Une furieuse envie de jouer, l'enfantin besoin de courir, la reprit.

La sylve s'épaississait encore, devenait maintenant un souterrain, un égout; l'eau sourdait, bien qu'invisible, pénétrait tout. Le sentier surélevé, jouant les montagnes, s'exhaussait sur une chaussée gondolée comme à Coney Island; ce n'étaient que sagittaires dressés, fougères, pariétaires, dans un désordre obscur. L'emmêlement des racines, la profusion des nœuds de lianes ficelées, le chevauchement des parasites apparaissait inextricable; tout était vert, pas un seul autre ton uni, jaune ou blanc, ni une surface lisse où se reposer la vue, ni quelque chose qui ne soit pas tordu, déformé, torturé, irraisonnable. Dans les mares, pleines d'une sanie noirâtre, elle se croyait guettée par des crocodiles immobiles, des monstres d'eau. Elle admirait les arbres fracassés, rayés comme des lézards, la tête enfoncée dans la vase, immergés par désespoir dans cette confiture verdâtre ou assassinés par leurs voisins, au fond de cette mauvaise auberge.

— En avant! — cria-t-elle.

Pamela s'était attardée à regarder le soleil couchant, bariolé comme un oiseau des Indes. Elle fut surprise de voir l'ombre jaillir si vite... Maintenant il s'agissait de ne pas manquer le bateau. Les porteurs hâtèrent le pas. Au bout de deux heures, exténués, ils débouchèrent en terrain découvert. L'humidité marine vint les rafraîchir, après l'étouffante moiteur des sous-bois. Des nuées cyclamen

traînaient, dans lesquelles se vautraient les éclairs de chaleur. Entre les cocotiers, le ciel apparaissait et ses étoiles vertes... Enfin, la mer... Pamela chercha aussitôt des yeux la masse lumineuse du *Mammouth*... Quelque accident de terrain lui cachait-il le bateau? Elle tendit son regard... rien. Était-il possible que tous les feux fussent éteints? L'océan s'offrait, déshabité, calme au large, effervescent sur les bords. Inquiète, elle vérifia l'heure; il n'était que neuf heures pourtant... Enfin, le hamac arriva à la jetée :

— Au bateau!

— Bateau, y a pas, madame.

— Comment?

— Pati g'os bateau; cé matin, pāti dix heures, pāti, ton bateau, sans toi, madame.

Parti! La voilà seule, la nuit, sur la terre d'Afrique. Le *Mammouth* n'est plus là! Aucune chance de le rejoindre : sa prochaine escale est au Cap, à quinze jours d'ici. C'est fini la croisière. Pamela s'appuie à un des obus scellés dans le môle. Elle pleure de rage, de désespoir. Des renards volants la frôlent. Par quelle erreur absurde... Seule, seule! sans bagages, sans femme de chambre, sans argent. Quelques Noirs se sont accroupis à ses pieds et, les bras pendants entre les jambes ouvertes, attendent. Elle pense qu'il faut agir, mais elle sent que c'est inutile. Une langueur la lie au sol, l'unit à l'air. La T. S. F.?... Personne ici ne sait ce que c'est. Un cargo à destination de Marseille, quand?... Demain?

— Oui.

— Dans six mois?

— Oui, oui.

Impossible de rien tirer de précis de ces nègres, qui répondent oui à tout pour faire plaisir.

.....

Maintenant une brise se lève, un souffle chaud qui la glace. Où attendre le jour? Les porteurs se sont endormis, enchevêtrés comme un nœud de serpents. Paméla se rappelle avoir vu, lors de sa promenade, une maison en briques et fer-blanc, avec un mât de pavillon, pas très loin.

— Est-ce à droite?

— Oui.

— A gauche?

— Oui, oui.

— Allons!

Ils font signe que non. Jamais ils ne s'aventurent la nuit à cause des esprits de suicidés qui vous mangent l'âme. Elle ira seule.

Une heure plus tard, elle marche toujours, dans la nuit, n'ayant rien trouvé. La route déserte, silencieuse et légère comme du liège, serpente, s'attarde, puis rentre en forêt.

Dans le silence elle n'entendait qu'un oiseau, toujours le même, invisible, placé très haut, en observation et qui donnait brusquement des coups de sifflet autoritaires, comme ceux des policemen. A la nuit, les éclairs se rapprochaient. Le ciel se couvrit en un instant et une tornade sèche fit plier les arbres, apportant des échantillons d'odeurs si vagues qu'elles étaient atroces, à base de parfum de champ de bataille, d'église catholique, de pharmacie. Pamela ne connaissait que les nuits légères d'Occident, qu'on chasse d'un coup de commutateur, mais non cette chose lourde, visqueuse, au travers de laquelle il lui fallait se frayer un chemin. Les grillons déchiraient l'obscurité de leur clameur sexuelle, harassante, métallique.

Pourquoi cette succession d'ondes chaudes et froides? Pourquoi marcher? C'était l'heure où, en Afrique, il n'est plus question de l'homme. Il n'y avait aucune raison d'aller quelque part; de revenir en arrière, pas davantage. Ni même de respirer, d'exister, de s'appeler Pamela Freedman.

Les éclairs se succédaient, quinze, vingt par minute, dilatant autour d'elle l'horizon, augmentant la tension de ses nerfs, la fatigue de ses yeux, qui essayaient de voir. Tantôt, exténuée, elle heurtait les spectres d'arbres abattus par les cyclones; l'instant d'après c'étaient des herbes plus hautes qu'elle; sous les lueurs électriques, ces herbes apparaissaient blanches et tout, jusqu'aux fûts des palmiers, était d'un blanc polaire, sauf les chapelles gothiques des termitières, rouges. Échardes monstres des arbres foudroyés, charbonneux, dressés comme des fémurs, des tibias calcinés. Soudain, Pamela s'arrêta... Enfin! Des feux... des hommes! Elle se

hâta, mit en déroute des êtres invisibles dans les halliers, des larves à phosphorescence rouges ou vertes, qui l'arrosaient d'un liquide musqué... De gros oiseaux gris, aux silencieuses ailes de drap lui partirent sous les pieds. Elle courait... La radiance de l'horizon se rapprochait... Ce devait être un grand village, peut-être une ville, où on pourrait manger et boire, une vraie ville avec des enseignes lumineuses... Comment avait-elle pu être heureuse, ce matin, perdue dans cette immensité pourrie? A mesure qu'elle allait vers le feu, vers les hommes, elle se sentait solidaire de tous les progrès, épanouie de l'idée de ses valeurs en bourse, fille d'un grand pays où la nature n'est plus dangereuse, où les animaux sont encagés, où le danger et la mort sont domptés. De ses narines rondes et mobiles, elle huma la bonne fumée du bois. La lumière s'irradiait maintenant sur une telle largeur, qu'on eût dit une aurore, épousant les courbes du sol, montant avec lui, ininterrompue par les dénivellements des vallées qu'elle suivait fidèlement. Pamela crut un moment à une armée qui bivouaquait... Encore des taillis, quelques arbres, et la chaleur devenait intense... Enfin elle fut arrêtée par les premières flammes, basses, mordorées, et qui grignotaient l'humus, le mordillaient comme un papier... Au delà, le sol consumé était noir, avec des taches de cendres, blanches comme des linges. Venait enfin, à l'arrière-plan, la réserve des grandes flammes, ou plutôt des vagues, hautes de trois à quatre mètres, d'un rouge implacable qui ne s'obscurcissait qu'au sommet. Elles avançaient, se prêtant la main, surmontées de flammèches, sur un rang, à perte de vue... Désert du feu... Pamela cria : rien ne répondit, que le crépitement de la fournaise en marche... Sans qu'on l'aidât, ni qu'on lui opposât aucun obstacle, les animaux ayant fui, le brasier poursuivait son solitaire dévorement. Audessus, les arbres brûlaient debout, malgré la sève qui en jutait et qui bouillait, malgré l'humidité des feuilles, malgré leur essor de quarante mètres; des troncs pleins d'étincelles éclataient tout seuls. Des palmiers, plus vite terrassés, étaient tombés, déjà noircis et fumaient comme de mauvais cigares, pleins de salpêtre. Ayant hurlé, la voix morte, Pamela comprit qu'elle était toute seule, seule avec le feu

qui pétillait joyeusement dans la nuit vide... Il allait lentement, prenant son temps, comme pour bien mâcher tout ce qui se trouvait sur son passage, gourmand comme un bûcher; elle dut reculer.

Des éclairs se succédaient, silencieux, longs et mous ainsi que ceux du magnésium. Un coup de tonnerre; de l'eau, enfin! Accroupi, jambes ouvertes, le ciel vidait maintenant son ventre de nuages avec des éclats de tonnerre et de plaisir.

Un peu plus tard, chancelante, en sueur, sa robe légère en lambeaux, l'Américaine s'arrêta dans une clairière. Ses oreilles bourdonnaient, ses tempes étaient martelées. La lune, qui s'était levée, enveloppée par l'humidité d'un halo huileux, la regardait, avec son rire de nègre... Paix méchante, comme si ces arbres n'étaient nés que pour l'étouffer. Autour d'elle, elle aperçut une dizaine d'énormes chapeaux de pailles coniques... des huttes! Aucune lumière. Elle appela : personne. de sa voix cassée, elle miaula : rien. Le village semblait abandonné. Paméla s'approcha, au hasard, d'une case, décidée à la partager, s'il le fallait, avec le bétail, mais à y attendre le jour : prolongé par des branchages, un toit de palmes sèches, circulaire, descendait au sol, ne laissant pas d'ouverture. Elle fit le tour avec soin, en frottant des allumettes, trouva enfin une porte, fermée d'une natte. A quatre pattes elle s'y faufila...

Une âcre fumée du bois la prit à la gorge et aux yeux. Des braises, effondrées entre trois pierres rougeoyaient. L'intérieur de cette case ronde, peu à peu, apparut vide. Du dehors, Paméla ne l'eût pas cru si vaste... Elle y trouva deux bidons à pétrole et unealebasse charbonneuse, avec des restes de riz. Elle les gratta, à l'aide d'une cuiller en bois. Maintenant, elle s'habitua à l'obscurité; elle put distinguer une carcasse de lit, faite d'un gril de branchage; elle s'y laissa choir.

Alors, face à elle, le dos à la porte, elle aperçut, debout, collé au mur, immobile, plus abandonné qu'une chèvre, un enfant noir qui la regardait avec une indifférence stupide.

VIII

— Les brutes! les sauvages! Tenez, monsieur...

Pamela était assise à table, seule, en face d'un Blanc, vêtu d'un uniforme khaki, à boutons d'argent. C'était l'Administrateur du cercle, un Corse, moustache frisée, beau gars, brun, assez « sous-off ». L'Américaine lui tendait la feuille quotidienne de la veille, éditée par l'imprimerie du *Mammouth*.

— Voyez vous-même; ne lit-on pas : « *Durée de l'escale, 8 a.m., to 10 p.m.?¹* » MM. les Passagers sont avertis qu'aucun délai, etc. »

— Et maintenant, regardez, monsieur, (elle lui montrait la feuille par transparence, face au jour)... après le second chiffre, ne remarquez-vous pas que le papier est plus clair? Eh bien, il a été gratté, oui, intentionnellement gratté : on a changé l'*a* en *p*; de 10 *a.m.*, c'est-à-dire dix heures du matin, — on a fait 10 *p.m.*, c'est-à-dire dix heures du soir... Et tout ça pour me faire manquer le bateau!

— C'est une charmante farce!

— En vérité!

Pamela revit le papier anonyme épinglé un matin à la porte de sa cabine, et qui aurait dû l'avertir pourtant des intentions du bord à son égard.

— Les vaches! salauds d'hypocrites! — sanglotait-elle.

Un cargo de cinq cents tonnes pour Dakar, dans trois semaines, voilà tout ce que l'Administrateur avait maintenant à lui offrir. Elle trépignait

— Quoi, pas de glace, monsieur? Pas de tennis? Pas un seul disque? Et vous pouvez vivre?

Galamment, il lui conseilla de prendre son mal en patience. Elle essuyait ses larmes... De faire popote gentiment ensemble...

Un soir, après dîner, sur la terrasse de briques. Apéritifs poisseux. Eau tiède. Constellations. Grillons. Horizon bordé de feux de brousse. Pamela a oublié le *Mammouth*, son

1. 8 *a.m.*, 10 *p.m.*, c'est-à-dire 8 heures avant midi, 10 heures après midi.

appartement de bois précieux, pleins de robes, de pierreries, de bouteilles, tous ces êtres méchants suspendus entre le ciel et l'eau obscurs. Elle ne pense déjà plus à Loraine. Son atavique manque de mémoire, l'ardeur à vivre qui est dans son sang volent à son secours. Il ne lui reste au cœur que de l'orgueil blessé. Elle se répète à mi-voix les conversations du bord, telles qu'elle les imagine, du côté de l'Équateur : « Il apparaît qu'hier une Mrs. Freedman est restée à terre?... » « Comme c'est désagréable pour elle... » « Oubliée! Perdue! ma chère. » « Et dans une colonie française par-dessus le marché! »... Oui, ils disent cela, mais, à part eux, ils pensent : « Hein? Elle a été bien débarquée, la négresse! »

Elle regarde autour d'elle: tout la surprend : ces murs nus avec des peaux de panthères clouées, les nattes, la panoplie de sagaies, les malles posées sur des briques, à cause des termites, et le boy qui, les jours où il y a des invités, sert avec la chemise flottant par dessus le pantalon... Cette vie simple avec un homme qu'elle ne connaissait pas hier lui semble naturelle...

L'Administrateur s'approche de l'Américaine; sa câlinerie est respectueuse, mais, sous cet hommage, elle le sent mâle et roi, roi selon la coutume du pays noir. Il met la main avec désinvolture sur le bras nu de Paméla.

— Je suis ici depuis dix ans...; dire que c'est mariolle, non... Pas tous les jours qu'il vous tombe du ciel une femme sans anneau dans le nez, une vraie Blanche...

* * *

Sieste. Silence du village; soleil dramatique; les oiseaux eux-mêmes ont cessé de chanter; on n'entend que l'eau du filtre tomber dans la dame-jeanne, et les pieds nus d'un serviteur, sur les nattes. Dehors, rissent le Tribunal, l'École, le Dispensaire. Pamela vit maintenant en pleine brousse, depuis un mois, avec cet homme. Elle a laissé partir un cargo pour Dakar, puis un second. Elle préside ses dîners. Elle le suit à la chasse, dans ses tournées de collection d'impôts. Elle a mis en gage ses émeraudes chez les Syriens et elle ne

pense plus à rentrer. Elle est heureuse au milieu de ces broussards, de ces chasseurs, de ces rudes colons, dans le décor fou de la grande forêt. Jamais elle ne s'est sentie aussi légère, aussi libre. Elle élève des guépards, donne des ordres aux miliciens, qui l'appellent « madame Commandant ». Faute de baignoire, elle se lave dans une pirogue. Elle préside des repas avec plus de bouteilles que d'invités, des dîners où il y a l'institutrice, le pharmacien russe, le receveur des postes, qui apporte son gramophone. Ils font la salade à l'ail, disent des gaillardises aux dames et boivent du moussoux avec des jeux de mots :

— Ah! J'en ai de l'Afrique assez!

— ... Ah!... Fricassée vous-même!

Elle les entend parler de l'A.E.F.

— Est-ce l'American Expeditionary Force? — demande-t-elle.

— Non, madame, l'Afrique Équatoriale Française.

Pamela a été accueillie parmi cette légion étrangère comme une épave. Ils ne comprennent pas que « quelqu'un qui en a les moyens » vienne en Afrique. Mais elle, pêche, chasse, vit comme dans un ranch, comme une collégienne dans les réserves des Rocheuses. Si elle n'avait pas quitté le *Mammouth*, serait-elle ici? La plus étonnante aventure de sa vie, ne l'eût-elle pas manquée? Le mal du pays? Elle comprend maintenant que c'est à New-York qu'elle l'éprouvait.

Au cours d'un de ces interminables repas, d'une de ces bonnes chères que provoquent la solitude et les Tropiques, Pamela se sentit observée. Elle releva la tête. Non, aucun des convives ne faisait attention à elle. Ils parlaient de traitements, des histoires de palmes. Les photophores éclairaient les faces devenues très rouges, les cols des dolmans déboutonnés. Des chauves-souris traversaient la pièce. Le panka, comme une aube de toile rayée, faisait passer doucement au-dessus de leurs têtes un vent doux et régulier. Machinalement Pamela considéra le plafond, où était la poulie, puis, suivant des yeux la corde du panka, descendit du regard jusqu'à la baie ouverte sur un couloir sombre. Elle vit alors deux points blancs qui la fixaient. Dans l'obscu-

rité, elle distingua un être humain; c'était un noir, nu, couché par terre. Ayant attaché la corde à son pied, il éventait la table en agitant une jambe. Mou comme un fauve au repos, avec des yeux ardents; endormi, mais prêt à bondir; d'un geste élégant et fatigué elle le voyait amener indolemment cette corde, la lâcher, puis la reprendre. Derrière ces Européens avinés et bruyants, lui, sombre, immobile, avait un air dominateur et plein de mépris cruel qui lui plut. Jamais elle n'avait vu quelqu'un d'aussi sauvage, d'aussi beau.

Les poisons et les remèdes alternaient :

— Crème de cacao ou mandarinette?

— Quinine ou stovarsol?

— Depuis quand avez-vous celui-ci pour tirer le pankas?

— demanda-t-elle au maître de maison.

— Depuis ce matin. C'est un prisonnier, naturellement, comme tous nos serviteurs. Inculpé dans une affaire d'empoisonnement collectif... Fils d'un chef du cercle... assez mauvais esprit... je le crois féticheur. Voulez-vous que nous prenions le café au salon?

Comme on se levait de table, Pamela s'approcha du nègre. Maintenant les photophores l'éclairaient en plein; mais il était si terriblement noir que les lumières s'éteignaient sur sa peau; à peine en conservait-il sur des jambes parfaites, sur les épaules larges, quelques luisants. Ses traits disparaissaient dans l'ombre, sauf les yeux triangulaires. Il avait des croix en relief sur chaque joue. Une force extraordinaire et naturelle traversait sa figure. Pamela passa devant lui, lui mit un billet de cinq francs dans la main; il le prit sans que son visage exprimât rien. Il ne remercia pas. Il était pareil à un fétiche de bois dur, poli par les caresses des croyants; il trônait au-dessus du festin terminé, comme l'image même de l'Afrique. Avec avidité l'homme regardait la table.

— Qu'est-ce que tu veux?

Bestialement, il surveillait le sel. En riant, Pamela lui tendit la salière; il l'avalait d'un coup.

IX

Autrefois, Pamela se prenait à dire, comme les autres : « Ces sales noirs. » Maintenant, elle admirait ces bouches roses, ces corps minces, d'une rectitude parfaite, l'ardente et pure cambrure des reins, les peaux cirées, la grâce de la démarche, l'immobilité des torses au-dessus de l'avance lente et fière des jambes; elle enviait ces sangs si forts que ni la morsure empoisonnée des fauves, ni les terribles maladies d'Afrique ne les gâtaient. Quelle différence avec les nègres américains, leurs affreuses demi-teintes sales, les dents pourries sous l'or, leurs ventres mous, toutes les tares du métissage. L'absence de besoins était pour ces ancêtres d'Afrique la plus belle parure; la pauvreté les ennoblissait; plus ils travaillaient de leurs mains et plus ils étaient beaux. Ils peinaient en riant, et tout effort, chez eux, devenait un chant ou une danse. Ils savaient entrer sans bruit, se vautraient par terre sur les nattes; certains jours, ils se barbouillaient de couleurs ocre ou blanche, de terres délayées, de sèves; alors ils savaient s'enivrer de bruit et frappaient les objets inanimés jusqu'à ce qu'ils chantassent.

Maintenant, après dîner, Pamela partait seule, dans les bois, pour chasser, avec une lampe électrique sur son chapeau. Mamadou, le tireur de pankas, la suivait, avec la carabine du commandant, et, parfois, le gramophone. L'Américaine faisait tourner des disques et elle se divertissait à voir sa solitude se peupler peu à peu de tous les Noirs errants ou à demi réveillés des environs, qu'attirait la musique. Cela l'amusait de constater qu'ils n'aimaient pas ce que les compositeurs juifs de New-York appellent les airs nègres; ils semblaient préférer les grands airs sauvages et populaires des Russes. Eux l'entouraient, accroupis, vrais somnambules appâtés par l'harmonie, leurs bracelets d'ivoire seuls sortant de l'ombre. Mamadou ne disait rien, fort de son prestige de prisonnier, fier de sa puissance; il régnait sur ce silence et sur la nuit. Parfois, Pamela se baignait à la lune dans une rivière en papier d'étain; le Noir battait l'eau avec un bambou

et criait pour éloigner les caïmans; stupéfait, il regardait cette femme, comme un nègre qui, pour la première fois, voit de la neige.

Une nuit qu'ils avaient chassé fort loin, Mamadou, derrière Paméla, portant autour des reins une ceinture de pintades à la tête retombante, on entendit le martèlement sourd du tam-tam.

— C'est chez moi, — fit-il. — Viens.

— Il est tard...

— Viens.

— Nous sommes si loin...

— Donne-moi ton arme. Tout homme a besoin d'une femme et d'un fusil...

Il prit Paméla, comme une antilope, autour de son cou, et l'emporta.

Ils avancèrent ainsi jusqu'à un village cerclé de claies, aux ruelles si tourmentées qu'ils durent, comme en un labyrinthe, errer longtemps avant d'arriver au centre même du bruit. Chaque fois, on croyait l'avoir atteint, mais un angle cassait sa route, une chicane dissimulait un nouveau détour; de hautes nattes renforcées de pieux laissèrent filtrer un peu de lumière; alors ils se glissèrent dans une enceinte close et pénétrèrent dans une première cour où l'on put distinguer un grouillement d'agneaux. Puis, à nouveau, une tranchée d'ombre et une deuxième enceinte. Soudain, ils reçurent le fracas du tam-tam en pleine figure. En face d'eux, l'orchestre, tambours debout et les joueurs de balafon accroupis, crucifiaient le silence. Dès qu'on les vit entrer, tout crépita. Mamadou apporta un falot qu'il déposa par terre; cette lueur basse éclaira des jambes noires, les stries verticales des pagnes de cotonnades, les lourds bracelets de cheville des femmes... A mesure que la musique s'accélérait, le village entier arrivait. Déjà les plus excités se jetaient dans le cercle de danse, comme dans un brasier. On voyait leurs ombres gesticulantes, — bras jetés, articulations molles, têtes allant et venant comme les têtes de bielles, — se détacher sur le blanc soubassement des cases. Poussière. Étoiles. Les reins des femmes tremblaient, plus secoués que par la fièvre, agités par un interminable

frisson. On s'écrasait, ainsi qu'à la curée d'un hippopotame. On entourait le jeune féticheur et les fillettes, cerclées d'argenteries, criaient de plaisir à le voir revenu. Les notables battaient des mains. Les enfants se vautraient dans la cour; les ruelles étaient toutes engorgées. Sur les toits flexibles, des curieux avaient grimpé et se découpaient en noir dans la nuit verte. D'autres, aplatis, comme des bas-reliefs s'enfonçaient dans les murs

Pamela Freedman n'était plus la femme blanche pour laquelle on donne un spectacle. Personne ne faisait attention à elle. Les yeux s'étaient fixés sur la danse. Car maintenant le fils du chef, Mamadou, dansait : il avait ce regard droit, cette noblesse de cou de la grande antilope du Sénégal qu'on nomme « l'antilope onctueuse », lançait ses membres comme des offrandes, les reprenait, les distribuait à nouveau; il avait pris entre ses dents, par une ficelle, son balafon aux bois inégaux et pivotant autour d'un axe invisible, il le faisait planer au-dessus des têtes. Pamela ne pouvait détacher ses yeux de cette figure qui, à mesure qu'elle s'enivrait de tournolements, devenait bestiale et satisfaite comme celle des dieux. A force de danser, il trouait la terre! Pamela se rappela qu'il lui avait dit : « Viens, je suis riche, il ne pleut pas dans ma case, mes femmes sont grasses et bien nourries... » Elle était venue... Elle lui apprendrait la mélancolie, l'alcool, le baiser et les autres manières des blancs... Les négresses nues qui se pressaient derrière elles, l'enveloppaient de toutes parts, la soulevaient. Elle aplattissait les poitrines flasques des vieilles, les seins durs des jeunes filles lui entraient dans le corps. L'odeur affreusement musquée du nègre la terrassait; mais elle ne pouvait y faire renoncer ses narines. Elle s'enfonçait dans le monde noir, elle se noyait en lui. Rituelle, la lune s'était levée. Les agneaux, au fond de la cour, étaient devenus bleus, ainsi que les murs. Pamela retrouvait dans ce tam-tam aux sons mats le même engourdissement, la même extase qu'à Harlem, elle demandait au jazz, elle pensa au dernier succès d'Irving Berlin;

*« Les nègres ne sont vraiment des nègres
que sous la lune... »*

Elle oubliait combien son luxe, sa beauté claire, avaient fait envie à des milliers de ses sœurs, à Harlem. Elle en avait assez d'être une fausse Américaine! Pourquoi s'enorgueillir d'un progrès emprunté? « Jusqu'où iront les nègres? » se demandent les badauds, admirant ces automates. Pardi! ils iront jusqu'où vont les Blancs, jamais au delà. Son progrès à elle c'était de revenir, par une étonnante et harmonieuse union, à la terre ancestrale. Elle revit sa mère... La boutique... Son enfance... Féminité, maternité immense de l'Afrique! Les négresses sont les reines du monde noir. Elle arracha sa robe, ses colliers, jeta à terre sa carabine, ses cartouches, lança à la volée son argent, laissant la populace avide s'aplatir dans la poussière. Mamadou la serrait contre son torse nu, la frottait contre sa peau douce, hérissée de cicatrices scarifiées qui l'irritaient et accroissaient son plaisir. Non, la vue d'une blanche ne le rendait pas fou, comme prétendent les lyncheurs de Virginie; il prenait Pamela comme une autre, il avait pour les femmes cet énorme et indifférent appétit du mâle noir, à qui la quantité seule importe. Humée par le cercle magique, elle se donnait à lui, à cette foule sombre, parmi les cris, les détonations des tambours et celles des fusils de traite, le choc des castagnettes de fer. Adieu New-York! Pamela Freedman rentrait dans le ventre de l'Afrique. Elle ne valait plus cent millions de dollars, elle valait trois bœufs, comme les autres femmes. On la vit se frapper les paumes, pliée en deux à chaque cadence, pieds joints, jambes collées, croupe tendue, comme les négresses, maintenant l'une d'elles.

PAUL MORAND

LA QUESTION DE TANGER

La question de Tanger ne date pas d'hier, puisque, selon les meilleurs auteurs, Hercule en porte la responsabilité. En séparant l'Afrique de l'Europe, il dota de nombreux avantages un point géographique que les Phéniciens choisirent pour y fonder Tingis et sur lequel Élisée Reclus s'exprime en ces termes : « Tanger, ayant derrière elle toute l'Afrique, autant qu'Alger ou que Tunis, et régissant de plus sur deux mers, pourra aspirer au rang de ville mondiale. Elle occupe évidemment un lieu souverain. »

A moins de 25 kilomètres de l'Europe, possédant une rade vaste et profonde, rattachée au reste du Maroc par une plaine sans obstacles sérieux, Tanger apparaît sans conteste comme le point d'accès normal du continent africain, comme le port naturel des régions opulentes qui s'étendent au sud, comme l'escale indiquée des navires qui franchissent le détroit de Gibraltar, route maritime la plus fréquentée du monde, et de ceux qui, du nord, vont en Afrique occidentale ou en Amérique du Sud. Sa position stratégique n'est pas moins forte, puisqu'elle commande l'étranglement du passage qui réunit la Méditerranée à l'océan Atlantique. Aussi a-t-elle été et demeure-t-elle l'objet de compétitions acharnées qui ont fait couler beaucoup d'encre et des flots d'éloquence. Leur source n'est pas tarie car son attribution pose un problème qui ne paraît pas devoir être résolu de sitôt. Il faudrait pour cela que l'un des intéressés profitât d'un grand bouleversement international. Des occasions de cette nature se sont déjà présentées, mais, alors, les grandes Puissances,

absorbées par de plus impérieuses préoccupations, ont laissé passer les moments favorables. Chacune, plus tard, se souvient de Tanger et l'on revient alors, après des négociations difficiles, à des accords de nature provisoire, remis en cause avant même qu'ils ne soient périmés.

Cette ancienneté et cette complexité rendent difficile un exposé rapide de la question de Tanger. Pour essayer de la traiter sous une forme aussi réduite que possible, nous tâcherons de l'envisager seulement sous son aspect actuel, et nous n'évoquerons l'histoire que pour ses données indispensables. Nous nous sommes efforcés, ce faisant, de demeurer strictement impartial. Et nous ne croyons pas nous démentir au cours de notre exposé. Taire les remarques suggérées par l'application *in vivo* des politiques en présence, ne serait pas faire montre d'impartialité, au contraire.

Mais il faut aussi se garder de juger sur place, ce serait s'exposer à méconnaître des considérations extérieures à la ville elle-même, mais qui pèsent d'un grand poids sur son sort.

LE PASSÉ

La valeur exceptionnelle que vaut à Tanger sa situation est longtemps demeurée méconnue. Si les Romains en firent la capitale de la Mauritanie Tingitane, Byzance la négligea. Musulmane après l'invasion du *viii^e* siècle, la ville se développa par le commerce et la piraterie, mais les Portugais s'en emparèrent en 1471 et la ruinèrent maladroitement. Espagnole pendant soixante ans, de 1581 à 1643, alors que toute la péninsule ibérique était unifiée sous le même sceptre, elle fit retour ensuite au Portugal, qui la céda aux Anglais en 1661, comme partie de la dot de Catherine de Bragance lorsqu'elle épousa Charles II. Ses nouveaux maîtres ne firent pas les sacrifices nécessaires à sa conservation. Le régiment de Tanger se couvrit de gloire pendant un siège de vingt ans presque ininterrompu, puis dut abandonner la place, après avoir fait sauter la majeure partie de ses fortifications et des ouvrages du port, la laissant anéantie.

Rendue au sultan, la ville renaquit, mais la difficulté de communiquer avec l'intérieur la mettaient en état d'infériorité par rapport aux autres ports marocains. Au début du xix^e siècle elle comptait moins de 10 000 habitants.

Cependant, vingt années à peine après qu'elle eut quitté les rives du Détroit, l'Angleterre comprit son erreur et vint s'installer à Gibraltar. Le traité d'Utrecht lui confirma cette conquête et, depuis lors, elle n'a cessé de travailler à en faire une place forte de plus en plus formidable.

Ainsi apparaît dans l'histoire le facteur essentiel du problème. A quoi bon le blockhaus de Gibraltar, si un repaire tout proche permet aux coupeurs de routes de menacer les communications entre la Grande-Bretagne et les Indes, soit par le Cap, soit, maintenant, par Suez? Nelson serait, de nos jours, mieux fondé encore à déclarer : « Tanger ne peut appartenir qu'à l'Angleterre ou à une puissance neutre comme le Maroc. »

Telle est la doctrine intangible du Foreign Office. Il arrêta, en 1860, sur le chemin de Tanger, la colonne espagnole du général O'Donnell, sortie de Tetouan. Il a depuis réfréné brutalement, par des notes impératives, toutes les tentatives similaires. La politique anglaise exerce là une influence continue et uniforme.

La France, prolongée par l'Algérie au delà de la Méditerranée, devait inévitablement se préoccuper du Maroc, mais, désireuse de respecter les vues de l'Espagne, elle avait préparé un traité, en 1902, pour reconnaître son influence sur toute la côte septentrionale. L'Angleterre n'était guère favorable à cette entente, qui fut surtout empêchée par une subite mutation du personnel gouvernemental espagnol. C'est à quoi nous faisons allusion lorsque nous disions dans *la Revue de Paris* du 1^{er} avril 1926 : « De nombreuses conversations eurent lieu entre les deux États, au cours desquelles, à plusieurs reprises, l'Espagne fut à même d'obtenir des avantages supérieurs à ceux qui lui furent, par la suite, attribués; c'est pourquoi la signature de l'accord franco-anglais du 8 avril 1904 causa dans la péninsule une désagréable surprise. L'Espagne aurait dû, en effet, approuver nos projets avant les autres Puissances, dont l'assentiment préalable devait enlever au

sien une partie de sa valeur à nos yeux; nous aurions été ainsi amenés à lui consentir une part plus large et à défendre, avec les nôtres, ses revendications devant les tiers. »

Dans cet accord, qui marqua le début de l'Entente cordiale, Tanger n'était pas mentionné explicitement, mais était visé par deux articles; l'un neutralisait les abords africains du détroit de Gibraltar, l'autre disait : « Le Gouvernement français se concertera avec le Gouvernement espagnol au sujet des intérêts que l'Espagne tient de sa position géographique et de ses possessions territoriales sur la côte marocaine de la Méditerranée. »

La diplomatie britannique adoptait ainsi une méthode qu'elle a plusieurs fois reprise. En nous mettant en tête à tête avec les Espagnols, elle s'évite des discussions, tout en réservant la possibilité de dire son mot, ensuite.

En conséquence, un accord secret fut signé, le 3 octobre 1904, entre la France et l'Espagne, par lequel cette dernière adhérerait à l'accord franco-anglais du 8 avril. Il y était prévu que Tanger conserverait son « caractère spécial », qui n'était pas autrement précisé, mais que l'on prétendait *dû à la présence du Corps diplomatique*. Ce fameux « caractère spécial » réapparaît dans le traité qui suivit, en date du 30 octobre; on le retrouve encore dans l'accord secret du 1^{er} septembre 1905, sorte de règlement d'administration publique destiné à commenter le traité précédent, mais il n'est toujours pas défini plus clairement. Cependant Tanger avait été mis en vedette par la bruyante manifestation du Kaiser, venu en avril pour s'y proclamer l'ami et le défenseur du Sultan. Sa visite eut pour résultat la Conférence d'Algésiras, qui ne s'occupa nullement de régler la question. Fait assez singulier, le traité Caillaux-Kinderlen Waechter du 4 septembre 1911 n'en parle pas non plus. Tanger n'est pas séparé du reste de l'Empire chérifien. Cette constatation n'est pas inutile, étant donné que certains ont affecté de l'exclure, bien longtemps après, des conventions précédentes.

Il faut arriver au traité du Protectorat, signé avec Moulay Hafid, par M. Regnault, à Fez, le 30 mars 1912, pour qu'il soit de nouveau fait mention de Tanger. L'article un, dans son premier paragraphe, place le Maroc tout entier sous le pro-

tectorat français; dans son paragraphe deux, il prévoit des conversations avec l'Espagne dans des termes analogues à ceux de l'accord franco-anglais; enfin, dans son paragraphe trois, il déclare : « La ville de Tanger gardera le caractère spécial qui lui a été reconnu et qui déterminera *son organisation municipale*. » Il importe de remarquer ici que rien ne permet de soustraire Tanger au Protectorat français, selon les textes existant à cette date, et que, d'autre part, c'est d'une organisation purement municipale qu'il est toujours question.

Le terrain perdu, ou plutôt concédé, par la diplomatie française, doit être mesuré en partant de ces bases. Nous voyons que, dès le traité franco-espagnol du 3 octobre suivant, Tanger-ville est entourée d'une banlieue définie, ce qui a pour résultat de diviser le Maroc, toujours Protectorat français dans son ensemble, en trois zones : la nôtre, celle d'influence espagnole et celle de « Tanger et sa banlieue », qui « seront dotées d'un régime spécial, qui sera déterminé ultérieurement et qui formeront une zone comprise dans les limites ci-après... ». Ces limites entouraient la ville et la région appelée le *Fahs*, en leur donnant 378 kilomètres carrés.

Le « régime spécial » a pour caractère particulier de n'avoir jamais été spécialisé. Nous savons seulement qu'il est « dû à la présence du Corps diplomatique ». L'explication est très insuffisante, car le Corps diplomatique ne pouvait être considéré comme rivé à Tanger; cependant, sa présence ayant exercé une influence considérable sur l'évolution de la question, il convient de s'y arrêter.

Depuis le XVIII^e siècle, les consuls envoyés dans ce port avaient été amenés peu à peu à se transformer en agents diplomatiques, s'efforçant d'avoir avec le maghzen les relations qu'il n'entretenait pas régulièrement avec les États chrétiens. Le gouvernement de Fez, qui ne tenait pas à les accueillir à l'intérieur, finit par admettre cette coutume et plaça même auprès d'eux, vers la moitié du XIX^e siècle, un ministre des Affaires étrangères. Après avoir joué pratiquement le rôle de ministres plénipotentiaires, ces agents furent remplacés par des diplomates portant ce titre et ces derniers reçurent, par l'accord franco-marocain de 1863, des garan-

ties de protection. La Convention de Madrid, en 1880, sanctionna cette situation de fait.

Entre temps et progressivement, les représentants européens, isolés au milieu d'une population hostile et habitant une ville privée de toute espèce d'entretien, furent amenés à se concerter, puis à se grouper, afin de mieux assurer leur sécurité et d'améliorer leurs conditions d'existence. Ainsi naquit le « Corps diplomatique à Tanger », qui devint une véritable personnalité morale et finit par administrer pratiquement la ville, sous le nom de « Comité d'hygiène ». Pour couvrir les dépenses relatives aux mesures d'hygiène prises, il en vint à lever des taxes sur les ressortissants de ses membres, puis obtint du Sultan le droit d'en percevoir sur toute la population. Ainsi se forma, par la force des choses, une administration étrange, viable malgré tout grâce à la bonne volonté réciproque de ses participants, et qui persista dans l'absence de toute administration régulièrement constituée.

L'Acte d'Algésiras eut pour effet d'accroître encore l'autorité du Corps diplomatique en chargeant ses membres d'assurer en majeure partie le fonctionnement des organes nouveaux : Comité des douanes, Commission des valeurs douanières, Comité spécial des travaux publics, Commission générale des adjudications et des marchés. De plus, il permit la création d'une police qui existe encore et qui comprit deux « tabors », l'un français, portant le numéro 1, avec officiers, sous-officiers et encadrement français, comprenant de la cavalerie, et chargé de la banlieue; l'autre espagnol, le numéro 2, n'ayant que de l'infanterie et faisant la police de la ville proprement dite. Mais on ne vit jamais arriver le colonel suisse qui devait les commander tous les deux.

Ce régime a duré jusqu'en 1924. Il ne manquait pas de pittoresque. On peut tout imaginer d'un pays dans lequel chaque étranger, ressortissant de son propre tribunal consulaire, avait la quasi certitude d'échapper à toute condamnation, vu que le consul répugnait à ternir le prestige de son drapeau. Quant aux décisions à prendre pour modifier quoi que ce soit dans la ville, elles aboutissaient rarement, l'accord n'étant pas aisément obtenu. Si la population est montée

jusqu'à près de 60 000 âmes, si les capitaux ont afflué, ce fut surtout parce que l'on escomptait l'attribution catégorique de Tanger à la France, tôt ou tard, mais souvent pour le lendemain même. L'activité des transactions, les constructions, les installations reposaient avant tout sur cet espoir.

Il serait injuste, cependant, de ne pas reconnaître la sécurité de plus en plus grande, et les progrès du point de vue de l'hygiène, obtenus grâce aux efforts du Corps diplomatique.

Mais le « régime spécial » était toujours dans les limbes. Des négociations furent entreprises en 1913 pour l'en faire sortir. La guerre les interrompit. On les reprit en 1923 seulement, car les dissentiments profonds qui se manifestèrent entre les principaux intéressés causèrent un retard qui menaça de s'éterniser. Le Statut de Tanger, déterminant le fameux régime, fut enfin mis sur pied à la fin de 1923. Ne craignons pas de nous répéter en déclarant qu'il a toujours été sage de le considérer comme essentiellement provisoire et qu'il en est toujours ainsi, en dépit des modifications qu'il a déjà subies et qui en présagent bien davantage.

LE STATUT

Signé à Paris, le 18 décembre 1923, le Statut, œuvre des diplomates français, britanniques et espagnols, dota Tanger et sa banlieue d'une organisation rationnelle.

La souveraineté du Sultan, proclamée par tant de traités successifs, est respectée strictement en principe, mais, en réalité, le souverain délègue tous ses pouvoirs d'administration à différents organes internationaux, et cela de façon permanente.

Il est représenté sur place par le *Mendoub*, qui jouit d'attributions doubles. D'une part, il exerce sur les indigènes, musulmans et israélites, les pouvoirs de juridiction et d'administration qui, dans le reste du Maroc, appartiennent aux pachas et aux caïds. La France, étant protectrice de l'Empire chérifien tout entier, a auprès de lui un contrôleur français.

D'autre part, le *Mendoub* est président de l'*Assemblée législative*. Il signe et promulgue les lois et règlements qu'elle a votés. Cette Assemblée doit comprendre 26 membres, dont

4 Français, 4 Espagnols, 3 Anglais, 2 Italiens, 1 Américain, 1 Portugais, 1 Belge et 1 Hollandais. Ils sont désignés par leurs consuls généraux respectifs. Il y a encore 6 membres musulmans et 3 israélites, nommés par le Mendoub. Tous font partie de l'Assemblée pour quatre ans. Le Président, le Mendoub, est assisté ou suppléé par trois vice-présidents qui doivent être, l'un français, l'autre anglais et le troisième espagnol.

L'Assemblée n'exerce pas seulement le pouvoir législatif; elle édicte encore les règlements, droit qui est, en général, réservé par les Constitutions au pouvoir exécutif. Elle est en outre chargée des « affaires de la Ville et de la Zone », ce qui n'est pas très net, mais fait en somme de cette assemblée une sorte de conseil municipal, exerçant ses attributions sur un territoire à la fois urbain et rural.

Les délibérations de l'Assemblée sont soumises au visa du *Comité de Contrôle*. Il est composé des consuls généraux entretenus à Tanger par les Puissances signataires de l'acte d'Algésiras, et qui ont remplacé les ministres plénipotentiaires, puisque rien ne justifie plus la présence du Corps diplomatique à Tanger, le ministre des Affaires étrangères du Sultan étant désormais le Résident général de France, qui habite Rabat et les relations extérieures « passant » par Paris.

Le Comité de Contrôle a des attributions comparables à celles de la Haute cour de Justice américaine. Il est chargé de veiller à ce que les droits et règlements édictés par l'Assemblée ne violent aucun des articles du Statut, ni des traités en vigueur. Il a un droit de veto, aucun droit d'initiative. Il a aussi le droit de dissoudre l'Assemblée législative, mais à la majorité des trois quarts.

Le Comité de Contrôle ne comprend pas les consuls généraux des empires centraux, car ils ont été évincés du Maroc par le traité de paix. Il est donc composé, en principe, par les consuls généraux de Belgique, d'Espagne, des États-Unis, de France, de Grande-Bretagne, d'Italie, des Pays-Bas, du Portugal et de Russie. La présidence en est exercée à tour de rôle, par ordre alphabétique, elle est changée tous les six ans.

Le *Pouvoir exécutif* appartient à un *administrateur* nommé pour six ans, le premier par le Sultan, sur la proposition du

Comité de Contrôle, et les suivants, pour la même période, par l'Assemblée législative. C'est un véritable Président du Conseil qui détiendrait tous les portefeuilles. Il a deux adjoints : l'un chargé de l'Hygiène et de l'Assistance publique, l'autre des Travaux publics. Ils sont nommés comme lui, mais doivent être, obligatoirement, de nationalités différentes, et choisis de telle sorte que ces trois hauts fonctionnaires soient forcément : l'un français, l'autre espagnol et le troisième anglais.

Quant à la police de la zone de Tanger, le Statut a décidé qu'elle serait confiée à deux organismes distincts, tout à fait différents des tabors de l'Acte d'Algésiras. Il doit y avoir une police pour la ville et une gendarmerie pour la banlieue, cette dernière commandée par un officier belge, avec des officiers espagnols et français. Ces deux corps dépendent de l'administrateur, lequel nomme également tous les fonctionnaires, après approbation de l'Assemblée législative.

Enfin, le pouvoir judiciaire — et c'est une innovation bienfaisante — est exercé, pour les étrangers, par un *tribunal mixte*, comprenant deux juges britanniques, un français et un espagnol, avec deux procureurs, l'un français et l'autre espagnol.

En ce qui concerne les indigènes, ils sont, comme dans le reste du Maroc, soumis à leurs tribunaux propres, c'est-à-dire au Mendoub, pour le civil et le pénal, et au cadi, pour le statut personnel et les affaires immobilières.

La Convention fixant le Statut ne fut signée à Paris, par les délégués espagnols, que sous réserve de l'approbation de leur gouvernement, et ce dernier estima qu'il n'avait pas obtenu les satisfactions répondant « à ses droits et à ses sacrifices ». Il fallut négocier encore, et c'est le 7 février 1924 seulement que l'Espagne se déclara d'accord avec la Grande-Bretagne et la France, après avoir reçu quelques menus avantages, tels que la présence d'un contrôleur espagnol à la douane et l'assurance que l'évêque serait espagnol pendant les douze premières années.

Les Pays-Bas et la Belgique apportèrent leur adhésion peu après, le Portugal beaucoup plus tard. Les États-Unis boudent encore. L'abstention italienne mérite une étude particulière, elle va prendre fin, vraisemblablement, avec la conférence en cours. Celle de l'Amérique est basée en principe sur la doctrine de Monroë. Ne voulant pas que l'Europe intervienne dans les affaires du nouveau continent, elle ne veut pas s'immiscer dans les siennes. Cette explication justifierait le refus de participer à l'administration internationale, elle n'explique pas pourquoi il y a toujours un ministre américain à Tanger, alors que les affaires étrangères du Maroc se traitent à Paris. Pratiquement, cela n'a pas d'inconvénients, car les États-Unis n'ont là ni sujets, ni intérêts, mais c'est une anomalie, qu'ils feront cesser, sans doute, car ils ne se désintéressent pas du Maroc et tiennent à rappeler de temps en temps, comme tout récemment, leur présence ininterrompue en tant que signataires de l'Acte d'Algésiras.

Le Sultan a dû, pour donner force de loi dans son empire à la Convention qui attribuait enfin à Tanger une constitution précise, publier deux Dahirs, dans lesquels se trouvaient traduites les principales dispositions.

Le Statut est entré en vigueur le 1^{er} juin 1925. Si l'on tient à le juger équitablement, il faut, après avoir énuméré les résultats obtenus, voir dans quelles conditions ils le furent et rechercher dans quelle mesure il est cause des méfaits que ses adversaires lui imputent.

Le voyageur qui revient à Tanger après quelques années d'absence est frappé, dès son débarquement, par la propreté de la ville; il constate ensuite que l'ordre y règne autant que dans les grandes cités européennes. La voirie a été très améliorée et la police urbaine est à la hauteur de sa tâche. Dans la banlieue, le tabor exerce une surveillance efficace et l'on peut circuler partout sans crainte d'être victime des attentats et des enlèvements d'autrefois, du genre de celui de Perdicaris, de pittoresque mémoire. Les routes ont été à la fois étendues et améliorées. Pendant la guerre rifaine, la tranquillité dont jouit la zone fut étonnante, réellement. De nombreux travaux d'utilité publique ont été entrepris,

ceux du port avancent rapidement. De sérieuses mesures ont été prises en ce qui concerne l'hygiène et l'assistance, jusqu'alors ignorées. Enfin et surtout, l'œuvre financière, législative et judiciaire des nouveaux corps constitués a été considérable et paraît heureuse.

Peu d'États possèdent des finances aussi prospères que Tanger. Les recettes ont, en effet, dépassé les dépenses, et cela de 4 350 000 francs en 1925, pour un exercice de sept mois seulement; de 5 millions en 1926; d'un million approximativement, pour 1927.

Il a fallu trouver des ressources, or les obligations fiscales étaient auparavant des plus vagues. Le budget, outre la redevance fournie par le monopole des tabacs, est alimenté par des droits de douane et d'importation, une taxe urbaine, des droits de consommation, de timbre, de marché, et des taxes diverses, telles que celles d'abattage, d'immatriculation, etc. Ces impôts ont dû être créés en même temps que toute une législation, et la tâche de l'Assemblée législative est d'autant plus méritoire que ses membres manquaient d'expérience.

Quant au tribunal mixte, ses magistrats ont été bien choisis par leurs gouvernements respectifs; ils sont tous des plus distingués. Ils ont dû, pour arriver à faire régner une justice encore inconnue dans le pays, appliquer les lois nouvelles, tout en forgeant une jurisprudence inédite, qui tient compte de facteurs complexes. Ils ont indiscutablement réussi.

De tout cela, le mérite revient en majeure partie à l'administrateur. C'est un Français, M. Alberge. Sa longue et profonde expérience marocaine, sa haute impartialité, sa courtoisie parfaite, la rectitude de son jugement, lui ont permis, au prix d'un travail acharné, de préparer, de faire voter et d'appliquer l'ensemble des lois et règlements qui régissent aujourd'hui la zone. Il a su acquérir la confiance de tous, même des adversaires du Statut.

Cependant l'Espagne affirme que tout va de mal en pis à Tanger, et met en relief, à l'appui de ce dire, la crise fort grave qui s'y manifeste. On ne saurait le nier, l'activité économique diminue de jour en jour, de nombreux com-

merçants sont partis dans le protectorat français, les ouvriers s'en vont aussi, ne trouvant pas de travail, bref, les affaires sont mauvaises et les Tangérois se plaignent à bon droit. Fait qui ne laisse pas d'être piquant, c'est, presque unanimement, à l'Espagne qu'ils s'en prennent. Il faut, à notre avis, voir les choses de beaucoup plus haut et reconnaître que les mesures incriminées ont été prises par le gouvernement de Madrid sous la pression de circonstances impérieuses. Il a été incriminé en vertu de deux facteurs puissants sur l'opinion des masses : les apparences d'abord, et ensuite le principe éternel : *id fecit qui prodest*.

En effet, l'Espagne a commencé par paraître vouloir étrangler la zone en nouant autour de sa frontière un cordon douanier qui empêchait toute transaction. L'étreinte a été desserrée par un accord, en vertu duquel la zone espagnole touche, sur les recettes douanières du port, une part proportionnelle à celle des importations qui lui sont destinées.

Une autre mesure néfaste au commerce fut l'interdiction faite, et maintenue, aux officiers, fonctionnaires et protégés espagnols, de venir à Tanger.

On y souffre aussi de la question monétaire. Le Statut a rendu légal le franc marocain, dont la valeur est celle du franc français. Mais la monnaie d'argent, dite « hassani », n'a pas été supprimée dans la zone espagnole, si bien qu'à Tanger, les indigènes ne veulent pas en connaître d'autre. Enfin, le peseta a force libératoire. Cette complication fait vivre de nombreux changeurs, mais elle entraîne pour les habitants une incertitude constante, qui a rendu le petit commerce très difficile, aucune prévision ne pouvant être faite.

Pour vivre à Tanger, il faut parler quatre langues : français, espagnol, anglais et arabe ; il faut utiliser trois monnaies dont le change modifie perpétuellement les rapports : hassani, franc et peseta.

La responsabilité de l'Espagne n'est pourtant pas engagée comme le feraient croire ces quelques considérations. La crise, en réalité, a son origine dans le partage politique du Maroc. Tanger, destiné par la nature à desservir ce pays, en a été séparé arbitrairement. Les territoires affectés à la France et à l'Espagne se sont organisés pour s'en passer, le premier

disposant, tout au long de sa côte, de nombreux ports, dont celui de Casablanca, somptueusement outillé, le second travaillant à se donner des débouchés indépendants, par Melilla, déjà en plein rendement, par Alhucemas, en création, par Ceuta, tout voisin de Tanger et son concurrent naturel, remarquablement outillé dès maintenant.

Voilà pourquoi Tanger dépérit, en dépit des travaux qui aménagent sa rade, en dépit de l'entrée en service du chemin de fer qui le relie maintenant à Fez et à Rabat. Son avenir immédiat ne s'annonce donc pas brillant. Cet avenir, au demeurant, et les Tangérois l'oublient sans cesse, n'a pas lieu d'être la préoccupation primordiale des diplomates et des hommes d'État qui décident de leurs destinées. Ceux-ci ont d'abord à veiller aux intérêts de leurs pays particuliers. C'est les entraîner sur un plan autre que le leur, que vouloir les passionner pour la défense des intérêts matériels de Tanger.

Il n'en reste pas moins que ces intérêts doivent être pris en sérieuse considération, car c'est en faisant miroiter à leurs yeux des perspectives enchanteresses que l'on a fait venir à Tanger des hommes actifs et entreprenants, pour y engager leurs avoirs, leurs forces, leur situations. La colonie française, surtout, a vécu sur la conviction qu'elle allait voir, un beau matin, le drapeau tricolore hissé sur la Kasbah. Elle a éprouvé d'amères déceptions, elle a perdu son temps et ses capitaux. La politique économique de Tanger est à modifier en conséquence.

Du port, on attendait infiniment plus que l'on ne peut désormais espérer. Il permet une escale facile, sans déroutage, à de nombreux navires qui pourraient y décharger des marchandises appelées à être ensuite réparties au long des côtes par le cabotage. Si l'on peut en faire un port franc, il sera menaçant pour Gibraltar, sa position étant meilleure. Si la prolongation des voies ferrées vers le centre africain s'y prête, son transit, en particulier pour les voyageurs, peut croître rapidement, surtout si l'Espagne consent un jour à affranchir la traversée de la péninsule d'une odieuse perte de temps à Madrid.

La réalisation, si longtemps espérée, du Tanger-Fez, n'apporte jusqu'à présent que des désillusions aux Tangérois, pré-

cisément parce que la ligne a été conçue sans tenir compte du découpage politique survenu depuis lors. Elle ne transporte presque rien, car les voyageurs préfèrent l'automobile, intensivement utilisée au Maroc pour les transports publics, et beaucoup plus rapide, et parce que les tarifs appliqués aux marchandises sont prohibitifs. Pour faire passer une tonne de ciment de la rade de Tanger à Fez, il faut payer 228 fr. 51, de Casablanca cela coûte 159 fr. 90. Les objets de consommation : sucre, bougies, alcools, café, thé, paient une deuxième fois les droits dits de consommation, lorsqu'ils entrent dans le Protectorat. Il s'engagera sans doute une lutte dont profitera le consommateur de la zone française, mais dont Tanger ne saurait sortir vainqueur.

La plaine du Fahs est riche, mais le Gharb qui la prolonge au sud l'est davantage. L'industrie, sur laquelle on comptait, ne sera jamais pourvue des débouchés convenables. Bref, il faut se résigner à prévoir que Tanger ne se développera plus guère qu'à titre de station climatique. A cet égard, elle peut devenir une sorte de ville de luxe, à l'instar des Monte Carlo et autres Deauville de notre continent. On peut y développer les sports de toute sorte inaugurés autrefois par le Corps diplomatique et qui en garderont longtemps un cachet d'élégance, on peut y réglementer les jeux, et y élever des hôtels admirablement situés.

Tanger pourtant méritait mieux.

Ce n'est pas au Statut qu'il doit s'en prendre, il n'y songe du reste aucunement. Et puis, avant de le critiquer, il aurait fallu l'appliquer intégralement, ce qui, jamais, n'a pu être fait. Les organes existants fonctionnent bien, il en manque d'autres, la gendarmerie notamment. Si elle n'a pu être mise sur pied, c'est par suite des objections espagnoles, nées du désir de conserver le tabor numéro 2. Pourtant il n'a plus rien à faire puisque la police de la ville fonctionne à merveille. Son chef est un Français, M. Falazat, et l'on ne saurait assez louer le tact et la droiture avec lesquels, assisté de son adjoint français, M. Barbillat, il a su remplir un rôle singulièrement ingrat, dans l'intérêt du public comme de la dignité française.

Mais là comme ailleurs, les fonctionnaires espagnols n'ont pas absolument facilité la tâche internationale. Des menées

policières plus ou moins légales et dont les sujets anglais ont souffert particulièrement, des entraves apportées aux communications par route avec la zone française, des retards dans les transmissions officielles, ont manifestement pesé sur l'application du Statut. Il faut espérer que les représentants de l'Espagne vont désormais collaborer sans réserve avec les consuls généraux français et britannique, qui travaillent la main dans la main.

LES REVENDICATIONS DE L'ESPAGNE

La durée d'application du Statut n'était pas limitée, mais il pouvait être modifié, tous les douze ans, sur la demande de l'un des signataires, approuvée par les autres à l'unanimité. Après l'avoir contresigné, le général Primo de Rivera s'était écrié : « Enfin on n'en parlera plus ! » Deux ans après, l'Espagne remettait tout en question d'abord en des interviews retentissantes du roi et du premier ministre, ensuite dans la note du 4 octobre 1926.

Le Gouvernement de Madrid réclamait Tanger en toute souveraineté, ou, sinon, à titre de Protectorat; il liait cette attribution à celle d'un siège permanent à la Société des Nations, et menaçait, en cas de refus, et de quitter le Maroc, et d'abandonner aussi la Société des Nations, cependant incompétente, ce que le demandeur reconnaissait ailleurs implicitement en suggérant la réunion d'une Conférence internationale. Le roi Alphonse XIII disait à mademoiselle Candiani du *Figaro* : « Tant qu'on exceptera Tanger de la zone espagnole, il continuera à être le grand foyer de rébellion, aussi préjudiciable à la France qu'à l'Espagne. » Le général Primo de Rivera s'exprimait ainsi : « Si Tanger n'était pas donné à l'Espagne, celle-ci abandonnerait ses possessions tout entières au Maroc. »

Fernand de Brinon a donné dans les *Débats*, une étude singulièrement intéressante et faite sur place, de cet état d'esprit, manifestation officielle de la campagne connue sous le nom de *Tanger para España*.

Mais si l'Espagne a quitté Genève, lorsqu'elle a vu ses exigences repoussées, elle ne paraissait vraiment pas pou-

voir abandonner de gaieté de cœur, juste au moment où elle venait de la conquérir, une terre arrosée de son sang, glorieusement, depuis plusieurs siècles. La menace était imprudente du point de vue des indigènes, qui n'ont pas manqué d'y voir une marque de faiblesse, elle était peu rationnelle, des dépenses élevées étant justement engagées pour organiser le terrain occupé.

On doit voir dans cette manœuvre un objet politique, une satisfaction de forme donnée à l'amour-propre national, car ni ses droits historiques, inexistants sur Tanger, ni la situation de l'Espagne en cette ville, ne suffisent à légitimer sa prétention.

Certes, ses intérêts y sont importants. Elle y a 9 000 nationaux et leur nombre croît, ainsi que leur activité. La plupart occupent des situations subalternes, mais ils tiennent quelques grandes entreprises; les Franciscains espagnols notamment, très puissants moralement, le sont aussi financièrement. Commerçants avisés, ils font des transports automobiles, ils exercent une sorte de monopole sur le commerce des armes, de la quincaillerie et de plusieurs autres produits. Des Espagnols sont à la tête des services du téléphone et de l'électricité. Enfin, le Gouvernement soigne l'extérieur avec un souci constant de faire grand. C'est ainsi que l'on retrouve à Tanger des marques du goût qu'a la Métropole pour les Hôtels des Postes somptueux. Il y en a un splendide, et un autre a été élevé dernièrement pour le télégraphe exclusivement. C'est le plus bel ornement du petit Sokko. L'écusson grandiose qui le surmonte attire tous les regards.

L'Espagne a développé aussi des œuvres sociales : écoles et collèges, hôpital, dispensaires gratuits; elle ne néglige rien pour que ses couleurs et ses uniformes figurent en bonne place. Elle est parvenue par exemple, à éliminer de la ville les sentinelles du tabor français.

L'Espagne justifie surtout ses demandes en invoquant le rôle de Tanger par rapport à la zone espagnole qui l'entoure. Elle montre sous un jour fâcheux ce rôle pendant la campagne du Riff. Évidemment, les « Frères de la côte » s'y réfugiaient; nous avons relaté leur histoire. Mais il a suffi d'une

simple menace d'expulsion pour que le plus compromis d'entre eux s'en allât aussitôt. En ce qui concerne la contrebande faite par la zone internationale, il convient de distinguer les vivres des armes. Les armes utilisées par les Riffains n'ont pas été introduites par Tanger; elles auraient dû, pour cela, passer par la douane et sous les yeux des trois stationnaires : anglais, espagnol et français. L'Espagne a été la première à retirer le sien, n'est-ce pas un aveu de confiance? Les fusils et les munitions, les canons même, ont été beaucoup plus aisément importés par la côte et les rebelles en furent largement approvisionnés grâce aux prises faites auparavant, lors de leurs grandes victoires sur les troupes espagnoles, et à ce qu'ils trouvèrent au début de la campagne, dans les postes français enlevés.

Il en fut tout autrement des vivres. Une fois débarqués à Tanger, ils passaient en grandes quantités dans le Riff, c'est indiscutable; mais cela tient à ce que les Espagnols gardaient fort mal leur frontière et à ce que la circulation des produits dans la zone dite « internationale », ne constituant pas de la contrebande de guerre, il était impossible de l'empêcher.

Si, pendant la guerre mondiale, l'Espagne avait assuré aussi strictement la neutralité de sa zone d'influence, bien des vies françaises auraient été épargnées.

Depuis lors, elle a continué à se plaindre de la contrebande de guerre qui se ferait encore par Tanger, mais elle n'a jamais apporté un seul fait à l'appui de cette allégation. Tout concourt à prouver qu'elle est mal fondée. Le Comité de contrôle a pris une délibération constatant officiellement qu'il ne lui était jamais signalé d'actes de contrebande d'armes par la zone internationale, et le Mendoub, chefs des tabors, a donné la même affirmation à l'Assemblée législative.

On ne saurait donc prétendre que la zone de Tanger empêche la sécurité de régner dans la zone espagnole. Certes, on doit admettre que l'acquisition de cette enclave par voie diplomatique serait glorieuse pour le Directoire et lui assurerait un immense triomphe moral et matériel. Mais il n'a jamais pu raisonnablement penser que satisfaction intégrale lui serait donnée. Les positions respectives de la Grande-

Bretagne, de la France, de l'Italie, de tous les autres signataires de l'Acte d'Algésiras, s'y opposaient formellement.

Ce n'est pas une raison pour refuser de comprendre à quel point Tanger, à 24 kilomètres de Tarifa, englobée dans la zone espagnole, peuplée de nombreux colons espagnols, peut légitimement passionner l'opinion espagnole. Gibraltar pourrait, à coup sûr, la préoccuper davantage encore, mais le roc est solidement occupé, tandis que la ville africaine est un bien indivis. Et Tanger, peut-être, appartenait aujourd'hui à l'Espagne, si elle avait rangé son armée, au moment propice, aux côtés de celles des alliés. Un projet de traité fut, paraît-il, établi dans ce sens. La Grande-Bretagne aurait, dit-on, sacrifié dans l'intérêt commun ses principes séculaires. L'occasion perdue, l'Espagne crut que nous allions régler en notre faveur, et catégoriquement, cette interminable affaire. Elle prit même les devants, mais nous ne sûmes pas non plus utiliser nos moyens du moment.

Le général Primo de Rivera, enfin, après avoir pris tour à tour la décision d'évacuer le Maroc, puis celle de le conquérir, devait tenter d'étendre du côté de Tanger l'autorité de son pays. On peut lui reprocher d'avoir un peu lestement franchi les barrières imposées par les textes aux ambitions particulières, on ne peut lui reprocher d'avoir cherché, avec vigueur, le moyen de réussir.

LES PRÉTENTIONS ITALIENNES

L'Italie s'est brusquement intéressée à Tanger, et de façon parfois étrange. Elle s'est plainte vivement de ne pas avoir été conviée à prendre part aux conversations dont l'aboutissement a été le Statut; et jusqu'à présent, elle a refusé de le signer. Cette attitude a été l'objet d'interprétations souvent très erronées; il convient de les rectifier.

La thèse française est la suivante : l'Italie, en 1913, n'a pas pris part aux entretiens relatifs à Tanger; elle s'était d'ailleurs désintéressée virtuellement de la question, par les accords de 1900 et de 1902, dans lesquels la France et l'Italie, reconnaissant réciproquement leurs droits respectifs sur le Maroc et sur la Tripolitaine, s'engageaient à ne pas

intervenir l'une chez l'autre. Ces accords furent confirmés en 1912, le 18 octobre, par une déclaration que signèrent MM. Poincaré et Tittoni. C'est pourquoi l'Italie n'a pas été considérée, en 1923, comme directement intéressée dans la question, et n'a pas été convoquée. Ses droits n'en ont pas moins été reconnus et sanctionnés, puisqu'elle a sa place désignée dans les organes du Statut. Il ne tient qu'à elle de la prendre, elle répond, et au delà, aux intérêts qu'elle possède à Tanger.

La thèse italienne est très différente. Elle porte surtout sur un point d'honneur. Grande Puissance méditerranéenne, l'Italie est froissée de ne pas avoir été partie aux négociations. Elle aurait voulu être parmi les auteurs de Statut et non pas parmi ceux appelés à donner leur signature ultérieure. Mais sa rancœur a pour origine, nous en sommes convaincu, des malentendus qui seront dissipés par une conversation directe avec elle.

Dès maintenant, il convient de contredire les bruits selon lesquels l'Italie aurait été, au sujet de Tanger, en pleine communauté de vues avec l'Espagne. Ce serait paradoxal. L'Italie demande une place plus importante dans l'administration de la zone, et l'Espagne veut en évincer toutes les autres Puissances. Ces deux conceptions sont nettement contradictoires. Si l'Italie avait bien voulu accepter le Statut et prendre part aux travaux des organes qu'il a créés, ainsi que la faculté lui en a toujours été offerte, elle aurait été amenée, comme la Grande-Bretagne et la France, à maintenir un état de choses qui, sans donner satisfaction absolue à qui que ce soit, concilie cependant les divers intérêts en présence d'une façon acceptable.

Ce qui empêchait de donner, sans négociations préalables, au Gouvernement italien, les satisfactions qu'il se déclare en droit de réclamer, c'est qu'il ne les a jamais précisées. Il est toutefois permis de supposer qu'il lui suffirait de recevoir quelques postes supplémentaires, par exemple une vice-présidence à l'Assemblée législative, un siège au tribunal mixte. De telles concessions pourraient lui être faites sans inconvénients, et même au profit de tous, car l'impartialité de ces corps s'en trouverait accrue. Mais il ne faut pas

oublier que l'Italie s'était désintéressée du Maroc et que les intérêts italiens à Tanger ne sont pas très importants.

En 1925, 33 de ses navires seulement touchèrent le port, et son commerce n'atteignit que 4 millions et demi de francs, sur un total de 126 millions. Elle n'y compte guère plus de 4 à 500 nationaux, excellents travailleurs, très utiles à la ville : ouvriers, tâcherons, petits entrepreneurs, appréciés mais n'exerçant pas une très grande influence.

Néanmoins, elle fait un gros effort pour accroître son influence. Elle a fait en particulier l'acquisition du palais abandonné par le sultan Moulay Hafid, afin d'y établir des écoles, un dispensaire et une clinique.

Les écoles fonctionnent déjà. Nous les avons vues, elles sont très luxueuses et leur prospérité paraît assurée car elles sont destinées aux colons italiens du Maroc entier. Grâce à l'obligeance du médecin-chef, nous avons vu également les plans de la clinique. Elle sera des plus perfectionnées.

Ce sont là des actes bienfaisants et judicieux. On ne saurait porter le même jugement sur d'autres, desservis par leur caractère fasciste. Le consul général, M. Bastianini, était auparavant ministre d'État et chargé de la propagande, tâche dans laquelle il s'est, paraît-il, distingué. Il a organisé à Tanger des défilés de « chemises noires » qui n'ont pas été sans surprendre la population. La plupart des manifestants étaient des israélites, récemment convertis au fascisme en même temps qu'à la nationalité italienne.

Au sujet de l'Italie, deux questions méritent d'être mises au point : celle des jeux et celle de la visite du prince d'Udine.

On a prétendu que les jeux, interdits à Tanger, avaient dû être tolérés parce que le consul général italien aurait exigé que ceux des tenanciers appartenant à sa nationalité continuent librement l'exercice de leur profession, cela sous prétexte qu'ils échappent aux obligations du Statut. Nous pouvons affirmer qu'il n'y a jamais eu de conversation à cet égard entre les autorités de la zone et la légation d'Italie. En réalité, le Comité de contrôle, qualifié pour autoriser ou non les maisons de jeux, n'a pas encore pris de décision sur ce point.

Pour ce qui est de la visite à Tanger de la division navale

du prince d'Udine, la presse franco-anglaise a fait sur elle des commentaires, en général erronés. La faute en incombe en grande partie à M. Harris, le fameux correspondant du *Times* à Tanger, lequel a envoyé une dépêche sensationnelle, dans laquelle il affirmait que cette visite était une manifestation énergique, renouvelant en quelque sorte, le geste du Kaiser en 1906 et montrant que l'Italie entendait exercer à Tanger des droits particuliers.

C'était aller beaucoup trop loin. Le commandant de l'escadre est venu inaugurer l'installation italienne dans le palais de Moulay Hafid, et son attitude, est-il besoin de le dire, n'a jamais cessé d'être absolument correcte. Certes, il n'a pas invité, au dîner du 14 octobre, les autorités établies par le Statut, mais, n'ayant pas reconnu ce Statut, l'Italie ne peut connaître officiellement les personnalités qui assurent son fonctionnement. Toutes l'ont fort bien compris; elles ont été invitées, à titre personnel, à un bal donné par la suite.

Il n'en reste pas moins que l'attitude adoptée par l'Italie à Tanger crée une situation délicate, qu'il importe de faire cesser pour le bon ordre de la ville, en même temps que pour le prestige des grandes Puissances qui l'administrent.

Sous prétexte qu'ils ne reconnaissent pas les lois de Tanger, les sujets italiens se dérobent dans cette ville à toute espèce de réglementation. Ils ne sont pas déférés devant le tribunal mixte et, pour éviter des incidents diplomatiques, on tâche de ne pas leur faire la moindre observation, si bien que l'on voit des voitures italiennes marcher à contre-sens dans les rues, s'arrêter au milieu de la chaussée, etc., etc. C'est un état de choses auquel il importe, de toute nécessité, de mettre fin. Tant qu'ils n'auront pas signé le Statut, les Italiens devront en tout cas, à Tanger comme ailleurs, observer les lois du pays.

LA FRANCE A TANGER

La France a loyalement consenti à Tanger les plus douloureux renoncements. Elle avait toujours pensé s'y installer un jour, car c'est la pierre angulaire de notre Afrique du Nord, son débouché naturel, la plus avantageusement placée de

toutes ses cités, tant pour son développement propre que pour les services qu'elle devrait rendre au reste de notre empire colonial.

Mais, en 1911, les Espagnols nous en séparèrent en occupant Larache et Ksar el Kebir, et, en 1912, nous avons accepté une frontière qui nous enlevait tout espoir de communiquer librement avec Tanger. Cependant, au cours de la grande guerre et après l'armistice, deux occasions se sont présentées, qui nous auraient probablement permis de l'occuper. Il serait vain maintenant de chercher les responsables, faciles à désigner, d'ailleurs. Depuis, notre victorieuse alliance avec l'Espagne et les accords qui suivirent nous enlèvent tout espoir de revenir sur le passé.

Il est donc inutile de ressasser nos regrets, prenons les faits tels qu'ils sont. Mais il serait mauvais de ne pas préciser ce que fut à Tanger la situation de la France, car, en laissant oublier nos droits antérieurs, nous permettons que soient passés sous silence les sacrifices faits au détriment du patrimoine national.

Tanger, avant 1923, se différenciait seulement du reste de l'Empire Chérifien, diplomatiquement parlant, par trois stipulations : la première prévoyant, depuis 1904, une entente, vite réalisée, entre la France et l'Espagne, pour la région dont il fait partie, la deuxième, de même date, neutralisant la bande côtière sur laquelle il se trouve, la troisième lui destinant un « régime spécial ». Rien ne permet à nos représentants de laisser négliger cette vérité incontestable que le Maroc tout entier, Tanger comme Rabat et comme Melilla, a été placé sous le Protectorat de la France.

Aujourd'hui on admet une conception qui maintient sous notre protectorat les indigènes tangerois, mais non plus le territoire de la zone. C'est spécieux. Le dommage moral que nous en avons subi est grand, et ses conséquences s'aggravent chaque jour. Sans jamais porter atteinte, pour cela, à l'amitié franco-espagnole, nous ne devons pas oublier que nous ne sommes pas seulement protecteurs de la zone dite française, nous le sommes aussi de celle sur laquelle nous avons reconnu l'influence espagnole, nous le sommes également de celle de Tanger.

Pour cette dernière la situation est plus délicate : elle n'est pas, comme sa voisine, placée sous l'administration espagnole. Et aucun texte ne nous contraignait d'y laisser établir une autorité internationale.

Les Traités reconnaissaient-ils l'internationalité de Tanger? Nullement.

Le « caractère spécial », jamais défini, et que l'on déclarait « préalablement reconnu » pour en éviter la définition, était si peu spécialisé par son « internationalité » que jamais l'on n'a, depuis, appelé la zone de Tanger « zone internationale », mais seulement « zone d'administration internationale ». Voilà peut-être enfin sa caractéristique initiale : « la présence du Corps diplomatique ». Le Corps diplomatique a été dissous par le Statut, on a voulu respecter le « caractère spécial » en formant à sa place, avec les Consuls généraux qui succédaient aux Ministres plénipotentiaires, le Comité de contrôle. On a cru devoir, pour respecter encore ce caractère, créer une Constitution dont les rouages comprennent des citoyens de plusieurs États, rien de mieux encore, mais la zone pouvait et devait, avec une administration internationale, rester sous l'autorité de la France.

Les considérations émises par l'Espagne sont la preuve qu'on aurait évité toute difficulté en affirmant cet état de fait. Sinon, il fallait faire une République ou une principauté autonome, sous la suzeraineté du Sultan. C'est d'ailleurs la solution de l'avenir, puisque, loyalement, la France a renoncé à toute prétention territoriale. Du compromis adopté, est venu tout le mal.

Mais ne perdons pas de vue la situation régulière de Tanger, dont la zone, puisqu'elle est chérifiennne, est légalement placée sous le protectorat de la France. Le Statut a créé pour la France une situation nouvelle. Elle est double et doit être précisée.

Nous avons en fait renoncé au protectorat de Tanger. Nous continuons à maintenir jalousement le principe du protectorat de ses habitants. Le Mendoub étant nommé par le Sultan, notre protégé, l'influence française se manifeste toujours dans sa désignation. Elle joue davantage par la présence à ses côtés d'un Contrôleur, fonctionnaire français. Ces règles ont des conséquences importantes, car la justice est ainsi

placée sous notre contrôle et les indigènes en reçoivent des garanties d'équité qu'ils apprécient. Nous ne pouvons renoncer à ce devoir, accepté sans réserves, sous peine de provoquer une émotion considérable, une atteinte très grave à notre prestige dans l'Islam tout entier, car Tanger est un de ces centres nerveux qui se trouvent répartis çà et là, par le monde, et d'où rayonnent des antennes extrêmement sensibles.

Mais nous jouons à Tanger un rôle indépendant du premier et tout différent. Nous participons à l'administration internationale, et, à ce titre, nous exerçons des droits sur un bien indivis. Notre place à cet égard n'est pas exceptionnelle. Elle a été fixée en raison de ce que nous avons, ainsi que l'Espagne, des intérêts supérieurs à ceux de toute autre Puissance, les autres signataires d'Algésiras recevant des pouvoirs proportionnés à leur situation sur place.

De ces deux positions précises de la France, depuis le Statut, comme de ses droits antérieurs, on peut déduire les possibilités que nous avons de faire à Tanger, figure de donateurs ou de bénéficiaires. Elles sont limitées, au point de vue indigène, par notre rôle de protecteurs, au point de vue administratif par le fait que, si nous cédon une de nos attributions, elle tombe dans l'indivision.

Quoi qu'il arrive nous devons donc veiller jalousement à nos intérêts et à notre prestige à Tanger. Comme les autres grandes puissances, nous y entretenons des établissements qui bénéficient de fonds provenant, soit des affaires étrangères, soit du protectorat. Il y a d'abord les écoles, elles sont magnifiques et incomparablement supérieures à toutes les autres. Il y a un collège pour les garçons et un autre pour les filles, puis quatre groupes scolaires fréquentés par plus de 4 000 enfants appartenant à toutes les nationalités. Nous ne saurions assez louer le dévouement et la patriotique et heureuse action des professeurs et des maîtres français, qui ont obtenu d'aussi beaux résultats. Deux institutions sanitaires et scientifiques sont également de premier ordre. Nous voulons parler de l'Institut Pasteur, qui rend d'immenses services, et du dispensaire extrêmement apprécié des indigènes. Bien que les crédits insuffisants dont dispose ce dernier établissement obligent à demander aux consultants le

versement d'une petite somme, alors que d'autres dispensaires étrangers sont gratuits, il y a eu, en 1926, 42 000 consultants pour la médecine et la petite chirurgie et 16 000 pour les maladies spéciales. L'hôpital français, en revanche, est tout à fait insuffisant et la Métropole se doit de faire un effort en sa faveur. Les crédits alloués pour cette année suffiront, mais exclusivement, à mettre en état une clinique payante pour les Européens. Mais il faut que nos médecins soient mis à même de mieux soigner les indigènes, car c'est principalement sur eux que notre influence doit s'exercer. Nous avons entendu, de la bouche des autorités les plus qualifiées, des louanges pour la générosité avec laquelle l'hôpital français accueille les malades, mais en le visitant, nous avons constaté que les installations réservées aux indigènes étaient dans un état inadmissible, faute des moyens financiers nécessaires.

Il n'est pas besoin que nous fassions concurrence à l'Espagne pour ses palais postaux, mais nous nous devons de tirer un meilleur parti du privilège que nous avons de posséder à Tanger une escale de la ligne Latécoère, qui assure le service de Toulouse à Casablanca.

Le matériel est périmé, il ne répond pas du tout à ce que l'on doit exiger des compagnies aériennes subventionnées par l'État. Néanmoins les pilotes passent le détroit et effectuent leur parcours quotidien, presque sans interruption d'un bout de l'année à l'autre, en dépit de la pluie, du vent ou du brouillard. Mais lorsqu'ils arrivent à Tanger, ils trouvent très souvent, pendant l'hiver, un terrain inondé sur lequel ils ne peuvent se poser. Le seul abri pour leurs appareils est constitué par les quatre murs d'un hangar démoli. Or, la compagnie prétend faire payer à l'administration de Tanger le drainage du terrain et la couverture du hangar. Tanger a raison et la compagnie a tort. Elle loue, en effet, le terrain pour une somme infime, mais a la charge de l'entretenir. La ville, en dépensant une somme élevée l'année dernière pour la route de l'aérodrome, a fait tout son devoir. Si l'État français consent d'énormes sacrifices pour ses lignes aériennes, c'est parce qu'il en attend un bénéfice commercial et surtout moral. Si l'aérodrome est à la charge de la ville,

il devra servir à tous et nous en perdrons l'usage exclusif. Cet état de choses humiliant pour nous doit donc cesser.

Il faut aussi assurer les communications télégraphiques de Tanger avec notre protectorat et avec la mère patrie. Les dépêches traversent la zone espagnole où elles sont retardées parfois pendant plusieurs jours, pour aller chercher à Casablanca le câble de Brest. Il faut assurer à la poste française un câble direct spécial, soit sur Casablanca, soit sur l'Algérie, soit sur notre côte méditerranéenne.

* * *

Il a été admis, à Paris et à Londres, que des conversations seraient engagées avec l'Espagne, pour essayer de lui donner les satisfactions acceptables, et l'on a justifié cette décision par notre désir de nous entendre ensuite avec l'Italie. Il n'y avait, en principe, aucune raison de causer avec l'Espagne seule, puisque le Statut, signé par elle, devait durer sans modification jusqu'en 1936. Sir Austin Chamberlain a défini très nettement la situation de l'Espagne. « Le gouvernement britannique, disait-il à la Chambre des Communes, est prêt à discuter, avec les gouvernements français et espagnol, des propositions qui pourraient être faites aux puissances n'ayant pas encore donné leur acceptation au Statut afin de les amener à le faire. Au cours des conversations, le gouvernement espagnol pourra présenter ses observations. »

La France se vit chargée de s'entendre en premier lieu avec l'Espagne, mais la conversation dévia aussitôt et porta sur un tout autre sujet. Les négociateurs français se trouvèrent en présence, dès la première séance, le 15 février 1927, d'une note espagnole par laquelle l'Espagne demandait Tanger, purement et simplement, pour l'annexer à la zone espagnole. Une semblable mesure, si elle avait pu être prise, rendait inutiles toutes propositions à l'Italie. De plus, il n'y pouvait être fait de réponse, car la France n'était pas qualifiée pour disposer de Tanger. Enfin nos interlocuteurs ne pouvaient ignorer les raisons qui nous empêchent d'envisager une telle éventualité.

On répondit néanmoins, le 21 février, en montrant le mal-

fondé des revendications formulées. Le 9 mars, par une seconde note, l'Espagne apportait des demandes moins brutales mais aussi difficiles à satisfaire, puisqu'elles eussent, en cas d'approbation de la part des autres États contractants, assuré aux fonctionnaires espagnols la domination effective de la zone internationalisée. Il s'agissait de supprimer certains organes créés par le Statut, et d'attribuer à chaque nationalité, dans l'Assemblée législative, un nombre de représentants proportionnel à celui de ses résidants. Or, il y a 9 000 Espagnols, environ, contre 1 200 Français et 500 Anglais. L'indépendance du tribunal mixte aurait ainsi disparu.

Ce fut, de notre part, une maladresse que d'accepter cette procédure qui nous plaçait en tête à tête avec les Espagnols, alors que nous ne pouvions rien leur céder, à Tanger, de nos droits, ni des droits des autres.

Néanmoins la Conférence aboutit, contre les prévisions, par l'accord du 3 mars 1928, signé à Paris par MM. Briand et Quiñones de León.

Nous en savons peu de choses. Le Quai d'Orsay reste sur une prudente réserve. Il n'y a pas lieu d'en être trop inquiet, car la Grande-Bretagne, avant les autres intéressés, tient essentiellement à ce que l'équilibre soit maintenu entre toutes les puissances.

Le communiqué officiel débute par les déclarations coutumières affirmant que la souveraineté du sultan, les traités existants, le cadre du Statut de 1923, les prérogatives des autorités de la zone, les intérêts des autres puissances, et autres principes intangibles, sont et demeurent respectés. Il indique ensuite seulement trois modifications, dont deux grosses de conséquences, dans les lois fixées pour Tanger par le Statut même et par les Dahirs ultérieurs. La première est relative au code pénal, dont les dispositions contre la contrebande des armes sont renforcées.

La deuxième crée un « Inspecteur général de la police et de la sécurité », qui doit être un officier espagnol et aura pour mission de renseigner et conseiller les autorités sur les questions relatives à la sécurité et à la neutralité de la zone. C'est

placer toute la police, toute la population par conséquent, sous la dépendance de ce fonctionnaire espagnol.

La troisième est relative à la mise en application des stipulations du Statut touchant la gendarmerie; elle supprime les tabors et constitue le corps destiné à la banlieue de Tanger, en stipulant que son chef doit être non plus un Belge, mais un Espagnol.

Certes, des objections vont être émises par les autres signataires du Statut, lorsque leur approbation sera réclamée, après la fin de la conférence actuellement en cours et qui réunit, avec les représentants de la France et de l'Espagne, ceux de la Grande-Bretagne et de l'Italie, ces derniers appelés à présenter leurs desiderata. Mais l'émotion à Tanger est assez vive chez les habitants du Fahs, que cette mesure soumettrait à l'autorité d'un Espagnol. Évidemment, l'Espagne est plus intéressée que quiconque à la stricte observance des règles sur la contrebande, mais son voisinage rend précisément douteuse l'impartialité de ses fonctionnaires, surtout militaires.

Il serait prématuré d'exprimer une opinion, avant de connaître intégralement le texte de l'accord intervenu et, d'ailleurs, celui de l'accord à intervenir.

Nous pouvons seulement aujourd'hui rappeler quelques principes fondamentaux, déduits des observations qui précèdent. Le premier, pour la France, est que, si elle a rejeté, sans restriction, toute ambition sur la zone de Tanger, elle ne peut sous aucun prétexte perdre la face aux yeux des indigènes, trop enclins déjà à s'étonner de nos concessions.

Que l'on veuille donner à l'Espagne des marques tangibles d'amitié, rien de plus louable, mais elles ne doivent pas être unilatérales. Nous aimerions savoir que l'abandon de certains de nos droits est compensé par des satisfactions légitimes. Il en est de possibles, outre la garantie de communications faciles entre notre zone et celle de Tanger.

La frontière du Riff, en premier lieu, serait avantageusement modifiée par l'attribution à la France des parties de plusieurs tribus, comme les Beni Zeroual et les Senhadjas, encore séparées des fractions affectées à notre zone. Les enclaves espagnoles d'Ifni et du Rio de Oro, par

ailleurs, empêchent la pacification de la Mauritanie et sont une entrave au bon fonctionnement de la ligne aérienne de Casablanca à Dakar, appelée à gagner l'Amérique du Sud.

Au reste, quoi que nous apporte en fait de conclusions la conférence des quatre, soyons bien convaincus que la question de Tanger ne sera pas encore résolue. Notre diplomatie ne perdra pas de si tôt ce champ d'entraînement fertile en incidents et en aperçus pittoresques. Pour que la zone, aujourd'hui chérifienne et « d'administration internationale », cesse d'être l'objet de négociations ininterrompues, il faudrait que chacune des puissances intéressées renoncât à intervenir dans sa gestion et consentît à lui donner un caractère de neutralité complète, avec une indépendance entière. Cette solution paraît la seule équitable, la seule favorable en même temps à l'intérêt de Tanger et à l'apaisement des antagonismes internationaux.

N'oublions pas que nous sommes, à Tanger, en présence de l'Islam, comme à Fez ou à Tunis, et que cela crée pour nous des obligations impérieuses. Des Français ne sauraient penser au sort de cette ville séduisante sans éprouver une certaine mélancolie : elle évoque pour nous de cruelles déceptions. Nous avons du mérite à les accepter sans trop de rancœur et cela nous autorise à demander aux autres la même bonne volonté.

GUY DE MONTJOU

LA POÉSIE RÉCENTE

HUMORISTES, CUBISTES ET SURREALISTES

Plus l'historien de la poésie se rapproche de l'heure présente, plus sa tâche devient difficile. Eh! sans doute, il a ses préférences, ses admirations personnelles, mais il ne s'agit point de cela, qui plutôt lui brouillerait la vue, au lieu de l'éclairer. C'est pour n'avoir voulu écouter que leurs sympathies que les auteurs d'anthologies de poètes contemporains, à toutes les époques, n'ont réussi à composer que des recueils arbitraires.

La confusion est déjà moins grande lorsqu'on a la faculté de se reporter dix ans seulement en arrière. Dans ce laps, le temps ne manque pas d'opérer un certain élagage. L'air circule entre les branches; des perspectives s'ébauchent. Voici donc le moment venu de considérer avec quelque recul les végétations nouvelles de la poésie française au cours des derniers lustres, disons, en gros, depuis la guerre.

L'état actuel de la poésie en France est, dans l'histoire de notre littérature, absolument sans précédent. Certes, que des poètes ressortissant à des esthétiques différentes coexistent à la même époque, cela n'a rien que de commun, surtout pendant les périodes de renouvellement. L'école de Marot se continue quand du Bellay et Ronsard publient leurs premiers vers. Malherbe, plus tard, s'oppose à Mathurin Régnier. Maynard et Racan riment dans le même temps que Théophile et Saint-Amand. Au ^{xix}^e siècle, Casimir Delavigne

connaît le succès en plein romantisme; et, l'année même où tombent les *Burgraves*, la *Lucrèce* de Ponsard va aux nues. Mais jusqu'ici entre poètes contemporains, les divergences avaient porté, soit sur l'esprit général de l'inspiration et conséquemment sur l'emploi de tel ou tel vocabulaire, soit sur l'admission ou l'exclusion de certaines coupes, de l'enjambement, du rejet, bref, sur des détails de facture. La dispute avait lieu à l'intérieur du système prosodique traditionnel. C'est ainsi que la Pléiade qui avait la prétention de refaire la langue poétique, n'en accepta pas moins, dans le domaine de la versification, l'héritage du passé. Hugo lui-même a sans doute ajouté des ailes au temple de la prosodie française, mais il a, dans ses travaux d'agrandissement, respecté le plan primitif.

Aujourd'hui, rien de pareil. Les symbolistes les premiers ont porté la pioche dans le vieil édifice. Pour la première fois ils se sont attaqués à l'instrument lui-même, au vers. Dès lors, plus d'unité. Nous voyons, à présent, des auteurs, qui tous rivalisent de talent, adopter chacun une technique particulière. Les uns s'en tiennent à la tradition la plus stricte; les autres n'admettent que des licences qui confirment, en somme, les règles; d'autres scandent sans rimer; d'autres riment sans scander; d'autres ne riment ni ne scandent; d'autres écrivent en versets, qu'ils nomment cependant des vers, et conditionnent, disent-ils, la prosodie au mécanisme respiratoire; d'autres typographiquement présentent leurs vers comme de la prose; d'autres jettent les mots sur la page comme des dés sur un tapis.

Il n'entre pas dans notre dessein de broser un tableau d'ensemble de cette forêt touffue. Qu'on ne s'étonne donc point de ne voir même pas mentionnées dans cet article des œuvres considérables de poètes vivants, lesquelles sont encore en pleine croissance. Demeurent en dehors de notre examen les futaies anciennes, celles qui ont commencé de donner leur ombrage dans les dix ou quinze premières années du siècle. Nous ne nous occuperons ici que des bois taillis et des baliveaux.

Notre objet est plus limité encore : au milieu des tendances diverses qui s'entrecroisent ou se développent parallèlement,

nous avons retenu celles qui nous ont paru le plus généralement suivies. Cette méthode n'a d'inconvénient que si l'on se persuade qu'elle épuise le sujet. Loin de nous une telle illusion. Nous pensons, au contraire, qu'il est des auteurs qu'on ne peut sans abus insérer dans les cadres d'écoles en usage de leur temps ou même dans ceux qui furent imaginés après leur mort. Dira-t-on, par exemple, de Baudelaire qu'il fut un néo-romantique? un naturaliste? de Verlaine, un parnassien émancipé? Cela signifierait peu de chose.

De même, ne figureront pas dans cette étude certains poètes encore jeunes, dont les œuvres, parfois toutes récentes, semblent dériver de sources d'inspiration ou se rattacher extérieurement à des formes qui étaient déjà connues voici quelque vingt ans. C'est ainsi qu'ayant lu de Pierre-Jean Jouve¹, son dernier livre, *Noces* (1928), je n'ai pas laissé d'être frappé du son grave que rendent ces vers. Une fervente vie intérieure nous offre là son témoignage. On songe, quoique l'accent du poète soit très personnel, à Vildrac, à Péguy, à tous ceux chez qui les préoccupations de l'humain et les exercices de l'âme l'emportèrent sur le souci de l'art pour l'art. Hors de mon propos également Drieu La Rochelle, Montherlant, Henriette Charasson, trois tenants du verset. Et il y a encore Castagnou, l'auteur des *Quatre Saisons*, madame de Brimont, l'auteur de *Psyché*, Gilbert Mauge, l'auteur de *Nombres*. Et combien d'autres que je ne puis nommer!

Valéry, enfin, encore que sa célébrité ne date que de quelques années, n'a pas place ici. Nous l'avons étudié ailleurs, comme il convenait, c'est-à-dire à part². L'œuvre admirable de ce poète plonge en effet ses racines dans l'art poétique d'une époque très antérieure à la guerre. Valéry est un cas. Lorsque, en 1917, après un silence de plus de vingt ans, il publia *La jeune Parque*, il marquait un retour aux alchimies verbales de Mallarmé. Bien que, depuis lors, en s'approfondissant lui-même, Valéry se soit progressivement dégagé de l'empire des cornues mallarméennes, sa brillante réapparition survenait après une trop longue éclipse pour que le mouvement général de la poésie nouvelle en fût modifié

1. Né en 1887.

2. *Paul Valéry et la poésie pure* (1926).

dans ses directions. Un temps, nous avons cru que par Valéry le cubisme allait être endigué. Le barrage n'a tenu qu'une saison. Valéry aujourd'hui apparaît comme en arrière du flot.

Enfin, est-il besoin d'ajouter que cet essai n'a rien d'un palmarès? On n'y doit chercher nul classement, même provisoire. Nous citerons des noms comme on marque des repères, voilà tout.

* * *

Dans la poésie française de la plus récente expression je crois percevoir deux courants principaux dont l'un remonte à un jeune homme, Jules Laforgue, mort à vingt-sept ans, à la fin du siècle dernier, l'autre à un enfant, un collégien indiscipliné, Arthur Rimbaud.

L'humour, l'ironie, une fantaisie souvent douloureuse, voilà la marque de Laforgue et de sa descendance. Rimbaud, lui, ce qui le distingue, c'est, avec l'humeur d'un insurgé, une certaine incohérence apocalyptique, une imagination tout ensemble puissante et désordonnée.

Le courant Laforgue, depuis trente ans, n'a jamais cessé de se faire sentir, en dépit de contre-courants, tel, entre autres, celui des ingénus, lequel, à la fin du siècle dernier, prit source en Francis Jammes et dans la Bataille de *la Chambre blanche*, et parut d'abord l'emporter¹. Finalement l'humour triompha de la naïveté, ce qui, dans une civilisation comme la nôtre, n'est pas surprenant, car un Jammes (que nous admirons), vivant au fond de sa province, bénéficie et pâtit à la fois de cette position retirée : elle le préserve et l'isole.

L'humour avait pour lui ceci, qui lui assurait d'avance la victoire, qu'il n'était pas seulement l'expression d'un tempérament individuel, mais l'un des caractères généraux du lyrisme moderne. Par lyrisme moderne j'entends celui qui fait suite au lyrisme des grands romantiques.

Le lyrisme, dans son premier état, c'est l'effusion simple du cœur. La « méditation » lamartinienne, le dialogue passionné

1. Preuve que les deux esprits coexistaient bien à l'époque : Jammes, en 1898, publie *De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir* et, la même année, Francis Nohain donne *Flûtes*, que suivront, en 1900, *Les chansons des rues et des gares*.

des *Nuits*, la *Tristesse d'Olympio*, voire même le symbolisme transparent de la *Colère de Samson* et de la *Mort du Loup*, autant de formes du même besoin de confession publique. Le poète trouve une satisfaction pleine et entière, son élan s'épuise dans l'aveu qu'il fait de ses sentiments. Mais dans le lyrisme du second état, une sorte de dédoublement s'opère, un contrôle ironique : le poète continue de nous ouvrir son cœur, et même il renchérit encore sur l'indiscrétion, qu'il pousse parfois jusqu'au cynisme, mais en même temps qu'il se livre, il se juge, et, se jugeant, il se raille, c'est-à-dire qu'il se condamne.

Ainsi procède Laforgue dans ses *Complaintes*. S'il me fallait établir sa propre filiation, c'est à Henri Heine que je le rattacherais. Heine, en son temps, scandalisa. On se plut à voir dans son ricanement une tare de la race juive, alors que celui-ci correspondait en réalité à une manière de sentir qui ne devait pas tarder à se répandre, et qui tient moins à des influences d'ordre ethnique qu'à un stade plus avancé du cœur. Plus tard, chez Baudelaire, le même dédoublement est encore visible : le poète confesse sa misère et, du même coup, se raille d'être si misérable ; mais l'ironie est chez Baudelaire tellement sérieuse, pour ne pas dire tellement sombre, qu'on ne peut guère l'appeler de l'humour : c'est plutôt du sarcasme. L'humour — alors même qu'il reste douloureux comme chez Heine, comme chez Laforgue — suppose un certain détachement, une part de jeu. Le jeu, voilà ce qui, chez les poètes récents, paraît l'avoir emporté sur l'émotion, celle-ci bien des fois n'étant plus qu'une amorce à quelque brève fusée, un prétexte à pointes.

* *

Les poèmes de Toulet¹, les *Contre-Rimes*, sont comme des

1. Paul-Jean Toulet, né à Pau en 1867. Fils de colons français de l'Ile Maurice. De 1885 à 1887, voyage et séjour à Maurice. 1888, séjour à Alger. Puis neuf années en Béarn (1889-1898). En 1898 Toulet se fixe à Paris. Noctambule invétéré, fréquente au Bar de la Paix. Vers 1912, quitte Paris, se retire au pays basque. Trop tard : sa santé est délabrée. Meurt à Guéthary en 1920.

épigrammes sentimentaux, des espèces d'*haï-kaï* français¹. La substance en est extrêmement ténue. Elle consiste presque toujours en d'anciens souvenirs, jadis notés par l'auteur sur un carnet de route, et qu'il a repris quelque vingt ou trente ans plus tard, pour les fixer dans une forme rare. Encore le souvenir se borne-t-il souvent à une image entrevue, à un parfum respiré. Ici c'est l'expression ingénieuse, c'est l'agencement précieux, c'est le biseautage qui crée la poésie. Tant que les notations demeuraient écrites cursivement aux feuillets d'un calepin, elles étaient choses mortes ou plutôt, du point de vue poétique, pas encore nées. L'art leur donne vie, en leur donnant forme. Rien de plus éloigné de l'inspiration jaillissante, immédiate, dans laquelle l'émotion esthétique continue sans interruption la sensation éprouvée, le sentiment vécu, ou bien, s'il s'agit de sensations et de sentiments anciens, les évoque à la faveur d'un nouvel ébranlement de l'âme. Dans le regret romantique, par exemple (*le Lac*, *la Tristesse d'Olympio*, *le Souvenir*), les images du passé sont associées à une émotion présente qui rétrospectivement les colore de mélancolie. Chez Toulet, rien de tel ! Nulle autre passion, semble-t-il, que celle de l'artiste qui fait choix d'une matière propre à la taillerie — en admettant qu'on puisse parler de matière devant ces menus thèmes. Cependant, une fois le thème choisi, le métier du poète n'est pas seul à s'y attacher, l'âme de l'homme s'y montre.

1. Quoique les *haï-kaï* soient plus brefs : ce sont, comme on sait, des épigrammes de dix-sept syllabes. Il existe d'ailleurs d'autres poésies japonaises à forme fixe dont la concision est plus extrême encore : les *tanka* qui n'ont que trente et une syllabes. Enfin, à côté de ces frêles compositions savantes, il y a les *Chansons des Geishas*, que, pour la première fois, ont traduites en français, l'an dernier, MM. Steinilber-Oberlin et Hidétaké-Iwamura. J'en citerai ce trait exquis :

*Je vois deux êtres qui se tiennent embrassés
intimement
Comme deux tendres feuilles superposées.*

Et ceci, qui n'est qu'un souffle :

*Après qu'il m'a quittée :
Deux oreillers
Un seul corps !
Où est-il maintenant ?*

Les vers de Toulet lui-même semblent de lourds scarabées bicornus auprès de ces papillons.

Les instants révolus, les tendresses évanouies, les étreintes depuis longtemps dénouées, les paysages jadis aimés, resuscitent, réfléchis, comme en de petits miroirs brisés, dans de courts morceaux, le plus souvent composés de strophes de quatre vers alternés (8, 6, 8, 6), rimant à contre-mesure (a-b-b-a).

Les facettes scintillantes de ces poèmes ont souvent l'irritation des larmes. Une sorte de tristesse enjouée y glisse sans appuyer. Mais l'habileté de l'ouvrier est si évidente, la satisfaction qu'il goûte à exhiler sa plainte en des musiques subtiles, dont la durée n'excède pas le temps d'un soupir, est si manifeste que, parfois, le sentiment, l'image même sont comme éclipsés par la réussite du tour, par l'imprévu d'une syntaxe savante qui, en certains endroits, confine au rébus :

*L'immortelle, et l'œillet de mer
Qui pousse dans le sable,
La pervenche trop périssable,
Ou ce fenouil amer*

*Qui craquait sous la dent des chèvres,
Ne vous en souvient-il,
Ni de la brise au sel subtil
Qui nous brûlait aux lèvres?...*

L'arabesque grammaticale est encore plus contournée ici :

*Comme à ce roi laconien
Près de sa dernière heure,
D'une source à l'ombre, et qui pleure,
Faustine, il me souvient*

*De la nymphe limpide et noire
Qui frémissait tout bas
Avec mon cœur — quand tu courbas
Tes hanches, pour y boire.*

Cette dernière pièce ne semble-t-elle pas exagérer un peu dans le sens de ce que Malherbe et Racan, et Valéry après eux ont appelé un « exercice » ? Il faut, pour en saisir le sens,

en faire la construction, comme des phrases latines, que nous traduisions autrefois au collège. Ce sont là jeux de mandarin.

En maint morceau, toutefois, brille un humour salace, expression d'une sensualité très sincère et très vive. Fréquemment il arrive que, dans le miroir à facettes, une facette mire la tristesse, et la facette voisine, le désir. La phrase élégiaque, alors, se termine en épigramme érotique :

*D'une amitié passionnée
Vous me parlez encor,
Azur, aérien décor,
Montagne Pyrénée*

*Où me trompa si tendrement
Cette ardente ingénue,
Qui mentait, fût-ce toute nue,
Sans rougir seulement.*

* * *

Le jeu sensuel, mêlé de moquerie, tient de même une grande place dans les *Chansons aigres-douces* et les *Petits airs* de Francis Carco, ainsi que dans *le Bouquet inutile* de Jean Pellérin et le *Sub tegmine fagi* de Jean-Marc Bernard. Ces poètes légers ont ceci de commun que maintes de leurs courtes pièces de vers ont la joliesse, le piquant, le maniérisme aussi des estampes libertines du XVIII^e siècle, avec cette différence toutefois que le cachet de notre époque, le « modernisme » comme on dit, y est reconnaissable dans un certain ton d'amertume.

Le sentiment ici est plus âcre que chez Toulet. Au reste, il est parfois assez malaisé de distinguer entre eux ces auteurs, qui semblent tous exploiter la même veine, comme un fond de nostalgies, de fatigues, d'expériences désabusées, lequel serait le patrimoine commun de leur génération. L'ironie est un peu plus virulente, peut-être, chez Jean-Marc Bernard¹, avec des intervalles de relâche, des repos goûtés « à plat ventre dans l'herbe », sur les bords du Rhône; le mélange de

1. Mort à la guerre en 1915, à l'âge de trente-quatre ans.

langueur et d'humour est plus trouble, peut-être, chez Carco¹; la désillusion et le persiflage plus pénétrés de tendresse chez Pellerin, trop tôt disparu². Mais le thème de la chanson railleuse est à peu près identique chez tous : c'est celui des amours de rencontre, dont l'objet est à la fois chéri et méprisé, caressé et insulté. D'entre ces petits vers, expression d'une débauche anxieuse, traversée de furtifs remords, s'exhale un relent de bar clandestin. La note « villonesque » y est souvent un peu voulue, ostentation que souligne encore l'élégance très littéraire de la forme. Le poète ici est un mauvais garçon qui s'applique visiblement à l'être. De là, une sorte de dandysme à rebours. Rolla nouveau style joue au déclassé, mais demeure, au fond, un bourgeois, et qui a du goût, de la lecture.

Cette dévotion, moitié sincère, moitié affectée à la « vie de bohème », s'apparente aussi, par certains côtés, aux poésies érotiques de Verlaine. Seulement l'ivresse de l'absinthe y est remplacée par celle de l'opium ou de la cocaïne :

*Les mille insectes de la pluie
Grignotent les carreaux;
Une sorcière qui s'ennuie
Retourne ses tarots.*

*Sur la lampe s'enfle, grésille
Le pavot ténébreux,
Et la fumée à tes cheveux
Esquisse une résille.*

*Le rêve vient, danse, m'évite,
Revient tourner en rond.
Sur les coussins ma tête hésite
Où reposer mon front.*

*Le haut bûcher de mon délire,
Où le dressera-t-on?
La flamme s'envole. Ouvre ton
Kimono, Déjanire³!*

1. Né en 1886.

2. Né en 1886, mort des suites de la guerre en 1921.

3. Jean Pellerin. *Le bouquet inutile* (1923).

Cette veine se prolonge aujourd'hui en Jacques Dyssord, un disciple direct de Toulet, quoique plus négligent, moins diamantaire¹.

* * *

Mais, contrastant avec ce petit groupe d'humoristes amers, gracieux, un peu morbides, à face lunaire de Pierrots montmartrois, voici un poète chez qui l'humour a le vermillon de la santé : Tristan Derème, de souche béarnaise, né en Gascogne, à Marmande, en 1889. Celui-là est dru, bon enfant, et son souffle est moins bref. *La Verduce dorée* (1922), a le bouquet d'un vin généreux.

Chez Derème la part de la tradition est énorme. Nulle rupture avec le passé. Mais il fait beau voir avec quelle aisance ce poète sait rendre la jeunesse à des agréments qu'on pouvait croire fanés et même remettre en honneur de vieux moules depuis longtemps délaissés, comme ceux de l'épître. Rien qui soit plus opposé à l'esthétique d'Edgar Poe, illustrée chez nous par Baudelaire, que cette familiarité bien disante, sonore, gallo-romaine, épanouie au soleil de Tarbes.

Prends l'éloquence et tords-lui son cou!

disait Verlaine. Non, Derème n'a pu se décider à commettre pareil assassinat. Mais, en poésie, les doctrines comptent si peu! Nonchaloir, abandon, tout ce que les mathématiciens du poème, les maîtres de l'art calculé ont nommé défauts se change ici en vertus triomphantes.

On voit que nous sommes loin de reprocher à Derème d'être clair et facile. Cependant, qu'il y prenne garde! la facilité devient un défaut dès qu'elle s'appelle complaisance, dès qu'elle cesse d'être ce qu'elle est, par exemple, chez La Fontaine : une facilité apparente, non pas toute donnée, mais obtenue, un effet de l'art enfin. Dans le dernier recueil de l'auteur, *le Zodiaque* (1927), il y a, dirai-je quelque paille?

1. Jacques Dyssord, *On frappe à la porte* (1928) et notamment, p. 117, cette aimable fantaisie drôlatique sur « Don Quichotte fils » et « la fille bien en chair du bon Sancho Pança ». Nommons aussi Roger Allard, né en 1885, auteur de *l'Appartement des jeunes filles* et d'*Elégies martiales*.

non, plutôt un excès de festons, d'astragales. Attention, Tristan! Vive le Midi! mais pas trop.

Ce qu'on nomme l'attraction de la rime est chose bien connue, et chacun sait que ce phénomène d'automatisme a souvent un affreux résultat : la cheville. Mais ce que ceux qui ne sont pas du métier ignorent généralement, ce sont les malices auxquelles il arrive que le versificateur ait recours dans l'espoir de dissimuler une cheville. Le mot qui pourrait paraître suspect, il s'efforce de le justifier en l'expliquant, et pour cela il ajoute un ou deux vers, ou trois, ou même tout un développement. On trouve des exemples de cette ruse chez les plus grands, notamment chez Hugo. L'artifice, parfois, réussit, car la poésie, entre les mains d'un habile ouvrier, est pareille à Cléopâtre sautant à cloche-pieds dans les rues d'Alexandrie et qui, tout essoufflée par le jeu, de cette défaillance faisait encore une beauté. Mais on aperçoit aussi le danger : le procédé tend aux longueurs, ouvre la porte aux digressions; d'où déséquilibre de l'ensemble, confusion et prolixité.

Chez Derème, la marque de l'époque se retrouve dans la cocasserie, la brusque note crissante, ce que j'appellerai le rire du clown. Par exemple, dans la confidence d'un sentiment, tels rapprochement de sons ou d'images qui produit un effet de dissonance :

Les jours sont plats comme des soles...

Ou bien :

*Six heures tombent de l'horloge
Comme six noix dans un chaudron.*

Ou encore :

*Quand tu partis et que ton rire s'envola,
J'eus le cœur gros comme un volume de Zola¹,*

Autre imagination de la fantaisie, un bestiaire fabuleux

1. Mêmes jeux chez les cubistes, comme nous le verrons. Exemple ces « vers » d'Apollinaire :

*Te voici à Amsterdam avec une jeune fille que tu trouves belle et qui est laide,
Elle doit se marier avec un étudiant de Leyde,*

hante la poésie de Tristan Derème, ainsi qu'on voit, dans les tapisseries, bondir licornes et griffons à travers les feuillages bleus :

*A cheval sur mon bouc barbu
J'ai cueilli des roses dorées
Et mes chèvres noires ont bu
A des rivières ignorées...*

*Et déjà n'ai-je pas en des mètres égaux
Chanté ce calme fiacre attelé d'escargots
Qui me traînait naguère aux pentes des collines?...*

Ajoutons que le poète s'est flatté d'avoir, sinon inventé, du moins restauré ce qu'il nomme la contre-assonance. Dans la rime, il y a identité des voyelles et des consonnes : *lèvres, fièvres*. Dans l'assonance le son des voyelles est le même et les consonnes varient : *lèvres, Thèbes*. Dans la contre-assonance, ce sont les voyelles qui changent, et les consonnes qui demeurent identiques : *lèvres, livres*. « C'est, dit Tristan Derème, exécutée sur la vieille et solide rime, une variation qui donne à l'ouïe une impression ambiguë de liberté, de surprise et de malaise. »

*Lève le nez, ferme ton livre et ton pupitre!
La flûte de cristal à la bouche du pâtre
Module sous les fleurs nouvelles et les feuilles
Un air grave qui fait rougir les jeunes filles...*

* * *

Toulet, Jean-Marc Bernard, Pellerin, Carco, Dyssord, Derème, tous ces auteurs que j'ai rassemblés sous l'étiquette de poètes humoristes et dont j'ai fait remonter la filiation à Jules Laforgue, sont, du point de vue de la prosodie, des traditionnalistes; et même quelques-uns d'entre eux, Toulet, Bernard, mériteraient l'épithète de néo-classiques, par un scrupule de propriété dans l'expression, de raffinement dans la syntaxe, qu'ils ont poussé jusqu'au purisme. Mais, à la vérité, cet humour qui nous est apparu comme l'un des traits caractéristiques de la poésie récente en France, est maintenant si répandu, si général, que nous le retrouvons également

chez les poètes dits cubistes, chez ceux que je rattacherai à Arthur Rimbaud. Il ne faut pas s'en étonner. Lorsqu'il s'agit d'une matière aussi mouvante que la poésie du jour, les cadres dont on se sert pour la commodité de l'exposition, s'entre-pénètrent fatalement.

L'essentiel, c'est de s'entendre. Au lieu de distinguer, d'une part, les poètes humoristes du courant Laforgue et, d'autre part, les poètes cubistes du courant Rimbaud, peut-être eût-il été plus juste de classer ceux du premier groupe sous le nom d'*humoristes-traditionnalistes*, et ceux du second sous celui d'*humoristes-cubistes*. Ainsi le virus Laforgue serait reconnaissable chez les poètes des deux groupes, alors que le virus Rimbaud se rencontrerait seulement chez les cubistes.

Mais il n'est pas jusqu'au mot de *cubistes* dont on n'ait tant abusé qu'il ne soit devenu maintenant bien difficile d'en saisir la signification exacte. A l'origine, comme on sait, c'est en peinture que le terme de cubisme fut employé, pour désigner une école nouvelle qui, quelque six ou sept ans avant la guerre, entendait réagir contre l'impressionnisme des Claude Monet, des Renoir, des Pissaro, des Sisley. Les impressionnistes avaient si bien cherché à rendre sur la toile les vibrations de la lumière en plein air, qu'ils avaient abouti à un papillotement dans lequel les contours et les volumes s'évanouissaient. Ainsi les objets n'ayant plus que des formes relâchées ou flottantes, l'univers sensible devenait une juxtaposition de taches colorées. A ce monde sans arêtes, tout en vapeurs irisées, le cubisme opposait sévèrement un monde géométrique où les choses recouvraient leurs trois dimensions. Mais les cubistes étaient plus théoriciens que peintres; aussi poussèrent-ils tout de suite à l'extrême la rigueur de leurs principes. Non contents de réhabiliter la forme dans sa profondeur, ils en bannirent toutes les inflexions, toutes les sinuosités. La circonférence et la sphère furent encore admises, mais les courbes non géométriques dont se compose un dessin vivant disparurent. De l'arbre, de la figure humaine elle-même, les artistes nouveaux firent une espèce de construction abstraite, un système de segments, d'angles et de *cubes*. Soucieux et comme hantés de volumes, et ne pouvant, eux, peintres, à la manière des sculpteurs, tourner autour des

objets, ils en rabattirent absurdement sur le plan de la toile toutes les faces; ils prétendirent nous montrer les choses sur tous les côtés *à la fois*. Je souligne ces derniers mots, car c'est du simultanéisme, cette outrance du cubisme des peintres, qu'est sorti, pour une part, le cubisme des poètes. Mais il y a plus. Non seulement on nous fit voir l'objet sous tous ses aspects en même temps, mais on joignit à sa représentation les images de tout ce que le modèle peut suggérer à l'esprit de l'artiste dans le moment. En somme, partis pour restaurer la dignité de la forme, les peintres cubistes en vinrent rapidement à faire de la déformation un dogme; et quelque désireux qu'ils aient été, à l'origine, de rendre aux choses leur solidité, ils ont fini par les étouffer sous l'amas glacé de leurs songeries linéaires.

Évidemment, dans le cubisme des poètes, il ne saurait être question à proprement parler de figures géométriques, de cubes; c'est seulement par métaphore, à cause des analogies d'esprit qui existaient entre eux et les peintres de la nouvelle école, que quelques-uns d'entre les poètes récents furent dénommés cubistes.

Quelles sont donc ces analogies? La première est ce simultanéisme, dont je parlais à l'instant, et sur lequel je reviendrai. La seconde, le goût du pêle-mêle : pêle-mêle des représentations chez les peintres, pêle-mêle des images, voire des mots chez les poètes. Bref, au lendemain de la guerre, la poésie selon la dernière formule fut une poésie du désordre. Le cubisme lui-même parut à quelques-uns trop conservateur, trop classique; et nous eûmes, le temps d'une saison, *Dada* et les *dadaïstes*, sorte de nihilisme littéraire, qui choisit pour modèle le bégaiement de l'enfance, pour idéal le triomphe de l'absurde par la dissociation de toutes les formes du langage. C'est de l'agitation dadaïste qu'est sorti, je crois, le surréalisme, celui-ci prenant bientôt, à l'égard du cubisme, d'ailleurs toujours en santé, l'attitude de l'héritier impatient qui fait la loi dans la maison. Nous le retrouverons plus loin.

Il nous souvient qu'en juillet 1920, feuilletant les *Écrits nouveaux*, une revue depuis disparue, nous avons lu ceci :

Place Condorcet
Vieux marronniers
Le buste sur Condorcet
Souvenir du 14 juillet

La neige autrefois à Paris
Bruxelles (brouillard)
Liège — neige.

Et nous songions : « La voilà bien cette poésie d'aujourd'hui sans rime, sans mesure, sans syntaxe. » Nous avons cherché la signature. Moréas ! Stupeur ! Moréas, le poète des *Stances*, le néo, le sur-classique ! Mais reprenant notre lecture, nous lûmes encore ceci :

Sujet de poésie.
Beau soleil, belle nature, etc.

Sujet de poésie.

Donc, ce n'étaient là que des notes, impressions, souvenirs, velléités que Moréas, en l'année 1898, inscrivit sur son carnet, pour lui seul, comme sous un chiffre dont il avait la clé. Or, quelque vingt ans plus tard, des notations de ce genre n'étaient plus considérées par leurs auteurs comme des sujets de poèmes, mais comme des poèmes achevés.

Jadis, lorsque nous avions l'âge où l'on apprend à lire, le potage aux pâtes d'Italie nous paraissait investi, n'est-il pas vrai ? d'un caractère mystérieux, à la fois cocasse et un peu terrible. En 1918-1920, devant les ouvrages des plus récents poètes, notre œil se perdait dans les mêmes rêveries : c'était la même *soupe aux lettres*. Pas plus de ponctuation dans ces textes que dans le bouillon de notre enfance, la désarticulation la plus complète des rapports grammaticaux. Parfois même il arrivait que ce n'était pas seulement un mot qui dansait sur la page en cavalier seul ; mais c'étaient des lettres détachées, comme dans le potage inquiétant, des lettres saoules qui titubaient, se redressaient, décrivant des arabesques fantasques, des calligrammes puérils, ici le contour d'une maison et là celui d'une montre ou d'une cravate.

A quoi tient cette passion de l'incohérence dont nos jeunes gens au lendemain de la guerre furent possédés?

Nous avons marqué les liens de cousinage qui unissent le cubisme des poètes au cubisme des peintres, et de celui-ci sur celui-là quelle fut la part d'influence; mais cela ne suffit point à tout expliquer. D'abord à cette anarchie, il y eut peut-être une raison d'ordre plutôt moral que spécifiquement littéraire, laquelle résidait dans la conception que nos iconoclastes de la prosodie se faisaient couramment d'eux-mêmes. Leur maître, ce n'était point Mallarmé, ce grammairien subtil expert dans l'art de fausser imperceptiblement les balances du langage, mais, nous l'avons dit, Rimbaud, Rimbaud l'excentrique, le visionnaire, l'*illuminé*. Tous, dans leur imitation du génial enfant, considérèrent la poésie, ainsi qu'aux premiers âges, comme une vaticination. Ce furent des prophètes d'Apocalypse.

*Voici s'élever des prophètes
Comme au loin des collines bleues¹*

Persuadés que l'Esprit soufflait en eux, ils en accueillirent toutes les voix sans contrôle. Ils écrivirent comme des médiums. Faut-il s'étonner après cela s'ils ont manqué de clarté. Apollinaire², Max Jacob³, Cendrars⁴, Cocteau⁵, voilà les poètes qui m'apparaissent comme les plus représentatifs de ces tendances⁶. Cependant, ce désordre qui fut pour ainsi dire à la base de la poésie aux environs de 1920 dut avoir d'autres causes qu'une simple attitude de la jeunesse. N'est-il pas permis d'y reconnaître une influence de la photographie instantanée, du cinéma, et, plus généralement, de la trépidation moderne?

1. Guillaume Apollinaire. *Calligrammes* (1918).

2. Né à Rome en 1880. Polonais d'origine. Mort à Paris en 1918.

3. Né en 1876.

4. Né en 1887.

5. Né en 1892.

6. Sans oublier le charmant et inquiet Salmon (né en 1881) ni Mac-Orlan (né en 1883), qui se placent entre les cubistes purs et les humoristes du genre Carco; ni les débuts poétiques d'Alexandre Arnoux (né en 1884) un des meilleurs écrivains en prose d'aujourd'hui.

*
* *

*Un incendie
non c'est la rampe
dans le casque du pompier.*

L'œil de Cocteau¹ est un kodak qui capte de brèves images rapides sous un angle imprévu. Supposons, par exemple, un cheval au galop. De toutes les différentes positions que ce cheval occupe dans l'espace, la poésie traditionnelle se formera une image composite, équilibrée, harmonieuse. Elle reconstruit. La poésie moderniste, au contraire, toute en déclics instantanés, retiendra du cheval une vue en apparence absurde, « déformée », mais qui, en réalité, est une perspective exacte d'un quart de seconde, non pas même la courbe d'un mouvement, mais un passage saisi au vol. Nous ne nous représentons plus l'animal en son entier, comme dans l'idée générale de cheval au galop, mais nous voyons, fonçant sur nous, quelque chanfrein énorme, et, là-bas, sous une croupe fuyante, un minuscule sabot.

Et il en est ainsi de toutes les images. La vision du monde, dépouillée de tout élément intellectuel, devient une sarabande de perceptions particulières, dont le sens le plus souvent nous échappe, parce que, pour les comprendre, il faudrait non seulement avoir les yeux de l'observateur, mais se replacer au point de l'espace et à l'instant de la durée où l'objet fut perçu.

*
* *

*Silence bleu des films américains où partent
et grandissent les limousines...*

Le cinéma devenu depuis bientôt trente ans le grand livre d'images, le magazine universel que des foules feuilletent en commun, a d'abord peuplé de visions exotiques l'esprit des jeunes poètes, mais il a fait plus, il a imposé ses lois propres au poème lui-même. Qui sait si ce simultanésisme que nous avons vu d'abord apparaître dans la peinture cubiste, n'y

1. Du deuxième Cocteau, car le premier fut, à dix-huit ans, disciple de Madame de Noailles.

fut pas amené à la faveur de l'influence générale exercée par le cinéma sur le processus de notre imagination? Dans tous les cas, une des tentatives les plus originales d'Apollinaire, de Max Jacob, de Blaise Cendrars, de Cocteau, aura été d'introduire dans la création poétique une des possibilités merveilleuses de l'art de l'écran, de la nouvelle dramaturgie : la faculté de représenter dans la même minute des drames qui se jouent sur des théâtres divers, voire à des époques différentes, en un mot la simultanité.

Mais, au cinéma, les projections sont reliées entre elles par le fil d'une fable qui, si plate qu'elle soit souvent, a du moins le mérite de les rendre intelligibles. Chez les poètes cubistes, le hasard seul préside, semble-t-il, à l'association des images. Les impressions du présent immédiat entrelacent leurs bandes vertigineuses à celles du souvenir. Le passé, le futur se déroulent sur le même plan :

*Ispahan s'est fait un ciel de carreaux émaillés de bleu
Et je remonte avec vous une route aux environs de Lyon
Je n'ai pas oublié le son de la clochette d'un marchand de coco
[d'autrefois
J'entends déjà le son aigre de cette voix à venir
Du camarade qui se promènera avec toi en Europe
Tout en restant en Amérique¹.*

Ce simultanisme des cubistes ne doit pas être confondu avec le « simultanisme » fondé par Barzun² en 1912, et dont Fernand Divoire³, au milieu d'un petit groupe fidèle, s'est fait l'ardent champion. Le simultanisme cubiste concerne les images visuelles, le « simultanisme » de Barzun, les sons. L'un est plastique, l'autre vocal. L'un note des choses qui se passent en divers lieux dans le même temps; l'autre groupe les sonorités qui retentissent à la fois dans un même lieu. L'un se présente comme un simple enrichissement de la poésie antérieure; l'autre comme une rénovation du lyrisme, une transformation de l'ancien poème écrit, analytique,

1. Apollinaire. *Calligrammes*.

2. Né en 1881.

3. Né en 1883.

successif, unilatéral en une polyphonie où la parole humaine se mêle aux voix de la nature et des cités. L'œuvre poétique conçue selon ce système n'existe dans le livre qu'à l'état de représentation abstraite, comme l'œuvre musicale dans la partition. Elle ne trouve sa pleine signification concrète, sensible, elle ne prend vraiment vie enfin que dans l'instant de son exécution. Elle est donc drame sonore avant tout. Et c'est le disque phonographique plutôt que l'imprimé qui peut en donner témoignage¹.

* * *

« Le plus grand chef-d'œuvre de la littérature n'est jamais qu'un lexique en désordre », dit Jean Cocteau dans *le Potomak*. Comment des poètes qui faisaient du désordre le principe même de leur art, n'auraient-ils pas été exaltés, hâtés dans leur direction, et pour ainsi dire forcés dans leur croissance par tout ce que la vie d'aujourd'hui offre de discontinu, de hâtant? Comment les anciennes règles du vers n'auraient-elles pas paru trop calmes, trop immobiles et comme insupportables dans leur fixité, à des oreilles assourdies de bruits, à des yeux ivres de mouvement?

Déjà, vers 1909, de ce que le progrès des sciences a bouleversé la vie, l'italien Marinetti avait conclu qu'il fallait concevoir l'œuvre poétique sur un mode nouveau; il fallait que le poème devînt quelque chose de semblable à un catalogue de publicité : plus de syntaxes, des indications sommaires, des sensations élémentaires, brutes. Ce que, dans les grands centres, le rythme du temps a de saccadé, de rompu, d'effarant, s'est donc communiqué à la prosodie elle-même.

On sait la fascination que New-York, la cité moderne par excellence, rendue familière à leur esprit par le film, exerça

1. Le groupement *Art et liberté*, secondé par le *Théâtre idéaliste* de Carlos Larronde, a donné en 1917 à Paris une audition de poèmes simultanés : *Légende de la Montagne*, de Barzun, *Exhortation à la Victoire* de Fernand Divoire, *le Sacre du printemps*, de Sébastien Voirol. En 1919, l'Odéon a représenté *Naissance du poème*, prose symphonique de Divoire. Aujourd'hui, Barzun poursuit son apostolat en Amérique. En 1923, les Universités Harvard et Lehigh, le Collège de Bethlehem, etc., ont inscrit l'étude de l'Art simultané aux programmes de Poétique moderne.

sur les poètes cubistes. Or, à New-York, dans Broadway, sitôt que la nuit tombe, les panneaux-réclames luisent, énormes, sous les batteries des projecteurs; les enseignes, montées à des hauteurs folles, étagent sur le ciel sombre leurs cascades de feux. Et là, plus encore qu'à Paris, plus encore qu'à Berlin ou à Londres, les gramophones de hurler dans tous leurs porte-voix, les orgues mécaniques de ronfler sur les foules obscures, immobiles et comme en prière devant les écrans lumineux. De là le jazz est parti pour la conquête du monde, déchaînant, au lendemain de la guerre, sous toutes les latitudes, une fureur de danse si contagieuse qu'elle semblait une nouvelle névrose. Quelle étroite parenté entre tous ces paroxysmes et les audaces d'une poésie où le désordre est dogme! Même rupture d'équilibre, même bariolage, même discordance. Les instruments de percussion l'emportaient brutalement sur les cordes vibrantes. Le bruit chassa la mélodie. Aux passages gradués, aux couleurs rompues, aux nuances succédait la juxtaposition des tons crus.

Un peu plus tard Jean Cocteau (le troisième, car il a souvent varié) nous déclara qu'il s'était délivré de cet envoûtement : « J'aimais jadis les gratte-ciel et les machines. » Mais ce jadis c'était la veille. A lui comme à Cendrars, comme à Paul Morand¹, l'indicateur de la Compagnie transatlantique parut une nouvelle Bible. « Mes poètes furent Larousse, Chaix, Joanne, Vidal-Lablache; mes peintres, l'afficheur », disait-il dans *le Potomak*. Il est vrai que, saisi lui-même d'un doute, il n'avait pas tardé à ajouter : « De ces tumultes un ordre neuf se dégage toujours. » Ainsi cet esthéticien prudent, ce Parisien nuancé, dont l'esprit témoigne souvent d'une étonnante maturité de réflexion sous son excentricité apparente, nous accordait que les orchestres de nègres n'étaient peut-être pas encore de la beauté. Ils auraient été seulement, selon lui, un bon moyen de secouer notre torpeur, de nous arracher à nos habitudes.

Un peu plus tard encore, en 1921, dans *la Noce Massacrée*, Cocteau répudiait décidément son esthétisme de la veille : « Le culte de New-York, esthétisme actuel, me semble aussi

1. Né en 1888. Avant de se tourner vers la prose, a donné, en poésie, *Lampes à arc* (1919) et *Feuilles de température* (1920).

déprimant que celui de Venise. La lampe électrique est une nouvelle orchidée. Le boulon succède aux pierreries. Le film américain tourne la tête du jeune bourgeois et l'arrache à sa famille. »

Quoi qu'il en soit de ces variations, de ces alternances de délire et de calme, gardons-nous de faire grief aux novateurs des oscillations inquiètes de leur pensée. Gardons-nous aussi de leur reprocher leurs outrances. « L'ordre neuf » qu'on nous annonçait n'est peut-être pas très visible encore, mais « les tumultes » en eux-mêmes n'ont pas été pour nous sans profit. Ils ont déversé pêle-mêle, en vrac, dans ce qu'on peut appeler le magasin aux accessoires de la poésie française, un matériel nouveau de comparaisons. Ce n'est pas si peu que d'avoir enrichi le fonds d'images sur lequel depuis longtemps l'on vivait. C'est cet effort de rajeunissement que nous aurions tort de méconnaître.

Le désordre, si l'on en croit les philosophes, n'existe en réalité point. Il n'est jamais qu'un ordre nouveau, inattendu, différent de celui auquel nous sommes accoutumés. Ainsi, du point de vue philosophique, les poètes dits cubistes ne pourraient parvenir, quoiqu'ils fissent, à être désordonnés. Mais si ce que nous appelons leur incohérence n'est au fond qu'un autre ordre, qu'y a-t-il donc, selon nous, de valable dans cet ordre troublant?

Faut-il revenir sur les *Calligrammes* d'Apollinaire? On sait que ce délicieux jongleur s'est souvent plu à disposer les lettres des mots selon la forme des objets qu'ils signifiaient. Le mot, dans ces jeux, ne se borne plus à être le symbole intellectuel de la chose, il en devient la figuration même, le portrait direct. C'est un retour à l'idéographie primitive. On songe aux vieilles enseignes, autrefois destinées à être comprises des illettrés, au tromblon de zinc peint en rouge du chapelier de province, ou à la grosse carotte vermillon qui partout encore indique le bureau de tabac.

A ces hiéroglyphes puérils représentant une maison, une cravate ou une pipe, nos poètes en ont joint de plus raffinés

qui ne sont plus le dessin d'un objet, mais la courbe, l'arabesque d'un mouvement. Ayant à dépeindre une pièce d'artifice qui s'enflamme, étincelle et meurt, Cocteau écrira :

*Un géant boa d'or se dé
sa
grège
dans un soupir de bengale.*

Mais ce sont là des fantaisies qui ont tout juste l'intérêt d'un tour de physique amusante. Les prophètes de la poésie cubiste, ne l'oublions pas, sont des facétieux, à la fois des mystiques et des mystificateurs.

Cependant, de ce que les vers ne sont souvent ni scandés ni rimés, il ne faut point se hâter de conclure que la poésie en est absente. Certes, la poésie s'accommode très bien des règles traditionnelles; elle peut même trouver dans cette obligation de la difficulté à vaincre un accroissement de force et de souplesse, mais entre la poésie et une soumission automatique aux vieilles disciplines il n'y a rien de commun. La poésie est, à vrai dire, *en dehors*. Et la preuve en est que, sous un autre visage, on la retrouve dans certaines proses. Elle réside en réalité dans le rythme, dans une résonance indéfinissable et dans le jeu des analogies.

De plus, à côté d'une poésie mêlée d'éloquence, lyrique ou dramatique, n'est-il pas permis, sans aller jusqu'à parler de « poésie pure », de concevoir une autre poésie, laquelle, ne prétendant rien démontrer, n'aurait nul besoin d'être claire, et qui se proposerait uniquement pour but d'évoquer, de suggérer, en d'autres termes de replacer l'esprit dans le mécanisme du rêve? C'est cette poésie-là que les cubistes ont cultivée.

On peut poser en principe que, pour qu'une comparaison ait une valeur poétique, il faut que le rapprochement de ses deux termes soit à la fois juste et inattendu. Plus les deux termes étaient en apparence éloignés, plus leur association, si elle est frappante, produira sur nous un effet de surprise. Or cet élément indispensable à toute métaphore valable : la surprise, devint dans les années qui suivirent la guerre la préoccupation principale des poètes nouveaux.

Déjà, il y a quelque trente ans, un prosateur, Jules Renard, nous avait donné, dans ses *Histoires naturelles* des exemples typiques de cette imagination recherchée. S'adressant au cochon, il lui disait :

« Tu es ventru comme une groseille à maquereau, tu as de longs poils comme elle, comme elle la peau claire et une courte queue bouclée. »

Même justesse imprévue, par conséquent même rareté chez un Apollinaire, un Cendrars, un Cocteau, un Max Jacob, un Paul Morand¹. Ces caractères-là, nous les avons, il est vrai, déjà notés dans l'œuvre de Tristan Derème qui, lui, n'est cependant pas un cubiste; mais l'humour, nous le répétons, est universellement répandu chez tous les poètes récents, quelle que soit en prosodie leur esthétique particulière, et l'humour, c'est, précisément, en partie, ce tour d'imagination inattendu, un peu bizarre, dont nous parlons ici.

Cendrars dira :

*Le Kremlin était comme un immense gâteau tartare
croustillé d'or
Avec les grandes amandes des cathédrales toutes blanches.*
Et voici du Cocteau :

Le ciel est un marin assis sur les maisons....

Il s'agit de l'azur du ciel évidemment comparé avec le col bleu des matelots.

Nos mains, capucines de l'âtre...

Entendez, sans doute, par là, les mains qui, tendues vers le foyer, laissent voir en transparence le rouge vermeil du sang.

Ailleurs, pour peindre le déferlement sonore des vagues, le poète écrit :

*La mer....
débouche bruyamment un champagne qui mousse.*

On voit en quoi ces associations d'images diffèrent de

1. Et parallèlement chez Jean Giraudoux dont l'influence, en prose, fut considérable. Aux « sourires pincés » d'il y a trente ans Giraudoux a substitué ses sourires tendres, mais, sous une forme renouvelée, c'est toujours la même pudeur de l'émotion ou le même refus d'y céder.

celles d'un Hugo. La comparaison hugolienne, presque toujours contrastée, vise à éveiller en nous des idées ou des sentiments. Elle a, comme on dit, des prolongements. En outre, il est rare que le second terme n'en soit pas plus grand que le premier. D'où un élargissement brusque de la pensée¹.

Chez les poètes récents, au contraire, les associations d'images, presque uniquement visuelles, sont comme limitées à leur objet, et donc plus précieuses qu'émouvantes. En outre, aux métaphores cohérentes, aux larges développements symétriques des deux termes de la comparaison l'on préfère (par économie de souffle aussi, peut-être) les rapprochements soudains et brefs. Après les bouquets de fusées les craquements secs et les lueurs d'allumettes. Enfin l'antithèse romantique est toujours en harmonie avec la couleur générale du morceau, tandis que les similitudes des poètes récents, étant en elles-mêmes leur raison d'être, sont la plupart du temps dissonnantes. C'est même là, nous semble-t-il, la critique la plus sérieuse qu'on pourrait adresser à ces enluminures, à ces « illuminations ». La recherche de l'imprévu comporte un hasard heureux : la trouvaille, mais elle a un écueil : l'excentricité. L'image par trop inattendue risque de paraître burlesque, et cette drôlerie, quand elle n'empêche pas l'émotion de naître, produit souvent sur elle un effet d'inhibition qui la tue.

1.

...Il s'approcha du feu.

*Son manteau tout mangé des vers et jadis bleu,
Étalé largement sur la chaude fournaise,
Piqué de mille trous par la lueur de braise...*

(Je n'aime pas beaucoup « la lueur de braise »)

Couvrait l'âtre, et semblait un ciel noir étoilé...

Ou bien :

*Ainsi qu'au crépuscule on voit, le long des mers,
Le pêcheur vague comme un rêve,
Traînant, dernier effort d'un long jour de sueurs,
Sa nasse où les poissons font de pâles lueurs,
Aller et venir sur la grève,
La Nuit tire du fond des gouffres inconnus
Son filet où luit Mars, où rayonne Vénus,
Et, pendant que les heures sonnent,
Ce filet grandit, monte, emplit le ciel des soirs,
Et dans ces mailles d'ombre et dans ces réseaux noirs,
Les constellations frissonnent.*

C'est pourquoi, de par la nature même de leur imagination, les poètes nouveaux — et maintenant nous croyons l'avoir surabondamment prouvé — sont des humoristes. Mais qu'un sentiment sincère les domine, et aussitôt nous les voyons se libérer de toutes les conventions d'écoles. Nous avons alors les touchantes *Pâques à New-York* de Cendrars, ou les vers que le regretté Apollinaire, victime, un matin, d'une cruelle balourdise de la police, écrivit à la Santé.

Même dépouillement subit de tous les tics, de tous les procédés, de tout le « cubisme », en un mot, dans le *Plain Chant* de Cocteau (1923) où la passion parle toute nue avec une profondeur d'accent admirable. Les rêves qui agitent le sommeil de l'amant inquiet ou ceux que le jaloux appréhende chez l'être aimé qu'il regarde dormir, Cocteau a su les annexer au lyrisme. Est-ce une répercussion inattendue des théories de Sigmund Freud jusque dans le poème français? Peut-être. Je n'en suis pas sûr. Mais quand cela serait? Cocteau, diront les malveillants, résonne toujours en écho. Eh! messieurs, c'est commode à dire! Lorsqu'un poète accueille, pour en faire l'application à son cas particulier, à ses amours, à ses angoisses, des observations psychiâtriques d'ordre général dont il a reconnu la justesse, et lorsque, de cette façon de voir, apprise si l'on veut, il tire des poèmes sincères, émus, imagés, chantants, il fait tout de même autre chose que de renvoyer tel quel un son reçu du dehors :

*Mauvaise compagne, espèce de morte,
De quels corridors
De quels corridors pousses-tu la porte,
Dès que tu t'endors?*

*Je te vois quitter ta figure close
Bien fermée à clé, —
Ne laissant ici plus la moindre chose
Que ton chef bouclé.*

*Je baise ta joue et serre tes membres,
Mais tu sors de toi
Sans faire de bruit, comme d'une chambre
On sort par le toit.*

Donc, Cocteau aurait-il lu Freud, que son mérite n'en serait pas moindre. C'est une rare entreprise que d'avoir transposé dans la poésie, d'avoir su exprimer poétiquement, avec une grâce douloureuse et pourtant mesurée, sur des cadences régulières comme celles d'un menuet, les chimères, les désirs, les craintes qui fermentent obscurément dans le cœur d'un homme passionnément épris. Il y fallait du courage et du tact. La psychologie amoureuse, en vers surtout, progresse si lentement, tout y est si souvent redite et lieu commun, que nous devons saluer comme une victoire, chaque confidence, chaque aveu qui constituent des gains sur l'hypocrisie. Mais il va de soi qu'une audace de cet ordre n'est valable, et même qu'elle n'existe, que si l'art lui confère une gravité, une dignité qui la sauvent du libertinage.

Du point de vue de la forme, *Plain Chant* offre historiquement un intérêt tout particulier. On y remarque une sorte de confluent inattendu du valérysme et du cubisme; ou plutôt on y voit un poète cubiste qui, impressionné et comme fasciné par l'auteur de *Charmes*, semble abandonner pour un temps, en prosodie, ses directions personnelles et, renchérissant sur Valéry lui-même, revenir d'un bond à Malherbe. Je sais bien que Cocteau est des plus influençables. D'autres, parmi les meilleurs, l'ont été comme lui. L'une de ses facultés consiste même en ceci que, parmi toutes les idées qui sont dans l'air, il discerne la bonne, la happe, la triture, la digère, l'assimile à son propre sang. C'est un Protée. Mais, précisément, si l'on cherche une preuve de l'hégémonie exercée il y a six ou sept ans par l'art de Valéry, on n'en trouvera pas de plus évidente que cette espèce de soumission momentanée d'un Cocteau à la forme valéryenne. Valéry n'a pas arrêté le mouvement cubiste, mais il s'est mis en travers de sa voie, il l'a quelque temps endigué. Il a comme contraint un des plus doués parmi les poètes nouveaux à reculer, à se replier pendant quelques mois sur les positions antérieures, anciennes de la poésie.

Après l'hommage rendu par *Plain-Chant* à la tradition, *Opera*, le dernier recueil de Cocteau, marque un retour offensif du cubisme. Cependant, il semble que le poète désormais se souvienne, jusque dans ses audaces, de l'effort qu'il fit la veille pour se plier aux vieilles disciplines. Les meilleures

pièces du livre, peut-être, sont celles où se marque une sorte de compromis entre la forme traditionnelle et l'inspiration nouvelle : mélange de mystère et de fantaisie, d'humour et d'âcreté. Parfois, souvent même, le sens général du morceau échappe. La poésie néanmoins est là. On la respire. C'est un peu comme le parfum d'une fleur inconnue qui n'aurait pas encore de nom.

Je crains fort que tout ce que j'ai dit de mon ami Cocteau ne l'agace prodigieusement. A propos d'un certain moment poétique dont il fut, dont il reste un des plus brillants représentants, j'ai parlé de « poésie du désordre », et Cocteau a toujours soutenu que ses poèmes étaient « construits », « construits comme des maisons ». J'ai vu de l'humour dans Cocteau, et il affirme qu'il n'y en a pas trace dans son œuvre. Au lecteur de juger. Dans cette étude d'une matière mal débrouillée, encore si confuse, j'essaie de distinguer quelques directions. Qu'on me tienne compte de mon effort. Ma bonne foi est entière et j'aime admirer. Puisse aussi cette disposition du cœur me sauver d'être écharpé par la gent irritable ! D'autres me reprocheront d'avoir donné à Cocteau une importance qu'ils se refusent à lui reconnaître. Tant pis ! Plus l'œuvre de Cocteau se développe, plus il saute aux yeux qu'en dépit de ses emprunts elle est originale. C'est qu'en somme ce qu'il a emprunté, ce sont, à leur apparition, de simples tendances, alors que la part de l'originalité, chez lui, c'est le fond même, c'est son imagination propre, immédiatement reconnaissable et incomparable. A travers des moyens de chanter différents sa note personnelle se retrouve toujours. Bref, dans la pâte cubiste, Cocteau a mis son levain.

Enfin, de Raymond Radiguet, ce jeune homme amèrement pleuré, citons, comme se rattachant au cubisme, *les Joues en feu*, recueil des vers que l'étrange garçon écrivit entre quatorze et dix-huit ans. Poésies d'enfant bien doué que la puberté tracasse. L'âge, si tendre, explique comment ne triomphe pas encore ici cette naïveté toute crue qui, un peu plus tard, devait éclater comme un bourgeon dans *le Diable au Corps*, car à la naïveté elle-même il faut le temps de mûrir. Cependant, parmi de trop visibles influences du Cocteau de *Poésies*, quelque chose déjà de scintillant et de frais se

remarque dans ces vers, une grâce aiguë de prime printemps, comme un rayon de soleil du 21 mars sur la gelée blanche.

* * *

Les surréalistes, les derniers venus, se récrieront peut-être si j'avoue qu'ils ne me paraissent guère se distinguer des cubistes autrement que par leur violent désir de n'être point confondus avec leurs aînés. Si, négligeant cette attitude, on ne considère que leur doctrine, on s'apercevra bientôt que les surréalistes ne sont même pas des dissidents de l'école antérieure, mais qu'à la vérité ils la continuent.

Plus dogmatiques que leurs devanciers, les surréalistes, parmi lesquels il s'est trouvé quelques philosophes curieux de psychiatrie, ont surtout érigé en système ce qui, chez les cubistes, n'avait été que trouvailles naïves, malices ingénues ou aphorismes isolés. Le fond original (je parle ici bien entendu des théories du groupe et non des œuvres individuelles) ce fond ne leur appartient pas en propre. Qu'ont-ils fait d'autre, en effet, que pousser dans leurs dernières conséquences les axiomes de l'antirationalisme poétique¹?

Les cubistes s'étant réclamés de Rimbaud, les surréalistes se sont mis en quête d'un autre saint à qui se vouer et ils ont déniché Lautréamont, un adolescent à demi fou qui eut, environ 1868, des hallucinations traversées de lueurs singulières. Mais, par ce choix même, ils marquaient leur révérence envers tout ce qu'avaient dit avant eux les cubistes, ces ancêtres qu'ils reniaient avec tant de fureur, à savoir : qu'il n'est de poésie que de l'inconscient; que l'état de grâce c'est l'état du dormeur qui rêve, et que la fonction du poète consiste à retrouver, dans la veille, cet état béni, quasi divin

1. Faut-il classer Pierre Reverdy (né en 1889) parmi les surréalistes? Son œuvre illustre assez bien certains partis pris de l'école et notamment cette idée que le poème est un rêve clos, imperméable à la réalité du monde extérieur. Mais, chez lui, le rêve, encore qu'obscur, demeure bien enchaîné : il a plutôt la marche encerclée des obsessions. D'autre part, les premiers poèmes de Reverdy remontent aux temps héroïques du cubisme (1916-1922) quand l'école surréaliste n'était pas encore fondée et qu'il n'existait du surréalisme que le mot, qui est, je crois, d'Apollinaire. Reverdy serait donc un précurseur de la poétique nouvelle. C'est ce que semble dire André Breton, dans son *Manifeste du surréalisme* (1924).

du sommeil, ou du moins, à s'en rapprocher; qu'il faut s'abandonner sans résistance au mécanisme de l'association des images; que le temps est un songe : passé, présent, avenir se développant sur un même plan; que d'une impression actuelle le poète, pareil au devin sur son trépied, est libre de passer, sans avertissement préalable, à l'évocation d'un souvenir ou aux visions du futur, aux anticipations, aux oracles; que les cadres du langage sont trop rationnels, trop rigides; qu'on doit les briser, fouler aux pieds la syntaxe; que toute invention de style est incorrection; qu'il n'est pas de génie sans défi aux grammaires; bref, qu'entre l'académisme et le délire sacré il n'y a pas de compromis, pas de milieu, et qu'il faut avoir le courage de choisir.

Peut-être la valeur d'exemple que les cubistes, déjà, n'avaient pas manqué d'attacher aux processus des rêves a-t-elle été renforcée, dans l'esprit des surréalistes, par les affirmations de la psychanalyse. Mais, là encore, les surréalistes n'inventaient rien, ils ne faisaient qu'enregistrer et reprendre à leur compte un appoint venu du dehors¹. Car, on me comprend bien, il n'est plus question ici du monde des rêves devenu, ainsi qu'on l'a vu dans le *Plain-Chant* de Cocteau, un thème poétique; il s'agit des rêves théoriquement considérés comme le modèle de l'automatisme mental, celui que le poème doit imiter dans son déroulement.

Cependant, de cette école sans originalité, simple aboutissement du cubisme ou sa codification tardive, quelques vrais talents sont sortis, tant il appert toujours que les œuvres se font indépendamment des doctrines. Mais si, pour démontrer combien le surréalisme théorique est d'un faible poids, nous avons besoin d'un dernier témoignage, nous le trouverions dans l'empressement avec lequel nombre de jeunes écrivains, des meilleurs entre ceux qui appartenrent à ce groupe, s'en sont successivement détachés. Delteil, Aragon, Soupault, Desnos, tous s'en sont allés comme en éventail dans des voies

1. Très loyalement, André Breton, dans son *Manifeste*, rend hommage à Freud. Au reste, voici comment André Breton définit le surréalisme : « Automatisme psychique pur par lequel on se propose d'exprimer, soit verbalement, soit par écrit, soit de toute autre manière, le fonctionnement réel de la pensée. Dictée de la pensée en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale. »

divergentes. Que le verdissant Delteil, est loin, déjà, de l'atmosphère asphyxiante dans laquelle un André Breton, en illustration de son *Manifeste*, et soucieux de donner à ses disciples quelque exemple de l'incompréhensible dans toute sa pureté, de la nuit totale, écrivit *Poisson soluble*! Que le fin et fantasque Aragon s'est esquivé gracieusement hors de cette souricière! Quant à Soupault¹, sans doute il n'a point apostasié formellement, mais avec quelle fièvre, et quelle souplesse élastique, il s'est hâté d'écrire coup sur coup des ouvrages en prose qui, fort heureusement pour lui, sont la négation de tous ses dogmes! Il est vrai que jusqu'ici, dans ses vers, Soupault est demeuré fidèle au délire. Mais qu'il me pardonne si je lui dis que, jusque dans cette abdication volontaire de sa raison, c'est encore son intelligence qui le sauve. C'est elle qui souffle sur les brumes opaques et fait dans le nuage des trouées où l'azur lointain luit. Ces percées lumineuses se sont point rares dans *Georgia* (1926). En lisant ce poème, M. André Breton, j'imagine, a dû froncer le sourcil, non pas que M. Breton lui-même manque d'intelligence, mais hélas! la vigueur de la sienne, il l'emploie à rejeter impitoyablement du monde poétique tel qu'il le conçoit toute liaison d'idées ou de sentiments capable d'aboutir à la formation de ce monstre affreux : la chose intelligible. Soupault, lui, est d'une moelle plus tendre. Louées soient ses défaillances :

*Je sens bien en somme qu'il faut toujours courir
pour prendre le vent dans ses mains
en fermant les yeux
par douceur
par ennui.
Après il n'y a plus qu'à saluer le ciel
et à crier très fort.*

Rien d'obscur dans cet aveu. Non, l'anxiété du poète est trop vive pour qu'il n'écoute pas en lui-même la voix de son tourment, celle-ci dût-elle lui murmurer des paroles suivies :

*Je me dis
Il faut prendre l'air*

1. Né en 1897.

*Il faut regarder les nuages
et respirer à pleins poumons
Il faut voir voler les mouches
et faire une promenade de santé
Il ne faut pas tant fumer
je me dis aussi
Calculons
je me dis encore
j'ai mal à la tête
Ma vie est une goutte d'eau dans mes mains
une goutte de sang sous ma paupière
et je n'ai plus vingt ans...*

Du surréalisme primitif plus aucune trace dans ces laisses dolentes. Enfin, dernière remarque : parmi les principaux adeptes ou anciens adeptes du surréalisme, il y a, comme le prouvent les noms que j'ai cités, majorité de prosateurs. Peut-être faut-il voir là l'indice que, dans le domaine purement poétique, le cubisme, en tant qu'école, et avec lui le surréalisme, cette queue de la comète, sont sur leur déclin.

FRANÇOIS PORCHÉ

LES ORIGINES SECRÈTES DU BOLCHEVISME

HENRI HEINE ET KARL MARX

Il va y avoir dix ans qu'un coup de main heureux livra l'ancien empire des Tsars aux membres d'un parti extrémiste à peine connu jusque-là, même en Russie. Depuis lors, l'avènement de cette poignée d'aventuriers a pris figure d'ère nouvelle. Pour l'ampleur des conséquences, on ne saurait plus lui comparer que la Révolution française — qui aurait pu, elle aussi, être facilement comprimée, un matin de juillet 1789, par les 30 000 hommes du maréchal de Broglie, en sorte qu'il en serait à peine fait mention, aujourd'hui, en quatre lignes, dans le manuel du baccalauréat. Si savamment préparée que soit une entreprise politique, si profondes qu'en soient les racines, il y a toujours, en effet, un moment où quelques grains de décision, assaisonnés d'un peu de force matérielle, peuvent suffire à fixer le destin des peuples. L'orientation moderne de la politique universelle n'a été possible que parce que ceux qui gouvernent ont, en général, oublié cette recette, tandis que les sectes subversives l'ont retrouvée et n'hésitent pas à l'employer.

Maître, par la grâce d'une sédition militaire, d'un empire qui comptait hier 180 millions d'habitants, et qui en compte encore plus de 140 millions, le Bolchevisme en a utilisé les immenses ressources matérielles pour mettre en feu les cinq

parties du monde. Ses émissaires ne laissent pas un instant de repos aux peuples déjà fatigués et anémiés par la Grande Guerre : chacun en souffre dans sa Métropole ou ses colonies.

Tantôt, c'est l'Angleterre, dont la prospérité économique est gravement compromise par le mouvement gréviste des mineurs, ouvertement subventionné par les roubles moscovites : elle y perd, d'après les évaluations du Chancelier de l'Échiquier, 170 millions de livres sterling, plus de 21 milliards de francs — dont le quart aurait suffi pour fomenter une action qui étouffât, en Russie, la peste communiste. Et elle ne se remet péniblement de cette effroyable secousse que pour en subir une nouvelle : Moscou insurge la Chine et la ferme à peu près complètement au commerce britannique, qui en tirait d'incalculables profits. Demain, ce seront les Indes, profondément minées par la propagande bolchévique, et dont les fonctionnaires indigènes, pour plus de moitié, sont pensionnés par le Komintern, qui s'insurgeront à leur tour.

En France, les agents de la III^e Internationale fomentent ouvertement les troubles les plus graves, tiennent tête à la police dans les rues de Paris, causent pour plus de 12 millions de dégâts dans la seule soirée du 23 août et donnent le branle aux mutineries de réservistes dans l'Armée. Tandis qu'ils détruisent le moral de celle-ci, ils lui taillent une besogne formidable aux colonies : hier, avec la guerre du Rif et celle de Syrie, qui nous ont coûté tant de sang ; demain avec les insurrections qui couvent en Tunisie et en Algérie (ou l'émir Khaled, l'homme de Moscou, obtient la majorité des voix des électeurs indigènes), et en Indo-Chine, où le Komintern subventionne 14 361 de nos fonctionnaires annamites, d'après les chiffres trouvés dans les perquisitions opérées par Tchang So Lin au consulat soviétique de Pékin.

Les 50 millions d'habitants des Indes hollandaises sont travaillés avec la même constance et la même profusion de moyens financiers : aussi les insurrections se succèdent-elles à Java, à Sumatra et même à Bornéo. Les populations indiennes d'Amérique sont lancées, comme en Bolivie, à l'assaut des blancs civilisateurs. Le Mexique subit un gouvernement agréé par M. Tchitchérine. Quant aux nations limitrophes ou voisines des États soviétiques, la Roumanie,

la Bulgarie, la Hongrie, la Pologne, la Lithuanie, l'Esthonie, la Finlande, etc., leur existence est à chaque instant compromise par des complots communistes toujours réprimés, mais toujours renouvelés, dont l'un ou l'autre finira, espère-t-on à Moscou, par triompher.

Ce qu'il y a de plus effrayant dans cette vague rouge, couleur de meurtre et d'incendie, qui vient battre les assises du vieux monde, c'est qu'elle ne procède pas de l'ambition d'un nationalisme visible et localisé : On verrait à tort dans le Bolchévisme un « péril slave ».... Si le Communisme était spécifiquement russe, il rencontrerait une barrière naturelle dans d'autres nationalismes, non moins intransigeants. Tout au contraire, il trouve au sein de chaque peuple des complicités prêtes, des facilités ménagées : une doctrine de trahison nationale et de décomposition sociale lui a préparé les voies depuis deux tiers de siècle.

C'est cette doctrine dont nous nous proposons, dans la présente étude, de retracer la naissance et le développement. Pour cela, il nous faudra nous attaquer à bien des légendes, établies par le long consentement des uns et par l'affirmation intéressée des autres. Nous le ferons à la lumière de documents certains, de faits précis. Et il sera démontré, une fois de plus, que la vérité historique, examinée aux sources, contient infiniment plus de « romanesque » que n'en peut imaginer le cerveau enfiévré d'un inventeur de fictions.

* *

La III^e Internationale, dont la direction se confond avec le haut personnel politique de la Russie des Soviets, est la fille, quelque peu ingrate, de la II^e, dont les pontifes furent Engels, Liebknecht et Jaurès, et la continuatrice de la I^{re} Internationale fondée par Karl Marx. L'histoire de cette dernière a été écrite ou résumée bien souvent, par des sociologues ou des politiciens de toute nuance, et toujours en des termes identiques : rien de plus concordant, dans leur exposé, que les dates, les circonstances et l'enchaînement des péripéties. Cette unanimité semblerait indiquer que le sujet a été épuisé et que la certitude historique est désormais acquise.

Mais tous les spécialistes des recherches d'archives savent qu'une trop grande unanimité quant au récit d'un événement doit être une source de méfiance au moins aussi grande que peut l'être une divergence absolue : elle n'a le plus souvent, pour cause que la mise en circulation, dans un but intéressé, d'une version tendancieuse, mais habilement simplifiée, par conséquent commode à faire adopter.

En réalité, tout ce qui a été écrit depuis un demi-siècle sur la I^{re} Internationale procède de la confrontation de quatre livres, qui lui furent consacrés au lendemain de l'insurrection communiste de 1871. Deux de ces ouvrages, ceux de MM. Oscar Testut et Edmond Villetard, étaient hostiles à l'organisation secrète dont était sortie la Commune; les deux autres, ceux d'Eugène Fribourg et de Benoît Malon, lui étaient favorables, avec plus ou moins de réserves. Et comme détracteurs et apologistes se trouvaient d'accord sur les origines de l'organisation discutée, les écrivains et conférenciers qui s'en sont occupés après cette date sont excusables de n'avoir pas cherché plus avant et d'avoir adopté docilement la version offerte à leur crédulité.... Ils ne faisaient en cela qu'imiter la bonne foi de leurs devanciers, qui n'avaient connu que l'apparence extérieure des événements auxquels ils s'étaient trouvés mêlés.

Commençons par analyser brièvement la thèse jusqu'ici admise quant aux origines de la I^{re} Internationale. Elle se présente avec la simplicité harmonieuse d'un récit biblique.

Dans les premières années de la seconde moitié du XIX^e siècle, le machinisme, sous toutes ses formes, fit de grands progrès dans l'Univers. Pour les consacrer et les vulgariser, une Exposition industrielle fut organisée à Londres en 1862. De nombreux ouvriers techniciens y furent envoyés par leurs patrons pour étudier le fonctionnement des machines exposées. Certains d'entre eux prolongèrent leur séjour bien après la clôture de l'Exposition. Pendant qu'ils se trouvaient dans la capitale anglaise, un meeting de protestation fut convoqué, au Saint Martin's Hall, à propos de violences commises à Varsovie par les troupes russes; les ouvriers étrangers s'y rendirent par curiosité. Parmi d'autres orateurs, qui ne

parlèrent que de la Pologne, se trouvait un vieil économiste d'origine allemande, du nom de Karl Marx, réfugié politique en Angleterre, où il vivait dans l'étude et la retraite. Entraîné par son sujet, il élargit le débat, parla du Prolétariat partout opprimé par les Capitalistes, et termina par un cri de guerre qui lui était cher : *Prolétaires de tous les pays, unissez-vous!* Alors, saisis d'un enthousiasme subit, les ouvriers présents décidèrent de s'unir en une Association Internationale, et nommèrent, séance tenante, un Comité de Correspondance, dont Karl Marx devint membre pour l'Allemagne. La I^{re} Internationale naquit ce soir-là, d'une circonstance imprévue, presque d'un malentendu. Elle progressa rapidement par la suite et répandit l'idée communiste dans le monde.

Telle est la légende qui a fini par passer pour de l'histoire. Nous allons l'examiner et en faire justice.

Ce récit, emprunté à Karl Marx lui-même et à son entourage, a l'avantage de se présenter avec naturel. Il est court, et ne sollicite pas de vérification approfondie. Aussi a-t-il eu un succès immédiat et est-il resté classique. Tout en lui, cependant, aurait dû exciter à la méfiance les premiers annalistes de l'Internationale. Pour ne parler que de l'histoire financière de celle-ci, la version consacrée rapporte que la collecte faite ce soir-là, au Saint Martin's Hall donna comme premier fond 3 livres sterling (75 francs-or). Jamais, par la suite, le brave ouvrier qui remplissait les fonctions de trésorier n'eut en caisse plus de 200 livres (5 000 francs-or). La I^{re} Internationale en tirait argument pour faire étalage de sa vertueuse pauvreté.... Or, si l'on consulte le compte rendu de son Congrès de Lausanne (du 2 au 8 septembre 1867), on constate que, dès la seconde année de son fonctionnement, elle accordait plusieurs millions de subventions à certaines campagnes d'agitation révolutionnaire. Pour les États-Unis seulement, on trouve mention d'un chèque de 300 000 dollars envoyé pour soutenir une grève générale de la métallurgie. D'où provenaient donc ces fonds, dont l'*Internationale* disposait, et qui ne sortaient pourtant pas de sa caisse?

Aujourd'hui, sans doute, la situation est identique. Le camarade Fromentin, trésorier du Parti Communiste Français,

se plaint d'être toujours sans argent : les cotisations sont minimales et les Cellules paient mal. Cela n'empêche pas les Bolchévistes français d'appointer 1 800 fonctionnaires et agitateurs divers, qui leur reviennent ensemble à plus de 30 millions par an. Récemment, ils ont pu dépenser 10 millions comptant pour la création d'un journal quotidien dans le Nord. Et si l'émeute du 23 août a coûté plus de 12 millions aux commerçants parisiens, elle a nécessité aussi de grosses dépenses d'organisation de la part du trésorier du Parti. Mais, ces contradictions n'étonnent personne : chacun sait que l'argent dépensé vient de Russie, où la III^e Internationale s'est emparée de toutes les richesses d'un grand empire et les emploie à bouleverser l'Univers.

Il en allait autrement au temps de la I^{re} Internationale, simple organisation née de la veille et ne disposant régulièrement que des maigres sommes qui figuraient dans sa comptabilité. Les premiers disciples de Karl Marx n'étaient pas, comme ceux d'aujourd'hui, riches de 140 millions d'esclaves. Où prenaient-ils les fonds immenses qu'ils employaient à développer leur propagande et à subventionner des grèves dans le monde entier? Voilà la question que les annalistes de l'Internationale ont négligé de se poser et, après eux, tous ceux qui leur ont emprunté une documentation vraiment superficielle.

Autre problème : le meeting de Saint Martin's Hall passa, en son temps, à peu près inaperçu; de rares journaux en parlèrent et n'y revinrent pas. Or, quelques mois à peine s'étaient écoulés que la I^{re} Internationale, malgré l'insuffisance de cette publicité, comptait des sections dans tous les pays, jusqu'au fond de l'Amérique du Sud, et même en Australie. Tout se passait comme si une force mystérieuse avait préparé les voies de l'Association nouvelle et lui avait fourni partout les cadres et les concours nécessaires.

De telles forces existent, à n'en pouvoir douter. De même qu'il est aujourd'hui acquis que la Franc-Maçonnerie prépara la Révolution française, de même des forces mystérieuses sont à la source de tous les grands bouleversements récents, en Europe comme en Orient ou en Extrême-Orient. C'est de

ces forces que parlait, en 1912, M. Marcel Prévost, de l'Académie Française, quand, célébrant dans un article du *Figaro* d'alors la Révolution Jeune Turque, encore toute récente, il n'hésitait pas à dire :

Toute prévision diplomatique se fonde, en somme, sur ce calcul : que les forces connues continueront à évoluer sur leur courbe actuelle. Partant de là, on déduit la résultante probable de ces forces. Et c'est un système fort raisonnable, dont le seul défaut est de ne tenir aucun compte d'autres forces, PLUS FORTES QUE LES VISIBLES, qui travaillent en secret à changer l'équilibre actuel et qui, un beau jour, bouleversent à la fois le calcul des augures et la vie des nations.

C'est l'une de ces forces occultes qu'il nous faut étudier si nous voulons apprendre d'où Karl Marx tira les inspirations et l'aide matérielle qui lui permirent de formuler le programme du Communisme et de le propager dans le monde.

* * *

L'association secrète en question portait le titre d'*Union des Juifs pour la Civilisation et la Science*. Elle fut fondée en 1819 par un groupe d'Israélites allemands appartenant à des familles rabbiniques, au premier rang desquels on remarquait le célèbre érudit Léopold Zunz, qui devait devenir plus tard directeur de l'École normale israélite de Berlin, et ses amis Ganz et Moïse Moser. Le programme apparent de l'Union semble avoir été une première ébauche de celui qu'adopta plus tard l'*Alliance israélite universelle* : venir en aide aux Juifs dans le monde entier et développer chez eux toutes les connaissances utiles. Mais le programme réel allait bien au delà : il comportait un changement, dans un sens en quelque sorte positiviste, de la politique d'Israël à l'égard des nations chrétiennes ; il visait surtout à faire pénétrer, dans la civilisation issue du Christianisme, des idées spécifiquement juives, qui en provoqueraient peu à peu la dissolution.

La pensée maîtresse des chefs de l'Union était que la Synagogue avait tort de s'obstiner dans son attente, déjà tant de fois séculaire, d'un Messie humain. On avait mal compris les vieux textes rabbiniques quand ils annonçaient un roi tem-

porel, tout sanglant de batailles, qui écraserait sous les roues de son char les nations ayant voulu résister à l'empire universel promis à Israël, et qui gouvernerait avec une verge de fer celles qui se seraient soumises. C'était le peuple juif lui-même, et non tel ou tel de ses fils, qui, prenant conscience de sa supériorité ethnique, devait vaincre le Monde et le ployer sous le joug de la race élue.

Cette thèse, déjà présentée à diverses reprises dans l'Histoire par des Talmudisants isolés, devait être formulée un jour avec une rare précision par un Néo-Messianiste, Baruch Lévy, dans une lettre à Karl Marx. Voici en quels termes :

Le peuple juif pris collectivement sera lui-même son Messie. Son règne sur l'Univers s'obtiendra par l'unification des autres races humaines, la suppression des frontières et des monarchies, qui sont le rempart du particularisme, et l'établissement d'une République Universelle qui reconnaitra partout les droits de citoyens aux Juifs. Dans cette organisation nouvelle de l'Humanité, les fils d'Israël répandus dès maintenant sur toute la surface du globe, tous de même race et de même formation traditionnelle sans former cependant une nationalité distincte, deviendront sans opposition l'élément partout dirigeant, surtout s'ils parviennent à imposer aux masses ouvrières la direction stable de quelques-uns d'entre eux. Les gouvernements des Nations formant la République Universelle passeront tous, sans effort, dans des mains israélites, à la faveur de la victoire du prolétariat. La propriété individuelle pourra alors être supprimée par les gouvernants de race judaïque qui administreront partout la fortune publique. Ainsi se réalisera la promesse du Talmud que, lorsque les Temps du Messie seront venus, les Juifs tiendront sous leurs clefs les biens de tous les peuples du monde.

Ce langage, singulièrement matérialiste sous une phraséologie encore teintée de judaïsme traditionnel, suffit à expliquer en quoi la nouvelle secte se distinguait de la Synagogue, et pourquoi Léopold Zunz, par exemple, fut amené à renoncer par deux fois aux fonctions de rabbin, à Berlin (1822), puis à Prague (1835).

Un des plus enthousiastes adeptes de l'*Union des Juifs pour la Civilisation et la Science* fut le poète Henri Heine, qui y

adhéra, à l'âge de vingt-trois ans, le 4 août 1822. Le cas de ce fils d'Israël, que son génie poétique autorise à classer parmi les plus grands écrivains du XIX^e siècle, est tout à fait caractéristique au point de vue néo-messianiste.

* * *

Henri Heine naquit à Düsseldorf le 13 décembre 1799, dans une famille d'origine rabbinique. Son père, Samson Heine, commissionnaire en rubans, devait à cette origine la considération où il était tenu par le chef de la Maison Rothschild de Francfort.

Mais, si l'on était pénétré de tradition juive au foyer de la famille Heine, au dehors on savait faire des concessions aux Chrétiens. Le jeune Harry (il ne s'appela Henri que plus tard) était élevé dans une école chrétienne, dite des Franciscains, et le recteur, l'abbé Schallmeyer, voyait en lui son meilleur élève. Sa sœur Charlotte recevait l'éducation d'un couvent de religieuses catholiques. Son frère Gustave, sous le nom de Gustave von Geldern, devait se faire catholique pour devenir officier de dragons au service de Sa Majesté l'Empereur d'Autriche. Son autre frère, Maximilien, opta pour l'orthodoxie et devint médecin militaire dans l'Armée du Tsar. Quant à Henri Heine, on verra qu'il se fit protestant évangélique. Ces vocations multiples ne changeaient rien, d'ailleurs, aux sentiments des trois frères, qui se retrouvaient, le soir, chez le rabbin Rintelsohn, pour apprendre l'hébreu et le Talmud.

Henri Heine étudia le droit à Bonn, à Goettingen et à Berlin, puis il passa son doctorat. Mais il ambitionnait une chaire de professeur de droit. Sujet prussien, il ne pouvait l'obtenir tant qu'il serait juif. Aussi abjura-t-il presque en cachette à Heligenstadt, dans la maison du pasteur évangélique Gottlob Grimm, un matin d'août 1825. Les citations suivantes permettront d'apprécier la sincérité de cette conversion et la moralité du converti :

Lettre de Henri Heine à Maurice Embden, avant la conversion :

Je suis comme vous un indifférent en religion et mon attache-

ment au Judaïsme provient uniquement de ma profonde antipathie pour le Christianisme.

Lettre de Henri Heine à Emmanuel Wolwill, avant la conversion :

La chute finale du Christianisme me paraît de plus en plus évidente. Voilà assez longtemps que cette idée se maintient. J'appelle le Christianisme une idée, mais de quelle espèce! Il y a des systèmes d'idées corrompues qui font leur nid dans les fissures du vieux monde et la literie abandonnée de l'esprit divin, comme les punaises dans le matelas d'un Juif polonais. Si on vient à écraser une de ces idées-punaises, elle laisse une odeur infecte qui dure des milliers d'années. C'est le cas du Christianisme, écrasé depuis 1 800 ans et qui depuis ce temps n'a cessé d'empester l'air que nous respirons, pauvres Juifs!

Vers écrits par Henri Heine, le lendemain de son baptême :
*Sainte ardeur de la jeunesse, — Prompt retour à la raison!
 — Tu as fait, en ta sagesse, — Ta paix avec ces messieurs... —
 Tu as rampé vers la croix, — La même croix qu'hier — Tu
 voulais fouler aux pieds, — Abattue dans la poussière! —
 C'est l'effet d'avoir lu trop — Tous ces Schlegel, Haller, Burke!
 — Hier tu étais un héros, — Aujourd'hui, un maître fourbe.*

Lettre d'Henri Heine à Moïse Moser, de l'Union des Juifs pour la Civilisation et la Science, quelques semaines après le baptême. Il parle des Japonais qui venaient de martyriser quelques missionnaires et qui *ne détestent rien au monde autant que la Croix*. Et il ajoute : *Je veux être Japonais!*

Malgré sa comédie d'abjuration, Henri Heine ne put être professeur de Droit et ne le pardonna jamais au gouvernement prussien. C'est vers cette époque qu'il poussa à ses dernières conséquences son enthousiasme néo-messianiste en déclarant ouvertement la guerre, non seulement à l'idée monarchique, mais à l'ordre social lui-même. Il a raconté plus tard qu'il était allé à Munster, où l'on conserve encore la cage de fer et les instruments du supplice du « glorieux » Jean Bockenraw, dit Jean de Leyde, le chef des anabaptistes. Il venait honorer en lui le plus farouche des révolutionnaires du xvi^e siècle

et le plus parfait spécimen des précurseurs du Communisme. « J'ai baisé respectueusement », dit-il, « les reliques du tailleur Jean de Leyde, les chaînes qu'il a portées, les tenailles qui l'ont torturé ». L'athéisme du membre de l'*Union des Juifs* n'excluait pas, on le voit, une certaine religiosité....

Sa collaboration aux *Annales politiques de Munich* se ressentit naturellement de cette évolution : une série d'écrits démagogiques et antichrétiens le rendit suspect à toutes les autorités allemandes. Poursuivi, il se réfugia en France, le 1^{er} mai 1831. L'anniversaire de cette « hégire » du premier chef du Communisme devait être célébré, plus tard, sur la proposition de son ami Engels, comme une fête du prolétariat mondial. Bien du sang a coulé depuis le 1^{er} mai 1889 (date de l'institution du 1^{er} mai révolutionnaire) pour commémorer l'heureuse fuite de Henri Heine.

A Paris, Henri Heine adhéra immédiatement à l'école socialiste la plus en vue de cette époque ; celle des Saint-Simoniens. Deux ans plus tard, c'est à un autre socialiste célèbre, le père Enfantin, qu'il dédiait la première édition de son livre sur *l'Allemagne*. Il suffisait qu'un club révolutionnaire s'ouvrit ou qu'un journal avancé se fondât pour qu'Henri Heine accourût, avide de voir, d'entendre et de conseiller, poussant aux audaces les plus extrêmes, aux gestes les plus destructeurs. Cherchant dans la guerre à la Société une revanche pour sa race, il avait seulement soin de masquer le plus possible cette arrière-pensée sous des dehors de dilettantisme politique et d'enthousiasme pour l'Humanité. Volontiers il conseillait à ses amis israélites d'imiter ce détachement apparent, en dissimulant non seulement leur but ethnico-philosophique, mais jusqu'à leur identité juive.

C'est dans ce sentiment qu'il rédigea un jour son conte de *Dona Clara*, un des plus amèrement narquois qu'il ait jamais écrit, dans lequel un Juif d'Espagne, en cachant son nom et sa race, arrive à posséder, et finalement bafoue, la fille d'un seigneur chrétien. On ne sera pas fâché de trouver ici cette parabole en vers, qui exprime si bien la pensée profonde d'Henri Heine :

Dona Clara.

Dans le jardin de son père, aux lueurs du soir, la fille de l'alcade se promène; des bruits de trompettes et de cymbales arrivent du château.

« Qu'elles sont fastidieuses, ces danses et ces douces flatteries! et qu'ils sont ennuyeux aussi, ces chevaliers qui me comparent galamment à l'astre du jour!

» Tout me fatigue depuis que j'ai vu, aux rayons des étoiles, ce chevalier inconnu dont la guitare m'attire chaque nuit à la fenêtre.

» Avec sa taille svelte et altière, et ses yeux noirs, qui luisent dans son noble et pâle visage, il ressemble véritablement à saint Georges. »

Ainsi pensait dona Clara, et elle marchait les yeux baissés. Lorsqu'elle releva les yeux, le beau chevalier inconnu se dressa devant elle.

La main dans la main, devisant de propos d'amour, ils se promènèrent au clair de lune; le zéphir les caressait amoureusement et les roses leur envoyaient de gracieux saluts.

Les roses leur envoyaient de gracieux saluts et se coloraient d'une pourpre voluptueuse. « Mais dis-moi, ô ma bien-aimée, pourquoi as-tu si soudainement rougi?

— Les moustiques me piquaient, ô mon bien-aimé, et les moustiques me sont, en été, aussi odieux que si c'étaient des essaims de Juifs aux longs nez.

— Laisse là les moustiques et les Juifs », répondit le chevalier d'une voix caressante. — Les amandiers en fleurs sèment à terre leurs blancs flocons.

Les blancs flocons des amandiers répandent leurs parfums. « Mais dis-moi, ô ma bien-aimée, ton cœur m'appartient-il tout entier?

— Oui, je t'aime, ô mon bien-aimé! je te le jure par le Sauveur, que les Juifs mécréants ont traîtreusement crucifié.

— Laisse là le Sauveur et les Juifs », reprit le chevalier d'une voix caressante. — Au loin se balancent les lis rêveurs, baignés de lumière.

Les lis rêveurs, baignés de lumière, tournent leurs regards vers les étoiles. « Mais dis-moi, ô ma bien-aimée, ne m'as-tu pas fait un faux serment?

— La fausseté n'est point en moi, ô mon bien-aimé, non plus que dans mon cœur ne coule une seule goutte du sang des Mores ou des maudits Juifs.

— Laisse là les Mores et les Juifs », repartit le chevalier d'une voix caressante; et il entraîna la fille de l'alcade sous un bosquet de myrtes.

Dans les doux filets de l'amour il l'a tendrement enlacée! De courtes paroles, de longs baisers, et les cœurs débordèrent.

Le rossignol fit entendre un mélodieux épithalame; comme pour exécuter une danse aux flambeaux, les vers luisants sautillèrent dans l'herbe.

Le feuillage était silencieux, et l'on n'entendit, comme à la dérobée,

que le chuchotement discret des myrtes et les heureux soupirs des amoureux.

Mais des sons de trompettes et de cymbales retentirent tout à coup du château, et dona Clara, au bruit de ces fanfares, se dégagea soudain des bras du chevalier.

« Écoute! Ces fanfares m'appellent, ô mon bien-aimé! mais avant que nous nous séparions, il faut que tu me dises ton nom chéri, que tu m'as caché jusqu'ici. »

Et le chevalier, souriant avec sérénité, baisa les doigts de sa dame, baisa ses lèvres, baisa son front, et prononça ces mots :

« Moi, votre Amant, Senora, je suis le fils du docte et glorieux don Isaac-ben-Israël, grand rabbin de la synagogue de Saragosse. »

* * *

Henri Heine ne se contentait pas de fréquenter les révolutionnaires français : il accueillait avec empressement les agitateurs étrangers qui accouraient en foule à Paris sous le régime de Juillet, il leur prodiguait encouragements et recommandations utiles. Il aimait à dire d'eux : *Je caresse mes fauves!* Ces fauves, toutefois, n'étaient pas assez féroces pour lui donner entière satisfaction. Un jour, enfin, *l'Union des Juifs pour la Civilisation et la Science* lui en adressa un, dans lequel il reconnut un tempérament exceptionnellement destructeur : c'était Karl Marx.

Karl Marx, né à Trèves (Prusse Rhénane) le 5 mai 1814 (et non 1818, comme on le dit souvent par erreur), était plus jeune qu'Henri Heine de quinze années. Lui aussi était d'antique souche rabbinique. Son grand père avait été rabbin de Cologne et son coreligionnaire Bernard Lazare, le metteur en scène de l'affaire Dreyfus, a pu saluer en lui « le descendant de toute une lignée de rabbins, qui hérita de toute la force logique de ses ancêtres, un talmudiste lucide et clair, qui fit de la sociologie et appliqua ses qualités natives d'exégète à la critique de l'économie politique ».

Laissant à un de ses frères la carrière rabbinique, le père de Karl Marx avait fait une importante fortune dans le commerce. Pour obtenir d'être chargé de certaines fournitures à l'État prussien, qui n'étaient pas accordées aux Juifs, il s'était officiellement converti au Protestantisme, sans cesser pour cela de pratiquer la religion juive au foyer familial. L'enfance

du jeune Karl Marx fut donc bercée par les récits traditionnels de sa race : *Dieu a donné le monde aux Juifs; ils régneront sur lui à jamais quand viendra le Messie. Les Juifs seuls ont le droit de posséder : quand viendra le Messie, il faudra 200 mulets pour porter les clefs des coffres où seront entassées les richesses ravies aux Chrétiens, etc...* De cette doctrine, le jeune Israélite devait surtout retenir l'idée d'une immense expropriation, coïncidant avec le triomphe de sa race.

D'abord étudiant en droit à Bonn, Karl Marx alla ensuite apprendre la philosophie à Berlin, où triomphaient alors les doctrines de Hegel. Le célèbre philosophe de Stuttgart est probablement l'homme qui a eu la plus grande influence sur la formation intellectuelle du jeune juif de Trèves. On sait que Hegel réduisait Dieu à n'avoir aucune existence objective, à n'être que par son unité avec la pensée humaine, à subir avec celle-ci la loi du Devenir.... La pensée seule est souveraine absolue de l'Univers, au triple état *passif* (quand elle est intérieure), *actif* (quand elle prend son point d'appui dans le monde extérieur) et *libre* (quand elle triomphe dans l'organisation sociale, le droit, la philosophie, l'art, la religion). Toute morale découle de l'évolution progressive et irrésistible de la pensée humaine et Dieu *devient* avec elle, indéfiniment, en même temps que l'Univers et l'Humanité.... Ce panthéisme balaya le déisme hébraïque de Karl Marx et ne lui laissa au cœur que l'orgueil d'être Juif et la certitude que la *pensée* souveraine qui régirait le monde et le ferait évoluer indéfiniment serait celle de sa race. Aussi ne faut-il pas s'étonner de le voir adhérer, à vingt-deux ans, comme l'avait fait avant lui Henri Heine, à l'*Union des Juifs pour la Civilisation et la Science*. L'année d'après, Karl Marx était reçu docteur en philosophie. Un an encore, et, par la faveur de l'école hégélienne, il était nommé professeur de philosophie à l'Université de Bonn.

Plus heureux qu'Henri Heine, le jeune professeur semblait donc avoir sa destinée fixée. Mais à peine occupa-t-il un an sa chaire : on le vit tout à coup démissionner et aller habiter Cologne. Deux riches bourgeois philosémites, Hanseman et Kamphausen avaient fondé dans cette ville la *Gazette Rhénane* et en avaient confié la direction à trois Israélites,

Hess, Oppenheim et Rutenberg. Ce fut ce dernier, affilié à *l'Union des Juifs pour la Civilisation et la Science*, qui fit appel à la collaboration de Karl Marx. On inséra d'abord (1840) quelques articles de lui, qui furent remarqués, moins pour leur violence de langage que pour la pensée profondément révolutionnaire qui les animait. Puis, le besoin d'un directeur de talent se faisant sentir, on invita Marx à venir se fixer à Cologne. Abandonnant sa chaire de philosophie, il arriva, à l'automne de 1842, et imprima au journal une nouvelle impulsion.

A cette époque, la doctrine sociale et politique de Karl Marx, ce qu'on a appelé le Marxisme, était loin d'être formée; mais on en distingue déjà les grandes lignes dans la campagne qu'il mena au milieu des populations industrielles de la Rhénanie. Le but est visible : 1° Détruire l'idée de nationalité chez les prolétaires et les amener à n'avoir plus d'autre patrie que l'esprit de classe; 2° Les lancer dans le monde entier à l'assaut de la Civilisation issue du Christianisme. Pour moyen, une doctrine économique d'une simplicité tellement grossière qu'elle peut être comprise par les cerveaux les plus frustes, et ne peut même être sérieusement admise que par ceux-ci.

Il n'est pas dans notre intention de faire ici la critique du Marxisme économique, ce qui nous entraînerait bien loin. Mais on aura une idée du système par la fameuse théorie de la *valeur vraie*, qui en est la clé de voûte. La voici, telle que l'a formulée Karl Marx en deux de ses volumes pesants et diffus; et, bien que nous la réduisions à quelques lignes, nous sommes assurés de n'en avoir retranché rien d'essentiel.

1° *Tous les biens existant dans le monde sont des marchandises ayant une valeur réelle et une valeur de spéculation.*

2° *La valeur réelle d'une marchandise s'établit par le nombre d'heures de travail qu'il a fallu pour la produire. Les marchandises dans lesquelles sont contenues d'égales quantités de travail, ou qui peuvent être reproduites dans le même temps, ont, par conséquent, une valeur égale. C'est le temps de travail nécessaire à la production qui fixe le rapport de valeur d'une marchandise à une autre. Conclusion : l'ouvrier seul, en manufacturant la marchandise, crée la richesse.*

3° Or, cette marchandise, par suite du bénéfice prélevé par l'Industriel, puis par le Commerçant, acquiert une plus value qui détermine sa valeur de spéculation. Cette plus-value est un vol à l'égard de l'ouvrier, qui ne reçoit pas le prix de vente intégral de la marchandise qu'il a fabriquée, ou à l'égard du consommateur, qui paie cette marchandise plus que sa valeur réelle. Industriels et commerçants ne sont, par conséquent, que des parasites qu'il faut supprimer.

Il n'est pas besoin d'un gros effort cérébral pour constater l'inexactitude de cette thèse.

Il est faux que le chiffre des heures de travail soit le seul élément qui détermine la *valeur réelle* d'une marchandise. Un vigneron de la Côte-d'Or et un vigneron de l'Hérault, travaillant le même chiffre d'heures à produire du vin, n'obtiendront pas une marchandise de même valeur, parce que jamais le « pinard » ne vaudra le Chambertin ou le Corton. Deux menuisiers fabriquant l'un une table d'ébène, l'autre une table de bois blanc, pourront user des mêmes outils, observer les mêmes proportions et employer le même temps, la table d'ébène vaudra toujours plus que celle en sapin. La proposition de Karl Marx que le travail de l'ouvrier crée seul la valeur de la marchandise est donc radicalement fausse.

La conséquence l'est aussi : la mise en fabrication d'une marchandise en série exige des informations, une organisation d'ensemble, une direction qui rendent indispensable l'intervention d'un *industriel* et justifient son gain; cet industriel est lui aussi un travailleur, un ouvrier de la pensée. La mise en vente, sur tous les points où la consommation l'exige, impose l'existence du commerçant. On ne gagnerait rien, bien au contraire, en remplaçant l'industriel par un fonctionnaire et le commerçant par un magasin public : l'expérience des monopoles d'État a prouvé, dans tous les pays, que l'étatisation d'une industrie rendait le produit fabriqué moins rémunérateur pour l'ouvrier et plus onéreux pour le consommateur.

Mais peu importait à Karl Marx que sa thèse fût illogique et grossièrement fausse. Son but n'en était pas moins atteint. Préoccupé de détruire et non d'améliorer, il avait fabriqué une doctrine à la mesure du public qu'il voulait exalter, une doctrine touchant la partie la moins fortunée de l'Humanité

à l'endroit le plus sensible : son intérêt privé ! et lui désignant des coupables : les industriels, les commerçants, les gouvernants, tous ceux qui, à un degré quelconque, défendent l'ordre social... Une telle doctrine aura toujours une influence énorme sur des masses sans réflexion ni culture et les poussera à des résolutions violentes. Et quel merveilleux allié pour le peuple Juif, dans sa lutte vingt fois séculaire contre l'ordre social chrétien, que le Prolétariat international !

De telles doctrines agitaient profondément les masses ouvrières qui lisaient la *Gazette Rhénane*, et qui, jusque-là, avaient été de tendances républicaines, mais non socialistes. Les autorités berlinoises s'émurent et imposèrent au journal la censure préalable. Karl Marx refusa de s'y soumettre et vit son organe suspendu. Lui-même fut soumis à la surveillance de la haute police. Il comprit que la partie était perdue pour lui en Allemagne et résolut de s'expatrier. Londres lui paraissait le séjour désormais le plus convenable pour un proscrit. Mais les influences qui l'avaient déjà orienté vers Cologne se manifestèrent à nouveau, et c'est à Paris qu'il débarqua, pour s'adresser aussitôt à Henri Heine, correspondant dans cette capitale de l'*Union des Juifs pour la civilisation et la Science*.

* * *

Henri Heine vit d'un coup d'œil le parti qu'il pourrait tirer d'un jeune homme (Karl Marx avait alors trente ans) aussi doué pour la destruction. Quinze jours ne s'étaient pas écoulés qu'il lui désignait le terrain sur lequel il devait désormais évoluer : celui des *Annales franco-allemandes*, importante revue fondée en France par un réfugié républicain allemand, Arnold Rüge, chez lequel Henri Heine fréquentait beaucoup.

Cet Arnold Rüge est aujourd'hui bien oublié. Il était alors le chef de la *Jeune Allemagne*, section de la *Jeune Europe*, fondée par Mazzini, qui groupait les éléments les plus avancés du Carbonarisme et de la Franc-Maçonnerie. Démagogique et antireligieuse, la *Jeune Europe* fomentait des révolutions,

organisait des attentats politiques et trempait dans toutes les agitations du moment; mais elle n'était ni socialiste, ni communiste. Internationale, elle n'était pas internationaliste. On aura une idée assez exacte de ses tendances en songeant à la *Jeune Turquie* qui, en 1912, renversa Abdul Hamid II, et au *Jeune Portugal*, qui inspirait encore, en 1927, les insurrections de Lisbonne et de Porto. Ces associations sont d'ailleurs les seules sections survivantes de la grande conspiration mazzinienne : partout ailleurs, la *Jeune Europe* a été balayée ou absorbée par le Marxisme.

Né en 1802, Arnold Rüge s'était donné tout jeune à l'idée révolutionnaire. Il n'avait fait que traverser la Franc-Maçonnerie, dont la propagande trop académique ne pouvait pas suffire à son besoin d'action. S'étant jeté dans le Carbonarisme, il fut compromis dans une conspiration et condamné à six ans de prison. A l'expiration de sa peine, il chercha un asile en France (1840) et fonda à Paris un organe républicain avancé, les *Annales franco-allemandes*, qui fixa l'attention générale¹.

Faire pénétrer en Allemagne cet organe rédigé par un proscrit était, semblait-il, chose impossible. On y parvenait tout de même, grâce à tout un réseau d'intelligences secrètes. Les paquets de revues, expédiés dans des ballots de marchandises à des commerçants affiliés, étaient remis à des distributeurs prudents; les abonnés ne manquaient point, grâce à l'attrait du fruit défendu; et les exemplaires, lus et relus, circulaient longtemps de main en main. Toutes les forces du Carbonarisme en Allemagne avaient été ainsi amenées à se grouper autour des *Annales franco-allemandes* et à adopter cette revue pour organe. L'autorité et le prestige d'Arnold Rüge s'en étaient trouvés grandis jusqu'à faire de lui le véritable chef des républicains allemands.

Rüge était au nombre des « fauves » qu'Henri Heine aimait à caresser. Aussi la recommandation du poète néo-

1. Le biographe officiel de Karl Marx au pays des Soviets, le professeur D. Riazonof, de l'Académie socialiste de Pétrograd, nous montre Rüge collaborant avec Marx à la *Gazette Rhénane*, émigrant avec lui à Paris, et y fondant avec lui les *Annales franco-allemandes*. Or, Marx est arrivé à Paris en 1844, et Arnold Rüge y était installé en 1840... Petite inexactitude, entre beaucoup d'autres, qui ont toutes pour but de cacher aux indiscrets les côtés mystérieux de la vie et de l'œuvre de Marx.

messianiste ouvrit-elle toutes grandes à Karl Marx les portes des *Annales franco-allemandes* : huit jours après avoir été présenté, il se voyait associer à la direction de la revue et reprenait, prudemment d'abord, puis plus énergiquement, sa campagne de la *Gazette Rhénane*. Cette fois encore, l'assimilation de ses théories par le public qui les lisait justifia les espérances de ses inspirateurs occultes. Les Comités secrets qui propageaient la revue de Rüge étaient formés en majorité d'ouvriers : ceux-ci s'engouèrent aisément des doctrines économiques de Karl Marx, si nouvelles pour eux, et glissèrent vers la fameuse « théorie de la valeur vraie », destructrice de toute paix sociale. Sournoisement, sans tapage, les *Annales franco-allemandes* devinrent communistes et firent des communistes.

Arnold Rüge, cependant, tout à sa lutte tapageuse contre les monarchies d'Allemagne, ne se défiait pas de ce glissement. Il s'en défiait si peu qu'après Karl Marx il accueillit d'autres protégés de Henri Heine et les introduisit dans sa rédaction. Ceux que le sarcastique poète lui présentait ainsi, de temps à autre, étaient cependant taillés sur un type tellement uniforme qu'il eût dû éveiller l'attention du proscrit : jeunes, très jeunes même, ces exilés, impatients d'écrire et d'agir, qui débarquaient d'Allemagne pour entrer aux *Annales franco-allemandes*, étaient tous israélites, et tous fils ou proches parents de rabbins...

Parmi eux, on remarquait Frédéric Engels, d'une famille anciennement rabbinique de Barmen¹, plus jeune de six ans que Karl Marx, dont il avait fait la connaissance à Cologne,

1. Le professeur D. Hazonof, avec toute l'école communiste, s'efforce de dissimuler les origines israélites de Engels. Il veut absolument qu'il ait appartenu à une famille allemande distinguée, descendant d'un huguenot français du nom de Lange qui avait un ange (*engel*, en allemand) dans ses armoiries. Il existe bien en Rhénanie une famille de ce nom, mais elle a toujours protesté, et contre les origines françaises qu'on lui prête, et contre sa prétendue parenté avec l'ami de Karl Marx. Les Bolcheviks sont friands d'armoiries : un autre biographe rouge, celui de Lénine, n'affirme-t-il pas que le père du dictateur moscovite avait droit, sous le régime tsariste, au titre d'Excellence ! La prétention est tout à fait controuvée. Mais il est bon de montrer aux foules que les fondateurs du Communisme étaient de grands seigneurs, qui ont renié une noble origine pour se consacrer au service du Proletariat...

en 1842. Il devint à Paris son compagnon et son collaborateur habituel, *son socius*, et le resta toute sa vie. Un peu plus tard devait apparaître, élégant jusqu'au dandysme, hautain jusqu'à l'insolence, ce Ferdinand Lassal, dit Lassalle, petit-fils d'un rabbin de Breslau, qui devait exercer une influence si profonde sur les masses ouvrières allemandes. Henri Heine, auquel il fut adressé parmi tout un lot de jeunes néo-messianistes, reconnut en lui un autre Karl Marx et lui témoigna des égards spéciaux : *Très cher compagnon d'armes*, écrivait-il à ce jeune homme de vingt ans.... Et aussi : *Combien je me réjouis de ne pas m'être trompé sur votre compte, car je n'ai jamais mis en personne autant de confiance*. Dans une lettre à Warnaghen von Ense, le 3 janvier 1846, il appelait le jeune Lassalle : *Un de ces rudes gladiateurs qui marchent fièrement au combat suprême*.

Arnold Rüge, cependant, si aveuglé qu'il fût, finit par s'apercevoir que son œuvre lui échappait et que sa revue défendait des idées qui n'avaient jamais été les siennes. Il annonça très haut l'intention de réagir. Il était trop tard. Le Comité de direction de la Revue et le Comité de correspondance avec les sections secrètes d'Allemagne étaient peuplés de jeunes Israélites, étroitement solidarisés avec Karl Marx; et l'atmosphère démocratique, chère à Rüge lui-même, faisait tout dépendre d'un vote à la pluralité des voix...

Au premier choc, Rüge fut mis en minorité et contraint de démissionner.

La rage au cœur, il quitta la France, alla mener pendant vingt-cinq ans en Suisse, en Allemagne, puis en Angleterre, une existence de conspirateur errant et besogneux, et finit par écouter les propositions que Bismarck lui fit faire, comme à un grand nombre d'autres révolutionnaires, qu'il voulait désarmer : l'ancien lieutenant de Mazzini se fit prier un certain temps, céda, et mourut pensionné de l'Empire allemand, tandis que Mazzini lui-même, poignards et bombes mis de côté, se ralliait à la monarchie de Victor-Emmanuel.

**

Karl Marx et l'équipe de jeunes intellectuels dont Henri Heine l'avait encadré venaient de réaliser brillamment la première partie du programme de l'*Union des Juifs pour la Civilisation et la Science* : non seulement la revue de Rüge passait entre leurs mains, mais la direction de fait des Comités révolutionnaires d'Allemagne leur appartenait du même coup.

Ce fut le point de départ de l'organisation communiste, car, sous l'impulsion de Marx et de son état-major israélite, l'évolution des esprits vers la guerre sociale fut menée vigoureusement : la plupart des mazziniens d'Allemagne se rallièrent aux doctrines nouvelles. Victoire d'une importance incalculable ! Jusque-là le rêve néo-messianiste était resté purement juif, enfermé dans une espèce de ghetto moral : le voici qui débordait sur le monde chrétien et qui y recrutait ses premières dupes. A ce moment, sans doute, Karl Marx dut signaler à son fidèle Engels, nourri comme lui-même de la philosophie de Hegel, que l'*idée souveraine* passait de l'*état passif* à l'*état actif* en prenant son point d'appui dans le monde extérieur.... Il était réservé à notre temps de la voir arriver à l'*état libre* en triomphant dans la législation et l'organisation sociale, pour employer la terminologie du philosophe de Stuttgart.

Le programme de Karl Marx et de ses amis allait, d'ailleurs, bien au delà de la conquête des organisations révolutionnaires d'Allemagne, qui n'était qu'une brèche ouverte au flanc de la vieille citadelle chrétienne. Dès que le centre fondé par Rüge fut entre leurs mains, une vaste correspondance s'ouvrit avec des intellectuels Juifs habitant les pays les plus divers. Plus ou moins rapidement il en résulta la création de partis socialistes nationaux, qui eurent tous à leur tête des néo-messianistes juifs, tandis que Karl Marx et Engels se réservaient la direction internationale.

C'est ainsi que Lassalle, puis Singer, organisèrent le socialisme allemand ; Neumayer, Victor Adler et Aaron Libermann, le socialisme autrichien ; Fribourg, Léon Franckel et Halmayer, les premiers Comités français de l'*Internationale* ; James Cohen, le parti socialiste danois ; Dobrojanu Ghéréa,

le parti socialiste roumain; Kahn et Léon, le parti ouvrier des États-Unis, etc. Dans chaque pays, le rôle dirigeant joué par quelques Israélites parut le résultat spontané de leurs convictions personnelles : il a fallu le recul du temps et une vision d'ensemble pour faire apparaître ce que ces vocations, en apparence indépendantes les unes des autres, avaient de soigneusement organisé par une direction mystérieuse.

Cet immense labeur ne put être que commencé à Paris. Depuis les débuts de Karl Marx à la *Gazette Rhénane* (1840), la police prussienne le surveillait en effet étroitement. Des correspondances surprises éveillèrent l'inquiétude du gouvernement prussien, qui exigea son expulsion de France, et l'obtint, malgré l'intervention de Henri Heine. Karl Marx se retira à Bruxelles avec le fidèle Engels, puis alla se fixer à Londres, qui devint son quartier général. Couvert par la protection que le gouvernement britannique accordait aux proscrits de toute origine, à condition qu'ils s'abstinssent d'étendre leur propagande à l'Angleterre, Karl Marx put poursuivre sans encombre l'organisation du Communisme naissant.

La partie de sa correspondance qui se rapporte à cette époque de sa vie a été expurgée avec soin par son gendre Charles Longuet. En sorte que ses biographes, trompés par son attitude d'économiste absorbé par les recherches de bibliothèque, ont pu croire qu'il s'abstint pendant vingt ans de toute action politique directe. Tout au plus signale-t-on sa participation épisodique à un Congrès ouvrier tenu à Londres, en 1847. Congrès au cours duquel il lança, avec Engels, un manifeste exposant les doctrines communistes. Il aurait ensuite vécu dans la retraite jusqu'au meeting de Saint Martin's Hall, qui l'en fit sortir.

La vérité historique est très différente. Pendant ces vingt années, Karl Marx ne cessa pas un moment de déployer une activité révolutionnaire formidable, et, dans deux cas au moins, il n'hésita pas à risquer sa personne dans des mouvements armés.

En 1846, une insurrection républicaine, à laquelle sont mêlés plusieurs de ses affiliés, éclate dans le Grand-Duché de

Bade; prévenu d'avance, Karl Marx est accouru avec le fidèle Engels. Tous deux essaient de faire tourner en révolution sociale cette tentative purement politique. Le mouvement échoue; les insurgés, vaincus, déposent les armes : Marx et Engels sont déjà loin. De faux passeports leur ont permis de franchir la frontière et ils regagnent Londres.

En 1848, la seconde République française est sur le point d'être emportée par les journées de Juin; l'émeute revêt un caractère socialiste caractérisé. Karl Marx est là et participe à des conciliabules au quartier général des insurgés. Si le mouvement l'avait emporté, Paris eût connu, vingt-deux ans plus tôt, les horreurs de la Commune. Mais Cavaignac dompte l'insurrection.

Arrêté au cours de la répression, Karl Marx va être fusillé, ou tout au moins déporté, comme tant d'autres. Henri Heine intervient, se porte garant de son innocence, l'arrache au Conseil de Guerre. Qui eût douté de la sincérité du doux poète? Karl Marx fut seulement interné dans le Morbihan. Quelques semaines plus tard, muni de faux papiers, il s'évade et rentre en Angleterre. On voit que le rat de bibliothèque que nous dépeignent si complaisamment ses biographes savait, à l'occasion, se muer en rat des champs,...

Au moyen de quelle organisation Karl Marx se tenait-il en liaison avec les conspirateurs républicains et socialistes? Comment préparait-il ses incursions sur le continent? Qui lui fabriquait les faux papiers (industrie demeurée en honneur chez les Bolcheviks) dont il se servait pour passer les frontières et au besoin s'évader? C'est ce que nous verrons dans la deuxième partie de cette étude, qui traitera du Communisme secret avant le meeting de Saint Martin's Hall, et du Communisme public ensuite.

SALLUSTE

(A suivre.)

SIEGFRIED¹

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

Décor du premier acte. — Un schupo monte la garde devant une porte fermée. Le sergent de ronde l'interpelle de loin, en criant le mot de passe.

LE SERGENT. — Sieg!

LE SCHUPO. — Fried! (*Il quitte le garde à vous et désigne la porte.*)
Mon prisonnier est là, sergent.

LE SERGENT. — Tes consignes, d'abord!

LE SCHUPO, *reprenant le garde à vous.* — A vos ordres!

LE SERGENT. — Cas d'incendie!

LE SCHUPO. — N° 7! Je prends la hache d'armes. Je coupe le gaz.
J'évacue les femmes!

LE SERGENT. — Cas d'accouchement!

LE SCHUPO. — N° 22. J'enlève fusil et baïonnette. Je pense à la
grandeur de la procréation. J'évacue les hommes.

LE SERGENT. — Cas de guerre civile.

LE SCHUPO. — N° 1! Je prends les grenades et les balles explosives.
Je pense à la grandeur de l'autorité légitime. Je fais évacuer la rue
par tous mes citoyens.

LE SERGENT. — Concitoyens!

LE SCHUPO. — Concitoyens.

LE SERGENT. — C'est bien. Repos... Alors, on te relève?

LE SCHUPO. — Non, sergent, pas de relève! J'ai eu la chance de
faire prisonnier le chef de la révolution... Je le garde jusqu'à la fin...
Sa tête est mise à prix.

LE SERGENT. — On ne te demandait que la tête... Tu vas les embêter
avec le reste... Où l'as-tu pincé?

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mai.

LE SCHUPO. — Où veux-tu qu'on pince les rois? Au palais, dans l'escalier de service.

LE SERGENT. — Tu avais à le mener au quartier général, pas chez Siegfried.

LE SCHUPO. — Je n'ai pas de consigne pour l'arrestation des rois... D'ailleurs c'est ici le quartier général. Depuis hier tous les ordres sont partis de cette maison. C'est Zeltén lui-même qui m'a demandé de le conduire chez Siegfried. Il a des révélations à lui faire, m'a-t-il dit... Je lui ai refusé à manger. (*Déclamant.*) N° 12. Les affamés parlent mieux.

LE SERGENT. — Il n'a pas essayé de te soudoyer?

LE SCHUPO. — Oui. Pour que je téléphone à l'hôtel Régina à une institutrice canadienne qu'elle vienne aussitôt.

LE SERGENT. — Tu as téléphoné?

LE SCHUPO. — Non. Voici le nom et l'adresse.

LE SERGENT. — Tu as eu tort. C'est sûrement une complice. Donne. Je lui téléphone à l'instant et nous la prendrons au piège. Il y a sûrement une prime pour qui pourra tirer au clair le rôle du Canada dans les révolutions allemandes.

LE SCHUPO. — Attention... Son Excellence!

LE SERGENT. — Aux consignes!... Cas de fusillade d'un condamné à mort!

LE SCHUPO. — N° 2! Je me place à huit pas. Je pense à la grandeur du devoir militaire. Je ne ferme pas les yeux. Je tire même sur mon confrère.

LE SERGENT. — Mon frère!

LE SCHUPO. — Mon frère!

LE SERGENT. — Repos!

SCÈNE II

SIEGFRIED, ÉVA.

SIEGFRIED, *au schupo*. — On vous a dit repos, mon ami. Ne restez pas au garde à vous.

LE SCHUPO. — Impossible de faire autrement devant vous, Excellence. C'est naturel.

SIEGFRIED, *au sergent*. — C'est naturel chez vous aussi?

LE SERGENT. — C'est la façon que le règlement autorise pour vous acclamer, Excellence. Nous vous acclamons. (*Silence.*)

SIEGFRIED. — Voilà. Je vous ai entendus, mes amis... Passez à côté. Votre prisonnier va bien?

LE SCHUPO. — Très bien, Excellence. Il a faim.

SIEGFRIED. — Vous nous l'amènerez dès que les généraux seront là.

LE SCHUPO. — Il a demandé à vous voir seul, Excellence. C'est pour les révélations.

SIEGFRIED. — J'attends les généraux...

(*Les schupos sortent.*)

ÉVA. — N'attends pas les généraux, Siegfried. Monte te reposer. Tu n'as pas dormi depuis hier.

SIEGFRIED. — Pourquoi cette impatience? Voici vraiment la première journée de ma vie où je me sente apaisé, presque heureux. Dans cette pénombre, dans cette cohue de sentiments, je confonds le manteau de l'avenir et le manteau du passé. Laisse-moi un moment le bénéfice de mon erreur de vestiaire. Il est si rare que je préfère le langage de cette ombre au néant du sommeil.

ÉVA. — Tu tombes de fatigue.

SIEGFRIED. — D'une bonne fatigue. La fatigue de qui a mené à bien sa journée de travail, la fatigue d'un maçon, d'un laboureur, et non celle qu'éprouvent d'habitude les hommes d'état, celle du joueur après sa nuit de jeu... J'aurais même aimé, comme un laboureur, avoir mon école du soir, prendre ma leçon de français, passer dans une autre langue, comme un liquide brûlant dans un autre verre, toutes mes pensées de ce soir, pour les tiédir... Mais Geneviève Prat est-elle encore ici... Ce sera pour demain.

ÉVA. — Montons alors. Ta chambre est prête.

SIEGFRIED. — Tu oublies que j'ai à entendre Zelten.

ÉVA. — Pourquoi? son sort est réglé.

SIEGFRIED. — Réglé?

ÉVA. — N'y a-t-il pas eu conseil de guerre cet après-midi? Les généraux ne l'ont-ils pas condamné à mort?

SIEGFRIED. — Le Sénat a rapporté la sentence.

ÉVA. — Il a été jugé pourtant selon le code. On lui a même imposé un défenseur d'office.

SIEGFRIED. — Quel défenseur?

ÉVA. — Fontgeloy.

SIEGFRIED. — Et ils ne l'ont condamné qu'à mort? Non. Le Sénat l'exile. J'ai la mission de le mettre en route.

ÉVA. — Tu es chef d'État et non chef de gare.

SIEGFRIED, *se rapprochant*. — Cela semble t'inquiéter que je voie Zelten?

ÉVA. — Cela m'irrite. J'ai toujours trouvé de mauvais goût ces confrontations du vainqueur et du vaincu. D'ailleurs, c'est faire beaucoup d'honneur à Zelten. Il ne personnifie même pas ce que tu as dompté aujourd'hui, l'esprit allemand d'inquiétude et de révolte. Il personnifie tout au plus le cubisme, et sûrement l'alcool.

SIEGFRIED. — Il n'en parlera que mieux. Il a à me parler.

ÉVA. — Attends-tu de lui autre chose que des insultes et des calomnies?

SIEGFRIED. — Sois sûre, quelle que soit son éloquence, qu'il ne pourra me ranger à l'opinion qu'il a de moi.

ÉVA. — Et à celle qu'il a de moi?

SIEGFRIED. — De toi?

ÉVA. — Oui, de moi. Je sais qu'il veut me déconsidérer à tes yeux.

Il a toujours été jaloux de notre amitié, de notre entente, et il sait tout de ma vie.

SIEGFRIED. — As-tu donc des raisons de craindre la médisance?

ÉVA. — Que ne peut trouver la médisance dans une vie de trente ans?

SIEGFRIED. — De vingt-huit, Éva. (*Il s'approche d'elle, souriant malgré tout.*) Il faut une raison bien pressante pour qu'une femme lui sacrifie non seulement le souci de son honneur, mais deux années de son âge... Tu mens, ma petite Éva. Je connais aussi bien ton passé que j'ignore le mien... Ce n'est pas de toi que Zelten veut me parler... Tu serais moins inquiète... D'où vient cette inquiétude? Pourquoi me mens-tu?

(*Le schupo entre.*)

ÉVA. — Tu vois que je sais mentir.

LE SCHUPÖ. — Les Généraux, Excellence.

SIEGFRIED. — Qu'ils montent, immédiatement.

(*Sortie du schupo.*)

ÉVA. — Pour la première fois entre nous deux, Siegfried, c'est à moi de demander au lieu de donner... Je t'en supplie, ne vois pas Zelten... Obéis-moi sans me poser de question, comme voilà sept ans, quand je t'apprenais à te méfier des orages que tu n'avais jamais vus, et à ne pas te réfugier sous les arbres trop hauts. J'ai gardé ce don de prévoir la tempête... Évite celle qui s'approche... Pauvres humains que nous sommes, ne nous imposons pas d'être des paratonnerres... Ne reste pas debout!... Étends-toi... Dors... et aie confiance.

(*Le schupo réparaît et introduit les généraux.*)

SCÈNE III

WALDÖRF, LEDINGER, ÉVA, SIEGFRIED, puis ZELTEN.

WALDÖRF. — On nous dit qu'il faut juger à nouveau Zelten, Excellence. Conseil de guerre ou Cour martiale. Soldat, il faut un tapis sur cette table, si c'est conseil de guerre, et trois encriers.

SIEGFRIED. — Ce n'est pas conseil de guerre.

WALDÖRF. — Alors, si c'est cour martiale, un encrier pour le président, un crayon bleu pour le premier aide, un crayon rouge pour le second.

SIEGFRIED. — Vous n'êtes plus jugé, Waldorf. J'ai à annoncer à Zelten la décision du Sénat, qui l'exile... Je préfère m'acquitter de ce soin en votre présence... (*Au schupo :*) Faites entrer votre prisonnier.

(*Le schupo fait entrer Zelten. Hâte. Vêtements défraîchis. Il aperçoit les généraux.*)

ZELTEN. — Oh! Oh! Je suis décidément peu redoutable. La dernière vague d'attaque est composée de généraux!

WALDÖRF. — Taisez-vous!

ZELTEN. — Il n'y a jamais eu qu'un remède au bavardage des vaincus, le massacre. S'il n'y avait pas eu des vainqueurs faibles, la littérature antique et moderne serait allégée des deux tiers.

LE SCHUPO. — Silence. Son Excellence parle.

ZELTEN. — J'écoute.

SIEGFRIED, *assez solennel*. — Je serai bref, Zelten. Le Sénat a cru bon de vous considérer comme irresponsable. J'ai proposé qu'on vous internât votre vie durant dans une maison de santé. Mais certains vous savent gré d'avoir épargné ce matin, par votre courage, des tueries inutiles. Vous êtes exilé. Vous partirez à l'instant même sous escorte pour Paris, si vous voulez.

ZELTEN. — Merci pour Paris de cette préférence... A quel titre vous a-t-on chargé de cette mission? J'ai toujours tenu à la forme...

SIEGFRIED. — C'est au titre le plus simple, au titre d'Allemand.

ZELTEN. — Ce n'est pas un titre simple, c'est un titre considérable. Ne le possède pas qui veut. N'est-ce pas, Éva?

SIEGFRIED. — Mademoiselle Éva n'a rien à voir entre nous!

ZELTEN. — C'est ce qui vous trompe, elle a beaucoup à voir.

SIEGFRIED. — Je vous interdis le moindre mot contre elle.

ZELTEN. — Contre elle? Je n'ai rien à dire contre elle. Je l'admire au contraire d'avoir sacrifié sa jeunesse, et sa conscience, à ce qu'elle croit l'Allemagne.

SIEGFRIED. — Cela va. Vous pouvez partir.

ZELTEN. — Oh! pas du tout! Je tiens à partir en beauté. C'est mon jour d'abdication aujourd'hui. Cette cérémonie m'a toujours paru dans l'histoire infiniment plus émouvante que les sacres. Je tiens à éprouver tout ce qu'une abdication comporte d'humiliation et de grandeur.

SIEGFRIED. — Gardez vos effets pour ces tavernes de Paris où vous avez pris de notre pays cette idée lamentable et bouffonne.

ZELTEN. — Vous m'accorderez tout à l'heure que je méritais un départ un peu plus solennel... Oui, Siegfried, dans une heure, j'aurai quitté Gotha, mais vous auriez tort de croire que c'est vous qui m'en chassez, ou l'Allemagne. Je persiste à croire que les vrais Allemands ont encore l'amour des petites royautes et des grandes passions. J'avais préparé sur ce point de beaux manifestes dont j'espérais recouvrir vos affiches sur les centimes additionnels et la création des préfectures, mais ma dernière arme me fait défaut aussi : la colle. Ce qui m'expulse de ma patrie, ce qui a provoqué la résistance de l'empire et l'aide qu'il vous a donnée, ce n'est pas votre esprit de décision; ni vos ordres, tout géniaux qu'ils soient : ce sont deux télégrammes adressés à Berlin et que mon poste a interceptés. Les voici. Rendez-moi le service de lire le premier, Waldorf.

WALDORF, *après avoir interrogé du regard Siegfried*. — Morgan Rockefeller à Président Reich. « Si Zelten se maintient Gotha, annulons contrat phosphate artificiel. »

ZELTEN. — Voici le second. Il vient de Londres.

WALDORF. — Pour M. Stinnes. « Si Zelten reste pouvoir, provoquons hausse mark. »

ZELTEN. — Et c'est tout... Voilà les deux menaces qui correspondent aux excommunications de jadis et qui ont dressé contre moi le centre et les catholiques. Le phosphate artificiel, voilà notre Canossa... Je n'ai pas intercepté de radios ainsi conçus : si Zelten est président, musiciens allemands annulent symphonies Beethoven... Si Zelten est Régent, philosophes allemands incapables désormais définir impératif catégorique... Si Zelten est roi, lycéennes allemandes refusent cueillir myrtille au chant merle... Mais je n'insiste pas. J'ai fait le dernier effort pour empêcher l'Allemagne de devenir une société anonyme, j'ai échoué : que notre Rhin une minute agité se calme donc sous l'huile minérale... Et maintenant, Siegfried, à nous deux. Éloignez ces généraux.

SIEGFRIED. — Non. Ce sont mes témoins.

ZELTEN. — En effet. Avec leurs écharpes, ils ont l'air de venir faire un constat. Ils viennent me prendre en flagrant délit d'adultère avec l'Allemagne. Oui, j'ai couché avec elle, Siegfried. Je suis encore plein de son parfum, de toute cette odeur de poussière, de rose et de sang qu'elle répand dès qu'on touche au plus petit de ses trônes ; j'ai eu tout ce qu'elle offre à ses amants, le drame, le pouvoir, fut-ce d'un jour, sur les âmes. Vous, vous n'aurez jamais d'elle que des acclamations de mutualités, des discours de comice agricole ce qu'elle offre à ses domestiques... Éloignez ces militaires. J'ai à vous parler seul à seul.

SIEGFRIED. — Je n'ai ni l'humeur, ni le droit d'avoir un aparté avec vous.

ZELTEN. — Qu'ils restent donc. Tant pis pour vous. D'ailleurs, c'est dans la règle. Toutes les fois que la fatalité se prépare à crever sur un point de la terre, elle l'encombre d'uniformes. C'est sa façon d'être congestionnée. Lorsqu'Œdipe, je dis bien Œdipe, eut à apprendre qu'il avait pour femme sa mère et qu'il avait tué son père, il tint à rassembler aussi autour de lui tout ce que sa capitale comptait d'officiers supérieurs.

WALDORF. — Nous sommes des officiers généraux, Zelten.

LEDINGER. — Dois-je faire cesser cette comédie, Excellence ?

ZELTEN. — Regardez le visage d'Éva, Ledinger, et vous verrez que nous ne sommes pas dans la comédie. Cette pâleur des lèvres, cette minuscule ridè transversale sur le front de l'héroïne, ces mains qui se pressent sans amitié comme deux mains étrangères, c'est à cela que se reconnaît la tragédie. Nous sommes même au moment où les machinistes font silence, où le souffleur souffle plus bas, et où les spectateurs qui ont naturellement tout deviné avant Œdipe, avant Othello, frémissent à l'idée d'apprendre ce qu'ils savent de toute éternité... Je parle des spectateurs non militaires, car vous n'avez rien deviné, n'est-ce pas, Waldorf ?

WALDORF. — Appelez la garde, Ledinger !

SIEGFRIED, *s'avançant*. — Non. Qu'il parle!

ZELTEN, *se tournant vers Siegfried*. — Lui a deviné...

ÉVA. — Ne l'écoute pas, Siegfried. Il ment!

ZELTEN. — Lui a deviné. Lui sent qu'il s'agit de lui-même. Les deux corbeaux qui voltigèrent au-dessus de la tête de Siegfried, du vrai, ils passent en ce moment au-dessus de sa réplique...

SIEGFRIED, *près de Zelten, voix contenue et rapide*. — Épargnez-nous les métaphores. Parlez.

ZELTEN. — Excusez-moi. Les Allemands aiment les métaphores. Je les éviterai désormais avec vous.

SIEGFRIED. — Il s'agit de moi, Siegfried?

ZELTEN. — Pas de Siegfried, de vous,

SIEGFRIED. — De mon passé?

ZELTEN. — De votre passé.

SIEGFRIED. — Quel mensonge la haine va-t-elle vous dicter?

ZELTEN. — Je ne vous hais pas. Nous autres politiciens n'allons pas gaspiller notre haine sur d'autres que des compatriotes.

SIEGFRIED. — Vous avez découvert mon nom de famille?

ZELTEN. — Pas votre nom, pas votre famille. Les spirituelles insinuations que je prodigue depuis une minute ont dû vous mettre sur la voie. J'ai découvert ce que je soupçonnais depuis longtemps. J'ai découvert que celui qui juge avec son cerveau, qui parle avec son esprit, qui calcule avec sa raison, que celui-là n'est pas Allemand.

SIEGFRIED. — Je ne crois pas un mot de ce que vous me dites, Zelten.

ZELTEN. — Cela ne m'étonne point. Je suis dans un mauvais jour. Les Allemands eux-mêmes débordent de sens critique avec moi aujourd'hui.

SIEGFRIED. — Va-t-il falloir vous contraindre à parler?

ZELTEN. — A parler? Mais, j'ai parlé; et même je ne dirai pas un mot de plus. Je tiens à repasser vivant la frontière. D'ailleurs j'ai épuisé mes effets. C'est à Éva qu'il revient de continuer cette scène.

ÉVA. — Je vous méprise, Zelten.

ZELTEN. — C'est le premier sentiment qu'a toujours inspiré la vérité, Éva. Vous êtes plus forte que moi, si vous n'êtes pas méprisée dans quelques minutes.

ÉVA. — Je ne sais rien de ce dont il parle, Siegfried.

ZELTEN. — Éva sait tout, Siegfried. Sur votre arrivée à sa clinique, sur l'accent particulier de vos plaintes, sur la plaque d'armée étrangère que vous portiez au bras, elle pourra vous donner les détails. Je n'ai jamais vendu la vérité qu'en gros.

LEDINGER, *au schupo*. — Il suffit. Emmenez ce fou.

ZELTEN, *se retournant à la porte*. — Ah! Siegfried. Il est fâcheux que vous n'aimiez pas les métaphores, ni les apologues. Je vous dirais celui du renard qui s'est glissé dans l'assemblée des oiseaux et qui se trouve tout à coup seul, à découvert, quand les oiseaux s'élèvent. Les ailes s'entr'ouvrent déjà, Siegfried. Les plumes se soulèvent.

L'oiseau Goethe, l'oiseau Wagner, l'oiseau Bismarck dressent déjà le cou. Un geste d'Éva, et ils partent.

LE SCHUPO. — En route.

ZELTEN. — Tu fais des sports, schupo?

LE SCHUPO. — Je fais ce qui fait la grandeur de la police.

ZELTEN. — Alors tu fais de la boxe. Eh bien! tu viens d'avoir le privilège plutôt rare d'assister à ce qu'on appelle en boxe le double knock-out. (*Il sort.*)

SIEGFRIED, *impassible*. — Messieurs, la farce est finie. Que chacun regagne son poste. Je reste ici. Vous viendrez me tenir au courant et me consulter, s'il y a lieu.

LEDINGER. — Justement, Excellence... Que doivent jouer les musiques de nos régiments en entrant dans la ville?

SIEGFRIED. — Singulière question... Notre hymne!... l'hymne allemand!...

SCÈNE IV

SIEGFRIED, ÉVA.

Siegfried va vers Éva, lui prend les mains, la regarde longuement, durement. Pendant toute la scène, les fanfares défilent sous la fenêtre.

SIEGFRIED. — Suis-je Allemand, Éva?

ÉVA. — Que dis-tu? Allemand?

SIEGFRIED. — Suis-je Allemand, Éva?

ÉVA. — Je puis te répondre, et du fond de mon âme : oui, Siegfried, tu es un grand Allemand!

SIEGFRIED. — Il est des mots qui ne souffrent pas d'épithète. Va dire à un mort qu'il est un grand mort... Suis-je Allemand, Éva?
(*Acclamations au dehors.*)

ÉVA. — Tous ceux-là t'ont répondu!

SIEGFRIED. — A ton tour, maintenant. Étais-je Allemand quand tu t'es penchée sur moi, et m'as sauvé?

ÉVA. — Tu m'as demandé de l'eau en allemand.

SIEGFRIED. — Chaque soldat qui allait à l'assaut savait le nom de l'eau dans toutes les langues ennemies... Avais-je un accent pour demander cette eau? Le pays, la province des blessés, tu les reconnaissais, m'as-tu dit, à leurs plaintes. Je n'ai pas fait que demander de l'eau, je me suis plaint!

ÉVA. — Tu étais le courage même. (*Siegfried se dirige vers la porte.*)
Que fais-tu, Siegfried?

SIEGFRIED. — J'appelle. J'appelle la foule et me dénonce.

ÉVA. — Siegfried.

SIEGFRIED, *revenant vers elle*. — Je réponds à ce nom pour la dernière fois...

ÉVA. — Quand tu étais sans mémoire, sans connaissance, sans passé, — oui, tu as raison, je peux te dire cela aujourd'hui, ton sort, la victoire l'a fixé pour toujours, — quand tu n'avais d'autre langage,

d'autres gestes que ceux d'un pauvre animal blessé, tu n'étais peut-être pas Allemand.

SIEGFRIED. — Qu'étais-je?

ÉVA. — Ni le médecin chef, ni moi ne l'avons su.

SIEGFRIED. — Tu le jures?

ÉVA. — Je le jure.

(*Le sergent entre.*)

L'OFFICIER. — Mademoiselle Geneviève Prat.

SIEGFRIED. — Va-t'en.

(*Éva sort lentement.*)

SCÈNE IV

GENEVIÈVE, SIEGFRIED.

Siegfried se promène fébrilement pendant tout le début de la scène, répondant à Geneviève quand il passe à sa hauteur.

GENEVIÈVE. — C'est Zelten que je viens de croiser, entre ces militaires?

SIEGFRIED. — Oui, c'est Zelten.

GENEVIÈVE. — On le fusille?

SIEGFRIED. — Rassurez-vous, on le mène au train qui le débarquera dans son vrai royaume.

GENEVIÈVE. — Son vrai royaume.

SIEGFRIED. — Oui. Au carrefour du boulevard Montmartre et du boulevard Montparnasse.

GENEVIÈVE. — C'est bien impossible...

SIEGFRIED. — N'en doutez pas...

GENEVIÈVE. — Je parlais de ces deux boulevards... Ils sont parallèles, monsieur le Conseiller, l'un tout au nord, l'autre tout au sud, et il est peu probable qu'ils forment jamais un carrefour... (*Elle s'avance.*) Il faudra que vous veniez un jour à Paris voir quelles rues s'y croisent et s'y décroisent. Pourquoi m'avez-vous appelée? Pour la leçon?

SIEGFRIED. — La leçon?

GENEVIÈVE. — Vous paraissiez fatigué... Asseyez-vous... Asseyons-nous sur ce banc posé là en face de Gotha comme un banc de Touring... Quel ravissant hôtel de ville! Il est de 1574, n'est-ce pas? Comme il paraît plus vieux que le beffroi, qui est de 1575!

SIEGFRIED. — Quelle science!

GENEVIÈVE. — Science de fraîche date. C'est depuis hier, depuis que je vous ai vu, que j'ai désiré connaître ce pays, son histoire, sa vie, cette ville... J'avais pensé, en échange de mes leçons de français vous demander des leçons d'allemand, d'Allemagne. J'ai l'intention de rester ici, d'étudier, avec un de vos sculpteurs, d'avoir une petite fille allemande pour modèle, de vous voir souvent, si vous aimez mes visites... Dans quelques mois, si je peux, de vous parler votre langue... Un étranger apprend vite l'allemand?

SIEGFRIED. — J'ai mis six mois...

(Geneviève surprise le regarde. La musique dans la cour joue l'hymne allemand.)

GENEVIÈVE. — Que joue-t-on là?

SIEGFRIED. — C'est l'hymne allemand.

GENEVIÈVE. — On ne se lève pas?

SIEGFRIED. — On se lève... Excepté si l'on est à bout de souffle, vaincu par la vie, ou étranger.

(Geneviève se lève.)

Vous vous levez? Vous êtes à ce point victorieuse de la vie?

GENEVIÈVE. — Je salue de confiance l'hymne du pays de la musique... Car je compte aussi faire de la musique ici, devenir comme chacun de vous musicien, musicienne... Cela s'apprend?

SIEGFRIED. — J'ai dû bénéficier d'un forfait général. Pour cela aussi, j'ai mis six mois...

(Un silence.)

GENEVIÈVE. — Comme le français devient mystérieux, quand un Allemand le parle. Qu'avez-vous? Je vous ai vu passer tout à l'heure au milieu de la foule. On admirait votre santé, votre force.

SIEGFRIED. — Le nom de Siegfried ne porte décidément pas chance, en ce pays, Geneviève. Ce corps plein de santé et de force, c'est celui d'un Allemand qui meurt.

GENEVIÈVE, effrayée. — Que dites-vous!

SIEGFRIED. — Éva vient de me l'avouer. On m'a trompé. Je ne suis pas Allemand.

(Geneviève se lève.)

Pourquoi vous levez-vous? On ne joue aucun hymne? Au fait, le silence, c'est mon chant national... (Un long silence.) Quel hymne interminable!

GENEVIÈVE. — Vous souffrez!

SIEGFRIED. — C'est un genre de mort qui ne va pas sans souffrance... A ceux qui ont une famille, une maison, une mémoire, peut-être est-il possible de retirer sans trop de peine leur pays... Mais ma famille, ma maison, ma mémoire, c'était l'Allemagne. Derrière moi, pour me séparer du néant, mes infirmiers n'avaient pu glisser qu'elle, mais ils l'avaient glissée tout entière! Son histoire était ma seule jeunesse. Ses gloires, ses défaites, ses héros, mes seuls souvenirs. Cela me donnait un passé étincelant, dont je pouvais croire éclairée cette larve informe et opaque qu'était mon enfance... Tout cela s'éteint.

GENEVIÈVE. — Mon cher ami!

SIEGFRIED. — Tout cela s'éteint... Je n'ai pas peur de la nuit... J'ai peur de cet être obscur, qui monte en moi, qui prend ma forme, qui noie aussitôt d'ombre tout ce qui tente de s'agiter encore dans ma pensée... Je n'ose pas penser.

GENEVIÈVE. — Ne restez pas ainsi. Regardez-moi. Levez la tête.

SIEGFRIED. — Je n'ose pas remuer. A mon premier mouvement tout cet édifice que je porte encore en moi s'en ira en poussière...

Lever la tête? Pour que je voie, sur ces murs, tous ces héros et tous ces paysages devenir soudain pour moi étrangers et ennemis. Songez, Geneviève, à ce que doit ressentir un enfant de sept ans quand les grands hommes, les villes, les fleuves de sa petite histoire lui tournent soudain le dos. Regardez-les! Ils me renient.

GENEVIÈVE. — Ce n'est pas vrai.

SIEGFRIED. — Je ne suis plus Allemand. Comme c'est simple. Il suffit de tout changer. Mes jours de victoire ne sont plus Sedan, Sadowa. Mon drapeau n'a plus de raies horizontales. L'Orient et l'Occident vont permuer sans doute autour de moi... Ce que je croyais les exemples de la loyauté suprême, de l'honneur, va peut-être devenir pour moi la trahison, la brutalité...

GENEVIÈVE. — La moitié des êtres humains peut changer sans souffrance de nom et de nation, la moitié au moins : toutes les femmes...

SIEGFRIED. — Ce bruit autour de mes oreilles, ce papillotement, ce n'est rien moins que soixante millions d'êtres, et leurs millions d'aïeux, et leurs millions de descendants, qui s'envolent de moi, comme l'a dit tout à l'heure Zeltén. Il suffit que je pense à l'un de ces grands hommes que j'ai tant chéris pour qu'il parte en effet de moi à tire d'aile. Ah! Geneviève! Je ne vous dirai pas les deux qui viennent en cette seconde de m'abandonner.

GENEVIÈVE. — S'ils sont vraiment grands, vous les verrez de votre nouvelle patrie.

SIEGFRIED. — Ma nouvelle patrie! Ah! pourquoi Eva ne s'est-elle pas penchée plus près encore sur le blessé, sur le pauvre poisson à sec que j'étais? Pourquoi ne m'a-t-elle pas fait répéter ce mot : de l'eau? Pourquoi ne m'a-t-elle pas obligé à le dire, à le redire, même en m'imposant une soif plus cruelle encore, jusqu'à ce qu'elle ait su quel accent le colorait, et si je pensais, en le disant, à une mer bleue ou à des torrents, ou à un lac, même à des marécages. A quelle soif éternelle Eva m'a condamné en se hâtant ainsi! Je la hais.

GENEVIÈVE. — Elle a cru bien faire. Vous étiez si haut à ses yeux. Elle vous a donné ce qu'elle croyait la plus belle patrie... Elle n'avait pas le choix...

SIEGFRIED. — Je l'ai maintenant.

(*Le sergent entre.*)

SCÈNE VIII

LE SERGENT. — Une signature, Excellence? (*Siegfried signe sans lire.*) Votre Excellence ne lit pas? C'est l'arrêt de mort des étrangers...

SIEGFRIED. — Des étrangers?

LE SERGENT. — Des révolutionnaires non Allemands pris les armes à la main.

SIEGFRIED. — Ces hommes enchaînés devant lesquels j'ai passé tout à l'heure?

LE SERGENT. — Oui, en ligne contre le mur.

SIEGFRIED. — Des Russes?

LE SERGENT. — Il y avait un Russe. Mais tous les États d'Europe étaient représentés. C'était vraiment ce que nous appelons dans les rafles un échantillonnage.

(Un silence.)

SIEGFRIED. — On a surpris ma signature. Sergent, prévenez qu'on ne la considère pas comme valable. Pareille exécution est affaire de conseil.

LE SERGENT. — Trop tard, Excellence. C'est une signature pour la règle. Ils sont fusillés.

SIEGFRIED. — Tous?

LE SERGENT. — J'ai ordre de vous laisser le double, Excellence.

(Il sort. Long silence.)

SIEGFRIED. — Qu'en dites-vous, Geneviève?

GENEVIÈVE. — De quoi?

SIEGFRIED. — De ce début dans ma troisième existence. Je viens de signer sans doute la mort de l'un des miens.

(Geneviève vient vers lui doucement.)

GENEVIÈVE. — Montrez-moi cette liste.

SIEGFRIED. — La voilà.

GENEVIÈVE. — Je ne peux pas lire. Mes yeux ne voient pas, Je vous en supplie; lisez vous-mêmes!

SIEGFRIED, presque avec un ricanement; Schmidt! Lopez! Cerebrior! Henley! Petersen!

GENEVIÈVE. — C'est tout?

SIEGFRIED. — C'est tout?

GENEVIÈVE, venant vers Siegfried. — Alors, non, mon ami!

SIEGFRIED. — A qui répondez-vous?

GENEVIÈVE. — Non. Je dis bien non. Vous n'avez pas signé la mort de l'un des vôtres.

SIEGFRIED. — Que voulez-vous dire?

GENEVIÈVE. — Ah! le destin a tort de confier ses secrets à une femme. Je ne puis plus me taire. Advienne que pourra. Ah! ne m'en veuille pas si je sais si peu, moi, ménager mes effets, si je vais te dire à la file les trois phrases qui me brûlent les lèvres depuis que je t'ai vu, et que la peur de ta mort seule a retenues... Il y a peut-être pour elles un ordre à trouver, une gradation, qui les rendrait naturelles, inoffensives, mais lequel? Les voilà, je les dis à la fois : Non! Tu n'as pas tué de compatriote. Tu es mon fiancé. Tu es Jacques Forestier. Tu es Français.

(Eva, qui est entrée sur les derniers mots de Geneviève, s'est approchée.)

SCÈNE IX

GENEVIÈVE, ÉVA, SIEGFRIED.

ÉVA. — Siegfried!

SIEGFRIED tourne la tête vers elle.

ÉVA. — C'est moi, Siegfried.

SIEGFRIED. — *Geste de lassitude.*

ÉVA. — Si c'est un crime d'avoir partagé avec toi ma patrie, pardon, Siegfried.

SIEGFRIED. — *Geste vague.*

ÉVA. — Si c'est un crime d'avoir recueilli un enfant abandonné, qui frissonnait à la porte de l'Allemagne, de l'avoir vêtu de sa douceur, nourri de sa force, pardon.

SIEGFRIED. — Cela va... Laisse-moi.

ÉVA. — Tous les droits te donnaient à nous, Siegfried, l'adoption, l'amitié, la tendresse... Deux semaines, j'ai veillé sur toi nuit et jour, avant que tu reprennes connaissance... Tu ne venais pas d'un autre pays, tu venais du néant...

SIEGFRIED. — Ce pays a des charmes.

ÉVA. — Si j'avais su que le sort dût te rendre une patrie, je ne t'aurais pas donné la mienne... C'est hier seulement que j'ai appris la vérité, aujourd'hui seulement que je t'ai menti. J'ai eu tort. J'aurais dû tout te révéler moi-même, car cette révélation ne peut plus rien changer.

SIEGFRIED. — Cela va bien, Éva. Adieu.

ÉVA. — Pourquoi adieu? Tu restes avec nous, je pense?

SIEGFRIED. — Avec vous?

ÉVA. — Tu ne nous quittes pas? Tu ne nous abandonnes pas?

SIEGFRIED. — Qui, vous?

ÉVA. — Nous tous, Waldorf, Ledinger, les milliers de jeunes gens qui t'ont escorté tout à l'heure jusqu'ici, tous ceux qui croient en toi : l'Allemagne.

SIEGFRIED. — Laisse-moi, Éva.

ÉVA. — Je n'ai pas l'habitude de te laisser lorsque te frappe une blessure.

SIEGFRIED. — Où veux-tu en venir?

ÉVA. — A ton vrai cœur, à ta conscience. Écoute-moi. J'ai eu sur toi tout un jour d'avance pour me reconnaître dans ce brouillard. Tu verras demain comme tout sera clair en toi. Ton devoir est ici. Depuis sept ans, pas un souvenir qui soit monté de ton passé, pas un signe fait par lui, pas une parcelle de ton corps qui ne soit neuve, pas un penchant qui t'ait mené vers ce que tu avais quitté. Toutes les prescriptions sont mortes... Que dites-vous, mademoiselle?

GENEVIÈVE. — Moi, je me tais.

ÉVA. — Vous n'en donnez pas l'impression. Votre silence domine nos voix.

GENEVIÈVE. — Chacun se sert de son langage.

ÉVA. — Je vous en supplie. Daignez me regarder. Nous luttons, toutes deux. Cessez de fixer ainsi vos yeux devant vous, sans rien voir.

GENEVIÈVE. — Chacun ses gestes.

ÉVA. — Pourquoi ce mépris d'une femme qui combat pour son

pays alors que vous ne combattez que pour vous? Pourquoi vous taisez-vous?

GENEVIÈVE. — C'est que contre les adversaires que j'ai eus à combattre jusqu'ici, la seule arme était le silence.

ÉVA. — C'est que chacune de vos paroles, en cette minute, serait petitesse, égoïsme...

GENEVIÈVE. — Je pensais, aussi, que tout ce que nous pourrions dire, des voix plus hautes le disent à notre ami... Mais après tout, peut-être avez-vous raison... Voir ce duel livré en dehors de lui, non dans un déchirement de son être, mais entre deux femmes étrangères, c'est peut-être le seul soulagement que nous puissions lui apporter... Je puis même vous tendre la main pour qu'il ne se croie pas déchiré par des puissances irréconciliables.

ÉVA. — Je n'irai pas jusque-là. De quel droit êtes-vous ici? Qui vous a appelée en ce pays où vous n'avez que faire.

GENEVIÈVE. — Un Allemand.

ÉVA. — Zelten?

GENEVIÈVE. — Zelten.

ÉVA. — Zelten est un traître à l'Allemagne. Tu le vois, Siegfried. Ce complot n'avait pas pour but de réparer une erreur du passé mais de t'enlever au pays dont tu es l'espoir, et qui t'a donné ce qu'il n'a pas donné toujours à ses rois, le pouvoir et l'estime.

SIEGFRIED. — Tout ce que je me refuse maintenant à moi-même... Je vous en prie, laissez-moi, toutes deux...

ÉVA. — Non, Siegfried.

GENEVIÈVE. — Pourquoi, Jacques?

SIEGFRIED. — Vous n'auriez pas l'une et l'autre, pour m'appeler, un nom intermédiaire entre Siegfried et Jacques?

ÉVA. — Il n'est pas d'intermédiaire entre le devoir et les liens dont cette femme est le symbole.

GENEVIÈVE. — Symbole! Une Française suit trop la mode pour être jamais un symbole, pour être autre chose qu'un corps vibrant, souffrant, vêtu de la dernière robe. D'ailleurs vous vous trompez. Si Jacques avait à choisir entre le devoir et l'amour, il eût choisi depuis longtemps. Il est si facile, comme dans les tragédies, d'enlever au mot devoir les parcelles d'amour qu'il contient, au mot amour les parcelles de devoir dont il déborde, et de faire une pesée décisive mais fausse. Mais il a à choisir entre une vie magnifique qui n'est pas à lui, et un néant qui est le sien. Chacun hésiterait...

ÉVA. — Il a à choisir entre une patrie dont il est la raison, dont les drapeaux portent son chiffre, qu'il peut contribuer à sauver d'un désarroi mortel, et un pays où son nom n'est plus gravé que sur un marbre, où il est inutile, où son retour ne servira, et pour un jour, qu'aux journaux du matin, où personne, du paysan au chef, ne l'attend... N'est-ce pas vrai?

GENEVIÈVE. — C'est vrai.

ÉVA. — Il n'a plus de famille, n'est-ce pas?

GENEVIÈVE. — Non.

ÉVA. — Il n'avait pas de fils, pas de neveux?

GENEVIÈVE. — Non.

ÉVA. — Il était pauvre? Il n'avait pas de maison à la campagne, pas un pouce de sol français n'était le sien?

GENEVIÈVE. — Non.

ÉVA. — Où est ton devoir, Siegfried? Soixante millions d'hommes ici t'attendent. Là-bas, n'est-ce pas, personne?

GENEVIÈVE. — Personne.

ÉVA. — Viens, Siegfried...

GENEVIÈVE. — Si. Quelqu'un l'attend cependant... Quelqu'un? c'est beaucoup dire... Mais un être vivant l'attend. Un minimum de conscience, un minimum de raisonnement.

ÉVA. — Qui?

GENEVIÈVE. — Un chien.

ÉVA. — Un chien?

GENEVIÈVE. — Son chien. Ton chien t'attend, Jacques. Tous les autres en effet ont renoncé à toi, tes amis, tes maîtres, tes élèves. Moi-même, je me croyais autorisée à ce renoncement, parce que j'avais renoncé à ma propre vie. La disparition d'un homme à la guerre, c'est une apothéose, une ascension, c'est une mort sans cadavre qui dispense des enterrements, des plaintes, et même des regrets, car le disparu semble s'être fondu plus vite qu'un squelette dans son sol, dans son air natal, et s'être aussitôt amalgamé à eux... Lui n'a pas renoncé. Il t'attend.

ÉVA. — C'est ridicule...

GENEVIÈVE. — Il est plus ridicule que vous ne pouvez même le croire : c'est un caniche. Il est blanc, et comme tous les chiens blancs en France, il a nom Black. Mais, Jacques, Black t'attend. Entre tes vêtements et ce qui reste encore de parfum autour de tes vieux flacons, il t'attend. Je le promène tous les jours. Il te cherche. Parfois dans la terre, c'est vrai, en creusant. Mais le plus souvent dans l'air, à la hauteur où l'on trouve les visages des autres hommes. Lui ne croit pas que tu t'es réintégré secrètement et par atomes à la nature.. Il t'attend tout entier.

ÉVA. — Cessez de plaisanter.

GENEVIÈVE. — Oui, je sais. Vous voudriez que je parle de la France. Vous estimez infamant que je me serve comme appât, pour attirer Siegfried, d'un caniche vivant?

ÉVA. — Nous sommes dans une grande heure, vous la rabaissez.

GENEVIÈVE. — Eh quoi un pauvre chien sans origine, sans race, me paraît-il aujourd'hui qualifié pour personnifier la France? Mystère. Mais je ne vois pas autre chose à dire à Jacques. La grandeur de l'Allemagne, la grandeur de la France, c'est évidemment un beau sujet d'antithèses et de contrastes. Que les deux seules nations qui ne soient pas seulement des entreprises de commerce et de beauté, mais qui aient une notion différente du bien et du mal, se décident,

à défaut de guerre, à entretenir en un seul homme une lutte minuscule, un corps-à-corps figuré, c'est évidemment un beau drame. Mais celui-là, Jacques, c'est le drame de demain.

ÉVA. — Peut-on savoir quel est celui d'aujourd'hui?

GENEVIÈVE. — Le drame, Jacques, est aujourd'hui entre cette foule qui t'acclame, et ce chien, si tu veux, et cette vie sourde qui espère. Je n'ai pas dit la vérité en disant que lui seul t'attendait... Ta lampe t'attend, les initiales de ton papier à lettres t'attendent, et les arbres de ton boulevard et ton breuvage, et les costumes démodés que je préservais, je ne sais pourquoi, des mites, dans lesquels enfin tu seras à l'aise. Ce vêtement invisible que tisse sur un être la façon de manger, de marcher, de saluer, cet accord divin de saveurs, de couleurs, de parfums obtenu par nos sens d'enfant; c'est là la vraie patrie, c'est là ce que tu réclames... Je l'ai vu depuis que je suis ici. Je comprends ton perpétuel malaise. Il y a entre les moineaux, les guêpes, les fleurs de ce pays et ceux du tien une différence de nature imperceptible, mais inacceptable pour toi. C'est seulement quand tu retrouveras tes animaux, tes insectes, tes plantes, ces odeurs qui diffèrent pour la même fleur dans chaque pays, que tu pourras vivre heureux, même avec ta mémoire à vide, car c'est eux qui en sont la trame. Tout t'attend en somme en France, excepté les hommes. Ici, à part les hommes, rien ne te connaît, rien ne te devine.

ÉVA. — Tu peux remettre tes complets démodés, Siegfried, tu ne te débarrasseras pas plus qu'un arbre des sept cercles que tes sept années allemandes ont passé autour de toi. Celui que le vieil hiver allemand a gelé sept fois, celui qu'a tiédi sept fois le plus jeune et le plus vibrant printemps d'Europe, crois-moi, il est pour toujours insensible aux sentiments et aux climats tempérés. Tes habitudes, tu ne les as plus avec tes terrasses de café, mais avec nos hêtres géants, nos cités combles, avec ce paroxysme de paysages qui seul donne à l'âme sa plénitude. Je t'en supplie, ne va pas changer ce cœur sans borne que nous t'avons donné contre cette machine de précision, ce cœur réveille-matin qui réveille avant chaque émotion, contre un cœur de Français.

(Musiques et acclamations.)

ÉVA. — Choisis, Siegfried. Ne laisse pas exercer sur toi ce chantage d'un passé que tu ne connais plus et où l'on puisera toutes les armes pour t'atteindre, toutes les flatteries et toutes les dénégations. Ce n'est pas un chien que cette femme a placé en appât dans la France. C'est toi-même, toi-même en inconnu, ignoré, perdu pour toujours. Ne te sacrifie pas à ton ombre.

GENEVIÈVE. — Choisis, Jacques. Vous l'avez vu, j'étais disposée à tout cacher encore, à attendre une occasion moins brutale, à attendre des mois, à laisser mourir le chien... Il vieillit d'ailleurs. Le sort ne l'a pas voulu. J'attends l'arrêt.

(On acclame au dehors. On illumine...)

ÉVA. — Prends garde, Siegfried! Nos amis attendent mon retour. Ils vont venir. Ils vont essayer de te contraindre, cède à l'amitié.

Vois. Écoute. On illumine en ton honneur. On t'acclame. Entends la voix de ce peuple qui t'appelle. Cela vaut bien un aboiement... Entre cette lumière et cette obscurité, entre l'Allemagne et Black, que choisis-tu?

SIEGFRIED. — Que peut bien choisir un aveugle?

ACTE QUATRIÈME

Gare-frontière, divisée en deux parties par une planche à bagages et un portillon. Il fait encore nuit. Le douanier lit un journal.

SCÈNE I

LE DOUANIER FRANÇAIS, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE. — Il y a du nouveau en France, monsieur le Douanier?

PIETRI. — Aujourd'hui, oui... Le chef de gare de Bastia est promu à la première classe sur place.

GENEVIÈVE. — Je parlais de Paris.

PIETRI. — Non. Pas de nomination à Paris... Il n'a que cinquante-cinq ans. Ce sera un bel exemple de retraite hors classe.

GENEVIÈVE. — Peut-on savoir le nom de ce héros?

PIETRI. — Pietri, comme moi, mais il a plus de chance. A seize ans, à la gare de Cannes, il aide une vieille dame à traverser la voie. C'est la mère de Gambetta. Depuis il passe au choix. Moi, j'ai eu la déveine de trouver deux toises de dentelles dans la valise d'une présidente du Sénat. *(Il continue à lire.)*

GENEVIÈVE. — Monsieur le douanier, pourquoi tous les douaniers qu'on envoie en France sont-ils Corses?...

PIETRI. — Il n'y a encore que les Corses pour comprendre que la France est une île.

GENEVIÈVE. — Ça a aussi le grand avantage de parfumer à l'ail toute la frontière française... C'est du hareng que vous grillez là?

PIETRI. — Non, c'est mon café au lait... Vous êtes bien bavarde, mademoiselle.

GENEVIÈVE. — C'est que j'ai été si muette ces jours derniers... Je ne sais si c'est pour parler avec les Corses ou les douaniers que je suis douée particulièrement, mais en effet, ce matin, je me sens très bavarde.

PIETRI. — Si vous voulez me faire plaisir, ne vous balancez donc pas comme cela sur la ligne idéale.

GENEVIÈVE. — Sur la ligne idéale?

PIETRI. — Expression technique des douanes. Ça désigne la frontière... Vous la voyez bien, cette ligne en jaune qui coupe la salle et se perd dans le buffet et les lavatory, c'est la ligne idéale.

GENEVIÈVE, *s'éloignant*. — C'est dangereux?

PIETRI. — Je vois que vous ne le faites pas exprès, mais toute la journée une bande de maniaques, sans en avoir l'air, passent leur pied

sous le portillon, ou se mettent à cheval sur la ligne. Un médecin de Berlin vient parfois les examiner. Il appelle cela des sadiques. Je ne vois vraiment pas le plaisir que le sadisme peut procurer. J'ai été douanier du port de Nice et je vous assure que je ne m'amusais pas à tremper mes pieds dans la mer.

GENEVIÈVE. — Peut-être n'aimez-vous pas les voyages sur l'eau.

PIETRI. — Sur la terre non plus... Tel que vous me voyez, je ne suis jamais allé en Allemagne... Entrez, puisque vous avez vos papiers, chauffez-vous.

GENEVIÈVE *entre et s'assied près du poêle*. — Il ne s'est pas éteint de la nuit, votre poêle!

PIETRI. — Éteint! Ce n'est pas du charbon d'ici. Les douanes ont les bonnes adresses. Elles le font venir du Midi. C'est du vrai Carmaux.

GENEVIÈVE. — Vous ne préférez pas le chauffage central, comme ils l'ont mis à côté?

PIETRI. — Est-ce que vous le préférez, vous? Est-ce que vous vous chauffez les mains à leur calorifère? Et tous les animaux de la gare allemande, le chien du chef, la cigogne du buffet! Il ne s'écoule pas d'heure où je n'aie à leur faire repasser à coups de pied dans le derrière la ligne idéale...

GENEVIÈVE. — Cela fait deux chauffages dans la même salle. Cela doit intriguer les voyageurs.

PIETRI. — Les voyageurs sauront que l'Allemagne a le chauffage central et la France le chauffage individuel. Ça m'étonne qu'ils n'aient pas encore installé, à côté, le fumage central pour les fumeurs. Je sais que le réseau intrigue avec l'union des droites et la gare allemande pour me mettre des radiateurs. Ce jour-là, je cesse d'être douanier.

GENEVIÈVE. — Ce serait dommage. Ça doit être intéressant d'être douanier.

PIETRI. — C'est jusqu'ici le seul moyen connu de devenir brigadier des douanes... Vous prenez le train de huit heures, Mademoiselle?

GENEVIÈVE. — J'espère. Si quelqu'un que j'attends arrive par le train de Gotha.

PIETRI. — C'est pour patienter que vous avez perdu votre temps à me faire la conversation?

GENEVIÈVE. — Je n'ai pas perdu mon temps. Vous ne pouvez savoir quelle force cela m'a redonné d'entendre parler à nouveau, de retraite hors classe, de manille, de plat à l'ail. C'est une bouffée d'oxygène pour un organisme français.

PIETRI. — Nous n'avons pas parlé de manille.

GENEVIÈVE. — Si, si. C'était compris dans l'ensemble. En tout cas, cela m'a donné soif et faim d'entendre parler d'apéritif.

PIETRI. — Nous n'avons pas parlé d'apéritif.

GENEVIÈVE. — C'est curieux. J'ai l'impression que nous n'avons parlé que de cela... Oui, pour la première fois depuis trois jours, j'ai faim. Faim d'omelette au lard et de poulet rôti.

PIETRI, *bougon*. — Le buffet allemand est ouvert. Ils ont une spécialité de boulettes de mie de pain au cumin.

(Le douanier allemand entre et époussette hâtivement une banquette de cuir.)

PIETRI. — Guten Tag, Schumann.

SCHUMANN. — Bonchour, Pietri.

PIETRI. — Je croyais qu'il était convenu que chacun épousseterait en partant de la ligne idéale vers l'extérieur... Tu pourrais garder ta poussière pour ton pays.

SCHUMANN. — Excuse.

PIETRI. — Quels sont ces deux hommes en manteau qui font les cent pas sur ton quai?... Je t'avertis que je les fouille... A cause du mois de janvier, tous tes voyageurs m'introduisent des jouets. J'ai pincé, hier encore, sur ta bonne sœur deux mécanos complets. Je suis sûr qu'ils sont pleins de toupies à vapeur, ces deux individus.

SCHUMANN. — Aucune chance... Ce sont les deux généraux qui ont pris un train spécial pour arriver avant le train de Gotha... Ils attendent quelqu'un...

(Geneviève voit les deux généraux passer et va rapidement vers le buffet allemand où elle entre.)

PIETRI. — Vous pourriez fermer votre portillon, mademoiselle. (Il éternue.) Les gens ne se rendent pas compte du courant d'air que c'est pour un douanier, un portillon de frontière ouvert...

SCÈNE II

LEDINGER, WALDORF.

Les deux généraux entrent, introduits par Schumann.

WALDORF. — Il passera ici?

SCHUMANN. — Tous les voyageurs qui vont en France passent ici. Excellence... Son train entre en gare. Vos Excellences ont des ordres?

WALDORF. — Nous repartons pour Gotha par le premier rapide. Vous retiendrez nos places.

SCHUMANN. — Entendu, Excellence. Deux places.

WALDORF. — Non. Trois.

(Schumann sort.)

LEDINGER. — Il est parti déguisé, Waldorf?

WALDORF. — Non. Il a pris un vêtement noir. Son propre deuil. Cela doit faire assez triste sur la neige.

LEDINGER. — Cette femme est avec lui?

WALDORF. — Ils ne se sont pas revus. Elle a disparu quelques heures avant lui. Il est parti seul, sans bagages.

LEDINGER. — Il avait déchiré des papiers, m'a-t-on dit?

WALDORF. — Rien d'important. Sa carte d'entrée gratuite dans les musées allemands, ses permis de demi-place pour l'opéra et pour le canotage sur les lacs bavarois. Il y a pas mal de belles choses dans la vie pour lesquelles il va payer maintenant plein tarif.

LEDINGER. — Il n'a laissé aucune lettre?

WALDORF. — Deux. L'une pour le receveur des impôts; il payait ce qu'il devait à la date d'hier. L'autre pour la ville, il lègue ce qu'il possède à des œuvres. Un vrai mort, quoi, Ledinger!

LEDINGER, *qui observait par le vitrage*. — Voilà le mort!
(*Ils se lèvent, face à la porte.*)

SCÈNE III

Siegfried entre, aperçoit les généraux, s'arrête.

WALDORF. — Bonjour, Excellence.

SIEGFRIED. — Bonjour, Waldorf... C'est pour me dire adieu que vous êtes venu jusqu'ici?

WALDORF. — Non, Excellence.

SIEGFRIED. — C'est pour me replacer là où l'Allemagne m'a trouvé jadis, dans mon berceau allemand, dans une gare?

WALDORF. — Non, Excellence.

SIEGFRIED. — C'est pour me retenir, pour me ramener avec vous?

WALDORF. — Oui.

LEDINGER, *avançant un peu*. — Nous venons vous supplier, mon cher Siegfried, de revenir sur votre décision.

SIEGFRIED. — J'ai eu à décider de quelque chose?

WALDORF. — Du choix de votre patrie.

SIEGFRIED. — Cette décision avait été prise le jour où je suis né.

LEDINGER. — Vous avez eu deux naissances, Siegfried...

SIEGFRIED. — Il en est des naissances comme des morts. La première est la bonne.

LEDINGER. — Le temps presse, Siegfried. Nous nous parlons entre deux trains.

SIEGFRIED. — Justement... (*Ledinger s'approche avec élan de Siegfried.*) Qu'avez-vous, mon cher Ledinger?

LEDINGER. — Revenez avec nous, mon ami. Vous souffrez. Vous avez maigri. Revenez.

SIEGFRIED. — Oui, j'ai maigri, Ledinger. Mais, autant que de la grandeur de la perte, c'est de la grandeur du cadeau que j'ai souffert ces nuits dernières. Un convalescent, comme moi, aurait plutôt besoin d'une patrie minuscule. Celui qu'on ampute subitement de l'Allemagne et sur lequel on charge la France, il faudrait que les lois de l'équilibre fussent vraiment bouleversées pour qu'il n'en éprouvât aucun trouble. Je vous dirai que j'ai songé, avant-hier, à disparaître, à chercher un asile dans un troisième pays, dans un pays que j'aurais choisi autant que possible sans voisins, sans ennemis, sans inaugurations de monuments aux morts, sans morts. Un pays sans guerre passée, sans guerre future... Mais plus je le cherchais sur la carte, plus les liens au contraire qui m'attachent aux nations qui souffrent, et pâtissent se resserraient, et plus je voyais clairement ma mission.

WALDORF. — Quelle est cette mission?

SIEGFRIED. — Simplement celle du fonctionnaire. Je suis du pays des fonctionnaires : Servir.

WALDORF. — C'est la devise de tous ceux qui aiment commander. On ne commande bien qu'à l'Allemagne.

SIEGFRIED. — Servir mon pays.

LEDINGER. — S'il s'agit pour vous de servir, ô notre ami, revenez avec nous. On ne sert bien que l'Allemagne. C'est le seul pays du monde où les fonctions d'obéissance, de respect, de discipline aient encore la fougue de leur jeunesse. La moindre indication donne à notre patrie des puissances neuves et cette virginité cruelle qui justifie déchaînements et sacrifices. Toute nourriture d'État profite à l'Allemagne comme la phosphatine à un enfant géant. Que le serviteur de l'État chez nous dise un seul mot, et nos fleuves, au lieu de courir vers le Nord, deviennent de bienfaisants canaux, traversent de biais l'Allemagne et soixante millions de visages se tournent vers l'Orient ou vers l'Occident, et de nouvelles nations de l'honneur et du déshonneur surgissent. Abandonner le service de l'Allemagne pour celui d'un autre peuple, c'est, si vous êtes laboureur, renoncer à la terre où les plantes poussent en un jour pour celle où elles ne fleurissent que tous les cent ans. Si vous aimez les fruits, ne renoncez pas à elle, et surtout pour servir la France.

SIEGFRIED. — Il est difficile de servir la France?

LEDINGER. — Pour celui qui aime modeler l'âme d'un pays, pétrir son avenir, impossible.

SIEGFRIED. — Pourquoi, Ledinger?

LEDINGER. — La France possède cette particularité d'avoir un destin si net que seuls des esprits chimériques peuvent s'imaginer la conduire, et des esprits hypocrites le laisser croire à son peuple. C'est le seul pays du monde dont l'avenir semble toujours strictement égal à son passé. Le sens de ses institutions, de ses fleuves, de sa race, est depuis si longtemps trouvé que les commandements de la patrie ne sont plus donnés aux Français par les voix de leurs chefs, mais par des voix intérieures, comme de vrais commandements. Qu'iriez-vous faire dans ce pays qui ne comporte plus que des améliorations de détail à son hygiène ou à ses lois? Ses artisans servent la France, ses écrivains, ses ingénieurs, ses pyrograveurs. Ses miniaturistes la servent, car on ne peut plus la servir qu'en l'ornant, fût-ce sur un centimètre carré. Mais cette succession annuelle ou mensuelle de gouvernements, presque rituelle, vous prouve que ses meilleurs hommes d'État n'ont jamais d'autre ambition que de faire les extras d'un pilote invisible et silencieux.

SIEGFRIED. — Je la servirai. J'ai des dispositions pour le jardinage.

WALDORF. — C'est votre dernier mot, Excellence?

SIEGFRIED. — C'est mon dernier mot d'Excellence.

(Un silence.)

WALDORF. — Soit, Siegfried... Il faut bien que nous nous inclinions.

Mais en revanche nous devons exiger de vous un sacrifice... Puis-je parler?

(Siegfried fait un geste affirmatif.)

WALDORF. — Vous voilà adossé à une autre frontière. Mais les Allemands vous croient encore au centre de l'Allemagne. Nos postes sont comblés de lettres qui vous cherchent. Chaque cœur allemand contient votre nom comme son noyau. Nous pensons qu'il serait criminel de détruire votre propre tâche en disant à ce peuple, qui vous a donné sa foi, que vous n'existez plus pour lui, que vous l'avez quitté.

SIEGFRIED. — Je comprends. Vous préférez lui dire que je n'existe plus?

WALDORF. — Ne serait-il pas plus utile et plus beau que vous disparaissiez pour le peuple allemand comme vous lui êtes né? Craignez de changer en stupeur, peut-être en un scandale néfaste aux deux pays, l'amour que nous tous avons pour vous. Il suffirait que nous attestions, Ledinger et moi, vous avoir vu blessé l'autre nuit auprès du quartier incendié, et tomber dans les flammes.

SIEGFRIED. — C'est votre avis, Ledinger?

LEDINGER. — Oui, Excellence.

SIEGFRIED. — Cela ne surprendra personne? Le remède n'est pas pire que le mal?

LEDINGER. — Certes non! A aucun événement les hommes ne sont plus préparés qu'à la mort de leurs grands hommes. Que le camarade avec lequel ils mangèrent la veille du saucisson ait pu quitter la vie, cela dépasse leur imagination. Mais la mort de leur grand savant, de leur grand général, est pour ceux qui l'aiment une preuve de son caractère divin et insaisissable, et pour les envieux une flatterie.

SIEGFRIED. — Je déteste flatter. Siegfried vivra.

LEDINGER. — Croyez Waldorf, Excellence, il a raison. Je pencherais seulement pour un autre genre de mort qui ne lie pas trop étroitement votre nom à la politique. La gloire de Siegfried doit être au-dessus des partis. Je pencherais pour une mort accidentelle, une chute dans la rivière, ou plutôt dans l'un de ces lacs si transparents et où pourtant rien ne se retrouve.

SIEGFRIED. — Vous êtes généreux, mes amis. Vous m'offrez une mort glorieuse. J'ai le choix. Je peux mourir à la façon des phénix, dans le feu d'un bazar de luxe. Je peux mourir à la façon de nos héros romantiques, dans ces étangs, d'ailleurs gelés, où Ledinger me pousse de ses sympathiques mains... Une mort, avec prime, avec une prime rarement réservée aux morts, la vie... Je n'accepte pas. Un monument en pied à Munich pour Siegfried, une colonne brisée à Paris pour Forestier. Je serais trop inutile entre ces deux cadavres.

LEDINGER. — Vous préférez vivre entre deux ombres?

SIEGFRIED. — Je vivrai simplement. Siegfried et Forestier vivront côte à côte. Je tâcherai de porter honorablement les deux noms et les deux sorts que m'a donnés le hasard. Une vie humaine n'est pas un ver. Il ne suffit pas de la trancher en deux pour que chaque part

devienne une parfaite existence. Il n'est pas de souffrances si contraires, d'expériences si ennemies qu'elles ne puissent se fondre un jour en une seule vie, car le cœur de l'homme est encore le plus puissant creuset. Peut-être, avant longtemps, cette mémoire échappée, ces patries trouvées et perdues, cette inconscience et cette conscience dont je souffre et jouis également, formeront un tissu logique et une existence simple. Il serait excessif que dans une âme humaine, où cohabitent les vices et les vertus les plus contraires, seul le mot « allemand » et le mot « français » se refusent à composer. Je me refuse, moi, à creuser des tranchées à l'intérieur de moi-même. Je ne rentrerai pas en France comme le dernier prisonnier relâché des prisons allemandes, mais comme le premier bénéficiaire d'une science nouvelle, ou d'un cœur nouveau... Adieu. Votre train siffle. Siegfried et Forestier vous disent adieu.

WALDORF. — Adieu, Siegfried. Bonne chance. Mais il nous est dur de voir celui qui voulait ruiner l'Allemagne et celui qui l'a sauvée prendre le même train, à un jour d'intervalle, et gagner le même refuge.

SIEGFRIED. — Je suis moins à plaindre, Waldorf, ma terre d'exil est ma patrie.

LEDINGER. — Adieu, Siegfried. Bonne chance. Songez à ce masque que portent tous les Français, qui les préserve de respirer les gaz délétères de l'Europe, mais qui obstrue souvent et leur respiration et leur vue.

SIEGFRIED. — Je serai le Français au visage nu. Cela fera pendant à l'Allemagne sans mémoire.

(*Les généraux s'inclinent et sortent.*)

SCÈNE IV

Resté seul, Siegfried avance machinalement vers le côté français, et traverse sans s'en rendre compte le portillon. Le douanier installé derrière un guichet l'interpelle.

PIETRI. — Eh, là-bas!

SIEGFRIED. — Vous m'appellez?

PIETRI. — Qu'est-ce que vous faites là?

SIEGFRIED. — Comment là?

PIETRI. — Qu'est-ce que vous faites en France?

SIEGFRIED. — Ah, en France...

PIETRI. — Vous voyez bien la ligne jaune sous le portillon, c'est la frontière.

SIEGFRIED. — Je l'ai passée?

PIETRI. — Oui... Repassez-la!

SIEGFRIED. — J'entre en France justement. J'ai mes papiers.

PIETRI. — On entre en France à 7 h. 34, et il est 7 h. 16.

(*En sortant par le portillon, Siegfried fait une caresse à la chaleur du poêle.*)

PIETRI, *adouci*. — C'est pour vous chauffer ou pour entrer en France que vous étiez venu dans ma salle?

SIEGFRIED. — Pourquoi?

PIETRI. — Vous pouvez vous chauffer par-dessus la planche; ça m'est égal que vos mains soient en France.

SIEGFRIED. — Merci. (*Siegfried se chauffe les mains, accoudé à la planche, l'œil attiré par le paysage d'enfance que l'aube éclaire.*) C'est la première ville française qu'on voit là?

PIETRI. — Oui, c'est le village.

SIEGFRIED. — Il est grand?

PIETRI. — Comme tous les villages. 831 habitants.

SIEGFRIED. — Comment s'appelle-t-il?

PIETRI. — Comme tous les villages. Blancmesnil-sur-Audinet.

SIEGFRIED. — La belle église! La jolie maison blanche.

PIETRI. — C'est la mairie.

SIEGFRIED. — Et cette statue en bronze au bout du mail, c'est Louis XIV?

PIETRI. — Non, c'est Louis Blanc... Vous pouvez vous occuper de vos gros bagages. Il est temps. J'y vais.

SIEGFRIED. — Je n'ai pas de gros bagages.

PIETRI. — Vous les avez envoyés d'avance.

SIEGFRIED. — Oui, sept ans d'avance.

PIETRI. — Sept ans? Alors ça ne regarde plus la douane, ça regarde la consigne.

SCÈNE V

SIEGFRIED, GENEVIÈVE.

SIEGFRIED. — Que faites-vous dans cette gare, Geneviève?

GENEVIÈVE. — Je cherchais quelqu'un.

SIEGFRIED. — Celui que vous cherchez n'est pas ici, Geneviève.

GENEVIÈVE. — Ne croyez pas cela. Il est là quand j'y suis... Vous paraissez surpris de me trouver aujourd'hui si peu lugubre, presque gaie... C'est que cet être que vous dites invisible, muet... je le vois, je l'entends.

SIEGFRIED. — Pourquoi m'avoir suivi?

GENEVIÈVE. — Depuis avant-hier, je vous suis, Jacques. J'avais pris une chambre en face de votre chambre. Je vous ai vu de ma fenêtre toute la nuit... Vous n'avez guère dormi.

SIEGFRIED. — Jacques a dormi. Siegfried a veillé.

GENEVIÈVE. — Vous êtes resté au balcon jusqu'à l'aube. C'était imprudent par ce froid. Je n'ai pas osé vous faire signe de rentrer. J'ai pensé que vous vous entreteniez avec quelqu'un d'invisible, avec quelque chose muette, avec la nuit allemande, peut-être.

SIEGFRIED. — Je me croyais seul avec elle.

GENEVIÈVE. — Non, j'ai tout vu. Quand la neige est tombée, vous êtes resté là. Vous étiez tout blanc. Vous étendiez vers elle votre main,

votre main couverte d'elle. Regardez la nuit, caresser la neige, c'est une étrange façon de dire adieu à l'Allemagne.

SIEGFRIED. — C'est pourtant l'adieu qui m'a le plus coûté. C'est de cette neige qui recouvre des continents, de ces étoiles, indivises pour l'Europe, de ce torrent à voix aussi latine que germaine, que me venaient les suprêmes appels de ce pays. Sur toute cette étendue, où les morts et les vivants étaient pareillement couchés, et dont seules les statues trouaient le linceul, il y avait une allure des vents, une ronde des reflets, une conscience nocturne dont je ne pouvais me détacher. Les grands hommes d'un pays, son histoire, ses mœurs, c'est presque un langage commun aux peuples, tandis que l'angle d'incidence sur lui des rayons de la lune, c'est un bien que nul ne peut lui ravir. Si bien que lorsque la nuit a pâli, hier matin, c'était mon passé qui pâlisait. Il me semblait que j'avais pris mon vrai congé, et que j'étais prêt.

GENEVIÈVE. — Vous me soulagez, Jacques, je craignais tellement dans votre cœur une confrontation plus terrible. Je voyais lutter en vous chaque vertu et chaque gloire de votre patrie passagère et de votre patrie retrouvée. Je m'étais juré le silence. Passer des armes en sous main à un duelliste, fût-il Bayard ou Napoléon, m'eût répugné. Mais s'il s'agit d'un duel entre aubes et crépuscules, d'un concours entre torrents et lunes, je suis déliée de tout scrupule...

SIEGFRIED. — Pourquoi m'avoir suivi?

GENEVIÈVE. — Pourquoi m'avoir fuie, Jacques? Vous ne pensiez pas que je pourrais vous laisser rentrer en France sans vous rendre tout ce que j'ai de vous, toute cette consigne de souvenirs, d'habitudes, que j'ai gardée fidèlement, et vous laisser aller en aveugle dans votre nouvelle vie? Siegfried est sauf. Occupons-nous un peu de Forestier. C'est lui qu'il faut refaire maintenant. Confiez-vous à moi.

Ne craignez pas que je recrée, comme Éva, un homme artificiel, inventé par mon amitié. Je sais tout de vous. Jacques était très bavard.

SIEGFRIED. — Vous entreprenez une tâche bien longue.

GENEVIÈVE. — Bien longue? Il est 7 h. 18. Nous partons à 7 h. 34. C'est plus qu'il n'en faut pour que je vous rende, au seuil de votre existence neuve, toutes vos vertus originelles.

SIEGFRIED. — Les vertus! Et les défauts?

GENEVIÈVE. — Ceux-là reviendront sans moi. Il suffira que vous viviez avec quelqu'un que vous aimiez... Non, je ne veux pas que, si un douanier français vous arrête, un douanier curieux qui vous demande si vous êtes courageux, si vous êtes prodigue, quels sont vos plats préférés, vous ne puissiez lui répondre. Cet air gauche que vous avez, celui d'un cavalier sur une monture dont il ne connaît pas les manies, il doit disparaître, dès aujourd'hui. Approchez, Jacques. Je vais vous délier de tous ces secrets que vous ne compreniez pas. (*Elle s'assied sur le banc et l'attire.*) Approchez. Rien de Jacques n'a changé. Chacun de vos cils a miraculeusement tenu au bord de vos paupières. Vos lèvres avaient déjà de mon temps, avant de goûter à tous les maux, ce pli doux et amer, donné d'ailleurs par

es plaisirs. Tout ce que tu crois sur toi la trace du malheur, c'est peut-être à la joie que tu le dois. Cette cicatrice que tu portes au front, ce n'est pas la marque de la guerre, mais d'une chute de bicyclette dans une partie de campagne. Jusqu'à tes gestes sont aussi plus anciens que tu ne crois. Si tes mains s'élèvent parfois à ton cou, c'est que tu portais autrefois une régatè et tu tirais à chaque instant sur elle. Et ne crois pas que ton clignement de l'œil vienne de tes souffrances, de tes doutes : tu l'avais pris, à porter un monocle, malgré mes avis. J'ai acheté une cravate hier, avant de quitter Gotha. Tu vas la mettre.

SIEGFRIED. — Le douanier nous regarde.

GENEVIÈVE. — Tu étais hardi, courageux, mais tu as toujours eu peur des douaniers qui regardent, des voisins qui écoutent. Ce n'est pas l'Allemagne qui t'a rendu aussi prudent et méfiant. Quand tu me conduisais en canot sur la Marne et que nous divaguions sans fin, il suffisait du chapeau d'un pêcheur pour te faire ramer en silence.

SIEGFRIED. — Ramer? Je sais ramer!

GENEVIÈVE. — Tu sais ramer, tu sais nager, tu plonges. Je t'ai vu plonger une minute entière. Tu ne revenais pas. Quel siècle d'attente! Tu vois, je te rends déjà un élément. Toutes les rivières que nous allons rencontrer en chemin, tu auras déjà avec elles ton assurance d'autrefois. C'est avec toi même que j'ai vu la mer pour la première fois. Elle était immense, surnoise. Tout son calme me menaçait. Mais j'étais sans crainte. J'étais près de toi. L'as-tu revue?

SIEGFRIED. — Non.

GENEVIÈVE. — Et les montagnes! Tu ne saurais t'imaginer comme tu gravis facilement les montagnes. A chaque rocher, tu me déchargais d'un fardeau, d'un vêtement. Tu arrives à leur sommet avec des sacs à main, des ombrelles, et moi presque nue.

(*Un silence.*)

SIEGFRIED. — Où vous ai-je rencontrée?

GENEVIÈVE. — Au coin d'une rue, près d'un fleuve.

SIEGFRIED. — Il pleuvait sans doute? Je vous ai offert un parapluie, Geneviève, comme on fait à Paris?

GENEVIÈVE. — Il faisait beau. Il faisait un soleil incomparable. Tu as pensé peut-être que j'avais besoin d'être protégée contre ce ciel inhumain, ces rayons, cette beauté. Je t'ai accepté pour compagnon. Nous allions le long de la Seine. A chaque minute de cette journée, je t'ai découvert comme tu te découvres toi-même aujourd'hui. Je savais, le soir, quels sont tes musiciens, tes vins, tes auteurs, qui tu avais aimé déjà. Je te dirai cela aussi, si tu le désires. Le lendemain, nous avons fait une autre promenade, presque la même, mais dans ton automobile. Je me préparais à faire cette promenade toute ma vie, à une vitesse chaque jour décuplée.

SIEGFRIED. — Mon automobile? Je sais conduire?

GENEVIÈVE. — Tu sais conduire. Tu sais danser. Que ne sais-tu pas? Tu sais être heureux. (*Un silence.*)

SIEGFRIED. — Je vous aimais?

GENEVIÈVE. — Toi seul l'as su. Je comptais sur ton retour pour le savoir moi-même.

(*Un silence.*)

SIEGFRIED. — Nous étions seulement fiancés, Geneviève?

GENEVIÈVE. — Non, amants.

(*Il se lève.*)

GENEVIÈVE. — Tu sais être cruel. Tu sais tromper. Tu sais mentir. Tu sais combler une âme d'un mot. Tu sais d'un mot éteindre une journée d'espoir. Pas de dons trop particuliers pour un homme, tu vois. Tu sais, même avec ta mémoire, oublier... Tu sais trahir.

(*Il va vers elle.*)

SIEGFRIED. — Je sais te prendre ainsi?

GENEVIÈVE. — Le douanier nous écoute. C'est cela, tire ta régates...

SIEGFRIED. — Je sais te serrer dans mes bras?

GENEVIÈVE. — Ah! Jacques. Dans le pays de l'amour ou de l'amitié cet élan que tu sens au fond de toi vers l'avenir, c'est là le vrai passé. Viens vers cette patrie sans condition, et sans scrupule.

SIEGFRIED. — Je savais te plaire, te parler?

GENEVIÈVE. — Tu me parlais de mon passé à moi. Tu en étais jaloux. Tu ne me croyais pas. J'étais le Forestier d'alors.

(*Un silence.*)

SIEGFRIED, qui tient toujours Geneviève. — Qui es-tu, Geneviève?

GENEVIÈVE. — Tu dis, Jacques?

SIEGFRIED. — Qui es-tu?... Pourquoi souris-tu?

GENEVIÈVE. — Je souris?

SIEGFRIED. — Pourquoi ces larmes?

GENEVIÈVE. — Parce que Jacques reviendra. J'en suis sûre maintenant. Qui je suis? Ton démon a donc enfin lâché sa propre piste pour celle d'une autre... Tu es sauvé... Un passé? Ah! Jacques, n'en cherche plus pour nous deux. N'en avons-nous pas un nouveau? Il n'a que trois jours, mais heureux ceux qui ont un passé tout neuf. Ce passé de trois jours a déjà fait disparaître pour moi celui de dix années. C'est dans lui que chacune de mes pensées va chercher maintenant sa joie ou sa tristesse... Te souviens-tu, dans la pension, quand tu es arrivé vers moi, claquant les talons pour te présenter? Tu mets du fer, pour qu'ils claquent ainsi, ou les Allemands ont-ils d'eux-mêmes ce son d'acier? Comme cela est loin, mais comme je le vois! Tu avais tiré de ta pochette un beau mouchoir saumon et vert pour plaire à cette Canadienne. Veux-tu prétendre que tu as oublié tout cela?

SIEGFRIED. — Non. Je me souviens.

GENEVIÈVE. — Te souviens-tu de notre leçon, de ta méchanceté à propos de la neige, de ta cruelle ironie à propos de ma robe de fermière?

SIEGFRIED. — Je me souviens. Tu avais mis un chapeau gris perle avec un ruban gris souris, pour plaire à cet Allemand.

GENEVIÈVE. — Lui plaisais-je?

SIEGFRIED. — Te souviens-tu de mon retour subit avant l'émeute, de nos adieux, de ce parapluie que je revenais chercher contre l'inquiétude, le désespoir? Comme il a plu, Geneviève!

GENEVIÈVE. — Quel grand feu de bois nous allumerons, ce soir, pour nous sécher. (*Sonnerie.*)

SIEGFRIED. — Voici le train. Passons... Passe la première, Geneviève.

GENEVIÈVE. — Pas encore...

SIEGFRIED. — Mais c'est le signal allemand pour fermer les portières!

GENEVIÈVE. — C'est le signal français pour accrocher le cheval blanc à la plaque tournante... J'ai à te dire un mot.

SIEGFRIED. — Tu le diras là-bas...

GENEVIÈVE. — Non. C'est de ce côté-ci de la ligne idéale que je dois te le dire... Te souviens-tu, toi qui te souviens de tout, que jamais je ne t'ai appelé par ton nom allemand?

SIEGFRIED. — Mon nom allemand?

GENEVIÈVE. — Oui. Je me suis juré de ne jamais le prononcer. Un supplice ne l'arracherait pas de ma bouche...

SIEGFRIED. — Tu avais tort. C'est un beau nom. Alors?

GENEVIÈVE. — Alors? Approche... Laisse ce portillon...

SIEGFRIED. — Me voilà...

GENEVIÈVE. — Tu m'entends, Jacques?

SIEGFRIED. — Jacques t'entend.

GENEVIÈVE. — Siegfried!...

SIEGFRIED. — Pourquoi Siegfried?

GENEVIÈVE. — Siegfried, je t'aime!

LES CHARDONS DU BARAGAN¹

Après une semaine de mauvais temps, le soleil ayant brûlé pendant quelques jours, Trois-Hameaux décida de faire la cueillette du maïs. Chaque famille laissa tomber ses préoccupations habituelles, et la commune tout entière — hommes, femmes, enfants, vieillards, bétail, chiens, chats, et même quelques pourceaux — se rua sur les champs. Leurs propres champs, pour ceux, peu nombreux, qui en avaient et qui pouvaient se passer de la terre du boyard. Les champs du boyard, *d'abord*, pour les innombrables qui étaient des « pauvres collés à la terre » et qui n'enseménçaient que sur les terres cédées à *conditions* par le maître-seigneur. Et une de ces « conditions » était : les récoltes du boyard doivent être rentrées les premières.

Le spectacle de cette cueillette ne manqua ni de tristesse ni de gaieté. Tristesse, bien entendu : l'année avait été sèche ; le maïs qui, habituellement, peut cacher un cheval dans sa masse, laissait voir entre les tiges les bêtes des *coulégatori*². Quant aux épis, aux grains, les paysans les qualifiaient de « phtisiques ». Et ils s'en montraient fort mécontents :

— Non seulement nous ne pourrons rien vendre et, donc, rien rembourser de nos dettes, mais encore nous manquerons de *malai*³ avant le grand carême ! Nous crèverons de faim cet hiver ! Et le bétail aussi !

1. Voir la *Revue de Paris* des 1^{er} et 15 mai.

2. Gens qui font la cueillette.

3. Farine de maïs.

Le visage contracté de détresse, le *cojan* soupesait les épis, les regardait longuement, les flairait, se lamentait. C'étaient des pauvres diables, ces Vlachkans, pareils à ceux de chez nous, en Yalomitsa : maigres, la peau sur les os, le front plissé avant l'âge, l'œil terne, non rasés pendant des semaines. Sur leurs blouses, qui pendaient jusqu'aux genoux, on ne pouvait plus compter les pièces. Le pantalon, un amas de lambeaux. Pieds nus, tête nue. Vrais mendiants. Ils me faisaient de la peine comme s'ils avaient été tous mes parents. Leurs femmes, la trentaine passée, on eût dit des vieilles. Pressées dans ce travail, qui doit être fait rapidement, celles qui allaitaient abandonnaient leur bébé à quelque bambin un peu plus âgé, au milieu du maïs, où il hurlait jusqu'à étouffement. Des chiens allaient ronger leurs langues sales et leur lécher le visage. Alors l'aîné attrapait le mioche par un bras et partait à la recherche de sa mère, traînant la poupée vivante derrière lui, tel un paquet, et lui disant :

— La voilà, mama, la voilà!

Oui, elle n'était pas gaie, la vie des gens mariés. La jeunesse, en échange, s'étourdissait comme à une noce. Des cris, des chants, des rires, des baisers, des farces, des blouses rouge-feu, jaune-citron, bleu-vert, des chars pleins d'épis de maïs, et le soleil éblouissant par-dessus tout cela. Sous des regards embrasés par la passion, les amoureuses couraient l'une après l'autre en secouant leurs seins pointus. Avec plus de profit couraient alors les gars, qui écrasaient les seins pointus contre leurs mâles poitrines. On se débattait pour mieux se sentir et on protestait pour les yeux des mères, qui n'étaient pas contentes; mais cela importait peu.

Des chats et des chiens donnaient la chasse aux rats, qui surgissaient de partout. Des pourceaux, le joug au cou, s'enfuyaient, espiègles, un épis de maïs dans la gueule et la queue en tire-bouchon. Seules les bêtes de somme, pareilles aux gens mariés, ne prenaient aucune part aux plaisirs de la cueillette, elles ruminaient, indifférentes, la même tige sèche et la même mélancolie, en attendant l'heure où on les attellerait.

Dans le champ de père Toma régnait presque la même indifférence. C'est qu'ils étaient aussi mariés, et Toudoritza, qui ne l'était pas, en éprouvait du chagrin. Vêtue d'une blouse et d'une jupe à grands dessins aux couleurs éclatantes, le *toulpan*, blanc de neige, sur la tête, elle cueillait les épis avec une vitesse mécanique, sans en manquer un seul, comme il arrive parfois. Les paniers se remplissaient à vue d'œil. On allait les vider dans le char, où le maïs brillait au soleil comme de l'or. Les épis qui n'étaient pas suffisamment secs, on les attachait deux par deux, au moyen de leurs propres feuilles, tressées, et nous en accrochions jusqu'aux cornes des bœufs, au moment du départ pour le village.

J'aimais beaucoup à me trouver près de Toudoritza, pour laquelle je me serais jeté au feu, si cela avait pu diminuer son chagrin. Et elle, comprenant mon attachement de chien, se plaisait avec moi :

— Te suis-je chère, Mataké? Il paraît... Et c'est bien : je me sens si seule!

— Mais que puis-je te souhaiter, Toudoritza?

— Que Stana crève!... ou que le monde brûle!

C'était bien difficile de voir s'accomplir ce qu'elle voulait que je lui souhaite, car sa rivale se portait comme une belle pivoine et gambadait comme une génisse, là, tout près de nous, dans le champ du boyard. Et pour ce qui était du « monde » que Toudoritza voulait voir « brûler », ce monde-là se portait encore mieux que Stana. On le voyait, avec son beau *konak*, tout en chêne et en maçonnerie, hissé sur le flanc de la grande colline qui dominait le village, avec ses greniers qu'on remplissait de maïs, malgré la sécheresse, avec ses étables garnies de bétail, avec sa bruyante basse-cour et ses nombreux *argats* qui faisaient la navette entre les champs et le *konak*, en conduisant un magnifique attelage. Il n'était pas près de brûler, ce monde qui enlevait à Toudoritza son Tanasse et la rendait malheureuse.

Toute la commune prenait part au malheur de Toudoritza et toute la commune haïssait Stana, non pas tant parce que celle-ci se comportait comme une *târâtura*, mais parce que,

protégée par le boyard, son puissant amant, elle se tirait de la misère, devenait presque « une dame ». C'est cela plutôt, qui faisait du mal aux commères du village :

— Mais, — disaient-elles, pour se consoler, — cela ne lui portera pas bonheur, car Tanasse ne l'aime guère ! Tanasse aime Toudoritza.

C'était vrai. Un soir, dans la taverne de père Stoïan, j'avais entendu Tanasse chanter une chanson, alors à la mode, et qu'on eût dit faite pour lui :

Viens que je t'embrasse sur les cils,
Toudoritza néné!
Et sur les yeux, et sur les sourcils,
Toudoritza néné!

— Gare à toi, Tanasse, que Stana ne t'entende ! — lui criait le père Stoïan.

— Elle n'a qu'à entendre ! — répondait-il, l'air narquois et feignant l'indifférence, quoique au fond navré de cette affaire.

— C'est un beau ménage que vous ferez là ! — railla un paysan.

— Et puis après ?... — s'écria Tanasse, la moutarde lui montant au nez.

— Rien... — fit l'autre, baissant le ton. — Je voulais seulement te dire que tu seras malheureux...

— Ça va, ça va, douce âme !...

On craignait Tanasse dans le village et même plus loin. Il buvait peu, se fâchait vite et cognait dur lorsqu'on en venait aux mains. Cependant, il paraissait doux, à en juger d'après ses yeux rêveurs, sa bouche souriante, ses mouvements lents.

Un autre jour, j'eus le plaisir de causer avec lui. C'était pendant le battage du maïs. Père Toma possédait une batteuse à main, machine chère, que tout villageois ne pouvait se payer. Aussi la prêtait-il volontiers, car il souffrait de voir, « au temps des machines, les paysans mettre les épis dans un sac et frapper dessus avec des gourdins, puis décor-tiquer à la main, comme au temps de Jésus-Christ », disait-il. Et, sortie de chez lui, la batteuse allait d'une chaumière à

l'autre, — on eût dit d'elle-même, — et faisait le tour du village, comme une annonciatrice de temps meilleurs. Afin de la préserver de mauvais traitements, c'est encore père Toma qui envoyait chaque jour un apprenti « pour voir comment ça marchait » et pour recommander aux paysans de « ne pas trop la bourrer », « ni permettre aux enfants de tourner à vide et surtout d'y introduire des clous ». Pour découvrir où elle se trouvait, on se guidait d'après le bruit qu'elle faisait en battant, car, d'autres machines semblables, seuls le maire et le pope en avaient, mais ils ne les prêtaient jamais, bien entendu.

C'est ainsi qu'un matin, ce fut moi que père Toma envoya pour voir où se trouvait la batteuse et comment elle se portait. Je la découvris chez Tanasse, battant vaillamment et épouvantant les poules. Une sœur de Tanasse l'alimentait raisonnablement, deux frères tournaient la roue, à tour de rôle, et un troisième, pas plus haut qu'une botte, faisait un grand vacarme pour qu'on lui permît à lui aussi de tourner. Deux frères et deux sœurs encore, assis autour d'une *albia* pleine d'épis, s'amusaient à décortiquer à la main. Une sœur travaillait, avec la mère; et le dernier né se faisait dorloter par le père, qui souffrait de rhumatisme chronique, ce qui ne l'empêchait pas de faire des enfants *anu'si gavanu*¹. (Trois autres garçons travaillaient à Giurgiu!)

L'aîné de cette famille était le pauvre Tanasse. Il trimait comme quatre, au moment de mon arrivée, plein de poussière et suant à grosses gouttes.

— Vous êtes nombreux... — lui dis-je (pour dire quelque chose.)

— Oui... à table! Trois jours, un sac de *malai*! On va moins vite pour trouver le *malai*.

Puis :

— C'est toi qui es parti, avec Yonel, après les chardons?

— C'est moi... Dans le Baragan on crève de faim.

— Partout c'est le Baragan! Partout on crève de faim!

Comme je m'en allais, il me conduisit jusqu'à la porte :

— Dis au père Toma que demain je lui renvoie la machine, nettoyée, graissée, en règle. Personne n'en a plus besoin.

1. Un chaque année.

Et il ajouta, tout bas :

— Dis aussi à Toudoritzza que je ne l'oublie pas!

* * *

Je fis la commission à l'un et à l'autre, puis nous plongeâmes tous au fond de la misère, qui est la vie du campagnard roumain. Un automne impitoyable s'abattit sur nos épaules, alors que personne n'avait encore pu rentrer une seule moyette de *ciocani*¹. Les rafales de pluie mêlée de grêle changèrent le monde en un bournier glacial. Les ruisseaux devinrent des fleuves. Champs et villages furent submergés. Plus de routes, mais un infini marécage, aussi loin que l'œil pouvait porter.

Heureux, alors, ceux qui avaient de quoi se chauffer et qui pouvaient se tenir derrière les carreaux battus par le vent, l'eau et la boue! Dans Trois-Hameaux, il n'y avait, hormis les bébés et les infirmes, qu'une douzaine de ces heureux-là. Tous les autres étaient dehors, fussent-ils des enfants ou des vieillards. Et leur vie n'avait plus rien d'humain, dans cette lutte pour une poignée de farine et pour une brindille à jeter au feu.

Sous un ciel si terreux qu'on eût dit la fin du monde, on voyait les chars avancer comme des tortues, sur des champs, sur des routes, sur une terre que Dieu maudissait de toute sa haine. Chars informes, bêtes rabougries, hommes méconnaissables, fourrage boueux, et nulle part de la pitié ni dans le ciel ni sur la terre. Et nous avions besoin de pitié divine autant que de pitié humaine, car les chars s'embourbaient ou se renversaient, car les bêtes tombaient à genoux et demandaient grâce, car les hommes battaient les bêtes et se battaient entre eux, car les *ciocani* pourrissaient dans les mares et il fallait en transporter les gerbes à dos d'homme, à dos de femme, à dos d'enfant, — et ces hommes, ces femmes, ces enfants n'étaient plus que des tas de hardes imbibées de boue, de grosses mottes de terre pantelant sous l'action de cœurs inutiles.

C'étaient les paysans roumains à l'automne de 1906.

1. Tiges de maïs, dont les feuilles servent de fourrage et le déchet de combustible.

* * *

Chez les peuples, seule la misère engendre l'ivrognerie.

Le Roumain n'est pas ivrogne, mais il boit dès qu'il est malheureux. Il boit surtout lorsqu'il sent « le couteau lui pénétrer jusqu'à l'os », le couteau de la misère. Alors il est méconnaissable. Naturellement bon et résigné, il devient une brute que le crime même ne fait pas reculer.

Il n'y eut aucun crime, à Trois-Hameaux, cet automne-là, mais les paysans burent tout ce qu'ils avaient et ce qu'ils n'avaient pas. Je n'avais jamais vu un village presque entier se ruer désespérément sur l'alcool. D'habitude, chez nous, on ne boit que le dimanche. On se mit à boire, tous les jours, dès que que la terrible rentrée des *ciocani* fut terminée.

Cette rentrée, personne ne pouvait plus l'oublier. Avec raison. La moitié de la commune était tombée malade. Beaucoup moururent, les enfants surtout. Nombre de paysans avaient vu leurs bêtes crever en route. Et, après tous ces désastres, on s'aperçut à la fin que les *ciocani* moisissaient, pourrissaient. La famine ravageait déjà les étables de ceux qui ne comptaient que sur les *ciocani*. C'est alors que l'affolement s'empara des esprits.

Vers le début de novembre, une députation de paysans alla prier le maire de les conduire chez le boyard :

— Qu'il nous prête un peu de fourrage! Il en a, puisqu'il en vend toutes les semaines, par wagons!

Le maire, créature du boyard, les rudoya :

— Qu'il vous prête! qu'il vous prête! Dès que ça ne marche pas, hop chez le boyard : « Qu'il nous prête! » Comme si le boyard était Dieu! — Débrouillez-vous, *vous aussi*, un peu! Diable! — Et je ne veux plus vous entendre parler de ce que le boyard fait avec son avoir! S'il vend du fourrage, c'est son affaire!

Les *cojans* s'en allèrent seuls « à la cour », mais le boyard, député du département, venait de partir pour Bucarest la nuit même. Son administrateur les reçut encore plus mal que le maire : il les injuria grossièrement et les fit chasser par les *argats*¹. Ils surent à quoi s'en tenir, de ce côté. Du côté de

1. Garçons de ferme.

Dieu aussi. Il ne leur restait que l'alcool, le grand consolateur autorisé par Dieu et par la loi. L'alcool seul pouvait satisfaire tout le monde. Sauf les femmes.

Les femmes payaient pour tout le monde : pour le mari, pour Dieu, pour la loi, pour le boyard, pour le manque de fourrage, et même pour le mauvais temps. Chaque soir, sur les *oulitza*¹ ténébreuses et défoncées, on pouvait voir une épouse, une mère, une sœur, poussant vers la chaumière un paysan qui s'écroulait tous les dix pas. La femme le suivait dans la boue, et elle recevait quelques bons coups. D'autres bons coups l'attendaient à la maison. Les lendemains matin il y avait toujours le repentir, car l'homme, au fond, n'était pas une brute. Il aidait alors au ménage, s'occupait du bétail, charriait l'eau et passait une bonne partie de la journée à trier les *ciocani*, brûlant les uns, desséchant les autres autour de la *soba*. Les foyers, d'habitude propres, devenaient ainsi des écuries : boue et moisissure jusque sur la table.

— Est-ce que l'enfer pourrait être pire, Seigneur! — se lamentaient les femmes.

Accroupi près du feu et cousant une *opinca*, l'homme répondait :

— Il faudrait brûler un jour tous les *konaks* et même Bucarest...

Mais cela, il ne pouvait pas le faire seul, ni le jour même. Il pouvait tout au plus reprendre le chemin de l'auberge. C'est ce qu'il faisait, vers le soir, quand l'ennui, le pressentiment de l'avenir sombre et quelques voisins, aussi malheureux que lui, survenaient et lui rappelaient l'heure de la douce consolation.

* * *

Chez père Toma, — ou chez « les carrossiers », comme on disait, — il n'y avait pas beaucoup plus de bien-être. La famine ne les menaçait pas, il est vrai, mais le manque d'argent pour le paiement des dettes était le même, surtout en cette année de sécheresse, où peu de villageois avaient été disposés à commander de nouvelles voitures. Les répa-

1. Sentiers.

raisons d'automne, abondantes autrefois, allèrent de pair. Aussi, on se tournait un peu les pouces, en bricolant autour du bétail, en bavardant et en faisant des *floricele*¹.

Père Toma et ses deux gendres, quoique sobres, allaient quand même « tuer le temps » au cabaret du père Stoïan, qui était contigu à la forge. Les femmes restaient chez elles, toujours occupées à quelque chose. Et nous, les apprentis, nous étions partout, mêlant un rien de travail à beaucoup de flânerie. Le plus souvent je me plaisais à être seul, car « un étranger est toujours un étranger », dans une commune comme dans une famille. Lorsqu'on se fâchait, on m'appelait « lièvre de neuf frontières ». On répétait aussi, à qui la demandait et à qui ne la demandait pas, « l'histoire avec les chardons » :

— Ce sont les chardons qui nous l'ont amené *pechkesh*²!

Ce n'était pas dit méchamment, mais cela me faisait mal quand même. J'étais un garçon qu'on avait « ramassé sur le chemin », par pitié. Ce n'est pas plaisant de se l'entendre dire, lorsqu'on a quinze ans et pas mal d'amertume déjà avalée. Cela se tasse dans le cœur, qui se gonfle parfois et vous fait pleurer, en songeant à la petite chaumière de Laténi, à la mère, morte, et au père, perdu dans le monde.

Brèche-Dent, naturellement, était chez lui, si bien qu'il m'oublia, s'éloigna de moi, petit à petit. En revanche, je gagnai le cœur de Toudoritza, parce qu'elle aussi était seule dans son malheur. Je devins le confident de ses plus chaudes larmes. Et elle en versait. C'est que Tanasse, contrairement à un reste d'espoir qu'elle nourrissait, venait de se marier avec Stana.

Noce « honteuse », disait le village, en dépit de la présence de « Monsieur l'Administrateur », témoin, malgré lui, des nouveaux mariés. A cette noce on avait pu compter sur les doigts les paysans sympathiques au boyard, les « *fruntasii satului* », les seuls qui ne manquaient de rien. Ils étaient une douzaine. Au moment où la noce sortait de l'église, quelques voix dans la foule rappelèrent à Stana ses relations

1. Maïs grillé « petites fleurs ».

2. Cadeau.

coupables « avec le bourreau du village », et un gamin joua du tambour sur un pot fêlé.

Je m'y trouvais, ce dimanche-là, pour voir Tanasse à côté d'une femme qu'on appelait *târâtura*. Il était à plaindre, le pauvre, effondré, n'osant regarder personne en face. Il fut bien plus à plaindre le lendemain, le lundi matin. Nous étions, Costaké et moi, dans la forge, où nous mettions un peu d'ordre parmi les outils, quand nous le vîmes, dans ses habits de noce, se diriger droit vers l'auberge, à côté. Il passa sous nos yeux sans un mot, tête basse. Et cependant il nous aimait, Costaké était son meilleur ami.

— Il ne nous a pas vus, — dit Costaké. — Il doit être très malheureux... Allons le voir.

L'auberge était vide. Dans l'arrière-boutique, père Stoïan et Tanasse, tous deux debout, se versaient des petits verres, sans parler. Je me retirai dans un coin, un chat dans les bras, pour ne pas les gêner, mais longtemps ils ne se dirent rien. Tanasse était rouge à faire peur. Puis je le vis enlever de sa boutonnière la *bétéala*¹ et la petite branche de citronnier, et les glisser doucement sous la table :

— C'est fait, — dit-il, alors, d'une voix rauque en posant son regard sur Costaké. — Maintenant, la *târâtura* est ma femme...

— Dieu l'a voulu! — fit père Stoïan.

— Le chien l'a voulu! — s'écria Tanasse, — mais que je sois *chien* comme lui si je ne lui joue un mauvais tour, un de ces jours prochains!

— Tu te découvriras des compagnons, — dit Costaké, — tout un département. Il y a bien d'autres Tanasse auxquels il a fait épouser d'autres Stana.

De pareilles colères éclataient souvent dans la boutique de père Stoïan, car l'aubergiste avait lui aussi des griefs contre le propriétaire et tenait pour les paysans. Mais il y eut un jour une colère qui retentit au delà des murs de l'auberge.

C'était un dimanche, vers la fin novembre. Depuis quelques

1. Sorte d'enseigne que portent les mariés.

jours, un gel sec sévissait tel un torrent de feu, transformant la boue en silex. Pas un flocon de neige qui défendît les ensemencements de l'affreuse brûlure. C'est ce dont s'entretenaient pleins d'angoisse, les paysans rassemblés bien avant midi devant l'auberge. Comme c'était dimanche, celle-ci n'ouvrait qu'après la messe. On avait fait une loi comme cela, pour que les paysans fussent obligés d'aller à l'église, au moins le dimanche matin, faute de cabaret ouvert. Mais les hommes n'y allaient quand même pas, laissant la messe à quelques « vieilles sourdes ». Ils venaient s'appuyer le dos contre les volets fermés de père Stoïan, en attendant la fermeture de l'église et l'ouverture du bistrot.

Par un soleil qui faisait étinceler le givre des acacias, jeunes et vieux, comiquement endimanchés d'un foulard écarlate, bavardaient avec des mines assombries, formant une masse compacte, quand le pope passa, furieux :

— Vous êtes des vauriens ! — leur lança-t-il. — C'est étonnant que Dieu ne nous envoie pas ses foudres !

— Il nous les envoie, parbleu ! mais il y a des heureux qui sont munis d'un paratonnerre ! — riposta promptement une voix.

Alors seulement nous nous aperçûmes qu'il y avait parmi nous un inconnu, un citadin, un jeune homme à chapeau. C'est lui qui avait répondu au pope et fait éclater de rire tout le monde.

— Oui, — reprit-il, — à vous autres les paysans et à nous les ouvriers des villes, le Dieu de ce pope envoie chaque jour ses foudres : ce sont les famines, parmi les hommes et parmi les bêtes, les gels, comme celui-ci, qui anéantissent les champs, les ouragans, comme ceux du mois dernier, qui tuent hommes et bêtes tout le long des routes, la sécheresse, comme celle qui a détruit la récolte de cette année. En voilà des « foudres » ! Mais il faudrait se demander pourquoi votre propriétaire n'a été touché par aucun de ces malheurs ? Pourquoi ses greniers sont pleins et son bétail intact ? Pourquoi « les foudres divines » ne le réduisent pas, lui aussi, à la misère ?... ni le pope ! ni le maire ! ni quelques autres ! Il y aurait donc lieu de croire à la protection céleste ou au paratonnerre.

L'inconnu promena un regard intelligent et interrogateur

sur l'assemblée. Les villageois l'approuvèrent à grands cris, puis il voulurent savoir qui il était.

— Je suis de Bucarest, — dit-il, — travaillant avec les mains, comme vous, mais j'ai appris à connaître mes ennemis, qui ne sont ni Dieu, ni ses foudres. Ce sont les propriétaires des villages et des villes, qui nous réduisent à la misère, même si les années sont abondantes. Pour nous, elles ne le sont jamais.

Il sortit un paquet de brochures et les distribua :

— Ici, — ajouta-t-il, — vous lirez des choses que tout citoyen doit savoir : c'est la *Constitution* du pays, ou « la mère de toutes nos lois. » Il est écrit que vous avez le droit de vous réunir, d'écrire et de parler, et aussi qu'on ne peut pas tenir quelqu'un arrêté plus de vingt-quatre heures, ni violer son domicile, sans un mandat du juge d'instruction. Ce sont vos droits, qu'il faut connaître et faire respecter. Puis, il faut conquérir d'autres droits, le suffrage universel d'abord. Cinquante paysans ayant, aux élections, le droit à une voix que le pape a tout seul, c'est une ignoble moquerie. Enfin, vous devez exiger le retour des terres dont on vous a dépouillés...

— Juste, juste! — s'écrièrent les cojans. — Nous voulons nos terres!

— Qui est celui-là, qui distribue des terres? — cria alors une voix aigre.

C'était le gendarme.

— Je ne distribue que la *Constitution*, monsieur! — répondit le citadin, courageusement. — Les terres, les paysans doivent les prendre!

— Nous allons voir qui va prendre quelque chose tout à l'heure! — dit le gendarme en l'emmenant.

Avec le premier flocon de neige qui vint se coller sur la vitre, vint aussi le calme de Toudoritza. Nous étions ensemble pour nous apercevoir de l'un et l'autre, un après-midi qu'elle brodait près de la fenêtre et que je lui démêlais un tas multicolore de fils de laine.

— La neige! la neige! — s'écria-t-elle, battant des mains comme un enfant; — il nous fallait un Saint Nicolas paré de sa barbe blanche!

Et, reprenant son ouvrage, elle chantonna timidement :

Qui t'a faite si fine, et élancée?

Toudoritza néné!

Depuis que j'étais dans la maison, c'était la première fois que je l'entendais chanter. S'en rendant compte elle-même :

— Mon Dieu... Tout s'oublie dans la vie! — soupira-t-elle. — As-tu vu ça, Mataké? Je croyais mourir... et me voilà chantant!

— C'est bien, — dis-je. — Et puis, tu dois être contente de savoir que tu es, comme le dit la chanson, « fine et élancée ».

Elle me regarda :

— Il ne faut pas t'amouracher de moi, Mataké! — fit-elle, enjouée, un peu railleuse.

— Et pourquoi pas? — m'écriai-je.

— Oui c'est vrai : pourquoi pas? — Seulement parce que tu n'as que quinze ans. Mais un jour tu feras un beau gars. Alors tu seras beaucoup aimé par les Toudoritza.

— Je voudrais que ce soit toi...

— Moi, chéri, ce jour-là, je serai épouse et mère et tout sera fini pour moi! Des mioches, toujours sales, et une belle-mère, toujours acariâtre, me crieront après. Un mari, qui ne m'aimera plus, dira que je suis une souillon et me battra peut-être.

— Pourquoi alors t'empresses-tu de te marier à vingt ans?

— C'est notre sort, Mataké... On va vers le mariage comme on va vers la mort : tout en aimant.

— Il ne faut donc pas envier le sort de Stana : elle sera battue bientôt, car Tanasse ne l'aime pas.

Toudoritza songea un instant, le regard vague :

— Ce n'est pas la même chose, mon chéri... Stana est une coureuse, qui se moque de Tanasse comme du boyard, comme du mariage et comme de l'amour même. Elle n'aime que sa vie libre et ensorceler les hommes. Elle ne s'embarrassera pas de ses enfants et ne se laissera pas battre. Quant à envier son sort, non... J'aime mieux le mien.

Toudoritza ragaillardie, la maison fut bouleversée dès le lendemain. Il fallait procéder à l'un des deux grands nettoyages de l'année, celui de Noël après celui de Pâques. Et tout le monde de se réjouir quand l'affligée de la veille cria, les mains sur les hanches :

— Allons, les amis! Père Noël approche : de la chaux! de la glaise! du crottin de cheval! Et un peu plus vite que ça!

— Bravo, Toudoritza, bravo!

On l'écrasa sous les baisers. On la porta en triomphe. On se battit avec de la neige poudreuse. Patroutz cria :

— Un *tisson* et un *sarbon*, parle *toujours*, garçon!

* * *

Nous vidâmes deux pièces, en entassant les meubles dans une troisième. Au milieu de la *tinda*¹, trois brouettes de glaise jaune « comme le safran » et une brouette de crottin de cheval furent versées, puis de l'eau chaude par-dessus, et me voilà « piétinant » le *lut* à enduire le sol des chambres que Toudoritza badigeonnait en chantant à tue-tête. Elle s'était affublée des vieux vêtements de sa mère; complètement enfouie, chevelure et visage, sous une grande *basma* qui ne laissait voir que ses beaux yeux, et armée d'une brosse à long manche, elle couvrait murs et plafond de cette couche de chaux bleuâtre qui fait la joie et la santé du paysan roumain et que seuls les villages balkaniques connaissent. Le badigeonnage fini, ce fut le tour du sol. Le temps de fumer une pipe, il se vit aussi lisse qu'une table, sous les mains adroites de Toudoritza qui le nivelait en avançant à reculons.

Une semaine durant, nous vécûmes une vie de rescapés, couchant un soir ici, le lendemain là, comme ça se trouvait, et mangeant sur le pouce, dans une atmosphère de salle de bain turc dont la vapeur, sentant la chaux et la boue, vous piquait le nez.

Enfin, sol, murs et plafonds remis à neuf d'un bout à l'autre de la maison, les meubles regagnèrent leur place habituelle; des tapis de fête furent étendus par terre, des

1. Sorte de vestibule-terrasse.

couvre-lits et d'énormes essuie-mains, tout de fil et de *borangic* tissus, sortirent des caisses, en avalanche, et allèrent tendrement parer qui un lit, qui une fenêtre, qui une glace ou un tableau; après quoi, Toudoritzza nous défendit « à tous » de mettre les pieds dans les « chambres des grands jours ».

Le même ordre se fit un peu partout, dans le village, là où la maison avait une *fatamare*¹. Les autres aussi mirent toute leur bonne volonté à honorer le père Noël, chacun selon ses moyens. Et quelle tristesse pour ceux, — « pauvres collés à la terre » — qui n'eurent que leurs soupirs pour fêter la naissance du Seigneur!

Mais, que ce fût sur un joyeux bien-être ou sur de navrantes tristesses, la même neige tomba sans arrêt pendant des jours et des nuits, indifférente au bien, indifférente au mal. Balayée, au début, refoulée avec la pelle, puis rangée en de longs « troïans² », elle continua avec patience son paisible ensevelissement, étouffant dans la même tombe cris de joie et cris de douleur. On ne vit plus d'hommes conduire le bétail à l'abreuvoir, plus de femmes causer par-dessus une palissade. Plus d'enfants et de chiens non plus, car la neige dépassait la hauteur d'un homme. Tout bruit s'était endormi. Toute tache noire avait disparu, des champs comme du village, dévorée par le déluge de blancheur. Même les toits fumants et les branches des arbres se distinguaient à peine dans cet océan de silence blanc. Seul, le *konak*, avec sa masse brune, ses lumières graves et son bonheur bâti sur des misères, se voyait de jour et de nuit, tout en haut sur la colline, bravant un ciel d'enterrement et une terre mourante.

Ce fut par un tel temps qu'arriva « la nuit de Saint-André », celle où la jeune fille paysanne interroge son destin sur la nature de l'époux qu'il lui réserve. Le procédé est risqué, parfois macabre. Peu avant minuit, elle doit se tenir, — complètement nue et la chevelure défaits, — devant une glace éclairée par deux bougies. Alors, regardant « droit au fond de la glace », elle voit passer celui qui lui est destiné : jeune ou vieux, beau ou laid, citadin ou laboureur. S'il est mort, il passe sous sa forme de squelette, le cercueil au dos,

1. Jeune fille à marier.

2. Tas.

et alors la jeune fille tombe évanouie. Si le Destin se refuse à le lui montrer clairement dans la glace, elle doit — vêtue seulement d'une chemise, — sortir dans la cour et compter, en leur tournant le dos, neufs piquets de la clôture. Le neuvième, elle le marque d'un signe et va le lendemain l'examiner, car son futur mari sera pareil à ce piquet : vert ou vermoulu, lisse ou rugueux, bien droit ou tout tordu.

Par prudence, Toudoritzza n'interrogea pas la glace, mais elle alla brasser la neige, avec les pieds et avec les mains, grelottant une éternité pour arriver à découvrir son neuvième pieu. A part elle, personne n'a su comment il était, ce pieu. J'ai su, moi, en revanche, combien était belle cette Toudoritzza aux cheveux défaits sur sa chemise blanche, se glissant dans la nuit comme un fantôme, pendant que je la regardais de ma fenêtre en écoutant la neige qui tombait avec son murmure de ouate.

* * *

Il y eut un long hiver. D'abord, la Noël fut triste. Devant tant d'âtres froids, bien maigre fut la réjouissance de ceux qui eurent un pourceau à égorger. Et quoique, par la charité d'un voisin, un quartier de viande se trouvât quand même, ce jour-là, sur la table du déshérité, la Noël n'en fut pas moins lamentable.

A partir du Nouvel An, la famine fit rage. Plus de deux cents familles virent leur dernière ration de *malaï* épuisée. Certains vendirent leur bête de somme, — un bœuf, un cheval, — ou la vache à lait. D'autres, espérant trouver du secours, furent obligés, à la fin, de tuer la bête qui ne pouvait plus se tenir debout. Mais la plus grande partie du bétail creva de faim, après avoir rongé la dernière tige de maïs, la crèche et les poutres de l'étable. Chaque jour, on voyait des traîneaux transporter hors du village une charogne que des meutes de chiens dévoraient immédiatement.

Puis, une longue mendicité commença. Les enfants allaient de maison en maison demander « un tamis de malaï ». Rien d'autre. — *Malaï, malaï!* gémissaient-ils, chancelants, hideux. On donna, on partagea, encore et encore. Mais il n'y avait

pas beaucoup de maisons qui pouvaient donner. Ceux qui vivaient dans l'aisance ou dans la richesse, — le maire, le pope, quelques paysans *ghiabours* et surtout le boyard, — verrouillèrent vite leurs portes devant les affamés, se cloîtrèrent chez eux, impitoyables.

Le boyard, comme la plupart du temps, n'était pas au *konak*. Il vivait à Bucarest. Mais un événement l'attira, juste pendant la désolation. Cet événement fut l'apparition dans nos parages de meutes de loups qui flairèrent la présence des charognes dont la campagne était couverte. Chasseur passionné, il vint pour organiser une battue. Les paysans se ruèrent aussitôt sur lui, l'implorèrent, s'arrachèrent les cheveux et obtinrent enfin quelques sacs de *malaï* et quelques moyettes de *ciocani*.

Je l'aperçus alors, un instant, — gaillard dans la cinquantaine, grisonnant, tête de noceur, fier à crever, fort comme un taureau et bien planté sur ses jambes.

— Allez! allez! — fit-il, bourru, aux paysans qui le suppliaient. — Vous êtes toujours prêts à crier misère. Il n'y a pas que pour vous que l'année a été mauvaise!

Le lendemain, dès l'aube, une trentaine de villageois, armés de leurs fusils, cernèrent le petit bois qui avoisine le *konak*. Ces hommes avaient été désignés par le boyard même. Et cependant, sans savoir comment, — après quelques loups abattus dès la première heure, — une décharge « malencontreuse » broya l'épaule gauche du maître du département.

— Quelqu'un l'a pris pour un... loup! — disaient les *cojans*.

Oui, mais qui avait été le chasseur de ce loup?

On chercha. Des innocents furent inutilement torturés. Lorsqu'il fut question de les inculper, Tanasse parut :

— C'est moi qui ai tiré...

— Pourvu qu'il crève! — disait Costaké. — Ce serait un chardon de moins sur notre Baragan!

Il ne creva pas, et le Baragan de Vlachka continua à avoir son gros chardon. Ce fut plutôt Trois-Hameaux qui perdit son brave et malheureux Tanasse. Il fut ligoté et traîné devant le boyard, qui, déjà convalescent, se contenta de dire à ses *argats* :

— Tuez-le!

Ils le jetèrent dans la cour du *konak* et lui piétinèrent la poitrine jusqu'à ce qu'il expirât, sous les yeux du gendarme.

Quelques jours après ce forfait resté impuni, vint chez nous M. Cristea, l'instituteur de la commune, un homme plein de bonté, fort honnête, travailleur infatigable. Il avait passé ses vacances d'été à Bucarest, chez un parent, et il nous raconta ce qu'il avait vu dans la Capitale :

— Bucarest est une grande foire de luxe, — dit-il. — Nos boyards saignent la nation pour fêter « *quarante ans d'abondance et de règne glorieux de Charles I^{er} de Hohenzollern, 1866-1906* ». Les mots « abondance », « prospérité », « gloire », couvrent tous les murs. On a badigeonné toutes les façades, on a pavoisé, Le soir, c'est une féerie. Le *Filaret*, qui était un terrain vague puant, est devenu une cité éblouissante. C'est là leur fameuse Exposition, tout entière d'édifices blancs, surgis comme dans les contes. On y expose de tout, et surtout des « maisons paysannes », un « village roumain » que nous ne connaissons pas; des familles de *cojans* grassouillets et vêtus de costumes du pays qui doivent être, tous, des maires, du bétail incroyablement beau qui n'est pas celui que nos chiens viennent de dévorer. — Des millions jetés par la fenêtre! — Pendant ce temps, le pays agonise. Nous dépérissons à vue d'œil. On nous assassine. Hier on tuait Tanasse, par ordre. L'autre jour, j'ai vu conduire à l'hôpital, dans une charrette, le malheureux qui avait osé distribuer au paysans la *Constitution*, « brochure subversive », disait le gendarme assommeur. — Où allons-nous? Qu'allons-nous devenir?

* * *

Première semaine de cet inoubliable mois de mars 1907... l'année qui suivit l'Exposition, ainsi qu'on l'appelle encore aujourd'hui.

Dès la mi-février, une chaleur égale et de plus en plus bienfaisante remplit le ciel, fondit les neiges, rendit aux ruisseaux leur murmure, aux oiseaux leur pépiement, aux arbres leurs bourgeons et à la terre son beau visage noir.

Aux hommes, elle n'apporta rien. Car, les bienfaits du soleil, tombant sur une terre nue, sur des arbres nus, sur l'eau des rivières et sur des villages affamés, au sortir de l'hiver, ne pouvaient remplir le ventre creux des hommes et celui des bêtes qui leur restaient.

On voyait des paysans, — la démarche déséquilibrée, les gestes insensés, la parole miaulante, les yeux fureteurs, — s'en aller en groupe vers les champs. Ils regardaient la belle terre noire, longuement, longuement, comme des hallucinés, et rentraient, ivres d'impuissance : ils n'avaient plus de bêtes de somme, plus de forces, point de semences et même cette terre ne leur appartenait pas. Leur état d'âme n'était ni le découragement ni la révolte, mais une espèce de délire qui les saoulait. J'ai vu des hommes parler tout seuls, trépigner comme des enfants, se gratter le tête, croiser les bras, se frotter les mains à les rompre.

Soudain, une nouvelle tomba dans le village, comme l'éclair d'une explosion. En Moldavie, les paysans avait brûlé le *konak* du grand fermier juif Ficher! C'est M. Cristea qui nous lut cette nouvelle dans un journal. Et ce journal concluait : *Cela apprendra aux juifs à exploiter les paysans jusqu'au sang. A bas les Juifs!*

Les cojans qui écoutaient se regardèrent les uns les autres :

— Quels Juifs? Dans notre département il n'y en a pas! Et même ailleurs, ils n'ont pas le droit d'être propriétaires ruraux. Or, les fautifs, ce sont les propriétaires, non les fermiers.

A ces paroles toutes les faces se tournèrent du côté du *konak*.

Costaké dit :

— Ça va barder.. Le Baragan commence à faire flamber ses chardons!

Nous étions devant l'auberge de Stoïan. Des villageois, loqueteux, hâves, courbaturés, venaient l'un après l'autre, fébriles, et questionnaient en balbutiant. Alors nous nous aperçûmes que cette nouvelle n'était pas le seul événement de ce jour-là, et qu'avec elle, un second gendarme nous tombait sur le nez. Ils étaient présents, naturellement, ces deux « piliers de l'oppression », bien nourris, bien vêtus,

bien armés, peu loquaces, graves, surtout, comme les oreilles de leurs maîtres. Et tout de suite, l'ancien de dire à Costaké :

— Tu ferais mieux de garder ta langue au chaud, l'ami!

Puis, à l'instituteur :

— Vous, monsieur Cristea, lisez à l'avenir les journaux chez vous!

Et aux paysans :

— Que faites-vous ici? Allez-vous-en à vos foyers! Les rassemblements sont défendus...

— Pourquoi? — demanda un homme; — est-ce qu'on a décrété l'état de siège?

Le gendarme fonça sur l'audacieux :

— Ah, tu connais déjà la *Constitution*? Viens un peu que je t'apprenne un article que tu ignores!

Ce fut un cortège tumultueux qui suivit l'homme arrêté jusqu'à la mairie, où le paysan passa quand même la nuit à apprendre « l'article » en question. Mais cet « article » plaida avec une langue de feu, dans le grand procès qui commença sur-le-champ.

* * *

Le lendemain, très tôt, nous nous réveillâmes en entendant les hurlements du paysan battu, qui, dès qu'on le lâcha, se mit à courir par tout le village en criant :

— Au secours, *hommes bons*, au secours!... ils m'ont tué!

Tout le monde accourut sur la place de l'auberge, où l'homme s'était écroulé, la tête noire, méconnaissable. Toudoritzza lui prodigua des soins. L'aubergiste lui fit avaler un bon verre d'eau-de-vie. On cherchait du regard les gendarmes. Ils tardèrent plus d'une heure à arriver. Pendant ce temps, le battu se remit un peu et raconta l'affreuse nuit qu'il avait passée à la gendarmerie. Les paysans écoutaient, blêmes. Des femmes pleuraient. Et voilà que les gendarmes s'approchèrent en se dandinant et en ricanant, fusil au dos, revolver à la cuisse.

— Assassins!... Bourreaux!...

Un silence complet. Les apostrophés, stoppant au milieu de la foule, essayèrent de découvrir à qui appartenait la

voix de femme qui avait proféré ces mots. Ils n'y réussirent pas.

— Qui est la *patchaoura* qui insulte ainsi l'autorité? — cria l'ancien gendarme.

Une bousculade, et une femme se planta devant eux :
— Moil...

C'était Stana. Les mains sur les hanches. Rouge comme le feu. Le regard d'une folle. La poitrine haletante. Et un ventre énorme qui s'avavançait, pointu, levant bien haut le devant de sa jupe.

— C'est toi, p...? — fit le gendarme, marchant vers elle, furieux.

— Oui, oui! Moi. Assassins! Bourreaux! C'est moi qui vous dis cela, moi, la p... de votre maître!

Et avec un *ahrr ptioul* un gros crachat partit de sa bouche, droit dans les yeux du gendarme.

Au même instant, avec un *sus à ces canailles!* le paysan battu sauta sur le dos du nouveau gendarme et le jeta à terre, — ce qui fit se retourner son collègue, promptement, en portant la main au revolver, — mais on ne put rien distinguer, après, car ce ne fut qu'une mêlée sourde, au milieu de laquelle six coups de feu retentirent, et les deux gendarmes restèrent ensanglantés, sur la place, qui se vida en un clin d'œil.

Pendant quelques minutes, on ne vit plus que des enfants, immobilisés par l'épouvante, le regard hébété, la bouche ouverte, puis les cojans réapparurent, surgissant de partout en même temps, chacun armé de son fusil de chasse, ou, à défaut, d'une hache, d'une faux, d'une fourche. On cria :

— Au konak! à la mairie!

Ils dévalèrent en masse vers la mairie, qui était sur le chemin du konak.

Costaké et Toudoritzza décrochèrent chacun un fusil, des quatre qui se trouvaient dans la maison.

— N'y allez pas, au nom du Seigneur, ne vous mêlez pas à cette folie! — leur crièrent les autres.

Mais ils étaient déjà loin. Nous les suivîmes, Brèche-Dent, Élie le rouquin et moi.

Le soleil dardait comme en avril, soulevant des vapeurs.
Nous rattrapâmes la foule devant la mairie, où elle hurlait :
— Le maire!... le maire!...

Le maire surgit, mais par la porte du jardin, à cheval et à demi-nu. Il parti comme une flèche, prenant une direction contraire à celle du konak. Quelques autres paysans riches le devançaient, toujours à cheval. Voyant cela, deux insurgés qui étaient munis des carabines des gendarmes morts tirèrent sur les fuyards, sans les atteindre, après quoi les rebelles saccagèrent la mairie et commencèrent à monter vers le konak, en courant. Comme ils passaient devant l'église, le pope, le crucifix à la main, voulut leur barrer la route, en ouvrant les bras et en criant, les yeux hors de la tête :

— Arrêtez, maudits, arrêtez, au nom du Seigneur! L'enfer sera votre part!

— Va-t-en à tous les diables, avec ton enfer et ton ciel!
Il fut renversé.

Une femme, au bord du chemin, les bras en l'air, criait :
— Dieu! Seigneur! viens-nous en aide! quelle malédiction!

Le konak était entouré d'une muraille. Porte verrouillée. Le boyard, on le savait parti, depuis longtemps, avec sa famille. Rien ne bougeait dans la cour. Seuls les chiens, nombreux et gros comme des loups, couraient à l'intérieur des murs, en aboyant furieusement.

La foule se massa devant la porte, vociférant :

— Terre! Semences! Bétail!

L'administrateur parut au balcon, l'air calme, mais pâle, et dit, la voix tremblante, au milieu du silence général :

— Je ne peux faire que ce que je fais chaque printemps...

Des cris assourdissants lui coupèrent la parole :

— Non! Non! nous en avons assez! nous voulons nos terres!

L'homme du boyard étendit la main et se fit écouter :

— Comment voulez-vous que je partage des terres qui ne

sont pas à moi? Il n'y a que le boyard qui peut faire cela, ne parlez pas comme des enfants, que diable!

Nous comprîmes qu'il ne savait rien de ce qui venait de se passer dans le village, mais juste en ce moment-là, nous fûmes tous surpris de voir de longues colonnes de fumée s'élever au-dessus de la mairie et de la maison du maire, qui étaient voisines.

— Nom de Dieu, vous brûlez la mairie! — hurla l'administrateur, se prenant la tête entre les mains.

— La terre! Rendez-nous nos terres! — lui répondit-on.

— Laissez-moi aller dans une commune proche, télégraphier au boyard et lui demander la permission de vous partager les terres!

— Il a raison! — cria un paysan. — La terre n'est pas à lui! Qu'il aille donc dire au boyard de lui permettre le partage!

— Juste! juste! — firent les révoltés. — Qu'il aille vite!

Le messenger enfourcha immédiatement un cheval et sortit, se frayant un chemin dans la cohue qui bloquait le passage. Le grand portail en bois massif se referma sur lui et sur le nez de la foule. Et aussitôt Costaké se frappa le front :

— Nous sommes des imbéciles! — s'écria-t-il. — Le bougre nous a trompés : il télégraphiera, oui... à Giurgiu, pour appeler un secours armé!

Les paysans frémirent de colère, en entendant cela. Tous les regards se portèrent sur le cavalier qui galopait au loin.

— D'ailleurs, — ajouta Costaké, — le maire et ses compères le précèdent. Ce soir, les soldats seront là.

— Prenons alors ce qui se trouve à notre portée, — cria quelqu'un, — du maïs, du blé, de la farine, du fourrage!

— Oui, prenons au moins cela! — crièrent les cojans.

Ce fut le signal de l'assaut du konak.

* *

On n'y alla pas par quatre chemins. Il y avait dans la foule quelques femmes porteuses de bouteilles de pétrole. On aspergea le portail. Les flammes l'enveloppèrent. Dans l'attente silen-

cieuse qui suivit, des clameurs retentirent à l'intérieur du konak, un mouvement se produisit, puis huit *argats*, fusil à la main, surgirent sur la galerie, au-dessus de nos têtes, deux salves crépitèrent et par deux fois une grêle de balles sema la mort et le désespoir parmi nous. Elie le rouquin fut tué à côté de moi. Costaké et Toudoritzza s'en tirèrent avec quelques blessures aux doigts. Yonel et moi, nous ne fûmes pas touchés. Dans la masse, on compta cinq morts et beaucoup de blessés.

Alors la rage ne connut plus de limite. Le konak envahi, chacun fit à sa tête, et d'abord on régla leur compte aux *argats* qui avaient tiré. Tous les huit furent massacrés. Pour les découvrir, on brisa les portes fermées, on fouilla de la cave aux combles. Deux d'entre eux, qui s'étaient échappés dans la campagne, furent rejoints et percés à coups de fourches. Mais, dans cette lutte désespérée, encore trois des nôtres laissèrent leur vie.

On ne fit rien aux autres domestiques. On les laissa fuir, suivis, peu après, par la femme et les deux fillettes de l'administrateur. Celles-ci partirent en voiture, mêlant leurs larmes à celles des paysannes qui pleuraient leurs morts.

Puis, la ferme fut mise à sac et dévastée. Pendant que dans la cour on chargeait des vivres, dans les appartements on se livrait à une destruction systématique. Le bureau du maître, plusieurs hommes le démolissaient à coup de hache. Costaké était de la partie. Toudoritzza et quelques autres femmes accomplissaient la même besogne dans les chambres de madame la « boyaresse ». Je m'y trouvais juste au moment où elles se ruaient sur le salon. Ici, étonnement : Stana, seule, horrible à voir, frappait à grands coups de hache et à deux mains dans un piano qui n'était déjà plus qu'un tas de ferraille et de bois en miettes. Nous l'entourâmes, un peu effrayées de son acharnement. Toudoritzza lui dit :

— Une fois j'ai voulu te voir morte ! Maintenant je veux t'embrasser.

Et elle voulut l'embrasser, mais l'autre, sourde, continua à frapper des coups inutiles. Après chaque *ahan*, ses lèvres balbutiaient quelque chose d'incompréhensible et les cheveux lui couvraient le visage. Elle transpirait fort.

Je pris peur et m'en allai voir ce qui se passait dans les autres parties du bâtiment. Je tombai sur un groupe de gamins et fillettes qui, Brèche-Dent en tête, dévalisaient une grande chambre pleine de jouets, — tous les jouets de la terre! Ils en avaient plein les bras : oursons, chevaux, poupées avec leurs meubles, locomotives avec rails et wagons, boîtes avec des soldats de plomb, voiturettes, barques à voile et un tas d'autres choses. Pendant que je parlais avec eux, Stana passa en trombe, tout échevelée et ballottant son gros ventre, une vraie harpie. Quelqu'un cria :

— Méfiez-vous! Elle est folle!

Nous nous réfugiâmes sur la galerie-balcon, d'où nous vîmes les beaux attelages du boyard prendre le chemin du village. Une dizaine de chars. Des bœufs blancs comme le lait et avec de vastes cornes. On avait chargé de tout : sacs pleins de malaï, de farine, de grains, du fourrage, du foin et de l'avoine, du porc salé, des jambons, des saucisses, des volailles; un char était chargé de vin en bouteilles, avec un baril d'eau-de-vie. On avait pris même du bois à brûler.

Assises sur le char de tête et cahotant les unes contre les autres, des femmes pleuraient sur les cadavres de leurs hommes.

Nous étions à regarder ce départ-là, quand une détonation ébranla tout le konak, brisant des vitres. Un gros nuage, noir comme le goudron, remplit la cour, puis les flammes enveloppèrent les dépendances où se trouvait le dépôt de benzine. Nous décampâmes à toutes jambes, oubliant jouets et tout. En traversant la cour, j'aperçus Toudoritza qui, — le dos appuyé contre la muraille, aveuglée, étourdie, — criait sans arrêt aux paysans pris de panique :

— Libérez les chevaux et les vaches!... Ouvrez le poulailler!

* * *

Il était midi quand nous arrivâmes dans le village, où les pleurs, les cris, le va-et-vient, donnaient une idée de ce qu'avait dû être l'affolement de nos villageois au temps des *béjénari* fuyant les Turcs. Au spectacle du konak, — immense embrasement qui vous faisait dresser les cheveux

d'horreur, — les paysannes couraient en se frappant la tête :

— Ils nous tueront! Ils nous massacreront, tous, comme des chiens!

M. Critea pensait la même chose :

— Oui, nous serons massacrés... Surtout qu'il ne s'agit plus des « fermes de Juifs », mais de dix départements en révolte, à l'heure actuelle. Comme il n'y a qu'un konak juif sur cent qui flambent, l'armée s'est mise en route. Ce sont les nouvelles d'aujourd'hui, mes amis, et elles donnent à réfléchir : les boyards seront impitoyables!

Ils le furent.

.
Un crépuscule jaunâtre, lumineux, descendait doucement sur le konak en ruines, encore fumant, et sombre comme la vengeance qui était en l'air. On voyait les silhouettes noires du bétail échappé à l'incendie et errant sur la crête de la colline.

Dans le village, on mangeait, on buvait, on parlait, tous en tas, au milieu de la place, parmi les bœufs dételés et les chars, qui n'étaient pas encore déchargés. Le pope et les familles des paysans aisés avaient fui, emportant le nécessaire dans leurs voitures. Cela donnait aussi à réfléchir. Mais — les succulentes victuailles aidant — les pleurs se turent et on parla plutôt du partage des terres. Dans l'obscurité j'entendis un cojan crier :

— Les champs de mon grand-père s'étendaient du côté de Giurgiu!

— Aha! tu vises les meilleures terres! — lui répondit-on.

De temps à autre, une lamentation venait de loin. Une épouse ou une mère pleurait en veillant son mort :

— A-o-leo! Gheor-ghé! Gheor-ghé! com-me ils t'ont tu-é!...

Quelqu'un dit :

— On n'a plus revu Stana...

— C'est sûrement elle qui a mis le feu à la benzine. Pauvre femme!

Soudain une fusée gicla dans la nuit, un coup de canon retentit sur la colline et un obus tomba sur les chars.

Ainsi commença le bombardement de Trois-Hameaux,

prouvant aux paysans qu'il n'est pas permis à tout le monde de se gaver.

* * *

Lorsque notre voiture, après mille peines, déboucha enfin sur la grand'route, l'aube fulgurante et un vol de corbeaux nous saluaient à l'horizon. Alors Costaké se mit à conduire comme un fou, n'arrêtant pas une minute de frapper les chevaux.

Cette sortie du village, en pleine nuit, sous la canonnade, je l'appellerai toujours « une sortie de l'enfer ». Un moment, nous désespérâmes de réussir. Les obus tombaient partout. Les chaumières en flammes dispersaient à tous les vents leur toit de paille brûlante. On ne faisait plus attention aux cadavres qu'on heurtait à chaque pas, mais aux survivants qui s'accrochaient à nous et nous empêchaient de fuir.

Toudoritz et la femme de Costaké, Patroutz dans les bras, furent tués, tous trois, par le même obus. Les autres, ceux de la maison, disparurent avec ceux qui fuyaient à travers jardins et champs. Resté avec Yonel et moi, Costaké attela, alors, après avoir fourré dans un sac quelques provisions et le peu d'argent qui restait.

— Nous tenterons le coup, mes braves, — fit-il, tristement. — Si ça réussit nous irons à Hagiéni... Mais ce sera dur, car maintenant ce sont les *chardons* qui courent après nous. Et ils sont en flammes! — C'est égal... Nous l'avons voulu...

Au moment où il allait embrasser les trois morts qui gisaient dans la *tinda*, notre maison commença à brûler, à son tour.

— Voilà votre tombe! — dit-il à ses morts.

Puis, durant le reste de la nuit, nous ne fîmes que cahoter par les chemins les plus impossibles et guerroyer contre les fuyards qui se jetaient en grappes dans la voiture, l'alourdissant.

* * *

Au bout d'une lieue de belle route, les chevaux stoppèrent d'eux-mêmes, épuisés, écumants. Il faisait jour. Une grande

colline nous masquait Trois-Hameaux et son enfer; le bombardement avait cessé. Costaké lâcha les rênes, frotta les chevaux avec un bouchon de paille et s'écroula au fond de la voiture, le visage dans le foin.

Tout autour de nous, la campagne infinie, fraîchement labourée. Les bergeronnettes sautillaient d'un sillon à l'autre, hochant la queue, tandis que, du haut de l'azur, une alouette nous envoyait ses trilles.

Nous nous regardions, Brèche-Dent et moi, sans oser prononcer un mot. Ce n'était plus de la terreur, ce que nous sentions, mais un grand besoin de dormir. Jamais nous n'aurions cru que la misère des cojans et la cruauté des boyards déclancheraient de telles horreurs. Nous en avions les yeux pleins. Nos narines conservaient encore l'odeur du sang et de la poudre. Notre tête bourdonnait de tous les cris de désespoir entendus.

Cette histoire de chardons!

Maintenant, nous la croyions finie. Hélas, il n'en était rien!

Un bruit de galop nous réveilla brusquement. Costaké, debout dans la voiture, les rênes à la main, écouta un instant, pour se rendre compte d'où venait le bruit :

— C'est la cavalerie! — murmura-t-il. — Ils sont derrière la colline!

— Hi! les rouans! Voici les « chardons » qui « se tiennent *chardon* à nos trousses¹! »

Ce furent les dernières paroles du bon Costaké.

Trois cavaliers surgirent au tournant de la côte que nous venions de descendre. Invisibles pour eux, nous les regardions du fond de la voiture, où nous restions blottis, atterrés, le souffle coupé, alors que notre pauvre ami, ne se doutant peut-être pas que son dos leur offrait une cible, frappait, frappait. Ils ne firent qu'un bond, pour nous rattraper, et nous les vîmes stopper à cinquante pas, épauler leurs carabines et tirer. Dans la course assourdissante du véhicule, je sentis le corps de Costaké tomber par-dessus bord. Et ce

1. Être « chardon », ou poursuivre, tel un *chardon* : expression roumaine caractérisant quelqu'un dont on ne peut se débarrasser.

fut tout, car je m'évanouis, pendant que nos chevaux, emballés, continuaient leur galop.

* * *

J'ai dû rester un bon moment sans connaissance. Revenant à moi, un fort mal de tête me fit gémir. Yonel conduisait au pas, toujours en rase campagne, mais un village était déjà en vue. Mon compagnon pleurait :

— Tu sais qu'ils ont tué Costaké? — me demanda-t-il.

— Je sais qu'il est tombé de la voiture...

— Il est mort! J'ai été le voir.

— Et les soldats?

— Que le diable les emporte! Ils ont disparu aussitôt. Alors j'ai arrêté. — Et maintenant, où allons-nous?

Je ne répondis pas, et nous continuâmes la route, muets, jusqu'à un croisement, où un vieux paysan, qui venait à pied du village, nous demanda d'où nous étions. Nous lui racontâmes le massacre de Trois-Hameaux. Il s'épouvanta et nous épouvanta :

— Malheur à vous! Chez nous aussi il y a eu, hier, soulèvement : n'y allez pas, vous serez arrêtés! On arrête presque tous ceux qu'on ne tue pas!

— Avez-vous été bombardés?

— Non, pas de canons, mais on fusille, en tas, des malheureux que les *ghiabours* désignent comme « instigateurs ». Et, — horrible chose! — on leur fait creuser d'abord leur propre tombe! — C'est la fin du monde, mes enfants... *Ils* font de nous ce qui leur plaît, comme sur le Baragan...

— On n'a jamais tué tant de monde sur le Baragan, — dis-je. — Nous sommes de là-bas, et nous voudrions y retourner.

— Vous voulez aller vers Yalomitsa? Prenez alors ce petit chemin, à votre gauche, jusqu'à la grande route qui mène, du côté droit, au pont de l'Argesh, puis descendez avec la rivière jusqu'à Radovanu. Et que Dieu soit avec vous!

* *

Par des chemins pleins de patrouilles, nous arrivâmes le soir à Rodavanu, morts de fatigue et de peur. Le pays était tranquille, ou on l'avait déjà tranquilisé. En tout cas, nous fûmes heureux de pouvoir aller tout droit à une auberge, de mettre les chevaux à l'écurie et de nous enfermer pendant toute une semaine, sans délier nos langues.

Mais si nous n'avions pas envie de parler, nous ne pûmes pas nous empêcher d'entendre. Et, du matin au soir, on ne parlait que d'horreurs : d'un bout à l'autre du pays, il n'y avait que fusillades sans jugement, toujours sur une simple dénonciation. Il ne s'agissait plus de misère, de famine et d'oppression, mais seulement de « juifs » et « d'instigateurs ». C'étaient eux qui avaient soulevé le pays. Pour éviter aux soldats de tirer sur leurs propres parents, on les envoyait très loin de leur pays d'origine, et ils tiraient sur les parents des camarades envoyés ailleurs. Ceux qui se refusaient à tirer sur qui que ce soit « dans son pays », on les passait par les armes, ou on les jetait dans les bagnes. Il n'y avait plus de place dans les prisons pour y mettre du monde. Et des prisonniers passaient chaque jour.

Le lendemain de notre arrivée, un gendarme vint à l'auberge escortant un jeune homme qui paraissait être un étudiant. Il ne pouvait plus se tenir debout, tant on l'avait battu. Les paysans s'empressèrent de lui faire servir à boire, car il criait de soif. Le gendarme leur lança :

— Faut pas avoir pitié ! C'est un « dangereux *instigateur* ! »
Et un *jidane* !

Tout battu qu'il fût, le jeune homme se leva :

— Oui, je suis juif ! — cria-t-il. — Mais « instigateur », non ! C'est votre esclavage, paysans, qui est l'instigateur ! Souvenez-vous des paroles prophétiques du grand Cosbuc, qui n'est pas « jidane », ni « instigateur », — dans son poème *Nous voulons de la terre* :

Que Dieu, le Saint, ne nous pousse pas
à vouloir du sang, et non de la terre :
Seriez-vous des Christs, que vous ne nous échapperiez
pas même dans la tombe !

* * *

A force de vivre des heures si tragiques, à un âge où d'autres enfants s'amusaient encore, mon cœur chavirait. Je ne pouvais surtout plus entendre parler de fusillades, d'exécutions, de tortures. Cela me donnait tout de suite un mal de tête affreux. C'est ainsi que, le matin de notre départ de Radovanu, comme je me défendais d'entendre les paysans répéter les mêmes horreurs, j'attrapai la fin d'une histoire qu'un homme racontait et qui me glaça le sang :

« ... Le pauvre Marine n'était nullement fautif. Ancien pêcheur à Laténi, il travaillait de-ci de-là, tout en jouant de sa flûte. On l'arrêta, parce qu'on avait dit qu'il chantait partout une *nazbătia* villageoise où il était question d'une *mamaliga*, pas plus grosse qu'une noix, et qu'on défendait avec une massue pour que les enfants ne l'emportent pas dans leurs griffes. C'était donc un *instigateur*. Et on le fusilla! »

— Je crois qu'il s'agit de ton père! — fit Yonel.

Je le croyais aussi, mais je ne sentais plus rien, sinon que ma poitrine se vidait lentement. Et, chancelant, j'allai me jeter, comme un chat assommé, sur le foin de la voiture. Plus tard seulement, alors que mon compagnon fouettait les chevaux, faisant voler la voiture au milieu des champs ensoleillés, je m'agrippai à lui et lui demandai :

— Où allons-nous, Yonel?

— Dans le monde, Mataké, les chardons à nos trousses!

PANAÏT ISTRATI

L'ASPECT POLITIQUE DE LA STABILISATION

L'opération monétaire désignée sous le nom de stabilisation se présente sous deux aspects : le financier et le politique. Celui-ci a été le plus négligé. Nous nous proposons de l'étudier ici¹.

La plupart des publicistes qui ont considéré la stabilisation du point de vue financier en ont disserté avec talent et même avec compétence. Tous se sont cantonnés dans leur spécialité technique, comme si l'homme d'État, quel qu'il fût, et surtout en régime parlementaire, ne devait pas fatalement avant d'assumer une responsabilité aussi redoutable, envisager, sur le pied d'une parfaite égalité et les suites politiques et les conséquences financières probables de son acte. Ce qui ne veut pas dire, au surplus, qu'après tant d'écrits et d'études, les dites conséquences financières soient connues et prévues avec quelque degré de certitude. Dans la réalité, personne ne sait ce que cela donnera exactement et dans l'hypothèse la plus favorable la part de l'inconnu reste énorme. Qui pourrait, quelle que fût l'étendue et la pénétration de son génie financier, se flatter d'avoir atteint dans son ampleur totale, une entreprise de cette complexité et de cette dimension. Il faut toute la puissance d'illusion des partis et des clubs, toute leur aimable simplicité pour réduire la sta-

1. L'aspect financier de la stabilisation sera exposé dans une des prochaines livraisons de la *Revue de Paris* par notre éminent collaborateur M. François Pietri, ancien sous-secrétaire d'Etat aux finances.

bilisation en formule sommaire et abrégative dont l'effet bienfaisant sera souverain et immanquable. Il est trop aisé de se rendre compte que les inconnues du problème n'ont pas été dégagées car elles dépassent encore la portée de l'esprit humain. Chacun regarde la stabilisation sous l'angle de ses intérêts et de ses préjugés propres. Le banquier n'en voit pas le même côté que l'industriel, l'agriculteur le même côté que l'homme de la rue. Reste que l'homme d'État en raison même de l'immense aléa dont il ne peut pas ne pas avoir conscience, surtout quand il se nomme Poincaré, ne refusera pas audience aux motifs et aux soucis d'ordre purement politique. Il n'ignore pas que le jour où il enverra à l'*Officiel* le texte de la loi brusquée édictant la stabilisation, il mettra à l'aventure, non seulement la condition monétaire du pays, mais encore et surtout l'avenir du régime et de son école dirigeante.

La foule des politiciens et des partisans enclins à cette forme d'optimisme qui vient d'ignorance, s'en va prônant avec une assurance imperturbable, l'une de ces panacées-étendards qui se répandent et se diffusent avec tant de facilité et de rapidité dans le gros de la nation. C'est à savoir que, une stabilisation de fait ayant été obtenue depuis l'avènement du troisième ministère Poincaré, la stabilisation de droit ne modifiera pas la situation : il n'y aura rien de changé, il n'y aura qu'une loi de plus. Le public apprendra, par un beau matin, que les billets de banque cessant d'avoir un cours forcé sont désormais convertibles en or. Et la vie économique et sociale continuerait d'aller son train comme devant.

C'est grande imprudence de la part de certains directeurs d'opinions que d'accréditer pareilles et superficielles notions dans la masse et c'est grand dommage pour un peuple que de les avoir accueillies. Quelles déceptions et quelles colères dans les profondeurs de la nation si l'événement ne réalisait pas d'aussi belles promesses. Ne reverrions-nous pas alors les jours tumultueux et critiques de juillet 1926?

A juste titre le chef du gouvernement qui décrètera la stabilisation pourrait être effrayé de ce que le pays attend de lui. Peut-être le Président de la République qui a signé le traité par lequel l'Alsace-Lorraine est redevenue française;

hésiterait-il comme Président du Conseil à mettre cette même signature au bas du décret qui proclamerait la faillite de l'État.

Faillite de l'État, qu'est-ce à dire? N'est-ce pas une expression paradoxale, en un temps où la France n'a jamais semblé plus prospère, ni son crédit mieux assuré? Ce mot fâcheux que nous ne voulions pas écrire, il est dans toutes les bouches, aujourd'hui qu'il est avéré que nous ne revaloriserons plus le franc et que son cours le meilleur est fixé à 20 p. 100 de ce qu'il valait lorsqu'il était un franc or et non un franc papier.

Ce spectre de la faillite tous les ministres des finances jusqu'à M. Joseph Caillaux exclusivement se sont évertués à le cacher au peuple français. Le premier, Joseph Caillaux, a affirmé la nécessité de la stabilisation en s'abritant sous l'autorité d'un comité d'experts composé d'ailleurs à la convenance du gouvernement.

Ce sera l'honneur financier de M. Poincaré, d'avoir, ayant trouvé le franc à deux sous, su le ramener à quatre et ne s'être arrêté dans sa tentative de redressement de notre monnaie que le jour où les plaintes des industriels et des commerçants l'ont amené à soutenir le cours des devises étrangères au détriment de celui du franc.

*
*
*

Le grand discours financier que M. le Président du Conseil a prononcé les 2 et 3 février 1928, devant la Chambre des députés, renferme, concernant la stabilisation dans son rapport avec la politique générale, des déclarations fort importantes et très suggestives auxquelles la presse, dans son ensemble, soit qu'elle ait été rebutée par la longueur exceptionnelle d'un exposé qui n'occupait pas moins de soixante-douze colonnes à l'Officiel, soit qu'elle ait été débordée par cette frénétique surabondance de textes et de débats dont s'accompagne toute fin de législature, n'a pas paru prêter une attention suffisante.

M. Poincaré a rappelé d'abord qu'au mois de juillet 1926, les sphères politiques et parlementaires reprenant en chœur

les conclusions des experts, lui criaient sur le mode de l'injonction ou de l'adjuration : « Stabilisez, peu importe le cours. Ratifiez les accords sur les dettes extérieures. Engagez-vous pour soixante-deux ans, sans clause de transfert, sans garantie d'aucune sorte, car il vous faut absolument des devises étrangères et des crédits extérieurs. » Le président sûr de lui et de ses méthodes a résisté. Il a aujourd'hui quelque droit de s'en glorifier.

D'autres sommations, discordantes d'ailleurs, a-t-il poursuivi, lui sont venues en ces derniers temps. « Stabilisez tout de suite, mais ne stabilisez pas à moins de 150 francs la livre, stabilisez tout de suite au cours actuel; revalorisez encore avant de stabiliser ». La Chambre à ce moment était palpitante d'attention. Elle s'attendait sans doute à ce que le président laissât échapper son secret. Il n'en a rien été. M. Poincaré ne s'est pas départi de sa rigoureuse objectivité. Il appartient à l'école des orateurs, qui par système laissent toujours à leur auditoire quelque chose à deviner. C'est affaire ensuite aux gens perspicaces de suppléer par leurs déductions aux précisions volontairement écourtées.

Le président tournant court, a invité les leaders socialistes à se mettre d'accord entre eux. Certes, MM. Léon Blum et Vincent Auriol veulent la stabilisation immédiate, mais le premier veut qu'elle s'accompagne et le second qu'elle soit précédée d'une consolidation générale de la dette flottante et de la dette à court terme. *Politiquement parlant* — c'est nous qui soulignons — ce n'est pas la même chose, a fait finement observer M. Poincaré, car, en faisant l'opération en deux temps, on se réserve d'attribuer éventuellement la responsabilité de l'échec, aux auteurs de la première opération, si c'est la seconde qui n'a pas réussi et inversement.

Accusé par les socialistes de retarder la stabilisation par raison purement électorale, de façon à exercer sur le suffrage universel une sorte de chantage à l'union nationale, M. Poincaré, sans s'émouvoir, a répondu que le gouvernement avait d'autres raisons de tarder et qu'il allait en dire quelques-unes.

Cè sont ces raisons-là qu'il nous faut examiner de près, parce qu'à notre avis, elles n'ont pas obtenu toute l'attention qu'elles méritaient.

Il y a une mystique bien étrange de la stabilisation, s'est écrié M. Poincaré, mais croit-on que la stabilisation changerait tout par enchantement? Donc, pas de conseils trop impérieux, surtout quand ils émanent d'autorités qui se sont si souvent déjugées dans le passé. Non, la stabilisation de Droit n'est pas une affaire de clause et de style. Elle n'ira pas, faite au cours actuel, sans léser des intérêts et sans soulever des protestations. De même une revalorisation partielle, soulèverait, pour moins de temps peut-être, mais avec une égale intensité, de graves problèmes de réadaptations nouvelles et successives. Prenons l'hypothèse la plus généralement adoptée du coefficient 5. Que se passera-t-il au lendemain de la loi de stabilisation? Toutes les dépenses budgétaires qui ne sont encore affectées que d'un coefficient de majoration inférieure, notamment les traitements et les pensions de nombreuses catégories de fonctionnaires moyens et petits, devront être obligatoirement mis à l'étiage. Ce qui se passera à propos des budgets publics se reproduira dans tous les budgets privés. Et nous verrons alors se lever, porteurs d'une âpre réclamation dont il sera bien difficile de nier la légitimité, les innombrables détenteurs d'effets publics qui ont fait confiance à l'État en lui prêtant des capitaux constitués soit en valeurs-or, soit en valeurs plus appréciées que le franc-actuel, et qui rappelleront au gouvernement la somptuosité de ses promesses, la précision de ses engagements et les séductions de ses affiches. Les budgets publics et l'économie nationale pourront-ils résister à une telle pression? S'ils n'y résistent pas, la stabilisation de fait se dérobera sous la stabilisation de droit. Et tout sera à recommencer. Et ce sera bien alors, le moment d'entreprendre, comme le veulent les socialistes, une consolidation massive de la dette avec essai de prélèvement sur le capital. Les perspectives que fait naître la stabilisation sont loin d'être colorées en rose. Des facteurs psychologiques, c'est-à-dire politiques, interviendront alors dont personne n'oserait juger qu'il les pourrait maîtriser.

* * *

La Chambre, on le croira sans peine, a entendu sans joie, ces paroles austères. Essayons de les interpréter.

Elles consacrent en premier lieu l'abandon définitif de la *Revalorisation* dans la pensée de notre école dirigeante s'exprimant par l'intermédiaire de son représentant le plus illustre et le plus qualifié. Que M. Poincaré eût conçu à quelque époque de sa carrière, la noble ambition de ramener le franc au pair de l'or, nous n'en pouvons douter. A un cœur haut placé comme le sien, tout frémissant de patriotisme, cette ambition là devait naturellement venir en même temps que celle de maintenir la France assise sur le Rhin dans la possession effective de sa victoire militaire. Nourri de la plus pure orthodoxie financière, M. Poincaré ne saurait être conçu autrement que revalorisateur de principe. Or, il paraît avoir entièrement renoncé à son premier projet. Il a dit en termes non équivoques : « Il faudra certainement en revenir tôt ou tard — et le plus tôt possible sera le mieux — à la convertibilité or, aussi vite que les circonstances le permettront, mais il faut le faire dans des conditions telles que l'opération se poursuive et s'achève avec le minimum de dommages et avec le minimum de dangers. »

Tout le Président est dans cette profession de foi. Elle éclaire, si tant est qu'elle eût besoin de ce supplément de lumière, sa conception du gouvernement. Grand parlementaire, le plus grand sans doute de notre époque, il s'interdit de faire violence aux événements pour essayer d'en remonter la pente. Il subit, avec loyauté, la loi des majorités légales, se réservant, à force de savoir-faire et d'habileté, d'en redresser les tendances fâcheuses, d'en circonscrire l'action délétère, dans la mesure possible. M. Poincaré semble croire à la fatalité de la marche à gauche, c'est-à-dire au socialisme, mais il s'évertue à la rendre plus lente et moins périlleuse. C'est ainsi que se réduit la contradiction que certains ont cru voir dans sa personnalité.

On pouvait revaloriser, l'honneur l'exigeait. La partie la plus saine de la nation le désirait vivement. D'autres catégories sociales y souscrivaient et s'y résignaient. Mais, pour revaloriser, il était indispensable de faire concourir les immenses richesses de l'État Français à ce résultat, en d'autres termes, de rompre en visière avec le socialisme collectiviste, et d'adopter franchement la politique expéri-

mentale qui préconise l'utilisation de toutes les ressources de l'État, même les monopoles, pour le salut du susdit État.

M. Poincaré y songea. Mais, il vit bien, soit dit à sa décharge, qu'il ne serait pas suivi dans cet effort, ni encouragé dans cette lutte par les modérés, de plus en plus enfoncés dans les sentiers de la capitulation et de l'abandon. Les voix élevées en faveur de la revalorisation devenaient de plus en plus rares et de moins en moins affirmées. Bientôt elles allaient se taire, cependant que des hommes politiques, tels que M. Joseph Caillaux, se prononçaient avec violence pour la stabilisation et en faisaient une plate-forme démagogique à leur usage. C'est alors qu'après bien des hésitations le parti de M. Poincaré a été pris. On peut sans trop de risque, placer ce moment dans le dernier trimestre de 1927. Donc M. Poincaré stabiliserait. Il ne lui restait plus, en conformité avec le principe qui a guidé toute sa carrière politique, qu'à organiser la faillite, — car la stabilisation n'a pas d'autre nom — avec le minimum d'inconvénients pour les institutions politiques, le régime républicain, son école dirigeante et l'ordre social français.

Nos parlementaires, sous notre régime, peuvent être à la fois, politiciens et hommes d'État. Comme ils sont rarement des hommes d'État on les qualifie généralement de politiciens en attachant à ce vocable un sens péjoratif. Sens bien injustifié : n'est pas politicien qui veut. Un homme d'État qui tient à faire profiter la République le plus longtemps possible de ses talents est obligé d'être aussi un bon politicien s'il veut conserver le pouvoir ou y revenir. A ce jeu, deux parlementaires contemporains ont excellé, ce sont nos deux champions nationaux de la politique, Aristide Briand et Raymond Poincaré. On cite toujours le premier, mais ce serait faire tort au second de ne pas lui reconnaître une maîtrise remarquable dans la science de la politique parlementaire.

La France était donc destinée à vérifier la prophétie d'Adam Smith. « Quand les dettes nationales, écrivait le célèbre économiste, ont atteint un certain développement, je ne crois pas qu'elles aient jamais été complètement et équitablement.

payées. Leur liquidation, quand elle a lieu, a toujours été le résultat d'une faillite, quelquefois avouée, mais toujours réelle, quoique fréquemment déguisée ».

Toutefois, cette assertion de Smith, bien qu'à peu près vraie dans le passé, ne paraissait pas devoir être la règle de l'avenir, quel que fût le montant du découvert, si les gouvernements eussent eu égard aux enseignements de la politique expérimentale. L'exemple des États-Unis après la guerre de Sécession, était là pour montrer comment, dans notre âge de reproduction rapide des capitaux, il était possible de rembourser une dette, même extravagante. Mais, de tels exemples ne sauraient être valables chez une nation telle que la nôtre, déjà infectée de socialisme marxiste jusqu'au plus profond de son organisme.

Dès lors, une question s'est posée devant la conscience de M. Poincaré. Comment organiser au mieux la faillite, puisque décidément il est devenu impossible de réaliser les conditions nécessaires et suffisantes du processus revalorisateur et, par conséquent, de tenir jamais en or, les formidables engagements pris en papier ?

Certes cette question, parmi les prédécesseurs de M. Poincaré, plusieurs se l'étaient posée avant lui. Mais autre chose est de conduire une faillite, avec méthode et sûreté, autre chose est de s'y précipiter sans frein ni modérateur, sous une poussée aveugle de démagogie. Stabilisation ! Mais le fameux prélèvement sur le capital, préconisé par les vainqueurs du Onze Mai n'était, dans leur pensée, qu'un moyen plus rapide d'y parvenir. Stabilisation ! Mot magique. Éponge passée sur l'ardoise. Merveilleux recommencement en tête d'une page blanche. Beaucoup d'électeurs crurent de bonne foi, qu'après la stabilisation rien ne s'opposerait plus à la reprise pure et simple des habitudes d'avant-guerre. Les élus de cette clientèle se trouvaient évidemment à l'impuissance de faire faillite avec art. On le vit bien, au mois de juillet 1926. Ce qu'ils n'ont pu accomplir, il appartiendrait donc à M. Poincaré de le faire, grâce à son prestige, à son autorité et à son talent, sans que nulle subversion s'ensuive. Étant donné que la maîtrise des moyens techniques est pleinement conquise par le gouvernement de la Banque de France, c'est maintenant

une question purement politique où les destinées mêmes du régime sont engagées.

Dans une entreprise de ce genre, il faut distinguer : la préparation et l'exécution.

La préparation a été conduite, de main de maître, par M. Poincaré. Et les partis de gauche eux-mêmes semblent le reconnaître en toute occasion par la voix de M. Léon Blum, aussi bien que par celle de M. Joseph Caillaux.

Assurément, la masse des capitalistes et épargnants, grands, moyens et petits, est déjà familiarisée avec l'idée de la faillite. La Russie n'y a rien épargné, sans que, d'ailleurs, nous soyons tenus de lui en avoir obligation. On ne peut pas dire, d'une façon absolue, que les porteurs de fonds russes se considérassent comme uniquement créanciers de la nation russe. Les circonstances dans lesquelles les titres des emprunts russes avaient été offerts au public français faisaient qu'aux yeux de celui-ci et en conséquence d'un patronage ouvertement et cordialement donné, ils semblaient avoir été avalisés et garantis par notre gouvernement lui-même. Nos dirigeants avaient d'ailleurs encouragé cette façon de voir en autorisant de 1914 à 1918 les porteurs de coupons russes à les utiliser comme monnaie valable, à la souscription de nos propres emprunts et en ouvrant au gouvernement russe, pour le service français de sa dette, un compte qui vient seulement d'être apuré et passé par profits et pertes, en vertu d'une récente convention avec la Banque de France. C'est ainsi que les Français se sont accoutumés insensiblement, sans heurt, sans secousse trop violente à l'idée d'avoir perdu leur argent et que grâce à la reconnaissance fort opportune des Soviets moyennant une espérance vague de remboursement soigneusement entretenue et imjotant à feu doux, on a inculqué aux Français, dans cet ordre d'idées, le sentiment des nécessaires résignations.

Non moins habile et très audacieuse, sans qu'il y parût dès l'abord, fut au mois d'août 1926, l'autorisation accordée à la Banque d'acheter, avec une émission spéciale de billets, les pièces d'or et d'argent thésaurisées à leur valeur de change du moment, c'est-à-dire à 114 fr. 70 la pièce d'or de 20 francs et à 13 fr. 25 la pièce d'argent de 5 francs. C'était l'abandon

implicite de la politique de la revalorisation. Quiconque, séduit par les avantages apparents de ce marché, apportait ses réserves métalliques aux guichets de la Banque, adhéraient par là-même à cet abandon. Il avait vaincu sa répugnance à admettre comme irrévocable la dépréciation de notre unité monétaire. Il subissait ainsi l'effet d'une accoutumance à laquelle il lui serait difficile de se soustraire par la suite. C'était la première fois que, s'évadant d'une fiction tutélaire, couverture d'une réalité évanouie mais que l'on ne renonçait pas à rétablir, le gouvernement, l'institut d'émission et le public reconnaissaient que le franc légal avait définitivement vécu.

Il s'est écoulé presque deux ans, depuis cet événement monétaire, qui mettait irrésistiblement sur le tapis le problème de la stabilisation. Durant ce laps de temps, le Président du Conseil et Ministre des Finances a observé un mutisme, dont nulle insistance, aucune provocation ne l'ont pu tirer. Il a gardé son secret, sans prendre souci des interprétations contradictoires et des controverses passionnées suscitées tant au Parlement que dans la presse par son attitude impassible. A de certains jours, dans les couloirs, à la Bourse, dans les salles de rédaction, les augures se murmuraient entre eux : « C'est pour cette nuit ! Demain à l'aube, les Chambres seront convoquées télégraphiquement et quand la Bourse ouvrira ses portes, la loi de stabilisation aura été promulguée. » M. Poincaré n'a pris que rarement la peine de démentir ces rumeurs. Il faudrait remonter jusqu'à la période précédant le coup d'État de 1851, pour y retrouver dans le public une pareille inquiétude des mystérieux desseins nourris par le chef du Gouvernement.

C'est ainsi que le magistral opportunisme de M. Poincaré a gagné du temps en une matière où le temps fait beaucoup à l'affaire. Il a permis à l'idée de stabilisation de faire son chemin dans les cerveaux. A la longue l'opposition modérée à qui pèsent les intransigeances prolongées et qui a vainement attendu de la part de M. Poincaré un geste d'encouragement s'est laissée gagner à la théorie stabilisatrice, ou du moins s'est mise dans l'impossibilité de brandir ultérieurement le fanion revalorisateur. Mais, le résultat essentiel de cette tac-

tique, moratoire aura été surtout, aux yeux de M. Poincaré, d'inciter les partis de gauche à se compromettre et à s'enfoncer à fond dans la stabilisation qu'ils réclament désormais sur un mode impérieusement comminatoire, comme une appartenance étroite de leur doctrine. M. Poincaré a dû éprouver une jouissance intellectuelle de l'espèce la plus rare le jour où son pétulant et irascible rival, M. Joseph Caillaux, a donné dans le piège, en embrassant de la façon frénétique qui lui est particulière, la cause de la stabilisation sans délai.

En réalité, les partis de gauche ont été manœuvrés dans cette affaire par une prévoyance supérieure. Ils se sont imprudemment rivés en 1928 à la stabilisation immédiate, comme ils s'étaient stupidement liés au prélèvement sur le capital en 1924. Tout arrive. M. Poincaré qui a l'avenir dans l'esprit ne sera ni surpris, ni démuni, dans la supposition même d'une majorité moins à son goût qui l'obligerait moralement à une nouvelle retraite. Verrait-on en ce cas revenir M. Caillaux aux Finances?

En vertu de ses engagements catégoriques et sous la pression de sa majorité il serait tenu de stabiliser sur l'heure même. Que résulterait-il d'une stabilisation trop vite accomplie sous le signe de la démagogie collectiviste? M. Poincaré, en termes d'ailleurs très mesurés et parfois indirects, n'a pas manqué d'en avertir la Chambre. Ce serait une nouvelle crise de confiance assez semblable à celle qui désola le mois de juillet 1926. Des mouvements tumultueux, des désordres sociaux. Le président est paré. Il sera en mesure de dire aux démagogues qui viendraient encore s'abriter sous son aile : « Ne vous avais-je pas prévenu? »

Dans l'autre supposition, celle d'un accord parfait entre la Chambre qui vient de naître et M. Poincaré, la stabilisation, restera encore, une opération très hasardeuse, même conduite par un homme d'État, tel que le Président. Celui-ci n'aurait pas trop de tout son prestige, de tout son savoir faire et de son autorité pour que le régime n'en éprouve aucun ébranlement. Que celui qui a écouté le discours de M. Poincaré entende. Son auteur ne se forge aucune illusion. Ce sera une passe dangereuse et difficile. Une autre comparaison s'impose. Pensons au tour de force de l'architecte qui

maintient une maison en l'air avec des étais, cependant qu'il en refait les fondations. C'est toute l'assiette de notre économie sociale qu'il s'agit de changer. Au jour de la stabilisation, il se produira inévitablement des failles et des lézardes.

Il faudra faire d'abord la part de la souffrance et du mécontentement. Et c'est ici que le facteur politique interviendra. On ne prétend pas d'une façon absolue qu'il dominera le facteur technique, mais plusieurs solutions possibles étant en présence, c'est la politique qui dictera le choix.

Nous ne voyons pas d'autre façon d'interpréter le passage trop peu remarqué, trop peu commenté de l'éloquente péroraison prononcée par M. Poincaré. La question monétaire a-t-il dit en substance a trois faces : l'économique, la sociale et la politique. Qu'est-ce à dire, sinon que pour faire la stabilisation, c'est-à-dire en bon français pour faire faillite, sans entraîner le régime dans la chute du franc, il est indispensable de s'appuyer sur le concours non pas seulement d'une majorité parlementaire mais sur celui d'une majorité politique au sein de la Nation, d'une majorité politique, dont nous savons, depuis Rivarol, que la majorité parlementaire est loin d'être l'exacte reproduction à une échelle agrandie. Que de régimes sont tombés qui avaient eu des majorités parlementaires compactes et fidèles!

Conditions économiques? Qu'est-ce à dire? Il s'agit ici de l'Industrie et du Commerce. Leurs intérêts propres ne doivent pas périr du fait de la stabilisation. Que le taux de la stabilisation ne soit pas en harmonie avec les prix du marché intérieur et les cours des changes sur le marché extérieur c'est du chômage en perspective. Il n'est pas de phénomène économique qu'un gouvernement ne doive plus redouter dans les agglomérations urbaines et industrielles si émotives, si enclines aux violences.

Conditions sociales? Nous savons que, dans la terminologie parlementaire, la question sociale s'entend de la question ouvrière. Il faut donc que la stabilisation ne porte aucune atteinte au pouvoir d'achat des salaires, sinon des grèves menaçantes et opiniâtres sont à redouter. La C. G. T. interprète autorisée des syndicats et unions de syndicats ouvriers,

ne nous a même pas laissé ignorer sa volonté de compter en or après la stabilisation.

Mais, la C.G.T. ne se borne pas à parler au nom des ouvriers manuels libres. C'est même devenu la moindre de ses attributions. Le plus clair de sa puissance lui vient de la main qu'elle a su mettre sur les fonctionnaires et les fonctionnarisés — du nom que nous avons cru devoir légitimement donner aux innombrables employés qui sont près d'un million et qui brandissent sans cesse sur les pouvoirs publics la redoutable menace de la grève des services publics. Ceux-là, étant donné la situation morale et intellectuelle du pays, non seulement n'admettent pas que la stabilisation les lèse pour si peu que ce soit, mais ils entendent en retirer profit. Ce doit être un grand sujet de souci pour M. Poincaré. A plusieurs reprises au cours de son exposé, il revient sur ce sujet. Une longue colonne est consacrée à énumérer les augmentations accordées aux « serviteurs de l'État » et assignées sur le boni de trois milliards et demi que l'exercice de 1927 avait donné et dont la Caisse nationale d'amortissement aurait dû bénéficier. Il résulte des chiffres fournis par M. Poincaré qu'un grand nombre de petits fonctionnaires se trouvent aujourd'hui dans une condition bien supérieure à celle de 1914. Malgré quoi, le président du Conseil ne semble pas assuré de les avoir désarmés. Au point de centralisation administrative où nous sommes parvenus grâce au socialisme d'État, l'adhésion des fonctionnaires et des fonctionnarisés syndiqués, plus ou moins soustraits aux prises de la puissance publique, conditionne étroitement la stabilisation tout au moins du point de vue politique.

Restent les rentiers. La démagogie socialisante n'en prend aucun souci. Ils n'entrent pas en ligne de compte dans ses prévisions. M. Poincaré n'est pas si fou de les traiter en quantité négligeable. Ils ont les honneurs de son discours. Le terme de rentiers d'ailleurs est impropre en ce qu'il paraît désigner une minorité de Français vivant exclusivement de leurs rentes mobilières et immobilières. En l'espèce il englobe l'immense armée des porteurs d'effets publics qui se recrutent dans toutes les catégories sociales et qui n'ont pas besoin d'être initiés aux arcanes de la science financière pour comprendre

que la stabilisation équivaut à une réduction, plus ou moins massive, suivant l'époque du prêt, de leur créance sur l'État. On peut poser en principe que l'intransigeance et la mauvaise humeur seront beaucoup plus vives chez les petits rentiers que chez les moyens et chez les moyens que chez les gros. Les démagogues se font d'étranges illusions, s'ils croient que les « rentiers » se laisseront dépouiller, quelle que soit l'habileté qu'on ait mis à les préparer à cette cruelle extrémité, sans en concevoir une haine inextinguible pour le régime et l'école dirigeante. Ce sont les mécontents de cette catégorie qui ont fait la journée du 26 juillet 1926 et l'on a assez lieu de croire qu'il avaient voté, deux ans auparavant, pour les candidats du Cartel.

Aux porteurs d'effets publics, une satisfaction devra donc être accordée en même temps que se fera la stabilisation. Et si réduite que soit cette satisfaction, elle se traduira par de très grosses sommes à prendre sur un budget qui ne les peut actuellement fournir. C'est le cercle vicieux dans toute son horreur. L'*Officiel* note, au moment où M. Poincaré se livrait à cet aperçu aussi grave qu'inattendu, les mouvements d'une sensation profonde sur tous les bancs de la Chambre.

Les difficultés techniques de la stabilisation sont grandes, et comme nous l'avons noté en commençant, inévaluables et incalculables. Les difficultés politiques s'en conçoivent mieux, mais sont plus grandes encore. Elles se résument dans le problème de stabiliser en se plaçant au point de convergence tout idéal des intérêts de l'industrie et du commerce, de la classe ouvrière, des fonctionnaires, des fonctionnarisés et des porteurs de fonds publics.

Ce point de convergence que la technique dissuaderait peut-être M. Poincaré de rechercher, est rigoureusement imposé à lui comme à ses successeurs éventuels par la situation politique, issue de la faiblesse de nos gouvernants depuis la guerre.

Admirons que les partis de gauche et leurs financiers envisagent la stabilisation comme une affaire de tout repos. Admirons surtout, après leurs récents et retentissants malheurs financiers, qu'ils aient songé à en disputer la gloire à M. Poincaré. Si tous les partis avaient accordé à l'exposé

financier du Président toute l'attention qu'il méritait, ils se querelleraient à qui s'épargnerait la responsabilité de la stabilisation.

De cet aperçu la conclusion se tire d'elle-même.

Les difficultés politiques de la stabilisation, dont il semble que personne, avant le discours des 3 et 4 février, ne se soit soucié sont proportionnées à cette dégénérescence des institutions que nous avons si souvent dénoncée.

Nous serions plus rassurés si nos deux constitutions, la politique et l'administrative, étaient restées intactes et si elles avaient retenu la somme d'autorité indispensable à la réussite de ces grandes et hasardeuses opérations financières, que nous n'avions pas vues depuis si longtemps.

Pour stabiliser, c'est-à-dire pour imposer aux Français un dividende de 20 p. 100 dans la faillite de l'État, il faut un pouvoir fort. Cette force ne peut s'acquérir que de deux façons. Par la dictature d'une minorité en armes comme en Italie, par l'accord de tous les partis sans exception comme en Belgique. Un pouvoir flasque et débile sera-t-il en mesure de doubler sans naufrage, ce cap des tempêtes? C'est la question posée. Et c'est ainsi que la stabilisation apparaît sous un angle politique assez inquiétant.

* * *

Les résolutions que prendra M. Poincaré, une fois constatée l'existence d'une majorité stable et fidèle, seront certainement affectées par l'état de l'esprit public, dont le président est moins que personne enclin à négliger les manifestations. La stabilisation *hic et nunc* a pour elle de sérieux appuis et de grosses influences. Les industriels, las de tant de vicissitudes, l'appellent de tous leurs vœux. Ils se refusent à mettre en balance leur véhément désir de tranquillité avec les inconvénients possibles d'une stabilisation prochaine et les avantages probables d'une demi-revalorisation lointaine. Leur parti est pris. Celui du monde politique aussi pour des raisons analogues bien que d'autre essence. Dans les sphères parlementaires on se persuade qu'avec la stabilisation s'achèvera une période de gêne et commencera un nouveau et grand

destin. La question financière cessera alors de faire frein et obstacle. Et les partis avancés ne seront plus empêchés par la répercussion de leurs faits et gestes sur la tenue du franc de donner suite à des projets dont la suspension forcée avait mécontenté leur clientèle. Illusion fort dangereuse assurément, mais dont la trace se retrouve dans une foule de discours et d'écrits. Elle ne laisse pas de causer au président des inquiétudes très vives. Nous en avons pour preuve le langage qu'il a tenu, à Carcassonne, devant un auditoire démagogique, dont il n'a pas ménagé les préjugés. « Il y a des gens, s'est-il écrié, qui s'imaginent que, pour assainir définitivement une situation monétaire, il suffit que la loi décide, un beau matin, une opération libératrice. Quelle erreur et quelle naïveté ! La guérison ne se décrète pas. » De ces gens-là, il s'en trouvait à coup sûr, un très grand nombre dans la salle. Ils n'ont pas protesté. Quand on connaît l'effervescente émotivité des foules méridionales, on trouve ici un saisissant indice de l'ascendant que le président a pris sur l'opinion publique.

Il existe, croyons-nous, au surplus, une certaine harmonie préétablie entre les tendances que l'on peut sans témérité, prêter à M. Poincaré en politique monétaire et l'instinct national. A aucun moment de la période électorale, il n'est apparu que la stabilisation, si haut que les candidats de gauche en fissent sonner le mot, opérât à la façon d'une idée-force. On n'a pas réussi à la transformer en l'un de ces impératifs catégoriques, qui, dès le début d'une législation, exigent la soumission sans phrases du gouvernement et des deux chambres. Le temps de la réflexion et de la préparation sera largement concédé au président. S'il juge bon de résister à des pressions indirectes et à des sommations comminatoires, il n'en sera pas détourné par des mouvements d'opinion concordant avec de telles pressions et sommation.

La position que le Français moyen semble avoir adoptée, à l'égard du problème monétaire, s'explique d'ailleurs par de très anciennes données de la psychologie sociale. Au rebours de l'Anglo-Saxon que la considération du revenu actuel rend peu ou moins sensible à l'avenir du capital, le Français moyen met le capital au-dessus du revenu. Ennemi de la grosse aventure, on le verra toujours préférer aux séductions d'un

revenu somptueux, la sécurité et l'intégrité de son capital. Et, pour sauvegarder celui-ci, il consentira le cas échéant, à s'infliger des retranchements et à subir des privations. Cette particularité de notre caractère national est bien connue des hommes d'affaires. Elle ne peut manquer de jouer dans la question de la stabilisation. Si, en effet, nous envisageons cette dernière du point de vue des porteurs d'effets publics, elle ne peut que leur apparaître comme une sorte de violence faite à leurs préférences intimes, c'est-à-dire comme la subordination du capital au revenu. Apparemment le revenu est sauf, sinon amélioré, mais la perte en capital se fait définitive. Elle est consacrée, légalisée sans espoir. Et c'est de quoi le Français moyen a, sinon la perception très nette à la manière des savants, mais du moins, l'un de ces instincts subconscients, qui en savent plus long que la science financière elle-même.

Une pareille disposition d'esprit aurait pu être utilisée par des hommes d'État, libérés de la tyrannie étatiste et collectiviste, aux fins que nous avons indiquées dans la préface de notre volume sur les Richesses de l'État Français. L'idée essentielle de ce travail — faut-il le rappeler pour mémoire — tenait dans l'affectation après inventaire, des biens improductifs et des capitaux dormants en la possession de l'État français, à l'extinction de la dette inscrite, à la consolidation de la dette flottante et à la revalorisation progressive de notre unité monétaire. Mais, si fort est le préjugé étatiste, si profonde l'emprise des doctrines collectivistes sur notre école dirigeante et même sur l'opposition anti-socialiste que les chances pour notre projet, d'être adopté même partiellement, restent très faibles. A côté d'une masse de manœuvre immense qu'un tabou stupide lui défend d'employer, l'État français s'est volontairement réduit à une masse de manœuvre uniquement constituée par la confiance ou plutôt par le crédit, miraculeusement retrouvé en juillet 1926.

De cette masse de manœuvre tout idéale, nous n'aurons garde de médire. Elle a donné aux mains de M. Poincaré, des résultats presque stupéfiants. Il n'est peut-être pas d'exemple dans nos annales financières d'un recours aussi audacieux, aussi efficace, au crédit. M. Poincaré a littéralement « créé » des francs. Et ce mot, tout emprunté au voca-

bulaire parlementaire, tout entaché d'irréalité qu'il paraisse être, a pu passer, sans choquer le bon sens, dans la langue financière. Avec les francs ainsi créés, une quantité considérable de devises étrangères a pu être achetée, qui a procuré à notre institut d'émission la maîtrise des changes.

Le procédé a été critiqué. Il n'est pas difficile en bonne thèse de montrer ce qu'il a de fragile et de factice. Son principal inconvénient est de supposer, dans le pouvoir, une continuité, et, dans le parlement, une stabilité dont nous ne sommes rien de moins qu'assurés. M. Poincaré n'avait pas le choix, dès l'instant qu'il estimait impossible de faire violence à la mystique étatiste et de pratiquer la politique de l'Inventaire. Il était condamné à exploiter, si l'on ose dire, son propre crédit. Le système ne va pas sans aléa. Toutefois on peut sans chimère lui prêter quelque avenir, si nulle mauvaise chance ne vient se mettre en travers. On peut aussi le perfectionner et l'étendre.

Ce qui a si bien réussi, pour notre approvisionnement en devises étrangères ne saurait-il s'appliquer avec succès au cours de la rente et nous ouvrir ainsi une voie indirecte vers la revalorisation?

S'il est vrai qu'on puisse aujourd'hui acheter avec moins de 125 francs une livre sterling, vendue 240 francs en juillet 1926, il est non moins exact que l'ascension spontanée de la rente française s'est effectuée dans des proportions sinon équivalentes, du moins bien remarquables.

M. Poincaré a convié ses auditeurs de Carcassonne à chercher dans la cote de la Bourse la justification de sa politique. Tous les Français qui, faisant confiance à l'État, ont souscrit un titre de 3 francs de rente, avaient entre les mains, au mois de juillet 1926, un certificat qui valait 48 fr. 25 en francs à deux sous. Aujourd'hui ce titre est coté 68 ou 69 francs à quatre sous. Si l'on considère un titre de 5 p. 100 amortissable 1920, celui-ci valait 63 fr. 50 en juillet 1926. Il a maintenant passé le pair et vaut 110 en une monnaie qui a doublé de valeur.

En présence de tels chiffres, on se sent irrésistiblement amené à conclure qu'avant de prendre parti entre la stabilisation brusquée et la revalorisation, soit partielle, soit totale,

il serait sage de faire converger toutes les forces financières de l'État et de la Banque vers ce but où de leur côté tendent les forces financières privées : l'appréciation de la rente.

Avec l'appréciation de la rente finissent par naître les possibilités de conversion.

Qu'est-ce que la conversion dans les circonstances actuelles?

C'est la contraction de la dette nationale. Phénomène souhaitable et favorable, s'il en fut.

Le fonds et le revenu se contractent, entendez par là qu'ils se dépouillent de leur enflure artificielle, qu'ils se résorbent, qu'ils acquièrent toujours plus de consistance et de solidité, que le papier redevient tangible et fongible à l'égal de l'or.

L'État et le porteur d'effets publics y trouvent leur compte.

Le premier parce qu'il amortit sa dette et qu'il diminue ses charges.

Le second parce qu'il a conscience de tenir dans son armoire au lieu d'une valeur évanescence et volatile, une créance fortement gagée.

Dans le travail précité, nous avons montré qu'un revenu de deux francs or, agréerait mieux au rentier français qu'un revenu de six ou sept francs papier, dont la somptuosité apparente témoigne en réalité, d'une perte en capital.

On pourrait se montrer plus audacieux qu'on ne l'a été dans le passé, en matière de conversion, si l'on recourait à la garantie de change. Procédé ingénieux dont les mérites et les avantages n'ont pas été pleinement sentis dans les moments troublés où il a été expérimenté, mais qui n'a pas dit son dernier mot. On n'a peut-être pas mesuré à quel degré de condescendance, les rentiers, en vertu de la mentalité définie plus haut, pourraient être conduits par la combinaison de la garantie de change. Ce sont des perspectives infinies qui s'ouvrent.

Cette revalorisation de la rente entraînerait celle de la monnaie par une série de gradations insensibles, de nature à épargner aux producteurs les à-coups qu'ils redoutent, dont ils invoquent les dangers probables, au profit de la thèse stabilisatrice.

Le discours de Bordeaux n'en a rien laissé transparaître.

En revanche, le discours de Carcassonne contient des précisions que la presse n'a peut-être pas assez soulignées, absorbé qu'elle était par la sollicitation du texte à des fins plus électorales que techniques.

Or, tout dans cette partie du second discours présidentiel exclut l'idée d'une stabilisation brutale et imprévue.

« La stabilisation, a dit le Président, se prépare, s'opère et se maintient par la réalisation d'un certain nombre de conditions indispensables :

- » Confiance persistante des créanciers de l'État;
- » Défense inexorable de l'équilibre budgétaire;
- » Lutte impitoyable contre les augmentations de dépenses qui risqueraient de la mettre en péril;
- » Prudence financière persévérante;
- » Commerce extérieur favorable et balance des comptes positifs.

» Tout cela n'est pas l'œuvre d'un jour, ni d'une semaine, ni d'un mois, ni même d'un an.

» Quelles que soient les armes que notre Institut d'émission aient réunies, en ces derniers temps, contre les retours possibles de la spéculation, la proclamation de la convertibilité-or serait vaine et risquerait d'être suivie de cruels mécomptes, si les Chambres ne se montraient pas décidées à sauvegarder ensuite l'application de la réforme promulguée. C'est dire qu'il ne faudra, sans doute, pas moins d'une législature, pour asseoir sur des bases inébranlables, une complète reconstruction monétaire, consolidée par l'amortissement progressif de notre dette ».

M. Poincaré a pris sur lui-même de mettre les écrivains en garde contre les gloses tendancieuses et les interprétations forcées.

Il est néanmoins permis de penser que de telles paroles rendent un son moratoire.

Elles décèlent à n'en pas douter, de la part du Président, le ferme propos de ne rien précipiter.

L'UNITÉ DE LA MATIÈRE

La pensée scientifique, elle aussi, a, comme le flot, des flux et des reflux, mais sa marée montante porte chaque fois la vague un peu plus avant. Les alchimistes pensaient que tout l'Univers matériel était construit avec quatre éléments, la Terre, l'Air, l'Eau et le Feu. A cette conception, la chimie de Lavoisier a substitué celle des corps simples, dont le nombre s'élève actuellement à 82, sans compter une trentaine d'éléments radioactifs plus ou moins bien définis. Aujourd'hui, une poussée irrésistible nous ramène vers l'unité de la matière; au dire de certains, la simplification irait même plus loin encore, puisque la matière serait réduite à n'être qu'une forme condensée de l'énergie. Je voudrais exposer ici, très simplement, les raisons qui ont motivé ce reflux, si important pour l'évolution de la pensée humaine.

Qu'il existe dans l'Univers 82 corps simples indépendants, auxquels les progrès de la Chimie pourront ajouter encore quelques termes, c'est une proposition qui choque notre sens intime. Sans doute parce que nous croyons invinciblement que la nature obtient des résultats compliqués avec des moyens simples, nous nous refusons à admettre une telle profusion de principes. Lavoisier, déjà, écrivait prudemment : « Toutes les substances que nous n'avons pas encore pu décomposer par aucun moyen sont pour nous des éléments; non pas que nous puissions assurer que ces corps, que nous regardons comme simples, ne sont pas eux-mêmes composés de deux ou même d'un plus grand nombre de principes; mais puisque ces

principes ne se séparent jamais, ou plutôt puisque nous n'avons aucun moyen de les séparer, ils agissent à notre égard à la manière de corps simples et nous ne devons les supposer composés qu'au moment où l'expérience et l'observation nous en auront fourni la preuve. »

Et même, au temps où la notion des corps simples avait donné ses plus beaux fruits en fondant la chimie moderne sur des bases qu'on pouvait croire de granit, Berthelot écrivait : « Assurément cette notion de l'existence définitive et immuable d'éléments distincts, tels que nous les admettons aujourd'hui, ne serait jamais venue à l'idée d'un philosophe ancien, ou bien il l'eût rejetée aussitôt comme ridicule; il a fallu qu'elle s'imposât à nous par la force inéluctable de la méthode expérimentale. Est-ce à dire que telle soit la limite définitive de nos conceptions et de nos espérances? Non, sans doute : en réalité, *cette limite n'a jamais été acceptée par les chimistes que comme un fait actuel, qu'ils ont toujours conservé l'espoir de dépasser.* »

D'ailleurs, cette chimie du XIX^e siècle, qui a défini les corps simples, nous a montré du même coup qu'ils n'étaient pas indépendants. Déjà, la notion de familles naturelles, base de la classification de Dumas, atteste ces liens généalogiques; entre les gaz inertes de l'air, entre le chlore, le brome, l'iode et le fluor, existent des ressemblances qui marquent une parenté. Plus curieux encore, à ce point de vue, sont les métaux des terres rares : de certains minéraux, dont le plus connu est la monazite du Brésil, on a tiré quinze éléments¹ tellement semblables que leur discrimination a épuisé, depuis Berzélius jusqu'à M. Urbain, l'habileté expérimentale de nombreux chimistes, et ce n'est pas sans vraisemblance que Sir William Crookes a vu les résultats de la transformation progressive d'une même matière primordiale, nés, pour ainsi dire, avant terme et arrêtés brusquement à des stades différents de leur évolution.

Mais l'expression la plus complète de ces analogies se trouve dans la loi périodique de Mendeleef, dont il est nécessaire de

1. Lanthane, cérium, praséodyme, néodyme, samarium, yttrium, europium, gadolinium, terbium, dysprosium, holmium, erbium, thulium, ytterbium, lutécium.

rappeler ici le principe et les premiers termes : si on classe les éléments dans l'ordre de leurs poids atomiques croissants, leur rang dans cette classification, qu'on appelle *nombre atomique*, montre, lorsqu'on le divise par tranches de huit, une périodicité incontestable :

Hydrogène $H = 1,008$. Nombre atomique $N = 1$

N. atom.	Éléments.	P. atom.	N. atom.	Éléments.	P. atom.	N. atom.	Éléments.	P. atom.
2	Hélium . .	4,0	10	Néon . . .	20,1	18	Argon. . .	39,9
3	Lithium. .	6,94	11	Sodium . .	23,0	19	Potassium. 39,10	
4	Glucinium. 9,1		12	Magnésium. 24,32		20	Calcium . .	40,07
5	Bore. . . .	10,9	13	Aluminium. 27,1		21	Scandium .	44,1
6	Carbone. .	12,0	14	Silicium . .	28,3	22	Titane. . .	48,1
7	Azote. . .	14,01	15	Phosphore. 31,0		23	Vanadium. 51,0	
8	Oxygène. .	16,0	16	Soufre. . .	32,07	24	Chrôme . .	52,0
9	Fluor. . .	19,0	17	Chlore. . .	35,46	25	Manganèse. 54,93	

Sans pousser plus loin, on reconnaît, dans chaque ligne du tableau, les grandes familles naturelles de la chimie classique. Et la notion ainsi acquise du nombre atomique touche aux qualités profondes de la matière, comme l'a montré le physicien anglais Moseley, mort trop tôt pour la science¹ : Moseley a établi que la fréquence des rayons X émis par les divers métaux croissait comme le carré de leur nombre atomique. Si nous voulons interpréter cette loi par une comparaison familière, nous pouvons assimiler les divers atomes, émettant des vibrations X sous le choc des électrons, à une série de timbres mis en action par un marteau; s'ils sont faits de la même matière, il est tout naturel que la fréquence des vibrations sonores varie régulièrement du plus petit au plus gros, c'est-à-dire du plus léger au plus lourd; une semblable régularité serait inexplicable si les timbres étaient faits de métaux différents, ou si les atomes vibrants n'étaient pas formés avec le même constituant.

1. Il a été tué, pendant la guerre, à Gallipoli.

De pareils arguments peuvent incliner la pensée sans forcer la raison. Mais un autre, et plus persuasif, est tiré de la comparaison des poids atomiques.

Au début du ^{xix}^e siècle, les poids atomiques (ou plutôt leurs multiples simples qu'on appelait *équivalents*) étaient déterminés avec une médiocre précision; tels quels, ils semblaient justifier une audacieuse hypothèse émise en 1815 par Proust; voyant en eux des multiples simples du poids atomique de l'hydrogène, Proust avait suggéré que tous les éléments étaient constitués par des condensations successives de ce gaz primordial.

Le grand chimiste Jean-Baptiste Dumas, dont l'esprit philosophique allait toujours en avant, était fort disposé à admettre cette hypothèse, et c'est surtout pour la vérifier qu'il entreprit le vaste effort de mesurer à nouveau, et avec toute la précision possible, les poids atomiques. Cette œuvre, à laquelle est attaché le nom de Stas, est de celles qui ne sont jamais achevées, car chaque année voit s'accroître la précision des mesures et la pureté des corps analysés. Les nombres inscrits au tableau ci-dessus sont ceux qu'adopte actuellement la Commission internationale des Poids atomiques. Mais il ne fut pas nécessaire d'attendre bien longtemps pour se rendre compte que l'hypothèse de Proust était, sous sa forme première, incompatible avec l'expérience. On cessa donc d'en faire état, provisoirement, jusqu'au jour où les progrès de l'Atomistique la remirent en évidence, sous une forme nouvelle. Mais nous allons voir tout de suite que cette liste de poids atomiques, où on avait cru lire l'arrêt de mort de l'hypothèse de Proust, constitue au contraire la plus forte présomption en faveur de l'unité de la matière.

Remarquons, d'abord, que la détermination de ces nombres comporte une précision variable; les éléments les plus communs, qui peuvent être obtenus dans un état de grande pureté, donnent des résultats exacts à quelques millièmes près, si bien que le poids des atomes légers peut être établi en garantissant, non seulement le nombre des unités, mais aussi le chiffre des dixièmes : on sait, à n'en pouvoir douter, que le poids

atomique du chlore est 35,46 et non pas 35,36. Mais lorsqu'il s'agit d'atomes lourds, comme ceux du tantale, du tungstène ou de l'uranium, il n'en va plus de même; c'est ainsi qu'il est impossible d'affirmer si le poids atomique de l'uranium est 236, 237, 238 ou 239, de telle sorte que, le chiffre des unités étant incertain, celui des dixièmes est parfaitement inconnu. Par suite, une vérification de l'hypothèse de Proust, pour avoir un sens, doit porter exclusivement sur les atomes légers et sur les éléments les mieux connus. En se plaçant dans ces conditions, on peut constater que les poids atomiques, sans être des nombres entiers, *se groupent indiscutablement autour des valeurs entières* : de même, si, de toutes nos mesures métriques, un cataclysme n'avait laissé subsister qu'une vieille série de poids plus ou moins altérés par l'usure et dont les indications seraient effacées, pourtant on ne pourrait s'empêcher d'y reconnaître des multiples du gramme étalon.

Pour procéder à une première vérification, prenons les corps simples dont le poids atomique est au plus égal à 20; on en compte dix, de l'hydrogène au néon, et il est aisé de voir, sur le tableau ci-dessus, qu'*aucun* des poids atomiques correspondants ne s'écarte de plus d'un dixième d'unité de sa valeur entière. Si l'Univers ne comportait que ces dix éléments, on admettra bien qu'une pareille distribution ne saurait être attribuée au hasard, ou, pour mieux dire, le hasard ne la produirait qu'exceptionnellement.

Faisons encore un pas en avant, et examinons les corps simples dont le poids atomique est inférieur à 60; ce sont les éléments les plus répandus, et ils forment sûrement, à un millième près, la totalité de l'écorce terrestre. Cette catégorie comprend 28 éléments, sur lesquels 21 ont des poids atomiques qui diffèrent d'un nombre entier d'un dixième d'unité au plus; donc, 21 de ces éléments sur 28, soit 75 p. 100, sont groupés autour des nombres entiers, tandis qu'une répartition régulière, ne favorisant aucune décimale, donnerait une proportion de 20 p. 100. Avec le Docteur Achalme, qui a consacré un beau livre à ces problèmes¹, nous pouvons estimer le caractère improbable d'une telle distribution en utilisant une formule établie par M. Émile Borel, et dont je donne seulement la

1. *L'atome, sa structure, sa forme*. Payot éditeur, Paris.

conclusion : si on tirait au hasard d'une urne, à raison d'une par seconde, des listes de nombres, une combinaison aussi favorable ne se produirait, en moyenne, qu'une fois tous les trois mille siècles!

J'espère que cette analyse, encore qu'un peu sévère, aura convaincu le lecteur « qu'il y a quelque chose », et que la distribution des poids atomiques manifeste, dans l'œuvre de la nature, un plan général retouché par des influences encore mal définies. Mais nous ne sommes plus désarmés, comme on l'était au temps de Dumas et de Stas, en face de ce difficile problème. Nous avons d'abord acquis une notion nouvelle, celle d'*isotopie*. Née de l'étude des désintégrations radioactives, confirmée et généralisée par les expériences de J.-J. Thomson et d'Aston, elle nous a appris que beaucoup d'éléments sont, en réalité, des mélanges; les isotopes d'un même corps possèdent, à très peu de chose près, les mêmes propriétés physiques et chimiques, si bien qu'ils ne peuvent être séparés par aucun des moyens dont nous disposons. Pourtant, l'emploi d'un ingénieux instrument, le « spectrographe de masse », permet de les différencier et même de mesurer, avec une précision voisine du millième, leurs poids atomiques. Or, en procédant à ces mesures, les physiciens anglais ont fait cette constatation étonnante, que les nombres obtenus étaient toujours entiers; on en jugera par le tableau ci-après, où figurent seulement les éléments légers :

ÉLÉMENTS	POIDS ATOMIQUE	POIDS ATOMIQUES DES ISOTOPES
Lithium.	6,94	6-7
Bore	10,9	10-11
Néon	20,1	20-21-22
Magnésium	24,32	24-25-26
Silicium.	28,3	28-29-30
Chlore	35,46	35-37

Voici donc que, par la grâce de l'isotopie, les exceptions les plus « scandaleuses », comme celle du chlore, rentrent dans la règle. Mais il subsiste encore de plus minimes différences,

comme celle qui nous a fait attribuer à l'hydrogène un poids atomique, 1,008, très légèrement supérieur à l'unité. Nous allons, sinon les expliquer, du moins les voir s'atténuer en exposant la conception moderne de l'unité de la matière.

* * *

L'atome nous apparaît aujourd'hui comme un système planétaire dans lequel la gravitation newtonienne est remplacée par les attractions électriques : au centre, un soleil électrisé positivement, qu'on appelle le noyau; alentour gravitent des planètes constituées par les électrons chargés d'électricité négative, en des mouvements de rotation dont la force centrifuge équilibre à chaque instant l'attraction du noyau. Ces électrons constituent un élément universel, commun à toute espèce de matière; tous ont la même charge électrique et possèdent les mêmes propriétés. L'élément spécifique de chaque atome simple est donc constitué par le noyau, qui possède à lui seul presque toute la masse matérielle de l'atome, le reste de cette masse appartenant aux électrons planétaires. Je ne dirai pas quels recoupements d'expériences ont conduit à cette représentation; il y faudrait des volumes et toute la physique moderne y passerait.

Sir Ernest Rutherford, le premier, a attaqué le noyau, ce réduit central de l'atome, en le bombardant avec les plus puissants projectiles dont nous disposions, qui sont les corpuscules « alpha » jaillis du radium en désintégration. Ces expériences lui ont donné, tout d'abord, la signification de ce numéro d'ordre de la classification périodique, que nous avons appelé le nombre atomique : nous savons aujourd'hui qu'il représente simplement le nombre des électrons planétaires; ainsi, un seul électron gravite autour du noyau d'hydrogène; le soleil d'hélium possède deux planètes, celui du lithium en a trois, et ainsi de suite jusqu'à l'atome d'uranium, qu'entourent 92 satellites.

Sur ces prémisses, il est facile d'imaginer une représentation du noyau qui satisfasse aux tendances unitaires dont nous avons exposé les raisons. Nous considérons le noyau positif de l'atome d'hydrogène comme le constituant universel,

et, dans cette nouvelle dignité, nous lui donnons le nom de *proton*; l'atome d'hydrogène est donc constitué par un proton, dont la masse matérielle et la charge électrique sont prises comme unité, autour duquel gravite l'unique électron; et, comme l'atome est électriquement neutre, si la charge électrique du proton est $+1$, celle de l'électron sera égale à -1 .

Passons maintenant à l'atome d'hélium. Puisque son atome pèse 4, son noyau doit contenir 4 protons; mais, si l'atome ne contenait que ces protons et deux électrons, les charges positives l'emporteraient sur les négatives, il ne serait pas électriquement neutre, ce qui est contraire à toutes les constatations expérimentales : ceci nous amène à admettre l'existence de deux électrons nucléaires, associés aux 4 protons d'une manière que nous ignorons pour constituer le noyau d'hélium. Sur cet exemple, nous pouvons comprendre la genèse hypothétique des divers éléments; l'atome de lithium, qui pèse 7 et dont le nombre atomique est 3, comprendra 7 protons associés à 4 électrons dans le noyau, tandis que 3 autres électrons rempliront l'office de planètes... Pour l'oxygène, 16 protons et 8 électrons dans le noyau et, tournant autour de celui-ci, 8 autres électrons; et si nous considérons les deux isotopes du chlore, de poids atomiques 35 et 37, ils contiennent tous deux 17 électrons planétaires, et c'est pour cela, sans doute, que leurs propriétés chimiques et physiques sont identiques, mais leurs noyaux sont formés de 35 et 37 protons, associés respectivement à 18 et 20 électrons.

J'ai supposé, pour exposer les choses plus simplement, que l'électron était dépourvu de masse matérielle, de telle sorte que le poids de l'atome se confondait pratiquement avec celui du noyau. Mais la réalité est plus compliquée; l'électron possède une masse, que certaines mesures évaluent à un deux-millième de celle de l'atome d'hydrogène; il arrive même, contrairement aux lois de la mécanique classique, que cette masse n'est pas fixe; elle augmente avec la vitesse parce qu'elle se double d'une « masse électromagnétique » due au sillage des électrons en mouvement : de même, un projectile qui se meut dans l'air ou un navire qui se déplace dans l'eau, entraînent avec eux une certaine masse fluide, qui participe à leur mouvement et qui leur attribue une masse apparente

plus grande que leur masse au repos. Comme nous ignorons les vitesses des électrons planétaires, nous sommes hors d'état de calculer leur participation à la masse totale de l'atome, mais cette explication paraît rendre compte des faibles écarts qui subsistent encore entre les poids atomiques mesurés, et des multiples entiers de la masse du proton élémentaire. Ainsi, l'isotopie, d'une part, et la masse variable des électrons, de l'autre, fournissent une interprétation acceptable de ces décimales qui nous avaient à la fois avertis et inquiétés.

C'est donc avec ces deux constituants universels, le proton positif et l'électron négatif, que seraient fabriquées toutes les espèces de matière. Assurément, tout cet édifice théorique est suspendu au fil léger des hypothèses; il n'est qu'une ébauche, sans doute bien imparfaite. Nous voudrions le voir étayer par des faits précis et des observations directes; nous allons voir que les faits ne manquent pas, encore qu'aucun ne nous apporte la complète certitude.

Le plus impressionnant, et le mieux connu, est encore la désintégration radioactive. La nature nous y montre sur le fait, et sans contestation possible, des corps, ayant toutes les apparences d'éléments, qui se vident de leur propre substance et crachent au dehors, avec des électrons planétaires, des fragments de leur noyau. Mais deux choses nous troublent encore : en premier lieu, on peut dire que les corps radioactifs ne sont pas des éléments comme les autres et que par suite leur constitution intime peut être différente : argument médiocre, car sur mille atomes de radium, il n'en éclate qu'un tous les ans, et les 999 autres restent, pendant ce temps, aussi calmes que des atomes de cuivre ou d'azote; ainsi, dans l'intervalle des cataclysmes qui le détruisent, rien ne peut différencier un atome radio-actif d'un autre.

Nous observons, en second lieu, que, dans la désintégration des noyaux radioactifs, le produit expulsé est, non pas le proton de masse matérielle 1, mais le corpuscule « alpha », ou noyau d'hélium, qui est 4 fois plus lourd et que nous avons considéré comme formé de 4 protons et de deux électrons

nucléaires. Si nous ne connaissions que les phénomènes radioactifs, c'est donc ce corpuscule alpha qui serait le constituant élémentaire. Les physiciens se tirent de cette nouvelle difficulté en admettant que ce groupement de quatre protons et de deux électrons est particulièrement stable et possède, de ce fait, une certaine individualité qui l'élève au rang d'élément secondaire, à côté des protons et des électrons. Ainsi, des éléments comme le carbone, l'oxygène, le soufre, dont les poids atomiques, 12, 16, 32, sont des multiples de 4, doivent être constitués avec des corpuscules alpha associés, on ne sait comment, dans le noyau, tandis que le noyau du bore, qui pèse 11, serait constitué, entre les électrons, par 2 corpuscules alpha associés à 3 protons; le noyau d'azote, de poids 14, comprendrait 3 corpuscules alpha et deux protons, et ainsi de suite; nous verrons tout à l'heure que l'expérience paraît confirmer cette représentation.

Je voudrais, à côté de la désintégration spontanée, faire une place à la désintégration « provoquée », c'est-à-dire aux expériences de transmutation des éléments inactifs autour desquelles on a mené grand bruit depuis les communications de Ramsay, de Nagaoka et de divers physiciens. Mais le grand mérite et la parfaite bonne foi des expérimentateurs n'empêchent qu'on ne doive accueillir les résultats annoncés avec une extrême réserve; les méthodes mises en œuvre ne sont pas complètement protégées contre de nombreuses causes d'erreurs et d'autres expérimentateurs, aussi habiles, n'ont pas réussi à reproduire les résultats annoncés. Il y a déjà assez d'incertitude dans les hypothèses sans prétendre les appuyer sur des faits eux-mêmes incertains.

Il n'est pas impossible, toutefois, que le Ciel nous présente, en une grandiose expérience, l'exemple de ces transmutations. Tout le monde a entendu parler des rayons « cosmiques » dont le professeur Millikan a, dans de récentes expériences, établi l'existence et marqué la place, au delà des rayons X et des rayons « gamma » du radium, dans le spectre des radiations. Ce rayonnement, extraordinairement pénétrant, nous arrive à travers notre atmosphère de mondes lointains qui ne sont, on en a l'assurance, ni le Soleil, ni les étoiles. L'hypothèse la plus logique qu'on puisse faire place leur origine dans les nébu-

leuses, Univers en gésine où le proton initial se transforme, par intégrations progressives, en éléments plus complexes; il se trouve, précisément, qu'en appliquant la théorie des quanta à cette transmutation, on trouve que la métamorphose d'hydrogène en hélium s'accompagne de l'émission d'un rayonnement ayant précisément les propriétés des rayons découverts par Millikan; ainsi un nouveau fil, fragile il est vrai, s'ajoute au tissu des probabilités.

Mais une place à part, et une valeur probante spéciale, doivent être attribuées aux expériences de Sir Ernest Rutherford, dont j'ai parlé incidemment au début de cet article. Le grand physicien de Cambridge a opéré en bombardant les atomes de divers corps avec les projectiles alpha lancés, à la vitesse de 16 000 kilomètres par seconde, par une parcelle de radium C; ces projectiles ont une vitesse 20 000 fois plus grande que celle d'une balle de fusil et, à égalité de masse, une énergie 400 millions de fois plus grande. Lancés dans une atmosphère d'hydrogène, la plupart traversent des domaines atomiques sans rencontrer d'obstacle : les électrons n'ont pas plus d'action sur eux qu'un papillon sur un obus et le noyau, plus résistant, est extraordinairement petit; son diamètre n'est qu'un dix-millième du diamètre total de l'atome : une noisette sur la place Vendôme ! Pourtant il arrive que, sur quelques milliards de projectiles alpha, quelques-uns rencontrent un noyau d'hydrogène, c'est-à-dire le proton de masse 1 que nous regardons comme le constituant universel; par ce choc, le grain de proton est projeté violemment jusqu'à 30 centimètres de son point de départ; son arrivée peut être décelée par un écran au sulfure de zinc, qui s'illumine au point frappé par le proton; mais cette phosphorescence disparaît lorsqu'on recule l'écran au delà de cette limite; 30 centimètres mesurent donc l'impulsion maximum communiquée aux protons par le choc d'un projectile alpha. Chose remarquable, si on remplace l'hydrogène par un corps hydrogéné quelconque, comme une pellicule de paraffine, le phénomène reste identiquement le même, et ceci nous prouve, une fois de plus, combien l'énergie des combinaisons chimiques pèse peu à côté de l'énergie interne; entre l'atome libre et l'atome engagé dans une combinaison, les projectiles alpha ne font aucune différence.

Mais tout ceci ne constitue que des observations préliminaires. Substituons maintenant, à l'hydrogène, de l'azote soigneusement purifié et soumettons-le au même bombardement; l'écran au sulfure de zinc, placé à 30 centimètres, émet plusieurs centaines de scintillations par seconde, et *les scintillations continuent à se manifester lorsqu'on éloigne l'écran jusqu'à 40 centimètres*. Cet effet n'est pas dû à une impureté d'hydrogène mélangé à l'azote, puisque les noyaux d'hydrogène ne sont lancés qu'à 30 centimètres; on ne peut l'attribuer qu'à la destruction de l'atome d'azote; et d'autre part, les particules projetées ne sont autres que des protons, car on peut estimer leur masse en les soumettant à l'action d'un électro-aimant et on trouve ainsi (par des méthodes sur lesquelles je n'insiste pas) qu'elle est égale à 1. Nous sommes donc amenés à conclure que quelques atomes d'azote, parmi des milliards, ont été détruits et que cette destruction a libéré des protons : résultat évidemment favorable à notre hypothèse.

La même expérience réussit avec le bore, le sodium, le phosphore, et surtout avec l'aluminium, dont une mince pellicule, bombardée par les corpuscules alpha, libère des protons et les lance jusqu'à 90 centimètres de l'atome originel. Si vous vous étonnez de voir ainsi dépasser les 30 centimètres qui limitaient la course du proton d'hydrogène, Rutherford vous répondra que ces protons ne sont pas des masses inertes à l'intérieur du noyau, mais qu'ils possèdent une force vive qui intervient, avec celle du projectile, pour déterminer la vitesse et la direction dans laquelle ils sont projetés : de même, si on démolissait à coups d'obus une dynamo en rotation, la trajectoire des éclats dépendrait de leur vitesse de rotation, comme de celle de l'obus.

Remarquons ici que, ce qui fait le succès de l'expérience de Rutherford, c'est qu'elle étudie les atomes un par un, alors que les méthodes chimiques, ou même l'analyse spectrale, exigent la formation d'une masse appréciable de matière. Or, les transmutations réalisées dans cette expérience portent sur des traces infinitésimales de matière : il n'y a que 2 molécules alpha sur un milliard qui atteignent de plein fouet un noyau atomique, et pour obtenir un millième de millimètre cube

d'hydrogène, il faudrait faire agir pendant un an tous les rayons produits par un gramme de radium.

Enfin, il est remarquable que cette expérience, recommencée avec le carbone, l'oxygène, le silicium et le soufre, dont les poids atomiques 12, 16, 28 et 32, sont des multiples de 4, n'ait donné aucun résultat. Ceci suggère, comme je l'ai dit plus haut, que les atomes de proton y sont agglomérés, 4 par 4, en un atome secondaire extrêmement stable et qui résiste victorieusement au bombardement atomique.

Rutherford, dont l'audace ne recule devant aucune hypothèse, nous déclare que ce groupement, identique à la particule alpha, a la forme d'un sphéroïde dont les axes sont entre eux comme 8 est à 5, et que les forces électriques qu'il exerce sur un proton sont attractives aux très faibles distances pour se transformer, à distance plus grande en répulsions... Je n'indique ces suggestions que pour montrer quel rôle, fécond mais inquiétant, l'imagination joue dans ces régions de la science. En les parcourant, nous nous enfonçons peu à peu dans une région pleine de brouillards, mais éclairée de temps en temps par un jet de lumière. Aux débuts de notre marche, le contour des objets nous apparaît distinctement; à mesure que nous avançons, nous ne savons plus si ce que nous apercevons est réalité ou chimère. Nous suivons des guides intrépides qui nous expliquent, à leur manière, ce qu'ils voient et que nous croyons voir après eux; ce qui justifie notre confiance, c'est que leurs assertions reçoivent, de ci de là, d'étonnantes confirmations. En tous cas, les faits restent; si l'unité de la matière n'est pas un dogme officiel, il n'est personne qui ne croie que, de quelque manière, elle ne soit réalisée; et on ne peut plus penser l'Univers qu'à travers cette doctrine.

Mais l'unité de la matière n'est elle-même, aux yeux de certains novateurs, qu'un stade provisoire vers une unification plus complète. Henri Poincaré estimait déjà que la « dématérialisation » des électrons, réduits à leur masse fictive électromagnétique, c'est-à-dire à leur sillage, entraînait forcément la dématérialisation du noyau. Einstein a établi, en partant des équations de Maxwell, que la masse totale de chaque gramme de matière était équivalente à une quantité d'énergie mesurée par le carré de la vitesse de la lumière,

9×10^{20} , qui suffirait à soulever, à un kilomètre de hauteur 900 cuirassés de 30 000 tonnes! Si les conséquences de cette théorie reçoivent un jour la confirmation expérimentale attendue, c'est donc l'énergie qui sera, en définitive, l'élément formateur universel, et la matière, sous ses divers aspects, n'en serait qu'une forme condensée. Ces généralisations sont article de foi pour beaucoup de gens qui seraient bien empêchés de donner leurs raisons, ce qui montre, une fois de plus, combien l'esprit humain est épris de simplicité; mais rien ne prouve que l'univers soit construit d'après ses désirs.

L. HOULLEVIGUE

PARMI LES LIVRES

Un prix littéraire important, donné à M. Luc Durtain, désigne de nouveau au public cet *Hollywood dépassé*, qui a paru d'abord dans la *Revue de Paris*. C'est un très beau livre, complexe comme la vie elle-même, une peinture pittoresque, un duel du rêve et de l'action, une vue d'une planète sur une autre.

Le fils d'un pasteur suisse a émigré en Californie. Voilons l'histoire de ses débuts. Il s'appelait en Europe Édouard Sandroz. Il s'appelle aux États-Unis Charles Rambert. La police paraît avoir diverses raisons de s'intéresser à lui. Nous le rencontrons, au commencement du livre, dans un restaurant populaire, mais déjà confortable, de Los Angeles. Il n'a en poches que 18 cents, le ticket de son addition en marque 53. Mais il la fait subtilement payer par un certain Hickman. A cette époque de sa vie, il fait la contrebande de l'alcool. Il habite en commun avec un Sicilien, compagnon de misère, à la fois fidèle et dangereux comme un chien hargneux, Mascari.

Oubliez la sécheresse de ce résumé; le livre est tout scènes et mouvement. La cafeteria Lobos, les pensées de Sandroz, l'ivresse de Hickman qui emmène Sandroz et Mascari chez lui, la poursuite de Mascari par la police, les danses forcenées avec la puritaine Mrs. Hickman, la colère du mari, tout cela fait autant d'images qui se succèdent par un glissement insensible. Et il se trouve que ces tableaux rapides sont de merveilleux instruments d'analyse.

Nous sommes à peu près au tiers du livre. L'auteur va con-

duire Sandroz de son état misérable jusqu'à la fortune. Mais en même temps, cet ancien étudiant kantien, encore avide d'absolu, va se dégoûter de cette fortune facile; et enfin, à côté des personnages, comme des ombres plus grandes qu'eux, l'Europe et l'Amérique, projetées sur l'écran, paraîtront s'affronter.

L'exécution de ce triple dessein est très subtile, et M. Durtain y est servi par un style précis, dégraissé, animé, capable de tout définir et de tout peindre. La suite des faits est simple. Sandroz rend visite à un ingénieur français, Guyon, qui travaille aux sondages de pétrole. Ici encore une description si vive que nous pensons suivre la route, voir le paysage, respirer sous le ciel bleu l'haleine froide du Pacifique, arriver aux champs de pétrole, et, dans l'ombre du derrick, assister à la rupture d'une tige. Mais, comme dans la vie elle-même, les faits ont un sens. Guyon représente cet idéal moyen d'homme laborieux, consciencieux, dont les pensées sont dédiées à son métier, et qui, dans le vaste univers, ne s'intéresse qu'à l'huile. Le Suisse, fils d'une race qui participe à trois civilisations, est incapable de s'asservir à cet idéal-là. En lui, d'innombrables êtres en puissance jaloussent celui qui a émergé jusqu'au réel.

Mrs. Hickman a une sœur, Ethel, que Sandroz courtise. C'est une parfaite jeune fille américaine. Comment le Suisse prendrait-il au sérieux cette âme de fabrique neuve? Il se fait un jeu de la séduire, de la décevoir, de l'offenser, de la reprendre. Enfin, le propriétaire du terrain où travaille Guyon, un certain Rumhill, homme à cheveux roux et ancien maraîcher, s'est mis en tête d'avoir devant sa maison une statue, une figure de femme qui représentera l'huile de pétrole. Sandroz saisit la balle au bond. Étudiant, il a travaillé quelques semaines dans l'atelier de Regamey. Il se donne hardiment pour un sculpteur illustre en Europe. Il enlève en un moment la commande. Ethel sert de modèle. La fortune, la gloire viennent à la fois. C'est justement à ce point qu'un cœur du Vieux Monde sent la vanité de ce qu'il a conquis, la crainte d'en être prisonnier, et le dégoût d'être arrivé. Il renonce à tout, et il s'embarque pour Java. De l'univers neuf, égal, massif et superficiel, il émigre vers l'antique, la

subtile Asie. Le dernier chapitre est fait de son dernier réveil. Un rayon de soleil filtre au bord d'un store, lumière chargée d'atomes. « L'univers était devant lui : l'émigrant tendit les bras, comme pour demander quelque chose. Et il reçut en effet dans sa main la lumière, ainsi qu'une barre d'or. Un or ineffable, mélangé à la chair, né de la chair : non point posé sur elle, mais qui en rayonnait. »

Le sens du titre se découvre maintenant. L'Amérique est une bâtisse magnifique où manque le mortier de l'âme, et qui pour cela est plus inconsistante qu'un rêve. Hollywood, faubourg de Los Angeles, devenu lui-même, par le caprice du cinéma, une grande ville et la capitale des apparences, est ici comme un symbole. L'homme de vieille civilisation ne saurait s'arrêter là. Il passe outre, et par la Malaisie et l'Inde, revient à ses origines. « Ainsi, quelques vestiges de culture exaltés dans un Européen déchu suffisaient à le pousser, par delà les barrières américaines, vers l'Asie, la profonde Asie. Tous les chemins du monde sont courbes ».

* * *

Quoique le lecteur connaisse pareillement *La Naissance du jour*¹, le livre de Colette, né l'été dernier dans une petite maison à l'ouest de Saint-Tropez, rappelle trop de souvenirs aux familiers de la côte des Maures, pour que je ne souhaite pas d'en dire un mot.

Saint-Tropez est, au mois d'août, un des endroits de France les plus surprenants. Dans la vieille ville, les chevalets sont aussi serrés que chez Jullian. Des Anglaises peignent debout, plaquées dans l'ombre étroite des murs. Sur le quai, devant la statue du bailli de Suffren, des artistes célèbres, les jambes nues, diversement accoutrés, descendent de voiture, achètent des couleurs, boivent un pastiz. Un disciple de Raymond Duncan tisse les toiles dont chacun est vêtu. Picabia est passé là un jour avec deux jolies femmes coiffées des chapeaux de paille que portent les chevaux; des touffes de cheveux passaient hors des trous ménagés pour l'oreille des bêtes. Un peu au-dessus de la ville, au Maquis, habitent Segonzac,

1. Flammarion.

Luc-Albert Moreau, Villeboeuf. La maison de Colette, *La treille Muscate*, est un peu plus loin sur le rivage. Un jardin la rejoint à la route. C'est une petite maison à un étage, toute simple, une maison vraie. Derrière la maison, une vigne, sur le sol sableux, s'étend jusqu'à un fourré de roseaux, qui ont donné leur nom au paysage : les Caroubiers. Ces roseaux protègent, voilent et enserrent une plage de sable blanc.

C'est là qu'est né ce court roman, moins écrit que rêvé, c'est une de ces œuvres de grâce, où chaque note, chaque coup de pinceau reste vivant. Il n'y a pas une ligne où la sève ne monte, pas un mot qui ne respire. Quelle richesse et quelle variété ! C'est un livre nourri, lustré, fruité, doré. Et c'est en même temps une confidence, une causerie avec soi-même que l'univers entend. Le langage est exquis et le miracle est qu'il est naturel. Ces phrases dont le choix est merveilleux sont si souples que le sang y bat comme dans une artère. Les sentiments passent dans l'écriture avec leurs frémissements et leurs lueurs. Les jours naissent et s'éteignent. Les couchants d'or et de feu se peignent sur la page. On sent changer les heures de la nuit.

Où reconnaître les éléments de cette substance animée ? A la fin du premier chapitre, et de place en place jusqu'à la fin, Colette a inséré des lettres de sa mère ; on reconnaît une nature toute pareille à la sienne, et une destinée toute différente. Ainsi séparés par l'intervalle d'une génération, deux êtres semblables réagissent autrement. On reconnaît là un magnifique sujet de roman, et, sans aucune preuve, j'incline à penser que c'est l'idée primordiale du livre.

Mais c'est peut-être ce qu'on nomme un faux bon sujet. Il se peut que cette comparaison, si curieuse qu'elle soit, devienne un peu monotone. Quoi qu'il en soit, par volonté ou par nécessité, ce thème a passé au second plan. L'air du temps, la lumière variable, l'histoire du vent et du soleil, qui sont les affaires principales du pays, ont envahi l'ouvrage. On imagine Colette devant la longue table, dans la pièce éclairée de trois fenêtres tendues de toile de fer. C'est la nuit ; et, sur le papier bleuté, elle recompose le jour.

Et puis il y a aussi les amis : ceux que j'ai dits, les peintres,

et d'autres encore. L'automobile de Géraldy crie sur la route. Il va en descendre une femme de lettres viennoise, madame Zuckerkandl, qui décrira dans le *Wiener Journal* une visite chez Colette. On mange la tarte à la frangipane et on boit le vin à la cannelle. Le soir on va quelquefois à cet étrange café, au coin de la jetée, où dansent entre eux les marins, souples comme des bêtes. Et Colette se range un peu pour faire place à ses amis dans son livre. Il y a encore le matou, qui coule de l'arbre comme une liane, et la chienne brabançonne, dont le seul soin est de donner à sa maîtresse l'attention de tous ses instants. Encore deux personnages. Et dans un coin de l'arche de Noé, on ménagera un jardin botanique; on verra les fleurs fatiguées de la présence des hommes, et une perle d'eau sur la lance bleue des roseaux.

Quand elle a rassemblé les impressions et les images, Colette sent enfin qu'il est nécessaire de composer un livre, je veux dire d'inventer une intrigue. Que cette partie de l'ouvrage ait été trouvée la dernière, je le crois volontiers. Et cependant elle y a mis un sentiment mûri et des soucis profonds. Elle a imaginé qu'elle avait un voisin, Vial, décorateur et ensemble (je crois que c'est ainsi que ces choses se nomment), qui habitait une maison en forme de dé, mais qu'on voyait plus souvent chez elle. Une jeune fille qui ne peint ni bien ni mal, Hélène Clément, s'est éprise de lui. « C'est une blonde paille, aux cheveux plats. Le soleil la teint en rouge harmonieux, un beau rouge égal, qui envahit sa peau de blonde et voue au bleu, tout l'été, ses yeux pers. Grande, avec une chair modeste, elle ne pêche guère que par l'excès de loyauté physique et morale, qui est un des snobismes des filles de vingt-cinq ans. » — Donc Hélène Clément aime Vial, et Vial aime Colette, et Colette, dont nous ignorons les sentiments, le donne à Hélène.

Nous tenons maintenant tous les éléments de l'ouvrage : ce sont comme trois lignes mélodiques qui courent et parfois se rejoignent. Le chant est fait par le cours de l'heure et la vie de la nature; les deux parties intermédiaires, l'une par l'aventure d'Hélène et de Vial, l'autre par le fil du souvenir maternel; mais la basse, qu'on entend à demi et qui maintient tout l'édifice de ces chants, est une rêverie profonde,

apaisée peut-être, pathétique pourtant, prudente et qui se croit tournée vers le souvenir. Que de fois ainsi dans quelque adagio, le support de la voix grave est un contre-chant plus beau que la mélodie ! Pareillement il y a, à la fin du livre, quelques pages frémissantes de résignation fragile ; une main qui ne veut pas trembler oriente dans un sens choisi avec sagesse des éléments rebelles encore ; une fierté stoïque attend en silence que le rythme, un instant heurté, recommence à battre en place ; l'aventure d'hier, en prenant sa forme dans l'avenir, deviendra précieuse ; une dernière lettre maternelle enseigne, dans un style émouvant, la règle suprême, la parfaite décence, le juste regard sur ce qui doit finir.

* * *

Le tableau que M. Emmanuel Bove vient de tracer de la misère et de la déchéance d'un homme¹, est non seulement un des plus tragiques qui soient, mais des mieux fondés sur un détail exact. Sous l'atroce ressemblance de l'aventure, on sent l'observation clinique. On devine que ces pages douloureuses sont vraies. Je regrette dans l'écriture un peu de mollesse et de négligence là où le récit ne serre pas le cœur.

M. Perrier dirigeait une fabrique d'objets de caoutchouc. La mode des talons tournants fit sa fortune. Mais il devint dans le même temps obsédé par l'idée fixe qu'il dépendait de cette mode ; tandis que son usine était en pleine prospérité, il la voyait ruinée. La maison qu'il habitait lui parut prête à s'effondrer. Un jour il monta au grenier, s'appuya à la barre d'appui de la lucarne, eut le sentiment que le ciel et les arbres ne formaient plus qu'une masse grise indistincte. « La barre qui touchait sa poitrine, le sol sur lequel ses pieds étaient posés, il cessa de les sentir. Il lui sembla qu'il volait sans faire un mouvement, comme dans un miracle. C'était si agréable qu'il éprouvait un besoin impérieux de s'allonger, d'essayer d'avancer, couché dans le ciel. Il tendit les bras en avant, se pencha au dehors pour jouir davantage de cette sensation de légèreté. Mais tout à coup il sentit qu'il tombait à une vitesse vertigineuse. »

1. *La Coalition*, chez Émile Paul.

Il a eu quatre enfants. Un fils a été tué à la guerre. Le second fils, Charles, après s'être battu avec une bravoure optimiste, a dit raca sur sa famille; il gagne largement sa vie en faisant des affaires et vit avec une certaine Alice. Des deux filles, l'aînée, Thérèse, est une âpre bourgeoise, dont la vie est entièrement correcte, de sorte qu'elle méprise et qu'elle jalouse à la fois le destin de la cadette, Louise. Celle-ci est l'héroïne du livre.

A vingt-deux ans, Louise Perrier est devenue la maîtresse d'Alexandre Aftalion, fils d'un paysan bulgare, lequel Alexandre, après une jeunesse errante et misérable entre Sofia et Vienne, s'est échoué à Paris. Louise l'a rencontré chez un autre bohème, le sculpteur Loukhomski. Elle a quitté ses parents. Ils ont d'abord vécu très pauvrement, en tenant rue Broca une crèmerie louée à crédit. Le suicide de Perrier a permis au ménage de vivre à Genève où Alexandre, incapable et beau parleur, est mort de phtisie, non sans avoir à peu près ruiné sa femme. Avec le reste de sa fortune, elle est allée vivre à Nice, où elle a achevé de se ruiner.

Un fils était né, qui fut appelé Nicolas. Un grand-père mélancolique, obsédé et qui finit par le suicide; un père névropathe, rongé de tuberculose, gonflé de projets vains et incapable d'agir; une mère légère, insouciante, puérile, passionnée de colifichets, et confiante dans les chimères : voilà donc de quel sang cet enfant est formé. Il est l'image du parfait déséquilibre entre le rêve et l'action. « Il aimait à s'imaginer qu'il était un enfant prodige. Il y mettait une force telle qu'il se voyait par exemple assis à un piano et, devant ses parents abasourdis, jouant les morceaux les plus difficiles, ou prenant part à une course de bicyclettes et arrivant premier sous les acclamations, ou récitant une tragédie tout entière, ou encore traversant le lac Léman dans sa longueur à la nage. Parfois, tant ses rêves étaient vivants en lui, il s'asseyait réellement au piano et, promenant au hasard ses doigts sur les touches, se figurait qu'il improvisait quelque chef-d'œuvre. Sa jeunesse entière fut ainsi hantée par le besoin d'être un prodige, de surprendre. Lymphatique et paresseux, il ne travaillait pourtant pas. »

Quand madame Aftalion n'eut plus qu'une vingtaine de mille

francs, elle se décida à venir à Paris, où Nicolas cherchait un emploi. Froidement reçu par son âpre sœur Thérèse, elle la quitta après peu de temps, et son premier soin fut de s'installer dans un bel appartement meublé à quinze cents francs par mois. A ce train, elle avait de quoi vivre une saison. Mille achats, le désordre, la main ouverte, précipitèrent la fin. On jurait chaque jour de renoncer au superflu. Nicolas ne trouvait pas d'emploi et n'en aurait rempli aucun. Insouciant et futile, la mère et le fils ont la ferme confiance qu'un miracle va les rendre riches. Ils font des plans d'avenir. Et les voici tout à coup sans un sou.

Toutes les données du livre sont rassemblées. Il ne reste à l'auteur qu'à montrer les étapes de cette déchéance, de l'appartement de la rue Eugène-Manuel à l'Hôtel Max dans la rue de Calais, de l'Hôtel Nox à l'Hôtel Excelsior, de là à un petit logement chez une vieille dame, 110, rue de la Croix-Nivert, pour finir dans un garni d'ouvriers derrière l'École Militaire, rue de la Cavalerie. Ce sont des hauts et des bas selon les sommes soutirées, car la mère et le fils ne vivent que d'emprunts. A l'optimisme des premiers temps, succède la ressource du rêve pur. Ils n'ont plus l'espoir que l'argent viendra, ils s'imaginent qu'il est venu. Au milieu de la plus atroce misère ils se réfugient dans l'illusion, interrompue par le désespoir et les querelles. La vie réelle est un cauchemar, et leur seule existence supportable est dans le songe. Un dernier emprunt les soutient quelque temps, mais rien ne peut plus les sauver, tant leurs dettes les entraînent. Nicolas se décide enfin à travailler dans une usine; après quinze jours, il renonce. D'ailleurs sa santé est perdue. Toute la description de cette misère est affreuse d'exactitude : les douleurs, les vertiges, la crasse, les vêtements crevés, l'épuisement des longues courses vaines. C'est une longue agonie. Nicolas attend un soir entier sous la pluie une maîtresse qu'il a eue; elle le fait coucher sur un divan et lui donne vingt francs. Il y a des épisodes macabres, car la mort ne dédaigne pas l'ironie; il va implorer un ami et arrive quand on coud les tentures pour son enterrement. Il y a des aventures qui dans d'autres circonstances seraient comiques. Il essaie de taper un nègre qui proteste et qui fait un attroupement dans la rue. Il va chez son oncle Charles, ne trouve

qu'Alice, la serre contre lui, par un besoin enfantin de caresses, et se fait jeter à la porte. Il est si épuisé qu'il ne sent plus ni le sommeil ni la faim. Il essaie de boire une tasse de café et n'en peut pas avaler la première gorgée. Enfin, un matin, longeant la Seine, il fait, presque par distraction, ce pas en avant, ce pas hors du quai qui le délivre de la vie.

* * *

J'avais vu M. Costis Palamas à Athènes en 1925. Le plus illustre poète de la Grèce m'avait reçu dans un petit appartement rempli de livres et comme vivant de sa pensée. Sa fille était auprès de lui, pareille à Antigone. Il y a quelques semaines, durant un second voyage, j'ai lu les épreuves d'une traduction française, faite par M. Eugène Clément, d'un des plus beaux poèmes de Palamas, *Les Douze Paroles du Tzigane*. Le livre va paraître chez Sansot et je suis heureux de l'annoncer. Je ne doute pas qu'il ne devienne promptement populaire en France, et que nous n'en soyons enchantés comme nos aïeux l'ont été des grands romantiques. La poésie est d'une puissance, d'une couleur, d'une fougue incroyables.

Dans une introduction magnifique, qui est elle-même un poème, Palamas a défini son œuvre. Quels souvenirs lui donnèrent l'idée de chanter l'épopée de la race nomade quand elle apparut en Thrace pour la première fois, un peu avant la chute de Constantinople? Cette arrivée est le premier chant du poème, et c'est un tableau d'une vie et d'un éclat extraordinaires. Est-ce réellement une bohémienne de la route, droite, cuivrée, énigmatique, qui a inspiré ces vers, première cellule de l'œuvre : « Tzigane à la gorge de perdrix, ô enchanteresse, qui à minuit parles aux astres une langue impérative... », — ou n'est-ce pas une autre créature, une beauté brune, intraitable et ardente, qu'il a transposée en tzigane? Ne s'est-il pas souvenu de tous ces Bohémiens qui fourmillent sur les chemins de la poésie, de Shakespeare à Lenau? Ne s'est-il pas senti lui-même parent de la race errante et musicienne? Qui peut reconnaître le premier germe de l'idée? M. Palamas ne sait plus lui-même comment son ouvrage s'est formé.

Il y a travaillé sept ans. La forme est d'une épopée, mais non pas toujours le contenu. « Dans les *Douze Paroles*, dit-il lui-même, s'expriment la légende épique et la méditation lyrique. Une fable simple s'y déroule, avec un sens qui ne l'est point. » Et M. Roussel, dans la préface qu'il a composée pour la traduction de M. Clément, dit également : « Le lyrisme, la philosophie, l'épopée se mêlent dans l'œuvre à doses sans cesse variées. La grandiose arrivée du peuple tzigane en Thrace (Parole I), leur grouillante et innombrable assemblée à Kakava (VII), le fourmillement gigantesque de Constantinople opulente et pourrie (VIII), autant de résurrections épiques; mais la négation sauvage et violente de tous les cultes, et plus tard... la résurrection des dieux, ce sont là grandes fresques de métaphysique; mais l'invective contre la femme banale et fourbe (III) et la ballade d'Adocrytos sont des morceaux lyriques. »

Ce mélange du récit et du rêve fait naturellement penser à la *Légende des Siècles*; et aussi l'ampleur des proportions, la puissance verbale, la beauté de la forme. Mais l'accent est très différent. Il y a ici une fougue passionnée, une ivresse violente. « La méditation lyrique dans les *Douze Paroles*, dit Palamas lui-même, n'a pas une allure tranquille; elle a une marche tourmentée, elle prend des aspects différents, depuis les sarcasmes et les lamentations funèbres de la négation la plus âpre jusqu'au claironnement triomphal de la foi, depuis le doute et le nihilisme jusqu'à la proclamation de l'énergie, du progrès, de l'amour viril, de la confiance dans la beauté de l'avenir. Mon héros est successivement destructeur et fondateur. »

Cette résurrection finale, M. Palamas l'a décrite en vers magnifiques : « Autels des Dieux, citadelles des Patries, jardins de l'Amour! réveille ces êtres immortels, ô musique créatrice du monde! — Et tu te réveilles aussi, femme à la gorge de perdrix, ô enchanteresse, dont les paroles commandent aux étoiles. — Tu as laissé dans la tombe ton corps de destruction et le sépulcre a été pour toi la porte de l'affranchissement. — Tu parles et tu grandis jusqu'à dépasser les mondes, et les constellations te ceignent d'une couronne de fée. » — C'est par elle qu'il connaît les arcanes des mondes et

il lui apporte en hommage la suite entière des temps. La musique se fait chair et s'épanouit en un monde nouveau, en un homme nouveau. Celui-là, le dernier né, le fils de la musique et de l'amour, se dressera « triomphateur sur une large terre, prophète d'une âme plus large encore ».

Cette antique idée de la mort, de la résurrection, de l'âge d'or final dans la communion de la nature, c'est le sommet de l'œuvre et sa couronne. Elle reparait encore dans un très beau poème où les arbres racontent au tzigane la légende d'Orphée : « Meurtri par la vision et l'horreur des Enfers, par le Désir, par la Sphynge, par l'intangible Eurydice, lui aussi il est venu, banni de la joie et de la vie : « Prenez-moi dans vos bras, a-t-il dit, et écoutez, ô vous, grandes forêts innocentes ! » Et nous l'avons enclos dans notre rêve et la voix de la lyre chantante a tout absorbé, est devenue un gouffre, est devenue un rêve et une incantation ; nous sommes devenus un temple, et lui un chantre, un prophète, un dieu de l'harmonie... »

Les forêts disent encore au tzigane, musicien comme Orphée : « Le vrai rêve c'est la vie ; fais résonner sur ton violon les accords de la vérité. Où est-elle, la Vérité ? Ne te laisse pas leurrer par des mots de sens profond en apparence. La source de la vérité, tu ne la trouves pas seulement en toi, homme. Tu la trouveras partout dans l'union — ô hymen libérateur ! — de ton cœur et de ton esprit avec la vie universelle. »

HENRY BIDOU

TABLEAUX DE PARIS

AVEC COSTES ET LE BRIX. — DE LARGILLIÈRE A... — WINTERHALTER. — L'OPÉRA DE VIENNE A PARIS : TRISTAN. — LA COLLECTION DE M. LÉON BARTHOU. — VITRINE DE PARIS.

AVEC COSTES ET LE BRIX. — Ils ont accompli le tour du monde dans une suite de raids prodigieux et sont « rentrés » de Tokio à Paris en six jours.

L'homme en les accueillant a fait son grand cri de victoire.

Il y a des actes qui semblent collectifs à tous ceux qui vivent et peut-être par eux à tous les morts. L'enthousiasme qui se répand alors vient de plus loin que nous ne supposons... Qui crie par notre bouche?

Ils ont accompli le tour du monde, et moi qui ne suis jamais monté dans un avion, je suis là, devant eux, de l'autre côté de la table, et je cherche sur leur face, dans leurs traits, la courbe dessinée, comme on poursuit sur les atlas parmi les fleuves et les chaînes de montagnes, le passage invisible des conquérants. L'un a l'accent du midi, Costes. Une voix grave, basse, une voix faite pour le commandement. L'autre est plus léger, il est plus dispersé, il est plus rayonnant. Il a plus d'à-propos, sans doute en ses réparties. La ligne du front est rejetée en arrière : Le Brix.

Le front de Costes est abrupt, il est tout droit, il est comme la ligne des falaises au bord de la Manche, à pic. Le regard noir ne brille guère. Les yeux vont errer au loin. Ils ne semblent plus voir les convives.

Qu'est-il resté dans leurs prunelles des espaces parcourus?

Costes évoque le grand migrateur. Il a ces tristesses passagères trouvées pendant la guerre au fond des yeux d'hommes immobiles qu'environnaient d'autres hommes et qui, dans la neige, à la tombée du jour, au débouché des boyaux qui menaient aux tranchées, attendaient de les y conduire...

Le Brix est l'homme des courants aériens. Peu lui importe au-dessus de quelles étendues il plane. Continent, océan, plaines, déserts, infini de la mer? S'il préfère la mer c'est par habitude. Costes éprouve un malaise au-dessus de l'eau, dans un appareil qui n'est fait que pour survoler la terre. Il prévoit une descente. Le Brix n'y veut pas songer.

Costes, parfois, eut des réparties un peu dures. Il est l'aîné. Il est le chef de l'expédition. Il tient *le manche à balai*. C'est lui qui sait *décoller* et aussi prendre contact avec le sol. Costes, c'est la machine. Le Brix, c'est l'élément...

Le raid formidable accompli, ils ne songent plus qu'à celui dont tous rêvent... le lieutenant Pâris et les autres... L'Atlantique....

Même lorsqu'on paraît l'oublier, le grand projet est là, le rêve emplit l'horizon de la pensée. Il erre, à la cantonade. Il pèse sur nous-mêmes, les étrangers. Il dresse devant nous cette muraille de neige que l'on rencontre parfois, *dure à traverser comme un rempart de carton* et qui alourdit l'appareil et l'ensevelit...

On apporte une lettre à notre hôte... Elle en contient une seconde pour MM. Costes et Le Brix. Elle est de la Chambre de Commerce de Strasbourg appuyée par la Municipalité de la ville. Les deux aviateurs sont priés de vouloir bien passer par l'Alsace et de s'arrêter à Strasbourg... « Vous ne pouvez vous « douter comme votre venue serait salutare en ce moment, dit « la lettre, en substance... Vous représentez l'image de la France « triomphante, vous êtes actuellement le plus vivant symbole « de sa gloire... »

Le visage de Costes est devenu grave. Cette face toute droite, ce regard volontaire, sans éclat, mais tenace, marque une réflexion attentive.

Les aviateurs partent dans quelques jours pour une tournée en Europe Centrale. Ils ne peuvent s'arrêter à Strasbourg qu'en revenant de Suisse. — « Il nous faudra remonter,

dit Costes... Nous serons retardés de quarante-huit heures pour... »

Il ne dit pas pour... quoi.. Mais nous avons compris!... Devant nous se dresse le mur de neige *épais comme du carton* et l'Atlantique, la surface infinie, monotone, de la mer et son horizon où logent les vents contraires, ces courants, quatre-vingt-quinze fois sur cent, opposés aux aviateurs qui se dirigent d'Europe en Amérique :

— Il faut y aller! — dit Costes — ...Vous pouvez faire répondre que nous irons à Strasbourg...

Il a prononcé ces mots simplement, comme on voudrait qu'ils aient pu être entendus par ceux auxquels ils sont destinés. — « Nous serons retardés de quarante-huit heures. »

... Mais il faut jouer le rôle qui est dévolu, représenter la France *victorieuse*, tant que l'on détient le flambeau dont on s'est emparé.

— Nous irons à Strasbourg! — dit Le Brix.

Un petit silence passe... Est-ce véritablement le silence? De longtemps, le silence environnera-t-il ces deux hommes qui vont repartir pour tenter le grand rêve de toute l'aviation des deux Continents?

... Et, tandis que, seul, le heurt d'une fourchette se fait entendre au bord d'une assiette, les vagues et les ondes du vent se confondent sur les parois de la salle à manger, dans un grand remous, au milieu duquel ne paraissent plus que ces deux regards noirs, décidés, volontaires, sans point lumineux — et qui ne semblent déjà plus appartenir à la même race que ceux qui les environnent.

* * *

DE LARGILLIÈRE A... — Des groupements de toiles de Largillière et de Winterhalter nous sont offerts en ce moment même, de compagnie si l'on peut dire : Largillière au Petit Palais, — et, à l'ancien hôtel Sagan, dans les galeries Seligman, Winterhalter, grâce à l'intelligente activité de M. Armand Dayot, directeur de la Revue *l'Art et les Artistes*.

Nicolas de Largillière vécut au temps de Louis XIV et Winterhalter sous les règnes de Louis-Philippe I^{er} et de Napo-

léon III. Tous deux sont particulièrement représentatifs de leur époque et c'est pourquoi grâces doivent être rendues au Hasard qui fait si bien et si souvent tant de choses, — pour lesquelles nous ne lui avons jamais su aucun gré. Sans le voisinage de l'Exposition Winterhalter, l'Exposition Largillière offrirait moins d'intérêt, et inversement. Je sais bien où ira la sympathie secrète des visiteuses. Elles préféreront d'abord Winterhalter. — « Il est plus près de nous », diront-elles. Ce qui n'est pas une raison, ou en est, en tous cas, une mauvaise, car il y a des temps qui diffèrent, certes... Mais il leur suffit d'être révolus pour se trouver aussi éloignés de nous indistinctement. Et nous ne pourrions pas plus revivre les uns que les autres. On répond à cela : Ma mère ou ma grand'mère a porté ces modes, elle a connu ces personnages ou leurs enfants... Ce sont des raisons que seul le raisonnement connaît!

Suivons un ordre chronologique, entrons d'abord au Petit Palais.

Nicolas de Largillière est un grand peintre français, l'un des meilleurs portraitistes que nous ayons produit. Il doit beaucoup à Van Dyck, comme, après lui, les Anglais de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Il est moins « cour », moins royal que Van Dyck. Il peint comme lui des mains aristocratiques, inutiles, ravissantes, aux doigts étiolés, et des draperies de soie et de velours traitées avec une adresse étourdissante. Mais il donne à ses personnages un air plus rapproché de ce monde que Van Dyck aux siens.

Les narines des hommes de Largillière ont l'habitude du tabac. Ils ont interrompu la pose pour aspirer une prise. Ce sont de belles, larges narines, mobiles, qui dénotent, en même temps que le priseur, le chasseur, le gourmand, l'homme qui ne dédaigne guère de sensualités offertes.

S'il brille dans l'œil des personnages de La Tour, l'excitation que leur cause l'abus du café, on voit luire dans celui des modèles de Largillière, un petit coup de vin de Bourgogne.

Ils ont des valets et des chiens. C'est une grande race, qui passe de la table à la bibliothèque et de l'âtre au plein air un peu rude, avec une belle désinvolture et beaucoup de beaux manteaux.

Leur existence s'est, à peu de différences près, continuée en Angleterre et même avec certaine dissimulation de bon aloi dans ce qu'il faut dissimuler de la vie privée, qui a son élégance et son agrément. Tant de somptueuses étoffes ne semblent destinées qu'à nous étourdir un peu et nous faire perdre l'acuité, la pénétration de notre jugement sur ceux qui s'offrent à nous. Ces grands seigneurs se présentent bien. On les voit parler avec aisance, hauteur et continuité. Mais ils ont leurs heures de solitude et ils ne disent pas tout.

Si je me promène au Salon, qui occupe le Grand Palais, de l'autre côté de l'avenue Nicolas II, je ne puis m'interroger sur aucune des petites dames que je vois, portraicturées par mes contemporains, car je sais tout de suite qu'elles veulent m'en faire accroire, comme l'on dit, beaucoup plus qu'elles n'en font.

...Quel magnifique métier que celui de Largillière ! Il surpasse en perfection celui de Van Dyck. On y trouve une matière plus riche encore, plus malléable, plus brillante. Un homme porté sur sa bouche dirait : la cuisine est meilleure. Voilà : la cuisine est excellente, chez Largillière ! Elle est presque trop succulente.

Lorsque le tableau est réussi, on ne trouverait mieux chez aucun rival. Cheveux, dentelles, damas, velours, ornements, bijoux, il réussit tout, il parfait tout, il enlève tout avec un même bonheur, une même adresse et des artifices semblables. Pour les mains, pour le pied, pour le visage enfin, il excelle à rendre la fraîcheur, l'élégance, la noblesse, le contour gracieux. On devinerait, presque sans le savoir, qu'il fut très jeune à Londres et à Windsor, et retoûcha des toiles de Van Dyck, sous la direction de Sir Peter Lely.

Je n'ai même pas besoin de relire mes notes ni de citer un nom, nous sommes là, dans ces galeries du Petit Palais, au milieu d'une famille dont tous les membres se ressemblent et présentent des traits et des caractères analogues. Si vous les trouvez un peu ampoulés parfois, disons le mot, cela tient à l'époque, à la mode, peut-être aussi à la grandeur d'un règne prêt d'expirer et dont Largillière fixe, avant qu'il ne disparaisse, tous les éclats.

Malheureusement, son art était si beau qu'il semble avoir

attiré plus qu'un autre les fureurs du retoucheur. Peu de peintres ont été si abîmés que Largillière, peu de portraits dans la suite des temps ont été aussi tripatouillés que les siens.

Parbleu, cela paraissait facile!

Un grand nombre de ceux qui figurent au Petit Palais n'ont pas été à l'abri de ces vandalismes et de la sottise des propriétaires qui pensent que la manière la meilleure de conserver un tableau c'est de le faire *ravaler* tous les dix ans comme la façade d'un immeuble.

J'ai entendu louer auprès de moi certaines toiles dont *rien* de ce que notre œil y peut voir n'est plus de Largillière. Que d'yeux refaits, de lèvres avivées, de perruques entièrement repeintes, afin de rattraper le fond qui s'abîmait!

Il en reste assez d'autres, cependant, pour mériter qu'on aille passer une heure très agréable, une heure exceptionnelle, je tiens à bien le dire, au Petit Palais. M. Gronkowski a fait, là, certainement, un bel effort et son exposition est une des plus françaises que l'on pouvait voir, en un temps où, je ne sais pourquoi, la nostalgie nous vient précisément, impérieuse, de ce qui était bien français!

...WINTERHALTER. — Allons maintenant, tout de suite, rue Saint-Dominique, à l'Hôtel Sagan. Voici les Winterhalter.

Ce Badois venu à Paris vers la trentaine n'y connaît tout d'abord que la Reine Marie-Amélie, ce qui est un cas particulier. Il faut à un artiste bien des consécration pour parvenir à pénétrer chez les princes. Ils ne confient pas au premier venu le soin d'immortaliser leurs traits. Ils ont besoin de garanties. Winterhalter, lui, possède une lettre du grand-duc de Bade pour la reine des Français. Il a mis dans sa tête, cet Allemand, qui est obstiné et qui a décidé de réussir, il a mis dans sa tête de fléchir les préventions de la reine, qui vient d'atteindre cinquante-trois ans, — ce qui n'était plus, — alors, — la première jeunesse pour une femme.

Marie-Amélie est une excellente mère de famille qui a merveilleusement élevé de très beaux enfants. Elle a des brus, elle a des gendres. Quelle pépinière que tant de grands

garçons qui portent l'uniforme avec élégance pour un portraitiste en appétit!

Winterhalter sent que son avenir est là et tient dans cette demi-heure d'audience, comme un œuf renferme des générations de poulets.

La reine cède. La robe sera à petits volants.

La pieuse princesse, la fille de Marie-Caroline, qui a fui Naples dans son enfance, chassée par les révolutionnaires, et qui a fait la traversée de Palerme sur le vaisseau de Nelson, une horrible traversée pendant laquelle son plus jeune frère est mort entre les bras de lady Hamilton, — la reine est demeurée aussi craintive aux Tuileries qu'à la Cour de Ferdinand IV. Elle a l'air de n'être sur le trône que de passage, d'y faire l'intérim entre deux révolutions. Ah! comme elle eût préféré passer sa vie au château d'Eu, à Chantilly, n'importe où, à la campagne, entre le carillon des angelus et les repas familiaux.

Frantz Winterhalter est jeune. Il a réellement des dents longues et aiguisées. Il veut des commandes. Il s'est tracé un programme.

Il s'applique à peindre cette reine dévote, maternelle, effarouchée, compatissante, toujours traversée par le désir de résigner un pouvoir qui l'angoisse. Il n'a pas trente ans. Il est doué. Plus tard, il fera des portraits comme un photographe.

Mais, à cette époque, où il travaille déjà trop vite, où il empâte mal, — où il frotte plus qu'il ne peint, — il va tout de même jusqu'au bout d'un sujet.

Il a travaillé chez un miniaturiste. Il traite des personnages grandeur naturelle à peu près comme il ferait un visage sur le fond d'une bonbonnière. La préparation est similaire.

Pourtant, dans ce premier portrait, de la reine Marie-Amélie, le sentiment est fixé, la personne morale est demeurée devant nous, le rôle du portraitiste est rempli.

Les quelques années qui vont suivre sont encore productives.

Les personnages n'ont pas beaucoup d'atmosphère autour d'eux. Mais, s'ils ont un peu l'air de nous être présentés sous le globe d'une machine pneumatique, si la consistance de la peinture qui les a représentés à jamais sur la toile est faible,

quand même, ils ont bien l'apparence des personnages de la classe à laquelle ils appartiennent. D'ailleurs, cette sorte de noblesse réelle, indiscutable que Winterhalter a maintenue à ses modèles est la cause de son maintien personnel à un rang qu'il ne mériterait point d'occuper.

Lorsque vient l'impératrice Eugénie, grisée de son triomphe, Winterhalter est, lui-même, déjà comblé d'honneurs. Il a peint presque tous les souverains d'Europe et leurs enfants. Il n'a travaillé que dans les cours. Il est le fournisseur des *royalistes*.

La nouvelle Impératrice ne peut mieux s'adresser pour se placer dans cette sorte de société obligatoirement fermée que composaient, jadis, les souverains de l'Europe et où elle fait figure de dernière venue.

L'homme mûr, devenu trop habile, s'engoue pour les toilettes que l'Impératrice fait passer devant ses yeux.

Nous sommes loin des petits volants de Marie-Amélie!

Mais la palette du Badois a pâli. Elle s'est tellement éclaircie qu'elle est devenue terne.

Il ne donne plus pour fonds à ses modèles ces belles verdures de juin des grands parcs qui moutonnent à l'infini sous des nuées d'orage. Son ciel est comme une aquarelle de demoiselle du Sacré-Cœur. Ne cherchons plus ces attitudes un peu guindées, toujours sèches, pauvrement peintes, mais destinées à figurer dans les salles sans intimité d'un palais.

Avec les dames du Second Empire, la cour des Tuileries, il travaille pour les salons, les salons aux fauteuils capitonnés, dans lesquels la femme s'assied un peu à la renverse, offre sa gorge, ses bras et son pied, ses cheveux... Visions élégantes, féminines, que nous voudrions pour un soir retrouver dans toute leur exactitude et leur saveur, mais qui ont perdu leur air royal, cette morgue, ce sourire mélancolique des princes qui paraissent éprouver une sorte de vertige lorsqu'ils descendent de leur sommet pour se mêler aux hommes, sur ce sol, qui leur est commun et dont ils ont la nostalgie.

Les amis des chiffons vous diront que les robes du Second Empire étaient ravissantes.

Ils ont raison.

Toute époque passée paraît toujours à la plupart des gens meilleure. A d'autres, c'est l'avenir qui sourit. Entre ceux-ci

et ceux-là, — ceux qui tirent en avant et ceux qui retiennent en arrière — le monde continue pourtant d'avancer et rien ne saurait l'en empêcher, ... c'est pourquoi il est peut-être plus logique de se mettre avec ceux qui tirent en avant.

Mais pensons qu'il n'est pas défendu de changer de place de temps en temps et d'aller rêver un moment en regardant derrière soi!

* * *

L'OPÉRA DE VIENNE A PARIS : TRISTAN. — Des jeunes femmes, qui n'avaient jamais été à l'opéra avant la guerre, paraissent surprises de trouver, enfin, une salle *élégante*, ce soir, c'est-à-dire avec des loges brillantes, et presque tous les hommes portant l'habit.

Il fallait la venue à Paris des artistes de l'Opéra de Vienne pour que nous fût offert ce spectacle qui est nouveau pour des yeux de moins de vingt-cinq ou trente ans. Il fallait que Wagner et Strauss fussent chantés là en allemand pour que la société élégante, riche, — cosmopolite, disons-le bien vite aussi! — qui donne le ton, vînt remplir la salle d'une élégance qui n'est plus réservée qu'aux salons. Il n'entre pas dans cette remarque le moindre élan d'un chauvinisme retardataire. Pour créer l'apaisement, il faut d'abord amener l'oubli. Tâchons donc d'*oublier*!

Mais, malgré moi, ce soir, pendant la sublime ouverture de *Tristan*, je ne sais pourquoi, — la mémoire nous joue de ces tours! — je ne sais pourquoi je revois, sur cette même scène de l'Opéra, devant une salle d'après-midi, et qui n'était certes pas *élégante*, celle-là, en 1918, je pense. C'était vers les débuts de l'année, à quelque représentation en faveur des blessés... je revois un soldat, ce qu'on appelait jadis un tourlourou, un pioupiou, un garçon, enfin, portant une culotte de drap rouge trop large, une veste de drap bleu trop étroite et un képi posé de travers au-dessus d'une face cramoisie. Il s'appelait Vilbert. Il chantait un refrain que, Dieu me pardonne, toute la salle ou bien près, reprit en chœur... C'était la guerre, madame!

Le refrain qui revenait avec insistance et rondeur, c'était :
On les aura! Quand on voudra!...

J'ai oublié la suite... Mais, — la mémoire est impitoyable et gênante, parfois! — pendant l'ouverture de *Tristan* et, dès que, la toile levée, Isolde commence de chanter, un diable qui porte une culotte rouge trop large, une veste bleue trop étroite et un vieux képi posé de travers, vient danser devant mes yeux de l'autre côté de la rampe, à la place où je le vis.

Et j'entends, mêlée aux phrases gutturales, aux accents d'Isolde, à cette langue allemande qui emplit la salle de l'Opéra, la voix bon enfant, gavroche de ce Vilbert, qui devenait irrésistible, qui électrisait cette salle dans laquelle, — ALORS — il n'y avait certainement pas un Allemand ni même un Autrichien :

On les aura!
Quand on voudra!

La salle était comble, l'enthousiasme délirant...

Dix ans ont passé.

La venue de l'opéra de Vienne est un bonheur pour les musiciens, les mélomanes, les artistes qui aiment à entendre une œuvre donnée dans ce souci de perfection qui ne s'obtient qu'avec un effort de travail considérable et la participation ardente, absolue du moindre des collaborateurs. Notre individualisme, notre facilité à improviser prêtent trop fréquemment à des représentations qui possèdent tous les éléments de réussite, l'apparence d'être bâclées et incomplètes. Un peu plus d'abnégation, une stricte soumission à un commandement donneraient des résultats incomparables. Le chef d'orchestre le plus réputé d'Angleterre me disait récemment que l'orchestre des concerts du Conservatoire est le meilleur du monde...

Revenons à *Tristan*. L'enchantement n'a point perdu de sa violence. Il est touchant de savoir certains chefs-d'œuvre toujours là, tant que le cerveau, les yeux, les oreilles des hommes peuvent les comprendre et qu'ils exercent encore sur eux leur pouvoir.

Des courants renouvelés passent sur le monde, des rythmes nouveaux le bercent, des lignes transformées jalonnent le passage de l'homme ici-bas, mais, tandis que jouent les jazz,

tandis que la trame des publicités nocturnes fait une broderie lumineuse sur le ciel de mai dans lequel la clarté du jour persévère, tandis que le décor de la vie a changé dans les lieux de plaisir, que la rumeur même qui monte des villes s'est alourdie de l'appel des klaxons, que nos oreilles s'habituent à n'entendre parler à certaines heures, dans certains endroits que des langues étrangères, — tandis que des orchestres jouent Stravinsky ou Falla, que les disques des gramophones répandent les chants nègres d'Amérique, et que la saveur de la vie a changé, — des chefs-d'œuvre comme *Tristan* sont là, qui ont apporté jadis leur nouveauté, fourni leur poison nouveau, et gardent encore leur intensité et leur violence.

Certaines mesures du *Prélude*, les deux premiers cris après le philtre, ces noms échangés dans une ardeur qui ne peut s'éteindre qu'avec la mort... Tout ce que nous connaissons, qui est en nous, nous le retrouvons intact. Les longueurs aussi demeurent. Mais il est préférable d'éviter systématiquement les coupures, sinon elles se multiplient à l'excès. En collaboration avec des Français, *Tristan et Isolde* deviendrait bien vite un ravissant Opéra-Comique.

L'accord entre les instrumentistes et les chanteurs, l'association des musiciens ne sauraient être plus parfaits. L'enthousiasme de la salle, qui rappelle douze fois les artistes, témoigne du prix qu'elle attache à ces interprétations harmonieuses dont nous sommes si souvent privés... Et puis, il y a la valeur de l'œuvre aussi... Les imitateurs immédiats de Wagner se sont maintenant endormis dans le presque oubli. Ainsi de ces écoles qui ne sont que le soleil de minuit du génie. Quel cas faisons-nous des élèves de Raphaël et de Michel-Ange, auprès du maître? Et que devient Reyer après *Tristan*? L'œuvre des disciples, des imitateurs se démode. Seuls, les créateurs restent. La fièvre qui leur a brûlé le sang ne tombe pas. Leurs ouvrages ne baissent que bien lentement de température et parfois passagèrement. Opéra, bibliothèque, musée : le mystère est là, brûlant et lumineux. L'homme éphémère qui semblait pareil aux autres hommes, survit à son siècle, comme un dieu.

Qu'importe alors, qu'il soit d'un sol et d'un ciel étrangers. Gardons à des ennemis, sans génie ceux-là, gardons aux

belliqueux, à ceux qui vivent pour la destruction, notre haine.

Dans une pareille réussite, une petite faute à la fin, aurait pu tout gâter, si l'enthousiasme eût été moindre. Tristan court sur la scène avant de mourir, vêtu d'une chemise de nuit de calicot blanc, fendue sur les côtés et plus longue derrière que devant : une chemise de nuit de vaudeville. Sous les grands arbres du troisième acte, cette vision était fâcheuse. Les spectateurs ont bien vite fermé les yeux... Mais il y eut tout de même, puisque nous sommes à Paris, un instant d'indécision !

* *

LA COLLECTION DE M. LÉON BARTHOU. — Certaines collections semblent plus particulièrement destinées à occuper les loisirs, à la saison froide, par exemple les romantiques, — tableaux ou reliures. Allez donc chercher pourquoi ! Mais les aérostats, les premiers ballons de M. Léon Barthou s'accommodent d'un clair après-midi de soleil. Les gravures en couleurs, les anciennes porcelaines de la fin du XVIII^e siècle, sur lesquelles sont figurées les tentatives des frères Montgolfier et celles qui suivirent, bientôt, au joyeux ébahissement, la grande liesse de la population parisienne, exigeaient un ciel pur, un ciel pareil à celui de cette fin de journée de mai, pendant laquelle nous visitons l'appartement ensoleillé du frère du Garde des Sceaux.

Devant les gravures en couleurs, les anciennes porcelaines de la fin du XVIII^e siècle, sur lesquelles les aérostats s'élèvent, obliques et lents, dans les grands ciels pâles du printemps, on devine l'allégresse de la foule. Sans doute pressentait-elle l'affranchissement futur, le premier bond en avant, dans la voie nouvelle qui s'ouvrait... La Révolution de 1789 et les premiers essais d'aérostats sont contemporains et français. Ce rapprochement montre, sans doute, que la fin de notre XVIII^e siècle a donné, de France, à l'humanité, un élan qui n'a fait que s'accroître en s'éloignant du but. L'homme n'y a certainement pas gagné le bonheur. Mais toute transformation de régime et toutes découvertes qui tendent à lui procurer

plus de facilités de vivre, ne doivent jamais être envisagées, à aucun moment, comme devant lui apporter individuellement plus de joie.

Ces petits bonshommes, ces dames coiffées de grands chapeaux, la taille emprisonnée dans de hautes ceintures, qui s'élèvent dans des nacelles drapées comme des loges de théâtre, pensent sans doute gagner enfin les régions de la sérénité. Dressé sur les orteils, le peuple se tend vers eux. Les bras sont levés, les mains s'agitent. Quel vain enthousiasme!

En moi, autour de moi, à ma droite, à ma gauche, — dans son subconscient, — je retrouve la nuit de mai de 1927, — un an déjà! — pendant laquelle Lindbergh vint se poser au cœur de ce champ d'aviation du Bourget, tout environné de jets lumineux et vers lequel, depuis l'Océan, conduisaient les projecteurs. Ainsi, les flancs arrondis de ces premières montgolfières soumises au souffle de l'air qui se déplaçaient avec majesté, aveuglément, et, pour quelques instants précaires, devaient enfanter ces machines précipitées qui dans un vol de moins de quarante heures allaient réunir New-York à Paris même?

Une collection comme celle de M. Léon Barthou, qui semble contenir tout ce qui peut retracer l'enfance de l'aviation n'eût été qu'amusante ou même historique, il y a vingt-cinq ou trente ans. Aujourd'hui, sa filiation est si brillamment établie, elle s'est élancée vers l'avenir avec une telle violence, une telle sécurité, elle marque un tel bouleversement dans ce qui semblait possible à l'homme avec la locomotive et le navire, qu'on ne regarde pas sans une certaine émotion cette ancêtre à crinoline de l'avion, cette grand-mère aux vastes jupons festonnés.

Mais, si nous avons gagné, prodigieusement, vertigineusement gagné d'un côté, nous avons beaucoup perdu de l'autre. Les artistes et même les simples artisans qui s'ingéniaient à placer des montgolfières et des ballons sur les tabatières et les drageoirs, les montres, les breloques, ceux qui glorifiaient par la gravure en couleur le sport nouveau, possédaient des moyens, un métier, un art, aujourd'hui perdus.

Des émules de Léon Barthou qui collectionneront, vers 1975,

ce qui aura trait aux débuts de l'aéroplane, recueilleront des documents intéressants. Mais les photographies ne seront-elles pas bien jaunies, et bien pâles, les couvertures de journaux illustrés? Où les amateurs trouveront-ils l'équivalent de ces objets précieux qui reposent ici derrière les vitres, de ces gravures, de ces aquarelles demeurées d'une si vive fraîcheur? Notre temps ne semble point travailler pour l'avenir. Il le néglige, il est féroce et préoccupé de soi, de fournir à ses besoins immédiats, sans souci de conservation. Dix ans nous valent un siècle. Rien de ce que nous édifions ne paraît destiné à durer. Le livre est guetté par la poussière, le tableau noircit ou se craquèle et le ciment armé ne peut même plus faire une belle ruine! Où nos descendants trouveront-ils à se documenter sur ce temps si prodigieux? On se prend à redouter, parfois, que nous ayons passé, splendides et précipités, comme une chevauchée de migrants dont on pourra difficilement repérer les traces. Peut-être, puisque le papier chimiquement préparé se sera désagrégé, ne retrouvera-t-on seulement que les disques de nos phonos, avec leurs *rag times* et leurs *blues*...

M. Léon Barthou est un philosophe, — on peut ajouter, sans tomber cette fois dans la banalité : souriant. Il n'attache à toutes choses pas plus d'importance qu'il ne faut. Mais il garde, sous l'épiderme de l'observateur, qui finit par en avoir tant vu qu'il ne se laisse guère surprendre, il garde une sensibilité aimable, un goût des choses de l'esprit, des curiosités de lettré. Il parcourt sa collection en se promenant dans le temps. Il en prolonge le domaine. Il évoque, il suggère, il soumet une hypothèse. Il raconte une anecdote, il risque une épigramme, mais avec une feinte ou naturelle hésitation, une timidité qui ajoute à l'agrément. Nous regardons s'élever dans un ciel sans nuages le fameux Lunardi ou bien, dans une nacelle décorée d'astragales, Georges Boggio et Mrs Sage, ascension qui n'eut jamais lieu, la nacelle étant trop chargée. Mais la gravure qui devait commémorer l'événement fut tout de même exécutée — et répandue... Ainsi, certainement, de bien des faits historiques... Qu'importe le ratage, si la gravure est là!

* * *

VITRINE DE PARIS. — Ce soir, vers sept heures, boulevard Haussmann, — pourquoi ne pas dire, aux Magasins du Printemps, ceci, nul n'en doute, n'est pas une publicité! — je découvre, le magasin fermé, quelques vitrines qui rappellent les toiles plus « avancées » des *Indépendants* et du *Salon d'Automne*. L'étalagiste qui les a réalisées pourrait exposer au *Salon des Artistes Décorateurs*. Il y a là quelques tableaux surprenants, d'une amusante nouveauté, et qui révèlent une recherche d'adaptation des formules nouvelles de l'art, tout à fait réussie.

Il s'agit de présenter des métrages de soie brillante, de tons clairs, dans la gamme des roses dont madame Marie Laurencin a imposé la nuance au monde entier et de petits fichus, je dirais presque des foulards, faits de paillettes métalliques de couleur. L'artiste chargé de décorer la vitrine a dressé de grands rectangles de glace sans tain ou de verre très épais, sur lesquels il a plissé la soie. Chaque ton est disposé sur une vitre différente et chacune de ces grandes vitres n'est qu'à moitié couverte par la soie, laquelle se prolonge sur le plan incliné qui fait des marches au bas de l'étalage.

De chaque côté, sont alignées des têtes schématiques blanches, enduites comme de poudre de pierre, dont les traits ne sont point formés, sinon à peine le triangle du nez. Le foulard de paillettes est drapé au col de ces visages qu'on dirait destinés à quelque décor de Léger. Les différents plans de grandes glaces sans tain, les soies claires, les têtes blanches, les petits fichus de paillon brillant, c'est véritablement un essai de nature morte en relief, bien particulier. Peut-être même l'aboutissement de cet art, plus cérébral que pictural, se trouve-t-il être logiquement là, avec la brillante coloration, la lumière argentée que la fin du jour fait glisser le long de cette soie et la blancheur qu'elle donne à ces têtes sans lèvres ni orbites, qui semblent appartenir aux habitants de quelque planète refroidie.

Dans une vitrine voisine, des colliers couleur de turquoise sont présentés sur les épaules de têtes noires, une douzaine

disposés en éventail, sur des fonds de mousseline claire à dessins géométriques...

De semblables étalages sont tout à fait inconnus à Londres, par exemple. On y dispose les étoffes comme il y a vingt-cinq ans, au temps triomphant du style *Liberty*. Pas une affiche ne se réclame de ce *cubisme* bon enfant, intelligent, qui frappe l'imagination de la foule par ses rébus, ses hardiesses de couleur et ses lignes brisées, et qui semble bien mieux à sa place, là, que dans les cadres dorés de certains salons...

Paris, devenu sur tant de points si monstrueux, perd chaque jour de son ancienne physionomie. La publicité détruit ce qui subsistait encore. Le Conseil municipal n'a-t-il pas toléré, par une aberration que nul n'expliquera jamais et devant laquelle, ce qui est plus étrange, nul n'a protesté, que les candélabres électriques devinssent des porte « médaillons » pour la publicité, non seulement le long des trottoirs, mais sur les refuges!

Ce camouflage devrait rapporter vingt millions par an au budget de la ville ou bien il n'est alors qu'une vaste escroquerie, au taux actuel des murs et des palissades... Qui donc est chargé au Conseil de préserver la ville de Paris contre de telles entreprises?

Un étalage comme celui devant lequel nous venons de nous arrêter ce soir, nous procure pendant un instant l'illusion que Paris serait encore ce qu'il fut, — mais ne pourra bientôt plus l'être, par la faute de ceux qui devraient le préserver.

ALBERT FLAMENT

LE DÎNER DE LA REVUE DE PARIS

Le dîner de la *Revue de Paris* que le comte et la comtesse de Fels ont offert le jeudi 10 mai, au Cercle interallié, a réuni sous la présidence de M. Raymond Poincaré les amis de notre revue et ceux de nos collaborateurs qui nous ont confié la publication de leurs œuvres, au cours de ces dernières années.

La présence de la plupart des membres du corps diplomatique et de nombreuses personnalités politiques françaises attestait l'intérêt grandissant et la sympathie que suscitent dans tous les milieux les efforts des écrivains qui veulent bien se grouper autour de nous.

A l'issue du dîner, qui fut particulièrement brillant et animé, M. le comte de Fels porta la santé de M. Gaston Doumergue, Président de la République Française, qui s'était fait représenter par M. Jules Michel, Secrétaire général de la Présidence, puis il prononça le discours suivant :

Messieurs les Ambassadeurs et Ministres
plénipotentiaires,
Monsieur le Président du Conseil,
Mes chers Collaborateurs,
Mesdames et Messieurs.

Comment l'émotion naturelle qu'éprouve toute personne peu habituée à parler en public ne serait-elle pas décuplée ce soir pour le Directeur de la *Revue de Paris* devant une assemblée aussi imposante, où j'aperçois, groupés sous la pré-

sidence de l'illustre homme d'État, du grand Français auquel sont confiées les destinées de notre patrie, les représentants les plus éminents du corps diplomatique et de la presse, les membres de l'Académie française et de l'Institut, les notabilités de la société parisienne, enfin les dernières, mais non les moindres, comme disent nos Amis britanniques, les fleurs de cette Assemblée, toutes ces charmantes femmes, qui pour la première fois sont venues apporter à une réunion de ce genre l'éclat de leur esprit, de leur élégance et de leur beauté.

Un éminent orateur à qui je faisais part de ma timidité l'a encore augmentée en me disant non sans malice : « Votre tâche est la plus difficile de l'art oratoire, car il s'agit surtout pour vous de remercier vos convives, et la reconnaissance n'est-elle pas un sentiment aussi rarement éprouvé que malaisé à exprimer? »

A mon tour maintenant d'embarrasser cet ami misanthrope en vous disant tout d'abord que ma première pensée en prenant la parole, est celle d'une infinie gratitude envers les convives du premier dîner de la *Revue de Paris*.

Votre présence en effet nous est infiniment précieuse.

Elle constitue pour l'œuvre à laquelle j'ai le grand honneur de présider depuis huit ans, un témoignage de sympathie incomparable en même temps qu'une sorte de consécration définitive.

Vous êtes venus nous apporter l'un de ces encouragements qui rendent le fardeau plus léger, l'espérance plus vive et l'avenir plus certain.

A une tâche comme la nôtre, il faut un réconfort puissant.

Vous me l'avez donné ce soir.

Je ne saurais proportionner les mots à la joie et à la fierté que j'éprouve.

Aux membres du corps diplomatique, si nombreux en cette enceinte, j'adresse un remerciement cordial et tout spécial.

Nous attachons le plus grand prix au symbolisme éminent que revêt leur présence.

Le grand souci qui travaille notre époque n'est-il pas, en effet, de créer une conscience et une amitié européenne

pour s'élever de là, en vertu d'une étape nécessaire, à la création d'une conscience et d'une amitié universelle?

La recherche des moyens propres à maintenir la paix absorbe tous les cerveaux et meut tous les cœurs.

Mais nous savons tous que ces moyens sont d'ordre spirituel et que les instruments diplomatiques les plus étudiés et les plus perfectionnés acquièrent leur force définitive lorsque la raison de leur être fidèle prend sa racine dans la profondeur de l'âme populaire éclairée par l'élite.

Me sera-t-il permis de rappeler ici que, dans ces dernières années, Paris semble avoir retrouvé la situation de capitale intellectuelle de l'Occident dont la splendeur de son Université lui avait, une première fois, conféré l'auréole au XIII^e siècle?

Ne venons-nous pas de voir s'édifier sous nos yeux avec le concours de la plupart des grands chefs de missions dont je salue ici la présence, une cité universitaire parisienne où les étudiants étrangers qui viennent se désaltérer aux sources de la culture française trouvent une hospitalité semblable à celle dont leurs prédécesseurs des siècles passés jouissaient dans ces collèges de Nations si célèbres dans l'histoire de notre civilisation?

Cette concentration à Paris d'un enseignement universel explique et justifie les fins que nous poursuivons.

Revue de Paris! Cela doit être pris dans sa plus grande extension.

Certes notre attention ne se détournera jamais des choses purement parisiennes, mais nous avons plus d'ambition.

Dans la modeste mesure de nos possibilités, nous avons essayé d'élaborer à la *Revue de Paris* la grande synthèse, faute de laquelle le régime de la paix n'arriverait jamais. Rien de ce qui est européen, rien de ce qui est humain ne doit être étranger à la *Revue de Paris*.

C'est un véritable laboratoire qui reçoit comme une matière précieuse les idées qui nous viennent de l'au-delà de nos frontières et où naissent les produits de la pensée française.

Ces produits nous les exportons sous notre couverture jaune, jaune, a dit madame la comtesse de Noailles, comme

les citrons de l'Hellade, cette couverture aujourd'hui connue, appréciée jusqu'au bout du monde.

Nous sommes surpris nous-mêmes de nous trouver aussi ignorants en géographie en recevant des correspondances de localités situées aux confins de l'univers civilisé où parviennent cependant, guidés par une onde mystérieuse, le renom et la vertu de la pensée française.

C'est ainsi, c'est par cette communication incessante, par des échanges de vues, de réflexions, d'aperçus de toute sorte, de notions et d'observations qui concourent à la formation des sommaires de la *Revue de Paris*, qu'une pénétration réciproque se forme entre le monde extérieur et nous.

C'est ainsi que nous travaillons à instaurer cette paix intellectuelle dont la sublime harmonie peut seule assourdir le bruit redoutable du cliquetis des armes.

Œuvre de conciliation sur laquelle nous fondons les plus belles espérances et que nous sommes heureux de placer ce soir sous le haut patronage des membres du corps diplomatique qui nous ont fait l'insigne honneur d'entrer dans notre pensée.

De la reconnaissance, j'en dois aussi beaucoup aux collaborateurs qui ont répondu à mon appel et qui sont maintenant groupés, depuis huit ans, autour de la *Revue de Paris*.

Je n'ai pas le droit de prononcer de noms et je suis moins que personne qualifié pour dresser un palmarès ou risquer quelque chose qui y ressemble.

Nos sommaires sont là.

Ils disent que la *Revue de Paris* peut s'enorgueillir d'avoir donné l'hospitalité à tout ce qui compte dans la littérature contemporaine.

Je crois avoir le droit de dire qu'elle a su éviter l'écueil de l'exclusivisme et du parti-pris, qu'elle a tenu la balance égale entre les auteurs arrivés et la génération montante.

Qu'il s'agisse de roman ou de poésie, d'histoire ou d'économie politique appliquée, notre porte n'a été fermée à personne.

Toute pensée libre et sincère a été par nous accueillie. Nous avons porté l'éclectisme jusqu'à ses dernières limites,

heureux d'accueillir les écrivains qui nous apportent spontanément la beauté et la diversité de leurs talents.

C'est eux qui ont rajeuni la *Revue de Paris* et qui ont redonné à cette vieille enseigne un lustre nouveau.

Je suis, et de beaucoup, leur obligé.

Qu'ils veuillent bien agréer un juste tribut d'éloges et de remerciements.

Mesdames, Messieurs, je n'eusse peut-être pas osé tenir ce langage si je ne m'y sentais encouragé par la présence de M. le Président Raymond Poincaré.

Il ne nous aurait pas fait le très grand honneur d'être des nôtres, si la *Revue de Paris* ne l'eût à quelques égards mérité par l'influence qu'elle exerce, l'action qu'elle conduit et les fins qu'elle poursuit.

A vous, cher et grand Ami, s'adresse tout particulièrement, l'expression la plus émue de la reconnaissance du Directeur de la *Revue de Paris* et de ses collaborateurs.

Tout récemment, en commençant cette campagne mémorable qui vient de s'achever en triomphe, M. Raymond Poincaré a prononcé à Bordeaux les paroles suivantes :

« Pour aboutir, nous ne pouvons nous passer ni de la
» paix intérieure, ni de la paix extérieure. Il n'est personne
» en France qui ne sente que l'humanité si cruellement
» éprouvée ne se guérira de ses blessures que dans l'établisse-
» ment progressif d'une entente économique, intellectuelle
» et morale. Il n'est personne en France qui ne soit disposé
» à favoriser ce rapprochement. Travaillons l'âme fervente —
» et les yeux ouverts — à l'avènement de la paix pour laquelle
» les meilleurs d'entre nous ont donné leur vie. »

Mesdames, Messieurs,

Ne reconnaissez-vous pas dans ce magnifique langage les idées directrices de cette campagne pour la paix intellectuelle, dont les écrivains de la *Revue de Paris* sont les nobles ouvriers?

En leur nom, comme au mien, je vous propose donc de lever votre verre en l'honneur des collaborateurs de cette œuvre, à la santé de Messieurs les représentants du corps diplomatique, à la santé de monsieur le Président Poincaré.

En réponse au discours du comte de Fels, M. Raymond Poincaré improvisa l'allocution suivante qui fut à plusieurs reprises interrompue par de chaleureux applaudissements :

Mesdames, Messieurs,

Je me plais à supposer qu'en me conviant à présider ce charmant dîner, Monsieur le Directeur de la *Revue de Paris* a voulu s'adresser non pas au chef de Gouvernement, en dépit des appréciations bienveillantes qu'il vient de porter sur lui, mais à l'un des plus vieux collaborateurs de ce grand périodique. Il y a en effet plus de trente ans aujourd'hui que j'ai écrit pour la première fois sous cette couverture qui depuis si longtemps rivalise de couleur et d'éclat avec les citrons de l'Hellade. Et bien que, depuis lors, une vie un peu accidentée, disons tout au moins un peu mouvementée, m'ait condamné à faire quelque infidélité aux revues et aux journaux, je suis cependant revenu encore tout récemment dans la maison où Ganderax et Lavissee m'avaient autrefois accueilli avec tant de cordialité.

Je l'ai trouvée plus solide et plus belle que jamais, avec des fenêtres largement ouvertes sur toutes les parties de l'horizon, avec de nouvelles collections de richesses littéraires, avec le moyen de capter les ondes intellectuelles de l'univers civilisé.

Je suis donc un de ceux qui ont pu suivre la *Revue de Paris* dans la longue série de ses succès, et, puisque j'ai eu naguère l'occasion, en des réunions analogues à celle-ci, de célébrer la *Revue des Deux Mondes* et la *Revue de France*, je ne me serais pas pardonné de ne pas achever la trilogie, de ne pas fêter avec vous, ce soir, celles des trois publications qui a simplement demandé son nom à la ville où elle a été éditée, nom qui suffit d'ailleurs à la recommander partout, comme l'atteste la présence à ce dîner de tant d'ambassadeurs et de ministres étrangers et amis.

Mais si j'ai été à la *Revue de Paris* un rédacteur intermittent, j'en suis du moins resté un lecteur assidu. Et même, à mesure que se sont écoulées les années, j'ai trouvé de plus en plus de

plaisir non seulement à me plonger tous les quinze jours dans le dernier numéro paru, mais à rechercher dans des numéros anciens de précieux souvenirs du passé. Ce sont en effet, Mesdames et Messieurs, des annales d'un intérêt passionnant que celles que compose dans sa suite ininterrompue une revue bien faite comme la vôtre, mon cher Directeur : critique, romans, histoire, science, art, économie politique, politique, finance, toute la vie littéraire et morale d'un peuple y apparaît en pleine lumière. Et, lorsque l'âge est venu, c'est pour nous un sûr moyen de rajeunir nos pensées et de recommencer en imagination notre existence, que de reprendre dans des bibliothèques familières des fascicules vieillis capables de ranimer en nos mémoires des heures évanouies. Mais ces tentatives de résurrection ne vont pas toujours toutes seules. Elles exigent beaucoup de loisirs et nous ne sommes pas toujours libres de nous attarder à des lectures rétrospectives.

Au contraire, si absorbantes que soient nos occupations, nous avons, je crois, quels que soient nos devoirs, le moyen de lire, de quinzaine en quinzaine, les derniers volumes des grandes revues françaises et nous devons remercier celles-ci, nous devons remercier leurs directeurs, nous devons remercier en particulier M. de Fels, de nous procurer deux fois par mois cet heureux délassement. Sans ces agréables visites des brochures périodiques, où sont traités les sujets les plus variés, où commencent des romans qui se continuent au prochain numéro, où s'amorcent des études dont la suite ou la fin sont annoncées pour plus tard, combien de gens prisonniers de leur métier, prisonniers de leur devoir, prisonniers tout simplement de leur incuriosité ou de leur sotte oisiveté, combien de gens ignoreraient tout ou presque tout du développement de la pensée française !

Oh, vous me regardez, mon cher Lauzanne. Je sais bien, les journaux nous renseignent. Ils nous renseignent comme ils le peuvent et je ne veux pas en médire. Ils nous renseignent sur le livre qui vient de paraître, la pièce qu'on vient de jouer, les personnes qu'on vient de voler ou de tuer, les luttes des glozéliens et des anti-glozéliens, ils nous renseignent sur les résultats des élections législatives et sur la couleur présumée des élus ; ils nous tiennent au courant

des grands événements internationaux, des grandes découvertes, des ravages, des sinistres que peuvent entraîner les secousses sismiques, mais peu à peu, ils substituent à la chronique du bon vieux temps l'article télégraphique, et la lecture de la presse quotidienne, loin de nous arracher à notre vie de fièvre et de tourbillon, nous y précipite encore plus brutalement s'il est possible. Nous sommes entraînés à prendre la cadence des automobiles ou même la vitesse des avions et nous tenons pour suranné tout échange d'idées qui ne s'apporte pas à l'aide de la télégraphie sans fil ou de la radio-diffusion. Bénies soient les Revues qui au milieu de cet étourdissement nous procurent la possibilité d'un peu de calme et de réflexion. (*Applaudissements*).

Elles me réjouissent, elles me soulagent; exactement comme la rencontre inopinée d'un beau cheval d'autrefois. C'est exactement pour moi la même impression : elle n'enlève rien de sa force au progrès, loin de là, elle nous rappelle seulement que nous ne sommes pas nés pour nous agiter, mais pour agir, et que l'action harmonieuse et rythmée est la meilleure forme du mouvement. (*Applaudissements*).

Voilà pourquoi vous aviez raison, mon cher monsieur de Fels, de faire l'éloge de la *Revue de Paris* et de répéter qu'elle présente aux yeux du monde entier la meilleure image, la plus fidèle image de la France, de la France savante et lettrée, éprise d'art et de beauté, de la France pacifique et humaine, qui aspire pour tous les peuples comme pour elle-même au triomphe permanent de la justice et de la solidarité sociales.

Je lève mon verre en l'honneur de la *Revue de Paris*, de son Directeur, des écrivains éminents qui y collaborent, et, vous me permettrez d'ajouter, en l'honneur de ses abonnés qui sont bien aussi un peu ses collaborateurs.

* * *

Assistaient au dîner :

M. le Président Raymond Poincaré.

L. L. A. A. R. R. Le Prince et la Princesse Sixte de Bourbon.

Le Comte et la Comtesse de Molina.

L'Ambassadeur de Belgique et la Baronne de Gaiffier.
M. de Souza Dantas, Ambassadeur du Brésil.
L'Ambassadeur d'Angleterre et la Marquise de Crewe.
L'Ambassadeur de Pologne et Mme de Chlapowska.
M. Fethy Bey, Ambassadeur de Turquie.
L'Ambassadeur d'Italie et la Comtesse Manzoni.
L'Ambassadeur de la République Argentine et Mme Alvarez de Toledo.

M. Bernhoft, Ministre de Danemark.
Le Ministre de Suède et la Comtesse Ehrensvard.
Le Ministre de Serbie et madame Spalaikovitch.
Le Baron de Koranyi, Ministre de Hongrie.
M. Constantin Diamandy, Ministre de Roumanie.
M. Guani, Ministre de l'Uruguay.
Le Ministre de Bolivie et madame de Patino.
Le Ministre de Grèce et madame Politis.

Mgr. Baudrillart, de l'Académie Française. — L'abbé Brémond, de l'Académie Française; M. Henri Bordeaux, M. Jules Cambon, M. Maurice Donnay, de l'Académie Française. — M. le Maréchal Foch, de l'Académie Française, et Mme la Maréchale Foch. — M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie Française, et Mme Hanotaux. — M. Henri Robert, M. Paul Valéry, de l'Académie Française, M. Abel Hermant, de l'Académie Française.

La Princesse d'Arenberg. — La Princesse Bibesco. — Le Préfet de Police et Mme Chiappe. — Le Préfet de la Seine et Mme Bouju. — M. et Mme Dal Piaz. — M. et Mme Pierre de Fouquières. — Le Comte et la Comtesse A. de Fels. — Le Comte de Laborde. — Le Général et Mme Lasson. — Le Duc et la Duchesse de La Rochefoucauld. — M. et Mme Jules Michel. — M. l'Abbé Mugnier. — Le Baron Maurice de Rothschild. — Le Vicomte et la Vicomtesse Benoist d'Azy. — M. Charles Corbin. — M. Maurice Herbette, Ambassadeur de France, et Mme Maurice Herbette. — Le Duc et la Duchesse de Broglie. — Le Duc et la Duchesse de Gramont. — Le Général Gouraud. — M. Funck Brentano. — M. et Mme Lescouvé. — Le Duc de Levis Mirepoix. — Le Marquis et la Marquise de Vogüé. — Le Comte de Beaumont. — Mlle Hélène Vacaresco. — M. Edgar Bonnet. — M. de Sillac.

— Le Comte et la Comtesse de Bourbon Busset. — Le Comte et la Comtesse Gabriel de La Rochefoucauld. — La Duchesse de Bisaccia. — M. et Mme Citroën. — Le Sénateur et Mme Lucien Hubert. — Mme Émile Halphen. — Le Comte et la Comtesse Henri de Mun. — Le Général et Mme Weygand. — M. et Mme David Weill. — M. et Mme du Breuil de Saint-Germain. — Le Comte de Lariboisière. — M. et Mme Ribière. — Mlle Yamata. — M. Jean Aubry. — M. Aulard. — M. Marcel Achard. — M. Alphandery. — M. Bernus. — M. J. E. Blanche. — Le Baron et la Baronne de Barante. — M. Victor Bérard. — M. le R. P. Yves de la Brière. — M. et Mme Bernstein. — M. Bernanos. — M. et Mme Bouilloux-Lafont. — M. et Mme Jacques Bainville. — M. le Professeur Léon Bernard. — M. Julien Benda. — M. Batiffol. — M. Bourguignon. — MM. Georges et Gaston Calmann. — M. Francis Carco. — M. Caullery. — M. Corpechot. — Commandant Castex. — M. Chaumeix. — La Duchesse de Clermont-Tonnerre. — M. Deloncle. — M. Luc Durtain. — M. Albert Dreyfus. — M. Roland Dorgelès. — M. Charles Diehl. — M. Duvernois. — M. Escholier. — M. le Sénateur et Mme François-Marsal. — M. Albert Flament. — M. et Mme Flandin. — M. Bernard Fay. — M. Pierre Frederix. — M. Grousset. — M. et Mme René Gillouin. — M. et Mme Georges Imann. — M. Edmond Jaloux. — M. l'Ambassadeur de France Klobukowski. — M. le Rabbin Liber. — M. Stéphane Lauzanne. — Commandant Labonne. — M. Lescure. — M. Jacques de Lacretelle. — M. Abel Lefranc. — M. Arthur Lévy. — M. de Lanzac de Laborie. — M. Pierre Lyautey. — M. et Mme Lécuyer. — M. Lacour-Gayet. — Le Vicomte et la Vicomtesse de Montbas. — M. Maurice Muret. — M. Hackin. — M. et Mme Paul Morand. — M. Matignon. — M. Ch. Moureu. — Mme Maurois. — M. et Mme François Mauriac. — M. Marion. — M. P. Mille. — M. et Mme Alexandre Moret. — M. Henri Malo. — Le Général Niessel. — M. Ludovic Nau-deau. — Le Comte et la Comtesse Wladimir d'Ormesson. — M. Marcel Poète. — M. Georges Propper. — M. Constantin Photiadès. — M. Albert Petit. — M. François Porché. — Mme François Pietri. — M. Soupault. — M. André Thérive. — M. Robert de Traz. — M. Gaétan Sanvoisin. — M. Arbelot.

— M. Lara. — M. Labouret. — Le Comte de Naléche. —
M. Maurice Reclus. — M. Jean Bernard. — M. Gérard Bauer.
— M. Gaston Rageot. — M. Maurice Martin du Gard. —
M. Bedel. — M. Dumont Wilden. — M. Scott Mowrer. —
M. Elmer Roberts. — M. Sisley Huddleston. — M. Croci. —
M. J. Stavnik. — M. Voorbeytel. — M. Sjoestedt. — M. Ortiz
Echague. — M. Paul Kleczkowski. — M. Douchan Tomitch.
— M. Louis Pome.

M. J.-M. Bourget, M. Marcel Thiébaut, de la *Revue de Paris*.

*Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées
à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris,
114, avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIII^e).*

SOUVENIRS ET POÈMES

D'ENFANCE

J'ai le souvenir estompé et fragmentaire de la vie depuis l'âge de deux ans, et je sais que peu de temps après je devins, avec conscience, cette enfant ardente, sans compagnie qui la satisfît, heureuse ou triste avec excès, que le tout petit âge maintenait dans la modération. Car l'enfance est la saison de la sagesse. L'être étonné, qui n'a droit à rien, qui ne reçoit que ce qu'on lui accorde capricieusement, dont le cœur attentif est exercé à la gratitude et l'esprit à la précaution, domine avec force sur son monde intérieur. Il s'agit, pour l'enfant, de voir se réaliser un peu de son désir sans se heurter d'un choc trop vif aux volontés distraites ou impulsives des supérieurs. Rêveuse et raisonnable, une petite fille recherche son équilibre dans l'extrême dignité, en ne se permettant de former que des souhaits mesurés, en remerciant avec effusion, et, fière et timide, elle s'avance ainsi, pendant des années, ingénument, vers l'heure de son pouvoir prodigue et dévorateur. Si difficile à déchiffrer pour son entourage et plus encore pour ses parents, l'enfant a bien la connaissance de ceux qui le dirigent. Il pressent leur beau temps, suppute leurs orages et leur grêle, se méfie, ne se risque à les solliciter qu'avec prudence et innocente stratégie.

La poésie chez l'enfant est donc une solitude. Seul, ne sachant encore à quoi s'appuyer dans le royaume de l'esprit,

il énonce un appel, un reproche, un ravissement. L'inquiétude et la plainte elles-mêmes ne s'exhalent pas avec amertume, tant l'enfant se sait au commencement des choses. Il peut être désolé, envahi de mortelle tristesse, mais non point désespéré. Ne plus espérer et s'en réjouir, c'est avoir rompu l'alliance avec la vie, c'est, le cœur épuisé par la dure expérience, approuver l'anéantissement. L'enfant, lui, en colloque mystérieux avec l'avenir, s'affirme et s'accroît de seconde en seconde, se fraye un chemin vers le bonheur, acquiesce aux signaux que lui fait la secrète éternité, visage turbulent et trompeur de l'éphémère destin.

* * *

Vers l'âge de six ou sept ans je commençai à connaître la liberté enivrée de l'être qui, par le choix ingénieux des mots plaisants, tente de construire un petit univers et de se raconter. Précédant l'éclosion de mes toutes premières poésies, j'écrivis des narrations jugées surprenantes par mes parents, bienveillants et tendres. Ces feuillets, où mon écriture appliquée témoignait de la lenteur qu'éprouve le jeune esprit à composer, à échapper à la songerie indisciplinée, mon père et ma mère les communiquaient à leurs amis courtoisement émerveillés. C'est au retour de nos excursions sur les routes des vertes Savoies, si réjouissantes avec leurs paysages rebondis de châtaigniers, leurs villages romanesques habillés de vignes grimpantes, leur mélange d'herbages et de sources, et l'horizon des lacs tentateurs, que je rapportais ces naïfs devoirs que tant d'indulgence accueillait.

J'aimais la nature inexprimablement et je m'efforçais de grouper mon timide et court vocabulaire de telle sorte qu'une vivante image en jaillît. L'exactitude des impressions qui, chez l'enfant, correspond à une découverte, m'ont été aussi chères et aussi naturelles que ce soudain état de prière et d'extase imposé par la beauté des cieux et à quoi m'avait accoutumée la musique de ma mère, chant pathétique et ailé montant en volutes harmonieuses du clavier jusqu'aux nues. Sérieuse, encline au scrupule, et portant en mon cœur l'ordre de dépeindre l'heureuse promenade que l'on nous avait consentie, j'observais

sur mon passage les plus fins détails de la contrée que nous visitions. Je veillais à ne pas me laisser submerger par la miroitante chaleur, déesse envahissante qui distribue la joie en bondissant de la blanche poussière à l'azur, et dont l'aérienne cantate m'immobilisait dans la béatitude. Fascinée par les coloris enivrants, les instants de fraîcheur délectable, le mystérieux chant des coqs assourdi à midi jusqu'à ressembler au roucoulement voluptueux des colombes, par la tonnelle frémissante de feuillage où l'omelette au lard, mets hardi, écarté de la table de mes parents, installait sa poésie rustique, je m'interdisais la langueur : incompréhensible délice, hésitante et pure rencontre de l'enfant avec l'amour !

M'arrachant d'un geste de l'âme à la contemplation paresseuse, j'examinais ce qui m'environnait, je le logeais dans ma mémoire. Que j'étais fière, que j'étais contente de mes récoltes minutieuses ! Au retour je signalais orgueilleusement, dans mes récits, le vif vermillon et la minceur aiguë de l'épine-vinette, qui égrène sa pluie, d'une teinte acidulée, au long d'une fine branche dressée sur l'azur ; la baie bleuâtre du prunellier qui échange avec l'enfant un regard de velours ; les délicats volubilis, souffle visible d'un matin radieux ; enfin les mûres violettes et noires, objets de notre convoitise, protégées dans les haies par leurs épines dures et croisées, et que l'on nous affirmait être réservées aux petits vagabonds, aux enfants pauvres, — chers enfants pauvres, sans gouvernante, sans vêtements nets ou pimpants, et que nous avons tant enviés !

Que de soupirs une petite fille étend sur son laborieux devoir de style ! Je revois dans ma mémoire ces quatre pages de papier scolaire, rayées de fins jambages et portant des titres agrestes empruntés à la charmante géographie du voisinage : le nom de la montagne, le nom de la rivière. Mais ces descriptions où *l'astre du jour*, *la pourpre du couchant*, *la lune laiteuse* vinrent si souvent à mon secours, ne satisfaisaient pas ma loyale ambition, mon passionné désir de bien mériter. Ces beaux mots sans cesse accouplés et qui s'arrondissaient comme un accord bien frappé sur le piano de ma mère, je portais le poids de leur présence somptueuse et facile. Je voyais, tandis que j'écrivais lentement, car la composition

chez l'enfant ne saurait être désinvolte, tout lui est effort sauf le rêve, le désir et le jeu, je voyais bien ce que j'empruntais, avec une maladresse et une indigence infinies, aux dictées que l'on nous faisait de quelques lignes de Chateaubriand. Si subjuguée que je fusse par les mélopées du grand écrivain que notre institutrice vénérât une main sur le cœur, mon espérance et mon pressentiment ne se décourageaient pas. Chateaubriand ! Ma mère parfois en parlait comme de Beethoven ou de Hændel, elle l'évoquait avec une vague religiosité devant les spectacles de la nature, je l'entendais citer telle phrase de lui qui rendait fastueusement grâce au créateur, mais, quand on est une enfant qui recommence tout l'univers, se peut-il que l'on se contente de l'hymne des aînés glorieux, quelle que soit leur splendide attitude que des gravures romantiques nous avaient révélée, en nous familiarisant avec les orages, les caps et les flots incurvés ? En effet, au mur du salon familial tendu de toile écarlate, dont la froide odeur de fil réjouissait l'odorat, une feuille de papier jauni, cerclée d'une baguette dorée, nous montrait Chateaubriand debout sur le roc et comme égaré dans une île, le front balayé par le vent, la main arrondie en forme de tourterelle et glissée dans le jabot de lingerie, le pied allongé au bout du promontoire où le rejoignait la houle fumeuse des nuées.

L'enfant communique rapidement avec l'apparence et avec la légende du génie, cependant qu'il rôde, inquiet, au bord ténébreux des chefs-d'œuvre. Mon cœur ignorant mais perspicace ne se satisfaisait point de celui de Chateaubriand. Et puis, ce prince superbe des aurores et des soirs, pourquoi ne se haussait-il pas à être poète ? La poésie était tenue en suprême honneur dans la maison de mes parents. Le nom de Victor Hugo y était prononcé avec une salutation d'amour et une soumission unanime. Grands et petits nous habitions son temple aux sonores colonnes, nous obéissions à ses tables de la loi. Victor Hugo ! Voilà vers quoi il fallait marcher ! C'est l'héroïsme de la faible enfance, si peu protégée, de ne rien craindre dans l'ambition. Victor Hugo, était-ce un homme, était-ce un monde ? Il représentait pour nous l'espace, la sagesse, les pleurs, la bonté, le paradis. Oui, le projet, le but, c'était bien d'aller vers Victor Hugo, de s'étendre au pied de

la lyre. Et quoi de plus raisonnable que de s'élancer confiants, trébuchants, véritable pèlerinage d'enfants, vers celui qui les aimait tous, qui recueillait les plus humbles dans ses strophes retentissantes, et s'adressa avec la gravité d'un amant ébloui aux plus petits d'entre eux :

Vous eûtes donc hier un an, ma bien-aimée !

* * *

Il ne se passait guère de jours où l'un des amis de mes parents, un vieux Monsieur, nous semblait-il, — car quel âge ont les grandes personnes aux yeux d'un enfant ? — ne récitât quelque poème d'Hugo. Après les repas, soit que le soleil du plein jour s'engouffrât avec une brutale aisance dans la belle salle vitrée où, sur des tables d'osier, les guêpes et les roses ondulaient emmêlées, soit que la nuit naissante, portant attachée à son épaule la lune ronde, bijou japonais, présidât à l'infinie délicatesse des sons et des lignes disposés sur le sombre azur comme sur la page d'un herbier, le vieil ami de nos parents s'avancait avec componction au milieu du groupé fervent que formait l'aimable compagnie. On entendait, mouvement des âmes, s'organiser le silence et le vibrant respect. Convaincu de sa mission, assurant sa voix émue, notre ami vénérable déclamaient les vers illustres. Mains jointes, yeux clos, sachant que le miracle toujours s'accomplirait, j'écoutais s'épanche en moi le bonheur noble, chargé de visions. Quel accent avait la frémissante évocation !

Oh ! combien de marins, combien de capitaines...

Et le décor redoutable nous assaillait, la puissante malignité des océans nous montait jusqu'au cœur, nous tournions vers ceux qui en sont les héros et les victimes des regards pleins d'ombre et de charité. Il y eut un mois d'août tissé de soleil, pâmé d'aromes, qui fut, deux fois le jour, consacré à la douleur d'un père sublime. On lisait, on commentait « A Villequier », sommet où s'apaise la foudre, brillant joyau des larmes dans les *Contemplations*. Au comble du désespoir, nous aussi nous portions le deuil de Léopoldine, et je sentais

se réveiller, dans une étrange gloire, la douleur effrayée, l'immense répulsion à vivre, la mystérieuse offense que m'avait causées, tout enfant, la mort de mon père. Ainsi fus-je initiée poétiquement à la catastrophe et aux cruautés de la nature, dont je révérais les prodigues élans, par les stances que Hugo dédiait à la disparition tragique de sa fille. Le regard perdu dans le ciel dont le poète ne se détournait pas, qu'il abordait et harcelait au contraire par l'affliction, les reproches, et ce qu'un vieux prêtre, aumônier des religieuses Clarisses, nommait, avec regret, le blasphème, je cherchais à y reconnaître les lois stupéfiantes et nécessaires du malheur, et je me demandais, soumise et offusquée, pourquoi

la création est une grande roue

Qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un!

C'est au son de cette musique des mots et de la pensée que, toute petite fille, j'écrivis mes premiers vers. Est-il nécessaire de dire que, sauf le rapprochement évoqué fréquemment du berceau et de la tombe, mes balbutiements ne ressemblaient point à des vers de Victor Hugo?

Observatrice rêveuse d'un jardin aussi beau que ceux d'Orient, et qui, pareil à eux, suspendait des terrasses de fleurs sur la turquoise des flots, je composais pour célébrer ces lieux d'enchantement de petites peintures verbales, où voltigeait, couleur de crépuscule, une légère cendre funéraire. L'enfant privilégié ne connaît de la mort que le nom, on lui épargne la vue de l'injure suprême de la nature, mais il devine l'insécurité autour de ses pas, il est intrigué et abattu par l'énigme dolente qui s'étend de la terre au firmament, et sous quoi s'efforce, lutte et gémit la création entière.

Mes aveux chétifs et francs tracés d'abord sur des feuilles volantes, je les recopiais avec application dans deux petits albums qu'une clé argentée tenait clos, et qui, par là, prenaient à mes yeux l'aspect d'une importante propriété. Souvent, une décalcomanie, humble image représentant un bouquet de fleurs villageois, étroit comme le cercle où les enfants, à la fin d'une lettre, déposent et enferment un baiser, était humectée d'un peu d'eau et imprimée par ma sœur au-dessus de ces mélodies mélancoliques. La mélancolie, la tristesse,

bien que pesantes à des membres si frêles, me rendaient fière. J'avais appris auprès de ma mère à vénérer cet état du cœur, à honorer le saule et le cyprès. Tout ce qui lui paraissait beau, elle le déclarait triste. Belle, juvénile, rieuse, ma mère ingénue goûtait sans le savoir au plaisir et à tous les triomphes de la vie, mais elle n'attachait de prix qu'à l'infortune, au sublime, aux sanglots. Mon admiration pour elle, comme ma nature même, me portaient à l'imiter et, plus sensible qu'elle, dont la robuste grâce soulevait et inclinait avec une infatigable allégresse l'urne grecque chargée d'harmonie, je transformais en douleur la joie, je ressentais jusqu'à la détresse insupportable l'excès de la suavité. Ainsi mes premiers murmures poétiques reflétaient-ils cette souffrance du rêve que, si longtemps après, j'ai fixée avec une précise mémoire :

*J'étais une enfant triste, enivrée et chétive,
Avec je ne sais quoi de fort comme la mer
Qui ne saurait manquer, alors qu'il faut que vive
Un corps léger qu'anime un ouragan amer!*

*La nuit, me soulevant d'un lit tiède et paisible,
M'accoudant au balcon, j'interrogeais les cieux,
Et j'échangeais avec la nue inaccessible
Le langage sacré du silence et des yeux.*

*Ah! que je me souviens, enfant grave et profonde,
De vous qui fûtes moi! comme j'entends encor
Les grenouilles chanter, ces cigales de l'onde...*

Mes puérils essais furent adoptés chez moi avec complaisance, avec orgueil, comme l'avaient été, quelques mois auparavant, les descriptions de nos promenades dans la campagne. Tel vieil ami lettré de notre entourage y croyait voir des reminiscences héréditaires de l'élégie grecque et latine. Je surprenais des éloges qui circulaient à voix basse, des regards dont le sourire ravi descendait pieusement sur mon front, occupé de tendresse et non de vanité. Je remercie, à travers l'ombre et les ans, ceux qui, par la bonté et la poésie de leur âme, m'ont donné confiance en moi-même. J'étais une enfant humble, anxieuse, dépendante de tous, mais qui ne doutait pas des

mots qu'elle entendait prononcer, et qui, ainsi encouragée, puisait dans l'infini de ses désirs une certitude de vocation. Je sus dès lors ce que j'allais être un jour. Je prenais à témoin, silencieusement, le paysage deux fois azuré qui nous environnait du soin que j'apporterais à recueillir sa grâce, à la faire prévaloir sur le sortilège des lieux plus vantés. Je conclus avec un site parfait du monde la plus ardente, exclusive et fidèle alliance. J'exigeais, enfant défaillante et vorace, la gloire et l'immortalité, c'est-à-dire plus de chances et plus de périls dans l'amour, mais ces redoutables bonheurs je ne les voulais pas sans le lac, sans le jardin, sans la maison de mes parents.

Que la route où l'on marchait en chantant fût si ardue, que la ruse et la cruauté des pièges fussent sans limites, je ne l'eusse pas imaginé. J'ai connu dès l'enfance, par rafales, le souhait de n'être point venue dans la vie. Chaque événement qui arrête ou élance plus tard l'existence, et même le tranquille arrangement des jours mornes, me semblèrent excéder le pouvoir de la vaillance. A peine ai-je le courage de refaire par le souvenir le trajet que j'ai accompli dans un ouragan de témérité et de résignation violente, mais s'il fallait encore choisir l'arme d'un déchirant triomphe, je demanderais au destin la poésie, raison incluse dans la musique, indication du rêve que les harmonies de l'univers ne proposent qu'à l'instinct, et que le verbe confie à l'intelligence.

* * *

Je ne possède plus les deux albums de mon enfance, l'un relié en cuir grenat, l'autre en cuir noir, où les serrures trop souvent maniées pendaient brisées et tintaient comme des breloques. « Prenez-les », ai-je dit un jour, au temps des jours heureux, à l'un des insignes amis dont la tendresse et la pitié clémentine comblaient mon cœur et le faisaient éclater de reconnaissance. Et je vois le riant orgueil avec lequel, parcourant ces pauvres plaintes timides et infatuées, celui à qui je proposais l'humble cadeau affirma que ces petits livres le faisaient se ressouvenir des poèmes de Robert Browning. — Inoubliable générosité de l'amitié pour qui nulle apprécia-

tion n'est excessive, qui reconnaît en un visage aimé le commencement et l'épanouissement du monde, votre présence et votre disparition ont marqué mon zénith et mes ténèbres constantes!

Je ne sais pas, je ne veux pas savoir où reposent ces premiers chants de l'enfant à qui la mort, inconnue et incompréhensible, avait dépêché l'ombre de sa flèche avant d'en pénétrer son âme. Je ne puis penser sans douleur à ce qui survit de moi au-dessus des tombeaux.

* * *

Quelques années passèrent sur l'œuvre puérile. Je m'étais détachée de mes petits poèmes sans gloire suffisante. J'aimais la conversation, j'y exerçais ce que l'on appelait l'éloquence. On applaudissait également à la verve descriptive, pathétique ou moqueuse.

Vers l'âge de douze ou treize ans je fus déçue par l'étude du piano où, avec une sorte d'alacrité assurée qui me venait du tendre regard que posait sur la naissante jeune fille le professeur de solfège ou le violoniste subjugués, je malmenais Beethoven, Mozart, Chopin, Mendelssohn en les entraînant dans une sorte de ronde enthousiaste. Ma mère, prêtresse sans défaut des suaves mathématiques, fut irritée du sacrilège. Elle ne méconnaissait pas, dans la musique même, les dons de sa fille véhémence, mais, préférant la vérité à l'indulgence, elle me délogeait sans précautions du tabouret de piano, s'y installait, et, ravissante, impeccable, parfumée d'harmonie dès l'abord du clavier, elle ressemblait à la sainteté qui contente dans une extase angélique son pur désir.

C'est alors que je décidai de pénétrer le mystère de la prosodie. A jamais conquise par la musique, je me consolai de ne pas me lier à elle en songeant que les cadences du verbe permettent l'affirmation singulière et précise, le mélange de l'âme avec les mondes, l'incantation, les aveux, les décrets. Un sonnet d'Alfred de Musset me servit d'exemple. Je m'appliquai à bien comprendre les exigences de l'art poétique, mais, dès ce moment, bien que m'astreignant par déférence aux lois qui construisent et contrarient le jeu divin, je rejetai

et condamnai définitivement, pour moi, toutes les entraves que je déclarais vaines. Je ne leur rendis jamais l'autorité que mon audace juvénile leur avait déniée.

* *

Les quelques poèmes que je publie aujourd'hui et que j'extrais avec circonspection d'une liasse de feuillets emmêlés, où je les vois tracés d'une écriture agile et ornée, mais encore sans vigueur, abondent en signatures. Chaque pièce de vers me semblait mériter cette prise de possession et cette espérance présomptueuse que représente le nom affirmé, livré avec confiance. J'ai écarté les chants touffus, sonores, qui me font détourner les yeux; telle est l'ingrate pudeur de l'expérience et du discernement. Les strophes que je me résous à abandonner aux lecteurs contiennent du moins, dans leur hésitation, quelques bourgeons des corolles futures. Ces poèmes maladroits je les relis sans satisfaction comme sans confusion, en me retournant vers l'enfant sérieuse et passionnée qui les puisa dans son cœur. La maladie opposait à chacun de mes désirs d'incessants obstacles, que mon imagination, toujours appelée dans l'espace, franchissait avec la témérité de l'opiniâtre aspiration. Mais cet épuisant effort, je n'en eusse pas eu le courage sans mes lectures assidues.

Des voix sublimes, venues vers moi du fond des temps, m'enseignaient l'histoire du monde, l'histoire de l'homme. C'est à leur vif accent, qui guidait mes volontés, que je dois d'avoir, jusqu'à l'heure des suprêmes tristesses, ignoré la basse vérité, et d'avoir cherché les morts les yeux levés, dans la nue triomphale où je les confondais avec le rire éternel des dieux heureux que me léguait ma race lointaine. J'ai, dès mes premiers chants, parlé des tombeaux, des cendres, du néant; mais je ne croyais pas en eux, j'avais foi dans un infini ineffable qui reflétait pour mon cœur l'allégresse et l'altitude de l'azur illimité.

Plus encore que les poètes dont l'hymne exaltant ajoutait à ma flamme sans la modérer ni la diriger, les philosophes, les moralistes, furent retenus par mes faibles mains à mon chevet d'enfant brave. Je fus conquise par l'intelligence. Fièvre de la terre des Grecs, à laquelle ma mère s'enorgueil-

lissait d'appartenir au point d'évoquer le sol ancestral jusqu'en ses irritabilités ménagères : « Vive l'île de Crète ! Vivent les filles de Minos ! » l'entendis-je rétorquer à la nonchalance morose d'une servante qui ne voulait point se mettre au pas de son adroite énergie, je m'unissais au miracle de l'Hellade logique et noble.

Montaigne, tout construit d'antique argile sur quoi verdoie et fleurit la neuve forêt de son génie nourricier, m'empêcha de désespérer, m'empêcha de mourir. Il ne faut pas au cœur même novice, puissamment doué pour la tristesse, de trompeuses promesses de bonheur, mais l'exactitude jointe aux prescriptions de la dignité immanquable, et au commandement du courage et de l'ordre. Sans la raison, sans la sagesse qui nous imposent le contrôle et la décision immédiate, que vaudrait le feu des passions, vers quel but s'élancerait le battement des ailes ? Aussi est-ce à la réflexion même et à ses conclusions, dont l'évidence me consolait, que j'ai consacré la méditation d'un esprit qu'assaillait et tentait le séduisant univers. J'eusse pu énumérer les enchantements que me prodiguaient, à travers la fatigue et la douleur, les transports du beau lac Léman et des cieux éployés sur les paysages romanesques. Et quel corps ébloui goûta jamais avec une soif si rapide, et dans le tourbillon d'un rapt, l'aube et l'odeur âpre et courte du vert réveil des plantes ; la jubilation de midi qui, dans un sursaut de joie explosive, semble déborder l'infini ; la lente rêverie du courbe crépuscule où la vie de l'enfant, déclinant avec le jour, rejoint la défiance résignée du petit monde animal dont on surprend les menues inquiétudes, et s'assoupit comme la vaste végétation bénie de rosée ?

Abondance et douceur des choses naturelles, vous accablez les faibles créatures, muettes d'amour, qui ne peuvent pas encore élever contre vous la rivalité de leur voix victorieuse !

J'eusse pu, exprimant les facultés violentes qui s'emparaient de moi, libérer aussi mon ambition fougueuse, mon honnête orgueil d'enfant pleine d'âme, et qui, étant elle-même le trésor dont elle dispose, ne peut pas demeurer au dedans de soi, rêve de se révéler et de se distribuer.

Je me souviens de ce besoin de multitude qui m'animait déjà, et qui plus tard ne nous contente que par le silence solitaire, peuplé d'astres.

Un triste jour d'hiver parisien, traversant l'imposante esplanade des Invalides, ma main très petite serrée dans celle d'une gardienne vigilante, dont l'œil inspectait l'horizon et supputait le danger de quelques fiacres et de l'omnibus, je vis s'avancer, compact, éclatant, tout uni, un régiment. Mon esprit, bondissant soudain, envia cette foule dont la cohésion et l'apparent triomphe m'enivrèrent. « Je voudrais être cent hommes ! » criai-je dans un impatient délire à mon austère accompagnatrice toujours soucieuse des hasards de la circulation, indifférente à ma voix, et sans réplique.

J'eusse pu, davantage encore, exprimer ma tendresse pour toute chose, mon amour et mon respect de ce qui souffre, et le ravage que faisait en moi la pitié dure et douce qui enjôle et qui piétine le cœur. Quelle privation n'ai-je pas ressentie à ne pouvoir replacer au centre de la joie ce qui languit et implore ! Devant l'enfant en guenilles, qui, dans la crainte du châtiement, harcèle le passant de ses prières et lui tend le bouquet de fleurs moite et fané que la main étrangère repousse ; près du cheval attelé à sa voiture misérable et que l'on voyait, dans la neige et la boue des soirs brumeux, se replier lentement sous lui sans pourtant s'écrouler, tant le soutenait la secrète conscience des êtres asservis, j'ai souhaité de mourir pour cesser d'avoir pitié.

Au cours d'une leçon consacrée à l'orthographe, on ne parvint pas à me faire écrire les débuts de la dictée : « Dieu est juste ». « S'il est juste, il ne saurait être bon », affirmais-je avec l'entêtement de ceux qui refusent jusqu'au supplice de participer à une action coupable. J'avais tant entendu médire, accabler, condamner au nom de la justice, — force délicate que contemple, attristé et craintif, celui qui se connaît soi-même et qui sait plaindre tous les autres, dont il ne se sent point libéré.

Il me serait agréable d'expliquer, de protéger les poèmes que j'offre à l'indulgent jugement des amis de la poésie. Ils

appartiennent à ce moment de ma vie où l'enfant veut s'échapper de l'enfance, où l'adolescente ne veut point encore s'élancer hors du cercle rassurant sur qui règne le pouvoir vénéré du regard maternel. J'eus treize ans, et le malaise rêveur de la nature aux raisons énigmatiques, le digne déplaisir des institutrices mécontentes d'un sort toujours contraire, l'indéchiffrable affairément des adultes me situèrent dans un monde chancelant dont je ne distinguais pas les valeurs.

J'eus quatorze ans et voici que la mère et ses filles se prirent de querelles sur la toilette, sur les goûts, les opinions, les petites libertés.

J'eus quinze ans, et mon cœur se déchira de mortelle inquiétude :

Quinze ans, ô Roméo, l'âge de Juliette!

J'éclatai en pleurs déments. L'irréparable ne s'était-il pas accompli? N'avais-je pas laissé passer, dans l'étourderie nébuleuse de la vie rapide et aisée, l'heure de l'amour tendre, éthéré, inguérissable, l'amour pour qui l'on meurt, à qui sont dédiés les poisons, les poignards, les beaux, les désirables, les chastes assassinats? N'avaient-elles pas quinze ans, les Andalouses provocantes de Musset; les filles de Sorrente aux pieds nus poudrés de corail et qui s'emparèrent du cœur de Lamartine; les anges mondains, déjà perfides, de Balzac, toutes les vierges de Shakespeare en tunique vaporeuse ou en culottes de noir velours, et mon modèle et mon âme, la caresseuse de colombes, Nausicaa?

Ici finit mon enfance. L'enfance, c'est l'inconnaissance, le pressentiment, certes, qui assiège l'âme de tous côtés, mais c'est le bonheur, le plaisir, le chagrin sans l'amour.

— *Enfants, regardez bien toutes les plaines rondes,
La capucine avec ses abeilles autour,
Regardez bien l'étang, les champs, avant l'amour,
Car après l'on ne voit plus jamais rien du monde!*

*Après l'on ne voit plus que son cœur devant soi,
On ne voit plus qu'un peu de flamme sur sa route,
On n'entend rien, on ne sait rien, et l'on écoute
Les pieds du triste Amour qui court ou qui s'assoit.*

— *Pauvre enfant qui jouais, ah! si l'on t'avait dit,
Quand ton arrosoir vert inondait les groseilles,
Que tes larmes plus tard, aux gouttes d'eau pareilles,
Crépiteraient ainsi par les soirs attiédies?*

*Ah! si l'on t'avait dit, lorsque sous ton chapeau
Tu riais de tenir du soleil dans tes lèvres,
Que l'été te serait un jour comme une fièvre,
Et qu'enfin ce serait atroce qu'il fût beau?...*

Une puissance immobile occupe pourtant la créature de sa naissance à sa mort. Quelle fut et demeure pour moi cette prédilection? « J'aime la beauté », répétait un de mes amis illustres, et cette préférence qu'il affirmait à voix basse et comme pour soi-même, ressemblait à un élan de souffrance, à une tristesse silencieusement exhalée. Un tel aveu, qui paraît témoigner de l'inassouvissement et de l'appel, exprimait au contraire la ferveur d'un esprit qui déborde de délices, qui les dénombre avec une douloureuse science.

J'ai, moi aussi, aimé la beauté, je l'ai contemplée et louée dans l'univers infini. J'aime la beauté. C'est elle qui élève et guide les pas de l'homme, qui le réjouit par le plaisir aux mille visages contradictoires, qui alimente la force de l'intelligence, la sage folie du cœur. Sous le masque de la fatigue, de la maladie, du labeur, de la misère de l'âme et du corps, la beauté mystérieuse transporte les sens dans un séjour suave autant que le sera l'éternel repos. Ses noms sont le courage, l'orgueil au décent maintien, et, mot divin, l'honneur.

COMTESSE DE NOAILLES

L'EXIL

Germée à la sombre surface
Du globe obscur et paresseux,
L'humanité glisse et s'efface.
A l'horizon d'un ciel chanceux.

Les hommes, liés à la terre,
S'y balancent placidement;
Les mols oreillers du mystère
Endorment leur étonnement.

Leur irritante quiétude
N'éloigne pas le doigt pesant
Que leur aïeule, l'habitude,
Pose sur leur front complaisant.

Complices du divin mensonge,
Le Repos et la Volupté
Bercent pieusement leur songe
Dans le lit de l'éternité.

Ils croient qu'au-dessus de leur tête,
Le paradis est un miroir
Qui les contemple, et qui reflète
Leur ignorance et leur savoir.

Sans que jamais leur foi se lasse,
De leur gîte artificiel
Sortant chaque chose de place,
Ils ont déjà meublé leur ciel.

Prolongeant le désir qui s'use
Au delà même du trépas,
Leur besoin s'installe avec ruse
Autour d'un éternel repas.

Il semble à leur humeur légère
Qu'ils ont pénétré la cloison,
Et que leur âme ménagère
Ne fait que changer de maison.

Sans révoltes et sans surprise,
Ils vont répétant chaque mot
De la leçon qu'ils ont apprise
Et qu'ils gardent comme un dépôt.

Le triste Intérêt les visite,
Les guette au réveil, les attend,
Les arrête et les sollicite
Avec un visage important.

Leur prévoyance qui s'aiguise,
Ignore, obstinée à veiller,
Que le hasard entre à sa guise
Et fait sa place à leur foyer.

Ils ont défendu qu'on leur ôte
Leur calme ignorant et replet,
Car ils ont inventé la faute
Pour punir ce qui leur déplaît.

Esclaves soumis de l'usage,
L'austère méditation
Ne leur jette point au passage
Sa dure interrogation.

Ils adorent la main qui plisse
Les moires des vivants décors,
Et ne cherchent pas quel caprice
A livré leur âme à leur corps.

La senteur du sol les enivre...
— Mais moi, qui n'ai jamais connu
La molle volupté de vivre,
Je hais l'abandon ingénu!

Chaque aurore qui me réveille
Me luit comme au premier matin;
J'aurai vécu sans que la veille
M'ait préparée au lendemain.

Je n'ai point de demeure au monde,
Point de foyer et point de lit
Où glisser ma peine profonde
Dans l'accoutumance et l'oubli.

J'erre en cherchant quel coin de terre
Ou quelle étoile au firmament,
Fragments de mon cœur solitaire,
L'attireront comme un aimant.

Je cherche vers l'aube nouvelle,
Et dans les lointains disparus,
Quelque écho d'une âme jumelle
Pour qui je ne sois pas l'intrus.

Je vais, épiant à quel signe
Le passé promet l'avenir,
Et quelle prophétie est digne
De l'attente ou du souvenir!

— Quand trouveras-tu dans ton antre,
Cœur farouche, exilé si tôt,
La gaîté de l'enfant qui rentre
En reconnaissant le château?

Le repos de la femme sage,
Qui, rentrant ses blés à foison,
Se plaît à songer au ravage
Que fera la froide saison?

Nature, étrange nonchalante
Qui balances contre ton sein
L'humanité lâche et tremblante,
Anxieuse de ton dessein,

Tu peux secouer à ton heure
Mon poids, ce léger embarras,
Sans qu'un de mes gestes t'effleure
Pour se retenir à ton bras,

Je ne suis pas habituée
Et ne t'ai point appartenu,
Car ma demeure est située
Au royaume de l'inconnu!

.....

NOTRE AMOUR

Notre amour sera grave ainsi qu'un Dieu vieilli
Qui se croit éternel et sent l'autel qui tremble,
Et nous serons tous deux les servants recueillis
Du mystère sacré qui nous isole ensemble.

Nous serons les élus et les proscrits hautains;
La vie autour de nous insultera nos rêves.
Nous sentirons pleurer dans ses mornes festins
Notre amour, infini parmi les choses brèves.

Notre amour est le vase rempli d'or et de nard
Que nous portons tous deux en tremblant d'en répandre;
Rien ne nous vient de nous, et le sombre hasard
Nous confie un trésor dont il nous fait dépendre.

Nous nous enchanterons du périssable attrait
Et des vives clartés du jour qui se consume,
Et nos sourires même auront l'air d'un regret;
Nous ne serons jamais joyeux sans amertume,

Car nous refuserons le bonheur calme, offert
A ceux que n'émeut point la sirène ondoyante :
Le parfum qui s'égare et le son qui se perd
Nous verseront à flots leur volupté fuyante.

Dédaigneux des efforts et des réalités,
Nous goûterons, muets patriciens du rêve,
Les trésors savoureux de nos oisivetés
Aux languissants détours de l'heure qui s'achève.

Les hommes cherchent l'or et la gloire autour d'eux,
Leur vanité se plie au joug de leurs chimères;
Nous n'aurons de fierté que d'être beaux tous deux
Dans le fragile essor des grâces éphémères.

Au printemps nous irons errer nonchalamment
Dans la moiteur des prés. Les guêpes querelleuses
Nous berceront l'été d'un mol bourdonnement,
Et l'hiver nous aurons des tendresses frileuses.

Notre ardente ferveur et nos effusions
Iront grossir la somme inutile des choses,
Mais qu'importe aux étés, ivres d'éclosions,
Ce que pèse à l'hiver la poussière des roses?...

MÉLANCOLIE

C'est l'heure bienveillante et discrète du soir,
Le vieux sonneur monté dans l'antique tourelle
Berce pieusement le vibrant encensoir;
Sur le ciel clair l'église étend son ombre frêle,

Les oiseaux sous son toit ont bâti leur manoir.
Mais voici qu'au travers de la rude dentelle
Ils fuient craintifs, au son que l'airain fait pleuvoir,
Le pignon vermoulu que l'âge démantèle.

Éparpillant dans l'air ses battements dolents,
La cloche éveille en moi des souvenirs troublants,
Sa houle pesamment me frôle et me transperce.

Et dans mon cœur profond, où son écho frémit,
Chaque vibration effarouche et disperse
Un tourbillon d'oiseaux qui s'étaient endormis!

LE PASSÉ

J'ai peur des lendemains de fête et de plaisir,
Je ne suis pas de ceux qu'un souvenir enchante,
Et le bien dont mon cœur a dû se dessaisir
Est un mort sans linceul dont le regard me hante.

Celui qui goûtera le fruit qu'il put choisir
Ne saura plus l'émoi dont s'enivrait l'attente,
Et mieux que les refus vous blessez le désir,
Baisers, haltes d'amour sur la rapide pente!

L'été vert, enfoui sous les effeuillaisons,
Attriste, d'un rappel, nos sombres horizons,
Nappes de sable morne épandu sans clémence;

Et j'ai l'abattement, moi qui rêve à jadis,
Du voyageur entrant dans le désert immense,
Après avoir quitté la dernière oasis...

A UNE STATUETTE DE TANAGRA

Sois agréable aux dieux, vierge de l'Acropole!
Tu doras mon foyer de ton passé vermeil.
Dans ma demeure obscure, ainsi qu'une auréole
Je vois derrière toi se lever le soleil.

Laisse flotter sur moi les ondes de ta robe
Qui traînait sur la plaine où le figuier fleurit;
Le lin, que tu retiens d'un ruban, me dérobe
La grâce de ton corps qui chante et qui sourit.

Je viendrai m'appuyer au socle où tu reposes,
Déesse, je languis. Le geste qui bénit
A moins d'apaisement que tes divines poses
Où la vigueur féconde à l'idéal s'unit.

Tes deux bras étendus éloignent les offenses.
Dans la coupe fragile et sûre de ta main
J'ai mis mon cœur, qui semble un vase aux belles anses
Répandant son parfum au fil de ton chemin.

— Je te brûle l'encens et le cierge mystique,
Verse en retour sur moi les grâces de ton ciel.
Ouvre sur mes genoux le pli de ta tunique,
Qu'il tombe des citrons, des ramiers et du miel!

A LÉOPARDI

Mon orgueil s'est couché, triste Léopardi,
Dans les enseignements funèbres de ton livre
Qui chante d'un cœur las et d'un verbe hardi
Que la vie est oiseuse et que la mort délivre.

Tu contes que le monde est très insuffisant
A nourrir l'appétit des désirs en démence,
Et qu'il est malaisé de goûter le présent
Pour ce que le bonheur nous suit ou nous devance.

Tu donnes la douleur en remède à l'ennui,
Sachant qu'avant la mort l'homme lutte sans trêves
Et qu'il n'est de douceur sur terre que la nuit,
Dans les sommeils obscurs d'où sont exclus les rêves.

Tu sais que l'homme est dur et faible sans recours,
Qu'il est humilié dans ses vieillessees lentes
Devant le front riant des nouvelles amours
Et devant la verdure renaissante des plantes;

Que souhaiter des jours nombreux est fol et vain,
Que la vie en sa marche est prudente et sévère,
Et qu'il vaudrait bien mieux, sans épargner le vin,
Boire d'un trait l'ivresse immense au même verre!

Rêveur, tu te raillais de tes conceptions,
Et ton fin dialogue insulte ta chimère
Quand tu sais qu'il n'est point de constellations
Où la chair est heureuse et l'âme moins amère.

Et le venin subtil qui ravit et qui mord,
En coulant de ta lèvre attristée oint mon âme,
Qui se sent parfumée et dispose à la mort
Comme les corps pieux lavés dans le cinname,

Mon esprit tourmenté par l'aiguillon profond
S'apaise en un sommeil nonchalant et morose,
Et mon désir plaintif se dissout et se fond
Dans le néant paisible où ton cœur se repose...

ANNA DE BRANCOVAN

LE NOUVEL ANACHARSIS

I

A présent que les voyages m'ont formé, que j'ai bu l'eau de l'Hippocrène, je pourrais malaisément me dissimuler que mon premier maître, mon cousin le moine Grégoire, était d'une ignorance qui passe l'imagination. C'est dommage. Par bonheur, la clairvoyance ne change rien aux sentiments de vénération que m'a toujours inspirés ce saint homme. La gratitude, le respect désarment ma critique, et je continue dans un âge avancé de croire comme à l'Évangile, plus obstinément peut-être, aux belles histoires dont il a jadis émerveillé mon enfance.

Celle qui sur toutes me plaisait, c'était naturellement la plus fabuleuse, la plus flatteuse aussi. J'avoue que j'ai de la vanité, j'en avais déjà. Lorsque frère Grégoire me contait, d'après les traditions orales, les origines de ma famille, il m'assurait que nous descendions du fameux Scythe Anacharsis qui visita la Grèce au temps de Solon. J'étais plus fier de cette descendance que de notre parenté avec le Grand-Prince de Moscovie, et je désirais si fort d'être tout de bon un anacharside que je tremblais de ne l'être pas. Par exception en cette circonstance, je me méfiais du savoir de mon cousin. Je ne me lassais point de lui faire redire la légende qui me charmait, je lui posais des questions insidieuses et, dans le moment qu'il venait d'y répondre, je les lui posais encore ; car, à cet âge, on se figure que plus une affirmation est répétée, plus elle devient vraie, la quantité de la preuve fait illusion

sur sa qualité. Frère Grégoire, qui était la même douceur, ne s'impatientait point. Il se répétait aussi souvent que j'avais le caprice de le souhaiter, et il alléguait en faveur de sa thèse des arguments qui encore aujourd'hui ne laissent pas de me paraître assez solides.

Il les tenait d'un autre moine, frère Jean Dragash, apparenté au dynaste de Mistra, grand voyageur, venu naguère en Moscovie, de Chrysopolis qui est sur le Bosphore vis-à-vis Constantinople et que les Turcs ont depuis appelée Scutari. Frère Grégoire me remontrait que les Scythes, plus tard confondus avec les Sarmates, avaient été les premiers occupants de notre pays, partant la race la moins mêlée, et qu'il était vraisemblable que l'une des plus grandes familles de Moscou eût dans ses veines le sang le plus pur; qu'ils avaient coutume de traire leurs juments et que je n'aimais rien tant que le khoumis; qu'ils étaient les uns blonds, les autres bruns, et que j'étais châtain clair; que j'avais tout le loisir de devenir velu comme on prétend qu'ils étaient, et que j'avais déjà une magnifique chevelure; que je portais des pantalons; que je promettais d'être habile à tous les exercices du corps; que j'avais dans la physionomie on ne sait quoi d'agréablement sauvage et, pour tout dire, un air scythe. Je ne demandais qu'à être convaincu.

Jean de Chrysopolis l'avait été bien avant moi, et de si bonne foi qu'il avait cru pouvoir inscrire de sa main, sur les quatre murs de notre grand salle, une maxime en quatre mots de l'ancêtre, que nous avons adoptée aussitôt pour devise de notre maison :

ΓΛΩΣΣΗΣ ΓΑΣΤΡΟΣ ΑΙΔΟΙΩΝ ΚΡΑΤΕΙΝ

Il en avait expliqué le sens à frère Grégoire, qui me fit part sans malice de cette traduction un peu littérale pour un écolier de dix ans. J'ai depuis lors, en même temps que la langue des Grecs, appris d'eux la mesure, et je traduis moins exactement, mais avec plus de décence, qu'il faut tenir sa langue, ordonner à son estomac et n'être point l'esclave d'Aphrodite. Mes nobles parents ne traduisaient ni d'une façon ni de l'autre, et quand ils traitaient leurs amis dans cette grand salle, on n'observait aucun des trois commen-

dements du vieil Anarcharsis, notamment le troisième. Je me souviens d'y avoir vu des spectacles qui n'étaient point pour des yeux d'enfant, lorsque je m'y glissais par curiosité au moment que les convives commençaient de se rencontrer sous la table. J'ai fait plus tard réflexion que le γλώτσης, γαστρός, αἰδοίων κρατεῖν d'Anacharsis et de Jean Dragash aurait aussi bien pu s'écrire en un tel lieu *Mané, thécel, pharès*.

A cette époque, j'imaginai que l'humanité est toujours et partout semblable, que ni les mœurs ni les costumes n'ont changé depuis l'origine des temps. Lorsque le frère Grégoire, qui savait à peine lire mais qui avait une mémoire excellente, me récitait mot à mot les récits que lui avait faits le frère Jean des malheurs et des crimes de Périandre, tyran de Corinthe, l'un des familiers de mon ancêtre Anacharsis, je me représentais ce personnage vêtu à la mode de notre Grand-Prince mon cousin. Ses actions les plus brutales ne différaient pas sensiblement des barbaries dont j'étais quasi à tout instant le témoin, je n'y trouvais rien que d'ordinaire. Je n'admirais même point qu'après avoir tué dans un accès d'injuste jalousie sa femme Melissa, exilé son plus jeune fils Lycophron qui lui tenait rigueur de ce meurtre et, afin de châtier les habitants de Corcyre qui à leur tour avaient tué Lycophron, pris trois cents garçons de cette ville pour en faire des eunuques, enfin après être mort de chagrin, ce qui ne saurait l'excuser, Périandre eût été comme si de rien n'était compté au nombre des sages. Je lui en voulais si peu que j'aurais souhaité le connaître. Il semble que j'eusse déjà conçu le projet de faire un grand voyage à l'exemple de mon ancêtre et dans les mêmes contrées, sans autre intention d'abord que d'étendre le cercle de mes relations.

Un tel dessein n'avait rien de chimérique, ni même de fort original. On ne redoutait pas alors les voyages, quelles qu'en pussent être les difficultés, les lenteurs et la dépense. Il n'était point rare de voir à la table de notre Grand-Prince des étrangers de passage venus des régions les plus lointaines de l'Occident. Le commerce était continuel entre sa cour et celle des empereurs de Constantinople, les alliances même étaient fréquentes : le roi des Romains Jean Paléologue avait épousé

en premières noccs sa fille, ma cousine Anne. Malheureusement, elle était morte, et il avait épousé coup sur coup Sophie Paléologuina fille du marquis de Montferrat, puis Marie Comnène fille de l'empereur de Trébizonde; mais le basileus restait dans les meilleurs termes avec le Grand-Prince, et il y avait sans cesse entre eux des échanges d'ambassadeurs ou de courriers.

L'intimité était assez étroite pour que les deux cours, sans imitation concertée, eussent bien des usages communs et presque même étiquette. Ma noble cousine Anne ne dut point se sentir trop dépaysée quand elle passa de Moscou à Byzance, et je me trouvai comme chez moi lorsque j'eus moi-même quelques années plus tard l'honneur d'être admis en la présence de l'autocrate. Aucun objet véritablement nouveau ne frappa ma vue et je n'aperçus de différences que dans les proportions : la Grande-Principauté de Moscovie n'est pas encore millénaire. Je ne remarquai point d'abord que nous portons comme des guenilles des vêtements aussi riches que ceux des Romains, et que l'on ne peut nous reprocher le défaut de luxe, mais seulement un peu de crasse sur nos magnifiques habits.

Mes parents ne songèrent point à contrarier ce goût de l'aventure que je témoignai dès mon plus jeune âge, mais l'idée leur vint naturellement d'en tirer parti pour ma fortune; et comme ma naissance me désignait pour les ambassades, ils voulurent sans tarder me mettre en état d'y faire figure et d'y soutenir mon rang. Une parfaite connaissance des deux langues est la première nécessité de l'emploi. On me donna un autre précepteur, moins ignorant que le frère Grégoire, qui fut particulièrement chargé de m'enseigner le grec.

Bien que je fusse à peine âgé de treize ans, et que j'eusse peu de précocité, je sentis confusément mais avec force toute l'importance d'un tel événement. Je crus entendre une voix d'en haut m'avertir que de ce jour datait pour moi une ère nouvelle, que j'étais appelé, que j'étais élu. J'éprouvais une joie si excessive qu'elle me faisait mal. Il s'y mêlait une sorte de religieuse terreur, et lorsque je fus mis en présence de mon maître, je fus certainement aussi bouleversé

que Moïse quand il aperçut la face du Seigneur dans le buisson ardent. Je ne ressemblais point au prophète, et je devais plutôt avoir l'air d'un petit catéchumène fort ému de pénétrer pour la première fois dans le pronaos, qui ne sait pas encore compter assez loin pour calculer de tête dans combien de jours ou de mois les portes désirées du sanctuaire s'ouvriront enfin devant lui.

Je ne crois pas manquer de respect à Michel Apostolio en publiant que, si je ne ressemblais guère à Moïse, il ressemblait encore moins au Tout-Puissant. Il avait la taille brève, les épaules étroites, enfin si peu de matière qu'en dépit d'une laideur extrême on pouvait dire son corps glorieux. Moi, j'étais bâti comme un jeune Scythe, et je ne savais que faire de toute ma réalité qui me gênait pour m'humilier devant lui. Il était sphénopogone, c'est-à-dire qu'il portait la barbe pointue, et il avait fort exactement la mine de ces personnages, ecclésiastiques ou fonctionnaires, secs, noués, rabougris — et corrects, que l'on voit sur les mosaïques. Il avait appartenu, en effet, à l'Église et à l'Administration, et il s'était élevé jusqu'aux dignités les plus considérables, d'où il avait été, selon l'usage, précipité par une intrigue de cour. Comme l'Empereur daignait cependant lui permettre de choisir le lieu de son exil, et qu'il gardait le meilleur souvenir de Kiev dont il avait été, en passant, métropolite, il avait désiré de revoir la Moscovie. On l'y comblait d'honneurs, mais il y crevait de faim. Il fut bien aise de donner, moyennant le vivre et le couvert, des leçons de grec à un jeune Scythe, né, riche, plein de zèle et qui descendait du sage Anacharsis.

Je n'étais pas encore en mesure de juger son érudition, il me semblait bien qu'il avait l'esprit orné, trop orné peut-être; mais ce qui me frappait davantage était sa vanité ingénue. Il aurait fallu être aveugle pour n'en être pas aveuglé, et les enfants n'ont pas d'ordinaire des yeux pour ne point voir. Le plus haut degré de la connaissance est, selon Socrate et Platon, de savoir, et de savoir que l'on sait. Dans l'ordre de la science, rien de mieux; mais dans l'ordre de la Société, combien plus agréables sont les savants qui s'ignorent! Michel Apostolio ne s'ignorait point, hélas! Il avait surtout des prétentions littéraires. Il disait avec simplicité de lui-même :

— La grâce voltige sur mes lèvres, le miel en découle et, quand je me tais, ce n'est pas un bœuf que j'ai sur la langue comme les héros d'Homère, c'est un monceau de fleurs.

Il ne se taisait d'ailleurs presque jamais.

J'avais le goût trop scythe pour apprécier ces images, et je trouvais cette vanité ridicule; mais je la trouvais aussi admirable et je m'étudiais à l'imiter. J'ai déjà confessé que je suis enclin à ce défaut. Le mauvais exemple qu'il me donnait, m'y enfonçait davantage, au lieu de me faire faire un retour sur moi-même et de me corriger. Mon excuse est que je considérais Apostolio comme une sorte de mystagogue chargé de mon initiation. Je le suivais les yeux fermés, et j'aurais pensé hasarder de le perdre, j'aurais craint qu'il ne s'évanouît comme un fantôme, comme Eurydice quand Orphée la regarda, si j'avais eu l'imprudence d'examiner le fort et le faible de ce qu'il m'enseignait.

Je dois dire que ce n'était pas sa faute si je me montais ainsi l'imagination. Son langage trop fleuri jusque dans les entretiens familiers ne l'empêchait point d'être un bon professeur élémentaire. Il avait, ainsi que le premier maître d'école venu, commencé par le commencement, qui était de me montrer les lettres de l'alphabet; en même temps il s'efforçait avec une louable patience de me caser dans la mémoire les termes usuels les moins relevés. Les caractères grecs ne sont pas si différents des nôtres que j'eusse lieu d'être saisi à leur vue d'horreur sacrée, comme si l'on m'eût présenté des signes magiques ou des hiéroglyphes; et pour m'exalter quand j'apprenais qu'un vase où l'on fait bouillir l'eau à la cuisine est une *φιάλη*, ou *κύλικιον* une de ces coupes à mon gré trop petites où l'on me donnait encore à boire en attendant mieux, il fallait que j'y misse beaucoup de bonne volonté : j'en avais infiniment.

Il n'était pas question de grammaire jusqu'à nouvel ordre. Apostolio me disait, et j'estime qu'il n'avait point tort :

— C'est par la pratique de la conversation qu'il faut apprendre les langues vivantes. Quand tu parleras couramment, je t'enseignerai à parler correctement et je te ferai connaître les règles.

Il me disait encore :

— Pour t'apprendre à nager, ne t'a-t-on point jeté à l'eau?

Je crois bien que je m'y étais jeté moi-même.

Je commençais de nager fort bien, au sens figuré. J'entends que je faisais des progrès surprenants. Ils étaient seulement un peu gênés par les difficultés de la prononciation. La raison des enfants est rigoureuse, j'avais un grand besoin de clarté; je trouvais fort incommode, partant absurde, que tant de voyelles ou de diphtongues eussent en grec le son de l'i. J'osai demander un jour à mon maître s'il était bien certain que le grec eût toujours été prononcé de cette étrange façon-là. Il me protesta que cette langue élue n'avait pas subi la moindre altération depuis les temps les plus reculés. Il ajouta qu'elle doit cette invariabilité miraculeuse aux poètes et aux prosateurs à qui elle sert d'instrument depuis trois mille ans au bas mot, et dont la glorieuse succession n'a pas été depuis lors interrompue, en dépit des vicissitudes de l'histoire et de la politique, d'Homère jusqu'à lui-même.

Il apporta un peu plus tard quelques tempéraments à ces affirmations hardies, et m'avoua que le bas peuple de Constantinople ne parle plus tout à fait comme jadis celui de Lacédémone ou d'Athènes; mais il ne craignit pas de me certifier que la langue littéraire était immuable, que les bons auteurs ne transigeaient ni avec la grammaire ni avec le vocabulaire classiques, et qu'il se piquait d'écrire quant à lui aussi purement que le divin Platon.

Afin de m'en faire juger (comme il m'exerçait à la calligraphie), il me donnait pour modèles des phrases tantôt de l'un, tantôt de l'autre, et il me demandait si j'y voyais une différence. J'en voyais une que je n'osais lui dire, qui était que je comprenais sans trop de peine ses textes, fort voisins, malgré tout leur ornement, du parler vulgaire qu'il m'enseignait, et qu'aux textes du divin Platon je ne comprenais encore rien du tout.

Quand nous abordâmes le rudiment, je devins promptement capable de faire entre les deux langages des comparaisons qui me rendirent sceptique à l'endroit du purisme d'Apostolio. Je relevai chez mon maître de véritables barbarismes! Mon zèle de néophyte s'en attristait, d'autant que, par

crainte de lui causer de la peine, je croyais devoir jusqu'à plus ample informé garder la mienne pour moi.

Un jour cependant, je n'y pus tenir. J'étais enivré des conjugaisons, dont il venait de me révéler tous les secrets subtils, et particulièrement fier de savoir désormais reconnaître l'aoriste à son augment, le parfait au redoublement de la première syllabe, le plus-que-parfait à la réunion de l'augment et du redoublement. Je savais en outre que ce dernier temps est rare chez les bons auteurs.

Pour me divertir après cette leçon ardue par un travail de la main qui ne m'apprêtât plus à penser, Michel Apostolio me pria de transcrire une page de sa façon. Il me regardait faire, se récriait sur les artifices de ma calligraphie, et me promettait que je serais sous peu l'un des copistes de manuscrits les plus habiles et les plus recherchés. On doit lui rendre cette justice qu'il n'était pas, de son vivant, plus avare de louanges pour les autres que pour soi.

Bien que je fisse la part de cette politesse trop généreuse, ses compliments m'étaient fort sensibles. Mais je n'ai jamais su rien faire machinalement, et tout en exécutant de mon mieux ma besogne matérielle, contre la coutume des copistes je ne pouvais me défendre de lire ce que je copiais. La signification de bien des mots m'échappait; en revanche, je reconnaissais au passage les formes dont j'avais la science toute fraîche. Je m'étonnai de rencontrer en quinze lignes trois de ces plus-que-parfaits que mon maître m'avait dits tout à l'heure inusités.

Hélas! il y avait pis que cette négligence : je l'aurais à la rigueur excusée, encore que je fusse transporté du zèle de la loi; mais ce qui me confondit, fut de ne pouvoir reconnaître ces plus-que-parfaits qu'à leur désinence; le redoublement y était, mais l'augment faisait défaut. Je crus d'abord à une erreur, et je l'imputai naturellement à un secrétaire de mon maître, à qui, j'imagine, il avait naguère dicté ce morceau. Je pris sur moi de rétablir la leçon correcte. Apostolio, qui regardait toujours par-dessus mon épaule, ne dit rien la première fois. A la récurrence, je l'entendis qui soupirait. J'en fus si troublé que je n'osai rendre au troisième plus-que-parfait l'augment où il avait droit. Je tournai la tête vers mon

maître : il rougissait, il baissait les yeux comme un coupable.

— Oui, mon enfant, — me dit-il, — j'ai bien écrit, ou plutôt j'ai mal écrit de la façon que tu vois; et je suis contraint de t'avouer que je l'ai fait exprès. J'ai sans doute à me reprocher d'autres fautes que je commets par mégarde. Je ne crois pas absolument chimérique le noble dessein que nous avons formé de maintenir la langue de nos ancêtres; mais nous devons, dans une certaine mesure, tenir compte de l'usage, et souvent même il profite de nos moments de distraction pour nous imposer ses caprices à notre insu. Nous nous en apercevons quand le mauvais pli est pris et qu'il n'y a plus de remède. Nous aurons beau faire, nous sommes nés plus de quatorze siècles après la venue de Notre Seigneur en ce monde, et nos maîtres étaient nés plus de quatre siècles avant l'ère chrétienne. La faute que tu as raison de relever chez moi se rencontre déjà chez Michel Psellos, l'un de nos puristes les plus scrupuleux, qui naquit en l'an de grâce 1018 et mourut en l'an de grâce 1078. Comment veux-tu qu'au bout de quatre cents ans bien comptés j'essaie de réformer une licence qui semble maintenant légitimée par la possession d'état? Mon enfant, — conclut Apostolio avec l'accent d'une véritable douleur, — si je hasardais aujourd'hui de mettre un epsilon au plus-que-parfait, tous les jeunes fats qui se mêlent de littérature, et qui tirent vanité de leur scandaleuse ignorance grammaticale, seraient trop heureux d'avoir un si bon prétexte pour crier sur les toits que je suis un pédant suranné. Les grammairiens eux-mêmes s'empresseraient de trahir et qualifieraient ma superstition de l'augment une affectation ridicule.

En répétant après tant d'années ce discours, je suis presque sûr de n'y pas changer une syllabe, et je puis sourire aujourd'hui de l'émotion qu'il me causa, mais non point me défendre de la ressentir avec une vivacité à peine amortie. J'étais à la lettre consterné.

Les tout jeunes gens qui ont le cœur bien placé n'admettent que le sublime, ils n'aperçoivent pas de moyen terme entre l'héroïsme et l'extrême lâcheté. La mine contrite de mon maître, sa voix pleurante, que je crois entendre, sa peur des sots, sa honteuse capitulation, tout cela, en un instant, avait

ruiné son prestige. Il était pour moi plus qu'un dieu, je venais de perdre la foi; j'en demeurais stupide et meurtri. Je n'avais plus devant les yeux qu'un pauvre homme incapable de martyre, qui hésitait de sacrifier sa vie et sa situation pour un epsilon indispensable.

Je ne crois pas que mon intelligence et ma sensibilité aient essuyé plus de trois ou quatre fois dans le cours entier de mon existence une crise si dramatique. La cause en était bien petite, mais les conséquences en furent infinies. Je doutai de certains principes, qui me semblaient évidents parce que je les avais adoptés sans examen, et notamment ma philosophie ingénue de l'histoire se trouva soudain retournée. Je cessai de croire que rien d'essentiel ne change ici-bas et que l'humanité peut se tenir durant dix-huit siècles ou plus au même point de civilisation. Je conçus, faiblement, l'idée d'un progrès possible vers le mieux, mais fortement l'idée d'une décadence inévitable. Je ne pouvais guère me dissimuler que nous fussions venus au monde, mon maître et moi, au temps de cette décadence des esprits, dont les signes étaient la corruption du langage, la complaisance de la grammaire et, singulièrement, l'altération du plus-que-parfait.

Les jeunes gens ont besoin de croire que l'humanité a leur âge, qu'elle partage leurs espoirs et leurs ambitions, qu'elle est tournée vers l'avenir. Le jour qu'ils s'aperçoivent qu'elle est déjà un peu fatiguée et que son passé est lourd, c'est pour eux un désastre. L'accident me semblait moins pénible pour mon vieil Apostolio et je le trouvais même bien peu magnanime de n'en point prendre son parti, de faire des efforts vains afin de prolonger une illusion qui ne lui était plus nécessaire comme à moi. N'était-ce pas dans le puéril dessein de se duper lui-même qu'il m'était venu conter que la lignée des génies Grecs se poursuivait sans interruption depuis Homère jusqu'à lui? Cette partie de son enseignement était celle qui désormais m'inspirait plus de méfiance; et sans me découvrir, je le priai de m'indiquer, parmi cette longue suite d'hommes et d'œuvres, quelques grandes divisions afin que je m'y pusse reconnaître, en m'épargnant les détails où je me fusse égaré.

Je pensais bien que, selon sa raisonnable habitude, il obser-

verait l'ordre chronologique et me rendrait d'abord familiers les classiques les plus anciens dont la légitimité n'est pas douteuse. Il n'y manqua naturellement point, et toutefois sa réponse ne me donna pas une entière satisfaction.

Michel Apostolio était un puits de science au prix du moine Grégoire mon premier maître, mais j'ai pu le comparer par la suite à des humanistes qui furent mes contemporains ou mes cadets. Ils m'ont enseigné par leur exemple jusqu'où un vrai savant pousse la minutie de l'érudition et le scrupule de l'exactitude. Apostolio n'en avait aucun soupçon : je ne saurais lui en vouloir, il était de son temps ; mais j'étais déjà du mien, j'avais comme une appréhension de cette science et de cette conscience dont je devais plus tard modestement participer pour le plus grand honneur de ma vie. Tous les enfants, même les moins doués voient poindre au lointain de leur esprit la clarté de l'avenir. Ce n'est qu'une flamme vacillante, pour les hommes qui ont vécu ce n'est rien, et seuls les yeux qui s'ouvrent en peuvent pressentir la lueur. Les nouveaux venus en ce monde sont avertis par une voix secrète de l'incalculable avantage que leur confère, sur ceux qui respirent encore mais qui les y ont précédés, cette prélibation des nouveautés prochaines. Ils n'ont de leur privilège et de sa valeur positive qu'une notion sans doute assez vague ; mais elle suffit à leur âge, que ne tourmente pas encore le besoin des idées claires et distinctes et qui n'exige pas de précisions. Elle suffit à gonfler leur orgueil naïf et à mettre en verve leur malice. C'est pourquoi les jeunes prennent ordinairement avec leurs aînés des airs de supériorité. Aujourd'hui encore je les trouve excusables. J'étais, en ce temps-là, pareil aux autres, et je croyais vouer toujours une admiration aveugle à mon maître quand je me permettais déjà d'examiner toutes les opinions qu'il me proposait, avec une clairvoyance dont je ne puis me repentir, mais avec un méchant désir, dont je suis un peu honteux, de le surprendre en faute et d'en triompher à part moi.

Pouvais-je me défendre de remarquer que Michel Apostolio, s'il sentait l'importance de la chronologie, en avait une conception tout à fait incertaine et grossière, et qu'une erreur de deux ou trois siècles lui semblait, à distance, aussi

négligeable que, de près, une erreur de deux ou trois mois? Il apercevait bien la nécessité, ou du moins la commodité des périodes; mais les raisons qu'il pouvait avoir d'en fixer ici où là le commencement et la fin n'apparaissaient point d'abord, et il semblait déterminer les époques au petit bonheur. En revanche, dès qu'il avait établi ses divisions arbitraires, il se persuadait qu'elles devaient correspondre à la rigueur aux principales évolutions de l'humanité, qui ne bougeait point tant qu'elle demeurait dans le même compartiment, et qui se transfigurait soudain quand elle passait de l'un à l'autre. Il ne doutait point, par exemple, que l'empire de Byzance, qui avait alors plus de mille ans d'âge, ne fût tel sous Jean Paléologue qu'il avait été sous Constantin le Grand. Dans la république des lettres, il ne soupçonnait point de progrès, fût-ce à reculons, de ce Michel Psellos, dont il m'avait parlé, à Michel Apostolio. Il est vrai que Psellos ne l'avait devancé que de quatre siècles; mais il n'avait guère plus le sentiment des distances qui pouvaient être de Platon à lui.

J'étais d'autant plus enclin à tourner en dérision cette doctrine que j'avais longtemps donné dans la même hérésie. J'eusse plutôt, maintenant, tiré en sens contraire, et appuyé trop sur les faibles dissemblances que l'on croit observer ou que l'on suppose entre les générations les plus voisines. Apostolio voulait bien admettre quelques nuances de physionomie entre la poésie d'Orphée ou des autres primitifs et celle d'Homère; mais il ne savait point les définir, ni surtout me les traduire en termes sensibles. Il s'en excusait sur ce que l'on ne peut se faire aucune idée des poèmes d'Orphée, qui sont perdus; et quant à Homère, tout ce qu'il m'enseignait de lui se réduisait à des formules vides du moindre contenu.

Il m'assurait que l'auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* est le père de toute poésie; et je me disais : « Me voilà bien avancé ! » Il me contait que sept villes, ni plus ni moins, se disputent l'honneur d'avoir vu naître Homère, et je faisais réflexion que cette rivalité est extravagante, vu qu'il y a aussi peu de vraisemblance pour la septième que pour la première et pour les cinq autres. Mon scepticisme devenait effrayant. Lorsque enfin il s'efforçait de me faire accroire que la compétence d'Homère est universelle, que le père de toute poésie en eût

remontre aux généraux sur la stratégie, aux hommes des champs sur la chose rustique et aux pilotes sur l'art de naviguer, il avait beau alléguer le témoignage de Socrate, je résistais, je pensais tout bas que Socrate et Apostolio devaient exagérer.

Il m'entretenait souvent de Solon, car il ne doutait point que l'illustre législateur, avec qui mon aïeul avait eu commerce, ne m'intéressât pour ce motif tout particulièrement. Il se souvenait d'un passage du dialogue de Platon intitulé *Timée* où le très vieux Critias conte que Critias son grand-père, qui avait quatre-vingt-dix ans quand il en avait dix, lui faisait réciter, à l'occasion des fêtes dites Apatouries, des poésies de Solon alors dans leur plus fraîche nouveauté. Le grand âge des deux Critias faisait impression à Michel Apostolio, et il était frappé surtout de l'air d'ancienneté, qu'avaient déjà pris, aux yeux des contemporains de Périclès, les contemporains de Solon. Aussi, pour une fois, concevait-il une différence bien marquée de ces deux époques, d'ailleurs sensiblement moins distantes que celles de Jean Paléologue et de Constantin le Grand; mais, comme il brouillait un peu toutes les histoires, il donnait aux Critias, à Solon, et même au vieil Anacharsis des figures de patriarches, et des façons de l'ancien testament.

Il se peut que je ne fusse pas beaucoup plus près de la vérité en les imaginant tous pareils aux paysans de Moscovie; mais j'aimais à me persuader que mon ancêtre Scythe s'était trouvé comme chez lui parmi les Grecs primitifs de son temps, et que je ne serais pas moi-même gêné ni intimidé davantage quand je m'en irais visiter le royaume des Romains.

Mon maître savait par cœur quelques dictons du législateur d'Athènes, qu'à grand peine il me fit entrer dans la mémoire. Il m'apprit de même, oralement, plusieurs morceaux d'Homère, mais il me mit entre les mains une belle copie d'Hérodote, où il me fit déchiffrer, puis m'expliqua les passages relatifs aux mœurs des Scythes, ainsi que l'étrange roman de Périandre, tyran de Corinthe, hôte d'Anacharsis. Je retrouvai avec plaisir ces histoires que le moine Grégoire mon cousin m'avait tant de fois récitées jadis, et elles me parurent encore plus authentiques lorsque je les vis couchées par écrit.

Cependant j'étais un écolier trop neuf et trop peu versé dans le rudiment pour ne pas avoir malgré moi plus attention à la forme des mots que j'épelais qu'à leur sens, où ma mémoire peu fidèle s'embarrassait trop souvent. Je m'impatientais de mes oublis ou de mon ignorance, au lieu que j'étais fier de reconnaître les flexions que Michel Apostolio m'avait enseignées. Mais ce qui justement me déroutait, c'est que je les reconnaissais, si je puis dire, sans les reconnaître, tant elles étaient défigurées; et je n'avais le choix qu'entre deux hypothèses, dont je sentais l'égale et scandaleuse invraisemblance : ou bien Michel Apostolio m'avait trompé, il m'avait montré une fausse grammaire, ou bien Hérodote ne savait point écrire le grec. Imagine-t-on la détresse d'un écolier, plein de zèle et d'enthousiasme, qui se voit tout d'un coup enfermé dans cet affreux dilemme? Ce fut la même tragédie que le jour où j'avais relevé dans un texte de mon professeur trois plus-que-parfaits indûment privés de leur augment, et elle eut mêmes conséquences.

Après avoir longtemps balancé, j'avouai mon trouble à celui qui en était cause. J'usai des formules les plus respectueuses et de maintes précautions oratoires. Je lui dis que, dans les vers d'Homère qu'il me déclamait et me faisait ensuite répéter, bien des particularités de langage m'avaient surpris, mais que je les attribuais, soit à la bizarrerie de la prononciation byzantine, soit aux licences de la poésie et surtout à l'antiquité du chantre d'Achille et d'Ulysse. Je ne me dissimulais point que la première de ces explications ne valait pas grand chose, et que les deux autres ne convenaient point à Hérodote qui écrit en prose et qui a composé son histoire à une époque beaucoup plus récente. Je pouvais encore moins comprendre que la langue de Solon, qui a précédé de deux siècles Hérodote, ne me parût pas si entachée d'archaïsme que celle de ce dernier, et ressemblât bien davantage à l'idiome que Michel Apostolio m'enseignait.

— Naturellement! — repartit mon maître. — Puisque Solon, comme tu le sais, était d'Athènes et parlait le dialecte attique dont la langue commune diffère peu; tandis qu'Homère et Hérodote, qui ont plus de rapports entre eux que tu ne sembles croire, étaient des grecs d'Asie, et usaient tous les

deux du dialecte ionien, l'un à l'ancienne mode, l'autre à la mode nouvelle.

Je n'entendais rien à ce discours : Michel Apostolio ne m'avait pas révélé encore la merveilleuse diversité de la langue grecque. Il me la fit connaître un peu trop brusquement et jeta la confusion dans mon esprit.

— O enfant, — me dit-il, — le peuple hellène a toujours été jaloux de ses franchises, il ne souffre à la liberté aucune entrave. Toutes les servitudes lui sont en aversion, et entre autres celle de l'uniformité. Il ne la tolère pas même dans les modes ou le langage. C'est pourquoi chacune des familles qui le composent a tenu dès la plus haute antiquité à garder son quant-à-soi, et là par exemple où les gens d'Athènes mettaient un ζ, qui sonne comme un δ suivi d'un σ, les gens de Sparte ont mis le σ devant, le δ ensuite, non pas sans doute uniquement par esprit de contradiction, mais pour affirmer leur souveraineté.

» Cette noble indépendance fut cause qu'il y eut en Grèce presque autant de dialectes que d'États, de villes, de bourgades, et songe que ces cités grandes ou petites n'étaient parfois distantes que d'une demi-journée de marche ! L'η traînant ou l'ω sonore et grave, qui avaient charmé ton oreille au matin profond, devenaient à la nuit tombante un α rude et rauque. Ces trop nombreux dialectes n'étaient à vrai dire que des patois, jusqu'au jour où soit un poète, soit un bon écrivain en prose les élevait à la dignité littéraire ; mais cette belle aventure n'est arrivée qu'à l'éolien, au dorien, à l'ionien et à l'attique, savoir, tout compte fait, à quatre seulement d'entre eux. Il y faut joindre la langue commune, qui n'est pas, proprement, un dialecte et qui ressemble à l'attique de fort près. Les prosateurs ont commencé de l'employer au temps d'Alexandre le Grand, ils l'emploient encore sous le règne de Jean Paléologue.

Je me permettais de douter que la langue commune d'Aristote fût celle même que mon maître appelait aujourd'hui encore langue commune, et parfois langue purifiée ; mais ce n'était point, pour le moment, ce qui m'occupait et je n'avais pas l'esprit tourné à la critique ni à la raillerie.

Les intelligences neuves comme était alors la mienne, si

elles n'ont pas un grand souci de l'exactitude et si elles peuvent concevoir sans peine ce qui est presque indéfini, ne sauraient se passer, en revanche, de la simplicité. Toute affaire trop compliquée les déconcerte, les affole, et cet état leur est, à la lettre, douloureux comme un mal physique, il leur est insupportable. Je me souviens qu'au temps que l'on m'instruisait dans notre sainte religion, je ne pouvais écouter de sang-froid la légende de Babel : je me représentais avec trop de vivacité le désarroi de ces pauvres hommes qui tout à l'heure faisaient ensemble la conversation bien tranquillement, et qui tout d'un coup ne s'entendaient plus. Je croyais me trouver dans le même embarras cruel, et je ne pouvais retenir des cris de rage. L'écume me venait aux lèvres. Ce sont les seules atteintes que j'aie eues jamais de notre fameux mal scythe.

Peu s'en fallut que je ne tombasse en de pareilles convulsions lorsque Michel Apostolio, sans m'avoir au moins préparé, me porta ce coup de m'apprendre que la Grèce était une Babel. On m'avait dit que la mesure était la vertu des Grecs, ou plutôt qu'ils ne la distinguaient point de la vertu même et de la beauté. Je ne pensais pas qu'il y eût de mesure où l'ordre ne règne point. L'unité ne me semblait pas moins nécessaire. Enfin, tous les principes de ma raison inflexible étaient renversés. Je me voyais surtout contraint de renoncer à l'idée que je m'étais faite de l'histoire des Hellènes et de leur littérature depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

Je n'admettais point sans réserve, je l'ai dit, celle que mon maître m'avait suggérée; mais elle ne laissait pas de me plaire par la majesté, par la continuité de sa ligne, et elle était aussi élémentaire que peut le souhaiter une intelligence d'enfant. J'y croyais devoir maintenant substituer je ne sais quel magnifique, mais monstrueux pêle-mêle. S'il n'y eut jamais, à proprement parler, de Grèce, peut-on dire qu'il y eut une littérature grecque? Cent peut-être! Mais j'avais accoutumé de croire qu'il n'y en avait qu'une, comme je croyais à un seul Dieu, et je ne savais plus où reprendre ma foi, mon admiration dispersée.

Je fermais les yeux et, ainsi que dans un rêve, je voyais

les tribus diverses qui sans se mêler jamais ont formé cette race émigrer nonchalamment, des contrées de l'Asie où le soleil se lève vers l'Europe où il rentre au sein des eaux. Les unes, retenues par leur paresse et par le charme de l'Ionie, s'arrêtaient sur ses rivages et c'est là sans doute qu'Homère a célébré les héros. D'autres poussaient plus loin, jusqu'aux îles où les lyriques ont chanté, jusqu'à l'Attique, véritable berceau de la philosophie, de l'histoire politique, de l'éloquence, du théâtre, jusqu'à la Morée, et de là jusqu'à la Grande-Grèce où Théocrite a dit les bergers et leurs amours dans l'âpre dialecte des Doriens. J'entendais toutes leurs voix ensemble, et elles ne pouvaient me sembler discordantes; mais n'était-ce point miracle si elles s'accordaient aussi bien, puisque chacune faisait sa partie, maintenant je le savais, dans un langage différent? Je rougirais d'insister plus longtemps sur ces imaginations d'un enfant.

Si je leur ai donné un souvenir, c'est qu'aujourd'hui, mieux informé, je n'ai peut-être pas modifié sensiblement l'opinion que je conçus dès cet âge, quand me fut soudain manifestée, en même temps que la bigarrure de l'hellénisme, la pluralité de son effort vers la sagesse et vers la beauté. Mais je n'admire pas moins aujourd'hui la littérature des Grecs; au contraire, je l'admire davantage, parce que l'éducation de monoreille s'est faite et que je perçois l'harmonie divine de ces voix qui ne pouvaient alors qu'étourdir ma sensibilité rudimentaire, tout juste capable de comprendre et de goûter l'unisson.

Je ne la compare plus à un fleuve dont les eaux s'écoulent en un seul et large lit, mais à la mer partout diffuse et je ne me lasse pas d'entendre les bruits nombreux de la mer. Je ne la compare plus à un soleil unique, mais à ces feux que les pâtres allument la nuit çà et là dans les montagnes et qui se répondent comme des signaux. Mes yeux d'homme peuvent soutenir toutes ces clartés éparses : tant d'éclairs éblouissaient mes yeux d'enfant.

A l'aube de la vie, les plus timides ont souvent des familiarités avec les personnes ou avec les objets qui leur inspirent cependant un respect quasi religieux, mais que, par une illusion de leur naïve perspective, ils s'imaginent tout près

d'eux et à leur niveau. Je prenais ainsi des privautés avec la Grèce, et je l'adorais, mais librement et sans effroi, tant que je me la représentais sous des traits simplifiés; dès qu'on me la mit dans son vrai jour et qu'on me la fit voir plus ressemblante à ce que probablement elle fut, je ne reconnus point ce visage nouveau, je perdis contenance, je me retirai d'elle, je me repliai sur moi-même, et je la boudai.

Mais le destin, que peut-être irrite l'inconstance de nos désirs, semble parfois se plaire à les combler dans l'instant même qu'ils faiblissent. C'est à cette heure de désenchantement que s'offrit une occasion d'entreprendre le voyage de Grèce, que j'avais si ardemment souhaité, à quoi je tenais déjà moins. J'avais alors à peine seize ans. Bien que l'on m'eût élevé pour la carrière des ambassades, il ne pouvait encore être question de me confier une mission importante; mais j'étais, paraît-il, un jeune barbare de fort belle mine, je montais à cheval comme un Scythe, et je pouvais avec avantage figurer dans une cérémonie. Mon cousin par alliance Jean VIII Paléologue était mort le 31 octobre de l'an de grâce 1448. Constantin Dragash fut appelé à lui succéder sur le trône des Romains, et couronné à Mistra de Morée le 6 janvier suivant. Notre Grand-Prince voulut envoyer une députation à Constantinople pour saluer le nouvel empereur lors de son entrée dans cette ville, qui ne pouvait guère avoir lieu que deux mois plus tard. Chacun des envoyés du Grand-Prince emmenait avec lui un écuyer ou un valet d'armes. J'étais tout désigné pour cet emploi, tant par mon agréable figure que par ma connaissance du grec savant et du grec vulgaire, que je commençais de parler couramment.

Je viens de dire que je me croyais désenchanté : qui donc, ayant un peu pratiqué les adolescents et sachant par cette expérience leur faculté merveilleuse de contradiction, doutera que je fusse enchanté d'apprendre que le Grand-Prince m'avait distingué en effet et donné comme page à l'un de ses ambassadeurs? Je ne tenais plus en place et le jour du départ, qui était proche, me semblait si lointain que je craignais de mourir auparavant, — qui sait? pour comble d'infortune et de dérision, la veille même de ce jour bienheureux. Je priais Dieu avec ferveur de me prolonger l'existence jusqu'au

terme du voyage. Ensuite, je faisais bon marché de ma vie, et je répétais par avance le cantique du vieillard Siméon : *nunc dimittis...*

Si je disais que la peur de ne me point réveiller m'empêchait de m'endormir, qui voudrait me croire? On s'endort toujours à cet âge. Mais je n'avais pas plus tôt fermé les yeux que je faisais des songes. La plupart étaient si incohérents, si absurdes, que le plus téméraire devin de profession se fût défendu d'en seulement chercher la clef. Je rougirais de les conter, supposé que je m'en souviensse. Il en est un pourtant dont j'ai gardé le souvenir, et qui s'est par la suite accommodé si étrangement à ma destinée que je ne puis refuser de le tenir pour un présage. On n'en jugera que bien plus tard; mais c'est ici que, dès maintenant, je dois placer cette figure énigmatique de mon avenir.

Je vis donc une femme, je ne sais à quel signe je reconnus Athéna elle-même, belle encore et majestueuse avec sa coutumière simplicité, mais lasse, blessée peut-être; la guerrière, pour ne pas tomber, s'appuyait à l'une de ces stèles que je devais retrouver au Céramique, et les violettes de la mort étaient sur ses joues, de la même couleur que ses yeux. Ses doigts retenaient un flambeau, mais son bras sans force le laissait pendre et la flamme était renversée, près de s'éteindre. Je m'approchai d'elle et lui demandai si je pouvais lui être de quelque secours.

— Prends le flambeau... — fit-elle d'une voix à peine distincte. — Sauve la flamme... Porte-la, il est temps, chez les barbares de l'ouest... Elle ne doit pas mourir... Si tu succombes, qu'un autre la reçoive de ta main... puis un autre... et un autre... comme aux courses des lampadophores...

Il m'a été donné d'exécuter cet ordre divin et d'accomplir cette prophétie. Je m'en fais gloire. Je ne sais s'il serait très convenable que j'en rendisse grâce au Dieu des Chrétiens. Mais dans le secret de mon cœur j'en remercie les autres dieux, les Immortels que l'on croit morts, et qui ne font peut-être que sommeiller, enveloppés dans leur linceul de pourpre.

II

Je frémis de penser au nombre de pages que compterait la relation de mon voyage, de Moscou à Constantinople, si mes précepteurs grecs ne m'avaient remontré que tous les détails d'une aventure n'ont pas la même importance ni un pareil intérêt, et que l'art de l'écrivain ne consiste qu'à les trier judicieusement. J'avoue que mon instinct me porterait plutôt à ne négliger aucune circonstance et que j'ai même quelques scrupules de loyauté quand, pour obéir à mes maîtres de style, je mets celle-ci dans un jour privilégié, je dis à celle-là bonsoir sans façon.

Tel est, probablement, le génie barbare de la race dont je suis issu. J'ai idée que si jamais il est une littérature russe (mais, Dieu! quelle apparence?) les auteurs de fictions ne se résigneront jamais à rien taire, disposeront tout sur le même plan, feront des livres confus, interminables, et que les auteurs de souvenirs considéreront comme également mémorables tous les événements de leur vie.

La mémoire des hommes, celle même des Russes et des Scythes, a par bonheur des défaillances qui semblent préparer le travail de l'artiste. Elle oublie aussi judicieusement. Elle indique la perspective, les valeurs. Rien ne prouve avec plus d'évidence que mes maîtres avaient raison de me recommander la mesure et le choix. Ma mémoire, cependant fidèle et minutieuse, m'a rendu le grand service de laisser dédaigneusement tomber presque toutes les images qu'elle avait reçues depuis mon départ de la maison jusqu'à mon arrivée à Byzance, et si je ne la sollicitais point, je serais réduit contre la vraisemblance à commencer là mon récit.

Cet effacement est d'autant plus étrange que pour la première fois je voyais des objets nouveaux, différents de ceux que mes yeux, à force de les voir depuis l'enfance, ne voyaient plus. Je me rappelle qu'ils m'ont vivement frappé, sur le moment. J'en ai rencontré d'autres depuis qui m'ont frappé davantage et qui ont éclipsé les fantômes plus anciens.

L'incroyable est que je ne puisse retrouver le nom du boïar que j'accompagnais (bien que cette mémoire, dit-on, soit la première qui fléchisse). Je le nommerai Vasili pour la

commodité, si j'ai lieu de parler de lui, mais je suis presque sûr qu'il avait un autre saint patron. C'était une sombre brute et un prodigieux ivrogne. Ses accès de fureur le rendaient redoutable, mais je n'ai jamais eu froid aux yeux. Je me plaignais davantage qu'il ne sût ni lire ni écrire, et accoutumé comme j'étais à la compagnie d'un grand humaniste, j'aurais dû avec lui me sentir terriblement seul; mais j'avais le divertissement de la curiosité, et je n'ai conservé de cette solitude aucun souvenir. C'est une grâce d'état, ou plutôt, c'est la grâce de l'adolescence. Enfin, la durée d'un trajet de plusieurs semaines, de plusieurs mois, — l'éternité pour un jeune garçon impatient, — a bien dû me donner le vertige; mais j'ai beau loyalement faire tous les efforts d'imagination, je ne parviens pas à me remettre dans le même état et à m'étourdir. Il est probable qu'à l'exemple d'Apostolio, j'avais alors une idée ou très complaisante ou très vague de la chronologie, de sa mesure et de son rythme. *

Je me figure que notre ambassade ressemblait à ces caravanes qui à petites journées, du fond de l'Asie, apportent aux riches marchands de nos contrées des vases précieux et des étoffes de soie. Sultan Mohamed II disait quelques années plus tard : « Jamais homme au monde n'a voyagé si vite que moi. » Cette vanterie, de notre part, eût apprêté à rire : nous ne pouvions lui disputer le prix de la vitesse. Nous cheminions comme lui à cheval; mais nous n'avions point de bêtes assez entraînées pour galoper deux jours sans arrêt et couvrir cent vingt lieues comme son coursier favori, qui en quarante-huit heures le porta de Magnésie du Sipyle à Gallipoli quand il apprit par un message secret la mort de Sultan Mourad son père. Nos montures étaient moins nerveuses, et les envoyés du Grand-Prince, partis pour voyager loin, avaient raison de les ménager, si le proverbe dit vrai.

Ils entendaient aussi ne point laisser échapper les occasions de s'amuser et de faire bombance. On devine qu'elles étaient rares. Nous n'avions pas quitté Moscou depuis une semaine que déjà nous étions menacés de famine, bien que l'on eût pris la précaution d'entasser sur nos chariots plus de provisions de bouche que de cadeaux pour le nouvel empereur. Nous traversions des plaines immenses qui seront peut-être

un jour les plus riches du monde, mais où il n'y avait pas ombre de culture ni apparence d'habitations, sauf, de loin en loin, des villages de cinq ou six huttes, qui servaient de repaire à des espèces de sauvages. Je me demandais, non sans un effroi naïf, si ce n'était pas ces créatures à peine humaines qui, beaucoup plus vraisemblablement que moi, descendaient en droiture des Scythes, voire du sage Anacharsis.

Faute de routes tracées, nous allions au petit bonheur, mais non pas toujours devant nous, et je ne sais par quelle faveur de la Providence nous parvînmes enfin à Kiev, qui fut la première ville digne de ce nom que nous rencontrâmes. Les commerçants de Gênes et de Venise, avec qui j'ai fait par la suite maintes navigations, m'ont souvent conté les excès auxquels se livrent les matelots quand après une traversée ils font escale dans un port, où rien ne leur manque plus de ce qui leur a manqué trop longtemps. Ces pauvres gens, qui méritent l'indulgence, s'en donnent, comme nous dirions, à cœur joie : ils appellent cela, en leur langage pittoresque, tirer une bordée. Je ne décrirai pas la bordée que nos boïars tirèrent à Kiev; non par fausse délicatesse : elle n'était que trop justifiée. Ils avaient précisément la même excuse que les matelots, bien que nous fissions route par terre; mais il n'y a pas grande différence entre la terre et la mer, quand celle-là comme celle-ci « ne porte pas de moissons ».

Je ne pris point part à cette fête, encore que je n'y visse pas grand mal; mais le ciel ne m'a pas refusé la vertu ou, pour parler plus modestement, le goût de la sobriété. Je n'ai jamais eu grand soif que de m'instruire; et comme le boïar Vasili, mon seigneur du moment, n'était guère plus gênant que Noé dans les vignes, je profitai de la liberté qu'il me laissait pour visiter Kiev à mon aise.

Ce qui me séduisit d'abord fut que la ville est disposée comme pour le plaisir des yeux sur les collines modérées au pied desquelles coule le Dniepr, et l'on ne saurait imaginer quel agrément, quel repos c'est pour la vue ensemble et pour l'esprit, de pouvoir enfin considérer, après tant de journées de marche en plaine, un accident de terrain.

Je ne me lassais point d'admirer le paysage, d'errer parmi les jardins de tilleuls; je n'aurais pas accordé un regard aux

monuments les plus vénérables, si j'avais pu étouffer la voix de ma conscience, qui me remontrait que j'avais seize ans et que je voyageais pour m'instruire. Je ne crus pouvoir me dispenser de faire, dans les cryptes de la Lavra, mes dévotions aux reliques de trois cents bienheureux; mais je me hâtai de remonter à l'air libre. J'allai voir la cathédrale de la Sainte Sagesse, parce que l'on prit soin de m'avertir qu'elle a été construite voilà plus de trois cents ans, par le Grand-Prince Iaroslav, sur le modèle de l'église qui porte le même nom à Constantinople. Comme je n'avais encore aucune idée de ce temple fameux, je me persuadai qu'il était, pour ainsi parler, venu à moi, et que je touchais au terme de mon voyage.

J'en étais loin. Dès que nous eûmes quitté Kiev, notre monotone chevauchée à travers la plaine recommença. Un paysage toujours pareil, un horizon qui ne change pas et qui ne fait que reculer à mesure que le voyageur avance, rien ne signifie si cruellement la vanité de la marche et de l'effort, c'est la désespérante image d'une éternité sans surprise et sans attrait. Je fis l'apprentissage de l'ennui, que mon enfance turbulente, à tout instant sur le qui-vive, n'avait point soupçonné jusque-là.

Chaque fois que nous faisons halte dans un de ces misérables villages où nos bêtes trouvaient de l'eau, mais où les hommes ne trouvaient pas de vin, je me répétais de mauvaise humeur ces mots qui reviennent à toutes les pages de l'*Anabase* : « Alors nous arrivâmes dans une ville de ressources et peuplée d'habitants. » Xénophon est un auteur facile; Apostolio, pour ce motif, m'en avait fait lire, copier et apprendre quelques morceaux choisis. Quand je récitais avec une emphase ironique « ville de ressources et peuplée d'habitants », je ne pouvais m'empêcher de faire observer à mon maître qu'une ville dépourvue de ressources et surtout inhabitée ne serait pas à proprement parler une ville. Ces épithètes me semblaient homériques et aussi vides de sens qu'*Ulysse fertile en ruses* ou la mer *aux innombrables bruits sourds*. Je comprenais trop maintenant que le premier souci du voyageur harassé par une longue marche, quand il aperçoit de loin quelques vestiges d'humanité, est de savoir si la fortune va enfin lui procurer un gîte et sa pâture, avec un peu de compagnie.

Nous étions devenus si accommodants sur cet article qu'en arrivant aux portes de Tirnovo, chez les Blaques ou Bulgares, nous poussâmes les mêmes cris de joie que les dix mille de Xénophon lorsqu'ils découvrirent la mer. On voit que je brûle les étapes, mais c'est encore ma mémoire qui les brûle, et je néglige de lentes, de fastidieuses épreuves, que j'ai oubliées, grâce à Dieu.

Je les oubliai même dès que nous prîmes pour une semaine nos quartiers dans Tirnovo. J'y fus d'abord débarrassé du boïar, qui, hâté à satisfaire ses goûts crapuleux, me quitta sans façon et sans me dire où il allait. Je pris soin de nos chevaux, c'est un devoir auquel je n'aurais point failli; puis je partis moi-même à l'aventure.

La ville, sans me paraître aussi riche ni aussi belle que Kiev, me plut pour le même motif, parce qu'elle n'était point bâtie sur un seul plan et que les inégalités du terrain reposaient ma vue, lassée de la monotonie des plaines. Je ne pouvais sans émotion voir les gorges sauvages de la Iantra, et je ne doutais pas que le mont Tzarevetz où se dresse la citadelle ne fût le plus haut du monde.

Le besoin que j'avais de grimper toujours fut cause que, sans le faire exprès, j'allai dans le quartier chrétien qui est sur la colline. Je fus étonné d'y entendre parler grec. Les passants me regardaient, sans doute parce que j'avais bien l'air d'un étranger, et peut-être d'un Scythe. Je ferais de la fausse modestie si je niais que j'eusse une figure agréable; je ne pouvais me défendre de sourire aux gens qui me regardaient, et ainsi la connaissance était bientôt faite. Je n'avais aucune raison de cacher qui j'étais et que je me rendais à Constantinople. On me dit que Tirnovo était une autre Constantinople.

On eut à cœur de me le prouver, et comme je n'avais point manqué de dire que j'étais grand lecteur, on me fit voir deux manuscrits slavons, le roman de la guerre de Troie et celui d'Alexandre le Grand. Je crois bien que c'est à Tirnovo chez les Boulgres que j'ai pris le goût des romans.

Les Grecs se vantaient (c'est leur genre), quand ils se prétendaient les maîtres de cette ville. Ils tenaient les églises et la montagne, les Turcs tenaient la vallée. J'appris que depuis

plus de cinquante ans le royaume avait perdu son indépendance et même son nom : il n'était plus que le gouvernement du beglerbeg de Roumélie. J'étais mal informé des choses politiques et géographiques; mais je commençais d'apercevoir que les Turcs s'insinuaient partout dans les pays que nous traversions, qu'ils barraient tous les passages, et qu'il ne devait pas être fort aisé d'atteindre Constantinople, ni de parvenir jusqu'au roi des Romains.

Aujourd'hui, je vois un grand avantage à ces obstacles qui sans cesse nous obligeaient de faire des tours et des retours où je ne me reconnaissais déjà point sur le moment (je ne m'en souciais guère) : c'est que mes souvenirs s'y embrouillent plus encore, et ils me fournissent un excellent prétexte pour écourter mon récit. Mon dessein n'était pas d'écrire un itinéraire fidèle, qui n'offrirait point d'intérêt. Le style de l'exactitude ne conviendrait pas du moins à ces derniers jours de notre lent pèlerinage, durant lesquels il semblait que nous fussions, comme des chevaliers de roman, retenus par la malice des enchanteurs dans un labyrinthe dont les chemins entre-croisés s'allongeaient toujours sous nos pas.

C'est aussi comme par magie que notre tourment prit fin et qu'un autre enchantement commença. Toujours ainsi que dans les romans de chevalerie, la troupe errante des ambassadeurs du Grand-Prince arriva en vue d'un château, dont nous n'aperçûmes d'abord que l'enceinte à trois étages. Le premier, en contre-bas du sol, était un fossé rempli d'eau, entre deux murs solidement construits. Le deuxième était un boulevard, dont la chaussée se trouvait au même niveau que la douve intérieure (ôtée la saillie des créneaux dont celle-ci était couronnée), et qui s'adossait d'autre part à une muraille plus élevée, flanquée de tours, les unes quadrangulaires, les autres arrondies. Enfin, au troisième étage, un boulevard encore, plus large, s'adossait à un mur encore plus élevé, flanqué de tours plus massives, dont la plupart étaient carrées et quelques-unes octogonales.

Je ne saurais mieux rendre la beauté de cet ouvrage qu'en le comparant aux images peintes que l'on voit dans les manuscrits. Je crus avoir devant les yeux une représentation figurée de la Jérusalem céleste. Cela me fit aviser que le prétendu

château, dont les fortifications s'étendaient à perte de vue, n'était point un château, mais une ville, et quelle ville, sinon la première après Rome?

Nous étions depuis deux jours à peu près égarés dans une de ces campagnes où rien ne pousse, comme on en peut voir alentour de toutes les grandes cités. Les gens nous disaient que nous avions enfin pénétré dans les domaines du basileus : nous ignorions qu'il n'en possédait plus d'autres, hélas ! que la banlieue de sa capitale, — outre une petite part de la Morée, qui est bien loin, — et que cela revenait à nous dire :

« Voici le terme de vos longues erreurs, vous pourriez entendre d'ici la rumeur de Constantinople. »

Je ne sais pourquoi nos guides, au lieu de nous laisser entrer dans la ville par la porte Caligaria où notre route aboutissait, nous firent longer le mur, passer derrière le palais des Blachernes, et joindre la Corne d'Or, dont nous suivîmes la rive occidentale. Nous franchîmes enfin la porte appelée Royale et nous pénétrâmes dans la Ville Reine.

Si mes lecteurs espéraient de trouver ici la description de Constantinople, qu'ils soient déçus. Je ne serai pas si naïf ou si présomptueux de refaire ce que tant d'autres ont fait avant moi et bien mieux, et cependant qu'ils ont entrepris en vain. J'estime les travaux des géographes, quand ils se bornent à nous suggérer des documents dont la fidélité fait tout le prix : je les prends en pitié, s'ils essaient de peindre avec des mots qui ne s'adressent qu'à l'oreille ou à l'esprit les objets qui ne parlent qu'aux yeux.

Au surplus, je ne suis nullement géographe et je ne dois pas compte de la réalité (supposé même que nous la puissions jamais saisir et rendre telle qu'elle est), mais seulement de l'impression qu'elle fit sur un jeune Scythe dans la dix-septième année de son âge. Mon point de perspective, l'altération des rapports, la déformation des choses vues peuvent seuls donner à cet écrit quelque intérêt et un semblant d'originalité.

L'aspect de la grande muraille avait si vivement frappé mon imagination et m'avait jeté en de si romanesques rêveries que mon pouvoir d'émotion était, si je puis dire, usé, et mon cœur, qui s'était agité trop tôt, ne battit presque pas plus

vite quand je passai la porte Basilica. Rougirai-je d'avouer que je regardai peu les monuments splendides, dont quelques-uns, hélas! étaient déjà fort délabrés, et que je m'étonnai surtout de la presse, de l'encombrement des rues? La sensibilité des enfants est sujette à d'étranges déplacements d'effets : on a le droit d'en sourire, mais avec indulgence.

Je ne saurais non plus décrire le triomphe de Constantin Dragasès, pour un motif assez ridicule. L'ambassade du Grand-Prince, encore qu'on ne puisse dire qu'elle se fût amusée en route, avait cheminé si lentement qu'elle parvenait à Constantinople le 12 mars 1449, précisément le même jour que l'Empereur y faisait son entrée. C'est ce que l'on peut sans doute appeler de l'exactitude, mais on n'est pas trop bien disposé à l'admiration quand le spectacle où l'on est venu assister de si loin commence dans l'instant que l'on arrive, et quand on n'a seulement pas le temps de souffler, ni même de gagner sa place.

Au lieu de figurer dans le cortège, nous le vîmes du rivage et mêlés à la populace. Il me parut mesquin. Il aurait pu l'être plus encore, si l'Empereur n'avait eu, pour donner meilleure apparence à son escorte, le renfort des galères catalanes; car sa propre marine, je l'ai su plus tard, ne se composait que de cinq navires. J'éprouvai, à la vue de ce maigre défilé, une sorte d'humiliation, sentiment bizarre chez un étranger, mais naturel chez un enfant, dont la sensibilité obéit à tous les mouvements d'âme de la foule où il est perdu.

J'étais bien perdu en effet. Vasili et les autres boïars avaient à peu près manqué le spectacle, ils s'en consolaient aisément; mais ils ne voulaient pas manquer l'audience au cours de laquelle ils devaient remettre au roi des Romains les présents dont ils étaient chargés, et surtout en recevoir de lui. La troupe s'était ralliée; comme on pouvait aisément se passer de moi, on n'avait pas pris la peine de me rechercher. J'étais seul, bien seul, dans une ville immense et parmi une multitude où nul ne connaissait ni mon visage ni mon nom.

Je ne suis pas médiocrement fier de n'avoir éprouvé, en cette extrémité si redoutable pour un enfant, pour un barbare, aucun effroi. Je ne fus ému que d'espérance, et j'eus le senti-

ment certain qu'à cette heure, à cette minute commençait ma véritable destinée. C'est que je portais suspendue à mon cou dans un sachet, comme une image sainte, une lettre que mon maître Michel Apostolio m'avait donnée pour Constantin Lascaris, son maître et son ami. Et il m'avait dit en me la remettant :

— Lorsque tu présenteras cette lettre à l'arrière-neveu de Théodore Lascaris, empereur, en souvenir de son amitié pour moi, en considération de ta naissance, de ton ancêtre Anacharsis et de tes alliances royales, il t'accueillera comme cousin à son foyer.

Je ne doutais pas de cette parole, j'étais à l'âge où l'on ne doute de rien. Ce qui me donnait plus d'assurance est que j'étais toujours sur mon cheval et que j'y avais, à mon ordinaire, assez haute mine. Bien que j'y fusse depuis le matin je ne sentais pas la fatigue. Ma monture avait moins de résistance que moi, et si je ne l'eusse tenue court, elle eût buté à chaque pas; mais qui pouvait s'en apercevoir? Elle disparaissait dans la mêlée que, grâce à elle, je dominais et elle ne me servait, pour ainsi dire, que de piédestal. J'étais au même niveau que les autres hommes à cheval et les femmes que l'on portait en litière.

Je remarquai enfin le nombre de ces litières, qui passait mon imagination, et peut-être mon pouvoir de compter. Elles semblaient flotter à la surface du peuple, qui était comme une mer agitée, et j'eus soudain un sentiment retardé de l'immensité de cette foule par les flots de qui j'étais ballotté depuis des heures. Sans m'intimider, elle m'étourdissait. Je pris garde en même temps, par l'effet de je ne sais quelle association ou de quel contre-coup, au développement théâtral des portiques, aux proportions excessives des palais, et surtout à la hauteur pour moi vertigineuse des maisons privées : car c'est la première fois que je voyais des logis à plusieurs étages. Rien ne pouvait donner à un jeune barbare une idée plus saisissante de la population qui non seulement se pressait mais s'entassait dans la ville reine, qui ne parvenait à s'y caser qu'à condition de ne rien laisser perdre et d'employer les trois dimensions de l'espace.

Je ne comptai plus de me faire indiquer la demeure de

Lascaris par un de ces passants qui pour la plupart évidemment ne le connaissaient pas. Je devinai même que si je posais cette question saugrenue on me rirait au nez. C'est également la première fois de ma vie que j'aie eu le sentiment et la crainte du ridicule. Mon rang dans la société de Moscou me garantissait de toute moquerie, même que je n'eusse point volée. A Byzance, je n'étais pas moins noble, mais j'étais étranger, et même au petit peuple mes naïvetés pouvaient apprêter à rire, ou ce qui est bien pis à sourire. Cette pensée, qui étonnait et offensait mon orgueil, me mettait le feu au visage.

Mais mon orgueil remédiait au mal qu'il avait causé. Je fis réflexion que la multitude, si multitude qu'elle soit, ne compte guère, que je me rendrais ridicule si je demandais Lascaris à des gens de rien qui apparemment ne le connaissaient pas, mais non si je m'informais de lui auprès de gens de ma qualité qui certainement le connaissaient. Je cherchai des yeux, et parmi les seuls cavaliers, un homme à ma taille, car je ne voulais point, fût-ce pour solliciter un renseignement, me pencher sur ma selle. J'avisai enfin un officier, magnifiquement vêtu, dont la figure me revint, je lui dis, ensemble avec une politesse qui témoignait mon excellente éducation et une hauteur qui témoignait ma naissance :

— Seigneur, tu dois connaître l'illustrissime Jean Lascaris. J'ai des lettres pour lui. Daigneras-tu m'indiquer le chemin de son palais?

Il me répondit que nous en étions assez loin, et que j'avais bien des chances de me perdre si les détours de Constantinople ne m'étaient pas familiers; mais il me proposa obligeamment de me conduire jusque-là. J'acceptai son offre après avoir fait, comme il convient, quelques cérémonies.

Il était écrit que, ce jour-là, j'apprendrais tout ce que l'on sait de naissance quand on a vu la lumière dans une grande capitale, mais que l'on doit apprendre en effet, tardivement, au petit bonheur et par le commerce des étrangers, quand on a la disgrâce d'être Scythe. Après le ridicule, je devinai la bienséance qui veut que, dans certaines villes, les gens d'une certaine classe n'habitent que certains quartiers. Les Lascaris avaient fait bon marché de cette superstition.

Mon aimable guide ne me le dit naturellement point en toutes lettres, mais il me le laissa entendre. Ils étaient allés se loger dans le Phanar, au fond de la Corne d'Or, entre la grande muraille et la rive, où devaient quelques années plus tard, après la conquête, se réfugier les plus notables familles grecques, mais où ne vivaient guère en ce temps-là que des Génois et des Vénitiens. Ils avaient acquis d'un ancien légat de la Sérénissime République une assez vaste résidence, alors isolée au milieu de jardins et de terrains vagues où d'autres hôtels, plus modestes, et des entrepôts de marchandises, des hangars, étaient çà et là dispersés.

Je ne saurais dire au bout de combien de temps nous arrivâmes en cet endroit perdu. J'étais fort absorbé. Une voix intérieure m'avertissait, mais sans le secours des mots, que le mystère de mon initiation venait de commencer et cette fois tout de bon. J'étais pénétré d'un sentiment religieux que je n'ai pas toujours éprouvé au pied des autels. Si mon obligeant compagnon eût devisé avec moi, la politesse m'eût amené à lui répondre, et nos propos sans conséquence m'eussent diverti de l'émotion qui me faisait battre le cœur. Mais il était discret et bienveillant, il respectait ma rêverie.

Nous allions côte à côte sans rien dire, au pas. Je crois seulement me souvenir qu'il souriait avec bonté quand ses yeux se posaient sur moi, — mais comment sais-je s'il me regardait? L'ai-je donc regardé moi-même? J'ai appris bien plus tard par l'expérience combien touchant et plaisant à voir est le visage des très jeunes hommes qu'occupent des pensées graves, fort au-dessus de leur âge. J'imagine que je devais avoir une physionomie édifiante. Soudain :

— Tu es arrivé, — me dit-il.

Et comme je tournais la tête pour lui faire mon remerciement, il avait disparu. Je ne pus me défendre de croire qu'il n'avait pas repris tout humainement le chemin de Constantinople, mais qu'il était remonté d'un bond jusqu'au septième ciel, et je fis une action de grâces à Dieu qui, pour me conduire au seuil des belles-lettres, aux portes de la poésie, avait daigné m'envoyer un de ses anges.

Avouerai-je toutefois que je murmurai ma prière avec un peu de distraction? Rien ne pouvait davantage m'intéresser

que la figure de cette maison seigneuriale devant laquelle j'avais fait halte, et où je voyais avec certitude l'une des étapes de ma destinée. Il semble qu'un instinct peu explicable, mais infaillible, prévienne les enfants et les adolescents de l'importance que les choses auront un jour ou l'autre pour eux, de ces valeurs particulières qui n'ont point ordinairement de commune mesure avec celles de la réalité. Les objets qui ne leur sont pas ainsi désignés expressément sont à leurs yeux comme s'ils n'étaient pas, et les autres font sur leurs sens une impression dont les moindres détails ne s'altéreront jamais.

J'ai revu — combien de fois? — aux plus diverses lumières, dans le malheur et dans la joie, dans la paix et dans les batailles, cette maison des Lascaris où j'ai vécu mes plus belles ainsi que mes plus sombres journées, d'où j'ai pris le départ pour l'exil, où je suis après de longues années et à plusieurs reprises revenu. Si je la dessinais de souvenir, l'image qu'aujourd'hui encore, malgré moi, je fixerais, ce serait celle que ma mémoire a saisie dès la première vue, et où elle ferait scrupule de rien changer; mais je suis sûr aussi qu'il n'y manquerait rien, pas même cette écornure à l'un des corbeaux de la tourelle carrée, le troisième de la face tournée vers l'ouest.

L'extrême simplicité du dessin est peut-être ce qui m'a préservé, d'abord d'en brouiller les lignes, et ensuite de les effacer. C'était une grande bâtisse rectangulaire dont les quatre façades, ou du moins les trois que je pouvais apercevoir, eussent été exactement plates, si le deuxième étage n'eût fait sur le premier une légère saillie, et si un balcon couvert à trois fenêtres accolées en ogive, n'en ait fait une autre, bien plus marquée, devant la chambre principale de ce deuxième étage. Ces fenêtres étaient fort petites, et les autres ouvertures plus petites encore, rares, disposées irrégulièrement, comme à dessein cachées. L'appareil, de briques et de pierres en couches alternées, que le ciment des joints débordait, restait visible, et n'était dissimulé par aucune décoration superflue, sauf quelques maigres ornements en guise de figures géométriques, de ce style qu'on appelait alors arabe et qui serait plutôt persan. Tout semblait avoir été sacrifié à la solidité apparente, presque affectée, de la construction, à la

clôture et à la défense. Cette maison avait un air méfiant, comme d'autres ont un air amical ou hostile.

J'eus peine à trouver la porte, tant elle était étroite et basse, de bois grossièrement sculpté, avec de rudes ferrures; mais le marteau était de bronze et représentait la tête d'Athènes. Ce signe me rendit courage. Pour heurter à l'huis, j'étais descendu de cheval. Je remontai en selle afin de ne me point présenter dans une posture trop humble aux serviteurs qui allaient m'ouvrir, et de garder, en pénétrant chez mon hôte, la dignité qui convient à l'hôte envoyé par les dieux.

ABEL HERMANT

(*A suivre.*)

L'ÉTAT QUI NE SAIT PAS CE QU'IL POSSÈDE¹

Il y a des séances symboliques : celle du 29 février 1928 au Sénat a cette valeur pittoresque de symbole. Donc il s'agissait de ratifier un contrat passé entre l'État français et un Italien pour la vente de terrains sis à Rome dans le voisinage ou la dépendance de la Villa Médicis. L'administration avait projeté cette vente dès 1923, l'Ambassadeur de France à Rome, M. René Besnard, l'avait recommandée en 1925, la Chambre l'avait approuvée après un double rapport de MM. Bedouce et Ernest Lafont, socialistes sans complaisance. M. Henry Chéron avait conclu à l'adoption en des termes soigneusement mesurés au nom de la Commission des Finances, laquelle avait médité sur le dossier à longueur de mois. Toutes les garanties et toutes les cautions avaient été réunies avant la décision législative. Aucune campagne de presse ne faisait obstacle. Il semblait que l'objet même du débat fût indigne d'un véritable débat — « une bande de terre ayant la forme d'un triangle de brie qui longe la via Porta Pinciana à laquelle elle aboutit. Cette bande de terre est située tout à fait en dehors des jardins, à trois ou quatre cents mètres de la villa. C'était jadis le potager des Médicis, c'est-à-dire que ce lopin fut de tout temps hors du merveilleux domaine et soumis à un rôle servile »².

1. Cf., *les Richesses de l'État français*, par le comte de Fels. Fayard éd., 1927.
2. Interview de Jean Carrère, *Comœdia*, numéro du 10 juillet 1927.

Jean Carrère, le plus romain des écrivains français, définissait en ces termes la situation du jardinet vendu que l'administration de la Villa Médicis n'avait d'ailleurs jamais utilisé et qui était loué pour un prix dérisoire (2 460 fr. par an) à Scarlatti, fleuriste de Rome. L'affaire était du ressort d'un Conseil municipal : elle n'eût pas occupé une entière séance le Conseil municipal de Cahors. Le Sénat français en a discuté quatre heures durant. M. Victor Bérard a parlé avec la plus érudite émotion, M. Jenouvrier avec la plus dangereuse cautele, et puis M. Herriot, ministre de l'Instruction publique, M. Barthou qui le fut, Henry de Jouvenel qui l'a été. J'ai failli être rappelé à l'ordre par M. Doumer, président du Sénat, qui le 30 décembre 1925, étant ministre des Finances, avait demandé à la Chambre la discussion immédiate du projet de loi autorisant l'aliénation du même immeuble. Un zèle pieux avait soulevé l'Assemblée, un zèle indigné. Eh quoi ! on allait céder pour 12 millions un jardin loué pour 2 460 francs ! à un Italien, peut-être même à un fasciste ! et cela quand Mussolini nous manque d'égards. Toucher à notre patrimoine artistique, attenter à une perspective qui d'ailleurs n'est pas nôtre, favoriser à Rome une spéculation immobilière que d'ailleurs on ne contrarie pas à Paris ! L'immense majorité du Sénat se dressait contre la menace d'un tel vandalisme légal ! Si l'on était passé au vote, le projet n'aurait guère réuni plus de voix que je n'en obtins, il y a quelques années, quand je réclamaï que fût autorisée l'exportation des capitaux, autorisée d'ailleurs par M. Poincaré il y a quelques mois.

Et cependant, il n'y avait dans cette soudaine opposition aucun motif politique, aucun calcul électoral. Le Sénat obéissait à un réflexe collectif, à une réaction spontanée, à un sentiment assez conforme au sentiment public qui se soucie de tout conserver sans se soucier de tout utiliser. Au vrai, c'était contre le principe même des cessions immobilières que se manifestait l'hostilité d'une Assemblée traditionaliste. A travers l'histoire, une confuse et persistante réprobation continue de frapper la vente des biens nationaux : c'est avec le souvenir des vieux scandales que la démocratie s'est fabriquée une jeune vertu. Les liquidations immobilières ont un siècle de mauvaise renommée : mais il y a une façon

de gaspiller au jour le jour, très régulièrement, très paisiblement. Il suffit de laisser le champ en jachères et la maison à l'abandon. C'est cette politique-là que nous pratiquions dès longtemps avant 1914 et dont les méfaits se sont aggravés avec le désordre consécutif à la guerre.

On s'étonne et l'on enquête à cause de tapisseries disparues, de meubles du mobilier national introuvables, d'objets précieux qui n'auraient pas été dûment inventoriés. Oh! candeur fallacieuse de journalistes qu'un fait-divers attarde comme badauds devant un accident de la rue! Nous n'avons pas encore le loisir de compter nos pendules : nous en sommes encore à compter et inventorier nos immeubles ou plutôt ce travail de recensement vient à peine d'être terminé, mais l'État moderne n'a pas fixé sa doctrine en matière de domanialité. Il n'a pas définitivement désavoué l'esprit qui en 1566 dictait à Charles IX son fameux édit de Moulins et ce principe d'inaliénabilité qui durant deux siècles a régi impérieusement le domaine de la Couronne. C'est cet esprit qui anime un Victor Bérard à gauche, un Jenouvrier à droite, quand ils s'opposent aux essais de mise en valeur que tentent parfois les gouvernements.

La Royauté, devenue fastueuse et prodigue avec François I^{er}, avait voulu se protéger elle-même contre ses propres dissipations en édictant l'interdiction d'aliéner une portion de son domaine. Mais les Parlements avaient pris au sérieux cette interdiction dont ils entendaient se porter garants et leurs remontrances hargneuses ne manquèrent jamais de s'exercer à chaque fois que le Roi projetait d'aliéner un de ces *petits domaines* exceptés de l'interdiction : les petits domaines, c'étaient non seulement des terres vagues, marais, broussailles, des moulins, fours et pressoirs, mais encore, selon les termes mêmes du second édit de Moulins, *les édifices sujets à réparation*, nous dirions aujourd'hui les immeubles inutilisables ou voués au dépérissement.

Colbert, le plus actuel, le plus moderne des hommes d'État, n'hésita pas à contrecarrer le préjugé parlementaire pour liquider le plus grand nombre possible de petits domaines : l'Édit de 1669, la déclaration du 8 avril 1672, l'arrêt du Conseil rendu le 26 novembre 1682, enfin les Édits d'avril 1702

et d'août 1708 portent le témoignage de cette politique réalisatrice.

Mais le conflit du pouvoir et des Parlements persiste à travers tout le XVIII^e siècle : c'est la Révolution qui, sous l'influence des physiocrates, y mettra fin d'un coup net et décisif par le décret du 27 juillet 1790. « L'aliénation des domaines nationaux, dit la Constituante, est le meilleur moyen d'éteindre une grande partie de la dette publique, d'animer l'agriculture et l'industrie et de procurer l'accroissement de la masse générale des richesses par la division de ces biens nationaux en propriétés particulières *toujours mieux administrées...* »

Le préambule de la loi domaniale du 1^{er} décembre 1790 va préciser la doctrine révolutionnaire.

L'Assemblée nationale considérant... « 3^o que le produit des domaines est aujourd'hui trop au-dessous des besoins de l'État pour remplir sa destination primitive; que la maxime d'inaliénabilité, devenue sans motif, serait encore préjudiciable à l'intérêt public, puisque les possessions foncières, livrées à une administration générale, sont frappées d'une sorte de stérilité, tandis que dans les mains des propriétaires actifs et vigilants, elles se fertilisent, multiplient les subsistances, animent la circulation, fournissent les aliments à l'industrie et enrichissent l'État... »

Il n'est pas bien sûr que ces considérations soient inactuelles. En tout cas, elles ont été invoquées en des langages appropriés par les orateurs financiers de tous les régimes à l'occasion de toutes les crises. Le baron Louis, modèle classique du ministre des Finances, ne s'est pas fait faute d'aliéner pour amortir; M. Laffitte en 1831, M. Fould en 1865, ont réédité les procédures discutées du baron Louis. 1814, 1817, 1831, 1850, 1852, 1855, 1860, 1863, 1866, 1868, à chacune de ces étapes, on a disposé des excédents du domaine et trouvé du crédit dans une liquidation domaniale. Il est fâcheux que nos forêts aient fourni le principal élément de cette liquidation. Mais, en dehors des forêts, l'État n'a pas cessé de vendre des petits domaines, dont le tableau récapitulatif figurera dans le rapport préalable au vote de la loi du 14 mai 1864.

Cette loi de 1864 marque une réaction effective sur la

doctrine de 1790, une réaction qui se colore de libéralisme puisqu'elle étend les attributions du Parlement, puisque désormais l'intervention de la loi sera indispensable pour toute vente d'immeubles domaniaux dont la valeur estimative dépassera un million. Finis les expédients discrets et fructueux d'une gestion pratique! Le préjugé qui immobilisait les biens de la couronne, le préjugé dont s'étaient dépris à grand peine les Constituants, va retrouver sa force séculaire accrue par les méthodes déifiantes et conservatrices des Assemblées quelles qu'elles soient.

La première grande affaire que suscita l'extension des prérogatives parlementaires, fut en 1866 l'affaire du Luxembourg, la querelle ouverte devant le Sénat à propos d'un décret impérial de décembre 1865 qui avait limité et diminué le jardin du Luxembourg pour répondre aux vœux de l'édilité parisienne. Le baron Haussmann, Préfet de la Seine, était l'auteur du plan que cent ans plus tôt avait suggéré Soufflot : l'intérêt d'urbanisme était évident : deux quartiers, les 5^e et 6^e arrondissements, privés de communications directes, réclamaient la suppression d'un inutile barrage. N'empêche qu'il suffit d'une pétition dont l'instigateur était M^e Joanne, un avocat qui avait un nom de guide, pour émouvoir le Sénat d'Empire en sa presque unanimité. Déjà, en 1861, le cardinal Mathieu s'était plaint *qu'on eût laissé le Sénat un peu trop de côté pour des conceptions dont l'avantage était un peu trop hypothétique*. Le général d'Hautpoul, grand référendaire, avait opiné dans le même sens que le Cardinal. Les résistances du Sénat s'étaient renforcées de l'appui qu'avait fourni l'opposition libérale. Carnot, Jules Favre, Garnier-Pagès, Eugène Pelletan, Ernest Picard, Jules Simon, Thiers lui-même contre-signaient un avis du barreau qui concluait à l'illégalité du décret. Défenseurs du droit, défenseurs de l'art se coalisaient spontanément contre le vandalisme prétendu d'Haussmann. Alcide Dusolier, poète incertain qui finira sénateur et questeur du Sénat, publiait dans le même temps un pamphlet sous ce titre : *Les spéculateurs et la mutilation du Luxembourg*.

La note sentimentale ne manquait pas à ce concert. Les héros de Mürger, dont la popularité était toute fraîche, apparaissaient comme les victimes d'un ukase barbare. C'est en

leur nom, au nom du *Pays latin*, de la *France latine*, que le président Bonjean, à la séance du 8 juin 1866, réclamait le *statu quo* domanial. Haussmann est obligé dans ses mémoires de convenir que seul le renvoi de la pétition au Gouvernement le préserva d'un échec humiliant et certain. Aujourd'hui justice lui est rendue : les faits évidents, le développement de Paris et de la rive gauche, la pleine et heureuse utilisation des terrains distraits du Luxembourg, ont justifié l'initiative de 1865 et vengé Haussmann le constructeur des quolibets de Jules Ferry. Mais, à cause des fausses pudeurs et des indignations feintes, il a fallu vingt ans pour mener à son terme une opération conçue par Soufflot, voulue par Haussmann, — vingt ans depuis 1865 jusqu'au 15 octobre 1885, date à laquelle le compte de la Ville de Paris avec l'État fut apuré par M. Léon Bourgeois.

L'état d'esprit qui se manifestait en 1866 a survécu, s'est aggravé, solidifié, sous l'influence d'ailleurs de l'*École historique allemande*, si favorable à la conservation et à l'accroissement de ce qu'elle dénommait d'un mot pesant *les acquêts privés de l'économie financière*. Dans la crise qui a suivi la défaite de 1871, on ne voulut même pas envisager le recours aux ventes d'immeubles. Les administrations plus encore que les assemblées se désintéressent désormais des questions de domanialité. A partir de 1879 l'inventaire des biens de l'État ordonné en 1873 et publié en 1876 n'est plus tenu à jour. On ne vend plus que rarement et difficilement, alors même qu'il y a désaffectation des édifices publics. On accumule sans inventorier, on conserve sans valoriser. Une formidable mainmorte se constitue sous le contrôle nominal du Parlement, en réalité au bénéfice des administrations affectataires qui excerceront sur ces portions de domaine affecté un droit jaloux et clandestin.

En 1897, Lockroy, ancien ministre de la Marine, proposait de constituer un compte spécial en vue de construire des navires de guerre et d'affecter à ce compte le produit de l'aliénation de ceux des immeubles appartenant à l'État qui étaient devenus inutiles aux services publics. La Commission du budget et son rapporteur pour 1898, M. Camille Krantz, approuvaient d'enthousiasme la proposition, mais faisaient

des réserves sur la possibilité de la mettre à exécution. « Car les études préliminaires que poursuivent en ce moment l'Administration des Domaines et les services publics affectataires sont loin d'avoir abouti... *Il y a de la part de presque toutes les administrations une grande inertie à vaincre et d'anciennes habitudes à réformer* » (Rapport général du budget pour 1898). Eh bien ! cette inertie n'a pas été vaincue, les anciennes habitudes n'ont pas été réformées. Les réformateurs se sont lassés plus vite que les bureaux.

La loi de finances du 19 février 1898, a eu beau affecter *au perfectionnement du matériel d'armement* le produit des ventes de terrains que libérait le déclassement de l'enceinte fortifiée, cette combinaison imaginée par le général Billot et M. de Freycinet n'a donné que d'infimes résultats ou plus exactement n'a donné que des résultats déficitaires avoués en 1901 ; ici encore la passivité administrative avait paralysé toute bonne volonté gouvernementale. Déjà les lois des 2 et 14 janvier 1890, qui avaient prescrit l'application du produit de la vente des immeubles militaires à la réorganisation des casernements en Algérie, s'étaient heurtées à la même triomphante inertie et avaient marqué l'échec du Législatif. A défaut de liquider des immeubles vains, on a liquidé des lois vaines.

Puis on oublie et on recommence. La pensée du général Billot et de M. de Freycinet se retrouve vingt-huit ans plus tard dans l'article 72 de la loi de finances du 19 décembre 1926 qui autorise le ministre de la Guerre à employer en sus des crédits ouverts à la 3^e section de son budget le produit de l'aliénation des immeubles reconnus inutiles à l'armée ou des fortifications déclassées. Les sceptiques de la bureaucratie ont dû bien rire en voyant reparaître cette velléité d'organisation. Velléité ! ah oui certes, et combien dérisoire ! car depuis décembre 1926, la recette théorique n'a été que de 12 758 000 francs et l'encaissement de 6 200 000 francs. Le système de *gestion à la conservation* se juge aux résultats de telles opérations décevantes et quasiment honteuses.

* * *

Je rappelle que j'ai, le premier sans doute, réclamé l'utilisation ou la vente des casernes sans occupants dès 1920 et 1921.

C'était, j'en conviens, une manière oblique et peu opérante de soulever le problème de la domanialité. M. Milliès-Lacroix, alors président de la Commission des finances du Sénat, a mieux posé le problème en réclamant la publication d'un inventaire général des domaines d'État, observation faite que l'inventaire prescrit par une loi du 22 décembre 1873 n'avait pas été tenu à jour depuis 1879. Mais cette nomenclature administrative devait être insuffisante, puisqu'elle ne pouvait faire apparaître l'utilité ou l'inutilité des affectations actuelles données aux immeubles de l'État. Il importait de procéder à une étude plus détaillée en vue de récupérer ceux des immeubles dont l'affectation serait devenue sans objet. C'est pour cette étude qu'un décret du 9 août 1925 a constitué une commission dont je suis resté le président jusqu'en août 1926 : M. Labeyrie, conseiller à la Cour des Comptes, qui m'a succédé dans cette présidence, a poursuivi avec des méthodes appropriées la même tâche aujourd'hui achevée ou sur le point de l'être. Je voudrais noter quelques-unes des constatations que mon successeur et moi avons faites au cours de cette vaste et minutieuse investigation. Vaste puisque l'enquête a porté sur tous les départements de la métropole et de l'Algérie, minutieuse puisque les conclusions des enquêteurs locaux ont été vérifiées par des hauts fonctionnaires de qualité (comme M. le Contrôleur général Soubeyrand, ou M. Barret, administrateur des Domaines).

Ce fut pour tous mes collègues et moi-même une véritable stupeur que de constater les errements de désordre et d'incurie qui se sont institués dans la gestion domaniale, que de noter dans les suites de cette longue insouciance la dépossession ou la dispersion des biens de l'État. Le processus est presque toujours identique. L'administration des Domaines, seule qualifiée et seule responsable, a perdu le contrôle des immeubles domaniaux au profit d'administrations affectataires, celles de la Guerre et de la Marine en particulier, qui ont disposé comme si elles avaient le *jus utendi* et *abutendi* du propriétaire. L'exemple le plus pittoresque est celui de la collection Rondel, installée dans l'aile Montpensier du Palais-Royal, qu'un décret du 3 décembre 1920 traitait comme une dépendance de la Comédie-Française : quand j'ai voulu en septem-

bre 1925 installer dans ce logis historique l'Institut de Coopération intellectuelle, j'ai eu beaucoup de peine à démontrer que j'agissais en conformité du droit et que je mettais fin à un abus d'occupation. La collection Rondel est aujourd'hui installée à la Bibliothèque de l'Arsenal qui était précédemment réservée à l'histoire du théâtre; M. Auguste Rondel et ses amis ont bien voulu me pardonner le dérangement que je leur ai causé. Mais il n'en demeure pas moins qu'il a été possible d'installer une collection dans un bâtiment national sans l'agrément, sinon à l'insu du gérant de l'immeuble, c'est-à-dire de l'Administration des Domaines.

Cette pratique a été quasiment normale au cours des dernières années. C'est ainsi que le Ministère de l'Hygiène a pu, sans encourir aucun reproche, passer convention avec l'Office National des Mutilés et Réformés de guerre (9 janvier 1922) pour lui confier la jouissance d'un château à Passy de l'Yonne, sans avoir égard aux règles de la domanialité et aux attributions du Ministère des Finances. Quand l'Office des Mutilés n'a plus envoyé de malades à Passy, le château et ses dépendances sont restés vacants, à la disposition de quiconque.

Je cite presque au hasard les anecdotes qu'a fait surgir notre questionnaire national. Mais une simple promenade aux Invalides ou dans telle caserne désertique de Nice ou de Bastia renseignerait un quidam contribuable sur le sans-gêne des administrations affectataires : le tennis installé sur une terrasse des Invalides est une ironie et un symbole de ce sans-gêne multiforme. Je ne sais pourquoi nous nous en tenons à la métaphore mythologique des écuries d'Augias : il suffit de dire *nettoyer les domaines de l'État*. L'expression vaut d'ailleurs dans son sens littéral si l'on se rappelle que jusqu'en 1926 les étages supérieurs du Conseil d'État contenaient 150 000 liasses de documents en vrac, 150 000 liasses poussiéreuses que nul ne consultait, que se disputaient des rats diligents. Il a fallu des controverses bureaucratiques, une comparution devant la Commission des comptes définitifs de la Chambre et enfin un décret, celui du 3 février 1926, pour évacuer au moins en partie ce fatras logé sous des lambris.

Ce gaspillage serait excusable en définitive si l'État était au large dans sa maison, mais il ne cesse de louer que pour

construire. A Paris le budget de 1926 portait 5 865 300 francs de loyers annuels pour divers services publics, tandis que le produit de location des immeubles d'État s'élevait seulement à 1 220 000 francs. Dans ces 5 865 300 francs était compris le loyer de la Marine marchande qui depuis 1913 a déménagé trois fois, s'est réinstallée trois fois, ajoutant ainsi aux frais du bail les frais de nouvel établissement.

Cependant il a été admis par la Commission de Récupération qu'il y avait lieu :

1° de désaffecter les terrains et bâtiments dits de l'École Militaire (réserve faite de l'édifice construit par Gabriel en façade de l'avenue de la Motte-Picquet),

2° de supprimer l'horrible prison du Cherche-Midi, les prisonniers devant être transférés à la Santé, le Conseil de Guerre devant être transporté au Palais de Justice,

3° de récupérer 3 000 mètres carrés sur les 8 000 mètres carrés qui sont affectés avenue de Saint-Mandé à une station d'essai de machines agricoles, l'agriculture pouvant trouver d'autres champs que celui-là,

4° de mettre en vente 25 000 mètres carrés de terrain à usage actuel de jardins qui dépendent de la Manufacture des Gobelins, mais en sont séparés,

5° de lotir 10 000 mètres carrés de terrain en bordure du boulevard Arago qui dépendent de l'Observatoire de Paris,

6° de transférer au Palais-Royal le Musée Pédagogique de l'Enseignement primaire sis actuellement rue Gay-Lussac.

7° de vendre la maison des mineures prostituées rue Saint-Maur, puisqu'elle n'abrite plus ni mineures, ni prostituées,

8° d'utiliser différemment le terrain bâti avenue du Trocadéro, où continue, paradoxalement installé, le Service des *Phares et Balises* qui semble bien pouvoir s'accommoder d'une installation plus excentrique.

Les surfaces qui étaient rendues libres par l'application des mesures envisagées représentaient environ 200 000 mètres carrés. Mais une opération plus audacieuse avait été suggérée qui eût permis de libérer, en installant au Palais-Royal plusieurs ministères, de libérer des bâtisses administratives de grand prix, d'économiser par ailleurs sur le nombre et le travail des fonctionnaires un nombre des millions annuels

assez important. Ce projet rentrait dans le cadre de cette rationalisation administrative dont on parle en termes différents à Washington et à Moscou, mais que les Soviets comme les États-Unis jugent pareillement nécessaire.

La féodalité administrative, toute pareille à l'autre, aussi âpre que l'autre à la défense de ses privilèges immobiliers, n'a pas permis l'étude d'un si utile projet qui la menaçait dans sa paisible jouissance des abus. Elle tient à ce qu'elle détient et détient indûment, puisque ces féodaux en redingote sont de simples affectataires, le ministre des Finances ayant seul le contrôle du Domaine national. Les affectataires sont les pires des locataires : ils disposent. En vain, la loi du 14 juin 1833 et sa petite cadette la loi du 30 juin 1923 ont-elles disposé que toute utilisation ou réaffectation d'un immeuble d'État doit être contresignée par le ministre des Finances. On se passe de ce contreseing qui pourtant n'est qu'une formalité dans la plupart des cas. Et le contrôle central reste ce qu'il a toujours été : une gêne et un leurre.

Nous sommes à peu près dans la situation de l'Empire romain au II^e siècle, telle que la décrivait Polybe : « Il y a en Italie beaucoup de travaux qui sont adjugés par les censeurs : construction et entretien de monuments publics qui sont si nombreux qu'on peut à peine les compter¹... »

Nous non plus, nous ne parvenons pas à dénombrer exactement nos immeubles d'État.

A preuve la publication récente du tableau général des Propriétés de l'État, trois énormes volumes sur beau papier de l'Imprimerie Nationale. Il faut les voir, sinon les avoir, et il faut les parcourir pour savoir de quelle puissance d'ironie sont capables nos administrations publiques. Voici par exemple ce même Palais-Royal dont il avait paru qu'une utilisation globale pouvait servir un plan de concentration des services centraux. Les Domaines doivent être renseignés sur l'emploi donné à cet édifice historique. Lisez donc cette notice au numéro 195 :

Aile de Valois. Décret du 25 juillet 1878. Introuvable.

Aile de Montpensier. Décret du 20 septembre 1920. Pas de

1. Polybe, VI, 17-2-4.

commentaires. C'est le décret qui avait entériné les droits improvisés du Théâtre-Français sur cette ancienne Cour des Comptes ou M. Rondel logea ses collections pendant un temps.

Le recueil officiel publié en 1928 ajoute étourdiment : *Affectation actuelle conforme*, sans avoir égard à cet Institut de Coopération intellectuelle, dont l'existence et le siège ne sont ni inconnus ni indifférents.

Une petite note nous apprend que les boutiques au Palais-Royal rapportent annuellement 73 055 francs, le loyer d'un appartement de riche étranger dans les quartiers de luxe.

Quant aux évaluations de valeur domaniale, elles sont marquées de la même indifférence ou ignorance :

Le Théâtre-Français. *Décret du 8 mai 1900 :*

16 100 000 francs, *affectation conforme n° 218 Conseil d'État — partie du Palais-Royal en façade de la place. 3 000 mètres carrés.*

Arrêté du 18 août 1871. 10 millions.

Des occupations irrégulières ou singulières par une société photographique d'art et d'histoire ou par l'Agence générale des Colonies, pas un mot, pas une syllabe! M. Milliès-Lacroix, qui a provoqué cette publication, aura tôt fait de constater la duperie onéreuse dont la loi est victime.

Il va de soi qu'aucun abus n'est signalé dans cette statistique morne. Le statisticien inscrit en regard d'un immeuble de la Banque sa valeur minima, 12 millions, sans observer qu'un *atelier général du Timbre* pourrait occuper un immeuble moins onéreux dans une rue moins centrale. L'ancienne manufacture des allumettes de Pantin (3 252 mètres carrés de superficie) servait au dépôt des archives de la Cour des Comptes et au logement d'un concierge : nous avons, Labeyrie et moi, provoqué l'élaboration d'un décret promulgué le 3 février 1926 qui supprime cette obligation de conserver; mais le concierge est toujours là dans son vaste domaine, préposé à une garde vaine dans un édifice vain. Croyez-vous qu'il faille déposer dans une maison de la rue de l'Université, exactement au 182 de la rue de l'Université, tous les parapluies perdus et les colifichets oubliés en taxi dont la vente sera effectuée aux enchères prochaines? Pourquoi déclarer l'Hôtel de Rohan « affecté conformément à sa

destination » alors qu'il est inoccupé? Pourquoi taire l'installation d'un patronage privé dans le bâtiment dit des Écuries de l'Alma?

Je conviens qu'il faut beaucoup de naïf courage pour signaler cette dispersion des richesses de l'État. La Commission que je présidais, ayant eu précisément cette naïveté, demanda la désaffectation de l'ancien château des ducs d'Épernon à Cadillac sur Garonne (Gironde), affecté à une école de préservation des jeunes filles; elle arguait de ce que l'école de Cadillac faisait triple emploi avec celles de Doullens et de Clermont. La réponse du service compétent fut admirable de sérénité ou de cynisme : « *La désaffectation est impossible, parce qu'elle conduirait à diminuer le nombre des fonctionnaires.* »

Après cela, on tire l'échelle, dit le quidam : nous avons tiré un trait et continué nos investigations stupéfiées. Elles ne se sont arrêtées discrètement qu'au seuil des pays de protectorat ou de mandat : le recensement de nos propriétés bâties et non bâties en Tunisie, au Maroc, en Syrie est à établir en chapitre spécial. En Algérie, les revenus domaniaux étant attribués au budget de l'Algérie (article 4 de la loi du 19 décembre 1900), c'est en vue d'une liquidation seulement qu'il est bon d'arrêter l'esprit sur les mentions suivantes du recueil officiel :

ORAN. 765. *Ancien évêché. Valeur vénale :*

1 522 000 francs, loué 2 480 francs.

767. *Ancien séminaire. Valeur vénale :*

286 000 francs, loué 300 francs par an.

Il est déplaisant de voir étaler dans un document administratif l'aveu d'un gaspillage, qui, s'agissant de biens dont l'appropriation par l'État fit l'objet de controverses nationales, auraient été justement soumis à une gestion plus attentive et plus sévère.

Les biens d'églises, sacrés au regard des fidèles, auraient dû, après confiscation, recevoir le plein de leur utilité publique ou privée. Car le gaspillage ajoute au sacrilège ou plutôt, à mon sentiment, il y a une manière de sacrilège à prendre ce qu'on n'emploie pas.

Cette réflexion que suggère l'examen de la domanialité

algérienne s'applique tout aussi bien et plus généralement à la domanialité métropolitaine. D'ailleurs l'Algérie reproduit nos erreurs administratives en leur donnant une forme africaine et l'apparence d'une légalité. Dans la métropole, l'État propriétaire abandonne ses droits au caprice des administrateurs affectataires, c'est-à-dire des locataires. En Algérie, le Gouvernement général ayant de par la loi de 1900 la jouissance des fruits du domaine, il y a transfert effectif, sinon juridique, des attributs de propriété et notamment de la libre disposition.

L'État ne sait plus ce qu'il possède sur toute l'étendue de ses colonies. Voyez plutôt le recueil de ses ignorances domaniales :

A la Guadeloupe. Saintes. Terrain indéfini, loué 31 francs à un particulier.

En Cochinchine. Bin Thuoc, n° 103. Plantations d'hévéas (bien connues de la Bourse des valeurs où ce mot d'hévéa a fait des miracles de spéculation) louées on ne sait à qui pour on ne sait quel prix qui est perçu ou non par le budget provincial.

A Chu Rhanh Dong, n° 331, un terrain d'habitation avec 39 ares, évalué 0 piastre 39.

A Tanh bin Bienh, n° 360, un terrain de 11 ares à 0 piastre 11.

Il est décent de ne pas trop discuter des choses qui se passent en pays de protectorat où quelque fantaisie d'improvisation est nécessaire. J'admire sans réserve la politique immobilière du maréchal Lyautey au Maroc parce que son faste est voulu, systématique, et bienfaisant. Mais je ne comprends pas qu'une maison achetée à Beyrouth par notre Ministère des Affaires étrangères pour 1 100 000 francs se trouve aussitôt affectée aux services militaires (Armée et Marine) de l'occupation.

En toutes ces circonstances et face à toutes ces tractations interministérielles, l'administration du Domaine a adopté une posture de passivité continue. Elle n'administre plus : elle enregistre rarement les transmissions dont elle a rarement connaissance. Son rôle est celui d'un garde complaisant qui, ne sachant plus à qui obéir, laisserait faire tous les parents et amis du maître. Le domaine se disperse ou s'anéantit par absence de revenus.

C'est proprement le contraire de ce qu'avait édicté ce Comité du Domaine créé par l'Assemblée Constituante en 1789, le contraire de ce qu'enseignait Enjubault de la Roche, doctinaire du Comité, quand il recommandait de tirer parti du Domaine pour alléger les charges de l'État, de le développer par une incessante activité et de rendre au commerce tout ce dont les fonctionnaires seraient incapables de tirer parti.

De cette carence, aujourd'hui constatée, d'un service national, il convient de tirer une leçon et une règle d'avenir. Ce n'est pas en vain que j'ai, pour ma part, dirigé une enquête à travers les provinces de notre indifférence. Les personnes ne sont pas en cause, mais les institutions : impossible donc de régler l'affaire avec des blâmes individuels décernés du haut d'une tribune par un ministre en instance d'ordre du jour. Il s'agit de démolir et de reconstruire une administration essentielle. L'œuvre est peut-être sans attrait pour le peuple de philosophes que nous sommes devenus. Mais, outre sa valeur propre, elle a une signification de loyal réalisme.

Fénelon, éloigné de la Cour, jugeait « par des *morceaux de gouvernement* » d'un ensemble qui inquiétait sa clairvoyance. Voici un morceau de gouvernement républicain qui est d'importance et selon lequel il sera permis d'apprécier le mérite des méthodes dont usera la 14^e législature. Je demande acte de ma communication qui se résume en ce bout de phrase : gare ! ici, l'on gaspille.

DE MONZIE

CAULAINCOURT A CHÂTILLON

La renommée n'a pas coutume, d'ordinaire, de prodiguer ses faveurs aux diplomates. Leur tâche subtile, le mystère dont elle s'entoure dans la pénombre des chancelleries, n'ont rien de ce qui enthousiasme les foules. Quand un traité couronne une guerre victorieuse, il déçoit généralement les vastes espoirs de l'opinion. Quand il clôt une série de revers, on s'en prend au plénipotentiaire des humiliations subies, comme s'il n'était pas le premier à en ressentir l'amertume. Victime d'un secret dont il n'est pas le maître, il doit s'en remettre à la postérité mieux informée du soin de réhabiliter sa mémoire.

Caulaincourt, entre autres, en fit l'expérience. Les contemporains, associant son nom au déclin de l'épopée impériale, taxèrent d'incapacité, de faiblesse, de trahison même, son attitude à Châtillon. Il s'en fallut de peu, en dépit de l'éclatant témoignage du *Mémorial*, que l'on ne fît de Caulaincourt un autre Marmont. Nous connaissons aujourd'hui les pièces du procès, celles-là même que Caulaincourt ne pouvait invoquer en faveur de sa cause : Houssaye et Sorel ont rétabli les faits. Les pages qui suivent n'ont d'autre but que de verser aux débats de nouveaux documents inédits. Ce sont, outre le journal de voyage tenu par le secrétaire de Caulaincourt, les lettres échangées par ce dernier avec l'Empereur, — plus de cent, de janvier à mars 1814, — avec Bassano, d'Hauteville, La Besnardière, Metternich. Confrontées avec les témoignages de Fain, les pièces publiées dans la *Correspondance*, les documents déjà connus empruntés aux sources étran-

gères, ces lettres nous permettent de donner à la « question de Châtillon » une réponse qui est bien près d'être définitive.

* * *

Ruinée par les impôts, décimée par la conscription, abattue par des revers dont le nom même était inconnu depuis tant d'années, la France, à la fin de l'été de 1813, n'avait espoir que dans la paix. Ainsi que l'a dit si justement l'historien de 1814, les désastres et l'invasion l'avaient lassée de ses rêves de gloire, comme dix ans d'anarchie et de terreur l'avaient désabusée de la liberté. Pour la première fois, Napoléon, si proche de la foule par son tempérament, ressentait, avec une lassitude inquiète, la crainte de l'avenir. Les conséquences de Leipzig, le reflux de l'Europe en armes vers nos frontières, l'obsédaient, comme ils angoissaient le pays tout entier. Il avait tenté d'interposer entre la coalition et ses troupes fatiguées l'écran fragile d'une conversation diplomatique engagée à Prague, sans grand espoir, d'ailleurs. Sitôt la rupture du Congrès, le 10 août 1813, il fit proposer à Metternich, par Bassano, de reprendre l'entretien au plus tôt afin de tenter les chances d'un accord, tandis que les armées continueraient à combattre. La suggestion ne fut pas perdue. On sait comment, le 14 octobre 1813, le baron de Saint-Aignan, beau-frère de Caulaincourt et ministre de France à Weimar, tomba entre les mains de l'ennemi, comment il fut, le 2 novembre, amené à Francfort en présence de Metternich, puis des autres ministres de la coalition, comment, enfin, il fut chargé par ceux-ci, à titre personnel et confidentiel, de certaines propositions à soumettre à Napoléon.

Les fameuses *bases de Francfort*, autour desquelles une lutte si âpre devait s'engager à Châtillon, comportaient essentiellement le retour de la France aux limites naturelles, c'est-à-dire un abandon immédiat et complet des conquêtes révolutionnaires. Saint-Aignan eut le tort, ou la naïveté, de concrétiser sous la forme d'un rapport écrit des entretiens vagues et généraux, ne comportant de la part des Alliés aucun engagement; Napoléon, de son côté, prenant pour des offres précises ce qui n'était qu'une escarmouche de reconnais-

sance, ne songea pas à entrer dès l'abord en de franches explications, qui eussent déblayé le terrain en prévision des négociations à venir. Il répondit qu'il était prêt à traiter sur la base de l'« indépendance continentale et maritime » de toutes les nations. Les Alliés jugèrent naturellement la réponse insuffisante; ils exigèrent des propositions précises, subordonnant à cette condition toute nouvelle conférence. Ils reprenaient ainsi la tactique qui les avait déjà si bien servis à Prague et dont ils ne devaient point se départir à Châtillon : amener la France à jouer cartes sur table pour connaître les atouts tenus en réserve par l'Empereur, se réservant eux-mêmes de régler leur jeu sur la force du nôtre.

C'est dans ces circonstances que Napoléon, pour donner à l'Europe un gage de ses bonnes dispositions, confia à son ancien ambassadeur à Saint-Petersbourg le portefeuille des relations extérieures. C'avait été une étonnante carrière que celle d'Armand-Augustin-Louis, troisième marquis de Caulaincourt par la grâce du Roi très chrétien, duc de Vicence par la volonté de l'Empereur des Français; successivement capitaine dans les armées du Roi, puis soldat dans les armées de la Convention, colonel dans celles du Directoire, général à vingt-neuf ans dans celles de l'Empire, grand croix de la Légion d'honneur à trente-deux ans, grand-veneur de la Cour impériale, il réalisait le type du « ci-devant » rallié, et rallié sans réserves, parce que le nouveau régime lui était apparu comme l'héritier des plus grandes traditions de l'ancien. De son côté, Napoléon, bon connaisseur, avait discerné chez le jeune et fougueux colonel du 2^e carabiniers un esprit ouvert et délié, joint aux avantages de la naissance, et à une force d'âme peu commune éprouvée dans les geôles de la Terreur. A l'expérience des grandes affaires européennes, acquise durant ses quatre années d'ambassade à Saint-Petersbourg, le nouveau ministre joignait celle des détails, puisée naguère dans sa mission à Constantinople, aux côtés du général Aubert-Dubayet, et aussi dans celle, moins brillante, mais plus méritoire peut-être aux yeux de l'Empereur, accomplie avec Ordener à Offenbourg, en 1804, lorsqu'il s'était agi de mettre la main sur de dangereux agents de l'espionnage britannique. A quarante ans, parvenu au faite

des honneurs, Caulaincourt n'en pouvait plus briguer qu'un seul : celui d'être le porte-parole de la France, au jour inévitable où l'Europe demanderait des comptes à Napoléon trahi par les armes.

Cette Europe, dont l'heure venait de sonner, le nouveau ministre en connaissait assez les ressources pour juger la situation périlleuse; il connaissait assez Napoléon pour savoir que ce dernier n'accepterait pas le verdict du destin. La lutte « jusqu'au bout », des deux côtés, lui paraissait inévitable, à moins que l'Empereur ne se décidât, — la chose, après tout, n'était pas impossible, — à faire le vide devant ses adversaires en les désarmant par une renonciation opportune aux territoires conquis par la force, puisque désormais cette force lui échappait. L'ère des conquêtes était close pour la France; tout faisait craindre qu'elle se rouvrît, à ses dépens cette fois. Que resterait-il alors, non pas seulement de la dynastie fondée par un soldat de fortune, qu'une défaite précipiterait du trône, mais encore de la France, que l'on cessait de redouter sans cesser de la haïr? Il faut comprendre cet état d'esprit pour juger la politique de Caulaincourt. Dès le début, la voie des négociations lui parut « éminemment désirable » et il tenta de faire partager sa conviction à l'Empereur. C'est en ce sens qu'il rédigea, le 1^{er} décembre 1813, un premier memorandum auquel était joint un projet de réponse à Metternich. Napoléon, après quelques hésitations, rejeta le projet et dicta lui-même à Caulaincourt deux lettres successives, dont la seconde, définitivement adoptée, fut expédiée le 2 décembre à Mayence, aux avant-postes ennemis. On connaît le texte de ce document, par lequel l'Empereur acceptait en principe la reconstruction de l'Europe sur la base d'un « juste équilibre » et de « l'indépendance de toutes les nations dans leurs limites naturelles. » C'étaient pour lui et pour la France des 130 départements de grands sacrifices : « Elle les fera sans regrets, disait l'Empereur, si l'Angleterre donne les moyens d'arriver à une paix honorable. »

Cette conception, en soi, était juste. L'Angleterre avait été l'âme de la coalition contre les guerres révolutionnaires, destructives de l'équilibre du continent et ruineuses pour son commerce : elle demeurerait, en tenant les cordons de la

bourse et les gages d'un compromis éventuel, l'arbitre de la paix. Malheureusement, Napoléon, jusque dans les négociations, raisonnait en soldat, non en diplomate. Au lieu de chercher à désarmer l'Angleterre en faisant à ses objectifs les premières et les plus nécessaires concessions, il s'efforça, comme il l'avait fait, sans succès d'ailleurs, pendant si longtemps, de l'isoler de ses alliés. Par une seconde erreur, il crut pouvoir compter sur l'Autriche pour l'aider dans cette manœuvre. Il pensait que les liens du sang, l'identité des intérêts en Europe centrale, la modération relative affichée par Metternich, lui feraient trouver dans l'empire des Habsbourg, non un ennemi irréductible, mais peut-être un complice, et par surcroît un complice dont l'influence serait prépondérante au sein des conseils de la coalition. Caulaincourt, on le verra, partageait les illusions de l'Empereur à cet égard, au moins dans les premiers temps. Mais le contact des réalités dissipa ce rêve. Si Napoléon fut long à se déjuger, son ministre s'aperçut bientôt que François II et Metternich avaient tous deux des « entrailles d'État », et que si l'on pouvait, dans une certaine mesure, compter sur les préférences de l'Autriche pour le régime napoléonien, et sur les bons rapports personnels des plénipotentiaires pour adoucir les heurts de la négociation, ces sentiments étaient impuissants à arrêter la logique implacable des événements.

Le 10 décembre, Metternich accusa réception à Caulaincourt de sa lettre du 2, proposant l'ouverture de nouveaux pourparlers. Sa réponse, portée aux avant-postes français, fut remise le 12 à Mayence, au général Morand, qui s'empressa de la transmettre à Paris. Elle se bornait à prendre note des suggestions françaises et à donner l'assurance qu'elles seraient soumises, sans retard, à l'empereur d'Autriche, et par lui à ses Alliés. Première dérobade, qui prouvait déjà que la voix de l'Autriche n'était pas prépondérante. Napoléon le sentit. Le 21 décembre, le jour même où Schwarzenberg adressait au peuple français sa fameuse proclamation, il demanda à Caulaincourt de lui remettre sous les yeux le dossier de Prague et les rapports de Francfort, dans le dessein, sans doute, de voir s'il ne serait pas possible de modifier les propositions transmises par Saint-Aignan. Il projetait d'en-

voyer en parlementaire le duc de Cadore pour jeter les dernières bases d'un armistice qui ouvrirait la porte aux négociations. Il n'en eut pas le temps. Le 22 décembre, tandis que les têtes de colonnes ennemies franchissaient la frontière, François II écrivit à sa fille que, conscient de ses devoirs envers ses Alliés, il se voyait, bien à regret, contraint de « renoncer aux douceurs de la paix. » Il fallait désormais, sans rompre le contact, se préparer à combattre, donc obtenir du pays de nouveaux sacrifices. Caulaincourt conseilla à l'Empereur de porter à la connaissance du Sénat et du Corps législatif toutes les pièces des pourparlers de Francfort, afin que l'opinion française connût, au moins, « les prétentions que le sang français aurait à soutenir. » Il pensait qu'une publication complète du dossier gênerait des Alliés en donnant à l'Europe et à la France une preuve manifeste de notre modération. Peut-être même pourrait-on, comme en 1793, galvaniser la nation dans un suprême effort. Napoléon refusa de rendre public le rapport de Saint-Aignan. Il autorisa seulement Caulaincourt à donner lecture au Sénat d'un ensemble de textes soigneusement expurgés, lors d'une réunion préalable chez Cambacérès, tandis qu'une communication analogue serait faite au Corps législatif par le comte d'Hauterive, garde des Archives des Affaires étrangères.

L'impression, nous le savons par le *Manuscrit* de Fain, fut nettement mauvaise. Si, au Sénat, la communication du ministre des Relations extérieures n'eut pour résultat qu'un vote en faveur de la paix, « vœu de la France et besoin de l'humanité », il n'en fut pas de même au Corps législatif où les esprits, excités par le bruit de soulèvement partiels en province, par le sentiment confus de l'agonie du régime, étaient déjà naturellement hostiles. Les députés sentirent qu'on leur cachait quelque chose, que ce quelque chose était l'essentiel, et que, sans consulter la nation, l'Empereur, de propos délibéré, la replongeait dans une guerre qui leur paraissait sans issue. Dès ses débuts au gouvernement, Caulaincourt sentit autour de lui la défiance et la lassitude du pays; il comprit que l'aspiration à un repos bien gagné par la conquête de l'Europe dominait, chez l'immense majorité des Français, toute autre considération.

A tout hasard, en prévision de négociations possibles, — puisque, après tout, Metternich n'en avait pas formellement décliné l'offre, — Caulaincourt se fit dicter, le 2 janvier, par l'Empereur, des instructions précises. Ce long document de cinquante pages passait en revue, avec les pays de l'Europe, les intérêts en présence et exposait, sur chaque point, la position assignée au porte-parole de la France. L'Empereur consentait à reconnaître l'indépendance de l'Espagne, rendue à ses rois légitimes, celle des États italiens, de l'Allemagne. Dantzig et le Grand-Duché de Varsovie devaient rester libres. En Italie, le Pape serait rétabli, mais uniquement comme souverain spirituel, le prince Eugène devant conserver son royaume, de même que le roi de Naples et le roi de Sardaigne. Le plus grand intérêt de la France, disait Napoléon, était d'avoir à ses côtés une Italie forte, qui ne servît plus d'éternel champ de bataille aux ambitions autrichiennes. En Allemagne, il renonçait à tous les départements de la rive droite du Rhin, rendait à l'Angleterre le Brunswick et le Hanovre, demandait que l'intégrité de la Saxe fût respectée et l'indépendance de la Bavière assurée au regard de l'Autriche. Mais il tenait à conserver les trois places de Kehl, Cassel et Wesel, jugées indispensables à la possession tranquille de Mayence. Napoléon se déclarait enfin prêt à renoncer à son titre de Protecteur de la Confédération du Rhin, pourvu que, de son côté, l'empereur d'Autriche renonçât à celui de Roi Apostolique. De même, l'Empereur renonçait au titre de Médiateur de la Confédération suisse; il exigeait que le Danemark et la Suède fussent maintenus dans le *statu quo ante*, et quant aux colonies françaises, presque toutes perdues, s'il prescrivait d'en réclamer âprement la restitution, c'était moins pour les garder que pour en faire un objet d'échanges éventuels.

Le seul point sur lequel l'Empereur se montrait irréductible était celui des Pays-Bas. Le sacrifice de notre position sur le littoral de la mer du Nord était le plus grand qu'on pût lui demander, et l'éventualité même ne devait pas en être examinée. Pour amener l'Angleterre à renoncer à ses exigences sur ce point, il fallait lui promettre toutes les colonies hollandaises, y ajouter même les établissements français de l'Inde,

en un mot, tout tenter pour la détourner de son dessein. Si des sacrifices étaient absolument nécessaires, la France était disposée à céder les territoires sur la rive droite de l'Yssel, « véritable bras de ce Rhin qu'on veut nous imposer comme limite naturelle. » Une deuxième concession pourrait être constituée par les territoires de la rive droite du Lech; à l'extrême limite, Napoléon accorderait à l'Europe la ligne du Wahal, en conservant toutefois Gorcum pour couvrir la place d'Anvers, qui restait hors de toute discussion. Dans tous les cas, spécifiait nettement l'Empereur, « le plénipotentiaire ne fera aucune de ces concessions, pas même la première, sans y avoir été autorisé par des instructions nouvelles »; et il ajoutait : « La France possédant la Belgique et le débouché de l'Escaut, Anvers deviendra le centre d'un commerce qui fera nécessairement tomber celui de la Hollande auquel, d'ailleurs, la France sera étroitement fermée. » L'Empereur croyait que son intransigeance sur ce point ne lésait que les intérêts hollandais, et il jugeait la Hollande un État faible et pauvre. Il ne se rendait pas compte de ce qui allait apparaître à tous les yeux avec une clarté aveuglante : c'est que l'Angleterre n'avait mené la lutte depuis vingt-deux ans que pour reconquérir sa tête de pont sur le littoral belge de la mer du Nord, base indispensable de son commerce européen, et qu'aucun revers, aucune pression ne l'y ferait jamais renoncer.

Notons en passant, — aucun historien, semble-t-il, ne l'a fait jusqu'ici, — que Napoléon se proposait de demander la participation des États-Unis au futur congrès de la paix : « Leurs intérêts et ceux de l'Europe, disait-il, se touchent et se mêlent de tant de côtés, que ... il est nécessaire de les comprendre dans les arrangements de l'Europe, de faire de leur paix particulière un élément de la paix générale, et ... d'appeler leurs plénipotentiaires au Congrès. »

Ces instructions marquaient la véritable pensée de l'Empereur. Elles constituaient, à première vue, une réponse assez explicite aux ouvertures générales et sommaires de Francfort; elles n'étaient cependant pas la réponse d'un vaincu. Napoléon ne renonçait pas à exercer une influence indirecte dans certains États de l'Italie et de l'Allemagne. Il

maintenait à l'extérieur de nos limites naturelles, et notamment sur le Rhin, un glacis de sécurité fortement flanqué. A y regarder de près, il sacrifiait du prestige plutôt que du terrain. Caulaincourt, instruit par les précédents de Prague, ne se fit guère d'illusions sur la manière dont l'Europe jugerait ce document. Il accepta cependant de le défendre, ayant été désigné comme plénipotentiaire au futur Congrès. Le 4 janvier, en lui remettant ses pleins-pouvoirs, Napoléon lui adressa une lettre où il précisait encore ses vues. Il voulait, certes, une paix « solide et honorable » ; cette paix ne pouvait être acquise sans que la France conservât Ostende et Anvers en compensation des accroissements de puissance réalisés par les autres États européens. Les propositions des Alliés, à son avis, n'étant qu'un masque, Caulaincourt devait écouter et observer ; on ne pouvait rien lui prescrire de plus, sinon de se borner à tout entendre et à rendre compte, jour par jour, de l'état des esprits. Les pleins-pouvoirs avaient, on le voit, une borne précise : « Veut-on réduire la France à ses anciennes limites ? c'est l'avilir. On se trompe si on croit que les malheurs de la guerre puissent faire désirer à la Nation une telle paix. » En conséquence, aucune instruction définitive ne serait donnée à Caulaincourt, avant que l'Empereur sût de manière formelle à quoi s'en tenir sur les propositions de ses adversaires. D'ailleurs, où Caulaincourt rejoindrait-il ceux-ci ? Où les coalisés jugeraient-ils bon de fixer le lieu et la date d'une rencontre ? Nul ne le savait. Le 5 janvier, à 4 heures du matin, une berline emportait le plénipotentiaire français sur les routes de Champagne, à la poursuite d'interlocuteurs insaisissables et muets. La Besnardière restait à Paris, chargé par intérim du portefeuille.

La nouvelle du départ de Caulaincourt, présageant l'ouverture de négociations, eut un bon effet sur le public. Les fonds haussèrent en Bourse. Le soir du 5 janvier, Caulaincourt arriva à Épernay, où il coucha. Le lendemain, à trois heures de l'après-midi, il était à Nancy. Il y trouva les habitants dans la consternation. L'ennemi s'était montré l'avant-veille devant Colmar, et le préfet d'Épinal s'était enfui de son poste. Caulaincourt s'empressa de l'y renvoyer avec un blâme sévère, ne pouvant se douter qu'il tomberait, deux jours

plus tard, entre les mains des Bavares. Puis il mit l'Empereur au courant de ses premières impressions :

Nancy, 6 janvier 1814.

Je suis arrivé ici ce matin... M. Colchen paraît animé d'un bon esprit. Chacun annonce aussi de bonnes intentions. Mais on n'a encore rien fait, et il y a beaucoup de découragement. J'ai trouvé ici le préfet d'Épinal avec les sous-préfets de Saint-Dié et de Remiremont. Celui de Saint-Dié avait pris la fuite bien avant que l'ennemi fût dans son arrondissement. Ils ont tous trois emmené avec eux la gendarmerie, de manière qu'ils ont désorganisé par là tous les moyens d'exciter les habitants à la défense; leur arrivée à Nancy, de nuit, à la tête de la force publique, a jeté l'alarme; beaucoup de gens se sauvent. J'ai engagé le préfet et les sous-préfets à retourner sur le champ chez eux, ainsi que le général Cassagne. Il n'a paru dans le pays que quelques troupes légères...; l'abandon des autorités et de la gendarmerie a arrêté l'élan de la population, qui était parfaitement disposée. Le préfet et les sous-préfets m'ont promis de réparer leurs torts et d'opérer la levée en masse ordonnée, ce qui sera assez difficile maintenant, à cause de la terreur qui a été la suite de leur départ...

... Divers rapports annoncent que l'ennemi a passé le Rhin sur trois points avec 60 000 hommes, dans les environs de Mannheim et de Spire. D'après d'autres nouvelles, un corps ennemi aurait aussi passé le Rhin du côté d'Haguenau...

... On ne comprend rien à tout ce qui se dit et s'écrit. Il arrive de toutes parts des rapports contradictoires et on ne peut ni les comparer ni les vérifier, parce qu'il n'y a point de centre d'autorité...

S'étant ainsi acquitté de son devoir d'informateur, Caulaincourt répondit, non sans ironie, à la lettre que Metternich lui avait adressée le 10 décembre : « L'Empereur ne veut rien préjuger sur les motifs qui ont pu faire que son adhésion pleine et entière aux bases que Votre Excellence a proposées... ait eu besoin d'être communiquée aux Alliés. » Néanmoins, dans son désir d'une prompte entente, l'Empereur l'avait chargé d'entrer en contact avec les chancelleries alliées, dont il attendait désormais le bon vouloir.

Le 7 janvier, il quitta Nancy pour Lunéville. Il y trouva la même consternation, la même incohérence, la même désorganisation. On s'occupait tant bien que mal de mettre sur pied la garde nationale, le dépôt des carabiniers ayant été évacué en hâte. Le spectacle affligeant dont il était le témoin émut Caulaincourt au point qu'il jugea nécessaire d'en référer

à l'Empereur. Il lui écrivit donc le soir même, exprimant ses regrets de voir nos provinces de l'Est si mal gardées, si mal défendues par les autorités civiles et militaires responsables. Ces abandons de postes, ces redditions de villes sans coup férir auraient, sur la situation générale, une fâcheuse répercussion et risquaient de démoraliser l'intérieur du pays. Si des mesures énergiques n'enrayaient pas, au plus tôt, la panique dont le duc de Bellune lui-même avait donné l'exemple, l'ennemi, disait Caulaincourt, prendrait de son adversaire une telle opinion, que le plénipotentiaire français n'arriverait devant les Alliés « que pour s'entendre dicter les lois. » La mauvaise impression de Caulaincourt devait d'ailleurs se confirmer, le lendemain, à Gerbéviller, où il assistait au mariage de M. de la Vieuville, son parent, venu de Colmar et se préparant à y retourner. Durant le repas de noces, on amena à la compagnie un cosaque prisonnier; la nouvelle se répandit en même temps que Bellune avait reporté son quartier général à Baccarat, et que l'apparition des cosaques avait amené l'évacuation en désordre d'Épinal. Les soldats désertaient. Ni les levées ni les réquisitions ne rentraient. Il était urgent d'envoyer aux préfets des instructions sévères et précises, et aussi aux généraux, « plus abandonnés qu'ils ne l'étaient au fond de la Russie. » Il était non moins urgent, — Caulaincourt l'écrivit le jour même à l'Empereur, en lui dépeignant la situation militaire, — que le plénipotentiaire français fût fixé au plus tôt sur l'étendue des sacrifices qu'il pourrait consentir afin d'obtenir un armistice rendu nécessaire par la gravité des circonstances. De Raon-l'Étape, où il se porta le lendemain, il insista dans le même sens, se déclarant certain du succès d'une levée en masse, à condition que les habitants, soulevés d'un élan patriotique, fussent munis d'armes et bien encadrés par les militaires.

Caulaincourt avait cru possible de faire un second pas en avant dans la direction de l'est. Après la reprise de Saint-Dié par des forces bavaroises considérables, le 10 janvier au soir, il dut suivre le nouveau mouvement de retraite de Bellune, de Raon-l'Étape sur Rambervillers. C'est là qu'il reçut, le 11 janvier, par un courrier, au moment de se mettre en route, la réponse de Metternich à sa lettre du 6. L'ennemi

étant arrivé devant Baccarat, Caulaincourt jugea prudent de revenir sur Lunéville pour transmettre dès le soir même à l'Empereur la lettre officielle et la lettre privée qu'il avait reçues du chancelier autrichien. Il ne dissimulait d'ailleurs pas les craintes que lui inspirait l'imprécision de ces lettres :

... Il paraît certain que la négociation dépend principalement de l'Angleterre, puisqu'on ne prend de résolution sur rien avant d'avoir vu Lord Castlereagh. L'Autriche ne serait-elle plus aussi maîtresse des négociations qu'elle annonçait l'être dans le principe? Un passage de la lettre en question peut le faire présumer. On peut en inférer aussi que quelques-uns des alliés voudraient régler leurs prétentions sur leurs succès. M. de Metternich donne assez clairement à entendre qu'il les croit peu conciliants. Quoique le ton de ses lettres actuelles soit toujours pacifique, il y règne plus de vague et d'incertitude du résultat que dans celles qu'il écrivait de Francfort.

Quoi qu'il en soit, Lord Castlereagh ne peut tarder à arriver. Il faudra qu'on s'explique et nous saurons enfin positivement de quelle nature sont les difficultés qu'on laisse entrevoir...

La dépêche de M. de Metternich me suggère encore une observation. Ce qui y est dit relativement à ma lettre du 2 décembre n'a-t-il pour but que de répondre au reproche fait aux alliés de ne pas se regarder comme liés par des propositions qu'ils ont faites eux-mêmes? Ou bien aurait-on l'intention secrète de considérer comme non avenues les bases fixes et positives dictées à M. de Saint-Aignan pour s'attacher uniquement (avec l'espoir d'en tirer meilleur parti contre nous dans les conjonctures actuelles) aux principes vagues et indéterminés qui sont indiqués dans le premier paragraphe de cette lettre?

Cependant l'ennemi avançait, sans que les autorités, affolées, pussent arrêter sa marche victorieuse. Le 12 janvier, à cinq heures du soir, Caulaincourt, à la suite des derniers soldats des dépôts, dut quitter Lunéville pour Nancy. L'ennemi avait occupé Épinal et fait prisonnier le préfet; le prince de la Moskowa commençait sa retraite; Bellune évacuait Rambervillers. Nancy même n'était plus en sécurité. Dans la soirée, le préfet quitta la ville, suivi d'une grande partie des habitants. A minuit, Caulaincourt, pour éviter toute surprise, prit à son tour la route de Void. « La consternation et l'affolement sont extrêmes », écrivit-il le lendemain à l'Empereur. On tient tout haut des propos indiquant le plus fâcheux esprit, l'invasion s'étend sans cesse. Que faire? « Jamais, concluait-il, je n'ai désiré plus vivement bien servir, jamais je n'ai mieux senti mon devoir de ministre et de

fidèle sujet. » S'il était nécessaire, il irait lui-même en carriole à Paris prendre, de la bouche de l'Empereur, les ordres qu'il sollicitait avec une insistance angoissée. Faute d'indications, il devait continuer à suivre l'armée en retraite, en attendant la décision des Alliés, dont le silence présageait les pires éventualités. C'est à Void, où il arriva dans la journée du 13, à l'hôtel du *Pigeon Blanc*, que Caulaincourt reçut de La Besnardière une dépêche chiffrée répondant à sa lettre du 11. L'Empereur approuvait que Caulaincourt correspondît directement avec lui, soit à titre « *officiel* » lorsqu'on pourrait montrer les dépêches au Gouvernement, soit à titre « *confidentiel* » pour les faits que l'Empereur devait être seul à connaître. Napoléon, au milieu de son armée, se montrait optimiste. Il avait reçu de son beau-père l'assurance que l'Autriche ne séparerait jamais la cause de Marie-Louise et du roi de Rome de la cause de la France; il ne redoutait, d'autre part, aucun soulèvement en faveur de l'ancienne dynastie. Peut-être eût-il changé de langage si, comme Caulaincourt, à ce moment, il avait eu sous les yeux la triste vision des troupes d'évacués de Nancy et de Toul refluant en désordre vers l'arrière.

Le lendemain, la nouvelle parvint à Void que Bellune avait évacué Nancy, où l'ennemi entraît sur ses talons. Les lettres de La Besnardière se ressentaient de l'émotion soulevée à Paris par les premières nouvelles de ces revers. L'Empereur avait eu avec ses frères une conférence de trois heures, dont rien n'avait transpiré au dehors. L'esprit public commençait à s'alarmer.

Une seule nouvelle vint mettre une éclaircie dans cette sombre journée : Metternich faisait connaître à Caulaincourt que lord Castlereagh arriverait prochainement sur le continent et que les Alliés, d'un commun accord, avaient décidé que des négociations de paix s'ouvriraient, le plus tôt possible, à Châtillon-sur-Seine. Désormais, le voyage de Caulaincourt avait un but précis. Il quitta, le 15 janvier, son auberge qu'un incendie venait de ravager, pour se rendre à Saint-Dizier, où il arriva le lendemain à l'hôtel du *Soleil-d'Or*. Il y trouva un courrier de Paris lui apportant, de la part de l'Empereur, le projet d'une lettre destinée à Metter-

nich. Il y était dit, en substance, que l'Autriche avait tout à craindre de la fortune des armes : si celle-ci lui était défavorable, c'était la défaite avec toutes ses conséquences; dans le cas contraire, la France serait détruite, l'équilibre européen rompu, et ce n'était guère l'intérêt de l'Autriche. L'Empereur proposait donc à Metternich une suspension d'armes, limitée ou non, en attendant que l'on pût arriver à une paix définitive, paix qu'il espérait, disait-il, devoir être favorisée par la « droiture » de Metternich « et les nobles sentiments qu'il avait exprimés en toutes occasions. »

Cette lettre rendit Caulaincourt perplexe. L'Empereur, il est vrai, l'autorisait à ne la faire parvenir à destination que dans la mesure où il jugerait opportun. Il pouvait donc en suspendre l'expédition. C'était peut-être couper court à une chance de salut; mais, peut-être aussi, en l'absence de toute offre précise de la part des Alliés, valait-il mieux ne pas faire auprès d'eux une démarche où ils eussent vu une marque de faiblesse. Par ailleurs, la lettre de Napoléon révélait une inquiétante méconnaissance de la situation politique. Il ne lui venait pas à l'esprit que l'Europe pût prétendre à une revanche d'autant plus éclatante qu'elle était plus inattendue. Caulaincourt jugea qu'il était de son devoir de l'éclairer sur les véritables dispositions des Puissances. Pour ingrate que fût cette tâche, — la réaction de l'Empereur pouvait être violente, — elle n'en était pas moins urgente, et il l'entreprit sur le champ en une dépêche de grand style :

St-Dizier, 17 janvier 1814.

... Je me conformerai à ce que me prescrit V. M. relativement à l'ordre à suivre pour les lettres que je lui adresse. Elle a toujours fait à ses Ministres l'honneur de correspondre directement avec eux; peut-être mon dévouement, en acceptant le Ministère dans les conjonctures actuelles, me méritait-il la même faveur : peut-être mes services me rendaient-ils digne de la même confiance...

Je ne puis me dispenser de rappeler à V. M. que, par mes lettres des 8 et 13 de ce mois, j'ai sollicité ses ordres. Notre position a bien changé depuis quelques jours. La marche rapide de l'ennemi sur tous les points, l'envahissement d'une grande partie du territoire de l'Empire, le découragement presque absolu dont je suis témoin, rendent un armistice indispensable. J'ai donc besoin de connaître les intentions de V. M. sur un objet d'un aussi grand intérêt pour la France. Elle sentira que dans des circonstances aussi pres-

santes, je ne puis rien, si Elle ne daigne me faire parvenir ses ordres. *Où mèneront des bases et même des négociations si on ne tâche pas d'arrêter à l'instant la marche de l'ennemi?*... Certes, l'ennemi, qui connaît les avantages du moment, voudra des garanties pour s'arrêter, des compensations pour ce qu'il occupe, et peut-être des dédommagements pour ce qu'il croira que l'armistice l'empêchera d'envahir. Mais si ces sacrifices momentanés sont pris sur ce que la paix doit lui assurer, sur ce qu'il occupe déjà, ou enfin sur ce qu'on ne peut lui disputer pour l'instant, n'est-il pas de l'intérêt de V. M. d'y consentir?

... La chance d'un succès de V. M. s'offre bien à ma pensée, mais il peut être paralysé par tant de revers sur une ligne si étendue, que son véritable intérêt semble commander d'arrêter les événements pour laisser aux esprits le temps de se rassurer, et à V. M. celui d'organiser une armée.

Si je me trompe, Sire, V. M. redressera mes opinions ; mais, je le répète, je crois que le seul moyen de succès pour la négociation d'un armistice lié à des préliminaires, *est de débiter par concéder ce qui peut contribuer à tranquilliser et satisfaire l'Autriche et les Puissances du Continent, sous la réserve toutefois que l'Angleterre fera de son côté les sacrifices qu'elle a promis.* De cette manière, je pense que nous trouverons des gens pressés d'en finir et qui même se rangeront de notre côté dans toutes les questions où l'Angleterre aura un intérêt purement personnel. Que veut maintenant l'Angleterre ? Traîner les choses en longueur, dans l'espoir que les événements entraîneront l'Autriche dans ses projets secrets de bouleversement. L'Autriche seule est peut-être encore opposée à ces projets. Il faut donc l'avoir pour soi dès le début et augmenter son ascendant, en ôtant à ses alliés du continent tout intérêt et même tout prétexte de continuer la guerre. Tout délai, tout ajournement de la cessation des hostilités, tout doute même sur la possibilité de la paix sert donc l'Angleterre et nous est fatal. Tout ce qui donne au contraire à l'Allemagne la certitude de la paix et en garantit la conclusion dès ce moment, nous fait des partisans et sert puissamment les intérêts du trône de V. M.

La nécessité de l'armistice est sûrement mieux sentie par V. M. que je ne le démontre ici. Mais il faut décider les Alliés à y consentir, et ce sera là sûrement la plus grande difficulté. Si, dès les premiers pourparlers, ils remarquent de l'hésitation de la part du Ministre de V. M. ..., nul doute qu'ils concevront de nouveaux soupçons sur la sincérité de nos intentions ; et dans ce cas, ils ne voudront que négocier des bases sans armistice. La question posée de cette manière sera si éloignée des véritables intérêts de Votre Majesté qu'Elle sentira que je ne puis réellement la servir qu'autant que je connaîtrai sa pensée toute entière.

Toutes ces considérations me déterminent à appeler son attention sur quelques points qui me paraissent les plus importants dans la supposition d'un armistice qui ferait partie des préliminaires de paix,

et qui formerait un acte séparé. La prévoyance de V. M. y ajoutera ce que mon inexpérience peut avoir oublié.

Suivait un questionnaire précis sur les sacrifices à envisager : occupation du territoire, places à remettre en gage, indemnité de guerre. Et Caulaincourt concluait :

... Il est pénible, Sire, de n'avoir que des sacrifices à prévoir; de n'avoir à appeler l'attention de V. M. que sur des choses qui coûteront tant à son caractère, à la fierté nationale. Mais ses plus chers intérêts m'en font un devoir. Quand j'ai quitté Paris, V. M. croyait que je trouverais les avant-postes aux portes de Colmar. Depuis dix jours, un quart de la France est envahi par l'ennemi. Dans les départements, dans l'armée, on répète que c'est à V. M. personnellement qu'on fait aujourd'hui la guerre. On sépare les intérêts du Monarque de ceux du peuple. Dans de telles circonstances, ma prévoyance ne saurait être prise pour de la faiblesse; et je ne sollicite avec tant d'insistance les ordres de V. M. que parce que je sens que toute sa confiance m'est indispensable pour servir des intérêts qu'Elle sait bien que je défendrai comme un dépôt sacré confié à l'honneur d'un chevalier français. Je puis lui tenir aujourd'hui le langage d'un homme tout dévoué; car si le malheur nous accablait demain, je lui dirais comme les fidèles Hongrois à Marie-Thérèse : *Moriamur pro Rege nostro!*...

S'étant acquitté de ce qu'il considérait comme son premier devoir, Caulaincourt fit connaître à l'Empereur, dans une seconde lettre, son avis sur le point particulier de la proposition d'armistice. Il lui paraissait peu vraisemblable que l'Autriche consentît à écouter seule une suggestion de cet ordre, sous peine de perdre tout crédit auprès des Alliés et de rendre plus malaisée une intervention conciliante de Metternich. Caulaincourt se prononçait donc personnellement pour l'abstention. Si, toutefois, Napoléon persistait dans son dessein, il serait préférable que l'Impératrice fit parvenir directement à son père une lettre conçue dans le même sens, lettre dont Metternich serait confidentiellement avisé, et proposant de s'en remettre aux militaires pour discuter directement les modalités techniques d'une suspension d'armes. A l'Empereur de juger de l'opportunité.

Cependant, les mauvaises nouvelles se multipliaient. La retraite de l'armée sur Châlons avait commencé. Langres était évacué, Lyon aussi. Le 18 dans la soirée, La Besnardière écrivit à Caulaincourt que le roi de Naples était défini-

tivement passé à l'ennemi. L'esprit des populations devenait franchement mauvais. On eût dit, au rapport de Caulaincourt, qu'il était « un écho des journaux anglais. »

Le 20 janvier au matin, un courrier apporta à Caulaincourt deux lettres de La Besnardière. On ne saurait les résumer ici, tant leur importance apparaît essentielle.

Paris, 19 janvier 1814.

... Après m'avoir dicté pour V. Exc. la lettre qu'elle recevra avec celle-ci, S. M., qui avait du loisir, m'a fait l'honneur de m'entretenir fort longtemps de la paix future... La chose sur laquelle S. M. a le plus insisté et est revenue le plus souvent, c'est la nécessité que la France conserve ses *limites naturelles*. C'était là, m'a-t-Elle dit, une condition *sine qua non*. Toutes les Puissances et l'Angleterre même avaient reconnu ces limites. La France réduite à ses limites anciennes n'aurait pas aujourd'hui les deux tiers de la puissance relative qu'elle avait il y a vingt ans; ce qu'elle a acquis de ce côté des Alpes et du Rhin, ne compense point ce que la Russie, l'Autriche et la Prusse ont acquis par le démembrement de la Pologne. Tous les États se sont agrandis; vouloir ramener la France à son état ancien, ce serait la faire déchoir et l'avilir; la France, sans les départements du Rhin, sans la Belgique, sans Ostende, sans Anvers, ne serait rien. Le système de ramener la France à ses anciennes frontières est inséparable du rétablissement des Bourbons, parce qu'eux seuls pourraient offrir une garantie du maintien de ce système et l'Angleterre le sentait bien. Avec tout autre la paix sur une telle base serait impossible ou ne pourrait durer. Ni l'Empereur, ni la République, si des bouleversements la faisaient renaître, ne souscriraient jamais à une telle condition. Pour ce qui est de S. M., sa résolution était bien prise. Elle ne laisserait pas la France moins grande qu'Elle ne l'avait reçue. Si donc les Alliés voulaient changer les bases acceptées et proposer les anciennes limites, Elle ne voyait que trois partis, *ou combattre et vaincre, ou combattre et mourir glorieusement*, ou enfin, si la nation ne la soutenait pas, *abdiquer*; Elle ne tenait pas aux grandeurs. Elle n'en achèterait jamais la conservation par l'avilissement. Les Anglais pouvaient désirer de lui ôter Anvers, mais ce n'était pas l'intérêt du continent, car la paix ainsi faite ne durerait pas trois ans. Elle sentait que les circonstances étaient critiques, mais Elle n'accepterait jamais une paix honteuse. En acceptant les bases proposées, Elle avait fait tous les sacrifices absolus qu'elle pouvait faire; s'il en fallait d'autres, ils ne pourraient porter que sur l'Italie et la Hollande. Elle désirait vivement exclure le Stathouder. Mais la France conservant les limites naturelles, tout pourrait s'arranger, rien ne ferait un obstacle insurmontable. S. M. a aussi parlé de Kehl et de Cassel. Sans ces deux têtes de pont, Strasbourg et Mayence, m'a-t-Elle dit, deviendraient nuls. Mais Elle croit que les ennemis n'y attacheront pas une extrême importance...

Voici maintenant la seconde lettre :

... V. Exc. a vu que l'Empereur sentait le besoin d'un armistice. Quant aux conditions auxquelles il peut être conclu, S. M. m'ordonne de faire connaître à V. Exc. que, quelles que soient les circonstances, Elle ne consentira jamais à aucune condition déshonorante et qu'Elle regarderait comme déshonorant au plus haut degré de remettre aucune place française ou de payer aucune somme d'argent quelconque, mais que, pour racheter de l'occupation de l'ennemi une portion quelconque du territoire français, Elle consentirait à remettre en Italie, *Venise et Palma Nova*, et en Allemagne *Magdebourg et Hambourg*, bien entendu que les garnisons revendraient libres en France, et que les magasins, l'artillerie que S. M. a mise dans ces places et les vaisseaux de guerre qui sont sa propriété lui seraient réservés...

... Quant au traité de paix, l'Empereur me prescrit de dire à V. Exc. que la France devra conserver ses limites naturelles sans restriction ni diminution quelconque, et que c'est là une condition *sine qua non* dont il ne se départira jamais...

Par un singulier mélange de clairvoyance et d'aberration, l'Empereur, si justement conscient des dangers multiples qu'il courait, exigeait, comme entrée en matière, l'évacuation totale du territoire occupé, n'offrant aux Alliés, en compensation, que quatre places isolées au delà des « frontières naturelles. » Ses instructions générales interdisant à Caulaincourt toute nouvelle concession sans en avoir expressément référé à Paris, c'était lui dire que ses suggestions du 17 janvier étaient tenues pour non avenues. Plus alarmé dans son patriotisme qu'attristé de le voir ainsi méconnu, Caulaincourt se remit en route pour Châtillon, n'ayant plus d'espoir que dans les dispositions des coalisés. Le voyage, passablement mouvementé, le confirma dans sa conviction que le fossé se creusait de plus en plus entre les conceptions napoléoniennes et le sentiment profond du pays. Dans les villes qu'il traversait, les habitants se portaient en foule sur son passage, « en faisant hautement éclater leurs vœux pour la paix. » A Troyes, où il s'arrêta le 21 pour déjeuner, Caulaincourt apprit que l'ennemi était arrivé la veille à Châtillon. Il demanda un trompette et un sous-officier d'escorte, et reprit sa route. A Bar-sur-Seine, nouvelle manifestation des habitants, aux cris de : « Vive la paix ! Vive le duc de Vicence ! » A un kilomètre en avant de Mussy, apparurent

les premiers avant-postes ennemis. Caulaincourt se fit conduire aussitôt chez le major prince d'Auersperg, lui montra la lettre de Metternich. Auersperg, courtoisement, donna à Caulaincourt une escorte de quinze hommes et l'autorisa à poursuivre sa marche sur Châtillon, où le convoi arriva enfin à onze heures du soir. Thurn, qui occupait la ville avec un corps bavarois, se rendit aussitôt chez Caulaincourt, se mettant à sa disposition, et, en attendant des ordres ultérieurs, lui donnant une sauvegarde. Caulaincourt reçut ensuite la visite de l'adjoint au maire, désireux de lui rendre compte de l'attitude des troupes occupantes. Elles se comportaient assez bien, d'ailleurs, encore que la ville eût eu à subir une réquisition d'effets d'habillement, dont les deux tiers seulement avaient pu être fournis.

Bien que la soirée fût déjà avancée, Caulaincourt voulut prévenir sur le champ Schwartzenberg et Metternich de son arrivée. Bien lui en prit, puisque von Thurn ayant quitté la ville le 22, Caulaincourt vit arriver à son hôtel, dès le 23, Herzogenberg, aide-de-camp de Schwartzenberg, venu se mettre à sa disposition, lui réitérer l'assurance qu'il serait traité avec tous les égards dus à son caractère et lui laisser entrevoir la prochaine arrivée des plénipotentiaires de la coalition. Caulaincourt retint son visiteur à dîner. Herzogenberg loua la vaillance de l'armée française, mais il loua aussi, en des termes soigneusement étudiés, la modération de l'Empereur d'Autriche et le désir général de paix qui animait tous les Alliés.

Prévoyant qu'il aurait bientôt à soutenir son rang, Caulaincourt écrivit pour demander de l'argent et pour rappeler l'urgence de lui faire parvenir un chiffre pour la correspondance confidentielle, désormais menacée par les coureurs ennemis. Le 24 janvier au matin, non sans peine, un courrier arriva de Paris. Il n'apportait qu'une lettre de la Besnardière accusant réception à Caulaincourt de ses dépêches des 20 et 21 janvier, sans plus, l'Empereur ne l'ayant chargé d'aucune communication spéciale, sinon de meilleures nouvelles des armées. Ce que La Besnardière ne pouvait raconter, c'était l'incident du « Moniteur » du 20 janvier : un premier tirage du journal renfermant — erreur ou malveillance ? —

le texte intégral de tous les documents relatifs aux négociations depuis Francfort, la saisie et la destruction des exemplaires parus et leur remplacement par un numéro expurgé. La destruction n'avait pu être intégrale : exemplaires et copies circulaient clandestinement de main en main, suscitant un nouveau courant d'inquiétudes et de colères.

Caulaincourt voulut mettre à profit ce répit pour tenir Napoléon au courant des événements et lui rendre compte de son arrivée dans les lignes alliées. D'après ce qu'il avait pu apprendre, l'empereur Alexandre avait quitté Bâle le 13 janvier et était arrivé à Langres, avec sa garde, le 22. L'empereur François, parti le 14, s'était arrêté en chemin à Vesculet et ne serait probablement à Langres que dans quelques jours. De renseignements militaires, peu, on le comprend. Le fort de Joux et la place de Belfort tenaient toujours; c'était tout ce que l'on savait. L'armée ennemie semblait disciplinée, ne commettait ni délits, ni exactions et paraissait bien tenue, notamment le régiment autrichien « Archiduc-Jean », qui constituait, à ce moment, la garnison de Châtillon, et dont une compagnie se trouvait détachée à sa porte comme garde d'honneur. Par le même courrier, Caulaincourt prescrivit à d'Hauterive de mettre en sûreté les archives du Département, et notamment tous les papiers postérieurs à 1792. Ces papiers devaient être mis dans des caisses solides, soigneusement fermées, susceptibles d'un long et dur voyage. Elles seraient confiées, le 30 janvier, à un homme qui devait venir les chercher et dont Caulaincourt, par mesure de prudence, ne révélait à son correspondant ni le nom, ni la destination. Enfin, dans un mot destiné à Bresson, Caulaincourt insistait pour qu'on lui fît parvenir quelque argent, afin, disait-il, que « la délégation française ne vécût pas de l'air du temps. »

La journée du lendemain s'étant encore passée sans réponse de Metternich, Caulaincourt crut devoir lui rappeler que les délais écoulés lui paraissaient plus que suffisants pour permettre aux plénipotentiaires anglais de gagner le continent; douze jours avaient été perdus, on s'était tué dans l'intervalle : « Le destin du monde va-t-il continuer à dépendre indéfiniment des retards de lord Castlereagh, sera-ce à une

simple affaire de convenance qu'on subordonnera les intérêts les plus sacrés de l'Humanité? » Caulaincourt, visiblement de mauvaise humeur, agacé du mutisme prolongé observé à son égard, faisait une fois de plus observer à Metternich que l'Autriche n'avait rien à gagner à différer la réunion. Une bataille gagnée par les Alliés aurait des conséquences incalculables; une bataille perdue les ramènerait loin en arrière. Dans ces conditions, non sans y avoir mûrement réfléchi, Caulaincourt, reprenant la lettre que Napoléon lui avait fait parvenir le 17, se décidait à la communiquer confidentiellement au chancelier autrichien, afin qu'il lui fit connaître si son maître, plus soucieux de ses intérêts que de ceux de ses Alliés, consentirait à discuter, avec ou sans la participation de ceux-ci, une proposition d'armistice.

Le sort en était jeté. Après bien des hésitations, Caulaincourt avait jugé le moment venu de ne plus cacher davantage à Metternich les intentions de l'Empereur des Français. Il espérait, sans doute, que sa franchise inciterait l'Autriche à une franchise égale et qu'on ne ferait pas appel en vain aux divergences qui pouvaient la séparer de ses Alliés. Le 26 janvier, il prévint Napoléon qu'il avait transmis sa proposition et lui envoya copie de sa lettre en demandant d'urgence des instructions précises au cas où Metternich le prendrait au mot. Caulaincourt terminait à peine cette lettre, que le comte de Clam se présentait chez lui, de la part de Schwartzemberg, pour le prévenir de l'arrivée à Langres, le jour même, de François II, de Metternich et de Castle-reagh. Caulaincourt reprit donc la plume à onze heures du soir, désireux d'informer sans retard l'Empereur et de réitérer sa demande d'instructions, le comte de Clam l'ayant avisé qu'une réponse lui parviendrait probablement dans les vingt-quatre heures.

Caulaincourt renaissait à l'espoir. Les Autrichiens qu'il recevait à sa table depuis deux jours, — Clam le 26, Lichtenstein le 27, — parlaient sans cesse de paix et manifestaient la plus entière confiance dans l'heureuse issue des négociations. Cet optimisme ne devait pas être de longue durée. Le 28, à onze heures du soir, un courrier arriva de Paris, annonçant le départ de Napoléon pour Châlons, signe que

l'Empereur revenait à son idée d'une revanche par les armes et qu'il accorderait désormais moins d'intérêt aux négociations diplomatiques.

Le 29 au matin, alors que Caulaincourt, n'y tenant plus, écrivait à Metternich une troisième lettre pour se plaindre du retard apporté à lui répondre, il reçut du chancelier autrichien une courte communication. Les conférences devaient s'ouvrir à Châtillon le 3 février. Les plénipotentiaires alliés y seraient précédés par M. de Floret, qui devait partir dans la nuit même pour préparer les logements. Quant à la proposition d'armistice, Metternich se bornait à en prendre note, l'empereur François l'ayant définitivement rejetée. « Les principes de l'Autriche, disait-il, sont immuables en toutes circonstances. » Elle fait la guerre « sans haine ». Si l'empereur Napoléon cherchait sa gloire dans le bonheur d'un grand peuple, en renonçant à sa politique antérieure, l'empereur François « ne se souviendrait plus que des heureux moments du mariage de sa fille. » Si, au contraire, un aveuglement funeste devait rendre Napoléon sourd « aux vœux de son peuple et de l'Europe », l'empereur François « déplorerait le sort de sa fille sans arrêter sa marche. » Metternich, s'excusant de ne pouvoir venir lui-même à Châtillon, recommandait à la bienveillance de Caulaincourt le plénipotentiaire qu'il avait désigné, le comte de Stadion, son confident et son ami, et terminait en l'assurant qu'il comptait sur sa bonne volonté « dans ce moment, qui est celui du monde. » Il promettait, d'autre part, de tenir « éternellement ignorée » la lettre à laquelle il répondait. On verra plus loin comment cette promesse fut tenue.

Caulaincourt prit à peine quelques heures de repos. Dès le 30 au matin, il accusa réception à Metternich de sa lettre dans un premier mouvement de colère et sous une forme assez sèche. A la réflexion, il conserva cette lettre, qui avait été sa première réaction, et ne la fit partir que le 31 avec une lettre personnelle où il exprimait ses très vifs regrets du refus de la proposition impériale, ses regrets aussi que Metternich, avec lequel il se serait senti en confiance, ne vînt pas lui-même prendre part aux négociations. Il l'adjurait de soutenir de tout son pouvoir la cause de la paix.

Puis, sans tarder, il voulut apprendre à l'Empereur l'échec subi par sa proposition. Il ajoutait des nouvelles inquiétantes qu'il avait pu recueillir par divers recoupements : l'ennemi, qui craignait d'abord un soulèvement général de la province, avait été surpris par la soumission et l'empressement de beaucoup de Français; on commençait à dire dans le camp des Alliés que le moment serait favorable pour « délivrer les Puissances de toute inquiétude pour l'avenir », en ôtant à Napoléon la possibilité de se venger. De son côté, l'empereur François aurait déclaré, au cours d'un dîner offert à ses généraux : « La question de la paix ou de la guerre sera décidée avant peu. »

Floret, comme l'avait annoncé Metternich, arriva à trois heures de l'après-midi pour préparer les quartiers. Il se présenta chez Caulaincourt, qui le garda à dîner et eut avec lui un long entretien. Malgré tous ses efforts, il ne put tirer de son interlocuteur que des assurances vagues et ambiguës du désir de paix des Alliés, assurance démentie, comme le remarquait Caulaincourt, par le choix même des plénipotentiaires; il ne put en obtenir davantage, sinon de vives récriminations sur les hésitations de Napoléon à répondre aux premières ouvertures. « Maintenant, répétait sans cesse Floret, le torrent est déchaîné, on ne sait comment on l'arrêtera »; il fut impossible de le sortir de là. Caulaincourt essaya vainement de l'entreprendre sur la question des intérêts séparés de l'Autriche. Floret répondit que le seul intérêt actuel de l'Autriche était de ne pas se séparer de ses Alliés, et que, si Metternich avait refusé d'être négociateur, ce n'était que pour agir plus utilement sur « les passions » des souverains. En conséquence, Caulaincourt demandait d'urgence à l'Empereur des instructions précises sur les points suivants : quelles cessions pourrait-on envisager en dehors de celles prévues à Francfort? et d'autre part, était-il convenable que lui, Caulaincourt, qui était ministre, demeurât comme plénipotentiaire de la France, alors que les plénipotentiaires alliés n'étaient que des « doublures? » Il terminait en demandant qu'on voulût bien, du moins, lui envoyer d'urgence La Besnardière, la tâche s'annonçant lourde.

La journée du 31 se passa dans l'incertitude et dans

l'attente. Floret s'occupa des logements. Dans la soirée, La Besnardière envoya un chiffre pour correspondre avec l'Empereur, et des nouvelles de Paris. Mauvaises nouvelles : on commençait à faire des palissades; le roi Joseph avait été chargé de la garde de la ville; des troubles et des pillages étaient annoncés en Bretagne; on ne pouvait plus tirer du Midi ni un homme, ni un écu. Et, pour comble de malchance, deux *ci-devant* irréductibles, détenus sous caution dans une maison de santé et qu'on eût voulu incarcérer en raison des circonstances, avaient disparu mystérieusement. On avait toutes raisons de croire qu'ils étaient allés dépeindre au Quartier général allié l'angoissante situation où se débattait l'Empereur.

Caulaincourt eut encore, le 1^{er} février, un nouvel entretien avec Floret, qu'il invitait tous les jours à sa table afin d'essayer, non sans peine, de le faire parler. Floret, mis en confiance, s'occupa tout d'abord de loger le plénipotentiaire français d'une manière convenable à son rang. Il fit tant et si bien que Caulaincourt se décida à quitter l'auberge et à venir prendre gîte dans la plus belle maison de la ville, appartenant à un négociant, M. Étienne. Madame Étienne était, on peut le supposer, une bonne patriote, et le seul nom de paix lui faisait horreur. Lorsqu'elle vit arriver le plénipotentiaire français et sa suite, elle leur fit d'abord assez grise mine. Il fallut, pour dissiper ses préventions, que son hôte, déployant toute sa diplomatie, lui eût fait comprendre que s'il ne fût pas venu, lui Caulaincourt, elle eût sans doute été contrainte de loger des étrangers, et qu'entre deux maux il fallait savoir choisir le moindre. Caulaincourt se trouvait d'ailleurs fort convenablement installé; la *réception*, notamment, lui paraissait aussi parfaite qu'on pouvait le souhaiter pour une petite ville; ce point était important, car il comptait réunir le plus souvent possible les Alliés à sa table.

En attendant leur arrivée, il n'avait guère d'autre société que celle de Floret. Celui-ci se laissa aller, après un bon repas, à quelques confidences. Contrairement à la supposition de Caulaincourt, lord Castlereagh était, de tous les coalisés, le plus pressé de traiter et ne se gênait pas pour dire qu'il trouvait inconvenante l'attente imposée aux négociateurs,

Les vues des Alliés, d'ailleurs, paraissaient au premier abord modérées dans leur ensemble; les souverains n'avaient aucun désir d'agrandissement aux dépens de la France; Alexandre lui-même, lorsqu'il n'était pas sous l'influence des gazettes anglaises, était, au dire de Floret, tout aussi traitable qu'un autre. Il ne s'opposait pas à ce que la France eût un grand territoire. Il redoutait simplement — et en cela il n'était pas le seul — un réveil de « l'esprit belliqueux » de Napoléon. Puis, comme s'il eût craint d'en avoir trop dit, Floret retomba dans son mutisme. Aux instances de Caulaincourt pour obtenir quelques précisions complémentaires, il se borna à répondre qu'un seul point était définitivement acquis, — et c'était le plus redoutable pour nous : l'union parfaite de tous les Alliés, y compris le plus récent, le roi de Naples dont une ambassade opportune de Neipperg avait emporté l'adhésion. Floret laissa pourtant échapper que l'empereur d'Autriche avait reçu de Marie-Louise une lettre par laquelle celle-ci se plaignait vivement que des généraux autrichiens eussent appelé Napoléon « le Chef du Gouvernement français », et que François II, très mécontent, avait sévèrement admonesté Schwartzemberg. Un seul avis d'ordre pratique ressortait de cet entretien : c'était le conseil de chiffrer tous les courriers, même les plus insignifiants, car, dit Floret, si l'Autriche était sûre de la tenue de ses troupes, elle l'était moins des coureurs cosaques.

Caulaincourt expédia le soir même à l'Empereur un courrier pour le mettre au fait de ces informations et lui demander ses ordres :

... Il est probable que le Congrès sera ouvert après-demain et peut-être le succès des négociations dépendra-t-il de la manière dont elles seront entamées de notre part. Je ne recule point, Sire, devant la responsabilité qui pèse sur moi. Je ne réclame que les moyens de vous servir comme le demandent votre gloire et vos intérêts, qui ne font qu'un avec la gloire et les intérêts de mon pays. Comme Français, et comme le plus dévoué de vos serviteurs, je dois donc supplier V. M. de me faire connaître d'une manière positive à quelles conditions on peut traiter. V. M. sentira que, dans une affaire d'une si haute importance, lorsqu'il s'agit de décider d'aussi grandes questions; il me faut, pour négocier avec quelque espoir de succès, ou des instructions précises, ou une autorisation qui me donne réellement les moyens de faire ce que les circonstances peuvent exiger...

Le courrier emportait également une lettre pour d'Hauteville, auquel Caulaincourt, en prévision de l'arrivée prochaine de La Besnardière, confiait, avec maintes recommandations, le portefeuille des Affaires Étrangères.

Le lendemain, à l'issue d'un dîner qui réunissait, chez Caulaincourt, Floret, Herzogenberg et le maire de Châtillon, dîner au cours duquel la paix avait fait le sujet de la conversation, arriva de Paris un courrier porteur de deux dépêches de Bassano et d'une de l'Empereur, destinées à rassurer Caulaincourt sur le combat de Brienne, au sujet duquel circulaient déjà en territoire occupé des bruits alarmants. Ces nouvelles arrivaient à point pour combattre la fâcheuse impression créée par les propos de Floret, qui parlait, en tous lieux, du grave échec subi par l'armée française et de l'état lamentable des prisonniers faits par les Autrichiens. Dans la soirée, arrivèrent à Châtillon Stadion, Aberdeen et Humboldt. Caulaincourt en avisa aussitôt Bassano en le suppliant, — ce n'était pas la première fois, et ce ne devait pas être la dernière, — de lui faire parvenir, dans le plus court délai, des instructions précises, car il n'y avait plus de doute que les conversations fussent imminentes. Il était indispensable que l'Empereur voulût bien se rendre compte de la situation réelle. « Je ne manquerai pas de courage pour poursuivre les négociations, disait Caulaincourt, quelles que soient les difficultés à prévoir »; mais, encore une fois, ce n'était plus en vainqueurs que nous parlions à l'Europe, et il fallait agir en conséquence. « La France ne sera pas avilie pour avoir un coin de terre ou une place de moins, et l'Empereur ne sera pas déshonoré pour avoir cédé à la fortune adverse et aux armées de tant de peuples. » Les mêmes arguments se retrouvaient dans une lettre pressante adressée directement à Napoléon :

V. M. ne me dit pas les sacrifices auxquels Elle peut consentir. Mes dernières dépêches ne lui ont pas laissé ignorer que l'ennemi paraît en demander de nouveaux. La force des choses ne semble-t-elle pas commander de faire ceux qui seront nécessaires pour conserver la grande masse de ce bel empire? N'exige-t-elle pas qu'on les fasse sans aucun retard? Non-seulement un jour, mais une heure de perdue peuvent compromettre les plus chers intérêts de V. M. 300 000 hommes marchent contre vous, Sire; les bouleversements

sont près de nous ; il n'y a plus d'énergie en France, et je doute que V. M. ait les moyens nécessaires pour que son génie puisse triompher de la mauvaise fortune. Je n'ai pas plus d'envie qu'un autre, Sire, de céder la moindre partie de la France ; mais je sens peut-être plus qu'un autre, et depuis longtemps, qu'il faut en finir pour votre bonheur et pour que la France reste France. V. M. croit-elle que cette manière de voir puisse me rendre trop facile ? Alors, *je la supplie de m'adjoindre l'homme qui aura le plus sa confiance, n'importe qui* —, il trouvera un frère en moi. Il verra, il entendra, il jugera la gravité des circonstances. Je serai son second, s'il le faut, mais que V. M. daigne donner toute la latitude nécessaire pour sauver et lui conserver un Empire qui, même après la paix, sera encore le premier du monde.

Deux autres plénipotentiaires anglais, Stewart et Cathcart, arrivèrent à Châtillon dans la matinée du 4, suivis de près par le Russe Rasoumovski. Le congrès était désormais au complet. Après un mois de fatigants voyages et d'attentes anxieuses, de nouvelles déconcertantes et contradictoires, d'incidents pénibles, seul au milieu de l'ennemi, livré aux fausses nouvelles et à la déprimante influence du milieu, Caulaincourt touchait enfin au terme attendu et redouté d'une mission qui n'était guère faite pour les ambitieux.

Ce même jour, 5 février, la délégation française se trouva réunie à la maison Étienne. Elle comprenait, outre Caulaincourt, seul plénipotentiaire, La Besnardière, conseiller d'État, chef de division au Ministère des Relations Extérieures, Gérard de Rayneval, chef de division-adjoint au même département, Baudard, sous-chef de division, Rouen, Renard et de Formond, agents du département. A la personne de Caulaincourt était attaché, en qualité d'aide de camp, le chevalier Cham, chef d'escadron, ainsi qu'un médecin, M. Renaud. Quant au personnel, il ne comprenait pas moins de vingt-deux domestiques de toutes catégories, dont six officiers de bouche, sous la direction d'un maître-d'hôtel.

La Besnardière voyageait depuis quatre jours et quatre nuits, s'étant arrêté en route, à Troyes, pour voir l'Empereur. On peut aisément imaginer qu'il ne prolongea pas la soirée en tête à tête avec son chef. Ce qu'il rapporta à celui-ci n'était d'ailleurs guère pour le satisfaire : c'était l'ordre de Napoléon de faire passer le courrier officiel par l'intermédiaire de Bassano, non plus à titre facultatif, mais obligatoirement. Cau-

Caulaincourt fut exaspéré; il s'imaginait, à tort ou à raison, que Bassano, contre lequel il avait de vieilles rancunes mondaines, était le mauvais génie de l'Empereur et le détournait inlassablement de toute idée d'accommodement. Il écrivit le soir même *ab irato* la lettre suivante :

... Occupé des affaires de V. M. et surtout de lui éviter en ce moment des contrariétés pour des choses qui m'étaient personnelles, j'ai méprisé avant de quitter Paris les intrigues de M. de Bassano et de sa femme, les sots propos qu'elle me prêtait ainsi qu'à mes amis, enfin les scènes ridicules composées par son ordre et jouées dans son salon à Paris, pensant que mon Maître ferait cesser ce scandale public; ces faits n'étant pas ignorés par lui, je me suis tu, laissant à V. M. et à l'histoire le soin de juger l'homme qui a pris le Ministère des Relations extérieures lorsque l'Empereur commandait au monde, et celui qui l'a reçu lorsque l'ennemi avait envahi la France. Mais aujourd'hui que M. de Bassano est chargé de la correspondance politique avec moi, j'ose supplier V. M. de la confier à tout autre; car l'homme qui n'a jamais su la bien comprendre, ni bien diriger aucun de ses Ministres à l'étranger, puisque l'Europe entière vous a échappé, ne peut dans les circonstances du moment offrir de garantie à l'Empereur, ni de sûreté au Ministre chargé de négocier. V. M. me rendra la justice que, plus d'une fois, j'ai défendu cet homme qui m'a si lâchement calomnié, et que je n'ai pris qu'à regret un Ministère, objet d'une si basse et si injuste jalousie.

La première réunion eut lieu le 5 février, à 2 heures de l'après-midi, dans la maison de madame de Montmaur. Elle fut courte. Après vérification mutuelle des pleins pouvoirs, les Alliés se bornèrent à prendre acte des déclarations de Caulaincourt, refusant d'entrer en discussion, comme celui-ci l'avait suggéré au préalable, sur la question d'un code maritime, cette suggestion leur paraissant viser exclusivement l'Angleterre. Avant d'entrer en séance, Caulaincourt avait adressé un nouvel appel à l'Empereur, afin qu'il consentît à ne pas s'exposer en livrant de nouvelles batailles. Il fallait conserver une armée forte, en imposer à l'ennemi par une attitude sans provocation comme sans faiblesse. Changeant d'avis au sujet de l'opportunité d'un armistice, Caulaincourt considérait qu'une proposition en ce sens serait immanquablement interprétée, dans les circonstances présentes, comme un signe de lassitude : « Ce serait se livrer à l'ennemi pieds et poings liés ».

A l'issue de la séance, Caulaincourt, ainsi qu'il devait le faire chaque jour, rendit longuement compte à l'Empereur des événements de la journée. Il n'était pas pessimiste : il jugeait les plénipotentiaires gens fort convenables, à l'exception du Russe. Celui-ci avait exigé, dès l'abord, une discussion immédiate sur le point fondamental : celui de savoir si on ferait ou ne ferait pas la paix avec Napoléon ; mis en échec, il manifesta son humeur en maugréant et en répétant à deux reprises « qu'il avait toute l'Europe derrière lui. » Caulaincourt fit d'abord la sourde oreille ; à la récursive, il répondit avec vivacité « qu'il savait bien que toute l'Europe était alliée de la Russie et qu'ici, la France était seule. » Les marques d'assentiment données à sa riposte par le reste de l'assemblée lui parurent de bon augure. Il était d'ailleurs résolu « à ne rien endurer qui manifestât l'intention d'humilier son maître ou son pays. » Tout nuage avait disparu lorsque les plénipotentiaires, à six heures du soir, se retrouvèrent autour de sa table, devant un menu princier : Caulaincourt avait voulu être le premier à les recevoir, pour bien marquer que, même en territoire occupé, il était chez lui. L'envahisseur accepta, de bonne grâce, d'être traité en invité.

La journée du lendemain se passa, sans incidents, à rédiger le protocole de la séance. Caulaincourt, le soir venu, se préparait à aller dîner chez Cathcart avec deux de ses collaborateurs, quand il reçut deux dépêches dont la lecture le jeta dans de nouvelles alarmes. La première était de l'Empereur :

Monsieur le duc de Vicence, le duc de Bassano vous envoie les pouvoirs tels que vous les avez minutés. Je suis resté aujourd'hui à Troyes, croyant avoir des nouvelles du Congrès et des conférences du 3 ; il paraît que vous n'avez commencé que le 4. Si l'on veut la paix, et que tout cela ne soit pas encore un masque pour prolonger avec unanimité les hostilités, *il faut en finir promptement*, car, enfin, sous peu de jours, *il y aura une affaire générale qui décidera tout*. Je me rends à Nogent à la rencontre de 20 000 hommes de l'armée d'Espagne... Il deviendra nécessaire, après, d'avoir une affaire pour couvrir Paris. Il faut donc décider tout de suite les affaires. Comme les Alliés ont déjà arrêté les bases, vous devez les avoir déjà, les accepter si elles sont acceptables, et dans le cas contraire, nous courrons les chances d'une bataille et même de la perte de Paris et de tout ce qui s'en suivra...

15 Juin 1928.

La seconde lettre était de Bassano :

... Je vous ai expédié un courrier avec une lettre de S. M. et le nouveau plein pouvoir que vous avez demandé... Au moment où S. M. va quitter cette ville (Troyes), elle me charge de vous en expédier un second et de vous faire connaître en propres termes que S. M. vous donne *carte blanche* pour conduire les négociations à une heureuse fin, sauver la capitale et éviter une bataille où sont les dernières espérances de la nation. Les conférences doivent avoir commencé hier, S. M. n'a pas voulu attendre que vous lui eussiez donné connaissance des premières ouvertures, de crainte d'occasionner le moindre retard.

Je suis donc chargé, monsieur le Duc, de vous faire connaître que l'intention de l'Empereur est que vous vous regardiez comme investi *de tous les pouvoirs et de toute l'autorité nécessaires dans ces circonstances importantes pour prendre le parti le plus convenable afin d'arrêter les progrès de l'ennemi et de sauver la capitale.*

S. M. désire que vous correspondiez le plus fréquemment avec Elle, afin qu'Elle sache à quoi s'en tenir pour la direction de ses opérations militaires...

Napoléon, on le voit, continuait à retirer d'une main ce qu'il donnait de l'autre : les pleins pouvoirs ne s'entendaient que dans la mesure où une action décisive ne viendrait pas les annuler. Caulaincourt répondit le jour même, en demandant un peu plus de clartés. Les Alliés, d'accord à l'avance sur la base de leurs exigences, lui présentaient un front unique. Le plénipotentiaire français, devant leur implacable parti-pris, n'avait rien à répondre; tout ce qu'on lui disait, était concerté avant son arrivée et la moindre objection, de sa part soulevait d'interminables discussions : « C'est dans cette situation que je reçois une lettre pleine d'alarmes. J'étais parti les mains presque liées, et je reçois des pouvoirs illimités. On me retenait, et on m'aiguillonne; mais on me laisse ignorer les motifs de ce changement. » D'où venait le danger pressenti à travers les lignes de la lettre de Bassano? De l'armée, de Paris, de Bretagne, d'Espagne ou d'Italie? Tout était à craindre, pour qui ignorait tout de la situation. « Faut-il consentir à tout aveuglément et sans délai? Ai-je quinze jours, un seul ou un moment? » Il n'osait poser la seule question qui importât vraiment : Où s'arrêtent ces singuliers pleins pouvoirs, qui ont pour objet, non de mettre fin à la guerre, mais d'attendre l'issue de nouveaux

combats? Quoi qu'il advînt d'ailleurs, il saurait faire, à toute extrémité, ce que pourraient exiger le salut de l'Empereur et celui du pays.

De son côté, Rayneval avait rapporté de ses entretiens avec les secrétaires des délégations alliées l'impression que les choses allaient marcher rapidement, plus peut-être qu'on ne l'imaginait autour de Napoléon. La seconde réunion eut lieu en effet dès le 7 février, dans l'après-midi. Fidèles à leur tactique, les représentants de la Coalition posèrent la question de confiance sur chaque article de leur programme. Comme le disait Caulaincourt dans son rapport à l'Empereur, on ne pouvait savoir si, même en acceptant tout, on ne se heurterait pas toujours à de nouvelles prétentions. Il avait l'impression d'être complètement à la merci de l'ennemi et de voir s'éloigner toujours davantage l'accord si ardemment désiré. Pour comble, au sortir d'un grand dîner chez Stadion, un courrier arriva avec de nouvelles dépêches annonçant l'entrée des armées ennemies à Troyes. Il était suivi, à quelques heures d'intervalle, par un second courrier envoyé par d'Hauterive, avec de mauvaises nouvelles de Paris et des réflexions pessimistes sur une guerre qui durait depuis vingt-deux ans « sans qu'on sût exactement pourquoi. » « On s'est battu d'abord, disait d'Hauterive, pour des principes sociaux, puis pour le commerce, et aujourd'hui on veut tout rejeter sur la France seule... Si l'esprit de modération et d'équité ne triomphe pas au cours de ces jours sombres, l'Europe sera replongée dans le chaos et dans le sang. » Caulaincourt n'avait pas besoin d'être aiguillonné pour adjurer à nouveau Metternich de venir en personne à Châtillon, ne fût-ce que quelques heures : une matinée, lui disait-il, suffirait peut-être pour terminer une lutte fratricide à laquelle des conversations oiseuses, comme celles qui s'échangeaient chaque jour *inter pocula*, ne pouvaient porter remède. Puis il en écrivit encore à l'Empereur, sentant bien que celui-ci, tout à la préparation de ses projets militaires, soutenu par l'enthousiasme de ses soldats, oubliait les pièges tendus sous ses pas à Châtillon :

... V. M. m'a donné *carte blanche*, c'est me donner la nécessité pour règle; mais la nécessité naît des événements, elle est dans la situation

des choses, et tant que j'ignore cette situation, quand V. M. ne me fait donner aucune nouvelle, je me trouve réduit à marcher dans l'obscurité et sans guide.

Ce que je sais avec certitude, c'est que j'ai affaire ici à des hommes qui ne sont rien moins que sincères; que se presser de leur faire des concessions, c'est les encourager à en demander de nouvelles, sans qu'on puisse prévoir où ils s'arrêteront et sans obtenir de résultat. J'attends donc *les ordres* de V. M..

Le silence absolu opposé à ses pressantes questions, par l'Empereur comme par les Alliés, inquiétait Caulaincourt au delà de toute expression : « Ils sont six, et je suis seul, disait-il le 9 février dans sa lettre quotidienne à Napoléon. Ils sont les plus forts. » Ils l'étaient surtout par leur mutisme. Ils eussent été bien embarrassés, sans doute, de répondre en toute franchise à ses sollicitations et à ses ouvertures; il n'était pas moins impossible, soit directement, soit indirectement, de leur parler d'affaires en dehors des séances dont le scénario était réglé d'avance. La délégation française n'avait guère de contact qu'avec les secrétaires autrichiens; encore ne pouvait-on tirer d'eux « que des soupirs qui, probablement, n'étaient pas sincères », et pour peu qu'on voulût les pousser, ils se retranchaient derrière leur rôle subalterne. Ce silence laissait, par ailleurs, présager le pire au point de vue même des événements militaires, puisque les rapports quotidiens des Alliés contredisaient les communiqués optimistes de Bassano : « Il faudrait, écrivait Caulaincourt le 9, pouvoir obtenir un armistice immédiat pour arrêter les masses ennemies sur le chemin de la capitale, où trop de passions et de souvenirs les appellent. » Sauver Paris, certes, Caulaincourt n'avait pas d'autre but; mais Napoléon, héritier des conventionnels, ne croyait que trop que Paris était toute la France, et que, Paris perdu, tout était perdu. « Avec une armée sauve et intacte, on peut toujours négocier. » A de telles paroles qui reviennent souvent sous sa plume, on sent que Caulaincourt, malgré son désir de paix, faisait toujours confiance au génie militaire de l'Empereur. Il n'attendit d'ailleurs pas la réponse de ce dernier pour proposer de nouveau à Metternich une suspension d'armes, plus, à vrai dire, pour sonder ses dispositions, que dans l'espoir d'obtenir une réponse satisfaisante :

... Je suis allé, sous le prétexte d'une affaire particulière, chez celui des plénipotentiaires alliés que j'ai cru le plus accessible; et après quelques formules préparatoires, je l'ai prié de me dire... si, en faisant le sacrifice demandé par les Alliés, nous pouvions espérer d'obtenir un armistice immédiat. Il a hésité longtemps avant de me répondre. Enfin après que je lui ai engagé ma parole, il m'a dit : *Quelque sacrifice que vous fassiez, vous n'obtiendrez point d'armistice*. Les hostilités ne peuvent finir qu'à l'échange des ratifications. Mettez-nous donc en état de faire la paix en quarante-huit heures. — Votre intention, lui ai-je dit, est donc d'aller *la faire à Paris*? — Il ne savait pas, m'a-t-il assuré, quels pouvaient être à cet égard les desseins des alliés.

... Ayant acquis ainsi la certitude que ce serait en vain que je demanderais ici un armistice, je vais tenter l'unique moyen qui me reste, en m'adressant à M. de Metternich. Mais l'espoir du succès est loin de répondre au désir que j'en ai...

C'était une nouvelle déception à ajouter à tant d'autres. Arrivé avec l'intention de faire une paix prompte et honorable, et le ferme espoir de trouver les mêmes dispositions chez les coalisés, qui faisaient sonner bien haut la nécessité de donner « du repos à l'Europe », Caulaincourt commençait à s'apercevoir qu'il était seul à partager ces espérances, — il ne voulait pas encore dire : ces illusions. Il fut bien obligé, le 10 février, de se rendre à l'évidence.

On connaît le saisissant tableau que nous a laissé Albert Sorel de la « nuit d'agonie » traversée par Napoléon, lorsqu'arrivèrent, le 8 février au soir, les dépêches de Caulaincourt relatant les événements du 7. L'Empereur, toujours si ferme dans sa contenance, donna à Bassano l'impression du fauve traqué; il avait sincèrement cru que l'Europe ne s'accoutumerait pas aussi vite à le traiter en vaincu, lui, l'éternel vainqueur. Malgré tant d'expériences, il s'imaginait encore trouver une Autriche accommodante, disposée aux concessions. Si, à la vérité, le bloc des coalisés montrait quelques fissures, comme toujours, en pareil cas, la prépondérance appartenait aux plus violents, c'est-à-dire, en l'espèce, aux Russes. Le dîner du 9 février chez lord Aberdeen avait encore été « fort gai » : le réveil devait être cruel. Le 10 au matin, Caulaincourt recevait des plénipotentiaires alliés une « étrange déclaration »; les séances étaient suspendues à la demande du Tsar. Atterré, il s'en fut aux nouvelles. Autri-

chiens, Prussiens et Anglais, surpris et déconcertés, comme lui-même, s'excusèrent en alléguant qu'ils avaient fait de leur mieux, qu'ils avaient même imposé la suppression, dans la déclaration, des mots : « le chef du Gouvernement français » pour désigner l'Empereur, — expression offensante suggérée par les Russes, — mais qu'ils n'avaient pu obtenir davantage. Au nom de toutes les Puissances attachées à la paix, Caulaincourt protesta avec une véhémence énergique. Il représenta qu'après une rupture aussi brutale qu'injustifiée, les Alliés s'interdisaient de pouvoir jamais imputer à la France une responsabilité dans la reprise de la guerre. Peine perdue : il se heurta à un mur d'airain. Par une singulière ironie, il fut, le soir, l'hôte de Rasoumovski; on devine que le dîner fut moins riant que la veille, et l'on comprend la hâte que mit Caulaincourt, en sortant de cette corvée, à redire à Napoléon sa déception, ses angoisses, ses efforts; il terminait sa lettre par cet appel, qui ne pouvait pas ne pas être sincère : « S'il n'y a plus de salut que dans les armes, je prie V. M. de me compter au nombre de ceux qui tiennent à honneur de mourir pour leur Prince. » L'ancien colonel de carabiniers se réveillait sous le diplomate. On peut l'en croire volontiers : les hasards du champ de bataille lui eussent paru préférables au supplice qu'il endurait à Châtillon.

Les séances étant suspendues, les journées passèrent vides et creuses; seul, le bruit du canon, dans l'atmosphère ensoleillée et glaciale, ponctuait la monotonie des heures; encore ne pouvait-on savoir ce qu'il annonçait. Schwartzenberg se crut obligé de venir rendre visite à Caulaincourt; mais, afin d'éviter toute conversation directe, il amena deux officiers autrichiens chargés d'alimenter l'entretien. Deux jours passèrent ainsi.

Le 13 février, un courrier arriva de Montmirail, *viâ* Paris, ayant dû passer par Sens et faire 80 lieues pour apporter à Caulaincourt la réconfortante annonce de la victoire de Champaubert; il apportait aussi, comme mise au point, une lettre d'Hauterive qui, lui, prévoyait l'entrée prochaine des Alliés à Paris et demandait des instructions pour réunir au ministère, sous la protection du droit des gens, tous les fonds et tous les documents dont il pourrait disposer. On apprit,

dans la soirée, que les Anglais venaient d'envoyer d'urgence un courrier spécial à Londres. Était-ce bon ou mauvais signe? En tous cas, le lendemain, la nouvelle se répandit que les plénipotentiaires semblaient considérer leur départ comme prochain. Ils n'aménageaient pas leurs installations et faisaient leurs préparatifs. Les routes vers Paris étaient couvertes de colonnes ennemies, bien que l'Autriche et l'Angleterre, inquiètes d'un retour de fortune en faveur de la France, eussent incliné à la discussion immédiate d'un armistice. Mais comment négocier, alors que précisément la victoire venait de couronner les armes de l'Empereur et que, enhardi par ses succès, celui-ci, par la plume de Bassano, se montrait plus intransigeant que jamais sur les fameuses bases de Francfort?

... Vos lettres du 9 parties par le courrier Bourdais ont été remises à l'Empereur sur le champ de bataille, S. M. ne les a pas encore lues.

L'Empereur croit qu'en ce moment il ne peut plus être question pour les Alliés de marcher sur Paris et *vous sentez l'assurance que cette certitude donne pour la marche des affaires...*

A cette lettre, Caulaincourt jugea nécessaire de répondre sans retard :

La lettre que V. M. m'a fait écrire le 12 par M. le duc de Bassano m'est arrivée aujourd'hui. Les nouvelles qu'elle renferme m'ont fait éprouver la seule joie que j'ai sentie depuis longtemps. Les victoires remportées par V. M. le 10 et le 11 honorent ses armes; elles ont dû la consoler, ce qui leur donne à mes yeux un nouveau prix. Mais que V. M. me permette de le lui dire, avec la franchise d'un soldat qui regrette chaque jour davantage de n'être point à ses côtés sur les champs de bataille, avec cette franchise qui m'est naturelle et que ses intérêts commandent : ces succès, si grands qu'ils soient et si peu qu'ils aient coûté, diminuent le péril et le rendent moins pressant, mais ne le font point cesser. Nous sommes dans des circonstances où l'extrême danger serait de nous exagérer nos espérances et *nos motifs de sécurité*. La grande armée des Alliés est entière et forte de 150 000 hommes; l'armée du Nord arrive, et déjà l'on dit ses avant-postes à Reims. La route de Meaux est fermée à l'ennemi. Mais V. M. pourra-t-elle lui fermer celle de Melun? Qui arrêtera sur celle de Reims le général Wintzingerode?... Je l'avancerai à V. M., mon meilleur espoir est que les événements du 10 et du 11 auront efficacement servi ceux qui, au Quartier Général des Alliés, défendent la cause de la paix. M. de Metternich la veut, mais ses amis même conviennent qu'il est faible; mais l'Empereur Alexandre a, au dehors et autour de

lui, des conseillers à *l'impulsion* (*sic*) desquels il est difficile qu'il résiste; au dedans un amour-propre que certaines perspectives séduisent, en même temps que certains souvenirs l'irritent, et autour de lui, les Stein, les Loewenhielm et autres qui ne respirent que bouleversements... On m'a fait entrevoir que, d'ici à vingt-quatre heures M. de Metternich répondrait si Lord Castlereagh et lui l'ont emporté, et ont obtenu que la négociation se poursuive. Ceux du parti contraire, pour peu que nous hésitions, que nous élevions des difficultés, prétendront que nous voulons traîner les choses en longueur pour gagner du temps et s'en feront un prétexte pour la rompre. J'ai sur cela et sur les projets de bouleversement de l'ennemi des indices qui ne peuvent me laisser de doute... Lord Liverpool n'est pas dans le même système que Lord Castlereagh et si le parti opposé à celui-ci venait à prendre le dessus en Angleterre, l'Autriche restée seule serait infailliblement entraînée...

... J'ose croire que, dans de telles circonstances, il n'y a personne qui ne pensât comme moi que, pour négocier avec succès, si l'on négocie, il faut le faire et le faire vite...

Il m'est bien pénible que V. M. n'ait pas ajouté *les ordres* que je lui demandais aux nouvelles qu'Elle m'a fait donner. Je ne saurais m'expliquer par quelle fatalité V. M. a répondu à l'une de mes lettres du 9 touchant Philippeville et Givet, sans avoir lu la plus importante qui n'était que de 30 lignes. Je ne puis croire que, pour éprouver un dévouement qu'Elle connaît, Elle veuille que j'aie à surmonter la crainte de m'exposer en faisant ce qu'il m'inspire. J'aurai le courage de la position où elle m'a placé. Elle me fait un devoir de prendre beaucoup sur moi. Mais si je me trouve arrêté sur quelque point et s'il en résulte des maux que je suis trop fondé à prévoir, ils ne pourront être imputés qu'à la douloureuse incertitude où je suis laissé.

VICOMTE DE MONTBAS

(A suivre.)

AU RANCHO¹

On distingue au Brésil deux zones très nettement distinctes l'une de l'autre : la zone côtière où se trouvent les grands ports : Bahia, Pernambouco, Rio de Janeiro, Santos, et l'arrière-pays : l'intérieur.

Si les villes de la côte offrent beaucoup d'analogies avec les villes européennes, lumière et climat mis à part, par contre, l'intérieur ne ressemble nullement aux campagnes de chez nous. Cet immense arrière-pays, le « sertan » en brésilien, où s'étendent les grandes exploitations caféières ou sucrières, ne possédait, il y a une trentaine d'années, comme unique moyen de communications, que de rares sentiers, des pistes à peine frayées entre d'humbles villages très éloignés les uns des autres. Aujourd'hui le chemin de fer commence à sillonner ce sertan si riche et relie entre elles de grandes villes appelées au plus bel avenir.

Primitivement, le sertan était recouvert de forêts immenses qui disparaissent peu à peu devant l'homme à la recherche de terrains de culture; l'indigène qui l'habite se nomme le *sertanejo*.

Descendant de races nombreuses, autochtones, européennes, africaines, le sertanejo a hérité de ses éléments constitutifs une mentalité très particulière qui fait de lui un être tout à fait à part. Il a gardé de ses ascendances lointaines des mœurs et des croyances qui forment un curieux mélange de religiosité et de superstitions.

Parmi ces métis, il y en a un plus singulier encore que tous les autres : le « caboclo », produit du croisement de l'Indien avec les premiers Européens qui débarquèrent au Brésil au début du xvi^e siècle; si, au point de vue physique, ce caboclo est très résistant et très robuste, sa mentalité se contente d'un catholicisme nominal sur lequel se greffent d'innombrables superstitions, son âme s'encombre d'une foule de terreurs et de préjugés; sa vie, au milieu de

1. On appelle rancho au Brésil une cabane ou un simple appentis recouvert de chaume qui s'élève au bord des chemins ou des forêts et sert à abriter les voyageurs.

la nature la plus stupéfiante et la plus exubérante qui se puisse imaginer, est une vie de dur labeur dans ce climat torride, sous un ciel éblouissant qu'assombrissent parfois de soudaines tempêtes.

C'est un épisode de la vie de ces cabôclos que raconte Coelho Netto dans la nouvelle dont la traduction va suivre.

Coelho Netto, membre de l'Académie brésilienne, est un des plus originaux et des plus puissants écrivains de là-bas. Il a observé le caboclo, a vécu la vie du sertan et une grande partie de son œuvre la décrit. Coelho Netto occupe une place tout à fait à part dans une littérature qui, très influencée par les littératures européennes, commence seulement à se libérer des modèles venus d'au delà des mers. Un critique brésilien, en parlant de cet écrivain, l'appelle « le moins européen de nos romanciers »; et, il est très évident que « Au Rancho » ne peut être comparé à aucun ouvrage de littérature d'origine européenne; c'est la brutalité des instincts en face de la sauvagerie de la nature.

Drame dont l'horreur tragique se marie bien à la grandeur brutale du paysage où il se déroule, cette nouvelle, extraite d'un recueil portant le titre de *Banzo*, se passe dans les régions équatoriales du Nord du Brésil où le puissant évocateur a placé les sujets d'un grand nombre de ses œuvres.

La traduction est malheureusement impuissante à rendre la langue étincelante du grand écrivain, langue d'une richesse inouïe et d'un coloris intense. Dans le texte Coelho Netto a su noter avec une extraordinaire précision la façon de s'exprimer du sertanejo qui déforme la langue portugaise de manière bien curieuse. Il est impossible de trouver des équivalents en français de ces modifications et nous n'avons pu que donner le sens littéral du texte sans essayer de lui trouver des analogies dans le langage de nos paysans français.

J. D.

Le sol mou de sable sec, hérissé d'herbes grillées, offrait l'aspect misérable d'une plage calcinée par le soleil. D'énormes racines émergeaient de la terre friable et terne se réduisant en poudre sous le pas précautionneux des mules.

Des rochers noirs couronnés de rigides touffes vertes se dressaient de loin en loin ainsi que des bornes colossales.

De grands cactus se tordaient étalant avidement leurs langues bronzées; autour d'eux des ronces aiguisaient leurs épines menaçantes.

Le chemin descendait abrupt, plein de fondrières sous les herbages épineux; les animaux en cotoyant d'un côté les fourrés broussailleux émaillés de fleurs jaunes trébuchaient

dans les ornières. De l'autre côté, des rocs nus, élevaient une muraille crénelée aux arêtes aiguës; des bancs de sable blanc recouvraient le sol aride, des dunes gonflées étincelaient comme du mica. Un halètement de fournaise vibrait au-dessus de ce désert; par endroits, un cocotier penchait ses longues palmes déchiquetées qui remuaient le long de son tronc comme autant de gigantesques mille-pattes.

Des anums¹ étincelants passaient en pépianant dans un vol lourd et las; ils se posaient sur les branches frêles qui s'équilibraient en oscillant. Le convoi, exténué par le soleil, trottait en secouant ses sacs derrière l'« Étincelle », la fringante mule de tête qui martelait les cailloux, éparpillait le sable en agitant son grelot sonnante au rythme de sa marche.

C'étaient huit fortes bêtes de charge, au jarret solide et qui connaissaient bien la route. Elles marchaient avec assurance au travers de cette aride plaine sans la moindre trace d'ombre ni de fraîcheur humide. Des essaims de sauterelles poilues bondissaient hors des graminées hirsutes et s'envolaient en crépitant. Des lézards sifflaient en s'enfonçant dans leurs trous; dans le silence d'une torpeur fulgurante, on sentait par instants une aspiration essoufflée comme le halètement angoissé de la terre au paroxysme de la fécondation.

Le ciel, d'un bleu d'émail poli, luisait, vaste, impassible, sans un nuage; dans le lointain la haute montagne feuillue fermait l'horizon telle une dentelure azurée, drapée d'une nuée diaphane.

L'« Étincelle » se pavanait, entraînant derrière elle le convoi par son élégance; les sacs de sel brillants grinçaient secoués par leur trot sur le flanc des mules dont les pieds ferrés sonnaient parfois sur les cailloux.

Soeiro, le chef de la troupe, vieux caboclo expérimenté, grisonnant déjà, sanglé dans son gilet de cuir, coiffé d'un chapeau aux ailes rabattues, sa carabine en bandoulière, taciturne, somnolait en se laissant bercer au pas irrégulier de son cheval, le fouet droit sur la cuisse, les yeux à demi fermés.

1. Oiseau grimpeur du Brésil.

Les convoyeurs, un nègre et un caboclo bronzé, pressaient les animaux, galopaient d'un côté et de l'autre en criant; en tête du convoi, presque à hauteur de l'« Étincelle », Jean, le fils de Soeiro, un gars d'une douzaine d'années, coiffé d'un chapeau de jonc, vêtu d'une blouse de paysan, un sac en bandoulière et le poignard à la ceinture, dansait sur le dos d'un poulain, les jambes ballantes, et claquait du fouet au hasard, pour chasser les moustiques.

Le convoi avait quitté la ville à l'aube et, depuis le déjeuner, suivi d'une sieste paresseuse à l'ombre d'un grand arbre, poursuivait son chemin rapidement, car Soeiro, mal à l'aise, la tête lourde, les jambes faibles et douloureuses, anxieux de rentrer chez lui, hâtait le voyage dans l'espoir d'arriver le lendemain soir.

Ils se dirigeaient vers le rancho d'Agua Santa au delà de la montagne, dans les déserts de l'autre côté; de là, sous l'ombre douce de la route que traversait par endroits un tranquille ruisseau limpide, ils devaient partir, dès l'aube, au moment du réveil bruyant des pigeons.

Au bout de cette affreuse gorge qui se continuait au milieu de blocs de granit éboulés, par un âpre chemin où le pas des animaux faisait jaillir des étincelles, apparurent des arbres épais et la vue d'un bouquet de palmiers annonciateur de l'eau ragaillardit la troupe. C'était un coin touffu de forêt; hommes et bêtes reprirent haleine, heureux d'avance de la joie d'y trouver un instant de repos.

Le sentier herbu montait en pente dure. Des bandes de jandaias¹ volaient en criaillant dans la direction des arbres et les mules, avides de boire, se mirent à trotter malgré les cris des convoyeurs qui craignaient pour l'arrimage du chargement.

L'« Étincelle », délirante, n'écoutait pas les cris; il fallut courir, lancer les bêtes à la poursuite de la mule lancée dans un galop furieux, droit au bosquet tout sonore du chant strident des cigales.

L'« Étincelle » courait au travers des herbes, en heurtant ses sacs contre les troncs; les autres mules s'élancèrent au galop sur sa piste.

1. Espèce d'oiseau.

Jean parvint à prendre la tête, puis recula, et dressé sur ses étriers, en hurlant, il tint en respect à coups de fouet les animaux qui se réunirent en cercle.

L'air léger et odorant de l'intérieur du fourré fut un rafraîchissement réparateur pour tout le monde. On sentait le frais arôme des résines et l'odeur humide des mares boueuses. Des papillons voletaient entre les branches; de place en place, un rayon de soleil s'insinuant à travers les interstices des cimes, plongeait sur le sol, couvrait les feuilles de disques lumineux, ou brillait en tremblant sur les mares au-dessus desquelles volaient des essaims de mouches étincelantes.

Un murmure continu flottait dans le silence auguste. Des toiles d'araignée tendues entre les branches oscillaient, et les insectes, en essayant d'échapper aux pièges qu'ils apercevaient devant eux, s'embarrassaient dans d'autres cachées dans l'ombre et y restaient prisonniers. Ils grésillaient en agitant désespérément leurs ailes pour échapper à cette étreinte; l'araignée restait immobile, impassible au centre, certaine de tenir sa proie.

Le convoi avançait lentement quand l'« Étincelle » qui s'était engagée dans un chemin de traverse s'arrêta, les oreilles et le tête dressées. La caravane stoppa aussi, comme si s'était un mur instantanément dressé devant elle. Quelque chose effrayait les animaux.

A travers les branches montait une lente fumée bleutée brillant comme une écharpe de gaze traversée par un rayon de soleil. Jean, mettant la main sur la croupe de son poulain, se retourna vers Soeiro :

— On dirait qu'il y a quelqu'un au bord de l'eau.

— Et alors? — répondit le vieux avec indifférence.

L'eau coulait au-dessous des herbes avec un doux murmure, brillant çà et là comme un miroir pour courir ensuite en un ruisseau léger et cristallin sur un fond de vase noire où s'échevelaient des racines ténues.

De fins insectes agiles effleuraient la surface lisse du courant, en sautant d'une rive à l'autre, et des vers s'enfonçaient dans la terre en s'apercevant de l'arrivée des intrus.

Les animaux barbotant joyeusement dans la boue

baissèrent leurs têtes et se mirent à boire avidement en agitant leurs queues pour chasser les mouches. On n'entendit plus, dans cette tranquillité silvestre, que le gargouillement du convoi qui se désaltérait.

Les cavaliers mirent pied à terre; Jean entra dans la brousse et s'arrêta à regarder près d'un rocher; les convoyeurs suivirent ses traces. Seul le vieux était resté à cheval, ses mains jointes posées sur le dos de l'animal, rendant les rênes pour que la bête pût boire. Il songeait, en regardant l'épaisse voûte de feuilles que traversait le souffle de la brise, et où apparaissaient des coins de ciel comme autant de grandes fleurs bleues épanouies là-haut sous le soleil.

Des perruches caquetaient et les lavandières poussaient leur cri aigu et métallique.

A un signe de Jean, les convoyeurs s'avancèrent tout doucement avec précautions; le gamin leur montra au bord du petit lac un grand vieillard maigre, aux épaules voûtées; une longue barbe jaunâtre comme de la paille de maïs se répandait abondamment sur sa poitrine et dissimulait à peine les raccommodages d'un manteau tout usé. Courbé sur un foyer de branches que les tayobas protégeaient du vent, le vieillard faisait griller un morceau de viande à la pointe de son couteau. Son bâton appuyé à un arbre était grand et recourbé comme un bourdon de pèlerin. Un sac de toile pendait accroché à une branche; au-dessous, sur une pierre gisait un large chapeau de feutre. Les convoyeurs regardaient; Jean rompit le silence en murmurant :

— Ce n'est pas quelqu'un du pays.

— Sûrement non, — affirma le nègre, — il a une dégainée d'Allemand. Regardez-le bien, on dirait presque le Juif Errant. Est-ce que c'est une barbe de chrétien, ça? Mais regardez donc. Qu'est-ce que t'en dis, Job?

L'autre répondit en haussant les épaules :

— Je n'en sais rien!

Jean demanda au nègre :

— T'aurais le courage de lui parler, Tarquinho?

— Moi, et pourquoi donc? Qu'ai-je à faire avec cet individu? Ça ne me regarde pas!

Et il tourna les talons. Le caboclo le suivit. Jean resta

un moment à regarder bouche bée. Mais le vieux Soeiro, en apprenant la chose, voulut voir l'homme; il mit pied à terre péniblement, attacha son cheval à un arbre et s'approcha en barbotant dans la boue.

En entendant bruire le feuillage, le vieux retourna sa tête biblique; quand il aperçut le caboclo, il fronça le sourcil et le regarda en face sans bouger, son morceau de viande crépitant dans la flamme.

Les os de sa face ressortaient sous sa peau tannée, son haut front découvert et lisse brillait comme de l'ivoire; sa barbe descendait sur sa poitrine et ses cheveux blancs embroussaillés voltigeaient sous la brise. Ses petits yeux perçants d'un bleu métallique luisaient au fond de ses orbites sous une épaisse toison de sourcils, et son nez recourbé, affilé comme une lame de couteau, se détachait sur sa figure, menaçant ainsi qu'un bec de vautour.

Il ne bougeait pas et restait impassible; Soeiro le salua :

— Que Dieu vous donne la paix!

L'homme resta immobile, les yeux fixes; les convoyeurs se groupèrent autour de Soeiro et le nègre murmura :

— On dirait qu'il ne comprend pas. — Puis, sur un ton de mauvais augure : — Qui sait?

— Quoi? — demanda Soeiro impressionné.

— Bah! On rencontre de tout au monde. Est-ce qu'on ne raconte pas qu'il se promène par ici comme une âme en peine?

— Qui ça?

— Comment? Vous ne saviez pas? — et, baissant la voix : — Le Juif Errant! Regardez bien cet homme. Avez-vous déjà vu des gens comme ça? — Et, le nègre s'écarta en se signant.

Soeiro ne quittait pas l'homme du regard.

— Bien qu'on ne doive pas faire une pareille demande, — dit-il, — vous n'êtes pas d'ici?

L'homme regarda la groupe d'un oeil irrité, puis, portant son morceau de viande à la flamme, se remit à le tourner à la pointe de son couteau en clignant des yeux à la fumée qui montait des branchages.

— C'est peut-être un étranger, — dit le nègre.

— D'où ça?

— Le sais-je? L'autre aussi est étranger. Il vient peut-être

de ce pays maudit où ils ont tué Notre-Seigneur. Écoutez, capitaine, de toute manière et qui que ce soit, il vaut mieux ne pas nous fier à cet individu. Allons-nous-en ! Quand on rencontre ce vieux, on perd sa chance et on ne relève jamais plus la tête. Allons-nous-en, je vous en conjure !

Le caboclo fut le premier à rebrousser chemin, tête basse, en roulant pensivement une cigarette. Jean le suivit, attrapa son poulain par le bridon, l'enfourcha sans mot dire et ouvrit la marche. Les convoyeurs touchèrent les animaux. Soeiro voulait insister : « Peut-être que ce vieux est perdu », mais le nègre se mit à crier :

— Allons, capitaine, si nous perdons notre temps ainsi, nous n'arriverons pas aujourd'hui à Aguá Santa.

Comme Soeiro ne pouvait pas obtenir de réponse du solitaire, il enfourcha sa bête ; déjà le grelot de l'« Étincelle » résonnait au loin quand il piqua de l'éperon son cheval qui partit au galop en faisant gicler la boue.

Ils étaient rentrés sous le soleil et, dans cette tranquillité que leur donnait la pleine lumière, pendant que les animaux reposés trottaient dans l'herbe, les convoyeurs commentaient cette rencontre :

— Cet animal est vilain comme un damné.

— Et cette barbe !

— Et as-tu remarqué ses yeux ?

Jean, qui marchait en avant, tourna son poulain, le fit monter sur un talus pour laisser passer le convoi dans l'étroit sentier et attendit ses compagnons, avec qui il s'apparia quand ils arrivèrent :

— T'as pas eu l'air de t'accorder avec le vieux, eh, Jean !

Le gamin haussa les épaules :

— Et toi, Job ?

Le caboclo cracha et en se redressant sur sa selle dit :

— Que la volonté de Dieu soit faite ! Te rappelles-tu l'aventure du major Rufino de l'Engenho de Cariman ?

— Je l'ai entendue raconter, — dit Jean et, s'approchant du caboclo : — Mais raconte-la moi encore. Tu y as été, n'est-ce pas ?

— J'y fus bouvier, pour mon malheur.

— Et alors ?

— Le major Rufino était un si brave homme; et dire qu'il a fini comme il a fini. Vous vous souvenez, capitaine?

Soeiro fit un signe de tête affirmatif. Et le caboclo raconta au milieu d'un silence attentif :

— Pendant une nuit d'un terrible orage, à la lumière d'un éclair on vit apparaître à la maison un vieux qui demandait un abri. Il ne dit ni qui il était, ni d'où il venait. Le major Rufino, n'avait peur de rien; il ouvrit sa porte et accueillit le pèlerin. Il paraît qu'au moment où ce vieux mit le pied dans la salle, la lumière se mit à faiblir, des poutres craquèrent et un enfant, qui n'était pas encore baptisé, se réveilla, s'assit tout seul dans son hamac et se mit à pleurer. Le major Rufino ne prêta attention à rien... Le vieux ne se coucha pas dans son hamac, ne toucha à rien de ce qu'on lui avait donné à manger et passa toute la nuit à marcher dans la chambre, en parlant tout seul. Au matin il avait disparu sans laisser la moindre trace. Mais le malheur était entré dans la maison. Sans qu'on sût pourquoi, et bien que l'année n'eût pas été une année de sécheresse, la canne à sucre se flétrit et sécha en une journée; le bétail se mit à mourir dans les champs; la Clodina, une femme solide qui faisait plaisir à voir, eut une douleur et mourut sans qu'on eût le temps de rien faire; la foudre mit le feu aux magasins; le major Rufino, que ces calamités avaient rendu à moitié fou, se mit à blasphémer, voulut casser tous les saints de la chapelle et démolir l'autel à coups de hache. Une nuit, il disparut lui aussi et, depuis ce jour-là, on n'a jamais su ce qu'il était devenu. On dit qu'il se promène avec le Juif Errant. Que ce soit vrai ou non, une chose est certaine, c'est que tout cela est arrivé. L'Engenho est là, c'est de la bonne terre, il n'y en a pas de meilleure, mais personne n'en veut; pas vrai, capitaine?

Soeiro affirma :

— Le bétail qui va pâturer là meurt d'indigestion; même les oiseaux ne veulent pas manger les fruits de ses arbres.

— Et tu avais vu le vieux, Job?

— Non, grâce au Ciel j'étais aux champs. C'est Firminia, le mère de Tito le sellier, qui m'a raconté la chose.

Ils se turent.

La lumière crue du soleil scintillait sur les pierres; le

chemin aride crépitait sous le pas des mules. De l'ombre d'un arbre solitaire dans la plaine poudreuse une bande de pigeons s'envola dans un grand ronflement d'ailes vers les rochers bordés d'herbe.

Des bouffées de vent chaud soulevaient la poussière en tourbillons qui parcouraient les champs en spires virevoltantes où voltigeaient des feuilles sèches. Des nuages gonflés s'accumulaient au ciel empanaché de brume; la chaleur étouffait, énervante.

Un silence de mort régnait dans cette implacable fulguration. De temps à autre un cri d'oiseau résonnait comme une plainte; les mules luisantes de sueur marchaient d'un pas mou, les oreilles et la tête basses, les yeux à demi fermés.

Tout à coup :

— Eh! les gars, on dirait que nous nous sommes trompés! — cria Soeiro en arrêtant son cheval.

Le nègre retira sa pipe de sa bouche, arrêta sa mule et répondit :

— Comment, capitaine, vous ne reconnaissez donc pas la Pedrega? Nous y sommes. Dans un instant nous serons à la Lagoa d'Antas. C'est là que commence le bon chemin au milieu des cajous. — Et, en riant : — Ce serait du joli si on s'était trompé de chemin!

Mais Soeiro insista :

— Et cette forêt-là?

— Cette forêt? N'est-ce donc pas Buritysal? Vous l'avez déjà oublié?

Soeiro toucha son cheval sans répondre et le nègre lança sa mule sur la trace du convoi qui s'en allait au loin en soulevant une poussière d'or.

Soeiro gémissait; il se tenait la tête à deux mains et laissait flotter les rênes sur le cou de l'animal. Il sentait un casque de fer lui serrer la tête, l'écraser; il essaya d'apaiser sa soif intense en buvant à sa gourde; mais l'eau tiède et saumâtre lui répugna. Il crachota dégoûté et tout brûlant de fièvre, titubant comme un homme ivre, se laissa conduire par son cheval, sans avoir conscience du chemin qu'il suivait.

D'épais nuages noirs amoncelés dans le ciel de cobalt montaient à l'assaut du soleil. Une tache l'atteignit et,

immédiatement un immense voile d'ombre s'étendit sur la plaine sablonneuse. C'était la tourmente imprévue, la trahison de la tempête d'été. Les rayons du soleil brillaient en faisceaux au-dessus des collines derrière le convoi, mais en face de lui c'était toute l'horreur de l'ouragan. De sourdes rumeurs grondaient; le caboclo cria :

— Eh! les gars, l'averse ne va pas tarder; ce que nous avons de mieux à faire c'est d'aller à Buritysal; c'est là tout près et on pourra s'abriter dans le rancho de Pajehu.

— Dans le rancho de Pajehu! — s'exclama Jean effrayé.

— T'as peur, Jean; c'est des blagues! Que Dieu donne vie et santé à celui qui a déjà passé là une nuit tout seul.

— Toi!

— Parfaitement! Je ne suis pas une vieille femme... oui, moi seul et Dieu. Et je n'ai rien vu que des chouettes et je n'ai rien entendu que le cri du cururu dans le bois. L'endroit est bon et Pajehu y a construit un rancho où on est bien à l'abri. Mieux vaut aller là que de rester sous le déluge dans ce damné chemin. Regardez. — (Et il montra de son fouet les arbres dans le fond.) Puis il se retourna, éleva la voix et cria à Soeiro qui était loin derrière :

— Capitaine, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est d'aller au rancho de Pajehu avant que ça ne tombe.

Soeiro ne répondit rien; avec sa tête baissée, il semblait, dans le lointain, osciller sur le dos de son cheval qui suivait passivement le convoi.

— Vite, — ordonna le nègre, et le caboclo éperonnant sa mule cria à Jean :

— En route pour Buritysal.

Une rafale de vent souleva une poussière épaisse et le gamin qui avait pris la tête fit claquer son fouet. L'« Étincelle » qui guidait la caravane ralentit le pas; un éclair livide brilla; le premier coup de tonnerre éclata tragique et se répercuta dans l'immensité.

II

Buritysal était une explosion de verdure.

Après cette immense étendue désolée et nue de sable

calciné et jaunâtre étincelant sous l'incendie du soleil, cette forêt superbe surgissait imprévue; l'expansion violente de son humus comprimé, le torrent impétueux de sa sève étouffée sous le sol torride et imperméable, affluaient en une exubérance surnaturelle, et donnaient à ce paysage la grandeur monstrueuse d'un paradis au bord d'un enfer.

Au sortir de la plaine inclément, c'était une oasis délicieuse avec ses sources cascadantes, ses légers ruisselets d'eau cristalline serpentant sous les herbes traîtresses, ses arbres énormes, ses palmiers élancés, ses fougères aux délicates dentelles, ses ravissantes capillaires, ses enchevêtrements aériens de lianes que des orchidées décoraient de paniers fleuris et qui oscillaient doucement au souffle de la brise.

La terre molle, pâteuse et noire bouillonnait.

En une nuit, les sentiers disparaissaient sous la pullulation fantastique des herbes; des rejets émergèrent sur les racines saillantes des troncs d'arbres, se couvraient de feuilles et se transformaient rapidement en de nouveaux arbres.

Les branches s'entrecroisaient et les feuillages hauts et denses, unis étroitement, semblaient former la cime d'un unique arbre prodigieux où se réunissaient, au milieu d'un étourdissant tumulte de cris, de sifflements et d'appels, des oiseaux, des singes, des macaques; des fruits, des coquilles, des branches mortes, des morceaux d'écorce pleuvaient sans discontinuer en une grêle crépitante, comme si ces animaux s'amusaient à détruire la forêt qui leur donnait asile et les nourrissait.

Un étang sombre et endormi s'étalait large et tranquille dans une ombre lugubre. Tout autour, sur ses rives inclinées, croissaient des herbes folles, des fleurs bizarres, des arbres inclinés dont les rameaux pendaient noyés dans l'eau morte où ils pourrissaient, ou bien se dressaient hors de la boue parmi des feuilles en forme de patènes ou de disques au bords contournés; des nymphéas maladifs ouvraient de magnifiques corolles de fins pétales transparents, embaumant l'air de leur parfum vénéneux.

Et la vie de ce vaste marais frémissait du vol d'essaims de mouches luisantes, de libellules étincelantes, de moustiques bourdonnants, de grands hannetons qui voletaient lourde-

ment; souvent aussi, le *pium*¹ dessinait dans l'air son sillage de flèche, portant dans son dard le venin qui enflamme et tuméfie les chairs.

Des agoutis se hasardaient en sautillant à travers les interstices de la brousse, s'asseyaient et portaient leur nourriture à la bouche avec leurs petites pattes. Ils regardaient tout autour d'eux avec méfiance et, au moindre bruit, se précipitaient sous le feuillage. Des *siricoras*² chantaient au bord de l'eau. Triste et funèbre, l'*uru*³ gémissait par moments dans l'épaisseur de la forêt et, au loin, l'*araponga*⁴ grinçait son cri métallique qui se répercutait en résonnant comme un bruit de chaînes.

L'ombre était froide; un air de caverne circulait, des araignées tendaient leurs toiles de toutes parts, comme pour fermer cet intérieur de leurs sceaux mystérieux.

La cabane qu'on appelait le rancho de Pajehu se dissimulait au milieu d'une brousse agressive à l'entrée de cette opulence sauvage.

Le convoi cheminait lentement; Jean, en tête, guidait l'« Étincelle » vers la forêt. Elle s'assombrissait au crépuscule. Le ciel s'illuminait d'éclairs successifs. Le tonnerre grondait ou éclatait déchirant. Au loin, dans la funèbre plaine déserte, la foudre zébrait la noirceur des nuées. Des rafales de vent soulevaient des tourbillons de poussière.

Les convoyeurs mirent pied à terre en arrivant au rancho; ils déchargèrent les animaux et les lâchèrent dans l'enclos; les hommes commençaient à peine à arranger les sacs qu'ils entendirent les premières gouttes de pluie battre les feuilles ainsi qu'un jet de pierre, et, immédiatement, l'averse se mit à dégringoler tumultueusement.

Le vieux Soeiro, indifférent à tout, étendit son manteau sur le sol et se coucha dessus en gémissant, les mains au front, sans répondre aux questions qu'on lui posait. Le nègre fit de la lumière, réchauffa la passoca⁵, mit la bouilloire sur le

1. *Pium* : moustique très venimeux.

2. *Siricoras* : oiseau aquatique.

3. *Uru* : espèce de perdrix.

4. *Araponga* : oiseau de la taille d'un pigeon dont le cri est particulièrement désagréable.

5. Boulettes de viande et de farine.

feu. Soeiro refusa de manger, se plaignant de souffrir des jambes qui lui faisaient mal comme si on les lui martelait.

La nuit tombait ténébreuse. Les crapauds commencèrent à coasser, les grillons se mirent à grincer leurs trilles; sous le souffle violent du vent les feuillages firent entendre une rumeur bruyante comme autant de cascades qui dégringoleraient.

Tarquinho alluma sa pipe et s'assit à cropetons près du foyer dont la flamme teintait de pourpre la paille de la cabane et ensanglantait les étais en faisant danser autour d'eux de sinistres ombres monstrueuses; le nègre rappela le souvenir du terrible bandit, terreur de ces parages, Pajehu, qui avait vécu caché là et ne sortait de son abri que la nuit pour attaquer les convois que la seule réputation de son nom redouté suffisait à mettre en fuite. Tarquinho connaissait la vie du célèbre bandit qui avait fait un pacte avec le démon, et la racontait d'une voix sourde et mesurée.

Le bois étincelait et crépitait. Un des animaux s'ébrouait par moment dans l'enclos; comme la tourmente se calmait, des disques de lumière lunaire se posèrent sur le sol, de pâles lueurs coururent sur les troncs, brillèrent dans les flaques d'eau, et, sur les feuilles humides, des essaims de lucioles commencèrent à scintiller.

Un miaulement rauque retentit dans l'épaisseur de la forêt; les animaux effrayés bondirent dans l'enclos :

— L'once¹... — dit le caboclo épouvanté; un silence se fit; tout le monde resta attentif comme dans l'attente d'un nouveau rugissement.

Soeiro s'assit avec difficulté et demanda à boire d'une voix faible et douloureuse, Jean se précipita avec la gourde et sentit alors la chaleur qui embrasait le vieux :

— On dirait que tu as de la fièvre, père.

Le vieux ne répondit pas et se laissa retomber en arrière en gémissant; le gamin communiqua son souci à ses compagnons :

— Vous savez ce que c'est que la fièvre?

— Qui ne le sait pas?

— Alors, regardez si le vieux n'en a pas.

Le caboclo, s'en vint lentement, passa la main sur la tête de

1. Panthère du Brésil.

Soeiro, lui prit le pouls, perçut son oppression et retourna s'accroupir près du foyer :

— Il a une fièvre de cheval, il est brûlant.

— Ça, c'est la faute à ce soleil terrible d'aujourd'hui; moi aussi, j'ai mal à la tête, — et le gamin, qui venait de parler, porta la main à ses tempes.

— Hein! — fit le caboclo d'un air effrayé; il retira une braise du foyer, la posa sur sa pipe et, en soufflant une bouffée, répéta son exclamation : — Hein!

— Quoi? — demanda Tarquinho.

— Que la volonté de Dieu soit faite! C'est le diable qui nous a fait entrer dans cette maudite brousse.

— Le vieux?

— Hein?

— Moi aussi, j'ai pensé à lui.

Jean, la bouche ouverte, le visage incendié par la flamme fauve, les cheveux hérissés, regardait tantôt l'un, tantôt l'autre de ses compagnons.

Le murmure des bouffées de vent dans la forêt rappelait le bruit de la mer; des rumeurs indéfinissables passaient dans cette quiétude; sous la claire lumière lunaire d'étranges perspectives se dessinaient : des grottes, des autels, des silhouettes confuses.

Le caboclo gagna le bord du chemin et regarda la nuit; les étoiles scintillaient nettement à travers les interstices du feuillage sombre. Les arbres se tordaient en de paresseux mouvements voluptueux, s'inclinant les uns vers les autres comme s'ils combinaient des traîtrises; de nouveau, tragique et sourd, un rugissement éclata, roula au loin.

Un des animaux hennit dans l'enclos et les autres s'élancèrent en se bousculant contre la palissade qui trembla.

— C'est la maudite elle-même, — dit le nègre en se rapprochant du caboclo; il attendit un instant, revint au rancho, prit son fusil, sortit au milieu du chemin et tira. Un grand écho résonna, il y eut un froissement de feuilles comme sous la fuite précipitée de pattes. Et le silence retomba plus profond.

Soeiro se mit à grommeler des mots vagues, désordonnés, incompréhensibles. Jean s'approcha de lui; le vieux s'agitait,

se roulait sur le sol, tendait les jambes, remuait les bras, angoissé.

Il se mit sur son séant, jeta un regard autour de lui, se leva, tout étourdi comme s'il se réveillait en sursaut, la figure contractée de grimaces. Tout à coup, il se pencha en avant et ordonna : « En route, les gars ! » Il tenta de faire un pas, mais il chancela et ses jambes fléchirent. Jean le soutint dans ses bras, le fit asseoir près du foyer ; à sa lueur, les convoyeurs virent avec effroi les yeux du vieux, énormes, écarquillés et toute sa figure couverte de taches comme si elle se décomposait. Le nègre, la bouche grande ouverte, regardait son patron. Soudain, attirant l'attention du caboclo d'un coup de coude :

— Job, regarde la figure du capitaine. Regarde bien, on dirait la variole.

Le caboclo ne répondit rien, mais ses yeux étincelèrent éclairés par la sinistre vision.

— C'est la variole ! — dit tout bas le nègre en se reculant instinctivement, et il cracha.

Soeiro s'affaissa sur le sol ; son fils resta près de lui à le veiller ; les convoyeurs se levèrent en murmurant et s'en furent au dehors, loin de la peste putride.

La nuit fut longue ; les fantasmagories du clair de lune et les murmures mystérieux de la forêt la rendaient terrifiante. Les convoyeurs, dehors sous l'humidité nocturne, regardaient le foyer rougeoyant dans le rancho et, comme le vieux s'était calmé en s'endormant, Jean sortit sur la pointe des pieds à leur recherche.

— Où êtes-vous ?

— Ici, — dit le nègre, et le jeune homme, guidé par la voix, se mit en chemin et trouva les deux hommes assis sur une souche.

— Vous me laissez tout seul.

— On est ici.

Ils allumèrent silencieusement leurs pipes et se mirent à fumer. Le rancho avec son petit brasier allumé ressemblait à une crèche ; les animaux, inquiets, soufflaient.

Le froid du matin pinçait comme en hiver. Dans les hautes branches, les oiseaux matineux commençaient à remuer ;

L'air prenait un ton gris de cendre, tamisé d'une brume qui montait, ondulait comme une fumée. La forêt exhalait une odeur ardente.

Un gazouillis déchaîna le concert des oiseaux; des becs de toucans claquèrent et, joyeusement, dans la gloire vivante du matin lumineux et lavé, les oiseaux préludèrent; alors, commença la cantique de Laudes, l'éternelle louange de fête de la nature, à quoi tout concourt : les eaux, le vent, les branches, les feuilles, les insectes, les oiseaux et tous les animaux, chacun à sa manière, pour entonner le magnifique unisson qui accueille le soleil.

Jean avait été voir le vieux plusieurs fois; en s'inclinant sur lui, quand il commença à faire clair, il ne put contenir son horreur :

— Eh les amis, c'est la variole! Regardez!

Les convoyeurs, poussés par la curiosité, s'approchèrent du vieux et le regardèrent avec effroi. Sa figure boursouflée, cyanosée, couverte de pustules, était un horrible masque. Ses lèvres tuméfiées et violacées donnaient à sa bouche l'aspect d'une plaie spongieuse; ses oreilles énormes étaient celles d'un lépreux et ses yeux semblables à une tache d'un brillant terne disparaissaient sous ses paupières enflées. Les pustules tuméfiées s'aggloméraient en noyaux et on voyait ses mains papuleuses, son cou rouge, maculé de taches. Il brûlait comme un brasier et sa poitrine, dans l'angoisse de sa respiration oppressée, montait et descendait en faisant grincer le gilet de cuir.

L'horreur de ce spectacle prostra le gamin sur le sol, tout à côté du vieux qui paraissait s'éteindre, brûlé par la fièvre.

A genoux, les mains jointes, les yeux fixés sur son père, Jean priait dévotement, se confiant à Dieu et rien qu'à lui; soudain, il se releva, chercha ses compagnons et, les voyant dehors l'un près de l'autre, effrayés, courut à eux.

D'une voix âpre et sifflante, au milieu d'un flot de larmes :

— Voyez-vous? C'est le Juif, le vieux Juif! — dit-il avec effort. — C'est lui! Et, maintenant, le malheur est sur nous comme à Cariman. Nous l'avons rencontré, nous avons été près de lui, dans l'air qu'il a respiré, sur le chemin qu'il a

suivi, et nous sommes maudits. La Sainte Vierge nous protège, la Sainte Vierge me protège! — Et, se prenant la tête à deux mains, courbé en deux, il se mit à marcher en tournant sur lui-même : — La Sainte Vierge nous protège! La Sainte Vierge nous vienne en aide à tous!

Les animaux en attendant leur ration du matin s'agitaient dans l'enclos; dans l'épaisseur de la forêt qui vibrait du chant strident des cigales, la vie s'éveillait joyeuse.

Les convoyeurs donnèrent à manger aux bêtes puis s'occupèrent du déjeuner qu'ils firent réchauffer à la porte du rancho, sous prétexte que la fumée pouvait gêner le Capitaine.

Soeiro ne se réveillait pas, il était noirâtre et tuméfié, sa respiration devenait âpre et courte. Par moments, un grognement rauque s'étouffait dans sa gorge. Jean, qui ne le quittait pas, se penchait sur lui et le regardait avidement, épouvanté par la soudaine éruption du mal. La veille encore, bien qu'il se plaignît d'être mal à l'aise et fatigué, on ne l'eût pas cru malade, mais simplement lassé du voyage, et cependant il portait déjà dans son sang le venin de la peste qui le pourrissait tout vivant.

Les larmes coulaient goutte à goutte des yeux du gamin. Ses camarades l'appelèrent, il ne se retourna même pas; tantôt debout, tantôt accroupi, il chassait les mouches qui voletaient avidement autour du moribond; il pensait : « Comment pourrai-je revenir à la maison sans lui? Que diront ma vieille et mes sœurs? Et puis-je le laisser dans cette forêt, si loin, si seul? »

Une brise fraîche soufflait, mais Jean avait l'impression d'être à côté d'un brasier; la chaleur de la fièvre qui consumait le vieux se communiquait-elle à lui en flammes invisibles? Il se tâta le pouls, serra sa tête qui lui semblait enflée et creuse, résonnante de rumeurs cavernes et de sifflements. Des bouffées de chaleur lui incendiaient le visage, illuminaient ses yeux ardents. Pris d'un soupçon subit, il se leva et se dirigea vers les convoyeurs :

— Dites donc, les amis, est-ce que je n'aurais pas de la fièvre moi aussi? Regardez.

Il tendit son poignet au nègre qui le prit entre deux doigts

avec une répugnance mal dissimulée. Ils se regardèrent un moment :

— Est-ce que j'en ai?

Le nègre hésita un moment, puis il dit :

— Oh! t'es un peu chaud!

— La tête me fait mal et je me sens les jambes faibles. Aurai-je pas pris la maladie? Est-ce que ça s'attrape, Tarquinho?

— Si ça s'attrape? Quand ça entre dans une maison, ça la nettoie entièrement!... Mais n'aie pas peur.

— Mieux vaut faire attention, cependant, — conseilla le caboclo. — En tout cas, ce pauvre capitaine... Maintenant, il faut prendre des précautions.

Et le nègre sentencieux et grave :

— C'est le Juif! Je l'avais bien dit. Le capitaine a eu tort de douter et voilà où il en est...

Jean resta un moment absorbé à regarder autour de lui. Le soleil, en pénétrant à travers le crible du feuillage, pailletait le sol humide, étincelait sur les feuilles, descendait obliquement en flèches poudrées d'atomes.

Les convoyeurs vidèrent leurs gourdes pour renouveler leur provision d'eau à la fontaine prochaine et s'en allèrent lentement à travers la brousse en conversant à voix basse. Jean resta sous les arbres.

De grosses fourmis se hâtaient, dans un petit sentier où elles charriaient des ovules, des morceaux de feuilles; Jean les regardait comme si cela l'intéressait; mais sa pensée était bien loin : elle était à sa maison qu'il voyait dans sa paix tranquille, blanche devant l'aire lisse; il voyait les poules joyeuses qui caquetaient en picorant, les pigeons voletant, les porcelets grognant et se vautrant sur la terre; au loin, comme un tapis d'or jaune, le champ de canne à sucre prolongé par la rizièrre, et, tout au fond, la montagne crépue où les cris des perroquets annonçaient la pluie. Un soupir s'échappa de sa poitrine. Il retourna au rancho, s'agenouilla près du vieux et se mit à contempler, avec une tendresse pleine de pitié, le monstrueux visage bouffi et inerte qui n'avait plus forme humaine.

L'immobilité de ce corps l'impressionna. Il se mit à dire

tout bas : « Père, père ! » Il le secoua par les épaules et le sentit flasque : « Père ! » Il se leva plein d'effroi, sans toutefois pouvoir croire à la mort, et appela en criant : « Père ! » Rien !

Il y eut dans les arbres une rumeur bruyante, des ailes ronflèrent, des perroquets se mirent à crier tumultueusement. Le silence retomba, troublé seulement par la voix mélancolique de l'uru, qui gémissait monotone au fond du bois.

Jean tomba à genoux, les mains jointes en pleurant : « Notre Sainte Mère de Dieu ! » et, devant le corps, sans penser même à son malheur d'être devenu orphelin, il ne songea qu'à une seule chose, à ce crime infâme de laisser ainsi à l'abandon, dans cette solitude, le corps de son malheureux père.

La voix des convoyeurs le tira de la stupeur où il était tombé. Il sortit à leur rencontre, la figure couverte de larmes, pris d'un découragement infini d'enfant perdu ; il sanglotait et n'avait pas le courage de leur dire la triste vérité ; il s'arrêta près d'un arbre la tête appuyée sur son bras et resta à pleurer.

— Qu'est ce qu'il y a Jean ?

— Il est mort, sans que personne s'en soit aperçu.

Mais, à ce moment, un gargouillement lugubre résonna dans le rancho. Ils se précipitèrent tous trois et virent le vieux, ouvrant démesurément la bouche qui se tordait horrible dans la tuméfaction déformante de la figure ; ses grosses lèvres frémirent en une palpitation convulsive, puis tout se calma et le corps retomba dans l'immobilité. Un rayon de soleil, qui traversait une fente du chaume, mettait autour de ses cheveux blancs une auréole de saint. Les convoyeurs immobiles regardaient en silence. Jean, à genoux, les mains aux yeux, sanglotait désespérément.

Une subite bouffée de vent dispersa la cendre du foyer. Le nègre recula et sortit ; le caboclo le suivit et tous deux, au soleil, près de l'arbre, restèrent un instant muets.

— Veux-tu savoir ? — dit enfin Tarquinho. — Jean l'a attrapée ; il brûle de fièvre et il a la figure qui commence à se tacher. Et nous, ça ne tardera pas, si nous fichons pas le camp...

Le caboclo accroupi sur ses talons coupait du tabac dans le creux de sa main.

— Qu'est-ce que tu penses ?

— Moi?

Ils se regardèrent; ils avaient tous les deux la même pensée, lâche et superstitieuse; mais ni l'un ni l'autre, cependant, n'avait le courage de l'exprimer. Le nègre se mit à marcher entre les arbres en grattant nerveusement sa tignasse. Le caboclo bourra sa pipe, l'alluma et aspira une bouffée :

— Faut être charitable, ça je ne dis pas le contraire, — murmura le nègre, — mais dans un cas comme celui-ci, tout ce qu'on y gagnerait ce serait de crever comme un chien... Si encore on pouvait faire quelque chose. Tu ne trouves pas?

Le caboclo haussa les épaules d'un air indifférent :

— Le mieux à faire c'est de fiche le camp. En marchant bon train on arriverait bientôt à la maison, on raconterait le malheur et on pourrait peut-être amener du secours. Qu'est-ce qu'on peut faire ici? Rien qu'attraper la mort.

— Tu veux y aller?

— Y vas-tu, toi?

— Si tu y vas.

— Ben, on verra...

— Et les bêtes?

— Les bêtes peuvent rester; on reviendra. En partant tout seuls on reviendra plus vite. Tu ne trouves pas que c'est mieux comme ça?

Le caboclo releva la tête et resta un moment à regarder le gamin, assis au fond du rancho, immobile à côté du cadavre de son père. Cette vue l'émut et il hocha lentement la tête avec un air de compassion. Le nègre, craignant que l'autre n'eût des remords, essaya de l'encourager.

— Et alors? On y va ou non? Si l'on fait vite, demain matin, au chant du coq, on sera à la maison...

— Et Jean?

Le nègre alors eut une franchise cruelle :

— Tu ne vois donc pas qu'il a la fièvre? Tu ne vois donc pas qu'il va traîner le peste avec lui?

Le caboclo fronça le sourcil et regarda durement son compagnon :

— Est-ce de notre faute? Faut-il que nous emmenions avec nous ce malade qui va porter la mort partout? Si tu veux partir, allons-y. Sinon,... non!...

Il tourna les talons, de mauvaise humeur, et sortant son couteau de sa ceinture, se mit à taillader le tronc d'un arbre. Le caboclo gouailla : « Ouais ! ouais » et s'enfonça dans le fourré en réfléchissant.

La tranquillité de la forêt contrastait avec l'insolence de la lumière qui se déversait torrentiellement par tous les interstices pour parer et réchauffer les fourrés épais, dont les feuilles dorées tremblaient, dansaient sous la douce haleine de la brise. Le grincement et le crissement des cigales entretenaient une stridence aiguë dans la brousse.

Les oiseaux, occupés à faire leurs nids, pépiaient à peine en volant de branche en branche, tout à l'ardeur de leur tâche. Des papillons étincelaient dans un tournoiement indécis, comme si l'enchevêtrement des ramures les désorientait.

Les mules, inquiètes, tapaient du pied en hennissant.

Tarquinho, assis sur une souche, grattait le sol de la pointe de son couteau interrompant le défilé laborieux des fourmis en les empêchant de suivre leur chemin ; pris d'un subit accès de rage, il se mit à les écraser en grommelant contre son compagnon ; il ne voulait pas finir comme les patrons étendus là dans le rancho, l'un mort, l'autre assis recroquevillé, la tête entre les genoux, tout brûlant de fièvre.

Un coup de sifflet se fit entendre dans la forêt. Le nègre se releva tout à coup attentif. Un autre coup de sifflet déchira le silence étouffant ; c'était le caboclo qui appelait. Tarquinho se mit à sourire, content ; il avait la certitude enfin que le caboclo s'était décidé à partir pour fuir la mort qui les entourait de son mystère ; il bondit vers cet appel.

Des oiseaux s'envolèrent avec un battement bruyant d'ailes au passage du nègre, qui brassait les hautes herbes comme un nageur au milieu des vagues.

III

Le silence où s'endormait la forêt donna l'éveil à Jean ; il s'aperçut de la disparition de ses compagnons et jeta un regard fiévreux alentour ; des disques de soleil médaillaient le sol, étincelaient sur les sacs de sel couverts de la sueur des mules.

Des oiseaux, confiants dans la quiétude de cet abri toujours désert, picoraient autour du rancho; une branche craquait par instants, une feuille tourbillonnait, tombait.

Où pouvaient-ils bien être? A chercher des fruits dans la forêt ou à se baigner peut-être dans la source. Il prit sa pipe, mais au moment où il dégainait son couteau pour couper son tabac, il s'arrêta avec répugnance; l'odeur aigre du mort lui donna une nausée.

Il se leva, s'essuya la bouche sur sa manche et se mit à aller et venir dans le rancho, tête basse, ruminant cette idée torturante de s'éloigner de son père, de le laisser abandonné dans la forêt sans que la famille pût venir au moins une fois, orner la tombe de fleurs.

A cette idée cependant, il s'arrêta songeant à l'enterrement; Il était nécessaire d'y procéder avant la nuit, car le corps commençait à sentir mauvais. Et, pour que les animaux et surtout le tatou ne profanassent pas le cadavre il faudrait le recouvrir de terre et de feuilles et faire peser sur lui toutes les pierres qu'on pourrait trouver. Pauvre vieux!...

Le soleil devait être au plus haut de sa course; Jean vint à la porte du rancho, mit les mains en porte-voix devant sa bouche et cria de toutes ses forces : « Eooh!... » La forêt profonde résonna : « Tarquinho, Job, eooh!... » De nouveau l'écho roula sinistre en aboiements rauques à travers l'épaisseur.

Il resta attentif et écouta. Il lui semblait par instants entendre une réponse très lointaine. Il répéta son cri comme un aboiement : « Oh! » et, soucieux, murmura : « Mais où peuvent-ils donc être? »

Sa tête lui paraissait prête à éclater, tant il en souffrait, ses jambes faiblissaient et, moulu de fièvre, il s'accota à un des piliers

Peu à peu la pensée de la mort s'insinua lentement dans son esprit; il se mit à regarder ses mains l'une après l'autre, retroussa ses manches et examina ses bras. Ses yeux s'écarrillèrent de terreur lorsqu'il découvrit des taches sur sa peau bronzée; il les toucha, les pressa; son cœur battait à grands coups, cependant son calme lui revint rapidement et il écarta de son esprit la sinistre idée. Il jeta un regard au

cadavre qui fourmillait de mouches et sortit; il avait soif.

Il s'enfonça lentement dans le fourré et suivit le sentier tracé qui serpentait tout humide, baigné d'ombre, jusqu'à la source presque ensevelie sous la végétation luxuriante d'où émergeaient de gracieux bambous.

L'eau venait de haut, et s'écoulait en ruisselets sautillant sur les pierres; cristalline et légère elle recouvrait comme d'une écharpe les pommes lisses des cailloux, débordait sur la terre veloutée de mousse; puis elle tombait, en faisant des bulles diaphanes et limpides, dans un bassin au fond duquel on apercevait du sable clair et des galets blancs.

Jean s'agenouilla, prit une large feuille, la recourba en cuiller et, s'appuyant à la pierre, à l'endroit où l'eau était le plus abondante, but à longs traits avidement.

Les branches frissonnèrent subitement; le jeune homme se retourna tout à coup, en tremblant, et tenta de percer du regard la pénombre froide à travers le feuillage vert sombre. Son cœur se gonfla, sa gorge se serra et ses yeux grands ouverts s'immobilisèrent.

Cet endroit mélancolique lui rappelait le lac de la veille où le vieillard errant lui était apparu.

Il sursauta, se mit debout, aux aguets, et parcourut le bois d'un regard apeuré; il devinait la funeste présence du damné, il la sentait, éprouvait son prestige maudit. Certainement le Juif devait être là qui le guettait; à un certain moment, comme son regard s'attardait sur un endroit, il crut voir une ombre grandir qui ressemblait au pèlerin.

Cette vision ne dura qu'un instant, mais la peur le paralysait; immobile comme s'il était enraciné au sol, il ne pouvait détourner ses yeux de l'épaisseur dense où le fantôme lui était apparu.

C'était lui, le Juif damné, qui semait la peste et ruinait le récoltes; il s'en allait avec son sac d'où il sortait à poignées toutes les calamités depuis la grêle qu'il répandait dans les tempêtes jusqu'aux guerres. A son passage les sources tarissaient, les arbres se flétrissaient, le bétail crevait, décimé par les épidémies et bien souvent, à la tombée d'un jour radieux, le ciel soudain s'obscurcissait, crépitait : un nuage de saute-

relles s'abattait sur les champs et les dévastait d'un bout à l'autre en l'espace d'une nuit.

C'était lui!

Et Soeiro était là dans le rancho qui attestait son passage, d'ici peu tout le vert sertan allait être en rumeur aux tristes gémissements du bétail assoiffé au bord des ruisseaux desséchés, léchant la rosée sur les feuilles et le peuple affamé se répandrait en prières et parcourait les champs en processions réparatrices.

Jean tremblait sans arrêt, crispé de terreur, en entendant le murmure éternel de l'eau résonnant tragiquement à ses oreilles ainsi qu'un pleur d'angoisse.

Il fit un effort pour s'enfuir, mais ses pieds s'embarrassèrent dans les entrelacs des herbes; il vacilla, heurta un jeune cocotier, le courba sous son poids et de fines gouttelettes d'eau plurent sur sa figure. Il s'échappa et se mit à courir affolé sans faire attention à son chemin, s'enfonça dans la forêt et se perdit dans ce labyrinthe épais. Il retourna en arrière à la recherche du sentier. Il n'y avait que des arbres toujours plus robustes et toujours plus serrés, enlacés par des lianes vigoureuses, étendant de longues racines à fleur du sol pâteux où les pieds barbotaient.

Des vols d'oiseaux le remplissaient de terreur et, comme les branches qu'il faisait plier devant lui dans sa fuite se redressaient en fouettant les feuilles, il s'imaginait qu'un ennemi le poursuivait dans une furie sanguinaire en brisant les rameaux et en déracinant les arbres. Il n'osait pas regarder derrière lui, certain de se trouver face à face avec le Juif maudit.

Enfin le sentier lui apparut; il s'orienta, se précipita en courant et déjà il apercevait le toit du rancho quand le bruit d'un galop le fit s'arrêter net.

La forêt semblait s'effondrer; — un tumulte formidable grandissait comme à l'approche d'une catastrophe; tout à coup un animal traversa le sentier en bondissant, un autre, puis une troupe passa en se bousculant, — se précipita parmi les arbres dans une course folle avec un bruit sourd au milieu des herbes.

Malgré sa terreur, Jean reconnut l'« Étincelle ». C'était elle,

la petite bête fidèle, qui s'enfuyait épouvantée, entraînant, derrière elle, tout le troupeau déchaîné.

Qui donc avait pu lâcher et effrayer les animaux? Qui, sinon le Juif? Jean arriva en un clin d'œil à l'enclos, le trouva vide et ses piquets par terre. Il resta stupéfait, comme fou, et ses yeux se remplirent de larmes. Il eut un moment envie d'appeler au secours, mais se contint, tremblant de peur, persuadé que seul le damné pourrait lui répondre.

C'était certainement lui qui avait dû faire disparaître les convoyeurs en les précipitant dans l'eau ou dans quelque grotte obscure, les malheureux! Il éclata en sanglots, il se sentait tout seul et sans force, à la merci du semeur de peste, en compagnie d'un cadavre. Il pensa à fuir. Mais comment? Comment pourrait-il s'aventurer à pied tout seul dans ce désert alors que la nuit tombait?

Il ne connaissait pas le chemin, c'était la première fois qu'il faisait ce voyage; puis il y avait la montagne sauvage, l'énorme forêt hostile où erraient les hyènes et où les démons effrayaient les voyageurs assez intrépides pour y oser pénétrer; si, encore, il passait quelqu'un, quelque convoi...

Il chemina jusqu'à l'entrée du bois et regarda l'immense plaine sous le soleil déclinant du soir.

Le couchant fulgurait dans un flamboiement merveilleux de pourpre et l'or, et le soleil, étincelant comme un bloc d'acier, brillait et vibrait; de l'autre côté, la haute montagne bleutée, fixée dans le ciel violacé, s'évanouissait en une nuée; les linéaments finement tracés de ses futaies dentelées ressortaient comme une broderie sombre sur une toile de soie.

Aucune trace de chemin; c'était l'étendue vague, profonde et sans but : « Sainte Vierge, protégez-moi! » invoqua-t-il en pleurant et, résigné, il revint lentement, vers le rancho où gisait le mort.

Il resta un moment immobile sans penser à rien, absent. Il regarda alentour et en apercevant les ballots de sel s'en approcha. Il y avait là aussi les manteaux de peau, les selles de cuir cru, les couvertures, mais celles de Job et de Tarquinho manquaient ainsi que leurs gourdes et leurs carabines. Il recommença à les chercher, mais, peu à peu le soupçon de la trahison se fit jour dans son esprit et il se sentit encore plus

seul, plus malheureux, plus abandonné. Une espérance, cependant, justifia pour lui la disparition des évadés : « Peut-être sont-ils allés chercher quelque chose!... »

Il ne pouvait admettre la lâche cruauté de cet abandon et, loin de perdre courage devant les preuves de la fuite des convoyeurs, il en tirait des raisons de tranquillité; dès lors, attentif aux rumeurs vagues de la brousse, il sortait du rancho quand il entendait le moindre bruit, persuadé qu'il allait voir ses compagnons revenir; mais c'était toujours la même solitude.

Et les mules? Elles avaient dû s'échapper parce qu'elles avaient trouvé le chemin libre, probablement à la suite d'un oubli des convoyeurs.

Tout amolli, il s'assit à côté des sacs de sel, la tête en feu, douloureuse, et en proie à une soif qui lui desséchait et lui encroûtait la bouche.

La forêt frémissait de la joie des oiseaux qui rentraient; le crépuscule l'assombrissait rapidement. Le murmure de l'eau lointaine devenait plus distinct dans le silence, et le frémissement du feuillage augmentait sourdement. Des voix tristes se plaignaient par instants çà et là; à un coup de vent plus fort, les arbres murmurèrent à grand bruit. Les grillons s'éveillèrent en grinçant.

La nuit appelait ses complices pour le mystère d'amour qui éternise la forêt dans un constant renouveau, s'infiltré dans les veines des pierres, coule dans le courant des eaux, parcourt les troncs en irradiation de sève jusqu'aux rameaux les plus éloignés, se répand avec force pour donner à une semence perdue dans une terre stérile la puissance de la vie, tire la goutte d'eau du roc, fait exploser le tendre rejet sur la pourriture des arbres morts et multiplie les germes sur la terre et dans les eaux dans une pullulation prodigieuse et enchantée.

Des reflets de lune tombaient sur le sol, comme des écailles d'argent, les feuilles étincelaient et, en un vol bas, en une course rapide, les curiangu¹ sortaient des fourrés pour aller vers la large plaine où la lune solitaire dans le ciel lisse comme

¹ Oiseau de nuit.

une immense graine de coton ouverte, répandait sa froide clarté et transformait le désert en une plage, infinie comme le ciel, sans limites et sans ombres.

Jean haletait appuyé à un sac, les mains derrière la tête.

Dans son malheur il se sentait tout petit, frêle comme aux temps de son enfance, quand devant la maison, par des nuits comme celle-ci, sous la protection des siens, il s'asseyait aux pieds de sa mère, la tête sur ses genoux et tandis que ses mains douces lui caressaient les cheveux, il écoutait la tendre voix lente lui raconter des histoires, des aventures, la puissance des génies, des fées, les richesses des grandes villes, des palais des rois où se célébraient les noces de princesses aux cheveux d'or avec des princes beaux et forts, qui avaient terrassé d'affreux monstres dans des cavernes remplies d'ossements. A cette pensée, à ce souvenir, il sentait des larmes couler le long de ses joues et, d'un regard qui voyait à travers l'espace, il accompagnait de loin la vie des siens. A cette heure, sa mère et ses sœurs étaient assises devant la maison; elles étaient peut-être inquiètes de leur retard à revenir; muettes et attentives aux bruits subtils de la nuit elles se retournaient de temps en temps vers le chemin éclairé ou bien se hâtaient de préparer le souper : du lait caillé, frais et blanc, et des gâteaux qui s'effritaient entre les doigts.

Ses lèvres tremblaient dans une palpitation émue; intimement la voix de son âme parlait avec une humble tendresse : « Ma maman chérie, que vais-je devenir? Prie pour moi, demande à la Vierge qu'elle me vienne en aide. Et toi, Nora, ma petite sœur, et toi aussi, Thérèse, prie, priez, vous tous, priez la Sainte Vierge pour moi ! »

En évoquant ce rêve, il lui semblait voir la scène : les femmes couraient s'agenouiller toutes les trois devant l'oratoire et priaient, les mains jointes devant la petite image.

Un frissonnement de feuilles, un craquement de branches le firent sursauter d'émotion. Étaient-ce les convoyeurs? Il tendit le cou, cligna des paupières pour mieux voir.

La blanche lumière lunaire donnait à la forêt un aspect funèbre et fantasmagorique; des ombres bizarres oscillaient lentement; de brusques éclairs illuminaient les profondeurs; des feuilles se levaient du sol, paraissaient vivantes et dansaient

sous le souffle de la brise. Par instants, un grincement retentissait, irritant.

Une silhouette se dressa lentement avec précaution au bord du rancho; Jean frémit, sa bouche se dessécha, ses yeux embrasés le brûlèrent, son cœur s'arrêta puis se remit à battre à coups précipités; il se blottit en tremblant, et en claquant des dents; il avait reconnu une once.

Il voulut se lever, prendre son fusil qui était tout près, à portée de sa main, appuyé à un des piliers, mais comme il craignait de donner l'éveil au fauve, en faisant du bruit qui le dénoncerait, il s'immobilisa.

Les feuilles crépitaient sous les pattes veloutées de l'animal subtil; Jean haletait, étranglé, l'air lui manquait, ses artères gonflées battaient et il éprouvait une sensation de vide dans son ventre qui se creusait.

La rumeur terrible s'éloigna, se perdit; un silence effroyable régna.

Subitement, cependant, un coup sourd résonna sur la palissade; il y eut un craquement de branches et un long souffle saccadé se fit entendre.

Jean se souleva peu à peu sur ses jambes tremblantes qui pliaient sous son poids, s'appuya à un des sacs, étendit son bras faible, saisit le fusil par le canon et réussit à l'amener à lui.

Le cœur lui battait si fortement qu'il lui sembla que tout le rancho et la forêt retentissaient de ses pulsations désordonnées. Ses tempes se gonflèrent, il entendit dans ses oreilles un bruit aigu qui se vrillait jusqu'au cerveau.

La gorge sèche et serrée, les yeux troubles s'illuminant par moments d'une lueur irisée, les bras ballants, les jambes engourdies, Jean se sentait mourir. Son regard plein d'effroi faisait le tour du rancho, épiait avec une terreur d'agonisant.

Le calme était plein d'épouvante.

Une ombre se dressa dans la lumière lunaire en face du rancho et tout de suite le fauve apparut; il se dissimulait penché tout en avant, cheminant attentif à pas feutrés.

L'once s'arrêta, s'allongea sur le sol en balayant les feuilles de sa queue; elle regardait comme hypnotisée; un rugissement sourd gronda dans sa poitrine; tout à coup elle enfonça voluptueusement son museau dans les herbes.

Elle se releva d'un bond leste et, s'appuyant sur ses pattes de derrière, se dressa, haute, énorme, contre un des montants; elle se plia en deux, se banda en arc et se mit à gratter nerveusement le bois de ses griffes. Elle resta immobile, les oreilles pendantes, puis commença à se tordre en ondulations voluptueuses; sa queue flagellait les feuilles.

Elle leva la tête, ouvrit sa gueule formidable en un bâillement grondant, se laissa retomber mollement sur ses pattes et se posa sur le sol sans faire plus de bruit que si elle tombait sur un tapis épais.

Elle resta immobile, comme enivrée; puis, légère, elle entra à pas lents dans le rancho, cauteleuse et méfiante, et arriva à côté du cadavre. Elle s'arrêta net, hérissée, et rugit; son dos roux arqué frémissait; elle fit le tour du corps, le flaira en soufflant; elle avança doucement une patte, toucha le cadavre, et, comme si elle le sentait remuer ou comme si elle voulait jouer, sauta vivement de côté. Puis elle s'accroupit à distance, les oreilles droites; elle leva la tête et se mit à humer l'air en grondant. Ses yeux luisaient comme des braises et Jean pouvait voir sa formidable charpente, sa tête monstrueuse hérissée de poils touffus.

Elle se leva de nouveau et avança d'un pas. A ce moment le petit qui avait appuyé son fusil sur un des sacs fit un mouvement. Le fauve le perçut et tourna lestement la tête; ses yeux flamboyaient. Il s'assit sur ses hanches, tête droite, attentif; Jean se recroquevillait comme s'il cherchait à disparaître en lui-même, suspendait sa respiration, furieux contre son sang dont le bouillonnement lui semblait bruyant; il ne cillait pas. Le fauve se décida et s'avança, s'arrêta tout près de l'enfant. L'once s'allongea lentement sur ses pattes étendues et garda un moment cette pose, mais, soudain, ramassant son échine, en soufflant, en ondulant, en balayant le sol de sa queue, elle poussa un rugissement rauque et, se traînant comme un reptile, le regard étincelant, elle avança tout doucement. Le gamin retint son souffle; il ne pouvait avaler sa salive et ses yeux s'inondaient de larmes; son âme épouvantée murmurait en son cœur : « Maman, ma petite maman chérie ! »

Une explosion de larmes lui couvrit le visage; ses artères

gonflées battaient de plus en plus fortement comme si elles allaient éclater. Il manquait d'air, son corps tout entier était comme paralysé.

L'once, certaine de sa proie, le magnétisait de ses yeux étincelants. Jean braqua son arme, la mit en joue, mais, au moment d'actionner la gâchette, ses doigts contractés refusèrent de bouger; perdant son calme, il fit un effort en serrant les lèvres.

Tout à coup un éclair explosa, la détonation du coup de fusil retentit dans le rancho, roula à travers la forêt, se répercuta comme une fusillade.

Un miaulement d'agonie éclata déchirant; il y eut ensuite des sursauts amortis comme si le fauve râlait étranglé; son corps projeté au loin se débattait au milieu des herbes et roulait tantôt sur le dos, tantôt sur le flanc.

L'once se redressa encore une fois, se traîna, tituba en grondant, puis retomba immobile et muette.

Un grand vent passa en hurlant dans les branches; Jean, sans oser abandonner son retranchement de sacs, regardait le monstre abattu au dehors sous le clair de lune éblouissant, puis tournait son regard vers le corps de son père, éclairé dans l'ombre par un rayon de lune; il se mit à trembler devant ces deux cadavres. Il ressentait une chaleur de brasier; sa tête brûlait; une angoisse l'oppressait. Son esprit se remplissait de nuées d'idées confuses; d'étranges rumeurs lui parvinrent aux oreilles. C'était la forêt entière qui lâchait ses monstres, Ils arrivaient sauvages, dans un piétinement lent ou en galops furieux. Jean entendait leur course désordonnée, plus proche à chaque instant; il apercevait déjà les animaux formidables à l'apparence surnaturelle qui chargeaient puis disparaissaient, dissous dans la lumière lunaire.

Les arbres s'inclinaient comme s'ils allaient s'abattre en agitant désespérément leur feuillage sous les chocs des brutes; les herbes se pliaient, éclataient sous leurs pattes rapides.

Le gamin se redressa transfiguré. Il était devenu autre. Impavide, les yeux élargis et brillants, il défiait cette bestialité hostile. Une intense chaleur l'enveloppait comme si les sacs le brûlaient; il sentait sa peau se hérissier, sa chair le quitter comme dans un écorchement de brûlure. Ses lèvres à vif

l'incendiaient; sa langue était desséchée, âpre et dure. Alors, sans plus réfléchir, empoignant son fusil il quitta son refuge; il titubait sur ses jambes, faibles comme si l'on venait de les lui délier.

Il s'accrocha en vacillant à un étai du rancho, mais celui-ci lui sembla si chaud qu'il le lâcha. Ses yeux lui faisaient mal comme s'ils étaient pleins de sable; il ferma les paupières, mais ce geste irrita davantage encore sa démangeaison. Il passa à côté du cadavre de son père, qui exhalait une odeur putride et écœurante, et sortit sur l'aire, où le corps de l'once était étendu sur le flanc; elle lui parut énorme, ardente comme si elle était de feu.

Plus sa fièvre augmentait, plus il haletait. Il releva la tête, d'un coup, et comme la lune lui apparaissait par une fente de la ramure, blanche, ronde, étincelante, il la regarda haineusement; c'était sa lumière qui brûlait et incendiait la forêt.

Il se réfugia dans l'ombre d'un fourré, mais la chaleur le poursuivit. C'était lui qui brûlait, les feuilles brûlaient, les herbes étaient caustiques, les lianes lui donnaient une sensation de cuisson, des flammes tremblantes montaient du sol, l'air était embrasé comme s'il sortait d'une fournaise.

Ses oreilles sifflaient d'une rumeur continue. Sa bouche sèche se remplissait de croûtes, et dans ses tempes, il sentait un martèlement qui le torturait.

Un éclair le surprit, un autre suivit, d'autres encore fendirent l'air en de sourdes explosions crépitantes.

De nouveau le tonnerre gronda terrible comme s'il venait de la brousse. Jean en regardant la forêt se rappela soudain une histoire qu'il avait entendue chez lui; pris d'une espèce de délire il lui sembla qu'il incarnait le héros du conte : Petit Jean à l'épée qui courait les aventures au travers de la forêt enchantée, combattait les dragons aux écailles de fer et à l'haleine de feu, terrassait les géants, fendait des arbres colossaux, des rochers, de son épée infrangible que cent hommes n'arrivaient pas à soulever du sol.

Jean à l'épée, c'était lui!

Poussé par son délire, il se mesura avec le mystère, décidé à affronter les puissances de la forêt. Il s'arrêta, leva son arme

et fit feu. La forêt résonna sourdement, mais son corps affaibli ne put résister au recul, il tomba sur le sol et soudain, dans une affreuse angoisse, porta les mains à sa tête, la pressa désespérément, en gémissant, comme si on la lui perforait avec des clous, comme si on la lui ouvrait pour déchirer et triturer son cerveau.

Il se jeta sur l'herbe en hurlant, se roula dans la fraîcheur des feuilles humides. Il se releva de nouveau, mais les forces lui manquèrent et il retomba en grinçant des dents, enfonça ses ongles dans la terre, arrachant des poignées d'herbes.

Un poids lui écrasait la poitrine comme si un arbre s'était abattu sur lui; la tête lui faisait mal comme si on la lui séparait du corps. Mais sa douleur diminua, puis cessa.

Sa peau se crispait en tremblements; il brûlait embrasé tout entier.

Il ouvrit les yeux; un éclair les brûla, tout fulgura autour de lui, mais, instantanément, la nuit se fit plus noire, profonde et muette, et un froid de glace le déchira d'un frisson aigu.

Il tressaillit; un cri rauque sortit de sa bouche.

La lumière lunaire étincelait sur le feuillage épais, et au lent mouvement des branches, à travers les interstices des feuilles, des faisceaux de clarté descendaient au long des troncs, des lueurs livides s'ouvraient sur le sol obscur. Subitement une cigale se mit à crisser, en songe probablement, et ce fut, dans toute l'étendue de la forêt ténébreuse, une juvénile allégresse d'aurore.

COELHO NETTO

(Traduction de JEAN DURIAU.)

LA FEMME DE MOZART :

CONSTANCE WEBER

Vers la fin de l'année 1777, le jeune Wolfgang Amade Mozart débarquait à Mannheim, la ville la plus musicale de l'Allemagne, et dont la position géographique, aux bords du Rhin, faisait comme une station obligatoire pour tous les musiciens de l'Europe centrale qui venaient chercher fortune à Paris ou à la cour de Versailles.

Agé de vingt et un ans bientôt, Mozart avait jusqu'alors fait tous ses voyages d'enfant et de jeune prodige en compagnie de son père Léopold; cette fois, il avait quitté Salzbourg avec sa mère, femme peu pratique et bonne, qui allait mourir l'année suivante, à Paris, d'une maladie pulmonaire ou du typhus. Les deux voyageurs, s'étant attardés à Munich (24 septembre-11 octobre), puis à Augsbourg, berceau de la famille Mozart, — où le jeune maestro faisait l'agréable connaissance d'une gentille cousine, Marie-Anne Mozart (la *Bäse* de sa correspondance) — arrivaient, le 30 octobre, à la cour du prince palatin Karl-Theodor. En attendant de devenir bientôt Électeur de Bavière, ce prince régnait à Mannheim, aimable, fastueux à l'instar du roi de Versailles, en puissance de ses confesseurs, de ses maîtresses et de ses favoris. Dans cette véritable ville « sonnante », on faisait partout de la musique. « Ici on nage dans les délices de la musique », écrivait Klopstock. Et Mozart aspira à grands traits ces

délices dont Salzbourg n'était pas prodigue. Là, il fit la connaissance de la famille Cannabich, de l'abbé Vogler, du compositeur Holzbauer, de Wieland, le poète d'*Obéron*, du hautboïste Ramm, du corniste Franz Lang, du vieux chanteur Anton Raaff, du compositeur Winter, des Weber enfin, famille de pauvres artistes ou aspirants-artistes dans laquelle il devait entrer, après maintes traverses.

Sentimental et facilement inflammable, le jeune Mozart, délivré pour la première fois de la surveillance paternelle, étroite et tatillonne, s'en donnait à cœur joie dans ce milieu de musiciens et de musiciennes, d'acteurs et d'actrices, monde non pas nouveau pour lui, mais auquel il ne s'était pas encore mêlé aussi librement. Elisabeth, la femme du violoniste Franz Anton Wendling, — Mozart était d'abord descendu chez lui, — était chanteuse; celle de son frère Johann Baptist était l'actrice Dorothea Wendling, la « Melpomène de l'âge d'or de Mannheim »; et sa fille, la jeune Gustl (Augusta), était de l'âge de Mozart, qui écrit à Salsbourg : « Elle a été pendant un temps la *maîtresse* du prince Électeur. Elle joue très joliment du clayecin. J'ai joué ensuite. J'étais d'une humeur excellente que je ne puis décrire. Je n'ai joué que de tête, et trois duos avec violon, que je n'avais jamais vus de ma vie... Ils furent tous si contents que je dus embrasser les dames. Pour la fille, ce ne me fut nullement désagréable, car elle n'est pas chien du tout » (*sic.* Lettre du 8 novembre 1777).

Sans se faire prier, il compose des chansons françaises et un air italien pour ces dames, qui en sont « absolument folles ». Chez les Cannabich, autre dynastie de musiciens, « Mademoiselle Rose, qui a quinze ans (Mozart rectifie en post-scriptum, et ne lui en donne plus que treize), est une très belle et gentille jeune fille; elle est très raisonnable pour son âge et sérieuse, se hâte-t-il d'ajouter. Elle est *seriös*, ne parle pas beaucoup, mais quand elle parle, c'est avec grâce et amabilité. Hier, elle m'a fait encore une fois un plaisir indescriptible. Elle a joué tout à fait bien ma sonate. L'*andante*, qui ne doit pas aller vite, elle le joue avec tout le sentiment possible. Mais aussi le joue-t-elle très bien. » Mozart dédia à Rose Cannabich cette sonate en *ut* (n° 290 du catalogue de M. de Saint-Foix et de Wyzewa), dont l'*andante*, disait-il

encore, « est tout à fait d'après son caractère : tel est l'*andante*, telle elle est. » (Lettre du 6 décembre 1777.)

Parmi la quinzaine d'œuvres datées de Mannheim, il compose, vers le 24 février, un récitatif et air pour soprano sur des vers de l'*Olimpiade* de Metastasio : *Alcandro lo confesso... Non so d'onde viene...*, à l'intention de mademoiselle Aloysia Weber, jeune chanteuse d'avenir, dont la sœur Constance deviendra, quatre ans plus tard, madame Mozart.

Wolfgang dut se lier dans les premiers jours de 1778 avec cette famille Weber dont il parle pour la première fois à son père le 17 janvier. Le chef de la famille, Fridolin, originaire de la Forêt-Noire (il était né à Zell, en Brisgau, en 1733), ancien intendant, comme son père, de la seigneurie de Schönau, avait épousé en 1756, à Fribourg-en-Brisgau, Cécilie Stamm, de Mannheim où il vint s'installer vers 1765 : nous le trouvons, en effet, à cette époque, inscrit comme *bassist* parmi les chanteurs de la chapelle électorale. Il était en outre copiste de musique. Son frère, Franz Anton (1734-1822), officier, puis musicien et impresario, fut le père de Karl-Maria von Weber, de sorte que l'illustre auteur du *Freischütz* et d'*Euryanthe* se trouva être le cousin germain par alliance de Mozart.

Des enfants de Fridolin et de Cécilie, quatre filles vivaient en 1778 : Josepha, née en 1758, à Zell; Aloysia, née vers 1760; Constance, née à Fribourg en 1762, et Sophie, née à Mannheim, cinq ans plus tard. Aloysia eut immédiatement le don de plaire au jeune Salzbourgeois et de lui inspirer une passion sérieuse, — sa première grande passion, et qui dura jusqu'au jour où, revenant de Paris, il s'aperçut que la jeune chanteuse n'était qu'une coquette cruelle.

Malgré les réticences de Wolfgang, lorsqu'il parle de cette famille Weber, Léopold ne s'y trompe pas : son fils était amoureux et quand celui-ci lui exprima les projets romanesques, extravagants, qui hantaient son esprit (il parlait de faire une tournée avec Aloysia, elle comme chanteuse, lui comme compositeur, tandis que la sœur aînée, Josepha, la future Reine de la Nuit de *la Flûte enchantée*, serait très utile, « car elle sait aussi faire la cuisine »!) Léopold se montra sceptique et hâta le départ pour Paris. Mozart avait confié à son chant « ce

doux sentiment, cette étrange crainte qui agite mon sein, qui parcourt mes veines », dont parle le poète de l'*Olimpiade*...

Le 14 mars, s'arrachant aux douceurs de Mannheim, il prenait la diligence qui, en neuf jours et demi, allait l'amener à Paris. Le bon Fridolin Weber, qui avait eu l'amabilité de lui rendre maint service en lui faisant des copies, le pria d'accepter en souvenir du papier à musique et le Molière de Bierling qui porte cette dédicace : *Ricevi, amico, le opere di Molière, in segno di gratitudine. Quelche volte, ricordati da me...* La recommandation était superflue...

* *

Passons sur ce séjour de sept mois à Paris, qui ne fut pas heureux : tout ce que put en tirer Mozart, ce fut l'exécution d'une symphonie et d'une ouverture, au Concert spirituel des Tuileries, celle des *Petits Riens*, ballet de Noverre, à l'Opéra, dont le compositeur resta anonyme jusqu'en 1872. Puis la mort de sa mère (3 juillet) le laissa seul, à la merci de son compatriote Grimm, le baron Grimm, qui, tout en le recueillant chez lui, ou plutôt chez madame d'Épinay, à la Chaussée d'Antin, ne cherchait qu'à lui faire reprendre au plus tôt la route de Salzbourg. Après bien des résistances, Wolfgang se laissa conduire, le 26 septembre, non pas à la diligence, mais « à une autre voiture qui va au pas, ne change pas de chevaux et met dix jours » pour arriver à Strasbourg. Grimm, qui avançait les frais du voyage, jugeait sans doute que son jeune et maladroit compatriote lui avait déjà coûté assez cher, car il avait dû lui prêter 15 louis, par petites sommes, durant son séjour à Paris...

Wolfgang n'avait cessé d'écrire à ses amis Weber, mais de toute cette correspondance il ne reste que deux lettres, l'une à Fridolin, l'autre à Aloysia (29 et 30 juillet), lettres fort longues, où il exprimait au père et à la fille son désir de les faire venir à Paris, l'hiver de 1779-1780, leur donnant, avec une assurance assez comique, tous les conseils qui lui passaient par la tête. Cependant, il demandait à son père, sur un ton mystérieux, la permission de ne pas lui découvrir ses pensées avant qu'il en fût temps... « Sachez, pour votre

tranquillité, que cela ne regarde que moi; votre situation n'en serait ni pire ni meilleure.» (Lettre de Paris, 31 juillet 1778).

Après une halte à Nancy et un séjour de près d'un mois à Strasbourg, causé en partie par les inondations qui empêchaient de traverser le Rhin, Wolfgang, tournant le dos pour toujours à la France, revenait seul à Mannheim (6 novembre). Les Weber en étaient partis : ils étaient à Munich, où le comte Seeau, intendant¹, avait engagé Aloysia au théâtre allemand, avec un traitement de 600 florins, et le père avec un traitement de 400, plus 200 comme souffleur. Dans la résidence abandonnée par la cour, il n'y avait plus que les retardataires : Mozart y trouva madame Cannabich, qui lui offrit le logement. Accueilli non moins amicalement par quelques anciennes connaissances, il s'attarda un mois encore, recevant de son père lettres sur lettres :

Il y a deux choses qui te remplissent la tête et qui t'empêchent toute réflexion utile, morigène Léopold (lettre du 23 novembre). La première et la principale cause, c'est l'amour pour mademoiselle Weber, auquel je ne suis nullement opposé. Je ne l'étais pas quand son père était pauvre. Pourquoi le serais-je maintenant, puisqu'elle peut faire ton bonheur et non toi le sien? Je dois supposer que son père connaît cet amour, que tous les gens de Mannheim connaissent...

Wolfgang, voyageant à petites journées, arriva à Munich la veille de Noël. Là, il retrouvait son Aloysia, mais hélas! la jeune cantatrice, au lieu de se montrer empressée, heureuse de le revoir, fut froide, indifférente, hautaine peut-être, envers ce jeune homme, jovial sans doute, mais un peu nigaud, s'il faut l'avouer, et que Paris même n'était pas parvenu à déniaiser. Ne se moquait-elle pas de lui, et de son habit rouge qui était la livrée des musiciens de ce temps?

Profondément déçu, il souffrit, mais fit bonne contenance et demeura chez les Weber jusqu'à son départ. Il composa ou termina alors un second air pour soprano dont les paroles

1. L'Électeur de Bavière, Joseph-Maximilien III, fils de l'empereur Charles VI, étant mort sans postérité, à Munich, le 30 décembre, l'Électeur palatin, Karl Theodor de Sulzbach, qui régnait à Mannheim depuis 1743, avait été appelé à lui succéder. La cour, par décret du 24 août 1778, fut transportée à Munich. Le comte Seeau, intendant des spectacles, avait été nommé intendant le 13 avril 1756. Il remplit cette charge pendant quarante-six ans.

sont empruntées au livret italien d'*Alceste* : *Popoli di Tessaglia*, et précédé du récitatif : *Io non chiedo eterni*. Puis, il s'adressa... à sa petite cousine d'Augsbourg et lui demanda de venir le rejoindre, pour l'accompagner à Salzbourg, où il se retrouvait le 15 ou 16 janvier, après quinze mois d'absence. Le lendemain, il était nommé organiste de la cathédrale et konzertmeister de la cour, fonctions qu'il n'acceptait qu'avec l'arrière-pensée de s'en démettre à la première occasion.

* * *

Il était dans la destinée de Mozart d'épouser une fille de Fridolin Weber. Continuant sa route vers l'est, la famille du copiste se fixait à Vienne en 1779, où Mozart la retrouvait — pour ne plus la quitter cette fois.

Étant à Munich, l'hiver suivant, pour faire représenter *Idomeneo*, son maître, l'archevêque de Salzbourg, comte Hieronymus von Colloredo, lui donna l'ordre de venir le rejoindre à Vienne. Sans se presser, mais évitant de traverser Salzbourg, Mozart prit la route du Nord, par Simbach et Linz, et n'arriva à Vienne que le 16 mars 1781. Il avait, sans nul doute, combiné de ne plus remettre les pieds dans sa ville natale, qu'il abhorrait, et de s'affranchir une bonne fois de la tutelle paternelle. Dès le 2 mai, avant de s'être démis de ses fonctions auprès de son maître, avant même l'entretien, d'une violence extrême, qu'il eut avec lui au moment de la rupture, il quitta la Maison allemande (*Deutsches Haus*) où le prince logeait, pour s'installer dans la même maison que la famille Weber, « à l'Œil de Dieu » (*im Auge des Gottes*), près de la place Saint-Pierre, *am Peter*, comme on dit à Vienne. « Je ne veux plus rien savoir de Salzbourg. Je hais l'archevêque jusqu'à la frénésie », avait-il écrit à son père, le 9 juin 1781. Et il tint parole.

La famille Weber était venue à Vienne à la suite de l'engagement de l'oublieuse Aloysia à l'Opéra impérial, où l'avait fait admettre la protection du comte Andreas Hadik, ministre de la Guerre. Le mois suivant, Fridolin qui, de souffleur était devenu simple marchand de billets, mourait subitement (23 octobre 1779). Un an plus tard, Aloysia épousait l'acteur

et peintre amateur, Joseph Lange (1751-1831), veuf de l'actrice Anna Elisabeth Schindler. Mozart, dans sa lettre du 9 juin 1781, parle d'Aloysia avec quelque amertume :

Cette fille, dit-il, a été sur le dos de ses parents, alors qu'elle ne pouvait rien gagner par elle-même. A peine venu le moment où elle pouvait témoigner de la reconnaissance à ses parents — *notabene* : le père mourut avant qu'elle eût gagné ici un kreutzer — elle quitta sa pauvre mère, se pendit au cou d'un comédien, l'épousa, et sa mère n'a pas reçu la *moindre chose d'elle*.

Bien que Mozart, dans son dépit d'amoureux évincé, pousse le tableau au noir, la situation des *Weberischen* — la mère et les quatre filles — n'était pas brillante à cette époque. Mais Cécilie était femme de tête et de ressource : sa fille n'avait pas encore débuté, qu'elle obtenait de la caisse du théâtre une avance de 900 florins (environ 2 000 livres de France), somme considérable qui lui permit de s'établir loueuse de chambres garnies. Ayant ainsi commencé d'assurer sa vie, elle s'était préoccupée de marier ses filles. Les conditions qu'elle posa à son premier gendre étaient : 1° le remboursement à la caisse du théâtre de l'avance de 900 florins consentie à Aloysia; 2° une pension pour elle-même de 700 florins, sa vie durant. Joseph Lange, homme distingué d'ailleurs et moins cabotin que le laissait croire Mozart (il entretenait avec lui d'excellentes relations par la suite), accepta, et il assure dans ses mémoires avoir toujours payé régulièrement la pension de sa belle-mère.

Mozart arrivait à Vienne six mois après le mariage d'Aloysia. La maman Weber, retrouvant en lui le jeune homme encore naïf de Mannheim et de Munich, devina sans peine ce qu'elle pourrait tirer de lui. Elle se dit qu'après tout, ce musicien au prestigieux talent, qu'elle avait pu apprécier, ne serait pas un mauvais parti pour une de ses filles, pour Constance, par exemple, dont le talent de chanteuse ne s'imposait pas comme celui de ses aînées. Ne venait-il pas de faire jouer à Munich un opéra? Et d'ailleurs sa virtuosité reconnue de pianiste et de violoniste¹ pouvait lui assurer non seulement la gloire, mais la fortune.

1. Mozart se faisait applaudir à la cour, aux concerts que donnait son maître, l'Électeur archevêque de Salzbourg, et devant le grand public, entre autres, le

Attirer ce jeune homme naïf, maladroit, timide, qui venait seulement après son coup de tête de rompre avec un père aux petits soins pour lui depuis son enfance, ne fut qu'un jeu pour la rusée commère. Mozart, dans ses lettres à son père, — dont malheureusement la contre-partie a été détruite par Constance, — le dit naïvement : son tempérament, était plus enclin à une vie tranquille et familiale qu'au désordre.

Mais quoi! depuis mon enfance, je n'ai jamais été habitué à me préoccuper de mes affaires, linge, vêtements, etc... Je ne puis penser à rien de plus nécessaire qu'une femme; je vous assure que je gaspille souvent parce que je ne fais attention à rien. Je suis tout à fait persuadé qu'avec une femme — avec les mêmes ressources que j'ai seul — je me tirerais mieux d'affaire que tel que je suis. Et que de dépenses inutiles tomberaient du coup! Il est vrai qu'il vous en vient d'autres à la place, mais on les connaît, on peut se régler dessus, et, en un mot, on mène une vie régulière. A mes yeux, un célibataire est un homme qui ne vit qu'à moitié; je le vois ainsi, je ne puis faire autrement; j'y ai bien songé, bien réfléchi, et je persiste toujours à le penser.

On perçoit nettement dans ces lignes l'écho de ses entretiens avec sa future belle-mère. Par les souvenirs d'une de ses belles-sœurs, nous savons avec quelle simplicité, quelle familiarité, il passait des heures dans la cuisine de madame Weber, écoutant les histoires les plus prosaïques, les « potins » les plus insignifiants de la maison et du quartier.

Léopold Mozart eut vite fait de comprendre ce qui se passait : depuis Mannheim, il sentait de plus en plus que son fils lui échappait, en partie par sa faute, entêté qu'il était à toujours le considérer comme un enfant. Il commence donc par lui intimer l'ordre de quitter *l'Œil de Dieu* et les Weberischen. « Tant que je n'aurai pas trouvé un logement agréable et confortable, riposte Wolfgang, je ne déménagerai pas » (13 juillet 1781). Douze jours plus tard, c'est l'aveu, bien entortillé encore, de son amour pour Constance, quoiqu'il se défende assez peu franchement de vouloir se marier :

3 avril, au Kärnthnertheater. « Quand je pense, écrit-il les 8-11 avril à son père, que je dois quitter Vienne sans emporter au moins mille florins, cela me fait mal au cœur. Ainsi, à cause d'un méchant prince, il faudra que je repousse du pied mille florins! » Sous ce prétexte, et pour d'autres raisons, il préféra rompre avec Salzbourg.

« Quand même je pourrais réellement en ce moment fonder ma fortune par un mariage, il me serait impossible de faire ma cour, car j'ai bien d'autres choses en tête! Dieu ne m'a pas donné mon talent pour que je le suspende au cou d'une femme et que je passe ainsi ma jeunesse dans l'inaction... » Et le 5 septembre, il date sa lettre de sa nouvelle chambre, sur le Graben, n° 1175 (n° 8 actuel).

Les demoiselles Weber étant mineures, avaient un tuteur nommé Thorwart, et plus tard von Thorwart, alors réviseur des comptes au Nationaltheater de Vienne, homme à l'âme de laquais parvenu, qui était comme le bras droit du comte Franz Orsini-Rosenberg, directeur des théâtres de la Cour. En femme pratique, madame Weber, conseillée par Thorwart, s'avisa de présenter au jeune Mozart un engagement, qu'il signa inconsidérément; la teneur exacte ne nous en est pas connue; mais d'après ce qu'il en dit, le 22 décembre 1781, à son père, Mozart s'était engagé à épouser Constance Weber dans le délai de trois ans; si, par impossible, il changeait d'avis, il aurait à payer tous les ans 300 florins.

Je ne pouvais rien écrire de plus facile au monde, ajoute-t-il naïvement, car je savais que jamais je n'aurais à payer ces 300 florins, attendu que je ne l'abandonnerai jamais... D'ailleurs Constance, telle que je la connais, serait trop fière pour se laisser vendre. Mais que fit cette céleste jeune fille, dès que le tuteur fut parti? Elle demanda, l'écrivit à sa mère et me dit : « Cher Mozart, je n'ai pas besoin d'engagement écrit de votre part. Je crois en votre parole... » Et elle le déchira. Ce trait m'a rendu ma Constance bien-aimée encore plus chère.

Cette tentative de chantage avait été connue dans les milieux où fréquentait Mozart et colportée jusqu'à Salzbourg. Alors, aux reproches paternels, Wolfgang de répondre en énumérant toutes les qualités de sa future femme (15 décembre). Un mois plus tard, il prenait la défense de Thorwart et de madame Weber; son père ne lui avait-il pas écrit qu'on devrait les condamner à balayer les rues, enchaînés, et portant un écriteau avec ces mots : « *Séducteurs de la jeunesse* » ! En mars, il envoyait à Salzbourg des cadeaux : une tabatière, une chaîne de montre pour son père, et, pour Marianne, deux bonnets à la plus nouvelle mode de Vienne, ouvrage des mains de sa chère Constance; Constance elle-même faisait

hommage à sa future belle-sœur d'un cœur percé d'une flèche « qui plaira au mieux à ma sœur », écrit Wolfgang. Le 20 avril, elle s'enhardissait même à lui écrire... Enfin, après bien de menus incidents suscités par madame Weber ou le tuteur, Mozart épousait Constance, à Saint-Étienne, le 4 août 1782. Le consentement paternel, sollicité depuis des semaines, arrivait le lendemain, accompagné des vœux de bonheur que Léopold ne pouvait pas ne pas adresser aux nouveaux époux. Madame Weber n'avait plus que deux filles à marier : l'aînée et la plus jeune.

La semaine suivante, l'Opéra donnait la première représentation de l'*Enlèvement au sérail*, dont l'héroïne porte le nom de la femme de Mozart : opérette charmante, écrite avec une verve juvénile, inspiration d'amoureux qui ne se trouvera plus sous sa plume : « Avec la meilleure volonté du monde, a dit Weber, il ne pouvait écrire un second *Enlèvement* ».

Constance Weber, née le 6 janvier 1763, à Fribourg-en-Brisgau, n'avait pas encore vingt ans.

Elle n'est pas laide, mais elle est cependant rien moins que belle... toute sa beauté réside en deux petits yeux noirs et une belle taille. Elle n'a pas d'esprit, mais assez de bon sens pour pouvoir remplir ses devoirs d'épouse et de mère. Elle n'est pas dépensière — c'est absolument faux : au contraire, elle est habituée à s'habiller simplement — car le peu que sa mère a pu faire pour ses enfants, elle l'a fait pour les deux autres mais pas pour elle, jamais. Il est vrai qu'elle aimerait à s'habiller avec élégance et propreté, mais non avec recherche; la plupart des choses dont une femme a besoin, elle sait les faire elle-même; et elle se coiffe elle-même tous les jours, elle sait diriger un ménage, a le meilleur cœur du monde — je l'aime et elle m'aime de cœur — dites-moi si je pourrais souhaiter une femme meilleure? (Lettre du 15 décembre 1781).

Le portrait que trace Mozart de Constance Weber, assez exact au moral, n'était pas flatté non plus au physique, et l'image qui nous est restée d'elle¹ le confirme : la figure sèche, les yeux noirs et perçants, les cheveux bruns et abondants, l'air sévère, peu agréable, d'ailleurs, Constance était,

1. Un portrait par le peintre danois Hansen, datant de 1802. Il en existe un autre, de vingt ans antérieur, par son beau-frère Lange, reproduit en lithographie dans l'ouvrage de Nissen. Constance y apparaît plus avenante.

semble-t-il, grande et bien faite. On peut dire avec M. A. Schurig, son biographe récent, qu'elle ne saurait prétendre au rang de « ces personnalités rayonnantes (*strahlende Gestalten*) qui comprennent leur rôle d'amie, d'épouse ou de maîtresse d'un *homme supérieur*. Dans les dix années qu'elle a passées à ses côtés, Mozart n'était pas de ceux qui, d'après la classification de Schopenhauer, *représentent quelque chose*. Il n'avait ni fortune, ni titre, ni fonctions officielles; bref, il n'en imposait pas au bourgeois, et Constance n'avait pas d'autre point de comparaison. Il n'a pas pris sa vie au tragique, si misérable fût-il matériellement; il n'était pas fait pour la réalité, pour la vie *des autres*, pour la lutte contre la médiocrité; aussi se contentait-il de profiter des bons moments. Sa femme, jeune encore, suivit son exemple. Ils ne se sont, pour ainsi dire, souciés de rien. Mais au fond, Constance resta toujours la même, qu'elle fût mademoiselle Weber, madame Mozart ou madame la conseillère von Nissen. En modeste et véritable femme, elle s'adapta aux circonstances, suivant les principes de son mari. »

Un premier enfant naquit, le 17 juin 1783, qui fut prénommé Raimund, du nom du propriétaire de Mozart, — le baron israélite Raimund von Wetzlar, grand amateur de musique, — et Léopold comme son grand-père; il ne vécut que trois mois, étant mort dès le 19 août, alors que ses parents étaient à Salzbourg. Mozart avait tenu à présenter sa jeune femme à son père et à sa sœur. Cette visite, qui se prolongea près de trois mois, était une « surprise », mais qui n'eut pas le résultat qu'il en attendait, non sans naïveté : Léopold, dont Nannerl partageait les sentiments, fut, semble-t-il, simplement correct avec sa belle-fille.

Au retour, Wolfgang s'arrêta à Linz, chez le comte Joseph von Thun, pour lequel il composa, en deux ou trois jours, une symphonie en *ut majeur* (K. 425) exécutée le 4 novembre. De la même époque, on conservait encore, vers 1800, un curieux document attestant chez Mozart, au retour de Salzbourg, l'état d'esprit mélancolique qui paraît inspirer la « symphonie

de Linz », si alerte par ailleurs : c'était un dessin, un *Ecce homo*, accompagné de cette dédicace en français : *Dessiné par W. A. Mozart. Linz, ce 13 novembre 1783, dédié à madame Mozart sa épouse (sic)...*

L'année suivante, le 21 septembre, un second fils vint remplacer le « pauvre, gros, gras et cher petit bébé », dont il déplorait encore la perte dans une lettre du 10 décembre 1783. Ce second enfant, qui devait lui survivre plus de soixante ans, fut prénommé Karl Thomas, comme son parrain Thomas von Trattner, le riche libraire viennois du Graben, dans la maison duquel demeuraient alors les Mozart.

Lorsque Léopold vint rendre à ses enfants leur visite, il les trouva installés, non plus chez Trattner, mais à la Grosse Schülerstrasse, n° 846 (n° 8 actuel), au premier étage de la maison Carmesina. Rapportant avec sa prolixité habituelle tout ce qu'il voyait à Vienne, Léopold apprenait dans sa première lettre (du 14 février 1785) à sa fille Nannerl, devenue baronne de Sonnenburg, que son frère avait un « bel appartement, pourvu de tous les agréments que comporte un logement d'un loyer de 460 florins ». Il se rendait compte par lui-même que Wolfgang occupait maintenant une position en vue et il ne manquait pas de rapporter le compliment que Haydn lui avait fait : « C'est le plus grand compositeur que je connaisse, en personne ou de nom », avait proclamé le vieux maître.

Les concerts nombreux auxquels il apportait le concours de son incomparable talent procuraient à Mozart d'assez beaux bénéfices, ce à quoi Léopold était fort sensible. « Je crois que mon fils, s'il n'a pas de dettes à payer, peut maintenant placer deux mille florins. Il y a sûrement de l'argent, et le ménage est économe au plus haut degré quant au manger et au boire », remarquait-il un autre jour. Hélas ! cette situation prospère ne devait pas durer plus d'une ou deux années. Et, quant à l'économie..., le ménage de Mozart, qui vivait et dépensait, au contraire, sans compter, ne tarda pas à s'endetter sans rémission. Constance, aussi imprévoyante que son mari, ne se montrait rien moins que bonne ménagère, quoiqu'elle ne fût pas dénuée de sens pratique : elle en donnera la preuve lorsque la nécessité l'y contraindra... après son veuvage.

L'année des *Noces de Figaro*, le 18 octobre 1785, elle mit au monde un troisième fils, Léopold, qui ne vécut pas plus d'un mois, enlevé par la coqueluche; puis une fille, morte âgée de quelques mois, naquit le 27 décembre 1787 (après le voyage de Prague pour la première représentation de *Don Juan*). Mozart demeurait alors Unter den Tuchlauben, 28; c'était son neuvième domicile depuis son mariage; le bel appartement de la Schülerstrasse, dans lequel Léopold avait été reçu, n'était plus qu'un souvenir.

Avec Constance, qui se montrait jalouse, Mozart avait fait deux voyages à Prague en 1787, ce qui n'avait pas été sans occasionner de grosses dépenses. Mais en 1789 et en 1790, elle dut, à son corps défendant, le laisser partir sans elle d'abord pour Prague, Dresde, Leipzig et Berlin, en compagnie du prince Lichnowsky qui l'avait invité, seul; puis pour Francfort, où il allait tenter la fortune avec le violoniste Hofer, — mari de sa belle-sœur Josepha depuis 1788, — lors des fêtes du couronnement impérial. Le résultat de ces deux déplacements fut à peu près nul. Et tandis qu'à Francfort, Mozart essayait de gagner quelques ducats, sa femme sollicitait d'usuriers viennois des prêts gagés sur des œuvres que les éditeurs ne recherchaient pas. Le martyre des dernières années commençait...

Un cinquième enfant, une fille encore, morte le jour même, était née le 19 novembre 1789. Mozart habitait alors Judenplatz, 245 (n° 4 actuel). A la saint Michel de la même année, il s'installa — ce fut sa dernière demeure — au premier étage de la Rauhensteingasse, 970, Kleines Hartensteinsches Haus. C'est là que naquit, le 26 juillet 1791, Franz-Xaver-Wolfgang, qui, pianiste et compositeur, ne mourut qu'en 1844.

Les dernières années, les derniers mois surtout, couronnés par le succès *in extremis* de la *Flûte enchantée*, avaient été des plus pénibles et des plus laborieux. Et Constance, avec son imprévoyance et son insouciance habituelles, n'avait rien fait, hélas! pour les rendre plus faciles à celui qui allait la quitter, comme à l'improvisiste. Au contraire, c'était lui, qui, toujours gai, toujours insouciant en apparence, et sachant garder pour soi l'inquiétude du lendemain, se donnait pour tâche d'encourager sa femme. Lors de son voyage à Berlin,

par exemple, il lui écrit de Dresde, le 13 avril 1789, à 7 heures du matin :

Petite femme chérie, que n'ai-je, moi aussi, une lettre de toi!... Si je voulais te raconter tout ce que je fais avec ton cher portrait, tu rirais bien souvent! Par exemple, quand je le tire de sa prison, je lui dis : « Dieu te bénisse, petite Constance! Dieu te bénisse, friponne! tête ébouriffée... nez pointu... *bagatellerl... schluck und druck!* Et puis, quand je le remets en place, je le fais glisser peu à peu, en disant tout le temps : « Allons!... allons!... allons!... allons!... » mais avec l'énergie particulière que demande ce mot qui dit tant de choses! et, pour finir, je dis bien vite : « Bonne nuit, petite souris! dors bien!... » Je crois bien que je viens d'écrire là quelque chose de fort stupide (du moins pour le monde), mais pour nous, qui nous aimons si tendrement, ce n'est pas précisément sot!

Et, comme elle est obligée d'aller se soigner à Baden (de 1789 à 1791), il se sacrifie, se tue de travail pour lui assurer ce repos, mais non sans lui adresser parfois des reproches sur sa conduite un peu légère : Constance, tandis que le malheureux s'épuisait à gagner quelques florins, afin de pouvoir la rejoindre de temps à autre à Baden, Constance, sous prétexte de faire sa cure, ne se refusait aucune des distractions que lui offrait la ville d'eau fréquentée des Viennois. Elle ne se doutait pas que ce musicien, qui, jour et nuit, travaillait sans obtenir ni succès, ni places officielles¹ comme un Dittersdorf ou un Salieri, que le prestigieux et prodigieux virtuose dont elle portait le nom, allait presque subitement la quitter... Après quelques jours de maladie, il s'éteignit, épuisé, laissant inachevé un *Requiem*, « son » *Requiem*...

Dans cette longue nuit du 4 au 5 décembre 1791, Constance trouva au chevet du disparu un album sur lequel il avait consigné jadis cette pensée triste et résignée, après la mort de son ami, le médecin Sigismund von Barisani :

Aujourd'hui 1^{er} septembre de cette même année (1787), j'ai eu le malheur de perdre subitement par la mort cet homme noble, le plus cher et le meilleur des amis, et le sauveur de ma vie. C'est bien pour lui; mais pour moi — pour nous — et pour tous

¹ 1. Mozart n'avait que le titre, depuis la mort de Gluck, de « k. k. Kapellmeister und Kammer-Compositeur », avec un traitement de 800 florins seulement. C'était là son seul revenu fixe.

ceux qui le connaissaient bien, ce ne sera jamais bien, jusqu'à ce que nous ayons le bonheur de le revoir dans un monde meilleur et de ne jamais plus nous séparer.

MOZART

Elle tourna le feuillet et écrivit au verso :

Ce que tu as écrit un jour à ton ami, sur cette feuille, je te l'écris aujourd'hui, profondément accablée, très cher époux, Mozart inoubliable pour moi et pour toute l'Europe! C'est bien aussi pour toi — pour toujours!!

A une heure après minuit, du 4 au 5 décembre de cette année, il a quitté dans sa 36^e année — oh! beaucoup trop tôt! — ce monde bon mais ingrat. — — O Dieu! — — 8 ans nous a unis le plus tendre lien, jamais relâché ici-bas. Oh! puisse bientôt être éternellement réunie à toi

Ton épouse affligée extrêmement,

CONSTANCE MOZART née WEBER

Vienne,
le 5 décembre 1791,

Puis, elle se retira dans la famille de Joseph von Bauernfeld (l'associé de Schikaneder, impresario-auteur-acteur de la *Flûte enchantée*), laissant de rares amis suivre jusqu'à la porte de la ville le pauvre cercueil que les croque-morts, restés seuls, allèrent déposer dans une fosse commune.

Indifférence, inconscience ou résignation? On ne s'explique pas comment la jeune veuve de Mozart, que cette mort stupéfiait, put laisser sans une visite la sépulture de celui qui lui inspirait cette déploration.

Et pourtant elle ne perdit pas la tête, ou du moins se remit rapidement de l'émotion qui l'avait secouée. Dès le lendemain de l'enterrement, le 7 décembre, elle assistait à l'apposition des scellés en son domicile de la Rauhensteingasse, de même que le 19, à la suite de l'inventaire, dont la prisée s'éleva à la modique somme de 592 florins 9 kreutzers (environ 1 200 livres de France). Elle signait l'état des notes payées « depuis la mort de son mari et pour lui » : 918 florins 16 kreutzers en tout.

Cette femme de trente ans, légère, insouciant jusqu'à-là, fit montre soudain des qualités pratiques qu'elle tenait de sa

mère, Cécilie Weber. Elle se rendit compte tout de suite, sa famille ne pouvant guère lui venir en aide, du rôle qu'elle avait à assumer; elle déploya une activité vraiment surprenante, se consacrant à ses deux fils avec un dévouement qui s'accroissait, pour ainsi dire, à mesure qu'elle prenait conscience d'avoir vécu dix années aux côtés d'un homme de génie, et que le monde extérieur lui en donnait la certitude.

Le 11 décembre, elle s'adresse à l'empereur Léopold et lui expose, peut-être sous la dictée de Thorwart ou de quelque autre conseiller, que, Mozart n'ayant pas dix ans de service, elle ne pouvait prétendre à une pension; mais « pour donner une faible idée de sa situation extrêmement pénible », elle ajoute :

1° Feu son mari n'a jamais eu le bonheur de saisir ici à Vienne une occasion favorable qui lui eût permis de faire valoir suffisamment ses talents devant le monde pour en tirer de meilleurs bénéfices, et il était hors d'état de laisser quelque fortune.

2° Sans doute il lui eût été très facile de trouver son bonheur à l'étranger et de mettre sa famille dans une situation brillante, s'il avait prêté l'oreille aux propositions qu'on lui fit si souvent et s'il n'avait pas cherché sa plus grande gloire dans la grâce d'être au service de la très haute Cour d'ici.

3° Ses années encore dans toute leur force et la perspective très vraisemblable de pouvoir toujours assez tôt fonder durablement le bien-être des siens grâce au talent le plus rare, ne laissaient pas de place dans son esprit à la pensée la plus lointaine de l'éventualité de la situation présente...

Enfin, terminait-elle, Mozart avait disparu au moment où il commençait à voir s'ouvrir devant lui des perspectives d'avenir : la municipalité de Vienne lui avait (le 9 mai 1791) accordé la survivance de la place de kapellmeister à Saint-Étienne, occupée par Albrechtsberger; la noblesse hongroise lui assurait une souscription de 2 400 florins par an. On lui annonçait de même d'Amsterdam une somme annuelle plus considérable encore, en échange de quoi il n'aurait eu à composer qu'un petit nombre d'ouvrages, etc...

L'Empereur accorda, le 13 mars 1792, une pension de 266 florins 40 kreutzer, soit le tiers du traitement de 800 florins qu'avait Mozart à compter du 1^{er} janvier précédent. En outre, Léopold II autorisa Constance à donner un con-

cert à bénéfice pour payer les dettes du défunt qu'on disait s'élever à 30 000 florins mais qui, assurait-elle, ne dépassaient pas 3 000.

Ayant obtenu satisfaction de ce côté, et se rappelant le bon souvenir que son mari avait laissé à Berlin, madame Mozart s'adressa au roi de Prusse, Frédéric-Guillaume II, et lui fit proposer par son ministre à Vienne, le baron von Jacobi-Klœsz, l'acquisition, moyennant 800 ducats (environ 9 000 livres), de huit morceaux de musique. L'offre fut acceptée immédiatement par le roi.

En même temps, Constance organisait des concerts, assistait à des cérémonies en l'honneur de feu son mari. A Vienne, dit Nissen sans préciser l'époque, elle fit entendre le *Requiem*. L'hiver de 1794-1795 (le 29 décembre et le 31 mars) elle donna, au théâtre de la Cour, deux auditions (en concert) de la *Clémence de Titus* : à l'entr'acte de la seconde, le jeune Beethoven — qui avait fait ses débuts l'avant-veille, devant le grand public viennois — fit applaudir des admirateurs de Mozart le Concerto pour piano en *ré*, celui qu'il préférerait entre tous, et pour lequel il a écrit une cadence.

Un an auparavant, à Prague, le 7 février 1794, Constance, avec son fils Karl, avait assisté, à un concert organisé à l'Akademiesaal.

Poursuivant son apostolat, elle entreprenait, en 1796, une nouvelle tournée dans le Nord, visitait de nouveau Prague, où elle avait naguère laissé le jeune Karl aux soins de ses amis Niemetschek, s'arrêtait à Leipzig, où elle entraît en relations avec les éditeurs Breitkopf et Hærtel, puis allait à Dresde et à Berlin. Cette fois, elle avait emmené le petit Wowi (Wolfgang), âgé de cinq ans, auquel on fit chanter, dans un concert donné à Prague, au début de janvier, les couplets de Papageno de la *Flûte enchantée*, avec d'autres paroles; on avait hissé le petit bonhomme sur une table; les assistants se montrèrent fort émus de cette exhibition. L'enfant fut mis en garde chez les Duschek, tandis que la mère continuait son voyage. Par la suite, il fut confié à Niemetschek, l'un des premiers biographes de Mozart, et resta à Prague dix-huit mois, ainsi que son frère Karl, qui, de 1791 à 1797, étudia au gymnase de la *Kleine Seite*. L'appa-

rition de celui-ci avait été annoncée, en avril 1794, dans le rôle de l'enfant destiné au sacrifice, dans *Axur*, de Salieri, mais elle n'eut pas lieu et la *Neue Zeitung* du 9 expliquait à ses lecteurs que le baron von Swieten, « son noble bienfaiteur, dans sa confiance en l'esprit de la nation bohémienne », l'avait envoyé à Prague pour faire son éducation. « Les enfants des grands hommes appartiennent en quelque sorte au public ; et les éducateurs de l'enfant ont trop d'égards pour ce public et trop d'amour pour le bien de l'enfant pour permettre cela », ajoutait le journal.

A Berlin, au concert donné par ordre du roi, le 28 février 1796, Constance elle-même chanta une partie de chœur ou un petit rôle de cette même *Clémence de Titus*, le dernier ouvrage profane de Mozart, qui semble avoir eu une certaine fortune hors du théâtre. Puis elle se retrouvait à Dresde au mois de juin, ainsi qu'en témoigne ce quatrain, une page d'album conservée aujourd'hui au Mozarteum de Salzbourg :

*Kannst Du durch Deinen Tod
nichts als ein Engel werden.
Ach, so bleibe ewig hier :
Das bist Du schon auf Erden.*

Zum Andenken von Deiner Freundin

CONSTANCE MOZART

Dresden den 21sten Juni 1796.

De retour à Vienne, elle s'occupe de faire publier les inédits innombrables de Mozart : elle donne (donner est le mot propre, car cette publication ne lui rapporte pas un kreutzer) l'autorisation aux Breitkopf de graver une réduction de piano d'*Idomeneo*, et à André, l'éditeur d'Offenbach, celle de publier *Six grands Concertos dédiés au Prince Louis Ferdinand de Prusse*, le prince-musicien, ami de Beethoven, qui fut tué la veille d'Iéna.

Sur les six cents œuvres énumérées par les catalogues de Kœchel et de Wyzeva et de Saint-Foix, Mozart, on le sait, n'avait publié de son vivant qu'un très petit nombre d'œuvres : une vingtaine seulement avec des numéros d'op. et à peu près autant (des danses pour la plupart) sans numéro. De la correspondance que sa veuve échange avec les éditeurs de Leipzig,

les fragments de vingt-neuf lettres (du 2 octobre 1798 au 2 juin 1802) sont seuls connus : ils nous apprennent que Constance leur communique ou cède des manuscrits musicaux, des lettres, des portraits; elle rapporte des anecdotes, des détails biographiques, qui paraissent, rédigés par Rochlitz dans l'*Allgemeine musikalische Zeitung* que publient les Breitkopf. Une lettre du 2 juin 1802 est particulièrement intéressante pour l'histoire du *Requiem*, autour duquel s'était déjà créée la légende que l'on sait :

Je vois par le compte rendu du *Requiem*, paru dans la *Musikalische Zeitung*, écrit-elle, que le doute s'élève encore quant à la part qu'y ont respectivement Mozart et Süssmayer. Je puis seule expliquer tout ce qu'il y a d'énigmatique en cette affaire, et si cette explication a de l'intérêt pour vous, pour les critiques ou votre biographe à venir, je me tiens à votre disposition.

Je commence par vous dire que tout jusqu'au début du *Dies irae* est de Mozart seul et que ce sien manuscrit est en possession de l'anonyme qui a fait la commande, je l'ai vu moi-même l'an dernier. Tout le reste, que Mozart a fait et a par conséquent écrit lui-même est en ma possession et ma propriété. Süssmayer a eu la bonté de me le donner spontanément il y a longtemps; je n'avais pas songé qu'il dût l'avoir. Ce manuscrit va jusqu'à la fin du *Confutatis*. Une grande partie des voix intermédiaires, et peut-être de temps à autre quelque chose de plus, ne sont pas de Mozart; mais tout ce qui n'est pas de Mozart a été entouré au crayon, d'ailleurs un bon connaisseur en autographes le reconnaîtrait. Le critique trouvera là la confirmation de sa judicieuse remarque, qu'un certain passage (dans le *Tuba mirum*, je crois) n'a pas été attribué aux flûtes, par Mozart, mais aux trombones.

Si, comme je l'ai dit, vous pouvez utiliser cet exemplaire, je vous le prêterai bien volontiers. Je (vous) prie seulement de charger M. Traeg, éditeur à Vienne, ou toute autre personne, de le prendre chez moi et de me le rendre plus tard, de façon que je n'aie pas de frais de poste.

Vous trouverez, je crois, les parties intermédiaires autrement qu'elles n'étaient dans la copie que je vous ai communiquée. Je dois vous dire aussi que Süssmayer, qui, évidemment, ne voulait ne me donner que le travail de Mozart, et pouvait en quelque sorte croire ne devoir de comptes qu'à moi, m'a donné aussi le *Sanctus*, où il n'y a ni une note, ni un mot de l'écriture de Mozart. Ces deux points méritaient bien une enquête, mais je l'ai depuis longtemps questionné en vain par écrit sur ce dernier point, et comme je ne le vois que rarement, je n'en ai pas parlé [avec lui].

N. B. — La réduction pour piano d'André sera sans doute faite par André d'après cet exemplaire; il l'a eu prêté par moi.

En 1799, ce même éditeur d'Offenbach, Johann Anton André, — qui venait de prendre la succession de son père Johann, mort le 18 juin, — achetait la plus grande partie des manuscrits mozartiens, mis en ordre par l'abbé Stadler, moyennant 1 000 carolins, ou 16 000 florins (environ 33 000 francs), acquisition qui allait donner à sa firme une impulsion considérable.

* * *

Quant à l'idée d'écrire ou de faire rédiger sous sa direction une biographie du maître, elle ne vint à Constance que longtemps plus tard, lorsqu'elle se fut retirée à Salzbourg, après dix années passées à Copenhague, avec son mari, le diplomate danois Nicolas Nissen. Cette union, conclue en 1809, n'était que la régularisation d'une situation de fait qui durait depuis dix ans. La liaison de Constance avec Nissen n'avait rien eu de romanesque : en attendant le succès des opérations qu'elle combinait avec les œuvres de son premier mari, Constance s'était mise, comme sa mère jadis, à louer une partie de son appartement pour se procurer des ressources régulières, et c'est ainsi qu'elle avait pris comme pensionnaire un des attachés de l'ambassade danoise à Vienne. Nissen était âgé de trente-sept ans lorsqu'il s'installa chez elle, en 1799 probablement. Il ne tarda pas à s'intéresser à cette veuve un peu plus jeune que lui, à s'occuper de ses enfants, à devenir pour eux un second père avant d'être leur beau-père. Au moment où Nissen, anobli en 1807 et fait chevalier de l'ordre de Danebrog, fut rappelé au Danemark, le mariage fut décidé : mariage de raison, et qui convenait peut-être mieux à Constance Weber que son union avec Mozart.

Son fils aîné, Karl, un jeune homme maintenant, était en Italie depuis 1798. Il vécut à Livourne jusqu'en 1805, apprenant le commerce et travaillant sérieusement la musique. A Milan, où il s'établit ensuite comme petit fonctionnaire des finances autrichiennes, il étudia encore avec Asiola, compositeur et théoricien.

Je savais depuis longtemps, lui écrit sa mère dans la première lettre qui nous a été conservée (de Vienne, 5 mars 1806), que la musique

ne pouvait t'être ou te rester indifférente. Je ne sais si tu y as été, ou si tu y seras aussi appliqué que tu le devrais; tu sais cela mieux que moi. Je laisse donc tout cela à ton appréciation et ne veux certes pas te décourager; souviens-toi seulement toujours de mes préceptes cordiaux : à savoir qu'aucun des fils de Mozart ne saurait être médiocre, afin de ne pas se faire plus de honte que d'honneur. Si tu y as réfléchi, et si tu te trouves fait pour ce difficile métier, j'en serai très heureuse. Sois donc appliqué, doublement appliqué! En outre, je dois te dire que tu as un fort *revalé* (rival) en ton frère, à qui nous ne le disons pas, bien entendu, afin de ne pas le rendre orgueilleux, et d'accroître son application. En effet, cela me ferait de la peine de voir un frère plus estimé que l'autre. Mais soyez tous deux braves et grands, et ma joie sera d'autant plus grande.

Fort sagement, Karl, qui ne se sentait pas la vocation, renonça à la composition vers 1810. Rappelant ses souvenirs lointains il écrivait, le 4 mars 1856, au négociant Ad. Popelka, propriétaire de la villa Bertramka, où il avait passé une partie de son enfance, chez les Duschek :

Par une décision souveraine de ma mère, il fut arrêté que ce ne serait pas moi, mais mon frère, âgé alors de deux ans à peine, qui deviendrait musicien; je n'en fus pas satisfait à l'époque, mais par la suite, après mûre réflexion, j'en fus très content, m'étant persuadé que les fils d'un père qui s'est illustré ne doivent jamais courir la même carrière, car, même en possession de plus grands talents que ceux que je reconnaissais en moi, ils ne peuvent jamais répondre aux exigences qu'on a placées en eux. Cette conviction s'était malheureusement enracinée aussi chez mon bon frère, aujourd'hui décédé, l'avait indisposé, rendu défiant de son propre talent qui n'était vraiment pas ordinaire, [elle a] empoisonné et peut-être même abrégé sa vie¹.

Constance n'avait donc rien négligé pour que son second fils, qu'elle conservait maintenant auprès d'elle, fût élevé dans un milieu musical. Nous savons que Karl Amenda, l'ami intime de Beethoven vers 1800, fut son maître, ainsi que Czerny. Un peu plus tard, une lettre de sa mère, adressée

1. Karl Mozart mourut, le 31 octobre 1858, aux environs de Milan, où il vivait de la modeste pension que lui servait l'État autrichien. Au mois de juin, le consul de France vint de la part de la Commission des Auteurs et Compositeurs de Paris, alors présidée par Mélesville, lui annoncer que cette société lui faisait remettre la somme de 8 000 francs, provenant des droits perçus au Théâtre Lyrique lors des récentes représentations des *Noces de Figaro*. Karl Mozart, vieillard de quatre-vingt-quatre ans, vivement ému, se mit à fondre en larmes; il ne put prononcer que ces mots : « La France a toujours l'initiative des pensées généreuses ».

à Karl (30 janvier 1807), lui apprend que, tous les lundis, on fait de belle musique chez elle « depuis deux ans » :

On y remarque surtout : les deux frères Pixis, de Mannheim, l'aîné, élève de Viotti pour le violon, et le jeune au pianoforte; surtout M. Seidler de Berlin, un violoniste tout à fait remarquable, qui vient maintenant de Paris, et dont on dit qu'il ne cède en rien au célèbre Rode. Tu devrais l'entendre jouer les quatuors de ton père! Que ne donnerais-je pour que tu puisses les entendre... Ton frère va maintenant chez Salieri et chez Hummel. Tous deux ont beaucoup d'amitié et d'affection pour lui... Il a maintenant trois grands maîtres, Salieri, Albrechtsberger et Hummel. Si je pouvais te donner seulement un de ces hommes, combien je serais heureuse; car tu ne les trouveras pas dans toute l'Italie (*sic*). Fais-moi le plaisir de me demander dans une lettre, puisque tu sais que Wowi a maintenant ces trois grands maîtres, s'il est appliqué aussi et s'il cherchera à tirer d'eux l'avantage qu'il ne peut pas en retirer; s'il compose avec application, et demande-lui combien de morceaux il a composés dans l'année, et s'il travaille bravement l'instrumentation.

Wolfgang-Xaver (Wowi) donna son premier concert à treize ans, en 1804, avec un bénéfice de 1 700 florins. Son éducation terminée, il entra, en 1808, comme maître de musique, dans la famille du comte polonais Victor Boworowski, à Podkamien, près de Lemberg, avec un traitement de 1 000 florins, plus le logement. Trois ans après, il passait en la même qualité chez le chambellan Janiszewski, à Lemberg même. Ressemblant à son père, dont le souvenir l'écrasait, — car il était vraiment doué musicalement et sentait l'héritage génial qu'il aurait à porter, — il se montrait spirituel, enjoué, de bonne humeur, mélancolique aussi comme lui, dans les quelques lettres à son aîné qui nous sont restées. Dans la seconde, du 30 mars 1809, il lui indique ses préférences musicales qui le portaient vers le lied sentimental, à la mode du temps.

Je n'ai pas appris à chanter, dit-il, parce que ma voix a toujours été trop faible, pourtant j'écris de préférence pour le chant. J'entends, entre nous soit dit, plutôt *Selbst Engel Gottes weinen* ou *Abend ist's* de notre père¹ qu'une symphonie magistralement instrumentée, mais sans sentiment, qui ne dit rien. J'écris très volontiers des lieder sentimentaux.

L'année suivante (22 novembre 1810), de Smolanyka,

1. Ces deux mélodies, *Die Trennung* et *Abendempfindung* (nos 484 et 488 du catalogue de Wyzewa et de Saint-Foix) datent de juin 1787.

résidence d'hiver du comte Baworowski, il exprime avec mélancolie l'isolement dans lequel il vit moralement et le doute qui l'obsède comme musicien :

Mon traitement, dit-il, était assez considérable il y a deux ans, mais aujourd'hui que le ducat vaut 30 florins, il fond terriblement. Mais, demanderas-tu, tes compositions ne te rapportent rien? Oui, cher frère, elles me rapporteraient beaucoup, mais — je ne compose rien. — La triste vie solitaire que je dois mener ici étouffe tellement ma sensibilité que je dois souvent me torturer pendant des journées avant de pouvoir produire la plus médiocre bagatelle. On peut parfaitement étudier ici, aussi employé-je la plus grande partie de mon temps à étudier. J'étudie maintenant le *Reiner Satz* de Kirnberger. Depuis deux ans que je suis ici, j'ai eu peu de moments agréables. Je ne manque de rien, certes, je suis chez de bonnes gens, qui m'aiment évidemment, et je ne pourrais souhaiter comme homme un meilleur gagne-pain. Mais comme artiste? Comme artiste, je profiterai peu dans un pays où je suis peut-être le premier dans ma profession.

Quelle mélancolie dans ces derniers mots!

Constance, cependant, ne décourageait pas son fils aîné de faire de la musique. En 1807, elle lui recommandait d'écouter les conseils de Weigl, qui venait de partir pour Milan, et de revenir travailler avec lui à Vienne. « Cherche maintenant à apprendre des Allemands, après avoir entendu quatre ans des Idaliens » (*sic*).

Je me réjouis avec toi, dit le début de la même lettre, qu'on commence une fois en Idalie à apprécier la musique de Mozart, d'autant que cela vous encouragera, toi et ton frère, à être très appliqués dans cette branche. Je sais maintenant qu'il n'y a pas dans toute l'Europe un coin où l'on n'ait étudié et apprécié les œuvres de ton père... (29 octobre 1807).

Un an plus tard, elle va voir Weigl dès son retour d'Italie, et le compositeur est d'avis que le fils de Mozart est « très appliqué mais travaille péniblement en musique ». Il devrait donc revenir à Vienne, plutôt que de rester avec Asioli, qui n'est pas assez *gründlich*. Weigl lui promet une place au théâtre, et il ne manquera pas d'élèves (lettre du 14 septembre 1808). Il semble d'ailleurs que Karl ait confié à sa mère qu'il avait l'intention de se marier; quelques lignes plus loin, en effet, elle lui dit :

Je te prie seulement, en cas que tu puisses faire un riche mariage, de ne jamais te reposer sur ta femme. Tu dois toujours chercher à

pouvoir gagner ton pain toi-même, et non vivre par la grâce de ta femme. Je crois qu'aucun homme d'honneur ne saurait le supporter, sans être parfaitement malheureux. J'espère que tu me comprends. Il est très difficile de s'exprimer clairement par lettres, comme je le désirerais; du moins je ne le puis pas.

Mais les événements politiques viennent bouleverser l'Autriche. La guerre avec la France éclate au printemps suivant. Nissen qui attend son départ pour le Danemark, s'enfuit à Presbourg avec Constance, qu'il vient d'épouser, au moment de la bataille de Wagram. Constance se plaint de la cherté de la vie et entretient Karl des différents objets — reliques de son père — qu'elle a rassemblés pour les lui envoyer à Milan, entre autres une caisse de musique, que l'ami Bridi, négociant à Rovereto, lui fera parvenir. « Je te joins aussi toutes les fugues de Bach et de Händel. Tu pourras beaucoup y apprendre ». On sait que Constance avait autrefois encouragé son mari à écrire des fugues à la façon de Bach, et que, à l'époque où il travaillait à revoir les oratorios de Händel pour le baron Swieten, Mozart avait fréquenté les œuvres de ces deux aînés.

De retour à Vienne le 13 août, Constance y recevait la visite d'un musicien français, Rey, qui lui apportait des nouvelles de Karl : c'était probablement le vieux Jean-Baptiste Rey (1734-1810), ancien chef d'orchestre de l'Opéra, et qui avait pu connaître Mozart à Paris, en 1765 ou en 1778. Il était maintenant chef d'orchestre de la chapelle de Napoléon et, sans aucun doute, était-ce en cette qualité qu'il était venu à Vienne, malgré son grand âge. « Aujourd'hui on ne parle que de la paix », écrit madame Nissen dans la même lettre, et elle ajoute, non sans fierté : « Avant-hier, on a représenté en allemand le *Don Juan*, au théâtre du château de Schönbrunn, devant Sa Majesté l'empereur français. » Cette lettre est du 11 octobre : le 14, la paix de Vienne était signée. On sait qu'à la suite de cette représentation, Napoléon, qui n'avait pas été insensible à la musique de Mozart, bien qu'il lui préférât celle de Cimarosa et surtout celle de Paisiello, avait cru y reconnaître le *Don Juan* qu'on jouait depuis 1804, à l'Opéra; il se renseigna aussitôt à Paris, pour savoir si c'était « la même musique ».

Le 1^{er} décembre, Constance mande à son fils qu'il y a eu « une petite mascarade » chez elle, à l'occasion de l'anniversaire de son mari. Xavier a composé un air pour la circonstance. Le 27 novembre, l'Empereur est revenu à Vienne. A Presbourg, on a joué en son honneur la *Clemenza di Tito*. Au début de l'année suivante (10 janvier 1817), elle envoie à Milan une copie de cette partition, qui a coûté 25 florins, et y joint celle de l'ouverture des *Pyramides de Babylone*, opéra que vient de donner Winter, pour faire suite à la *Flûte enchantée*.

Cependant les événements suivent leur cours rapide. Le 21 février, Constance, toujours à Vienne, se réjouit du mariage impérial de Napoléon et de Marie-Louise : le passage est curieux à citer, en ce qu'il montre les belles illusions que le peuple viennois fondait sur cette alliance :

Que dis-tu de l'heureux choix de notre princesse Louise? Impératrice de France! As-tu pu te représenter cet heureux changement? Non, nous tous non plus. Tout le monde est hors de soi de joie. On ne voit que des visages joyeux. Personne ne marche sur les pieds, mais sur la tête. Bref, on en est comme enivré de plaisir. Notre impératrice elle-même, qui, tu le sais, était tombée malade, oublie ses douleurs, et est guérie; elle veut même assister à toutes les fêtes, et dès maintenant prend tellement d'intérêt à tout, que tout ce qui concerne le trousseau de la princesse doit passer par ses mains. Cette bonne et douce impératrice et mère, hautement estimée de tout le monde, en pleure souvent des larmes de joie. Que Dieu lui donne seulement santé durable pour son noble cœur!

L'entrée du prince de Neuchâtel qui vient chercher l'heureuse fiancée est pour le 3 mars, le 5 a lieu le mariage, illumination de la ville et de tous les faubourgs; puis théâtre gratuit, redoute gratuite et Dieu sait quoi encore. Tu liras tout cela dans les journaux. Je suis moi-même tellement bouleversée que je ne puis t'écrire tout. Dieu fasse que par les vertus de cette belle et vertueuse princesse les cœurs de tous soient changés, que jamais plus il n'y ait de guerre avec l'Autriche. Alors sa vertu sera récompensée. Puisse-t-elle réconcilier par sa beauté et sa vertu le grand Napoléon avec son père, de sorte que la plus étroite amitié règne entre eux. Ainsi l'Autriche pourra être encore heureuse. Amen. (Lettre du 24 février 1810.)

Tout n'était pas pour le mieux, du reste, trois mois après ces fêtes, et dans une lettre par laquelle Constance mandait à son fils qu'elle lui enverrait le pianoforte de son père

(7 mai 1810), elle se plaignait encore du prix de la vie, plaintes qui l'amenaient, par voie de conclusion, à se féliciter d'être devenue madame von Nissen :

Je ne puis comprendre comment les pauvres peuvent vivre, dit-elle. Mais il est vrai aussi que la mortalité est très grande parmi les pauvres. Je ne puis t'en dire plus, car cela me fait mal, et je n'y puis rien, hélas ! Si j'étais restée veuve, je serais morte de faim depuis longtemps. Mais le Bon Dieu m'a comme toujours aidée, en cela aussi ; et maintenant je m'en vais très volontiers d'ici où j'étais si bien autrefois.

Nissen lui-même annonçait le départ pour le Danemark, prévu depuis de longs mois, et, le 13 juin, rendait des comptes à Karl, en lui faisant remarquer que (grâce à lui, sous-entendu) sa mère avait pu non seulement payer ses dettes, mais constituer aux fils de Mozart un petit capital.

Les Nissen s'arrêtèrent à Prague, où Constance retrouvait quelques amis d'autrefois, les Niemetschek notamment, qui la retinrent trois jours, et arrivèrent à Copenhague le 14 septembre. Ils devaient y vivre dix ans, l'ancien attaché à l'ambassade de Vienne ayant été nommé censeur de la presse politique et conseiller d'État réel. Dès lors, Constance signe « madame la Conseillère d'État ». La situation matérielle du ménage, si nous en croyons les confidences qu'elle fait à son fils, le 29 décembre, n'était pas des plus brillantes : 1 200 reichsthaler, c'est-à-dire 1 200 à 1 500 francs par an. « Nous vivons donc comme nous le devons, très serré, n'avons pas de domestiques, mais seulement une vieille servante, et mangeons chez le traiteur qui demeure dans la maison. » Et Nissen fait remarquer en post-scriptum que le port d'une lettre de Copenhague à Milan coûte deux rixdale, c'est-à-dire environ deux francs.

La correspondance entre la mère et le fils offre ensuite une lacune de seize années. Les Mozart, Constance et ses enfants, étaient maintenant séparés par des centaines de lieues, en Italie, en Pologne, au Danemark. Wowi, qui maintenant approchait de la trentaine, fut le premier qui revit sa mère, après onze ans de séparation.

Ayant quitté Lemberg en 1819, il fit, sur les instances de ses amis, une tournée de concerts, visita Varsovie, Königs-

berg, Dantzig, Berlin, Leipzig, Dresde, Prague, Stuttgart, accueilli partout avec de grandes marques de curiosité et de sympathie. Il partit alors pour Copenhague; puis, traversant toute l'Europe centrale, il s'en fut retrouver son frère à Milan. Chez le général Bubna, il fit la connaissance de Stendhal. Ensuite il visita Rome. En mars 1820, il se retrouvait à Prague, où il donnait plusieurs concerts, puis retournait à Lemberg.

Cette année-là, Nissen, retraité, revint en Allemagne avec sa femme : le conseiller d'État danois devait faire une cure à Gastein. Au passage, il visita Salzbourg; la ville où tout rappelait le souvenir de Mozart lui plut, et il décida de s'y fixer. Installé dans la maison de la pharmacie de la cour (Hofapotheke, Ludwig-Viktor Platz, n° 17 actuel), Nissen se mit à travailler d'arrache-pied à la biographie du premier mari de sa femme. Commencé en 1821, l'ouvrage n'était pas tout à fait terminé à sa mort, qui survint le 24 mars 1826. Deux mois auparavant, Constance, écrivant à Karl, le représente, « assis nuit et jour, enseveli sous un monceau de livres et de journaux, au point que je puis à peine le voir. Certes, un défenseur de Mozart tel que Nissen se trouvera difficilement, et je te réitère ma prière de l'aider, si tu peux, car tu dois penser que tout ce qu'il fait avec tant de peine, c'est uniquement pour toi et ton frère qu'il le fait... »

De ce travail, que Nissen laissa inachevé, devait sortir la *Biographie de W. A. Mozart, d'après les sources originales*, qui parut en 1828 : biographie officielle, biographie de famille, donnant de Mozart l'image que sa veuve voulait transmettre à la postérité, Nissen n'ayant utilisé qu'en partie et arbitrairement le « monceau » de documents importants qu'il avait formé, et Constance en ayant, du reste, détruit des quantités, notamment toutes les lettres de Léopold à son fils, postérieures à son mariage, très probablement aussi les lettres de Fridolin et d'Aloysia Weber, et des correspondances féminines, qui ne manquaient certainement pas dans les papiers du feu kapellmeister. Elle croyait mieux servir ainsi sa mémoire, tout en attirant sur sa propre personne une lumière plus exclusive. L'ouvrage qui sortit

de sa collaboration avec son second mari ne fut, malgré son titre pompeux, qu'un panégyrique du premier. Et il a fallu arriver jusqu'à nos jours avec Theodor de Wyzewa et M. G. de Saint-Foix, pour que fût ruinée définitivement, en même temps que celle d'Otto Jahn par surcroît, l'autorité du *Mozart* de Nissen.

* * *

De même qu'au lendemain de la mort de Mozart, Constance fit preuve, durant son second veuvage, d'initiative et d'énergie. « Je ne suis qu'une femme, mais en affaires, j'agis virilement et ponctuellement et j'exige la même chose de ceux qui font des affaires avec moi », déclarait-elle aux éditeurs Mechetti, qui tardaient à lui régler 170 exemplaires souscrits par eux de la *Biographie de Mozart* par Nissen (lettre du 21 février 1833). L'achèvement, la publication et la vente de cet ouvrage, fut la tâche à laquelle elle se voua sans trêve pendant un long temps. Elle s'adressa pour en terminer la rédaction à un médecin de Pirna, le docteur Feuerstein, et le volume, orné des portraits lithographiés de Mozart, de sa femme, de ses deux fils et de leur beau-père revêtu de son uniforme et de ses décorations (on y trouve même une reproduction de sa tombe), parut en 1828, « en commission chez Breitkopf et Härtel, à Leipzig, et chez Mechetti, à Vienne ». L'ouvrage fut tiré probablement à 5 ou 600 exemplaires. Il était dédié par Constance à la reine Frederike de Danemark. Son débit fut assez lent et, en 1836, les invendus furent soldés à moitié prix aux Breitkopf. Constance avait du mal d'ailleurs à se faire payer les exemplaires souscrits par les Mechetti (comme nous venons de le dire) et elle était obligée d'adresser lettre sur lettre à Feuerstein, à Dresde, pour rentrer en possession de 124 exemplaires qu'il détenait. Ce malheureux docteur Feuerstein, auquel Constance dit avoir versé 1 837 florins, mourut dans un hospice de Dresde, le 2 janvier 1850.

Rédigeant un journal qu'elle tenait avec une régularité quasi-commerciale (on en possède une dizaine d'années de 1826 à 1837), Constance nous révèle presque

jour par jour ses préoccupations au sujet de cet ouvrage : ainsi, le 24 octobre 1828, elle s'adresse à Spontini, à Berlin, et l'entretient de son projet de le faire traduire en français par Sévelinges. Le 11 août, tandis que son fils Wolfgang est venu passer un mois à Salzbourg, elle reçoit son « cher piano » (*clavier*) sur lequel Mozart a si souvent joué et a composé : par exemple la *Flûte enchantée*, la *Clémence de Titus*, le *Requiem* et une *Cantate franc-maçonnique*. « Combien j'en suis heureuse, il m'est impossible de le décrire. Mozart aimait tant ce piano, et c'est pourquoi je l'aime doublement. »

En septembre, elle fait une cure à Gastein, et ce lui est un prétexte pour raconter avec prolixité les plus menus événements de ses journées de malade :

Quant à moi, écrit-elle le 5 décembre 1830 à un docteur Schwaan, maître de musique à Rostock, je suis avec ma chère sœur [Sophie Haibel], ainsi que ma situation sans Mozart et sans Nissen me le permet, aussi heureuse que possible. J'ai eu deux maris grands et remarquables, dont j'ai été aimée et estimée, je puis même dire adorée...

Au même correspondant, auquel elle témoigne une amitié particulière, nous ne savons pour quelle raison (peut-être l'avait-elle connu en Danemark), elle envoie de nombreux souvenirs de sa famille, des manuscrits de Mozart, des portraits, etc...

Quelques années plus tard, la ville de Salzbourg projetant d'élever un monument au plus illustre de ses fils, Constance s'adresse, le 15 avril, à la reine de Suède et lui demande, en une épître d'un français assez peu explicite, la protection de Sa Majesté Royale, « amie de tant célébrée (*sic*) des beaux-arts et reine aimée d'une grande nation, qui ne l'a jamais cédé à aucune autre quand il s'est agi de reconnaître le mérite, non seulement dans ses compatriotes, mais aussi dans les étrangers. »

Peut-être savez-vous, apprend-elle deux ans plus tard (le 3 mars 1840) au docteur Schwaan, qui, décidément, est devenu son confident, de quels honneurs le bon roi de Bavière m'a fait jouir? Oui, j'ai dû aller à Munich et assister à la représentation de *Don Giovanni* qui a été joué en l'honneur de la famille de Mozart. L'accueil si bienveillant de S. M. le Roi et de la gracieuse Reine qui m'ont accueillie (*sic*) les bras ouverts, m'ont comblée de marques d'honneur au point

que je ne pouvais boire ni manger de joie... Ah! quelle vénération à ce grand monarque pour Mozart au tombeau. Oui, sa vénération va si loin, que, ne pouvant plus rien faire pour Mozart lui-même, il cherche à faire tout pour que sa veuve soit aussi heureuse que possible...

C'était ce même Louis I^{er} de Bavière qui, passant par Salzbourg en 1832, avait si fort embarrassé Constance en lui demandant pour quelles raisons elle n'avait pas fait élever un tombeau à son premier mari. Essayant de se justifier, elle répondit qu'elle croyait à l'époque, que l'administration du cimetière se chargeait elle-même de placer des croix sur les tombes.

Un demi-siècle écoulé depuis que Mozart l'avait quittée, elle résolut enfin de faire célébrer, à la cathédrale de Salzbourg, un service à sa mémoire, le 7 décembre 1841. Le *Requiem* fut chanté. Les Salzbourgeois prenaient conscience, eux aussi, que leur ville avait donné naissance à un des plus grands génies de la musique, et lorsque l'Allemagne entière vint y inaugurer la statue de Mozart, du 4 au 7 septembre 1842, ils invitèrent son fils le musicien à prendre part à la solennité en composant une cantate. Wolfgang se contenta de venir exécuter le Concerto de piano en *ré mineur*. Mais cette fois, il ne trouvait plus sa mère à Salzbourg; Constance était morte avant le grand jour qu'elle avait préparé; depuis le 9 mars, elle reposait dans le cimetière de Saint-Sébastien, où l'avait conduite sa sœur, Sophie Haibel. Wolfgang retourna à Vienne, où il s'était fixé, et traîna deux années encore une vie désormais sans but. L'été de 1844, il partit avec son jeune élève Emil Pauer (1826-1905) pour les eaux de Karlsbad, et il n'en revint pas¹.

1. Il y mourut le 29 juillet. Le surlendemain, il fut conduit au cimetière de Karlsbad, où par les soins d'une amie, Joséphine von Baroni-Cavalcabo, née comtesse Castiglioni, femme d'un Regierungsrat de Lemberg, lui fut élevé un tombeau portant cette inscription :

WOLFGANG AMADEUS MOZART
Tonkünstler und Tonsetzer
Geboren am 26 Juli 1791, gestorben am 29 Juli 1844.
Sohn des grossen Mozart.
Dem Vater ähnlich an Gestalt und edlen Gemüte.
Der Name des Vaters sei seine Grabschrift
So wie seine Verehrung des ersteren der
Inhalt seines Lebens war.

* * *

L'héritage d'un grand nom est un héritage lourd à porter avec dignité. Insouciante pendant son mariage avec Mozart, veuve à trente ans, Constance Weber, instruite par l'exemple maternel, n'ayant pas le talent de ses sœurs aînées, sut choisir sous la pression de la nécessité le moyen qui parut à son esprit pratique le plus propre à l'affranchir, elle et ses enfants, d'une misère menaçante. Si, — à mesure que le monde musical, auquel elle ne resta jamais étrangère, proclamait la gloire, toujours plus rayonnante, de son premier mari, — ce ne fut pas sans orgueil qu'elle se rappela son souvenir, ce fut plutôt la nécessité que son admiration pour un génie qu'elle ne comprenait pas encore, qui lui indiqua la route à suivre et lui fit réparer la faute qu'elle avait commise en abandonnant la dépouille de Mozart à l'anonymat de la fosse commune; et sans doute fut-elle d'abord un peu plus fière de se dire madame la conseillère von Nissen que madame la kapellmeister Mozart.

A quel sentiment inconscient, à quelles suggestions, à quelles rancunes, peut-être, avait-elle obéi jadis? Rien dans ses confidences ni dans celles de ses proches ne permet de le discerner. Les biographes du maître n'ont pas manqué d'adresser d'amers reproches à sa veuve. Les quelques faits, entre cent autres, qui viennent d'être rapportés, peuvent cependant être considérés comme autant de circonstances atténuantes aux yeux de la postérité indulgente, et montrer avec quelle activité des plus louables, sinon toujours des plus éclairées, la veuve de Mozart s'appliqua à servir auprès d'elle la cause du génie.

J.-G. PROD'HOMME

NOTES D'UN VOYAGE EN GRÈCE

Tandis que le bateau s'éloigne vers le nord, Venise recule à la fois dans l'espace et dans le temps. La rive des Esclavons est comme une vignette : la Piazzetta et les deux colonnes, le rectangle brodé du Palais ducal et le campanile neuf, qui ressemble au clocher dans un tableau flamand. A gauche, la Salute est précédée d'une boule d'or. Derrière la Salute, s'arrondit Saint-Georges le Majeur. Les dômes de Saint-Marc sont blancs comme la figue sèche. Toute la ville est d'un rose exquis, posé en glacis sur un fond d'or.

L'image devient plus petite. La voilà embrumée dans un nuage de cendre et de carmin. Des formes nouvelles l'encadrent. A droite, des cheminées sont surmontées d'une chevelure annelée de fumée noire. Au fond, de grandes montagnes de neige ont surgi. Le ciel, dont les basses régions sont assiégées par les vapeurs de la terre, se purifie plus haut et prend une couleur de turquoise, qui, au zénith, s'assombrit jusqu'au saphir.

Le bateau sort de la passe et le tableau s'évanouit. On ne voit plus que l'anse du Lido, des façades, et la masse étagée de l'hôtel Excelsior. Je me rappelle avoir peint, il y a trente ans, une étude de ce rivage. C'était un désert de sable, avec une petite cabane et un seul arbre.

* * *

Le lendemain, on arrive devant Bari. La côte, sans être tout à fait basse, forme une bande d'épaisseur égale, un

ourlet de la terre sur le ciel. La ville n'est d'abord faite que de lueurs blanches diffuses dans la brume. Quand le dessin se précise, on voit un château ruiné dont la tour porte des baraques blanches et noires et une antenne. A gauche, une église. Des maisons sans caractère.

Nous accostons. Quelques bateaux dans le port. Le silence. Quelques promeneurs qui s'arrêtent. Le jour tombe. L'image de la ville cesse d'être au point, et se dissout dans la nuit. Le crépuscule absorbe la matière, et tout est fabriqué de la même brume. Une bande rouge, qui brûlait au bas du ciel, s'éteint. La nuit venue, cette uniformité cesse. Les choses sont maintenant de deux sortes, les unes d'un noir profond, comme les coques des navires, les autres transparentes comme la mer et le ciel. Cette différence s'efface à son tour. Il fait maintenant tout à fait noir. On ne distingue plus que les lumières à terre, cent petites lumières, qui font des trous brillants dans le rideau usé du monde.

* * *

Il faut, autant qu'on le peut, s'arrêter à Corfou. C'est la patrie de quelques-uns des plus illustres parmi les Athéniens d'aujourd'hui. Ce poste avancé vers l'ouest, en relations faciles avec l'Italie et avec la France, a donné à la Grèce des occidentaux brillants et cultivés. J'ai fait un court séjour dans l'île en 1925. Des souvenirs, des images passent devant l'esprit :

Le débarquement des Italiens en 1923. L'escadre italienne ouvrit le feu contre un ennemi figuré et tira sur le vieux fort des obus qui tuèrent quelques réfugiés. Puis les Corfiotes virent avec étonnement des compagnies de débarquement qui avaient pris pied sur la grande place déserte, se coucher et s'avancer par bonds, avec un héroïsme mêlé de prudence, et livrer une bataille sans ennemis.

Le Sénat, durant le protectorat anglais, qui a duré de 1815 à 1863. Les sénateurs étaient au nombre de sept. Ils siégeaient autour d'une table. Leurs fauteuils, si mes souvenirs sont exacts, sont de citronnier. Ces sept hommes donnaient au gouverneur britannique plus de fil à retordre que la

Chambre des Communes n'en donne au Premier ministre. Quand le gouverneur était rappelé, l'usage était d'ériger son buste dans la salle des séances. Si l'on était content de lui, on le faisait de marbre blanc. Si l'on pensait avoir à s'en plaindre, on le figurait en marbre noir. Deux gouverneurs sont ainsi éternisés en négres, avec d'horribles grimaces.

L'anse où débarqua Ulysse. Vous savez que Corfou est l'île des Phéaciens, où régnait Alkinoos. Je veux croire que la baie est celle que l'on m'a montrée, sur la côte Adriatique, au pied du monastère de Paleocastrizza. Elle est enfermée entre deux caps. Elle contient, derrière une flèche lagunaire, un petit bassin d'eau douce. Car vous ne pensez pas que Nausicaa fût assez peu instruite des soins du ménage pour laver son linge dans l'eau de mer. Voici la petite plaine pour jouer à la balle, et à droite, le bois où s'est caché Ulysse. La route est au fond, et conduit à gauche vers la place où était la ville. Nausicaa fit monter le héros sur son char. Elle l'avertit seulement de descendre avant les premières maisons. Car il y a dans la rue, dit-elle, des vieillards oisifs et médisants. Ces témoins sont toujours là, à l'entrée de toutes les villes grecques. Ils sont assis au café, devant un mésé. Ils boivent un verre de raki. Un verre d'eau étincelle sur la table. Ils ne diffèrent pas beaucoup des vieillards de l'Odyssée.

L'Achilleion. C'est une villa assez ordinaire, dans un joli site. Il me semble qu'on en a dit trop de bien et trop de mal. L'extérieur, enfoui sous les plantes, est discret. Il est difficile d'y démêler le mauvais goût allemand, car l'architecte était italien. Le trait le plus singulier est la cage de l'escalier, un grand vide béant, traversé de passerelles et peint de fresques. On montre le bureau où travaillait Guillaume II. Il écrivait à califourchon sur une selle de cavalerie, qui, faute de cheval, était portée par un ressort à boudin. Les pieds reposaient dans de faux étriers. On retrouve ce siège bien personnel dans tous les palais impériaux. Les jardins sont beaux et ombrageux. L'empereur y a mis une statue de bronze colossale, qui n'est pas si laide qu'on le dit.

Au début de 1925, le préfet de Corfou était un jeune grec, élégant et aimable, qui avait été secrétaire de M. Venizelos,

et qui l'avait accompagné à Lausanne et en Amérique. On l'avait envoyé là comme dans un poste de confiance, l'île étant infectée de royalisme. En haine de la république, les royalistes y propageaient, disait-on, le communisme. M. Michalopoulos s'est tiré avec beaucoup d'honneur de cette tâche difficile. Il avait épousé la charmante mademoiselle Eliasco, fille d'un banquier d'Athènes. C'est le premier que j'ai rencontré entre ces Hellènes rompus aux arts étrangers. Il avait fait ses études à Oxford. Pour son examen d'entrée, il avait composé une charmante traduction en vers anglais du *Vivamus, mea Lesbia*, de Catulle. Rien n'a plus de grâce que la combinaison, dans un même esprit, des génies du Midi et du Nord. On dirait ces souffles du printemps où le chaud joue avec le froid. J'ai lu quelques vers de l'étudiant d'Oxford. Je voudrais les citer dans le texte.

I asked a maiden for an apple
Where thro' the oaks we ran;
She showed me two of ivory —
I heard the pipes of Pan.

I said : « O give me, sweet, a flower. »
She half revealed a rose,
I plucked it where it blossomed rich
And saw Pan's crooked nose.

We slept all night beneath the Moon
And the wood's leafy roof,
And when I woke alone at dawn,
Mine was Pan's cloven hoof.

Ce qui signifie à peu près : « A une jeune fille je demandai une pomme, tandis que nous courions sous les chênes. Elle m'en montra deux d'ivoire. J'entendis les pipeaux de Pan.

« Je lui dis : Donnez-moi, douce, une fleur. Elle me laissa voir à demi une rose. Je l'effeuillai où elle fleurissait richement, et je vis le nez crochu de Pan.

« Nous dormîmes toute la nuit sous la lune et sous le toit feuillu du bois. Quand je m'éveillai seul à l'aurore, j'avais le pied fourchu de Pan ».

M. Michalopoulos envoya ces vers à un de ses camarades anglais qui lui répondit avec indignation : « You luxurious Greek ! » Mais Pan dans les bois n'a fait qu'en rire.

* *

J'ai conté ailleurs l'étrange impression que nous avons ressentie, au fond du golfe de Corinthe, à passer durant la nuit devant la ville morte, sinistrement éclairée par les projecteurs des bateaux de guerre. Le bateau s'engage enfin dans la passe du canal. L'isthme est bien, si l'on veut, une plaine basse entre deux montagnes. Mais cette plaine est elle-même gonflée en dos d'âne, de sorte que le bateau, au milieu du canal, se trouve engagé entre les parois jusqu'à la hauteur de ses mâts. Au clair de lune, ces grands murs sombres et verticaux, cette fosse étroite où le bateau est pris, cette terre calme et perfide ont quelque chose de tragique. On sort de ce couloir pour arriver à Isthmion dans un large bassin bien épanoui, et quelques heures plus tard on est au Pirée.

Je suis revenu à Corinthe quelques jours plus tard, et cette fois en automobile, par une route qui est riche en cahots, partout où le général Pangalos, qui était d'Eleusis, ne l'a pas fait refaire. Mais qu'elle est émouvante à suivre cette route de l'Isthme, par où toute l'histoire de l'Attique a passé ! Elle court à l'ouest entre le Parnès à droite et la mer à gauche. Aux portes même d'Athènes, c'est le délicieux vallon de Daphné, puis la plaine d'Eleusis. Nous sommes au bout du territoire attique. Il faut maintenant franchir, pour arriver à Mégare, un pâté montagneux, qui fait frontière et qui sépare réellement les deux villes. C'est là, par un incident de frontière, qu'a commencé la guerre du Péloponèse. Après Mégare, de nouvelles montagnes, où la route court en corniche dans des paysages magnifiques. On débouche enfin dans la plaine de l'Isthme. Ainsi chaque cité ancienne est un canton, enfermé dans des solitudes abruptes.

Corinthe, qui était une ville de vingt mille habitants, a été détruite en huit secondes, le dimanche soir, à 10 heures 10. L'heure se lit encore à l'horloge de la cathédrale. La ville a l'aspect qu'avaient les villes du front sonnées pendant plusieurs mois. Tantôt la maison éventrée laisse voir les chambres intactes, tantôt la façade restée debout oscille devant le vide qui fut la maison. Des rampes de décombres inclinent leur talus. Les murs crevassés rient par des lézardes en zig-zag.

Des trous ovales semblent faits par de gros obus. Le toit s'est abattu comme une feuille de papier, disloqué sans être disjoint, et couvre encore les ruines.

Toutes ces maisons étaient non pas de torchis comme on l'a écrit, mais de pierre. La ville, neuve et bien percée, avait été construite il y a soixante-dix ans, quand le tremblement de terre de 1858 eut jeté bas l'ancienne Corinthe. Celle-ci est à dix kilomètres dans l'ouest, sur l'emplacement de la ville antique. Elle a peu souffert cette fois. C'est la précaution qu'on a prise de déplacer la ville neuve qui l'a mise juste sur l'épicentre du nouveau séisme, et qui l'a condamnée à périr tout entière.

Les ruines de la ville antique n'ont pas souffert. Cette ville était immense et s'étendait sur un plan incliné, depuis la hauteur où nous sommes jusqu'à la mer. Une petite partie seulement est déblayée. Un temple d'Apollon dresse ses colonnes massives. Une vaste excavation laisse voir la place publique, les rangées de boutiques et au fond la fontaine Pyrene. Les archéologues américains ont fait de Corinthe leur domaine. Ils ont déjà déblayé le théâtre et le stade. Ils ont construit pour eux-mêmes une maison blanche, qui a tenu, mais qu'il a fallu évacuer. Il eût été assez dramatique qu'elle s'écroulât et que la mission devînt elle-même un objet de fouilles.

Ce beau paysage clair et découvert, que domine le rocher en corne de l'Acrocorinthe; cette campagne riante où le consul de France habite, dit-on, le jardin qui fut celui de Laïs; cette étendue silencieuse entre ces montagnes bleuisantes; toute cette paix enfin, c'est le cadre où la nature joue pour elle-même ses randioses gtragédies. Nous sommes ici sur une ligne de fracture très anciennement dessinée, qui de Corinthe par l'Eubée, Andros et Tinos, va peut-être rejoindre le champ d'effondrement de la Mer Rouge. Telle était du moins l'opinion de M. Negrès, qui après avoir été élève de notre École Polytechnique était devenu l'un des plus illustres géologues de la Grèce. Cette fracture marque elle-même à peu près la limite ouest d'un très vieux continent, fait de granite et de schistes cristallins, et qui recouvrait toute la mer Egée. Le Pentélique à l'est de l'Attique, et le sud de l'Eubée en sont des débris. Sa rupture est un des plus

récents événements de l'histoire géologique. On a trouvé au pied du Pentélique, à Pikermi, un extraordinaire cimetière où les animaux les plus divers gisaient côte à côte, le redoutable *Machairodus*, un des plus puissants carnassiers qui aient jamais existé, à côté du fragile *Hipparion gracile*, et l'oiseau près des mammifères. On s'est demandé si quelque effondrement dans la région de l'Isthme, en libérant des gaz délétères, n'avait pas été la cause de ce massacre. C'est tout près d'ici en Phocide que s'est produit en 1894 un des très rares exemples connus d'un phénomène relégué dans la nuit des âges, la formation d'une faille, c'est-à-dire d'une cassure dont une lèvre se dénivelles. Il suffit d'ailleurs de naviguer sur les côtes grecques pour avoir le sentiment que toutes ces îles, Sainte-Maure, Céphalonie, et Ithaque qu'on aperçoit entre les deux, ne sont que des crêtes de montagnes noyées, et que le bateau circule dans des chenaux inondés.

C'est sur ce point tremblant de l'écorce que la civilisation est née. Nos pères, en même temps qu'ils fondaient les premiers arts et qu'ils divisaient dans leur cœur les premiers sentiments, ont assisté à ces suprêmes catastrophes. L'homme a passé sur la chaussée, aujourd'hui engloutie, qui conduisait de Sicile en Tunisie. Il a vu l'effondrement de l'Égée. Ses premières expériences sont mêlées aux convulsions de la terre, à la rupture des continents, aux oscillations de la mer, à la monstrueuse invasion des glaciers. Qui sait quelles empreintes ces tragédies de son enfance ont laissé sur son cerveau?

Athènes se flatte d'échapper aux tremblements de terre. Quand Corinthe s'écroula, les cristaux des lustres tintèrent dans la cité de Pallas, et ce fut tout. Il en aurait été ainsi de tout temps. « Voyez, me disait une Athénienne, la belle colonnade du temple de Zeus. Elle est debout depuis l'époque romaine. » — « Mais, lui répondis-je, il y a pourtant une colonne par terre; ses tambours sont dispersés; les touristes s'assoient dessus pour y consulter Baedeker; les photographes à l'affût font feu et leur apportent leur image, virée, fixée, lavée, mouillée. » Mon interlocutrice me répondit : « C'est une colonne qui n'avait pas été faite avec assez d'amour, par un ouvrier distrait. Elle s'est écroulée. Les autres ont tenu bon. »

Un voyageur, s'il a vu la Grèce il y a peu d'années, reçoit en 1928 une impression nouvelle : celle de l'apaisement. Un homme d'État hellène comparait la longue lutte entre M. Venizelos et le roi Constantin à l'affaire Dreyfus en France. Le pays n'en peut plus. Il a été déchiré, ruiné, et, par dix ans de guerre, mené enfin au désastre. Il respire maintenant. La dernière aventure, celle du général Pangalos, lequel avait pris la dictature, a été liquidée par le moyen le plus classique : la garde prétorienne s'est révoltée contre le dictateur qu'elle a déposé ; puis, au moment où elle pensait elle-même exercer le pouvoir, elle s'est trouvée prisonnière de l'armée régulière. On serait curieux de savoir quelles réflexions cet exemple a suggérées à M. Mussolini et s'il y pensait, quand il a intégré, très sagement, la milice fasciste dans l'armée.

Quoi qu'il en soit, après l'aventure Pangalos, les partis assagis ont formé un ministère de concentration. Il y a, dans le personnel politique de la Grèce, un homme d'État très respecté, dont la situation personnelle est éminente, tandis que ses maximes sont parfaitement adaptées à un rôle de liaison. On rencontre parfois à pied, sur la route de Phalère, ce grand vieillard décoratif. C'est M. Zaïmis, comparable à un Sarrien en France, mais avec plus d'éclat. Il hésita beaucoup, après la guerre, à hasarder son prestige dans une de ces concentrations qu'il pouvait seul faire. Il s'y est enfin résolu, et l'on a vu que les partis pouvaient collaborer à condition d'être séparés de leurs chefs.

Or le chef du parti libéral, M. Venizelos, s'était en effet retiré en Crète. Sa santé lui interdisait, disait-on, de prendre une part active à la vie politique. La vérité était un peu différente. Tout retiré qu'il fût, l'illustre homme d'État ne se faisait pas faute de donner des directives à ses lieutenants, qui les supportaient avec impatience. Il était évident qu'une crise éclaterait. C'est celle à laquelle nous assistons. M. Venizelos rentrera-t-il dans la carrière politique, ou laissera-t-il, dans son propre parti, la place à ses successeurs ? Et, les personnalités de la période de guerre rentrant dans l'ombre, comme elles ont fait déjà dans presque toute l'Europe, verrons-nous un parti vénizeliste sans Venizelos, comme nous voyons déjà un parti monarchiste sans roi ?

C'est le printemps, déjà chaud et quelquefois brûlant. Le ciel est de ce bleu tendre, délicat, et comme mêlé de lait, qu'on voit en Attique et qui est le bleu du myosotis. Le feuillage des poivriers, léger et doré, ne fait que l'ombre d'une ombre, aussi claire que la lumière.

Presque chaque jour, un paquebot déverse un flot de touristes. Le menu peuple qui vit de l'étranger apprend ces arrivées et aussitôt, sur les rochers bossués où s'ouvrent les guichets de l'Acropole, c'est un étalage, une foire de la bimbeloterie. On vend des cartes postales, des cannes ferrées pour faire l'escalade des Propylées, des broderies, et jusqu'à des statuettes de ces enfants indécents, qu'on est accoutumé de voir à Bruxelles. N'arrivez pas à Athènes ce matin-là. La vaste colline est envahie. Les papiers rouges qui ont enfermé les pellicules des Kodaks traînent à terre. Des troupes humaines suivent curieusement les guides, et se rembarquent le soir. La montagne redevient alors solitaire et sauvage. Une sorte de camomille a poussé partout entre les pierres et elle parfume l'air. Des abeilles préoccupées choisissent des fleurs. C'est à peine si, dans le dédale des blocs brisés, la forme d'une robe claire met parfois sa tache rose. On entend les marteaux des ouvriers qui rajustent les colonnes renversées du Parthénon. Dans le silence universel, la science sur la cime désertée relève l'autel de la Déesse.

Les nuits sont admirables. Une paix profonde tombe des rayons de lune. Les Athéniens, qui sont jusqu'à minuit un peuple agité, redeviennent, tandis que la nuit décroît vers le matin, raisonnables, pondérés et tranquilles. Ils ont des vues sereines et une philosophie apaisée. Ils vont voir le Parthénon qui bleuit dans la nuit. Ils savent de quel point la perspective est plus belle. Il faut passer le ravin de l'Ilissus et se tenir près du Stade. L'Acropole silencieuse occupe alors le ciel et dresse de profil le blanc fantôme du temple. Mais mieux vaut encore pousser hors de la ville jusqu'à la colline où est le monument de Philopappus, un de ces rois barbares qui étaient cultivés à la façon des riches américains, et qu'un présent opportun à la cité d'Athéna a sauvés de l'oubli. Il y a

au pied de cette colline une route qu'il faut suivre jusqu'à une chapelle. De cette chapelle, on voit le fronton du Parthénon restauré par les ombres. C'est là même que Morosini a dressé les batteries qui ont fait sauter le temple. La chapelle se nomme Saint-Georges le Bombardier.

On fait partie d'aller à minuit écouter les rossignols qui chantent dans les jardins royaux. On flâne un peu, on cause, on se tait. Cette Athènes nocturne est pleine de prestiges. Au pied de l'Acropole, au coin de la rue Hypéride, on la voit tout à coup telle que fut au milieu du ^{xix}^e siècle la première Athènes libre, celle du roi Othon, avec ses maisons cossues et bourgeoises. Pour nous occidentaux, il n'y a guère d'autre Athènes que celle de Périclès. Mais errez seulement un matin dans les vieux quartiers, quelle variété ! Sur une étroite placette, le monument de Lysicrate élève sa forme légère. Un temple à demi enterré repose dans une excavation. Voici la porte du forum. La tour des Vents, au milieu des arbres, ressemble à un Hubert Robert. Au bout de la rue Eole, une délicieuse petite chapelle byzantine vous étonne par sa grâce. Vous vous approchez, elle est faite des marbres d'un temple d'Isis. Nulle part au monde sans doute, le passé n'est si vivant, ni si composite.

De ce passé des Athéniens se sont faits les dépositaires et ont changé leurs maisons en musées merveilleux. M. Loverdo a, au milieu de cent autres trésors, une prodigieuse collection de ces grandes peintures que faisaient au ^{xvii}^e siècle les moines de l'Athos, et qui, sur les champs d'or byzantins, font voir des figures inspirées de Venise : le tout magnifique de dessin, d'éclat et de style. De la même collection, ces étonnantes broderies où trois générations s'usaient la vue ; commencées par la grand'mère, elles étaient achevées par la petite fille. — Un frère de M. Loverdo a rassemblé en bibliophile les ouvrages qui concernent la Grèce, depuis les premières éditions des Alde. — M. Bénaki a une très belle collection d'armes, de faïences, de souvenirs historiques.

* *

Il se tient, dans une maison sous l'Acropole, une charmante réunion d'artistes, qu'on appelle l'Atelier. On y reçoit

l'accueil le plus cordial et j'ai vu, sur l'album des visiteurs, la signature émue de Mlle Spinelly. Le président est un jeune sculpteur dont le nom est français, M. Phocion Roque. Et en effet son bisaïeul était consul de France à Athènes. Un mot l'a rendu célèbre. Comme lord Byron lui demandait ce qu'il pensait des Athéniens, il répondit que c'était la même canaille que du temps de Périclès. Le mot fut divulgué; il faut croire qu'il venait du cœur, car M. Roque se fit naturaliser Hellène, et son arrière petit-fils est aujourd'hui l'un des premiers parmi ces artistes qui donnent à la Grèce un renouveau.

Beaucoup d'entre eux sont bien connus à Paris, où ils ont vécu. Quelques-uns s'y sont fixés comme le graveur Galanis. Le plus illustre des peintres grecs, Parthenis, l'un des fondateurs de l'expressionnisme, a parcouru un cycle fort singulier. Il a commencé ses études à Vienne, et il a composé là des tableaux d'un pathétique un peu allemand. Il est venu ensuite à Paris, où il a trouvé sa vraie formule, la déformation dans le sens du sentiment. Et revenu à Athènes, il a retrouvé ses propres ancêtres les Byzantins, qui avaient pratiqué mille ans plus tôt le même art, et dont il descendait sans le savoir.

Jeune peinture, jeune musique, jeune théâtre : la vie des arts m'a paru très animée. Et peut-être le caractère du pays est-il cette vitalité dont il donne les preuves au sortir de tant d'années douloureuses. Ce qui a été fait par les Grecs chassés de l'Empire ottoman est prodigieux : un pays de cinq millions d'habitants a recueilli, logé, nourri, soigné un million et demi de réfugiés. Aujourd'hui le tassement est fait et les réfugiés, très industriels, sont déjà un élément de prospérité. La capitale a grandi dans une proportion incroyable, et passé de 300 000 habitants à un million. Et déjà l'on pleure la douceur de vivre dans l'Athènes d'autrefois.

Le bateau vient de quitter le Pirée. Le soir commence à tomber. Les maisons du port commencent à s'abaisser. Et tout à coup, au loin, par dessus les toits, l'Acropole reparaît. La petite tache claire de Parthénon, monte lentement sur le fond des montagnes. Ainsi la suivaient des yeux, il y a plus de vingt siècles, les descendants du clan de la Chouette, devenue déesse à face humaine et Raison universelle.

HENRY BIDOU

LES ORIGINES SECRÈTES DU BOLCHEVISME

HENRI HEINE ET KARL MARX

II

L'habileté suprême de Karl Marx avait été de supplanter Arnold Rüge à la tête des Comités secrets de la *Jeune Allemagne* sans que ceux-ci se rendissent compte de la substitution opérée. La doctrine nouvelle, socialiste et communiste, exprimée d'abord dans les *Annales franco-allemandes*, puis dans les circulaires du Comité central, avait pris la place de l'ancienne, républicaine et démocratique, comme une liqueur plus forte remplace, dans un flacon, celle qui a été vidée. Pour les adhérents allemands, qui ne regardaient qu'au contenant, rien n'avait changé, puisque les Comités étaient les mêmes et que la Direction suprême paraissait amputée du seul Arnold Rüge. Au contraire, pour Karl Marx une grande victoire était remportée : des dizaines de milliers de Chrétiens d'origine étaient devenus les agents dociles et inconscients du dessein caché de la secte.

La prudence commandait aux vainqueurs de ne pas compromettre les résultats acquis en bouleversant du jour au lendemain l'organisation ainsi conquise. Karl Marx estimait

1. Voir la *Revue de Paris* du 1^{er} juin.

peu la technique conspiratrice de Mazzini, organisateur de la *Jeune Europe* (dont la *Jeune Allemagne* n'était qu'une section); il lui reprochait d'enfermer la propagande révolutionnaire dans des cryptes sans communication avec le dehors. Il en sortait une agitation sourde, des attentats, parfois des coups de main, jamais un mouvement populaire ayant quelque ampleur. Plein de confiance en lui-même, Marx avait imaginé une toute autre méthode de groupement et d'action, qu'il appliqua plus tard lors de la création de l'*Internationale*. Mais il ne pouvait entreprendre de l'imposer tout de suite aux Comités secrets allemands, si fraîchement annexés, sans risquer de les désorienter. Aussi s'abstint-il, au début, de sortir des sentiers battus du Carbonarisme.

C'est une organisation carbonariste, en effet, et rien de plus, que celle que dirige Marx à l'époque de ses expéditions insurrectionnelles sur le Continent (Grand-Duché de Bade, en 1846, et journées de juin 1848, à Paris). Elle présente les caractères essentiels du Carbonarisme, parti illégal, obligé de lutter contre toutes les polices de l'Europe : de petits groupements, recrutés en grand mystère, existent les uns à côté des autres, *en s'ignorant*. Ils ne communiquent avec l'organisation *que par un seul membre*, le chef de chaque groupement, *désigné d'en haut* et non élu par ses camarades. Un Comité suprême, inconnu de tous, se tient en rapport avec chaque chef de groupement au moyen d'un petit nombre d'agents de liaison. Pas de propagande extérieure, qui attirerait l'attention de la police sur tel ou tel membre, et, par lui, sur le groupement dont il fait partie : cette propagande se fait dans les journaux inspirés par les chefs de la secte. But immédiat proposé aux membres : tel attentat contre un ennemi notoire de la Révolution, d'où assassinats assez fréquents. But général : préparer la prise d'armes qui renversera le gouvernement faisant obstacle.

Tous ces caractères, propres aux groupements créés sur le modèle mazzinien, se retrouvent dans l'organisation communiste de Karl Marx, telle qu'elle fonctionna pendant environ quinze ans, de 1845 à 1860 approximativement, c'est-à-dire pendant le temps où les biographes habituels du pontife uéo-messianiste nous le représentent comme exclusivement

occupé de recherches économiques. On se doutait bien que ce détachement apparent de la politique active n'était qu'une attitude, à en juger par les deux équipées insurrectionnelles sur le Continent que nous avons rapportées. On supposait bien que Karl Marx disposait souverainement de forces mystérieuses, à le voir menacer d'assassinat son rival Bakounine, si celui-ci persistait à contrarier son action. Mais le mystère avait été si bien établi autour de la vie secrète de notre héros qu'on désespérait de découvrir une preuve formelle de son activité révolutionnaire.

Cette preuve existait cependant. On la trouve dans les révélations d'un ancien affilié allemand, qui, en 1871, au lendemain des crimes de la Commune, se décida à écrire ses souvenirs de conspirateur repent. Il y explique comment il avait été amené à entrer en contact avec les comités secrets que le Communisme comptait en Allemagne, vers 1851.

Ce personnage, qui a porté différents noms, mais qui s'appelait réellement Hermann Richter, avait été condamné à la prison par la justice bavaroise, pour divers actes de propagande révolutionnaire. Après avoir purgé sa peine à Augsbourg, il s'était retiré à Hanau. C'est là qu'au début de l'année 1851 il reçut la visite d'un nommé Weidemayer, émissaire de Marx, chargé de lui transmettre les propositions de ce dernier. Les ayant acceptées, Richter apprit l'existence d'une association occulte internationale qui possédait en Allemagne un grand nombre de sections appelées *Communes*. Le programme des conjurés était la Révolution, non seulement politique, mais sociale, avec comme premier objectif la suppression de la propriété privée. Les moyens envisagés comportaient un mélange d'agitation politique et de grèves ouvrières. La devise des affiliés était : *Prolétaires de tous les pays, unissez-vous!* Ce devait être, douze ans plus tard, celle qui fut acclamée au meeting de Saint Martin's Hall. Elle est restée celle des trois *Internationales*. Comme on le voit par ces détails, si le cadre de l'organisation était demeuré mazzinien, des idées proprement marxistes s'étaient nettement substituées à celles de la *Jeune Europe*.

Richter adhéra au mouvement, fonda une *Commune* à Hanau, et assista, à Francfort-sur-le-Mein, à un Congrès des groupements similaires existant dans l'Allemagne de l'ouest. Les indications qu'il a laissées permettent de dégager les certitudes suivantes, relativement à l'organisation de la société secrète communiste sous cette forme primitive :

1° La conjuration groupait, en Allemagne seulement, plusieurs milliers de membres. Elle avait absorbé, en effet, non seulement beaucoup d'anciens amis d'Arnold Rüge, mais encore les restes d'une association socialiste fondée en 1837 par le tailleur Weitling. Les membres s'engageaient à faire de la propagande individuelle et à se tenir prêts pour un coup de force; mais ils s'interdisaient de jamais parler de la société elle-même sans l'autorisation expresse des chefs. Des mots de passe et des signes de ralliement complétaient cet ensemble occulte.

2° Les présidents des groupes locaux étaient choisis par l'autorité supérieure et non pas élus par les membres. On les convoquait parfois en congrès régionaux, mais c'était là le seul contact qui existât entre les groupements inférieurs. Les rapports des Communes entre elles, ou avec le Comité Suprême, devaient obligatoirement avoir lieu par l'intermédiaire de délégués spéciaux, choisis par le Comité Suprême et fréquemment changés par lui. La personnalité d'un petit nombre seulement de ces délégués a pu être établie, en raison des pseudonymes qui les désignaient ordinairement. Ils appartenaient en grande majorité aux milieux israélites.

3° La composition du Comité Suprême devait rester mystérieuse pour les associés eux-mêmes. On consentait toutefois à leur révéler les noms de Karl Marx et d'Engels, lesquels étaient domiciliés en pays hospitalier, et d'ailleurs suffisamment « brûlés » pour qu'il n'y eût pas dommage à dévoiler leur personnalité. On peut conjecturer qu'ils avaient les mêmes collaborateurs qui les entouraient déjà, quelques années plus tôt, aux *Annales franco-allemandes*, et qu'on trouva plus tard à leurs côtés pour la fondation de l'*Internationale des Travailleurs*. Le Comité Suprême, composé de membres appartenant à diverses nationalités, siégeait à

Londres : il se recrutait par cooptation et avait des pouvoirs illimités pour l'administration de l'Association.

Les révélations d'Hermann Richter permettent de se rendre un compte assez exact de l'état de l'organisation communiste huit ans après le tour de passe-passe par lequel Karl Marx s'était emparé des Comités secrets d'Arnold Rüge. Le cadre carbonariste dans lequel le mouvement continuait à se développer avait ses avantages et ses inconvénients. Avantages découlant de la forte discipline imposée aux membres, de leur subordination étroite aux ordres des chefs et de l'impossibilité de prendre toute l'Association dans un même coup de filet, en raison des cloisons étanches établies entre les groupes inférieurs (ceux où se produisent, d'ordinaire, les imprudences et les trahisons). Inconvénients résultant de la difficulté, pour une société destinée à demeurer inconnue, de faire de la propagande et du recrutement, alors que le bavardage d'un seul suffit pour compromettre la sécurité de tous ses collaborateurs immédiats. Inconvénients, surtout, provenant de la lassitude qui gagne, à la longue, des conspirateurs condamnés au silence et auxquels leurs chefs ne donnent que rarement l'occasion d'agir.

En fait, les polices prussienne, saxonne et bavaroise parvinrent plusieurs fois à arrêter des affiliés aux *Communes* et à saisir des papiers importants. Mais elles ne purent jamais porter à la société secrète communiste un coup sérieux : la nature même de la conjuration ne le permettait pas.

Cependant, le Directoire de Londres résolut, vers 1860, d'en modifier la structure. Il s'agissait de conserver à la direction du mouvement, restée purement néo-messianiste, tous les avantages du secret, tout en donnant ceux d'une large publicité à l'organisation de base, celle qui agirait dans les milieux ouvriers. Quatre années furent employées à la préparation minutieuse de cette transformation, qui aboutit, en 1864, à la fondation de la *I^{re} Internationale*, dans des conditions toutes différentes, on le voit, de celles que la légende a popularisées.

Depuis 1845, l'action de Karl Marx s'était exercée surtout en direction de l'Allemagne; et c'était naturel, puisque la conquête de la *Jeune Allemagne* sur Arnold Rüge lui avait fourni ses premiers bataillons de convertis au Communisme. Mais, à Londres, il s'efforçait d'universaliser son action; il entretenait des correspondances avec les groupements à tendance communiste constitués, dans différents pays d'Europe et d'Amérique, par les jeunes néo-messianistes que nous avons vus évoluer autour de Henri Heine. Le moment venu, tous ces groupements feront bloc autour de la *I^{re} Internationale* naissante et lui constitueront dans le monde entier des sections nationales; les cadres en étaient déjà tout prêts. Ainsi s'explique le succès prodigieux, en apparence spontané, que devait rencontrer l'association nouvelle.

Ce ne fut guère qu'auprès des éléments révolutionnaires russes que Karl Marx rencontra quelque résistance. C'est que ceux-ci gravitaient alors dans l'orbite d'une personnalité vigoureusement accusée, Alexandre Herzen, qui n'adoptait qu'en partie les idées de Marx. Installé à Londres, Herzen était, comme on le verra plus loin, en rapports suivis avec le pontife du Communisme; mais il affectait de le considérer comme un extrémiste, dont le succès n'était pas impossible, mais ne se produirait que si les monarques et les gouvernements refusaient de l'écouter, lui, Herzen. Jamais Marx ne put assimiler ni subordonner complètement ce rival, auquel il finit, par mesure de conciliation, par abandonner le monopole de l'action révolutionnaire en Russie, en se réservant le reste du monde.

Quelques mots sur Alexandre Herzen aideront à comprendre le rôle qu'il joua à côté, ou, plus exactement, en marge de Karl Marx. Il était né à Moscou, en 1812, d'un père russe et d'une mère juive allemande, qui eut sur sa formation morale et sur l'orientation de sa vie une influence décisive. A vingt-deux ans, il entra à l'Université de Moscou et y faisait de l'agitation républicaine. Condamné à quelques mois de prison, on l'astreignit ensuite à la résidence forcée à Perm, à Viatka, puis à Vladimir. Cette dernière peine était assez

douce, puisqu'on lui avait confié le soin de rédiger la partie non officielle du journal de Vladimir, organe du gouvernement. Au bout de cinq ans (1839), nous le retrouvons à Saint-Petersbourg, où ses antécédents révolutionnaires ne l'empêchent pas de devenir secrétaire du comte Strogonoff, général aide-de-camp de l'empereur. Dès lors, la haute administration lui est ouverte et il devient Conseiller de Régence à Novgorod. Ayant ainsi rassuré le pouvoir sur l'évolution de ses tendances politiques, il donne sa démission, en 1841, et va vivre à Moscou où il fait imprimer clandestinement, sous le pseudonyme *Iskander* (traduction arabe de son prénom Alexandre), des ouvrages à tendance nettement insurrectionnelle.

La mort de son père, en 1846, le fait très riche. Il réalisa la plus grande partie de cette fortune et obtint sans peine, l'année suivante, l'autorisation de voyager à l'étranger. Il ne revint jamais en Russie.

C'est à Berlin que Herzen s'arrêta d'abord. Son premier soin fut de prendre contact avec Léopold Zunz, l'un des fondateurs de l'*Union des Juifs pour la Civilisation et la Science*, le correspondant et l'ami de Henri Heine, l'inspirateur de Karl Marx. Zunz, qui ne devait mourir qu'en 1886, avait alors cinquante-trois ans; il était directeur de l'École Normale juive de Berlin et exerçait une influence considérable sur toute l'intellectualité israélite. Ces conversations laissèrent sur l'esprit d'Herzen une trace indélébile: jusque-là il n'avait été que socialiste Saint-Simonien. Il devint lui aussi un néo-messianiste, c'est-à-dire un Communiste en puissance.

Il le fut toujours, cependant, d'une autre manière que Karl Marx. Le Communisme pour Herzen était un pis aller, auquel il eût préféré un régime démocratique subordonné aux hommes et aux idées d'Israël. Dans un langage biblique, il montrait le Communisme comme le châtiment inévitable d'une Europe qui n'a pas voulu cesser d'être conservatrice :

« Le Communisme, orageux, terrible, sanglant, passera à toute vapeur. Au milieu de la foudre et des éclairs, à la lueur des palais embrasés, sur les ruines des fabriques et des magistratures, comme sur un nouveau Sinaï, apparaîtront

de nouveaux commandements, un nouveau Décalogue aux traits grossièrement accentués. Le caractère de l'agonie de la vieille Europe commence à se préciser... »

Cette description, pour avoir précédé d'une soixantaine d'années le coup de tonnerre de 1917, n'en apparaît que plus prophétique. Leton de *nabi* avec lequel Herzen parle ordinairement du Communisme, vengeur des juifs, a quelque chose de poétique et de dédaigneux, qui ne se retrouve pas dans Karl Marx, beaucoup plus vulgaire et plus intégralement israélite que Herzen. Quant aux princes, Herzen ne pense pas qu'ils offrent une résistance sérieuse au mouvement : il les voit lourdement endormis et inattentifs à l'orage qui approche :

« Un jour, un Cosaque du Don viendra secouer ces Paléologues et ces Porphyrogénètes, s'ils ne sont pas réveillés par la trompette du jugement dernier de la Némésis populaire, qui prononcera contre eux l'arrêt vengeur du Communisme. »

De Berlin, Herzen était allé à Paris. Il s'y trouvait au moment des journées de juin 1848, auxquelles il prit part au même titre que Karl Marx. Il tenta même de faire avec Proudhon ce que Karl Marx avait réalisé avec Arnold Rüge : on le vit, en effet, collaborer à son organe, la *Voix du Peuple*, où il se fit aussitôt remarquer par la violence de ses articles. Mais les temps étaient changés, depuis la réaction conservatrice qui avait suivi les journées de Juin : on expulsa Herzen en 1850.

A Londres, où il s'établit pour garder le contact avec les réfugiés français, qui y étaient nombreux, il rencontra Karl Marx. Le contact entre eux ne fut pas absolument cordial. Les deux hommes au reste n'étaient pas d'accord sur un point : le choix de la nation à conquérir la première.

C'est sur la France que Karl Marx voulait faire porter le principal effort de propagande ; c'est elle dont il voulait faire le soldat du Communisme dans le monde. S'emparer d'abord de cette grande nation, toujours prête à subir l'ascendant des idéologues, l'asservir au point d'en faire son instrument passif, puis s'en servir comme d'un bélier pour battre en brèche les peuples voisins et leur imposer l'idéal communiste, voilà quel était son plan, conforme à la tradition révolutionnaire.

Peu importe que la nation-bélier sorte de là disloquée, et qu'elle ait perdu dans la lutte le meilleur de son être : c'est de la matière vile qui a servi à broyer de la matière vile... Ainsi en usa la Franc-Maçonnerie en lançant à l'assaut de l'Europe la France de la Révolution. Ainsi en usent aujourd'hui les Soviets avec la Russie et ses 140 millions d'esclaves. S'il n'eût tenu qu'à Karl Marx, si la Commune de 1871 eût triomphé, c'est la France qui eût été l'instrument rêvé entre les mains du Communisme naissant.

Hervén, lui, ne croyait pas que la France fût un terrain propice pour la Révolution sociale, et pas davantage l'Allemagne : il les tenait, l'une et l'autre, pour essentiellement conservatrices et même féodales. La Russie, au contraire, lui semblait devoir être choisie pour point de départ du mouvement qui bouleverserait le monde, et cela parce qu'elle avait la population paysanne la plus arriérée d'Europe, par conséquent la plus facile à illusionner et à déchaîner. L'absolutisme tsarien ne lui apparaissait pas comme un obstacle définitif à une révolution : concentré entre les mains d'un seul homme, ce pouvoir formidable pouvait facilement être désarmé par un moment de faiblesse, de doute, par une générosité irréfléchie, toutes choses qu'on trouve bien plus rarement dans une collectivité dirigeante organisée.

Pour toutes ces raisons, Herzen avait fondé à Londres, en 1851, une imprimerie révolutionnaire, en langue russe, de laquelle sortaient des brochures subversives. On y publiait notamment deux revues, *l'Étoile Polaire* et la *Voix Russe*. Par des procédés analogues à ceux que nous avons vus employés pour la diffusion en Allemagne des *Annales franco-allemandes* de Rüge, ces revues étaient introduites en Russie et secrètement distribuées. Elles avaient un caractère moins ouvertement communiste que les écrits de Karl Marx : c'est que Herzen estimait qu'il ne fallait pas être trop doctrinaire, afin de ne laisser échapper aucun mécontent, et il y avait beaucoup de mécontents en Russie, dans toutes les classes, et surtout à la Cour. Aussi Herzen affectait-il de dire au Pouvoir, ce qui conciliait tout : *Si vous ne nous donnez pas la liberté, ce sera le Communisme.*

Cette divergence de conceptions ne permit pas à Herzen

de collaborer avec Karl Marx à la fondation de la *I^{re} Internationale*. Aussi la Russie, malgré sa population israélite surabondante, resta-t-elle pendant longtemps à peu près étrangère au mouvement marxiste. Ce n'est guère que trente ans plus tard que l'on vit des cerveaux russes se passionner pour la *Théorie de la valeur vraie*. Il est vrai que, depuis lors, ils ont bien rattrapé le temps perdu.

* * *

Une correspondance, publiée par le journal *La Presse*, de Vienne, sous le titre *Une soirée socialiste*, jette un jour curieux sur le milieu où vivaient, à Londres, vers cette époque Alexandre Herzen et Karl Marx. Elle peint ce dernier au naturel et permet de juger de la férocité de ses projets politiques et sociaux : on n'est plus surpris, quand on l'a lue, d'apprendre que Marx a sciemment préparé les atrocités de la Commune et qu'il a osé faire l'apologie de ses massacres et de ses incendies. Voici la traduction de ce texte, visiblement rédigé par un témoin sans parti pris :

J'avais fait dans le Strand, à Londres, la connaissance de l'exilé russe Golowine. Il avait parcouru la moitié du monde, possédait des connaissances variées, parlait presque toutes les langues de l'Europe, et, sauf sur un chapitre, était un compagnon fort agréable. Ce chapitre était celui de la politique, et spécialement de la politique socialiste. Aussitôt qu'il abordait ce sujet, il devenait ce qu'on appelle en France un *toqué*, à Londres un *fêlé* (cracked), à Vienne un *brûlé* (angebrennt), et à Berlin un *détraqué* (verrückt). Golowine, par exemple, ne craignait pas d'avancer que la Révolution sociale ne peut partir que de la Russie, « le pays où il y a le moins de villes » eu égard à l'immense étendue du sol, où le peuple est le moins « corrompu » (par la civilisation), et où « l'esprit de la commune » est le plus vivace et le mieux conservé. Là-dessus, Golowine devenait intarissable et... promptement ennuyeux¹.

Un soir, il me demanda si je ne voulais pas l'accompagner chez Herzen. Je lui répondis que je ne le connaissais pas. « Qu'à cela ne tienne, me dit-il, j'ai là quelques cartes d'invitations; en voilà une pour vous. Mais allez vite faire un bout de toilette. » Je ne pus

1. Il est curieux, à soixante ans de distance, de constater combien les causes matérielles de la Révolution sociale russe étaient clairement discernées par les révolutionnaires, et, d'autre part, profondément méconnues par les conservateurs du temps. N. D. L. R.

m'empêcher de trouver singulière cette obligation d'être en toilette pour une soirée *socialiste*. « C'est qu'il y aura aussi des dames », reprit Golowine, » et on leur doit des égards. Les Anglaises, en particulier, sont très formalistes sur ce point. »

Nous arrivâmes à Putney, où demeurait Herzen. Il recevait dans son salon les célébrités de la République sociale et les bannis révolutionnaires de tous les pays. La France était richement représentée. Ensuite venait la Russie, puis l'Allemagne et l'Italie. Enfin, on trouvait quelques républicains anglais, les débris des *chartistes* de 1848.

Nous descendîmes devant un élégant cottage, près des jardins de Kew. Un laquais nous ouvrit les portes d'un vestibule couvert de tapis orientaux et orné de fleurs exotiques. Un escalier de marbre, aussi couvert de tapis, conduisait au premier étage. Là, un maître d'hôtel en gants blancs et en cravate blanche nous fit entrer dans un salon qui était déjà rempli de gentlemen et de ladies. Le maître de la maison se détacha d'un groupe pour venir nous recevoir.

Le leader socialiste russe, de taille petite et trapue, portait une longue chevelure « à l'artiste ». Son visage dénotait l'intelligence, mais aussi la fatigue. Son œil semblait épier de loin et son regard prenait parfois une expression sauvage qui faisait penser aux écu-meurs des steppes russes.

La demeure de Herzen présentait un étrange contraste avec ses principes communistes et avait un cachet tout à fait aristocratique. Dans toutes les pièces, tapis précieux, glaces magnifiques, tableaux de prix et objets d'art. Plus frappant encore était le contraste entre cette élégance et une partie de la société qui occupait ces salons.

Parmi les émigrés français, on me fit remarquer Louis Blanc, Ledru-Rollin et Edgar Quinet; je trouvai là également « l'Allemand » Karl Marx, qui a pris, depuis, la part que l'on sait aux événements de Paris (la Commune). Marx s'occupait alors d'une association secrète d'ouvriers qui embrasserait l'Europe et les États-Unis (la *I^{re} Internationale*). Passant du grand salon dans une pièce contiguë, j'entendis une voix discourir en tudesque. J'aperçus Marx en compagnie de plusieurs Allemands de mise douteuse qui se régalaient de la *pale ale* mise libéralement à leur disposition par Herzen. Je saisis les phrases suivantes qu'il débitait avec une véhémence extraordinaire :

Voyez-vous, mes amis, nous avons ici le plus grand mal du monde à rallier les ouvriers anglais à notre commun plan d'attaque. Ces lourds ouvriers anglais, gorgés de beefsteack, sont empêtrés dans leurs traditions conservatrices. Et pourtant, c'est de Londres que l'avalanche doit partir pour rouler sur la France. Celui qui hésite devant les « mesures extrêmes » pour réaliser l'État socialiste, celui-là n'a qu'à aller à Rome faire retraite dans un couvent. On a dit : « Guerre aux palais, paix aux chaumières ! » Eh bien ! ce mot-là est un non-sens, il ne signifie rien. L'idée socialiste, si elle veut triompher, doit déraciner toutes les plantes

parasites qui ont jeté mille racines dans la société et elle doit les jeter au feu. Or, les palais ne sont qu'une infime partie de l'infâme édifice capitaliste : la grande boucherie où l'on égorge les ouvriers par milliers, ce sont les villes. Le socialisme rationnel, radical, ne peut et ne doit laisser subsister aucune ville. A leur place, nous instituerons le partage de la terre, une égale culture et un bien-être égal des familles. Les débris des villes fertiliseront à merveille les champs socialistes.

« Il est complètement fou ! » dit un Anglais en quittant la pièce où Karl Marx pérorait avec une véhémence qui tenait de la frénésie.

Pour moi, je ne pensai pas davantage à ces paroles insensées ; mais l'incendie de Paris et les autres exploits de la Commune m'ont rappelé, depuis, les sinistres propos que Karl Marx tenait, il y a quelques années dans le salon de Herzen¹.

« C'est de Londres que l'avalanche doit partir pour rouler sur la France. » Quand il prononçait ces paroles, Karl Marx avait déjà tout préparé pour la création à Londres, au meeting de Saint-Martin's Hall, de l'*Association Internationale des Travailleurs*. Il entendait bien en garder les leviers directeurs sous la main, en Angleterre, mais il destinait l'organisme nouveau à la conquête de notre patrie, dont il voulait faire le soldat de la Révolution sociale.

Sur le continent aussi, d'ailleurs, Marx avait tout disposé ; et l'on va admirer à la fois la sûreté de main avec laquelle fut conduite l'intrigue marxiste, la simplicité des moyens employés, la perfection de la supercherie qui mit en défaut le gouvernement du Second Empire, que l'on considérait alors comme l'adversaire le plus rude et le plus méfiant de l'idée révolutionnaire. Si la manœuvre de Karl Marx échoua tout de même, en 1870 et 1871, ce fut par suite de circonstances de fait impossibles à prévoir ; elle n'en reste pas moins un chef-d'œuvre dans son genre, comme la manœuvre d'Austerlitz l'était dans le sien.

* * *

Ce serait une erreur de croire que l'ouvrier français, aux environs de 1860, offrait un terrain favorable à la *propagande communiste*. On a peine à s'imaginer à quel point sa mentalité était demeurée saine et sage. Sans doute, il y avait, et depuis

1. Cf. avec la traduction de ce document paru dans la *Gazette de France* du 23 juillet 1871.

longtemps, une école « socialiste » française; mais quelle différence entre les rêveries pacifiques de ses adeptes et la fureur destructrice des marxistes! Un Cabet pouvait bien, en écrivant le *Voyage en Icarie*, faire l'éloge de la propriété collective : mais sa seule ambition était de prouver la supériorité de ce système en allant fonder en Amérique, dans un ancien campement mormon, une colonie formée de ses adeptes. Son échec le désola, car il était profondément sincère; mais ni spoliation, ni violence n'entrèrent un moment dans son plan. On peut s'imaginer ce qu'eût été le dégoût de cet idéologue sincère devant la *dictature du Proletariat*.

Même sincérité, même absence de conceptions violentes, chez Buchez, un des disciples dissidents de Saint-Simon. Et cependant, c'était un *carbonaro* d'origine, un insurgé de 1830. Quand il fonda, en 1831, l'*Association Ouvrière* et le journal l'*Européen*, il avait pour but, non de bousculer la vieille organisation sociale, et de la faire choir dans le sang, mais de fournir la preuve expérimentale qu'un autre système était possible. Au contraire de Cabet, c'est en France même que Buchez voulut établir l'*atelier social*, où tous les travailleurs, quel que fût leur office, seraient égaux et toucheraient le même salaire. Il s'efforça de le réaliser dans l'*Association des Ouvriers menuisiers*, fondée le 30 septembre 1831, dont il rédigea les statuts, qui servirent ensuite de modèle pour d'autres corporations.

L'association avait pour but d'arriver à être unique pour la France et d'absorber peu à peu, par voie d'adhésions individuelles, l'exercice de la profession. Ses fondateurs, persuadés qu'ils produiraient mieux et à meilleur compte que les menuisiers salariés du système capitaliste, envisageaient l'instant où la libre concurrence de leur coopérative ouvrière obligerait le dernier patron menuisier à venir demander une place parmi ses anciens ouvriers. Alors, la profession organisée posséderait la totalité de l'*instrument de travail*, ce qui, dans la terminologie de Buchez, désignait les outils, machines, biens mobiliers et immobiliers, et aussi les capitaux. Car, loin de supprimer ces derniers, les statuts rédigés par Buchez prévoyaient la formation d'une mainmorte, capital impersonnel et inaliénable, obtenu par un prélève-

ment sur les salaires payés aux ouvriers associés. Sans s'en douter, la conception du *carbonaro* de 1830 reproduisait ici une des caractéristiques de la Corporation sous l'Ancien régime. Elle s'en rapprochait aussi en ce sens que, en dehors de l'atelier, l'ouvrier devait rester libre et disposer à son gré de son avoir.

Ce que n'avait pas aperçu Buchez, c'était le vice fondamental du système. Il ne tarda pas à se révéler : le manque d'autorité des chefs élus engendra dans les ateliers des discussions incessantes ; leur incompétence administrative amena de coûteuses bévues ; l'interdiction du travail à la tâche et le salaire égal pour tous découragèrent les meilleurs ouvriers et paralysèrent la production. Au lieu de produire mieux et moins cher que les patrons menuisiers, comme on s'en était flatté, on produisit plus cher et moins bien ; les salaires, d'abord égaux à ceux des ouvriers patronaux, durent en conséquence être réduits. Quand la différence de rémunération devint sensible, les ouvriers associés se découragèrent et, délaissant l'*atelier social*, retournèrent au salariat.

Les années qui suivirent, virent la dissolution des corporations formées sur le modèle de l'*Association des Ouvriers menuisiers*. Partout les mêmes causes engendrèrent les mêmes effets, et les beaux parleurs d'estaminet, élus administrateurs, se révélèrent inférieurs en compétence professionnelle aux patrons les plus ternes. Des malversations achevèrent de jeter la défiance et le désarroi chez les ouvriers associés. Aussi, vers 1836, l'expérience pouvait-elle être considérée comme terminée : les *ateliers sociaux* de Buchez avaient vécu...

Seule, l'*Association des ouvriers bijoutiers en doré* résista et vécut trente et un ans. Quand on examine les raisons d'une telle longévité, on constate qu'elle tenait au recrutement de cette société, qui n'admettait dans son sein que des hommes d'esprit très religieux ; le travail y commençait par la prière en commun. En sorte qu'il n'y a pas lieu d'être surpris, la discipline morale remplaçant la discipline patronale, qu'il n'y ait eu ni querelles intestines, ni paresse systématique, ni malversations. Mais l'association, précisément à cause de son caractère religieux, ne put jamais être nombreuse. Fondée

en 1834, avec quatre membres, elle n'en compta jamais plus de dix-huit, et finit par redescendre à huit. Désespérant de se recruter, les membres se partagèrent alors le fonds social et se séparèrent.

Un doute subsistait, cependant, dans les esprits : entre le Patronat d'une part, et les Associations ouvrières d'autre part, la partie n'avait pas été égale. D'un côté se trouvaient des capitaux importants, de l'autre de simples cotisations d'ouvriers ; qui sait, se disait-on, si des dotations convenables n'eussent pas fait pencher la balance en faveur des *ateliers sociaux* ? C'est en partant de cette idée qu'un disciple de Buchez, Corbon, élu membre de l'Assemblée Constituante de 1848, demanda à celle-ci de voter une subvention aux ouvriers désireux de créer des coopératives de production. L'Assemblée vota 3 millions de francs — dont la puissance d'achat serait aujourd'hui représentée par 10 millions de nos francs-or, ou 50 millions de francs-papier. Et elle chargea un Comité d'Encouragement d'accorder des prêts sans intérêt aux Sociétés ouvrières qui viendraient à se former. Celles-ci seraient, en outre, dans le cas où elles soumissionneraient ou se verraient concéder de gré à gré des travaux publics, dispensées du cautionnement, que l'on exigeait des autres entrepreneurs.

Corbon s'était flatté, grâce à cet encouragement officiel, de « faire passer les travailleurs de l'état de salariés à celui d'associés volontaires ». L'accueil fait à son initiative fut, tout d'abord, enthousiaste : plus de cinq cents Associations ouvrières se formèrent en quelques semaines. Le *Comité d'Encouragement* en subventionna soixante et une, après quoi le crédit de trois millions se trouva épuisé. Mais cent quatre autres se mirent à l'œuvre avec des ressources particulières. Hélas ! les causes qui avaient amené l'échec de Buchez amenèrent celui de Corbon : trois ans plus tard, plus de moitié des Associations subventionnées par le *Comité d'Encouragement* avaient fait faillite, engloutissant 954 000 francs de prêts. Au bout de dix ans, il n'en subsistait plus que neuf, dont quatre seulement faisaient leurs frais. Quant aux 104 groupements formés sans subvention, dix seulement

existaient encore. Loin d'*absorber la profession*, suivant la formule de Buchez, ces 19 Associations groupaient à peine 1 300 ouvriers, mécontents et découragés. C'était l'échec.

Il semblait que l'idée de l'*atelier social* n'eût aucune chance d'être reprise. Elle le fut par un homme dont l'école démocratique a odieusement calomnié l'esprit et le cœur : l'empereur Napoléon III. L'affreux « tyran » des libelles révolutionnaires était, en réalité, un débonnaire. Nul plus que lui, au XIX^e siècle, ne s'est préoccupé du sort des pauvres, et spécialement du bien-être des ouvriers. Victor Hugo lui en fait le reproche quand il montre l'ouvrier parisien, le gousset garni, dansant le dimanche, dans les guinguettes de banlieue, et criant : *Et vive l'Empereur ! Et vive le salaire !* ce qui retardait d'autant la restauration des libertés parlementaires... Malheureusement, dans sa politique ouvrière, Napoléon III se montra souvent utopiste aussi déclaré que dans sa politique extérieure, et ce n'était pas peu dire. Karl Marx, qui avait fait du caractère de l'Empereur une étude approfondie, connaissait bien sa générosité irréfléchie, et il sut en jouer en faveur de l'*Internationale*, comme on le verra tout à l'heure.

En 1862, Napoléon III résolut de faire une troisième tentative en faveur de l'*atelier social*. Il créa une *Caisse des associations coopératives de Travailleurs* et lui alloua 500 000 francs pris sur sa cassette particulière. L'État ne pouvait faire autrement que d'y joindre sa subvention. Mais ce fut surtout l'initiative privée qui répondit à l'exemple impérial. M. Béluze fonda, à Paris, la *Société du Crédit au Travail*, qui avait pour but de subventionner les groupements en formation. MM. Léon Say et Walras créèrent la *Caisse d'Escompte des associations populaires*. En province, se formèrent la *Société lyonnaise de Crédit au Travail*, la *Banque de Crédit au Travail*, de Lille; le *Crédit populaire*, de Colmar, etc. Cet afflux de capitaux provoqua un véritable champignonnement d'associations subventionnées : il y en eut bientôt 178 à Paris et plus d'une centaine dans les départements. Mais, cette fois encore, l'immense effort n'aboutit pas. En 1869, les millions engagés avaient été engloutis jusqu'au dernier et tous les ateliers coopératifs étaient en faillite. L'incompétence de la direction et l'absence de disci-

plaine des ouvriers livrés à eux-mêmes, avaient, une fois de plus, porté leurs fruits.

Ce qui frappe dans l'histoire des quarante années de politique ouvrière que nous venons de résumer, c'est l'extraordinaire et réciproque bonne foi. L'ouvrier français est, à cette époque, sobre, travailleur et pacifique. Sans doute, il espère une transformation de la société; mais il n'attend la disparition du salariat que de la libre concurrence du travail social, qui devra d'abord faire ses preuves. Momentanément déçu, il revient obstinément à la charge, sans que la hideuse pensée de la guerre de classes effleure un instant son esprit. Le gouvernement, de son côté, et avec lui les dirigeants de l'industrie, ne sont pas hostiles à l'effort de la classe ouvrière pour améliorer son sort; ils l'encouragent même, et le subventionnent. L'expérience est faite en complet accord, et, si elle échoue, le système expérimenté est seul critiquable. Une telle atmosphère de paix sociale était, on le conçoit, peu favorable au branle révolutionnaire que Karl Marx se proposait de donner.

La législation en vigueur lui offrait encore moins de prise. L'Empire, aux environs de 1860, n'était pas encore libéral : s'il se montrait favorable aux revendications professionnelles, il était, par contre, impitoyable pour les agitations politiques, et s'appuyait sur une police vigilante, une magistrature énergique et une armée sûre. Les associations comptant au maximum vingt personnes pouvaient seules se former librement : au-dessus de ce chiffre, une autorisation administrative devait être demandée, qui entraînait une enquête préalable, le dépôt des noms et adresses des adhérents et la surveillance des délibérations. Les loueurs de salles pouvaient être rendus responsables des délits commis par ceux qu'ils recevaient. Enfin, les grèves, moyen d'action que Karl Marx tenait pour très efficace, étaient sévèrement prohibées par les articles 414, 415 et 416 du Code pénal.

C'était dans cette forteresse puissamment défendue qu'il s'agissait, pour les meneurs néo-messianistes, de faire brèche. Ils y parvinrent grâce à la plus gigantesque mystification politique des temps modernes. L'Exposition industrielle de Londres en fut l'occasion et le prétexte.

La France, comme la plupart des grandes nations, participait à cette Exposition. Elle avait formé une Commission impériale, présidée par M. Arlès Dufour, notable industriel en soieries et ami personnel de l'Empereur, dont il partageait les idées sociales. Remarquable technicien, M. Arlès Dufour n'était pas grand clerc en politique et ignorait tout des dessous révolutionnaires de son époque : aussi n'éprouva-t-il aucune méfiance quand il lut dans certains journaux (*le Temps*, de Paris, et le *Progrès de Lyon* notamment) qu'un Comité s'était formé dans le but de faire participer les ouvriers français à l'Exposition de Londres. *Ne fallait-il pas*, expliquaient les promoteurs, *mettre les travailleurs à même d'apprécier les bienfaits du machinisme, facteur de progrès ? Trop longtemps les manuels s'étaient méfiés de la machine : quand des hommes intelligents, choisis dans leur classe, viendraient leur expliquer les avantages de ce qu'ils auraient vu à Londres, ils seraient crus plus facilement que ne l'étaient les patrons.*

M. Arlès Dufour approuva fort ce raisonnement et voulut en connaître les auteurs. C'étaient un ciseleur, du nom de Tolain (qui eut la chance de finir dans la peau d'un sénateur de la troisième République), et un relieur, Varlin, plus tard délégué aux Finances de la Commune, qui fut fusillé à Montmartre en mai 1871. Dans leur ombre, les inspirant après les avoir recrutés, un opticien, Lévy-Lazare, et Fribourg, un des correspondants habituels de Karl Marx. Ces quatre personnages, dont aucun ne sentait l'usine, présidaient un Comité d'une quinzaine d'ouvriers authentiques, auteurs apparents de l'appel qui venait d'être publié.

Charmé des sages dispositions de ses interlocuteurs, M. Arlès Dufour leur promit la protection impériale et n'eut aucune peine à l'obtenir pour eux. Il fut convenu que toutes facilités leur seraient données pour former une délégation, dont le voyage et le séjour à Londres seraient payés en partie par l'Empereur, en partie par les grands industriels français. Cette délégation devait travailler en étroite union avec la Commission impériale. Elle ne s'en fit pas faute, et ce fut l'occasion pour ces chefs, et spécialement pour le citoyen

Tolain, d'acquérir une véritable influence sur l'esprit de M. Arlès Dufour, qui prit le ciseleur publiciste pour conseiller ordinaire dans les questions ouvrières.

Qu'eût dit l'ami de l'Empereur s'il avait su que la délégation qu'il entourait ainsi de sa sollicitude était entièrement composée de marxistes fanatiques et que son premier soin, en débarquant à Londres, avait été d'aller en corps saluer l'apôtre néo-messianiste? Mais M. Arlès Dufour ignorait Karl Marx...

Le 5 août 1862 eut lieu, cependant, à Londres, à la *Taverne des Francs-Maçons*, une séance qui aurait dû lui donner l'alarme. Ce jour-là, en présence de Karl Marx, mais non sous sa présidence, un groupe d'ouvriers anglais reçut la délégation française. Il n'y avait pas, en apparence, de Comité organisateur, et l'on se trouvait en présence d'une de ces « manifestations spontanées » qu'affectionnent les Sociétés secrètes et qu'elles préparent ordinairement avec soin. C'était, en fait, une assemblée de délégués de ces *Communes* que les révélations d'Hermann Richter nous ont montrées en pleine activité sous la direction de Karl Marx. Sans qu'il fût question d'assemblée délibérante ou de Congrès international, on remarquait la présence de plusieurs délégations : allemande, américaine, etc... On but force *pale ale* à la santé des camarades français et la bienvenue leur fut souhaitée en des termes fort clairs pour les initiés, mais volontairement assez modérés pour ne pas donner l'éveil au gouvernement impérial :

Aussi longtemps qu'il y aura des patrons et des ouvriers, qu'il y aura concurrence entre les patrons, et des disputes sur les salaires, l'union des travailleurs entre eux sera le seul moyen de salut. Espérons que maintenant que nous nous sommes serré la main, que nous voyons que, comme hommes, comme citoyens et comme ouvriers, nous avons les mêmes aspirations et les mêmes intérêts, nous ne permettrons pas que notre alliance fraternelle soit brisée par ceux qui pourraient croire de leur intérêt de nous voir désunis; espérons que nous trouverons quelque moyen international de communication et que chaque jour se formera un nouvel anneau de la chaîne d'amour qui unira les travailleurs de tous les pays.

Répondant à ce discours, les délégués français demandèrent que des Comités permanents fussent établis « pour l'échange

de correspondance sur les questions d'industrie internationale ». Sous cette forme prudente, c'était l'*Internationale des Travailleurs* qui débutait...

M. Arlès Dufour n'y fit pas attention, ou n'en fut pas ému. Il ne s'étonna même pas de voir plusieurs membres de la délégation renoncer à rentrer en France et se fixer à Londres « pour assurer l'échange des correspondances ». Pas un instant il ne se demanda quelles mystérieuses subventions permettaient à ces ouvriers d'abandonner leur métier pour devenir les fonctionnaires d'un Prolétariat qui, en apparence, n'avait encore ni organisation ni caisse. Bien au contraire, tout à sa joie d'avoir rallié à l'Empire les camarades du ciseleur Tolain, il fit à l'Empereur le rapport le plus favorable sur le parti que l'on pouvait tirer de ce Comité ouvrier « qui s'occupait de questions professionnelles et non de politique ».

Le résultat ne se fit pas attendre. L'année suivante, Karl Marx, ayant eu besoin de conférer avec les chefs du mouvement français, fit annoncer par des comparses un meeting, à Londres, sur la question polonaise. Tolain ayant manifesté l'intention d'y envoyer six délégués, ce fut M. Arlès Dufour qui s'entremît pour obtenir les passeports, et l'Empereur qui paya les frais du voyage!

La manœuvre de Karl Marx se développait, on le voit, avec l'implacable méthode qui lui avait servi, vingt ans plus tôt, à enserrer Arnold Rüge et à l'abattre; et l'Empereur démophile ne devait pas faire preuve de plus de clairvoyance que le conspirateur mazzinien. Dès 1864, son sort fut réglé. Cette année-là, en effet, le citoyen Tolain, qui « causait » à volonté avec Napoléon III par l'intermédiaire de M. Arlès Dufour, aborda la question qui tenait le plus au cœur de Karl Marx : celle de la liberté des grèves. Il fit poser la question suivante : *l'Empereur ne consentirait-il pas à prouver sa bienveillance envers la classe ouvrière en la délivrant des articles 414 et suivants du Code pénal, qui interdisent les coalitions?*... La réponse de Napoléon III combla les espérances des conjurés : *Il était depuis longtemps partisan de l'abrogation des articles incriminés, et l'avait prouvé en gracieant tous les condamnés pour faits de grève, à moins qu'il n'y eût eu des violences commises. Mais il ne pouvait prendre l'initiative de modifier*

la loi tant que la question ne serait pas posée électoralement.

C'était indiquer aux amis de Karl Marx la procédure à suivre et leur promettre d'avance gain de cause.

Précisément, il y avait en mars, cette année-là, des élections complémentaires dans la 5^e circonscription de Paris. La surprise fut grande quand un manifeste, signé de soixante ouvriers, annonça, pour la première fois en France, une candidature de classe. C'était celle du citoyen Tolain qui, obéissant à la suggestion impériale, se présentait aux électeurs pour demander l'abrogation de la loi contre les coalitions... Continuant son double jeu, l'agent de Karl Marx avait eu soin d'envelopper cette réclamation essentielle du programme le plus doux : *Le suffrage universel nous a rendus majeurs politiquement*, disait-il, sachant flatter ainsi une des conceptions favorites de Napoléon III, *mais il reste à nous émanciper socialement*. Et, pour rassurer à la fois les électeurs et son tout puissant protecteur, le candidat ouvrier répudiait bien haut la *chimère de l'égalité, les lois agraires, le partage des biens et l'impôt progressif sur le revenu*. Oui, l'impôt sur le revenu, aujourd'hui imposé à la France par la bourgeoisie radicale, commença par être rejeté comme révolutionnaire et irréalisable par le premier candidat marxiste.

Malgré tant de précautions, Tolain n'obtint que 380 voix ! Mais le nombre des suffrages ne faisait rien à l'affaire : la question du droit de grève avait été *posée électoralement*, selon la condition formulée par l'Empereur. Celui-ci tint aussitôt sa parole. Il chargea M. Émile Ollivier, déjà à demi-rallié à l'Empire, de défendre devant le Corps législatif l'abrogation des articles 414, 415 et 416. En vain, l'extrême-droite, représentée par MM. Seydoux et Kolb-Bernard, signala-t-elle le péril que la liberté des grèves ferait courir à l'ordre social. La majorité de l'Assemblée suivit docilement l'impulsion officielle et le projet de loi fut voté par 222 voix contre 36. *Cette fois, nous les tenons : le cheval de bois est entré dans Troie* ! put dire Karl Marx à son fidèle Engels, en apprenant le vote si impatiemment attendu, et il lança aussitôt les convocations pour le fameux meeting de Saint Martin's Hall.

Celui-ci eut lieu à Londres, le 28 septembre 1864, et l'on voit que, s'il donna naissance à la *I^{re} Internationale*, ce ne fut pas spontanément et par hasard, comme le veut la légende communiste...

* * *

Cette fois encore, ce fut la Pologne qui servit de prétexte à la réunion : la politique russe était alors si généralement détestée dans les Chancelleries qu'aucune meilleure couverture ne pouvait être invoquée pour obtenir des passeports. Mais, une fois le meeting ouvert, on s'occupa fort peu de ce qui se passait à Varsovie. Les représentants des *Communes* d'Allemagne, de France, d'Italie, de Belgique, de Suisse, etc... formaient une notable partie de l'assistance : avant même qu'il eût parlé, ils acclamèrent longuement Karl Marx, dès que sa tête hirsute et sa barbe de fleuve apparurent à la tribune. Les ouvriers anglais, qui garnissaient la salle, firent écho à cet enthousiasme, sans bien comprendre pourquoi il éclatait. Et les déclarations les plus violentes contre le Capitalisme et les gouvernements bourgeois se succédèrent pendant trois heures.

On termina en votant les statuts provisoires de l'*Internationale des Travailleurs* et en nommant un Comité chargé de l'organiser et de lancer une proclamation en son nom. Dans ce Comité, Karl Marx eut la sagesse de se contenter d'un poste de pénombre (secrétaire chargé de la correspondance avec l'Allemagne). Il mit, par contre, au premier plan quelques ouvriers anglais, fort connus dans les Trade-Unions britanniques : le menuisier Odger fut président, assisté de Cremer comme secrétaire général et de Wheller comme trésorier. Ce sont ces comparses, promptement oubliés, qui assumèrent alors, aux yeux du monde, la responsabilité d'avoir conçu et formé la *I^{re} Internationale*. Et l'on annonça bien haut que le Proletariat mondial entrait en campagne avec les trois livres sterling que produisit la quête faite ce jour-là....

Marx ne signa pas davantage la proclamation de la nouvelle Association, qu'il avait pourtant rédigée tout entière,

en dépit des efforts qui furent faits pour y collaborer par les quelques membres du Comité, qui n'étaient pas dans le secret. Il eut soin de n'y mettre que des déclarations en accord avec le langage rassurant que Tolain et ses collaborateurs tenaient à Paris. On chercherait vainement une violence, ou un appel à la révolte, dans ce document destiné à endormir la méfiance possible du gouvernement impérial.

Considérant que l'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes; que les efforts des travailleurs pour conquérir leur émancipation ne doivent pas tendre à constituer de nouveaux privilèges mais à établir pour tous des droits et des devoirs égaux et anéantir la domination de toute classe;

Que l'assujettissement économique du travailleur aux détenteurs des moyens de travail, c'est-à-dire des sources de la vie, est la cause première de sa servitude politique, morale et matérielle;

Que l'émancipation économique des travailleurs est conséquemment le grand but auquel tout mouvement politique doit être subordonné comme moyen.

Les soussignés, membres du Conseil élu par l'Assemblée tenue le 28 septembre 1864 à Saint-Martin's Hall, à Londres, ont pris les mesures nécessaires pour fonder l'Association internationale des Travailleurs.

Ils déclarent que cette Association, ainsi que toutes les Sociétés ou individus, reconnaîtront comme base de leur conduite envers tous les hommes : la Vérité, la Justice, la Morale, sans distinction de couleur, de croyance ou de nationalité.

Ils considèrent comme un devoir de réclamer pour tous les droits d'homme et de citoyen, Pas de devoirs sans droits... Etc...

On conçoit que cette phraséologie philosophique n'avait rien de bien inquiétant. Pour rendre l'illusion plus complète, le Conseil de l'Internationale s'assignait comme première tâche « une enquête sur l'état social dans les différents pays » et la « discussion des idées pratiques » qui pourraient être formulées par les groupements adhérents. Encore avait-il soin d'ajouter que « l'application de cet article dépendra des lois particulières de chaque pays; abstraction faite des obstacles

légaux, chaque société locale indépendante aura le droit de correspondre directement avec le Conseil central de Londres. »

Il eût fallu être vraiment méchant pour refuser ce droit de correspondance à des gens qui se montraient aussi soucieux de rester dans les bornes de la légalité ! Le gouvernement impérial n'y pensa pas un instant. Persuadé, au contraire, que la nouvelle Association ferait utilement contrepoids aux Comités républicains, mazziniens et blanquistes qui troublaient les milieux ouvriers, il la nantit d'un véritable privilège : *la dispense d'autorisation*, qui entraînait la suppression de l'enquête et du contrôle administratifs. Quand Varlin, en effet, au nom du bureau parisien de l'*Internationale*, ouvrit des locaux, 44, rue des Gravilliers, il se borna à en informer le Préfet de Police, sans demander l'autorisation légale. Le ministre de l'Intérieur, qui savait les tendances du Maître, en référa à celui-ci : Napoléon III, aussi aveugle que M. Arlès Dufour, prescrivit de fermer les yeux... Dès cet instant, toutes les facilités administratives furent accordées en France aux disciples de Karl Marx.

L'avalanche, partie de Londres, allait pouvoir rouler sur notre pays, suivant les paroles du pontife néo-messianiste, sans rencontrer le moindre obstacle. Nous verrons comment la France faillit en périr.

SALLUSTE

(A suivre.)

LE MOUVEMENT DRAMATIQUE

La *Poudre d'or*, de MM. René Trintzuis et Amédée Valentin, conte en trois actes, joué à la Comédie-Française, est d'abord d'un insurmontable ennui. Voilà plus de quarante ans que je vais au théâtre, et je ne me souviens pas d'avoir jamais subi un spectacle aussi fastidieux. A la répétition générale, beaucoup de gens sont partis après le premier acte, et après le second la salle était à moitié vide. Pour endurer ce supplice jusqu'au bout, il fallait être retenu par le devoir professionnel, ou par une espèce de sadisme. A la première, le public s'est fâché et a, comme on dit, emboîté ce pauvre ouvrage, pour se désennuyer un peu. Le besoin s'en faisait sentir ! La prolixité, l'ineptie (au sens étymologique) et la prétention du dialogue ont frappé tout le monde et suffiraient à expliquer l'impression pénible qui endormait les uns et faisait fuir ou exaspérait les autres. Mais il ne s'agit pas seulement d'une faiblesse dans l'exécution. C'est la conception, la donnée même, qui est foncièrement absurde.

Le décor réaliste d'une pharmacie de village va servir de cadre à un drame quasi fantastique et symbolico-maeterlinckien. Le pharmacien Georges Lemoal, homme purement pratique, uniquement occupé d'intérêts positifs, néglige sa femme. Oh ! il ne la trompe pas. Il est matériellement fidèle, et même assidu, mais sans l'ombre de véritable amour. Sauf qu'il ne parle pas de politique, quoique conseiller municipal, et qu'il pactise avec la superstition, comme eût dit l'autre, c'est une espèce de Homais. Simone est une sorte de madame Bovary, qui ne trompe pas non plus cet aride mari, mais rêve

de poétiques amours et enrage qu'il ne l'en fournisse pas. C'est, en outre, une Nora ibsénienne, indignée de voir sa précieuse personnalité dédaignée et de compter si peu dans la maison. Elle prend pour confident un rebouteux, à réputation de sorcier, à qui Lemoal avait proposé une association connue sous le nom de dichotomie : chacun d'eux aurait envoyé à l'autre des clients, et l'on eût partagé les bénéfices. Lemoal se moque de la science et de la loi sur l'exercice illégal de la médecine.

Ce Baujard, le rebouteux, est un raseur qui abuse de la situation pour raconter à Simone ses propres amours de jeunesse, qui lui sont indifférentes, et à nous aussi. Ce rustaud, d'aspect si grossier avec sa casquette à trois ponts et toute son allure pesante, a cependant pitié de Simone et va faire quelque chose pour elle. Il lui fait cadeau d'une poudre d'or, dont elle n'aura qu'à saupoudrer les objets que touche son mari pour en être immédiatement adorée ! Dans un conte de fées, les talismans sont à leur place, et l'on en accepte tout de suite leur signification symbolique. Passe encore pour le philtre de *Tristan et Isolde*, drame musical et moyenâgeux. Mais ici nous ne sommes plus dans la légende. Comment croire à la crédulité anachronique et enfantine de Simone Lemoal ? Si elle est ignorante et bornée à ce point, il fallait nous en avertir. Les auteurs nous l'ont présentée sous un jour qui rend cette invention invraisemblable. Ni l'héroïne de Flaubert, ni celle d'Ibsen, malgré leurs côtés ridicules, ne tombent dans cette jocrisserie fétichiste. Au surplus, cette fameuse poudre d'or ne va plus servir à rien ni jouer le moindre rôle dans la suite des événements. MM. Trintzius et Valentin n'ont essayé de nous la jeter aux yeux que comme ornement et digression poétique !

Lemoal va bien changer du tout au tout et se mettre à aimer éperdument sa femme, grâce à Baujard, mais par une autre manœuvre et sans poudre. Le rebouteux persuade au médecin, avec qui il est dans les meilleurs termes, de persuader au pharmacien que celui-ci est atteint d'une maladie de cœur et en mourra inévitablement dans trois mois. Or, sans avoir le droit d'exercer lui-même la médecine, ce pharmacien n'est pas sans en avoir quelques notions. On nous l'a donné

jusqu'à présent pour se portant à merveille. Un homme en parfaite santé ne consulte pas de médecin, et ne craint pas d'avoir une maladie de cœur s'il n'en a jamais souffert. Cela ne tient pas debout.

Même si l'on admet cet énorme postulat, peut-on ajouter foi à la métamorphose de Lemoal? Un malade, ou qui se croit tel et condamné à brève échéance, pourra se montrer affectueux et tendre avec ses proches, mais en le supposant même stoïque, il manquera probablement de l'élan et de l'alacrité qui font normalement les grands amoureux. Ses élégies seront languissantes et déjà funèbres. L'abbesse de Jouarre et son partenaire sont menacés de la guillotine, mais en pleine vigueur physique. Les crises cardiaques commandent de grands ménagements, et, si le médecin ne le lui a pas dit, Lemoal ne l'ignore certainement pas. Incroyable en soi, la manigance du sorcier n'est pas du tout celle qu'il fallait pour procurer à Simone les satisfactions dont elle rêve. Ni Roméo, ni Tristan, ni Enée au quatrième livre de Virgile, ni même le clerc d'huissier Léon ou Rodolphe de La Huchette, ne sont atteints d'aortite avancée. Si c'est d'amour purement sentimental, larmoyant et platonique que se souciait Simone, les auteurs auraient dû nous prévenir.

De l'extravagant nous allons choir dans l'odieux. Tout de suite après cette consultation fatale, Simone en a été informée et a cru, elle aussi, que son mari n'avait que trois mois à vivre. Comment a-t-elle passé ces trois mois, qui s'écoulaient pendant l'entr'acte? Dans les larmes, l'angoisse, un dévouement de sœur de charité? Point du tout, mais dans la félicité, l'ivresse et l'enchantement. Enfin, l'amour! Qu'importe le reste? Charmante femme! Et Lemoal, qui n'a pu s'y méprendre n'est pas révolté de cet égoïsme féroce? La pièce s'en va à la dérive, dans un débordement d'insanité. Mais la vérité se dévoile. Lemoal apprend qu'on l'a roulé, qu'il n'est nullement moribond, mais solide comme le Pont-Neuf. Il ne s'étonne de rien, ne demande aucune explication, et se contente de redevenir aussi froid et sec qu'au début. Étant guéri, il n'est plus bon à rien. Alors Simone, désespérée, se jette sous une automobile. Car le bonheur ne se conçoit que comme une catastrophe, il n'y a de joie que dans la douleur et dans

la mort... Le catastrophisme, le dolorisme et le masochisme sont à la mode. La folie russe a contaminé ces deux jeunes auteurs, mais a trouvé cette fois notre public réfractaire.

Une pareille chose ne pouvait être fort bien jouée. M. Dessonnes et M. Granval ont fait de leur mieux. Madame Ventura mériterait d'être plainte, si ce n'était elle, à ce qu'on affirme, qui a patronné et fait recevoir la pièce.

Mais le comité de lecture n'était pas obligé de croire au navet qu'elle pressait tendrement sur son cœur. Il y a eu un vote favorable, à l'unanimité, moins une ou deux voix, paraît-il. Le comité de lecture s'est condamné lui-même. Il n'a plus de défenseurs. Depuis dix ans, il n'a guère reçu que des pièces détestables, et obtenu que des chutes lourdes. Sans le répertoire si riche et quelques reprises éclatantes, la Comédie-Française aurait déjà fait faillite. Tout le monde en convient. Ajoutons que si nul n'est infallible, s'il arrive à tous les directeurs de se blouser et s'il est impossible de pronostiquer à coup sûr le succès matériel d'une pièce, il y a un minimum de valeur et de sens commun qu'on a le droit d'exiger, à la Comédie-Française, qui n'est pas un théâtre d'essai où l'on risque tout sans grand inconvénient. Il y a même dans certains de ces théâtricules une clientèle pour l'insenséisme et tous les genres de fariboles. Je crois que la *Poudre d'or* aurait fait four partout, mais dans quelques endroits elle n'eût pas fait scandale. Ce minimum de décence littéraire, jusqu'à présent indispensable rue Richelieu, un juge compétent sait reconnaître d'une façon certaine si une pièce le réalise ou non. Cette compétence élémentaire manque à beaucoup de membres du Comité, parce que des comédiens même excellents peuvent n'être pas de parfaits lettrés, et croient souvent trouver un beau rôle — ou permettre à un camarade d'en trouver un — dans une pièce dont les vices rédhibitoires leur échappent. Que de mauvais choix firent d'admirables comédiennes comme Sarah Bernhardt et Réjane, devenues seules directrices de leurs théâtres!

Sans excuser ceux que fait le Comité de lecture depuis quelques années, quelques critiques comme M. Émile Mas, M. Gabriel Boissy et M. Lucien Dubech invoquent les traditions séculaires et la charte de la Société des Comédiens

français. On a dit qu'ils étaient chez eux, et avaient donc le droit de se gouverner eux-mêmes. Pardon ! Ils sont chez nous, puisqu'ils occupent un immeuble national, sans payer aucun loyer et en touchant une subvention. L'État et l'opinion publique ont donc leur mot à dire, au nom de l'esprit français, dont les comédiens ordinaires de la République ne peuvent avoir licence de compromettre les intérêts par de si grossières erreurs. Ils ont une charte ? On peut la modifier une fois de plus (car il y a eu plus d'une réforme depuis 1680, et même depuis le décret de Moscou). Si la Société s'insurge ou paraît décidément imperfectible, on peut la dissoudre et instituer dans le même immeuble un régime nouveau. A elle de ne pas rendre nécessaire ce coup d'État légal. Si ses affaires ont marché cahin-caha à d'autres époques et furent même quelquefois très florissantes, au point de vue artistique — elles le sont encore provisoirement au point de vue pécuniaire, je viens de dire pourquoi — c'est peut-être qu'alors la situation était moins difficile et que, par exemple, le Comité savait ne pas s'aventurer beaucoup en recevant une pièce d'Augier ou de Dumas fils. Actuellement, nous sommes dans une période de transition. Je n'aime guère cette expression, dont on abuse parfois jusqu'au ridicule, mais en l'espèce elle n'est que trop exacte. Les vieux maîtres, les auteurs classés, avec lesquels on était assuré de sauver au moins l'honneur, ont disparu ou ne produisent plus guère. Alors il faut se débrouiller parmi les jeunes ou les demi-jeunes, dont plusieurs ont du talent et des espérances, mais dont aucun n'a encore une signature et un passé suffisant à constituer une garantie. Il faut juger par soi-même, et sur pièces (c'est le cas de le dire). Puisque le Comité de lecture s'en révèle incapable, force sera bien de confier cette tâche à quelqu'un d'autre. A qui ? Je me méfie de tous les comités. Je préfère un juge unique, c'est-à-dire soit l'administrateur général, soit un homme de lettres désigné par le ministre et accepté par les sociétaires. L'idéal serait de tenir son nom secret. On n'y pourrait compter, puisqu'il y a des sociétaires femmes. Il devrait au moins être parfaitement indépendant, voire un peu ours, inaccessible à n'importe quelle sorte d'influences, politiques, mondaines ou féminines, enfin exempt de la tendance démagogique à

favoriser les jeunes sans mesure pour qu'ils vous portent aux nues. On pourrait l'intéresser aux bénéfices, en lui allouant comme appointements une part entière. Ce ne serait pas trop pour un travail si ingrat. Et moi qui n'ai jamais pu me décider à lire un manuscrit, voilà un confrère que je n'envierai point!

Un peu avant la désastreuse soirée de la *Poudre d'or*, nous en avons eu une magnifique pour célébrer le cinquantième anniversaire de l'entrée de Silvain à la Comédie. L'éminent doyen jouait Mithridate, avec toute sa maîtrise, sa diction savante et impeccable, la grandeur et la vérité qu'il réalise merveilleusement dans ces grands rôles. Les chefs-d'œuvre classiques n'ont pas eu de plus parfait interprète ni de plus zélé serviteur. Cette glorieuse carrière peut servir de modèle aux jeunes produits du Conservatoire. Les élèves de Silvain, nombreux dans la maison, ont tous joué avec lui ou récité des vers. Toute la troupe l'a entouré et salué dans une cérémonie finale, et le public lui a décerné d'interminables ovations.

Au moment où j'écris ces lignes, le procès de M. Fresnay n'est pas encore jugé. J'ai déjà dit et je reste convaincu que ce jeune sociétaire a pris la mouche bien à tort. L'engagement de trois ou quatre pensionnaires qu'il considérait comme indignes de cet honneur ne valait pas cet éclat. Eût-il raison à leur sujet, l'incident n'avait pas d'importance, puisqu'on les payait assez peu, qu'elles rendaient au moins dans les petits rôles des services justifiant cette maigre rémunération, et que celles qui n'auraient pas réussi devant le public pouvaient toujours être débarquées au bout d'un an ou deux. Je ne comprends pas qu'on ait impliqué dans le litige M. Max Maurey, à qui il était bien permis d'engager M. Fresnay aux Variétés. Mais la Comédie ne pouvait pas ne pas poursuivre M. Fresnay. Je souhaite seulement que tout se termine à l'amiable, c'est-à-dire par sa rentrée au bercail.

La *Revue de Paris* a déjà fait du *Siegfried* de M. Jean Giraudoux le plus bel éloge : elle l'a publié. Il est sans doute inutile que j'analyse en détail une pièce connue de tous nos lecteurs. A la Comédie des Champs-Élysées, c'est un très grand succès. On considère généralement le début de M. Jean Giraudoux

au théâtre comme l'événement de l'année dramatique. C'est aussi mon avis. Il faut bien dire que rien dans ses remarquables romans ne semblait le prédestiner à cette autre carrière. Une si subtile littérature apparaissait comme l'antithèse exacte de ce qui convient à la scène. Quoi qu'on en dise, c'est vrai que le théâtre a ses lois ou, si vous voulez, ses conditions, quoique moins étroites que certains ne l'ont cru. Mais M. Jean Giraudoux est trop intelligent pour ne pas savoir s'adapter. Il n'a pas abdiqué son style à facettes et à paillettes son imagination continûment inventive, ses jongleries de métaphores, de rapprochements et de contrastes, ni son humour aigu. Il est resté lui-même, c'est-à-dire un des écrivains les plus originaux de ce temps, mais le théâtre l'a contraint de clarifier et de condenser la brillante matière qui, dans le roman, s'affinait et s'éparpillait parfois avec un peu d'excès. Aussi ingénieux et aussi hardi, il est devenu plus direct et plus fort. Son talent n'y a rien perdu, et le théâtre y gagne une recrue infiniment précieuse et opportune.

La pièce *Siegfried* est tirée du roman *Siegfried et le Limousin*, en ce sens que c'est le même sujet, mais traité d'une façon toute différente. Je ne dissimulerai pas que ce sujet me paraît manquer légèrement de vraisemblance littéraire. Il y a, dit-on, des exemples de blessés de guerre, frappés d'amnésie totale et rééduqués avec une autre langue, dans une autre nation. J'avoue que j'ai quelques doutes sur ces métamorphoses, probablement demeurées superficielles, et je ne crois pas que la nationalité soit si facilement interchangeable. Elle tient à des raisons trop profondes, surtout chez des êtres supérieurs à personnalité très marquée. Non pas qu'un Français ne puisse s'assimiler la culture allemande, et un Allemand la culture française. Un esprit d'élite comprend tout et se place à tous les points de vue qui en valent la peine. Il garde pourtant sa marque, et celle de ses origines. Si Jacques Forestier, d'homme de lettres parisien qu'il était avant la guerre et son traumatisme, devenait un écrivain germanique, je suppose qu'il subsisterait dans ses nouvelles œuvres des traces de gallicisme intellectuel, mais je serais moins surpris que de cette mue d'un littéraire en homme d'action. Ce Siegfried artificiellement germanisé depuis si peu d'années, mais dont

l'organisme est né en France, qui devient impromptu le premier homme d'État et le régénérateur de l'Allemagne, m'inspire d'invincibles doutes, ou du moins m'en inspirerait, si ce n'était évidemment un mythe et un jeu d'esprit. Pour la masse des spectateurs, il y a là un drame romanesque et presque fantastique, avec tout le mystère, les incognitos et les reconnaissances en coup de théâtre qui ont passionné les foules depuis *Œdipe-roi* jusqu'au répertoire du boulevard du Crime. Puisque des auteurs aussi divers que Sophocle et d'Ennery ont utilisé ce matériel, M. Jean Giraudoux, peut bien le reprendre à son tour, et il en compose une œuvre à la fois très personnelle et très actuelle.

Car le fond de la pièce et le problème poignant que pose ce scénario à prestige bien scénique et un peu fabuleux, c'est la question des rapports entre l'Allemagne et la France. L'Allemagne était en train de se dissoudre : c'est Siegfried qui la sauve et la réorganise. Il croit agir et agit réellement par patriotisme teutonique, puisque rien ne l'autorise à penser qu'il est d'une autre race. Mais M. Jean Giraudoux a limité la féerie au changement de métier, et ce sont du moins des vues de politique française que son Siegfried applique au Reich, lequel s'en trouve si bien que les généraux prussiens l'approuvent et le soutiennent. M. Giraudoux ne nie donc pas la race, et admet seulement qu'elle peut être greffée et transplantée, mais sans perdre entièrement son caractère efficient. Dans cette mesure il n'a pas tort, et il rappelle avec raison les réfugiés protestants de la révocation de l'édit de Nantes, qui ont tant contribué à édifier la Prusse. Le pur Allemand raciste, dans la pièce de M. Giraudoux, c'est Zelten, l'adversaire de Siegfried, le partisan obstiné de la vieille Allemagne gothique, divisée en nombreux petits États autonomes, plus occupée de philosophie et de philologie, de poésie et de musique que de grande industrie et de politique internationale. Zelten accuse Siegfried de dégermaniser l'Allemagne, sous prétexte de l'ordonner et de l'unifier. Il est, lui, un décentralisateur et un rêveur idéaliste. Siegfried sous son nouvel état civil conserve le pli ineffaçable du rationalisme français et veut y soumettre sa nouvelle patrie.

Puisque la majorité du peuple et même des dirigeants

d'outre-Rhin l'appuie avec enthousiasme, et que la tentative réactionnaire de Zelten échoue, c'est donc que la tâche n'est pas impossible. Inversement, lorsque Siegfried, instruit de sa naissance, décide de rentrer dans son pays natal, il rapportera une greffe lui aussi, une poésie qui manque, paraît-il, à la France, comme la raison fait défaut à l'Allemagne. Une sorte de rapprochement et d'unification au moins approximative entre les esprits des deux nations ne serait donc pas impossible. Et c'est, a-t-on dit ou dira-t-on, une pièce locarnienne. Certains s'en sont émus. Je n'y vois, pour ma part, aucun mal. Qui veut la paix doit en vouloir les moyens. Toute la question est de savoir si l'Allemagne un peu francisée est plus ou moins dangereuse que l'Allemagne archaïque. Certaines apparences seraient peut-être décourageantes, puisque le plus imprégné d'éléments français parmi les États d'Allemagne, à savoir la Prusse, a été longtemps le plus belliqueux. Mais les haines ne sont peut-être pas éternelles. D'ailleurs l'Allemagne du nord était l'alliée de la France sous Richelieu, et ce n'est pas Frédéric II qui prit l'initiative du renversement des alliances. Ensuite, un élément nouveau est intervenu. Zelten voulait restaurer les monarchies, tandis que Siegfried consolidait la constitution libérale et démocratique. Enfin l'entente intellectuelle est certainement praticable et l'était déjà du temps de Goethe, qui la réalisait admirablement pour son compte. La chute des princes et des junker bellicistes qui l'ont empêchée longtemps favorise désormais la prépondérance des éléments goethiens, qui éveillent chez nous tant de sincères sympathies. Songez à Henri Heine et à nos romantiques ! C'est dans le même sens que Geneviève dit le mot final : « Siegfried, je t'aime. » On voit quel monde d'idées exprime ou suggère cette admirable pièce. Si M. Giraudoux persévère, il contribuera puissamment à sauver au moins le théâtre, en attendant mieux, et ce sera déjà très bien.

A l'Odéon, reprise du vigoureux et sombre drame de Jean Jullien, *La Mer*, qui porte l'empreinte du Théâtre Libre et fait encore un grand effet. Première d'une fantaisie de M. Jean-Jacques Bernard, *Le Roi de Malaisie*, sorte d'opérette parlée, avec un peu de musique de scène de M. Georges

Auric, satire du nationalisme, malheureusement un peu banale et scolaire. Mademoiselle Laugier y représente une gentille reine avec bien de la grâce. Entre tant, dans la même salle prêtée, *Le Donneur de sang* de M. Luc Durtain montrait avec une certaine vigueur la duperie qu'est parfois le mariage pour l'homme. Mademoiselle Jeanne Boitel fut exquise.

A la Petite Scène, *Amal et la Lettre du roi* de M. Rabindranath Tagore, traduction de M. André Gide, est l'histoire d'un pauvre enfant malade qui rêve de grand air et de belles aventures. La situation est toujours la même, mais extrêmement touchante. Un garçonnet de douze ou treize ans, M. Yves Bourdier, joue le petit Amal de façon délicieuse. Il pourrait être Joas, mais c'est le diable de monter *Athalie*. Très jolie mise en scène de madame Jean Rivain et de M. Xavier de Courville. Le spectacle se terminait par *On ne saurait penser à tout*, le ravissant proverbe de madame Gérard d'Houville.

Aux Mathurins, *Adam, Eve et C^{ie}*, fantaisie en trois actes de M. Léon Balgi, qui commence au paradis terrestre et finit au jugement dernier, avec du drame, de l'ironie et même des facéties, a paru un peu hétéroclite, mais curieuse et souvent plaisante. On ne voit pas Iahvé, mais on entend sa voix dans un haut-parleur. M. Pitoëff est un Adam plausible, et madame Pitoëff une Eve à laquelle on conçoit qu'il n'ait pas résisté.

Aux Variétés, *la Fille et le garçon* de M. André Birabeau est un vaudeville un peu scabreux, mais assez gai, où l'on apprécie M. Lefaur en maître d'hôtel, M. Pauley en petit chasseur à dolman rouge, et mademoiselle Jane Renouardt en jolie femme : c'est un rôle qui lui convient à ravir.

TABLEAUX DE PARIS

FIGURES DE THÉÂTRE :

LA DIVINE AU CHEVALET. — CELLE QUI DIT ADIEU COMME PERSONNE. — DISQUES DE PHONO ET HORTENSE SCHNEIDER.
— UNE REVUE DES FOLIES-BERGÈRES.

LA « DIVINE » AU CHEVALET. — Un système sur les parfums s'élabore dans mon esprit, pendant que je monte l'escalier d'un immeuble proche de Saint-Augustin, qui n'est ni ancien ni neuf et que j'attends, après avoir sonné à la porte du premier palier... Je songe sans doute à l'émanation que je prêtais à une artiste, dès l'enfance, — dès la première soirée passée au Théâtre-Français. Elle m'avait communiqué l'impression d'un parfum non respiré, transmis à distance. Le son de sa voix, sa manière de parler, je leur avais trouvé, comme à son attitude, à l'harmonie de ses gestes, à sa façon de se mouvoir, une senteur qui enivrait. Je les respirais, comme si elle eût été une fleur; de même que je l'écoutais comme si elle eût été harpe ou violon....

Depuis, je la revis souvent jouer, non sans retrouver la sensation première...

Le valet de chambre m'introduit dans un salon où je suis déjà venu, où je sais que se trouve sur un chevalet le petit portrait, par M. Dagnan-Bouveret, d'une jeune femme pâle, derrière laquelle se devine la Seine au passage de Paris. Elle est vêtue d'une soie bleue de nuit et tient à la main une fleur que les Parisiens ignorent et que les Primitifs admiraient, qui est comme la réunion de plusieurs clochetons de nuances délicates, d'un rose qui tourne au lilas, d'un jaune d'aube, et porte un nom charmant : l'ancolie.

Le portrait est là. Derrière moi le frôlement d'une présence sur le tapis et la voix : la voix au parfum suave, la voix qui était harpe et violon...

Bartet.

Les très jeunes gens ne sauraient sans doute déjà plus évoquer le charme, je ne veux pas ajouter la *distinction* — l'expression était devenue banale — de cette comédienne, ni ce qu'elle donnait de soi-même dans un rôle, tout en paraissant supprimer ce qui eût ressemblé à un effort. L'énergie dépensée pour maintenir cette sorte d'effacement, qui prenait tant de relief, épuisa le cœur de cette femme et l'obligea de quitter la scène dans une forme encore parfaite. Elle s'éloigna du théâtre. Elle s'en effaça sans une de ces représentations d'adieux, touchantes, mais si fréquemment ridicules, où l'on voit les artistes mêlés, les genres confondus et le long desquelles chacun s'efforce, comme dans un match, de fournir tellement de soi, que la protagoniste, qui paraît pour la dernière fois entre des clowns, des phénomènes et des virtuoses étrangers, ne laisse plus l'impression profonde que la mémoire en voudrait garder.

Julia Bartet renonça, des deux mains, à cette apothéose!... Je les vois, ces mains charmantes, qui se dressent devant la femme, à hauteur du buste, comme pour se préserver de la vie ou pour parler. Leurs doigts vont se joindre. Ce sont des mains de Roger de la Pasture, que Van Dyck aurait affinées.

La voix est demeurée aussi pure à l'oreille. Elle donne aux mots une forme. Où réside la puissance des masses que la statuaire nous laisse? Une ligne commence à l'aisselle et se termine au talon ... Elle enchante. Elle est divine. L'esprit de l'homme, qui excelle à trouver le défaut de ce que l'homme crée, n'y rencontre rien qui le blesse. La voix, elle aussi, enfante des formes, sculpte les mots fugitifs, à l'instant retombés au néant.

La voix, les mains de madame Bartet, ses nobles attitudes dans les voiles de la tragédie, sa grâce effacée et incomparable dans des robes de la rue de la Paix. Qui en saura quelque chose, un jour, autrement que par le récit de témoins?

La photographie, — document précieux mais déformé s'il

est instantané, — était devenue, avec certains photographes, aussi peu véritable que ce qui reste des vivants sous le métier de trop de peintres. J'ai vu récemment, je ne sais plus où, une carte-album qui représente madame Bartet à l'époque de ses succès, qui m'a fait horreur. J'aurais voulu pouvoir la détruire... Adrienne Lecouvreur, photographiée, retouchée et livrée à nos jugements, nous donnerait une aussi fâcheuse impression. Et de la duchesse de La Vallière, fluette et suave à la vive Champmeslé et à tant d'autres! Envions les héros qui n'avaient que les peintres pour laisser leur image! Quelques-uns pouvaient fixer cette impression qui n'émane des individus qu'à la suite de certains effets et pendant des moments infiniment courts. Le génie dans l'attitude des comédiennes, des femmes de théâtre, comme celui de tous les êtres d'instinct, est fait d'une succession d'étincelles... L'art consiste à mettre en valeur les qualités et dissimuler les imperfections. La photographie, elle, ne possède point le don ou la faculté de choisir — qui est tout.

Retirée du théâtre, madame Bartet ne pouvait demeurer inactive. Elle se mit à peindre. Mais pour elle seule. Elle n'a pas exposé, ni donné de reproductions de ses toiles dans les journaux. Ce serait mal la connaître que lui supposer de telles impatiences. Il faudrait bien de l'insistance chez ses amis pour la décider à montrer au public ces natures-mortes, ces toiles d'intérieurs, où elle est arrivée à posséder un métier que lui envieraient des peintres qui peuvent mettre sur leurs cadres, au Salon, les deux lettres H. C. initiales de ce *Hors Concours*, ambition de tant d'existences!

Les toiles sont rangées dans la salle à manger, le long des murs. Aucune n'est signée. Cette absence de signature serait bien surprenante, chez une autre débutante que madame Bartet! Je fais la remarque.

— C'est vrai, — dit en souriant celle qui fut Bérénice... — Il faudra que je m'apprenne à signer... Jusqu'à présent, je n'ai pas encore osé...

Touchant et bien exemplaire témoignage de modestie!

Nous nous sommes assis auprès de la table, nous regardons les toiles, qui témoignent de tant de goût et de volonté. Madame Bartet me parle de son professeur. Mais moi, qui

entends la voix, la voix qui a gardé toute sa pureté, toute sa jeunesse, je ne puis m'empêcher de parler de théâtre, du passé, d'évoquer ces représentations de mon adolescence où le nom de Bartet donnait un si grand prestige à la Comédie-Française. J'éveille des souvenirs. J'interroge... Je vois les yeux sourire. Le charmant visage retrouve à l'instant l'expression des minutes heureuses, devant la salle enthousiaste, où battait mon cœur de vingt ans.

Dans les évocations de ces soirées auxquelles de grandes comédiennes prêtent un inoubliable éclat, que ne retrouvons-nous de nous-même, tout mêlé à ce qu'elles nous ont donné?...

Je fais un peu l'élève, à mon tour. Je dis :

— Comment respiriez-vous, pour que l'alexandrin pût conserver toute son ampleur et sa pureté?

— Comment?... Mais ainsi... Il faut respirer largement, profondément...

Madame Bartet récite deux vers de Racine qui s'envolent dans la pièce avec l'ardeur musicale, souple et contenue, que nous avons jadis connue.

— Voilà! — dit-elle... Les mains ont fait le mouvement de deux ailes.

Je voudrais pouvoir m'écrier : encore! Mais la volupté n'est-elle pas de se refuser de prendre, lorsqu'on sait qu'on pourrait prendre davantage?... Ces deux vers ont éveillé pour moi des souvenirs, autant qu'une tragédie tout entière.

L'art de la diction se perd. Dans la jeune école du Théâtre français, je ne puis à l'instant me souvenir, par exemple, que de l'art de dire de mademoiselle Renot — ce qui ne tend pas à prouver qu'elle soit seule, mais elle seule m'a frappé. Je le dis. Madame Bartet fit d'analogues observations, un soir qu'elle s'était rendue en spectatrice dans son théâtre d'autrefois, y trouvant, après si peu d'absence, tant de nouveaux visages, déjà.

A propos des exercices de respiration dont nous parlions tout à l'heure, elle me dit, qu'en se hâtant beaucoup, elle était arrivée à pouvoir réciter les quatorze vers de certain sonnet, d'une traite, sans avoir repris haleine.

— ... Lequel de vos rôles avez-vous le plus aimé? — lui ai-je demandé brusquement.

Elle sourit... Les yeux ont leur mélancolie, leur flamme, leur jeunesse.

— Mais je ne sais pas!... Je les ai tous préférés quand je les jouais... Autrement,... les aurais-je interprétés comme je devais le faire?...

Nous parlons de *Bérénice*, sur laquelle nul ne comptait, répétée le soir, à six heures, lorsque les répétitions *sérieuses* étaient terminées... Et qui obtint un si grand succès...

Le véritable, le plus grand regret de théâtre de madame Bartet, je le devine en causant avec elle, devant les toiles, placées sur la table de la salle à manger, c'est de n'avoir jamais interprété *Phèdre*. Sarah Bernhardt, qui avait promené ce rôle dans le monde entier avec un succès retentissant, était vivante. A la Comédie-Française, l'*emploi* appartenait à certaine tragédienne qui n'avait point raison de le céder.

— Lorsque j'aurais pu le jouer, je sentis qu'il m'aurait fallu plusieurs années pour le parfaire... Il était trop tard...

Qui sait, dans ces beaux fruits vermeils que je regarde sur les toiles peintes par Julia Bartet, le nombre d'alexandrins de *Phèdre* emprisonnés? Son subconscient les répète, pendant qu'elle est occupée à peindre.

Aurons-nous jamais écrit tous nos livres? Les peintres auront-ils jamais pu peindre toutes leurs toiles, les tragédiennes et les comédiennes interpréter les rôles pour lesquels elles se sentaient peut-être le plus de dons?

Sans *Phèdre*, le souvenir de celle que ses contemporains avaient surnommée la *Divine*, est-il moins pur et moins tenace?

Bartet (— C'est vrai, il va falloir que je m'apprenne à signer!) ce nom reste au théâtre entre ceux de Rose Chéri et de Réjane, synonyme de cette passion pour la scène qui demeura toujours noble, digne, voilée. Ces artistes évoquent, au milieu de leurs générations, les déesses de l'époque archaïque de nos musées. La tête peut avoir été arrachée par les vandales, les bras manquer : ces mutilations n'offensent point le regard. L'imagination recrée certaines comédiennes avec les syllabes d'un nom ineffaçable, comme les yeux reconstituent la pureté des lignes, l'harmonie du corps, sous

les grands plis droits de la statue, — même s'ils ne laissent apercevoir dans l'ondulation de l'étoffe que l'extrémité d'un pied nu.

* * *

CELLE QUI DIT ADIEU COMME PERSONNE. — La salle de *Bobino Music-Hall*, à Montparnasse, rue de la Gaité, un dimanche soir, pendant les représentations d'Yvonne George. Nous sommes au premier rang de côté, devant une immense glace placée derrière la baignoire d'avant-scène et qui reflète le fond du théâtre. Dans l'atmosphère bleue de fumée de cigarettes, des couples qui ont fait la grasse matinée, qui ont traîné tout le jour et se sont peut-être disputés, se trouvent mûrs, enfin, pour la réconciliation du dimanche soir. Pour sceller une paix passagère, d'autres n'ont pas attendu la nuit... Ils se tiennent par la main, les doigts noués, ils ont les épaules réunies. La femme se blottit contre le compagnon qui fume dans la stalle voisine. Amoureux, l'homme du peuple goûte plus de plaisir, si le contact d'un corps consentant ajoute à son bien-être.

Yvonne George paraît devant ce public laborieux, épuisé par son dimanche et prêt à entendre détailler les tourments de la passion. Mademoiselle George y excelle. Une romance devient avec elle tout un drame, où le dernier sanglot n'est pas arraché. Ce que les mots ne formulent point, s'impose par la puissance nerveuse que dépense cette artiste rare. Elle donne constamment l'impression d'être à la fois inégale et supérieure et de procéder au music-hall selon les formules du théâtre, beaucoup plus que du café-concert. J'ai vu, jadis, chez des amis, Félicia Mallet, déjà ravagée par une intoxication qui devait longtemps encore traîner son ombre parmi les vivants. J'ai entendu, dès la quinzième année, en escapades, l'incomparable Yvette Guilbert, qui fouillait, qui cravachait, qui évoquait l'enfer parisien avec des airs dégoûtés et des grimaces écoeurées, une véhémence ironique et une diction impeccable. J'ai maintes fois regretté que cette Yvette Guilbert-là, qui eut la bonne fortune de paraître au temps des Bruant, des Jules Jouy, des Xanrof, n'ait point

formé, selon les temps nouveaux, de jeunes chansonniers qui l'eussent maintenue dans sa voie première. Yvette Guilbert craignant d'avoir épuisé sa veine découvrit le moyen âge... C'est toujours un danger. Elle nous donna des *mistères*. Ces ouvrages ont leur naïve beauté; comme les cathédrales et leur peuple de saints et de monstres. Mais il faudrait des cadres spéciaux et beaucoup de rareté à ces aventures. Le théâtre est un des miroirs du temps. Il doit demeurer actuel et se renouveler constamment. Pour les chefs-d'œuvre et le passé, il y a les matinées poétiques de la Comédie-Française et il devrait, surtout, y avoir l'Odéon, qui formerait les jeunes.

Yvonne George procède, instinctivement et de son propre tempérament, de Félicia Mallet et d'Yvette Guilbert. Elle les continue en les renouvelant. Elle est de la même classe. Mais elle est de son temps. Elle possède le don, comme ceux qui réussissent au music-hall, de *faire* quelque chose avec rien ou avec bien peu. Elle dit, elle *vit* une romance pendant quelques instants, plus qu'elle ne la chante. Elle ne cède pas à ces effets trop faciles qui soulignent des notes, mais ne se préoccupent point du sujet.

Tout ce qu'elle exprime porte. Elle excelle dans les romances d'adieu, elle y devient pathétique. Elle dit au revoir comme personne, à un amant qu'elle ne reverra plus, du quai d'une gare. Elle fait les derniers petits signes déchirants, avec des demi-gestes, des ébauches de mouvement, un visage contracté, une fièvre de femme qui essaie vainement de dissimuler ses angoisses, tout à fait remarquables. Le train est là, devant elle, — devant nous. On évoque la vapeur et les tintinnabulations des signaux et le pauvre être à demi paralysé qui demeure le long des rails, en grimaçant encore un vague sourire, avant de s'effondrer.

C'est toujours un amour uniquement sensuel, un amour que connaissent dans ce quartier — et dans beaucoup d'autres! — les spectateurs qui s'étreignent la main à la faveur de l'obscurité...

Cette semaine, chaque numéro du programme de *Bobino* est merveilleux! J'observe Foujita, qui n'en perd pas un détail, auprès de la ravissante madame Foujita, du côté opposé

à celui où je suis assis, également au premier rang. Tout interprète semble, à tour de rôle, pousser au paroxysme du genre un talent moyen. La médiocrité exagère avec une aisance qui crée son pittoresque. A Paris même, dans un quartier qui ne fait que confiner aux faubourgs, nous voyons défiler des numéros qu'on croirait transposés par Chagall. Une dame mûrissante, moulée dans un maillot chair, — de ma place je ne sais distinguer le sein du genou, — une dame qui a été belle, — la pauvre! — reçoit des projections sur le corps. Elle devient iris, au milieu des fleurs; elle devient sirène, parmi les flots. La puissance des yeux grands ouverts, que les projecteurs aveuglent, essaie de maintenir encore le prestige de la vie à cette apparition. Équilibristes, acrobates, chanteur mondain, danseur et danseuse, nous voyons se succéder tout le déjà rencontré à travers la France, mais enluminé, déformé.

... Dans sa robe de velours bleu fané, lorsque Yvonne George s'élance de scène avec son élégance naturelle, sa communication directe avec les spectateurs, ce qu'elle leur verse dans le cœur de commune et éternelle douleur, de désirs qui saigneront toujours jusqu'à ce que le corps n'en puisse plus, Yvonne George, c'est, devant l'éclairage impitoyable des projecteurs, un être de chair et de nerfs. Le plus primitif de ses auditeurs a l'impression, quand elle disparaît, qu'au delà des portants, elle continue d'errer et de souffrir.

* * *

DISQUES DE PHONOS. — Dans les galeries des Champs-Élysées, qui évoquent les *passages* d'autrefois, mais qui leur ressemblent comme le présent peut être assimilé au passé...

Il existe, rue des Petits-Champs, entre la Place des Victoires et la Bibliothèque nationale, à proximité de la Galerie Vivienne, un de ces anciens *passages*, je crois qu'il se nommait *Galerie du Cadran*, je ne certifie point. Il était orné de glaces. Il ne menait à rien. Aux heures de vogue du Palais-Royal voisin, il devait en être comme une sorte de prolongement. Je ne sais plus qui m'a raconté qu'au temps des romantiques, les hommes de lettres à la mode paraient là, parmi des

acteurs et des artistes célèbres, et qu'on y voyait Pradier ou Théophile Gautier, entre Bocage et Frédérick Lemaître. Un débutant avait reçu rendez-vous dans la galerie du Cadran, à onze heures du matin, d'Alfred de Musset qui arriva ivre encore de la nuit... M. de Balzac y passait également. S'il m'arrive de traverser le jardin du Palais-Royal et de gagner la quartier de la Bourse, je fais un crochet pour venir jeter un regard rapide sur ce lieu, jadis si fréquenté et aujourd'hui complètement et irrémédiablement désert.

A Paris, les passages semblent voués à des vogues éphémères. Nos petits neveux ne connaîtront peut-être plus la galerie des Champs-Élysées, qu'à certaines heures tant d'étrangers remplissent aujourd'hui. J'ai évoqué la *galerie du Cadran*, plus déserte que Thèbes à l'heure de midi, en y pénétrant tout à l'heure. Et j'ai retrouvé, presque dans le même instant, des réminiscences de ce que M. Jean Aragon a tracé de si remarquable, d'inoubliable, du passage de l'Opéra dans le *Paysan de Paris*, — le passage de l'Opéra récemment emporté par les démolisseurs et devenu amorce de la rue Chauchat, au boulevard Haussmann.

Les galeries des Champs-Élysées servent de départ, si l'on peut dire, au *Lido*. Le péristyle s'y trouve, ou, plutôt, l'ascenseur, comme pour les mines. Mais un Parisien s'approvisionne aussi, dans ces galeries, des cravates les moins galvaudées et de disques de phonographes qui n'ont point traîné partout. Voilà deux raisons de créer une clientèle à un lieu qui ne paraissait point destiné à drainer les promeneurs de ces Champs-Élysées, qui ont remplacé dans l'industrie parisienne les boulevards d'autrefois.

Entrons dans la petite boutique entresolée du vendeur de disques. Le rez-de-chaussée est encombré de dames que leur accent étranger permet d'identifier à de véritables parisiennes et que la profusion de leurs bracelets de diamants, le découpage savant du cuir ou de la peau de leurs petits souliers, la forme du chapeau dans lequel disparaît leur crâne aux cheveux courts, permettent de ranger dans la catégorie de celles qui font aujourd'hui la loi, c'est-à-dire qui subissent le joug de certains fournisseurs, avec le plus de soumission.

Montons à l'entresol. Le *patron* nous fait ouvrir un des

cinq ou six boxes destinés aux auditeurs des disques les plus récents. Ce *patron* n'a pas l'apparence de ceux que l'on nommait des *commerçants*, au temps des barrières et des situations strictement définies. Il a cet air amusé des yeux entre les cils et certaine nonchalance qui révèlent plutôt l'artiste. Mais, encore une fois, ne vous fiez plus à la qualité de « commerçant », pour aller tracer, comme au temps de César Birotteau, un portrait de ce genre d'individus. Vous risqueriez, croyant vous adresser à un employé ou à une commise, de découvrir que vous parlez à un jeune homme ou une jeune femme de la meilleure société, de l'aristocratie même, qui a bravement, courageusement, élégamment pris son parti des temps présents et ne croit point se déshonorer en vendant quelque chose. Des Altesses nous ont renseignés publiquement, sur ceux et celles qui gagnent ainsi leur vie ou qui se font, plus justement, de l'argent — dans un temps où personne n'arrive à *gagner sa vie* tant celle-ci est ruineuse et où l'argent tient plus de place que jamais, même pour ceux qui l'ont toujours très peu considéré et jamais compté.

Je suis dans le cinquième box de ce marchand de disques. Les employés vont et viennent. Une grande activité règne dans ce magasin étagé et lilliputien.

Des photographies au mur. Je pense que vous vous attendez à ce que je vous énumère celles de *stars* du gramophone, que l'on voit partout, émules de Caruso et de Melba, ou ces noirs qui font fureur et que les appareils du monde entier font entendre dans le même temps, sur toute l'étendue de la terre... Non. Les photographies, dédicacées, que j'ai devant les yeux, sont celles d'Offenbach et d'Hortense Schneider, la créatrice de la *Belle Hélène*... Nous sortons de la banalité.

— Oui, n'est-ce pas, j'ai mis là cette photographie, de mon grand-père, pour donner un peu d'intimité, — me dit le *commerçant*.

Le petit-fils d'Offenbach, — je l'ai connu s'occupant des publications Pierre Lafitte — s'est fait marchand de disques, le petit fils de la *Perichole* vend *Halleluia*, ... à la douzaine!

Cette photographie d'Offenbach est datée de New-York,

comme par prédestination, en juin 1876. Le célèbre compositeur avait été se refaire là-bas de quelques années de direction malheureuse aux Variétés, après la guerre de 1870. Il est vêtu d'une redingote, coiffé d'une sorte de chapeau melon en paille tressée — c'est l'été, — et d'une main gantée, tient un cigare fumant. Cette photographie qu'il envoyait à sa propre femme restée à Paris (la grand'mère du marchand de disques) porte ces mots : à *Madame Offenbach, respectueux hommage*, et c'est signé : *Offenbach*. Voici un mari « respectueux », en effet.

Pendant que je considère la photographie d'Hortense Schneider, j'entends sortir d'un appareil voisin la voix de Gene Austin, qui chante *My blue heaven*, avec tous les velours que l'on suppose. Mais, en moi, un autre air s'impose. Hortense Schneider elle-même, au mois de juin 1914, me l'a chanté; elle avait soixante-quinze ou seize ans!

*Dites-lui qu'on l'a remarqué,
distingué...*

Dites-lui... qu'on le trouve aimable!...

*Dites-lui que, s'il le voulait,
on ne sait*

De quoi l'on se sentirait... capable!...

... Mademoiselle Schneider portait une robe grise, elle était coiffée d'un grand chapeau noir couvert d'aigrettes, du tulle blanc autour du col, des brillants au corsage et aux doigts. Elle pouvait dissimuler de quinze à vingt ans. Elle *dit* plus qu'elle ne modula, — mais avec quelle grâce, quelle finesse, quelle roublardise! Étaient-ce les yeux qui chantaient encore? Étaient-ce les lèvres fanées mais rougies? Elle esquissait un geste, la prunelle glissait entre les cils...

Dites-lui qu'on le trouve ai-ma-a-ble!

Le femme de théâtre et d'amour, la femme de l'Exposition Universelle de 1867, — celle qu'on avait alors surnommée le... Passage des Princes, — se retrouvait avec tout ce qui avait pu plaire aux hommes de sa génération, à l'époque des crinolines, des *suivez-moi jeune homme*, des volants, des pieds haut chaussés, des lingerie encombrantes en enrubannées...

Dites-lui que, s'il le voulait...

Ah! la commission n'avait pas besoin d'être répétée deux fois! Comment n'aurait-il *pas voulu*, le contemporain de Meilhac et Halévy, auquel ce massage parlé était destiné?...

Les paroles, la musique, les intonations de la chanteuse, ses regards et tout ce qui émanait d'elle encore, qui lui avait été vaporisé par son temps, tout devait porter *à vouloir*, à l'instant. Quel art du sous-entendu, de la nuance, de la manière...

Devant cette photographie, tout un autre temps est là, aussi lointain et sans doute aussi proche, que celui de mademoiselle Lange ou de madame Dugazon, — tandis que le disque dans le boxe voisin, fait chanter, — de son Amérique même, — ce Gene Austin, qui roucoule *My blue heaven*...

* * *

UNE REVUE DES FOLIES-BERGÈRES. — Combien sommes-nous, je ne dirai pas de Parisiens, mais combien sommes-nous de Français, dans la salle?

Peu.

Cependant, ce qui est bien extraordinaire, cette revue est peut-être la plus *parisienne* — enfin — que j'ai vue cette année et, en tous cas, la plus « revue » de toutes.

Jadis, ce mot impliquait de la part des auteurs quelque souci de l'actualité *parisienne*. Les directeurs de music-halls, n'escomptant aujourd'hui que la présence de spectateurs étrangers, s'efforcent de leur donner des tableaux qu'ils puissent regarder sans effort d'imagination. La revue est un spectacle auquel on peut prendre part à n'importe quel instant de la soirée et quitter à n'importe quel autre. C'est faire injure, cependant, à une part considérable des étrangers venant à Paris de ne les croire susceptibles de s'intéresser qu'à des tableaux vivants dont tous les *sujets* auront, quoiqu'il advienne, les seins, le ventre, les reins et le reste non voilé.

Je suis allé aux *Ambassadeurs* une récente nuit de mai qu'il faisait encore très frais, ce qui est peut-être bien, en dépit de nos protestations, la température rêvée du printemps et de l'été alentour des Tuileries.

— « Lorsque la chaleur règne à Paris, dit Marie Laurencin, elle a quelque chose de stupide, comme une personne qui pose mal ses pieds, exprès, pour nous faire enrager!... »

Il était près d'une heure du matin, aux *Ambassadeurs*. Une troupe de New-York venait de débarquer, si nouvellement qu'on avait le sentiment que le transatlantique se trouvait à l'ancre derrière le théâtre et que le spectacle se donnait sur un quai de Cherbourg ou du Havre. Les filles étaient jolies. Elles étaient exercées, légères, gracieuses et d'une jeunesse indéniable...

Toutes montraient de leur corps ce qu'il est généreux et adroit d'offrir pour susciter le désir d'en connaître davantage. Aucune n'était nue, ni même demi-nue. Le spectacle était animé, ravissant. Certaine grande belle fille, d'une rare élégance, dont la jupe était de mousseline blanche, dansait, décolletée jusqu'aux reins, ce qui restait de corsage était constellé de diamants. Auprès d'elle, les figurantes anatomiques qui ne cessent point de descendre et de remonter les marches étroites des escaliers de nos music-halls, donnaient le sentiment de la différence qui peut exister entre les aliments tels qu'on les trouve sous les vitrages des Halles Centrales ou tels qu'ils apparaissent sur les dressoirs éblouissants des restaurants à la mode.

Mais revenons aux Folies-Bergères, où nous trouvons, comme presque partout dans la salle, si peu de Français, et, sur la scène, le nu présenté sous toutes les formes imaginables, incorporé à des machines tournantes, des cartonnages dorés, et qui agrmente quelques tableaux charmants, comme la scène des orgues foraines ou la suite de la *Belle au Bois dormant*. Les costumes en ont été dessinés par George Barbier.

On reconnaît, dès le premier instant, le trait du maître. George Barbier est un illustrateur de race. Il aime, il connaît, il collectionne, il respecte les livres. Il sait, sans peut-être penser les connaître, ces détails en apparence insignifiants, qui affirment le caractère d'un personnage, d'une époque. Il indique le relief d'un temps. Son regard mesure, impitoyablement le volume de *paniers* d'une belle du XVIII^e siècle ou le contour d'un vertugadin du XVI^e. Mais il sait, aussi, ce qui est indispensable, présenter les personnages d'autrefois, avec on ne sait quel agrément qui n'est que de ce jour. Tout est exact, strict, incritiquable en leurs ajustements. Mais, pourtant, ils ont l'air de dire, par l'expression du visage, qu'ils ne sont

point des fantômes. Un ornement insignifiant vient nous rappeler qu'ils sont et resteront à jamais nos contemporains aux regards de nos successeurs.

Barbier a illustré les *Bains de Bade*, de Boylesve, et la *Double Maîtresse*, d'Henri de Régnier; ses *Poèmes en Prose*, de Ch. de Guérin, paraissent cette quinzaine et furent tous souscrits bien avant leur apparition, ainsi que l'album de *Costumes de Théâtre*, — pour lequel Edmond Jaloux a écrit la préface que l'on pouvait attendre de cet artiste curieux et sensible, en qui l'érudition n'a jamais atténué la fraîcheur. Illustrateur, Barbier restera comme un maître charmant. Il est amoureux des lignes et des grâces, dans un temps où ses confrères se soucient peu souvent du livre, qu'ils accablent en s'illusionnant sur les ornements qu'ils lui prodiguent.

A la scène, dans cette Revue des Folies-Bergères, qui est un spectacle si varié et si complet, les costumes anciens que Barbier a su adapter aux fantaisies échevelées du music-hall, les costumes anciens évoquent des élégances passées, plus fastueuses, plus compliquées, qui défendaient la femme et l'homme, semble-t-il, contre l'attrait qu'ils pouvaient ressentir. Alors que se déshabiller n'est plus aujourd'hui que l'affaire d'un moment, cela semble avoir été jusqu'au début du *xx^e* siècle d'une complication saugrenue. Et l'on se demande comment les dames pouvaient être *galantes*, au temps de Brantôme, dans leurs corsets bardés de fer et de baleines, emprisonnées dans leurs ruches et leurs collerettes, leurs amples et longues jupes, sous leurs coiffures compliquées, alourdies, — autrement que du bout des lèvres et des doigts.

L'amour-passion ravageait des existences, dont le corps était si bien défendu....

J'ai vu récemment sur une affiche *de province* ce simple titre... d'opérette : *Viens-tu dans mon lit*? Évidemment tout est beaucoup plus simple en 1928....

— Mais, ajouterez-vous, y avons-nous beaucoup gagné?

Moi, je répondrais oui, — tout de même.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Madame de Staël et l'Allemagne,
par le comte d'Haussonville (*Calmann-Lévy*).

Le précédent ouvrage du comte d'Haussonville, *Madame de Staël et Necker*, nous avait conduits à la fin de l'année 1803. Suspecte au gouvernement du Premier Consul, madame de Staël avait reçu l'ordre de s'éloigner à plus de quarante lieues de Paris, et plutôt que de s'établir à Dijon, qui lui avait été désigné comme résidence possible, elle avait décidé de voyager. Après quelques jours passés à Metz en compagnie de Charles de Villers elle avait pris la route de l'Allemagne.

Nous la retrouvons donc cette fois, en novembre 1803, à Francfort, d'où elle adresse à Villers une lettre qui contient ce passage frappant : « Vous dirai-je au bout de deux jours, en véritable Française, mon impression sur un pays que je ne connais pas? Arrêtée dans l'auberge d'une petite ville, j'ai été entendre un piano sévissant dans une chambre enfumée, où des vêtements de laine chauffaient sur un poêle de fer. Il me semble qu'il en est de même de tout : c'est un concert dans une chambre enfumée. Il y a de la poésie dans l'âme, mais point d'élégance dans les formes ».

« Un concert dans une chambre enfumée! » Ce n'était pas mal au bout de deux jours. Il faut parfois se fier aux premières impressions. Au reste madame de Staël ne cherchera plus par la suite les formules générales. Dans les lettres à Necker, le *cher ange*, demeuré à Coppet, lettres qui constituent la principale source de l'ouvrage de M. d'Haussonville, on trouvera, ainsi qu'il est naturel, plus d'impressions de voyage directes que de méditations sur l'esprit du pays. En ce sens cette précieuse correspondance constitue plutôt une introduction à *Dix années d'exil* qu'à l'*Allemagne*.

Benjamin Constant l'ayant rejointe, madame de Staël gagna Gotha. C'était une de ces petites cours d'Allemagne que Voltaire appelait « de vieux châteaux où l'on s'amuse ». La princesse Louise Dorothee y régnait. C'était une vieille amie de Grimm, et celui-ci s'était réfugié auprès d'elle depuis la Révolution. Nul doute que le désir de rencontrer ce célèbre chroniqueur-épistolier n'eût été pour beaucoup dans la visite de madame de Staël à Gotha. L'entrevue pourtant ne lui apporta nul plaisir : elle trouva Grimm « lourd, goguenard, sans esprit ni mesure, et d'une aristocratie stu-

pide ». Le prince héréditaire de Gotha l'amusa bien davantage. Il mettait du rouge et avait des goûts efféminés. Maniaque et lyrique, il nourrissait à l'égard du Premier Consul une admiration d'une nature assez bizarre. Il l'appelait « le séraphin, l'unique » et racontait sérieusement que le général, naguère, lui avait tendu la main en lui disant : « Prenez-la, duc, elle est pure », à la suite de quoi lui, prince, avait fait verser « des larmes de sensibilité à ce Grand Unique... »

On se lasse des originaux. Madame de Stael se rendit en hâte à Weimar, où la cour lui fit une réception presque triomphale. Le duc Charles-Auguste, sa mère, la duchesse Amélie, sa femme, la princesse Louise de Hesse, furent en effet conquis dès le premier instant par l'esprit de madame de Staël. « Dieu sait combien d'individualités ont péri pour la façonner à sa naissance et dans quelle foule d'êtres ces esprits devront rentrer quand ils seront mis en liberté par sa fin », écrivait une dame de la cour, qui participait à l'engouement général. On donna au château des représentations théâtrales en l'honneur de la voyageuse et, durant son séjour même, les princesses lui écrivirent fréquemment, des billets louangeurs, qu'elle, pratique, s'empressa de transmettre à Necker, pour qu'il les montrât aux amis, et, si possible, les fît passer en France.

Mais il y avait à Weimar un autre cercle dont madame de Staël entendait bien conquérir les faveurs. Wieland, Goethe et Schiller le composaient. Madame de Staël les vit souvent. Goethe « lui gâta l'idéal de Werther ». « C'est un gros homme sans physionomie..., qui n'a rien de sensible dans le regard, ni dans la tournure d'esprit, ni dans les habitudes, mais c'est du reste un homme très fort dans l'ordre d'idées littéraires et métaphysiques qui l'occupent ». Cette dernière louange devait prendre plus d'ampleur dans l'*Allemagne*, où madame de Staël prouva qu'elle pouvait, mieux que personne, comprendre le génie des grands Allemands. Au total les trois l'impressionnèrent et, en somme, lui plurent. Leur produisit-elle la même impression? Il est malaisé de le dire. Schiller, quand elle partit, déclara qu'il lui semblait relever d'une grande maladie. Pourtant il la loue dans certaines lettres. Il est évident que madame de Staël qui parlait beaucoup dut le fatiguer. On n'était pas accoutumé à un pareil flux de mots, à Weimar. Mais comment un Schiller, un Goethe eussent-ils pu ne pas reconnaître la magnifique intelligence de Delphine?

A Berlin, la « station » qui suivit Weimar, madame de Staël, après avoir connu quelques difficultés pour se faire présenter à la cour (le représentant de la France ne pouvait s'en charger), fut admirablement accueillie par Frédéric-Guillaume III et sa femme, la belle

reine Louise. Il y eut là aussi des fêtes données pour elle, fêtes sur lesquelles un incident jeta pourtant une ombre légère : la fille de madame de Staël, Albertine, ne s'était-elle pas avisée, pendant un bal, de gifler le prince royal, un enfant comme elle ? De méchants bruits coururent aussitôt sur l'éducation française, mais le mouvement d'enthousiasme ne pouvait s'arrêter pour cette vétille et la société berlinoise suivit bientôt l'exemple donné par les souverains : chacun voulait inviter madame de Staël et elle passa dans tous les grands salons aristocratiques et ceux, très littéraires, de la haute société juive. C'est là qu'elle rencontra la fameuse Rahel (Levin-Varnhagen) dont M. Spenlé nous conta jadis le curieux destin ; l'entrevue eut l'aspect d'une reconnaissance passionnée, mais ce n'était qu'apparence, en ce qui concerne Rahel du moins, car dès le lendemain elle affirmait dans le privé que la voyageuse n'avait rien compris à l'Allemagne, qu'elle ne savait ni voir, ni entendre, etc.

En dépit des témoignages d'admiration qu'on lui prodiguait, madame de Staël se plaisait moins à Berlin qu'à Weimar. Elle trouvait la société « alignée à la prussienne ». Un homme cependant la gagna tout à fait, Schlegel, dont l'intelligence la frappa si vivement qu'elle rêva aussitôt de le donner pour maître à ses enfants et de le ramener à Coppet. Ce furent des négociations assez malaisées à mener : on sait qu'elles se terminèrent pour le mieux.

Mais, tandis qu'à Berlin madame de Staël s'indignait avec toute la société de l'exécution du duc d'Enghien dont la nouvelle venait de parvenir, puis s'inquiétait du sort de son ami Moreau, compromis dans la conspiration de Cadoudal et arrêté, Necker tombait gravement malade et après quelques jours de souffrance mourait. M. d'Haussonville a écrit sur ces derniers jours de Necker des pages assez émouvantes. Cette fin fut belle. M. Necker n'avait pas composé en vain deux gros volumes de morale religieuse : il était capable de mourir avec sérénité et le prouva. Certaines de ses pensées, que madame de Staël publia par la suite, sont d'un philosophe véritable et tels passages sur la vieillesse mériteraient d'être universellement connus. Le malheur est qu'il faut détacher ces morceaux d'un ensemble sermonneur et pompeux.

La nouvelle de la mort de son père toucha madame de Staël à Weimar. Elle pensa devenir folle de douleur... Revenue à Coppet, après quelques jours tout entiers de désespoir, il lui fallut pourtant songer à vivre. La solitude dans un lieu peuplé de souvenirs lui parut impossible à supporter. Comme l'Empereur, de nouveau sollicité, refusait toujours de la laisser rentrer à Paris, elle décida de partir pour l'Italie...

L'ouvrage de M. d'Haussonville se recommande à bien des titres.

Non seulement il apporte sur la société allemande dans les toutes premières années du XIX^e siècle de précieux renseignements, mais il présente cet autre et incontestable avantage d'être rempli d'inédits de madame de Staël. Et cette femme ne pouvait écrire une ligne sans l'éclairer d'une flamme de vie et d'intelligence...

Lettres de madame de Staël à Benjamin Constant,
publiées par M. Paul-L. Léon (*Kra*).

Nous ne signalons ici que pour mémoire cette intéressante publication, dont les lecteurs de la *Revue de Paris* ont eu la primeur. La violence de caractère de madame de Staël, la passion jalouse dont elle entourait ses enfants apparaissent là tout entières, à l'occasion de cette curieuse affaire d'argent qui la mit aux prises avec Benjamin Constant. Plus troublants que cette étonnante explosion d'indignation et de rage sont les passages où se manifeste, sous une forme voilée, le regret d'avoir perdu ce compagnon d'intelligence idéal qu'était, aux yeux de madame de Staël, Benjamin Constant. « Ah! lui écrit-elle en 1814, si vous aviez le caractère de l'ami qui m'est fidèlement dévoué (M. de Rocca), j'aurais été trop heureuse »

Ni O'Donnell, ni Rocca ne purent en effet lui faire oublier Benjamin Constant. Il est vrai qu'il avait quelques qualités d'esprit dont les aimables jeunes gens qui le remplacèrent n'étaient pas aussi généreusement pourvus....

La Gerbe d'Or, par Henri Béraud (*Éditions de France*).

Le père de M. Béraud tenait à Lyon une boulangerie, la *Gerbe d'Or*. C'était un ancien militaire qui, au milieu des pains et des galettes, avait conservé un air martial et des goûts d'élégance : un brave homme qui s'emportait volontiers, mais ne manquait ni de bon sens, ni d'esprit de justice.

Autour de lui et du fournil, qui fleurait le pain chaud, s'organisent dans les souvenirs de M. Béraud une série de scènes familiales, qui font songer à des peintures flamandes : repas plantureux et joyeux pris en commun avec les ouvriers, fêtes patronales aux allures de kermesses.

Mais le jeune Henri ne s'amollissait pas au milieu de ces délices semi-bourgeoises. Il avait l'esprit d'aventure — et positivement le diable au corps. Ses meilleurs souvenirs, ce sont les grandes expéditions et les farouches batailles entreprises avec les autres *gones* (gamins) lyonnais. Une merveilleuse série d'aventures s'est alors placée dans sa vie : ce fut sa période Cortez, sa période Pizarre et il en parle avec romantisme et regret. Pourtant les retours n'étaient

pas toujours gais. Quand, le soir, le conquistador revenait au bercail, le nez en sang, les vêtements en loques, il était de règle que son père le fessât proprement... Cet ancien soldat ne s'en laissait pas imposer par l'héroïsme.

Autre aspect de la vie inoubliable : une exposition, qui en 94 fit pousser à Lyon des villages nègres et chinois. L'univers entier sur deux hectares. Jamais, déclare M. Béraud, je n'ai, dans mes voyages, retrouvé sensations aussi vives... et chacun le comprendra.

La beauté de l'enfance tient dans la puissance des impressions qui y prennent place. Nous regrettons toute notre vie cette débauche de joies et de peines. Et c'est ce qui fait à l'ordinaire la tristesse de cette sorte de souvenirs : ce sont soupirs à l'évocation du paradis perdu. M. Béraud, sans doute, est trop vivant, ses touches sont trop colorées, trop directes, pour que cette mélancolie soit très perceptible dans son livre : elle n'en est pas cependant complètement absente. Rien ne peut empêcher que toutes ces images soient séparées de l'écrivain par la brume du temps, et nous le sentons. Beaucoup de ceux dont il répète les paroles sont morts. Ce sont promenades parmi les ombres.

De telles évocations ne peuvent nous laisser indifférents, elles nous font songer à notre vie morte, à nous aussi, à nos deuils et c'est pourquoi les souvenirs d'enfance les plus médiocres — et ce n'est certes pas le cas de ceux-ci — peuvent nous toucher. D'ailleurs la matière du récit se présente elle-même à l'esprit de l'écrivain sous une forme, du point de vue métier, favorable : un inconscient travail de la mémoire a transformé tous les souvenirs, accusé celui-ci, estompé celui-là, accumulé sur des mois entiers une obscurité épaisse, projeté sur une minute la lumière la plus vive. En un mot tout le passé s'est stylisé. Aussi les scènes dramatiques ramenées à la conscience, puis fixées par la plume, peuvent-elles atteindre une intensité d'horreur inouïe, comme dans des rêves. Et de ce point de vue on voudrait citer tout entière, tant elle est saisissante et tragique, la scène où M. Béraud dépeint la mort d'un ouvrier, à laquelle, enfant, il assista.

Quant aux personnages qui défilent dans ce livre, ce sont pour la plupart des « grandes personnes ». On ne s'en étonnera pas. Les grands sont l'objet presque exclusif des efforts d'observation enfantins. Nécessité d'ordre pratique d'abord. Il importe de connaître ces puissants pour capter leurs bonnes grâces, éviter leurs fureurs. Ils offrent d'ailleurs des traits plus accusés, plus facilement saisissables, que les « petits camarades ». Ceux-ci peuvent être aussi complexes que leurs aînés, avoir un caractère aussi dessiné : ils ont pourtant une apparence plus incertaine. Aussi les souvenirs

d'enfance nous fournissent-ils rarement des images d'enfants vraiment frappantes : ce n'est pas là qu'il faut chercher de bons portraits du monde lilliputien, mais plutôt dans des romans objectifs, où l'auteur n'est pas engagé tout entier par ses souvenirs : dans des œuvres en somme moins passionnées, moins frémissantes de regrets ou de joyeuses évocations, moins lyriques.

Le Roman d'un Romancier, par Palacio Valdès.

Traduit par Mme TISSIER de MALLERAIS

(Nouvelle Revue Française).

Si l'on ne savait qu'il faut se méfier des idées générales, l'analyse du *Roman d'un romancier* venant après ces réflexions sur les souvenirs d'enfance semblerait faite pour le rappeler — et me confondre. Ni « stylisation », ni raccourcis dans ce gros volume qu'a publié, voici quelques années déjà, le romancier espagnol Palacio Valdès. Aucun détail n'est omis dans cette suite d'aventures enfantines, qui font surgir cent personnages. Mais il faut bien dire aussi que l'extraordinaire sûreté de la mémoire de l'auteur incite à quelque défiance — et aussi l'unité de ton de ces petits récits, qui arrête presque invariablement une aventure comique. Les retouches apportées par l'homme mûr aux images recueillies par l'enfant sont ici manifestes. Des images et des comparaisons spirituelles tirent tout le récit vers le sourire, l'attendrissement, les confitures. Tel peut bien être en effet le goût de *certain*s souvenirs, mais, en contemplant ce monde reproduit avec une précision de miniaturiste, on songe aux squelettes restitués avec deux simples petits fragments d'os.

Le début de l'ouvrage nous transporte à Entralgo, le domaine que les parents de Palacio Valdès possédaient « à la campagne », puis à Avilès, petit port espagnol où le romancier commença ses études. L'amour que l'écrivain porte à Avilès, son pays natal, est peut-être ce qu'il y a de plus touchant dans cet ouvrage. Palacio Valdès a brossé quelques tableaux charmants de cette petite ville, où personne n'était pressé, où l'on ne travaillait que juste ce qu'il fallait, les plus vives préoccupations des habitants allant aux *ferias*, aux *romerías* (pèlerinages — au cours desquels on ne s'ennuyait guère), aux représentations dramatiques et lyriques enfin, que donnaient les troupes de comédiens de passage. Dans la ville, comme dans toute vraie ville espagnole, s'épandaient le soir les chansons des petites filles et les complaintes des guitares, et l'on voyait à chaque coin de rue les fiancés échanger des regards tendres. Il n'était pas nécessaire pour se livrer à ce manège d'être

en âge de porter les armes. A douze ans Palacio Valdès eut une *novia* et il la fit souffrir, car elle l'aimait, mais d'autres petites filles vinrent qui vengèrent la première en refusant durement les billets doux que le gamin leur faisait glisser. On n'étudiait pas trop sottement la vie, dans les loisirs de ce petit port.

D'Avilès, Palacio Valdès passa à Oviedo, où il suivit les cours de l'Université. Leçons, ceillades, parties de chasse, promenades à cheval, histoires d'ivrognes, réunion de petits clubs politiques : on n'en finirait pas d'évoquer les historiottes de ce deuxième *cycle* : chacune d'elles est d'ailleurs composée avec rigueur et constitue un petit monde clos. Des méditations philosophiques et des rêves symboliques viennent s'y insérer sans difficulté. Tout cela forme une sorte de roman picaresque où l'on ne voyage pas et où l'on rit de tout. En dépit de cette variété — et peut-être à cause du perpétuel compartimentage des récits auxquels l'auteur s'est astreint — nous finissons, après tant de recommencements, par ressentir une légère fatigue. Tout cet aimable jardin manque d'avenues et de perspectives. On passe d'un carré de fleurs bien enclos à un autre, dont les couleurs ne sont pas moins brillantes. On admire leurs chatolements, on songe aux soins qu'elles ont dû coûter... et l'on rêve de plus vastes horizons.

Tristan, par Palacio Valdès. Traduit par Mme Berthe BRIDRÉ
(*Les Presses universitaires de France*).

Ce goût de la marqueterie, cette espèce de crainte de manquer de matière, qui incite à l'entassement, réapparaissent dans le roman *Tristan*, où deux intrigues s'enchevêtrent sans nécessité véritable.

Don German Reynoso qui a acquis en Amérique une grosse fortune est revenu vivre dans le domaine de sa famille, le Sotillo, tout proche de l'Escorial. C'est un garçon d'esprit un peu lent, mais point sot, doué d'une belle âme... et d'un remarquable talent pour le piano : mais il est si délicat qu'on ne peut jamais le décider à jouer en public. Au total la quintessence du personnage sympathique : force, finesse, et modestie. En passant sur la promenade de l'Escorial, où l'on recueille, en été, devant l'église du palais — tous les voyageurs le savent — de furtives et troublantes ceillades lancées par des yeux graves, il rencontre Elena la fille du pharmacien, une blonde sucrée, bornée, ravissante.

Le cœur du robuste Reynoso s'enflamme et, à quelque temps de là, un mariage est célébré, qui comble les désirs amoureux de l'homme et les appétits de luxe de la jeune fille. Mais à quoi sert d'être riche au Sotillo ? Pour jouir de la fortune il faut vivre à Madrid et c'est

ce à quoi la douce, mais non point amoureuse, Elena détermine Reynoso, qui, cédant à tous les désirs de sa jeune femme, fait construire un hôtel non loin du Retiro.

Dans quelles conditions précises le démon va-t-il se glisser dans le ménage? On ne le sait pas trop mais le fait est qu'Éléna devient assez vite la maîtresse d'un peintre, pour lequel on lui avait vu ressentir d'abord une vive antipathie. Qu'importerait si des parents, soucieux de l'« honneur de la famille », ne la rencontraient dans une auberge et ne s'avisait de la dénoncer? Reynoso généreux ne fait pas de scène et va abriter son désespoir dans un petit port, où il émerveille la population par sa bonté militante et son goût pour l'éducation des enfants. Pénétrée de remords, et du sentiment un peu tardif de la nullité de son amant, Elena, après quelques mois douloureux, quitte Madrid et vient implorer un pardon qui lui est aussitôt accordé...

Deuxième roman entrelacé dans le premier : Clara, la sœur de Reynoso, a épousé un jeune poète, Tristan Aldama, esprit inquiet, amer et tourmenté, que Palacio Valdès a dépeint d'une manière un peu moins simpliste que les autres personnages. Ce Tristan, que Clara adore, possède un art assez consommé pour se rendre odieux : passe encore quand il s'agit de supporter ses crises de mauvaise humeur, mais, le jour où il devient jaloux, odieusement jaloux, et sans l'ombre de raison, la patience de Clara commence à faiblir. Elle disparaît tout à fait, lorsque Tristan tue en duel un pauvre garçon qu'il considère à tort comme le soupirant de sa femme. Clara, n'en pouvant plus, court rejoindre le couple Reynoso-Elena reconstitué. Elle vivra auprès d'eux — pour l'enfant que l'infortuné et insupportable Tristan lui a donné.

Tout cela finit en somme de façon assez morale, et l'on n'accusera par M. Palacio Valdès de faire l'apologie de l'adultère, ni des héros tourmentés. Le malheur est que tous ses bonshommes, jusques et y compris Tristan (mais celui-ci seulement dans les derniers chapitres), manquent un peu trop de nuances. Généreux, fanfarons ou méchants, ils sont enfermés dans un caractère massif. — On songe à telles comédies de notre XVIII^e siècle : *Le distrait*, ou *l'Étourdi*. Psychologie un peu rudimentaire où apparaissent parfois de vertueux souvenirs de George Sand. Ce qu'il y a de meilleur dans ce livre, ce sont certaines peintures assez hautes en couleurs et poussées jusqu'à la charge de réunions littéraires à Madrid. Mais ce milieu artiste a des allures un peu internationales : et l'on aimerait mieux retrouver quelque part, pur de toute influence étrangère, ce goût d'Espagne, cette saveur originale qui apparaît dans l'œuvre d'un Blasco Ibañez (du moins dans sa première

partie), d'un Valle Inclan, d'un R. Perez de Ayala, d'un Unamuno.

Goya, par Pierre Paris (*Plon*).

Goya, par Pierre Frédéricx (*l'Artisan du Livre*).

Dès que l'on cesse de songer à Goya peintre, pour penser à l'homme, une question se pose. « Dans cette œuvre si diverse, où l'idyllique et le farouche se mêlent, quelles sont les parties qui expriment le plus directement le moi de l'artiste? Où l'homme s'est-il le plus parfaitement manifesté? » — Partout, répond à peu près M. P. Paris dans son ouvrage. Il semble dès l'abord que ce soit la réponse du bon sens. Elle donne en tout cas une assiette particulièrement logique à un livre où *toute* l'œuvre est étudiée. Pourquoi tirer Goya d'un côté ou de l'autre? Regardez bien plutôt tous ses tableaux qui sont ses témoignages. Voici d'abord les fêtes rustiques, les cartons de tapisseries de l'Escorial, les panneaux champêtres exécutés pour la « Folie » du duc d'Osuna. Ils évoquent le Goya galant et coureur qui eut cent aventures à Madrid et à Rome... Un coup d'œil sur les peintures religieuses : elles ne passent pas à l'ordinaire pour prouver que Goya fût pieux. Tout y est mouvement et volupté. Quand, sous la sombre coupole de San Antonio de la Florida, on finit par apercevoir les fresques de Goya, on croit découvrir une fête vénitienne. Ainsi des autres tableaux religieux du maître, où l'exaltation est limitée à la chair. Une seule peinture peut inspirer un doute : le *San José de Casalanç*, sur le visage de qui est figée une magnifique expression d'extase. M. P. Paris en tire d'importantes conclusions. Cette œuvre, selon lui, égale Goya aux grands mystiques. Elle nous incite à oublier les nombreuses compositions où l'anticléricalisme de Goya se manifeste, et permet de supposer que le peintre conserva toute sa vie la nostalgie de la foi. C'est possible, j'avoue que cela me paraît peu probable. Ce fameux San José, que la grâce incontestablement illumine, est un vieux paysan hébété. On peut saisir une expression de physionomie sans adhérer de tout son cœur au mouvement d'âme qu'elle suppose. Celle-ci au reste est presque caricaturale... Aux tableaux les plus sanglants de Goya, à ces hallucinantes gravures, dont il analyse la composition avec beaucoup de finesse, M. Paris oppose, plus loin, les joyeuses scènes de la vie espagnole que le peintre a représentées, les *entierros de la sardina*, les *romerias* de San Isidro. Que de portraits élégants et sages, de piquantes majas dans la galerie goyesque! Pourquoi d'aucuns veulent-ils l'éclairer de reflets infernaux? L'homme n'était pas si farouche. Devant les compositions les plus sombres, M. P. Paris,

disciple de M. Maritain, préfère ne pas trop longuement s'arrêter. Il pense d'ailleurs que Goya fut « un admirable et gai compagnon », affectueux, bienveillant, généreux, d'esprit un peu bourgeois, aimant s'égayer et rire avec ses amis — et cela jusqu'à ses derniers jours.

Ce n'est pas ainsi que conclut M. Frédérix, qui a consacré tout son ouvrage à étudier le caractère de l'homme et n'a pas eu le dessein, comme M. P. Paris, d'évoquer l'œuvre et de l'analyser (En cela si les deux livres s'opposent par l'esprit, on peut dire que d'un certain point de vue ils se complètent — l'un et l'autre laissant subsister une lacune : l'étude des procédés purement techniques du peintre et aussi de ces méthodes de composition, ingénieusement commentées dans une de nos récentes livraisons par M. E. d'Ors). Refusant donc d'admettre cet équilibre entre la lumière et l'ombre qui, selon M. Paris, aurait caractérisé toute la vie du peintre, M. Frédérix remarque tout d'abord que les scènes rustiques et galantes se placent toutes dans la première partie de la vie de Goya. Il n'accorde pas d'ailleurs à ces compositions une très grande place et me semble en cela avoir raison. Le *Pelele*, le *Cacharrero* ou la *Boda* ne sont que des œuvres charmantes...

Vers quarante ans, Goya traverse une crise terrible : il est gravement malade et devient sourd. A partir de ce jour on ne lui voit plus peindre spontanément de scènes joyeuses. Un pessimisme accentué se marque dans ses œuvres, dont la qualité va d'ailleurs s'améliorant de jour en jour. (C'est peut-être à soixante ans que son talent sera le plus original). Pour peu qu'il abandonne un instant les portraits ou la représentation de scènes vues, qu'il rentre en lui-même et suive sa seule fantaisie, c'en est fini des voluptés claires : le génie sanglant et farouche qui, au milieu des rires, pousse les Espagnols vers les corridas ou les incline aux pieds de Christs de bois revêtus de peau humaine, guide sa main. Regardons *le Sac du Carrosse*, ou mieux *la Décollation* où une femme nue est livrée au bourreau dans un paysage de tempête, et reconnaissons que M. P. Frédérix a raison de voir en Goya « un convive du diable ». La sorcellerie et les démons hantent l'artiste, les démons qu'il multipliera dans ses dernières compositions et qui ont fait leur première apparition en 1787, à Saragosse, aux côtés du saint François Borja qu'il a peint. Avec cela, quand il a repoussé les portes de l'Enfer, et qu'il observe ses modèles terrestres, Goya n'est pas des plus indulgents. Il ne lui suffit pas de peindre la patiente famille de Charles IV avec une cruelle vérité, quand il dessine ses *Caprices* il reprend tous ces illustres personnages, jusques et y compris la duchesse d'Albe et les place, déformés jusqu'à la caricature, dans les scènes plus ou moins symboliques qu'il compose.

M. Paris, il est vrai, ne croit pas qu'il faille voir dans ces figures des *Caprices* des allusions aux modèles ordinaires de Goya. Les contemporains pourtant en jugèrent différemment et Goya lui-même leur donna raison en arrêtant précipitamment la mise en vente de ses planches...

Les années passent et nous voici en 1808. Goya pénètre dans Saragosse au lendemain de l'effroyable bataille que se sont livrée Français et Espagnols. Les murs sont rouges de sang. Il y eut peu d'exemples au cours du dernier siècle d'une semblable tuerie. Goya, qui a plus de soixante ans alors, semble descendre un degré de plus sur la voie sombre qu'il a choisie. Où peut-on trouver expressions de terreur plus saisissantes que dans ces évocations du *Dos de Mayo*, ces fusillades de la Moncloa, et dans les quatre-vingts planches des *désastres de la guerre*? Et si Goya travaille pour lui seul, s'il couvre de fresques sa petite maison voisine de Madrid (*la Quinta del Sordo*), nous pénétrons dans un incroyable monde fantastique, peuplé de sorcières, de maniaques et d'idiots. Ce n'est pas à dire que l'homme soit incapable de se détacher de ces images, qu'il ne leur accorde pas parfois cette ironie qu'un Baudelaire devait lui aussi prodiguer à ses rêves sadiques, qu'il ne puisse sourire ou peindre une Maja, mais le véritable Goya, celui de la maturité et de la vieillesse tout au moins, est là dans ces cruelles fantaisies de l'imagination, cette *spécialisation* de la sensualité, ce nihilisme de l'esprit, et M. Frédéric a bien fait d'insister sur cette implacable évolution. Son ouvrage est d'ailleurs pénétrant et solide, et, jusque dans les digressions un peu imprévues qui s'y glissent, se manifestent une ampleur de vues et une sûreté de jugement frappantes.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIII^e).

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

TABLE DU TROISIÈME VOLUME

Mai-Juin

LIVRAISON DU 1^{er} MAI 1928

	Pages.
PIERRE DE LA GORCE	La Libération de la Grèce 5
PANAÏT ISTRATI	Les Chardons du Baragan. — I 43
CHARLES QUÉNET	La Religion orthodoxe en Russie 71
JOHN GALSWORTHY	L'ex-Détenu 299. 105
FERNAND BALSDENSPERGER	Balzac détective, ou l'affaire Peytel 128
JEAN PIVETEAU	A propos de Glozel. 152
PIERRE BOST	Faillite. — IV 175
MAURICE MURET	Comment Guillaume II tomba du trône. 199
HENRY BIDOU	Les Lettres : Parmi les Livres 212
PAUL SOUDAY	Le Théâtre : Le Mouvement dramatique 221

LIVRAISON DU 15 MAI 1928

JULES CAMBON	Les Ententes et de la Société des Nations 241
JEAN GIRAUDOUX	Siegfried (<i>Actes I et II</i>). 256
A. FRANÇOIS-PONCET	Les Élections législatives. 286
EUGENIO D'ORS	Énigme et Destinée de don Francisco de Goya . 303
JACQUES MORTANE	Une Tentative d'évasion pendant la Guerre. . . . 320
PANAÏT ISTRATI	Les Chardons du Baragan. — II 348
RENÉ JOHANNET	A la Recherche de l'Europe 372
PIERRE BOST	Faillite (<i>fin</i>). 405
A. ALBERT-PETIT	La Vie littéraire : Les Livres d'histoire. 441
PAUL SOUDAY	Le Théâtre : François de Curel. 451
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de la Riviera 459

LIVRAISON DU 1^{er} JUIN 1928

	Pages.
PAUL MORAND	Adieu, New-York! 481
GU'Y DE MONTJOU	La Question de Tanger. 507
FRANÇOIS PORCHÉ	La Poésie récente 536
SALLUSTE	Henri Heine et Karl Marx — I. 567
JEAN GIRAUDOUX	Siegfried (<i>Actes III et IV</i>) 590
PANAÏT ISTRATI	Les Chardons du Baragan (<i>fin</i>) 618
COMTE DE FELS	L'Aspect politique de la Stabilisation 649
L. HOULLEVIGUE	Les Sciences : L'Unité de la Matière 669
HENRY BIDOU	La Vie littéraire : Parmi les Livres 683
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de Paris 694

LIVRAISON DU 15 JUIN 1928

COMTESSE DE NOAILLES	Souvenirs et Poèmes d'enfance 721
ABEL HERMANT	Le Nouvel Anacharsis. — I 742
A. DE MONZIE	L'État qui ne sait pas ce qu'il possède 774
VICOMTE DE MONTBAS	Caulaincourt à Châtillon. — I 789
COELHO NETTO	Au Rancho 825
J.-G. PROD'HOMME	La Femme de Mozart : Constance Weber 858
HENRY BIDOU	Notes d'un Voyage en Grèce 889
S'ALLUSTE	Henri Heine et Karl Marx. — II 900
PAUL SOUDAY	Le Théâtre : Le Mouvement dramatique 924
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de Paris 934

